



John Bellwood

Mendon,

Adams County,

Illinois.

July 16<sup>th</sup> 1852.









# HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION  
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES  
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues  
de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE  
ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS  
ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE,  
leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions,  
leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs  
principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,  
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES,  
LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;  
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE,  
*qui représentera l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICH I

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques,  
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX,  
Habits, Antiquités, &c.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



52.3  
167  
160  
P94  
1746  
23  
S. 118



## AVERTISSEMENT.

**S**I l'estime du Public répondoit toujours à son empressement pour un Livre, je ne serois pas mal fondé à juger favorablement de mon entreprise; & trois Editions des deux premiers Tomes, dont la vente ne s'est pas refroidie dans l'espace d'une année, me mettroient peut-être en droit d'en tirer des conclusions assez flateuses. Mais une longue expérience m'a trop appris comment ces apparences de succès doivent être expliquées. J'ai reconnu par l'exemple d'une infinité d'Ecrivains, & quelquefois par le mien, que souvent les suffrages du Public tombent moins sur la forme que sur la matiere d'un Ouvrage; c'est-à-dire, qu'en faveur de l'utilité ou de l'agrément du sujet, on fait grace de ses fautes à l'Auteur: distinction humiliante, qui réduit son partage à l'indulgence. Ma rigueur n'ira pas si loin pour moi-même, que je veuille me faire absolument l'application de cette remarque; mais après avoir déclaré qu'une juste défiance de mes forces me retient du moins dans le doute, je n'en aurai que plus de hardiesse à vanter le mérite de mon sujet, lorsque je fais si peu de fond sur celui de mon travail.

Le troisiéme Tome de l'Histoire générale des Voyages, offre une variété extrême de choses utiles & curieuses. Il n'est plus nécessaire ici de plaider pour le désordre des récits, & pour la sècheresse des descriptions. Le Plan de l'Ouvrage, dont l'execution n'a pû commencer proprement qu'au quatriéme Livre, parce que les premieres découvertes des Portugais, & les anciennes Relations Angloises n'étoient pas susceptibles de l'ordre qu'on s'est proposé, se trouve désormais rempli avec une fidélité qui ne sera plus sujette à se démentir. Les Journaux des Voyageurs deviennent plus intéressans dans leurs extraits. Les réductions forment des corps réguliers, qui portent toujours le double caractère de l'agrément & de l'instruction. Les Mœurs, les Usages, la Géographie, l'Histoire civile & naturelle, &c. sont traités méthodiquement. En un mot, je ne vois plus d'apologie à faire, dans la suite de ce Recueil, que pour quelques Voyageurs moins éclairés, ou moins attentifs, dont on ne dissimulera point les défauts, mais qu'on n'a pas dû supprimer dans un Ouvrage où l'on se propose de recueillir toutes les Relations de Voyages.

Il n'est pas surprenant que les Hollandois ayent entrepris de reimprimer un Livre si utile, comme ils l'ont annoncé dans un Programme qui n'est tombé entre les mains. Mais faisant profession de donner mon travail, sans y changer, disent-ils, un seul mot, ils auroient pû s'en tenir de même à copier exactement (a) les Cartes & les Figures. C'est entendre mal leurs intérêts, & dé-cré-diter toutes leurs promesses, que de faire espérer de leurs Artistes une perfection si supérieure à celle des nôtres. On n'y fera pas trompé en France, où personne n'ignore la décadence de la Gravure Hollandoise, depuis la mort du fameux *Picart*, tandis qu'elle n'a pas cessé de se perfectionner à Paris.

À l'égard des Supplémens par lesquels ils veulent faire appercevoir dans leurs Notes ce que j'ai cru devoir retrancher du Texte Anglois ou devoir y joindre, j'étois fort éloigné de m'attendre à l'honneur d'un Commentaire. Mais j'apprehende encore qu'une affectation de cette nature, qui ne peut servir qu'à multiplier inutilement (b) les Volumes, ne nuise beaucoup à leur Edition. Ce que j'ai retranché dans quelques Relations regarde des détails inutiles, sur lesquels on m'a même reproché de n'avoir pas été plus severe, ou des répétitions choquantes. Mes Additions consistent dans les Liaisons Historiques, qui ont été négligées par les Anglois, ou dans quelques faits & quelques explications que j'ai glanées après eux dans les Auteurs Originaux. Je suis trompé si des Remarques en forme de Commentaire, sur cette espèce de changemens, ne paroîtront pas superflues. J'ai supprimé aussi plusieurs Notes Angloises, les unes que j'ai cru inutiles, d'autres, que les honêtes gens auroient trouvé choquantes. Dans quel Pays du Monde, & dans quelle Religion même, liroit-on volontiers des invectives contre le Gouvernement & la Religion d'autrui, sur-tout lorsqu'elles ne sont d'aucun usage pour l'éclaircissement du Texte Historique? Où est l'homme raisonnable qui puisse approuver qu'à l'occasion du nom de *Serviteurs de Dieu*, que d'humbles Missionnaires s'attribuent, les Anglois ayent remarqué dans une Note

(a) Ils n'en donnent pas quarante dans les deux Tomes, quoique j'en aie donné environ quatre-vingt.

(b) Ils annoncent douze Volumes, au lieu de dix que j'ai promis. Cependant il est certain que mes retranchemens ne montent pas à plus de deux feuilles. D'ailleurs les deux premiers

Tomes de leur Edition ne contiendront que cent vingt-cinq feuilles, tandis que les miens en ont près de cent cinquante: d'où il faut conclure qu'ils employent un plus petit caractère, ou qu'ils défigurent les pages en y mettant beaucoup plus de lignes.

qu'ils méritent plutôt celui de *Serviteurs du Diable* ? Dans une autre, ils prétendent que le Pere *Baglion*, excellent Missionaire Jesuite, devoit être nommé le *Pere Belial*, & qu'au lieu de *Saint Dominique*, il faudroit dire *Saint Démoniaque*, &c. Les belles idées ! & que je suis coupable d'avoir retranché des Notes de cette importance, ou d'en avoir adouci les expressions, ce que le Programme Hollandois appelle des contrefens ! Les principes d'honnêteté qui regnent en France me paroissent si justes & si nécessaires, qu'ils m'ont servi de règle dans tous mes Ecrits. J'aurois fort mal auguré du succès d'un Ouvrage que je n'aurois pas soigneusement purgé de toutes ces indécences.

Mais il m'importe peu que les Hollandois s'écartent de mes règles dans une Edition à laquelle j'ai refusé de prendre part, & que je désavoue. On sent fort bien qu'en s'appropriant mon travail, par une usurpation qui blesse toutes sortes de droits, ils ont dû chercher des prétextes pour colorer leur injustice & pour faire illusion au Public ; sur-tout lorsqu'en diminuant les frais de l'Edition par le retranchement d'un si grand nombre de Figures & de feuilles, ils ne laissent pas d'exiger pour chaque Volume à peu près le même prix que les Libraires de France. Il se trouvera même, suivant le projet qu'ils ont adroitement conçu de transformer mes dix Volumes en douze, qu'à la fin de l'Ouvrage leur Edition se fera vendue plus cher que celle de Paris.

Quoiqu'il en soit, mes soins ne faisant qu'augmenter pour la perfection de mon entreprise, j'avertis le Public que les Figures de *l'Histoire naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique* ne seront délivrées qu'au mois de Juillet prochain, avec le quatrième Tome. La raison de ce délai ne scauroit déplaire aux Curieux. Après avoir remarqué que la plûpart de ces Figures se ressembloit peu dans les diverses Relations des Voyageurs, j'en ai conclu que les unes ou les autres manquent d'exactitude ; & ne m'appercevant point que les Anglois y aient apporté assez de choix, j'ai pris le parti d'en donner de nouveaux Dessins, d'après nature, sur les Animaux, les Végétaux, & les autres curiosités de cette espee qui se trouvent dans les plus riches Cabinets de Paris. L'execution d'un si beau projet a pris plus de tems que je ne m'en suis accordé pour la publication de chaque Volume. Mais personne ne doit se plaindre d'un retardement dont l'avantage est sensible. On en fera quitte pour différer six mois à faire relier le troisième Tome.

---

---

LETTRE DE M. BELIN,  
INGENIEUR DE LA MARINE.

A

M. L'ABBE' PREVOST.

*M*

*VOUS* avez jugé à propos de faire imprimer la Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur les Cartes Géographiques que j'avois dressées pour votre second Volume de l'Histoire générale des Voyages ; je souhaiterois que celle-ci eût le même sort , me trouvant dans l'obligation de rendre compte au Public des engagements que j'ai pris devant lui ; car quoique j'aye tâché d'y satisfaire avec toute l'exacritude dont je puis être capable , la nature & l'étendue de ce travail doivent toujours me faire craindre de n'avoir pas entièrement rempli les vûes que je m'étois proposées.

Permettez-moi de rappeler ici ce que j'ai dit de l'insuffisance des Cartes qui ont été données par les Anglois. C'est pour y remédier que j'ajoute à leur Collection quatre Cartes Hydrographiques qui renferment les Mers , les Isles & les Côtes qui ont été parcourues par les Navigateurs , dont les Voyages sont rapportés dans les trois Volumes que vous avez publiés.

La première Carte générale qui porte le nom d'Océan Occidental , comprend les Mers renfermées entre les Côtes Occidentales de l'Europe & de l'Afrique depuis le 52<sup>e</sup> degré de Latitude Septentrionale jusqu'à l'Equateur , & les Côtes de l'Amérique qui leur sont opposées.

La seconde , sous le nom d'Océan Méridional , comprend les Mers renfermées entre les Côtes Occidentales de l'Afrique , depuis l'Equateur jusqu'au Cap de Bonne-Esperance , & celles de l'Amérique jusqu'au Cap de Horn , qui est la Partie la plus Méridionale de la Terre de Feu.

La troisième , que nous appellons Océan Oriental , ou Mer des Indes , contient les Côtes Orientales d'Afrique depuis le Cap de Bonne-Esperance , & celles de l'Asie jusqu'à Canton dans la Chine , avec toutes les Isles , Roches & dangers renfermés dans cette vaste étendue.

Enfin la quatrième , qui n'est qu'une suite de la troisième , contient les Parties Orientales de l'Asie , c'est-à-dire , depuis les Isles de la Sonde jusqu'au Japon , les Isles Philippines , les Moluques & la nouvelle Guinée.

*Ces quatre Cartes , dont on pourroit ne faire qu'une seule , si on le jugeoit à propos , étant dressées sur le même point , m'ont paru suffisantes pour suivre les Voyageurs dans leurs grandes traversées , & pour donner une idée juste de la position respectïve, tant entre eux qu'en égard au Ciel , des divers morceaux qui composent la Partie Géographique de cet Ouvrage.*

*Mais comme la grande étendue qu'on est alors forcé d'embrasser oblige à diminuer la grandeur des degrés & des échelles , il n'est pas possible de marquer toutes les positions , & l'on s'est contenté d'y employer les plus générales & les plus essentielles ; & lorsque le Lecteur attentif n'y trouvera pas certaine position , il doit alors avoir recours aux Cartes particulïeres répandues dans le corps de l'Ouvrage , où l'on a fait entrer le détail qu'il n'a pas été possible de mettre dans celles-ci. C'est pour rendre ce détail complet que j'ai ajouté une Carte des Côtes d'Europe depuis Amsterdam jusqu'au Détroit de Gibraltar, qui manquoit dans le premier Volume.*

*A l'égard de la Mer du Nord , ou Océan Septentrional , & de la grande Mer du Sud , nous en donnerons les Cartes lorsqu'il sera question des Voyages que l'on a faits dans ces Parties.*

*J'avois promis de donner en même tems une Carte générale de tout l'Univers , qui est absolument nécessaire à la tête d'un pareil Ouvrage ; mais outre qu'il ne m'a pas été possible d'y donner tout le tems qu'elle exige , j'attends des éclaircissémens sur plusieurs parties dont je ne suis pas satisfait ; ainsi elle ne paroîtra qu'au mois de Juillet prochain avec le quatrième Volume. J'espere qu'on voudra bien me pardonner ce retardement , qui n'a d'autre but que de rendre cette Carte la plus exacte qu'il me sera possible.*

*Il est bon d'observer que dans ces quatre Cartes générales , j'ai tâché de faire entrer tous les noms rapportés par les Voyageurs , & afin qu'on les puisse trouver aisément je les ai soulignés : mais je n'ose me flater qu'il ne m'en soit échappé plusieurs : d'ailleurs il y en a dont il ne m'a pas été possible de déterminer la position , tant parce qu'ils n'ont pas conservé les noms que les premiers Voyageurs leur avoient donné lors de la découverte , que parce que les Navigateurs n'ont pas assez étendu la description qu'ils en ont faite pour les pouvoir reconnoître par la suite.*

*Je ne diray rien sur la construction de mes Cartes , ayant fait connoître dans les deux premiers Volumes les sources où je puisois : mais j'ose assurer ici que je n'épargne ni travail ni soins pour acquérir de nouvelles connoissances. Les correspondances que j'ai avec les plus habiles Navigateurs , le grand nombre de Journaux de Navigation qui sont rassemblés au Dépôt des Plans de la Marine depuis long-*

tems , & ceux qui y viennent tous les jours , sont des secours que tout le monde n'est pas à portée de se procurer.

C'est donc aux Navigateurs que je dois tout , & je voudrois pouvoir faire connoître ce que je tiens de chacun en particulier : heureux si je pouvois les engager par là , non seulement à me faire part des observations qu'ils feront dans la suite , mais aussi à examiner l'usage que j'en ai fait jusqu'ici , & à corriger les erreurs dans lesquelles je puis être tombé , & qu'ils sont , pour ainsi dire , seuls à portée de reconnoître.

Voilà , Monsieur , les sentimens dans lesquels j'ai toujours été , & dont je ne m'éloignerai jamais. C'est cette façon de penser qui m'a fait appercevoir que dans la Lettre que je vous ai adressée , & que vous avez fait imprimer à la tête de votre second Volume du Recueil des Voyages , j'ai dit d'une façon trop générale , que toutes ces Cartes avoient été tirées du travail que j'ai fait pour les Vaisseaux du Roi : car je me fais un vrai plaisir d'avertir que M. Daprés ayant fait un travail plus parfait qu'aucun autre sur les Cartes de l'Inde , j'ai crû ne pouvoir rien faire de mieux pour la satisfaction du Public que de profiter d'un aussi bon Ouvrage : ce que l'on remarquera dans quatre petites Cartes insérées dans le second Volume , dont la première porte le titre de Golphe de Bengale ; la seconde comprend les Isles de Java , Sumatra , Borneo & Golphe de Siam ; la troisième contient les Côtes de la Cochinchine , du Tunquin & celles de la Chine ; & la quatrième renferme les Isles Philippines , les Célèbes & les Moluques.

M. Daprés n'est pas le seul que j'aurois dû citer. La plûpart des Officiers & Pilotes des Vaisseaux du Roi , & un grand nombre de ceux qui sont attachés à la Compagnie des Indes , connus par leur sçavoir & leur exactitude , m'ont fourni beaucoup d'excellentes observations & des remarques importantes ; mais comme les Cartes de l'Inde de M. Daprés sont publiques , je suis bien aise de faire connoître l'usage que j'en ai fait. Et quoique nous ayons au Dépôt les Manuscrits sur lesquels la plûpart de ces Cartes sont copiées , en dois-je moins à son travail ? Je crains seulement que sa modestie ne trouve mauvais les justes éloges que je donne du meilleur de mon cœur à ses vastes connoissances dans l'Hydrographie.

J'ai l'honneur , &c.

#### A P P R O B A T I O N .

J'AI lû , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le troisième Volume de l'Histoire générale des Voyages , &c. & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris , ce 5 Janvier 1747. GEINOZ.



# HISTOIRE

GENERALE

## DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SEPTIÈME.



VOYAGES AU LONG DES CÔTES OCCIDENTALES  
D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP BLANCO  
JUSQU'A SIERRA - LEONA.

Contenant l'Etablissement du Commerce des Anglois sur la Riviere  
de Gambra, vulgairement la Gambie.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Observations sur l'origine & les progrès de la Compagnie Royale  
d'Afrique en Angleterre.*



Le premier Commerce des Anglois sur les Côtes d'Afrique fut l'entreprise de quelques Avanturiers, sans la participation du Gouvernement. En 1585 & 1588, la Reine Elifabeth accorda deux Patentes, à la priere de plusieurs riches Négocians; l'une pour le Commerce de Maroc & de Barbarie; l'autre, pour celui de Guinée, entre les Rivieres du Sénégal & de la Gambia. En 1592 on en obtint une troisiéme, qui regardoit les Côtes, depuis

*Tome III.*

INTRODUC-  
TION.

A

## INTRODUCTION.

Premières Chartes Royales.

Pertes des Anglois.

Autres pertes.

Nouvelle Charte.

Etablissement de la Compagnie Royale d'Afrique, telle qu'elle subsiste encore.

la Rivière de *Nogne* ou *Nugnez*, (1) jusqu'au Sud de *Sierra Leona*. Mais soit que ces Compagnies eussent abandonné leur entreprise, ou que le Commerce (2) fut affaibli, le Roi Jacques I, dans la seizième année de son règne, accorda une nouvelle Charte, sous le grand Sceau d'Angleterre, à Sir Robert *Rich* & d'autres Marchands de Londres, avec un pouvoir exclusif qui avoit beaucoup plus de force & d'étendue que dans les Concessions précédentes. Cependant cette nouvelle Compagnie essuya tant de pertes, qu'elle fut bientôt fatiguée de son Commerce. Ce fut alors que les Hollandois commencerent à vouloir entrer en partage des richesses d'une autre Hemisphere avec les Portugais. Cet exemple excita quelques Marchands Anglois à représenter au Roi Jacques, de quelle importance il étoit pour leur Patrie de ne pas négliger un objet de cette importance. Nicolas *Crisp*, *Humphry Hamey* & leur Compagnie, obtinrent une Charte semblable aux premières.

En 1651 cette faveur fut renouvelée & confirmée à *Rowland Wilson* & plusieurs autres, par la République d'Angleterre. Mais, dans la confusion de ce malheureux tems, les Hollandois & les Danois faisoient l'occasion de se fortifier sur les Côtes d'Afrique; de sorte qu'outre la perte de ses possessions, la Compagnie Angloise eut le malheur de voir ses fonds ruinés; & les Particuliers mêmes, qui continuoient le même commerce, perdirent en Vaisseaux & en marchandises (3) jusqu'à la valeur de trois cens mille livres sterling. Le Parlement d'Angleterre, sur les représentations qu'on lui fit en 1664, prit la résolution de s'adresser au Roi Charles II, pour lui demander le rétablissement du Commerce & l'abaissement de l'orgueil Hollandois. Mais la guerre de 1665 empêcha l'effet de ces remontrances. Cependant le même Prince avoit accordé, dès l'année 1662, à une nouvelle Compagnie, sous le titre de Compagnie Royale d'Angleterre en Afrique, (4) une Charte qui établissoit les bornes de son Commerce, depuis l'entrée des Détroits jusqu'au Cap de Bonne-Esperance. Cette Compagnie, qui n'étoit que dans l'enfance au commencement de la guerre, eut beaucoup à souffrir des déprédations de *Ruyter*, qui lui enleva le Château de *Cormantin*, le Fort de *Takoray*, & (5) la valeur de deux cens mille livres sterling en Vaisseaux & en marchandises.

Cependant elle tint ferme en Afrique; & par le troisième article du Traité de *Breda*, en 1667, chacun devoit obtenir la restitution des lieux qu'il y avoit possédés avant la guerre. Mais comme les affaires de la Compagnie étoient en fort mauvais état, elle consentit pour une somme d'argent à remettre sa Charte au Roi, & ce Prince établit immédiatement la *Compagnie Royale d'Afrique*, qui n'a pas cessé de subsister jusqu'aujourd'hui. Ses Lettres Patentes, ou sa Charte, sont du 27 Septembre 1672, & ses bornes, depuis le Cap de *Sallé* au Sud de *Barbarie* jusqu'au Cap de *Bonne-Esperance*. Quoique cette Compagnie n'eut pas commencé avec d'autres fonds que cent dix mille livres sterling, ses efforts furent si heureux qu'elle fit changer de face

(1) Voyez ci-dessus, Vol. I. Liv. 3.

(2) On trouve à la fin de la Description de *Guinée* par *Barbot* (p. 665) un Mémoire sur le Commerce d'Afrique depuis 1600 jusqu'en 1709, présenté à la Chambre des Communes par la Compagnie Royale.(3) Un Mémoire de l'année 1744, intitulé: *Importance de la Compagnie d'Afrique*, met huit cens mille livres.(4) *Barbot*, *ubi sup.* p. 166.(5) Mémoire à la fin de *Barbot*, p. 605 & suiv.

au Commerce Anglois sur toutes ces Côtes. Elle aggrandit le Fort du Cap Corfe, seul reste des anciennes Compagnies, qu'elle avoit achetée de la dernière pour la somme de trente-quatre mille livres sterling; elle bâtit ceux d'*Akra*, de *Dixcove*, de *Winbak*, de *Sukkonda*, de *Commendo* & d'*Anamabo*; tous sur la Côte de l'Or, & trois d'entr'eux à la portée du mousquet des Forts Hollandois. Elle acheta des Danois le Fort de *Frederiks-bourg*. Elle en bâtit un nouveau à *Fida* (6). Enfin, malgré les murmures & les fortes oppositions des Hollandois, elle rendit son Commerce égal à celui de Hollande, & supérieur à celui de toute autre Nation.

Il paroît qu'elle portoit annuellement en Afrique la valeur de sept mille livres sterling en laines & autres marchandises d'Angleterre; qu'elle fournissoit un grand nombre d'Esclaves aux Colonies Angloises de l'Amérique, avec tant de générosité & d'indulgence, qu'elle leur faisoit quelquefois des crédits considérables; qu'elle faisoit entrer en Angleterre une grosse quantité de Bois rouge, de dents d'Eléphants & d'autres richesses, avec tant de poudre d'or, qu'on en fraploit souvent tout à la fois trente & jusqu'à cinquante mille (\*) Guinées, qui étoient distinguées par la marque de l'Eléphant. Cependant elle avoit beaucoup moins de succès sur la Côte du Nord, où vers l'année 1673 la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales possédoit les Forts d'Arguim, les François celui de Saint Louis à l'embouchure du Sénégal, les Anglois mêmes celui de James sur la Gambia, avec un petit Château à Sierra-Leona. Le Commerce de cette Côte étoit libre alors aux trois Nations, depuis le Cap Blanco jusqu'au Cap de Monte. Mais en 1677 & 1678 les François chasserent les Hollandois d'Arguim & de Gorée. Ensuite ces deux Places étant demeurées par le Traité de Nimegue à la Compagnie Françoise du Sénégal, ils firent valoir leurs prétentions au Commerce exclusif de cette Côte. Ils firent les Vaisseaux du Portugal, de Hollande & de Brandebourg, & n'eurent pas plus de ménagement pour les Anglois, jusqu'à la guerre qui s'éleva en 1690.

La révolution d'Angleterre fut bientôt suivie du Commerce d'Interlope, qui ne servit pas peu à ruiner les affaires de la Compagnie Royale. Les Aventuriers diminuant le prix des marchandises de l'Europe & rehaussant celles du Pays, causerent tant de préjudice à la Compagnie, qu'elle se vit forcée d'implorer le secours du Parlement. Mais les suffrages publics étoient alors pour la liberté du Commerce. En 1697 le Parlement se laissa persuader d'ouvrir pendant treize ans le Commerce à tous les Particuliers qui voudroient l'entreprendre, en payant à la Compagnie un droit de dix pour cent, destiné à l'entretien des Forts & des Châteaux d'Afrique. Depuis ce moment la décadence des affaires devint sensible. Elles étoient dans un si triste état en 1700, que la Compagnie, après avoir présenté un Mémoire au Parlement pour lui exposer ce qu'elle avoit souffert de la licence du Commerce, n'eut pas d'autre ressource que d'entrer dans un Traité de neutralité avec la Compagnie Françoise, pour tous les Etablissmens qui étoient entre le Cap-Verd & Sierra-Leona.

(6) C'est le véritable nom du Pays que les François appellent par corruption *Juda*, & les Anglois *Whida*.

(\*) V. les deux Mém. déjà cités. On en avoit frappé beaucoup sous le règne de Jacques I.

---

 INTRODU-  
TION.

Ses progrès.  
Forts qu'elle  
achete ou qu'elle  
bâtit.

Richesses qu'elle  
fait entrer en  
Angleterre.

Elle réussit  
moins sur les Cô-  
tes du Nord.

Le Parlement  
accorde pour treize  
ans la liberté  
du Commerce.

## INTRODUCTION.

Cet acte est renouvelé, malgré la Compagnie.

Elle change de principes.

L'Acte qui avoit ouvert le Commerce étant expiré en 1712, toutes les plaintes qui avoient été portées au Parlement ne l'empêcherent pas de le renouveler. Alors la Compagnie changea de principes, & se persuada enfin qu'il n'y avoit pas de méthode plus sage, ni plus avantageuse pour elle-même & pour le bien général de la Nation. Elle reconnut que la véritable cause de sa décadence avoit été l'opposition même qu'elle y avoit apportée, & les efforts qu'elle avoit fait pour exclure les Particuliers du même Pays. En effet, les violences qu'elle avoit exercées contre eux n'ayant servi qu'à les irriter, ils s'étoient crus en droit de ne rien épargner pour ruiner toutes ses mesures; & cette guerre mutuelle avoit été presque également funeste aux deux Partis, tandis que personne ne s'étoit mêlé de les réconcilier. La Compagnie, par la situation de ses Forts & par la facilité qu'elle avoit de pénétrer dans les Rivieres navigables, pouvoit étendre son commerce dans l'intérieur de l'Afrique, & trouver ainsi le débit d'une grosse quantité de marchandises. D'un autre côté, les Particuliers étoient plus en état de fournir des Nègres aux Colonies de l'Amérique, parce qu'ils pouvoient équiper leurs Bâtimens à moins de frais, sur tout dans les Pays étrangers. On ajoutoit qu'ils entretenoient un Commerce général avec les Colonies Angloises; qu'ils y avoient des Correspondans, des Parens, des Associés, dont ils pouvoient esperer plus de justice & des retours plus fidèles que la Compagnie n'en pouvoit attendre des ses Agens (7).

Dédommagement qui lui est accordé.

Résolutions de la Chambre des Communes.

Toutes ces raisons firent comprendre aux Directeurs de la Compagnie, que le meilleur parti étoit de s'entendre avec les Marchands particuliers. À la vérité, elle ne pouvoit manquer d'y perdre quelque chose, tandis que la Nation en général y trouveroit ses avantages; & cette perte l'auroit mise, à la fin, hors d'état de soutenir la dépense de ses Etablissmens & de ses Forts. Mais comme il n'étoit pas juste aussi que les Particuliers jouissent de la protection de ces Forts sans contribuer aux frais de leur entretien, la Compagnie devoit s'attendre avec raison qu'on la dédommageroit par des équivalens. Elle fit là-dessus ses représentations au Comité du Commerce & des Colonies, qui lui demanda un état de la nature, du nombre, des forces, de la situation, de la valeur & de l'importance de ses Forts & de ses Etablissmens. Ce Mémoire fut fourni au Comité, avec celui des charges & des dépenses qui étoient indispensables pour l'entretien (8).

Le 26 de Mars 1730, la Chambre des Communes prit les résolutions suivantes; 1°. que le Commerce d'Afrique continueroit d'être libre; 2°. qu'il seroit exempt de toutes sortes de droits pour les Forts & les Etablissmens qui appartenoient à la Compagnie; 3°. que ces Etablissmens & ces Forts seroient entretenus; 4°. qu'on assigneroit des fonds pour cette dépense.

En conséquence de ces résolutions, le Comité régla la somme annuelle de dix mille livres sterling pour l'entretien des Forts, & cette somme n'a pas cessé dans la suite d'être payée fidèlement. Mais la Compagnie se plaint qu'elle n'est pas suffisante. Elle a fait voir par ses Livres de compte que depuis le 31 Décembre 1729 jusqu'au 31 Décembre 1741, la dépense des Forts & des Etablissmens d'Afrique, sans y comprendre les commissions des

(7) Voyez les deux Mémoires déjà cités.

(8) *Ibid.*

Agens, l'intérêt des sommes, & d'autres charges, qui dans l'espace de quatorze ans font montées à soixante-dix mille livres, n'a pas été moins de deux cens trois mille quatre cens trente-trois livres cinq schellings dix sous sterling; ce qui revient chaque année à seize mille neuf cens cinquante-deux livres quinze schellings & cinq sous. Ainsi la Compagnie a dépensé cent un mille deux cens soixante-trois livres quatorze schellings huit sous plus qu'elle n'a reçu du Parlement; & depuis l'année 1697 que le Commerce fut ouvert, jusqu'en 1744, il ne lui a pas coûté moins de six cens sept mille cinq cens livres sterling, par dessus le secours qu'elle a reçu du Public; somme, dont l'intérêt dans cet espace, à quatre seulement pour cent, monteroit à celle d'un million six cens soixante-quinze mille quatre cens cinquante & une livre sterling.

Depuis que les autres Nations ont élevé des Forts dans les Pays de leur Commerce, on ne sçauroit défavouer que les Anglois ne soient dans la nécessité d'en avoir aussi, puisque l'expérience a fait assez connoître que ceux qui ont pris soin de se fortifier dans leurs Etablissmens, se sont toujours efforcés d'attirer tout le Commerce entre leurs mains, & d'en exclure les autres. Sans parler de la conduite des Hollandois aux Molucques, on sçait que vers le milieu du siècle précédent, ils entreprirent de se mettre en possession de tous les avantages du Commerce sur les Côtes Occidentales d'Afrique & de Guinée. Ils se firent de plus de vingt Bâtimens Anglois. On a déjà fait observer quelle fut la perte des Marchands d'Angleterre. La Compagnie qui subsiste aujourd'hui ne se seroit pas mieux soutenue que les précédentes, si elle n'avoit entretenu les anciens Etablissmens & bâti de nouveaux Forts.

En 1681 les François entreprirent aussi de s'emparer du Commerce des Côtes Occidentales d'Afrique. Ils ne souffrent aucun Navire étranger dans la Baye d'Arguin; & par leurs Forts à l'embouchure du Sénégal & dans l'Isle de Gorée, ils s'attribuent un droit exclusif dans une étendue de quatre cens milles de Côtes. En même-tems ils poussent leur Commerce sur la Riviere de Gambia, à la vûe du Fort Anglois, & vers Anamabo sur la Côte d'or, à la vûe du Cap-Corse & du Château, d'où jamais on ne leur avoit permis d'approcher. Leurs Vaisseaux y ont paru en grand nombre dans ces dernières années. Ils y ont acheté dix fois plus de Nègres (9) que les Anglois. Mais & les François & les Hollandois ne font que ce que les Portugais ont fait avant eux, & ce qu'ils feroient encore s'ils en avoient le pouvoir. De-là suit la nécessité des Forts, pour soutenir le Commerce de la Compagnie Angloise en Afrique. Elle se fait encore mieux sentir quand on considère que l'Afrique seule fournit des Nègres, & que c'est le principal soutien des Colonies Angloises en Amérique. Si les Anglois n'avoient pas de Forts sur les Côtes d'Afrique, ils pourroient compter que les François & les Hollandois ne leur permettroient pas de transporter un seul Nègre dans leurs Colonies.

Quelques Politiques n'ont pas laissé de s'imaginer que des Vaisseaux stationés seroient capables de produire le même effet. Mais on leur a fait reconnoître que sans Forts, il est impossible de soutenir l'égalité du pouvoir &

---

**INTRODUCTION.**

La Compagnie se plaint de n'être pas assez secourue.

Importance des Forts pour le Commerce.

Exemples.

On propose au lieu de Forts des Vaisseaux Nationés.

(9) Importance de la Compagnie d'Afrique, *ib. sup.* p. 24. & suiv.

INTRODUC-  
TION.

On le tente sans  
succès.

Secours que les  
Compagnies de  
France & de Hol-  
lande tirent de  
leur Nation.

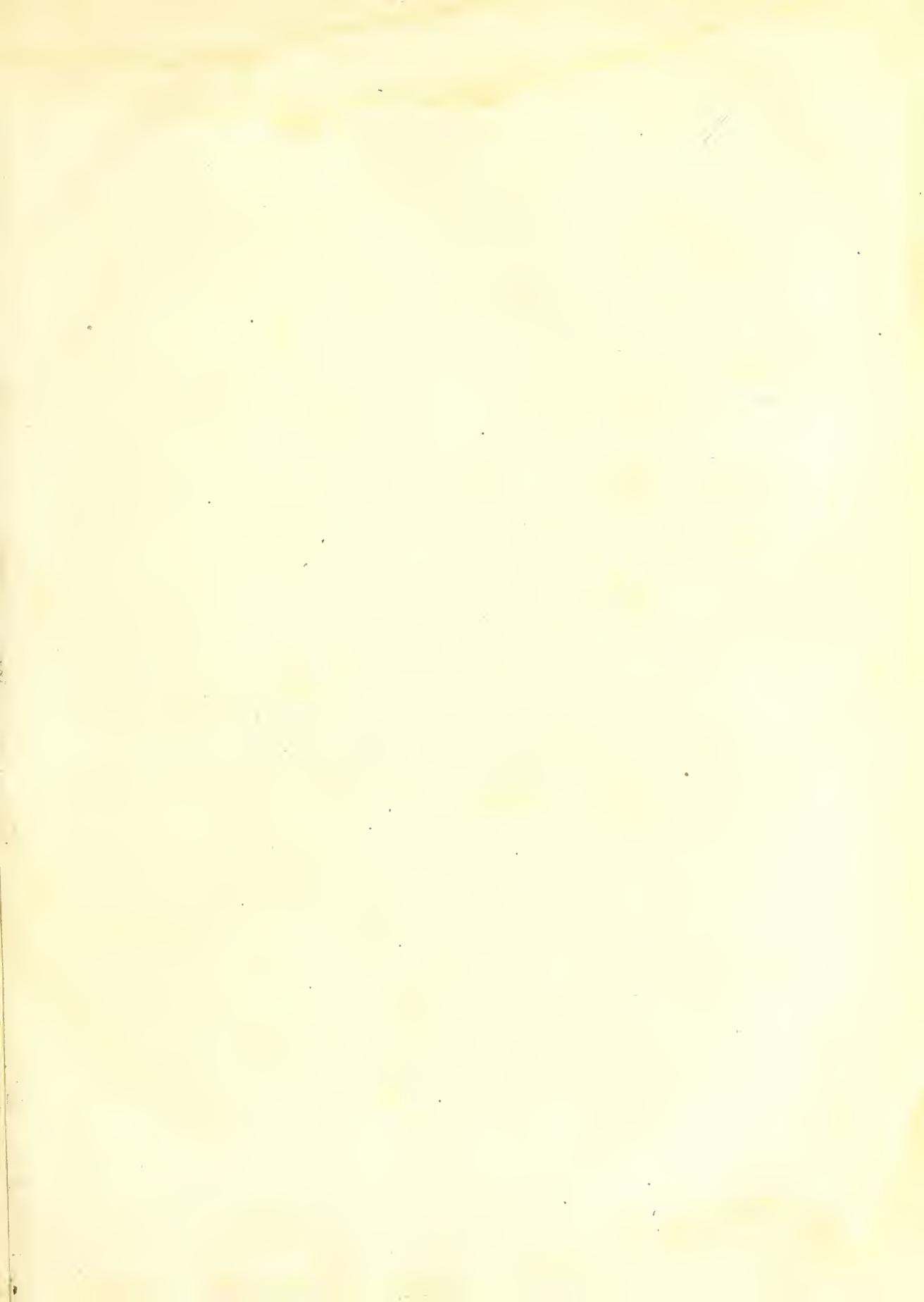
du crédit ; impossible d'assister dans l'occasion les Habitans du Pays, de protéger les Marchands sur le rivage ou dans les Voyages qu'ils font au-dedans des terres, de donner de la vigueur au Commerce, & du poids aux négociations dans les Cours des Princes Nègres. Il y a près de huit ans qu'on fit l'expérience des Vaisseaux stationés sur la Côte des Gommès. Mais quoique le Gouvernement eut envoyé deux Vaisseaux de guerre d'une force supérieure à ceux des François, un seul Fort de la Compagnie Française, tint les Nègres & les Mores dans une telle contrainte, qu'ils n'osèrent entreprendre le moindre commerce avec les Anglois. Le Parlement & toute la Nation n'ont pas douté, depuis cet exemple, de la nécessité d'entretenir les Forts.

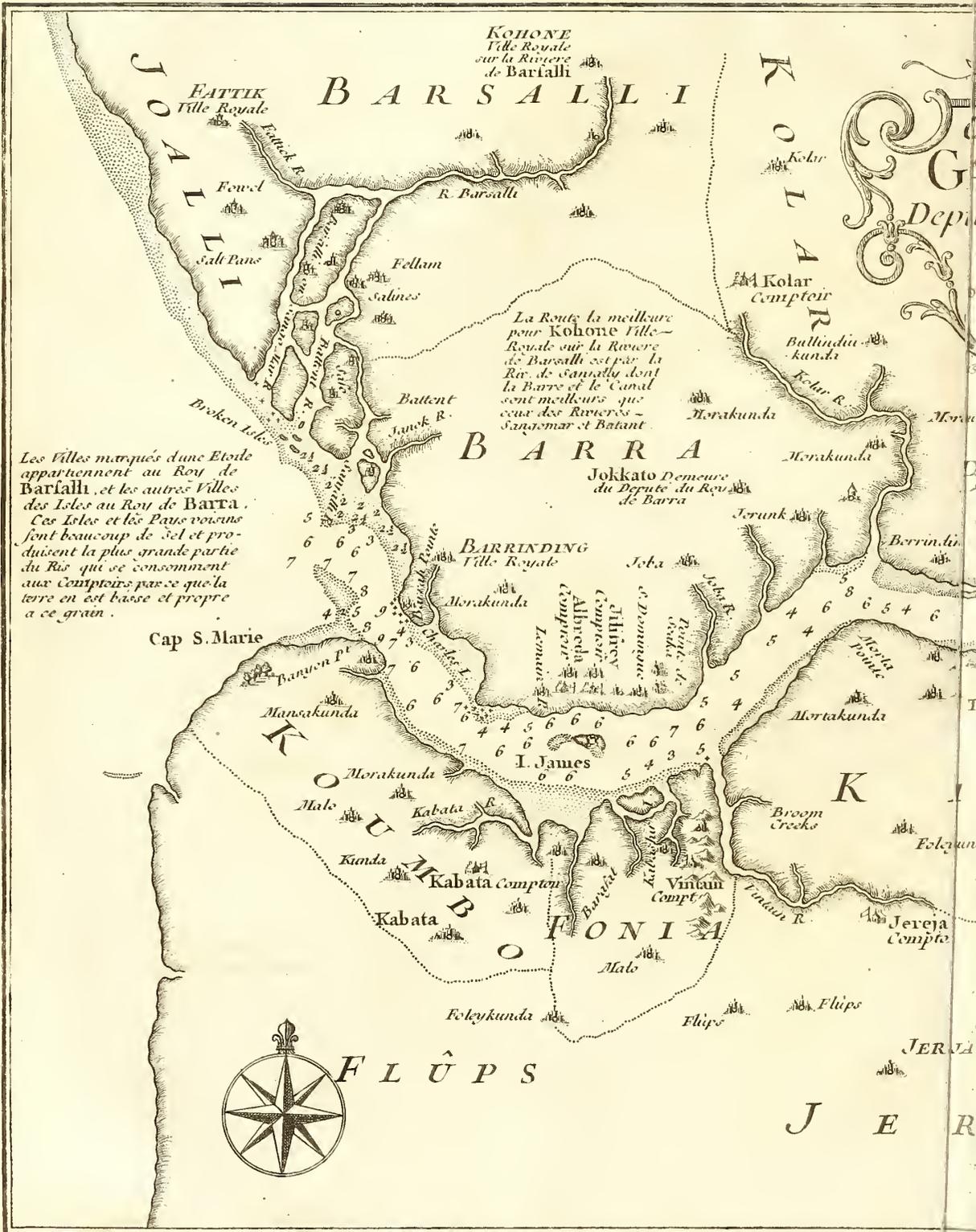
Mais comment la Compagnie pourroit-elle fournir à tant de frais, si elle n'étoit secondée par les secours du Public ? Les François & les Hollandois n'ont pas attendu l'exemple de l'Angleterre pour sentir à quoi l'intérêt de leur commerce les obligeoit en Afrique. Le Roi de France, pour soutenir sa Compagnie des Indes, lui accorde l'exemption de tous les droits pour les Marchandises qu'elle transporte en Afrique & dans les Colonies Hollandoises de l'Amérique, l'exemption de la moitié des droits sur les marchandises qu'elle apporte d'Afrique, & de la moitié encore sur le sucre & les autres commodités qui viennent des Isles & des Colonies Françaises en Amérique. Il lui donne treize livres de ses propres revenus pour chaque Nègre qu'elle transporte aux Colonies de France, & vingt livres pour chaque once de poudre d'or qu'elle fait entrer en France.

Les Etats Généraux des Provinces-Unies, pour mettre leur Compagnie des Indes Occidentales en état d'entretenir ses Châteaux & ses Forts, lui accordent, avec quantité d'exemptions & de privilèges, plusieurs secours extraordinaires. Elle tire des Provinces de Hollande, de Zelande & de Groningue, un subside annuel de trente-huit mille florins ; un droit de trois pour cent sur tous les biens & les marchandises qui sont transportés par les Hollandois entre Terre-neuve & le Cap de Floride ou qui viennent des mêmes lieux ; un droit de deux pour cent sur tout ce qu'ils portent ou qu'ils apportent depuis le Cap de la Floride jusqu'à la Rivière d'*Oronoko* en y comprenant *Curassao* ; ces deux droits montent par an à plus de cent mille florins : un droit de cinq Guilders, pour le lest, sur tous les Vaisseaux qui commerceront à Cuba, Hispaniola, la Jamaïque, Porto-rico, & autres Isles ou Ports, depuis la Rivière Oronoko jusqu'aux Détroits de Magellan & de le Maire, & de-là jusqu'aux Détroits d'Anian ; ce qui est évalué par an à trois mille florins ; un tiers du produit de la Colonie de Surinam, estimé annuellement à dix mille florins ; le profit total de la Colonie d'Issacape, qui vaut par an vingt mille florins ; enfin tous les profits qui reviennent des prises, ou des permissions qu'elle est autorisée à donner aux Bâtimens Portugais qui viennent de Lisbonne & du Brésil pour acheter des Nègres sur la Côte d'Afrique, qui montent par an à dix mille florins. Années communes, on estime la somme totale de tous ces droits, à cent septante-un mille six cents florins, qui reviennent à celle de vingt-cinq mille livres sterling.

(10) Ces remarques suffisent pour donner une idée générale de l'origine & du progrès de la Compagnie Royale d'Afrique. Elle n'a présentement,

(10) Importance de la Compagnie d'Afrique, p. 8. & suiv.





KOHONE  
Ville Royale  
sur la Riviere  
de Barsalli

EATLIK  
Ville Royale

BARSALLI

KOLAR  
Comptoir

Depu

SOALILI

Broken Isles

La Route la meilleure  
pour Kohone Ville  
Royale sur la Riviere  
de Barsalli est par la  
Riv. de Sanyaly dont  
la Barre et le Canal  
sont meilleurs que  
ceux des Rivieres -  
Sanyomar et Batant

BARRA

Jokkato Demeure  
du Depute du Roy

Les Villes marquées d'une Etoile  
appartiennent au Roy de  
Barialli, et les autres Villes  
des Isles au Roy de Barra.  
Ces Isles et les Pays voisins  
font beaucoup de Sel et pro-  
duisent la plus grande partie  
du Ris qui se consomment  
aux Comptoirs parce que la  
terre en est basse et propre  
a ce grain.

Cap S. Marie

BARRINDING  
Ville Royale

Banion Pt

I. James

Mansakunda

Jerunk

Morakunda

Mortakunda

Male

Kabata Comptoir

Broom Creeks

Kabata

Vintun Compt

FLÛPS



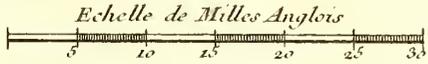
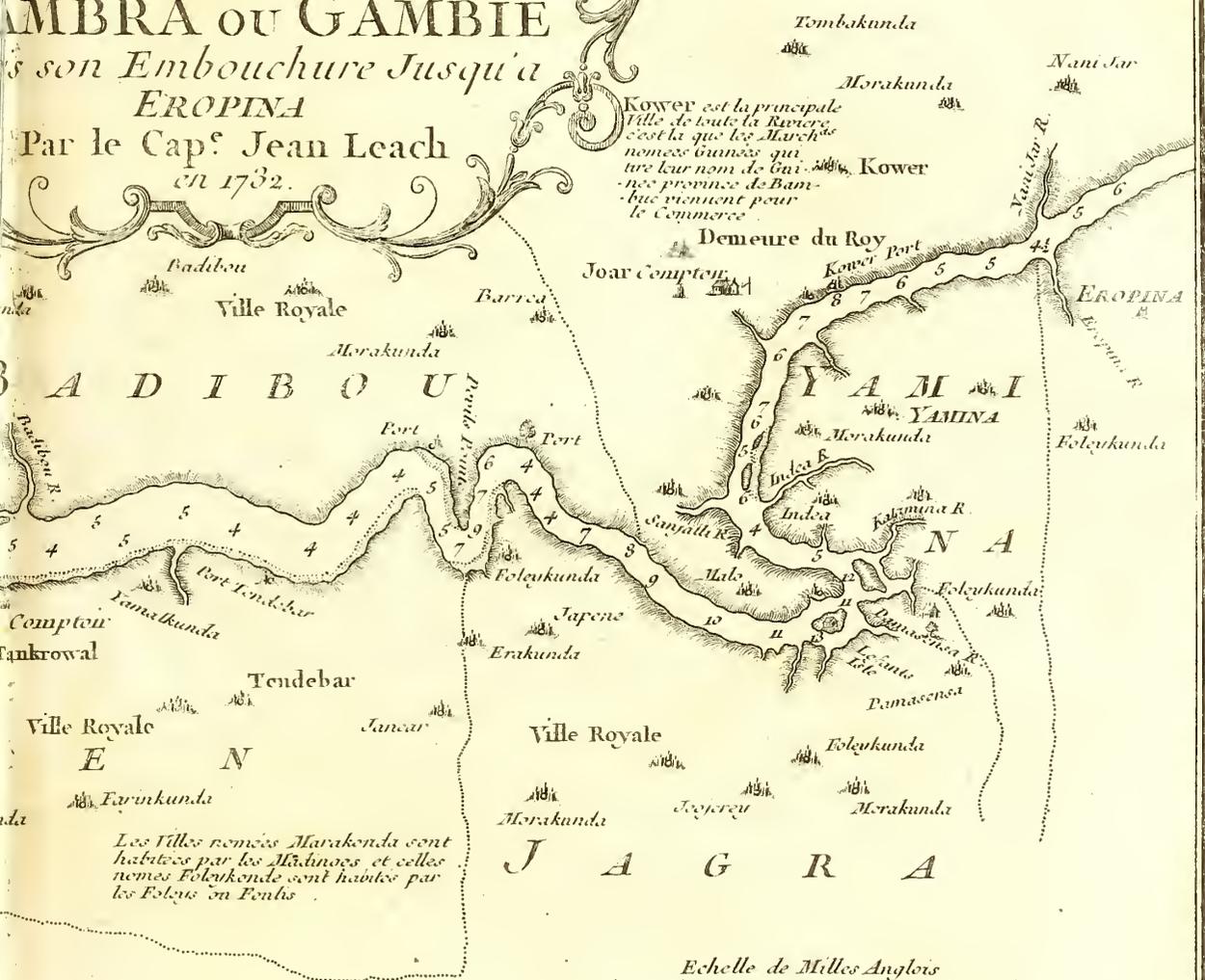
JERVA

JER

# MAPPE DE LA RIVIERE DE AMBRA ou GAMBIE

de son Embouchure Jusqu'à  
**EROPINA**  
Par le Cap. Jean Leach  
en 1732.

# B A R S A L L I



Par cette Echelle les distances entre les  
places sont plus grandes que celles mar-  
quées dans le Journal de M<sup>r</sup> Moore

R E J A



**CARTE DE LA RIVIERE DE**  
**GAMBIA ou GAMBIE**  
*Depuis son Embouchure Jusqu'à*  
**EROPINA**  
*Par le Cap<sup>e</sup> Jean Leach*  
*en 1732.*



**KOHONE**  
Ville Royale  
sur la Riviere  
de Barialli

**BARSALLI**

**FATTIK**  
Ville Royale

**JOALLI**

**BARRA**

Les Villas marquées d'une Etrole  
appartiennent au Roy de  
Barialli, et les autres Villas  
des Isles au Roy de Barra.  
Les Isles et les Pays voisins  
font beaucoup de Sel et pro-  
duisent la plus grande partie  
du Riz qui se vendamment  
aux Comptoirs par ce que la  
terre en est basse et prespe  
a ce grain.

La Riviere la meilleure  
pour Kohone Ville  
Royale est par la  
Riv. de Sargally dont  
la Riviere et le Canal  
sont meilleurs que  
cous des Rivieres  
Sargaman et Barant

KOWER est la principale  
Ville de toute la Riviere  
c'est la que les March-  
andises Guinees qui  
ont leur nom de Gu-  
nee viennent de Nam-  
bie viennent pour  
le Commerce

Les Villas nommees Marakunda sont  
habitees par les Malinques et celles  
nommees Folekunda sont habitees par  
les Foleks ou Foulas



Par cette Echelle les distances entre les  
places sont plus grandes que celles mar-  
quées dans le Journal de M<sup>r</sup> Moore



sur la Côte Occidentale , qu'un Etablissement fortifié , sous le nom de *Jamesfort* , à l'embouchure de la Riviere de Gamba ; mais ses Comptoirs sont en assez grand nombre sur cette Riviere. Elle en avoit un à Sierra-Leona , dans l'Isle de Benfe , qu'elle a pris le parti d'abandonner avant l'année 1728.

INTRODUC-  
TION.

Seul Fort de  
la Compagnie  
Angloise.

## CHAPITRE II.

### *Description générale de la Riviere de Gamba & des Royaumes voisins.*

CETTE Riviere ne fut d'abord connue que sous le nom de Gamba. Cada Mosto , qui en a parlé le premier (11) ne lui donne pas d'autre nom. Marmol (12) dit que les Nègres l'appelle *Gambu* ; mais il ne la nomme lui-même que Gamba & Gambea. *Jobson* a préféré le nom de Gamba à celui de Gambea , parce que le premier étoit plus en usage , quoiqu'il n'ait jamais trouvé , dit-il , que les Nègres lui donnassent d'autre nom que celui de *Gee* ou *Ji* , qui signifie en général (13) une Riviere. Les Portugais l'avoient appelée *Rio-grande* , à cause de sa largeur ; mais on a donné ce nom depuis , à une autre Riviere qui est plus au Sud. Enfin *Gambia* ou *Gambie* est une corruption de *Gamba* , dont il faut accuser les gens de Mer.

Si c'est Gamba  
ou Gambia.

La Riviere de Gamba se jette dans l'Océan sur la Côte Occidentale d'Afrique , entre le Cap-Verd & le Cap Roxo , ou pour parler avec plus de précision , entre le Cap Sainte-Marie au Sud & les Isles des Oiseaux (14) au Nord. Un peu plus haut elle a la pointe de Barra du côté du Nord , & celle (15) de Bagnon du côté du Sud , à la distance d'environ quatre milles. Son embouchure , suivant *Moore* & *Labat* , est située à treize degrés vingt minutes du Nord. Sa largeur , depuis les Isles des Oiseaux & le Cap Sainte-Marie , est de six lieues. Ces Isles sont environnées d'un Banc de sable , qui s'étend jusqu'à la Riviere de *Salum* ou de *Bursali* , & dont la pointe au Sud , nommée le *Banc rouge* , s'avance l'espace de deux lieues dans la Mer. Du côté du Sud , il sort un autre Banc qui est opposé à la pointe de Bagnon , & qui a pris de sa forme le nom de *Talon de Bagnon*. Cet écueil n'a pas plus d'une brassée ou d'une brassée & demie d'eau. Il est armé de plusieurs pointes de rocs , contre lesquels la Mer bat avec assez de violence pour les faire découvrir de loin. C'est par ces marques , & par trois arbres qui sont à la pointe du Cap Sainte-Marie , qu'on reconnoît l'embouchure de la Riviere.

Embouchure  
de cette Riviere,  
& ses marques.

La distance , qui est entre les deux Bancs & la pointe de Bagnon , forme

(11) Voyez la Relation au Tome II.

(14) Les Anglois appellent ces Isles *Broken Islands*. Elles sont à trente lieues de Gorée.

(12) Voyez son Afrique , Liv. IX. Chap. XVIII.

(15) Voyages de Moore , p. 19. On parle ici d'après lui , parce qu'il avoit fait soigneusement ces Observations.

(13) Ou plutôt *Eau* , car *Moore* assure qu'en langage Mandingo , *Batto* signifie Riviere.

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA.

deux Canaux. Celui du Sud, qu'on nomme le petit Canal, n'a qu'une brassée & demie d'eau, & ne peut recevoir que des Barques & des Canots. Le plus grand, qui est entre le Talon de Bagnon & les Isles des Oiseaux, est capable de recevoir toutes sortes de Bâtimens. Depuis la pointe de Barra jusqu'à la pointe Sud du Banc rouge, il a depuis six jusqu'à neuf brasses de fond au milieu de sa largeur. Le passage entre les pointes de Barra & de Bagnon, que plusieurs Pilotes ont pris mal à propos pour l'embouchure, n'a pas moins de douze brasses; & de-là jusqu'à Jamesfort on trouve depuis six brasses jusqu'à neuf. Les deux côtés de la Rivière sont bordés de bancs de sable ou de rocs; & celui du Nord en présente (16) assez loin dans l'eau; mais ils ne laissent pas d'être tous deux navigables pour les Canots, & même pour les grandes Barques dans les hautes marées.

On compte dix lieues depuis les Isles des Oiseaux jusqu'à l'Isle (17) Charles; & deux jusqu'à la pointe de *Lamei* ou le *Maine*: deux jusqu'à Albreda; & d'Albreda jusqu'à Jilfray, qui est vis-à-vis le Fort Anglois, une demie lieue. En entrant à gauche dans la Rivière, on voit une touffe d'arbres, dont l'un surpasse tous les autres en grandeur. Cette touffe s'appelle le Pavillon du Roi de Barra. Les Anglois, quoique naturellement fiers, se font abbaissés jusqu'à saluer cette marque de terre, ou ce prétendu Pavillon; ce qui inspire tant d'orgueil au Roi de Barra, qu'il exige les mêmes respects de tous les Vaisseaux qui entrent dans la Rivière; & ceux qui les lui refusent doivent s'attendre qu'il leur défendra le commerce & qu'il leur fera tout le mal dont il est capable. Les Etats de ce Prince n'ont que dix-huit lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, du côté Nord de la Gambia, & sont renfermés entre cette Rivière & celle de Janok (18).

Quoique l'embouchure & le Canal de la Gambia soient profonds, comme on en peut juger par les mesures de la sonde, qui sont marquées dans la Carte, il est à propos cependant d'y entrer la sonde à la main, & de porter plus au Nord que vers la rive du Sud, où l'on ne trouve ordinairement que trois brasses d'eau. Quantité de Vaisseaux se sont mal trouvés d'avoir négligé cette précaution. Comme le sable est doux & sans rocs, le danger n'est pas d'y périr; mais on se jette dans un grand embarras, ne fut-ce que celui d'attendre le retour de la marée pour se dégager. Quand on a passé la pointe de Barra & l'Isle Charles, on suit la rive du Nord, qui est fort douce, jusqu'à ce qu'on ait jetté l'ancre vis-à-vis d'Albreda ou de Jilfray, sur six ou sept brasses d'un fort bon fond. Ces deux Villages se font connoître à quantité d'arbres qui les environnent, & par une petite Isle au milieu du Canal, dans laquelle est situé Jamesfort. La largeur de la Rivière, en cet endroit, est d'environ trois lieues. Pendant près de cinquante lieues, en remontant jusqu'à (19) Joar, elle est large d'une lieue (20) & navigable pour un Vaisseau de quarante canons & de trois cens tonneaux. Elle peut recevoir des Bâtimens de cent cinquante tonneaux jusques fort près de

Salut que les  
Anglois rendent  
à un Roi Nègre.

Marques &  
direction pour  
entrer dans la  
Gambia.

Jusqu'où elle  
est navigable.

(16) C'est ce qui n'est pas dans la Carte.

(17) Nommée par les François, l'Isle aux Chiens.

(18) Appellée par les François *Guinée*.

(19) C'est le même lieu que Labat appelle *Guiocher*.

(20) Dans la Carte, environ deux mille & demi.

Barakonda

Barakonda, qui est à plus de cinq cens milles (21) de son embouchure. La marée remonte jusqu'au même lieu dans la saison de la sécheresse, c'est-à-dire, depuis le mois de Décembre jusqu'à ceux de Juin ou de Juillet. Pendant le reste de l'année, il est presque impossible de remonter la Riviere, à cause des flots, que la saison des pluies apporte avec tant de violence, qu'il est également difficile de les surmonter à la voile avec un bon vent, & de se faire tirer même au long des rives, parce qu'elles sont si couvertes d'eau qu'on ne peut entreprendre de les suivre à pied. C'est un grand avantage que la Riviere du Sénégal a sur la Gamba. Le meilleur tems pour la navigation, sur la premiere, est la saison humide, parce qu'il s'y trouve alors assez d'eau pour passer les Basses & les Rocs, qui arrêtent les Barques dans les tems secs.

A cette Description de la Riviere de Gamba, qui est tirée de Jobson, de Moore, de Froger, de Labat, & de la Carte Angloise, nous joindrons quelques circonstances de la Relation de Barbot, mais en avertissant que suivant sa coutume, il a recueilli indifféremment le bon & le mauvais, sans faire connaître ses sources.

Ce Voyageur rapporte que l'embouchure de la Gamba a trois mille de large & six ou sept brasses de profondeur; que le fond en est bourbeux; qu'à quelque distance à l'Ouest, sont les Basses qui ont été nommées par les Portugais *Baxos de Gibandor*. Le véritable Canal, dit-il, est du côté du Sud; mais en entrant il faut prendre celui du Nord. La Riviere est fort navigable jusqu'à *Dabbo* (22) & *Arsehill*, d'où l'on compte en droite ligne quatre-vingt lieues par terre, jusqu'au Cap Sainte-Marie, mais beaucoup plus par eau. La moindre profondeur près de l'Isle *Jeremire* (23) est de trois brasses; excepté vers quelques rocs, qui sont quelques lieues plus bas, où l'on ne trouve que neuf pieds d'eau. Les parties de la Riviere, au-dessus d'Arsehill, sont si peu fréquentées que l'Auteur (24) n'en put rien apprendre. Il ajoute qu'elle est en effet peu connue au-delà de la Ville de Mandiga, située dans la Province de Kantorfi, & du Royaume de Mandinga qui est dans les terres à seize lieues de la Riviere, & qui renferme (25) des mines d'or fort riches.

Circonstances  
tirées de Barbot.

Au côté Nord de l'embouchure de la Gamba, il sort une pointe longue & basse, presque imperceptible à ceux qui viennent de la Mer dans un tems nubileux. La terre est beaucoup plus haute du côté du Sud, & couronnée d'arbres qui s'étendent au Nord-Est & au Sud-Ouest. L'embouchure est traversée par une espece de barre, Nord, Ouest & Sud-Est, où l'on trouve quatre brasses d'eau dans la basse marée.

(21) Labat dit deux cens cinquante lieues, ou sept cens cinquante milles; mais dans sa Carte on trouve à peine cent lieues, ce qui marque que Barakonda y est mal placé.

(22) Ou *Dubo Konda*. Labat met *Dabbo* dans sa Carte.

(23) Labat lui donne ce nom comme Barbot. Ces deux exemples semblent marquer qu'ils ont fait tous deux usages des mêmes Cartes. Cette Isle, par sa situation dans la

Carte de Labat, répond à celle de *le Maine* dans la nôtre. Il paroît que ces deux noms ont été pris des Villes du Nord de la Riviere, le Maire à l'Est, & Jeremire ou Jeramaï à l'Ouest.

(24) La Carte de Labat finissant à Arsehill, c'est encore une preuve de la remarque précédente.

(25) Tout ceci est chimérique.

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA.

Sa direction  
pour l'entrée de  
la Rivière.

La véritable direction, pour entrer dans la Rivière, est de porter vers la pointe de Barra, sur cinq ou six brasses, jusqu'à ce qu'elle se présente au Sud-Est; ensuite, de jeter l'ancre si le vent est foible; mais, si l'on ne manque pas de vent, de continuer la même route, en fondant néanmoins jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur quatre brasses & demie ou cinq brasses, & tenant toujours la pointe de Barra au Sud Est, & l'autre pointe, nommée *Bagnon* (26) par les François, au Sud par Est. Il faut revirer alors, & porter vers cette dernière pointe; après quoi, lorsqu'on l'a passée de deux lieues, il faut suivre le milieu du Canal, pour éviter un Banc qui est autour de l'Isle (27) des Chiens. On peut ainsi gagner sûrement Jamesfort.

Tous les Vaisseaux qui entrent dans la Rivière, sur tout les Anglois, saluent de trois coups de canon un grand arbre qui s'appelle le Pavillon ou l'étendard du Roi de Barra. Ils lui rendent le même honneur en sortant; & l'usage est de payer (28) une barre de fer au Roi ou à ses Officiers, pour le droit d'Ancrage.

Détours de la  
Gambra.

La Rivière, depuis (29) Kantori jusqu'à l'Océan, fait quantité de détours, particulièrement depuis (30) Kantor. Elle est plus profonde & plus large que celle du Sénégal; mais le cours en est moins rapide. Cependant elle entraîne des flots d'écume qui se découvrent en Mer à neuf ou dix lieues du rivage. La marée remonte jusqu'à Barakonda, où le passage est (31) interrompu par une chute d'eau terrible. Les rives de la Gambra, des deux côtés, sont basses, & coupées par quantité de ruisseaux. Le Canal, devant la Côte de Jagra, a quatre ou cinq brasses de profondeur, près de quatre petites Isles qui sont vis-à-vis cette Côte.

On y navigue  
plus aisément la  
nuit.

Il est plus aisé de naviguer sur la Gambra la nuit que les jours, parce que les jours sont calmes, & qu'il s'éleve ordinairement le soir de petits vents fort commodes. Depuis l'Isle qui est au-dessus de (32) *Mansagar*, la marée sert à remonter sans danger (33).

Rivieres de Blok  
& de Kumbo, &  
de Rio Brevetto.

L'Isle de James n'étant qu'une espèce de roc plat, sans aucune anse où l'on puisse carener, les Anglois carenent dans la Rivière de *Blok* (34) ou de *Bintam*, au Sud de la Gambra vis-à-vis le Fort, dans un lieu nommé *Blok*, résidence d'un Prince Nègre qui se qualifie Empereur du (35) *Grand Kantor*, & qui est sans cesse en guerre avec le Roi de (36) Barra. Les François prétendent que la Rivière de Blok se joint à celle de *Kumbo*, qui en est à quelques lieues vers l'Ouest; qu'elles forment une Isle dans le lieu où elles

(26) Moore écrit *Banyon*.

(27) Les Anglois l'appellent *Isle Charles*.

(28) Moore dit cent & vingt barres.

(29) Nommé ci-dessus Kantorfi.

(30) *Kantorfi*, *Kantori* & *Kantro*, semblent être le même nom, qui est rapporté différemment par différens Ecrivains; source ordinaire d'erreurs. *Fonia* est nommé plus bas Kantor.

(31) Barbot dit ici contre route vérifié que les Chaloupes peuvent y passer. Ce qui est vrai seulement par rapport unanime, c'est que dans les grandes eaux on passe avec des Chaloupes à fond plat, faites exprès.

(32) Barbot ne marque pas la situation de

cette Isle, car le nom de *Mansagar* n'est pas connu. Mais c'est apparemment vers l'embouchure.

(33) Ici Barbot rapporte ce qu'on a déjà lu sur l'Isle des Chiens ou de Charles.

(34) Froger nomme ce lieu dans sa Carte de l'embouchure de la Gambra. Il est un peu au Nord du lieu ou Foulkonda est placé dans la nôtre. *Bintam* ou *Vintain* est à présent la résidence de ce Prince.

(35) C'est peut-être *Fonia*.

(36) Barbot confond deux fois *Bar* & *Barra* avec *Barsals*, *Bursalli* ou *Bursalam*.

se joignent, & qu'à l'Ouest de Kumbo il y a une autre Riviere nommée *Rio Brevetto*.

On trouve sur la Riviere de Blok, près de son entrée dans la Gambia, le Village de (37) *Barisot*, qui est tributaire du Roi ou de l'Empereur de Kantor. Le Roi de Barra réside une partie de l'année dans la Ville ou le Village de (38) *Barra*, qui est situé à la pointe Nord de la Gambia, près d'un gros arbre que les Portugais ont nommé *Ardova da Marca*, parce qu'il sert à diriger les Pilotes. Dans d'autres tems, ce Prince fait sa demeure dans la Ville d'*Anna Bar*, qui est un mille plus loin, au milieu d'un bois. Après le Village de Barra, à l'Est, on trouve sur le bord de la Gambia, les Villages de *Grigou*, de *Bubakulou*, & celui de *Lami*, qui est presque à l'opposite de l'Isle des Chiens. Un peu à l'Est de ces Villages, on rencontre *Albreda* & *Jilfray*, où les François & les Anglois ont des Comptoirs. Les Portugais ont une petite Eglise à *Jilfray*.

Barbot, qu'on n'a pas cessé de citer, ne place aucun autre Pays au long de la Gambia, que l'Empire de *Kantor* au Sud & le Royaume de *Barfali* au Nord. Le premier renferme plusieurs autres petits Royaumes; mais le second, qui est moins étendu, n'a pour Tributaire qu'un petit Prince nommé *Wolli-Wolli*. Ces deux Royaumes, dit-il, contiennent quantité de grandes Villes & de Villages, la plupart à l'Est de la Gambia sur ses bords. Il nomme quelques-uns des principaux, qu'il a tirés de Jobson, sans en convenir; & la confusion qu'il met dans son récit, ne peut apporter beaucoup de lumieres au Lecteur.

La source de la Gambia est encore incertaine. Comme on n'a pu jusqu'à présent se procurer de véritables lumieres, on s'est partagé en autant de conjectures que sur le Niger, dont la plupart prétendent qu'elle n'est qu'un bras. Cette confusion dans les idées & les témoignages a causé beaucoup d'embarras aux Géographes, & les a jettés quelquefois dans d'étranges contradictions. Baudrand, après lui avoir fait prendre sa source au-delà d'un Royaume, nommé, *Gubert*, & l'avoir fait passer, entr'autres Pays, par ceux de (39) *Genia*, de *Kantari*, de *Gambia*, d'où il lui fait tirer son nom, & celui des *Foulis*, prétend qu'elle se jette dans l'Océan par quatre bras; la *Gambia* même, la Riviere *Sainte Anne*, *Rio das Ostras*, & la Riviere de *Kasamanfa*. Mais il se contredit aussi-tôt, en donnant au Niger, qu'il regarde comme une Riviere différente, deux des bras de la Gambia, qui sont *Rio das Ostras*, & *Kasamanfa*. Il ajoute que les deux autres bras du Niger sont *San-Domingo* & *Rio Grande*.

Labat, qui relève fort bien cette erreur, est persuadé que la Gambia doit être une branche du Niger. Il fonde son opinion sur le témoignage des Nègres, sur tout des Marchands Mandingos, qui sont depuis long-tems dans l'habitude de voyager sur ses rives, au-dessus des cataractes de *Barakonda* & jusqu'aux bords d'un Lac rempli de grands roseaux, où elle se perd assez long-tems. Tous ces Nègres, dit-il, s'accordent à déclarer que la

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA.

Divers Villages  
des Nègres.

Rois voisins de  
la Gambia.

Incertitude sur  
la source de cette  
Riviere.

Contradiction  
de Baudrand.

Opinion de  
Labat.

(37) *Barisot* dans la Carte.

(38) *Barisot* ou plutôt *Barinding*, sur une Riviere près de la pointe de Barra, est la Capitale du Royaume de Barra.

(39) *Genia* paroît être Quinca Province du Royaume de Bambuck, & *Kantari* est sans doute Kantor, dernier Royaume au Sud de la Gambia.

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA.

Elle est confuse  
& pleine d'er-  
reurs.

De l'Isle semble  
avoir mieux ju-  
gé, mais sans  
preuves.

Entreprise des  
Anglois pour re-  
monter la Gam-  
bra.

Gambra fort du Niger, au-dessous d'une grande cataracte où le Niger se divise en deux branches. Pourquoi feroit-on difficulté, dit Labat, de s'en rapporter à ces témoignages? On lui répond que les doutes ne viennent pas précisément de la grossièreté des Nègres, qu'il représente lui-même comme de fort mauvais Géographes, & peu capables de remarquer les détours & les distances; mais de la confusion qu'il met dans son propre récit, de quelque source qu'il en ait tiré les Mémoires, & de plusieurs imperfections qu'il a dû reconnoître lui-même s'il a pris la peine de les examiner.

Suivant les idées qu'il veut nous faire adopter, la Falemé sortant du Sénégal, ou du Niger, comme il lui plaît de l'appeler, à l'Est au-dessus de Barakotta, où la Gambra s'en sépare, doit nécessairement traverser la Gambra pour venir retomber dans le Sénégal. C'est une observation que nous avons déjà faite, & qui suffiroit seule (40) pour ôter toute confiance au témoignage des Nègres. Si la situation de Barakotta étoit bien vérifiée, ce qui manque encore au récit de Labat, on découvreroit probablement d'autres erreurs. Il fait sortir du Sénégal la Rivière blanche & la Rivière noire, au-dessus du Roc de Jorina, pour y rentrer vingt lieues au-dessous, & c'est effectivement le lieu où la Relation du sieur Brue & la Carte générale du Sénégal, font sortir du Sénégal deux Rivières de ce nom, qui retournent s'y décharger, à beaucoup de distance vers l'Ouest. Seroit-il impossible que ces deux Rivières mal placées dans le récit des Nègres, & l'Isle de Kasson qu'elles forment ensemble, fussent le *Baba Degu* des Mandingos?

De l'Isle, qui suivant toute apparence n'ignoroit pas ces récits des Nègres, avoit reconnu sans doute qu'ils manquent de vrai-semblance, & n'a pas crû par conséquent qu'il dût s'y arrêter. Il donne à la Rivière de Falemé, dans son Afrique Française, un cours de peu d'étendue au Sud de Bambuk, & place l'Isle de Baba Degu tout-à-fait à l'Est du Roc de Govina. A l'égard de la Gambra, il la fait sortir d'un grand Lac plein de roseaux, qu'il nomme *Saport*, cent milles au Sud du Roc de (41) Felu; & tirant une double ligne de ce Lac au Roc de Govina il y joint cette remarque; » que comme il se » trouve un tournant près de ce roc, on a crû autrefois que la Gambra étoit » une branche du Sénégal: & c'est cette branche imaginaire qu'il a voulu désigner par la double ligne. Quelque jugement qu'on puisse porter de cette idée, les observations précédentes ne permettent pas de croire que la Gambra soit un bras du Sénégal dans le sens que les Nègres se l'imaginent. La communication que de l'Isle suppose, commence un peu à l'Ouest de Baba Degu, dans un lieu nommé *Bara*, qui pourroit bien être le Barakotta de Labat.

Les Anglois se sont efforcés, dans plusieurs tems, de découvrir l'origine de la Gambra, sans avoir jamais pû se procurer des lumières certaines au-delà des cataractes de Barakonda, c'est-à-dire, environ cinq cens milles au-dessus de son embouchure. Peut-être ont-ils été arrêtés par les mêmes obstacles qui ont empêché les François de pénétrer sur le Sénégal au-delà du roc de Go-

(40) Il est surprenant que Labat n'ait pas senti cette absurdité. Au reste voyez, ci-dessus, au Tome II. des remarques fort longues sur l'origine du Niger.

(41) Suivant les informations de Stibbs, ce lieu est à douze journées de marche de Barakonda. Voyez le Voyage de Moore, p. 300 & suivantes.

vina. Le Capitaine Thomson, & Jobson après lui vers l'année 1618, remonterent cent vingt lieues au-dessus de Barakonda. Vermuyden & quelques autres allèrent presqu'aussi loin sous le règne de Charles II. En 1724 le Capitaine Stribs alla trente lieues au-delà de Barakonda. La Compagnie Royale d'Afrique voulant être informée jusqu'où la Gambia étoit navigable, & s'ouvrir de nouvelles voies de Commerce sur cette Riviere, fit partir en 1732 plusieurs petites Chaloupes pour cette découverte. Thomas Harison, un de ses principaux Facteurs, qu'elle avoit chargé de cette commission, revint à Jamesfort le 10 de Juin de la même année. C'étoit le tems où Moore, dont nous citons ici le témoignage, se trouvoit dans ce Comptoir. Sa curiosité le portant à tout observer, il sçut que Harison n'avoit pas passé *Fatatenda*, mais qu'ayant envoyé de-là une Barque à la découverte, sous la conduite de *Jean Leach*, ce Député avoit rencontré, vingt lieues plus loin, une chaîne de rocs qui sembloient boucher le passage de la Riviere, & que cet obstacle joint à la diminution de ses vivres, l'avoit obligé de retourner sans avoir mieux rempli sa commission. Moore ajoûte que, suivant la tradition des Habitans, la Riviere est navigable beaucoup au-delà, jusqu'à certains grands Lacs. C'est tout ce qu'il rapporte sur le témoignage des Nègres; & si l'on excepte cette pluralité de Lacs au lieu d'un, il s'accorde sur ce point avec le récit de Labat. D'autres s'imaginent, continue-t-il, que les Rivieres du Sénégal, qui se décharge dans la Mer plus au Nord, & de Kasamanfa, qui s'y jette au Sud, viennent routes deux des mêmes Lacs que la Gambia; & que ces Lacs sont formés par un bras du Nil qui se sépare de ce Fleuve après qu'il est sorti des montagnes de l'Abissinie. C'est aux Européens que Moore attribue cette opinion, car vrai-semblablement les Nègres ne connoissent pas même le nom du Nil; & paroissant la goûter, il l'appuie de l'autorité d'Hérodote, & du Géographe de Nubie. Mais on a vû que Labat ne s'accorde guères là-dessus avec lui. Au reste mille raisons ne permettent pas de penser que le Nil ait des bras si considerables, ni qu'aucune Riviere traverse autant de Pays qu'il faudroit se l'imaginer dans la supposition d'un si long cours.

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA.

Elle manque  
par de foibles rai-  
sons.

Opinions sans  
vrai-semblance.

N'oublions pas quelques argumens dont Labat se croit bien appuyé pour soutenir que la Gambia est un bras du Sénégal. La plus grande objection, dit-il, qu'on puisse former contre son opinion, c'est que si le Sénégal, ou le Niger, qui est la même chose dans ses idées, étoit la source de toutes les Rivieres qu'il en fait sortir, il faudroit lui supposer une prodigieuse quantité d'eau pour étendre son cours l'espace de quatre ou cinq cens lieues jusqu'à son embouchure. Mais il prétend répondre à cette difficulté, en faisant observer que l'Afrique n'est pas un Pays aussi sec que se le figurent ceux qui ne croient pas que le Niger ou le Sénégal reçoive de Riviere ou de source pour grossir ses eaux, pendant tout l'espace qu'il parcourt jusqu'à la Mer. Il est certain, continue-t-il, que cette vaste Région contient un grand nombre de Fontaines, de Marais, de Lacs & de Torrens, qui se déchargent dans le Niger ou dans les Rivieres qui s'y joignent. Il ne croit pas qu'on en puisse douter, si l'on considere que le Pays est extrêmement peuplé; ce qui lui paroît encore indubitable quand on fait réflexion au grand nombre d'Esclaves qu'on amene de l'intérieur des terres sur la Côte, sans parler de ceux qui sont détruits

Raisons dont  
Labat appuie sa  
siegne.

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA ET DE SES  
BORDS.

dans les guerres perpétuelles des Nègres, & de ceux qui meurent naturelle-  
ment. Enfin les pluies continuelles qui tombent en Afrique dans la saison  
humide, c'est-à-dire, pendant quatre, cinq, & quelquefois pendant six  
mois, enflent tellement les petites Rivieres, & les Lacs, que leurs déborda-  
mens, joints à ce qu'elles portent dans leurs lits, fournissent aux grandes  
Rivieres cette immense quantité d'eau que celles-ci vont décharger dans la  
Mer. Malheureusement cette explication de Labat ne répare point ce qui  
manque aux fondemens de son opinion.

Divisions des  
Pays au long de  
la Gambia.

Revenons à des objets plus certains. Le Nord & le Sud de la Gambia  
sont divisés entre plusieurs petits Princes Nègres, qui prennent tous le titre  
de Rois, quoique plusieurs de leurs Etats soient de si peu d'étendue qu'on  
peut les traverser dans l'espace d'un jour. Suivant la Relation de Moore,  
le premier Royaume du côté du Nord est celui de Barra, dont on a déjà  
parlé, & qui s'étend vingt lieues au long de la Riviere. Son Roi est de la  
race des Mandingos, & tributaire du Roi de Barfali. C'est dans ce Royaume  
qu'est située l'Isle *Charles*, ou *des Chiens*, à six lieues de la Mer, & une portée  
de fusil de la Riviere. Les Anglois y avoient autrefois un Fort, qu'ils ont  
laissé tomber en ruines. On trouve dans la Riviere deux basses de sable &  
de rocs du côté de Barra; l'une à la pointe de Lemaine, l'autre à la  
pointe de Sika; la premiere, six milles au-dessous de Jamesfort, & la se-  
conde, un peu au-dessus.

Situation de  
l'Isle de James.

L'Isle de James est située vis-à-vis de Jilfray, d'où il sort une langue de  
sable & de rocs qui s'étend assez loin au Nord Nord-Ouest, & qui porte  
le nom de *Comparty's Spit*. Il est arrivé à plusieurs Vaisseaux d'y échouer faute  
de précaution.

Royaume de  
Badelu, & Ville  
de Tankroval.

Après le Royaume de Barra, on entre à l'Est dans celui de *Badelu*, qui a  
vis-à-vis de *Tankroval*, Village du Royaume de *Kaen* sur la rive du Sud,  
une Isle dont la Ville même de Badelu n'est séparée que par un filet d'eau.  
Autrefois cette Isle fournissoit de la pierre à Jamesfort. Mais en 1733, le  
Directeur Anglois, nommé *Hall*, en trouva, beaucoup plus près du Fort.  
Le Roi de Badelu est Mandingo, & son Pays a vingt lieues d'étendue.

Royaumes de  
Sanjally,

Le Royaume suivant est *Sanjally*, qui malgré sa petitesse est un Pays indé-  
pendant. Le Roi est Mandingo, & ses Etats ont quatorze lieues d'étendue au  
long de la Riviere.

& de Burfali.

Plus loin on entre dans une partie du Royaume de Burfali ou *Bur-Salum*,  
gouverné par un Prince Jalof. Ce Pays commence à la Mer, où la Riviere  
du même nom vient se décharger. Il s'étend derriere les Royaumes de Barra,  
(42) Kolar, & de Badelu, d'où s'avancant sur la Gambia il occupe ses  
bords l'espace de quinze lieues. Une de ses principales Villes est (43) *Joar*,  
située à deux milles de la Riviere, dont elle est séparée d'abord par une  
plaine très agréable de la largeur d'un mille, & de-là par une crique fort  
étroite, qui a la même étendue jusqu'au Port de *Kover*. Le Commerce est  
considérable dans ce canton, & se fait dans un lieu nommé la Pointe de  
Rumbo, trois mille au-dessus de Joar, & presque à la même distance de  
Kover. Il se rend alors, à Kover, plus de monde que dans aucune autre

Commerce de  
Joar.

(42) Kolar est dans les terres entre Barra & entre ces deux Royaumes.  
Badelu. Labat se trompe ici en mettant Ghika

(43) C'est ce que Labat appelle *Gniocher*

Ville de la Riviere ; parce que si les Marchands ne trouvent pas l'occasion de vendre leurs Esclaves en chemin , c'est dans ce Port qu'ils les amènent. L'eau de la Riviere est toujours fraîche dans la crique de Joar.

Le Royaume de Barfali est suivi de celui de (44) *Yani* , grande Région , qui se divise en deux parties , l'une nommée le haut , l'autre le bas Yani. Elles ont toutes deux chacune leur Roi. Sur la rive de ce Pays est située l'Isle (45) *Bird* , douze lieues au-dessus de Joar. On ne voit point un arbre dans cette Isle ; mais le terrain en est marécageux. Trente lieues au-dessus , contre la même rive , on trouve un grand nombre d'Isles , nommées *Sappo* , dont quelques-unes sont assez grandes , mais toutes inhabitées. Celle qu'on appelle *Lemaine* a quatre lieues de longueur. Elle est remplie de Bêtes fauves & de Palmiers , ce qui attire souvent les Nègres pour la chasse & pour y faire du vin. Six ou sept marées au-dessus , est la Riviere de *Sami* , qui vient de fort loin dans les terres , & qui sépare le haut & le bas Yani. Elle produit un grand nombre de Crocodiles. Après avoir dit qu'elle sépare les deux parties du Pays de Yani , la Relation ajoute qu'elle se jette dans la Gambia entre les Royaumes de *Bruko* & de *Yamyama-Konda* ; ce qui fait croire nécessairement que c'est sous ces deux noms que Yani est gouverné par deux Rois. Quoiqu'il en soit , ces deux Royaumes s'étendent l'espace de quatre-vingt lieues au long de la Riviere , & sont suivis immédiatement de celui de (46) *Wooll* , au travers duquel les Marchands d'Esclaves sont obligés de passer pour se rendre à *Kover* , Port de Joar. Ce Pays a beaucoup d'étendue au long de la Riviere. Vers *Fatatenda* , la Gambia est aussi large que la Tamise au Port de Londres , & reçoit à la faveur de la marée , qui s'y élève de trois ou quatre pieds , des Barques de quarante tonneaux. *Fatatenda* est situé sur la rive du Nord , à cinq cens milles de l'embouchure , & soixante milles au-dessus de *Barakonda* où le cours de la Riviere est interrompu par les cataractes.

En retournant à l'embouchure de la Gambia pour suivre la rive du Sud , on trouve d'abord , vers la Mer , le Royaume de *Kumbo* , qui s'étend l'espace d'onze lieues , depuis le Cap Sainte-Marie jusqu'à la Riviere & au Village de *Kabata* , lieu célèbre par l'abondance de ses Chèvres , de sa Volaille & de ses Bestiaux.

Le Pays suivant se nomme *Fonia*. Il commence à l'endroit où la Riviere de *Kabata* tombe dans la Gambia , & s'étend jusqu'à celle de *Bintam* ou de *Vintain* , c'est-à-dire l'espace de sept lieues au long de la Gambia ; mais , dans l'intérieur des terres , il devient si grand , qu'il est gouverné par deux Empereurs de la race des Bagnons. Ces deux Princes ont chacun leurs bornes ; & lorsque ce Pays fut découvert , ils n'étoient pas indignes de leurs titres. Mais l'avidité du gain leur a fait vendre un si grand nombre de leurs Sujets pour l'esclavage , que leurs Etats sont fort dépeuplés.

(44) *Guiana* dans Labat. Moore dit que c'est le même lieu qui est nommé *Ghana* par le Géographe Nubien. Mais cela ne peut être , par des raisons qu'on a vûes dans le Livre précédent.

(45) Cette Isle n'est pas dans la Carte.

Mais sur l'autorité de Labat & de Stibbs ; on a mis ce nom à une Isle située entre Yani Marrow & Kassany. Cependant la situation ne s'accorde pas avec les distances assignées par Moore

(46) *Ouli* & *Oubi* dans Labat.

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA ET DE SES  
BORDS.

Royaume de  
Yani.

Isle Bird.

Isles Sappo.

Isle le Main.

Bruko & Ya-  
myama.

Wooll.

Fatatenda.

Royaume de  
Kumbo.

Pays de Fonia.

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA ET DE SES  
BORDS.

Fonia est borné à l'Est par la Riviere de Vintain, dont l'embouchure est large d'un mille, & qui est navigable pendant quelques lieues. On rencontre sur ses bords à trois lieues de la Gambia, la Ville de Vintain, située dans le Pays de Fonia; & plus loin du même côté, celle de *Jereja*.

Isle Kabefchir.

Vis-à-vis de Jamesfort, du côté du Sud, est une Isle à laquelle on n'a reconnu que depuis peu cette qualité, parce qu'elle n'est séparée de la terre que par une forte de torrent. Elle se nomme Kabefchir. On y trouve quantité d'excellente pierre, qui sert aujourd'hui aux besoins de Jamesfort.

Royaume de  
Kaën.

Après le Pays de (47) Fonia on entre dans celui *Kaën*, qui n'en est séparé que par la Riviere de Vintain. *Kaën* est gouverné par un Empereur & par un Roi, tous deux Mandingos. On trouve dans ce Pays Tankroval, grande Ville sur le bord de la Riviere. Trois lieues au-dessus de Tankroval, on rencontre, près d'une autre Ville, nommée *Tendebar*, plusieurs rocs qui s'avancent assez loin dans la Riviere & qui demeurent à sec au départ de la marée. Le Pays de Kaën a vingt-trois lieues d'étendue au long de la Gambia.

Royaumes de  
Jagra,

A l'Est de Kaën, on trouve *Jagra* (48) Canton célèbre par le naturel laborieux de ses Habitans, & riche, par cette raison, en ris & en bled. C'est à ce Royaume qu'appartient l'Isle de l'*Eléphant* dans la Gambia. Elle a quatre ou cinq milles de long. La terre en est marécageuse & couverte de bois.

Isle de Yamina,

On entre ensuite dans le Pays de *Yamina*, qui produit beaucoup de volaille & toutes sortes de grains. Il a vis-à-vis de ses rives, une fort belle Isle du même nom, & plus loin, presque au milieu de la Riviere, une autre Isle plus petite, qui se nomme l'Isle du Cheval Marin, parce qu'il s'y trouve toujours un grand nombre de ces animaux. Le Royaume de Yamina s'étend quatorze lieues au long de la Gambia. Celui d'*Eropina*, qui le suit, a la même étendue jusqu'à *Jemarrow*.

Isle de Jemarrow.

Le Royaume de Jemarrow est gouverné par un Empereur Mandingo, & s'étend trente-deux lieues au long de la Riviere. Il a, sur la rive, une grande Ville, nommée *Bruko*, qui n'est habitée que par des Mandingos, zélés observateurs du Mahoméisme. Un demi-mille au-dessous de Bruko est une chaîne de rocs, qui se montrent quand l'eau est basse, & qui occupent cinq sixièmes de la largeur de la Riviere, laissant un Canal si étroit contre la rive du Sud, que les grands Bâtimens n'y peuvent passer sans danger. Ce passage porte le nom de *Fulis-pass*. Dans le même Empire, neuf milles plus haut, près d'une Ville nommée *Dubokonda*, on rencontre un autre groupe de rocs qui partant de la rive du Sud occupent les deux tiers de la Gambia. Trois milles plus loin est encore un autre écueil, qui se montre au départ de la marée; mais le Canal est fort libre du côté du Nord.

Chaîne de rocs  
qui resserre le Ca-  
nal.

Dubokonda.

Royaume de  
Tomani.

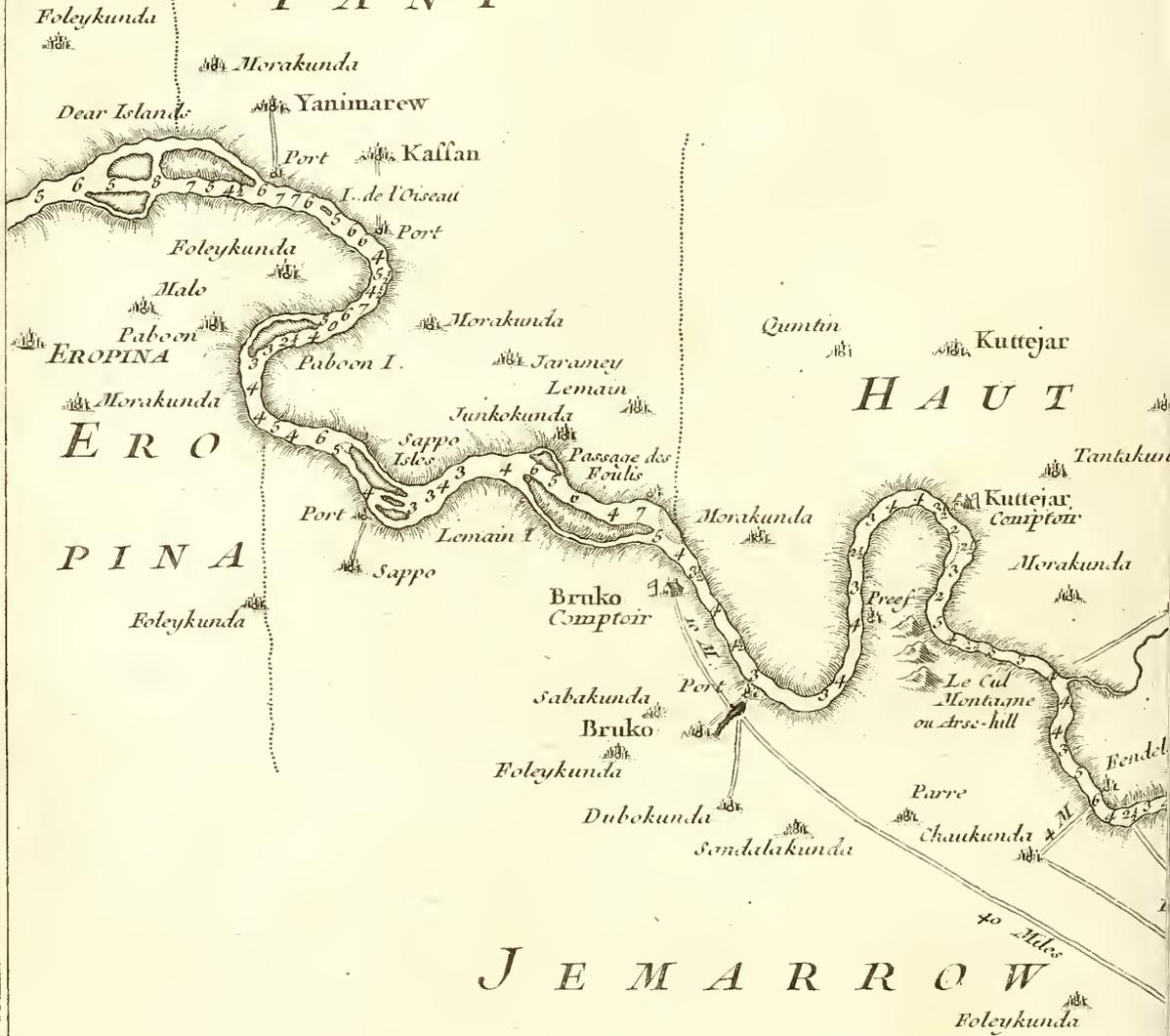
Après Jemarrow, on entre dans *Tomani*, grande contrée, plus remplie de Villes que tous les autres Pays qui bordent la Riviere. Celle qui se nomme *Yamiamakunda*, est considérable par son commerce. Un peu au-dessous de cette Ville, vers le milieu du Canal, on rencontre encore quelques rochers, mais que l'eau ne laisse jamais à découvert. Au Nord de la Riviere, vis-à-vis le Comptoir que les Anglois ont dans la même Ville, on trouve, à un demi-mille dans les terres, un Lac d'eau dormante, de deux milles de

(47) *Foigny* dans Labat, qui ramene tout  
à la langue Française,

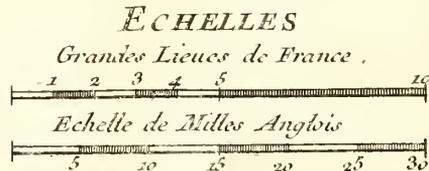
(48) *Giarra* dans Labat.



# BAS YANI



Les Routes et distances entre certaines places sont ajoutés d'après les voyages de M. MOORE dans la vue de montrer la différence qui se trouve entre les mesures calculées et l'Echelle

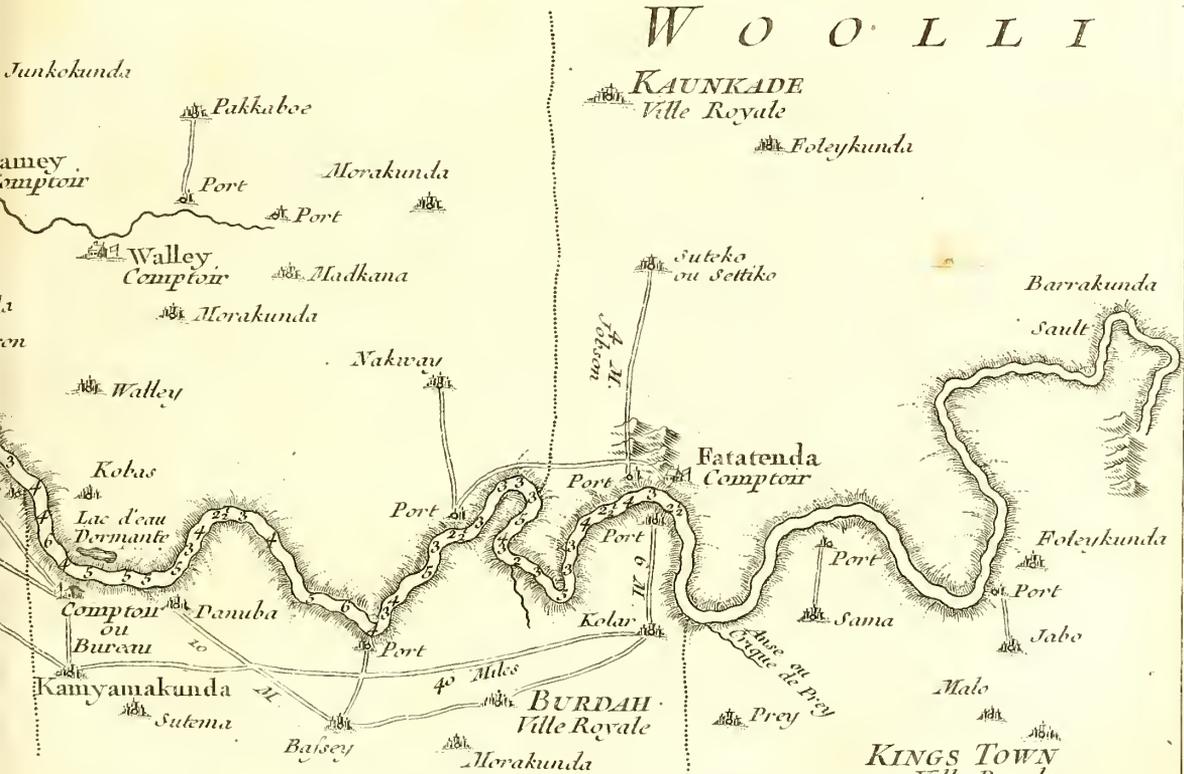


Fattik

**CARTE**  
*Du Cours de la Riviere de*  
**GAMBRA ou GAMBIE**  
*Depuis*  
**Eropina Jusqua Barrakunda**  
*Par le Capit. JEAN LEACH*  
*en 1732.*

Y A N I

W O O L L I

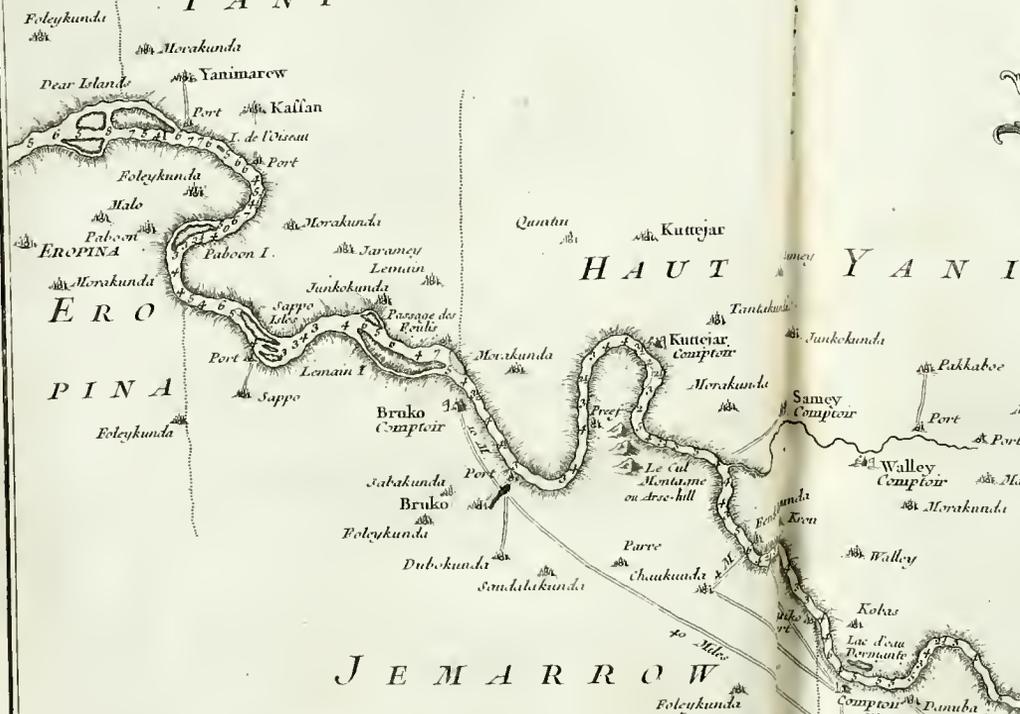


T O M A N I

K A N T O R



BAS  
YANI

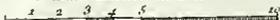


JEMARROW

Les Routes et distances entre  
certaines places sont ajoutés d'après  
les voyages de M<sup>r</sup> MOORE  
dans la vue de montrer la dif-  
férence qui se trouve entre  
les mesures calculées et l'Echelle

ECHELLES

Grandes Lieues de France.



Echelle de Milles Anglois

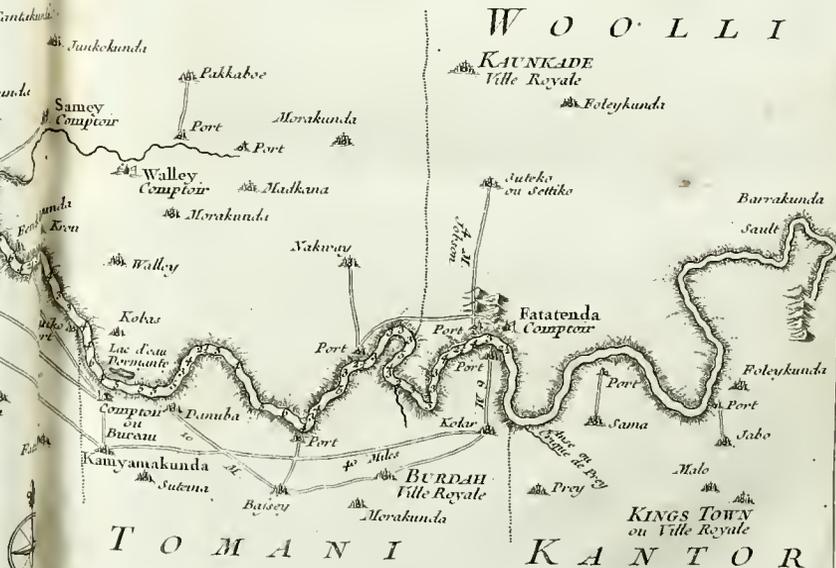


CARTE  
Du Cours de la Riviere de  
GAMBRA ou GAMBIE

Depuis  
Eropina Jusqua Barrakonda  
Par le Capit. JEAN LEACH  
en 1732.

HAUT YANI

WOOLLI



TOMANI

KANTOR



longueur, qui est rempli de Poisson. Le Pays de Tomani s'étend l'espace d'environ vingt-six lieues au long de la Riviere. Il est gouverné par un Prince Mandingo, & celui qui regnoit en 1730. se nommoit Humei *Badfi*.

Au-delà de Tomani commence le Royaume de Kantor, qui a sur la rive du Sud, environ six milles au-dessous de *Fatatenda*, une Ville nommée *Kolar*. Ce fut quelques milles au-dessus de ce lieu que Moore finit son Voyage. Il compte depuis *Kolar*, dans Kantor, car il y a aussi une Ville de ce nom dans le Royaume de Barra, cinq cens milles (49) jusqu'au Cap Sainte-Marie, qui fait la pointe Sud de la Gambia à son embouchure.

La Description que Labat a donnée des Pays qui bordent cette Riviere difere un peu de celle de Moore, pour les noms, l'étendue, & quelquefois pour la situation des lieux. D'ailleurs il ne parle que de ceux qui sont depuis la pointe de Barra jusqu'à deux cens cinquante milles, parce que tout ce qui est au-delà n'étoit pas encore bien connu. Suivant ses idées, les Royaumes de la rive du Nord sont dans l'ordre suivant, de l'Ouest à l'Est. 1. *Barra*, auquel il donne dix-huit lieues d'étendue sur le bord de la Riviere. 2, *Guio-kanda* (50), cinq lieues. 3, *Badiffa* (51) vingt. 4, *Salum* (52), qui enveloppe les trois premiers, dix lieues. 5, *Guiania* (53), deux. 6, *Kuha*, quatre. 7, *Guiania* (54), trente. 8, *Ouli* (55), qui se termine à Barakonda, quatre-vingt-dix. Tous ces Royaumes comprennent en droite ligne cent septante-neuf lieues, auxquelles si l'on ajoute soixante-onze lieues pour les détours de la Riviere, on aura deux cens cinquante lieues depuis la pointe de Barra jusqu'à l'extrémité du Royaume d'Ouli.

Le même Auteur divise la rive du Sud en huit Royaumes: 1. *Kumbo* ou *Kombo*, qui commençant au Cap Sainte-Marie s'étend l'espace de huit lieues jusqu'à la Riviere de même nom. Ce Cap, dit-il, est connu par un grand arbre fort remarquable (56), qui s'aperçoit de la Mer à beaucoup de distance. 2. Le Royaume ou l'Empire de *Foigny* (57), commence à la Riviere de Kumbo, & s'étend l'espace d'onze lieues jusqu'à celle de *Bintam* ou de *Vintain*; car depuis la Riviere de Kumbo jusqu'à celle de *Ferba* on compte trois lieues; delà trois lieues encore jusqu'à la Riviere de *Barafet*; une demie lieue jusqu'à celle d'*Inderaba*; une demie lieue jusqu'à celle de *Painam*, & trois lieues jusqu'à celle de *Vintain*. 3. Le Royaume de *Kiana*, (58) est borné par la Riviere de *Vintain* à l'Ouest, & s'étend vingt lieues au long de la Gambia. 4. Celui de *Jiagra*, (59) a dix lieues de largeur. 5. Celui de (60) *Iamana*, quinze. 6. Celui de *Kiakonda*, (61) quarante. 7. *Tamana*, (62) 8. *Kantor*, vingt, dans ce qui en est connu. Ainsi l'étendue de tous ces Royaumes en droite ligne est de cent soixante-cinq lieues; & si l'on accorde quatre-vingt lieues pour les détours de la Riviere, on aura près de

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA ET DE SES  
BORDS.

Royaume de  
Kantor.

Différence entre  
cette Description  
& celle de Labat.

(49) Voyez le Voyage de Moore, p. 23 & suiv.

(50) *Guicadou* dans sa Carte.

(51) *Badibon* dans sa Carte.

(52) *Barfaki*.

(53) Apparemment le *bas Yani*.

(54) Le haut *Yani*.

(55) *Woalli*.

*Tome III.*

(56) Il dit ailleurs qu'il y a trois arbres. Notre Carte en met quatre.

(57) *Fonia*.

(58) *Kaën*, dans Moore.

(59) *Jagra*.

(60) *Yamina*.

(61) *Kiaconda* répond à *Eropina*.

(62) *Tomany*.

DESCRIPTION  
DE LA GAM-  
BRA ET DE SES  
BORDS.

Divisions an-  
cienne & mo-  
derne.

Barbot les a  
contendus.

Remarques sur  
les Cartes de la  
Gambra.

deux cens cinquante lieues depuis le Cap Sainte-Marie jusqu'à l'extrémité du Royaume de Kantor (63).

Au tems de Jobson, tous les Pays, des deux côtés de la Riviere, étoient divisés en moins de Royaumes & soumis à trois principales Puissances. Ceux du Sud étoient Tributaires du grand Roi de Kantor. Ceux du Nord obéissoient aux Rois de Barfali & de Woolli, entre lesquels ils étoient également divisés depuis la Mer jusqu'à Barakonda. Cependant ces trois Princes mêmes reconnoissoient l'Empire d'un Monarque encore plus puissant, qui demouroit (64) plus loin dans les terres. Barbot nous a donné les mêmes idées, d'après Jobson, mais avec peu d'ordre & sans nommer son guide. Il y ajoûte néanmoins (65) quelques circonstances, dont il ne fait pas mieux connoître la source. Ainsi donnant les observations d'autrui pour les siennes, il confond les anciennes bornes avec les modernes, & ne rapporte presque rien qui ne doive être lû avec les plus grandes précautions. Mais pour ne laisser rien manquer à la Description de la Gambra & des Pays qui bordent cette Riviere jusqu'à Barakonda, nous joignons ici une Carte, qui n'est pas moins exacte que celle que Labat a donnée du Sénégal. La meilleure jusqu'à présent étoit celle de Moore, qui se trouve dans le Recueil de ses Voyages. Elle nous a beaucoup servi pour composer la nôtre; mais nous nous sommes attachés principalement à celle du Capitaine Jean Leach, levée en 1730. Il connoissoit parfaitement la Riviere, après en avoir observé tous les détours dans plusieurs Voyages qu'il n'avoit entrepris que dans cette vûe.

Cependant il faut convenir que la Carte de la Gambra par Labat n'est pas sans mérite & sans utilité. Elle représente assez bien le cours général, ou la figure de la Riviere, jusqu'aux environs d'Arse-hill, au-delà de Kuttejar. Mais elle est fort inférieure à celle de Leach pour l'exactitude. Entre quantité d'erreurs, elle place Barakonda dix mille à l'Ouest de Yanimarrow, & par conséquent moins loin de la moitié qu'il ne devroit être de l'embouchure de la Riviere. Ses remarques mêmes confirment l'erreur de cette position, car il dit nettement que Barakonda est à deux cens cinquante lieues de l'embouchure de la Gambra, & que le Royaume d'Ouli, c'est-à-dire Woolli, qui finit à Barakonda, s'étend l'espace de quatre-vingt-dix lieues au long de la Riviere; mais après en avoir donné une idée si juste, il le place dans sa Carte à l'Ouest d'Ouli dans la Guiania ou dans le haut Yani. M. d'Anville, dans sa Carte générale de la Côte, a commis la même faute; & de l'Isle y est aussi tombés dans toutes ses Cartes, excepté dans son *Afrique Française* où il paroît avoir apporté plus d'exactitude.

## §. II.

### *Etablissemens des Anglois sur la Gambra.*

LE principal siège de la Compagnie Royale d'Afrique sur la Riviere de Gambra, est le Fort de James, ou Jamesfort, dans une Isle de même

(63) Voyez Labat dans son *Afrique Occidentale*, Vol. IV. p. 269.

(64) Voyez le *Commerce d'or* par Jobson.

(65) Voyez sa Description de la Guinée, p. 76.

nom, qui fera bientôt décrite avec plus d'étendue. Elle commande entièrement le Commerce de la Rivière. Le second Etablissement des Anglois est près de la Gamba, sur la Rivière de Kabata, dans le Royaume de Kumbo; mais le Commerce y est peu considérable, parce que le seul objet de ce Comptoir, est de fournir des provisions à la Garnison de Jamesfort. Le troisième est *Jilfray* ou *Gillefrée*, à l'opposé de l'Isle de James, sur la rive Nord de la Gamba, un peu à l'Est du Comptoir François d'Albreda. Ce Comptoir est dans une situation agréable. Il a plusieurs Jardins, d'où Jamesfort tire ses légumes. La Compagnie y a fait faire un Cimetière, pour le Fort & les Comptoirs voisins. C'est aussi le lieu où l'on paye les droits au Roi de Barra.

Le Comptoir de *Vintain* ou de *Bintam*, qui est le quatrième, n'est qu'à six lieues de Jamesfort, sur la Rivière du même nom, dans le Royaume de *Fonia*, au Sud de la Gamba. Son principal Commerce est en Cire, en Ivoire & en Cuirs. Les provisions y sont à bon marché. V. Plus haut sur la même Rivière, à quatorze lieues de Jamesfort, on rencontre le Comptoir de *Jereja*, dans le Royaume du même nom. Il ne fournit guères que de la Cire, qui n'y est pas même fort belle, quoiqu'en abondance. Le Bâtiment étoit en si mauvais état dans l'année 1730, que le Roi du Pays n'ayant pas voulu permettre qu'on en fit un neuf plus près de la Rivière, cette difficulté obligea le Gouverneur de Jamesfort de se rendre à *Jereja* pour terminer les différends. VI. Le Comptoir de *Kolar* fut établi en 1731, dans la Ville de ce nom, sur une Rivière qui se nomme de même & qui appartient au Royaume de Barra, sur la rive Nord de la Gamba. L'Ivoire, la Cire & la Gomme y faisoient l'objet du Commerce; mais la Compagnie ne trouvant pas qu'il répondit à ses espérances a pris le parti de l'abandonner en 1733.

VII. Plus haut, dans le Royaume de *Kaën*, sur la rive Sud de la Gamba, on trouve le Comptoir de *Tankroval*, établi en 1731. Son principal objet est la Cire. VIII. En continuant de remonter la Rivière, on entre du côté du Nord à *Kower*, Port de *Joar*, qui en est à trois milles, dans le Royaume de *Barfalli*. La Gamba n'a pas de Ville où le Commerce soit plus florissant qu'à *Joar*. Aussi les Anglois n'y ont-ils pas de meilleur Comptoir. C'est-là que les Marchands Mandingos & Guinéés viennent de *Galam* & de *Tombuto*, comme on le suppose, & qu'ils apportent leurs marchandises à la pointe de *Rumbo*, qui en est fort proche. IX. Le Comptoir suivant, du côté du Nord, est celui de *Yani Marrow*, dans le bas *Yani*. Ce Port est le plus agréable de la Rivière. La Compagnie n'y a qu'une petite Maison, avec un Facteur Nègre, pour fournir des grains à Jamesfort. X. Plus haut, du côté du Sud, dans le Royaume de *Jemarrow*, est le Comptoir de *Bruko*, qui fut établi en 1732, brûlé presque aussitôt par un accident, rebâti la même année, abandonné en 1735.

XI. *Kuttejar* est un autre Comptoir (66) sur la rive du Nord, à un mille de la Rivière, dans le Royaume de *haut Yani*. Les inondations l'ayant renversé en 1725, la Compagnie donna ordre qu'il fut transporté à *Sami*. XII. Le Comptoir de *Sami* n'étoit qu'à huit milles de *Kuttejar* par terre; mais étant

(66) *Stibbs*, dans son Journal, recommande si fort la situation de ce lieu, qu'il est surprenant qu'on l'ait abandonné.

ETABLISSE-  
MENS AN-  
GLOIS SUR LA  
GAMBRA.

Vallia.

Yamyamakonda.

Fatatenda.

d'autant plus loin, par eau, qu'il falloit remonter l'espace de douze milles une Riviere du même nom qui vient se décharger dans la Gambra, la Compagnie a desiré qu'on choisît du moins, dans cet éloignement, un lieu plus commode, quatre mille au-dessus. XIII. Ce lieu se nomme Vallia.

XIV. Plus loin, dans le Royaume de Tomani, au Sud de la Gambra, est le Comptoir de Yamyamakonda, qui ayant été détruit en 1733 par les inondations, fut rebâti aussi-tôt par l'ordre de la Compagnie. Son principal Commerce est celui de l'Ivoire & des Esclaves. XV. Le dernier Comptoir au Nord de la Riviere étoit *Fatatenda*. La Gambra est aussi large, dans un lieu si éloigné de la Mer, que la Tamise à Londres. Elle y est aussi fort profonde; &, dans le tems même de la sécheresse, la marée s'y élève de trois ou quatre pieds. *Fatatenda* est situé dans le Royaume de Woolli. La perspective de la Riviere y est charmante, & le Pays de Kantor, sur la rive du Sud, en forme une autre qui n'est pas moins agréable. Mais les mauvais traitemens que les Facteurs Anglois recevoient du Roi de Tomani firent abandonner ce Comptoir en 1734. La Riviere de Gambra étant navigable dans une si grande variété de Nations, offre une carrière assez vaste pour le Commerce, sur tout lorsqu'il y est presque uniquement entre les mains des Anglois.

L'Isle de James, qui est leur principal établissement, mérite le soin que Moore a pris d'en faire la description.

Description de  
l'Isle de James &  
de son Fort.

Cette isle est située (67) presqu'au milieu de la Riviere de Gambra, qui n'a pas moins de sept milles de largeur dans cet endroit. Elle appartient à la Compagnie Royale d'Afrique, mais en payant un petit tribut au Roi de Barra. Son éloignement de l'embouchure de la Riviere est d'environ douze milles. Dans la basse marée, sa circonference est de trois quarts de mille. On y a bâti un Fort regulier (68), à quatre bastions, dont chacun est monté de sept pieces de canon, qui commandent la Riviere autour de l'Isle. Sous les murs du Fort, qui font face à la Mer, on a placé deux batteries rondes, chacune de quatre grosses pieces de vingt-quatre livres de balle; entre lesquelles il se trouve neuf petites pieces pour les saluts. Ainsi toute l'artillerie du Fort est de quarante-cinq pieces.

Son artillerie.

Les Edifices contiennent quelques appartemens commodes, qui servent de logemens au Gouverneur, aux principaux Marchands, aux Facteurs, aux Ecrivains & à l'Enseigne. Au dessous, on a ménagé des Magasins. La Garnison établie doit être composée d'un Officier, un Sergent, deux Caporaux, un Canonier avec son Aide, & de trente Soldats. Mais les maladies, qui sont causées ordinairement par l'usage excessif des liqueurs fortes, reduisent quelquefois la partie militaire des Habitans à la plus triste situation, jusqu'à l'arrivée des recrues d'Angleterre. Les Soldats, les Artisans, & la plûpart des Domestiques & des Esclaves, ont leurs logemens hors du Fort, dans des Baraques, qui ne laissent pas d'être bâties de pierres & de mortier comme le Fort. Mais toute l'habitation est renfermée d'une palis-

Sa Garnison.

(67) Barbot dans sa Description de la Guinée lui donne la même situation.

(68) Voyez les Plans. Divers auteurs, tels que Froger, Labat, Smith, &c. en ont publié

dans leurs Voyages; mais nous avons préféré ceux de Moore pour ce qui regarde l'Isle & le Fort, parce qu'ils ont été levés plus soigneusement.

fade, qui a pour fossé naturel une Riviere large de trois milles dans la plus étroite partie de ses deux canaux. Sous les logemens des Domestiques, on a placé les Magazins. Les Loges des Esclaves sont sous celles des Soldats. Pendant le jour, il y a trois sentinelles qui veillent à la sûreté publique ; l'une à la porte du Fort, l'autre à celle de la grande Salle, & la troisième hors de l'enceinte, où elle doit se promener continuellement pour observer les Barques qui partent & qui arrivent, & pour en faire son rapport au Gouverneur. Ces trois Gardes sont exactement relevés de deux en deux heures. Vers le soir, on place une sentinelle sur chaque Bastion, dans l'intérieur des murs, pour crier le *qui vive* aux Barques & aux Canots qui s'approchent de l'Isle, avec ordre de tirer & de donner l'allarme lorsqu'on ne répond point au troisième cri. Pendant la nuit, deux Soldats font d'heure en heure la patrouille autour du Fort, pour tenir les Esclaves dans le respect & ne laisser partir ou aborder aucune Barque sans permission. Ils ont ordre de crier par intervalle, *tout va bien*, ou de faire feu de leurs mousquets pour jeter l'allarme dans le Fort (69).

L'Isle de James fut fortifiée en 1664 par le Chevalier Robert *Holmes*, pour la sûreté du Commerce Anglois sur cette Côte. Il lui donna (70) le nom de *James*, à l'honneur du Duc d'York, qui fut ensuite Jacques II. Il n'y mit d'abord que huit Canons ; mais vers l'an 1690, Barbot parle de fortifications régulières, avec quatre Bastions, montés de soixante ou soixante-dix piéces d'artillerie, & représente l'Isle environnée de trois redoutes, en forme de fer à cheval. La Garnison suivant le même Auteur, étoit composée de soixante-dix Blancs, & d'autant de Gromettes ou de Nègres libres, gagés par la Compagnie. *Froger*, qui accompagna M. de Genes dans son Expédition de l'année 1695, parle de quatre Bastions flanqués de brique, de trois fers à cheval hors du Fort, & de plusieurs batteries au long d'une palissade qui environnoit l'Isle entière. Elle étoit alors très bien munie de toutes sortes de provisions. Il ne lui manquoit, pour la rendre imprenable (71), qu'un magasin à poudre & une citerne à l'épreuve de la bombe. Cependant elle est sans bois & sans eau ; double inconvenient qui la met sans cesse dans la dépendance des rives voisines (72).

Jamesfort fut pris pour la première fois par les François, sous M. de Genes, en 1695, avec une petite Escadre de quatre Vaisseaux & de deux Galiotes à bombes. *Froger*, qui rapporte cette expédition, étoit lui-même sur la Flotte. De Genes avoit appris dans l'Isle de Gorée, par un déserteur Anglois, que le Fort étoit dans un misérable état, la Garnison accablée de maladies, & les provisions épuisées. Il entra dans la Gambia, le 22 de Juillet ; & l'après-midi du même jour, il environna l'Isle de ses Chaloupes pour lui couper toute communication avec la terre. La nuit suivante un Portugais, nommé Dom Cardos, qui faisoit sa demeure à Jilfray, vint à bord & confirma aux François la mauvaise situation du Fort. D'un autre côté, le Roi de Barra, que le Général François avoit gagné, refusa d'entrer dans la querelle.

ETABLISSE-  
MENS AN-  
GLOIS SUR LA  
GAMBRA.

Précautions  
pour sa garde.

Temps où l'Isle  
de James fut for-  
tifiée.

Elle est prise par  
les François en  
1695.

(69) Voyage de Moore, p. 37.  
(70) *Ibid.* p. 29.

(71) Voyage de Froger, p. 3.  
(72) *Ibid.*

ETABLISSE-  
MENS AN-  
GLOIS SUR LA  
GAMBRA.

Circonstances  
de cette expédi-  
tion.

Le 23 un Officier François, nommé de la Roque, fut envoyé dans l'Isle pour sommer le Gouverneur de se rendre. Il fut reçu à quelque distance dans une Chaloupe, & conduit au Fort les yeux bandés. Le Gouverneur étoit absent; mais celui qui commandoit pour lui traita splendidement la Roque, & le renvoya avec trois Officiers Anglois, qui demanderent quelques jours pour délibérer. De Genes ne leur accorda que jusqu'au jour suivant à six heures du matin. Ils lui écrivirent alors qu'ils étoient résolus de défendre la Place jusqu'à l'extrémité. Le 23 au soir, les Chaloupes Françaises se saisirent d'un Brigantin & de quelques Canots, qui apportoient des provisions pour le Fort. Elles manquèrent le Gouverneur, qui trouva le moyen de rentrer dans sa Place.

Articles de la  
Capitulation.

Le 24 à huit heures du soir, les François tirèrent deux bombes, mais à la distance où ils étoient encore, elles n'allèrent pas jusqu'au Fort; ce qui leur fit prendre la résolution d'attendre la marée pour s'approcher. Dans l'intervalle, le Gouverneur, qui se nommoit *Hamburg*, jeune homme plus propre au plaisir qu'à la défense d'une Forteresse, envoya une Barque avec le pavillon blanc. L'échange des Otages se fit aussi-tôt, jusqu'à ce que les articles de la Capitulation fussent réglés. Ils le furent dès le même jour, au nombre de dix: 1, que les appointemens dûs par la Compagnie à ses Agens & ses Employés seroient acquittés; 2, que la Garnison sortiroit avec tous les honneurs de la guerre, armes, bagage, effets, & que chaque Officier emmeneroit un jeune Esclave; 3, que les gens mariés & les naturels du Pays auroient la liberté de demeurer; 4, que les Facteurs de la Compagnie au long de la Riviere seroient compris dans la Capitulation, en délivrant les biens qu'ils avoient en garde; 5, que le sieur Charles Duval, Réfugié François établi depuis seize ans en Angleterre, & demeurant actuellement dans le Fort, jouiroit des mêmes privilèges que le Gouverneur; 6, que les Anglois auroient deux jours pour régler leurs affaires; 7, que douze beaux Nègres, qui étoient au service de la Compagnie, seroient libres de se retirer; 8, qu'on donneroit à la Garnison, dans l'espace de trente jours, un Vaisseau à trois mats, avec des munitions & des vivres pour la transporter en Angleterre; 9, qu'on lui accorderoit des passe-ports, dont on lui garantiroit la vertu; 10, qu'à toutes ces conditions, les effets de la Compagnie Royale d'Afrique seroient délivrés au Général François, suivant le Mémoire qui lui en étoit fidèlement offert, & qui contenoit cinq cens quintaux d'Ivoire, trois cens quintaux de Cire, cent trente Esclaves mâles & quarante femmes dans l'Isle, cinquante à Jilfray, & des marchandises de l'Europe pour la valeur de huit mille écus; avec soixante-douze canons montés, trente sans affuts, & toutes les provisions de guerre & de bouche qui se trouveroient dans l'Isle.

La Place est re-  
mise aux Fran-  
çois.

Le 27 à la pointe du jour, le Major de l'Escadre, nommé de la Periere, avertit *Hamburg* de se préparer à quitter la Place. A six heures du matin, le sieur de Fontenay, nommé au Gouvernement par le Général François, prit terre dans l'Isle & fut reçu par *Hamburg*, qui lui présenta les clefs du Fort. Les Anglois furent conduits, avec leur Gouverneur, à bord de la *Félicité*, Vaisseau de l'Escadre Française. Tous les Pavillons furent déployés, & le *Te Deum* chanté avec une décharge de trente-sept pieces de canon.

Le 28, de Genes fit demander au Roi de Barra les effets des Anglois, qui étoient à Jilfray. Ce Prince répondit que le Fort s'étant rendu, tous les biens qui étoient à Jilfray lui appartenoient. Mais voyant que les François alloient employer la force, il prit le parti de ne leur rien contester. Le 30, de Genes mit en délibération au Conseil, s'il étoit à propos de conserver le Fort ou de le démolir. On se détermina pour le dernier de ces deux partis, & les quatre jours suivans furent employés à miner les Bastions, qu'on fit sauter avec les murs. Le canon qui ne put être chargé à bord, fut encloué. Enfin les Officiers de la Compagnie Angloise s'étant embarqués pour retourner en Angleterre par la Cayenne, les François fortirent de la Gamba le 24 d'Août & firent voile au Bresil (73).

Malgré la démolition du Fort, la Compagnie Française d'Afrique envoya ordre à ses Officiers du Fort Saint-Louis, de prendre possession de l'Isle de James en son nom. On ne s'aperçut pas néanmoins qu'elle pensât sérieusement à le faire réparer, car elle n'envoya personne pour s'y établir. L'Isle ayant été restituée aux Anglois par le Traité de Riswick, la Compagnie Royale d'Afrique entreprit aussi-tôt de faire rebâtir le Fort. Elle se proposoit d'y mettre quatre-vingt-dix piéces de canon, & d'y entretenir une Garnison de (74) deux cens cinquante hommes. Mais la guerre s'étant renouvelée en 1702, les François, sous la conduite de la Roque qui avoit été du Siège précédent, & qui commandoit la *Mutine*, accompagné de Saint-Vandrilie Commandant d'une Frégate nommée l'*Hermine*, surprirent le Fort, en tirèrent cent mille écus de rançon, & ne laissèrent pas d'enlever deux cens cinquante Esclaves avec une grosse quantité de (75) marchandises. La Roque fut tué dans cette attaque.

En 1709 les François firent une troisième entreprise avec quatre Fregates, sous M. Parent, qui prit encore une fois le Fort, & qui se faisit (76) d'un Vaisseau chargé d'Esclaves. Ensuite l'Isle James fut pillée deux fois par des Pyrates Anglois, qui infestèrent en 1720 la Côte de Guinée. On trouve les circonstances de ces deux actions dans l'Histoire des Pyrates. La premiere fut exécutée par *Howel Davis*, qui s'étant embarqué à Bristol sur le *Cadogan Snow* commandé par le Capitaine *Skinner*, avoit été pris par le Pirate *England*, près de Sierra-Leona. Mais ce Brigand, après avoir assassiné le Capitaine *Skinner*, avoit fait présent du Vaisseau à Davis, dans l'espérance de l'associer à ses entreprises. Cependant Davis ne trouvant pas son Equipage disposé à suivre les Pyrates, s'étoit rendu à la Barbade, où sur les informations des Matelots, sa cargaison avoit été confisquée & lui-même jetté dans une prison. Il y avoit été sévèrement examiné, sans pouvoir être convaincu de Pyraterie. Enfin, ayant obtenu la liberté, il avoit été employé, par le Capitaine *Woods Roger*, pour commander un petit Bâtiment de Commerce, dont tous les Matelots s'étoient trouvés tant de penchant à la pyraterie, qu'ayant résolu de concert d'embrasser cette infâme profession ils l'avoient choisi pour leur chef. Il n'avoit pas manqué de bonheur dans la

ETABLISSE-  
MENS AN-  
GLOIS SUR LA  
GAMBRA.

Elle retourne  
aux Anglois par  
le Traité de Ris-  
wick.

Autre prise de  
Jamesfort par les  
Français.

Il est pillé par les  
Corsaires.

Aventure de  
David.

(73) Froger, Voyage à la Mer du Sud, pages, 2. 6. 21. &c.

(75) Gazette de Paris, onze d'Avril 1703.

(74) Voyez le Livre Anglois intitulé, Acquisitions des Anglois en Guinée, p. 9.

(76) Description de la Guinée par Barbot, p. 427; & Gazette de Paris, 9 Nov. 1709.

ETABLISSE-  
MENS AN-  
GLOIS SUR LA  
GAMBRA,

plûpart de ses entreprises. On nomme celle de St Jago, capitale d'une des Isles du Cap-Verd, où il pénétra pendant la nuit dans le Fort ; & quoi- qu'il ne pût se saisir du Gouverneur, qui fit une vigoureuse résistance dans sa Maison, il ne se retira pas sans avoir causé beaucoup de mal aux Portu- gais. Ce fut delà qu'il se rendit dans la Riviere de Gambra, pour surpren- dre Jamesfort, où il avoit promis à ses gens de leur faire trouver beaucoup d'or & d'autres richesses. Les circonstances de cette entreprise sont si singu- lieres qu'elles méritent de n'être pas oubliées. Davis jugeant qu'il n'avoit rien à se promettre de la force, avoit formé le plan d'un artifice encore plus téméraire. A la vûe de l'Isle, il cacha tous ses gens sous le pont, à la réserve de cinq ou six, qui paroissoient employés à la manœuvre, avec l'habit ordi- naire des Matelots. Dans cet état, qui ne pouvoit causer de défiance à la Garnison, il s'approcha sous le Pavillon Anglois ; & se mettant dans sa Cha- loupe avec son Pilote & son Chirurgien, qui étoient vêtus comme lui assez honnêtement, il se présenta au rivage. Il y fut reçu par une file de Mousque- raires, qui le conduisirent dans le Fort. Aux interrogations du Gouverneur, il répondit qu'il étoit de Liverpool ; qu'ayant fait voile au Sénégal pour se procurer de l'ivoire & de la gomme, il avoit été poursuivi par deux Vais- seaux François, & que sa cargaison consistoit en fer & en étain. Le Gouver- neur lui fit donner la valeur de sa cargaison en Esclaves. Ensuite lui ayant demandé s'il avoit à bord des liqueurs de l'Europe, Davis répondit qu'il n'avoit que ce qui étoit nécessaire à son Bâtiment ; ce qui n'empêchoit pas qu'il ne pût en donner quelques flacons à d'honnêtes gens qui en étoient dé- pourvus. Le Gouverneur lui offrit à dîner avec ses deux Officiers. Il accepta cette invitation, & pendant qu'on se préparoit à le bien traiter, il retourna sur son bord pour en apporter de l'eau-de-vie, avec la précaution de laisser ses deux Officiers à terre. Il revint bientôt dans sa Chaloupe, accompagné de six ou sept de ses Brigands les plus résolus, qui portoient des armes ca- chées. On ne leur demanda pas d'explication lorsqu'on les vit chargés de verres & de bouteilles. Comme il n'étoit retourné à bord qu'après avoir fait ses observations, il avoit donné ordre à ses gens de s'arrêter dans la chambre de garde avec les Soldats, & de se tenir prêts à s'assurer des armes lorsqu'ils lui entendoient tirer un coup de pistolet. Il rentra dans la chambre du Gou- verneur, qu'il trouva occupé des préparatifs du dîner. Il prit avec ses deux Compagnons un moment favorable pour l'arrêter ; & tirant son coup, l'é- tonnement des Gardes autant que la hardiessé de ses Brigands le rendit maître des armes de la garnison. Ensuite le Pavillon de la Compagnie, qu'il fit mettre sur le Fort, servit, comme il en étoit convenu avec les gens du Vaisseau, à lui faire envoyer sur le champ un renfort, qui lui assura la possession de l'Isle sans répandre une goutte de sang. Plusieurs Soldats de la Compagnie entrèrent volontairement à son service, & ceux qui refuserent de se joindre à lui furent mis en sûreté sur une grande Barque qui se trou- voit dans la Riviere. Il eut toute la liberté qu'il desiroit pour piller le Fort. Les richesses que les Facteurs y avoit rassemblées montoient à deux mille livres sterling en lingots d'or, avec quantité de précieuses marchandises. Après avoir transporté le butin à bord, il fit démolir les fortifications de l'Isle (77).

Adresse avec laquelle il se saisit de Jamesfort.

Il pilla l'Isle & démolit les Forti- fications.

(77) Histoire des Pyrates, par Jonston, p. 130 & suivantes.

La Compagnie Royale ayant reçu cette fâcheuse nouvelle, envoya, l'année suivante, un Vaisseau nommé *Gambra Castle*, sous le Commandement du Capitaine *Ruffel*, avec une Compagnie de Soldats commandée par le Major *Massey*, pour rétablir & garder le Fort. Ils arriverent dans la *Gambra* au mois de Mai. *Massey* prit terre dans l'Isle de James avec sa Compagnie. Le Colonel *Whitney*, qui en avoit été nommé Gouverneur, y étoit arrivé aussi depuis peu de jours. Ces deux Officiers furent peu satisfaits de l'accueil qu'ils reçurent des Marchands. *Massey* ayant fait retentir particulièrement ses plaintes, *Georges Lowther*, second Pilote du *Gambra Castle*, qui avoit quelque sujet de ressentiment contre *Ruffel* son Capitaine, poussa l'Equipage du Vaisseau à prendre parti pour *Massey*. Ils n'eurent pas de peine ensemble à se rendre les maîtres. Toutes les provisions qui avoient été débarquées rentrèrent à bord. Le canon du Fort fut démonté ; & *Massey*, avec *Lowther* & leurs Partisans, remirent immédiatement à la voile. Le parti qu'ils prirent ensuite fut d'exercer la Pyraterie. Mais cette vie ayant bientôt paru ennuyeuse à *Massey*, il retourna dans sa Patrie, où il fut pendu sur son propre témoignage (78).

Jamesfort s'est rétabli par degrés, & forme le principal siège de la Compagnie Royale d'Afrique sur la *Gambra*. Nous concluons cet article par l'idée qu'on nous donne de sa situation présente dans un Mémoire de la Compagnie au Comité du Commerce & des Colonies, daté le 26 de Mars 1736.

» Jamesfort & son Isle, dans la Riviere de *Gambra*, sur la Côte du Nord.  
 » Cette Isle est environnée de fortifications & de grosse artillerie, bien fournie de petites armes & de munitions. Elle avoit autrefois quatre-vingt-dix  
 » pieces de canon. Elle n'en a aujourd'hui que trente & une, avec des Magazins, des logemens pour le Gouverneur, les Facteurs, les Ecrivains, les  
 » Officiers, les Soldats, les Artisans, & les Esclaves du Fort. Elle a, pour  
 » les Nègres du Commerce, une maison qui en contient deux cens.

(78) Il y a quelque chose de si étrange dans la conduite de *Massey*, qu'on ne peut se dispenser d'en toucher ici quelques circonstances. Après les violences qu'il avoit commises à Jamesfort, il exerça la pyraterie avec *Lowther*, & dans un Voyage qu'ils firent à la *Barbade* ils prirent plusieurs Vaisseaux. Cependant *Massey* prenant bien-tôt cette vie en horreur, quitta son associé & se rendit à la *Jamaïque*, où il se remit à la discrétion du Chevalier *Nicolas Laws*, qui le reçut bien, lui donna un certificat pour le mettre à couvert des poursuites, & lui prêta même de l'argent. En arrivant ensuite à Londres, il écrivit une Lettre aux Directeurs de la Compagnie Royale d'Afrique, dans laquelle il confessoit toutes ses fautes, qu'il attribuoit à la vérité aux injustices qu'on lui avoit fait essuyer ; mais il confessoit qu'il avoit mérité la mort, en se remettant à la merci de la Compagnie,

& demandant que si on le condamnoit au supplice ce fût d'une manière digne d'un Soldat. La réponse qu'il reçut à cette lettre fut qu'il avoit mérité d'être pendu. Cependant loin de se cacher, il prit un logement au milieu de Londres, & le jour suivant il s'adressa aux Officiers de la Justice pour s'informer s'ils n'avoient pas donné des ordres contre le Capitaine *Massey* pour crime de Pyraterie. Les Officiers lui ayant répondu qu'ils ignoroient cette affaire, il leur déclara qu'il étoit l'homme dont il parloit, & leur apprit même le lieu de sa demeure. Deux ou trois jours après il fut arrêté sur sa propre information, & conduit devant les Magistrats, qui n'eurent pas d'autres preuves contre lui que sa lettre & ses propres aveux. Là-dessus néanmoins il fut mis en prison ; & le Capitaine *Ruffel* ayant été cité pour témoins avec le fils du Colonel *Whitney*, il fut condamné à la mort & bien-tôt exécuté.

ETABLISSE-  
MENS AN-  
GLOIS SUR LA  
GAMBRA.

Autre pillage  
par *Massey*.

Malheureuse  
fin de cet Of-  
cier.

Etat présent de  
Jamesfort.

## CHAPITRE III.

*Voyage du Capitaine Richard Jobson pour la découverte de la Riviere de Gamba & du Commerce d'or de Tombuto.*INTRODUC-  
TION.

ON nous a conservé deux Mémoires qui appartiennent à ce Voyage ; l'un qui en est le Journal (79), & qui contient le passage du Capitaine Jobson d'Angleterre à la Gamba, avec sa navigation sur cette Riviere jusqu'à Tinda ; l'autre, qui est la Relation de ses entreprises pendant le séjour qu'il fit dans cette contrée, & qui renferme une description de ses Habitans, avec l'histoire naturelle du Pays. La premiere de ces deux pieces fut publiée en 1623 par Jobson même ; elle contient cent soixante-six pages in-4<sup>o</sup>, sans y comprendre une Epître au Gouverneur, & à la Compagnie de *Binney* & de *Guinée* & de *Benin*.

Trois ans après, Purchas (80) insera dans sa Collection l'extrait de ce Journal de Jobson qui n'avoit jamais été publié. Il y avoit déjà long-tems que la Riviere de Gamba étoit connue des Portugais. Ils y avoient un Commerce établi depuis le tems de Cada Mosto. Les Anglois connoissoient aussi cette Riviere depuis le milieu du seizième siècle ; mais c'étoit seulement par les Voyages de quelques Marchands particuliers, qui n'ayant pas été capables de penser à des Etablissmens ni de pousser leurs découvertes, avoient abandonné leurs entreprises. Ce ne fut qu'en 1613 que plusieurs Négocians de Londres formerent une Compagnie, dans l'unique vûe d'étendre de ce côté-là le Commerce de l'Angleterre. Ils avoient appris des anciens Historiens que l'Ethiopie & les Parties méridionales de l'Afrique étoient des Régions remplies d'or. Jobson raconte qu'ayant pris diverses informations, ils sçurent de quelques autres Anglois qui exerçoient le Commerce en Barbarie, que tout l'or des Mores leur venoit de plusieurs Pays fort éloignés dans le Continent d'Afrique, & passoit par d'immenses déserts. Ce récit paroissant confirmer le témoignage des Anciens, ils conclurent que la Terre d'or devoit être quelque part au Sud de Maroc ; sans quoi les Marchands de la Méditerranée auroient eu là-dessus quelques lumieres. Tel fut le premier fondement sur lequel ils résolurent d'aller à la découverte du Commerce de l'or, & de commencer par les Rivieres qui viennent se perdre dans l'Océan sur la Côte Sud-Ouest de l'Afrique (81).

En 1618, c'est-à-dire, la même année qu'ils obtinrent leur Charte, ils firent partir la *Catherine*, Bâtiment de cent vingt tonneaux, sous la conduite de Georges *Thompson*, qui avoit fait pendant long-tems le Commerce en Barbarie. La cargaison montoit à la valeur de dix-huit cens cinquante-sept livres sterling. Il avoit ordre d'entrer dans la Riviere de Gamba, & de lais-

Motifs qui conduisirent les Marchands Anglois à la Gamba.

Entreprise de Thompson.

(79) Il porte le titre de *Golden Trade*, &c.

(80) Voyez le *Pilgrimage* de Purchas, Vol. II. p. 1567. Le titre de cette feuille est, *A true Relation*, &c. c'est-à-dire, véritable

Relation du Voyage de M. Richard Jobson, &c. extraite de son grand Journal.

(81) Voyez le *Golden Trade* de Jobson, p. 2. & suiv.

fer son Vaisseau dans quelque Port commode , pour remonter avec les Chaloupes. Il suivit ses instructions, mais dans son absence, le Vaisseau, qu'il avoit laissé derrière lui à Kassan, fut saisi, & tout l'Equipage massacré par un petit nombre de Portugais & de Mulâtres qui avoient été reçus à bord. Thompson pénétra fort loin dans la Riviere ; & trouvant, avec beaucoup de douceur dans les Habitans, des apparences extrêmement favorables au Commerce, il y forma un établissement, sans être découragé par l'infortune de son Vaisseau. Mais il se hâta de donner avis de cette disgrâce à la Compagnie, pour en obtenir promptement quelque renfort. Ses demandes furent écoutées. On lui envoya le *Saint-Jean*, de cinquante tonneaux, avec une cargaison propre à ses vûes, & le plein pouvoir de revenir en Europe ou de soutenir son entreprise suivant les facilités qu'il y trouveroit. Ce secours arriva malheureusement dans la mauvaise saison. Les maladies ou l'intempérance de l'Equipage en ayant fait périr la plus grande partie, Thompson renvoya ce Vaisseau, avec des Lettres pour solliciter de nouveaux secours, & la promesse de remonter plus loin sur la Riviere, quoiqu'il ne lui restât pas plus de huit hommes.

Cependant la Compagnie de Londres ne se rebutant pas de cette seconde disgrâce, fit partir, au mois d'Octobre suivant, qui étoit la saison la plus favorable, un Vaisseau nommé le *Sion*, d'environ deux cens tonneaux, & la Pinace le *Saint-Jean*, de cinquante tonneaux, sous le commandement de l'Auteur. En arrivant dans la Gambia, Jobson apprit la malheureuse mort de Thompson, qui avoit été tué dès le mois de Mars. Cet ardent Voyageur avoit rempli trop fidèlement ses promesses. Il s'étoit mis dans sa petite Chaloupe avec deux de ses gens & quelques Habitans du Pays. Sa hardiesse & son industrie, sur laquelle il faisoit plus de fond que sur ses forces, l'avoit conduit jusqu'à *Tinda*, c'est-à-dire, vingt-cinq ou trente lieues au-dessus de Barrakonda, dans le dessein de conférer avec *Buckor Sano*, Marchand Nègre dont le nom reviendra ici plusieurs fois. A force d'informations il avoit appris qu'il étoit passé plusieurs Caravanes pour aller faire leur provision de sel, dans les Etars du *Bur-Sal*, & que le principal Négociant de cette Contrée étoit ce même *Buckor Sano*, qui entrenoit trois cens Anes pour son Commerce. C'étoit sur ce fondement qu'il avoit entrepris le voyage de *Tinda*. Mais il s'y arrêta peu, parce qu'à son arrivée il trouva que *Buckor Sano* étoit allé beaucoup plus loin pour faire l'emploi de son sel. Cependant il se crut assez payé de ses peines par le bonheur qu'il avoit eu de découvrir les traces des Mores de Barbarie, & d'être venu si près des lieux qu'ils fréquentoient. Il ne parla plus que de former des établissemens, & de fortifier la Riviere, pour en éloigner les autres Nations. Il paroît que s'étant oublié dans cette occasion, il voulut prendre sur ses gens un air d'empire & de fierté qui les révolta contre lui. Enfin il eut le malheur d'être tué dans une querelle; & sa mort fit perdre avec lui toutes ses découvertes, parce qu'ayant voulu s'en réserver tout le fruit, il n'avoit rien confié au papier. Son destin sembloit (82) inévitable, car peu de tems avant sa mort, les Portugais ayant excité le Roi de Nani (83) à faire marcher quelques Troupes de Ca-

INTRODUC-  
TION.

Malheur de son  
Vaisseau & de  
l'Equipage.

Nouvelle entre-  
prise des Mar-  
chands de Lon-  
dres.

Progrès de  
Thomson.

Sa mort. Ses  
découvertes sont  
enlevées avec  
lui.

(82) Golden Trade de Jobson, p. 7.

suivant la Carte de Labat.

(83) C'est apparemment *Yani*, ou *Guiani*

INTR ODU-  
TION.

valerie pour le tuer avec tout son cortège, il n'avoit dû son salut qu'à la protection du Turambra (84), qui avoit armé ses peuples pour le défendre.

Jobson, en arrivant dans le Pays, résolut d'employer le même zèle, avec plus de prudence, pour répondre aux vûes de la Compagnie. Il remonta la Riviere jusqu'à *Tinda*, en prenant à chaque Village des informations sur le Commerce de l'or. Il fit aussi quelque trafic dans les mêmes lieux; mais la mauvaise conduite de plusieurs de ses Compagnons & la nature même de ses marchandises, qui n'étoient pas propres au Pays, ruinerent une partie de ses espérances.

Raisons qui por-  
erent Jobson à  
publier la Rela-  
tion de son Voya-  
ge.

A son retour en Angleterre, il publia la Relation de son Voyage dans une double vûe; l'une de faire connoître la malignité des Marchands qui avoient traversé son entreprise; l'autre, d'encourager la Nation à profiter de ses découvertes. Son Ouvrage est divisé en neuf parties. Il nous apprend dans l'Introduction les causes de son Voyage. Ensuite il passe à la description de la Riviere de Gambia, & des secours qu'on en peut espérer pour un Etablissement. Il tombe de-là sur les Habitans, qu'il distingue en trois sortes; les Mandingos ou les Nègres; les Fulbiés (85), qui sont d'un brun foncé, & les Portugais répandus dans divers cantons. Il s'étend sur leurs usages, leurs Bâtimens, leurs Forts, & leur Gouvernement civil; après quoi il parle des Marbutts, qui sont tout à la fois Prêtres & Marchands. Il traite de leur Religion, de leur Commerce, de leurs Amusemens, de leur Agriculture, des Grains & des Plantes dont ils ont l'usage, de la variété des Saisons & des qualités du Climat. Dans les dernières parties, il rend compte des animaux du Pays, & sur tout des Oiseaux.

Jugement sur cet  
Ouvrage.

Ses remarques, sur quantité d'articles, sont les plus exactes & les plus complètes qu'on ait sur cette partie de l'Afrique. Jobson pénétra plus loin, sur la Gambia, qu'aucun Anglois avant & depuis son Voyage. Sa narration paroît fidèle. S'il rapporte quelque chose sur le témoignage d'autrui, il cite ses autorités. Mais son style est obscur, ennuyeux, affecté; & quoiqu'il ait divisé son Ouvrage en plusieurs parties, il est sujet à tomber souvent dans la confusion, par le mélange de ses matières.

En donnant ici la substance de ses deux pieces, on a pris soin, suivant la méthode qu'on s'est imposée dans ce Recueil, de joindre ensemble tout ce qui regarde le Voyage & les entreprises de l'Auteur; & l'on a réservé ses Observations sur les Habitans & sur les productions naturelles du Pays, pour les incorporer avec celles des autres Voyageurs.

### §. I.

#### *Navigation de l'Auteur & ses entreprises sur la Gambia.*

JOBSON.  
1620.

Départ de Job-  
son.

JOBSON partit de Gravesend le Samedi 5 d'Octobre 1620. Il se rendit à Darmouth, d'où il mit à la voile pour les Canaries le 25 du même mois; & dès le 4 de Novembre il arriva le matin à la vûe de Lancerota. Le

(84) C'est le troisième titre d'honneur des da, Port de Seriko.  
Pays au long de la Gambia. La résidence de (85) Ce sont les Foulis.  
ce Prince étoit à trois milles de Tobabo Kon-

après midi, il passa la grande Canarie, sans trouver rien de remarquable jusqu'à (86) *Travisto*, où il arriva le 14 de Novembre.

En entrant dans cette Rade, il découvrit à l'ancre trois Vaisseaux François & un Hollandois. Mais n'ayant rien à démêler avec ces deux Nations, il fut plus attentif à l'arrivée d'un Habitant Portugais du Pays, nommé *Francisco*, qui après s'être informé fort curieusement si les deux Bâtimens Anglois faisoient voile à la Riviere de Gambra, lui donna une Lettre d'un Anglois, nommé *Cramp*, envoyé par la Compagnie de Londres à Sierra-Leona, pour approfondir l'affaire de la *Catherine*, Vaisseau du Capitaine *Thompson*, & le meurtre de ses gens. Jobson excité par cette Lettre entra dans la Riviere de *Bursal* & fit quelque recherche des Meurtriers. Mais elle n'aboutit qu'à saisir les effets d'Hector *Nunez*, qui passoit pour le principal auteur du massacre. Tous les Portugais que Jobson rencontra lui parlerent de cette aventure avec horreur; c'est-à-dire, qu'ils se mirent à couvert sous de fausses apparences, car ils n'étoient tous qu'un tas de Fripons & de Renegats, capables des derniers crimes. Les Anglois construisirent dans le même lieu une grande Chaloupe, qui fut lancée le 22, & le jour suivant ils firent voile vers la Gambra; mais y trouvant la marée vers sa fin, ils furent obligés de jeter l'ancre contre une petite (87) Isle, à quatre lieues au Sud.

Depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai, les vents sont toujours d'Est sur la Gambra; ce qui étoit si contraire à leur course, qu'ils ne purent avancer qu'à la faveur des marées. L'obscurité de la nuit leur ayant fait manquer une Ville nommée *Tankroval*, où ils s'étoient proposé de mouiller, ils se trouverent le matin vis-à-vis de (88) *Tindobaugo*, autre Ville qui est plus haut de quatre lieues. Ils y trouverent un Portugais, nommé Emmanuel *Corisca*, qui les informa de la mort du Capitaine Thompson & de la situation de ses gens. La Riviere est si étroite en cet endroit, que le bord, des deux côtés, est à la portée du canon.

Après avoir payé les droits du Roi dans cette Ville, Jobson prit le parti d'y laisser son Vaisseau avec vingt-cinq Hommes, & de remonter la Riviere dans la Pinace, avec deux Chaloupes pour la tirer dans le calme. Le 1 Décembre, il arriva dans l'Isle *Pudding*, à seize lieues du Port où étoit demeuré le Vaisseau. Le lendemain, il mouilla vis-à-vis d'une petite Crique, qui conduit à la Ville de *Mansegar*. Le Roi du Pays lui fit l'honneur de venir à bord avec son Alkade, & de s'y enivrer. Jobson, après lui avoir payé les droits, tira parti de cet incident pour obtenir une Maison dans la Ville, où il laissa trois Facteurs, Henri *Lowe*, Humphrey *Davis* & Jean *Blythe*, avec un Domestique nommé Nicolas. Mais la mort y enleva bien-tôt les deux derniers.

Le 7 de Décembre, il passa par une Ville nommée *Woolley-Woolley*, la plus grande qu'il eut vûe dans le Pays; & le même jour il jeta l'ancre à *Kassan*, lieu funeste, où le Vaisseau de Thompson avoit été trahi. Tous les Portugais avoient pris la fuite, par la crainte apparemment de la vengeance

JOBSON.  
1620.

Lettre qu'on lui remet à Rufisco, pour venger la mort de Thompson.

Il entre dans la Gambra.

Isle Pudding.

Ville de Mansegar.

Woolley-Woolley, grande Ville.

(86) C'est *Rufisco*, autrement *Rio Fresco*.

(87) Comme on ne trouve pas cette Isle dans la Carte, il y a de l'apparence qu'on a mis le côté du Sud, pour celui du Nord, où

l'on trouve à peu près à cette distance, l'Isle *Charles* ou des *Chiens*.

(88) C'est apparemment le *Tindebar* de la Carte.

J O B S O N.  
1620.

Ville de Kaffan.

Sa situation, &  
Palais du Roi.

qui les menaçoit. Le Roi de cette Ville est tributaire de celui de Bursâl. Les Anglois y furent reçus fort civilement par l'Alkade ou le Gouverneur. Il leur apprit qu'à leur arrivée dans la Riviere, les Portugais avoient loué des Nègres pour les surprendre dans quelque embuscade, mais qu'ils n'avoient pû trouver personne qui leur eût voulu servir de Pilote. La Ville de Kaffan est fort peuplée, & le sel est une marchandise avantageuse dans ce Canton. Le Poisson y est en abondance. C'est le dernier lieu de la Riviere où les grands Vaisseaux puissent remonter. Le Roi du Pays y fait sa résidence. La Ville est située sur le bord de la Riviere, & renfermée d'une pallissade fort proche des maisons. Les édifices y sont mêlés de petites tours, d'où les Habitans peuvent tirer leurs flèches, & défendre l'approche de leur enclos. Il est environné au dehors d'un large fossé, qui a de l'autre côté une seconde pallissade haute de cinq pieds, & si serrée, qu'il n'y a d'ouverture que dans les lieux destinés à servir de passage. A quelque distance, il y en a une troisième, & cet espace sert à loger la Cavalerie. Le Palais du Roi est au centre de la Ville, entouré des logemens de ses femmes, avec un autre enclos qui est commun à tous ces édifices. On n'y peut entrer que par une cour des Gardes, après laquelle on passe au travers d'une falle ouverte, où l'on voit sans cesse un fauteuil vuide, sur lequel il n'y a que lui qui puisse s'asseoir. Ses Tambours sont suspendus dans le même lieu.

Port de Pompetane.

Jobson arriva le 14 de Décembre dans un Port nommé *Pompetane*, au Sud de la Gambra. Il n'y trouva point de Portugais. Le lendemain il mouilla au Port de *Jerakonda*, près duquel habitoit le Roi Farran (89) Prince livré à l'ivrognerie, qui avoit répandu la terreur dans tout le Pays. Deux Anglois du Comptoir (90) d'*Oranto*, qui est à seize milles de Pompetane, vinrent ici au-devant de la Pinace. Ils se nommoient Mathieu *Broad*, & Henri *Bridge*. Leur joie fut extrême de revoir des Compatriotes, qui venoient partager leurs fatigues. Ils donnerent à Jobson de grandes espérances de Commerce; mais la Riviere étant prête à baisser, ils lui conseillèrent de ne pas perdre un moment.

Comptoir d'Oranto.

Lorsqu'il fut à six milles d'*Oranto*, il fit le reste du chemin par terre. Outre *Broad* & *Bridge*, qui étoient venus au-devant de lui, il trouva au Comptoir *Brewer*, qui avoit fait le voyage de Tinda avec Thompson, & qui ne cessoit pas de vanter l'or dont il s'étoit rempli l'imagination dans ce lieu. Plus les Anglois s'étoient avancés sur la Riviere, plus ils avoient senti quel tort ils s'étoient fait de n'avoir point apporté de sel. Ils passerent ici la Gambra pour aller rendre leurs devoirs à *Summa Tomba*, Roi d'*Oranto*, Prince qui avoit perdu l'usage des yeux, & qui étoit tributaire du Roi de Kantor. Un baril d'eau-de-vie les acquitta de la reconnoissance que le Comptoir devoit à ses bienfaits.

Commerce avec  
es Nègres.

Les jours suivans furent employés au Commerce, avec une foule de Nègres, qui venoient vendre ou acheter. Le Roi même, ses femmes, ses fils & ses filles, étoient sans cesse au Marché des Anglois. Le jour de Noel, un Prince Nègre, nommé *Ferambra*, qui faisoit profession d'aimer la Nation

(89) Ce n'est point un nom propre, mais un titre d'honneur. Les Anglois entretenrent dans la suite beaucoup de commerce avec ce Prince.

(90) On ne sçauroit douter que ce ne fût le lieu où Thompson s'étoit établi.

Angloise, envoya au Capitaine une charge de chair d'Eléphant. Il faisoit sa résidence à quatre milles d'Oranto. C'étoit lui qui avoit armé ses Sujets pour la défense de Thompson, lorsque le Roi de (91) *Nany*, excité par les Portugais, avoit fait marcher ses forces pour le perdre. Il l'avoit conduit chez le Prince *Bo-John* (92) son frere, & les Anglois lui avoient été redevables de la conservation de leurs biens.

Le 2 de Janvier, Jobson, accompagné de neuf Anglois, partit d'Oranto pour se rendre à Tinda. La premiere marée les fit arriver à *Batto*, Ville du Prince *Bo-John*. Ils y firent marché avec un jeune Marbut, pour leur servir de guide; mais l'émulation de *Lowe* les retarda beaucoup. Le 6, *Summaway*, Roi de Barek & tributaire de celui de Kantor, vint à bord avec la Reine son épouse. Ils prirent à leur service un jeune Nègre nommé *Samgulley*, qui avoit demeuré avec le Capitaine Thompson, & qui sçavoit assez la langue Angloise pour leur tenir lieu d'interprète. Le 9, en jettant l'ancre, à midi & le soir, ils furent effrayés par la multitude de Chevaux marins, dont ils apperçurent les traces sur les deux bords de la Riviere. Le 10, ils mouillèrent à *Moffomakoadam*, quinze lieues au-delà de Barek. Le 11, ils arriverent à *Benanko*, & le 12 ils pénétrèrent par des passages semés de rocs jusqu'au Port de Barakonda. Au-delà de ce lieu, où la marée trouve des rochers pour bornes, tout le Pays n'est plus qu'un désert inhabité.

Le 14, *Bakay Tombo*, Chef de Barrakonda, vint à bord & fit présent d'un Bœuf aux Anglois. Jobson loua ici deux Nègres de plus, & un Marbut, nommé *Soleyman*, pour lui servir de guides en continuant de remonter la Riviere. L'un des deux Nègres, qui se nommoit *Tombo*, étoit parent de *Bakay Tombo*, & se vantoit d'avoir déjà fait le voyage de Tinda. La Troupe se trouvoit composée de dix Blancs & de quatre Nègres. Ils avoient dans leur Barque un petit Canot, pour gagner la rive dans le besoin. La crainte des rocs, dans une navigation où ils avoient sans cesse le Courant contre eux, ne leur permettoit pas d'avancer pendant la nuit; & l'ardeur excessive du Soleil ne les empêchoit pas moins de pousser leur course depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi. Ils partirent de Barrakonda le 15.

Le 16, ils passerent une petite Riviere nommée *Woolley*, qui vient se décharger dans la Gambra. L'eau, quoique fort basse au-dessus, étoit remplie de Chevaux marins. Il s'en trouva un mort, & déjà puant. Les Nègres s'affligèrent beaucoup qu'on leur refusât la permission de le manger. Le 17 il se présenta, des deux côtés de la Riviere, de grandes troupes de Singes. La Barque heurta fort rudement, le même jour, contre un Cheval marin. On mit le Canot à l'eau, sous la conduite des quatre Nègres, qui reçurent ordre de précéder sans cesse la Barque, pour sonder les profondeurs. Le 18, les basses devinrent si fréquentes, que malgré la crainte des Crocodiles, les Nègres furent forcés de descendre dans l'eau, pour diriger la Barque au travers de tant d'écueils. Le 19, le courant se trouva si rapide, qu'avec six rames on ne pouvoit faire plus d'un mille par heure.

Le vingt, ils découvrirent l'embouchure de la Riviere de Kantor, où

---

JOBSON.  
1620.

---

1621.

Jobson part  
d'Oranto pour  
Tinda.

Il arrive à Barakonda.

Suite & difficultés de sa course.

(91) C'est *Yani*.

qu'un Anglois auroit sans doute écrit *Bojan*. Il

(92) *Bojohn* est un titre, que tout autre ne se trouve dans aucun autre Voyageur.

JOBSON.  
1621.

Embouchure de  
la Riviere de  
Kantor.

Eléphants.

Riviere musquée.

Riviere de Tin-  
da.

Basses qui en  
ferment l'accès.

regnoit alors un Prince puissant nommé *Ferran Kabo*. Le 21, ils descendirent à terre, pour observer le Pays, du sommet des montagnes voisines; mais ils n'apperçurent que des déserts, remplis de Bêtes féroces, dont les cris se faisoient entendre pendant la nuit. Les Nègres n'osèrent s'écarter un moment, dans la crainte des Crocodiles, dont plusieurs avoient trente pieds de long. Le 22, Jobson se promenant sur la rive apperçut seize Eléphants, grands & petits, dans quelques bruyeres voisines. Il fit tirer dessus; & quoique l'arme eut fait long feu, ils prirent la fuite vers les montagnes. Le 23, on fut obligé de traîner la Barque l'espace d'un mille & demi, pour trouver autant d'eau qu'elle en avoit besoin. Le 24, on n'eut pas moins de peine à la tirer au long de la rive, contre le courant qui étoit fort rapide, & parmi des rocs brisés. Le 25, on entendit entre les basses une petite chute d'eau, dont on s'approcha; & dans le besoin qu'on avoit d'eau fraîche, parce que celle de la Riviere avoit une forte odeur (93) de musc, on en prit une provision qui parut fort bonne. Mais un des Nègres faillit de se noyer dans un tournant.

Le 26, on découvrit la montagne de Tinda, & tout le Pays parut rempli de rocs. A la vûe du terme, Jobson dépêcha trois Mores au Roi, & à Buckor Sano, riche Négociant, dont on a déjà vû le nom, pour leur faire demander des provisions. Les Bêtes fauves, & les Oiseaux de Riviere se présentoient en abondance sur les deux rives, mais on n'avoit pas d'armes qui pussent servir à les tirer; & les bords d'ailleurs étoient infestés de Crocodiles, qui se faisoient voir quelquefois en troupes jusqu'au nombre de vingt. Pendant la nuit, on les entendoit d'une lieue. On fut incommodé tout le jour par quantité de basses, & l'on ne retrouva de l'eau qu'à l'embouchure de la Riviere de Tinda.

Cette circonstance est rapportée un peu différemment dans un autre endroit de la Relation. On y lit qu'à une demie lieue de la Riviere de Tinda, Jobson rencontra une basse qui lui ferma le passage; qu'il y avoit cependant neuf pouces d'eau, dans la saison où la Riviere en a le moins; que cette basse n'avoit pas plus de vingt toises de longueur, & que le Canal, au-dessus, paroissoit aussi profond qu'on peut le souhaiter; que si la troupe avoit été assez nombreuse, & qu'elle eut été pourvûe d'instrumens propres au travail, on sauroit pû percer cet obstacle & continuer le voyage.

Dans l'espace de douze jours qu'on avoit mis à remonter, depuis le lieu où la marée cesse, on avoit fait cent vingt lieues ou trois cens soixante milles. Il faut observer que la navigation n'avoit pas été poussée pendant le jour entier. On partoit à la pointe du jour, & l'on avançoit jusqu'à dix heures. Ensuite on étoit forcé, par la chaleur, de se reposer jusqu'à trois heures après midi, qu'on se remettoit en mouvement jusqu'à la nuit. Au retour, on n'eut besoin que de cinq jours pour regagner Barrakonda.

Le 30, on tua une Gazelle, & un Oiseau de la grosseur d'un Homme; l'Auteur le nomme *Stalker*. Il s'étoit passé quatre jours depuis le départ des trois Nègres, sans qu'on les eut vûs reparoître, quoiqu'ils n'en eussent demandé

(93) L'Auteur ajoûte qu'elle en avoit aussi le goût, sans expliquer ici la cause de ce Phénomène. Il dit que par la même raison, on ne pouvoit manger le poisson de la Riviere. *ubi sup. p. 19.* On en verra ci-dessous l'explication.

que deux pour leur commission. Les Anglois commençoient à murmurer, en se voyant presqu'à la fin de leurs provisions. Jobson tua, le 31, une Gazelle qui fut regardée comme un secours du Ciel; lorsqu'on vit arriver un des Messagers Nègres, avec le Frere de *Buckar Sano*, & un Domestique du Roi, qui venoient s'informer quelles marchandises la Barque avoit à bord. Ils apportoit quelques Poules, avec promesse que *Buckar Sano* arriveroit le jour suivant. Jobson, pour les traiter, fit préparer la chair de la Gazelle. Le bruit s'étoit déjà répandu, dans le Pays, qu'il avoit tué cet animal avec le tonnerre, parce qu'on n'y avoit jamais vû d'armes à feu.

*Buckar Sano* arriva le Mercredi, premier jour de Février, avec sa femme & sa fille, sous une escorte d'environ quarante Nègres. Il se livra si avidement au plaisir de boire des liqueurs fortes, que s'étant parfaitement enivré dans le cours de la nuit, il se trouva fort incommodé le lendemain. Il avoit fait présent d'un Bœuf au Capitaine; & ses gens avoient apporté des Chèvres & des Poules, que les Anglois acheterent à fort bon marché.

Le 3, on commença le Commerce, qui ne consista de la part des Anglois que dans une petite quantité de Sel. En échange ils trouverent des dents d'Éléphants, des Etoffes de coton, & quelques onces d'or. On leur demanda d'autres marchandises, dont ils n'avoient pas fait provision. *Buckar Sano* leur déclara que les Esclaves étoient chers dans le Pays, mais qu'il pourroit leur procurer beaucoup d'autres commodités. Jobson refusa de prendre des Cuir, parce que la Riviere étant si basse, il craignoit que sa Barque ne fût surchargée. Les Nègres du canton s'assemblerent en si grand nombre pour le Commerce, que la rive avoit l'apparence d'une petite Ville. Il se trouvoit parmi eux cinq cens Sauvages, sous le commandement de *Bajây-dinko*, Tributaire du Roi de *Kantor*. Ces Barbares voyoient des Blancs pour la première fois. Leurs femmes se cacherent d'abord, comme si ce spectacle les eût effrayés; mais elles eurent bien-tôt le courage de se familiariser avec les Anglois. Tous ces Peuples demandoient particulièrement du Sel, & présentoient de l'Ivoire & des Cuir. Mais le fond des Anglois, qui n'avoit été que de quarante boisseaux, étoit déjà tout-à-fait épuisé.

Le 7 de Février, on vit arriver, sur le bord de la Riviere, le Roi de *Jelikot*, Tributaire du grand Roi de *Wooll*, avec ses Instrumens & ses Chanteurs. C'est une sorte de Poètes, qui chantent pendant le dîner des Rois Nègres leurs louanges & celles de leurs ancêtres.

Le 8, *Buckar Sano* reçut, avec beaucoup de cérémonies, la qualité d'*Alkade* du Capitaine blanc. Cette Fête ne consista qu'en gesticulations & en grimaces. Jobson lui passa autour du cou un Collier de cristal. *Broad* lui donna une Chaîne d'argent. On but ensuite quelques verres d'eau-de-vie, au bruit d'une décharge de cinq Mousquets. Le nouvel *Alkade* informa Jobson qu'il avoit fait trois ou quatre Voyages dans une Région au Sud, où les maisons (94) étoient couvertes d'or, & qu'il avoit mis quatre mois en chemin. Il lui parla d'un Peuple nommé les *Arabecks*, qui venoient assez près de *Tinda* en grosses Caravanes, montés sur des Chameaux, & qui devoient être, dans l'espace de deux Lunes, à *Mombar*, Ville à six journées de *Tinda*, où ils fai-

(94) Jobson ne prit sans doute ce récit que pour une fiction des Mores. Tous les Européens ont reconnu ces Peuples pour menteurs.

JOBSON.  
1621.

foient un grand Commerce d'or. Il ajouta qu'il venoit beaucoup d'or d'une Ville à trois journées de Mombar, mais qu'on n'y voyoit jamais d'Arabecks. Jobson en auroit appris davantage, si la Jalouſie de quelques-uns de ſes Compagnons ne les eut portés à faire taire Sam-gulley par leurs menaces. Il arriva dans le même tems quelques Nègres étrangers, d'une Ville nommée *Tombokonda* (95) à quatre journées de diſtance, & Jobson ne doura point que cette Ville ne fut Tombuto. Buckar Sano lui fit voir une lame d'épée & les bracelets d'une de ſes femmes, qu'il avoit achetés des Arabecks. Il paroifſoit à diverſes marques que ces marchandises venoient des Mores d'Arabie. Les Anglois virent arriver auſſi un vieux Marbut, qui ſe glorifioit d'avoir été l'ami de Thompſon, & qui s'arrêtant peu avec les Habitans de Tinda vécut fort familièrement avec les Anglois. Il étoit natif de *Jaye* (96), où il leur promit de les conduire, & de *Jaye* à Mombar, s'ils pouvoient s'avancer ſeulement (97) au-delà de Tinda. Il les affura qu'un grand nombre d'autres Nègres, qui s'étoient mis en chemin pour le Commerce, étoient retournés ſur leurs pas en apprenant qu'il ne leur reſtoit plus de ſel.

Vieux Marbut,  
ami de Thompſon,  
& ſes officiers.

Retour des An-  
glois à Barra-  
konda.

Jobson auroit accepté volontiers les offres du Marbut, ſi la diminution de l'eau, qui étoit déjà baiſſée de ſix pouces, ne l'eut mis dans la néceſſité de hâter ſon départ. Une raiſon ſi preſſante lui fit quitter la Riviere de Tinda, à laquelle il donna le nom de *S. John's Mart*, ou *Marché de S. Jean*. Le vent & le cours de l'eau lui furent également favorables; mais la crainte des baſſes ne lui permit pas de ſe ſervir de ſes voiles pendant le jour, ni de ſe faire tirer pendant la nuit. Le quatorze, étant arrivé à trois lieues de Barra-konda, il prit la réſolution d'achever le chemin par terre; & dans les bruyeres qu'il eut à traverser, il chafſa un Eléphant, qu'il perdit néanmoins après l'avoir bleſſé trois fois.

Ils vont à Butto.

Le 19 il ſe rendit à *Butto*, réſidence de *Bo-John*, où il avoit engagé à ſon ſervice le premier Marbut. Il ne put empêcher que Sam-gulley ne s'y fit circonſcrire. Mais après cette opération il continua de ſ'en ſervir pour faire le voyage de *Setiko*, où il eſperoit de rencontrer les Marchands de Tinda. A deux milles de ce lieu ſa Barque reçut une ſi rude ſecouſſe d'un Cheval marin, qu'on eut beaucoup de peine à boucher la voie d'eau. *Setiko* eſt à quatre milles de la Gambra. C'eſt la plus grande Ville de ce Canton. Elle étoit alors gouvernée par un Marbut nommé *Fodi Bram*, & le Commerce y étoit conſiderable, en Eſclaves, en Sel & en Anes.

Ils ſe rendent à  
*Setiko*. Grand-  
deur de cette Vil-  
lé.

Jobson dit dans un autre endroit que *Setiko* n'eſt qu'à trois milles de la Riviere de Gambra, & qu'elle lui parut la plus grande Ville qu'il eut vûe dans tout le Pays. Elle étoit bâtie en forme circulaire. Les maiſons étoient fort petites, mais les rues avoient une grandeur raiſonnable. Il jugea que la longueur de la Ville, dans ſon diamètre, étoit d'environ un mille d'Angleterre. Mais une partie des Edifices ſervant de retraite à quantité de Beſtiaux, particuliérement d'Anes, elle n'étoit pas peuplée à proportion de ſa grandeur. Les Anglois obtinrent la liberté d'y bâtir quelques logemens pour leur propre uſage. Ils les environnerent de clayes de paille, ſuivant l'uſage du Pays. Le

(95) Purchaſt altere ce nom. Il met Combo Ferambra.

(97) Jobson ajoute qu'il lui fit une mau-  
vaiſe peinture des Habitans de Tinda.

lieu qu'ils choisirent étoit au bord de la Riviere, sur une petite éminence, que les Habitans nommerent *Tobabokonda*, (98) c'est-à-dire, dans leur langue, *Ville des Blancs*. Un quart de mille plus loin, il y avoit une petite Ville de Marbut; & trois milles au-delà, on trouvoit une autre Ville nommée *Farambra*.

Le Dimanche, 11 de Mars, Jobson rentra dans sa Barque, pour retourner enfin vers son Vaisseau. Il arriva le Samedi suivant à Pompetane, où il fut traité civilement par les Portugais; & le Mardi d'après ayant mouillé à Kaffan, il fut surpris d'y trouver son Vaisseau, que diverses raisons avoient fait avancer jusqu'à ce Port. La plus fâcheuse étoit la maladie du Pilote & d'une partie de l'Equipage. Il n'y restoit que quatre hommes en état de faire la manœuvre. Jobson ne s'arrêta néanmoins que jusqu'au dix-neuf d'Avril, & mettant à la voile dans de meilleures espérances, il alla jeter l'ancre à *Woolley Woolley*, Ville du même Royaume. Le 20, il se trouva près de Manségar, où il se tient un Marché, mais de mauvaises marchandises. Sa Pinace l'ayant rejoint le 1 de Mai, il ne pensa plus qu'à regagner avec ses deux Vaisseaux l'embouchure de la Riviere. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir fait reparer ses Chaloupes sur la rive du Royaume de Kumbo, où il reçut la visite du Roi, dans des Tentes qu'il avoit fait dresser pour son propre logement.

Enfin, il sortit de la Gambia le 9 de Mai, dans la résolution de faire voile en Angleterre. Mais dès le lendemain il essuya un si violent orage, accompagné de tonnerre & d'éclairs, qu'ayant perdu ses Charpentiers à Kaffan, il se vit forcé de relâcher à (\*) *Travisco*, pour y trouver des Ouvriers. Ces tempêtes, que les Portugais nomment *Tornado*, sont fort fréquentes au long de la Côte depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre. De *Travisco*, Jobson se rendit heureusement au Port de Londres.

Il ajoute aux remarques précédentes, que de plusieurs noms qu'on a donnés à la Gambia, tels que ceux *Gambia* & de *Gamba*, il s'est déterminé pour celui de *Gambra*, parce qu'il l'a trouvé le plus commun; quoique pendant trois cens vingt lieues, ou neuf cens soixante milles qu'il avoit fait sur cette Riviere, il ne l'eut jamais entendue nommer par les Habitans, que *Gée* (99) ou *Ji*, nom qu'ils donnent généralement à toutes sortes d'eau.

La *Gambra*, suivant Jobson, n'a qu'un Canal d'entrée, d'environ quatre lieues de largeur, avec trois brasses d'eau dans les endroits qui en ont le moins; & contre ce qu'on a lû dans les Voyageurs précédens, il ne lui donne point de barre. Lorsqu'on a remonté l'espace de quatre lieues, on trouve tant d'autres Rivieres, tant de Bayes & de Criques, que depuis *Tankroval* jusqu'à la Mer, c'est-à-dire pendant trente lieues, il faudroit employer plusieurs mois pour suivre un si grand nombre de détours. Cependant on ne peut se méprendre au véritable Canal de la *Gambra*.

La marée y remonte l'espace de deux cens lieues, c'est-à-dire jusqu'à *Barakonda*; mais dans la saison même de la sécheresse elle ne va pas plus loin. Le tems favorable pour la navigation est celui des pluies, pendant le-

(98) On croit que c'est aujourd'hui *Fata-tenda*, où les Anglois ont un Comptoir.

(\*) On a déjà remarqué que c'est *Rufisco*.

(99) Moore dit dans sa Relation que les Nègres de la *Gambra* appellent cette Riviere *Batto*, qui signifie Riviere dans leur langue.

Il rejoint son Vaisseau, & trouve tout l'équipage malade.

Marché de Manségar.

Visite du Roi de Kumbo.

Jobson essuie une tempête, en revenant en Europe.

Noms de la *Gambra*.

Propriétés de cette Riviere.

JOBSON.  
1621.

quel l'eau s'enfle de trente pieds. On ne trouve alors aucun obstacle dans les basses, qui arrêtent souvent les Vaisseaux lorsque la Riviere est moins pleine. Ces pluies viennent du Sud-Est, & commencent plutôt dans l'intérieur de la Riviere que vers son embouchure. Elles continuent de descendre depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Juin, avec une violence extrême, & des vents impétueux, mêlés de tonnerres & d'éclairs.

Depuis Barrakonda jusqu'à Tinda, Jobson n'aperçut aucune Habitation sur les bords de la Riviere, & n'apprit point qu'il s'y en trouve dans aucun endroit. Il n'y vit pas même d'autres Barques que deux ou trois Radeaux de feuilles de Palmier, dont les Habitans se servent pour traverser la Riviere. On lui dit que les Nations qui se trouvoient plus loin étoient d'un méchant naturel, & qu'elles avoient bouché le Canal avec tant de troncs d'arbres & de pierres qu'il étoit impossible d'y pénétrer. D'ailleurs cette partie de la Riviere étoit remplie de Chevaux marins & de Crocodiles, qui infectoient également l'eau & le poisson avec leur odeur de musc. La premiere obstruction qui arrêta la Barque au-dessus de Barrakonda, fut une petite basse d'un sable fort dur, sur laquelle il y avoit à peine quatre pieds d'eau. Les Anglois sautèrent dans l'eau pour tirer leur Bâtiment à force de bras; & les Nègres, qui avoient d'abord appréhendé les Crocodiles, imiterent aussi-tôt leur hardiesse. Les Chevaux marins heurterent trois fois la Barque dans le cours du Voyage; & l'on auroit eu tout à craindre de leur nombre, si les feux qu'on tenoit allumés pendant toute la nuit n'eussent servi à les effrayer.

A l'égard des informations qui regardent les Villes de Mombar, de *Jaye* & de *Tombo-konda*, elles paroissent si imparfaites, que l'Auteur ne marque pas même si ces Villes sont situées sur la Gambra ou dans l'intérieur des terres; & s'abandonnant à ses conjectures, il conclut seulement que les Anglois pourroient s'ouvrir un Commerce fort avantageux à Mombar & à *Jaye* si elles sont situées sur la Riviere, & si la Gambra sort de la même source que le Sénégal, comme les Géographes de son tems en étoient persuadés. En un mot, Jobson suppose que *Jaye* n'est autre chose que *Gayo*, Pays riche en or, & que *Tombo-konda* est *Tombuto*, mais sur le seul fondement de la ressemblance des noms; & sur ce principe, il juge que la Gambra pourroit bien avoir sa source dans quelque Lac, tel que d'autres Auteurs en mettent un près de *Gayo*. Si toutes ces conjectures pouvoient se vérifier, il est certain que les Anglois n'auroient qu'un pas jusqu'à *Tombuto* & *Gayo*. Mais on reconnoît aisément que ce sont de vaines imaginations d'un Voyageur, qui concevoit mal son objet, & qui faisoit trop de fond sur les récits fabuleux des Mores. En effet, quoique Jobson ait pénétré plus loin qu'aucun Anglois n'a fait après lui, il fit moins que Thompson, qui non-seulement avoit été comme lui à Tinda, mais qui ayant entendu parler aussi de *Jaye*, y avoit envoyé un Messager pour se procurer des informations.

Ce Messager étoit un vieux Marbut dont on a déjà parlé, & qui se trouvant avec Thompson au Marché de St Jean près de la Riviere de Tinda, lui avoit donné les premieres lumieres sur le Commerce de l'Or dans cette Contrée. Il faisoit sa demeure dans la Ville de Ferambra; & lorsqu'il fut prêt d'y retourner, Thompson le chargea de quelques Lettres pour Setiko, qui n'en est pas fort loin. Ils se rejoignirent ensuite à Setiko; & le Marbut surpris

Raison qui donne l'odeur de musc à la Riviere.

Conjectures de Jobson sur différens lieux.

Services qu'il tire d'un Marbut.

que les Anglois n'eussent pas fait plus d'effort pour pénétrer au-delà de Tinda, lui dit que s'il eut pu réussir dans cette entreprise, il auroit trouvé beaucoup d'avantages dans le Commerce de l'Or. Il ajoûta qu'assez près de Jaye il y avoit un Peuple qui ne vouloit pas être vû, & qui recevant du fel des Arabes de Barbarie auxquels il donnoit son or, se cachoit soigneusement à leur vûe. Thompson demanda quelle pouvoit être la raison de cette conduite ; mais le Marbut mit le doigt sur ses lèvres & ne fit pas d'autre réponse.

Jobson, qui avoit entendu parler aussi de ce trafic mystérieux, en rapporte les circonstances, d'après quelques Auteurs, dont il confesse qu'il (1) n'a pu se rappeler les noms. Les Mores, dit-il, viennent un certain jour dans un lieu assigné, où ils apportent leur Sel & d'autres Marchandises, qu'ils y laissent en tas séparés. Ensuite se retirant à quelque distance, ils donnent le tems à leurs Etrangers de s'approcher du même lieu, & de mettre à chaque tas la quantité d'or qu'ils en veulent donner. Les Mores reviennent après que les autres se sont retirés ; & s'ils sont satisfaits du marché, ils emportent l'or & laissent les marchandises. S'ils trouvent qu'on leur ait offert trop peu, ils divisent le tas en deux parties, & laissent auprès de l'or ce qui leur paroît convenable. Le retour des Etrangers fait la conclusion du marché, car s'ils ne veulent pas donner plus d'or, ils emportent celui qu'ils avoient laissé. On prétend que la raison qui les empêche de se montrer, est qu'ils ont les lèvres d'une si prodigieuse grandeur qu'elles leur tombent jusques sur la poitrine. On ajoûte qu'elles sont toujours crues & saignantes, & que la chaleur du Soleil les feroit pourrir s'ils ne les falioient continuellement. Comme leur Pays ne produit pas de fel, ils sont obligés de donner leur or pour le fel de Barbarie. Quelque opinion qu'on veuille prendre de ces récits, il est certain, dit Jobson, que les Nègres du Pays de Tinda demandent beaucoup de fel ; qu'ils ne le reçoivent pas pour leur propre usage, & qu'ils le transportent plus loin. Il en conclut que ce motif suffit seul pour encourager de ce côté là les Anglois au Commerce ; & que ces Peuples étant d'ailleurs fort doux & fort civils, il n'y a que de l'avantage à tirer de leur Pays.

JOBSON.  
1621.

Commerce fort  
mystérieux.

Observation plus  
vraie semblable.

### §. II.

#### *Divers incidens du Voyage de Jobson sur la Gambia.*

PENDANT que le Vaisseau de Jobson étoit à Kassin, l'Equipage trouvant du Poisson en abondance s'occupoit souvent à la pêche. Un jour qu'on avoit retiré le filet chargé & qu'on l'avoit vuide sur le Tillac, un Matelot prit un Poisson qui lui parut ressembler à la Breme ; mais à peine l'eut-il touché, que poussant un grand cri, il se plaignit d'avoir perdu l'usage de la main. Quoi ? lui dit un de ses Compagnons, pour avoir touché un si petit animal ? & voulant le presser du pied, qu'il avoit nud, sa jambe demeura aussi-tôt sans sentiment. Cette merveille attira tout l'Equipage autour de lui.

Poisson d'une  
qualité fort singulière.

(1) Cada-Mosto est le premier qui ait parlé de cette sorte de Commerce, & d'un peuple qui a les lèvres difformes. Voyez ci-dessus,

Tome II. On lit dans le Voyage de Wiadus à Mequinez (page 212) que cette opinion dure encore.

JOBSON.  
1621.

Mais lorsqu'on se fut apperçu que l'engourdissement étoit passé, quelques mauvais plaisans appellerent le Cuisinier, qui étoit sous le Pont, & lui dirent de prendre le Poisson pour le préparer. Il le prit des deux mains; & le laissant tomber aussi-tôt, il déclara en gémissant qu'il se croyoit attaqué d'une paralysie. Un Nègre nommé *Sandie*, qui parloit la langue Portugaise, accourut à bord; & riant de leurs craintes, il leur apprit qu'ils n'avoient qu'à tuer le Poisson pour lui faire perdre cette dangereuse qualité (2).

Crocodiles de la  
Gambra,

La Gambia est remplie de Crocodiles, que les Nègres appellent *Bumbos*. Ils les croient si redoutables, qu'ils n'ont pas la hardiesse de laver leurs mains dans la Riviere; & bien moins de la traverser à gué, ou à la nage. Les exemples de la voracité de ces animaux sont en grand nombre. Ils dévorent également les Hommes & les Bestiaux. Aussi les Nègres employent-ils de grandes précautions pour faire traverser la Riviere à leurs Bœufs, comme ils y sont fort souvent obligés pour la commodité du paturage. Ils prennent le tems de la basse marée, & se mettant cinq ou six dans un Canot, ils tiennent le Bœuf avec deux cordes, l'une attachée aux cornes, l'autre à la queue; tandis qu'un Marbut monté sur l'animal, fait des prières & crache sur lui pour charmer les Crocodiles. Mais de peur que le charme ne manque de vertu, un Nègre se tient prêt avec son arc, pour tirer sur le monstre lorsqu'il vient à paroître. C'étoit par la même raison qu'aux deux premières Basses que Jobson avoit rencontrées dans son Voyage de Tinda, ses Nègres avoient fait difficulté de sauter dans l'eau pour aider au mouvement de la Barque. Mais leur en ayant lui-même donné l'exemple ils y sauterent après lui; dans l'opinion, comme ils ne firent pas difficulté de le déclarer, que la blancheur des Européens leur rendant la peau plus brillante, Jobson seroit le premier dévoré par les *Bumbos*. Il observe que ces animaux ne paroissent sur le sable qu'en troupes, & qu'ils craignent la vue & le bruit des Hommes, à peu près comme les Serpens de l'Europe; mais qu'ils ont plus de hardiesse dans l'eau. Les Nègres prétendent qu'ils sont devenus beaucoup moins dangereux depuis que les Blancs ont commencé à fréquenter la Riviere.

Ils sont timides  
hors de l'eau.

A Kassan, les Mores & les Nègres se hazardent avec moins de précaution à nager dans la Gambia, parce qu'ils sont persuadés qu'elle est sans danger depuis qu'un fameux Marbut a charmé les *Bumbos* par sa bénédiction. Il est assez remarquable, dit Jobson, qu'il ne paroisse jamais de Crocodile du côté de la Ville, quoiqu'on en voie de très gros vers l'autre rive. C'est ce que les Anglois observerent facilement tandis que leur Vaisseau étoit à l'ancre au milieu de la Riviere.

Poisson infecté  
d'une odeur de  
musc.

Le Crocodile jette une très-forte odeur de musc. Trois jours avant que d'arriver à Tinda, les Anglois s'apperçurent que le Poisson avoit perdu le goût qu'ils lui avoient trouvé jusqu'alors, & se virent obligés pour en faire usage, de le faire dégorger dans des sources d'eau fraîche, lorsqu'ils en ren-

(2) Kempfer observe (Amœnitat. Exotic. p. 515) qu'on peut se garantir de cet effet en retenant fortement son haleine. Il avoit appris ce secret d'un Africain dans le Golphe

Perfique. Ovington rapporte la même chose dans son Voyage de Surat, p. 49. Moore assure que le Poisson a la même qualité quand il est mort. Voyez ci-dessus.

controient sur la rive. Jobson en conclut que les Crocodiles y font en plus grand nombre que dans les parties inférieures de la Riviere, où l'on ne remarque rien de semblable. Il confirme cette remarque par les cris de ces animaux qui s'y font entendre de fort loin, comme s'ils sortoient du fond d'un puits. Il en tire un nouvel argument pour établir la supposition de quel- que grand Lac, qui les produit.

En revenant de Barrakonda, il trouva le Roi de Kaffan dans une profonde mélancolie. Ce Prince gouvernoit le Pays depuis long-tems; mais ayant usurpé la Couronne, il venoit d'apprendre que le Roi de Bursal, dont il étoit Tributaire, avoit pris la résolution de rétablir à sa place le fils de son Prédécesseur. En effet il fut obligé, quelques jours après, de résigner son autorité au légitime Héritier, & de passer la Riviere avec ses femmes, en laissant sa Ville au pouvoir d'autrui. Il étoit fils d'une (3) Concubine de l'ancien Roi. Le nouveau Prince promit aux Anglois son amitié & sa protection.

A Setiko, le vieux Marbut, dont l'expérience & la fidélité leur avoient été fort utiles dans leur Voyage sur la Riviere, conduisit Jobson chez *Fodi Bram* Chef des Marbut du Pays, ou Grand Prêtre. En arrivant à sa Maison, Jobson s'arrêta sur une terrasse, que les personnes de distinction ont à l'entrée de leur logement. Il envoya delà au Marbut, son présent, qui valoit environ dix-huit sours; après quoi il fut introduit fort civilement. Mais il trouva le vieux Prêtre dangereusement malade, quoique par considération pour un Etranger il se fût levé de dessus sa natte, en se faisant soutenir par trois de ses femmes. Jobson reçut de grandes marques de reconnoissance pour sa visite & son présent. On lui fit servir à dîner dans une maison voisine. Entre plusieurs mets, on lui présenta une sorte de pâtisserie (4) qui paroissoit aussi claire que de la gelée. Son guide lui fit remarquer que c'étoit un aliment des plus délicats du Pays. Pendant le repas, un Messager du Grand Prêtre vint faire des complimens de sa part au Capitaine Anglois, & lui apporter pour présent un grand Cuir, avec une grosse dent d'Éléphant. A son départ, Jobson donna aux trois femmes du Marbut quelques Colliers de grains de léton, dont elles parurent charmées. Quoique ce vieux Pontife ne fut point en état de parler beaucoup, il prononçoit quelquefois les noms d'*Adam*, d'*Eve* & de *Moyse*, avec de grandes marques de dévotion.

Il mourut le jour suivant. On auroit peine à s'imaginer, dit l'Auteur, combien la solemnité de ses Obsèques assambla de monde. Personne n'arrivoit les mains vuides. Les uns amenoient des Bœufs & des Chevres, les autres apportoient de la Volaille, du Ris & du Maiz. On plaça le corps dans un lieu destiné aux Sépultures, avec un pot d'eau contre la bière. Alors tous les assistants environnerent l'Edifice, en poussant des hurlemens, accompagnés de gestes frénétiques, surtout de la part des femmes. Après qu'ils eurent passé quelque tems dans cette situation, chaque Marbut fit l'Oraison funèbre du Mort; & le Peuple, qui paroissoit écouter fort attentivement, faisoit des présens aux Orateurs, suivant le goût qu'il prenoit à leurs discours. Ensuite, le principal Marbut forma une balle de la terre du Tombeau, en la mouillant

JOBSON.  
1621.

Dépôtion du  
Roi de Kaffan.

Visite de Jobson  
au Chef des Mar-  
but.

Présens qu'il en  
reçoit.

Mort & funé-  
railles de ce Mar-  
but.

(3) L'extrait de Purchas met une Captive. du Roi de Kaffan.

Il met aussi le Roi de *Wooll-Wooll*, au lieu

(4) Une espece de flanc, dit l'Auteur.

JOBSON.  
1621.

Son fils lui suc-  
cede.

Circonstances  
du Commerce de  
la Tinda.

Exagérations  
de Buckar Sano.

un peu, de l'eau du pot. Il en distribua une partie à tous les autres Marbut, qui la reçurent comme une relique fort précieuse ; & celui qui servit de guide à Jobson, ne put être engagé par aucun prix à se défaire de la sienne. Il ne l'avoit obtenue néanmoins qu'à la considération de Jobson, qui avoit présenté aux Officiers de la Cérémonie quelques herbes aromatiques qu'ils ensevelirent avec le corps. Cette assemblée dura douze jours entiers, avec un mouvement continuel du Peuple. Après l'enterrement, on commença une autre solemnité, qui fut celle de l'installation du Fils dans la dignité de son Pere. Chacun lui fit un présent ; mais le plus remarquable fut un grand Béliet, lié sur une civiere, qui devoit être employé au Sacrifice.

Lorsque Buckar Sano étoit venu au-devant de Jobson sur la Riviere de Tinda, il étoit accompagné de sa femme & de sa fille, avec une suite de quarante personnes armées d'arcs & de flèches, qui chantoient ou jouoient des instrumens autour de lui. Ce convoi fut suivi, en moins de deux heures, par une troupe de Nègres, hommes & femmes, au nombre d'environ deux cens, qui apporterent de la Volaille, du Bled & des Chevreaux. Buckar Sano présenta un Bœuf à Jobson, & se laissa conduire à bord, où les Anglois le saluerent de trois coups de canon. Il donna le nom de tonnerre des Blancs à leur artillerie ; & paroissant y prendre beaucoup de plaisir, il publia de tous côtés qu'ils tuoient les Bêtes féroces & les Oiseaux avec le tonnerre. Il s'enivra, la premiere nuit, d'Eau-de-vie & d'autres liqueurs ; mais s'en étant trouvé fort mal le lendemain, il n'eut pas besoin d'autre leçon pour devenir plus sobre. Jobson lui montra les Marchandises qu'il avoit apportées. Quand il eut vû le fer, il dit aux Anglois qu'il le reconnoissoit pour l'ouvrage d'une Nation voisine ; ce qui les obligea de le vendre un tiers de moins qu'ils ne l'avoient vendu jusqu'alors sur la Gambra. D'ailleurs tout le reste fut négligé lorsqu'ils eurent fait voir le sel. On ne leur demanda plus d'autre bien, Buckar Sano étant descendu sur la rive, déclara aux Nègres que chacun pouvoit faire son propre marché. Entre diverses sortes de Marchandises ils avoient amené des femmes pour l'esclavage ; mais Jobson refusa d'en acheter, sous prétexte que les Anglois n'étoient pas dans l'usage de ce commerce. Leurs autres richesses consistoient en Ivoire, & en Coton crû & travaillé, qu'ils donnerent pour du Sel & du Fer. Les Anglois affecterent de ne pas leur parler d'or, quoiqu'ils vissent à leurs femmes des pendans d'oreille de ce métal. Ils étoient résolus d'attendre que cette ouverture vînt de Buckar Sano. En effet, remarquant lui-même que les Facteurs portoient des Epées dorées & quelques galons sur leurs habits, il commença l'entretien sur cette matiere, & leur protesta aussi-tôt, que s'il avoit pû pénétrer leurs intentions, il leur auroit procuré de l'or pour la valeur de toute leur cargaison. Ses promesses furent sans bornes pour l'avenir. En attendant, il leur fit obtenir des Nègres assemblés, tout ce qu'ils avoient d'or avec eux. Il y en avoit tant, leur dit-il, dans les Pays d'alentour, qu'ayant fait quatre fois le voyage d'une Ville assez éloignée, il avoit été surpris lui-même d'y voir les maisons couvertes d'or ; mais cette Ville étoit séparée de Tinda par des Nations ennemies ; ce qui ne l'empêcha pas de s'engager à les y conduire, parce qu'il avoit beaucoup de confiance à leur canon. Jobson ayant remarqué que la lame de son Epée & les Bracelets de sa femme étoient aussi bien travaillés qu'ils auroient

auroient pû l'être en Angleterre, lui demanda d'où lui étoient venus ces Bestiaux. Il répondit qu'il les avoit eus des *Arabecks*. Mais ce fut alors que recommençant à parler de la Ville aux toits d'or, il assura qu'il avoit employé quatre mois à s'y rendre. Jobson, loin d'en prendre droit de regarder ce récit comme une fable, cherche à lui donner de la vrai-semblance. Il observe qu'il n'en faut pas conclure que l'éloignement de cette Ville fût infini, parce que les Nègres ne marchent pas plus de cinq heures par jour, qu'ils suivent ordinairement leurs Anes, au même pas que ces animaux, & qu'à chaque Ville ils s'arrêtent pendant deux ou trois jours. Au reste Buckar Sano n'ignoroit pas le Commerce. Il prenoit lui-même le titre de *Julietto*, c'est-à-dire de Marchand; & dans les affaires dont il se chargea pour les Anglois, il demanda qu'on lui rabatît quelque chose du prix des marchandises, en considération de ses services.

Il avoit dépêché deux Nègres aux Peuples qui habitent de l'autre côté de la Riviere, pour leur donner avis de l'arrivée des Marchands Etrangers. En peu de jours on vit arriver plus de cinq cens personnes des deux sexes, qui apportèrent différentes sortes de commodités, & qui bâtirent des Cabanes de roseaux sur la rive. Les fréquentes visites qu'ils se rendoient d'un bord de la Riviere à l'autre, ne permettoient pas de douter qu'ils ne se connussent. Quoique chaque Nation eût son langage différent, les personnes de distinction s'entretenoient dans la même langue, & Jobson remarqua que c'étoit celle qu'on parle à l'embouchure de la Riviere. Il conclut aussi des relations qu'ils avoient entr'eux, que la Gambia doit remonter beaucoup plus loin; que le Commerce y est entretenu soigneusement; & qu'elle ne manque pas de Canots, puisque dans les endroits les moins profonds la crainte des Crocodiles seroient capables d'arrêter les Nègres.

Tous ces Peuples n'avoient jamais vû d'hommes blancs; & leurs femmes eu furent d'abord si effrayées, qu'à l'approche d'un Anglois, elles se cachoient derriere leurs maris ou dans leurs Cabanes. Mais on trouva le secret de les apprivoiser en leur faisant présent de quelques Colliers. De leur côté, elles donnerent aux Anglois du Tabac, & de fort belles Canes pour servir de tuyaux. Ces femmes ont, sur le dos, les plus larges & les plus profondes gravures que Jobson eût jamais vûes dans toutes ces Contrées. Leurs Pendans d'oreilles sont d'or. Elles ont plus de douceur que leurs maris, qui paroissent beaucoup plus grossiers que les autres Nations de la Gambia. La plupart avoient pour unique habillement une sorte de hautes-chausses, de peau crue, dont la queue leur pendoit au bas du dos; ce qui apprêta beaucoup à rire aux Nègres que le Capitaine avoit amenés à son service. Il passa la Riviere pour les aller voir de près dans leurs Cabanes; & *Bajay Dingo*, leur Chef, étant venu à bord, il le traita civilement. Ce Prince Nègre lui dit qu'il avoit entendu de sa Ville le bruit du canon, & que l'ayant pris pour celui du tonnerre, qui n'est pas fort fréquent dans cette Contrée, il en avoit été fort effrayé. A l'égard du Commerce, tous les hommes de sa suite se reduisirent à demander du sel; mais leurs femmes se seroient accommodées de toutes sortes de marchandises. Jobson fit quelques échanges, pour le peu de sel qui lui restoit, malgré les instances des Nègres de l'autre rive, qui vouloient que

JOBSON.  
1621.

Autres Nègres;  
& conclusions  
que Jobson tire  
de leur arrivée.

Grossierere de  
ces Peuples.

JOBSON.  
1621.

Visite du Roi de  
Jelicot & sa fa-  
miliarité.

Buckar Sano se  
fait revêtir de la  
qualité de Fac-  
teur des Anglois.

Transports de  
sa joie.

Le Roi fait pré-  
senter d'un grand  
Pays aux Anglois.

tout fut réservé pour eux. Les uns & les autres le pressèrent vivement de revenir bien-tôt dans leur Pays.

Il reçut aussi la visite du Roi de *Jelicot*, Prince assez puissant du même Canton, qui passa quatre jours sur la rive, & qui vint souper tous les soirs à bord, avec Buckor Sano. Mais jamais ces Chefs Nègres ne proposèrent d'y amener leurs femmes. Elles demeuroient tranquillement dans les Cabanes, où Jobson leur faisoit la galanterie de leur envoyer du Poisson & du Gibier. Il ne devoit ces provisions qu'aux soins de ses gens, dont une partie étoit continuellement employée à la chasse ou à la pêche. Après le souper, on se rendoit sur la rive, vis-à-vis quelque Cabane, où les Seigneurs Nègres avoient soin de faire allumer un grand feu, & ranger des nattes. Toute leur musique s'y rassembloit. On y passoit une partie de la nuit à danser; & ces bons Peuples n'épargnoient rien pour amuser les Anglois.

Trois jours avant la fin du Commerce, Buckar Sano fit connoître au Capitaine qu'il souhaitoit d'être revêtu de la qualité d'Alcade ou de Facteur des Blancs. Cette faveur lui fut accordée avec quantité de cérémonies bizarres. Jobson lui passa deux Colliers autour du cou, l'un de corail & l'autre de cristal. Il le para aussi d'une petite Chaîne d'argent. Ensuite, au bruit de sa petite artillerie, il but à la santé de l'Alcade Buckar Sano, qui fut salué sous le même titre par les cris de toute l'assemblée. Cet honneur parut le combler de joie. Il se fit conduire sur le champ au rivage, avec ordre que ses Musiciens s'y trouvaissent pour le recevoir, & que ses femmes lui apportassent au même lieu, tout ce qu'il avoit de (5) noix dans ses Cabanes. En touchant à terre il distribua généreusement cette provision à tous ceux qui s'assemblerent autour de lui.

De-là il proposa au Capitaine Anglois de l'accompagner jusqu'à la Cabane du Roi. Ils trouverent ce Prince assis à sa porte, sur une natte, avec un feu de roseaux (6) vis-à-vis de lui. Buckor Sano lui présenta d'abord Jobson, & le fit asseoir près de Sa Majesté sur la même natte, tandis qu'il se plaça lui-même à quelque distance. Ensuite adressant le discours au Roi, il le supplia d'accorder son amitié & sa protection aux Anglois. La Réponse du Roi fut extrêmement gracieuse; surquoi Buckar Sano se jeta aussi-tôt à genoux, & pour témoigner la reconnoissance dont il étoit pénétré, il fit présent à ce Prince des deux Colliers qu'il avoit reçus de Jobson. Le Roi lui fit l'honneur de les accepter, & de se les passer au cou de ses propres mains. Il devoit être fort touché de cette générosité, puisque dans le mouvement de sa reconnoissance il déclara qu'en faveur du Capitaine Jobson, & pour témoigner son affection aux Anglois, il leur donnoit tout le Pays où ils se trouvoient alors, comme il l'avoit lui-même reçu du grand Roi. A peine eut-il cessé de parler, que Buckar Sano ne se possédant plus, se dépouilla de sa chemise, sans quitter la posture où il étoit, & s'étendit ensuite le visage contre terre, tandis que deux Marbutts grattant la terre autour de lui pour en tirer de la poussière, du sable & du gravier, l'en couvrirent depuis les pieds jus-

(5) C'étoient apparemment des noix de Kola, dont on a rapporté plusieurs fois les propriétés.

(6) L'Auteur observe dans un autre lieu que le Pays a beaucoup de roseaux au long de la Rivière & dans les Marais.

qu'à la tête. Il se releva bien-tôt pour se remettre à genoux , le visage tourné vers Jobson. Les Marbut rassemblèrent un petit tas de la même poussière, autour duquel ils firent un petit cercle, & l'un d'eux y écrivit avec le doigt plusieurs caracteres du Pays. Alors Buckor Sano, rempant sur les pieds & sur les mains jusqu'au tas de poussière, en prit une bouchée qu'il cracha aussi-tôt. Il en remplit ensuite ses mains. Les deux Marbut firent la même chose, & tous trois se traînant jusqu'au Capitaine vuidèrent leurs mains sur ses genoux.

Après cette cérémonie, qui signifioit apparemment la prise de possession, Buckor Sano reçut ses habits de deux femmes, qui le frotterent soigneusement avant que de l'en revêtir, & sortit pour retourner à sa Cabane. Mais il reparut immédiatement, orné de ses meilleurs habits & de ce qu'il avoit de plus précieux, armé de son arc & de ses flèches, à la tête de son cortège, qui l'étoit aussi; & mettant la flèche sur l'arc, il tourna trois fois autour de Jobson avec tous ses gens; après quoi se rapprochant de lui, il mit le genouil droit à terre, passa la jambe gauche entre les siennes, & courbant le corps, comme s'il eut voulu couvrir celui de Jobson, qui étoit assis, il lui présenta son arc & sa flèche. Il vouloit faire entendre qu'il étoit prêt à combattre pour la défense des Anglois, & que dans l'occasion il n'épargneroit pas son propre corps. Enfin, il s'assit près de lui, pour laisser à tous les gens de sa suite le tems de lui rendre les mêmes hommages. C'est ainsi que le Pays de Tinda fut solennellement livré aux Anglois. Cette donation leur couta quelques bouteilles de leurs meilleures liqueurs, quoiqu'ils comprissent assez, dit l'Auteur, qu'ils n'en tireroient jamais cinq sous. À leur départ, Buckar Sano pressa le Capitaine de donner un nom au lieu du Commerce, pour servir de monument à la posterité. Il fut nommé *St John's Mart*, c'est-à-dire Marché de Saint Jean, & Jobson prit la peine de repeter ce nom plusieurs fois, à la priere des Nègres mêmes, qui craignoient de l'oublier. Buckar Sano accompagna les Anglois un mille ou deux sur la Riviere. Il ne prit pas congé d'eux sans avoir bu quelques verres de liqueurs; & lorsqu'il fut descendu sur la rive, il tint long-tems le bras levé pour leur faire ses derniers adieux.

Dans leur route ils s'arrêtèrent à Batto, Ville du Prince *Bo-John*, où Sangulley, jeune domestique Nègre de Jobson, se fit circoncire. Il étoit de haute taille & fort bien fait. Il avoit appris la langue Angloise au service du Capitaine Thompson; mais quoiqu'il fût âgé de dix-sept ans, les voyages qu'il avoit faits avec lui, ne lui avoient pas permis de se trouver dans son Pays au tems de la Circoncision. Il ne pouvoit differer plus long-tems à la recevoir, sans exposer sa famille & ses amis à quelque punition. Cependant lorsqu'il avoit vu passer les Anglois, l'affection qu'il avoit conçue pour eux, lui avoit fait oublier le devoir de sa Religion. Il les avoit suivis au long de la rive, & les ayant atteints à la seconde marée ils l'avoient reçu dans leur Barque. Ils jugerent du chagrin de sa mere par les efforts qu'elle fit pour le rappeler. Elle étoit venue après lui; & paroissant sur le bord de la Riviere, qu'elle faisoit retentir de ses cris, elle le menaça enfin de se jeter dans l'eau s'il ne se rendoit pas à ses prieres. Mais il exhorta les Anglois à continuer leur route, en les assurant que sa mere se garderoit bien de se noyer.

En revenant de Tinda le mois suivant, Jobson fut rappelé à Batto par

JOBSON.  
1621.

Cérémonies  
pour mettre Job-  
son en possession  
du Pays.

Utilité que les  
Anglois entrent.

Ils repassent à  
Batto.

Avanture de  
Sangulley.

JOBSON.  
1621.

quelques intérêts de Commerce. Samgulley étant descendu le premier sur la rive, qui est fort élevée, entendit le bruit des instrumens & d'autres marques de joie dans la Ville, quoiqu'elle soit à plus d'un mille de la Rivière. Il parut transporté de joie, parce qu'on étoit au tems de la Circoncision, & qu'il se trouvoit revenu fort à propos pour la recevoir. Les Anglois entre- rent avec lui dans la Ville; & comme la nuit s'avançoit, le dessein du Cap- itaine étoit de l'aller passer chez *Bo John*. Mais le Marbut, qu'il avoit loué dans le même lieu, l'avertit qu'à l'occasion de la Fête la maison du Prince seroit remplie d'Etrangers, & lui offrit de le loger chez sa mere. En chemin ils passerent vis-à-vis la maison du jeune Nègre. Son pere étoit aveugle; mais sa mere l'ayant apperçu, accourut avec transport; & lorsqu'elle fut près de lui, elle détourna la tête en poussant des sanglots & prononçant plusieurs fois le nom de son fils. Il fut obligé de s'arrêter avec elle; mais il promit au Capitaine de ne se faire circoncire que le lendemain, pour lui donner le plaisir de ce spectacle.

Il revient à  
Batto au tems de  
la Circoncision.

Circonstances  
de la Fête.

Jobson trouva de la musique & beaucoup de Peuple dans la maison où il devoit loger. Cependant le respect qu'on eut pour lui fit bien-tôt disparaître la foule. Toute la Ville ressembloit aux foires de Village en Angleterre. Devant chaque maison & sous chaque arbre, on voyoit des nattes étendues & des alimens préparés, avec des danses au son des tambours & des autres instrumens. Le Commerce s'y faisoit aussi par des échanges continuels. On manquoit d'autant moins de provisions qu'outre celles dont chacun s'étoit fourni pour la Fête, tous les Nègres des Villages voisins n'étoient pas venus sans en apporter.

Entre diverses Troupes, l'Auteur en remarqua une qui étoit plus éloignée, & qui ne s'écartoit pas de quelques grands arbres, environnés d'une haie de branches & de roseaux. Le bruit des tambours & des réjouissances s'y faisoit entendre avec plus d'éclat que dans tous les autres lieux. On lui apprit que c'étoit là qu'on gardoit les nouveaux circoncis jusqu'à la guérison de leur blessure. Ils y étoient accompagnés d'une partie de leur famille, qui les félicitoit de cette opération.

Jobson danse  
chez le Prince  
Bo-John.

Jobson ayant reçu pour son souper un panier de Perdrix, de la part de Bo-John, se crut obligé de lui rendre sur le champ sa visite. Il trouva toute sa maison remplie de danseurs; & pour faire voir aux Nègres que ces amusemens ne lui déplaisoient pas, il prit une jeune fille du Pays, avec laquelle il dansa lui-même aux yeux de toute l'assemblée. Bo-John & tous ses convives applaudirent beaucoup à cette galanterie. Il fit des excuses au Capitaine de n'avoir pu le loger chez lui. Outre la multitude d'Etrangers dont sa maison étoit remplie, une de ses femmes étoit accouchée. Jobson fut introduit dans l'appartement de cette Princesse, qu'il trouva étendue fort décemment sur une natte. Il fit présent de quelques bijoux à l'enfant. Bo-John parut regretter beaucoup que ce ne fut pas un garçon, parce qu'il lui auroit fait porter le nom du Capitaine; mais ayant une autre femme enceinte, il promit que si elle lui donnoit un fils, il seroit nommé Jobson.

Circoncision de  
Samgulley.

Le lendemain, Samgulley fit avertir les Anglois qu'il falloit se rendre chez lui, s'ils vouloient être témoins de sa circoncision. Ils l'accompagnèrent dans un champ ouvert, entre les maisons & l'enclos où les jeunes circoncis

étoient renfermés après l'opération. Il n'étoit couvert que d'un drap blanc. On le plaça sur une petite éminence, au milieu d'une foule de Peuple, sur tout de femmes, qui s'empressoient pour voir de près cette cérémonie. Il ne donna aucune marque de crainte; mais il pria le Capitaine de lui mettre la main sur l'épaule. Aussi-tôt l'Opérateur, qui étoit un homme du commun, s'avança de l'air d'un Boucher, en aiguissant un couteau qu'il tenoit à la main. Il leva le drap dont le jeune homme étoit couvert; & lui prenant le prépuce, qu'il tira assez fort, il y passa trois fois le couteau pour l'abattre. Cette exécution parut terrible aux Anglois, quoique Samgullely l'eût soutenue constamment. L'usage est de faire un petit présent à l'Opérateur; mais Jobson ne lui donna rien, & lui reprocha même amerement d'avoir fait l'opération trop avant. Le Nègre répondit que c'étoit un avantage pour le jeune homme; & levant son Pagne, il fit voir qu'on ne lui en avoit pas coupé moins.

Après la cérémonie, on recouvrit Samgullely de son drap, & deux Nègres le soutenant pour marcher, il fut conduit lentement dans l'enclos. Jobson demanda la permission de le suivre; & sans attendre qu'elle lui fût accordée, il se disposoit à prendre le même chemin. Mais quatre vieux Nègres l'arrêtèrent, & parurent fort offensés de son dessein. Ils ne voulurent pas même souffrir que le Chirurgien Anglois pensât le jeune homme, quoique plusieurs d'entr'eux l'eussent employé pour d'autres blessures. Dans cette occasion, il est permis aux jeunes circoncis, pour adoucir leur douleur, de voler quelques Poules roties, ou de dérober même un Bœuf, s'ils en trouvent l'occasion sans violence, quoiqu'en tout autre tems les loix soient fort severes contre le vol. Au reste la Circoncision se fait parmi les Nègres sans aucune formalité de religion, & l'Auteur est persuadé qu'ils n'y cherchent que leurs commodités naturelles.

Cependant elle ne manque jamais d'être accompagnée des rugissemens de leur diable, qu'ils appellent *Horey*. Ce bruit ressemble au son le plus bas d'une voie humaine. Il se fait entendre à quelque distance, & rien n'inspire tant de frayeur aux jeunes gens. Jobson l'avoit entendu, la nuit même qui avoit précédé la circoncision de Samgullely. Dès qu'il commence, les Nègres préparent des alimens pour le diable, & les lui portent sous un arbre. Tout ce qu'on lui présente est dévoré sur le champ, sans qu'il en reste un os. Si la provision ne lui suffit pas, il trouve le moyen d'enlever quelque jeune homme qui n'a point encore été circoncis, car il semble qu'il ne s'en prend jamais aux femmes ni même aux jeunes filles. Les Nègres prétendent qu'il garde sa proie dans son ventre, jusqu'à ce qu'il ait reçu plus de nourriture, & que plusieurs jeunes gens y ont passé jusqu'à dix ou douze jours. Après la rédemption même, la victime demeure muette autant de jours qu'elle en a passé dans le ventre du diable. Jobson vit un exemple de cette prévention populaire dans une Ville des Foulis, en y passant pour se rendre à Ferambra. Un jeune Nègre d'environ quinze ans étoit sorti, disoit-on, du ventre de *Horey* la nuit précédente. Il eut la curiosité de le voir, & tous ses efforts ne purent lui faire ouvrir la bouche pour parler, quoiqu'il lui présentât le bout de son fusil, que les Nègres appréhendent beaucoup. Au bout de quelques jours, le même jeune homme parut librement au milieu des

---

JOBSON.  
1621.

On ne permet point à Jobson de le voir après la cérémonie.

Diable que les Nègres appellent *Horey*.

Fables qu'ils en racontent.

JOBSON.  
1621.

Anglois, & leur raconta des choses étranges qu'il tiroit apparemment de son imagination. Enfin tous les Nègres parlent avec le dernier effroi de cet esprit malin, & l'on est surpris de la confiance avec laquelle ils assurent qu'ils ont été non-seulement enlevés, mais avallés par ce terrible monstre.

Les Anglois  
mêmes en sont  
effrayés.

Les Anglois du Comptoir que Thompson avoit formé près de Setiko s'étoient trouvés souvent fort effrayés, en revenant la nuit de la promenade ou de la chasse, par une voix qui leur sembloit d'abord venir de plus d'un mille, & qui presque au même moment se faisoit entendre derrière eux. Ce Phenomene, joint aux récits des Nègres, les avoit jettés dans une telle épouvante qu'à peine s'étoient-ils senti la force de retourner jusqu'au Comptoir. Cependant ils y avoient toujours été tranquilles, car jamais Horey n'avoit eu la hardiesse de les troubler dans leur maison.

Jobson appro-  
fondit l'impoitu-  
re.

Jobson, qui étoit homme sensé, n'eut pas de peine à juger que cette fable, & ces apparences de prodige, venoient de l'invention des Marbut; pour retenir leur jeunesse dans le respect. Il fut confirmé dans cette idée par l'occasion qu'il eut d'approfondir une partie de leur artifice. Revenant pendant la nuit, avec son Marbut, de la maison du Prince Bo-John, il entendit les cris de Horey qui ne lui parurent point éloignés. Son fusil, qu'il portoit sous le bras, lui fit naître la pensée de s'avancer brusquement vers le diable. Le Marbut employa toute son adresse pour lui faire perdre ce dessein. Il lui représenta que la voix qu'il entendoit d'un côté passeroit tout d'un coup de l'autre, & lui causeroit ainsi des fatigues inutiles; sans compter qu'il étoit à craindre que Horey ne l'emportât dans la Riviere. Mais lorsqu'il vit le Capitaine sérieusement résolu de tirer, il l'arrêta par le bras, en avertissant un Nègre, qui n'étoit pas fort éloigné, de prendre garde à lui & de se jeter à terre. Jobson, qui entendoit quelques mors de la langue des Nègres, ne put se méprendre au sens de cet avis. Il alla droit au Nègre, qui lui parut un homme vigoureux; & l'ayant fait relever, il comptoit de le faire expliquer sur son rôle. Mais la crainte, autant que l'enrouement qu'il avoit gagné par ses cris, ne lui permit pas de prononcer un seul mot. Le Capitaine retourna vers le Marbut, & lui dit en riant; voilà un de vos diables.

Sa crédulité  
dans une autre  
occasion.

Malgré cet exemple, Jobson paroît douter si les Nègres, ou du moins leurs Marbut, n'entretiennent pas quelque correspondance avec le diable. Il raconte une autre aventure, qui donna lieu à son incertitude. En revenant à Pompetane, il trouva sur la rive un Portugais nommé *Jasper Consalvo*, qui le saluant sans aucune marque de surprise le pressa d'aller dîner chez lui, où il avoit fait quelques préparatifs pour le recevoir. Jobson ne pouvant concevoir pourquoi il étoit attendu, marqua là-dessus de l'étonnement & de la curiosité. Le Portugais répondit naturellement qu'il avoit appris le jour qu'il devoit arriver, d'un Marbut qu'il lui montra, & qui l'avoit sçu lui-même de Horey. Cet éclaircissement parut d'autant plus admirable au Capitaine & à tous ses gens, qu'ils avoient toujours été incertains de leur départ, & qu'en chemin ils avoient relâché dans plusieurs Ports, sans être déterminés sur le tems qu'ils y devoient passer. Ce qu'il y a de plus surprenant dans ce récit, c'est que Jobson n'ait pas considéré que le moindre Nègre avoit pû le devancer, & faire sçavoir au Marbut que la Barque Angloise descendoit sur la Riviere.

## CHAPITRE IV.

*Mémoires concernant les Mines d'or, recueillis dans un Voyage sur la Gambra, par un Auteur Anonyme.*

CETTE pièce s'étant trouvée dans les papiers du Docteur *Hook*, après sa mort, fut publiée entre ses Œuvres posthumes, avec un avis de l'Éditeur, qui la donne pour l'Ouvrage d'un Négociant qui avoit acquis de grandes richesses sur la Gambra pendant le règne de Charles II. Les détails qu'on y voit rassemblés sur les ouvertures & les détours de cette Rivière, & sur les montagnes voisines, peuvent servir de guides à ceux qui entreprendroient de découvrir la source d'où le Voyageur Anonyme avoit tiré son or. Cependant s'il est permis de porter quelque jugement sur cet Ouvrage, il semble qu'on doit le prendre plutôt pour une fiction, composée dans la vûe d'exciter les Anglois à la découverte de la Gambra, que pour un véritable Journal. Le Capitaine *Stibbs*, qui paroît avoir pénétré le plus loin sur cette Rivière en 1722, & qui observa soigneusement tous les lieux, ne découvrit aucun signe de ce trésor caché, que l'Auteur prétend avoir trouvé au-dessus de *Barrakonda*. A la vérité le Journal que *Stibbs* avoit pris pour guide parloit de plusieurs lieux où la nature a placé de l'or. Mais comme toutes les recherches de ce Capitaine Anglois ne lui firent rien découvrir, c'est une autre raison de croire que le Mémoire Anonyme n'est pas moins imaginaire; d'autant plus que ne contenant d'ailleurs aucune remarque géographique qui ne soit dans la Relation de *Jobson*, on a peine à concevoir d'où peut venir une si parfaite conformité.

Il seroit curieux de sçavoir aussi sur quel fondement l'Auteur d'une Lettre qui est à la tête (7) des Voyages de *Moore*, donne ce Mémoire pour le Journal dont *Stibbs* parle souvent dans sa Relation. Le Journal nomme la Rivière d'*York* & plusieurs autres lieux dont on ne voit aucune trace dans le Mémoire; sans compter que le Capitaine *Stibbs* fait connoître en deux endroits *Vermuyden* pour l'Auteur du Journal, & fixe même sa date à l'année 1661, c'est-à-dire plusieurs années avant le règne de Charles II. Aussi panche-t-on à croire que le Mémoire fut composé en 1675, & que vraisemblablement le Journal de *Vermuyden* lui servit de modèle. Cependant, comme il reste quelque doute, on ne peut se dispenser de lui donner place dans ce Recueil, ne fut-ce que pour le soumettre au jugement du Public. On prend même le parti de ne rien changer à sa forme, qui est celle d'une Lettre ordinaire.

Vos instances, écrit l'Auteur à son ami, joint au souvenir des obligations que j'ai à vos lumières, sans lesquelles je reconnois que mes entreprises n'auroient pas réussi, m'arrachent un secret que j'avois résolu de ne jamais publier. Mais je me promets que fidèle à vos sermens, vous ne le communiquerez à personne pendant ma vie. Je ne voudrois pas pour dix mille

INTRODUC-  
TION.Doutes sur la  
vérité de cette  
pièce.Raisons qui la  
font placer ici.Préface de l'Au-  
teur.(7) Voyez les Voyages de *Moore* dans les Parties intérieures de l'Afrique.

ANONYME.

livres sterlings qu'il fût connu du Roi ; car s'il est vrai , suivant le langage de l'écriture, qu'il ne sert de rien à l'homme d'avoir gagné l'univers lorsqu'il a le malheur de perdre son ame, il ne l'est pas moins que les richesses des deux Indes, sont inutiles à celui qui perd son repos & sa liberté. Or comment ferois-je assuré de ces deux biens, si mes découvertes étoient connues de ceux qui ont le pouvoir de me donner des ordres & de me les faire exécuter ? Je commencerai par vous avouer que j'ai eu plus d'embarras à cacher aux Compagnons de mon Voyage la quantité d'or qui se trouve dans les lieux où j'ai pénétré, qu'à rapporter en Angleterre ce que mon industrie m'en a fait recueillir. Si le repos & la liberté ne m'étoient pas plus chers que toutes les considérations du monde, je communiquerois volontiers mes lumières à Sa Majesté, quoique je pusse être encore arrêté par la crainte de causer au Public plus de mal que de bien par cette information. Mais je vous conjure d'être fidèle à vos promesses, & de ne jamais reveler mon nom, quelque usage que vous fassiez de ce Mémoire.

Ses conseils sur  
les secours dont il  
faut être pourvu  
pour chercher de  
l'or.

Si vous entreprenez le même Voyage à mon exemple, ayez soin de prendre une Barque à fond plat ; car la mienne, qui étoit d'environ sept tonneaux & qui ressembloit aux Barques ordinaires, me causa beaucoup de peine au passage des basses & des chûtes d'eau. Il fallut la décharger plusieurs fois pour la traîner par terre, avec des difficultés extrêmes, qui ne venoient que de sa forme. Vous devez vous fournir aussi d'un petit bateau, dont vous reconnoîtrez l'utilité dans une infinité d'occasions.

Vif argent.

Vous m'aviez recommandé, à mon départ, de prendre vingt livres de vif-argent pour les essais ; mais si vous faites le Voyage, prenez-en pour le moins cent livres, car il s'en perd beaucoup dans le travail. C'étoit aussi trop peu de cinquante livres de plomb, comme vous me l'aviez conseillé. Ne craignez pas d'en prendre cent cinquante livres. Je dirois davantage, s'il ne falloit éviter de rendre la Barque trop pefante. Le *Sel Armoniac* me servit si peu, que je ne vous donne là-dessus aucun conseil. Pour le *Borax* je m'en trouvai si bien, que je regrettai de n'en avoir pas beaucoup plus. Prenez-en hardiment cinquante livres. Mon sable me rendit de grands services. Je l'employai entierement. Il vaut mieux en avoir dix livres de trop, que d'en manquer ; ainsi prenez-en quarante livres. Je suis persuadé que si j'avois porté mes soufflets chimiques je m'en serois trouvé beaucoup mieux. J'eus beaucoup de peine à placer les autres. N'oubliez pas des coins, dont je n'avois pas pensé à me pourvoir. On trouve à douze mille de la premiere chûte d'eau, vers le Sud, un revers de roc, ou de colline pierreuse, qui regarde le Couchant, & si riche entre les pierres qu'on en tire quelquefois la main pleine. Nos picques ne nous furent pas là d'un grand usage. Nous avions besoin de coins, & nous fumes obligés, avec un embarras extrême, d'en faire un de quelques morceaux de fer qui nous étoient assez nécessaires pour d'autres emplois. L'avantage que nous en tirâmes pendant douze ou treize jours fut très considérable ; mais malheureusement un de mes Compagnons l'ayant enfoncé jusqu'à la tête, sans en avoir une autre qui pût servir à le retirer, nous nous vîmes forcés de l'abandonner avec beaucoup de regret.

Plomb.

Sel armoniac.

Borax.

Sable.

Soufflets.

Coins.

Gamelles de bois.

Les gamelles de bois, à l'usage d'Angleterre, sont d'une utilité continuelle, & valent bien mieux que les gourdes, auxquelles je fus obligé d'avoir recours.

cours. Il en faut sept ou huit, & l'on peut sans risque en prendre davantage. A l'égard des creufers, je ne puis trop vous recommander d'en avoir d'excellens & d'une bonne grandeur. Ils me manquerent: Je me vis dans la nécessité de faire usage d'un pot de terre cassé, qui tomba bien-tôt en pieces. Si j'avois eu plus de creufers, j'aurois rapporté plus d'or à proportion. Que vos mortiers soient de fer, & fort grands. Celui que j'avois étant de fonte me causa double peine, & je fus obligé de remettre à raffiner quantité de matieres d'or en Angleterre. Mon mercure y prenoit une saleté qu'il communiquoit à mon or, & que tout l'art du monde ne pouvoit empêcher. Vous ne m'aviez donné aucune instruction là-dessus avant mon départ.

Nous trouvâmes un arbre fort semblable à nos cornouillers d'Angleterre, mais plus gros, que nous employâmes à faire du charbon. Il fallut nous redire aux branches, car nous n'avions pas de scie pour faire usage du tronc, mais après avoir coupé les branches, nous les mêmes en pieces fort courtes, & nous fîmes dans la terre un trou de cinq ou six pieds de long, sur la même profondeur. Nous allumâmes du feu dans le fond, & nous remplîmes cette fosse de notre bois. Lorsqu'il fut bien brûlé, nous le couvrîmes de terre, nous bouchâmes soigneusement les ouvertures, & nous retirâmes le charbon lorsqu'il fut refroidi.

Il ne vous sera pas difficile de trouver ce lieu, en observant quelques précautions (8). Vous arriverez au bord d'un grand assemblage d'eau, qui ressemble assez à celui qu'on appelle *Ronnander Meer* dans Lancastershire. Nous employâmes une semaine entiere à visiter plusieurs criques & diverses jonctions de Rivieres; mais nous prîmes enfin le parti de suivre le Canal Sud-Est & quart d'Est. Mon ignorance dans les Mathématiques ne me permet pas de vous conduire avec le secours des Longitudes & des Latitudes. Le cours de l'eau étant fort rapide, nous eûmes besoin de beaucoup d'efforts pour remonter, & souvent nous ne faisons pas plus (9) de deux milles par jour. Il faut passer la premiere chûte. Cependant j'avois déjà trouvé un endroit qui donne quarante-sept grains d'or sur dix livres de sable. En arrivant à la chûte (10) qui est plus haut, vous serez fort embarrassé, comme je le fus, à faire passer votre Barque. Mais avancez par terre, jusqu'à la jonction d'un petit Ruissseau qui vient du Sud. Là, si vous prêtez l'oreille, vous entendrez (11) le bruit d'un courant assez rapide. Il vous sera impossible de faire passer votre Barque plus loin, parce que le Canal du Ruissseau est trop petit. Vous verrez sur le côté du roc des traces de notre Voyage, c'est-à-dire plusieurs de nos noms, gravés avec la pointe de nos couteaux. Là, quoique le sable lavé donne beaucoup d'or, montez néanmoins au sommet du roc; & tournant le visage droit à l'Ouest, vous apercevrez un peu à gauche un groupe d'autres rocs, sous lesquels, si la violence des pluies n'a pas emporté & la terre & les pierres, vous découvrirez

ANONYME.

Bons &amp; grands creufets.

Mortiers de fer.

Son industrie pour faire du charbon.

Direction pour trouver la principale Mine.

(8) Les marques que l'Auteur donne sont si vagues & si imparfaites, sans Planches, sans Longitude & sans Latitude, qu'il seroit impossible de retrouver ce lieu sur sa direction, quand il seroit vrai qu'il existe.

(9) Cela s'accorde avec Jobson.

Tome III.

(10) Il semble ici que l'Auteur ne pénétra pas à beaucoup près si loin que Stibbs; car cette seconde chute n'est qu'à six lieues de Barakonda, Stibbs ne trouva pas d'or dans cet espace.

(11) Jobson parle d'un pareil bruit.

ANONYME.

la bouche même de la Mine. Comme je vous suppose pourvu de tous les matériaux nécessaires pour ce travail, il ne faut pas aller plus loin, ni chercher une veine plus riche.

Maxime constante pour la recherche des Mines.

Prenez pour maxime constante ce que j'ai observé dans toutes mes courses sur la Rivière; c'est que les contrées basses, fertiles, ou couvertes de bois, ne sont pas celles dont il faut espérer de l'or. Il ne s'en trouve qu'entre des rochers stériles, & dans des Pays montagneux, où la terre est ordinairement rougeâtre. Je ne vous donnerai pas d'autres instructions, parce qu'avec beaucoup de lumières sur tout le reste elles vous feroient inutiles. Ce seroit porter, suivant le proverbe, du charbon à Newcastle.

Provisions que l'Auteur avoit portées.

J'avois commencé ma navigation sur la Rivière le 4 de Décembre, deux heures avant le coucher du Soleil. Je n'avois avec moi que sept Anglois & quatre Nègres, dont l'un étoit un Marbut qui sçavoit la langue Portugaise, & qui pouvoit me servir d'interprète dans le besoin. Mais je n'avois pris les Nègres que pour nous aider de leurs bras contre la force du Courant. Mes provisions étoient de deux sortes: des vivres, tels que trois barils de Bœuf salé & dix Jambons; deux barils de Sel blanc, outre le sel de Baye pour le Commerce; & deux barils de Biscuit, sans-y comprendre le ris; avec un demi-baril de Poudre à tirer, & du Plomb à proportion de la poudre; de l'Eau-forte, du Vinaigre, du Papier, des Colliers de verre, des Miroirs, des Cou-eaux à dix-huit sols la douzaine, quelques Barres de fer, quelques petites Chaînes de cuivre, des Colliers de léton, & d'autres bagatelles de cette nature. Ma seconde sorte de provisions consistoit dans une paire de Soufflets d'Orfèvre, quelques Creusets, du Vif-argent, du Borax, du Sel armoniac, de l'Eau régale, un Mortier avec son pilon, quelques Peaux, des cueilleres de cuivre à longs manches, pour ramasser le sable, & d'autres petits instrumens convenables à mes vûes. Quoique cette Cargaïson fût d'un poids médiocre, ma Barque étoit plus chargée que je ne l'aurois souhaité. Elle tiroit beaucoup d'eau, & j'appréhendois de trouver de la difficulté sur les basses si j'avois le malheur d'en rencontrer. Je fus néanmoins assez heureux pour vaincre cet obstacle.

J'arrivai le 7 de Décembre à Setiko, qui est quatorze ou quinze lieues au-dessus du Port où notre Vaisseau s'étoit arrêté; mais je passai un mille ou deux plus loin, pour jeter l'ancre au milieu de la Rivière, qui est fort large en cet endroit. J'observai toujours la même précaution, dans la vûe d'éviter toutes sortes d'embarras, quoique ce soin ne me réussît pas toujours, car nous étions quelquefois troublés pendant la nuit par les Chevaux marins & les Crocodiles, qui nous obligeoient d'avoir une sentinelle sur la Barque.

Première expérience de l'Auteur.

Le 23, nous eûmes une peine infinie pendant tout le jour à passer une basse, formée par les terres qui s'écoulent d'une montagne fort haute & fort roide, du côté du Sud. Ce fut là que je commençai à prendre un peu de sable dans le Canal. Je le pris à l'avanture; & sur le poids d'environ cinq livres, je tirai trois ou quatre grains d'or. J'en tirai moins dans un autre endroit où je fis la même expérience. Il ne s'étoit présenté ni Ville, (12) ni Mai-

(12) L'Extrait de Jobson dans Purchas, dit aussi qu'il n'y a, près de la Rivière, ni Villes, ni Barques. Mais Jobson même dans le *Golden Trade*, & *Siibbs*, font connoître qu'à quelque distance le Pays est fort peuplé.

son, ni aucun Nègre sur le bord de la Riviere, depuis que nous avons passé Barrakonda.

ANONYME.

Le 14 de Janvier, me trouvant dans un endroit guéable entre deux hautes montagnes, je renouvelai mon expérience; & d'environ dix livres de fable, je tirai, avec la seule peine de le laver, trente grains d'or. Je fis ensuite l'essai du Mercure, qui me donna quarante-sept grains sur cinq livres. Ici mes espérances croissant beaucoup, je résolus de remettre mes observations plus haut.

Le 27 nous reçûmes beaucoup d'embaras de quantité de grands arbres, qui sont dans la Riviere, (13) contre un roc qui fait partie d'une haute & stérile montagne (14). Je ne laissai pas de quitter la Barque, pour monter sur le roc avec trois hommes. Nous avons porté un Pic. Mais tandis que nous ouvrions la terre pour suivre quelques apparences d'or, nous fûmes insultés par un prodigieux nombre (15) de grands Singes, dont nous ne pûmes nous délivrer qu'avec le secours de nos fusils. Nous en tuâmes deux ou trois. Dans la fureur où leur mort mit tous les autres, je ne doute pas qu'ils ne nous eussent déchirés en pieces, s'ils n'eussent été retenus par la crainte du même sort. En rentrant dans la Barque, je fis l'épreuve de mon or, qui ne me produisit presque rien.

Il est insulté par une troupe de Singes.

Le 6 de Février, je fis l'essai d'un fable brillant que j'avois ramassé au côté d'un roc, dans un endroit où la Riviere fait un coude, en tournant (16) tout d'un coup au Sud. Ce fable lavé me donna quarante & un grains d'or sur dix livres. D'autres essais me produisirent, sur cinq livres de fable, jusqu'à cinquante-sept grains. La richesse de ce fond me fit balancer si je devois pousser plus loin mon voyage. Mais après quelques réflexions je résolus d'avancer.

Autres expériences de l'As-treur.

Le 15 de Février, pendant la nuit, un Cheval marin heurta (17) si violemment contre la Barque, qu'étant tous fort mauvais Charpentiers, cet accident nous alarma beaucoup. Nous réparâmes le mal avec tout le soin dont nous étions capables; & pour nous (18) en préserver à l'avenir, j'inventai la méthode de suspendre à la Barque une lanterne allumée, qui écartera toujours ces dangereux ennemis.

Le 24 de Février, j'essaiâi la Baguette divinatoire sur une montagne haute & stérile. Mais soit qu'il n'y eut aucune mine, soit que ma Baguette, qui avoit été coupée en Angleterre, eût perdu sa vertu dans un si long Voyage, soit que celle qu'on lui attribue soit une chimere, l'effet répondit mal à mon attente. Mes Compagnons me raillerent beaucoup de cette idée.

Le 16 de Mars, je découvris une crique entre deux rocs montagneux, & m'y étant rendu j'y aperçûs une chute d'eau du côté du Sud. Les essais que je fis en chemin me donnerent soixante-trois grains d'or sur cinq livres de fable.

Découverte d'une Crique importante.

(13) Jobson fut aussi embarrassé par des arbres.

(14) Jobson monta le 17 de Janvier sur une montagne, d'où il n'aperçut qu'un Pays désert.

(15) Jobson vit le 19 de Janvier plus de mille Singes sur le bord de la Riviere.

(16) Stibbs parle d'un coude subit au Sud, à cinquante-neuf mille de Barrakonda, mais

il trouva ensuite une basse impénétrable; au lieu qu'il n'est parlé ici d'aucun obstacle.

(17) La Barque de Jobson fut aussi heurtée & reçut une voie d'eau.

(18) La méthode de Jobson fut aussi de tenir sa lanterne allumée, & de mettre un bout de chandelle sur un morceau de bois qu'il laissoit entraîner au courant.

ANONYME.

D'autres expériences plus exactes m'en firent trouver davantage à proportion de la quantité de fable. Nous employâmes vingt jours au travail. Ils nous produisirent douze livres cinq onces & cinquante-deux grains d'or. Le 31 de Mars, nos espérances augmentant par le succès, je pris le parti de m'avancer plus loin. Mais ce fut ici le commencement de nos plus grandes peines. Nous fûmes obligés fort souvent (19) de nous dépouiller de nos habits, & de nous jeter dans l'eau, pour traîner notre Barque sur les basses. Ce qui nous affligeoit encore plus, c'est que l'eau de la Rivière avoit une odeur de musc, qui ne nous permettoit pas d'en boire, ni même de nous en servir pour préparer nos alimens; sans que je puisse m'en imaginer d'autre raison que l'abondance des Crocodiles (20) qui infectent l'eau & le poisson.

Découverte d'une Rivière fort riche.

Le 7 d'Avril, nous découvriâmes une petite Rivière qui vient se jeter dans la Gambra du côté du Sud. Son cours est rapide, & ses bords sont couverts de rocs & de montagnes. Dans le silence de la nuit on y entend le bruit d'une grande chute d'eau. Je fis jeter l'ancre à l'embouchure. Le lendemain m'y étant engagé, je m'approchai de la chute autant qu'il me fut possible. L'eau nous manquoit à tous momens; mais l'ardeur infatigable de notre industrie nous faisoit vaincre toutes les difficultés. Ce qui me paroissoit impossible par eau, je l'entreprendois par terre. Enfin nous arrivâmes au terme d'un Voyage si long & si difficile. Je suis persuadé qu'aucune Barque ni aucun Chrétien, n'avoit jamais pénétré si loin (21) sur cette Rivière. Mais quelle fut notre admiration & notre joie, de voir, au premier essai, que l'or étoit en abondance autour de nous? Je me déterminai à ne pas chercher la fortune plus loin. Nous remplîmes notre Canot de ce précieux fable, & nous nous attachâmes sérieusement au travail. Il nous falloit du bois. Nous en trouvâmes à la distance d'une lieue & demie. En un mot, tout nous réussit avec tant de bonheur, qu'aucun de mes Compagnons ne doit avoir regretté ses fatigues. Nous avons pris néanmoins la plus fâcheuse saison de l'année, c'est-à-dire, celle où l'eau est la plus basse. Si nous étions partis immédiatement après les pluies, qui arrivent aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, ou du moins avant que la Rivière fut presque entièrement baissée, l'eau ne nous auroit pas manqué si souvent (22) sur les basses, & nous nous serions épargné la moitié de nos peines.

Avantages que l'Auteur & ses Compagnons en retirent.

(19) Jobson raconte la même chose.

(20) On retrouve encore ici Jobson.

(21) Quel jugement doit-on porter d'un Journal si imparfait? L'Auteur s'arrête à peu de distance de la seconde chute d'eau; & s'il ne faisoit que deux milles par jour, il est cer-

tain qu'il ne put aller aussi loin que Jobson dans l'espace où il se renferme.

(22) Jobson fait souvent la même plainte. Pourquoi ne choisissent-ils pas un tems plus favorable, sur-tout après en avoir reconnu la nécessité.



## CHAPITRE V.

*Voyage sur la Riviere de Gambia en 1724 pour le progrès des Découvertes & du Commerce, par le Capitaine Barthelemi Stibbs.*

MOORE, qui a placé le Journal du Voyage de *Stibbs* sur la Gambia, dans le Recueil (23) de ceux qu'il a faits lui-même en Afrique, nous apprend que l'année 1720 le Duc de Chandos, alors revêtu de la qualité de Directeur de la Compagnie Royale d'Afrique, prit les affaires de cette Compagnie en considération, & qu'ayant jugé que le Commerce d'Afrique, de la manière dont il avoit été conduit pendant plusieurs années, ne répondroit jamais au fond capital, il prit la résolution d'ouvrir de nouvelles voies pour le pousser dans l'intérieur du Pays. Ce fut dans cette vûe que le Capitaine *Stibbs* y fut envoyé, avec ordre de découvrir, au nom de la Compagnie, jusqu'où la Riviere de Gambia est navigable, & s'il se trouve effectivement des mines d'or sur cette Riviere. Mais il partit si tard pour cette expédition, qu'il fut arrêté par les mêmes obstacles qu'on a lus dans les Relations précédentes. Moore ajoute que le dégoût qu'il conçut de sa commission, lui fit entreprendre de prouver que la Riviere de Gambia n'est pas le Niger, & que son cours est fort borné (24). On ignore sur quel fondement Moore donne ce motif aux raisonnemens de *Stibbs*, & le tems seul peut nous apprendre ce qu'il faut penser de son opinion. Mais ses preuves, telles qu'il les a jointes à son Journal, paroissent donner beaucoup de poids à toutes les observations qu'on a déjà vûes sur le même sujet. On ne sçauroit douter du moins que suivant les ordres de sa Compagnie, il n'ait apporté beaucoup de zele à pousser ses découvertes. On ne lui fera pas non plus un reproche d'avoir déclaré ses sentimens de bonne foi, quelque différens qu'ils puissent être de l'opinion commune. La vérité n'a pas besoin de fictions pour se soutenir; & jamais un honnête homme ne doit abandonner son caractère pour favoriser un intérêt particulier, quelque louable & quelque avantageux qu'on le suppose.

Il paroît par quelques endroits de la Relation de *Stibbs* qu'il avoit reçu de la Compagnie une Carte de la Gambia, & les Journaux de plusieurs personnes qui avoient fait le même Voyage avant lui. Mais sa Carte ne pouvoit être celle de Moore, puisque celle-ci n'a été publiée qu'en 1730. Le principal de ses Journaux étoit celui de *Vermuyden*, composé en 1661, dont on a parlé dans l'article précédent.

Le Capitaine *Stibbs* arriva dans l'Isle de James, le 7 d'Octobre 1723, sur un Vaisseau de la Compagnie, nommé la *Dépêche*. Ses instructions le chargeoient de s'avancer, avec des Canots, le plus loin qu'il pourroit sur cette Riviere, pour découvrir des mines d'or, & se procurer une parfaite connoissance du Pays. En arrivant à Jamesfort il trouva que *Glynn*, ancien Gou-

STIBBS.  
1723.

Motifs de ce  
Voyage.

Arrivée de *Stibbs*  
dans la Riviere  
de Gambia.

(23) Voyages de Moore, p. 235.

(24) Préface de Moore, p. 6. & suiv.

STIBBS.  
1723.

Il n'y trouve pas  
le Gouverneur  
Anglois.

Il le voit arriver  
mort.

Difficultés qui  
retardent son en-  
treprise.

verneur, étoit mort depuis six mois; qu'il avoit eu pour successeur *Willy*, qui étoit alors à *Joar*, avec les trois principaux Anglois du Fort, *Maiswain* Lieutenant, *Orfen*, Facteur; & le Docteur *Cassul* Chirurgien. Il fit donner avis de son arrivée & de sa commission au Gouverneur, en le priant de donner les ordres nécessaires pour lui faire préparer des Canots, & pour hâter son Voyage. Le Canot qu'il avoit dépêché revint le 16, mais sans aucune Lettre pour Stibbs. Le 28 il écrivit encore au Gouverneur par la Chaloupe de la *Gambra*, pour lui demander plus de diligence dans une affaire qui commençoit à devenir pressante & que la Compagnie avoit fort à cœur. Il lui représentoit qu'il importoit peu, pour l'intérêt de la Compagnie, d'aller seulement jusqu'à *Barrakonda* ou un peu plus loin, comme plusieurs autres l'avoient fait depuis long-tems; & que si on laissoit passer néanmoins la Fête de Noël, il seroit impossible d'aller au-delà.

Le 31 sa surprise fut extrême de voir arriver, dans la Pinace de la Compagnie, le corps du Gouverneur, qui étant parti de *Joar* fort malade avoit eu le malheur de mourir en chemin. On ne fut occupé pendant quelques jours que de la cérémonie de ses obseques. Il fut entermé sur le Bastion Nord, avec plusieurs autres Gouverneurs, qui avoient eu le même sort dans un Emploi, dont la durée est ordinairement fort courte.

Cependant on avoit reconnu pour son successeur, dès le premier jour de Novembre, M. *Orfeur*, qui étoit demeuré à *Joar* avec *Maiswain* & *Cassul*. Mais on reçut un nouveau sujet d'étonnement, le 2, en voyant arriver les corps morts de *Cassul* & de *Maiswain*. Le 5, *Orfeur* revint en bonne santé, mais avec la triste nouvelle que le Comptoir de *Joar* étoit entièrement ruiné.

Le 6, Stibbs fut admis pour la première fois au Conseil, qui ne se trouvoit plus composé que de MM. *Orfeur*, *Rogers* & *Hull*. Après avoir lu les instructions de la Compagnie, il fut remis à l'Assemblée du 8, parce qu'*Orfeur* & *Rogers* souhaitoient de lire les Journaux, qui étoient tombés entre leurs mains par la mort du dernier Gouverneur. Dans le Conseil du 8 on jugea qu'il étoit impossible, à cause de la mortalité, de fournir pour l'Expédition de Stibbs, le nombre d'hommes que la Compagnie demandoit. On remit au premier de Décembre à délibérer sur ce qui conviendroit alors aux circonstances. Cependant on prit la résolution de préparer, dans l'intervalle, les Canots avec les provisions nécessaires, en réservant seulement le choix du jour & celui des hommes qui seroient employés au Voyage. Le 15, *Per-cival*, Lieutenant du Vaisseau de guerre le *Diamant*, qui étoit à l'embouchure de la Rivière, vint s'informer de l'état du Fort, dans sa Pinace, & retourna le lendemain à bord. Le 17, *Laughland*, Pilote de Stibbs, mourut après une maladie de peu de jours. Le 27, la plupart de ses gens se virent attaqués d'une fièvre dangereuse. Vers la fin du mois, Stibbs trouva le tems extrêmement froid pour le climat; & son Vaisseau eut beaucoup à souffrir de la violence des vents d'Est.

Enfin le Conseil se rassembla le 1 de Décembre; mais comme on n'avoit pû se procurer encore un assez grand nombre de Canots, on indiqua une autre assemblée pour le 7. Dans cet intervalle, le Gouverneur apprenant que d'*Harriot*, chef du Comptoir François d'*Albreda*, s'étoit rendu à *Tankroval*, contre le Traité qui subsistoit entre les deux Compagnies de France & d'An-

gleterre, envoya Rogers & Hull, dans la Chaloupe de la Gambra, pour se saisir de son Canot & de sa personne; avec ordre de s'informer soigneusement si le Seigneur Antonio, ou d'autres Portugais, avoient eu quelque commerce avec lui, & de se saisir aussi des coupables. On prit une résolution si ferme sur la déclaration même d'Harriot, qui se prétendoit libre de remonter sans permission dans toutes les Places de la Riviere. La Chaloupe rencontra, quelques jours après, le Canot François; mais d'Harriot avoit trouvé le moyen de se rendre par terre à Vintain. Son Canot ayant été jugé de bonne prise, fut destiné au service de Stibbs dans son Expédition.

Le 11, on résolut au Conseil que le nombre de ceux qui l'accompagneroient seroit de dix-neuf, en y comprenant l'Interprète, avec un Nègre Portugais; & que le jour du départ ne seroit pas remis au-delà du 26. *Rose*, qui fut nommé pour commander les Canots, ayant fait quelques objections contre cet ordre, reçut celui de les donner par écrit. Elles furent lûes le lendemain devant le Conseil, qui les jugea frivoles, contraires à ses engagements, & tendantes à faire doubler son salaire. Il fut condamné à demeurer sans emploi. Le 25 à midi, on vit paroître du côté de l'Ouest une nuée de Sauterelles, qui s'avança jusqu'à Jilfray. Le soir du même jour, on lança le plus grand Canot, il fut nommé le *Chandos*, à l'honneur du Duc.

Les dispositions du Conseil portoient; premièrement, que les Canots pariroient le 25; 2°. que *la Dépêche*, Vaisseau de Stibbs s'avanceroit jusqu'à *Kuttejar*, ou plus haut, pour y demeurer sous la conduite du Pilote; 3°. qu'une Chaloupe, nommée *l'Isle James*, remonteroit jusqu'à Barrakonda, pour y commercer jusqu'au retour du Capitaine Stibbs; 4°. que les cinq Canots iroient au-delà des premières chûtes d'eau; & que s'il étoit impossible aux deux grands d'aller plus loin, ils attendroient les trois petits, qui continueroient leur course; 5°. qu'on n'épargneroit rien avec les trois petits Canots pour aller aussi loin qu'il étoit possible, à moins que la découverte des mines ne se fit plutôt.

Stibbs regretta beaucoup de n'être pas parti plutôt d'un mois. Tous les Habitans s'accorderent à lui reprocher d'être venu trop tard; car malgré le dessein qu'on avoit eu de tenir cette entreprise secrète, il trouva qu'elle avoit été publiée dans le Pays long-tems avant son Voyage, & qu'il étoit regardé de toutes parts, comme le député de la Compagnie pour la découverte de l'or.

### Nombre de ses Canots & de ses Gens.

Canots,	Longueur,	Largeur,	Profondeur,	Hommes.
1 Le Chandos.	42 pieds 6 pou.	6 pieds 4 pou.	4 pieds 9 pou.	. . 12
2 Le Royal Afrique.	37 . . 10	5 . . 4	3 . . 7	. . 10
3 L'Expédition.	39 . . 7	3 . . 11	3 . . 2	. . . 9
4 La Gambra.	34 . . 0	4 . . 4	3 . . 4	. . 10
5 La Découverte.	33 . . 0	5 . . 3	3 . . 4	. . 10
				<hr/> Total 51

STIBBS.

1723.

Canot François  
saisi.Résolutions des  
Consul Anglois.Détail des pré-  
paratifs & du  
plan de Stibbs.

STIBBS.

1723.

*Noms de ceux qui furent employés par ordre du Conseil.*

1	Barthelemi Stibbs , Chef de l'Entreprise.	8	William Gitthouse , Canonier.
2	Edouard Drummond , premier Facteur.	9	John Hodges , Serrurier.
3	Richard Hull , second Facteur & Marchand.	10	John Nankiavel , Capitaine des Matelots.
4	Thomas Harrifon , Ecrivain.	11	Anthony Penrose , Serrurier.
5	Walter Rewes , Ecrivain.	12	Jacob May.
6	John Cumings , Chirurgien.	13	Henry Petty.
7	Mathieu Reynolds , Charpentier.	14	Cullen Mayle.
		15	Henry Rowe.
	Cotiers , . . . . . 19	Femmes Esclaves pour la Cuisine , 4	
	Gromettes , . . . . . 11	Garçons de Cabane , . . . . . 3	
		Interprète , . . . . . 1	

La Chaloupe l'Isle James , qui devoit s'arrêter à Barrakonda , étoit commandée par le Capitaine Trevisa , avec cinq Gromettes , deux Matelots Anglois , & un *Balafeu* , c'est-à-dire , un Musicien du Pays , accompagné de sa femme & d'un Valet. Ainsi le nombre total montoit à soixante-quatre.

Départ de Stibbs pour son Expédition.

Le 26 de Décembre , jour fixé par le Conseil , Stibbs leva l'ancre , sur la Dépêche , & l'alla jeter une lieue au-dessus du Fort , pour attendre les Canots , qui n'étoient point encore prêts. L'après-midi du même jour , la nuée de Sauterelles qu'on avoit vûe la veille , & qui s'étoit arrêtée aux environs de Jilfray , partit , après y avoir dévoré toute la verdure , & prit son vol à l'Est , en remontant la Riviere. Elle s'étendoit l'espace de quatre milles , avec tant d'épaisseur qu'elle obscurcissoit l'air. Enfin le Gouverneur ayant amené les Canots le 28 , Stibbs mit à la voile vers six heures du matin , passa la pointe de *Seaka* avec un vent Nord-Est , & mouilla vers minuit à une lieue de Tankroval. Le lendemain , en passant devant cette Ville , il salua le Seigneur Vas de cinq coups de canon. Ce Négociant Portugais lui marqua sa reconnaissance par un présent de deux Veaux gras. Le 31 , la Flotte alla jeter l'ancre , à deux heures après midi , vis-à-vis de *Drum Hill*. Vas & le Gouverneur de Jamesfort , qui avoient accompagné Stibbs , dînerent avec lui & retournerent le soir à Tankroyal.

Distribution d'emplois entre les Chefs.

On convint ici , entre les Officiers de la Flotte , que le Capitaine Stibbs se chargeroit de la composition du Journal ; que Drummond auroit le soin des Comptes ; que Hull descendroit sur les rives pour observer les apparences de mines & de végétaux ; & que s'assemblant tous trois à sept heures du soir , ils confereroient ensemble sur leurs opérations. Ils allerent jeter l'ancre , à trois heures après minuit , près de *Tendebar*.

1724.

Isle de l'Eléphant.

Le 1 de Janvier 1724 , ils eurent à combattre des vents forts contraires. Le lendemain ils mouillèrent le soir contre l'Isle de l'Eléphant. Leur navigation n'étant réglée que par les marées , ils eurent beaucoup de peine à gagner la pointe de cette Isle , qui a six milles de longueur , pour y passer la nuit. Le 3 , ils allerent jeter l'ancre à l'embouchure de la Riviere *Damafensa*.

Cette

Cette Riviere est fort large à quelque distance de sa jonction avec la Gamba, mais elle est rétrécie tout d'un coup par le grand nombre d'arbres qui s'avancent sur ses bords. Elle est remplie de Crocodiles, que les Nègres appellent *Bumbos*. Stibbs la remonta l'espace de cinq milles, jusqu'à la Ville du même nom, qui est composée d'environ vingt Maisons. Il n'y trouva qu'un Blanc, François de nation. Mais il eut le plaisir de voir sur les bords de la Riviere une grande variété d'oiseaux, tels que des Pélicans, des Flamings, des Pigeons, & sur tout un petit oiseau nommé *Cubalos*, qui fait son nid à l'extrémité des branches qui pendent sur l'eau. Pendant la premiere lieue, on n'apperçoit aucun arbre sur les bords de la Damafensa. La perspective ne présente des deux côtés que de beaux Marais, où l'herbe & les (25) roseaux sont d'une grande hauteur. C'est dans ces lieux que les Chevaux marins, qui devroient prendre ici le nom de *Chevaux de Riviere*, prennent plaisir à chercher leur pâture. Stibbs apperçut dans plusieurs endroits leurs lits & leurs traces, mais il ne vit aucun de ces incommodes animaux.

Etant rentré dans le Canal de la Gamba, à trois heures après midi, il jeta l'ancre à huit heures, contre l'Isle du Cheval marin, à l'Ouest. La longueur de cette Isle est d'environ un mille & demi. Elle est basse & couverte d'arbres. Il n'y a que le Canal de l'Ouest qui soit navigable, & sa largeur est d'un mille. On avoit passé, dans le cours de l'après-midi, deux grandes Rivières, la *Sanjalli* à gauche, & l'*India* à droite. Le Pays est bas des deux côtés, & les rives bordées de grands arbres.

Le 4 de Janvier, à huit heures du matin, on jeta l'ancre à Joar, où Stibbs trouva, le *Rubis*, Vaisseau Anglois d'Interlope, commandé par le Capitaine *Craigue*, qui faisoit le commerce des Esclaves. Il le chargea de donner avis à la Compagnie Royale d'Afrique, du lieu & de la disposition où il l'avoit trouvé. A Joar, Hull commença tout d'un coup à découvrir de hautes montagnes dans l'intérieur du Pays, presque sans arbres, & d'une terre rougeâtre. Il vit quantité de Singes sauvages, & de grandes troupes d'*Oiseaux couronnés*, qui faisoient des cris aussi désagréables que ceux des Anes. La Riviere est ici moins large que la Tamise à Gravesend, & les arbres y sont moins gros que sur les rives inferieures. Stibbs envoya d'avance deux Canots à Dubokonda, pour s'assurer d'une provision de bled.

Le 9 de Janvier, il quitta Joar, après y avoir engagé *Tangrud Sanea*, pour lui servir d'Interprète jusqu'à Barrakonda, & loué un Musicien (26) pour le divertissement des Nègres. Vers midi, il jeta l'ancre un mille au-dessous de la Riviere *Yarine* (27) & remettant à la voile à cinq heures, il alla passer la nuit sous les Isles de *Deer*, où le Canal Sud n'a pas cent toises de largeur. Celui du Nord est plus large, mais il n'est pas navigable pour les grands Vaisseaux. Depuis Joar jusqu'à ces Isles, on n'apperçoit des deux côtés de la Riviere que de beaux marais sans arbres. La chaîne de montagnes qui commence près de Joar s'étend vers l'Est à deux ou trois lieues de la Riviere.

(25) Moore suppose que ces roseaux sont la même chose que le *Papyrus* des Bords du Nil.

(26) Ces Musiciens se nomment *Balafos*. C'est aussi le nom de leur instrument.

(27) Moore observe dans une Note, qu'elle est connue sous le nom d'*Eropina*, & qu'il y a une autre Riviere nommée *Nani Jarr*, dont Stibbs ne parle pas. Celle-ci est au Nord, vis-à-vis *Eropina*, qui est du côté du Sud.

STIBBS.

1724.

Riviere & Ville  
de Damafensa.Oiseaux nommés  
Cubalos.Rivieres de *Sanjalli* & d'*India*.Oiseaux à col  
ronne.Riviere d'*Yarine*  
ne.  
Isles de *Deer*.

STIBBS.  
1724.

En avançant, on la trouve plus couverte de bois, mais le fond ne cesse pas de paroître d'une terre rougeâtre. Les Marais sont remplis d'Eléphants & de Chevaux marins.

Yanimarrew.

Le 6, on partit de grand matin, & l'on jeta l'ancre vers midi devant Yanimarrew, où la Flotte célébra la fête anniversaire du Duc de Chandos. Le soir, Stibbs descendit au rivage, pour visiter le Roi de Kassan, qui fait sa résidence dans cette Ville, & lui faire présent d'un flacon d'eau-de-vie. Il retourna aussi-tôt à bord; & partant vers minuit, il s'avança dans l'obscurité vers une Isle fort basse qui est située au milieu de la Riviere, où il passa le reste de la nuit. Le jour lui fit appercevoir qu'elle n'a qu'un quart de mille de longueur. Mais il observa qu'elle n'étoit pas marquée dans la Carte qu'il avoit reçue de la Compagnie; ce qui lui fit juger qu'elle s'étoit formée depuis, des terres qui sont quelquefois emportées dans le tems des inondations. Elle est une lieue au-dessous de l'Isle *Bird*, que les François nomment l'Isle des Chiens. Yanimarrew est un (28) lieu où les Anglois se proposoient alors de former un Comptoir, si le Roi de Burfalli ne leur accordoit pas la liberté de s'établir à Joar. Le Pays offre une perspective charmante, & les Habitans paroissent bien disposés pour la Nation Angloise. Stibbs observa près de ce Port trois piliers, élevés dans la forme d'une Potence, avec une calebasse suspendue. Il apprit que c'étoit une sorte d'enseigne, qui devoit servir, dans l'opinion des Habitans, à leur attirer des Blancs pour le Commerce. Les terres du canton forment de belles campagnes, qui paroissent valoir beaucoup mieux que celles de Joar.

Isle Bird.

Mont de Jerunk.  
Fable des Nègres.

Le 7 de Janvier au matin, la Flotte passa, du côté du Sud, au long de l'Isle Bird, que Stibbs jugea longue d'environ deux milles. Elle est couverte de grands arbres, & toutes les apparences présentent une fort belle Isle. Sa situation est fort près de la rive du Nord. Un peu au-delà, on découvre un Mont rouge, sans aucune sorte d'arbres. Il se nomme *Jerunk*. Les Nègres assurent qu'il étoit rempli d'or, mais que le diable irrité enleva tout, dans l'espace d'une nuit. Stibbs trouva dans un de ses Journaux qu'il avoit été visité par quelques Anglois, mais sans aucune explication sur le succès de leur recherche.

Les Mandingos  
nomment les  
Chevaux marins  
*Malleys*.

Le vent & la marée étant favorables, on passa devant Kassan sans s'y arrêter. Stibbs ne vit point d'arbres sur les bords de la Riviere au-delà de cette Ville. Jusqu'alors le vent n'avoit pas cessé d'être Est, & lorsqu'il s'écartoit du même point on étoit sûr du calme. Le Pays, des deux côtés, est généralement marécageux dans la largeur d'un demi mille, couvert d'herbe fort haute, & de grands roseaux, au milieu desquels on appercevoit les traces des Chevaux marins. Les Mandingos nomment ces animaux *Malleys*. Stibbs en vit ici pour la première fois un grand nombre, qui ne montroient que la tête hors de l'eau, dont ils lançoient quelquefois une grosse quantité par les narines, avec une sorte de hannissement fort hideux. Au-delà de ces Marais le Pays s'éleve en belles Campagnes, naturellement ornées de grands arbres. Stibbs tua le soir un gros Oiseau, de la longueur de six pieds entre le bec & la queue. Les Portugais le nomment *Gofreal*, & les Mandingos *Gabon*. Le 8 au soir, on prit par le Canal du Sud au long des Isles *Sappos*,

Oiseau nommé  
*Gofreal*, & *Gabon*.

(28) Il observe ailleurs que cette Ville est plus saine & mieux située que Joar.

& l'ancre fut jettée à la pointe de ces Isles. Elles ont, aux deux extrémités, une barre, qui bouche presque entièrement la Riviere. Des deux côtés le passage n'a pas plus de deux toises & (29) demie de largeur. Le vent, qui étoit toujours d'Est, devint si fort le lendemain, qu'il fut impossible de passer la Barre jusqu'à minuit. Les Isles Sappos divisant la Riviere en trois ou quatre Canaux, il n'est pas surprenant que l'eau y soit si basse. On fut obligé de se faire tirer à force de bras l'espace d'un mille, & l'on mouilla dans un endroit où la moitié de la Riviere est remplie de rocs, pour y attendre le jour.

Le vent ne cessant pas d'être contraire, Stibbs prit le parti de tourner vers *Germi* à six heures du soir. Dans cette route il vit quarante ou cinquante Daims, & quantité d'Oiseaux à couronne, de Canards, d'Oyes, de Flamingsos, de Pintades, de *Pêcheurs du Roi*, de Pigeons, &c. Le 11, étant parti à une heure du matin, il se fit tirer par ses Nègres, & l'on avança plus que pendant le jour. Le vent fut extrêmement chaud le lendemain. C'est le tems où les Nègres brûlent leur paille, après avoir mis tous leurs grains à couvert. Le feu gagnant les grandes herbes, qui sont alors fort sèches, se répand jusques dans les bois, où il s'attache à l'écorce des arbres & consume quelquefois le tronc même. Les Anglois en eurent plus de facilité à tirer les Pintades, qui se rassembloient en fort grand nombre. Le même jour à deux heures après midi, ils leverent l'ancre avec la marée & les voiles. En passant par *Lemaine* ils acheterent une vache pour une Barre de fer.

(30) A six heures, le tems étant fort calme, ils se firent tirer au passage de *Foley*, où les rocs resserrent tellement la Riviere, qu'il n'y a de place absolument que pour un Vaisseau; encore essuie-t-il des deux côtés le frottement des branches. On jeta l'ancre un mille au-dessus de *Bruko*. Le 12, on se rendit dans l'espace de quatre heures à *Dubokonda*, pour y prendre du ris & du bled. On en partit à quatre heures du matin, pour aller mouiller deux lieues plus loin à *Preef*, qui étoit autrefois une Ville, mais que les Nègres ont abandonnée. Le 13, on avança peu, parce que le vent étoit si fort qu'on tira peu de secours de la marée. On s'arrêta quelque tems au pied d'une montagne, qu'on a nommée le Mont du Diable, où la Riviere est fort étroite, & les rives escarpées. Le 14, on jeta l'ancre à *Kutrejear*; & Stibbs salua le Comptoir, qui se présente sur la rive du Nord, de cinq coups de canon. La Riviere n'a pas moins ici de trois ou quatre brasses de profondeur dans toutes ses parties. La marée l'élève encore de quatre pieds; & sa direction, comme à l'Isle de James, est Nord & Sud. Stibbs observe que dans la dernière inondation, l'eau s'étoit élevée de quatorze pieds au-dessus de la hauteur qu'elle avoit alors dans les plus fortes marées; d'où l'on peut conclure quels avoient été ses débordemens, quoique les terres fussent alors raffermies.

En portant ses observations jusques dans les bois, Hull découvrit ici quantité de bois (31) propre à la teinture. Les Habitans le nomment *Bautey*,

(29) Voyez les Voyages de Moore p. 250. & suiv.

(30) L'Auteur fait remarquer que les détails sont ici d'une importance extrême pour la con-

noissance de la Riviere.

(31) Stibbs parle ensuite d'une grande quantité du même bois, proche de *Damafenfa*.

STIBBS.

1724.

Abondance &amp; variété d'Oiseaux.

faciles à tuer, &amp; pour quoi.

Mont du Diable.

Bois de Bautey, propre à la teinture.

STIBBS.  
1724.

mais il ne vit point d'autre arbre, ni même de plante qui méritât la moindre remarque. Il reconnut aussi que le Pays est entièrement dépourvu de bois propre à la Charpente. On n'y voit que des *Calebasses*, & des *Cotonniers* (32), qui forment un ombrage agréable, & sous lesquels les Nègres se rassemblent pour boire leur vin de Palmier. Le 15, Stibbs reçut la visite du Roi de *Kateba* (33), dans les Etats duquel le Comptoir Anglois est situé. Ce Prince ayant eu la curiosité de visiter le Vaisseau, y fut salué de cinq coups de canon. C'étoit un vieillard maigre & fort noir, mais de fort belle taille. Il étoit venu à cheval, précédé de deux Tambours, avec un cortège de vingt hommes armés de fusils, d'épées, de fleches & d'arcs, & de zagaies. Il avoit laissé le reste de sa suite à *Sami*.

Lettre de Stibbs  
au Conseil de  
Jamesfort,

Le 20 de Janvier, Stibbs laissa son Vaisseau à Kuttejar, sous la conduite de son Pilote, & remonta sur la Gambra dans la Chaloupe l'*Isle James*, accompagné des cinq Canots. Avant son départ, il avoit envoyé une Lettre au Conseil de Jamesfort, pour lui rendre compte de ses progrès. Il lui écrivoit que son espérance étoit de convaincre les incrédules, que plus on avance dans l'intérieur du Pays, plus on trouve le climat sain & temperé; que le *Slatti Defouté* (34) avoit pillé une seconde fois Barrakonda; & qu'ayant subjugué le Pays de *Woolli*, il étoit allé prendre de nouvelles Troupes dans ses Etats pour tourner d'un autre côté ses conquêtes; que deux ou trois Caravanes d'Esclaves étoient en chemin pour se rendre aux lieux du Commerce, l'une de cinq cens Esclaves, sous la conduite du *Slatti Sane Konte Madebaugh*, qui n'étoit pas venu à Kuttejar depuis le dernier Etablissement que la Compagnie avoit formé sur la Riviere; qu'il venoit dans l'intention d'observer quels avantages il avoit à se promettre du Commerce avec les Anglois, & que le peu de soin qu'on avoit apporté à fournir le Comptoir de marchandises, avoit été pernicieux jusqu'à la Nation; Stibbs ajoûtoit qu'il avoit trouvé le Comptoir très-agréablement situé, la vûe agréable & l'air excellent; enfin, que cet Etablissement méritoit plus d'estime qu'on n'en marquoit à Jamesfort.

Compte qu'il  
lui rend de ses  
progrès.

Le 27, à quatre heures du matin, on jeta l'ancre un mille au-dessus d'Arsehill, qui porte dans le Journal (35) le nom de *Maiden's Breast*, deux lieues au-dessus de Kuttejar. Stibbs étant monté au sommet avec Hull, trouva, suivant les remarques du Journal, qu'il est composé de pierre noire comme la plûpart des hautes terres qu'il avoit observées, mais qu'il y avoit peu d'apparence (36) qu'il contiât de l'or ou de l'argent. Ce Mont tire son nom d'une coutume superstitieuse des Nègres, qui ne passent jamais à sa vûe sans

Arsehill & cérémonie  
des Nègres.

(32) Moore observe que Stibbs & Hull ne s'écartoient pas bien loin des rives, sans quoi ils auroient vû des bois & de très-grands arbres entre Jamesfort & Kuttejar. Il n'y a presque pas de Ville Mandingo qui n'en ait, & à qui la superstition ne les fasse conserver soigneusement pour y danser avec beaucoup de respect & d'admiration.

(33) Moore croit que c'étoit un des Rois de *Yani*, qui se nommoit *Kateba*, car on ne connoît pas de Royaume de *Kateba*. Kute-

jar est située dans le bas *Yani*. L'Éditeur remarque que la Géographie & l'Histoire ont beaucoup souffert par des inexactitudes de cette nature.

(34) L'Auteur n'explique pas mieux ce nom.

(35) Il parle apparemment du Journal de Vermuyden.

(36) Stibbs dit qu'il remit à l'examiner à son retour, mais on ne voit pas ensuite qu'il y ait pensé.

lui tourner le derriere, en dansant, chantant, & frappant des mains, dans la persuasion que s'ils manquoient à cette cérémonie, ils mourroient bien-tôt; & lorsqu'ils voyent les Blancs y manquer, ils la remplissent pour eux. On passa la Riviere de Sami, qui étoit alors le terme du Commerce des Portugais. Cette Riviere, qui est fort grande, tombe dans la Gambra au Nord, & vient d'une Ville nommée (37) *Medina*, où la Compagnie avoit autrefois un Comptoir (38) dont l'édifice subsiste encore. Stibbs y fit acheter une vache, & leva l'ancre vers minuit. Le 22, à cinq heures du matin, il la jeta une lieue au-dessous de Krow, près d'une colline de terre rougeâtre. A deux heures après midi, il se servit d'une marée assez foible, pour faire dix milles jusqu'à sept heures du soir. Le Pays continue d'être assez uni, avec quelques collines par intervalles. Le terroir en est riche, & n'a guères d'autres Habitans que les Foulis, Peuple décent, propre, industrieux, & d'une affabilité, qui surpasse beaucoup celle des Mandingos.

Le 23, à deux heures du matin, Stibbs partit, en se faisant précéder de deux Canots; car quoiqu'on avançât beaucoup plus la nuit que le jour, la foiblesse de la marée, le vent, qui étoit toujours contraire, & la multitude des écueils, expoisoient sans cesse la Chaloupe à quelques dangers. Le courant n'étant pas plus fort que celui des Rivières d'Angleterre au milieu de l'Été, Stibbs douta que les pluies eussent été (39) fort abondantes dans la dernière saison. Il n'auroit pas mis tant de tems à gagner les chûtes d'eau si la Riviere eut été moins basse; mauvais augure pour des parties de sa navigation beaucoup plus éloignées. Le même matin, à huit heures, il jeta l'ancre à Yamyamakonda, Port au Sud de la Riviere; mais les guerres ont fait transporter de l'autre côté la Ville du même nom. Un peu au-dessous du Port, on trouve une chaîne de rocs, qui partant de la même rive occupe un tiers du Canal de la Gambra, & qui n'est couverte que de quatre pieds d'eau. Stibbs s'arrêta ici un jour entier, pour satisfaire aux demandes du Roi de Tomani qui fait sa résidence à *Sutimor* (40), Ville éloignée d'une lieue de Yamyamakonda. On convint avec lui de lui faire un présent de vingt barres, à condition qu'à l'avenir il n'exigeât plus aucun droit des Vaisseaux, & des Agens de la Compagnie.

Le 24, à trois heures du matin, on quitta le Port d'Yamyamakonda, & le soir on arriva devant *Kanubi* (41), qui est un Port au Sud, dont les guerres ont fait transporter aussi la Ville sur la rive opposée. Les Anglois furent amusés par la vûe d'une infinité de Singes sauvages, qui aboyent comme des Chiens. Ils tuèrent un Canard, & deux Oyes sauvages beaucoup plus grosses que celles d'Angleterre, armées à la jointure des ailes, d'éperons aussi longs que ceux de nos cocqs, & qui les rendent capables de battre un chien. Le Canard étoit aussi d'une espece particulière. Il avoit presque le même plumage & la même grosseur que les Oyes, les jambes, les pieds & le bec noir, avec une excrescence de chair au bec, de la longueur d'un pouce & demi. Ces deux sortes d'animaux font une nourriture délicieuse. Le mê-

STIBBS.  
1724.

Difficultés de la  
route.

Accommode-  
ment des Anglois  
avec le Roi de  
Tomani.

Especies singulier-  
res d'Oyes & de  
Canards.

(37) C'est Madkain dans la Carte.

(38) Dans un lieu nommé *Vally*, dont on a déjà parlé. Voyez la Carte & Moore, p. 115.

(39) Cela paroît contraire à ce qu'on a vû

dans la page précédente

(40) *Sutima* dans la Carte.

(41) *Danuba* dans la Carte.

STIBBS.  
1724.

me soir on avança trois lieues au-dessus de Kanubi.

Après être partis de fort bonne heure le 25, on arriva vers onze heures du matin au Port de Bafrey sur la rive Sud. Le soir on jetta l'ancre dans un autre Port nommé *Nackaway*, qui est au Nord, & qui a, deux milles plus loin, une Ville de même nom, presque uniquement habitée par (42) des Mahométans. A un demi mille du Port, sur la même rive, on aperçoit une montagne de trente toises de hauteur, qui présente un Cap rouge du côté de la Rivière.

Le 26, on continua d'avancer fort lentement avec le même vent d'Est. On se trouva, le soir, six lieues au-dessus de *Nackaway*, devant une Ville nommée *Kassankonda* (43), après avoir vû dans la route quantité de Singes, de Daims, d'Oiseaux à couronne, de Canards, d'Oyes, de Pintades, de Perdrix, &c.

Port de Fatatenda, sans maisons.

Le 28 à midi, on jetta l'ancre à *Fatatenda* (44), Port sans maisons, comme un grand nombre d'autres, qui appartiennent à quelque Ville voisine, & qui ne servent qu'au débarquement. Celui de *Fatatenda* dépend de *Setiko*, Ville qui en est à trois lieues. Le Roi de *Woollu* ou *Woolley* fait sa résidence à *Kuffana* (45), Ville éloignée de trente milles au Nord. *Stibbs* n'eut pas plutôt jetté l'ancre, qu'il tira cinq coups de canon, signal dont il étoit convenu avec le *Slatti Mamadu*, qui lui avoit promis de le joindre dans ce lieu, & de lui procurer un Pilote pour le conduire aux chûtes d'eau. Mais de peur que le bruit du canon ne fût pas entendu, il envoya son Interprète à *Setiko* pour informer *Mamadu* de son arrivée. Ce *Slatti* ou *Sleti* (46) vint le soir à bord, sans amener le Pilote, qu'il avoit laissé malade à la Ville. Il confirma la nouvelle du pillage & de la destruction de *Barrakonda*; ce qui ne fit pas perdre à *Stibbs* le dessein d'y laisser sa Chaloupe pour le Commerce.

Récits par lesquels on tâche de rebûter *Stibbs*.

Dans toutes ses informations il ne trouva personne qui connût des Villes ou des Ports au-dessus de *Barrakonda*. Les uns prenoient ce lieu pour le bout du monde; d'autres ne se figuroient, au-delà, que de vastes déserts, habités par des Bêtes farouches. Enfin, d'autres croyoient que le Pays appartenoit à des Nations barbares, dont il étoit fort dangereux d'approcher, & conseilloient aux Anglois de ne pas aller plus loin. *Mamadu* même, qui avoit une partie de ses parens dans cette Contrée, ne sçavoit ni dans quels lieux ils vivoient, ni à quelle distance de *Barrakonda*; & tous s'accordoient à déclarer à *Stibbs*, qu'il ne falloit point espérer de trouver des provisions sur la route. Il se détermina, dans cette crainte, à faire apporter du riz de *Prye*, où il est à fort bon marché. Ce fut à *Fatatenda* qu'il vit le *Par de Sangos*, ou l'arbre de sang, que les Mandingos nomment *Kano*, & dont ils font leur *Balaso*, instrument de musique. Il est assez commun au long de la Rivière, mais il n'a nulle part tant de grosseur qu'à *Fatatenda*. Le bois en est fort dur & d'un beau grain. Il se polit parfaitement; on assure que la vermine n'en approche jamais.

Par-de-Sangos, ou Arbre de sang.

(42) L'Auteur entend toujours par là les Mandingos.

(43) *Cassinonda* dans la Carte.

(44) Les Anglois y établirent en 1732 un Comptoir qui fut abandonné en 1735.

(45) *Kankade* dans la Carte.

(46) Enfin l'on apprend ici par une Note de l'Auteur que *Sleti* ou *Slatti* signifie la même chose qu'*Alquier*, ou *Alkair*, c'est-à-dire Chef d'un lieu.

Le 29 à une heure du matin, Stibbs se rendit dans l'espace de cinq heures à Prye, pour y prendre lui-même le riz qu'il avoit demandé. Quoique tout le monde l'assurât qu'il ne falloit compter sur aucune provision au-dessus de Barrakonda, ces discours lui étoient d'autant plus suspects, qu'à chaque Port on s'étoit efforcé de l'effrayer par de vaines craintes, & de l'arrêter pour le Commerce. Le Port de Prye est situé à trois lieues de Fatatenda, sur la rive Sud de la Riviere de Kantor. Il n'a pas de maisons qui n'en soient éloignées de trois lieues; mais un petit Ruisseau, qui en est fort proche, fournit quantité de petits Poissons qui ressemblent à l'Eperlan. Stibbs envoya un Canot, pour examiner le sable. Les troncs d'arbres & d'autres embarras, ne permirent pas d'y pénétrer fort loin.

STIBBS.  
1724.

Le 31, après avoir chargé une médiocre provision de ris, on alla jeter l'ancre huit milles au-dessus de Prye. Le lendemain, on arriva dans l'espace de cinq heures à *Samatenda* (47) sur la rive du Sud. C'est encore un Port sans maisons, avec un petit Canot pour y traverser la Riviere. Quoiqu'elle y soit assez large, son cours est embarrassé par un grand nombre d'arbres qui y tombent insensiblement de ses bords. La terre est basse du côté du Sud. Elle s'élève au contraire sur l'autre rive, & deux ou trois milles au-delà du Port elle forme une colline qui régné environ deux lieues au long de la Riviere. A huit heures du soir, on mouilla, huit lieues au-dessus de *Samatenda*; &, pendant toute la nuit, on n'entendit que les cris affreux des Eléphans, des Chevaux marins & des Crocodiles.

Divers Ports  
sans maisons.

Le 2 de Février, on avança depuis trois heures du matin jusqu'à 7, qu'on jeta l'ancre au-dessus du Port de (48) Kouffar, qui est encore sans Ville & sans maisons. Là, Stibbs observe que faute de Canots les Nègres passent la Riviere sur un Radeau, composé de canes & d'écorce d'arbre. Il vit tout à la fois quatre hommes sur une de ces machines. Quatre milles au-dessous de Kouffar, on trouve une basse, qui partant de la rive du Sud occupe presque entièrement la Riviere, & qui n'a pas plus de quatre ou cinq pieds d'eau. On se remit en mouvement l'après-midi, avec peu de secours de la part de la marée, quoiqu'elle se fût élevée de deux pieds au long des rives. Une lieue au-dessus de Kouffar, on passa devant un autre Port nommé (49) *Yabutenda*. La rive du Sud, entre ces deux Ports, est une montagne continuelle, qui s'élève perpendiculairement de la Riviere. Du côté du Nord, on découvre une belle Plaine, & un grand Lac au milieu (50).

Port de Kouffar.

Port d'Yabutenda.

Après avoir fait huit milles, Stibbs jeta l'ancre à huit heures du soir, sur onze pieds d'eau, au-dessus d'une basse qui occupe les trois quarts du Canal, & qui n'a que cinq ou six pieds d'eau. Le reste de la Riviere, du côté du Sud, est rempli de rocs, entre lesquels on trouve jusqu'à dix pieds d'eau, mais trois ou quatre seulement au-dessus.

Le 3, on arriva, vers huit heures du matin, une lieue au-dessus du Port de *Barrakonda*, sur deux brasses & demie d'eau; & dans l'après-midi on n'eut besoin que d'une heure pour se rendre devant cette Ville. Stibbs ayant commencé par mesurer la Riviere lui trouva cent trente toises de largeur,

Barrakonda en-  
fermée dans ses  
ruines.

(47) *Sama* dans la Carte.

(48) Cette place n'est pas dans la Carte.

(49) *Jabo*, dans la Carte.

(50) La Carte ne le marque pas : voyez les voyages de Moore, p. 226.

STIBBS.  
1724.

sur deux ou trois brasses de profondeur. La hauteur des rives étoit d'environ vingt-cinq pieds. Barrakonda ne s'étoit pas relevé de ses ruines. Les Anglois auroient eu peine à distinguer le lieu où la Ville avoit existé, si le Pilote Nègre ne leur en avoit fait appercevoir quelques traces. Stibbs étant descendu au rivage y découvrit des vestiges d'Eléphants & d'autres bêtes farouches. Il vit aussi les restes de quelque Festin des Nègres, c'est-à-dire, des cranes & des os de Chevaux marins & de Crocodiles. L'herbe aux environs de Barrakonda n'avoit pas moins de douze ou treize pieds de hauteur, mais elle étoit aussi sèche que du foin.

Stibbs monta sur un arbre, d'où il découvrit un Eléphant sauvage, qui marchoit lentement à deux ou trois cens pas de lui. Dans l'espace de quatre ou cinq milles, le Pays n'offroit pas la moindre colline; mais il s'éleve insensiblement, & borne l'horison à cette distance sans cesser de paroître une belle plaine. Stibbs s'étant proposé de laisser ici la Chaloupe, sous le Capitaine Trevisa, pour l'exercice du Commerce, tira plusieurs coups de canon qui devoient servir de signal à l'Alkade & aux Habitans. La nuit suivante il fut impossible aux Anglois de prendre le moindre repos, au milieu des cris d'une infinité de Crocodiles, de Chevaux marins, de Loups & d'autres Bêtes sauvages. L'Interprète fut envoyé le lendemain avec quelques Gromettes, pour chercher l'Alkade, qui ne s'étoit point encore présenté. Ils l'amenerent dans le cours de l'après-midi. Stibbs apprit de lui, qu'il étoit arrivé à *Jab* (51) plusieurs Marchands avec de l'or, des Esclaves & de l'Ivoire. La Ville de *Jab*, où l'Alkade faisoit sa résidence, est à neuf milles de la Riviere au Nord, & s'étoit fortifiée des ruines de Barrakonda.

Le même jour à midi, tous les Nègres à gages, qui se nomment *Gromettes*, vinrent déclarer en corps au Capitaine Stibbs qu'ils ne vouloient pas avancer plus loin sur la Riviere, parceque personne n'avoit jamais remonté plus haut, & qu'on étoit sans doute au bout du monde. Le plus sensé représenta au Capitaine que s'il y avoit quelque Pays au-delà, il ne pouvoit être habité que par des Nations barbares; & comme il n'ignoroit pas que les Anglois alloient à la découverte de l'or, il parut craindre qu'ils ne le forçassent de s'engager trop loin dans les terres avec ses Compagnons. Après quantité de raisonnemens, Stibbs obtint d'eux qu'ils iroient aussi loin que lui par eau, & leur promit de ne les jeter dans aucun péril qu'il ne partageât sans cesse avec eux. Le traité fut ratifié avec quelques bouteilles d'eau-de-vie, qui produisoient toujours l'effet de la persuasion sur les Nègres. Le 5 après midi, on vit arriver sur le bord de la Riviere les Marchands de *Jab*. Stibbs après une longue dispute, fut obligé de contracter pour dix Esclaves, à vingt-trois barres par tête, pour engager les Marchands à vendre leur or & leur Ivoire. Son principal motif, dans un marché si défavantageux, étoit l'offre qu'un Marchand Nègre, nommé *Gaye*, lui faisoit à cette condition, de le conduire jusqu'à *Tinda*, où il avoit sa demeure & sa famille.

Le lendemain, Stibbs ayant appris qu'il y avoit à quatre milles au Sud une Ville du Royaume de *Kantor*, envoya faire son compliment, accompagné d'un flacon d'eau-de-vie, à l'Alkade de ce lieu. Mais dans l'intervalle, il

(51) *Jab* n'est pas dans la Carte, on le prendroit pour le *Jaye* de *Jobson*, si les distances n'étoient pas fort différentes.

s'éleva

Propositions de  
Commerce avec  
l'Alkade.

Les Nègres de  
Stibbs refusent  
de passer Barra-  
konda.

Il les fait rentrer  
dans la soumit-  
tion.

s'éleva des difficultés au sujet de ses marchandises, que les Nègres ne trouverent pas bien assorties, & pour lesquelles ils ne voulurent donner que trois Esclaves. Ce contre-tems fit perdre aux Anglois le guide qui devoit les conduire à Tinda.

Enfin Stibbs partit avec ses cinq Canots, & laissa la Chaloupe à Barrakonda. Dans l'espace de trois heures, il fit deux lieues sans trouver aucun obstacle dans le Canal. Le 7 au matin, il continua d'avancer avec la même confiance; mais une demie heure après, il heurta rudement contre un banc de sable au milieu de la Riviere. Cependant il se dégagea aussi-tôt, en prenant au Sud, où il trouva sept pieds d'eau. Une lieue plus loin, il arriva à la vûe de la cataracte ou de la chute d'eau, qui traverse entièrement la Riviere. On eut besoin de tout le reste du jour pour faire monter les Canots. Cette chute, qui n'est qu'à trois lieues de Barrakonda, est la première qu'on rencontre dans le Voyage de Tinda. Elle est composée de rocs, dont Stibbs fait la description suivante.

Il sort de la rive du Nord une couche de rocs, qui occupent le tiers du Canal, & qui avoient alors environ dix pieds de hauteur au-dessus de la surface de l'eau. Leur extrémité étant perpendiculaire devient la rive même, du côté du Nord. De l'autre côté il paroît une autre couche de rocs unis, qui s'avance aussi jusqu'au tiers du canal, & sur laquelle il passe environ dix pouces d'eau. Entre ces deux masses, le lit de la Riviere est bouché par quantité de gros rocs séparés, qui ne sont couverts que d'un pied d'eau, & qui sont mêlés avec tant de confusion, que malgré la profondeur des intervalles, qui est de dix, onze & douze pieds, le passage est véritablement impossible. Les courans étant d'ailleurs fort rapides, il fallut attendre la marée (52), qui sert sinon à repousser, du moins à rompre leur force, & qui, dans le tems où l'on étoit alors, rendoit l'eau comme dormante, & donna beaucoup de facilité à faire passer les Canots sur les rocs. Stibbs est persuadé que dans un autre tems l'entreprise surpasseroit les forces humaines. D'ailleurs le passage, contre la couche de rocs qui vient de la rive du Nord, est si étroit, que le plus large des cinq Canots touchoit des deux côtés. La Riviere dans cet endroit n'a pas moins de cent soixante toises de largeur entre ses bords naturels. Au-dessous de la cataracte, la profondeur de l'eau étoit de trois & quatre brasses. Au-dessus, Stibbs fut surpris de ne trouver qu'une brasse & demie. Il sembloit que la Riviere étant contrainte dans son cours y devoit être plus profonde.

Après avoir passé cette fameuse barriere, il trouva une demie lieue au-dessus, un grand roc, couvert d'huitres, mais d'un goût fade & insipide. A huit heures du soir, il arriva près d'une basse, ou d'un gué de sable, qui n'a pas plus de quatre pieds d'eau. A neuf heures, il jeta l'ancre, sur neuf pieds d'eau, pour y passer la nuit; mais son repos fut continuellement troublé par le bruit des Chevaux marins, dont la hardiesse alloit si loin, que pour les effrayer, on fut réduit à tirer plusieurs coups de mousquet. Il y en avoit de si grands, que ne pouvant passer sous les Canots, ils frapportoient le fond d'un coup de dent, & les mettoient chaque fois en danger d'être renversés.

(52) Moore admire beaucoup que la marée remonte si loin dans la Gambia, & ne con-

noît pas, dit-il, d'autre Riviere où la même chose arrive.

STIBBS.

1724.

Stibbs part avec  
ses cinq Canots.Chûte d'eau ou  
Cataracte de Bar-  
rakonda.

Sa Description.

Route de Stibbs  
au dessus de la  
cataracte.

STIBBS.

1724.

Terrible obstacle  
qui l'arrête.

On continua d'avancer le lendemain, mais on trouva bien-tôt l'eau si basse, qu'on desespéra de pouvoir pousser la navigation pendant la nuit. On rencontra le même jour deux gués, dont le premier n'avoit que trois pieds & demi d'eau dans sa plus grande profondeur. Le second, qui est une lieue plus loin, barre la Riviere d'un bord à l'autre, & se montre à découvert dans plusieurs endroits. Après des efforts inutiles pour le passer, Stibbs monta sur la rive, qui a dans cet endroit quarante pieds de hauteur, & promenant sa vûe sur le Canal, il remarqua que cet écueil duroit l'espace d'un demi mille. Il est à six lieues de Barrakonda. La largeur de la Riviere augmentant à mesure que sa profondeur diminue, elle n'a pas, dans cet endroit, moins de cent soixante dix toises. Pendant la nuit les Anglois furent extrêmement incommodés par les Mouches, qu'ils nomment Musquitos, ou Mosquites; le jour ils en avoient à redouter une autre espece, qu'ils appellent *Éléphants*, ou Mouches de Jalofs.

Efforts qu'il fait  
pour le surmon-  
ter.

Le 9, Stibbs entreprit avec de nouveaux efforts de passer la basse. Ses gens sonderent de tous côtés avec leurs avirons; mais loin d'y trouver plus de facilité, ils s'aperçurent que l'eau baissoit à mesure qu'ils trouvoient le moyen d'avancer. Elle n'avoit plus que vingt-six pouces. Dans cette extrémité, Stibbs prit la résolution d'abandonner ses deux grands Canots, & de continuer, s'il étoit possible, sa navigation avec les petits. Le 10, il tenta de trouver un passage avec le Canot nommé la *Gambra*, qui ne tiroit que seize pouces d'eau; mais il en perdit bien-tôt l'espérance.

On ne peut faire  
passer que le plus  
petit Canot.

Le lendemain, il fit décharger le Canot nommé la *Découverte*. C'étoit le plus petit; & lorsqu'il fut absolument vuide, il ne tiroit que douze pouces d'eau. L'espérance du Capitaine étoit de le faire passer à force de bras, & de s'occuper de l'autre côté de la basse à faire quelque découverte, en attendant que les autres Canots pussent découvrir un passage. Hull & Drummond, secondés de tous les Gromettes, car Stibbs se trouva fort incommodé, parvinrent enfin au-delà des basses avec la *Découverte*; & s'avançant jusqu'à la montagne de Matlok Tar (c'est ainsi qu'ils la trouverent nommée dans leur Journal) ils commencerent à retrouver six pieds d'eau. Ces apparences se soutinrent si heureusement, qu'ils tomberent ensuite sur dix-huit pieds; & la Riviere se resserrant jusqu'à soixante toises, ils se promirent beaucoup de l'avenir.

I s'avance jus-  
qu'à la seconde  
cataracte.

Le même jour, à quatre heures après midi, ils passerent Matlok Tar; & s'étend avancés une lieue plus loin, ils rencontrerent non-seulement une autre basse, mais encore une seconde chute d'eau. Après quelques essais inutiles, la nuit les obligea d'attendre jusqu'au lendemain, & dès la pointe du jour, le premier effort fut accompagné de tant de bonheur, que passant sans toucher au sable ni aux rocs, ils se retrouverent au milieu du Canal sur quatre ou cinq pieds d'eau. Cependant quelques Habitans, qui se présenterent sur les rives, leur annoncerent d'autres rocs, qui leur boucheroient bien-tôt le passage. Ils arriverent auparavant à quelques bancs de sables, deux lieues au-delà de Matlok Tar; mais le milieu du Canal leur donnant toujours trois pieds d'eau, leur principale crainte vint du grand nombre d'Éléphants qu'ils aperçurent sur le bord de la Riviere.

Stibbs, qui étoit demeuré derriere avec les autres Canots, reçut avis de

*Trevifa*, Commandant de la Chaloupe, que le Commerce languissoit à Barrakonda, & qu'on y manquoit de provisions. Le 14, un autre Messager parti de Kuttejar, lui apprit que l'Equipage de son Vaisseau étoit affligé de diverses maladies. Ces fâcheuses nouvelles furent compensées par des événemens plus heureux. La Lune ayant changé, il observa que dès le jour précédent la marée avoit fait monter l'eau de six pouces. Cette nouvelle lui fit espérer de pouvoir rejoindre le Canot qui l'avoit devancé. Le 15, il vit revenir Hull & Drummond, qui après s'être avancés l'espace de six lieues, s'empressoient pour lui venir raconter qu'ils avoient trouvé autant d'eau qu'ils en pouvoient souhaiter. Sur ce récit, il résolut de mettre à profit dès le lendemain la faveur des marées, qui avoient alors toute leur force. Sa santé s'étoit rétablie. Il entreprit de faire passer le Canot nommé le *Royal Afrique*, en le déchargeant, à l'exemple du premier, & de s'avancer accompagné de deux autres, ne laissant ainsi que le Chandos après lui. Mais cette entreprise ne lui ayant pas réussi, il recharga le *Royal Afrique*, & se réduisit à passer avec le Canot nommé la *Gambra*, pour suivre la *Découverte*. Il s'y mit, avec Hull, deux autres Anglois, dix Gromettes, une femme, & deux Garçons de service. Drummond fut renvoyé à Barrakonda, pour y conduire les trois autres Canots, avec l'Interprète & le reste des Nègres, qui avoient absolument refusé d'aller plus loin. Il avoit ordre de les congédier en y arrivant.

Dès le même jour à midi, Stibbs se trouvant avancé d'une lieue relâcha sur la rive du Sud, pour laisser passer la grande chaleur du jour. Ensuite il continua de s'avancer heureusement jusqu'à la seconde chute d'eau, où il fut arrêté quelques momens par le banc de sable, qui est au-delà de Matlok Tar, sur lequel il ne se trouvoit alors que deux pieds d'eau. Il y vit un Radeau d'écorce, qui servoit aux Habitans pour se rendre de la rive du Nord dans une Ville du Royaume de Kantor, nommée *Kurbambey*, qui est à trois milles de la Riviere, derriere la montagne de Matlok Tar. Ayant passé la chute d'eau à quatre heures après-midi, il fit dix milles jusqu'à neuf heures du soir, qu'il jeta l'ancre au milieu du Canal, sur cinq pieds d'eau; mais ce ne fut pas sans avoir rencontré plusieurs basses, qui n'avoient que deux ou trois pieds d'eau. Ainsi l'on peut dire que la Riviere est guéable dans toute cette étendue; ce qui fait comprendre pourquoi les Nègres n'y ont pas de Canots. La raison que l'Interprète & les autres Gromettes avoient donnée pour justifier leur retour à Barrakonda, étoit la crainte d'être taillés en pieces par les Habitans du Pays; & Stibbs les ayant envoyés de divers côtés pour acheter de la volaille & des œufs, ils prétendoient que cette menace leur avoit été répétée plusieurs fois. Mais au contraire, les Anglois ne trouverent que de la douceur dans tous ces Peuples; ce qui leur fit juger que leurs Nègres rebutés des fatigues du Voyage, avoient eu recours aux fictions pour déguiser leur paresse & leur lâcheté. Cependant lorsqu'ils relâchoient sur l'une ou l'autre rive, la prudence les faisoit toujours demeurer sur leurs gardes.

Le 18 à six heures du matin, ils passerent devant une montagne fort escarpée, du côté du Sud. La perspective du Pays leur parut charmante. Un mille au-dessus de la montagne, & du même côté, ils virent un Port, avec

STIBBS.

1724.

Stibbs reçoit de fâcheuses nouvelles.

Son courage augmente. Il passe avec deux Canots &amp; renvoie les autres.

Il passe la seconde cataracte.

STIBBS.  
1724.  
Rétrecissement  
du Canal.

Eléphants qui  
passent à gué.

un Radeau d'écorce pour passer à *Tendakonda*, Ville à deux ou trois milles de la Riviere. Ensuite le Canal se rétrécit si fort, que Stibbs ne l'avoit point encore vû si étroit. A peine avoit-il quarante-deux toises de largeur. Mais il avoit par-tout sept pieds d'eau; & la distance entre les bords naturels étoit d'environ cent trente-trois toises, dont la plus grande partie étoit remplie de sables secs. Plus loin, cinq gros Eléphants passerent à gué fort près des Canots, sur une basse, qui n'avoit dans quelques endroits que seize pouces d'eau. On n'avoit fait que deux lieues; mais Stibbs fit relâcher à onze heures pour se garantir d'une chaleur excessive. Deux Nègres passant la Riviere à gué lui apportèrent quelques Poules.

Tourterelles  
d'eau, nommées  
*Hekati*.

Saules & Canards qui se retiennent entre ces arbres.

Troupeaux de  
Singes.

A cinq heures après midi, il avança une lieue plus loin, jusqu'au pied d'un mont escarpé qui se présente sur la rive du Sud. Ici la Riviere tourne tout d'un coup à l'Est. Les Anglois trouverent dans ce lieu quantité de Tourterelles, de l'espece qu'on nomme *Hekati* (53) en Amérique, & qui habitent ordinairement les bords des Lacs & des Rivieres. La chair en est excellente. On jeta l'ancre à neuf heures du soir, après avoir fait huit milles dans le cours de l'après-midi. Le 19, à six heures du matin, on cotoya quantité de basses, à la vûe d'une haute montagne qui borde la rive du Nord. Stibbs observa ici quantité de Saules au long des bords. Il vit aussi (54) du Tabac, que les Nègres cultivent, & qui n'est pas sauvage comme Vermuyden l'assure dans son Journal. Les Saules servent de retraite à des troupeaux entiers de gros Canards, d'une espece singuliere, qui prennent plus de plaisir à courir au long des rives entre ces arbres, qu'à voler, ou à plonger dans la Riviere. Il en sortoit quelquefois trente ou quarante ensemble; & leur course étoit si prompte, qu'elle surpassoit la vitesse des Rameurs. Stibbs s'étant arrêté à neuf heures mesura en un endroit fort étroit du Canal, auquel il ne trouva que cinquante-huit toises de largeur. La profondeur de l'eau y étoit de six pieds. C'est à cet endroit qu'on a donné le nom de troisième cataracte, quoique le passage soit libre au milieu. Mais le côté du Nord est occupé par un grand roc qui s'avance presque à la moitié de la Riviere, & qui s'élevoit alors de neuf pieds au-dessus de l'eau. Le côté du Sud n'offre qu'un sable aride. Stibbs vit de grands troupeaux de Singes. On fit une lieue dans l'après-midi, & l'on fut obligé de retourner de quelques toises à l'entrée de la nuit, pour jeter l'ancre en assez grande eau. C'étoit de nouvelles basses qui formoient l'obstacle, & qu'on eut le lendemain beaucoup de peine à passer. Elles n'avoient dans les endroits les plus profonds que treize ou quatorze pouces d'eau. Une lieue plus haut, on gagna la rive pour s'y rafraîchir sous une haute montagne qui bordoit la Riviere au Sud. Les Habitans continuerent de se présenter avec des alimens, & passoient le gué pour suivre les Canots, à mesure qu'ils les voyoient changer de rive. Mais ils n'avoient point d'ivoire ni d'Esclaves pour le Commerce.

A quatre heures après midi, après avoir fait une lieue, on fut arrêté par

(53) Moore observe que ces fortes de Tourterelles multiplient près des Lacs d'eau fraîche; d'où il conclut qu'il y a quelque Lac près de ce lieu.

(54) C'est ici la première fois que Stibbs

nomme *Vermuyden*. On est persuadé que c'étoit le principal guide de sa route, sur-tout pour la découverte des mines d'or, & que c'est toujours Vermuyden qu'il faut entendre lorsqu'il parle du Journal.

de nouvelles basses, qui causerent beaucoup d'embarras jusqu'au lendemain. Elles ont, du côté du Nord, une haute montagne qui s'avance jusqu'à la Riviere, & du côté du Sud une grande plaine. Le 21, Stibbs fut occupé à chercher un Canal au milieu de toutes ces basses. Il fit descendre sur la rive *John Hodges*, son Serrurier, accompagné d'un Nègre, avec ordre de s'avancer par terre pour découvrir l'embouchure de la Riviere d'Yorck, qui suivant le Journal (55) de 1661, devoit être à dix-sept lieues de Barrakonda, quoique suivant son propre calcul, Stibbs crût n'en avoir pas fait moins de vingt-quatre. Tous les efforts qu'il fit jusqu'à midi, pour passer les basses, réussirent d'autant moins que le sable étant fort mobile, il étoit impossible d'y fixer le pied pour aider au mouvement des Canots. Ces basses, qui mettent un obstacle invincible aux découvertes, sont à cinquante-neuf milles de Barrakonda, près d'un lieu où la Riviere tourne tout d'un coup au Sud. Du côté du Nord, elle a pour rive une haute montagne; & de grandes plaines, au long du bord opposé. Stibbs se réduisit à faire des observations sur les monts voisins & sur le sable des petits courans, comme il avoit fait sans cesse dans toute sa route; mais il ne nous apprend pas quel en fut le succès.

Les Habitans, qui ne se lassoient pas de lui apporter des vivres, l'assurèrent qu'il n'étoit qu'à une petite journée de Tinda par terre; mais quand il auroit pû vaincre les difficultés qui l'arrêtoient, ils lui déclarèrent qu'il en restoit de plus insurmontables, & qu'il ne falloit pas espérer d'aller par eau jusqu'à Tinda dans cette saison. Ils lui offrirent de l'y accompagner, s'il vouloit revenir après les premières pluies & s'établir parmi eux. Dans cette supposition, ils lui promirent de tuer des Eléphants, & de préparer d'autres marchandises pour le Commerce.

Il lui restoit l'espérance que Hodges auroit découvert la Riviere d'Yorck, sur quelques récits mal ordonnés que les Nègres lui faisoient d'une Riviere qu'ils nommoient *Kabong*. Mais, après avoir suivi la rive, l'espace de quatre ou cinq lieues, Hodges revint le soir, & déclara qu'il n'avoit rencontré de l'un & de l'autre côté de la Gamba, aucune Riviere qui ne fût sèche, comme on en avoit déjà vû plusieurs. Il confirma aussi le témoignage des Nègres sur l'état présent de la Gamba. Il en avoit sondé les gués dans divers endroits; & Stibbs, qui avoit pris la peine de s'avancer lui-même à pied, avoit observé que les basses croissoient de plus en plus. La largeur de la Riviere étoit d'environ cent soixante toises, & le peu d'eau qu'elle avoit se trouvant répandue dans un si grand Canal, il étoit impossible qu'il lui restât beaucoup de profondeur. Stibbs ne parle plus ici de marée; & l'on doit avoir été surpris qu'il en ait parlé depuis Barrakonda, après avoir lû tant de fois dans les Relations précédentes, qu'elle ne remonte pas au-delà de cette Ville (56).

Le Pays, du côté de Kantor, c'est-à-dire au Sud, lui parut fort bien peuplé, avec de petits Villages répandus à certaines distances. Mais il ne vit aucune habitation à moins d'une lieue de la Riviere. Du côté du Nord, on

(55) C'est celui de Vermuyden, comme on s'en assurera bien-tôt par une circonstance qui a rapport à celle-ci.

(56) Pour expliquer cette contradiction,

il faut supposer, comme on l'a lû ici plusieurs fois, qu'elle est trop foible pour aider au mouvement des Barques.

STIBBS.

1724.

Nouvelles basses, qui arrêtent Stibbs.

Efforts inutiles pour les passer.

Offres qu'il re-  
çoit des Habitans

On ne retrouve  
point la Riviere  
d'Yorck.

Qualité du Pays.

STIBBS.  
1724.

n'aperçoit point de Villes ni d'Habitations jusqu'à Tinda. Les Anglois trouverent ici quantité de gibier, & sur-tout un grand nombre de Perdrix, qui ont sur l'estomach une tache ronde, couleur de tabac, de la grandeur d'un écu. Leur chair est excellente, mais elles sont fort difficiles à tirer.

Hardieffe des  
Chevaux marins.

Stibbs observe qu'à mesure qu'on remonte la Riviere, on trouve les Chevaux marins en plus grand nombre & beaucoup plus hardis, particulièrement dans les intervalles des basses, où l'eau étant plus profonde ils peuvent plonger tout d'un coup lorsqu'ils sont surpris sur le sable. Il en blessa souvent de plusieurs coups de fusil, jusqu'à voir l'eau teinte de leur sang; ce qui ne les empêchoit pas de s'élaner dans la Riviere, & de reparoître à quelque distance, en poussant de l'eau par les narines, en grinçant les dents, & faisant entendre leurs hennissemens avec beaucoup de fureur.

Une autre remarque de Stibbs, c'est qu'il trouva six montagnes entre Barrakonda & la Riviere d'Yorck, deux au Nord & quatre au Sud, quoique le Journaliste de 1661 n'en marque que deux, & qu'il les mette toutes deux du côté du Sud.

Stibbs retourne  
à Barrakonda.

Le 22, après les nouvelles tentatives, qui ne firent trouver que dix pouces d'eau dans les endroits les plus profonds, Stibbs prit, malgré lui, la résolution de retourner sur ses traces. Ayant levé l'ancre à midi, il fit dix milles jusqu'au soir; & l'obscurité le força de s'arrêter, près de quelques basses, qu'on ne peut passer que pendant le jour. Il les passa le lendemain, & tombant à l'embouchure de la Riviere de Simatenda, il alla jeter l'ancre vis-à-vis un petit mont rougeâtre qui se présente du côté du Nord. Il avoit fait six lieues dans le jour. Le 24, il fit ses recherches & ses observations dans la montagne, d'où il rapporta quelques essais de minéral. Elle n'est qu'à dix lieues de Barrakonda. Vers midi, il arriva au mont de Marlok Tar, & ce ne fut pas sans difficulté qu'il passa les basses. L'ancre fut jettée le soir immédiatement au-dessus de la grande cataracte, à trois lieues de Barrakonda, pour y attendre le jour & la marée. Stibbs ne trouva pas que le bruit fut plus grand que celui de la Tamise au Pont de Londres. On avoit fait environ six lieues, & Stibbs avoit tué en chemin un *Guana*, long de cinq pieds.

Il repasse la  
cataracte.

Le 25, à la pointe du jour, on passa la cataracte, & l'on arriva vers neuf heures à Barrakonda. Stibbs y trouva sa Chaloupe & ses trois Canots en bon ordre. Il y reçut des nouvelles de Robert Plunquet, nouveau Gouverneur de Jamesfort, & de plusieurs changemens qui s'étoient faits dans le Conseil. Trevisa, Capitaine de la Chaloupe, n'avoit acheté dans son absence que cinq Esclaves, avec une petite quantité d'or & d'ivoire. On se détermina bien-tôt à retourner directement à Jamesfort. Le départ ne fut pas rejeté plus loin qu'au jour suivant. Mais à peine eut-on levé l'ancre, que la Chaloupe l'*Isle James* heurta rudement contre le fond. On fut obligé de la fouler d'une partie de son poids, en attendant la marée, quoiqu'elle ne tirât pas plus de quatre pieds & demi d'eau. L'obstacle étant levé à trois heures après midi, on arriva vers minuit à une lieue au-dessous de *Kuffano*, où l'on s'arrêta jusqu'au jour.

Changement du  
Gouverneur de  
Jamesfort.

Basses de Kuffano.

Il auroit été dangereux d'y passer dans les ténèbres. On y trouva une basse, formée par des sables qui partent de la rive du Nord, & qui occupent les trois quarts de la Riviere. A peine avoit-elle quatre pieds d'eau. Le reste

du Canal est rempli de grands rocs, dispersés sous l'eau sans aucun ordre, à deux pieds de la surface; de sorte qu'il ne s'y offroit point de passage, quoiqu'il n'y ait pas moins de huit ou neuf pieds d'eau entre les rocs. Comme on n'avoit pas remarqué cet écueil en remontant, Stibbs jugea combien la Riviere devoit avoir baissée depuis son passage. Il profita du retardement pour dépêcher par terre un Messager à Kuttejar, avec des Lettres pour Jamesfort, en réponse à celles qu'il avoit reçues à Barrakonda. Il y rendoit compte des événemens de son Voyage, des difficultés qui l'avoient forcé de retourner, & des apparences de métal qu'il avoit trouvées dans les montagnes, sans oser décider si elles annonçoient de l'or, parce qu'il n'avoit pas eu les commodités nécessaires pour mettre le (57) minéral à l'épreuve.

Le 27, ayant voulu forcer le passage, la Chaloupe heurta encore, & Stibbs impatient d'une navigation si lente laissa un Canot pour la secourir, & se hâta de gagner Kuttejar. A midi, il passa devant Samatenda. Le soir il jeta l'ancre à Fatatenda. Le 28, étant arrivé à *Nakkaway*, il entreprit de faire ses recherches ordinaires sur la montagne. Il ne rend aucun compte de ses Observations métalliques (58); mais étant monté fort haut, il découvrit, près du sommet, la retraite d'un Lion. Cette remarque fut confirmée aussitôt par les rugissemens de l'animal même, qu'il entendit à fort peu de distance. Le lieu étoit solitaire, trois quarts de mille au-dessus de la plaine, sur un côté de la montagne qui pendoit en précipice. L'espace ne laissoit pas d'être assez grand, & la situation du terrain fort commode; mais l'accès en étoit difficile. Stibbs & ses gens observerent les traces du Lion, ses pas, ses excréments, & quelques-uns de ses crins. Ces animaux sont communs dans le canton; mais Stibbs n'en avoit découvert aucun dans les bois, quoiqu'il y eut vû souvent de très-grands Loups. Le soir, il alla mouiller un peu au-dessous d'*Yamyamakonda*.

Il arriva le 2 de Mars à Kuttejar, où il retrouva son Vaisseau & son Pilote. Mais la plupart de ses Matelots étoient malades, & la mort en avoit enlevé un. Le 4, il vit paroître la Chaloupe l'Isle James, qui avoit évité fort heureusement ce danger. Rien ne l'arrêtant à Kuttejar, il en partit le 8. Le soir il passa devant Dubotenda; il jeta l'ancre vers minuit à un mille de Bruko; & le neuf ayant traversé le Pas, ou le passage des Foulis, il arriva aux Isles Sappos. Le 10 au matin, il fit quelques essais, sur le Mont de Kaffan. Le 13 à midi, il jeta l'ancre au Port de Joar, où il retrouva *Craigne & Perry*, deux Capitaines d'Interlope, qui avoient acheté un assez grand nombre d'Esclaves; mais qui en avoient perdu dix-sept, quelques jours auparavant, dans une révolte où leur propre vie avoit été fort en danger. Trois lieues au-dessus de Joar il avoit vû un troupeau de deux ou trois cens Eléphans, qui venoient boire sur la rive, & qui formoient une nuée de poussière, que l'Auteur compare à la fumée d'une Verrerie. En quittant Joar, le 15, il vit une autre troupe de ces monstrueux animaux, qui traversoient la Riviere à la nage, un quart de mille au-dessous du Vaisseau. Enfin le 22,

STIBBS.

1724.

Stibbs dépêche à Jamesfort.

Stibbs laisse sa Chaloupe derrière lui. Il trouve une tanière de Lion.

Il rejoint son Vaisseau à Kuttejar.

Il arrive à Jamesfort.

(57) Dans sa Lettre, Stibbs marque nettement que le Journaliste de 1661 est Vermuyden.

(58) L'Auteur, ni Moore, ne nous ap-

prennent pas ce que produisirent ces recherches & ces essais. Ainsi le Public n'a pas beaucoup de lumières à tirer de ce Voyage pour la connoissance des Mines d'or de la Gambia.

STIBBS,  
1724.

il jeta l'ancre à Jamesfort, après avoir employé deux mois & vingt-trois jours dans son voyage. Il n'avoit pas perdu un seul Homme, de ceux qui l'avoient accompagné pendant toute la route; & ceux qui étoient partis malades retournerent en bonne fanté. Il joint à sa Relation le nombre des Esclaves qui furent achetés sur la Riviere de Gambia dans l'espace de quatre ou cinq mois. Les Chaloupes de l'Isle de James en amenerent à Jamesfort, de Joar & de Kurrejar, pour le compte de la Compagnie Royale d'Afrique, dans les mois d'Octobre, Novembre, Décembre, 1723, & de Mars 1724. . 144

Nombre d'Esclaves vendus en trois mois.

1723	}	Décemb. Capit. <i>Hamilton</i> ; Vaisseau, <i>Kirke</i> , pour la Barbade. . . . .	30
		Décemb. Capit. <i>Redwell</i> ; Vaisseau, l' <i>Advice</i> , pour la Jamaïque . . . . .	150
		Novemb. Chaloupe Française, pour Gorée . . . . .	46
		Décemb. Chaloupe Française, pour Gorée . . . . .	100
Total			326

SUPPLEMENT. On a dû remarquer que le Capitaine Stibbs ne croit pas que le Niger & la Gambia soient la même Riviere, & qu'il accuse également les Anciens & les Modernes de s'être trompés dans cette opinion. Moore (59) nous donne, à la fin de son Journal, les raisons de Stibbs; mais les ayant mêlées avec ses réponses, il est assez difficile de les remettre dans l'ordre d'où l'on doit supposer qu'il les a tirées. Il y manque même quelques mots, qui en peuvent rendre le sens douteux. Les Auteurs de ce Recueil ont tâché de suppléer à ce défaut par un petit nombre d'interpolations. Ils ont crû devoir séparer aussi les réponses de Moore, & les placer à la suite, avec une réplique, dont ils abandonnent le jugement au Lecteur.

Opinion de Stibbs sur l'identité de la Gambia & du Niger.

Ses quatre objections.

1. La *Gambia*, dit Stibbs, est distinguée par ce nom, qui lui est propre, & l'on n'apprend pas des Habitans qu'elle en ait jamais porté d'autre,

2. Sa source n'est pas à beaucoup près, si loin dans les terres que les Géographes l'ont représentée. Elle ne sort pas d'un Lac. Elle n'a pas de communication avec aucune autre Riviere, dont on puisse la faire descendre.

3. Les Nègres assurent que la Gambia vient des Mines d'or, douze journées au-dessus de Barrakonda, & qu'elle y est si petite, que les Oiseaux la traversent à pied. Il n'y a pas de Nègres qui la fassent sortir d'un Lac. Comment reconnoître le Niger à cette peinture?

4. Aucune des Rivieres qui se jettent dans l'Océan Atlantique au Nord de la Ligne, ne sort de la Gambia. A l'égard de celle du Sénégal, les François n'ont pas poussé leurs découvertes au-delà de Galam, c'est-à-dire, à plus de cinq ou six cens milles; & les lieux où ils se sont arrêtés touchant aux confins de la Barbarie, ils ont remarqué qu'elle y est partagée dans les sables & les déserts de cette Contrée, & qu'elle y est fort petite.

Réponse de Moore à la premiere.

Moore répond à la premiere de ces objections, qu'il sçait par ses propres informations que les Mandingos n'appellent la Gambia que (60) *Batto*, c'est-à-dire, la Riviere par excellence; & que le nom de *Gambia* ou de *Gambia*, dont il croit que l'origine n'est pas plus ancienne que la premiere découverte des Portugais, n'est en usage que parmi les Nègres qui sont en Commerce avec les Européens,

(59) Voyages de Moore, p. 298.

(60) Jobson n'entendit pas d'autre nom

parmi les Nègres que celui de *Gée* ou *Ji*, qui signifie Eau dans leur langue.

REPLIQUE. C'est précisément ce qui est en doute ; car Marmol assure que les Habitans appellent cette Riviere *Gambu*, du moins s'il faut s'en rapporter à d'Abblancour, Auteur de la Traduction Française. Les Auteurs de ce Recueil n'ont pû se procurer l'original Espagnol.

A la seconde objection de Stibbs, Moore oppose l'autorité de Léon, du Géographe Nubien, de Ludolphe, & d'Hérodote. Léon parloit avec certitude, puisqu'il avoit vû le Niger à Tombuto. Léon & le Géographe Nubien parlent de l'Isle d'*Ulil*, qui fournissoit du sel sur le Niger, & des Royaumes de *Gualata* & de *Ghana*, par lesquels ils font passer cette Riviere. Moore prétend que l'Isle d'*Ulil* est celle de *Joalli*, à l'embouchure de la Gambia, & que *Gualata* & *Ghana* sont le Pays de *Jalofs* & *Yani*.

REPLIQUE. On peut repliquer ici, 1<sup>o</sup>. que quoique Léon eut vû le Niger à Tombuto, ou près de cette Ville, ce qu'il dit de sa source ne porte pas sur son propre témoignage, & renferme même des contradictions ; que d'ailleurs il ne fait aucune mention de la Gambia ; en un mot, que le Niger n'a pas de rapport à l'objection. 2<sup>o</sup>. Tout ce que Moore ajoûte peut être certain, sans que la Gambia en soit moins une Riviere séparée ; car les Auteurs qu'il cite ne disent pas que le sel vînt par la Gambia ; & s'ils l'avoient dit, on seroit assez bien fondé à les accuser d'erreur ou d'imposture, puisque les cataractes & les basses auroient été des obstacles insurmontables pour le transport, & que la méthode présente des Nègres est de porter le sel par terre. Les suppositions par lesquelles Moore veut soutenir son argument, sont non-seulement sans preuves, mais même sans vrai-semblance ; car pourquoi veut-il qu'*Ulil* soit *Joalli*, & que *Gualata* & *Ghana* soient le Pays de *Jalofs* & *Yani* ? Il ne peut se fonder que sur une petite ressemblance entre les noms. *Joalli*, par lequel il doit entendre le Royaume de *Joalli*, n'est pas connu pour une Isle ; ou du moins il n'est séparé du Continent que par une Riviere ; au lieu qu'*Ulil*, suivant la Géographie du Nubien, est située à une journée de navigation de l'embouchure du Nil, que par une autre erreur ce Géographe fait tomber faussement dans l'Océan Occidental ; de sorte qu'*Ulil* seroit plutôt *Sal*, une des Isles du Cap-Verd. A l'égard de *Jalofs* & d'*Yani*, quelle ressemblance y peut-on trouver avec *Gualata* & *Ghana* ? Moore n'en peut supposer qu'en prétendant que le G a la force de notre consonante J. Mais au contraire G est une gutturale des Arabes, comme nous l'avons déjà fait observer.

Moore répond à la troisième objection, que les Nègres dont Stibbs reçut ses informations étoient probablement des Marchands, que leur intérêt portoit à lui cacher le Pays où ils exerçoient le Commerce : mais que pour lui, les *Jonkos* ou les Marchands auxquels il s'adressa, sachant qu'il n'avoit aucune vue qui pût leur nuire, ne firent pas difficulté de lui déclarer qu'à trente journées de Joar il y a trois grands Lacs près desquels ils passent. Il ajoûte que c'est l'opinion générale du Pays, & donne ici pour preuve une Lettre du Général Rogers, qu'il ne rapporte pas néanmoins dans son Journal. A l'égard des Mines d'or d'où les Nègres de Stibbs font venir la Gambia, il prétend que cela peut être vrai de quelque autre Riviere qui tombe dans la Gambia ; mais que le véritable Canal du Niger, décrit par les Anciens, & qui s'accorde avec le cours de la Gambia, vient du Sud-Est de Barrakonda ; au lieu que les Mines d'or dont parle Stibbs, sont plutôt vers le Nord.

---

STIBBS.  
1724.  
Replique.

Réponse de  
Moore à la se-  
conde objection.

Replique

Réponse de  
Moore à la troi-  
sème objection.

STIBBS.  
1724.  
Replique.

REPLIQUE. La dernière partie de cette réponse nous paroît sans force, parce que de quelque point du compas qu'on fasse prendre son cours à la Gambia dans le petit espace qui est connu au-delà de Barrakonda, il n'est pas moins vrai que si elle vient du Niger, elle doit rouler ses eaux pendant quelques centaines de milles au Sud, ou plutôt au Sud-Ouest, & passer ainsi par les mines, dans la supposition qu'elles soient plus au Nord. Sur la première partie de la réponse, on réplique à Moore qu'il peut avoir été trompé comme Stibbs par les Marchands Nègres. Ils sçavoient, dit-il, qu'il n'avoit aucune vûe de Commerce sur la Rivière; mais étoient-ils sûrs qu'il ne revelât point leur secret à d'autres Européens?

Réponse de  
Moore à la qua-  
trième objection.

Enfin Moore répond à la quatrième raison, que Stibbs n'apporte aucune preuve de ce qu'il avance, c'est-à-dire, qu'aucune des autres Rivières ne sort de la Gambia; & qu'il sert peu d'alléguer que les François n'ont pas fait de découvertes sur le Sénégal au-dessus de Galam, parce qu'il en résulte uniquement qu'ils ignorent ce qui est au-dessus de Galam, & non que le Sénégal ne soit pas une branche de la Gambia.

Replique.

REPLIQUE. On convient avec Moore que la quatrième raison de Stibbs revient peu à la question, ou qu'elle n'est d'aucun poids. Mais on porte le même jugement d'une conjecture de Moore, fondée sur quelques mots du Géographe Nubien, qui est un Auteur sans autorité pour tout ce qui appartient à cette partie de l'Afrique; & d'une longue citation de Labat (61) qui a déjà été réfutée.

## CHAPITRE VI.

*Voyages de François Moore dans les Parties intérieures de l'Afrique, contenant la description des Pays & des Habitans.*

INTRODUC-  
TION.

Mérite de cet  
Ouvrage.

C'EST de l'Auteur même qu'on apprend les motifs qui l'ont porté à publier son Ouvrage. Pendant qu'il se trouvoit sur la Gambia, il faisoit le Journal de ce qui se passoit à ses yeux, moins dans la vûe de le donner au Public, que pour se former l'esprit, & fixer les événemens dans sa mémoire. Il étoit alors fort jeune, avec trop peu de loisir & d'habileté pour faire des observations dignes du Monde sçavant. Mais il assure que ce qui lui manque du côté des lumières, est compensé par beaucoup d'exactitude & de bonne foi. Un autre mérite de sa Relation, c'est qu'elle est la dernière qui regarde ces Contrées, & qu'elle nous représente leur état actuel. A son retour en Angleterre, l'Auteur se laissa persuader de la mettre au jour, parce qu'elle contient particulièrement la description des Parties intérieures de l'Afrique; Pays peu connu, ou qui ne l'étoit que par des Relations suspectes, dont tout le monde vouloit approfondir la vérité.

Moore a joint à son Journal celui du Capitaine Stibbs, avec quelques extraits des Historiens & des Géographes anciens, tels qu'*Hérodote*, le *Géo-*

(61) Voyez ci-dessus, à la fin du Chapitre II. de ce même Livre.

*graphe* de Nubie (62), *Léon*, surnommé l'Africain, & *Ludolphe* Auteur de l'Histoire d'Abyssinie. Ces passages, qui regardent le Niger & le Nil, doivent servir, dans les vûes de Moore, à nourrir l'ardeur & l'émulation pour les découvertes. Il observe que s'il avoit eu ces Auteurs en Afrique, ils lui auroient servi de guides dans ses recherches, & l'auroient mis en état de rendre un meilleur compte de tout ce qui fait l'objet de ses remarques. Aussi paroît-il que les Notes dont son Ouvrage est enrichi, n'ont été composées qu'en Europe, sur la lecture des Ecrivains dont il regrette d'avoir été si mal pourvû dans son Voyage. Il s'efforce, dans ces Notes, de découvrir les noms modernes des lieux qu'il a trouvés dans les Livres anciens, & son opinion est toujours appuyée de quelque preuve.

Il promet une Lettre du Général Rogers, sur l'idée que les Nègres ont de certains Lacs, d'où ils font sortir la Riviere de Gambia. Mais cette piece s'étant égarée, il ne put se la procurer des Secretaires de la Compagnie, quoiqu'ils lui eussent accordé des extraits de plusieurs Mémoires qui regardent le Commerce des Gommés. Outre la Préface, dans laquelle Moore expose ainsi les fondemens de sa Relation, on trouve à la tête de l'Ouvrage, qui est dédié au Duc de Montagu, une Lettre de fort bonne main, qui contient une vûe générale de l'Afrique, & de ses Habitans, avec la conquête de la Barbarie par les Arabes, & des Royaumes Nègres par les Mores. L'Auteur de cette Lettre nous apprend, sur le témoignage de l'Amiral Perez, alors Ambassadeur de Maroc à Londres, que la Ville de Tombuto existe réellement; qu'elle est soumise à l'Empereur de Maroc; qu'elle est gouvernée au nom de ce Prince, par un Bacha, qui est généralement de la race des anciens Rois du Pays; & que la plus grande partie de l'armée des Nègres, qui a fait dans ces derniers tems une figure si éclatante dans cet Empire, où elle faisoit les Empereurs & les dépoisoit à son gré, avoit été levée à Tombuto, & tiroit ses recrues de cette Ville. On lit aussi dans la même Lettre que la Carte de la Gambia, donnée par Moore, est composée d'après divers Plans levés sur les lieux par le Capitaine *John Leach*. Au reste cette Carte, quoiqu'aussi grande que la nôtre, n'est qu'un abrégé de son original, qui est quatre ou cinq fois plus grand.

Nous ajouterons ici, pour la satisfaction des Lecteurs, les titres de plusieurs pieces que Moore a cru devoir inserer dans sa Relation.

1. Journal du Capitaine Stibbs sur la Riviere de Gambia.
2. Remarques du Capitaine Stibbs, avec les observations de l'Auteur.
3. Extraits du Géographe de Nubie & de Léon l'Africain.
4. Extrait de l'Histoire d'Ethiopie, de Ludolphe.
5. Passage d'Hérodote.
6. Quelques mots de la langue des Mandingos, qui est la plus étendue de toutes les langues des Nègres.
7. Quelques Lettres & quelques Mémoires, appartenant au Commerce des Gommés.
8. Journal d'une personne qui fit le Voyage de la Riviere de Gambia sous le règne de Charles II.

(62) Cet Ouvrage est du douzième siècle. Mais sa principale utilité est pour quelques Parties orientales de l'Afrique.

INTRODUC-  
TION.

De quoi il est  
composé.

Témoignage de  
Perez Ambassa-  
deur de Maroc,  
sur la Ville de  
Tombuto.

Carte de Moore.

Pieces jointes à  
sa Relation.

## INTRODUCTION.

Méthode à laquelle on s'attache ici.

Planches qui ornent l'Ouvrage de Moore.

9. Etablissement de la Compagnie Royale d'Afrique à Jamesfort, en 1730. A l'égard des Voyages particuliers de Moore, ils sont rapportés en forme de Journal, c'est-à-dire, avec un mélange qui présente ensemble les matières les plus opposées, suivant l'occasion que l'Auteur avoit de les écrire. Cette méthode, ou plutôt ce défaut de méthode, rendant la narration fort sèche & fort confuse, on a pris le parti de ranger ici chaque sujet dans l'ordre qui lui appartient, & de diviser l'Ouvrage en deux parties; l'une qui contient le Voyage de l'Auteur, depuis l'Angleterre jusqu'à l'Isle *James*, & les évènements dont il fut témoin pendant le séjour qu'il fit dans cette Isle: l'autre, qui regarde ses divers Voyages d'un Comptoir à l'autre, & ses observations dans toutes ces courses.

L'Ouvrage de Moore a paru à Londres en 1738, (in-8o, 418 pages sans la Préface & les Lettres). Il est orné de douze Planches, outre la Carte. 1. Vue de Jamesfort, au Nord-Nord Ouest. 2. Plan de l'Isle *James*. 3. Vue de Jamesfort du côté du Nord. 4. Vue de la Ville de Foulis, & des Plantations voisines. 5. Un Nègre, montant sur un Palmier. 6. Oiseau inconnu, pris sur la Gambia. 7. & 8. Insectes extraordinaires. 9. Plan de Yamamakonda. 10. Portrait de *Humey Haman Seaka*, Roi de Barfalli. 11. Oiseau à couronne.

## §. I.

MOORE.  
1730.

En quelle qualité l'Auteur se rend dans l'Isle *James*.

Tempête qui le jette à Cadix.

Ses observations dans cette Ville.

AU mois de Juillet 1730, François Moore, après avoir fait connoître sa capacité par les preuves ordinaires, s'engagea pour trois ans au service de la Compagnie Royale d'Afrique, en qualité d'Ecrivain dans l'Isle *James*. Il partit de Londres le 2 de Septembre, pour s'embarquer à Gravesend, sur la *Dépêche*, Vaisseau de la Compagnie, commandé par le Capitaine Hall. L'ayant trouvé parti pour les Dunes, il se rendit par terre à *Deal*, où il fut reçu à bord. On mit à la voile le 10, avec un tems favorable. Mais on fut repoussé, la nuit suivante, par des vents impétueux, qui retinrent le Vaisseau à l'ancre jusqu'au 18. Le 20, à la pointe du jour, on aperçut l'Isle d'Olderney à cinq lieues de distance. Le matin du jour suivant, on découvrit la haute terre de Plymouth, à six ou sept lieues. Le 2 d'Octobre, on essuya une violente tempête, qui dura jusqu'au sept. Cadix se trouvant le Port le plus voisin, on prit le parti d'y relâcher. Il fallut s'y soumettre à la visite des Officiers de Santé, & l'on acheta par cette incommode cérémonie la liberté de descendre au rivage.

Moore apprit que la Garnison de la Ville étoit composée de deux Régimens. Mais il avoit besoin de cet avis pour donner le nom de Soldats à quelques misérables, accablés de misère & d'années, qui n'avoient pas la force de soutenir leurs armes. Les fruits, tels que les Pommes, le Raisin & les Grenades, étoient en abondance à Cadix, excellens & à bon marché. Le vin y étoit aussi fort bon, mais assez cher, puisqu'il se vendoit quatre schellins le gallon; le pain aigre & mal pâtri. Moore eut l'occasion de voir deux enterremens, qui n'avoient aucune ressemblance avec ceux d'Angleterre. Un des deux morts, après une Messe chantée sur le cadavre, fut porté dans un cercueil couvert de peau, sous une voûte fort éloignée de l'Eglise, où l'on ne voyoit point de fosse, ni d'autres marques de sépulture, mais seulement un amas de trois ou quatre cens têtes, rangées l'une sur l'autre, comme des

boulets de canon dans un Arfénal. Là , les porteurs secouant le corps fur leurs épaules le jetterent hors du cercueil , & fortirent avec tous les fpectateurs , en fermant la porte fans autre cérémonie.

MOORE.  
1730.

L'autre mort fut accompagné d'environ cent Prêtres , tous un flambeau à la main , & conduit dans l'Eglife même au bord d'un trou de deux pieds en quarré , où les Porteurs laifferent gliffer le cercueil , les pieds devant , & fermerent auffi-tôt l'entrée. Moore jugea que c'étoit celle d'un caveau. On voit par ce récit qu'il avoit befoin de voyager , pour acquerir un peu d'expérience.

Il obferve qu'il eft fort dangereux à Cadiz de paffer trop tard dans les rues pendant la nuit. Dans l'efpace de fix jours , deux perfonnes y furent affaffinées. L'un étoit Anglois. On l'exposa dans une place publique , pour attendre qu'il fût reconnu , & pour recueillir de quoi fournir à fon enterrement. Il avoit été bleffé d'un coup de *Spada* , qui entrant par l'œil gauche avoit traversé le crane. L'autre étoit Efpagnol.

Mauvaife police à Cadiz.

Après avoir renouvelé leur provifion d'eau & réparé leurs voiles , les Anglois partirent le 13 , mais ils furent retardés plufieurs jours par le calme. Le 19 , ils effuyèrent un tonnerre affreux , avec beaucoup d'éclairs & de pluie. Le 24 , une voie d'eau les mit en danger. Ils découvrirent le lendemain *Palma* , une des Canaries , à la diftance d'environ fix lieues. Ferro fe préfenta le lendemain , dans un tems fort obfcur. Le tonnerre & la pluie ne les abandonnerent pas durant trois jours.

Le 2 de Novembre ils pafferent le Tropique du Cancer , où ils virent l'Oifeau nommé le Tropique , remarquable par fa queue , qui eft compofée d'une feule plume. Ils furent amufés par la chaffe des Poiffons volans , dont plufieurs voloient l'efpace d'un demi-mille. Le même jour , ils découvrirent la terre près du Cap Blanc , à fix lieues de diftance. Le 6 , ils s'approcherent de la Côte vers l'embouchure du Sénégal , & le jour fuivant , ils fe trouverent vis-à-vis les deux monts du Cap-Verd. Le 9 , ils virent le Cap Sainte-Marie , qui forme la pointe Sud de la Riviere de Gamba , & le foir du même jour , ils jetterent l'ancre à l'embouchure de cette Riviere. Enfin le 10 , ils entrerent dans le Canal , en cotoyant la rive. Le Pays leur parut fort agréable , par le mélange des bois & des campagnes couvertes de riz , qui étoit alors dans fa plus belle verdure. Ils pafferent l'Ifle Charles après-midi ; & le foir ils jetterent l'ancre près de l'Ifle James.

Oifeaux & Poiffons du Tropique.

Le lendemain au lever du Soleil , ils faluerent le Fort de fept coups de canon. On leur en rendit cinq. Les Passagers descendirent auffi-tôt , & furent présentés au Gouverneur. Moore fait ici la description de l'Ifle , du Fort & du Pays fur les deux bords de la Riviere ; mais elle n'ajoute rien à celle qu'on a déjà lûe dans les Relations précédentes. (\*)

Moore arrive à Jamesfort.

Il fut logé commodément près du Comptoir , avec les autres Ecrivains. Leur table étoit fort bien servie de provifions fraîches , car on tuoit chaque jour un Bœuf. Les Nègres apportoient de la volaille au Fort ; & ceux qui n'aimoient pas le Bœuf , avoient la liberté d'acheter à fort bon marché , des Poules , des Canards , & différentes fortes de gibier. Les légumes étoient fournis gratis , comme le Bœuf & le pain , par les Officiers de la Compagnie , qui les

Il s'y établit commodément.

(\*) D'ailleurs il y a été cité pour les confumer.

MOORE.

1730.

tiroient des jardins de Jilfray. Il y avoit dans le Fort une provision de farine, un Four & des Boulangers, de sorte qu'on y avoit du pain frais tous les jours. Les Huîtres y étoient en abondance, & pendant la basse marée chacun en pêchoit soi-même aux pointes Nord & Nord-Ouest de l'Isle. Le vin & l'eau-de-vie se vendoient à bon marché. Mais l'Auteur conseille à ceux qui feront le même Voyage de se pourvoir de lits, de coffres, & d'habits.

Divers incidents.

Le 12, Harrifon, troisième Facteur du Comptoir, partit sur la Chaloupe l'*Avanture*, pour se rendre à Tankroval, Ville de la rive du Sud, à douze lieues de Jamesfort. Le 13, on vit arriver de St Jago, une des Isles du Cap-Verd, quelques Maisons Portugais, que le Gouverneur avoit demandés pour les réparations du Fort. La nuit suivante, les Sentinelles donnerent vivement l'alarme à l'occasion de quelques efforts que les Esclaves Nègres avoient faits pour s'échapper. Les plus mutins furent chargés de chaînes, & le chef de la révolte, qui étoit tombé plus d'une fois dans la même faute, fut condamné à recevoir cent coups de fouet. Le 16, Hamilton, autre Ecrivain, arrivé sur le même Vaisseau que Moore, reçut ordre de se rendre à Tankroval à la suite d'Harrifon, pour l'aider à l'établissement d'un petit Comptoir, que le Gouverneur vouloit opposer aux entreprises d'Antoine Vas, Portugais. Ce Négociant, qui étoit riche de dix mille livres sterling, faisoit depuis long-tems un Commerce particulier avec les Vaisseaux Anglois d'Interlope.

Incendie du  
Comptoir François  
d'Albreda.

Le 17 de Novembre, on vit les flammes s'élever avec des tourbillons de fumée au-dessus du Comptoir François d'Albreda. Le Gouverneur de Jamesfort se hâta d'y porter du secours, accompagné de douze Soldats. Mais leur assistance n'empêcha point que l'édifice ne fût fort endommagé, & qu'il ne pérît un Esclave sous les ruines.

Corps d'un An-  
glois dévoré par  
les Loups.

Le Gouverneur se rendit le 22 à Jerga, dans la Riviere de Vintain, pour y traiter, avec le Roi, de l'établissement d'un nouveau Comptoir. L'ancien édifice étoit en si mauvais état qu'il ne pouvoit plus être habité. On obtint du Roi la permission de le rétablir, & Banks, un des Secretaires de la Compagnie, fut nommé pour y faire sa résidence. Mais, dans ce Voyage, un Matelot, qui se laissa tomber de la Chaloupe, fut entraîné par les vagues. Le lendemain, son corps fut trouvé flottant, & ses Compagnons prirent soin de l'enterrer sur la rive. Mais le 24, on le retrouva fort loin de sa fosse, à demi dévoré par les Loups. Il avoit la tête, un bras, & la moitié de l'estomach emportés, sans qu'on pût s'imaginer pourquoi le reste du corps avoit été plus épargné. On lui creusa une fosse plus profonde.

St Domingo.

Jilfray.

Seaka.

Moore étoit passé le 20 sur la rive du Nord, pour visiter *St Domingo*, Village composé de quelques Cabanes vis-à-vis du Fort, & qui fournit de l'eau à l'Isle James. Delà il se rendit à Jilfray, qui en est éloigné d'un mille & demi, en traversant des prairies où l'herbe a sept ou huit pieds de hauteur. Il vit, en chemin, quantité de Lezards, qui avoient la tête aussi jaune que l'or. Le 24, il alla, deux milles plus loin, jusqu'à Seaka, Ville habitée par quelques Portugais. Ils y ont une Eglise, mais dont ils font peu d'usage.

1731.

Le 3 de Janvier 1731, *Stoneham*, Capitaine du Brigantin le *Jean-Marie*, Vaisseau d'Interlope, qui étoit arrivé trois jours auparavant, fut arrêté à Jilfray par les Habitans, pour s'être dispensé de payer les droits ordinaires

au Roi de Barra. Le Gouverneur envoya l'Enseigne du Fort à son secours ; mais on ne put obtenir sa liberté qu'en promettant de payer cent vingt barres. Le même jour, après dîner l'Auteur, avec l'Enseigne, nommé *Kerr*, & deux ou trois Soldats, voulut faire l'essai de la Chaloupe l'Isle James, qui avoit été nouvellement lancée. Mais il s'éleva un vent si froid qu'ils faillirent d'être submergés. A leur retour, ils virent arriver au Fort un jeune Eléphant, dont les Nègres faisoient présent au Gouverneur. On apprit aussi la mort de *Forbes*, Ecrivain de Joar, après une courte maladie qui lui venoit d'avoir bû avec excès. Le 10, Moore accompagna le Gouverneur dans une visite qu'il rendit à M. de *Tredillac*, Capitaine du *Saint Michel*, Vaisseau François qui étoit à l'ancre au Port d'Albreda. Ils y furent retenus à souper, & ne revinrent qu'à la fin de la nuit.

Le 15, un Secrétaire, nommé *Russing*, qui dans une maladie mortelle ne put s'affujettir à garder sa chambre, fut emporté par la force du mal ; mais plus effrayé des Loups que de la mort, il demanda instamment que sa fosse eut six pieds de profondeur, pour s'assurer en mourant de n'être pas dévoré par ces animaux carnaciers. Le jour suivant, le Gouverneur accompagné des Capitaines *Levinstone* & *Jenkins*, de l'Auteur, & de quelques autres Anglois, se rendirent à bord du *Succès*, Vaisseau du Capitaine *Cummins*, qui étoit à l'embouchure de la Rivière. En revenant le lendemain au soir, dans la Chaloupe l'*Avanture*, ils tombèrent sur les rocs de l'Isle *Charles*, où ils se trouverent tout d'un coup sur quatre brasses de fond. L'inquiétude leur ayant fait faire des mouvemens trop précipités, ils se virent aussi-tôt sur le roc, c'est-à-dire, dans un danger qui augmentoit à chaque moment. Tout le monde prêta la main au travail, sans excepter le Gouverneur. On prit le parti de soulager la Chaloupe, en précipitant dans les flots une provision de farine & la moitié du lest. Enfin s'étant dégagé du péril à minuit, on prit le parti de descendre dans l'Isle pour y attendre le jour. Le matin, Moore & les autres, tuèrent plusieurs Oiseaux de mer, & découvrirent un Cérifier, arbre fort rare dans le Pays. Le fruit n'en étoit pas mur ; mais l'arbre & les feuilles ressembloient parfaitement aux Cérifiers d'Angleterre.

Le 19 de Février, on vit entrer dans la Rivière un Brigantin, avec *Pavillon* François, qui portoit M. de *Vans*, Directeur général des Etablissements de France au Sénégal. Il salua le Fort de sept coups de canon, qui lui furent rendus dans le même nombre. Le jour suivant, il vint d'Albreda, où il avoit jetté l'ancre, pour faire sa visite au Gouverneur Anglois. Il dîna dans le Fort avec tout son cortège ; & le Gouverneur s'étant rendu le jour d'après sur le bord François, y demeura jusqu'à minuit. Le 22, un des Empereurs de *Fonia*, fit demander la permission de venir au Fort. A son débarquement, il fut salué de cinq coups de canon, & reçu par le Gouverneur, qui avoit diverses raisons de le ménager. Son nom étoit *Tassal*. Il venoit demander de la poudre & des balles, pour se défendre dans une guerre qu'il avoit contre ses voisins. C'étoit un jeune homme fort noir & de très-belle taille. Il portoit pour habit une espece de Hautes-chausses qui lui tomboient jusqu'aux genoux, & une chemise de coton qui avoit l'apparence d'un surplis. Ses jambes & ses pieds étoient nus ; mais il avoit la tête couverte d'un grand bonnet d'où pendoit une queue blanche de Chèvre. Il étoit venu dans un grand Canot,

MOORE.

1731.

Un Capitaine Anglois est arrêté par les Nègres.

Extravagance d'un Anglois.

Danger où se trouve le Gouverneur se jette imprudemment.

Cérifiers rares dans ce Pays.

Le Directeur François du Sénégal arrive dans la Gambia.

Visite de l'Empereur de Fonia.

MOORE,  
1731.

avec une escorte de seize Nègres, armés de fusils & de coutelas. Trois Tambours Mandingos marchaient devant lui, en battant d'une seule main, & trois femmes, qui l'accompagnoient aussi, dansoient vivement au son. Il passa la nuit dans le Fort, Le lendemain à son départ, il fut salué de neuf coups de canon.

Propriétés de  
son Pays.

Labat nous apprend que le Prince de *Foigny* ou de *Fonia*, prend le titre d'Empereur, & qu'il est reconnu dans cette qualité par les Rois voisins, qui lui payent un tribut. Ses Etats n'ont pas beaucoup d'étendue, mais ils sont fort peuplés. Ses sujets sont industrieux & livrés au Commerce. Le Pays leur fournit les nécessités de la vie, avec assez d'abondance pour les partager avec leurs voisins. Les grains, les fruits, les racines & les légumes y croissent de toutes parts, entre plusieurs belles Rivières qui donnent de la fécondité au terroir. Le vin de Palmier y est de la meilleure espèce, & se vend à fort bon marché. Les Bestiaux & la Volaille n'y sont pas plus chers. On trouve dans les Habitans de la douceur & de la civilité. Ils aiment les Etrangers, & particulièrement les François. (63)

Quelques Anglois assassinés par les Nègres.

Le 28, *Craigie* & *Colwell*, Commandans du Brigantin le *Rubis*, sortirent de la Rivière pour faire voile à la Côte d'or, où ils eurent le malheur d'être taillés en pièces par les Nègres. *Colwell* y périt, avec la plûpart des Matelots. *Craigie*, s'étant jetté dans la Chaloupe par la fenêtre de sa Cabane, se sauva avec un petit Nègre qui le servoit. Le huit de Mars, on fit présent de deux Porc-épics au Gouverneur. Le même jour, un Ecrivain, nommé *Johnson*, fut envoyé à *Kolar*, dans le Royaume de *Barra*, pour y établir un Comptoir; mais n'y trouvant point autant d'Ivoire, de Cire & de Gomme qu'on l'avoit espéré, la Compagnie, qui soupçonna ses Agens de quelque défaut de conduite, ordonna que cet établissement fût abandonné en 1733.

Jilfray, grande  
Ville.

Moore se rendit, le 4 d'Avril, à Jilfray dans le Royaume de Barra. C'est une Ville assez grande, sur le bord de la Rivière, un peu au-dessous de l'Isle James. Elle est habitée par des Mandingos, & par quelques Mahométans, qui y ont une assez jolie Mosquée. Le Comptoir Anglois est dans une situation agréable. Il a plusieurs Jardins qui fournissent des fruits & des légumes au Fort.

Festin magnifique, donné par les François.

Le Gouverneur dina le 18 au Comptoir François d'Albreda. Moore donne une idée magnifique de cette Fête. On servit à dîner soixante-treize plats, & plus de trente à souper. On tira, dans cet intervalle, plus de deux cens coups de canon. Ce fut au bruit de cette brillante artillerie que la femme d'un Anglois nommé *Gilmore*, accoucha d'une fille; & Moore fait remarquer que cette observation n'est pas inutile, parceque la mere & l'enfant s'étant conservées dans une parfaite santé, on demeura persuadé, contre l'opinion vulgaire, que les femmes blanches peuvent accoucher dans cette partie de l'Afrique sans qu'il leur en coûte la vie.

Opinion fautive.

Le Général François étant venu prendre congé des Anglois le 20, il fut salué de treize coups à son débarquement, & du même nombre à son départ. Le jour suivant, il mit à la voile pour St Jago, à bord du *Duc de Bourbon*. En passant devant le Fort, il salua les Anglois de treize coups, qui lui furent rendus.

(63) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 271.

Le 15 de Mai, à la pointe du jour, Moore vit tomber de la pluie pour la première fois, depuis qu'il avoit pris terre en Afrique. Le soir du même jour *Lée*, Capitaine de la *Perte*, Vaisseau de Guerre, arrivé à l'embouchure de la Rivière pour observer les Pirates, aborda au Fort dans sa Chaloupe, & prit les informations qui regardoient son emploi. Le 20 de Mai, au soir, Colling, Serrurier du Fort, s'étant enivré dans une partie de débauche, tira un coup de mousquet sur un Officier, & le manqua; mais la balle, après avoir failli d'en blesser deux autres, entra dans la Salle où le Gouverneur étoit en compagnie. Cette offense parut demander une punition exemplaire. Il fut enfermé dans une étroite prison, & chassé la corde au cou, du service de la Compagnie. On le fit partir, quelques jours après, sur le Vaisseau la *Guinée*, qui faisoit voile en Angleterre. Stibbs, second chef du Comptoir, dont la santé avoit beaucoup souffert du climat, prit la même occasion pour retourner dans sa Patrie.

Le 4 de Juin, la *Nymphé de Mer*, Chaloupe de la Compagnie, revint du Comptoir de Jereja. Elle avoit été fort endommagée par le tonnerre, qui avoit brisé son mât, mis le feu à son avant, & tué douze Poules qui se trouvoient sur le tillac. L'Auteur prend quelquefois soin d'ôter l'air de puérilité qu'on pourroit trouver à ses remarques. Il observe ici que le tonnerre avoit brisé les os des Poules sans qu'il parût aucune trace de son passage à la peau. Le 29, il accompagna le Gouverneur à Vintain, qui n'est qu'à six lieues de Jamesfort. Ils y arrivèrent en quatre heures. Cette Ville est située sur la Rivière du même nom. Elle appartient à l'Empereur de Fonia. Sa situation est sur le penchant d'une colline, qui se termine au bord de la Rivière. Elle est habitée par des Portugais & des Mahométans. Sa Mosquée qui est beaucoup plus belle que son Eglise, est couronnée d'un œuf d'Autruche au sommet. Vintain reçoit des provisions en abondance, de la Nation des *Flups*. Le Canton produit beaucoup de Cire; unique motif qui a porté les Anglois en 1730 à s'y former un Comptoir. Au-dessus de la Ville, il se trouve quelques arbres au milieu d'un beau tapis de verdure, ce qui rend la perspective fort agréable. Le Gouverneur Anglois y fut bien reçu de l'Alcade & du Peuple. L'Empereur s'y rendit lui-même, pour régler l'affaire du Comptoir.

Moore observa les usages des Habitans avec beaucoup de curiosité. L'habillement du Peuple est un Pagne de coton, qui tombe de la ceinture jusqu'aux genoux, avec une autre pièce également informe qui leur couvre l'épaule droite. Tous les hommes ont le bras gauche nud. Mais les femmes sont entièrement couvertes, & leurs habits descendent jusqu'au dessous du mollet. Elles prennent beaucoup de soin de leurs cheveux, qu'elles coupent en différentes formes; & leur parure de tête n'est pas sans agrément. Les hommes ont des bonnets d'étoffe de coton, qu'ils ornent de plumes, & de queues de Chèvres. Leurs meubles ne sont pas fort recherchés. Ils consistent dans quelques petites armoires, qui contiennent leurs habits; une natte soutenue de quelques planches, pour leur servir de lit; un grand vase de terre où ils conservent de l'eau; une ou deux calebasses, qui leur servent de tasses; deux ou trois mortiers de bois, dans lesquels ils pilent leur bled; quelques mannequins pour l'y renfermer, & deux ou trois grandes moitiés de calebasses qui leur servent de plats. Ils s'embarrassent si peu d'amasser des provisions,

---

MOORE.  
1731.

Punition exem-  
plaire d'un yvrog-  
ne.

Retour de Stibbs  
en Angleterre.

Effet singulier  
du Tonnerre.

Situation de  
Vintain.

Usages de ses  
Habitans.

MOORE.  
1731.

qu'ils vendent généralement ce qu'ils ont de superflu. Dans un tems de famine, ils sont capables de passer deux ou trois jours à jeun. L'Auteur en fut témoin l'année d'après. Mais ils ne peuvent s'abstenir de fumer dans aucun tems. Ils cultivent eux-mêmes leur tabac. Leurs pipes sont d'une terre rougeâtre; c'est-à-dire la tête, qui est tournée assez proprement. Le tuyau est un roseau de cinq ou six pieds de long. Leurs Marchands, qui voyagent beaucoup, portent des pipes qui tiendroient demie pinte. Les maisons de Vintain ont sept ou huit toises de circonférence. Elles sont composées d'argile ou de terre grasse, & couvertes d'herbes ou de feuilles de Palmier. Les portes en sont fort petites. Au lieu de tourner sur des gonds, elles coulent dans l'intérieur du mur. L'Auteur trouva toutes les maisons fort nettes, mais infectées d'une odeur de poisson corrompu & d'autres alimens.

Le 2 de Juillet, Moore partit de Vintain avec le Gouverneur pour se rendre par eau à Jereja. Ils furent accompagnés de l'Empereur jusqu'à leur Barque. Jereja (64) n'étant qu'à huit lieues de Vintain, & quatorze de l'Isle James, ils y arriverent le soir. Cette Ville, où les Anglois ont un Comptoir, est habitée par des Portugais & des Nègres Bagnons. Le Commerce y est fort avantageux pour la Cire. Au long de la Riviere, le Pays est agréable & propre à la chasse. Moore y tua une Oye sauvage, qui pesoit vingt livres, & un Serpent verd de cinq pieds de long, qui étoit à dévorer un Léopard. Le 5, n'ayant pu trouver de Chevaux, pour voyager par terre, comme ils se l'étoient proposés, ils descendirent la Riviere de Vintain dans leur Barque, & remonterent la Gambia jusqu'à Tankroval. Cette Ville est agréablement située sur la rive. Sa longueur est d'un demi-mille. Elle a, par derriere, à cinq cens pas de distance, une colline couverte de bois, qui règne l'espace de quelques milles au long de la Riviere, & qui offre des promenades fort agréables dans les grandes chaleurs. Tankroval est divisé en deux parties, l'une habitée par les Portugais, l'autre par des Mandingos. Les premiers, qui sont en assez grand nombre, ont une Eglise, & un seul Prêtre, dont le ministère est annuel. Tous les ans il lui vient un successeur de St Jago. Le grand nombre de Canots que les Marchands de la Ville employent au Commerce de la Riviere, la feroit prendre pour un lieu extrêmement fréquenté. Les maisons des Mandingos ressemblent à celles de Vintain. Celles des Portugais sont quarrées, & fort commodes. Le Gouverneur Anglois, après avoir passé quatre jours au Comptoir, rentra dans sa Barque pour retourner à Jamesfort; mais un de ces orages, que les Portugais nomment *Tornado*, le força de relâcher à la pointe de Seaka, à six milles de l'Isle James.

Le 19 de Juillet, *Verman*, célèbre Négociant de Cachao, qui s'étoit rendu par terre à Jereja, vint conférer sur les affaires du Commerce avec le Gouverneur. Le 13 d'Août, une jeune Esclave, qui étoit à se laver les pieds sur le bord de la Riviere, fut emportée par un *Requin*, monstre marin, que les Anglois appellent *Shark*.

(64) Labat dit que Jereja n'est qu'à sept lieues de Vintain; qu'il donne son nom à un Royaume qui s'étend assez loin au Sud, où les François & les Anglois ont des Comptoirs; & que dans les querelles des deux Nations,

l'Empereur ne manque jamais de les réconcilier, en prenant parti pour les plus foibles; parce qu'il trouve son intérêt à les entretenir en paix. Afrique Orientale, Vol. IV. p. 274.

Jereja & sa situation.

Tankroval.  
Description de cette Ville.

Poisson monstrueux nommé *Requin* ou *Shark*.

Le 24 d'Août, Moore reçut ordre du Gouverneur d'aller résider quelque tems à *Joar*, pour y apprendre la nature du Commerce sous la conduite de Roberts, & se rendre digne d'être bien-tôt revêtu de la qualité de Facteur. Il partit le 28 avec Roberts, qui occupoit depuis long-tems cet emploi. Dans leur passage, ils essuyèrent de violens Tornados, qui les obligèrent d'avoir recours plusieurs fois à leur ancre. Ils rencontrèrent le Capitaine Ramsey, qui venoit de *Joar*, où il s'étoit saisi de plusieurs Habitans, pour tirer raison de l'injustice d'un Négociant nommé Serin Donso, qui ayant reçu de lui une somme d'argent, à condition de lui procurer une bonne cargaison, l'avoit indignement trompé. Toute la Ville, révoltée contre la perfidie de Serin Donso, le força de satisfaire Ramsey, & de racheter les Captifs.

Moore arriva au Port de *Joar* le 4 de Septembre, mais si tourmenté par les mofquites & les mouches de sable, qu'à peine eut-il la force de se traîner de la Barque au Comptoir. Le même jour, (65) *John Leach*, Commandant de la Chaloupe l'*Avanture*, relâcha au même Port, en revenant de *Fatarenda* où les espérances du Commerce l'avoient conduit. Mais divers orages lui avoient fait perdre ses ancres, & l'avoient mis dans la nécessité de se servir de son canon pour y suppléer.

*Joar* est situé dans le Royaume de Barfalli, à trois milles de Kower, au milieu d'une belle plaine environnée de bois, qui servent de retraite à quantité de Bêtes farouches. On compte deux milles du bord de la Riviere à la Ville. Mais la moitié du chemin se fait par eau, dans une Crique, ou un Canal si étroit, qu'à peine les Barques y peuvent passer. Le reste se fait à pied, & forme une promenade fort agréable dans le tems de la sécheresse, mais sujette aux inondations dans la saison des pluies. La Ville de *Joar* est habitée par des Portugais, qui l'avoient autrefois rendue florissante. Elle est tombée depuis quelques années dans la dernière décadence. Il n'y reste pas plus de vingt maisons avec celle du Roi, & celle de la Compagnie, qui contient seule autant d'édifices que toutes les autres ensemble. Un mille au-delà, on rencontre une chaîne de montagnes, couvertes d'arbres & de rocs, qui s'étendent l'espace de cent lieues à l'Est. Elles offrent des promenades fort agréables en Été; mais les pluies y rassemblent un grand nombre de Bêtes féroces, qui les rendent fort dangereuses. Il se trouve beaucoup de Poisson dans la Crique, & de Gibier dans la Plaine. L'eau de la Riviere est fort bonne à *Joar*.

Quatre jours après l'arrivée de Roberts & de Moore, le Roi de Barfalli arriva dans cette Ville, accompagné de ses trois Freres, *Bumey Haman Seaka*, *Bumey Haman Bonda*, & *Bumey Loyi Eminga*. Ils étoient escortés de cent Chevaux & d'autant de Nègres à pied. Quoique la Maison du Roi fut commode, il voulut se loger dans le Comptoir. Non-seulement il s'empara du lit de Roberts, mais s'étant enivré le soir, il fit tenir ce Facteur par ces gens, & lui prit dans sa poche la clef du Magasin, dont il se servit pour enlever un Baril d'Eau-de-vie. Cette provision ne lui dura que trois jours, au bout desquels il recommença ses recherches. Harrison, autre Facteur Anglois, qu'une maladie dangereuse retenoit au lit, avoit dans sa chambre une

MOORE.

1731.

Moore va résider à *Joar*.

Il y arrive fort incommodé des mouches.

Description de *Joar*.

Le Roi de Barfalli vient au Comptoir Anglois.

Tyrannies que Pyrognerie lui fait exercer.

(65) C'est l'Auteur de la Carte de la Gambia.

MOORE.  
1731.

cantine qui contenoit quelques bouteilles de la même liqueur. Sa Majesté l'ayant apperçue ordonna qu'elle lui fût apportée, malgré la résistance du malade, qui s'efforça de lui persuader que sa cantine contenoit des papiers d'importance. Le Monarque protesta de son côté qu'il sçavoit trop bien distinguer les reservoirs de liqueurs; & se saisissant de ce trésor, il ne cessa pas d'être ivre aussi long-tems qu'il lui resta de l'eau-de-vie. Cependant il étoit trop généreux pour n'en pas offrir leur part aux Facteurs. Ses gens, & même ses deux Ministres, dont l'un étoit Général de ses armées, & l'autre Intendant de ses Finances, volèrent le Comptoir, ouvrirent les armoires & les coffres, & s'accommodèrent de tout ce qui picqua leur avarice ou leur curiosité. Quelle apparence, pour quatre ou cinq Anglois, de pouvoir résister à trois cens Nègres? Bumey Haman Bonda, un des Freres du Monarque, remplit sa bouche d'eau en feignant de boire, & la souffla au visage de Moore, Le jeune Anglois sensible à cet affront, prit le vase & jetta au Prince ce qui restoit d'eau. Ce fut le commencement d'une querelle sanglante. Le Prince tirant son couteau se précipita sur Moore pour le poignarder. Quelques Seigneurs Nègres, qui avoient été témoins de cette scene, s'efforcèrent d'arrêter les coups. Ils n'y réussirent qu'à peine. Enfin les plus sensés ayant représenté au Prince l'indécence de sa conduite, excitèrent si vivement sa honte & son repentir, qu'il se jeta aux pieds de Moore, en gémissant de sa faute, & ne voulut se relever qu'après en avoir obtenu le pardon. Il devint ensuite son meilleur ami. Une autre fois le même Haman Bonda, vint frapper la nuit à la porte du Comptoir, le pistolet à la main, en déclarant qu'il vouloit entrer dans la chambre du Roi son frere. On l'arrêta malgré ses emportemens. Le Roi, qui en fut informé le lendemain, lui envoya défendre de se présenter devant lui, & le condamna le même jour à lui donner trois Esclaves.

Querelle de  
Moore avec le  
Frere du Roi.

Violence de ce  
Prince. Il est pu-  
ni.

Cette Cour importune partit de Joar le 16, après avoir dépouillé Roberts de tout ce qu'il avoit dans sa chambre, jusqu'à ses Livres, que ces Brigands voulurent vendre à un Marbut de Kower. Mais le Marbut leur dit que c'étoient des Livres de comptes; sur quoi ils les lui laisserent, pour les rendre aux Anglois du Comptoir.

Le 17 d'Octobre, Harrison fit le voyage de Jamesfort, dans la seule vûe de chercher du remède à des maux terribles, qui lui étoient venus de l'excès des liqueurs fortes. Le 5 de Novembre à minuit, Moore se saisit d'un Domestique Nègre qui avoit pris la clef du Magazin sous le chevet de Roberts pendant son sommeil, & qui s'en servoit pour voler des marchandises. Le 12, il passa une Autruche par Joar, chargée (66) d'un Homme qui l'aménoir de Fatafenda, d'où Connor, chef du Comptoir, l'envoyoit au Gouverneur de Jamesfort. Le 3 de Janvier, la *Gambra*, Vaisseau de la nouvelle Angleterre, arriva au Port de Joar, avec sa cargaison de Sel & de (67) *Rum*. Le 18, Moore vit présenter au Roi de Barfalli un Chameau d'une grosseur extraordinaire, de la part du Damel (68) de Kayor, Roi voisin du Sénégal. Ce jour apporta le sujet d'un chagrin fort sensible à l'Auteur, par la mort de

Autruche sur  
laquelle un hom-  
me voyage.

1732.

(66) L'expression est si nette, que malgré la peine qu'on sent ici à croire ce fait, on ne peut se dispenser de le rapporter dans les termes de l'Auteur. (67) Liqueur extraite du Sucre. (68) Moore dit le Roi de Damel. Mais on a déjà remarqué que c'est une erreur.

Houghton, son intime ami, qu'il avoit laissé dans la meilleure santé du monde à Jamesfort. Il en rapporte les circonstances, pour servir d'exemple à ceux qui employent les remèdes de la Médecine sans précaution. Houghton se sentant indisposé pendant la nuit, pria un de ses amis, qui avoit son lit dans la même chambre, de lui donner dans un verre d'eau, quelques gouttes de Laudanum qu'il avoit apportées d'Angleterre. L'autre, qui étoit dans l'obscurité, versa le Laudanum au hazard; & le malheureux Houghton s'endormit pour ne se réveiller jamais.

Le 22 Janvier, on vit revenir à Joar le Roi de Barfalli, avec un grand nombre de ses Sujets qu'il vouloit vendre pour l'esclavage. Il se mit en possession du Comptoir Anglois; comme il avoit fait la première fois; ce qui obligea Moore de dépêcher un de ses gens au Gouverneur & au Conseil de Jamesfort, pour leur demander quelque remède contre cette persécution. Il étoit arrivé à Joar une Chaloupe Angloise d'Interlope, commandée par le Capitaine Clarke. Le Roi saisit l'occasion qu'elle lui présentoit de mortifier les Agens de la Compagnie, en affectant de commencer son Commerce avec Clarke. Il prit même des manières fort hautes avec Roberts & l'Auteur, sous prétexte qu'ils l'avoient offensé en faisant conduire au Fort le Nègre qui avoit été surpris dans le Magazin.

Le 27 après-midi, il arriva au Port de Joar un Vaisseau de la Compagnie nommé la *Réputation*, avec une cargaison d'environ six mille Barres. Mais le Capitaine apprenant la conduite du Roi, ne jugea point à propos de débarquer ses marchandises, & prit le parti d'attendre qu'il se fût retiré avec ses Gardes. Cependant ce Prince continua de commercer avec Clarke, & força même les Facteurs du Comptoir de lui prêter leur Magazin pour y placer ses marchandises. Il s'y renfermoit souvent avec son cortège, pour y boire & fumer. Un jour qu'il y étoit en débauche il prit un Mousquet, qu'il ne croyoit pas chargé, & tirant au hazard il blessa *Tomba Mendez*, fils du dernier Roi de Barfalli par une femme Portugaise.

Ce *Tomba Mendez*, étoit l'Auteur de toutes les violences où le Roi s'étoit emporté. Dans la haine qu'il portoit aux Anglois, & qu'il avoit sans doute héritée de sa mere, il l'excitoit à ne garder aucun ménagement pour le Comptoir; car le Roi étoit de fort bon naturel, sur-tout lorsqu'il étoit sobre & qu'il avoit la liberté de suivre ses inclinations. Moore lui représenta que s'il eut été malheureusement de l'autre côté du Magazin, la balle auroit traversé les poudres, & n'auroit pas manqué de faire sauter tout l'édifice. Cette idée l'ayant effrayé, il reprocha aux Anglois de tenir des armes chargées, & leur demanda si c'étoit contre lui qu'ils usoient de cette précaution; comme si ses rapines continuelles, ne les eussent pas mis en droit de penser à leur défense. Un de ses Officiers avoit la clef du Magazin, & pouvoit chaque nuit pour y dérober quelques marchandises. Tous les Domestiques Nègres du Comptoir avoient pris la fuite, dans la juste crainte d'être vendus pour l'esclavage.

Cependant les Troupes de Barfalli partirent le 3 de Février; mais ce ne fut qu'après avoir ouvert le Bureau de Moore & ceux de Roberts & d'Harison, d'où ils enleverent en marchandises & en autres effets de la Compagnie, jusqu'à la valeur de deux cens barres. Ces trois Facteurs prirent enfin

MOORE.

1732.

Indiscrétion funeste.

Retour du Roi de Barfalli à Joar.

Nouvelles insultes qu'il fait aux Facteurs.

Il se laisse conduire par *Tomba Mendez*.

Résolution des Facteurs après son départ.

MOORE.  
1732.

la résolution de décharger le Vaisseau, après avoir fait l'Inventaire des marchandises qui restoient dans le Magasin ; & Moore avec le Capitaine *Boys*, qui commandoit le Bâtiment, se rendirent à Jamesfort, pour informer le Gouverneur de la situation du Comptoir. Ils y arriverent le 11 de Février ; mais le Gouverneur étoit parti depuis quelques jours pour *Barring-ding*, Ville du Royaume de Barra, où d'autres affaires l'avoient appelé. Il ne revint que le 14.

Moore est nommé  
Chef du  
Comptoir.

Il se passa quinze jours avant que le Conseil de Jamesfort eut trouvé le moyen de remédier aux désordres de Joar. Il avoit été si peu satisfait de l'inventaire des marchandises qui restoient au Magasin, que rejetant une partie de la fraude sur les anciens Facteurs, il résolut d'ôter la direction du Comptoir à Roberts & d'en revêtir Moore. Les ordres du Gouverneur furent expédiés dans cette vûe. Moore, qui en étoit l'objet principal, en fut aussi le porteur. Les vents contraires lui firent mettre cinq jours dans le voyage, pendant lesquels il observa que l'eau étoit somache jusqu'à quarante lieues du Fort. Enfin s'étant rendu à Joar, il présenta ses Lettres au Facteur Roberts, qui fut si mécontent de la disposition du Conseil, qu'ayant pris un habit de Nègre, il prit le parti d'aller vivre à Kower.

Situation de  
Kover.

Cette Ville est à trois milles de Joar, & n'en est séparée que par une plaine, où l'on ne voit aucun arbre, mais qui est couverte de la plus belle herbe du monde. Aussi forme-t-elle un lieu charmant, pour la promenade & pour la chasse. La Ville est divisée en trois parties, qui sont distinguées par différens noms ; Kower, *Jonakonda* & *Tourakonda*. La première & la dernière sont habitées par des Mahométans, & l'autre par des Jallofs. Chaque partie n'a pas moins d'un mille de tour. Elles sont situées toutes trois au pied de plusieurs collines à l'Ouest, avec une plaine d'excellent pâturage à l'Est. On y fait de tres-bonnes étoffes de coton. En un mot, c'est la principale Ville de la Gambia, & la plus célèbre pour le Commerce.

Roberts tourne  
sa vengeance  
contre Moore.

Le 22 de Mars, on recut avis, à Joar que *Major*, Capitaine du Bâtiment de la Nouvelle Angleterre, avoit été massacré par le Peuple de *Kassan*, à l'instigation de *Choquo Vas*, Portugais établi dans cette Ville. Le 23, *Pearson*, autre Capitaine Anglois, avertit Moore que sur quelques discours qu'il avoit entendu tenir en Portugais aux Habitans de Kower, il ne doutoit pas que le Comptoir de Joar ne fût menacé de quelque insulte, par le conseil de Roberts qui ne respiroit que la vengeance, & l'exhorta beaucoup à se tenir sur ses gardes. Moore aima mieux s'exposer à toutes sortes d'évenemens que d'abandonner le Comptoir au pillage. Le même jour, il vit arriver treize Jallofs, qui s'étant introduits avec violence, l'insulterent & le maltraiterent long-tems pour se faire donner de l'eau-de-vie. Il ne put s'en délivrer qu'avec le secours d'un Vieillard du Pays, qui représenta leur injustice aux Jallofs, en les menaçant de porter ses plaintes au Roi. Ils confesserent, en se retirant, qu'ils avoient suivi les conseils de Roberts.

Moore vécut plusieurs jours dans ces allarmes. Tous les Domestiques du Comptoir s'étoient laissés séduire par Roberts, & l'avoient suivi dans son nouvel établissement. Il continua d'envoyer des Jallofs, pour voler le Magasin pendant la nuit. Moore en surprit plusieurs, & punit sévèrement leur audace. Aussi-tôt Roberts donnoit avis au Conseil que Moore maltraitoit les Habitans du Pays.

Le 5 d'Avril, Harrifon & Davis arriverent fur une Chaloupe de la Compagnie, avec ordre, pour Moore, de remettre la Direction du Comptoir à Davis, & d'accompagner Harrifon à Yamyamakonda. Le Conseil déclaroit dans fa Lettre, qu'il regardoit Roberts comme un homme perdu, & qu'avec la miserable paffion qu'il avoit pour les liqueurs fortes, la Compagnie ne pouvoit plus rien efpérer de fes services. Cependant Harrifon envoya, le même foir à Kower, pour le faire presser de retourner au Comptoir. Mais n'ofant paroître, il chargea le Meflager de répondre qu'on ne l'avoit pas trouvé. Harrifon fit renouveler fes instances. Dans l'impossibilité de se cacher, Roberts prit le parti d'obéir. Il reconnut qu'il s'étoit rendu coupable en s'absentant du Comptoir; & la force de fes remords le rendant sincere, il confessa qu'il avoit envoyé plusieurs fois des Jallofs pour insulter Moore. Harrifon lui déclara qu'à l'arrivée de Brown, dont Davis & Moore alloient prendre la place à Yamyamakonda, il s'embarqueroit avec lui pour se rendre au Fort, d'où le Conseil avoit résolu de le faire partir pour l'Angleterre, sur la *Guinée*, Vaisseau qui devoit mettre à la voile dans deux mois. Moore quitta Joar le 9. Il arriva le 10 à Yanimarrow, le plus agréable Port de la Riviere, par la beauté de sa situation, & par l'ombrage qu'il tire d'une multitude d'arbres. Le 15, il se rendit à Kaffan, petite Ville à trois milles de Joar, sur la rive Nord de la Gambra. La paliffade flanquée de terre, dont elle est environnée, avec des ouvertures pour la Mousqueterie, & des Tours d'observation, la rendent capable d'une fort bonne défense. Aussi étoit-elle fans cesse en guerre avec quelqu'un des Cantons voisins. Les Agens & les Meflagers de la Compagnie n'étoient pas plus respectés par ses Habitans. Mais en 1724 la plupart furent faits prisonniers; & le *Slati* qui se nommoit *Makamar*, ayant été forcé de prendre la fuite, se retira dans une Ville nommée *Medina*, sur la Riviere *Sami*, où il vivoit encore en 1732. Depuis le même tems, celle de Kaffan est devenue une des plus paisibles du Pays. Aussi-tôt que les Anglois y furent descendus, tout le Peuple s'étant rassemblé autour d'eux, ils demanderent au *Slati* d'où lui étoit venu l'audace de tuer le Capitaine Major. Il fit une réponse que Moore prit soin d'écrire sur le champ dans ces termes :

» Il y a peu d'années que cette Place jouiffoit d'un Commerce confidérable ;  
 » ce qui attiroit plusieurs Vaisseaux étrangers, qui maltraitoient quelquefois  
 » les Habitans, & qui enlevoient fans droit & fans fujet nos amis & nos  
 » parens. L'année derniere, votre Capitaine Stoneham, prit un de mes  
 » Neveux, sous prétexte que le Seigneur *Choquo Vas*, Portugais qui demeu-  
 » re dans cette Ville, ne lui avoit pas tenu fidèlement sa parole. De même,  
 » votre Vaisseau de la nouvelle Angleterre commençoit à me traiter fort  
 » mal. Lorsqu'il fut arrivé dans mon Port, le Roi du bas Yani, dans les  
 » Etats duquel cette Ville est située, m'envoya un Esclave à vendre. Je le  
 » menai au Capitaine Major. Mais comme il n'avoit pas de bonnes mar-  
 » chandises, ou du moins de marchandises à mon gré, je differai le marché  
 » jusqu'après la réponse que je voulois recevoir du Roi sur mes diffi-  
 » cultés. Le Capitaine ayant souhaité que l'Esclave demeurât sur son bord  
 » jusqu'à la réponse du Roi, j'y consentis. Le Roi me fit défendre de ven-  
 » dre l'Esclave, parce qu'il n'étoit pas satisfait des marchandises. Je retour-

MOORE.

1732.

Moore est en-  
voyé à Yamya-  
makonda.

Roberts est con-  
damné à retour-  
ner en Angleter-  
re.

Kaffan, ville  
dangereuse.

Apologie que  
le Chef de Kaffan  
fait de sa condui-  
te.

MOORE.  
1732.

» nai à bord pour communiquer cette réponse au Capitaine. Il se mit en  
» colere, & refusa de me rendre l'Esclave. Je ne me plaignis pas beaucoup ;  
» mais étant rentré dans la Ville j'assemblai mon Peuple, & je lui expli-  
» quai le cas. Nous rappellâmes toutes les injures que nous avions reçues  
» d'un grand nombre de Commerçans particuliers, & nous prîmes la réso-  
» lution d'arrêter le Vaisseau. Le Capitaine fut tué dans l'action ; & j'en eus  
» beaucoup de regret ; mais je donnai sa Chaloupe, avec des provisions, au  
» reste de ses gens, & je leur laissai la liberté de partir.

Telle fut, dit Moore, la réponse de Slati. Elle nous fit juger que les Ha-  
bitans étoient résolus de soutenir leur action ; & nos forces n'étant pas suf-  
fisantes pour les réduire, nous prîmes le parti de retourner à bord & de con-  
tinuer notre voyage.

Divers Com-  
ptoirs de la Com-  
pagnie Angloise.

Le 16, Moore arriva devant *Bruko*, qui est située sur la rive Sud de la  
Gambra, dans le Pays de Jemarrew, à un demi-mille de la Riviere. La  
Compagnie y forma un Comptoir dans la même année ; mais il fut brûlé  
l'année suivante, & tout-à-fait abandonné en 1735. Moore s'y arrêta trois  
jours, & se rendit ensuite à Dubokonda, pour y conférer avec les Chefs de  
cette Ville sur l'établissement du Comptoir à Bruko, qui est sous leur pro-  
tection. Le 20, il fit voile à Kuttejar, où la Compagnie avoit autrefois un  
Comptoir, qui fut détruit en 1725 par les inondations, & transféré à  
Sami, sur la Riviere du même nom. Le 26, il arriva au Port (69) d'Ya-  
myamakonda.

Moore s'arrête  
à Yamyamakon-  
da.

Cette Ville est située sur la rive Nord de la Gambra, environ quarante  
milles par terre au-dessus de Bruko, & presque à la même distance au-dessous  
de Fatatenda. Trois milles plus loin, dans les terres, on trouve la Ville de  
*Sutamor*, près de laquelle est un Lac qui abonde en poisson. La Compagnie  
avoit établi en 1730, un Comptoir à Yamyamakonda. Il fut brûlé, & re-  
bâti, deux ans après. Moore s'y arrêta, tandis qu'Harrison continua son  
voyage.

Eclairs prodigi-  
eux.

Il se passa peu de nuits où l'air ne fût enflammé, aux environs de Ya-  
myamakonda, par une prodigieuse quantité d'éclairs. Moore les observa  
soigneusement, sans en pouvoir pénétrer la cause. Le 6 de Mai, il fut visité  
par un *Mumbo Jumbo*, invention mystérieuse des Habitans (70) pour im-  
poser du respect & de la soumission à leurs femmes. Le 10, un Esclave de  
la Compagnie, étant à se laver dans la Riviere, fut emporté par un Cro-  
codile.

Retour de Har-  
rison.

Le 10 de Juin, Harrison revint sur la Chaloupe l'*Avanture*, commandée  
par le Capitaine *Leach*. Il avoit remonté vingt-deux lieues au-delà de Fa-  
tatenda, dans l'Esquif de la Chaloupe, pour faire de nouvelles découvertes  
sur la Riviere ; mais il avoit été arrêté par une chaîne de rocs, qui avoit  
été le terme de son voyage. Le soir, Moore ayant visité Harrison sur sa Cha-  
loupe, un affreux *Tornado*, qui s'éleva subitement, les mit dans le dernier  
danger. Tandis qu'ils travailloient à s'en garantir, il entra dans la Cabane

Tornado. Mou-  
ches singulieres.

(69) La Carte le met à cinquante - cinq milles par terre, c'est-à-dire en ligne droite. (70) C'est une imitation de l'Horey, qu'on a vû dans la Relation de Jobson. Cet usage sera mieux expliqué par l'Auteur.

une multitude étonnante de certaines Mouches à grandes aîles , qui se précipiterent sur les chandelles. Une partie s'y brûla les aîles. Celles qui se reposèrent sur les tables , & dans d'autres lieux , ne parurent plus qu'autant de gros vers , de l'espece qui s'appelle Maggots. Il s'y trouva aussi plusieurs autres insectes , que Moore prit plaisir à desliner.

Le 24 , les eaux de la Riviere commencerent à s'enfler , & l'on ne vit plus aucun signe de la marée. Quelques jours après , Moore partit à cheval pour se rendre à *Nakkaway*. La premiere nuit , il arriva au Port de Bassi , dans le Royaume de Tomani , au Sud de la Gambra , à quinze milles de Yamyamakonda par terre. Le chemin est couvert de bois , & traversé par une colline assez escarpée. Moore n'eut pas d'autre logement que la Cabane d'un Nègre. Le lendemain , ayant laissé son Cheval à Bassi , il passa la Riviere dans un petit Canot ; & marchant à pied l'espace de sept milles , moitié bois & moitié plaine , il découvrit *Nakkaway* , Ville du *haut Yani* , au Nord de la Riviere. Les Habitans lui firent un accueil fort civil , quoiqu'ils passent pour brutaux , & qu'ils soient en effet mal disposés pour les Etrangers , comme la plûpart des autres Nations du même Pays.

C'étoit autrefois l'usage du même Canton , & Moore ajoûte qu'il en reste encore des traces , que celui qui avoit vendu quelque chose le matin , pouvoit rompre son marché avant la fin du jour en restituant le prix qu'il avoit reçu , pourvû qu'il ne manquât pas de faire sa demande avant que le Soleil fût couché. Le Gouverneur de la Compagnie Angloise en avoit fait l'expérience douze ans auparavant. S'étant arrêté à *Nakkaway* dans un Voyage de Commerce , il y avoit acheté une Vache , qui ne lui avoit coûté qu'une barre. Après l'avoir payée , il avoit jugé à propos de lui couper la queue. Le Nègre s'en étant apperçu prit la résolution de tirer avantage de la coutume établie. Il retourna vers le Gouverneur ; & feignant de vouloir marier le lendemain sa fille , à qui il étoit obligé de faire une dot , il redemanda sa Vache , comme le seul bien qu'il eût à donner. L'Anglois , sans se défier de l'artifice , ordonna sur le champ que la Vache fut rendue. Ses gens l'amenèrent. Mais le Nègre , affectant beaucoup de surprise , déclara que ce n'étoit pas sa Vache , que la sienne avoit une queue , & qu'il étoit surprenant qu'on cherchât à le tromper. Le Gouverneur lui expliqua naturellement qu'après l'avoir achetée , il lui avoit coupé la queue. Quoi ? s'écria le Nègre , vous avez coupé la queue de ma Vache ? J'estimois ma Vache trois cens barres avec sa queue. Vous ne partirez pas sans me les avoir payées. En vain le Gouverneur représenta que l'ayant achetée , elle étoit devenue son bien , & qu'il avoit eu le droit d'en disposer. Tous les Habitans ayant pris parti contre lui en faveur de l'usage , il fut obligé de payer trois cens barres pour la queue d'une Vache. Il prit même le parti de dissimuler cet affront ; & lorsqu'il eut acheté son nombre d'Esclaves , il quitta *Nakkaway* sans se plaindre. Mais il ne faisoit que différer sa vengeance. L'année suivante , ayant fait armer une grande Chaloupe , sur laquelle il mit jusqu'à douze canons , il publia qu'elle étoit destinée pour faire un voyage de Commerce. On ignora qu'il s'y fit lui-même embarqué ; & pendant toute la route il se cacha soigneusement. Lorsqu'il fut devant *Nakkaway* , il fit descendre le Capitaine , pour annoncer aux Habitans qu'on arrivoit avec une belle cargaison & qu'on avoit

MOORE.  
1732.

Voyage de  
Moore à Nakkaway.

Usage dont un  
Gouverneur Anglois est la dupe.

Vengeance du  
Gouverneur.

MOORE.  
1732.

besoin d'Esclaves. Six Chefs de la Ville, entre lesquels se trouvoit le Maître de la Vache, s'empreserent de se rendre à bord. S'ils furent extrêmement surpris d'y reconnoître le Gouverneur, ils ne furent pas moins effrayés de se voir arrêter par son ordre & charger de chaînes. Cependant de six qu'ils étoient, on en relâcha un, pour aller déclarer à la Ville que le Gouverneur étoit venu demander la restitution de ce qui lui avoit été pris avec autant de perfidie que d'injustice; & tandis qu'on mettoit le Nègre à terre dans l'Esquif, la Chaloupe fit connoître par une décharge de son artillerie qu'on étoit en état de pousser plus loin la vengeance. Les Habitans, trop persuadés qu'ils n'étoient pas capables de résister à des forces supérieures, se hâtèrent d'envoyer à bord dix de leurs meilleurs Esclaves, qui, à trente barres par tête, faisoient la somme qu'ils avoient extorquée au Gouverneur. Ils confessèrent en même-tems leur faute; & reconnoissant qu'ils avoient mérité d'être punis avec plus de rigueur, ils promirent que la Compagnie n'auroit jamais à se plaindre de leur bonne foi.

Supplément de  
Marchandises  
pour les Com-  
ptoirs.

Le 8 de Juillet, le Capitaine *Boys*, & *Galand*, Facteur de Bruko, arrivèrent au Port de Yamyamakonda, pour avertir Moore que la Chaloupe l'Aventure, partie de l'Isle James avec cent mesures de Sel & deux cens Gallons de *Rum*, se trouvoit arrêtée vis-à-vis Bruko par la force du vent, & que dans la saison où l'on étoit déjà, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avancer plus loin. Il fut résolu de la décharger à Bruko, pour attendre un tems & des occasions favorables. En effet les orages étoient si fréquens, qu'un Magazin de Coton fut renversé par un Tornado. Cependant on trouva moyen, le 28, de faire amener la provision de Rum à Yamyamakonda, dans un Canot à six rames. Cette résolution fut prise au hazard de tous les événemens, parce que le Rum est d'un Commerce fort avantageux dans la saison des pluies.

Moore se rend  
à Fatatenda avec  
Johnson,

Le 29, on vit arriver à Yamyamakonda, *Johnson*, nommé par le Conseil pour succéder à *Peters*, second Facteur de *Fatatenda*, qui étoit mort nouvellement. Moore partit avec lui pour Fatatenda le 24 d'Octobre. Ils passerent le matin par *Kanuba*, petite Ville qui a son Port à deux milles. Vers midi, ils arriverent à *Bassi*, autre Port à dix milles de *Kanuba*. A trois heures après-midi, ils traverserent *Burda*, résidence de l'Usurpateur de *Tomani*. Deux heures après, ils passerent à *Kolar*, dans le Royaume de *Kantor*; & six milles plus loin ils arriverent vis-à-vis de *Fatatenda*, où ils traverserent la Riviere. Sa largeur, dans cet endroit, est égale à celle de la Tamise au Port de Londres. Son cours y est fort rapide, & le Canal très-profond. Dans le tems de la sécheresse, les marées s'y élèvent de trois ou quatre pieds; mais beaucoup moins dans la saison des pluies. Des deux côtés de la Riviere, le Pays est couvert de bois. Il est fort bas du côté du Sud; mais le Comptoir est situé sur la rive du Nord, dans le Royaume de *Woolli*, à dix milles de toute autre Habitation. La vûe s'étend sur la Riviere l'espace de plusieurs milles, & découvre au loin, sur l'autre bord, une grande partie du Royaume de *Kantor*. Dans un lieu si désert, on entend, pendant toute la nuit, les cris d'une infinité de Bêtes farouches. Ce Comptoir fut abandonné l'année suivante. *Hamilton* demeura seul, c'est-à-dire, sans aucun Anglois, depuis la mort de *Peters*, reçut une joye extrême de l'arrivée d'un nouveau Facteur.

Situation de ce  
lieu.

Moore se dispoſoit à retourner au lieu de ſa réſidence , après avoir paſſé deux jours à Fatatenda ; lors qu'il fut arrêté par un Meſſager de *Huma Badji* , Uſurpateur de la Couronne de Tomani , qui le pria d'attendre l'arrivée de ſon Maître. En effet , *Huma Badji* parut le même jour , avec une eſcorte de deux cens Hommes bien armés , qu'il ſe propoſoit d'envoyer au ſecours du Roi de Woollu , contre le Frere de ce Prince , qui avoit excité la révolte au ſein de ſes Etats. *Huma Badji* eſt fils du dernier Roi de Tomani ; mais par une loi qu'on a déjà rapportée , la Couronne devant paſſer ſur la tête de ſon Couſin , il a trouvé le moyen de perſuader au Peuple , ou du moins de publier que le Roi ſon Pere n'eſt pas mort. Une troupe de gens réſolus , qu'il entretient dans la Ville de Burda , ſoutiennent ſon uſurpation ; & perſonne n'oſe mettre en doute que le feu Roi ſoit vivant. Il eſt lui-même fort âgé , mais aimé de ſes ſujets. En joignant quelques Volontaires à ſes Gardes , il a trouvé le moyen de conquérir le Royaume de Woollu , qu'il a donné au Roi qui le poſſede actuellement. Auſſi regne-t-il dans les Etats de ce Prince , avec autant d'autorité que dans les ſiens. Il y eſt même plus redouté ; car les Habitans de Sutamor , Ville de Tomani , à trois milles de Yamyamakonda , marquent peu de reſpect pour ſes ordres. On le voit rarement au Comptoir de cette Ville. Mais à Fatatenda , il traite les Facteurs Anglois avec peu de ménagement. Il leur demande ſans ceſſe des marchandifes , & ſur le moindre refus , il employé la force pour les prendre. Il eſt ſi paſſionné pour les liqueurs fortes , qu'il arrache aux Facteurs juſqu'à leur propre proviſion. Ils ſont obligés de l'enterrer dans les bois à l'arrivée de ce Tyran , & de ſ'en priver juſqu'à ſon départ.

Moore avoit eu deſſein d'aller de Fatatenda à Nakkaway , en ſuivant la Riviere du côté du Nord ; mais les criques , qui ſont en grand nombre ſur cette rive , commençant à ſe reſſentir de l'augmentation de la Gamba , il craignit de trouver des obſtacles invincibles. Il reprit du côté du Sud. Une petite montagne qu'il eut à traverser , entre Burda & Baſſi , lui parut la plus roide qu'il eut paſſée de ſa vie. C'eſt un rocher continuel qui ne laiſſe pas d'être couvert d'arbres. Il arriva le ſoir au Port de Baſſi , où il paſſa la Riviere pour ſe rendre à Nakkaway. Après y avoir employé la nuit à ſes affaires , il repaſſa le matin à Baſſi ; & montant ſur le Cheval qu'il y avoit laiſſé , il regagna le Comptoir d'Yamyamakonda.

Le 22 , il obſerva que la marée recommençoit à monter & deſcendre. L'air , qui avoit été d'une chaleur exceſſive depuis vingt jours , devint plus froid & plus péſant. Il s'élevoit des brouillards le ſoir & le matin.

Moore partit le 31 à la pointe du jour , pour ſe rendre à Bruko , où il vouloit que ſon Sel fût meſuré ſous ſes yeux. A neuf heures du matin , il paſſa par Buille , Ville agréablement ſituée , dans une vallée qui eſt environnée de hautes montagnes. A midi , il entra dans *Kora* , petite Ville de Jemarrew , où l'ancien Empereur , après avoir été chaffé par le Peuple de Dubokonda , vit tranquillement comme en exil. Six milles plus loin , à l'Oueſt , on apperçoit une autre Ville de même nom , dont les environs ſont de grandes campagnes ſemées de riz. Le ſoir , Moore ſe rendit à Chaukonda , grande Ville , environnée d'un cercle de paliffades , au pied d'une montagne pierreuſe , qui termine la plaine à quatre milles de la Gamba. Il ſ'y

MOORE.

1732.

Viſite de *Huma Badji* , & caractere de cet Uſurpateur.

Moore revient par terre à ſon poſte.

Changement du tems.

Moore ſe rend par terre à Bruko. Sa route.

MOORE.  
1732.

logea chez l'Alkade. Sa chambre étoit spacieuse. Pour lit, il y trouva une natte assez propre, soutenue par des fourches de bois; mais il y fut cruellement tourmenté des mosquitoes. Cet Alkade devint Empereur de Jemarrew, l'année que l'Auteur revint en Angleterre.

Situation & fortification de Dubokonda.

Le jour suivant, Moore étant parti de grand matin, arriva vers midi à Dubokonda, Ville bien fortifiée suivant les usages du Pays. Elle est située au Sud de la Rivière, à neuf milles de Bruko. On y distingue deux Villes; l'une entourée de pieux, ou plutôt d'arbres, fichés dans la terre à fort peu de distance, & joints par un parapet de terre qui a la force des murs de brique. L'autre environnée seulement de roseaux & de clayes, comme les Parcs où l'on renferme les Moutons dans plusieurs Pays de l'Europe. Cette dernière méthode est la plus commune dans toutes les Villes, & même dans les Comptoirs de la Gambia. Les Habitans de Dubokonda ont secoué le joug de l'Empereur de Jemarrew, leur Monarque légitime, & lui ont donné un successeur qu'ils nomment *Suma*. A trois heures après midi, Moore arriva dans la petite Ville de Kolikonda, qui est renommée par les agrémens des jeunes Filles. Il entra le soir dans Bruko, d'où l'on compte quarante milles jusqu'à Yamamakonda.

Entretien de Moore avec un Empereur détrôné.

Deux jours lui ayant suffi pour terminer ses affaires, il se remit en chemin le 29. Il passa la nuit à Chaukonda. Le lendemain il arriva le matin à Kora, où l'Empereur détrôné lui envoya un plat de riz fort dégoûtant, & le fit prier de venir passer avec lui quelques momens. Ils se promenerent pendant deux heures. L'Empereur prit plaisir à raconter toutes les circonstances de sa déposition, & se félicita de trouver plus de contentement dans sa retraite, qu'il n'en avoit jamais goûté dans son ancienne grandeur. A midi, l'Auteur traversa Fetiko, sur les frontières de Jemarrew. Cette Ville avoit été considérable dix ans auparavant; mais la férocité de ses Habitans avoit causé sa ruine. Un Seigneur de Tomani, nommé *Klargi Soli*, étant venu pour s'établir sous leur protection, avec une suite nombreuse, ils avoient pillé ses Bestiaux & maltraité son cortège. Dans le ressentiment de cette insulte, *Klargi Soli* secondé de ses gens avoient fondu sur eux les armes à la main, & leur avoit fait quantité de prisonniers pour réparer sa perte. Ils avoient été si deshonorés par cette aventure, que tout le monde fuioit une Ville où l'on respectoit si peu les droits de l'Hospitalité. Moore arriva le soir à Yamamakonda.

Droit d'hospitalité en honneur chez les Nègres.

Le 20, à huit heures & demie du soir, il y eut une éclipse totale de Lune, qui dura jusqu'à dix heures & un quart.

Incendie du Comptoir de Bruko.

Le 18 Décembre, *Connor*, associé de l'Auteur, dans les soins du Comptoir, partit pour Nakkaway. Dans son absence, Moore reçut avis de l'Alkade de Bruko, que le Comptoir avoit été consumé par le feu, & que le Facteur, Philippe Galand, devenu fou de cet accident, avoit tenté de se noyer. Ayant fait rappeler aussitôt *Connor*, il partit immédiatement pour Bruko, où il se rendit dans l'espace de vingt heures. Il trouva la santé de Galand aussi dérangée que sa raison. L'Alkade s'étoit saisi de la clef du Magasin, que la flamme avoit heureusement épargné, & la remit fidèlement à l'Auteur, qui écrivit sur le champ au Conseil pour l'informer de cette disgrâce. Le lendemain on vit remonter sur la Rivière une longue Barque, qui appar-

tenoit au *Trial Snow*, Vaisseau d'Interlope, commandé par le Capitaine Clarke. Quelques Nègres ayant demandé à ses gens qui ils étoient, ils répondirent qu'ils appartenoient au Seigneur Antoine *Vas*, Portugais de Tankroval, & qu'ils alloient au Port de Bassi pour en amener des Esclaves. Ce déguisement venoit de la crainte des Habitans du Pays, que plusieurs Vaisseaux d'Interlope avoient maltraités, & que l'exemple du Slati de Kaffan avoit mis dans la disposition de repousser l'insulte par la force. Cependant la même Barque descendant la Riviere, à la fin du jour, le 6 de Janvier, son Pilote, qui se nommoit *Hayes*, ne fit pas difficulté de s'approcher de la rive pour saluer Moore. La raison étoit revenue à Galand. Aussi-tôt qu'il eut appris l'arrivée d'une Barque Angloise, il vint supplier Hayes de le recevoir à bord, & de le conduire au Capitaine Clarke, sous prétexte qu'il avoit besoin d'acheter mille choses nécessaires. Envain Moore & l'Alkade s'efforcèrent de lui faire perdre cette pensée. Il partit vers minuit avec la Barque. Le lendemain à midi, un Nègre, qui le servoit, revint à Bruko, pour apprendre à Moore que son Maître & le Pilote Hayes s'étoient noyés.

Tandis que Moore réfléchissoit sur cet accident, les Matelots & l'Interprète de la Barque arriverent à Bruko, & lui racontèrent leur infortune. Vers quatre heures du matin, se trouvant près des Isles *Sappos*, ils avoient entendu sortir du fond de l'eau un grand bruit qui répondoit à la tête de la Barque. L'Interprète Nègre les ayant assurés qu'ils étoient sur une basse fréquentée par les Chevaux marins, Hayes avoit fait tirer un coup de fusil pour les effrayer. Mais un de ces animaux, qui avoit peut-être été blessé du coup, heurta si furieusement la Barque, à coups redoublés de dents ou de pieds, qu'il brisa une planche du fond. Hayes averti qu'elle se remplissoit d'eau, donna ordre qu'on gagnât aussi-tôt la terre. On n'en étoit qu'à dix toises, lorsque la Barque s'étant abîmée tout d'un coup, Hayes & Galand, qui ne sçavoient pas nager, eurent le malheur de périr dans les flots. Ceux qui avoient eu le bonheur de gagner la rive y demeurèrent jusqu'à midi, vis-à-vis l'endroit où la Barque s'étoit enfoncée. Mais pressés par la crainte des Bêtes farouches, autant que par la faim, ils venoient implorer le secours de Moore, en attendant l'occasion de rejoindre leur Capitaine. Comme la Barque s'étoit enfoncée par son propre poids, & qu'elle étoit tombée directement, ils avoient jugé par la hauteur dont son mât surpasseoit l'eau, qu'elle n'en avoit pas plus de cinq pieds sur le Pont, du moins dans la basse marée. Moore se persuada qu'on pouvoit sauver une partie des marchandises, qui consistoient en Cire & en Ivoire. Il fit forger des crocs par un Serrurier du Comptoir; & joignant aux Matelots cinq ou six Domestiques de la Compagnie, il les exhorta vivement à recueillir les débris de leur naufrage, tandis qu'il écrivoit au Capitaine Clarke, pour l'informer de son malheur. Il prit effectivement la plume. En écrivant, il fut interrompu par un bruit qu'il entendit à sa fenêtre. L'inquiétude de tant d'évenemens l'ayant fait sortir le pistolet à la main, il fut surpris de trouver une Vache à demi dévorée par un Loup. Deux jours après, les Matelots de Clarke revinrent à Bruko, avec le chagrin de n'avoir pû retrouver leur Barque. Mais ils avoient découvert en chemin trois caisses de Cire, une autre caisse vuide & une rame. Ils étoient portés à croire que la Barque avoit été pillée dans leur absence, d'autant plus

MOORE.

1733.

Barque du Capitaine Clarke, &amp; son malheur.

Le Pilote se noye avec un Facteur.

Aventure de la Barque.

Elle périt.

On tâche d'en sauver les débris.

MOORE.  
1733.

Les Nègres du  
Suma forment  
des prétentions.

qu'ils avoient trouvé sur la rive une zagaye, qu'on devoit y avoir laissée par oubli. Le jour suivant vingt Nègres du *Suma*, nouvel Empereur de Dubokonda, vinrent au Comptoir, & prirent entre les mains des Matelots la Cire qu'ils avoient trouvée sur la rive. Ils se prétendoient en droit de les enlever eux-mêmes & de les vendre pour l'esclavage. Mais l'Alkade de Bruko, & Moore, obtinrent à force d'instances, qu'on attendît l'arrivée du Capitaine Clarke pour terminer ce différent. Les Nègres fondoient leurs prétentions sur les droits de l'Empereur leur Maître, & sur les insultes qu'ils avoient reçues des Vaisseaux Anglois d'Interlope. Le Commerce sur la Riviere n'étoit permis, disoient-ils, qu'aux Vaisseaux de la Compagnie & à ses Comptoirs, parce qu'elle avoit des Traités avec tous les Princes du Pays. Mais ils étoient résolus de ne pas souffrir plus long-tems que des Particuliers, sans autorité, vinsent s'enrichir de leurs dépouilles en outrageant leurs Villes. Enfin, ils demandoient que le Capitaine Clarke rachetât ses gens à cent barres par tête, sans quoi ils menaçoient de les retenir prisonniers toute leur vie. Après une dispute qui dura six heures, Moore fut forcé de leur dire, que s'ils s'obstinoient dans leurs résolutions, la Compagnie retireroit bien-tôt son Comptoir, & qu'il alloit écrire au Fort qu'on ne lui envoyât plus de marchandises; au lieu que s'ils vouloient rendre les Matelots, il s'engageoit, par l'amitié qu'il portoit au Capitaine Clarke, à leur faire un présent d'eau-de-vie & de quelques autres marchandises. Cette proposition eut plus d'effet que tous les raisonnemens. Cependant Moore fut obligé de payer six barres pour obtenir de l'Empereur la liberté de renvoyer les Matelots par la Riviere.

Moore les ap-  
paise par quel-  
ques présens.

Il est nommé  
Facteur de Bruko.

Le 21 de Janvier, il reçut ordre de la Compagnie, par le Capitaine *Luson*, qui arriva sur la Chaloupe l'Isle James, de resigner à Connor le Comptoir de Yamamakonda, & de prendre la direction de celui de Bruko. Luson lui apportoit des matériaux pour le rebâtir. Ainsi ce Comptoir prit en peu de tems une nouvelle face: ce qui n'empêcha pas la Compagnie de l'abandonner l'année suivante. Bruko est à soixante-dix lieues au-dessus de Joar, sur la rive Sud de la Gambia, dans le Pays de Jemarrew. Le 5 de Février, Moore reçut avis que le Capitaine Williams, Commandant d'un Brigantin qui commerçoit à Joar, ayant acheté des Esclaves, & n'apportant point assez d'attention à les garder, avoit été surpris dans une revolte, & s'étoit vû forcé de chercher son salut à la nage, après avoir perdu la plus grande partie de ses gens. Il avoit eu les doigts misérablement coupés dans l'action. Enfin, s'étant rendu à Jamesfort au travers de mille dangers, il y avoit été reçu favorablement par le Gouverneur, qui lui avoit accordé son passage en Angleterre.

Révolte d'Escla-  
ves.

Feux célestes,  
présages de guer-  
re pour les Nè-  
gres.

Le 16 de Mars, on fut effrayé pendant toute la nuit par un furieux tonnerre, & par des feux volans, qui furent regardés comme un prodige dans cette saison. Les Habitans prirent ces Phénomènes pour un présage de guerres & de troubles dans le Pays. Moore observe que l'année suivante ne fut pas tranquille, sans se croire obligé, dit-il, d'en attribuer la cause au tonnerre & aux feux volans; mais il ajoute que les Comptoirs en tirèrent beaucoup d'avantages, par la multitude d'Esclaves qu'ils eurent l'occasion d'acheter. Le 4 d'Avril, le même Vaisseau de la nouvelle Angleterre, qui avoit été maltraité à Kaffan l'année précédente, passa devant Bruko pour se rendre à

Yamyamakonda. Il étoit si bien armé qu'on le jugea résolu, ou de se procurer un Commerce heureux par la force, ou de tirer vengeance de l'inulte qu'il avoit reçû à Kaffan. Le 27, Moore trouva dans une Ville voisine de Bruko, un monstrueux Scorpion, qui avoit douze pouces entiers de longueur. Le 11 de Mai, il partit pour Joar dans la Chaloupe Françoisé du Sieur le Maigre; mais ayant rencontré le Capitaine Sanby, qui remontoit la Riviere avec sa cargaison de Sel, & qui lui apprit que l'Isle James avoit reçu de Londres un nouveau Gouverneur, il prit le parti de retourner à son Comptoir avec Sanby. Ils essuyèrent en chemin un Tornado fort violent. Le 12, il y eut une éclipse totale de Lune, qui dura l'espace d'une heure.

Comme l'arrivée d'un nouveau Gouverneur apporte toujours quelque changement dans le sort des subalternes, Moore attendoit impatiemment les ordres du Conseil, lorsqu'il vit paroître la *Nymphé de Mer*, commandée par le Capitaine Brown, qui lui amenoit un associé dans les fonctions du Comptoir. *Hull*, nouveau Gouverneur, lui envoyoit avec ce Lieutenant, un renfort de marchandises pour le Comptoir, & de longues instructions, dont il a crû devoir conserver la substance, parce qu'elle sert à faire connoître quelle étoit alors l'administration du Commerce.

Après un compliment sur la satisfaction que le Conseil avoit de sa conduite, & quelques exhortations à continuer de remplir ses engagements, on lui ordonnoit;

1. De faire présent au Suma de cinq Gallons d'eau-de-vie, à l'occasion du changement des Gouverneurs, & d'assurer ce Prince que la Compagnie étoit résolue d'encourager plus que jamais le Commerce, sur-tout pour les Cuirs, l'Ivoire, la Cire, le Coton, l'Indigo & les Gommés.

2. De se procurer autant qu'il pourroit d'une certaine liqueur rouge, qui coule en abondance d'un arbre nommé *Pare de Sange* (71), & qui s'endurcit en consistance de gomme; & de la payer hardiment une demie barre la livre, parce que cette gomme est précieuse.

3. De ménager avec soin les *Chefs d'argent* (72), & de n'en pas faire d'autre usage que pour le Commerce.

4. De se borner à son Comptoir, sans se mêler jamais de payer les gages, les salaires, ou les dettes des autres Domestiques & Ouvriers de la Compagnie; parce que tous les emplois d'argent qu'il feroit ainsi pour d'autres usages que ceux de son Comptoir, seroient mis sur son propre compte.

5. De ne faire aucune société de Commerce avec les Marchands, soit Mandingos, soit Portugais, sous prétexte d'y faire trouver de l'avantage à la Compagnie, parce qu'il est certain au contraire, qu'ils cherchent toujours à gagner quelque chose sur les Esclaves & sur l'or, & qu'on trouve bien mieux son compte à traiter directement avec les Nègres.

6. De mettre tant d'ordre dans les Livres de compte, qu'on pût être sans

MOORE.

1733.

Monstrueux  
Scorpion. Eclip-  
se totale de Lune.

Hull, nouveau  
Gouverneur de  
l'Isle James.

Instruction qu'il  
envoie à Moore.  
Elles font con-  
noître l'adminis-  
tration du Com-  
merce Anglois.

(71) C'est plutôt *Pao de Sangre*, qui signifie en Portugais Bois de sang. C'est l'arbre qui produit le sang de Dragon.

(72) On entend par ce terme, des Barres de fer, des Colliers de cristal, des Dollars à l'Aigle déployée, des Bassins de cuivre & des

Arangos. On a déjà remarqué qu'une barre, nommée simplement, est un mot vague, qui signifie une certaine quantité de marchandises. Une Barre, dans le Commerce Anglois, étoit alors l'équivalent d'une once d'argent.

MOORE.  
1733.

ceffe en état de comparer les tranfactions paffées avec les préfentes , & que les Facteurs fuivans , y trouvaflent une règle de conduite. C'étoit dans cette vûe que la Compagnie avoit ordonné une méthode qui fervoit à faire remarquer les pertes & les gains au premier coup d'œil. Dans la fuite on vouloit envoyer aux Facteurs le tarif des marchandifes qu'ils recevoient , fur le pied qu'on les auroit achetées en Europe ; afin qu'ils les couchaflent de même fur leurs Livres ; & qu'à mefure qu'elles feroient échangées ou vendues , ils évaluaflent ce qu'ils auroient retiré en Barres , en Schellings , & en Sous , qui paroîtroient à côté du premier compte.

7. Qu'à chaque renvoi , le Facteur devoit non-feulement marquer ce qu'il auroit tiré de fes marchandifes , mais fpecifier la nature & la quantité de ce qu'il auroit donné en particulier pour tel nombre d'Efclaves , & pour telle quantité d'ivoire , d'or , ou de cire.

8. Que les Agens de la Compagnie ayant quelquefois négligé leur devoir pour s'occuper de leurs intérêts particuliers , elle avoit jugé à propos de faire monter leurs droits de commiffion à cinq fchellings pour chaque Efclave ; à deux fchellings & demi pour le quintal d'ivoire , pefant cent livres ; à cinq fchellings pour chaque once d'or ; à deux fchellings & demi pour le quintal de cire rendu au Fort ; & qu'à la faveur de cette indulgence , elle fe promettoit que les Facteurs répondroient à l'opinion qu'elle avoit de leur zele & de leur probité.

9. Que les Facteurs Anglois ne devoient point acheter , des Portugais ni des autres , l'or à plus de douze barres l'once ; les dents d'Eléphans , grandes & petites , à plus de feize & de huit barres le quintal pefant cent livres ; & la cire à plus de douze barres le quintal ; parce que leur en donner davantage , c'étoit feulement les affortir mieux des marchandifes & des commodités dont ils avoient befoin , pour rendre leur Commerce plus floriffant fur la Riviere , au defavantage continuel de la Compagnie.

10. Que Moore devoit fe faire une étude d'inflruire *Roots* , qu'on lui envoyoit pour associé , & de le rendre propre à prendre la conduite du Comptoir , lorsque la Compagnie l'éleveroit lui-même à quelque emploi plus confidérable , & qu'il falloit fur-tout le former dans l'art de tenir les comptes : que chaque Livre de compte devoit renfermer les tranfactions de deux mois , à la fin defquels il devoit être envoyé au Fort par la premiere occafion , après en avoir tiré néanmoins une copie qui refteroit au Comptoir.

Tels étoient les principaux devoirs que la Compagnie impofoit à fes Facteurs. A l'égard de la défenfe qui regardoit le commerce avec les Portugais , Moore obferve qu'elle étoit moins à l'avantage de la Compagnie , que le Gouverneur ou la Compagnie même ne fe l'imagineroit ; parce qu'il y avoit effectivement à gagner beaucoup dans leur Commerce & dans celui des Mandingos. Auffi fit-il remarquer dans fa réponfe , que lorsqu'ils defcendoient la Riviere dans leurs Canots , & qu'ils venoient lui faire des propofitions de Commerce , ils étoient fort éloignés de donner leur or , leur cire & leur ivoire aux prix que la Compagnie defiroit. Ils achetoient à Joar & à Kover , du drap & des étoffes. Mais plutôt que de donner leurs marchandifes à fi bas prix , ils alloient chercher plus bas des Vailfeaux d'Interlope , avec lefquels ils étoient sûrs de trouver plus de profit. Moore fe plaignoit auffi de ce qu'on

lui

ObjECTION que  
Moore fait au  
Confeil fur fes  
inflructions.

lui défendoit d'employer le fer & les autres *chefs d'argent*, à se procurer des provisions. Il affuroit le Gouverneur qu'il étoit impossible d'en obtenir autrement, & que si la Compagnie insistoit sur cette défense, il falloit que les gens du Comptoir mourussent de faim.

La réplique qu'on fit à ces remontrances, fut qu'on ne lui défendoit point absolument tout commerce avec les Portugais, mais qu'on l'exhortoit seulement à ne pas se défaire légèrement de ses capitaux, & sur-tout à ne pas s'imaginer qu'il fût avantageux à la Compagnie de tirer de l'or à trop haut prix. A l'égard des provisions, on lui permit d'employer du fer pour s'en procurer; pourvu que ce fût toujours avec beaucoup de discrétion.

Le 17 de Mai, une Chaloupe d'Interlope nommée le *Bumper*, passa devant Bruko, chargée des richesses qu'elle avoit acquises à Yamyamakonda dans un séjour d'environ deux mois. Elle étoit redevable de ce succès à Connor, Facteur de la Compagnie dans le Comptoir de cette Ville. Mais les services qu'il lui avoit rendus, & dont Moore est persuadé qu'il avoit été bien payé, exposèrent sa vie au dernier danger. Les Habitans entreprirent plusieurs fois de le tuer; & leur colere s'étendant à tous les Anglois, Moore même, dans les Voyages qu'il fit ensuite à Yamyamakonda, fut obligé de prendre de justes précautions. Cette haine des Nègres n'étoit pas sans fondement. Ils accusèrent le Capitaine de la Chaloupe de leur avoir donné, l'année précédente, des dollars d'étrai pour des piéces d'argent; ce qui les rendoit si furieux, qu'ils ne pensoient qu'à la vengeance. Aussi la Chaloupe le *Bumper* n'acheva-t-elle pas heureusement son voyage. La nuit qui suivit son départ de Bruko, elle fut attaquée dans la plus étroite partie de la Riviere, entre une Isle & le Continent, par une troupe de cent Nègres. Les Anglois combattirent vaillamment, & se déroberent à la fureur de leurs ennemis. Cependant Lowther, *Supercagoes*, eut le malheur d'être blessé au ventre & d'en mourir le lendemain.

Le 19, Leach & Cooper arriverent à Bruko dans une Chaloupe qui leur appartenoit, pour se rendre à Kuttejar & à Sami où leur dessein étoit de s'établir. Après avoir été long-tems au service de la Compagnie, ils vouloient employer le fruit de leur travail à faire le commerce pour leur propre compte. Mais, quelques jours après, l'Auteur reçut ordre du Conseil de n'entretenir aucune liaison avec eux, parce que sous prétexte d'avoir reçu des Lettres de leurs amis, qui les rappelloient en Angleterre, ils avoient quitté indignement la Compagnie, pour entreprendre un commerce nuisible à ses intérêts.

Le 12 de Juillet, Lufon, Capitaine de la Chaloupe la *Gambra*, vint à Bruko, avec des ordres du Conseil qui envoyoient Moore à Yamyamakonda, pour succéder à Connor, que son âge & la longueur de ses services faisoient rappeler dans l'Isle James. Le Comptoir de Bruko devoit demeurer sous la direction de Roots. Moore partit le 15, & fit voile d'abord à Dubokonda, pour y prendre congé du Suma, qui n'avoit pas cessé d'accorder sa protection au Comptoir de Bruko. Delà il se rendit à Kuttejar, où Leach & Cooper avoient pris la résolution de s'établir. Il y loua des Chevaux pour se rendre par terre à Sami; mais il laissa ordre à son Canot de s'avancer jusqu'à *Fendalakonda*, qui est dix milles au-dessous de Yamyamakonda. Il passa la nuit

MOORE.

1733.

On lui accorde ce qu'il demande.

Haine des Nègres contre le Capitaine du *Bumper*.

Ils attaquent cette Chaloupe.

Leach &amp; Cooper quittent le service de la Compagnie, pour leur propre intérêt.

Moore est renvoyé à Yamyamakonda. Son voyage.

MOORE.  
1733.

au Comptoir de Sami, lieu fort avantageux pour le Commerce, d'où la Compagnie tire des Esclaves pendant toute l'année à quarante barres par tête. Ce Comptoir est situé à douze lieues de la Gambia, sur une Rivière dont il a pris le nom. Moore se proposoit de la passer à cheval & de continuer sa route vers Fendalakonda; mais les Nègres, à qui les Chevaux apparte- noient, refuserent d'y consentir, par la crainte des Crocodiles dont cette Rivière est remplie. Ainsi l'Auteur se vit obligé de passer dans un Canot, & de faire dix milles à pied jusqu'à Fendalakonda, où il attendit le Canot qu'il avoit laissé à Kuttejar. L'ayant reçu le soir du même jour, il partit le lendemain pour Yamyamakonda; mais les vents contraires lui firent trou- ver la route si ennuyeuse, qu'ayant pris le parti de descendre sur la rive il acheva le voyage à pied. Le Canot arriva fort tard dans la nuit.

Plaintes qu'il  
fait au Conseil.

Le 19, Moore fit l'inventaire de tous les effets du Comptoir. Avec quel- que soumission qu'il fût entré dans les vûes du Conseil, il prit l'occasion de Connor, qui partit le même jour, pour témoigner par une Lettre au Gouverneur, le chagrin qu'il avoit eu de se voir renvoyé si loin. Sa santé étoit mauvaise. Il n'y avoit que son extrême attachement pour les intérêts de la Compagnie, qui le pût faire passer sur une raison si forte.

Guerison de  
Phillips.

Le 25, *Phillips*, Facteur de Fatatenda, descendant la Rivière pour se rendre à Jamesfort, s'arrêta heureusement à Yamyamakonda. Heureuse- ment; c'est-à-dire pour lui-même, qui souffroit beaucoup d'un mal de jam- be, pour lequel il alloit chercher du remède. Un Marbut qui le vit dans cet état, lui dit que ce n'étoit pas la peine d'avoir entrepris un voyage de six cens milles (73), & que sans aller plus loin il s'offroit à le guérir. Effective- ment, une décoction de quelques herbes lui rendit quelques apparences de santé.

Inondation de  
la Gambia.

Le 14 de Septembre, les eaux de la Gambia devinrent si grosses, qu'après avoir inondé les vallées & les champs de riz, elles commencerent à pénétrer dans l'enclos du Comptoir. Le lendemain, Moore voyant qu'elles environ- noient déjà tout l'édifice, & que les murs étoient même endommagés, em- ploya tous ses gens à lui bâtir une cabane au milieu de la Ville. C'étoit l'en- droit le plus élevé du canton. Il s'applaudit de cette précaution le jour sui- vant, lorsque l'eau s'élevant autour du Comptoir, dont les murs n'étoient que d'argile, il sembloit à tous momens qu'ils fussent prêts à tomber en ruines. On se hâta de transporter tous les effets de la Compagnie dans la nouvelle cabane, & les Esclaves furent confiés à la garde des principaux Habitans de la Ville. Ainsi le Comptoir demeurant abandonné, il devint bien-tôt l'habitation des grenouilles, des crapeaux, des serpens & des pois- sons. Vers minuit, les murs tomberent avec beaucoup de fracas; mais le toit demeura ferme sur les piliers qui le soutenoient. Pendant plus de dix jours, on vit flotter sur la Rivière un grand nombre de petites Isles, quel- ques-unes longues de dix toises, & couvertes d'arbrisseaux sur lesquels il se trouvoit quantité d'oiseaux. Moore jugea que c'étoit de petites portions de bois, qui avoient été détachées par la violence des flots. Les Habitans ne

Singularité de  
ses effets.

(73) Il faut entendre depuis Fatatenda; en- core cette distance est-elle excessive, car la Carte de Leach ne met que cinq cens milles de Barrakonda même jusqu'à Jamesfort. Sui-

vant Moore, il n'y a que cent cinquante mil- les en droite ligne de Jamesfort à Yamyama- konda, & deux cens milles par la Rivière.

se souvenoient pas d'avoir jamais vû d'inondation si terrible. La Compagnie avoit beaucoup perdu dans la dernière. Le Comptoir de Kuttejar ayant été renversé, à peine en avoit-on pû sauver quelques marchandises. Mais quoique le danger fût beaucoup plus grand, Moore eut la satisfaction d'avoir mis tous les effets à couvert, & d'en être quitte pour la réparation des murs du Comptoir, qui n'est jamais d'un prix considérable. Tout le Pays étoit entièrement caché sous l'eau, & les champs de riz & de maiz ruinés sans espérance. La communication des Villages ne se faisoit plus que par les Canots, sur lesquels on traversoit les plaines. Aussi les provisions devinrent-elles si rares, que l'Auteur manquant de Canot pour s'en procurer, passa deux jours entiers, avec ses gens, sans aucune nourriture.

Phillips étoit retourné à Faratenda après sa guérison; mais on fut surpris le 26, de le voir revenir à Yamyamakonda, dans un état beaucoup plus triste. En sortant de son Canot pour rentrer au Comptoir de Faratenda, il s'étoit heurté si rudement la jambe contre une crosse de bois, que cette blessure se joignant à son ancien mal, sembloit mettre sa vie fort en danger. Il alloit à Jamesfort, pour y chercher des secours plus puissans que ceux du Marbut. Mais il mourut six jours après, entre Yamyamakonda & Bruko. Railton, principal Facteur de Bruko, qui prit soin de lui rendre les derniers devoirs, mourut lui-même, le 3 de Novembre, par un accident de la même nature. S'étant blessé la tête contre la porte de sa chambre, en châtiant un petit Nègre qui le servoit, il ne vécut que douze heures après sa blessure.

Le 27, Moore fut averti qu'on pensoit à lui enlever ses Esclaves dans la maison où il les faisoit garder. Quoique le Comptoir ne fût point entièrement rétabli, il crut le péril si pressant, que sans attendre la fin des réparations, il rentra dans son édifice ruiné, avec ses Esclaves & ses marchandises. En peu de jours, tout reprit sa première situation.

Le 1 de Décembre, quelques Habitans de la Ville s'étant procuré un filet, vinrent lui offrir l'amusement de la pêche, dans un Lac, qui est vis-à-vis de la Ville. Entre quantité de Poissons, ils en prirent un qui avoit la forme du Gougeon, avec beaucoup plus de grosseur, & qui, par la propriété qu'il avoit d'engourdir la partie qu'il touchoit, fut reconnu pour la *Torpède* (74).

Le 20 de Décembre, Moore eut la satisfaction de voir arriver, sur la Chaloupe la *Renommée*, les matériaux qu'il attendoit de Jamesfort, pour rebâtir son Comptoir. Le détail qu'il fait de son entreprise, peut donner une juste idée de la nature & de la forme de ces édifices. Il choisit, pour la situation, un terrain élevé, à cinquante toises de la Rivière. Après avoir tracé le plan de la maison, sur un quarré de quarante-deux pieds, il distribua la charpente. Elle consistoit en plusieurs poutres de trente pieds de hauteur, qui furent enfoncées à la profondeur de quatre pieds, & jointes par d'autres poutres. Les espaces furent remplis par quantité de solives, entre lesquelles on attacha des cannes au lieu de lattes. La terre dont les murs furent composés est une espèce d'argile humide, que les Nègres pétrissent avec les pieds. On leur donna un pied d'épaisseur; & l'on prit soin de ne les élever que d'un pied à la fois, pour laisser à chaque couche le tems de durcir. Les murs de séparation, qui devoient former d'un côté le Magasin, & les

(74) On en verra la description dans l'article de l'Histoire naturelle.

---

 MOORE.

1733.

Mort extraordinaire de deux Facteurs.

Fin de l'inondation.

Pêche de Moore. Torpède Poisson.

Moore bâtit un nouveau Comptoir.

Nature &amp; forme de cet édifice.

MOORE.  
1733.

logemens de l'autre, furent de la même épaisseur. On composa le toit de solives moins épaisses, avec la précaution de distribuer des vuides au sommet des murs, pour donner du passage à l'air dans le Magazin; & de faire descendre néanmoins les bords du toit deux ou trois pieds au-dessous, pour fermer le passage à la pluie. Les portes & les fenêtres furent placées régulièrement, & le mur d'alentour travaillé avec plus de soin. Le plafond composé de cannes entrelassées, & soutenues par de petites solives, fut enduit d'argile, comme le toit.

Porche ou Alpinter exigé par les Nègres, pour le Commerce.

Il restoit à faire le porche, pour satisfaire les Nègres, qui l'appellent *Alpinter*, & qui s'attribuent le droit d'en demander un à chaque Comptoir. C'est le lieu où ils s'assemblent pour le Commerce, & sous lequel ils se mettent à couvert. Il fut construit des mêmes matériaux que le reste de l'édifice, avec des goutieres, pour le tenir toujours fort sec. Après avoir fini les murs & les voutes, on les revêtit intérieurement de nattes, c'est-à-dire, de petits faisceaux de paille, de la grosseur du bras & de trois pieds de longueur, liés l'un sur l'autre contre les cannes. Mais pour mettre le Magazin à couvert du feu, du côté le plus éloigné des logemens, on fit un second mur de bois & d'argile à trois pieds de distance, & l'intervalle fut rempli d'argile pure; parce qu'en supposant même qu'on pût mettre le feu à ce mur, & brûler le bois dont il étoit composé, l'expérience avoit appris, dans l'incendie de Bruko, que la flamme ne pouvant pénétrer ce qui n'étoit qu'argile, le Magazin ne feroit pas moins en sûreté.

Précaution contre le feu.

L'Auteur s'étend beaucoup plus dans la description de cet édifice, pour faire voir, dit-il, avec quelle facilité des Peuples que les Européens traitent de Barbares, savent se procurer les commodités de la vie. On n'y employa ni fer, ni équerre, ni truelle. Dans les endroits mêmes où l'on avoit voulu donner plus de propreté à l'argile, tels que les portes & les fenêtres, on ne s'étoit servi que de la lame de quelques couteaux. Les règles des Charpentiers & des Maçons, n'avoient pas été consultées. La dépense étoit fort légère pour la Compagnie, puisqu'à la réserve d'un Nègre qui avoit pâtri l'argile, on n'avoit point employé d'autres Ouvriers que les Domestiques. Cependant le Comptoir se trouvoit composé d'une grande salle, de deux chambres à loger, & de deux Magazins qui n'avoient rien à craindre du feu. D'ailleurs, les dedans n'étoient pas seulement commodes & sans vermine, mais propres & de bon goût, avec un air de fraîcheur que le blanc prend aisément sur l'argile.

Réflexions de l'Auteur sur son édifice.

Enclos & commodités du Comptoir.

Vis-à-vis l'Édifice, la nature avoit placé deux gros arbres, de ceux qu'on nomme *Bischalos*, qui formoient un ombrage agréable. L'enclos étoit d'un arpent. Il avoit pour mur une haye de cannes fendues, entrelassées en forme de clayes, de la hauteur de dix pieds. Moore y fit bâtir, à des distances convenables, quatre maisons à la manière des Mandingos; l'une pour servir de cuisine, l'autre de grenier à Sel, la troisième de grenier à Bled, & la quatrième pour loger pendant la nuit les Domestiques Nègres. Le terrain qui les séparoit, étoit destiné pour en faire un jardin, sur lequel on devoit ménager des basse-cours pour les Bestiaux & la Volaille.

Comptoir de Fatatenda détruit.

Le 21 de Décembre, la Chaloupe la Renommée partit pour Fatatenda, d'où elle revint neuf jours après, avec les débris du Comptoir & *Palmer* qui

en avoit eu la direction. La Compagnie s'étoit déterminée à détruire cet établissement, pour se venger du *Bumey Badji*, Roi de Tomani, qui avoit souvent maltraité ses Facteurs. On apprit l'année suivante que la mort avoit délivré les Anglois de ce Prince.

---

MOORE.  
1734.

Le 8 de Janvier, Moore, dont la santé ne se retabliſſoit pas, & qui avoit demandé plusieurs fois son rappel, reçut pour successeur dans la direction du Comptoir de Yamyamakonda, Forſyth, un des plus habiles Facteurs de la Compagnie. Il s'embarqua le 12 sur la Chaloupe le James; il toucha aux Ports de Fendalakonda, de Kuttejar, de Rumbo; & le 24, étant arrivé à Jamesfort, il y fut reçu avec beaucoup de careſſes par le Gouverneur Hull.

Moore quitte son emploi & retourne à Jamesfort.

Le 4 de Février, Hull allant à cheval de Jilfray à Seaka, fit malheureusement une chute, dont il eut le bras cassé.

Le 18 de Mars, on reçut avis de Joar, que le Capitaine Coffin, Commandant du *Finch Snow*, après avoir acheté soixante-dix-huit Esclaves, étoit mort de maladie, & que les Habitans Jalofs s'étoient saisis de son Pilote & de son Chirurgien, lorsqu'ils venoient de lui rendre les derniers devoirs. Le Gouverneur y envoya Johnson avec la Chaloupe l'Aventure, pour demander la liberté de ces deux Hommes. Le 20, on vit arriver au Fort le Finch Snow, sur lequel il ne restoit que trois Marelots en bonne santé, leurs Officiers étant demeurés prisonniers à Joar. Le Gouverneur touché du sort de ce Bâtiment y envoya son Chirurgien, pour prendre soin des malades, & quatre Hollandois qui furent chargés de veiller sur les Esclaves. Le second Pilote & un Matelot moururent le lendemain. Comme il ne restoit personne qui fût en état de prendre le commandement, Hull se transporta lui-même à bord, établit l'ordre parmi les Matelots & les Esclaves, & laissa Connor pour y commander jusqu'à l'arrivée des deux Officiers. D'un autre côté, Johnson étant revenu sans avoir obtenu leur liberté, il le renvoya sur ses traces pour traiter de moins de leur rançon. Les Jalofs demanderent pour eux la valeur de vingt Esclaves en marchandises, sans autre prétexte pour les avoir arrêtés, que de prétendus outrages qu'ils se plaignoient d'avoir reçus du Capitaine.

Triste état du Finch Snow, & ses Officiers arrêtés par les Nègres.

Le 27, Moore, se croyant rétabli, s'embarqua sur la Chaloupe le Jamesfort, avec le Capitaine Nap Grey, pour faire un voyage de Commerce par la Riviere. Hull le chargea d'observer l'état des Comptoirs, sur-tout dans quelques lieux où les Facteurs étoient soupçonnés de négliger les affaires de la Compagnie. Il arriva le 29 de Mars à Joar, dans l'espace de quarante heures. Le 1 d'Avril, il se rendit à Yanimarrew; & le 4 à Bruko, où il trouva que depuis deux mois, le premier Facteur n'avoit pas tenu de Livre de compte. Le 7, il arriva au Port de Kuttejar. La Ville de ce nom est à dix lieues de Dubokonda sur la rive Nord de la Gambia, à la distance d'un mille de ses bords. La Compagnie avoit eu dans ce lieu un fort beau Comptoir, dont la situation étoit également saine & agréable; mais l'inondation de 1725 l'ayant entièrement détruit, il avoit été transféré à Sami. Moore y trouva la Chaloupe la Renommée, dont il prit possession suivant le pouvoir dont il étoit revêtu. Il y fit transporter sa cargaison, & renvoya la Chaloupe qui l'avoit apporté.

Voyage de Moore dans divers Comptoirs.

Le 13, il arriva au Comptoir de Yamyamakonda, où il s'arrêta jusqu'au

MOORE.  
1734.  
Procès qu'il a  
pour un Cheval.

5 de Mai, pour terminer un différend qui s'étoit élevé entre les Facteurs & les Habitans. Il étoit question d'un Cheval de la Compagnie, qui avoit été saisi par l'Alkade de Sutamor depuis que Moore avoit quitté le Comptoir, sous prétexte que l'ayant nourri plus d'un an, il n'avoit pas été payé pour ce soin. La cause fut plaidée de part & d'autre, avec beaucoup de chaleur, dans une assemblée fort nombreuse. Enfin Moore ayant prouvé l'injustice de l'accusation, jura en langue du Pays, que si le Cheval n'étoit pas rendu immédiatement, & si l'Alkade ne lui venoit demander pardon de ses impostures, le Comptoir seroit transféré dans quelque autre Ville, & ne seroit jamais rétabli. Ce serment, qu'ils entendirent tous, joint à la connoissance qu'ils avoient de la fermeté de Moore, fit sur eux tant d'impression, qu'ils forcèrent l'Alkade de restituer le Cheval, & de demander grace pour sa faute.

Il le gagne par  
sa propre sen-  
tence.

Le même jour, Moore retourna vers la Rivière de Sami, où il trouva la *Nymphe de Mer*, commandée par *Valentine Mendez*, Portugais Nègre, qui s'étoit engagé depuis peu au service de la Compagnie, & qui alloit former un établissement à *Wallia*, quinze mille au-dessus de Sami. On lui avoit confié une fort belle cargaison. L'Auteur descendit à Kurtejar, pour exécuter l'ordre qu'il avoit de s'opposer au commerce de Leach & de Cooper. Son premier soin fut de faire bâtir des Hutes par ses Domestiques Nègres, car les Marchands du Pays ne se rendent pas volontiers à bord. Le lendemain il écrivit au Conseil, que Forsyth, son successeur à Yamyamakonda, étoit fort aimé des Habitans, mais que faute de marchandises, sur-tout faute de sel, il avoit perdu l'occasion d'un commerce considérable & le crédit du Comptoir. Il ajoûtoit qu'on ne devoit jamais souffrir que le sel lui manquât, ne fut-ce que pour ruiner le commerce d'*Antonio Vas*, qui prenoit l'ascendant sur tous les Comptoirs Anglois. Dès le 17, il arriva une cargaison de sel pour l'Auteur, & une autre pour Forsyth.

Avis qu'il donne  
au Conseil.

Le 25, la *Nymphe de Mer* fut attaquée entre Yamyamakonda & *Wallia*, par une troupe de Nègres du Pays, à l'instigation d'un autre Nègre, qui ayant quitté depuis peu le service du Gouverneur, se plaignoit que ses gages ne lui avoient pas été payés. Ils prirent sur la Chaloupe un jeune Esclave Nègre extrêmement bien fait, & plusieurs choses de prix, telles que des fusils & des pistolets. Ce fut du moins le récit que le Capitaine fit de sa disgrâce. Mais après quelques informations, Moore pénétra la vérité de cette aventure. C'est l'usage des Nègres, lorsqu'ils soupçonnent quelqu'un de vol, & qu'ils veulent en tirer l'aveu, de faire tremper ses doigts à l'accusé dans l'eau bouillante. S'il est innocent, ils sont persuadés que sa peau n'en souffrira rien; mais qu'elle portera les marques du feu, s'il est coupable. Le Capitaine, qui avoit beaucoup d'admiration pour les usages des Nègres, trouvant un fusil de moins dans sa Cabane, accusa sans distinction trois Nègres qu'il avoit à bord; & sur leur défaveu, il eut recours à cette épreuve de l'eau bouillante, qui leur brûla misérablement les mains. Cependant un ou deux jours après, il retrouva le fusil, que sa propre négligence lui avoit fait oublier dans un autre lieu. Les Nègres qui avoient été punis injustement, quitterent le service de la Compagnie & retournerent dans leur canton, où leurs plaintes leur firent trouver des amis, qui dès que le même Capitaine se fut ap-

Querelle singu-  
lière d'un Capi-  
taine avec les Nè-  
gres.

proché de leur rive formerent le dessein de fondre sur lui , & de venger leurs compagnons.

Tandis que Moore étoit à Kuttejar , il apprit qu'on avoit vû passer au Sud une Caravane de Marchands avec des Esclaves. Mais comme il étoit à deux journées de leur passage , cette nouvelle lui vint trop tard. Les Marchands qui avoient reçu quelque sujet de mécontentement à Sami , l'année précédente , descendirent à Kower. Cependant l'Auteur s'étant rendu à Sami dans l'espérance de les y trouver , les Habitans eurent , dit-il , l'impudence de saisir son Cheval , parce qu'il n'avoit pas commencé par visiter le *Stati*. Il apporta de si bonnes excuses , que son cheval lui fut rendu ; mais dans le tumulte on lui vola son chapeau & son mouchoir. Comme il auroit été difficile de se les faire restituer , il prit une autre voie pour satisfaire son ressentiment. Entre quelques Esclaves qu'il avoit achetés , il s'en trouva un à qui il manquoit cinq ou six dents : de quelque manière que ce défaut fût échappé aux yeux de l'Auteur , il accusa les Marchands de mauvaise foi , & ses plaintes firent rabattre sur le prix , autant de barres qu'il manquoit de dents à l'Esclave.

Le 1 de Juin , Valentine , ce même Portugais que la Compagnie avoit pris à son service , reçut ordre d'acheter toutes les Etoffes de coton que les Nègres apporteroient en vente , dans la seule vûe de troubler le commerce de Leach & de Cooper ; ce qui n'empêcha pas que dans le même tems le Conseil n'afectât de recommander à Moore , par des Lettres éclatantes , de ne pas mettre d'opposition au Commerce des Particuliers , parce que le Gouvernement d'Angleterre leur avoit accordé les mêmes droits qu'à la Compagnie. Il arriva delà que Leach & Cooper se trouvant hors d'état de soutenir leur entreprise , écrivirent une Lettre soumise au Gouverneur , pour lui offrir d'abandonner leur Etablissement & de retourner à Jamesfort. Cette proposition fut acceptée , & Moore s'étant chargé de les conduire , arriva le 24 de Juillet avec eux. Le Gouverneur étoit absent. Il étoit allé visiter à l'embouchure de la Rivière , deux Vaisseaux de guerre , l'Antilope & le Diamant , qui étoient venus pour donner la chasse aux Corsaires. Un violent Tornado le mit en danger de périr à son retour.

Le 8 d'Août , on vit aborder à Jamesfort *Job Ben Salomon* , Prince de la Nation des Foulis , qui après avoir été dans l'esclavage à Maryland étoit passé en Angleterre , & revenoit dans sa Patrie , libre & chargé de bienfaits. Ses aventures sont assez remarquables , pour mériter d'être rapportées fort au long dans l'article suivant.

Le 12 d'Août , une Chaloupe Française de Gorée , vint demander au Gouverneur la permission de couper du bois sur les bords de la Rivière , pour bâtir le Comptoir François d'Albreda.

Le 22 , Moore partit dans la Chaloupe la Renommée , avec une belle cargaison , pour aller remplir à Joar l'Office de premier Facteur , à la place de Gill. Il s'étoit chargé de conduire *Job Ben Salomon* , qui vouloit se rendre à Kower , dans l'espérance d'y trouver quelques Nègres de son Pays. Le 26 , ils arriverent dans la Crique de Damafensa , où passant dans un Canal fort étroit , pour gagner la Ville , ils virent quantité de Singes bleus & rouges , qui sautoient d'arbre en arbre , & qui ne descendent jamais à terre. *Job* eut le bon-

MOORE.

1734.

Moore perd l'occasion d'une Caravane.

Vengeance qu'il tire d'une insulte des Nègres.

Leach & Cooper font forcés de demander grâce au Gouverneur.

Arrivée de *Job Ben Salomon*.

Singes rouges & bleus.

MOORE.

1734.

Informations  
sur les Forêts d'où  
viennent les  
Gommes.

heur de rencontrer à Damafenfa plusieurs Nègres, qui lui apprirent l'état de son Pays dans son absence.

Le Gouverneur Hull, qui n'épargnoit rien pour se procurer des informations, apprit de *Junko Sunko*, Slati d'Yanimartew, que les Forêts d'arbres à gomme ne sont qu'à cinq journées de cette Ville, & sept ou huit de la Rivière du Sénégal; que ces Forêts ont seize journées de longueur & seize de largeur; qu'elles sont composées de gros arbres, qui fournissent tous de la gomme; qu'elles sont divisées entre les Nègres d'Yani, ceux de *Futa* (75), & les grands Jalofs; que dans les lieux voisins il ne se trouve aucun Habitant; que depuis Yanimartew jusqu'aux Forêts on ne rencontre aucune Rivière, & que la Gambia est la plus proche; que les trois Nations qui sont en possession des Forêts n'ont aucun commerce avec les Blancs, mais qu'avec un peu de soin, on pourroit former une correspondance avec eux, & pénétrer sans peril jusques dans leurs Forêts; qu'ils n'ont pas d'autre commerce que celui des Gommes, & que les Eléphans sont en grand nombre dans leur Pays. Sur ce récit, le Gouverneur prit la résolution d'y faire un voyage avec Job Ben Salomon, dont la Patrie n'en étoit pas éloignée. Mais l'Auteur s'étant alors embarqué pour retourner en Europe, personne n'a pris soin jusqu'à présent de nous apprendre le succès de cette grande entreprise.

Guerres entre  
les Nègres.

Le 16 d'Octobre, on fut alarmé par les bruits d'une guerre qui s'allumoit entre les Nègres, & dont Joar étoit menacé de devenir le principal théâtre. Le Bumey (76) de *Kajamor*, canton du Royaume de Barfalli, & le Bumey de *Kajavan*, autre Pays voisin, vinrent informer Moore, par un mouvement d'amitié, que Bumey Haman Seaka, frere du Roi de Barfalli, ayant pris les armes contre ce Prince, étoit assisté dans sa révolte par quelques Peuples de Yani & de Yamina, & que suivant les apparences, il s'empareroit bien-tôt de cette partie du Royaume de Barfalli. Ils conseillèrent à Moore de ne pas perdre un moment pour mettre en sûreté les effets de la Compagnie. Moore écrivit au Conseil; mais on lui répondit que ces bruits avoient couru depuis plusieurs années sans s'être jamais vérifiés, & qu'il suffisoit de faire quelque présent à Bumey Haman Seaka, pour s'assurer de sa protection. Le 3 de Décembre, Moore retourna de Joar à Jamesfort. Le 9 au soir il y vit arriver le *Dauphin*, Vaisseau de Londres, qui amenoit *Cleveland*, beau-frere d'*Orfeur*, second Facteur du Fort. *Cleveland* venoit dans la résolution de se faire une fortune indépendante de la Compagnie, & de s'établir à *Jilfray*, dans la maison de son frere, avec ses marchandises qui montoient à la valeur de quatre cens livres sterling. Mais le Gouverneur, toujours ferme dans les intérêts de la Compagnie, ne voulut pas souffrir que le beaufrere de son Collegue entreprît sous ses yeux un commerce particulier; sur quoi *Cleveland* prit le parti de vendre ses marchandises à la Compagnie, qui les lui paya en Esclaves, & de remettre à la voile sur le Vaisseau qui l'avoit apporté.

Fermeté du Gouverneur pour l'intérêt de la Compagnie.

Le 26, Moore reçut ordre de retourner à Joar, avec une nouvelle car-

(75) Le Pays de Job, comme on le verra bien-tôt, étoit fort voisin des Forêts, à quatre journées de Fatatenda.

(76) Il semble que Bumey est la même

chose que *Bemoy*, nom d'un Prince Jalof, dont on a déjà parlé d'après les Portugais, qui confondent souvent les noms avec les titres. Voyez ci-dessus, Tome I. Chap. II.

gaison

gaison pour ce Comptoir. Job Ben Salomon l'ayant encore accompagné, ils s'arrêtèrent à *Neamoto*, dans l'Isle de l'Eléphant, où ils apprirent que Bumey Haman Seaka étoit actuellement en guerre contre son frere; que les Habitans de Joar avoient abandonné leur Ville, & que ceux à qui l'on avoit confié la garde du Comptoir avoient imité leur exemple. Moore, consterné de cette nouvelle, loua un Canot, sur lequel il se rendit à Joar. Il n'y trouva que dix personnes, qui s'étoient réfugiées dans le Comptoir. Cependant le Magazin & les marchandises n'avoient encore souffert aucun dommage; pas même des Buggabuggs, dit-il, espece de fourmies qui causent beaucoup de ravages dans les lieux où elles pénètrent, & qu'il n'appréhendoit pas moins que les voleurs.

Le 5 de Janvier, Bumey Haman Seaka s'étant avancé avec ses Troupes jusqu'à Sanjalli, qui n'est qu'à une demie journée de Joar, Moore lui envoya au nom de la Compagnie, un baril d'eau-de-vie & un coutelas. Son Messager revint le jour suivant, avec un compliment civil de la part du Bumey. Ce Prince faisoit assurer Moore qu'il estimoit les Blancs, & qu'il ne leur causeroit aucun mal, sur-tout à lui qu'il connoissoit depuis si long-tems. Job Ben Salomon n'ayant pas voulu s'exposer au hazard d'un nouvel esclavage, avoit demandé d'être mis à terre au Port d'*India*, six milles au-dessus de *Damasensa*. Il y demeura jusqu'à la fin du danger.

Le 11 de Mars, vingt Cavaliers bien armés, & quarante Hommes de pied, avec leurs arcs & des pistolets, se présentèrent de grand matin à la porte du Comptoir. Leur Chef entra seul, & dit à Moore qu'il étoit envoyé par le Bumey Haman Seaka, pour lui déclarer que ce Prince étoit allé combattre le Roi de Kahone, mais qu'à son retour, il n'ameneroit pas ses Troupes à Joar, dans la crainte de ne pouvoir les contenir, & que le Comptoir ne fût exposé à quelque violence. C'étoit un faux Message, dont le Commandant Nègre espéroit tirer quelque profit. Cependant Moore, qui ne pouvoit en juger avec certitude, le chargea d'une petite provision de poudre & de balles pour le Prince, & lui fit présent à lui-même d'un pistolet & d'un coutelas, dont il parut fort satisfait.

Le 16, Hull arriva au Comptoir, dans la résolution de faire le voyage de *Bunda* avec Job Ben Salomon, pour s'ouvrir l'accès de la Forêt des Gommés. Pendant le séjour qu'il fit à Joar, il reçut la visite de Bumey Haman Banda, troisième frere du Roi de Barfalli, & fidèle jusqu'alors à ses intérêts. Ce Prince étoit accompagné de quarante Hommes à cheval. Haman Seaka, qui étoit encore à Sanjalli, n'eut pas plutôt appris son arrivée, qu'il envoya contre lui un parti de cent hommes. Mais Haman Banda prit la fuite au bruit de leur approche, & fit dire au Gouverneur, que ne pouvant le voir plus long-tems, comme il se l'étoit proposé, il le prioit de lui envoyer un ou deux gallons d'eau-de-vie. Le Messager que Hull chargea de ce présent eut le malheur de rencontrer, entre Joar & Kower, quelques Soldats de Haman Seaka, qui le blessèrent d'un coup de flèche & lui prirent son Cheval.

Le 1 d'Avril, Connor fut rappelé de Bruko, Comptoir qu'on prenoit le parti d'abandonner faute de Commerce, pour succéder à Moore dans celui de Joar. On ne trouve point dans la Relation de l'Auteur les raisons qui le portoit à quitter le service de la Compagnie. Mais en cessant ici de parler

MOORE.

1734.

Embarras où la guerre jette Moore & son Comptoir.

1735.

Visite qu'il reçoit d'une troupe de Nègres armés.

Moore quitte le service de la Compagnie.

MOORE.

1735.

Son régime en  
Afrique.

d'affaires & de commerce, il s'étend sur le régime qu'il avoit observé jusqu'alors en Afrique.

Il sortoit du lit à la pointe du jour, pour jouir de la fraîcheur du matin, & souvent il faisoit deux ou trois heures de promenade à cheval dans les bois, & les plaines, où l'air étoit alors très-agréable. A son retour il déjeûnoit avec du thé de la Chine; & s'il lui manquoit, avec une sorte de thé nommé *Simbong*, qui croît naturellement dans les bois. On en a fait passer beaucoup en Angleterre, & quantité de personnes le trouvent excellent. Au défaut de sucre, il se servoit de miel, qui est fort sain lorsqu'on en use avec modération, mais dont l'excès cause des diarrées dangereuses. S'il se trouvoit sans sucre & sans miel, parce que les Habitans employent quelquefois tout leur miel à la composition de leur vin, il étoit forcé d'abandonner le thé, pour prendre du lait, qui est en abondance parmi les Nègres de la Gambia. Il le prenoit froid, en y broyant une pâte composée de fleur de riz & de bled de Guinée, que les Nègres font cuire sur le feu dans un pot de fer. Le lait du Pays ne peut guères bouillir sans se corrompre. Moore en rejette la cause sur les qualités de l'herbe dont les Vaches se nourrissent, qu'il croit aigre & même indigeste. A dîner il mangeoit ordinairement du Bœuf, frais ou saupoudré de sel; car sans être entièrement salé, le Bœuf se conserve cinq ou six jours, en Afrique, sous une simple couverture de sel. La manière de l'appêter étoit, ou celle des Habitans du Pays; c'est-à-dire, de le bouillir avec du Kuskus; ou comme en Angleterre, avec une sorte de légume nommé *Kolilu*; qui ressemble à l'épinard, & qui se trouve en abondance. La Volaille est à si bon marché, qu'il avoit une bonne poule pour trois charges de poudre. S'il avoit besoin de gibier ou de poisson, il envoyoit un Chasseur, que la Compagnie entretenoit dans chaque Comptoir, & qui ne manquoit guères de lui rapporter sa charge de l'un ou de l'autre. Le gibier étoit ordinairement quelque Sanglier, ou des Daims, des Canards, des Perdrix, des Oyes ou des Oiseaux à couronne, qui sont fort communs chacun dans leur saison.

Manière de con-  
server le Bœuf  
frais.Exactitude de  
Moore dans les  
devoirs de son  
Emploi.

L'après-midi étoit le tems du Commerce, & quelquefois le jour entier. Comme c'étoit son principal objet, il ne lui arrivoit jamais de le négliger. Si les affaires étoient finies de bonne heure, il faisoit une promenade dans quelque Ville voisine, d'où il revenoit à l'heure du souper. Ensuite il se faisoit un amusement de lire ou d'écrire jusqu'au tems du sommeil, ou de visiter ses voisins, qui le traitoient avec du vin de Palmier & de Siboa, du vin de miel, & du *Kola*, espece de fruit qui fait trouver l'eau fort agréable. Il prenoit aussi fort souvent l'exercice de la chasse, sur-tout aux Pigeons & aux Perdrix, parce qu'il ne falloit pas s'éloigner beaucoup du Comptoir. Dans certains tems, il étoit accablé de visites, & du nombre de ses Hôtes. C'étoient, ou des Négocians, ou les Messagers des Seigneurs voisins, qui lui envoyoit différentes sortes de présens, telsque des Vaches, des Etoffes, & même des Esclaves. Ils s'attendoient toujours à recevoir plus qu'ils ne donnoient. Cependant la Compagnie en tiroit d'autres avantages, & Moore tenoit un compte exact de tout ce qui passoit par ses mains.

C'étoient des femmes du Pays qui préparoient les alimens, dans des pots de terre qui étoient faits aussi par les Nègres. Il avoit deux pots de fer qui lui venoient de Jamesfort, l'un pour l'usage des Esclaves de la Compagnie,

l'autre pour lui-même, les jours qu'il avoit des Hôtes à traiter. Sa chambre de lit étoit grande & commode. Dans la saison des pluies, il y tenoit continuellement du feu. Son lit étoit élevé de deux pieds, sur quatre fourches de bois. Il étoit composé d'une natte de cannes fendues, sur laquelle il avoit un fort bon matelas de coton du Pays. Outre les draps qu'il avoit apportés d'Angleterre, & qui suffisoient pour le couvrir dans les grandes chaleurs, il en avoit d'étoffe, qui lui avoient été donnés par le Roi de Barfalli, & la Princesse sa sœur. Aux quatre coins du lit, il avoit dressé quatre pieux, qui servoient à soutenir une sorte de pavillon, pour le garantir des mousquites. La chambre n'étoit jamais sans un grand bassin d'eau, élevé sur des fourches de bois; secours nécessaire contre la vermine. Comme ce petit nombre de meubles suffisoit à ses besoins, il ne chercha jamais à s'en procurer d'autres.

Le 6 d'Avril 1735, étant à se promener aux environs de Joar, il trouva le pied d'une Bête, dont il s'imagina que la carcasse avoit été dévorée par quelque Lion. En le considérant, il le trouva semblable au pied d'un Babon, espèce de grand Singe. Cependant il fut surpris de sa grandeur, qui n'étoit pas moindre que celle d'un pied d'Homme. D'un autre côté, il étoit couvert de poil, d'un pouce de longueur. Comme il étoit encore fort frais, Moore l'apporta au Comptoir, & le fit examiner par les Nègres, qui lui dirent que c'étoit le pied d'un Homme sauvage, & qu'il y en avoit beaucoup dans le Pays, mais qu'il étoit rare de les rencontrer; qu'ils étoient de la grandeur des Hommes ordinaires; qu'ils avoient la poitrine faite comme les femmes; qu'ils avoient une sorte de langage, & qu'ils marchoient sur les pieds, comme les creatures humaines. Moore abandonne à ses Lecteurs le jugement de toutes ces circonstances.

Le 8, il partit pour Jamesfort, après avoir pris congé du Gouverneur & de Job Ben Salomon, qui le chargerent de plusieurs Lettres, pour leurs amis d'Angleterre. Etant arrivé au Fort le quatrième jour, il s'embarqua le 13 de Mai sur le *Delphin Snow*, qui mettoit à la voile pour Londres, avec Hamilton & plusieurs autres passagers. Mais avant que de quitter la Gambia, il eut soin de joindre à son Journal quelques observations qui ne se trouvent pas dans les Journaux précédens. Cette Riviere, dit-il, est navigable pour les Chaloupes, jusqu'à deux cens lieues de son embouchure; & c'est aussi l'espace où la marée remonte. La plus grande partie de ses bords est platte & couverte de bois, dans l'étendue d'un demi-mille vers les terres, & quelquefois moins; mais entre ces bois il y a des ouvertures, qui laissent un passage agréable à la vûe, & qui forment un fort bon terrain, où les Nègres sèment du riz, & mettent leurs bestiaux en pâture dans les tems secs. L'intérieur des terres a beaucoup d'arbres & de bois. Cependant il se trouve ordinairement près des Villes quelque espace ouvert & cultivé. Le fond du terroir est un mélange de sable & d'argile, où les rocs dominent toujours. Toutes les parties basses de la Riviere sont unies. A peine y voit-on quelques collines. Mais en remontant on découvre de hautes montagnes, qui présentent de très-belles perspectives. La plupart sont composées de machefer & de rocs; ce qui n'empêche pas qu'elles ne portent des arbres en abondance.

Le 24 de Juin 1732, l'Auteur qui étoit alors à Yamyamakonda, observa

MOORE.

1735.

Sa chambre &amp; son lit.

Il trouve le pied d'un homme sauvage.

Moore retourne à Jamesfort &amp; s'embarque pour l'Angleterre.

Remarques qu'il ajoute à son Journal.

MOORE.  
1735.

que la Rivière commençant à s'enfler rouloit des eaux plus épaisses, & que son cours ne céssoit pas d'être le même, mais que les marées n'y étoient plus sensibles. Le 29 de Septembre de la même année, il remarqua que les eaux commençoient à diminuer. L'année suivante, elles s'éleverent si haut dans le même lieu, qu'au milieu de Septembre elles ruinerent le Comptoir, & se répandirent dans tous les terrains bas aux environs.

Voyage de Moore pour son retour.

Le Ciel favorisa Moore à son départ, par le plus heureux vent qu'il pût desirer. Son Vaisseau étoit accompagné du *Succès*, commandé par le Capitaine Wright, qui avoit fait un Voyage de Commerce à Cachao & à Portojali. Mais en approchant de la pointe de Banyon, ils furent arrêtés par quelques orages, qui leur firent employer deux jours à la doubler. Dans l'intervalle, ayant envoyé un Esquif au rivage, pour y acheter de la Volaille, la négligence des Matelots le fit échouer. Il fallut en faire descendre un plus grand nombre pour aider les autres. Enfin les deux Vaisseaux sortirent de la Gambia, & firent leurs adieux au Cap Sainte-Marie, d'où ils commencerent à s'éloigner avec un vent si frais, qu'ils faisoient six milles par heure.

Son Pilote meurt d'un excès de liqueurs fortes.

Le 31, Jacques *Ellis*, un des Pilotes du *Dolphin Snow*, qui jouissoit d'une parfaite santé en quittant Jamesfort, mourut d'une maladie courte & violente. Elle venoit de l'excès des liqueurs fortes, pour lesquelles il étoit si passionné, qu'en expirant il tenoit son verre d'une main tremblante, prêt à le remplir d'un flacon qu'il avoit sous son chevet.

Crainte panique de Moore.

Depuis le 29 de Juin jusqu'au 10 de Juillet, les vents furent impétueux; mais comme ils étoient favorables à la course des deux Vaisseaux, Moore étoit fort éloigné de s'en plaindre. Le matin du jour suivant, ils découvrirent les Côtes d'Angleterre, jusqu'à distinguer devant eux le fanal d'Edifstone. Le 12, ils furent chassés par un Vaisseau de guerre Anglois, qui tira un coup de canon en s'approchant. Il se nommoit l'Edimbourg. Dans la surprise où cette conduite les jeta, un des Lieutenans vint à bord du *Dolphin Snow*, y prit trois des meilleurs Matelots, & laissa trois Hommes à leur place. L'après-midi, ils passèrent l'Isle de Wight, & le matin du jour suivant, ils se trouverent devant la pointe de *Beachy*. Vers neuf heures ils gagnerent *Dungeness*, où il se trouvoit alors trente Bâtimens prêts à mettre à la voile. Peu après, ils arriverent aux Dunes. Moore descendit dans une Barque qui s'approcha de son bord, & prit terre à Deal, après avoir été deux mois en mer depuis Jamesfort.

Il arrive en Angleterre.

Il finit son Journal par le nombre & le nom des Vaisseaux qui entrerent dans la Gambia depuis 1730 jusqu'en 1735. Il en compte cinquante-huit, dont vingt-cinq appartenotent à des Marchands particuliers, six aux François, & le reste à la Compagnie Royale d'Afrique.



## CHAPITRE VII.

*Voyages, Esclavage & délivrance de Job Ben Salomon, Prince de Bunda, en 1732.*

LE nom de Job Ben Salomon se trouvant mêlé dans le Journal de Moore, avec quelques circonstances de sa vie, il est d'autant plus naturel de joindre ici l'histoire de ses Voyages, qu'ils ont rapport à l'Afrique, dont ses malheurs l'avoient fait sortir, & qu'ils servent à faire connoître un Pays voisin de la Gambia, dont les Voyageurs Anglois n'avoient encore appris que le nom. Les aventures de ce malheureux Prince ont été publiées à Londres dans le tems même qu'il y étoit pour les attester, & dédiées au Duc de Montagu, qui l'avoit assez connu pour le juger digne de ses bienfaits. L'Auteur (77) avoit été de ses intimes amis en Amérique & en Angleterre, comme Moore le fut ensuite en Afrique. Il avoit eu le tems, dans un long Commerce, d'apprendre de sa propre bouche les circonstances qu'on ne pouvoit sçavoir que de lui. D'ailleurs elles se trouvent confirmées par le témoignage de Moore, qui l'ayant accompagné dans plusieurs lieux de l'Afrique, a pu juger de la conformité de ce qu'il avoit vû, avec les récits que Job avoit faits en Angleterre. On prend même soin de joindre ici tous ces témoignages ensemble, pour les faire servir à se vérifier mutuellement. Ainsi les défiances historiques ne peuvent résister à tant de preuves & de lumieres.

INTRODUC-  
TION.Raïsons qui  
établissent la vé-  
rité de cette Re-  
lation.

## §. I.

*Esclavage & Voyages de Job Ben Salomon.*

HYUBA (78) Boon Solumena, Boon Hibrahema, étoit le nom Africain de cet Homme extraordinaire; c'est-à-dire, suivant l'Auteur de son Histoire, Job fils de Salomon, fils d'Abraham. Sa Nation étoit celle des Jalofs; & son Pays natal, Bunda, Ville de la Région de *Galumbo* (79) dans le Royaume de (80) Futa en Afrique, situé sur les deux bords du Sénégal, & qui s'étend au Sud jusqu'à la Riviere (81) de Gambia. Job même assura l'Auteur que le cours de ces deux Rivieres est continuellement parallèle, & qu'elles (82) ne se rencontrent jamais, ce qui est contraire à la position qu'elles ont dans nos Cartes. Les limites Orientales du Royaume de Futa sont

JOB BEN  
SALOMON.  
1731.Nom & Pays  
de Job.

(77) Il se nomme M. Bluet. Son Livre est un in-8° de soixante-trois pages, sous le titre de *Some Memoirs*, &c. c'est-à-dire, Mémoires de Job, fils de Salomon, Grand Prêtre de Bunda en Afrique, 1734.

(78) Ce doit être une corruption d'Ayub ou Jyub Ibn Soleyman, Ibn Ibrahim. Moore écrit Ben Salomon, parceque les Afriquains prononcent *Ben* pour *Ibn*.

(79) Bluet écrit *Boonda*, & Moore Bunda.

Moore dit que cette Place est à dix journées de Jilfray & sept de Joar.

(80) Il faut que ce Pays soit celui que nous nommons Galam. Bluet dit que *Galumbo* est appelé *Catumbo* dans les Cartes.

(81) Bluet écrit *Foota*, & Moore *Futa*.

(82) Moore dit que Futa est à quatre journées de Faratenda. Ce Pays borde apparemment le haut Yani & Woilli qui sont au Nord des dernières parties connues de la Gambia.

JOB BEN  
SALOMON.  
1731.

Naissance de  
Job & son éduca-  
tion.

les bords du grand Lac (83) qui porte dans nos Cartes le nom de *Lac de Garde*. On ne connoît pas si bien son étendue au Nord. La Capitale est *Tombuto*, vis-à-vis de laquelle (84) Bunda est située de l'autre côté de la Rivière. (85)

Il y avoit environ cinquante ans (86) qu'Ibrahim, grand-pere de Job, avoit fondé la Ville de Bunda, sous le règne d'Abubeker (87), alors Roi de Futa, qui lui en donna la propriété & le Gouvernement, avec le titre d'*Alfa* ou de Grand Prêtre, & le pouvoir de créer des loix pour ce nouvel établissement. Une des principales fut d'exempter de l'esclavage tous ceux qui viendroient y chercher un azile. Ce privilege, qui ne regardoit néanmoins que les Mahométans, contribua beaucoup à peupler la Ville d'Ibrahim. Après sa mort, la dignité de Grand-Prêtre & de Prince, qui étoit héréditaire dans sa famille, passa au pere de Job. Le Roi Abubeker étant mort dans le même-tems eut pour successeur le Prince Jelazi, son frere, qui se trouvant déjà pere d'un fils, le confia aux soins de Salomon, pere de Job, pour lui faire apprendre l'Alkoran & la langue Arabique. Job devint ainsi le condisciple & le compagnon de ce jeune Prince. Jelazi, ayant peu vécu, son fils lui succéda, & regnoit encore en 1735.

Ses mariages &  
ses enfans.

Job n'eut pas plutôt atteint sa quinzième année, qu'il assista son pere en qualité d'*Iman* ou de sous-Prêtre. Il se maria dans le même tems à la fille de l'*Alfa* de Tombuto, qui n'avoit alors qu'onze ans. A treize, elle lui donna un fils, qui fut nommé Abdalla, & deux autres ensuite, qui reçurent le nom d'Ibrahim & de Sambo. Deux ans avant sa captivité, il prit une seconde femme, fille de l'*Alfa* de Tomga, de qui il eut une fille nommée *Fatime*. Ses deux femmes & ses quatre enfans étoient en vie, lorsqu'il partit de Bunda.

Voyage qu'il  
entreprend, contre l'ordre de son  
pere.

Au mois de Février 1730, le pere de Job ayant appris qu'il étoit arrivé un Vaisseau Anglois dans la Gambrá, y envoya son fils accompagné de deux Domestiques, pour vendre quelques Esclaves, & se fournir de diverses commodités de l'Europe. Mais il lui recommanda de ne pas passer la Rivière, parce que les Habitans de l'autre rive sont Mandingos, ennemis du Royaume de Futa. Job ne s'étend point accordé avec le Capitaine *Pyke*, Commandant du (88) Vaisseau Anglois, renvoya ses deux Domestiques à Bunda, pour rendre compte de ses affaires à son pere, & pour lui déclarer que sa curiosité le portoit à voyager plus loin. Dans cette vue, il fit marché avec un Négociant Nègre, nommé *Loumeïn Yoa*, qui entendoit la langue des Mandingos, pour lui servir d'interprète & de guide. Ayant traversé la Rivière de Gambrá, il vendit ses Nègres pour quelques Vaches. Un jour que la chaleur l'obligea de se rafraîchir, il suspendit ses armes à quelque arbre. Elles con-

(83) Voici un nouveau témoignage que le Sénégal & la Gambrá n'ont rien de commun.

(84) Bluet ne dit pas d'où cette connoissance lui vient. Peut-être Job lui avoit-il dit que Futa est borné à l'Est par un Lac, & trouvant le Lac de Garde, il a jugé que c'est le même.

(85) Ceci ne peut être juste si le Pays de Job est aussi près de Fatatenda que Moore le

dit. Peut-être est-ce Bunda dans le Pays de Galam, dont parle de l'Isle dans son Afrique Française, un peu à l'Ouest de la Rivière Fallémé, au-delà de *Tomba-aura*, que Bluet a peut-être pris pour Tombuto.

(86) Bluet écrit *Hibrabim*.

(87) Bluet écrit *Bubaker*.

(88) Suivant Moore, ce Vaisseau qui se nommoit l'*Arabella*, étoit à l'ancre à Joar,

fistotent dans un fabre à poignée d'or, un poignard du même métal, & un riche carquois rempli de fleches, dont le Roi Sambo, fils de Jelazi, lui avoit fait présent. Son malheur voulut qu'une troupe de Mandingos, accoutumés au pillage, passa dans le même lieu & le vit défarmé. Sept ou huit de ces Brigands se jetterent sur lui, & le chargerent de liens, sans faire plus de grace à son Interpréte. Ils commencerent par lui razer la tête & le menton; ce qui fut regardé de Job comme le dernier outrage, quoiqu'ils pensassent moins à l'insulter (89) qu'à le faire passer pour un Esclave pris à la guerre.

Le 27 de Février, ils le vendirent, avec son Interpréte, au Capitaine Pyke; & le 1 de Mars ils les livrerent à bord. Pyke apprenant de Job qu'il étoit le même qui avoit traité de Commerce avec lui quelques jours auparavant, & qu'il n'étoit Esclave que par un malheur du sort, lui permit de se racheter, lui & son compagnon. Job envoya aussi-tôt chez un ami de son pere, qui demouroit près de Joar, en le faisant prier (90) de donner avis de son infortune à Bunda. Mais la distance étant de quinze journées (91), & le Capitaine pressé de mettre à la voile, le malheureux Job fut conduit à Maryland, dans la Ville d'Anapolis, & livré à Michel Denton, Facteur de *Hunt*, riche Négociant de Londres. Il apprit ensuite, par quelques Vaisseaux venus de la Gamba, que son pere avoit envoyé, pour sa rançon, plusieurs Esclaves qui n'étoient arrivés qu'après le départ du Vaisseau, & que Sambo, Roi de Futa, avoit déclaré la guerre aux Mandingos dans la seule vûe de le venger.

Denton vendit Job, à un Marchand nommé *Tolsey*, dans un Canton qui appartient à Maryland. Tolsey l'employa d'abord au travail du Tabac. Mais s'apercevant bien-tôt qu'il n'étoit pas propre à la fatigue, il rendit sa situation plus douce en le chargeant du soin de ses Bestiaux. Job, assez libre dans cet emploi, se retiroit souvent au fond d'un bois pour y faire ses prieres. Il y fut apperçu par un jeune Blanc, qui se fit un plaisir de l'interrompre, & souvent de l'outrager, en lui jettant de la boue au visage. Un traitement si cruel, joint à l'ignorance de la langue du Pays, qui ne lui permettoit de porter ses plaintes à personne, le jeta dans un tel désespoir, que se figurant n'avoir rien à redouter de plus terrible, il prit la résolution de s'échapper. Il traversa les bois au hazard, jusqu'au Comté de Kent, dans la Baye de Lawarre, qui passe aujourd'hui pour une partie de la Pensylvanie, quoiqu'elle appartienne en effet à Maryland. Là, se présentant sans passeport, & ne pouvant expliquer sa situation, il fut arrêté, au mois de Juin 1731, en vertu de la Loi contre les Nègres fugitifs, qui est en vigueur dans toutes les Colonies de l'Amérique. Bluet, alors établi dans cette Contrée, & plusieurs autres Marchands Anglois, eurent la curiosité de le voir dans sa prison. Sur divers signes qu'ils lui firent, il écrivit deux ou trois lignes en Arabe; & les ayant lûes, il prononça les mots *alla* & Mahomet, qui furent aisément

JOB BEN  
SALOMON.  
1731.

Il est fait Esclave & vendu au Capitaine Pyke.

Il est conduit à Maryland, & vendu à Tolsey.

Dégoût qu'il prend pour sa situation.

Il s'échappe par la fuite.

Il est arrêté. Imbarra pour le connoître.

(89) Moore dit qu'il avoit été pris par un Roi du Pays (celui de Jegra), un peu dans les terres entre Tankroval & Yamina, & qu'il fut vendu par ce Prince Nègre au Capitaine Pyke.

(90) Moore dit qu'il auroit été racheté par

l'ami de son pere, si le Capitaine ne se fût hâté de partir.

(91) On voit ici que Bunda ne peut être près de Tombuto, puisqu'il y a bien plus de quatorze journées de Tombuto à Joar. Moore n'en met que sept de Joar à Bunda.

JOB BEN  
SALOMON.  
1732.

distingués par les assistans. Cette marque de sa Religion, joint au refus d'un verre de vin qui lui fut présenté, fit assez connoître qu'il étoit Mahométan; mais on n'en devinoit pas mieux qui il étoit & comment il se trouvoit dans le Canton. Sa physionomie d'ailleurs, & l'air composé de ses manieres, ne permettoient pas de le regarder comme un Esclave du commun.

Il retourne avec  
Tolley, & écrit à  
son pere.

Il se trouva parmi les Nègres du Pays, un vieux Jalof, qui entendit enfin son langage, & qui l'ayant entretenu, expliqua aux Anglois le nom de son Maître & les raisons de sa fuite. Ils écrivirent dans le lieu d'où il étoit parti. Tolley vint le prendre lui-même, & le traita fort civilement. Il le reconduisit dans son Habitation, où il prit soin de lui donner un endroit commode pour ses exercices de Religion, & d'adoucir plus que jamais son esclavage. Job profita de la bonté de son Maître, pour écrire à son pere. Sa Lettre fut remise à Denton, qui devoit en charger le Capitaine Pyke au premier Voyage qu'il feroit en Afrique. Mais Pyke étant alors parti pour l'Angleterre, Denton envoya la Lettre à M. Hunt. Pyke avoit mis à la voile pour l'Afrique lorsqu'elle fut rendue à Londres; de sorte que Hunt fut obligé d'attendre une autre occasion. Dans l'intervalle, le célèbre Oglethorpe ayant vû la Lettre, qui étoit en Arabe, & qu'il prit soin de faire traduire dans l'Université d'Oxford, fut touché d'une si vive compassion, qu'il engagea Hunt par une somme dont il lui fit son billet, à faire amener Job en Angleterre. Hunt écrivit aussi-tôt à son Facteur d'Anapolis, qui racheta Job de Tolley & le fit partir sur le *William*, commandé par le Capitaine Wright. *Bluet*, Auteur de son Histoire, fit le voyage sur le même Vaisseau.

Générosité de  
M. Oglethorpe.

1733.

Job est amené en  
Angleterre.

Ses inquiétudes.

Bluet le mene à  
sa campagne.

Pendant quelques semaines que Job fut en mer, il acheva d'apprendre assez d'Anglois pour l'entendre & pour expliquer une partie de ses idées. Sa conduite & ses manieres lui gagnèrent l'estime & l'amitié de tout le monde. En arrivant à Londres au mois d'Avril 1733, il n'y trouva pas le généreux Oglethorpe qui étoit parti pour la Géorgie; mais Hunt lui fournit un logement à *Lime-house*. *Bluet*, qui alla passer quelque tems à la campagne, l'ayant visité à son retour, lui trouva le visage fort abbatu. Quelques personnes avoient demandé à l'acheter; & la crainte que sa rançon ne fût mise à trop haut prix, ou que de nouveaux Maîtres ne le fissent partir pour quelque Pays éloigné, le jettoit dans une vive inquiétude. *Bluet* obtint de Hunt la permission de le prendre dans sa Maison de Cheshunt, au Comté de Hertford, en promettant de ne pas disposer de lui sans le consentement de son Maître. Job reçut beaucoup de caresses de tous les honnêtes gens du Pays, qui parurent charmés de son entretien & fort touchés de ses infortunes. On lui fit quantité de présens, & plusieurs personnes proposerent de lever une somme par souscription, pour payer le prix de sa liberté.

D'honnêtes gens  
& secourent &  
rachètent sa li-  
berté.

Le jour qui précéda son retour à Londres, il reçut une Lettre qui portoit son adresse, & qui étant venue sous une enveloppe au Chevalier *Bybia Lake*, avoit été remise à la Compagnie d'Afrique. L'Auteur n'ajoute pas de qui elle étoit, quoiqu'il paroisse assez qu'elle venoit d'Oglethorpe; mais en conséquence, les Directeurs de la Compagnie, ordonnerent à M. Hunt de leur fournir le Mémoire de toute la dépense qu'il avoit faite pour Job. Elle montoit à cinquante-neuf livres sterling, qui lui furent payées par la Compagnie. Cependant Job n'étoit pas délivré de ses craintes. Il se figura qu'il auroit à payer

payer une grande rançon lorsqu'il seroit retourné dans son Pays. La souscription n'étoit pas encore commencée. Bluet ayant renouvelé cette proposition, un homme de mérite entreprit de la faire réussir en souscrivant le premier. Son exemple fut suivi avec empressement. Enfin la somme étant remplie, Job obtint la liberté; & la Compagnie d'Afrique se chargea de son logement & de son entretien jusqu'à son départ.

Il vécut quelque tems dans une situation tranquille, occupé à visiter ses amis & ses bienfaiteurs. Le Chevalier Hans Sloane, qui étoit de ce nombre, l'employoit souvent à traduire des manuscrits Arabes & des inscriptions de Médailles. Un jour qu'il étoit chez lui, il marqua une vive curiosité de voir la Famille Royale. Le Chevalier lui promit de le satisfaire lorsqu'il seroit vêtu assez proprement pour paroître à la Cour. Aussi-tôt les amis de Job lui firent faire un riche habit de soie, dans la forme de son Pays. Il fut présenté dans cet état au Roi, à la Reine, aux deux Princes & aux Princesses. La Reine lui fit présent d'une belle montre d'or; & le même jour, il eut l'honneur de dîner avec le Duc de Montagu & d'autres Seigneurs, qui se réunirent ensuite pour lui faire présent d'une somme honnête. Le Duc de Montagu le mena souvent à sa maison de campagne, & lui montrant les instrumens qui servent à l'agriculture & au jardinage, il chargea ses gens de lui en apprendre l'usage. Lorsque Job se vit près de son départ, le même Seigneur fit faire pour lui un grand nombre de ces instrumens, qui furent mis dans des caisses & portés sur son Vaisseau. Il reçut divers autres présens de plusieurs personnes de qualité, jusqu'à la valeur de cinq cens livres sterling. Enfin, après avoir passé quatorze mois à Londres, il s'embarqua au mois de Juillet 1734, sur un Vaisseau de la Compagnie, qui partoît pour la Riviere de Gambra.

Bluet finissant ici ses Mémoires, c'est du Journal de Moore qu'il faut emprunter le reste de cette narration.

Job aborda au Fort Anglois le 8 d'Août. Il étoit recommandé particulièrement par les Directeurs de la Compagnie au Gouverneur & aux Facteurs du Pays. Ils le traitèrent avec autant de respect que de civilité. L'espérance de trouver quelqu'un de ses Compatriotes à Joar, qui n'est qu'à sept journées de Bunda, le fit partir le 23 sur la Chaloupe la *Renommée*, avec Moore qui alloit prendre la direction de ce Comptoir. Le 26 au soir, ils arrivèrent dans la Crique de Damasensa. Job se trouvant assis sous un arbre avec les Anglois, vit passer sept ou huit Nègres, de la nation de ceux qui l'avoient fait esclave à trente milles du même lieu. Quoiqu'il fût d'un caractère modéré, il eut peine à se contenir; & son premier mouvement le portoit à les tuer, d'un sabre & de deux pistolets dont il étoit toujours armé. Moore lui fit perdre cette pensée, en lui représentant l'imprudence & le danger de son dessein. Ils firent approcher les Nègres, pour leur faire diverses questions, & leur demander particulièrement ce qu'étoit devenu le Roi leur Maître, qui avoit jetté Job dans l'esclavage.

Ils répondirent que ce Prince avoit perdu la vie d'un coup de pistolet, qu'il portoit ordinairement pendu au cou, & qui étant parti par hazard l'avoit tué sur le champ. Il y avoit beaucoup d'apparence que ce pistolet venoit du Capitaine Pyke, & faisoit partie des marchandises que le Roi avoit reçues pour le prix de Job. Aussi Job fut-il si transporté de joie, que tom-

JOB BEN  
SALOMON.  
1733.

Il est présenté à  
la Cour, & caté-  
ché par les Sei-  
gneurs.

Son retour en  
Afrique.

1734.

Son empor-  
tement à la vue de  
ceux qui l'avoient  
fait Esclave.

Habitement du  
Prince qui l'avoit  
vendu.

JOB BEN  
SALOMON.  
1734.

bant à genoux, il remercia Mahomet d'avoir détruit son ennemi par les biens mêmes qui avoient été le fruit de son crime ; & se tournant vers Moore : Vous voyez , lui dit-il , que le Ciel n'a point approuvé que cet Homme m'eût fait esclave , & qu'il a fait servir à sa punition les mêmes armes pour lesquelles j'ai été vendu. Cependant je dois lui pardonner , ajouta-t-il , parce que si je n'avois pas été vendu , je ne sçaurois pas la langue Angloise , je n'aurois pas mille choses utiles & précieuses que je possède , je n'aurois pas vû un Pays tel que l'Angleterre , & des Hommes aussi généreux que j'en ai trouvés dans cette Contrée.

Job dépêche de  
Joar un Messager  
à son Pere.

La Chaloupe étant arrivée le 1 de Septembre à Joar , Job dépêcha le 14 un Exprès à Bunda , pour donner avis de son retour à ses amis. Ce Messager étoit un Fouli , qui se trouva de la connoissance de Job , & qui marqua une joie extrême de le revoir. C'étoit presque le seul Afriquain qu'on eût jamais vû revenir de l'esclavage. Job fit prier son pere de ne pas venir au-devant de lui , parce que le voyage étoit trop long , & que suivant l'ordre de la nature c'étoient les jeunes gens , disoit-il , qui devoient aller au-devant des vieux. Il envoya quelques présens à ses femmes ; & le Fouli fut chargé de lui amener le plus jeune de ses fils , pour lequel il avoit une affection particulière.

Il retourne à  
Jamesfort.

1735.

Job apprend que  
son pere est mort  
& sa femme ma-  
riée.

Dans l'intervalle , Job ne cessa point de louer beaucoup les Anglois , parmi les Nègres de sa nation. Il ramena ces pauvres Afriquains de la prévention où ils avoient toujours été , que les Esclaves étoient mangés ou tués , parce qu'on n'en voyoit pas revenir un seul. Entre les présens qu'il avoit reçus , il se trouvoit quelques marchandises de Commerce , qu'il échangea pour une femme du Pays , & pour deux Chevaux qui devoient servir à son voyage. Cependant il retourna le 26 de Septembre à Jamesfort , dans la crainte d'être incommode à Moore jusqu'au retour de son Messager.

Quatre mois se passerent avant qu'il pût recevoir les moindres informations de Bunda. Son impatience le fit retourner à Joar le 29 de Janvier 1735. Le 14 du mois suivant , il vit arriver enfin le Fouli avec des Lettres. Mais elles ne lui apportoient que de fâcheuses nouvelles. Son pere étoit mort , avec la consolation néanmoins d'avoir appris , en expirant , le retour de son fils & la figure qu'il avoit faite en Angleterre. Une des femmes de Job s'étoit remariée dans son absence ; & le second mari avoit pris la fuite en apprenant l'arrivée du premier. Depuis trois ou quatre ans , la guerre avoit fait tant de ravages dans le Pays de Bunda , qu'il n'y restoit plus de Bestiaux.

Avec le Messager , il étoit arrivé un des anciens amis de Job , qu'il fut charmé de revoir. Mais il parut fort touché de la mort de son pere & des malheurs de sa patrie. Il protesta qu'il pardonnoit à sa femme , & même à l'homme qui l'avoit épousée. Ils avoient raison , disoit-il , de me croire mort , puisque j'étois passé dans un Pays d'où jamais aucun Fouli n'est revenu. Ses entretiens avec son ami durèrent trois ou quatre jours , sans autre interruption que celle des repas & du sommeil.

Toie qu'il a de  
revoir un de ses  
anciens amis.

Lorsque Moore quitta l'Afrique , il laissa Job à Joar avec le Gouverneur Hull , prêts à partir tous deux pour *Yanimarrew* , d'où ils devoient se rendre à la Forêt des gommés , qui est proche de Bunda. Job le chargea de plusieurs Lettres pour le Duc de Montagu , la Compagnie d'Afrique , Oglethorpe , &

ses principaux bienfaiteurs. Elles étoient remplies des plus vives marques de sa reconnoissance, & de son affection pour la Nation Angloise.

A l'égard de la figure & du caractère personnel de Job, Bluet nous apprend qu'il avoit cinq pieds dix pouces de haut, qu'il étoit bienfait & de bonne constitution. Ses abstinences de Religion, qu'il observoit jusqu'au scrupule, & les fatigues qu'il avoit essuyées, le faisoient paroître maigre & foible; mais sa physionomie n'en étoit pas moins agréable. Il avoit les cheveux longs, noirs, naturellement frisés, & fort différens par conséquent de ceux des Nègres.

Ses qualités naturelles étoient excellentes. Il avoit le jugement solide, la mémoire facile, & beaucoup de netteré dans toutes ses idées. Malgré ses préjugés de Religion, il raisonnoit avec beaucoup de modération & d'impartialité. Tous ses discours portoient le caractère du bon sens, de la bonne foi, & d'un amour ardent pour la vérité, avec un desir passionné de la trouver.

Sa pénétration se fit remarquer dans une infinité d'occasions. Il concevoit sans peine le mécanisme des instrumens. Après lui avoir fait voir une pendule & une charrue, on lui en montra les pieces séparées, qu'il rejoignit lui-même, sans le secours de personne.

Sa mémoire étoit si extraordinaire, qu'ayant appris l'Alkoran par cœur à quinze ans, il en fit trois copies de sa main en Angleterre, sans autre modèle que celui qu'il portoit dans sa tête, & sans se servir même de la première copie pour faire les deux autres. Il fourioit, lorsqu'il entendoit parler d'oubli, comme d'une foiblesse dont il n'avoit aucune notion.

Son humeur étoit un heureux mélange de gravité & d'enjouement, une douceur constante, assaisonnée d'un degré convenable de vivacité, & cette sorte de compassion générale qui rend le cœur sensible à tout. Dans la conversation, il entendoit fort bien la plaisanterie. Il sçavoit quelquefois amuser sa compagnie par un trait ingénieux ou par quelque récit agréable; mais avec beaucoup de ménagement pour la Religion & les bonnes mœurs. Cependant ses inclinations douces & religieuses n'excluoient pas le courage. Il racontoit que passant un jour dans le Pays des Arabes (92), avec quatre de ses Domestiques, il avoit été attaqué par quinze de ces Vagabonds, qui sont une sorte de Bandits ou de Voleurs. Il se mit en défense, & plaçant un de ses gens pour observer l'ennemi, il se disposa fièrement au combat avec les trois autres. Il perdit un homme dans l'action; & lui-même il fut blessé au bras, d'un coup d'épieu. Mais ayant tué le Capitaine Arabe & deux de ses Brigands, il força le reste de prendre la fuite. Un autre jour, ayant trouvé une des Vaches de son pere à demi dévorée, il résolut de surprendre le monstre. Il se plaça sur un arbre, près de la Vache; & vers le soir il vit paroître deux Lions, qui s'avancèrent à pas lents, & jettant leurs regards autour d'eux avec un air de défiance. L'un s'étant approché, Job le perça d'une fleche empoisonnée, qui le fit tomber sur la place. Le second qui vint ensuite, fut aussi blessé; mais il eut la force de s'éloigner en rugissant; & le lendemain il fut trouvé mort à cinq cens pas du même lieu.

L'aversion de Job alloit si loin pour les peintures, qu'on eut beaucoup de peine à le faire consentir qu'on tirât son portrait. Lorsque la tête fut achevée,

(92) C'étoit apparemment au Nord du Sénégal.

JOB BEN  
SALOMON.

1735.

Figure & caractere de Job Ben Salomon.

Sa pénétration.

Sa mémoire surprenante.

Exemples de son courage.

Son aversion pour les peintures.

JOB BEN  
SALOMON.  
1735.

on lui demanda dans quels habits il vouloit paroître ; & sur le choix qu'il fit de l'habillement de son Pays , on lui dit qu'on ne pouvoit le satisfaire sans avoir vû les habits dont il parloit , ou du moins sans en avoir entendu la description. Pourquoi donc répliqua Job , vos Peintres veulent-ils représenter Dieu , qu'ils n'ont jamais vû ?

Sa Religion étoit le Mahométisme ; mais il rejettoit les notions d'un Paradis sensuel , & d'autres Traditions qui sont reçues parmi les Turcs. Le fond de ses principes étoit l'unité de Dieu , dont il ne prononçoit jamais le nom sans quelque témoignage particulier de respect. Les idées qu'il avoit de cet Etre suprême & d'un état futur , parurent fort justes & fort raisonnables aux Anglois. Mais il étoit si ferme dans la persuasion de l'unité divine , qu'il fut impossible de le faire raisonner paisiblement sur la Trinité. On lui avoit donné un nouveau Testament dans sa langue. Il le lut ; & s'expliquant avec respect sur ce Livre , il commença par déclarer que l'ayant examiné fort soigneusement , il n'y avoit pas trouvé un mot d'où l'on pût conclure qu'il y eut trois Dieux.

Il ne mangeoit la chair d'aucun animal s'il ne l'avoit tué de ses propres mains. Cependant il ne faisoit pas difficulté de manger du poisson , mais il ne voulut jamais toucher à la chair de Porc.

Son sçavoir.  
Livres & opi-  
nions de son Pays.

Pour un Homme qui avoit reçu son éducation en Afrique , les Anglois jugèrent que son sçavoir n'étoit pas méprisable. Il leur rendit compte des Livres de son Pays. Leur nombre ne surpasse pas trente. Ils sont écrits en Arabe , & la Religion seule en fait la matière. L'Alkoran , disoit-il , est écrit par Dieu même , qui prit la peine de l'envoyer par l'Ange Gabriel (93) à Abubeker , quelque tems avant la naissance de Mahomet. Mais ce fut Mahomet qui apprit ensuite à Abubeker la manière de le lire ; & pour l'entendre , il faut avoir appris l'Arabe par une autre méthode qu'on ne l'apprend communément. Job sçavoit fort bien la partie historique de la Bible. Il parloit respectueusement des vertueux Personnages qui sont nommés dans l'Écriture Sainte , sur-tout de Jesus-Christ , qu'il regardoit comme un Prophète , digne d'une plus longue vie , & qui auroit fait beaucoup de bien dans le monde , s'il n'eut péri malheureusement (94) par la méchanceté des Juifs. Mahomet fut envoyé après lui , pour confirmer & perfectionner sa doctrine. Enfin Job se comparoit souvent à Joseph , fils du Patriarche Jacob ; & lorsqu'il eut appris que pour le venger , Sambo Roi de Futa , avoit déclaré la guerre aux Mandingos , il protesta qu'il auroit souhaité de pouvoir l'empêcher , parce que ce n'étoient pas les Mandingos , mais Dieu , qui l'avoit envoyé dans une Terre étrangère.

(93) Ceci est contraire au témoignage de l'Alkoran même , où Mahomet dit que ce Livre lui est venu du Ciel à différentes fois par les mains de Gabriel.

(94) Voilà une autre erreur , car les Maho-

métans croyent que Judas , après avoir trahi Notre-Seigneur , devint si semblable à lui , que les Juifs le prirent pour lui-même , & le crucifierent à sa place.

## §. II.

JOB BEN.  
SALOMON.  
1735.

*Remarques tirées de Job Ben Salomon sur le Royaume de Futa.*

DANS le Pays de Job, dont on a déjà remarqué la situation, les Esclaves & la plus vile partie du Peuple, sont employés à cultiver la terre, à préparer le bled, le pain & les autres alimens. L'agriculture est pour eux un exercice fort pénible, parce qu'ils n'ont pas d'instrumens propres à labourer la terre, ni même à couper les grains dans leur maturité. Ils sont obligés, pour faire leur moisson, d'arracher le bled avec les racines; & pour le réduire, en farine, ils le broyent entre deux pierres avec les mains. Leur travail n'est pas moins violent pour transporter & pour bâtir; car tout s'exécute à force de bras.

Fatigues des Habitans pour l'agriculture.

Les personnes de distinction, qui se picquent de lecture & d'étude, n'ont pas d'autre lumière pendant la nuit que celle de leur feu. Cependant c'est le tems de l'obscurité qu'ils employent à cet exercice, parce que dans les principes du Pays, le jour est pour l'usage de ce qu'on sçait, & la nuit pour s'instruire. Une partie des Habitans s'occupent de la chasse, sur-tout de celle des Eléphants, & font un Commerce d'ivoire assez considérable. Job racontoit qu'un de ses gens, accoutumé à cette chasse, avoit vû un Eléphant surprendre un Lion, le porter près d'un bois, fendre un arbre, mettre la tête de son ennemi entre les deux parties du tronc, & le laisser dans cet état pour y périr. Quoique ce récit paroisse fabuleux, il est rendu plus vrai-semblable par un autre exemple, dont Job avoit été témoin lui-même. Un jour qu'il étoit à la chasse, il vit un Eléphant transporter un Lion dans un endroit marécageux, & lui tenir la tête enfoncée dans la boue pour l'étouffer. En supposant la vérité de ces deux faits, il faut conclure que le Lion & l'Eléphant se portent une haine mortelle.

Exemples de la haine de l'Eléphant pour le Lion.

Le poison dont les Nègres enveniment leurs fleches est le jus d'un certain arbre dont les qualités sont si malignes, qu'en peu de tems le sang se trouve infecté par la moindre blessure, & l'animal le plus vigoureux devient stupide & perd le sentiment; ce qui n'empêche pas les Habitans de manger la chair des animaux qu'ils tuent avec ces fleches. Aussi-tôt qu'ils les voyent tomber, ils s'approchent & leur coupent la gorge. Cette opération fait sortir apparemment le poison avec le sang. Les Hommes qui sont blessés des mêmes fleches se guérissent avec une herbe, dont la vertu est infaillible, lorsqu'elle est immédiatement appliquée sur la blessure. L'Auteur prend ici l'occasion d'assurer, comme le fruit particulier de son expérience & de ses lumières; 1°. que dans tous les Pays qui produisent des Bêtes féroces, il ne s'en trouve pas qui attaquent volontairement l'homme si elles trouvent le moyen de s'échapper par la fuite; 2°. qu'il n'y a pas de poison violent, de quelque espèce qu'on le suppose, qui n'ait son antidote; & que généralement la nature a placé l'antidote près du poison.

De quoi est composé le poison dont les Nègres enveniment leurs fleches.

Remarque de l'Auteur.

Les Mariages, dans le Pays de Job, se font avec peu de formalités. Lorsqu'un pere est résolu de marier son fils, il fait ses propositions au pere de la fille. Elles consistent dans l'offre d'une certaine somme, que le pere du

Bizarres usages dans les mariages.

JOB BEN.  
SALOMON.  
1735.

mari doit donner à la femme pour lui servir de douaire. Si cette offre est acceptée, les deux peres & le jeune homme se rendent chez le Prêtre, déclarent leur convention, & le mariage passe aussi-tôt pour conclu. Il ne reste qu'une difficulté, qui consiste à tirer l'épouse de la maison paternelle. Tous ses cousins s'assembloient devant la porte, pour en disputer l'entrée. Mais le mari trouva le moyen de se les concilier par des présents. Il fait paroître alors un de ses parens, bien monté, avec la commission de lui amener sa femme à cheval. Mais à peine est-elle en croupe, que les Femmes commencent leurs lamentations & s'efforcent de l'arrêter. Cependant les droits du mari l'emportent. Il reçoit celle qui doit être la compagne de sa vie. Il fait éclater sa joie par les festins qu'il donne à ses amis. Les réjouissances durent plusieurs jours. Sa femme est la seule qui n'y est point appelée. Elle n'est vûe de personne, pas même de son mari, aux yeux duquel la Loi veut, que pendant trois ans elle paroisse toujours voilée. Ainsi Job, qui n'en avoit passé que deux avec la sienne, lorsqu'il tomba dans l'esclavage, & qui avoit eu d'elle une fille, ne l'avoit point encore vûe sans voile. Pour éviter les jalousies & les querelles, les maris font un partage égal du tems entre leurs femmes; & leur exactitude à l'observer va si loin, que pendant qu'une femme est en couche, ils passent seuls dans leur appartement toutes les nuits qui lui appartiennent. Ils ont le droit de renvoyer celles qui leur déplaisent, mais en leur laissant la somme qu'elles ont reçue pour douaire. Une femme est libre de se remarier après ce divorce, & n'en trouve pas moins l'occasion; au lieu que si c'est elle qui abandonne son mari, non-seulement elle perd son douaire, mais elle tombe dans un mépris qui lui ôte l'espérance de faire un second mariage.

Baptême joint à  
la Circoncision.

Outre la Circoncision, qui est en usage pour tous les enfans mâles, il y a une sorte de Baptême pour les deux sexes. Au septième jour de la naissance, le pere, dans une assemblée de parens & d'amis, donne un nom à l'enfant, & le Prêtre l'écrit sur un petit morceau de bois poli. On tue ensuite, pour le festin, une Vache ou une Brebis, suivant les richesses de la famille. On la mange sur le champ, & le reste est distribué aux Pauvres; après quoi le Prêtre lave l'enfant dans une eau pure, transcrit son nom sur un morceau de papier, qu'il roule soigneusement, & le lui attache autour du cou, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

Les enterremens n'ont rien de remarquable. On ensevelit le corps dans la terre, avec quelques prieres, qui regardent moins les morts que les vivans. :

Uniformité du  
Mahométisme.

Les opinions & les traditions du Pays en matiere de Religion, sont à peu près les mêmes que dans tous les autres Pays Mahométans. Cependant ceux qui se picquent d'étude & de lumieres, donnent un tour spirituel à la doctrine grossiere & sensuelle de l'Alkoran. Ils ont tant d'horreur pour l'Idolâtrie, qu'ils ne recevroient pas la moindre peinture dans leurs maisons. L'Auteur observe que le voisinage d'un Comptoir François, où le Culte de l'Eglise Romaine ne leur est pas déguisé, a pû servir beaucoup à leur persuader que tous les Chrétiens sont idolâtres: mais sa remarque a paru si misérable aux Compilateurs de ce Recueil, qu'ils le raillent de la supposition (95) d'un

Fausse remarque  
de l'Auteur.

(95) Les François n'ont pas d'Etablissement mé, & *Mankanet* sur celle du Sénégal. Si la plus loin que *Kaygnu* sur la Riviere de Fale- remarque de l'Auteur avoit quelque vérité,

Comptoir qu'il n'a pû nommer, sur-tout après avoir placé Bunda près de Tombuto, où l'on sçait si bien que les Nations de l'Europe n'ont point encore poussé leur Commerce. Il ajoute qu'il auroit pû s'étendre, après Job, sur les usages, les maisons & les habits du Royaume de Futa, si ces matieres n'auroient déjà été traitées fort amplement dans d'autres (96) Relations.

elle confirmeroit qu'il s'est trompé d'autre part, comme on l'a déjà soupçonné dans une Note, en prenant pour *Tombuto*, Tomba-Aura dans le Pays de Galam, d'où le Comptoir de Mankanet n'est pas fort éloigné.

(96) L'Auteur auroit fort bien fait de nommer ces Relations, car on n'en connoît pas qui ait parié jusqu'à-présent du Royaume de Futa.

JOB BEN  
SALOMON.  
1735.

## CHAPITRE VIII.

### *Observations sur le Commerce des Européens dans la Gambia.*

JAMESFORT, principal établissement de la Compagnie Royale d'Afrique sur la Riviere de Gambia, est en même-tems le Boulevard du Commerce & des droits de la Nation Angloise. Les François, suivant les informations de Moore, proposèrent de l'acheter en 1719, dans la vûe d'exclure toutes les autres Nations de la Gambia, comme ils font au Sénégal. Mais le Parlement d'Angleterre, en accordant à la Compagnie Royale d'Afrique une compensation pour l'ouverture & la liberté du Commerce, a trouvé le moyen de conserver cet Etablissement à la Nation lorsqu'il étoit prêt à passer dans des mains étrangères; & l'augmentation des droits, qui naît de celle du Commerce, dédommage avantageusement le Public de la somme annuelle qui est accordée pour l'entretien des Forts.

Le Commerce de la Gambia est exercé par trois ou quatre Chaloupes, chacune de trente tonneaux, & par le même nombre de Barques longues, qui sont continuellement employées à fournir de l'eau & des vivres à la Garnison de Jamesfort, ou à transporter des marchandises dans les Comptoirs, & rapporter celles que les Facteurs ont achetées. On prend toujours pour ce transport la saison qui précède les pluies; & si l'on excepte les Esclaves, la plupart des richesses qui viennent des Comptoirs, passent de Jamesfort en Angleterre.

Les Facteurs sont envoyés de Londres; ou, si l'on emploie les Ecrivains qui se trouvent dans l'Isle James, c'est sur la caution de deux personnes, qui s'engagent à la Compagnie pour deux mille livres sterling, & sur un Billet de l'Employé même, qui s'engage aussi pour la même somme. Malgré toutes ces précautions, la Compagnie a souffert quelquefois des pertes considérables, par l'infidélité des Facteurs; & lorsqu'il s'en est trouvé de coupables, la Cour de la Chancellerie les a traités avec tant d'indulgence, que jamais la Compagnie n'a tiré aucun avantage de ses cautions. Ce Tribunal se retranche sur la qualité des Témoins, dont le serment ne peut être admis, parce qu'il ne sont pas Chrétiens (97).

(97) Voyez les Voyages de Moore, d'où la plus grande partie de cet article est recueilli, pour faire un corps de ce qui appartient au même sujet.

COMMERCE  
DE LA GAMB.  
1735.

Les François  
ont voulu acheter  
Jamesfort en  
1719.

Maniere dont  
le Commerce  
s'exerce à James-  
fort.

Choix des Fac-  
teurs.

Leurs fautes de-  
meurent sans gan-  
tion.

COMMERCE  
DE LA GAMB.  
1735.

Moyens em-  
ployés pour réta-  
blir le Commer-  
ce.

En 1732, la Compagnie cherchant les moyens de rétablir son Commerce ; jugea qu'il n'étoit pas question de troubler les (98) Négocians particuliers, mais d'encourager ses propres agens à la servir avec honnêteté. Dans cette vûe, elle fit diminuer le prix des provisions à Jamesfort, & donnant plus d'étendue à ses entreprises, elle résolut de faire passer dans son Commerce, des commodités qu'elle avoit crues jusqu'alors inutiles, telles que des Gomme, des Ecorces, des Bois pour la teinture, des Cuirs, &c. pour avoir l'occasion de procurer des profits plus considérables à ses Facteurs. Elle proposa un avantage de vingt pour cent, à ceux qui découvriraient quelque nouvelle espece de marchandise. Les récompenses ordinaires furent réglées sur le pied de cinq schellings par tête pour chaque Esclave ; cinq schellings pour chaque quintal d'Ivoire pesant cent livres ; cinq schellings pour chaque once d'or, & deux schellings & demi pour le quintal de Cire.

Projet de Moore.

Les Négocians particuliers payent au Roi de Barra un droit de cent vingt barres, sur-tout pour le commerce des Esclaves, qui est fort brillant dans ses Etats ; & ceux qui remontent la Riviere, en cherchant à commercer dans d'autres Pays, ne laissent pas de payer le même droit à ce Prince, pour la liberté de prendre de l'eau & du bois. Moore est persuadé qu'il seroit également avantageux aux Commerçans particuliers & à la Compagnie, que Jamesfort fût le marché commun de tous les échanges ; c'est-à-dire, que la Compagnie y entrent constamment un nombre d'Esclaves & d'autres productions du Pays, qui fût suffisant pour fournir tous les Vaisseaux qui se présenteroient, & qu'elle y reçût en échange les marchandises dont leurs cargaisons seroient composées, pour les distribuer dans ses Comptoirs. Les Commerçans particuliers seroient sûrs d'un meilleur prix à Jamesfort que sur la Riviere ; du moins en faisant la compensation des hazards & de la dépense ; sans compter le danger de perdre leur Equipage par l'intemperie du Climat, & les droits qu'ils ne peuvent se dispenser de payer à quantité de petits Princes & d'Alkades. Ils éviteroient tous ces inconvéniens, parcequ'ils trouveroient sur le champ leur cargaison prête ; & la Compagnie n'y trouveroit pas moins son compte, puisqu'elle ne peut acheter avec avantage ce qu'elle appelle les biens secs, c'est-à-dire, l'Ivoire, l'or, la cire &c. qu'en achetant des Esclaves avec ces marchandises. Qu'elle vende ses Esclaves aux Négocians particuliers, elle recevra d'eux de quoi s'assortir parfaitement de marchandises de l'Europe ; & , malgré les François & les Portugais, elle se trouvera maîtresse de tous les biens secs de la Riviere. Ajoutez qu'elle auroit toujours de quoi charger immédiatement ses propres Vaisseaux pour le retour en Europe ; ce qui lui seroit éviter la dépense & la perte du tems, pour des Voyages de Commerce au long de la Riviere, qui, si l'on en croit Moore, n'ont jamais tourné à son avantage.

Avantages qui  
en reviennent  
à la Compagnie.

Differentes bran-  
ches du Commer-  
ce de la Compagnie  
Angloise.

La Compagnie entretient, de Jamesfort, un commerce réglé avec divers lieux voisins. Elle porte du bled à St Jago & dans les autres Isles du Cap-Verd, pour en apporter du Sel, qui est une des marchandises les plus utiles sur la Riviere de Gamba. Elle en apporte aussi des Chevaux. Son Com-

(98) On a déjà vû plusieurs fois, que malgré l'établissement de la Compagnie, tous les Particuliers d'Angleterre ont le droit de commercer dans le même Pays. Ainsi, leur Commerce ne merite pas le nom d'Interlope, qui ne convient qu'à la contrebande.

merce

merce avec Cachao , qui n'est qu'à vingt lieues au Sud , consiste en cire ; mais avec peu de profit , suivant Moore , parce que la cire de ces Pays est si sale , qu'il faut y perdre quelquefois vingt ou trente pour cent.

Le principal Commerce de la Gambia est celui de l'Or , des Esclaves , de l'Ivoire & de la Cire. Son or est d'une bonne qualité. Les Nègres l'apportent ordinairement en petits lingots , un peu plus gros vers le milieu , & tournés en forme de bagues , de la valeur de dix jusqu'à quarante schellings. Ces Nègres sont de la Nation des Mandingos , & portent dans leur langue le nom de *Junkos* , c'est-à-dire , Marchands. On ne peut obtenir d'eux aucune explication sur l'intérieur de leur Pays. Les seules lumieres que Moore pût se procurer , regardent la nature de leur or , qui n'étoit pas , disoient-ils , de (99) l'or lavé , mais tiré du sein de la mine , dans des montagnes dont la plus proche (1) est à vingt journées de Kower. Ils ajoûtoient que les maisons de leur Pays sont bâties de pierres , & couvertes de terrasses ; & que les petits coutelas à manches de bois qu'ils ont avec eux , se font dans la même Contrée. L'acier en est excellent.

Les mêmes Marchands amènent , dans certaines années , jusqu'à deux mille Esclaves , dont ils assurent que la plupart sont des prisonniers de guerre , qu'ils achètent de différens Princes. Le plus grand nombre de ces misérables Esclaves , est de deux Nations qu'ils nomment eux-mêmes *Bumbrongs* (2) & *Pecharis* , dont le langage est fort différent , & qui habitent fort loin dans les terres. On les amène liés par le cou avec des cordes de cuir , à trois ou quatre pieds de distance l'un de l'autre , & trente ou quarante dans une même ligne. On les charge d'un sac de bled , ou d'une dent d'Eléphant sur la tête. Après être sortis des montagnes , ils ont de grands bois à traverser ; & comme il ne s'y trouve pas d'eau , on les charge encore de leur propre provision dans des sacs de peau. Moore , sans avoir pris la peine de compter les Marchands de la Caravane , jugea qu'ils étoient au nombre de cent. Ils se répandent dans diverses Régions avec des marchandises Angloises , dont ils font des échanges pour les marchandises du Pays qu'ils apportent aux Comptoirs. Outre les Esclaves , ils employent des Anes pour le transport de leurs effets ; mais on ne leur voit jamais de Chevaux ni de Chameaux.

Les Anglois achètent aussi beaucoup d'Esclaves , des Pays mêmes qui bordent la Riviere. Ce sont ordinairement , ou des prisonniers de guerre , ou des criminels condamnés , ou des Habitans enlevés par la perfidie de leurs voisins. Mais quoique les derniers soient en assez grand nombre , les Agens de la Compagnie ont ordre de ne les pas acheter sans avoir averti l'Alkade ou le Chef du lieu. Depuis que le Commerce des Esclaves est introduit , toutes les punitions entre les Nègres se réduisent à l'esclavage ; & leur justice est devenue plus severe , pour le seul avantage que les Princes tirent de la vente des criminels. Ainsi , non-seulement le meurtre , le vol & l'adultere , mais les moindres fautes exposent un malheureux Nègre au même châtiment.

(99) On a vû dans les Relations précédentes , sur-tout dans celles qui regarde Bambuk , que cet or se trouve dans le sable , dont on le tire en le lavant.

(1) A juger par la distance , ces mines sont

*Tome III.*

apparemment celles de Bambuk.

(2) C'est apparemment le Peuple qu'on a nommé ci-dessus *Bambarros*. Ces deux Nations sont au-delà de Bambuk , vers Tombuto.

COMMERCE  
DE LA GAMB.

1735.

Principal Commerce de la Gambia.

Maniere d'amener les Esclaves.

On en achète dans les Pays voisins de la Gambia.

COMMERCE  
DE LA GAMB.  
1735.

Cruelles injusti-  
ces à l'égard des  
Nègres.

Etat du Com-  
merce de l'ivoire,  
d'où il vient.

Etat du Com-  
merce de la cire.  
Comment les  
Nègres la font.

Etat du Com-  
merce des Gon-  
mes sur la Gam-  
bra.

Moore raconte que dans le Royaume de Kantor un Habitant du Pays voulant tuer un Tygre qui mangeoit sa Chèvre, tua par hazard un Homme. Le Roi, quoiqu'informé de l'innocence de ses intentions, le condamna, lui, sa mere, ses trois freres & ses trois sœurs, à partir au nombre des Esclaves qu'il devoit vendre aux Anglois, & profita du prix de la vente. On amena un jour à Moore un homme de Tamani, qu'on lui proposa d'acheter, parce qu'il avoit volé une pipe de tabac. Il envoya aussi-tôt prier l'Alkade de modifier une sentence si rigoureuse; & s'étant entremis pour faire accepter une composition à l'offensé, il obtint que le criminel demeurât libre. Le nombre des Esclaves qui se vendent sur la Riviere, sans y comprendre ceux qui sont amenés par les Marchands, monte quelquefois à mille, suivant la violence & la durée (3) des guerres. Les hommes & les femmes sont ordinairement plus chers que les jeunes gens. Cependant on a demandé, depuis peu, un si grand nombre de jeunes gens des deux sexes pour Cadiz & pour Lisbonne, que le prix n'en est plus different.

Comme c'est l'ivoire qui tient le troisième rang du Commerce après l'or & les Esclaves, les Mandingos apportent quelquefois un grand nombre de dents d'Eléphants. Ils se les procurent, ou par la chasse, en tuant ces animaux à coups de fleches & d'épieu, ou par leurs recherches dans les Forêts, qui se trouvent rarement sans quelques restes de ces cadavres, dont les autres Bêtes ont dévoré la chair. Tout Nègre qui tue un Eléphant, a la liberté d'en vendre la chair & les dents. Mais l'ivoire dont les Mandingos sont chargés vient ordinairement de fort loin. Comme il se trouve quelquefois, dans les Forêts, des dents, qui ne sont accompagnées d'aucune autre partie du corps, Moore doute si elles sont d'un Eléphant mort, ou si ces animaux peuvent les perdre par quelque accident. La plus grosse qu'il ait jamais vûe, pesoit cent trente livres. Le prix du quintal augmente beaucoup par la grosseur des dents. Une dent qui pese cent livres, se vend plus cher que trois dents qui peseroient ensemble cent quarante livres. Elles perdent quelque chose de leur valeur, lorsqu'elles sont cassées par la pointe. Les unes sont blanches, d'autres jaunes; mais la difference de la couleur n'en met pas dans le prix.

C'est la cire qui tient le quatrième rang dans le Commerce de la Gambia. Cette partie peut recevoir beaucoup d'augmentation. Les Ruches des Mandingos sont de paille, & leur forme ressemble assez à celles de l'Europe. Ils les couvrent de branches d'arbres. Lorsque la gouffre est en état d'être tirée, ils la pressent pour en faire sortir le miel, qui leur sert à faire une espece de vin, peu different de notre hydromel. Ensuite ils font bouillir la cire dans l'eau, & la passent au travers d'un drap de crin, d'où elle tombe dans des trous qui sont faits exprès dans la terre. Ils en font une prodigieuse quantité, qui se vend fort bien sur toute la Riviere. Les pains ou les masses, pesent depuis vingt jusqu'à cent vingt livres. Comme la plus belle cire est celle qui est la plus nette, on la met à l'épreuve avec la sonde.

La gomme tient le cinquième rang. Mais ce Commerce est nouveau sur la Gambia, & demande aussi d'être perfectionné. On en jugera par quelques extraits (4) du Journal de Moore.

(3) Il paroît par les registres de la Compagnie que l'année 1734 fut la plus abondante. Aussi furent-elles continuelles entre les Nègres. (4) Voyages de Moore, p. 92. V. ci-dessus.

Le 27 de Juillet 1732, il lui vint de Jamesfort à Joar un ordre de la Compagnie, suivant lequel il devoit rassembler dans son Comptoir, la plus grande quantité qu'il lui seroit possible de *biens secs*, entre lesquels on nommoit les gommés. On ajoutoit que les Directeurs, au nombre desquels M. Oglethorpe avoit été nouvellement choisi, & pour lesquels l'avis de M. Hayes étoit d'un grand poids, ne vouloient rien épargner pour établir le Commerce de la gomme.

Au mois de Septembre 1733, *Hull*, alors premier Facteur de la Compagnie sur la Gambia, entreprit de faire de nouvelles découvertes sur la Rivière de Vintain, qui tombe dans la Gambia du côté du Sud, environ trois lieues au-dessus du Fort, & sur laquelle les Agens de la Compagnie n'avoient point encore été plus loin que *Jereja*. La demeure de *Hull* étant alors dans cette Ville, il en partit sur une Barque longue; & dans quatre marées il arriva aux bords d'un Pays très-fertile, dont les Habitans ont plus de civilité & d'industrie que ceux de la Gambia. Les Villes sont aussi en plus grand nombre & mieux peuplées, leurs Bestiaux & leur Volaille d'une espèce plus forte; enfin *Hull* jugea qu'on pouvoit tirer de ce Canton une grande abondance de commodités, sur-tout de coton, d'indigo & de cuirs. Il y découvrit de la gomme, dont il prit des essais; & les Habitans s'engagerent à lui en fournir beaucoup. L'arbre, suivant la description qu'il en fit, parut être le même que celui d'où l'on tire la gomme du Sénégal. Elle fut mise à l'épreuve, & l'on reconnut qu'elle étoit fort supérieure à celle qu'on avoit trouvée jusqu'alors dans les Pays voisins de la Gambia, & presque aussi bonne que celle du Sénégal. Les Habitans avoient marqué beaucoup d'empressement pour obtenir un Comptoir de la Compagnie.

Vers le mois de Décembre de la même année, *Jonko Sonko*, Alkade d'Yanimarrew, se trouvant à Jamesfort, *Hull* lui inspira le dessein d'envoyer *Malacai Kon* & *Malakacai See*, deux Mores de ses amis, pour faire des découvertes au Nord dans l'intérieur des terres. Ils partirent dans cette vue, & revinrent quelques mois après, avec des essais de gomme qu'on leur avoit recommandé d'apporter. *Hull* rend témoignage (5) qu'elle étoit fort belle, qu'elle pouvoit fort bien porter le nom de Gomme arabe; qu'elle étoit propre aux mêmes usages, saine, nourrissante pour un corps en bonne santé, & capable de servir de remède dans plusieurs maladies.

Le 16 de Mars 1735, *Hull* parvenu à l'office de Gouverneur, arriva au Port de Joar, dans la résolution de se rendre par terre, avec *Job Ben Salomon*, à la Forêt des Gommés. Avant son départ il vit le Roi de *Yani*, pour régler avec lui & les Chefs des Villes tout ce qui concernoit ce Commerce. Ils lui promirent de céder à la Compagnie un droit exclusif sur la partie de la Forêt qui leur appartenoit. Plusieurs Seigneurs *Jalofs* lui donnerent les mêmes assurances, & lui firent présent de quelques essais de gomme qui furent envoyés en Angleterre. Mais le Roi d'*Yani* ayant été tué dans une bataille, & les troubles n'étant pas diminués dans le Pays, cette entreprise n'eut pas d'autre succès de ce côté-là. *Hull* attendoit de jour en jour l'arrivée d'un Messager qu'il avoit envoyé au Roi de *Fura*. Enfin la saison des pluies approchant, il fut obligé de renoncer pour cette année au voyage de la Forêt; d'autant plus

(5) Voyez une Lettre de *Hull*, du 5 Novembre 1734, à la fin du Journal de *Moore*.

COMMERCE  
DE LA GAMBIE.  
1735.

Combien les  
Anglois souhaitent d'y établir ce  
Commerce.

Ils découvrent  
des arbres à Gomme.

*Hull* veut partir  
pour la Forêt des  
Gommés.

Obstacles qui  
l'arrêtent.

COMMERCE  
DE LA GAMB.  
1735.

qu'ayant besoin de faire une provision d'eau pour sept jours de marche ; il manquoit de commodités pour ce transport. Cependant il n'étoit pas moins résolu de revenir à son projet après les pluies ; & dans une autre Lettre (6) il assure qu'il l'auroit exécuté , si les François n'eussent fait alors quelques propositions , & tenté de faire valoir leurs prétentions sur la Riviere. Cet obstacle arrêta les vûes du Gouverneur jusqu'au mois d'Octobre suivant.

Il y envoie un  
Homme de con-  
fiance , qui ne  
réussit pas mieux.

Il ne laissa pas d'envoyer un homme de confiance dans le Pays des grands Jalofs , pour acheter des Chameaux & déclarer aux Seigneurs , que la Compagnie Angloise avoit établi un Comptoir à Yanimarrew. Il leur faisoit demander aussi que la route fût ouverte , avec autant de sûreté que de liberté. Le Messager avoit ordre de revenir par la Forêt des gommés & d'en charger ses Chameaux. Mais , par un accident que la prudence n'avoit pû prévoir , l'année fut si stérile , que n'ayant pû prendre cette route , il revint sans gomme , avec quatre Chameaux qu'il avoit achetés. Hull , que rien n'étoit capable de rebuter , se proposa d'établir au mois de Novembre suivant un Comptoir dans l'intérieur des terres , assez près de la Forêt pour s'en assurer l'accès. On n'a rien publié jusqu'aujourd'hui , qui nous apprenne les suites de son entreprise.

Sang de Dragon.  
Arbre qui le pro-  
duit sur la Gam-  
bra.

On trouve sur la Riviere de Gamba une autre sorte de gomme , nommée adragante , ou sang de dragon , qui sort d'un arbre auquel les Portugais ont donné le nom de Pare de Sangué. L'écorce de l'arbre est épaisse , & pour peu qu'elle soit ouverte , il en découle par gouttes une liqueur qu'on prendroit pour du sang. Ces larmes venant à se réunir , la chaleur du Soleil les congele en pelotons. Moore rend témoignage qu'il en a vû de la grosseur d'un œuf de poule. Cette gomme étant estimée , Hull , lui recommanda , au mois de Mai 1733 , de s'en procurer autant qu'il en pourroit trouver. L'arbre qui la produit croît en abondance aux environs de Fatatenda , sur le sommet des montagnes , c'est-à-dire , au milieu des rocs. Moore en envoya , le mois suivant , quelques pieces au Gouverneur , mais elles ne répondirent point à l'opinion qu'on en avoit conçue.

Motifs qui font  
souhaiter aux An-  
glois le Commer-  
ce des Gommés.

On ne scauroit douter que le commerce des Gommés ne devînt fort avantageux à la Nation Angloise , s'il étoit cultivé avec succès ; car il s'en emploie beaucoup dans toutes les Manufactures de soie. De la Gamba , elles viendroient directement en Angleterre , sans interruption de la part des François , qui en font une espece de Monopole au Sénégal. Comme ils s'y attribuent un droit exclusif , ils empêchent , par terre , les Habitans du Pays d'entretenir aucun commerce avec les Etrangers ; & leurs Escadres donnent la chasse par mer aux Vaisseaux qui s'approchent de la Côte (7).

Alkade nommé  
Roi des Blancs.  
Son utilité.

En établissant des Comptoirs , l'usage est de les mettre sous la protection de quelque Ville voisine , qui s'engage à ne pas souffrir que les Blancs soient insultés. S'ils reçoivent quelque sujet de plainte , ils s'adressent à l'Alkade qui leur rend justice. Sur la Gamba , cet Officier porte le nom de *Tobanda Mensa* , c'est-à-dire , *Roi des Blancs*. Les Marchands qui ont affaire à plusieurs Habitans du Pays , n'ont pas de voie plus sûre & plus courte que d'employer l'Alkade. Il se charge fidèlement de leurs intérêts ; & les Facteurs ont peu

(6) Lettres du 19 Juin & du 21 de Juillet l'Appendix des Voyages de Moore.  
1735 à la Compagnie Royale d'Afrique , dans (7) Voyez la Préface de Moore.

de succès à se promettre lorsqu'ils ne prennent pas cette méthode. A la mort d'un Facteur, l'Alkade de la Ville voisine hérite de son lit. La complaisance des Anglois a laissé passer cet usage en loi.

Il revient à l'Alkade, un droit sur chaque Esclave qui s'achete pour la Compagnie ou pour les Marchands particuliers. C'est une barre par tête, ou quelquefois moins, car l'usage n'est pas uniforme dans tous les Comptoirs. Les Marchands particuliers payent généralement au Roi de Barra un droit de cent vingt barres, parce que le Commerce de son Pays est avantageux, sur-tout en Esclaves. S'ils manquent à cette loi, on leur refuse jusqu'à la liberté de prendre de l'eau & du bois dans le Pays; secours néanmoins presque toujours si nécessaire, que plusieurs Capitaines, dont l'intention est de remonter plus loin dans la Rivière, ne laissent pas de payer cent trente barres dans cette seule vûe.

On a déjà remarqué qu'une Barre est le nom vague d'une certaine quantité de marchandises, dont on convient dans le Commerce, & qui dans l'origine étoit égale à la valeur d'une barre de fer. Aujourd'hui la valeur d'une barre varie suivant les occasions. Du tems de Moore, deux livres de poudre, une once d'argent, deux cens pierres à fusil, étoient autant de barres, qui avoient un équivalent fixe en marchandises du Pays. Quelquefois la valeur d'une barre ne monte pas à plus d'un schelling, parce que les besoins des Nègres, ou la rareté des marchandises en font la règle. On donne le nom de chefs ou têtes de Commerce, aux Dollars à l'Aigle éployée, aux Colliers de cristal, aux Barres de fer, aux Bassins de cuivre & aux *Arrangos*, parce que ce sont les marchandises les plus chères.

## §. II.

*Commerce des François & des Portugais sur la Rivière de Gamba.*

LE Comptoir François d'Albreda jouit d'un Commerce assez considérable, mais qui le deviendroit beaucoup plus, suivant les observations de Moore, si les Agens de France n'étoient convenus avec les Anglois, de ne pas pousser le prix des Esclaves au-dessus de quarante barres par tête. Cependant en 1735, la demande qu'on leur fit d'un grand nombre d'Esclaves pour le Micissipi, leur fit rompre cette convention. Ils les payerent jusqu'à cinquante barres, avec six ou sept de chaque tête de Commerce; ce qui faisoit monter leur prix à plus de dix livres sterling; & quoiqu'il y eût cette année à Jilfray, qui n'est qu'un mille au-dessus d'Albreda, trois Vaisseaux de Liverpool, qui offroient quatre-vingt barres par tête, ils ne purent se procurer autant d'Esclaves que les François, parce que généralement les marchandises de France sont meilleures que celles d'Angleterre.

Par une transaction de l'année 1724 entre les Agens-François de Gorée & les Anglois de Jamesfort, on convint que la Compagnie de France auroit la liberté d'établir un Comptoir dans la Gamba, au-dessous de Jamesfort, pour y exercer toutes sortes de Commerce. La Compagnie Angloise étoit alors si bas, qu'elle ne pouvoit s'y opposer par la force. Cependant elle obtint pour équivalent de cette concession, la permission d'envoyer ses Vais-

---

 COMMERCE  
DE LA GAMBIE.

1735.

Ses droits.

Droits du Roi  
de Barra.Explication du  
mot Barre.Comptoir François  
d'Albreda,  
& son Commer-  
ce.Transaction de  
1724, entre les  
François & les  
Anglois.

COMMERCE  
DE LA GAMB.  
1735.

Dépendance du  
Comptoir d'Al-  
breda.

Etabliffemens  
des Portugais.

Le Seigneur An-  
toine Vas.

Origine de ces  
Portugais. Leur  
Commerce, &  
leurs usages.

feaux à Joally & à Portodali, deux lieux d'un fort bon Commerce dans le voisinage de Gorée.

Le Comptoir François d'Albreda n'est point à la portée du canon de Jamesfort. Cependant lorsqu'il a besoin de bois & de provisions, les Facteurs sont obligés de demander la permission du Gouverneur Anglois pour traverser la Riviere. Il est rare qu'il la refuse, mais il met un homme dans leur Chaloupe, qui est chargé d'avoir les yeux ouverts sur leur Commerce. On ne leur permet pas non plus de remonter la Riviere au-delà de l'Isle de l'Éléphant, qui est à trente lieues de Jamesfort.

Les Portugais sont établis dans la plupart des Villes considérables au long de la Gamba. Ils y exercent un Commerce avantageux; sur-tout à Vintain, à Jereja, & à Tankroval. C'est cette dernière Ville que le Seigneur Antonio Vas ou Voff (8) Portugais, a choisie pour sa résidence. Il y entretient plusieurs Canots, & un grand nombre d'Esclaves qu'il envoie continuellement dans tous les Ports. Ses magasins sont toujours bien fournis d'ivoire & de cire. Il entend parfaitement les échanges, & la première valeur des marchandises en Europe. On le comptoit riche alors de dix mille livres sterling. Il fait également le Commerce avec la Compagnie & les Marchands particuliers.

Souvent le Gouverneur de Jamesfort employe ces Portugais noirs en qualité de Facteurs ou d'Agens, pour lui remettre les Esclaves & les marchandises à certain prix. Tel est Valentine Mendez, au Comptoir de Sami.

Lorsque les Portugais eurent conquis ce Pays vers l'année 1420, plusieurs Particuliers de leur Nation prirent le parti de s'y établir. Leurs alliances avec les Mandingos ont produit une race aussi noire que les anciens Habitans, qui conserve une espèce de langue Portugaise, nommée Créole. On ne l'entendrait pas facilement à Lisbonne. Mais les Anglois l'apprennent plus facilement que les autres langues d'Afrique. C'est celle des Interprètes, qui servent également les Marchands particuliers, & la Compagnie. Comme les Portugais noirs reçoivent le Baptême d'un Prêtre qui leur est envoyé tous les ans de St Jago, une des Isles du Cap-Verd, ils veulent absolument passer pour Blancs & pour Chrétiens. Rien ne les offense tant que d'être nommés Nègres, parce que ne prenant pas ce nom dans le vrai sens, ils ne s'en servent eux-mêmes que pour les Esclaves.

Jobson parle aussi de cette horreur qu'ils ont pour le nom de Nègres. Il ajoute qu'il s'en trouve quelques-uns qu'on prendroit encore pour des Portugais, & que d'autres sont Mulâtres; mais que la plupart sont aussi noirs que les Mandingos parmi lesquels ils habitent. Ils se mêlent indifféremment avec les femmes du Pays. Quelques-uns y joignent les cérémonies du mariage. Le sort de leurs enfans dépend de leur choix, & de l'ordre arbitraire qu'ils mettent dans leur héritage. Moore assure qu'ils sont tous dans leur origine ou Renegats, ou Bannis du Portugal & de ses Isles. Leur inclination les porte au Commerce. Ils vendent & achètent toutes les commodités du Pays, sur-tout des Esclaves, qu'ils revendent aux Portugais de l'Europe, pour les transporter aux Indes Occidentales. Ils font tous les ans le voyage de Setiko, d'où ils reviennent avec beaucoup d'or. Mais ils ne pénètrent jamais plus

(8) On va voir ce que ce nom signifie.

loin, & le plus reculé de leurs Etablissemens est à Pomperane. Jobson (9) assure que par rapport aux Princes du Pays, ils sont sur le même pied que les Mandingos & les Foulis; c'est-à-dire, que s'ils meurent sans avoir disposé secrètement de leur succession, le Roi s'empare de tous leurs biens, & laisse leurs femmes & leurs enfans dans la misère. De là vient, dit le même Auteur, qu'on trouve de toutes parts quantité de ces petits orphelins, qui sont abandonnés à la charité publique, & qui se naturalisent ainsi aux usages des Nègres. Cependant ils conservent la langue Portugaise; & lorsque l'âge leur permet d'entrer dans le Commerce, leur noirceur n'empêche pas qu'ils ne veuillent être nommés Blancs.

Labat observe (10) que ces Portugais font une partie considérable du Royaume de Barra & des cantons voisins. Ils ont appris de leurs ancêtres à bâtir des maisons plus commodes que celles des Nègres. Mais quantité de Mandingos imitent aujourd'hui leur exemple. Ces édifices n'ont que le rez de chaussée, qui est élevé de deux ou trois pieds, pour le garantir de l'humidité. Ils ont assez de longueur pour être divisés en plusieurs chambres, dont les fenêtres sont fort petites, à cause de la chaleur. Le porche, qui est l'ornement commun de toutes ces maisons, est ouvert de tous côtés. C'est-là qu'ils mangent, qu'ils reçoivent leurs visites & qu'ils font toutes leurs affaires. Les murs ont sept ou huit pieds de hauteur; mais ils ne sont composés que de roseaux & de branches, revêtus dedans & dehors, d'une argile grasse, mêlée de paille, & blanchie assez proprement. Ils appellent ces maisons *Cazas*, à la manière des Portugais. Le Roi de Barra & les Seigneurs du Pays, se font bâtir des logemens sur ce modèle. On voit toujours devant les *Cazas*, quelques Lataniers, ou d'autres arbres, qui les mettent à couvert du Soleil par l'épaisseur de leur ombre.

Si l'on en croit Labat, la plupart de ces Portugais ont aussi peu de droit à la qualité de Chrétiens qu'à celle de Blancs. Il prétend qu'il y en a fort peu de baptisés, & que tout leur Christianisme consiste à porter autour du cou un grand chapelet, une longue épée à leur côté, un manteau, s'ils peuvent s'en donner un, un chapeau, une chemise & un poignard. Ils sont d'une ignorance égale à la dépravation de leurs mœurs, abhorrés des véritables Chrétiens, & méprisés des Mahométans, qui les regardent comme un Peuple sans religion. A l'égard des qualités naturelles, ils sont adroits, entreprenans, hardis, & se servent fort bien des armes à feu. Les François & les Marchands d'Interlope les employent pour leur Commerce sur la Rivière de Gamba, & sur celles qui s'y déchargent. On leur accorde cent pour cent sur tout ce qu'ils vendent. Ils répondent à cette confiance par une grande fidélité. Cependant on évite de leur faire de longs crédits. On prend soin après chaque Voyage de retirer de leurs mains les marchandises qu'on leur a confiées, & de leur faire rendre leurs comptes.

Les Anglois, toujours jaloux du Commerce des François sur cette Rivière, soit qu'ils l'exercent par eux-mêmes ou par les mains des Portugais, ont souvent attaqué ces Agens dans leur passage, avec d'autant plus de facilité pour les piller, qu'ils n'employent ordinairement que des Canots. Cependant

(9) Voyez le *Golden Trade* de Jobson, p. 28 & suiv.

(10) *Afrique Occidentale*, Vol. IV. p. 368 & suiv.

COMMERCE  
DE LA GAMB.  
1735.

Ils font braves  
& vindicatifs.

Témoignage de  
le Maire.

ils ont été quelquefois repoussés avec tant de vigueur, qu'ils n'ont pas beaucoup à se louer de leurs avantages. D'ailleurs ils appréhendent toujours la vengeance de ces Mulâtres Portugais, qui ont pour principe, de n'oublier les injures que lorsqu'ils ne peuvent s'en ressentir. Enfin, le même Auteur regrette que cette race d'Hommes ne soit pas mieux réglée. Elle pourroit être utilement employée à pousser les découvertes & le Commerce jusqu'au centre de l'Afrique. Mais au fond, dit-il encore, c'est une nation dissolue, livrée à la débauche des femmes & du vin, sans principes d'honneur & de religion.

Le Maire, dont la Relation suivra bien-tôt, dit qu'ils sont moitié Juifs & moitié Chrétiens; qu'ils portent néanmoins un grand chapelet; qu'ils sont malins & trompeurs; enfin qu'ils ont tous les vices des Portugais, sans une seule de leurs bonnes qualités (11).

(11) Voyage de le Maire aux Isles Canaries, &c. p. 61.

## CHAPITRE IX.

### *Deux Voyages au Cap-Verd & sur les Côtes voisines.*

INTRODUC-  
TION.

CES deux Voyages étant fort courts, on prend le parti de les renfermer dans le même Chapitre. Le premier, qui est de *Peter Vanden Broeck*, au Cap-Verd & à Rufisko, se trouve dans la collection des Voyages Hollandois aux Indes Orientales. Ce n'est pas le seul Voyage du même Ecrivain; mais les autres regardent les Indes Occidentales.

#### §. I.

### *Voyage de Peter Vanden Broeck au Cap-Verd.*

BROECK.  
1605.  
Départ.

**E**LIAS *Trijo*, & quelques autres Marchands Hollandois, avoient équipé un Vaisseau à Dort pour le Voyage du Cap-Verd, d'où ils se propoisoient de faire venir une cargaison de cuirs. L'Auteur leur offrit ses services, qu'ils accepterent en qualité de second Supercargos. On partit de Hollande le 10 de Novembre 1605.

L'Auteur arrive  
au Cap-Verd.

Il s'établit à  
Portodali.

Le mauvais tems força le Capitaine Hollandois de relâcher à Darmouth; mais ayant remis à la voile le 5 de Décembre, il arriva le 15 de Janvier 1606, près d'une Isle qui fait face au Cap-Verd. Il y trouva deux Bâtimens Hollandois, trois François, & cinq Anglois, les uns destinés au Commerce, d'autres à prendre des provisions pour le Brésil. L'Auteur reçut ordre de se rendre à Portodali, Ville du Continent où se fait le principal Commerce. Il y loua une maison, s'il peut donner ce nom, dit-il, à des cabanes de paille. Il loua aussi une femme Portugaise, pour l'office de la cuisine, & pour lui servir d'interprète.

Le 23 de Janvier, l'air fut obscurci, pendant plus d'une heure, par un prodigieux nombre de Sauterelles, de la grosseur du pouce, qui se rabattant  
sur

sur la terre détruisirent tous les grains & tous les fruits. La famine devint si pressante, que les peres vendoient leurs enfans pour l'esclavage. L'Auteur en vit livrer plusieurs pour une mesure de bled, dont la grandeur ne surpassoit pas celle d'un chapeau.

Le 31, Vanden Broeck fut réveillé dans son lit par le frottement d'un Lézard. Sa frayeur l'ayant fait sortir de ses draps, il apperçut dans sa chambre un gros Serpent, qui tiroit la langue. Cet incident le persuada de la vérité de ce qu'il avoit lû dans quelques Ecrivains, que les Lézards avertissent l'homme de l'approche des Serpens. Cette opinion est généralement établie parmi les Habitans du Pays.

L'Auteur après avoir résidé quatre mois à Portodali, où il acheta des Cuirs, des dents d'Eléphants & de l'ambre gris, monta le 6 de Juin sur une Barque, pour rejoindre le premier Supercargo à Joalli. De-là il se rendit à Rufico (12), où il trouva son Vaisseau prêt à faire voile pour la Hollande. Le Capitaine voulut néanmoins renouveler sa provision d'eau dans la même Isle où il étoit d'abord arrivé. Tandis qu'il étoit occupé de ce travail, une Barque Angloise de Joalli, vint lui donner avis qu'il y avoit à peu de distance un Bâtiment chargé de marchandises & d'Esclaves, & lui proposer de s'en saisir, en demandant pour prix de ce service les Esclaves Nègres de l'un & de l'autre sexe qui se trouveroient à bord. Les Hollandois saisirent l'occasion. Ce Bâtiment étoit à l'ancre près de Joalli. C'étoit un Lubeckois de deux cens quarante tonneaux, chargé de sucre, de dents d'Eléphants, de Coton, de Pieces de huit, de quelques chaînes d'or, & de quatre-vingt-dix Esclaves des deux sexes. Il avoit à bord quatre Portugais & onze Matelots de Lubeck, qui avoient perdu leur Capitaine, & qui étoient eux-mêmes fort malades. Lisbonne étoit le terme de leur voyage. Les Hollandois s'étant rendus maîtres du Vaisseau & de la cargaison, abandonnerent les Esclaves aux Anglois, & conduisirent leur prise au Cap-Verd, pour la mettre en état de faire le voyage de Hollande. Ils partirent du Cap le 16 de Juillet 1606; & le 5 d'Octobre suivant, ils entrerent dans la Meuse.

Van den Broeck remarque que les marchandises qu'on peut tirer annuellement du Continent & de la Riviere du Cap-Verd, se réduisent à trente ou trente-cinq mille cuirs de Bœufs & de Buffles. Les Rivieres de Gambia, de Cachao & de San-Domingo, fournissent quantité de cire & de dents d'Eléphants, de l'or, du riz & de l'ambre gris (13). Pendant que l'Auteur étoit sur la Côte, la mer y jeta une piece d'ambre gris de quatre-vingt livres. Il en acheta quatre livres, dont il revendit une partie en Europe, à huit cent florins la livre, & le reste à quatre cens cinquante.

La plupart des Portugais qui résident aux environs du Cap-Verd sont de véritables Brigands. Il s'en trouve plusieurs à Portodali & à Joalli, où ils exercent le Commerce avec les Anglois & les Hollandois. Ils achètent des Esclaves, qu'ils transportent sur les Rivieres de San-Domingo & de Cachao, d'où leurs Correspondans les font passer au Bresil. Après s'être enrichis par le Commerce, ils obtiennent quelquefois leur pardon & la liberté de retourner en Portugal.

(12) Rio Fresto, dont on a fait Rufico.

(13) On a vu les mêmes circonstances dans la Relation de Jannequin.

---

BROECK,  
1605.  
Famine causée  
par les Sautetel-  
les.

Service qu'un  
Lézard rend à  
l'Auteur.

Les Hollandois  
se saisirent d'un  
Vaisseau.

---

1606.

Marchandises  
à tirer du Cap-  
Verd.

Commerce des  
Portugais qui y  
résident.

BROECK.  
1606.

Caractère &  
mœurs des Ha-  
bitans.

Les Habitans naturels du Cap-Verd sont aussi noirs que la poix, & communément fort bienfaits. Ils se scarifient le visage par diverses marques. Leur caractère est méchant. Ils sont portés au vol. Il s'en trouve un grand nombre qui parlent françois, parce qu'ils sont depuis long-tems en commerce avec les Vaisseaux de cette Nation; mais peu savent la langue Hollandoise ou Flamande. La plupart sont idolâtres. Les uns adorent la Lune; d'autres le diable, qu'ils appellent *Kammate*. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils rendent des adorations au diable, ils répondent qu'ils y sont forcés, parce que le diable leur fait du mal & que Dieu ne leur en fait pas. On trouve aussi parmi eux quelques Mahométans.

Soumission à la  
quelle ils rédui-  
sent leurs fem-  
mes.

Ils sont souvent en guerre avec leurs voisins. Leurs armes sont l'arc & les flèches. Ils tirent de fort bons Chevaux de Barbarie, & la plupart sont excellens Cavaliers. Mais ils ne sont pas moins légers à pied. L'Auteur vit un Nègre sur le rivage, qui surpassa le plus vif de leurs Chevaux à la course. Ils nagent & pêchent aussi avec une adresse extraordinaire. S'ils remportent la victoire dans une bataille, ils coupent à leurs ennemis la tête & les parties naturelles, qu'ils apportent à leurs femmes comme un glorieux trophée. Les hommes ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Ils les tiennent dans une soumission qui approche de l'esclavage. Non-seulement elles sont chargées de tous les offices domestiques, mais elles cultivent la terre. Lorsqu'une femme a préparé le dîner, son mari le mange tranquillement. Elle n'a que les restes, qu'elle va manger dans la cuisine. L'Auteur a vu souvent des femmes enceintes chargées de cinq ou six cuirs de Bœufs sur la tête, & d'un enfant sur le dos, marcher dans cet état avec leurs maris, qui ne portoient que leurs armes entre les mains. Aussi sont-elles si robustes, qu'aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles vont se laver dans la Rivière ou dans la Mer avec leur enfant; & sans le moindre intervalle, elles recommencent à coucher avec leurs maris. A la mort d'un homme ou d'une femme, les amis s'assemblent en poussant des cris lamentables, qui ne les empêchent pas pendant quatre ou cinq jours de boire ensemble du vin de Palmier ou de l'eau-de-vie. Ils portent les morts en terre au bruit de leurs tambours & de leurs flutes, & placent près d'eux un vase plein d'eau ou de vin, pour appaiser leur soif. Ils prétendent que leurs morts deviennent bientôt blancs, & font ensuite le commerce comme les Européens. On auroit peine à croire quelle quantité d'eau-de-vie ils avallent. Un Seigneur Nègre, qui vint un jour visiter l'Auteur de la part du Roi, but d'un seul trait une bouteille presque entière, après laquelle il n'eut pas honte d'en demander une autre.

Opinion qu'ils  
ont des morts.

## §. II.

### *Voyage de le Maire aux Isles Canaries, au Cap-Verd, au Sénégal & sur la Gambia.*

LE MAIRE.  
1682.  
INTRODUCTION.

CE Voyage, qui fut imprimé à Paris en 1695, & traduit en Anglois l'année suivante, est accompagné d'une autre Relation qui a déjà trouvé place dans ce Recueil. L'Auteur, à son retour, mit l'histoire de ses courses entre les mains d'un ami, qui trouvant, sur quantité de points, des disse-

rences essentielles entre le récit de le Maire & d'autres Voyageurs du même siècle, prit soin d'approfondir la vérité en consultant ceux qui avoient fait le même Voyage, sur-tout le Sieur *Dancourt* (14), Directeur général de la Compagnie d'Afrique, sous les yeux duquel le Maire avoit voyagé. Ils l'assurèrent que sa Relation étoit exacte, & qu'il y entroit des détails qui étoient échappés aux autres Ecrivains. L'Editeur ne laissa pas de garder le Manuscrit pendant quatre ou cinq ans, pour attendre le retour de le Maire, qui étoit alors engagé dans un autre Voyage. Cependant il prit le parti de céder enfin à l'impatience du Public. En donnant cet avis dans la Préface, il faisoit espérer de la même main une seconde Relation, qui n'a pas encore paru. On ne donne ici, suivant le plan de ce Recueil, que le Voyage & les aventures de l'Auteur. Ses remarques sur les Pays & les Habitans entre la Gambia & le Sénégal, seront incorporées avec celles des autres Voyageurs.

Le Maire avoit exercé pendant trois ans l'office de Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsqu'il fut engagé par M. Dancourt à faire le voyage d'Afrique. Il fut présenté le 14 de Janvier 1682 à la Compagnie, qui ratifia les conditions sous lesquelles il s'étoit engagé. Après avoir réglé ses affaires, il se rendit à Orleans, où il prit un bateau pour descendre la Loire jusqu'à Nantes. Mais le vent se trouva si contraire, & la Riviere si grosse, qu'il employa sept ou huit jours à ce voyage. De Nantes, il alla par terre à Brest, où le Vaisseau étoit si peu prêt au départ, que les préparatifs prirent encore un mois. C'étoit un Bâtiment d'environ quatre cens tonneaux, & de quarante pieces de canon. Il se nommoit la *Sainte Catherine*. La Compagnie de France l'avoit fait construire à Flessingue, & se promettoit d'en faire son premier Voilier. Le nom du Capitaine étoit *Monsegur*. Enfin la *Sainte-Catherine* ayant achevé de s'équiper, alla jeter l'ancre dans la rade. Le Maire admira dans le Port de Brest le *Soleil Royal*, Vaisseau de cent vingt pieces de canon (15), fort orné de sculptures & de dorures. Il faisoit partie d'une Flotte de quinze Vaisseaux de Ligne, depuis 50 pieces de canon jusqu'à 90.

Le 9 d'Avril, l'Auteur se rendit à bord. Mais les Officiers ne se hâtant pas de quitter Brest, il se mit dans une Barque avec quelques-uns de ses Compagnons, pour aller s'exercer à la chasse du côté de Camaret. A leur retour la Mer devint si grosse qu'il leur fut impossible d'avancer. Ils se virent dans la nécessité de retourner au rivage; & pour comble de mortification, ils entendirent bien-tôt un coup de canon, qui étoit le signe du départ. En effet, voyant le Vaisseau à la voile, ils furent réduits à suivre la Côte, en poussant des cris & faisant plusieurs décharges de leurs fusils pour se faire entendre. Après beaucoup d'efforts inutiles, la nuit, qui survint, les obligea d'entrer dans une mauvaise hôtellerie, où ils passèrent la nuit fort tristement. Mais le matin du jour suivant, ils trouverent leur Vaisseau à l'ancre dans la rade de Camaret, à trois lieues de Brest, & sur le champ ils se rendirent à bord.

Dancourt étant arrivé le 12 d'Avril, l'ancre fut levée immédiatement. A trois lieues en mer, on rencontra l'*Ardent*, Vaisseau de guerre François, de quatre-vingt pieces de canon, qui sortoit du Havre de Grace. Il attendoit la

(14) Dancourt a voyagé dans plusieurs parties du monde. (15) Ce beau Vaisseau fut brûlé au combat de la Hogue.

LE MAIRE.  
1682.

Fidélité de cette  
Relation.

Le Maire s'en-  
gage au Voyage  
& se rend à Brest.

Etat de son Vais-  
seau.

Fameux Vaisseau  
nommé le Soleil  
Royal.

Accident qui ar-  
rive à l'Auteur.

Son Vaisseau  
met à la voile.

LE MAIRE.  
1682.

Usage des Vais-  
seaux de Roi.

Le Maire arrive  
aux Canaries.

Visite qu'il  
rend dans un  
Cœvent de Ber-  
nardines.

On veut le rete-  
nir dans la gran-  
de Canarie.

marée pour s'approcher de Brest, où il devoit prendre à bord M. de *Reuilly*, Lieutenant général dans l'Expédition que la France méditoit contre Alger. On le salua de sept coups de canon. Ils furent rendus dans le même nombre, contre l'usage des Vaisseaux de Roi qui doivent rendre deux coups de moins ; mais c'étoit une galanterie de l'Intendant, qui se trouvoit à bord, & qui étoit intime ami de Dancourt. La Sainte-Catherine répondit de trois autres coups par reconnoissance. On continua d'avancer, avec le vent au Nord-Est. Le 21 d'Avril, on vit à l'Est deux Vaisseaux qu'on crut reconnoître pour des Pyrates à leur manœuvre ; mais on les eut bien-tôt perdus de vûe.

Le 26 d'Avril, on découvrit à six lieues le Cap Cantin sur la Côte de Barbarie, dans le Royaume de Maroc. Le 29, on eut la vûe de Lancerotta, une des Canaries. Le 30, on vit la grande Canarie à dix lieues. Il fut impossible, faute de vent, de s'en approcher assez pour y jeter l'ancre ; mais le lendemain à la pointe du jour on gagna la rade en portant à l'Ouest, & l'on y mouilla sur vingt-quatre brasses. La Ville en est éloignée d'une lieue & demie, au Sud Sud-Ouest. On salua le Château de cinq coups de canon, qui ne furent pas rendus. Le Maire juge que l'Isle manquoit de poudre.

Dancourt fut reçu fort honorablement par le Gouverneur de la grande Canarie. Il lui fut présenté par M. de Redmond, Consul François, natif de Liege, chez qui l'Auteur passa deux jours. Tandis que le Gouverneur traitoit Dancourt avec toutes sortes de politesses, le Maire fut appelé quatre fois au Monastere des Bernardines, avec la permission du Providore, que l'Abbesse avoit pris soin d'obtenir. Il y vit quelques Dames Françoises ; sur-tout une Parisienne, qui lui servit d'Interprète. Les unes, qui étoient infirmes, profiterent de cette occasion pour le consulter. D'autres, qui se portoit fort bien, feignirent quelque indisposition, pour se procurer un peu de liberté. Le Maire trouva que leur plus grand mal étoit la clôtüre. Cependant il leur prescrivit quelques remedes contre les vapeurs ; & par reconnoissance, elles le chargerent de biscuits & de confitures ; sans compter une collation de toutes sortes de fruits, qui furent servis en Porcelaine de la Chine, avec une profusion de roses, de tubereuses, de fleurs d'orange & de jassemin, &c. De son côté, il leur fit quelques petits présens qui furent agréablement reçus. Mais étant retourné chez le Consul, il y trouva beaucoup plus d'occupation, dans un grand nombre de véritables maladies, pour lesquelles on lui demandoit du secours. On le conduisit chez la femme d'un homme de Robbe estimé riche de cinq cens mille écus. Elle étoit affligée depuis long-tems d'une suffocation propre à son sexe. Les Médecins du Pays avoient traité son état de peripneumonie ; preuve, dit le Maire, de leur extrême ignorance. Aussi les Habitans n'ont-ils pour eux qu'une confiance médiocre, & sont-ils passionnés pour les Chirurgiens François. L'Avocat auroit souhaité de pouvoir retenir le Maire. Il lui offrit sa maison, sa table, & d'autres avantages considérables. Mais ses engagements avec M. Dancourt ne lui permirent pas de les accepter ; & pour l'honneur de sa Nation, dit-il, il refusa même un présent fort honnête qu'on le pressa de recevoir pour ses services.

Le 5 de Mai, Dancourt fit remettre à la voile. Les observations firent trouver vingt-sept degrés quarante minutes de Latitude du Nord ; & trois

cens soixante degrés de Longitude, Est. Le 6, un vent fort impétueux causa quelque désordre dans les voiles. Le 7 de Mai à midi, on passa le Tropique du Cancer, & l'on y donna le Baptême de mer à tous les Passagers qui faisoient le voyage pour la première fois. Il seroit inutile de répéter ici une cérémonie dont on a déjà donné la description. Le 8 de Mai, on se trouvoit à vingt-un degrés quarante-sept minutes de Latitude du Nord, éloignés de la Côte d'Afrique d'environ quatre lieues, & portant toujours Est Sud-Est. Le jour suivant à huit heures du matin, on ne se vit qu'à une lieue du rivage, qu'on ne cessa plus de cotoyer jusqu'au Cap Blanc, où l'on jetta l'ancre au Nord-Ouest sur quatorze brasses. La Latitude de ce Cap est de vingt degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il tire son nom de la blancheur de ses sables, qui sont nus & stériles, c'est-à-dire, sans arbres & sans verdure. Il est d'ailleurs presque aussi plat que la mer; ce qui l'a fait nommer aussi, *Mer de sable*.

Depuis le Cap Cantin jusqu'au Cap Blanc, on compte trois cens lieues, d'un Pays plat & sablonneux. Les Anciens l'ont nommé *Désert de Lybie*, & les Arabes le nomment *Sara* ou *Zaara*. Une Côte si stérile est entièrement inhabitée. Au Nord, ces déserts sont bornés par le Mont Atlas. Ils le sont au Sud par la Région des Nègres. De l'Ouest à l'Est, ils s'étendent si loin, qu'on ne peut les traverser à cheval en moins de cinquante jours. C'est par un chemin si dangereux que les Caravanes de Fez se rendent à Tombuto, à Melli, à *Bornu* (16), & dans d'autres Contrées des Nègres. Souvent elles y sont ensevelies sous le sable. Quelquefois la disette d'eau les y fait périr. L'aiguille aimantée ne leur est pas moins nécessaire que sur mer, pour diriger leur marche.

La pointe du Cap Blanc forme un Golphe, qui tire le nom d'Arguim, d'une Isle qui s'y trouve renfermée. Cette pointe s'avance à plus de quinze lieues dans la mer, de sorte qu'en la doublant on perd entièrement la vue des Côtes. Les Portugais avoient autrefois dans l'Isle d'Arguim un Fort, d'où ils exerçoient le Commerce avec les Azougues, & les Arabes ou les Mores. Ils en tiroient de l'or, de la gomme & des plumes d'Autruches, qui venoient de *Hoden*, Ville à quatre journées dans l'intérieur des terres, & comme le rendez-vous des Caravanes de Tombuto, de (17) Gualata, & des autres Contrées de la Lybie. La Religion des Peuples du Pays est le Mahométisme. Ils changent souvent d'habitations, pour la commodité des pâturages. Leur principal commerce est avec les Nègres, de qui ils reçoivent en échange huit ou dix Esclaves pour un Cheval, & deux ou trois pour un Chameau. Le Fort d'Arguim fut pris sur les Portugais par les Marchands de Hollande, qui se le virent enlever à leur tour, par le célèbre du Casse, au nom de la Compagnie François d'Afrique. La paix de Nimegue en assura la possession aux François. Mais les Hollandois n'ont pas laissé d'y continuer leur Commerce, malgré les articles du Traité.

*Monsegur*, Capitaine de la Sainte-Catherine, prit terre ici avec trente hommes, dans l'espérance de se saisir d'un Vaisseau Hollandois, nommé

LE MAIRE,  
1682.

Baptême de Mer.

On arrive au  
Cap Blanc.

Description de  
ce Cap & des  
déserts voisins.

Golfe d'Arguim,  
& Fort qui change  
de Maître.

Habitans du  
Pays.

Les François  
brûlent un Vaisseau  
Hollandois  
& une Barque.

(16) L'Auteur met *Borneo*.

(17) Il paroît par les noms de *Hoden*, de *Gualata* & de *Melli*, qui ne sont plus en usa-

ge, que l'Auteur s'est servi ici de *Leon*, & d'autres anciens Ecrivains.

LE MAIRE.  
1682.

Tortues prodigieuses.

la *Ville de Hambourg* ; ce Bâtiment étoit parti, mais Monsegur trouva un Vaisseau sur le Chantier , & le brûla. Il prit & brûla aussi une Barque , chargée de quelques Mores & de quelques Hollandois, qui gagnerent la Côte à la nage. Elle portoit une provision de Tortues, qui fut d'un grand secours aux François. Les Tortues sont ici en grand nombre, & d'une telle grosseur, qu'une seule est suffisante pour rassasier trente hommes. Leur écaille n'a pas moins de quinze pieds dans sa circonférence.

Cap Verd & sa situation.

La Mer, près du Cap Blanc, est fort abondante en poisson. Les Matelots en prirent une prodigieuse quantité pendant huit jours que le Vaisseau mit à se rendre du Cap à l'embouchure du Sénégal. On trouve au long des Côtes quelques habitations de Mores, qui vivent presque uniquement de la pêche. Le 7 de Mai, on passa le Sénégal, & le 19 on eut la vûe du Cap-Verd, à quatorze degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord. Ce Cap tire son nom de ses arbres & de ses petits bois, qui forment une perspective délicieuse. Au-dessus de ces bosquets, on découvre deux collines rondes, que les François ont nommées Mammelles, à cause de leur ressemblance avec le sein d'une femme. Le Cap s'avance fort loin dans la Mer, & passe pour le plus grand de toutes ces Mers après celui de Bonne-Espérance.

Remarques de Barbot sur le Cap-Verd.

Nous joindrons à cette description du Cap-Verd les remarques de Barbot, qui, dans un voyage au même lieu, porta ses observations sur toute la Côte. Ce fameux Cap, dit Barbot, est dans le Royaume de Kayor. Les Habitans du Pays l'appellent *Bescher*, & les Portugais *Cabo de Verde*. On le distingue aisément lorsqu'on arrive du côté du Nord, (\*) & la perspective en est très-agréable. La pointe Ouest est escarpée, & sa largeur est d'environ une demie lieue. Il y a du même côté quelques rocs qui s'avancent dans la Mer. Le côté du Sud, quoique bas, n'est pas sans agrément. Son rivage est orné de longues allées d'arbres, aussi régulières que si elles étoient l'ouvrage de l'art. Au fond, le terrain est fort uni, & présente à l'Ouest Sud-Ouest quantité de Villages & de Hameaux, qui s'étendent jusqu'au Cap *Emmanuel*.

Isles, ou rocs, remarquables.

Près de ce dernier Cap, on découvre en mer deux grands rochers, ou deux petites Isles, dont l'une se fait distinguer par un arbre d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire. Mais l'autre n'est pas moins remarquable par une vaste caverne, où l'eau tombe continuellement avec un bruit prodigieux. Elle sert de retraite à quantité d'Oiseaux de mer, dont les deux Isles sont toujours peuplées. Les rocs étant blanchis de leur fiente, ils ont reçu des Hollandois le nom de *Bescheften Eylands*, ce qui signifie proprement la cause de leur blancheur. Barbot a publié des Plans exacts de la Côte, qu'il avoit levés lui-même avec beaucoup de soin. Le courant prend sa direction au Sud Sud-Ouest, à trois lieues en mer. On trouve, à cinq lieues du rivage quatre-vingt brasses d'eau, sur un fond de sable gris.

Fort Hollandois.

Les Hollandois bâtirent autrefois, sur le Cap même, un petit Fort nommé St André. En 1664, il fut pris par les Anglois, sous le commandement de *Holmes*, qui lui donna le nom d'*Yorck*, à l'honneur du Duc d'*Yorck*, alors membre de la Compagnie Royale d'Afrique. Mais Ruyter le reprit bien-tôt pour les Hollandois.

Cap Emmanuel & sa description.

Cabo Manuel, ou le Cap Emmanuel a reçu ce nom des Portugais, à l'honneur du Roi Emmanuel, successeur de Jean II. Il n'est qu'à cinq lieues

(\*) Voyez la Planche du I. Tome de ce Recueil.

du Cap-Verd. C'est une montagne dont le sommet est plat, & qui étant couverte d'arbres toujours verts, offre de tous côtés la forme d'un amphithéâtre. Le Pays, aux environs des deux Caps, est rempli de Poules, de Pédris, de Lievres, de Pigeons Ramiers, de Chèvres & de Bêtes à cornes. C'est Barbot qu'on a cité jusqu'ici.

Suivant le Maire, dont on reprend la Relation, le Cap-Verd est mal placé dans les Cartes. Au lieu de quatorze degrés de Latitude, il assure qu'il est réellement à quatorze degrés trente minutes. Après avoir doublé la première pointe, car il y en a deux; on découvre une petite Isle inhabitée, qui se nomme l'Isle des Oiseaux, parce qu'elle en est toujours couverte. Au-delà de cette Isle, on double la seconde pointe pour arriver à la vûe de Gorée, qui est derrière le Cap, presque à l'opposé des Mammelles: La Côte incline au Nord-Ouest, & forme un arc, où l'on trouve la meilleure eau qu'il y ait dans toutes ces Contrées.

Le Vaisseau François arriva dans la rade de Gorée, le 20 de Mai 1682. Il salua le Fort de sept coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup; le premier à boulet, par considération pour le nouveau Directeur. En descendant au rivage, Dancourt fut salué de cinq coups par son propre Vaisseau, & par tous les autres Bâtimens qui se trouvoient dans la rade. Le Fort le salua de sept; & lorsqu'il eut montré la Commission de la Compagnie, il fut reconnu pour Directeur général. Il trouva la Place dans un triste état, par la mauvaise conduite de deux personnes qui prétendoient au Commandement. Le Maire ne fait connoître l'un, que par le titre de Gouverneur de Gorée, & l'autre par la qualité d'Agent général des François sur la Côte.

C'est aux Hollandois que l'Isle de Gorée doit son nom. Il lui vient d'une Isle de Zelande, dont elle porte la ressemblance. Sa circonférence n'a pas plus d'un quart de lieue. Elle s'étend du Nord au Sud, à la distance d'une lieue du Continent. Ce n'est proprement qu'un roc escarpé, qui n'a qu'une ouverture étroite, par où les Vaisseaux y puissent aborder. Les Hollandois, après en avoir pris possession y bâtirent deux Forts; l'un sur le penchant, l'autre, au pied de la colline. En 1678, le Comte d'Estrées, Vice Amiral de France, se rendit maître de l'Isle, sans y avoir trouvé de résistance; & n'ayant point de monde pour y laisser une garnison, il prit le parti de démolir les deux Forts. Mais la Compagnie de France a fait réparer, depuis, le Fort inférieur, & bâtir un Magasin, avec un assez bon mur.

Dancourt s'attacha d'abord au progrès du Commerce. Il visita les Comptoirs au long de la Côte, il observa soigneusement la conduite des Officiers de la Compagnie; & pour assurer la durée de son ouvrage, il entreprit d'établir une parfaite correspondance avec les Princes & les Chefs des Nègres.

Dans cette vûe, il fit vingt-quatre lieues au travers des terres, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à celle de la Gambia. Le Maire l'accompagna dans ce voyage, & ne négligea rien pour se procurer des informations sur les usages & les mœurs des Africains du Cap-Verd. Dancourt avoit été forcé de prendre la voie de la terre, parce que le vent du Nord rendoit la navigation fort dangereuse. Cependant il fit partir un Vaisseau, qui employa plus d'un mois à ce passage. Quoique la distance soit beaucoup moins grande par terre, le voyage est plus pénible. Dancourt se mit en chemin le

---

LE MAIRE.  
1682.

Le Maire arrive  
dans l'Isle de  
Gorée.

Origine des  
Forts de cette Isle.

Soins de Dancourt pour le  
progrès du Com-  
merce.

LE MAIRE.  
1682.

Voyage que  
l'Auteur fait par  
cette avec lui.

6 de Décembre 1682. Il passa d'abord à Rufisco (18) qui est à trois lieues de Gorée sur la Côte. Cette Ville ne put fournir qu'un Cheval pour le Directeur général; mais il s'y trouva six Anes, deux desquels furent employés au transport des provisions. L'Ané qui échut à le Maire, & dont il avoit d'abord admiré l'encolure, se trouva si fatigué après avoir fait deux lieues, qu'il ne put se remettre pendant le reste de la route. Elle dura six jours, avec des chaleurs si insupportables, qu'on fut presque toujours obligé de ne marcher que depuis le coucher jusqu'au lever du Soleil. On s'arrêtoit pendant le jour, à l'ombre de quelques arbres, & l'on dînoit des provisions qu'on avoit apportées. La première nuit, on avoit gagné un petit Village, où l'on n'avoit pas manqué de logement; mais il ne s'y étoit trouvé ni vivres pour les hommes, ni millet pour les animaux. Cependant, les Habitans n'avoient rien épargné pour traiter civilement leurs Hôtes.

Port de Byeurt,  
& son Commer-  
ce.

Après six journées d'une marche si fatigante, on arriva au port de *Byeurt*, à (19) l'embouchure du Sénégal. Le Maire observa dans ce lieu que tout le Commerce s'y fait par l'entremise des femmes, & que sous prétexte d'apporter leurs marchandises elles viennent se réjouir avec les Matelots. Dancourt laissant son équipage à Byeurt, se mit dans une Barque, qui le rendit à l'Isle Saint Louis le 13 de Décembre, à deux heures après minuit.

Isle Saint Louis.  
Richesses que les  
Nègres & les Mo-  
res y apportent.

Cette Isle, qui est à cinq lieues de Byeurt, se trouve située au milieu de la Rivière. Elle n'a qu'une lieue de circuit. La Compagnie de France y a des Magazins, un Commandant & des Facteurs. C'est-là que les Nègres apportent aux François des Cuirs, de l'Ivoire, des Esclaves, & quelquefois de l'Ambre gris. La Gomme arabique leur vient des Mores. Les échanges pour ces richesses sont de la Toile, du Coton, du Cuivre, de l'Etain, de l'Eau-de-vie, & des grains de verre. Le profit est ordinairement de huit cens pour cent. Les cuirs, l'ivoire & les gommés passent en France. Les Esclaves sont transportés en Amérique. Un bon Esclave ne s'achete que huit francs, & se revend plus de cent écus. Quelquefois on obtient un Esclave excellent pour quatre ou cinq cartes d'eau-de-vie.

Description que  
le Maire fait du  
Sénégal & des  
Habitans du  
Pays.

Le Sénégal, suivant le Maire, est un bras du Niger, qui s'en sépare, à la distance d'environ six cens lieues de son embouchure. Il se répand dans le Royaume de *Kantorfi* (20), après lequel il se partage en diverses branches, dont les principales sont la Gambia & Rio-grande. Il divise les Azoagues, Mores ou bazanés, des véritables Nègres. Les premiers sont des Peuples vagabonds, qui n'ont pas d'habitations fixes, & qui se transportent de camps en camps avec leurs Bestiaux, suivant la commodité des pâturages; au lieu que les Nègres sont établis dans des Villages réguliers. Les Mores ont des Supérieurs ou des Chefs, qu'ils se donnent par leur propre choix; & les Nègres sont soumis à des Rois, dont l'autorité est fort arbitraire. Les Mores sont de petite taille, maigres, & de mauvaise physionomie; mais ils ont l'esprit vif & pénétrant. Les Nègres sont grands, bienfaits, vigoureux, & manquent d'esprit

(18) Le Maire par une corruption qui lui est propre, appelle ce lieu *Rufis*.

(19) Le Maire écrit *Bieure*.

(20) On ne comprend rien à cet endroit de la Relation, tant il s'accorde peu avec les

descriptions postérieures. Il est clair que le Maire parle ici sur des témoignages confus, dont on a reconnu depuis l'incertitude ou la fausseté. Voyez les Relations précédentes.

& d'habileté. Le Pays qu'habitent les Mores est un désert stérile, sans arbre & sans verdure. Celui des Nègres est un terroir fertile, où les pâturages sont en abondance, & qui produit du millet & plusieurs especes d'arbres.

Le Sénégal, après plusieurs détours dans Kantorfi & dans d'autres Pays, vient se jeter dans la mer par deux canaux différens, à quinze degrés trente-deux minutes de Latitude du Nord. Entre la Mer & la Riviere, il se trouve un grand banc de sable (21), large d'une portée de canon, qui sans s'élever au dessus de l'eau, force le Sénégal de se partager & de continuer sa route l'espace de six lieues sans que ces deux bras puissent se rejoindre, quoiqu'ils ne soient éloignés que de deux lieues. Enfin ils se déchargent dans la Mer, chacun par sa propre embouchure. Ils sont embarrassés tous deux par quantité de bancs de sable, qui exposent toujours les Vaisseaux à quelque danger. Il est rare qu'ils osent s'y engager, quand la Riviere est basse; mais le passage est plus libre dans le tems de ses débordemens.

Il y a près de quinze ans, dit le Maire, que Messieurs de la Compagnie profiterent de l'inondation pour envoyer quelques Barques à la découverte du lieu où les bras du Niger se séparent. Leur espérance étoit d'entrer par cette voie dans la Riviere de Gambia; car les Anglois, qui ont un Fort à l'embouchure, n'en permettent pas l'accès du côté de la Mer. On avoit été forcé de prendre le tems des grandes eaux, parce que dans toute autre saison les rocs, dont le Canal est parsemé, empêchent la navigation. Trente hommes, qui furent envoyés dans ces Barques, remonterent l'espace de trois cens lieues. Mais ils essuyèrent tant de fatigues dans cette route, qu'il n'en revint que cinq. Dans un endroit où ils perdirent le Canal, une de leurs Barques se trouva engagée entre des arbres, & ne put être remise à flot qu'à force de bras. Dancourt ayant fini ses affaires au Fort Saint Louis passa là (22) *Barbarre*, c'est-à-dire, la pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal qui étoit alors ouverte. Une des Barques de la Compagnie le conduisit à bord du Vaisseau qu'il avoit fait partir de Gorée pour son retour. Il leva l'ancre le 10 de Janvier 1683; & suivant la Côte jusqu'à Gorée, il eut pour continue perspective, de fort beaux arbres qui sont couverts de toutes leurs feuilles dans cette saison. Après avoir fait la visite de Gorée & des autres établissemens François sur cette Côte, il retourna par la même voie au Fort Saint Louis, & ce Voyage ne prit que huit jours.

A l'égard de l'état général des Régions Occidentales d'Afrique, le Maire entre dans le détail suivant.

Le Royaume du Sénégal (23) est le premier Pays qui soit habité par des Nègres. Il étoit autrefois fort considérable; mais il l'est devenu beaucoup moins par des révolutions qui ont diminué ses forces, & qui l'ont rendu tributaire d'un autre. Il s'étend l'espace de quarante lieues au long de la Riviere, sans compter quelques petites Seigneuries qui en dépendent vers l'embouchure, & l'espace de dix ou douze lieues dans les terres. Le Roi porte le nom de *Brak*, qui est un titre de dignité. Il est si pauvre & si misérable, que

(21) C'est ce qui s'appelle la Pointe de Barbarie.

(22) Exemple de la corruption des noms dans la bouche des gens de Mer.

(23) C'est le Royaume de Hoval, qu'on s'est accoutumé à nommer Sénégal, parce qu'il est le premier sur la Riviere.

LE MAIRE,  
1682.

Entrepris de la Compagnie Française pour étendre ses découvertes.

Voyages de Dancourt au long de la Côte.

Description confuse que le Maire fait du Pays.

LE MAIRE.  
1682.

le lait lui manque quelquefois pour sa propre nourriture.

Après le Royaume du Brak on trouve celui du *Siratick*, titre qui signifie le plus puissant de l'Empire. Ce Monarque a plus de dix petits Rois pour ses tributaires. Ses Etats ont trois cens lieues d'étendue sur les deux rives du Sénégal. On nomme ses Peuples, *Foulis*. Leur couleur tient le milieu entre celle des Nègres & celle des Mores. Ils sont plus doux & plus sociables que les Nègres. Plusieurs Matelots François, qui avoient été maltraités par leurs Capitaines ayant cherché un azile à sa Cour, y furent reçus civilement, admis à sa table, & traités avec beaucoup de générosité. La nourriture de ce Prince est ordinairement du millet, de la chair de bœuf, du lait & des dattes. Il ne boit jamais de vin ni d'eau-de-vie, par attachement pour le Mahomérisme. On le prétend capable de mettre sur pied cinquante mille hommes; mais il ne peut les entretenir long-tems, faute de provisions.

Plus haut sur la Riviere, on arrive aux Pays des *Fargots* (24) & des (25) *Enguelands* trois cens lieues au-dessus du Fort Saint-Louis. Les François, qui y ont poussé leur Commerce, rapportent que les Habitans ne different pas des Foulis. Mais le Maire ne put se procurer d'informations sur ce qui est au-delà de cette Contrée.

Les Peuples qui habitent entre le Sénégal & la Gambia sont divisés en trois Nations; les Jalofs, les Sereres, & les Barbasins. Ils sont gouvernés par plusieurs petits Princes, qui jouissent d'une autorité absolue dans leur Canton. Le principal, c'est-à-dire, celui dont les Etats ont le plus d'étendue, porte le titre d'Amel (26). Ses sujets sont les Jalofs, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à six ou sept lieues du (27) Cap-Verd, ce qui comprend environ quarante lieues au long des Côtes, & près de cent, de l'Ouest à l'Est, dans les terres. Le Pays des Sereres est gouverné par un Roi qui porte le nom de *Jain* (28), & que les François appellent *Portugadi* (29) du nom d'une Ville qui lui appartient. Il s'étend l'espace de dix ou douze lieues au long des Côtes, & de cent dans les terres. Le Maire ne put apprendre quel est le titre du Roi des Barbasins ou de (30) Joal, mais il assure que ses Etats ont à peu près la même étendue que ceux de Jain.

(24) C'est apparemment les Saracolez, dont on a parlé.

(25) Il faut croire que c'est ici *Gualou*, qui se trouve dans la Carte de Delisle.

(26) On a vû dans plusieurs endroits que c'est le *Damel*, Roi de Kayor.

(27) C'est sans doute le *Tim*.

(28) C'est le Roi de Salum, dont le titre est le *Bur*. Voyez le premier & le second Chapitre du VII. Livre.

(29) C'est *Portodali* ou *Portudal*.

(30) C'est *Joal* ou *Joalli*.

## CHAPITRE X.

*Observations sur les Jalofs, particulièrement sur ceux qui sont voisins de la Gambia.*

INTRODUC-  
TION.

LA partie de l'Afrique qui tombe dans la division de cet Ouvrage, est celle qui est située entre le huitième & le dix-huitième degré de Latitude du Nord, & entre la trentième minute & le dix-sept ou dix-huitième degré de

Longitude, dont elle contient dix degrés du Sud au Nord, & dix-sept ou dix-huit de l'Ouest à l'Est. Elle est bornée au Nord par *Zara*, ou *Sarra*, qu'on nomme communément le Désert de Barbarie, à l'Est de la Nigritie. Ses bornes au Sud sont la Guinée; & à l'Ouest, la Mer ou l'Océan Atlantique.

Quoique cette partie de l'Afrique soit plus fréquentée par les Européens qu'aucune de celles qui sont au-dessus de la Barbarie & de l'Égypte, la connoissance que nous en avons se réduit presque uniquement aux Côtes, & à quelques Rivieres telles que le Sénégal & la Gambia. On connoît si peu l'intérieur des terres, qu'on ne peut parler avec certitude de leur situation, de leur étendue & de leurs limites. On doit même présumer, de la confusion, des doutes & des contradictions qui se trouvent dans les Ecrivains qui nous les ont représentées, qu'il y a quantité de Régions considérables dont le nom est inconnu à l'Europe. En un mot l'Afrique est presque ignorée, en comparaison de l'Asie & de l'Amérique, quoiqu'elle leur soit à peine inférieure pour la variété & le mérite de ses productions.

Cependant, comme c'est connoître une Nation entière que d'en bien connoître une partie, il est plus aisé de donner une juste idée des Peuples qui sont compris dans cette division, que des Pays qu'ils habitent. Les principaux sont les Jalofs, les Foulis & les Mandingos. Les Foulis possèdent les terres qui sont dans l'intérieur du Continent sur les deux bords du Sénégal, c'est-à-dire au Nord & à l'Est. Les Jalofs sont situés, partie au Sud des Foulis, & partie à l'Ouest, au long de l'Océan; & de ce dernier côté, ils occupent dans un ou deux endroits tout l'espace qui est entre le Sénégal & la Gambia. Les Mandingos sont au Sud & à l'Est des Jalofs, se répandant des deux côtés de la Gambia, depuis sa source, peut-être, jusqu'à la Mer. Comme ils sont mêlés, par-tout, des deux autres Nations, il semble, sur-tout vers la Côte, qu'ils n'y sont venus qu'après elles; & cette conjecture est fortifiée par leur couleur, qui est un brun foncé, au lieu que celle des autres Habitans de cette partie de l'Afrique, & au Sud jusques vers le Cap de Bonne-Espérance, est tout-à-fait noire. On a déjà parlé, dans le Livre précédent, des Jalofs, des Foulis & des Mandingos, aussi bien que des Saracoles, des Sereres, des Flups, des Bagnons, des Papels, des Biafaras, &c. de plusieurs Nations moins considérables, à l'occasion même de leurs Pays dont on a donné la description. Mais comme les trois premières sont établies au Sud comme au Nord, avec quelque différence dans le caractère & dans les usages; & que le côté du Sud est proprement le Pays des Mandingos, auxquels on ne s'est encore arrêté que fort superficiellement, on va réunir d'autres éclaircissements qui se trouvent dans les Voyageurs, sur-tout dans ceux qui ont fait la matière de ce Livre. Ces observations seront suivies de l'Histoire naturelle des Pays, dans les mêmes limites. Mais le Lecteur doit être averti que les productions particulières à chaque Pays, ayant déjà paru sous le titre du Canton qui les produit, on ne rassemblera ici que celles qui sont communes à toutes les parties de la Région, ou du moins au plus grand nombre.

INTRODUC-  
TION.

Combien l'Afri-  
que est peu con-  
nue.

Raison pour la-  
quelle les Peuples  
le font mieux.

Division géné-  
rale.

## §. I.

*Usages & Mœurs des Jalofs.***JALOSFS.**

LES *Jalofs*, ou les *Jolloifs*, qu'on appelle aussi *Ghiolofs*, habitent, suivant (29) Moore, au Nord de la Rivière de Gamba, d'où ils s'étendent fort loin dans les terres, & même jusqu'à la Rivière du Sénégal. Ils sont plus noirs, & plus beaux dans leur noirceur, que les Mandingos ou les Flups. Ils n'ont ni le nez large, ni les grosses lèvres, qui sont des attributs particuliers à ces deux Nations. Enfin Moore assure qu'ayant vu un grand nombre des Habitans de cette Contrée, il n'y en a point qui approchent des Jalofs pour la noirceur de la peau & la beauté des traits du visage. Leur inclination les porte généralement aux armes. Il y a des usages établis, parmi eux, pour entretenir leur humeur fière & mariale. Tous les Auteurs ne distinguent pas aussi exactement que Moore, les Jalofs, des Mandingos, & des autres Nègres à nez plat qui sont mêlés parmi eux, sur-tout au long de la Côte qui est entre la Gamba & le Sénégal. Ceux mêmes qui les distinguent de nom, sont sujets à les confondre dans leur description. Ils paroissent persuadés qu'un nez plat & des lèvres épaisses, sont des qualités inséparables de ces Nations; & que s'il s'y trouve des Nègres d'une autre forme, c'est un effet du hazard.

Leur couleur & leur figure.

Comparaisons de couleur & de figure entre les Nègres.

Barbot parlant, en général, des Nègres de ces quartiers, dit qu'ils (30) sont d'un extrêmement beau noir, droits, bien faits, agiles & robustes; que leurs dents sont blanches & bien rangées, leurs nez plats, & leurs lèvres épaisses. Il semble qu'on peut conclure de cette description que les Jalofs des environs du Sénégal, sur-tout ceux de la Côte, ont les traits différens de ceux des terres & du voisinage de la Gamba. Cependant Villault représentant la figure des Habitans de Rufisco, ou Rio Fresco, près du Cap-Verd, assure qu'il ne (31) s'en trouve pas beaucoup qui ayent le nez plat; & le Maire, qui ne parle que de nez plats & de grosses lèvres, comme si l'on n'en voyoit pas d'autres sur cette Côte, déclare qu'il ne s'est point aperçu qu'on estimât beaucoup parmi eux cette forme des lèvres & du nez. Au contraire, il prétend qu'à l'exception de la couleur, ils ont les mêmes idées de beauté que les François; qu'ils aiment de beaux yeux, une petite bouche, de belles lèvres, (32) & un nez bien proportionné. Quoiqu'il en soit, on doit s'attendre à trouver dans les Pays qui appartiennent aux Mandingos, ou dans lesquels il se trouve un mélange de Jalofs, les traits les plus communs à leur Nation.

Leurs idées de beauté.

Mauvaises qualités des Jalots.

Les Nègres des Côtes, suivant Barbot, sont doux & civils. Leur constitution est forte & vigoureuse. Mais ils sont débauchés & paresseux à l'excès; ce qui les rend pauvres & misérables. Ils sont impudens, lâches, vindicatifs, orgueilleux, passionnés pour les louanges, déréglés dans leurs expressions; menteurs, gourmands, lascifs, si intempérans, qu'ils boivent l'eau-de-vie comme de l'eau; enfin trompeurs dans le Commerce. Ils sont capables de

(29) Voyage de Moore, p. 30. & suiv.

(30) Description de la Guinée par Barbot,

(31) Voyage de Villault en Guinée, p. 27.

(32) Le Maire, *ubi sup.* p. 101.

voler & d'affaffiner sur le grand chemin , plutôt que de s'occuper d'un travail honnête. Ils ne font pas difficulté d'enlever les Habitans des Villages voisins & de les vendre pour l'esclavage. Ceux de Joalli , de Portotali & d'Yaca font les plus grands voleurs du monde. Ceux d'Yaca particulièrement ont tant d'adresse à dérober , qu'ils volent un Européen , en face , sans qu'il s'en aperçoive. Ils tirent avec le pied ce qu'ils veulent lui prendre & le ramassent par derrière (33).

Labat fait la même remarque sur les Jalofs du Sénégal. Ce (34) n'est pas sur les mains d'un voleur qu'il faut avoir les yeux ouverts , c'est sur ses pieds. Comme la plupart des Nègres marchent pieds nus , ils acquèrent autant d'adresse dans cette partie que nous en avons aux mains. Ils ramassent une épingle à terre. S'ils y voyent un morceau de fer , un couteau , des cizeaux , & toute autre chose , ils s'en approchent , ils tournent le dos à la proie qu'ils ont en vûe , ils vous regardent en tenant les mains ouvertes. Pendant ce tems-là ils saisissent l'instrument avec le gros orteil , & pliant le genou , ils levent le pied par derrière jusqu'à leurs pagnes , qui servent aussi-tôt à cacher le vol ; & le prenant avec la main , ils achevent de le mettre en sûreté.

Ils n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs compatriotes de l'intérieur des terres , qu'ils appellent Montagnards : lorsqu'ils les voyent arriver pour le Commerce , sous prétexte de servir à transporter leurs marchandises ou de leur rendre l'office d'interprètes , ils leur dérobent une partie de ce qu'ils ont apporté.

Leur avidité barbare va bien plus loin ; car il s'en trouve qui vendent leurs enfans , leurs parens , & leurs voisins. Barbot en rapporte (35) plusieurs exemples. Pour cette perfidie , ils s'adressent à ceux qui ne peuvent se faire entendre des François. Ils les conduisent au Comptoir , pour y porter quelque chose , & feignant que ce sont des Esclaves achetés , ils les vendent , sans que ces malheureuses victimes puissent s'en défier , jusqu'au moment qu'on les enferme ou qu'on les charge de chaînes. Le Maire raconte à cette occasion une (36) Histoire fort comique. Un vieux Nègre ayant résolu de vendre son fils , le conduisit au Comptoir. Mais le fils , qui se défia de ce dessein , se hâta de tirer un Facteur à l'écart & de vendre lui-même son pere. Lorsque le vieillard se vit environné de Marchands , prêts à l'enchaîner , il s'écria qu'il étoit le pere de celui qui l'avoit vendu. Le fils protesta le contraire , & le marché demeura conclu. Mais celui-ci retournant en triomphe rencontra le Chef du Canton , qui le dépouilla de ses richesses mal acquises , & le vint vendre au même marché.

Quantité de petits Nègres des deux sexes sont enlevés tous les jours par leurs voisins , lorsqu'ils s'écartent dans les bois , sur les chemins , ou dans les plantations , suivant l'usage d'employer les enfans à chasser les Oiseaux qui viennent manger le millet & les autres grains. Dans les tems de famine , un grand nombre de Nègres se vendent eux-mêmes , pour s'assurer du moins la vie. La disette fut si grande dans ce Pays en 1681 , que Barbot (37)

JALOFS.

Avec quelle adresse ils dérobent.

Sans probité, même entr'eux.

Ils se vendent les uns les autres.

Un fils vend son pere.

Ils enlèvent les enfans. Ils se vendent eux-mêmes.

(33) Barbot , *ubi sup.*

(34) Afrique Occidentale , Vol. II , p. 170. &amp; suiv.

(35) Barbot , p. 34.

(36) *Ubi sup.* , p. 32.(37) *Ubi sup.* , p. 47.

J A L O F S .

auroit eu des Esclaves en abondance , si les provisions n'eussent pas manqué dans l'Isle même de Gorée.

Roi Nègre crû  
Magicien.

Le même Auteur dit qu'ils sont fort livrés à la forcellerie. Ils l'exercent par le ministère de leurs Prêtres , qui s'attribuent le pouvoir de commander aux Serpens & aux Monstres. *Walla Filla* , ancien Roi de Jaala , qui passoit pour le plus grand Magicien & le plus redoutable empoisonneur du Pays , sçavoit , disent les Nègres , rassembler dans un moment , par cet art , toutes ses forces (38) militaires , à quelque distance qu'elles fussent de lui.

Stupidité des In-  
terprètes Nègres.

Le Maire observe que les Interprètes Nègres sont rarement capables de rendre le sens de ce qu'ils entendent , & que par leurs infidélités ou leurs méprises , ils jettent de l'embarras dans tous les marchés. Si les Nègres reconnoissent qu'ils vous sont utiles , ils deviennent tout-à-fait insupportables. Ils sont dans une ivresse continuelle. L'eau-de-vie , qu'ils se procurent avec tant de peines & de frais , est prodiguée lorsqu'ils l'ont obtenue. Le vin de Palmier n'est pas si commun dans ces Cantons , qu'ils puissent l'avoir en abondance. Mais de quelque liqueur qu'ils s'enivrent , ils perdent entièrement la raison dans l'ivresse , & deviennent des Bêtes furieuses. Ils n'ont aucune notion de la nécessité de restituer , ni la moindre teinture des devoirs civils. Leur ignorance est si grossière qu'à peine comprennent-ils que deux & deux fassent quatre. Ils ne connoissent ni leur âge , ni les jours de la semaine , pour lesquels ils n'ont pas même de noms. La seule vertu qu'on puisse leur attribuer est l'hospitalité. Ils ne laissent jamais partir un étranger sans l'avoir fait manger & boire. Ils le pressent de passer quelques jours avec eux. Mais ils ont soin de cacher leur eau-de-vie à leurs Hôtes , parce qu'ils auroient honte de leur en refuser : ce qui n'empêche pas qu'ils ne dérobent aux Montagnards une partie de celle qu'ils reçoivent pour leurs marchandises.

La seule vertu des  
Nègres est l'hos-  
pitalité.

Leur pauvreté est extrême. Ils ont pour tout bien quelques Bestiaux. Les plus riches n'en ont pas plus de quarante ou cinquante , avec deux ou trois chevaux , & le même nombre d'Esclaves. Il est très-rare qu'on leur trouve de l'or , pour (39) la valeur d'onze ou douze pistoles.

Leurs usages pour  
la succession au  
Trône royal.

Dans quelques Pays des Nègres , la Couronne est héréditaire. Dans d'autres elle est élective. A la mort d'un Prince héréditaire , c'est son frere , & non son fils , qui lui succède. Mais après la mort du frere , le fils est rappelé au trône , & le laisse de même à son frere. Dans quelques Pays héréditaires , c'est au premier neveu par les sœurs que tombe la succession , parce que la propagation du sang royal est certaine par cette voie.

Dans les Royaumes électifs , trois ou quatre des plus grands personnages de la Nation , s'assemblent après la mort du Roi pour lui choisir un successeur , & se réservent le pouvoir de le déposer ou de le bannir lorsqu'il manque à ses obligations. Cet usage devient la source d'une infinité de guerres civiles , parce qu'un Roi déposé (40) entreprend ordinairement de se rétablir malgré les constitutions.

Le Gouvernement de Kayor , dont le Roi porte le titre de *Damel* , est Monarchique & héréditaire , dans l'ordre des Neveux par les sœurs.

Autorité despo-  
tique des Rois.

Le Maire juge qu'il n'y a point dans l'univers d'autorité plus absolue & plus

(38) Barbot , *ubi sup.* p. 47.(40) Barbot , *ubi sup.* p. 55.(39) Le Maire , *ubi sup.* p. 80.

respectée que celle de ces Monarques Nègres. Elle ne se soutient que par la rigueur. Les punitions, pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance, sont la mort, la confiscation des biens, & l'esclavage de toute la famille du coupable. Le Peuple est moins à plaindre que les Grands, parce que dans ces occasions (41) il n'a que l'esclavage à redouter. Barbot raconte que sous les plus légers prétextes, sans égard pour le rang ni pour la profession, un Roi fait vendre à son gré ses Sujets. L'Alcade de Rufico vendit aux François de Gorée, par l'ordre exprès du Damel, un Marbut qui avoit manqué à quelque devoir du Pays. Ce malheureux Prêtre fut plus de deux mois sur le Vaisseau, sans vouloir prononcer une parole. Comme la volonté des Princes est une loi souveraine, ils imposent des taxes arbitraires, qui réduisent tous leurs Sujets à la dernière pauvreté.

Aussi-tôt qu'un Nègre est revêtu de l'autorité Royale, tous les autres le regardent avec une profonde vénération; & de son côté, il prend un air de hauteur (42) & d'empire, qui devient bien-tôt une véritable tyrannie. Dans le Royaume de Barfalli, il n'y a que le Roi & sa famille qui ayent le droit de coucher sous des *Tendres*, espece d'étoffes qui servent de défense contre les Mouches & les Mosquites. L'infraction de cette loi est punie de l'esclavage. Un Jalof qui auroit la hardiesse de s'asseoir, sans ordre, sur la même natte que la famille royale, est sujet au même châtement (43).

Les Peuples du Damel n'approchent de lui qu'avec beaucoup de peine & de circonspection. L'entrée de ses appartemens n'est accordée qu'à un petit nombre de Grands qu'il honore de cette distinction. Lorsqu'un Seigneur, de ceux mêmes qui lui appartiennent par le sang, obtient d'être reçu à l'audience, il se dépouille de sa robe en entrant dans la cour, & demeure nud depuis la tête jusqu'à la ceinture. Ensuite avançant vers le Roi, qui n'accorde ces audiences que devant la porte du Palais, il se met à genoux à quelque distance, baisse la tête, & prend de chaque main une poignée de sable, dont il se couvre la tête & le visage. A mesure qu'il approche, il repete (44) plusieurs fois la même cérémonie. Enfin s'agenouillant à deux pas du Monarque, il explique les raisons qui lui ont fait désirer une audience. Après ce compliment, il se leve sans oser jeter les yeux devant lui. Il tient les bras étendus vers ses genoux, & de tems en tems il se jette de la poussière sur le front. Le Roi paroît l'écouter peu, & tourne (45) son attention sur quelque bagatelle qui l'amuse. Cependant il prend un air fort grave à la fin de la harangue; & sa réponse est un ordre auquel les supplians n'osent répliquer. Ils se confondent ensuite dans la foule des Courtisans.

Quoique les Rois ne soient pas moins absolus sur la Gambia, ils ont moins de faste dans le cérémonial & dans les habits, excepté dans certaines occasions solennelles. Leurs richesses, à la plupart, ne consistent qu'en Chameaux, en Dromadaires, en Bœufs & en Chèvres, avec du millet & du fruit. Dans les audiences qu'ils donnent aux Européens, ils se parent avec plus de soin.

JALOF.

Hauteur du  
Damel dans ses  
audiences.

Les Rois sont  
plus humains &  
plus simples sur  
la Gambia.

(41) Le Maire, *ubi sup.* p. 106. & suiv.

(42) Barbot, *ubi sup.* p. 47 & 57.

(43) Moore, *ubi sup.* p. 213.

(44) Barbot, qui s'accorde là-dessus avec le Maire, remarque que d'autres avancent

continuellement à genoux, en se couvrant de terre & de sable, pour montrer qu'ils ne sont que poussière en comparaison du Roi, p. 56.

(45) Le Maire, p. 107.

JALOS.

On les trouve ordinairement couverts d'une robe rouge ou bleue, à laquelle sont attachées des queues d'Eléphants, ou d'autres Bêtes sauvages, de petites fonnettes, des brins d'ivoire & de corail, &c. Ils portent sur la tête un bonnet d'osier, orné de petites cornes de Boucs, & d'Antilopes ou de Gazelles. Leur cortège est nombreux. Ils se rendent avec beaucoup de gravité, au lieu destiné pour l'audience, qui est ordinairement le dessous de quelque gros arbre; & jamais il ne font sans leur pipe à la bouche.

Audiences que  
le Damel accorde  
aux Etrangers.

Lorsque le Damel (46) reçoit les Etrangers, il est environné de ses Gardes, armés de leurs zagayes. Le Roi de Joala entretient communément une garde de cinq cens hommes, divisés en trois corps, au travers desquels les Etrangers passent pour arriver à l'appartement du Roi. Dans les cours, on a soin de faire paroître quinze ou vingt Chevaux, assez mal harnachés, & couverts de grisgris. Dans ces audiences les Arabes & les Marbuts ont beaucoup plus de liberté que les Nègres; mais les François en ont plus que les uns & les autres. A leur approche, ils font une révérence au Prince, qui leur tend ordinairement la main. Ensuite s'asseyant, suivant l'usage commun du Pays, sur un lit couvert d'une courte-pointe de cuir rouge, sans cesser de tenir sa pipe à la bouche, il les fait asseoir près de lui, & leur demande ce qu'ils ont apporté; car on n'approche jamais des Rois Nègres sans quelque présent. Dans le Royaume de Barfalli, les présens établis, pour un Européen, consistent en dix, quinze ou vingt barres de fer, quelques flacons d'eau-de-vie, une épée, un fusil, un chapeau; c'est-à-dire, dans un de ces présens. Mais l'eau-de-vie est toujours ce qui paroît reçu le plus volontiers, & souvent le Roi s'enivre avant que l'audience soit finie. Sur tout le reste, il ne diffère en rien des autres Princes du Sénégal. Mais les Nègres des environs de cette Rivière regardent leurs Rois comme des Sorciers & des Devins du premier ordre. Ils sont persuadés que *Magro*, anciennement Roi du grand Kassan, entretenoit un Commerce intime avec les diables, & que par leur secours il pouvoit donner tant de force à son haleine, que d'un soufflé il auroit mis en pièces tout ce qui se trouvoit autour de lui. Ils croient même qu'il faisoit sortir de la terre du feu & des flammes, lorsqu'il invoquoit les esprits infernaux (47).

Présens qu'on  
fait aux Rois Nè-  
gres.

C'est l'usage aussi de faire des présens aux Rois Nègres, lorsqu'on reçoit leur visite, dans les Comptoirs qui ne sont pas éloignés d'eux. Ces visites sont si fréquentes, qu'elles deviennent quelquefois fort onéreuses; & l'on doit se précautionner soigneusement contre leurs nouvelles prétentions, car un exemple suffit pour leur faire prendre droit d'exiger les mêmes présens dans les mêmes occasions (48).

Leur effronterie  
à mandier des  
présens.

Labar (49) parlant des Princes Jalofs aux environs du Sénégal, les compare aux Mandians les plus effrontés. Ils joignent l'adresse à l'impudence. D'abord, ils commencent par demander quelques bagatelles, qui ne peuvent leur être d'une grande utilité, pour sonder vos dispositions. S'ils vous trouvent de la facilité à les écouter, ils deviennent aussi-tôt plus importuns, & vous mettent dans la nécessité de les satisfaire ou de rompre avec eux. La seule méthode pour s'en défendre est de ne leur rien accorder s'ils ne l'ont

(46) Barbot, p. 57 &amp; 79.

(47) Le Maire, p. 109.

(48) Barbot, p. 79.

(49) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 198.  
demandé

demandé avec de longues instances. En général, il ne faut pas espérer de raffasier jamais leur avidité. S'ils ne peuvent vous engager à leur donner quelque chose, ils se réduisent à l'emprunter; & lorsqu'ils se voyent refusés, ils vous interdisent le Commerce, ou vous font quelque outrage. Les François se sont vû quelquefois obligés d'employer la violence pour obtenir la restitution de plusieurs emprunts forcés. Leur unique ressource étoit de piller des Villages, & d'enlever les Habitans; après quoi faisant une balance de compte avec le Roi, ils lui payoient exactement ce qu'ils avoient pris au-delà de sa dette. Mais ces entreprises ne réussissent pas toujours; & quand on seroit sûr de se faire payer par cette voie, on s'expose à la haine des Habitans, qui peuvent trouver tôt ou tard l'occasion de se venger.

Enfin malgré leur orgueil, les Princes Jalofs sont des Mandians si peu capables de honte, que s'ils apperçoivent à l'Etranger qui les visite, quelque chose qui leur plaise, comme un manteau, des bas, des souliers, une épée, un chapeau, &c. ils demandent successivement qu'on leur permette d'en faire l'essai, & se mettent par degrés en possession de toute la parure. C'est ce qui arriva, dit le Maire, (50) au premier député de Dancourt, qui fut ainsi dépouillé d'une veste de brocard, de ses bas, de son chapeau & de ses souliers. Un autre Voyageur rapporte que dans une audience du Roi de Joala, ce Prince prit le chapeau d'un Religieux qui accompagnoit le Facteur François de Gorée; & que trouvant fort mauvais que le Facteur lui représentât la pauvreté des gens de cet état, il répondit qu'il ne souffroit pas volontiers qu'on osât lui donner des conseils. Cependant il envoya le lendemain un jeune Esclave au Religieux.

## §. II.

*Noblesse, Magistrats & Milice des Jalofs. Caractere de plusieurs Rois.*

Aux environs du Sénégal, les Jalofs ont une sorte de noblesse, qu'ils appellent *Sahibobos*, comme ils donnent aux Princes du Sang royal & aux (51) Grands, le nom de *Tenhalas*. Le Maire dit que le Damel a sous lui plusieurs Ministres d'Etat, qui l'assistent dans l'administration & dans l'exercice de la Justice. *Kondi* (52) Tributaire Souverain de ce Monarque, a le commandement général des armes, avec une autorité qui représente celle du grand Connétable de France. Le grand Jerafo (53) est Chef de la Justice dans toute l'étendue du Royaume, & fait de tems en tems la visite des Provinces, pour écouter les plaintes & juger les differends. L'*Alkair*, ou le Trésorier de la Couronne, exerce le même office que le grand Jerafo, mais avec un pouvoir plus limité. Il a sous lui tous les *Alkairs* subalternes, ou les *Alkades*, qui sont les Chefs des Villages, comme les Seigneurs de Paroisse en France (54).

Barbot raconte que plusieurs grands Officiers, Civils & Militaires, ont

(50) Le Maire, p. 110.

(51) Barbot, p. 58.

(52) Barbot l'appelle *Conds*.

(53) Labat met *Jagaraf*.

Tome III.

(54) Le Maire, p. 114 & suiv. Il écrit *Alkairs*, *Alkadi*, *Alkadhi*, *Alkazi*. En Arabe ce mot signifie Juge.

---

JALOFS.

Moyens que les François ont été forcés d'employer.

Un François est plaisamment dépouillé.

Sahibobos & Tenhalas.

Grands Officiers & leurs Subalternes.

JALOUS.

ainsi leurs subalternes dans chaque canton de l'Etat. Toutes les Villes ont leur Jerafo, comme leur Alkade ou leur Alkair. Le Kondi, qui est tout à la fois Lieutenant Général du Royaume & Généralissime des armées, fait, en vertu de ce premier titre, la visite des Provinces avec le grand Jerafo, ou le Chef de la Justice, pour se faire rendre compte de la conduite des Alkades.

Office de l'Alkade.

L'office particulier de l'Alkade consiste à lever les droits & les revenus royaux, dont il est comptable au grand Trésorier. Son nom signifie Gouverneur de Ville ou de Village. Les Blancs & les Nègres l'emploient également.

Administration du Gouvernement &amp; de la Justice.

Vafconcelos, cité par Barbot, prétend que les Nègres de la Côte l'emportent beaucoup dans leur Gouvernement sur ceux du Sénégal; qu'ils sont plus exacts sur tous les devoirs de l'administration; que leur politique est mieux entendue, leurs vûes de conservation & d'aggrandissement plus profondes & plus secrètes, enfin qu'ils ont plus d'équité dans les récompenses & les châtimens. Le Conseil du Prince est composé des plus anciens, & ne s'éloigne jamais de sa personne. Les Juges sont ceux à qui l'on a reconnu le plus de jugement & d'expérience (55).

Epreuve du feu pour le vol.

L'exécution de la Justice suit immédiatement la Sentence. Un voleur convaincu est puni par l'esclavage, & ce crime expose rarement le coupable à la mort. Le Maire dit (56) qu'un Nègre accusé, sans pouvoir être convaincu, est obligé de lécher trois fois un fer brûlant. S'il résiste à cette épreuve, on le déclare innocent. Barbot ajoute qu'il est dispensé du châtiment, mais que l'accusateur & lui sont également condamnés à quitter le Pays. Moore prétend que sur la Gambia l'épreuve du vol se fait avec de l'eau bouillante, & cite un exemple qu'on a lu dans (57) son Journal. La rigueur de ces loix n'empêche pas que dans le Pays des Nègres; comme dans les Régions les mieux policées, la Justice ne soit sujette à beaucoup de (58) corruption. L'intérêt & la faveur y jouent leur rôle comme en Europe. Pendant le séjour que le Maire fit en Afrique, il arriva un événement qui marque assez combien l'intérêt a d'ascendant sur les Princes du Pays. Deux petits Rois, Oncle & Neveu, tous deux Tributaires du Damel, étant en contestation pour les droits de leur Souveraineté, résolurent de remettre la décision de leur différend au sort des armes ou à la Sentence du Damel; & ce Prince leur ayant fait défendre les voies violentes, ils furent obligés de venir à celle de l'autorité. Le jour marqué pour leurs explications, ils se rendirent dans une grande place, qui est vis-à-vis du Palais Royal, tous deux accompagnés d'un nombreux cortège, qui formoit deux Bataillons, armés de dards, de fleches, de zagayes, & de couteaux à la Morefque. Ils se posterent l'un vis-à-vis de l'autre, à trente pas de distance. Le Damel parut bien-tôt, à la tête de six cens hommes. Il montoit un fort beau Cheval de Barbarie, sur lequel il alla se placer au milieu des deux Rivaux. Quoiqu'ils parlaissent tous la même langue, ils employèrent des Interprètes pour s'expliquer. Le Neveu, qui étoit fils du dernier Roi, finit sa harangue en représentant, que les Domaines contestés devoient lui appartenir de plein droit, puisque le Ciel les avoit donnés à son pere; & qu'il attendoit par conséquent de l'équité du Damel la con-

Effet de l'intérêt sur les Princes Nègres.

(55) Barbot, p. 35.

(56) *Idem*, *ibid.* & le Maire, p. 115.

(57) Voyez ci-dessus sa Relation.

(58) Barbot, p. 58.

firmation d'un titre qui ne pouvoit lui être disputé fans injustice. Après l'avoir écouté fort attentivement, le Damel lui répondit d'un air majestueux : Ce que le Ciel vous a donné, je vous le donne à son exemple. Une réponse si positive dispersa aussitôt le parti opposé. Les Guiriots, avec leurs instrumens & leurs tambours, célébrèrent les louanges du Vainqueur. Ils lui répétèrent mille fois que le Damel lui avoit rendu justice ; qu'il étoit plus beau, plus riche, plus puissant, & plus courageux que son Rival. Mais tandis qu'il n'étoit occupé que de son bonheur, il fut surpris de s'en voir dépouillé le jour suivant. Le Damel, corrompu par des présens, révoqua la Sentence qu'il avoit portée (59), & rétablit l'Oncle à la place du Neveu. Ce revers de fortune fit changer d'objet aux chants des Guiriots. Toutes leurs louanges furent pour celui qu'ils avoient décrié par leurs satires.

Les Rois Nègres entreprennent la guerre sur les moindres prétextes. Lorsqu'elle est résolue, le Kondi assemble les Troupes, qui ne montent guères à plus de quinze cens hommes. Aussi les batailles ne sont-elles que des escarmouches. Dans tout le Royaume du Damel à peine se trouveroit-il assez de Chevaux pour former deux cens hommes de Cavalerie. Ce Prince n'a pas besoin de provisions de bouche quand il est en campagne. Toutes les femmes lui fournissent des vivres sur son passage. On lui sert quelquefois cinquante plats de Kuskus, assaisonnés de diverses façons. Il garde pour son propre usage ce qui flatte son goût, le reste est distribué à ses gens, qui n'en demeurent pas moins affamés.

Les armes de la Cavalerie sont la zagaye, sorte de javeline, mais fort longue ; & trois ou quatre dards, de la forme des fleches, avec cette différence que la tête en est plus grosse, & qu'étant dentelée, elle déchire la blessure lorsqu'on la retire après le coup. Tous les Cavaliers sont si chargés de grisgris, qu'ils ne peuvent faire quatre pas s'ils sont démontés. Ils lancent assez loin leurs zagayes. Avec ces armes ils ont un cimenterre, un couteau à la Morefque, long d'une coudée sur deux doigts de largeur, & un bouclier rond, composé d'un cuir fort épais. Quoique chargés de tant d'instrumens, ils ont les bras & les mains libres ; de sorte qu'ils peuvent charger avec beaucoup de vigueur.

L'Infanterie est armée d'un cimenterre, d'une javeline, & d'un carquois rempli de cinquante ou soixante fleches empoisonnées, dont les blessures causent infaillement la mort, pour peu que les remedes soient différés. Leurs dents ou leurs barbes ne causent pas des effets moins dangereux, puisqu'on ne pouvant être retirées, il faut qu'elles traversent la partie dans laquelle elles sont entrées. L'arc est composé d'un roseau fort dur, qui ressemble au *Bambu*. La corde est d'une autre (60) sorte de bois, qui est jointe à l'arc avec beaucoup d'art. Les Nègres, en général, se servent de leurs arcs avec tant d'adresse, que de cinquante pas ils sont sûrs de frapper un écu. Ils marchent sans ordre & sans discipline, au milieu même du Pays qu'ils attaquent. Leurs Guiriots les excitent au combat par le son de leurs instrumens.

Lorsqu'ils sont à la portée de leurs armes, l'infanterie fait une décharge

(59) L'injustice étoit d'autant plus atroce, que le Damel avoit d'abord reçu des présens de l'autre, & qu'il ne paroît pas qu'ils eussent été restitués.  
(60) Jobson prétend que c'est du même bois.

JALOPS.

Occasions &amp; forme des guerres entre les Nègres.

Armes de la Cavalerie.

Armes de l'Infanterie.

Leurs combats.

JALOSFS.

de ses fleches, & la Cavalerie lance ses dards. On en vient ensuite à la zagaye. Ils épargnent néanmoins leurs ennemis, dans l'espérance de faire un plus grand nombre d'Esclaves. C'est le sort de tous les prisonniers, sans exception d'âge & de rang. Malgré les ménagemens qu'ils observent dans la mêlée, comme ils combattent nus & qu'ils sont forts adroits, leurs guerres sont toujours fort sanglantes. D'ailleurs ils aiment mieux perdre la vie que de s'exposer au moindre reproche de lâcheté, & ce motif les anime autant que la crainte de l'esclavage (61).

Leurs raccommodemens.

Si le premier choc ne décide pas de la victoire, ils renouvellent souvent le combat pendant plusieurs jours. Enfin lorsqu'ils commencent à se lasser de verser du sang, ils envoient, de chaque côté, des Marbut pour négocier la paix; & s'ils conviennent des articles, ils jurent sur l'Alkoran & par Mahomet d'être fidèles à les observer. Il n'y a jamais de composition pour les prisonniers. Ceux qui ont le malheur d'être pris, demeurent les Esclaves de celui qui les a touchés le premier (62).

Caractere de plusieurs Rois Jalofs.

Le Brak, Roi de Hoval.

Le Maire & Moore nous tracent le caractere des Princes qui regnoient sur les Jalofs pendant qu'ils étoient l'un & l'autre en Afrique. On a déjà remarqué que le Maire donne au Royaume de Hoval le nom de Royaume du Sénégal. Le Roi, qui porte le titre de Brak, ne conservant plus qu'une ombre de son ancienne puissance, est si pauvre, qu'il manque souvent de millet pour sa nourriture. Il aime les Chevaux jusqu'à se priver du nécessaire pour fournir à leur entretien. Il leur donne le grain dont il devoit se nourrir, & se contente ordinairement d'une pipe de tabac & de quelques verres d'eau-de-vie. Mais il n'en est pas moins absolu dans son Gouvernement. La nécessité le force souvent de faire des incursions dans les cantons les plus foibles de son voisinage, où il enleve des Bestiaux & des Esclaves, qu'il vend aux François pour de l'eau-de-vie. Lorsqu'il voit baisser sa provision de cette liqueur, il enferme le reste dans une petite cantine, dont il donne la clef à quelqu'un de ses favoris, avec ordre de la porter à vingt ou trente lieues de sa demeure, pour se mettre lui-même dans la nécessité de s'en priver. S'il exerce sa tyrannie sur ses voisins, il garde bien moins de ménagement pour ses propres Sujets. Son usage est d'aller de Ville en Ville, avec toute sa Cour, qui est composée d'environ deux cens Nègres, la plupart infectés de tous les vices des Blancs, & de demeurer dans chaque lieu jusqu'à ce qu'il en ait mangé toutes les provisions. Ceux qui ont la hardiesse de s'en plaindre sont vendus pour l'esclavage (63).

Le Damel, Roi de Kayor.

Le Damel, ou le Roi de Kayor, qui est au Sud de Hoval, n'étoit pas moins passionné que le Brak pour les liqueurs fortes. Comme les Facteurs François ne paroissent devant lui que pour lui demander quelque faveur, ou pour lui faire quelques plaintes de ses Officiers, ils n'y alloient jamais les mains vuides. Leurs présens ordinaires étoient dix ou douze pots d'eau-de-vie, quelques livres de sucre, cinq ou six aunes de toiles, & quelques piéces (64) de corail. Aussi long-tems qu'il lui restoit de l'eau-de-vie, il ne cessoit pas d'être ivre. Il n'en falloit point attendre de réponse avant qu'il eut vuidé son baril. Lorsque la raison commençoit à lui revenir, il faisoit

(61) Le Maire, p. 119 &amp; suiv.

(62) Le Maire, p. 50.

(63) *Ibid.* p. 116.

(64) Barbot ajoûte, quelques bottes d'ail.

présent au Facteur, dans son audience de congé, d'un ou deux Esclaves qu'il faisoit enlever dans quelque Village voisin; & malheur à ceux qui tombent alors entre les mains de ses Gardes, car ils prenoient sans choix les premiers venus.

Avec quelque soin qu'on se fournisse de vivres lorsqu'on sollicite quelque faveur à cette Cour, on est toujours exposé à manquer du nécessaire, parce que le Roi demande aux Européens la moitié de leurs provisions & qu'il en mange la meilleure partie. En récompense, il leur donne un quartier de Chameau, dont la chair est fort coriace, & quelques plats de kuskus, avec du vin de Palmier (65).

Les Jalofs, qui bordent immédiatement la Gambra, habitent les Royaumes de Barfalli & du bas Yani. Moore nous apprend que le nom de famille du Roi de Barfalli est *N'jai*. Il gouverne avec une autorité absolue, & sa famille est si respectée que tous ses Peuples se prosternent, la face en terre, lorsqu'ils paroissent devant quelque personne de son sang. Cependant il vit dans l'égalité avec sa Milice. Chaque Soldat a la même part au butin de la guerre, & le Roi ne prend que ce qui est nécessaire à ses besoins. Cette loi, qu'il s'est imposée, ne lui permet guères de quitter les armes, car aussi-tôt qu'il a consommé les fruits d'une guerre, il est obligé, pour satisfaire son avidité & celle de ses gens, de chercher quelque nouvelle proie. Toute sa Cour fait profession comme lui de la Religion Mahométane; ce qui ne les empêche pas d'aimer beaucoup les liqueurs fortes. Le Roi ne peut vivre sans eau-de-vie. Dans les momens qu'il n'est pas tout-à-fait ivre, il fait les prières de sa Religion. Son habillement, comme celui de la plupart des Rois du Pays, est une espèce de surplis, qui ne descend pas plus bas que les genoux, avec des hautes-chauffes de la même étoffe, larges de sept aunes, mais froncées à la ceinture. Il a les jambes nues, excepté lorsqu'il monte à cheval. Il porte aux pieds des sandales, & sur la tête un petit bonnet de coton. On ne le voit guères sans boucles d'or aux oreilles. La plupart des Jalofs portent des habits & des bonnets blancs, parce qu'étant fort noirs cette couleur relève beaucoup leur figure. En 1732, c'est-à-dire, (66) dans le tems que Moore étoit en Afrique, le Roi de Barfalli étoit un Prince de haute taille, d'une humeur si emportée, qu'au moindre ressentiment il ne faisoit pas difficulté de tirer sur celui dont il se croyoit offensé. L'Auteur n'ajoute pas si c'étoit un coup de fleche ou d'arme à feu; mais cette fureur étoit d'autant plus dangereuse que le Roi tiroit fort adroitement. Quelquefois, lorsqu'il se rendoit, sur une Chaloupe de la Compagnie, à Kohone, qui étoit une de ses propres Villes, il se faisoit un amusement de tirer sur tous les Canots qui passoient, & dans la journée il tuoit toujours un homme ou deux. Quoiqu'il eut un grand nombre de femmes, il n'en menoit jamais plus de deux avec lui. Il avoit plusieurs freres, mais il étoit rare qu'il leur parlât, ou qu'il les reçût même dans sa compagnie. S'ils obtenoient cet honneur, ils n'étoient pas dispensés de la loi commune, qui oblige tous les Nègres à se jeter de la poussière sur le front lorsqu'ils approchent de leur Roi. Cependant ils sont les héritiers de la Couronne après lui. Mais, dans le Royaume de Barfalli, elle est ordinairement disputée par les enfans du Roi mort, & c'est au plus fort qu'elle demeure.

---

JALOS.

Caractere du  
Roi de Barfalli.

Sa figure & son  
humeur.

(65) Le Maire, p. 109, & suiv.

(66) Moore, p. 213, & suiv.

**JALOS.**

Sa dureté pour  
ses propres Sujets.

Kohone, résidence ordinaire des Rois de Barfalli, est située près de la Mer, à cent milles de Joar, qui est une autre Ville du même Royaume sur le bord de la Gambra. Lorsque le Roi manque d'eau-de-vie, il fait prier le Gouverneur de Jamesfort, de lui envoyer une Chaloupe avec des marchandises. On ne manque point de le satisfaire; & jusqu'à l'arrivée de la Chaloupe, il se hâte de piller quelque Ville des Pays voisins, pour se fournir d'une provision d'Esclaves. Les marchandises qu'il demande sont ordinairement de l'eau-de-vie, de la poudre à tirer, des balles, des armes à feu, des coutelas, du corail & de l'argent pour ses femmes & ses maîtresses. S'il n'a pas de guerre avec ses voisins, c'est sur ses propres Villes qu'il tourne ses ravages, & ses Sujets sont vendus sans pitié. Ses forces sont considérables. Il a divisé ses Etats en plusieurs Provinces, où il établit des Gouverneurs, qui se nomment *Bumys* (67), & qui lui rendent un hommage annuel. Ces *Bumys* sont puissans, & traitent le Peuple à leur gré. Mais la terreur qu'ils inspirent par leur pouvoir n'empêche pas qu'ils ne soient aimés. Les autres Rois Nègres prennent les avis de leurs Sujets, & n'entreprennent presque rien d'important sans les avoir consultés. Mais le Roi de Barfalli est si absolu, qu'il ne reçoit pas d'autres conseils que ceux de son premier Ministre, qui est tout à la fois Général de ses Troupes, & l'Interprète de tous les ordres de son Maître. Il se nomme *Ferbro*. Un autre de ses Offices est de porter l'épée du Roi dans un grand fourreau d'argent qui pèse beaucoup.

Bumys, Gouverneurs de ses Provinces.

Le Ferbro, son principal Ministre.

Régime de ce Prince.

Le régime du Roi est de dormir tout le jour jusqu'au coucher du Soleil. Il se leve alors, mais c'est pour boire, & pour se rendormir ensuite jusqu'à minuit, qu'il se leve encore pour boire & manger jusqu'au jour. Quand il est bien fourni de liqueurs fortes, il passe cinq ou six jours consécutifs à boire, sans manger un seul morceau. C'est cette passion effrénée pour l'eau-de-vie qui expose sans cesse ses Sujets à l'esclavage. Souvent il s'approche d'une Ville, pendant le jour, avec une partie de ses Troupes, & feignant de se retirer, il y retourne pendant la nuit pour y mettre le feu. Ses gens, entre lesquels il a distribué les postes, se saisissent des Habitans qui sortent pour se garantir des flammes. Il leur fait lier les mains derrière le dos, & sur le champ il se rend à Joar (68) ou à Kohone pour les vendre.

Ses trois Freres.

Ce Monarque de Barfalli avoit trois freres, dont l'un, nommé *Bumey Haman Seaka*, étoit un Prince de taille médiocre, mais extrêmement bien prise, & d'une fort belle physionomie. Il avoit les dents fort blanches, la peau très-noire, le nez assez long & les lèvres minces; de sorte qu'à l'exception de la couleur, il avoit tous les traits d'un Européen. On peut dire la même chose de la plupart des Jalofs. Le Prince Haman Seaka étoit vêtu d'une robe de coton, à manches ouvertes. Ses hautes-chaussés tomboient jusqu'aux genoux. Il avoit ordinairement les jambes & les bras nus, la tête couverte d'un petit bonnet de coton blanc, & des pendans d'or aux oreilles. Il montoit un Cheval blanc de lait, d'une grande beauté, haut de seize paumes, avec la criniere longue & une des plus belles queues du monde. La bride étoit de cuir rouge, plaquée d'argent, à la maniere des Mores. La selle étoit de la même matiere, & le pommeau (69) assez élevé. Le poitrail étoit aussi de cuir rouge,

Portrait de Haman Seaka.

Beauté de son Cheval.

(67) L'original porte *Boomies*.

(69) Comme les selles Espagnoles.

(68) Moore, p. 85, & suiv.

avec une plaque d'argent relevée en bosse. Mais les Nègres n'usent point de croupière. Les étriers de Haman étoient courts, de la largeur & de la longueur de ses pieds; de sorte qu'il pouvoit se lever facilement, & s'y soutenir en courant à toutes brides, tirer un fusil, lancer son dard ou sa zagaye, avec autant de liberté qu'à pied. Il portoit toujours à la main (70) une lance ou une demie pique, de douze pieds de long, qu'il tenoit droite, & appuyée par le bas sur son étrier, entre ses orteils. Mais lorsqu'il exerçoit son cheval, en lui faisant faire des courbettes, il la secouoit au-dessus de sa tête, comme s'il eut été prêt à combattre. Je l'ai vû plus d'une fois, dit l'Auteur, monté sur ce beau Cheval, auquel il faisoit faire des exercices surprenans. Il le faisoit quelquefois avancer quarante ou cinquante pas sur les deux pieds de derrière, sans toucher la terre avec ceux de devant. Quelquefois, lui faisant courber les jambes, il le faisoit passer ventre à terre sous les portes des Mandingos, qui n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur.

Bumey Haman Seaka avoit porté, pendant sept ans, la Couronne de Barfalli. Moore ne put être informé comment il avoit perdu la dignité royale; mais le Trône étoit rempli par un Prince de vingt-cinq ans, qui donnoit le nom de frere au Prince Haman, & qui rendit en 1731 deux visites aux Facteurs du Comptoir Anglois. Ce jeune Monarque avoit une sœur aussi absolue que lui-même. Elle & les autres Princes freres du Roi, étoient toujours accompagnés d'un certain nombre de soldats ou des gardes, qui leur obéissoient avec beaucoup de soumission, indépendamment des ordres du Roi.

JALORS.

Haman Seaka  
avoit porté la  
Couronne.

(70) Voyez la figure gravée.

## CHAPITRE XI.

*Foulis qui habitent les bords de la Gambia. Leur figure, leurs habits, leur Gouvernement, leurs Villes & leur caractère.*

ON a déjà vû que les Foulis du Sénégal occupent un Pays fort étendu, sous le Gouvernement d'un Roi qui leur est propre. Mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambia vivent dans la dépendance des Mandingos, parmi lesquels ils ont formé des établissemens par intervalles. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la famine ou la guerre qui les a chassés de leur Pays.

Jobson raconte que les Foulis de la Gambia sont d'une couleur bazanée, & qu'ils ont de longs cheveux noirs, beaucoup moins frisés que ceux des Nègres. Leurs femmes ont la taille d'une beauté extraordinaire, & les traits du visage fort réguliers. Elles arrangent leurs cheveux avec beaucoup de propreté; mais elles sont vêtues comme les femmes des Nègres. Les Foulis ne sont pas généralement aussi bienfaits que leurs femmes; ce que l'Auteur n'attribue néanmoins qu'à la nature de leurs occupations, qui se réduisent au soin de leurs Troupeaux. Ils ont quelques Chèvres; mais leurs principales richesses consistent en Vaches. Quoiqu'ils ayent quelques habitations fixes,

FOULIS.

Couleur de  
Foulis de la Gambia  
bra.

Leur profession  
commune.

FOULIS.

la plupart mènent une vie errante, avec leurs Bestiaux, qu'ils conduisent dans les cantons bas ou élevés, suivant qu'ils y sont forcés par les pluies. Lorsqu'ils rencontrent quelque bon pâturage, ils s'y établissent avec la permission du Roi; & leur constance répond à la durée de l'herbe. La vie des hommes est fort pénible. Outre le travail de leur profession, ils ont sans cesse à se défendre contre les Bêtes féroces sur la terre, & contre les Crocodiles sur le bord des Rivières. La nuit, ils rassemblent leurs Bestiaux au centre de leurs tentes & de leurs cabanes. Ils allument quantité de feux, & font la garde autour du troupeau. L'Auteur ayant eu souvent l'occasion de traiter avec eux pour des Vaches & des Chèvres, faisoit avertir le Chef d'un de ces troupeaux, qui se présentoit, couvert de mouches dans toutes les parties du corps (71), sur-tout aux mains & au visage. Quoiqu'elles fussent de la même espèce que celles qui tourmentent les Chevaux en Europe, il en étoit si peu incommodé, qu'il ne prenoit pas la peine de lever la main pour les chasser; tandis que l'Auteur, picqué jusqu'au sang, étoit forcé de s'en défendre avec une branche d'arbre.

Ils sont endurcis  
à la peine.

Commerce de  
Beurre avec leurs  
femmes:

Outre leurs Bestiaux, ces Foulis errans vendent du lait doux, du lait aigre, & deux sortes de beurre; l'un frais & fort blanc, l'autre dur & d'une couleur excellente, que les Anglois appellent beurre raffiné, & qu'ils trouvent aussi bon que celui d'Angleterre. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce commerce. Elles apportent leur marchandise dans des gourdes si nettes, qu'elles se croiroient deshonorées si l'on y trouvoit un cheveu. Les bagatelles qu'elles demandent en échange sont des grains de verre, des couteaux communs, de quinze sous la douzaine, &c. Mais lorsqu'elles ont une fois goûté du sel, qu'elles appellent *Ram-dam*, elles en préfèrent la moindre quantité à tout le reste. Jobson & sa Compagnie, se trouvant fort bien du commerce de ces femmes, achetoient d'elles, tous les jours, quelques rafraîchissemens, pour les encourager. Ils avoient remarqué qu'un seul refus les refroidissoit jusqu'à demeurer des semaines entières sans paroître. Cependant on ne peut espérer les mêmes secours des Mandingos, ni des Nègres, qui abandonnent entièrement cette partie du commerce aux Foulis.

Ils sont tyranni-  
sés par les Man-  
dingos.

Les Mandingos se rendent leurs Tyrans, & leur prennent la plus grande partie de leur viande lorsqu'ils ne tuent pas leurs Bestiaux secrètement. Ils ressentent vivement cette injustice. Leur nombre est fort grand dans tous les cantons du Pays; mais il l'est encore plus vers les montagnes, d'où ils ont chassé (72) tous les Nègres, avec beaucoup d'obstination à vivre sans cesse en guerre avec eux. Leur langage n'est pas le même que celui des Nègres (73).

Moore paroît plus exact que Jobson dans ses observations sur les Foulis. Il les nomme *Pholeys*. On trouve, dit-il, des pelotons de ce Peuple dans tous les Pays qui sont sur les deux bords de la Gambia. Il prétend qu'ils ressemblent beaucoup aux Arabes, dont la langue s'apprend dans leurs écoles, & qu'en général ils sont plus versés dans cette langue que les Européens dans

(71) Jobson ne met pas de différence pour la stupidité entr'eux & leurs Bestiaux.

(72) L'Auteur promet le récit de cet évène-

ment, & ne le fait pas.

(73) Voyez le *Golden Trade* de Jobson, p. 33, & suiv.

la langue latine. Ils la parlent presque tous, quoiqu'ils aient leur propre langue, qui se nomme le *Fouli* (74).

Ils ont des Chefs, qui les gouvernent avec tant de douceur, que chacune de leurs décisions paroît venir d'un peuple entier plutôt que d'un seul homme. Ils vivent en sociétés, & bâtissent des Villes, sans être assujettis au Prince dans les terres duquel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa nation, ils détruisent leur Ville pour aller s'établir dans quelque autre lieu. La forme de leur Gouvernement se soutient sans peine, parce qu'ils sont d'un caractère doux & paisible. Ils ont des notions si parfaites de justice & de bonne foi, que celui qui les blesse est regardé avec horreur de toute la Nation, & ne trouve personne qui prenne parti pour lui contre le Chef. Comme on n'a pas de passion dans ce Pays pour la propriété des terres, & que les Foulis d'ailleurs se mêlent peu de l'agriculture, les Rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs Etats. Ils ne cultivent que les environs de leurs Villes ou de leurs Camps, pour en tirer leurs véritables nécessités. C'est du tabac, du coton, du bled d'inde ou du maïs, du riz, du bled de Guinée, avec une autre sorte de bled qui se nomme *Manfaroke*.

Malgré cette modération dans l'usage des terres, l'industrie & la frugalité des Foulis leur fait recueillir plus de bled & de coton qu'ils n'en consomment. Mais ils le vendent à bon marché. Leur douceur naturelle leur donne aussi beaucoup de goût pour l'hospitalité. Aussi le voisinage d'une de leurs Villes passe-t-il pour une bénédiction dans le Pays. Ils y ont acquis tant de considération qu'on se deshonne en les insultant. Leur humanité n'excepte personne; mais elle redouble pour ceux de leur Nation. Qu'un Fouli tombe dans l'esclavage, tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté. Comme ils ont des alimens en abondance, ils ne laissent jamais un homme de leur Nation dans le besoin. Ils prennent soin des vieillards, des aveugles & des boiteux. Ils étendent même leurs secours jusqu'aux Mandingos, dont ils nourrissent un grand nombre dans les tems de famine. Les querelles sont si rares entr'eux, que Moore, pendant tout le séjour qu'il fit en Afrique, n'apprit jamais qu'un Fouli en eut insulté d'autres. Cette extrême douceur ne vient pas d'un défaut de courage, car il n'y a point de Nation plus brave en Afrique, ni qui sçache mieux repousser une insulte. Les Jalofs mêmes n'osent les attaquer. Leurs armes sont la lance, la zagaye, l'arc & les flèches, des coutelas fort courts, qu'ils appellent *Fongs*, & même le fusil dans l'occasion. Ils se servent de tous ces instrumens avec beaucoup d'adresse. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque Ville des Mandingos. Ils sont rigoureusement attachés au Mahométisme. On en trouve peu qui veulent boire de l'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs que de l'eau avec du sucre.

Leur industrie est si reconnue pour élever & nourrir des Bestiaux, que les Mandingos leur abandonnent le soin de leurs troupeaux. Ils les laissent paître pendant le jour dans les plaines. Après la moisson du riz, ils les mettent dans les champs moissonnés, sous les yeux de quelques gardes qui ne les perdent pas de vue. Pendant la nuit ils les renferment dans un enclos,

(74) Voyez ci-dessous le Vocabulaire.

FOULIS.

Douceur de leur gouvernement.

Ils ne tirent de la terre que leurs besoins.

Ils sont chéris des Habitans du même Pays.

Leur Bravoure.

Leur Religion.

Leur industrie, sur-tout pour élever les Bestiaux.

## FOULIS.

où chaque bête est attachée à son pieu, avec des liens d'écorce d'arbre. C'est dans ce lieu qu'ils tirent le lait des Vaches. Elles y passent toute la nuit sous la garde de quelques gens armés, qui veillent contre les surprises des Lions & des autres bêtes. Les Veaux sont dans un lieu plus sûr encore, où ces monstres ne seroient pas capables de pénétrer quand ils ne seroient pas observés. Le lendemain, on traite pour la seconde fois les Vaches; après quoi on leur laisse la liberté de retourner dans la plaine.

## Commerce qu'ils en font.

Les Foulis sont presque le seul peuple de cette Contrée de l'Afrique, de qui l'on puisse acheter des Troupeaux, L'ancien prix pour une Vache étoit ordinairement une barre de fer; mais, dans ces derniers tems, plusieurs Capitaines de Vaisseau l'ont fait monter jusqu'à deux barres; & rien n'est si difficile que d'obtenir d'eux la moindre diminution lorsque le tarif est changé à leur avantage. La superstition est leur partage, comme celui de tous les Nègres. S'ils apprennent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs Vaches, ils s'obstinent à n'en plus vendre, du moins à celui qui l'auroit acheté pour en faire cet usage, parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée qui peut faire mourir leurs Bestiaux.

Les Mandingos seroient souvent exposés à périr de faim, sans le secours des Foulis. Ils tirent d'eux, par des échanges, une partie de leurs provisions. On ne connoît pas non plus d'autre Peuple que les Foulis, qui ait l'art de faire du beurre sur la Rivière de Gambia. Ils le vendent pour diverses sortes de marchandises, mais sur-tout pour du sel.

## Leurs habits.

Leur habillement n'est pas moins particulier à leur Nation que leur Commerce. Ils n'employent pas d'autres étoffes que celles de leurs propres Manufactures. Elles sont de coton blanc, & leurs femmes ont soin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Il n'y en a pas moins dans l'intérieur de leurs cabanes, où l'odorat n'a jamais rien à souffrir, non plus que les yeux. On reconnoît aussi de la régularité dans l'ordre de ces petits édifices. Il y a toujours de l'un à l'autre assez de distance, pour les garantir de la communication du feu. Les rues (75) sont fort bien ouvertes, & les passages libres; ce qui ne se trouve gueres dans les Villes des Mandingos. La plupart des Habitations des Foulis sont bâties sur le même modèle. Ils aiment beaucoup les grands coliers, blancs & bleus; sur-tout les derniers, qui en ont tité le nom de *Colier des Foulis*.

## Leurs édifices.

## Leurs chasses.

Ils sont habiles chasseurs. Les Lions, les Tigres & les Bêtes les plus feroces ne sont pas des ennemis qui les étonnent. Vingt ou trente Foulis se joignent pour la chasse des Eléphants, & ne reviennent point sans avoir tué quelques-uns de ces animaux. Ils vendent les dents, & font sécher & fumer la chair, qu'ils gardent pour s'en nourrir pendant plusieurs mois. Ils racontent (76) que les Eléphants paroissent quelquefois en si grand nombre, qu'ils forment des troupeaux de cent & de deux cens; qu'ils nuisent beaucoup, non-seulement aux arbres des campagnes, mais encore aux champs de riz & de bled, & que la seule ressource pour les écarter, est d'allumer des feux autour des plantations, sans quoi ils écrasent tout dans leur passage, qui prend quelquefois un demi-mille de largeur.

(75) Voyez la Planche d'une Ville des Foulis. (76) Moore *ubi sup.* p. 30, & suiv.

On parlera, dans un autre article, de la Religion des Foulis, qui leur est commune avec les Jalofs & les Mandingos.

## CHAPITRE XII.

### *Nation des Mandingos.*

LA plus nombreuse de toutes les Nations qui habitent les bords de la Gambia & toute l'étendue même de cette Côte, porte le nom de Mandingos ou *Mundingos*. Jobson dit qu'ils sont parfaitement noirs (77), & qu'au long de la Riviere ils parlent tous (78) la même langue. Moore assure qu'ils ne font pas d'un Commerce aussi défagréable que d'autres Voyageurs se le font figurés. Dans les occasions qu'il eut de visiter plusieurs de leurs Villes, ils s'empressoient de venir au-devant de lui & de lui ferrer les mains, à l'exception de quelques femmes, qui n'ayant jamais vû d'hommes blancs, prenoient la fuite & ne pouvoient se refoudre à s'approcher de lui. Mais il se trouva des Habitans qui le pressèrent d'entrer dans leurs cabanes, & qui firent paroître leurs femmes & leurs filles pour le saluer. Ses habits, ses bottes, ses épérons, faisoient le sujet de leur admiration & de leurs entretiens.

Les Mandingos sont des Nègres vifs & enjoués, qui passeroient vingt-quatre heures à danser, au son de leurs tambours & de leurs balafos; quelquefois avec des mouvemens assez réguliers, mais souvent avec les sauts & les postures les plus bizarres, en s'efforçant de l'emporter l'un sur l'autre par la souplesse & l'activité de tous leurs membres. Leur inclination les porte aux disputes & aux querelles; ce qu'ils appellent combattre: & si quelqu'un d'entr'eux en maltraite vivement un autre par des paroles injurieuses, ils en parlent comme d'une grande bataille. Mais il est rare qu'ils en viennent aux coups. Cependant si l'action s'engage, ils sont aussi dangereux de la main que de la langue; ils se jettent sur les premières armes qui s'offrent à leur fureur, & ces combats finissent ordinairement par la mort de l'un ou de l'autre. Le meurtrier se hâte de passer dans un autre Royaume, dont le Roi ne lui refuse jamais sa protection & le reçoit volontiers au nombre de ses sujets.

La plupart des Mandingos portent une épée sur l'épaule droite. D'autres n'ont que leur zagaye, ou un dard long de trois pieds. Plusieurs se contentent de l'arc & des flèches. Mais ils ont tous un couteau suspendu à leur ceinture. Leur adresse est extrême dans l'usage de toutes ces armes. On a déjà remarqué que cette Nation est distribuée dans toutes les parties du Pays, & que dans son origine elle vient de l'intérieur des terres. Les Mandingos sont les plus zelés Mahometans d'entre tous les Nègres. Ils ne connoissent pas l'usage du vin ni de l'eau-de-vie. Ils sont aussi les plus civilisés de toutes ces Régions de l'Afrique. Le principal Commerce du Pays est entre leurs mains. Ils sont in-

MANDINGOS.

Plus sociables  
qu'on ne l'a crû.

Leur humeur est  
enjouée,

mais querelleuse.

Leurs armes &  
leur Religion.

(77) Moore dit que le plus grand nombre est noir, comme s'ils ne l'étoient pas tous, & qu'ils tirent leur nom du Pays dont ils sont

fortis, nommé *Mandingo* ou *Mandinga*.

(78) Ils ont néanmoins un langage mystérieux, dont on parlera dans le Chapitre suiv.

## MANDINGOS.

dustrieux, appliqués au travail, entendus pour la culture des terres & pour l'entretien des Bestiaux, tels que les Vaches, les Moutons & les Chèvres, car ils n'ont pas de Porcs. Ceux qui habitent le Pays de Galam forment une République, qui ne reconnoît pas de Rois, & qui est gouvernée par ses propres Chefs. Ils lisent & écrivent assez bien l'Arabe. Enfin, si l'on en (79) croit Labat, c'est une Nation d'excellent caractère & fort amie de l'hospitalité.

Témoignage contraire sur le caractère des Mandingos.

Au contraire, Jobson assure (80) que les Mandingos, au long de la Gambia, mènent une vie oisive, & que la plus grande partie ne connoît ni le commerce ni d'autres exercices. Seulement, dit-il, leur propre conservation les oblige de semer & de recueillir; mais ce travail ne prend que deux mois de l'année, & s'il est assez pénible, c'est qu'ils manquent d'industrie pour l'agriculture. Le reste du tems, ils l'employent à des amusemens frivoles, assis, pendant la chaleur du jour, à l'ombre de leurs arbres pour y prendre le frais. Ils ont des jeux puérides, pour lesquels ils ne manquent pas d'adresse; mais ils négligent la pêche & la chasse, quoiqu'ils ayent le poisson & le gibier à leur porte. On leur voit continuellement une pipe à la bouche. La fumée du tabac augmente leur paresse en éteignant leur appétit. Leurs pipes sont composées d'une terre rougeâtre. Le tuyau est un petit baton de bois, qu'ils percent avec un fer chaud, ou un roseau de cinq ou six pieds de long, qui dans l'endroit où il se joint à la tête est couvert d'une petite piece de cuir rouge. Les Marchands ont pour leurs voyages, des pipes d'une grandeur demeurée, dont la tête contiendroit une demie pinte d'eau.

Leur délicatesse sur le point d'honneur.

Les Mandingos ont, sur le point d'honneur & sur la naissance, le foible de plusieurs autres Nations, (81) c'est-à-dire, qu'ils portent la délicatesse à l'excès. Tandis que Jobson se trouvoit à Batto sur la Gambia, il vit naître à cette occasion, une querelle fort vive entre le *Bo-John* & le fils du Roi; de part & d'autre on courut aux armes, & les témoins n'eurent pas peu de peine à contenir sur le champ ces deux Princes. Ils ne purent même empêcher les défis formels, qui produisirent le lendemain un rendez-vous, dont les suites ne pouvoient manquer d'être sanglantes. Mais Jobson entreprit de réconcilier les deux Champions, & leur fit suspendre en effet leur combat, quoiqu'avec menaces de se rejoindre dans quelque autre occasion.

Leur maniere de se saluer.

La maniere de saluer, entre les Mandingos, est de se prendre la main en se la secouant. Mais si c'est une femme qu'ils saluent, au lieu de lui secouer la main, ils l'approchent deux fois de leur nez, comme pour la flairer par le dos. Un grand affront parmi eux, c'est de saluer de la main gauche. Lorsqu'un mari rentre dans sa maison après une absence de deux ou trois jours, sa femme se met à genoux pour le saluer. L'usage veut aussi qu'elle prenne toujours la même posture pour lui présenter à boire. Jobson juge que c'est un effet du *Mumbo Jumbo*, dont on verra bien-tôt l'explication.

Changement dans leur caractère.

Les Mandingos qui habitent le haut de la Gambia, sont d'un meilleur caractère qu'ils n'étoient autrefois. On raconte (82) qu'ils avoient l'adresse de mettre leurs pipes & leurs calebasses sous les pieds ou sous la chaise d'un Etranger; & lorsqu'ils les voyoient brisées, ils en demandoient vingt ou

(79) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 353.

(81) Moore, p. 36.

(80) Jobson dans le Golden Trade, p. 38.

(82) *Ibid.* p. 21.

& suivantes.

trente fois la valeur, si l'on n'aimoit mieux les leur rendre entières; ce qui étant impossible, on se voyoit obligé de les satisfaire, ou de chercher, avec beaucoup d'embarras, des amis pour se délivrer de cette persécution. Ils conservent encore, dans les mêmes endroits, quelque reste d'un ancien usage qui ne cause pas moins de peine aux Etrangers. Qu'un Mandingo ait vendu quelque chose le matin, il peut redemander sa marchandise en restituant le prix avant le coucher du Soleil. Ainsi n'eut-on acheté qu'une Poule ou des œufs, on court toujours beaucoup de risque à les manger le premier jour. On distingue aussi facilement les Mandingos & les Flups à leurs nez plats & leurs grosses lèvres, que les Jalofs & les Foulis à la beauté de leurs traits. Jannequin prétend (83) que cette forme de leur nez & de leurs lèvres n'est pas naturelle, & qu'elle vient du soin qu'on prend, à leur naissance, de les leur presser pour les élargir. D'autres Ecrivains font (84) d'une opinion différente. Lorsqu'un enfant est venu au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour; après quoi l'ayant fait sécher avec soin, on le frotte d'huile de Palmier, sur-tout aux os de derrière, aux coudes, aux jarrets, & au cou. Ils vont entièrement nus jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans. On leur peint quelquefois le visage & la poitrine (85) pour orner leur figure. La santé est un bien fort commun parmi les Mandingos, & la fécondité n'est pas moins ordinaire dans leurs mariages. Cependant ils sont quelquefois sujets à des maladies dangereuses, telles que la petite verole, les écrouelles, les vers, les maux de tête, & différentes sortes de fièvres. Leurs jambes s'enflent quelquefois de la grosseur du corps; ce qui vient, suivant l'Auteur, de certaines herbes qu'ils mêlent dans leurs alimens pour faire naître entr'eux l'amour ou l'amitié. Cette raison, dit-il, a d'autant plus de vraisemblance (86) qu'on ne les voit atteints de cette maladie que dans l'âge de la force. Moore parle d'une jeune femme de sa connoissance, des deux genoux de laquelle il sortit un ver blanc de la longueur d'une aune. Avant que les vers parussent, ses genoux s'étoient enflés avec beaucoup de douleur; mais lorsque la peau se fut ouverte, elle souffrit beaucoup moins. Chaque ver sortoit, tous les jours, de six ou sept pouces; & l'on prenoit soin de le rouler autour d'un petit bâton, en le liant avec un fil, dans la crainte qu'il ne rentrât. Peu de tems après, il sortit, à la même personne, un autre ver de la cheville du pied. Il se rompit dans les soins qu'on prit pour le tirer par degrés, & la douleur en devint beaucoup plus vive. Les Habitans attribuent ces vers aux mauvaises qualités de l'eau qu'ils boivent (87), sur-tout à son épaisseur.

Jobson dit que le seul remède qu'ils apportent à leurs maux, est d'appliquer des grisgris aux parties affligées. Cette superstition s'étend jusqu'à leurs Chevaux, qui en ont ordinairement le cou chargé; & même jusqu'à leurs arcs, qu'ils portent suspendus derrière le dos (88).

Dans l'économie du ménage, le soin du riz est abandonné (89) aux femmes. Après en avoir mis à part ce qui leur paroît suffisant pour la subsistance

MANDINGOS.

Leurs grosses lèvres &amp; leurs nez plats.

Leurs maladies.

Vers qui leur sortent quelquefois du corps.

Leur unique remède.

Partage des femmes.

(83) Voyage de Libye, p. 93.

(84) Moore, p. 131.

(85) *Ibid.* p. 30.(86) *Ibid.* p. 131.(87) *Ibid.* p. 130.(88) Jobson, *ubi sup.* p. 55.

(89) Moore, p. 139.

MANDINGOS.

Leur bonté pour leurs Esclaves domestiques.

de la famille, elles ont droit de vendre le reste & d'en garder le prix, sans que leurs maris aient celui de s'en mêler. Le même usage est établi pour la volaille, dont elles élèvent une grosse quantité.

On voit des Mandingos qui mettent leur gloire à nourrir un grand nombre d'Esclaves. Ils leur rendent la vie si douce, sur-tout les femmes, qui sont ornées de colliers d'ambre, de corail & d'argent, comme si l'unique soin de leur esclavage étoit de se parer. Moore en a vû (90) qui étoient chargées de ces bijoux, jusqu'à la valeur de vingt & trente livres sterling. La plupart de ces Esclaves sont nés dans les familles. Il y a près de Bruko (91) un Village entier, de deux cens personnes, qui ne sont que les femmes, les Esclaves & les enfans d'un même Mandingo. Dans la plupart des Pays de l'Afrique, on vend les Esclaves qui sont nés dans une famille; mais les Habitans de la Gambra traitent cet usage de crime, à moins qu'un Esclave ne soit tombé dans quelque faute odieuse, qui le feroit vendre de même quand il seroit né libre. Si quelqu'un de ces Esclaves d'une famille étoit vendu sans raison, & même sans la participation des autres, ils abandonneroient tous leur Maître, pour (92) aller chercher dans les Royaumes voisins une retraite qu'on ne leur refuseroit pas.

Trois grands Empereurs sur la Gambra.

Pendant que Jobson étoit sur la Gambra en 1620, les Régions des deux côtés de la Rivière étoient divisées entre trois Empereurs; celui de Kantor, de Bursal ou Barsalli, & Woolli. Ces trois Monarques traversoient la Rivière pour ravager les Etats l'un de l'autre, sur-tout celui de Barsalli, qui faisoit sa résidence sur la rive. On prétendoit qu'il n'auroit pas été long-tems à subjuguier le Pays opposé, s'il eut pû trouver le moyen de faire passer ses Chevaux sur l'autre bord. Jobson n'avoit jamais vû aucun de ces trois Souverains, qui ne paroissent jamais qu'avec beaucoup de pompe & d'appareil; mais plusieurs Anglois avoient trouvé l'occasion de voir à la chasse celui de Barsalli, accompagné d'un grand nombre de gens à cheval (93).

Leurs subdivisions.

Les trois Empires étoient subdivisés en plusieurs petits Royaumes, dont Jobson avoit mieux connu les Gouverneurs. Il laisse à juger, par l'état de leur Cour, quelles devoient être celles de leurs Maîtres. Il avoit bû; mangé, & conféré avec six de ces petits Princes, qui portoient tous le titre de Mansa, c'est-à-dire de Roi. Il leur avoit payé à son arrivée les droits de la Compagnie (94) pour la liberté du Commerce. Quoiqu'ils fussent soumis aux trois Empereurs, l'ordre de succession étoit le même dans chacune de leurs familles que dans celles de leurs Maîtres; c'est-à-dire, que les freres y prenoient la place des enfans. Le grand Roi de Kantor avoit alors trois jeunes freres, qui étoient eux-mêmes autant de petits Rois. L'un étoit *Summaway*, Roi de *Berek*. Jobson reçut sa visite & celle de sa femme, à bord de sa Barque, tandis qu'il faisoit le Commerce à Batto. Le second étoit *Summa Tomba*, Roi d'*Oranto*, qui étoit aveugle & d'une extrême stupidité. L'Au-

(90) *Ibid.* p. 110.(91) *Ibid.* p. 43.

(92) Moore, p. 43.

(93) Ce Prince étoit Jalof, quoique Jobson ne prétende parler ici que des Foulis &amp; des

Mandingos.

(94) Ces droits, dit l'Auteur, sont exigés rigoureusement, &amp; sont plus considérables vers l'embouchure de la Rivière, où les Portugais résident.

reur avoit été plusieurs fois dans son Palais. Le troisième, qui se nommoit *Farran*, faisoit sa demeure à deux milles de Jerakonda, & ne cessoit jamais d'être vry : ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fût extrêmement respecté de ses peuples. Les Anglois avoient constamment un Facteur dans cette Contrée. Quoique *Farran* fût le plus jeune de tous ses freres, il étoit déjà dans un âge avancé. Ils devoient succéder l'un à l'autre, suivant l'ordre de leur naissance. *Farran* n'est pas un nom propre. C'est un des quatre titres ou des quatre degrés d'honneur qui sont connus sur la Gambia. *Mansa* passé pour le plus distingué. Le second est *Farran* ; le troisième *Farrambra* ; & le dernier, *Bo-John* ou *Bojan*. Les quatre Princes qui sont distingués par ces noms commandent dans les Villes & les Pays de leur dépendance, & sont beaucoup valoir la noblesse de leur sang & la dignité de leurs familles (95).

Un Prince n'a presque rien, dans sa parure, qui le fasse distinguer de ses Sujets. Il est chargé seulement d'un plus grand nombre de Grisgris. Mais pour la pompe, il a souvent près de lui deux de ses femmes, qui le grattent ou le chatouillent doucement ; caresses auxquelles il paroît prendre beaucoup de plaisir. La loi lui accorde sept femmes, avec lesquelles il est lié par un mariage formel, & dont le devoir est de s'occuper uniquement de (96) ses plaisirs. Il peut se donner des concubines de plus basse naissance, qui ne lui sont pas si étroitement attachées que ses femmes. Il ne les prend même que par nécessité ; car lorsqu'une de ses femmes est enceinte, il n'a plus la liberté d'en approcher jusqu'à ce que l'enfant soit sevré. Ainsi quoique les Princes aient ordinairement sept femmes, il peut arriver qu'il ne leur en reste pas une pour l'usage ; & telle est l'origine de la loi qui leur permet les concubines. On explique aussi pourquoi le commerce du mari est interdit aux femmes pendant leur grossesse. C'est que les Nègres, dit Jobson, sont des mâles si puissans, qu'il n'y auroit jamais d'accouchemens heureux. Il ajoûte que c'est une preuve infaillible qu'ils descendent de Canaan, qui fut maudit du Ciel pour avoir découvert la nudité de son pere. Suivant les Ecoles, dit-il, la malédiction fut appliquée à cette partie ; & là-dessus il cite Ezéchiel, Chap. XXIII. vers. 20. On n'approche point des Rois Nègres sans beaucoup de formalités & de précautions. Un Courtisan met d'abord un genou à terre, avec de grandes marques de respect. Ensuite s'avançant vers Sa Majesté, qui est assise sur une natte, il baisse la main jusqu'à terre ; il la porte de-là au sommet de la tête ; enfin il touche la jambe du Roi ; après quoi il fait quelques pas en arriere pour s'éloigner un peu de sa personne. A la Cour de quelques Princes, on se met plusieurs fois de la poussiere sur le front avant que de leur toucher la jambe. Les plus humains témoignent d'un petit signe de tête, qu'ils font attention à l'hommage qu'on leur rend. Mais s'il se trouve un Marbut dans la salle, tout le monde se met à genoux, tandis qu'il prie pour la prospérité du Roi & qu'il lui donne sa bénédiction. Le Roi tient les bras croisés sur l'estomach & les mains élevées vers les épaules. Après la priere, il répond plusieurs fois, *Amena*, qui signifie *Amen* (97).

Le Roi de Kaffan recevoit ordinairement Jobson & les Anglois, avec moins de cérémonies. Ils le trouvoient assis sur une natte, la tête chargée de

(95) Jobson, *ubi sup.* p. 47.

(96) *Ibid.* p. 58.

(97) Jobson, *ubi sup.* p. 48.

MANDINGOS.

Quatre principaux titres d'honneur.

Quel nombre de femmes la loi accorde aux Princes.

Raison d'un usage singulier.

De quelle maniere les Courtisans Nègres abordent leur Roi.

Priere du Marbut.

Comment les Anglois étoient reçus du Roi de Kaffan.

MANDINGOS.

Grifgris. Ils s'avançoient vers lui , le chapeau sur la tête , & lui faisoient une petite reverence , en mettant la main sur l'estomach. Il les saluoit de même. Ensuite il leur rendoit la main , dans laquelle le Facteur Anglois mettoit la sienne. Ils la branloient tous deux un moment ; après quoi les Anglois s'assejoient près de lui , & la conference commençoit avec beaucoup de gravité. Dans ces occasions , l'Auteur faisoit présent à Sa Majesté & aux Officiers de l'Etat , de quelques flacons d'eau-de-vie. Il y joignoit quelquefois une bouteille de vin de Canarie. C'étoit lui qui commençoit par la santé du Roi. Le Monarque buvoit ensuite à tous ses Nobles , qui étoient rangés au long des murs de la salle ; & les flacons étoient sûrs de circuler jusqu'à ce qu'ils fussent tout-à-fait vuides , à moins que le Roi ne les fit revenir à lui & ne congédiât l'assemblée. C'est ce qui arrivoit assez souvent. Mais on ne pressoit jamais le Capitaine Anglois de boire un second coup ; & le premier même paroissoit exigé comme un essai pour la sûreté du Roi. Jobson remarqua que si la liqueur étoit excellente , ce Prince , qui s'en appercevoit fort bien en prenant sa tasse , y trempoit un de ses principaux Grifgris , avant que de la porter à sa bouche (98).

Seigneurs particuliers , & leurs droits.

Tous les Royaumes de la Gambra , ont quantité de Seigneurs particuliers , qui sont comme les Rois des Villes où ils font leur demeure. Leur principal droit est d'avoir en propriété tous les Palmiers & les *Siboas* qui croissent dans le Pays ; de sorte que sans leur permission personne n'ose en tirer le vin ni couper la moindre branche. Ils accordent cette liberté à quelques Habitans , en se réservant , dans la semaine , (99) deux jours de leur travail. Les Blancs mêmes sont obligés d'obtenir d'eux une permission formelle pour couper des feuilles de Siboa & de l'herbe , lorsqu'ils ont à couvrir quelque maison.

Cruelle maniere de faire des Esclaves.

On compte les richesses des Mandingos par le nombre de leurs Esclaves. Mais , depuis le dernier du Peuple jusqu'au Roi , ils peuvent tous passer pour de véritables Mandians. Du tems de Jobson , l'avidité des Princes étoit moins grande pour les marchandises. Toute leur passion étoit pour l'eau-de-vie. Ils en buvoient (1) jusqu'à tomber mort-yvres. Aujourd'hui l'intérêt ne les domine pas moins que l'ivrognerie. Il ne leur est pas difficile de fournir des Esclaves aux Européens. Leur méthode est d'envoyer une troupe de Gardes autour de quelque Village , avec ordre d'enlever le nombre d'Habitans dont ils ont besoin. On lie les mains derrière le dos à ces misérables victimes , pour les conduire droit aux Vaisseaux ; & lorsqu'ils y ont reçu la marque du Bâtiment , ils disparaissent pour jamais. On transporte ordinairement les enfans dans des sacs ; & l'on met un baillon aux hommes & aux femmes , de peur qu'en traversant les Villages , ils n'y répandissent l'alarme par leurs cris. Ce n'est pas dans les lieux voisins des Comptoirs qu'on exerce ces violences : l'intérêt des Princes n'est pas de les ruiner ; mais les Villes intérieures du Pays sont traitées sans ménagement. Il arrive quelquefois que les prisonniers s'échappent des mains de leurs gardes , & que rassemblant les Habitans par leurs cris , ils poursuivent ensemble les Ministres du Roi. S'ils peuvent les arrêter , leur vengeance est de les conduire à la Ville Royale. Le Roi ne manque jamais de défavouer leur commission ; mais pour ne rien perdre de ses

(98) *Ibid.* p. 60.

(99) Moore , p. 37.

(1) Jobson , *ubi sup.* p. 58.

esperances,

espérances, & sous prétexte de justice, il vend sur le champ les coupables pour l'esclavage. Ce que Jobson admire encore plus, c'est que si les Habitans arrêtés paroissent devant le Roi pour rendre témoignage contre leurs Ravisseurs, ils sont aussi vendus; comme si le malheur qu'ils ont souffert devenoit un droit sur leur liberté.

On assure que les revenus annuels du Roi de Barra peuvent monter à quatre mille écus, qu'il tire en forme de taxes, sur les Etrangers qui sont établis dans ses Etats. Les Portugais, véritables ou prétendus, payent cinquante écus par tête. Les Vaisseaux qui prennent leur cargaison dans les Ports, surtout les Bâtimens d'Interlope, lui donnent chacun cent barres de fer, outre des présens, qu'il règle à son gré; car s'il s'apperçoit qu'il n'ait rien à craindre de la force, il prend, il pille tout ce qu'il trouve de son goût (2).

On rapporte un usage singulier du Royaume de Baul. Lorsqu'il est question de délibérer sur quelque affaire d'importance, le Roi fait assembler son Conseil dans la plus épaisse forêt qui soit près de sa résidence. Là, on creuse dans la terre un grand trou, sur les bords duquel tous les Conseillers prennent séance; & la tête baissée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propose. Les sentimens se recueillent & les résolutions se prennent dans la même situation. Lorsque le Conseil est fini, on rebouche soigneusement le trou, de la même terre qu'on en a tirée, pour signifier que tous les discours qu'on y a tenus y demeurent ensevelis. Aussi la moindre indiscretion est-elle punie du dernier supplice. Cette méthode, pour assurer les secrets, rend les plus grands desseins (3) si impénétrables, qu'il n'y a jamais que l'exécution qui les fasse découvrir.

Chaque Ville a son Gouverneur, qui se nomme Alkade. Outre les fonctions qu'on a déjà rapportées, il règle le travail du Peuple. Il n'y a presque point de Ville qui n'ait deux champs communs. L'un pour le maiz, l'autre pour le riz. C'est aux hommes qu'appartient la culture du champ de bled, & celui du riz est le partage des femmes & des filles. Comme le travail est égal, l'Alkade prend soin de diviser également la moisson; & dans les cas extraordinaires, il ordonne des secours & des supplémens. Il est le Juge de tous les différends & de toutes les querelles. Enfin, dans le partage des opinions sur les intérêts publics, c'est la sienne qui réunit toutes les autres (4).

(2) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 350.

(4) Moore, p. 127.

(3) Barbot, p. 39.

MANDINGOS.

Revenus du Roi de Barra, & leur source.

Usage singulier du Royaume de Baul pour assurer le secret des Conseils.

## CHAPITRE XIII.

### *Usages communs des mêmes Pays de l'Afrique.*

**QUOIQUE** les usages dominans de tous les Nègres qui habitent cette partie de l'Afrique, ayent entr'eux tant de ressemblance, que la peinture d'une Nation convient à toutes les autres, on doit faire observer néanmoins que les remarques de Jobson regardent particulièrement les Mandingos; du moins s'il ne les a pas confondus avec les Jalofs, car ce dernier

Remarques préliminaires sur les Auteurs qu'on doit citer.

COULEUR DES  
NÈGRES.

nom ne paroît pas dans l'histoire de son Voyage. Celles de Jannequin, de le Maire & de Labat, ne concernent que les Jalofs, puisque ces trois Ecrivains se sont bornés aux Habitans du Sénégal & du Cap-Verd. Celles de Moore distinguent clairement les Mandingos & les Jalofs; mais s'il est cité dans les Observations suivantes, c'est presque toujours à l'occasion des Mandingos. Les autres Voyageurs, dont les Relations ont été publiées, n'ont pas fait un long séjour en Afrique. Cette raison peut servir d'excuse à l'incertitude & à la confusion de leurs Remarques.

Quelques réflexions sur la cause de la noirceur dans les Nègres.

Comme tous les Peuples de la division où l'on s'est ici renfermé sont noirs, à l'exception des Foulis, le sujet semble demander quelques (5) réflexions sur la cause de cette couleur. C'est le premier sujet d'étonnement qui se présente à l'esprit des Voyageurs lorsqu'ils arrivent pour la première fois sur cette Côte; & leur admiration s'étant communiquée aux Sçavans de l'Europe, on a vû naître, sur un sujet si fécond, des conjectures & des disputes sans nombre. En effet, la cause de ce Phénomène paroît d'autant plus obscure que les Mores, voisins des Nègres, sont blancs, ou du moins ne sont que bruns. Ils ont les cheveux longs & noirs; au lieu que ceux des Nègres sont non-seulement fort courts, mais ressemblent moins aux cheveux humains qu'à la laine des bêtes. Cette différence sera-t-elle attribuée au climat, lorsqu'on sçait par une longue expérience que les Blancs qui sont établis en Afrique, ne cessent pas de produire des enfans qui leur ressemblent, & que des Nègres transportés dans les Latitudes du Nord, n'ont jamais que des enfans noirs.

S'il est certain, comme on le croit généralement, que la race humaine est sortie de deux premiers Auteurs, la question sera quelle étoit leur couleur; car soit qu'ils fussent blancs, bruns, ou rougeâtres, comme le nom d'Adam le signifie, il paroît impossible qu'ils ayent pû produire des Nègres. Mêlez le blanc & le brun dans toutes les proportions imaginables, ce mélange ne produira jamais le noir.

Suppositions de quelques Auteurs.

Quelques Auteurs, embarrassés par une si grande opposition, ont eu recours aux imaginations les plus ridicules pour expliquer l'énigme. Les uns ont cru que la noirceur avoit été la marque imprimée à Caïn pour le faire reconnoître. D'autres l'ont regardée comme un effet de la malédiction prononcée par Cham contre son fils Canaan. Mais en supposant quelque apparence de vérité à ces chimères, comment l'effet du crime se seroit-il transmis à la postérité des coupables, si l'on ne suppose aussi que leurs femmes devinrent noires comme eux? Leurs descendans auroient été mulâtres; & si l'on veut qu'ils se fussent toujours mariés entr'eux, ils auroient produit à la fin une race blanche plutôt qu'une race de Nègres. L'impossibilité de donner plus de vrai-semblance à d'autres explications semble justifier ceux qui sans manquer de respect ni de foi pour les saintes Ecritures, ont cru que les Blancs & les Nègres doivent être sortis de différentes sources. Atkins embrasse ouvertement (6) cette opinion. Mais la difficulté est de sçavoir au fond si elle peut s'accorder avec le récit de Moyse, qui fait sortir nettement tous les Hommes d'une même souche. Labat, ne répand pas beaucoup de jour sur la question,

(5) On emploie ce terme pour marquer ce qui se trouve répandu dans tous les Livres.  
(6) Voyage de Guinée par Atkins, p. 39.

en nous apprenant (7) que suivant la tradition des Nègres, Noé avoit trois fils, l'un blanc, l'autre bazané, le troisième noir; & qu'ils eurent chacun une femme de leur couleur. Cette supposition expliqueroit fort bien pourquoi les trois postérités sont différentes; mais elle nous laisse dans le même embarras sur la différence des trois peres.

---

COULEUR DES  
NÈGRES.

Quelque parti qu'on prenne, il faut admettre que la différence des couleurs vient de celle des sens ou du tissu des réguemens du corps. Le Docteur *Pechlinz* prétend que la noirceur dans les Nègres ne vient pas de la peau même, mais de l'épiderme. Il s'appuye sur ses propres observations, qui se trouvent confirmées par celles de Riolan. Cependant l'Académie Royale des Sciences de Paris, croit avoir découvert que cette couleur n'est ni dans la peau ni dans la chair, & qu'elle est dans un petit réticule, composé de fibres extrêmement douces & délicates, qui se trouve placé entre l'épiderme & la peau: réticule, qui est blanc dans les Blancs & noir dans les Nègres. L'Académie avoue que ce réticule noir ne paroît pas à la plante des pieds d'un Nègre, ni à la paume de ses mains, & que ces deux parties sont blanches dans tous les Nègres. Mais la question n'est pas dans quelle partie la noirceur se trouve, ni si le réticule des Nègres est noir. Ce qu'on cherche, c'est la cause de la noirceur, & pourquoi ce réticule seroit noir dans les Nègres & blanc dans les Blancs.

Labat, sans prendre aucun parti, propose seulement quelques observations, qu'il a faites lui-même sur cette matiere, pendant qu'il demouroit aux Indes Occidentales (8).

I. Il assure que si les Nègres se brûlent par quelque accident, la peau qui leur renaît aux parties brûlées est tout-à-fait blanche. Que devient alors le réticule?

II. Que les Nègres, dans leurs maladies, perdent entièrement leur couleur, & deviennent pâles, à proportion de la violence & de la longueur du mal. On en a vû d'une telle pâleur, qu'à peine les distinguoit-on d'un Blanc de foible complexion.

III. Que le corps des Nègres, après leur mort, devient plus noir qu'il n'étoit pendant leur vie, quoiqu'il ait été fort pâle dans le cours de la maladie.

IV. Que les enfans des Nègres, en naissant, sont de la même couleur que ceux des Blancs, à l'exception des parties naturelles qu'ils ont noires, & d'un cercle noir à la racine des ongles.

V. Que dans l'Isle de *Bissao*, ou *Bissaux*, en Afrique, on a vû une Nègresse blanche, née de parens noirs (9), mariée à un Nègre de qui elle eut plusieurs enfans noirs.

Quelques-unes de ces Observations détruisant ce que les autres paroissent établir, on conçoit que Labat n'en a pû prendre droit de décider la question.

Revenons à notre récit.

L'habillement populaire, dans cette partie de l'Afrique, est fort simple, & presque le même pour toutes les Nations. Suivant Jobson, celui des hommes consiste dans une chemise & des hautes-chausses. La chemise est de coton bleu ou blanc. Elle tombe jusqu'aux genoux. Les manches en sont fort

---

HABILLE-  
MENT DES  
NÈGRES.

(7) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 268.

(9) Voyez ci-dessus l'article de Brue.

(8) *Ibid.* p. 260 & suiv.

HABILLEMENT DES NÈGRES.

larges ; mais ils les relevent sur leurs épaules , lorsqu'ils ont quelque usage à faire de leurs bras. Leurs hautes-chausses sont ramassées , comme un couffin , par derrière , & au long des cuisses. Ils ont les jambes nues. Pour chaussure , ils portent sous les pieds une semelle de cuir , boutonnée autour du gros orteil , & au-dessus du talon. Par dessus ces habits , ils ont la tête , les membres , & tout le corps chargés de grisgris. Ils portent communément une épée sur l'épaule. D'autres , une zagaye , longue de trois pieds , & d'autres un arc & des flèches. Mais ils ont tous un couteau , attaché au côté (10).

Les femmes n'ont , pour tout habillement , qu'un pagne ou une piece de coton , qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Toute la partie supérieure du corps est nue ; mais , pour l'ornement , elles se marquent & se peignent le dos de diverses couleurs. Quelquefois néanmoins , elles se passent (11) une autre piece de coton autour des épaules.

D'autres Voyageurs font la même peinture de l'habillement des Nègres , avec très-peu de différence. Le Maire dit que les pauvres n'ont qu'une piece de coton d'un demi pied de largeur , pour couvrir seulement leur nudité ; que cette piece est soutenue par une corde , qui leur sert de ceinture , & qu'ils la laissent pendre devant & derrière , comme un ornement dont ils se croient fort parés ; que la chemise (12) ou la robe de coton , qui est en usage parmi les gens de qualité , est de plusieurs couleurs , & de la forme d'une (13) robe de Cordelier , avec des manches fort longues & fort larges ; que n'étant pas pliée autour (14) du cou , elle n'a qu'un trou pour y passer la tête , comme les chemises des femmes en Europe ; qu'elle ne descend que vers le milieu des (15) cuisses ; que les hautes-chausses sont de la même étoffe , & tombent depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; mais qu'étant larges de cinq ou six aunes , elles ont l'air d'une juppe de femme , avec deux trous par le bas , pour y passer les jambes ; & que plus elles sont grandes , (16) plus elles font d'honneur à celui qui les porte. Barbot dit qu'elles se nomment Juba , & que l'étoffe en est épaisse. Les Nègres s'en servent particulièrement en hiver. Dans le tems de la chaleur , ils n'ont qu'une chemise de simple toile , avec un petit bonnet de cuir ou d'ozier , étroit en bas & large au sommet. Jannequin ajoute (17) qu'ils portent un couteau suspendu au cou , & leur zagaye sur l'épaule.

Suivant le même Ecrivain , leur bonnet , tel qu'on vient de le décrire , ressemble au capuchon d'un Jacobin. Le peuple marche pieds nus ; mais les personnes de qualité ont des sandales de cuir , de la forme de nos semelles de fouliers , attachées au gros orteil avec une courroie. Quoique leurs cheveux soient courts , ils les ornent assez agréablement de grisgris , de brins d'argent , de cuivre , de corail , &c. Ils ont aux oreilles des pendants d'étain , d'argent , & de cuivre. Ceux qui descendent d'une race servile , n'ont pas la liberté de porter leurs cheveux.

(10) Jobson , *ubi sup.* p. 49.

(11) *Ibid.* p. 55.

(12) Barbot dit que ces étoffes sont rayées de différentes couleurs.

(13) Jannequin dit , p. 36 , que la forme est celle d'un surplis de Diacre.

(14) Barbot dit que les unes sont plissées & que d'autres ne le sont pas.

(15) Barbot les fait descendre jusqu'aux talons.

(16) Le Maire , p. 84.

(17) Jannequin , p. 96.

Les femmes & les filles sont nues de la ceinture jusqu'à la tête, à moins que le froid ne les oblige de se couvrir. Le reste du corps est couvert d'un pagne, qui est de toile ou d'étoffe de coton, de la grandeur de nos serviettes d'Europe, & qui leur descend jusqu'au mollet. Elles se parent la tête de corail & d'autres bagatelles éclatantes, & leurs cheveux sont rangés avec assez d'art pour former une espèce de coiffure d'un demi pied de hauteur. Les plus hautes passent pour les plus belles. Les hommes & les femmes ont les jambes & les bras ornés de corail, d'or, & de verre, suivant leur rang & leur richesse. Mais jusqu'à l'âge d'onze ou douze ans, les garçons & les filles sont entièrement nuds (18).

Suivant Barbot, le peuple des deux sexes n'a qu'un mauvais lambeau d'étoffe pour se couvrir vers la ceinture. Quelques-uns l'attachent à leur ceinture avec un cordon de cuir, le laissant pendre par devant. D'autres joignent ensemble deux ou trois lambeaux de coton, qu'ils font passer sur leurs épaules & sous leurs bras, en ramenant les deux pointes par devant. Les enfans vont tout-à-fait nuds. Les femmes & les filles ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de la ceinture, & une autre pièce sur la tête en forme de voile. Elles relevent leurs cheveux, & les ornent de brins de corail, d'or & de verre. Quelques-unes portent une sorte de coiffe (19).

Moore observe que les deux sexes, mais sur-tout les femmes, prennent plaisir à porter un paquet de petites clefs à leur ceinture, par la seule vanité de passer pour riches (20).

A l'égard de la diète, Jobson nous apprend que le Peuple ne mange qu'une fois le jour, après le coucher du Soleil. Les alimens ordinaires des Nègres sont du riz ou quelque autre grain, & des racines. Les femmes prennent soin de faire bouillir le riz dans l'eau, & le présentent chaud à leurs maris. Leur vaisselle est une gourde. Ils prennent leurs mets avec les doigts, & se jettent le morceau dans la bouche. La plupart aiment mieux se borner à cette simple nourriture, que de se fatiguer à la chasse ou à la pêche. A la vérité ils élèvent de la volaille, & n'ignorent pas la manière de faire des chapons; mais ils en font des échanges pour des colliers de verre, du fer & d'autres marchandises qui leur conviennent. C'est une maxime bien établie parmi eux, que la tempérance dans l'usage des alimens & la régularité à manger après le tems de la chaleur servent beaucoup à la santé. Jobson, persuadé par leur exemple, conseille aux Anglois le même régime.

Les Nègres ne boivent ordinairement que de l'eau, quoiqu'ils usent quelquefois de vin de Palmier, & d'une sorte de bière, qu'ils appellent *Bullo*, composée des grains du Pays. Mais ils ont une passion si ardente pour les liqueurs fortes des Européens, qu'ils vendent jusqu'à leurs habits pour en acheter (21). L'exemple des hommes n'empêche pas que les femmes ne soient plus réservées, & ne les autorise pas même à toucher l'eau-de-vie de leurs lèvres, à l'exception de quelques favorites des Princes, que leur situation met au-dessus de l'usage. Le Maire dit que la boisson des Nègres est du vin de Palmier, & de l'eau, telle qu'ils la trouvent dans le premier (22) bour-

HABILLEMENT DES NÈGRES.

ALIMENS DES NÈGRES.

(18) Le Maire, p. 85.

(19) Jannequin, p. 96.

(20) Le Maire, p. 85.

(21) Barbot, p. 35.

(22) Moore, p. 116.

bier ; que leur diète est simple , & consiste principalement dans le fanglet & le kuskus , aliment composé de millet ; dans le lait de leurs Chèvres & de leurs Vaches , auquel ils joignent de la Volaille , du Poisson , & la chair des animaux qu'ils prennent quelquefois à la chasse ; qu'ils tuent rarement leurs Bestiaux , excepté à certains jours de fête (23) , & dans d'autres occasions extraordinaires.

Les femmes commencent dès la pointe du jour à faire leur fanglet , parce qu'il demande six heures de préparation. Cet ouvrage employe deux ou trois personnes. On le pile d'abord dans un mortier de bois. On le nettoie ensuite dans une espece de van , qui est fait de feuilles de Palmier ; après quoi il ne reste qu'à le faire bouillir avec du lait ou du beurre ; ou dans l'eau avec de la chair , & quelquefois avec du poisson sec.

(24) Le kuskus , qui est le meilleur aliment des Nègres , se nettoye & se bat d'abord avec beaucoup de foin. On le pâtrit dans l'eau pour en faire une pâte , qu'on divise en plusieurs petits pelotons. Ensuite on les met dans une passoire , sur un pot où l'on a fait cuire la viande pour leur en faire recevoir la vapeur. Ce ragoût est assez agréable , lorsqu'il est préparé avec foin , & qu'il n'y reste pas de fable ; ce qui arrive fort rarement.

Lorsque les Nègres vont à la guerre , ils prennent avec eux un petit sac , long d'un pied , & de la grosseur du bras , qu'ils remplissent de kuskus préparé. C'est l'office journalier des femmes. Les heures ordinaires de leurs repas sont le milieu du jour & le soir. Ils mangent mal proprement , couchés par terre , & sans autre secours pour prendre leurs alimens , que les doigts & les mains , qu'ils remplissent d'une maniere fort dégoûtante. Les Rois n'ont pas de meilleurs principes de civilité. Cependant ils mangent ordinairement seuls , ou du moins ils n'admettent à leur table que le grand (25) Marbut , & rarement les Seigneurs. Jamais ils n'accordent aux Blancs la permission de les voir manger ; ce que l'Auteur attribue à la confusion qu'ils ressentent eux-mêmes de leur grossiereté & de leur misere.

Dans le Peuple , tous les Nègres d'une même famille mangent ensemble. Leur premier mets est le kuskus. Ils passent ensuite à la chair , qu'ils déchirent avec les doigts ; & lorsqu'ils sont rassasiés , ils remettent dans le plat , pour une autre occasion , tout ce qui leur reste entre les mains. Mais ils ne se servent que de la main droite pour porter leurs morceaux à la bouche. L'autre main étant destinée au travail , ils regardent comme une indécence de s'en toucher la bouche ou le visage (26).

Jannequin fait une peinture fort bizarre de la maniere (27) dont ils se disposent pour leur repas. On couvre la terre d'une natte , qui leur sert de table. On y place le kuskus & les autres mets , dans des gourdes , ou des plats de bois. Chacun s'approche , & se couche de niveau avec la table. Les mains & les doigts commencent alors leur exercice. Tout est avidement déchiré ; & l'avidité étant la même à manger , ils se jettent les morceaux dans le gozier , plutôt qu'ils ne les portent à la bouche. Cependant il ajoute que les Grands mangent avec plus de propreté , & se font mieux servir. En général

(23) Jobson , *ubi sup.* p. 38. & suiv.

(24) *Ibid.* p. 61.

(25) Les Marbuts affectent alors de ne boire que de l'eau , mêlée de miel.

(26) Ils ont commencé à revenir de ces usages barbares.

(27) Jannequin , p. 87.

les Nègres ont l'estomach excellent ; il n'y a point d'animaux dont la chair les dégoûte ou les incommode. Ils ne la trouvent point à leur gré s'ils ne sont avertis par l'odeur , qu'elle est à demi pourrie. C'est dans cet état qu'ils mangent celle des Eléphants & des Crocodiles. Au contraire , ils ne tuent leurs bestiaux & leur volaille qu'au moment qu'il faut l'apprêter ; & comme ils ne la trouvent pas moins bonne dans cette fraîcheur , il y a beaucoup d'apparence qu'ils sont indifférens pour le goût , & que la seule raison qui leur fait manger la chair des Crocodiles & des Eléphants dans un autre état, c'est qu'étant fort dure , ils auroient peine à l'avaller lorsqu'elle est fraîche. Ils n'ont pas proprement de pain. Ils mangent leurs différentes sortes de grains cuits au lait ou à l'eau. Le plus grand usage qu'ils fassent du bled d'inde est lorsqu'il est verd. Ils le font rôtir sur le charbon dans les épics , & l'avallent comme des pois verts. Leur riz , ils l'employent ordinairement à faire du *Pileau* , suivant l'usage des Turcs. Enfin ils n'avoient ni l'usage du pain , ni celui de la pâtisserie ; mais en se familiarisant avec les Européens , leurs femmes ont appris d'eux l'art d'en faire , & le pratiquent aujourd'hui avec succès (28).

ALIMENS DES  
NEGRES.

## §. I.

*Mariages & Funérailles des Nègres.*

ON trouve beaucoup de variété dans les Voyageurs sur la forme du mariage des Nègres ; mais il faut l'attribuer moins à l'incertitude des témoignages , qu'à l'inconstance des usages mêmes , qui ne sont pas établis avec assez d'uniformité pour ne pas recevoir quantité de changemens & d'altérations. Jobson nous apprend que tout Nègre est en droit de contracter avec une fille qui est en âge d'être mariée , mais que ce n'est jamais sans la participation & même sans le consentement des parens , entre les mains desquels il doit déposer le douaire dont on est convenu. Le Roi , ou le principal Seigneur du Canton , tire aussi quelques droits pour la ratification du Traité. Alors , le mari accompagné de quelques amis de son âge , s'approche le soir , au clair de la Lune , de la maison de sa femme & cherche le moyen de l'enlever. Il y réussit toujours , malgré sa résistance & ses cris. Elle est secondée néanmoins par toutes les jeunes filles du (29) Village ou de la Ville. L'air retentit de leurs gémissemens. Mais comme c'est un simple usage , qui n'a rien de plus sérieux , que les efforts des jeunes gens , pour s'opposer au ravisseur , cette comédie se termine toujours par une heureuse chute de la jeune femme entre les bras de son mari. Elle demeure quelque tems enfermée dans sa maison ; & plusieurs mois après , elle ne sort jamais sans un voile , qui doit lui couvrir toute la tête , à l'exception d'un œil. Son douaire est réservé pour le cas où elle survivroit à son mari , parce que l'usage oblige les veuves , qui se remarient , (30) d'acheter un homme , comme elles ont été achetées pour leur premier mariage.

MARIAGES  
DES NEGRES.

Moore assure qu'un pere marie quelquefois sa fille aussi-tôt qu'elle est

(28) Labat , Vol. IV. p. 164. , Ben Salomon.

p. 32.

(30) Jobson , *ubi sup* p. 53 & 56.

(29) Voyez ci-dessus la Relation de Job

née , & que les parens ne peuvent jamais rompre cet engagement. La fille même n'est pas libre de prendre un autre mari sans le consentement du premier ; mais l'homme a la liberté de disposer autrement de lui-même. Les filles sont mariées généralement fort jeunes. Avant qu'elles ayent quitté la maison paternelle , le mari doit donner aux parens de sa femme deux Vaches , deux barres de fer , & deux cens noix de *Kola*. Le même Voyageur observe qu'en prenant sa femme , un mari est obligé de faire une fête à laquelle tous les Habitans du même lieu peuvent assister sans invitation. Elle dure trois ou quatre jours. Mais ceux qui s'y trouvent , sans être invités , doivent fournir aux frais , par les présens qu'ils font au mari. La jeune femme est portée de la maison de son pere à celle de son mari sur les épaules de plusieurs hommes , la tête & le visage couverts d'un voile , qu'elle doit garder jusqu'après la consommation du mariage (31).

Suivant Labat , lorsqu'un jeune Nègre du Sénégal a jetté les yeux (32) sur une maîtresse , il s'adresse au pere & à la mere pour solliciter leur consentement ; ou si la fille est orpheline , il fait sa demande aux plus proches parens. Comme les parties sont ordinairement d'accord avant que de s'assembler , le marché passé pour conclu lorsque l'Amant a fait au pere les présens établis par l'usage. Ils consistent dans quelques bestiaux , quelques étoffes de coton , des colliers de verre & de l'eau-de-vie. Ce devoir n'est pas plutôt rempli , que la jeune femme est conduite à son mari. Il lui offre la main , pour la recevoir dans sa maison ; mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau , du bois & les autres nécessités du ménage. Elle obéit respectueusement. Le mari se met à souper. Elle ne soupe qu'après lui ; & demeurant en silence , elle attend son ordre pour l'aller trouver au lit.

Le douaire , suivant un autre Voyageur (33) , consiste en quelques Veaux qui doivent être donnés au pere , & qui ne surpassent jamais le nombre de cinq. L'exécution de cette Loi faisant toute l'essence du mariage , le mari & la femme se mettent sur le champ au lit. Si la femme est garantie vierge , avantage fort rare dans ce Pays , on couvre le lit d'un drap de coton blanc , & les marques sanglantes de la virginité sont exposées aux yeux de l'assemblée. Ensuite on porte le drap en procession dans toute la Ville , au son des instrumens , qui font retentir les louanges de la jeune femme & ses plaisirs. Mais si la virginité ne se déclare pas par des preuves , le pere est obligé , sur la demande du mari , de reprendre sa fille & de rendre les Veaux. Cette disgrâce est rare , parce qu'on prend soin d'examiner la fille avant le mariage , & qu'elle n'est demandée qu'après une parfaite conviction. D'ailleurs le malheur d'une fille n'est jamais irréparable. Si elle ne peut demeurer femme de celui qui l'avoit épousée , elle devient la concubine d'une autre ; & le pere est toujours sûr de trouver des marchands qui la recherchent.

Jannequin rapporte qu'un mari reçoit sa femme nue des mains du pere , & qu'il se rend avec elle devant un Marbut , qui leur fait avaler un peu de sable , avec d'autres cérémonies , & qui leur ordonne de consommer le mariage dans la nuit suivante. La mariée se couche sur une peau de Bouc blanc. Si les marques de sa virginité ne paroissent pas le lendemain , le mari est

(31) Moore , p. 131.

(32) Afrique Occidentale , Vol. II. p. 299.

(33) Le Maire , p. 96.

(34) en droit de la répudier sur le champ. Jannequin ajoute que les jeunes Nègresses ont tant de réserve sur cet article, qu'elles perdroient plutôt la vie que de se laisser corrompre avant le mariage.

Les Nègres de la Gambia sont plus portés dans ces occasions à cacher (35) leur disgrâce qu'à la publier. Une fille, après avoir eu deux ou trois enfans, n'en passe pas moins pour vierge; ou du moins le mari paroît content de son sort, parce qu'il ne pourroit faire éclater ses plaintes sans causer un grand scandale. Barbot observe (36), qu'en Afrique comme en Europe, les goûts sont fort partagés sur ce qui rend une femme aimable. Les uns veulent des vierges. D'autres comptent pour rien cette qualité.

Tous les Voyageurs conviennent qu'un Nègre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir; mais qu'il n'y en a qu'une (37) qui jouisse des privilèges du mariage, & qui ne s'éloigne jamais du mari. Du tems de Jobson, les Anglois donnoient à ces véritables épouses le nom de *Handwifes*, c'est-à-dire, *Femmes de la main*, parce qu'ils les trouvoient sans cesse à côté de leurs maris. Elles sont dispensées de plusieurs travaux pénibles, qui sont le partage des autres. Cependant elles ne mangent ni avec leurs maris, ni dans leur présence. Jobson parle avec étonnement de la bonne intelligence qui regne entre toutes ces femmes. Elles se retirent le soir dans leurs cabanes. Elles y attendent l'ordre de leur mari commun; & le matin, elles vont le saluer à genoux, en mettant la main sur sa cuisse (38).

Moore assure que plusieurs Nègres ont jusqu'à cent femmes. Il connoissoit un assez gros Village, près de Bruko, qui n'étoit composé que des femmes, des enfans, & des Esclaves d'un seul homme (39).

Ce n'est pas sans raison que les Rois Nègres & les Grands, qui ont plusieurs maisons, tiennent leurs femmes séparées: comme ils changent souvent de résidence, ils ne trouveroient jamais une habitation prête à les recevoir avec une suite si nombreuse.

Quoique la condition des femmes soit égale par rapport au mari, c'est néanmoins la première mariée, du moins lorsqu'elle a des enfans, (40) qui passe pour la maîtresse, & qui conserve effectivement une certaine supériorité sur les autres. Barbot confirme cette remarque. Il ajoute même qu'un Roi, lorsqu'il commence à s'ennuyer de sa première femme, lui assigne des terres pour sa subsistance, des Esclaves, un logement convenable, & qu'il en choisit une autre pour occuper la même place à la tête de son Serrail (41).

Dans le cas de l'adultère, les deux coupables, suivant Jobson, sont vendus pour l'esclavage étranger, sans espérance d'être jamais rachetés. Cette punition est celle des plus grands crimes, car les supplices capitaux sont rares parmi les Nègres. On prend soin que ces Esclaves soient vendus aux Portugais, parce qu'on est sûr alors qu'ils seront transportés au-delà des Mers (42).

Barbot observe que la jalousie est une passion fort vive parmi les Nègres.

(34) Barbot dit un drap blanc, p. 35.

(35) Jannequin, p. 131.

(36) Moore, p. 132.

(37) Barbot, p. 135.

(38) A Cap de Monte, suivant Barbot, p. 117, la principale femme est nommée

*Tome III.*

*Makilmah.*

(39) Moore, p. 133.

(40) Afrique Occidentale, p. 30 & suiv.

(41) Barbot, p. 36.

(42) Jobson, *ubi sup.* p. 53.

S'ils surprennent une femme dans l'acte ouvert de l'infidélité, ils tuent l'adultère, & répudient la femme. Elle retourne chez ses parens, qui sont obligés de la recevoir, & de restituer les (43) présens du mari. Dans plusieurs Cantons néanmoins, ils poussent (44) l'indifférence jusqu'à souffrir qu'on couche avec leurs femmes. La femme de *Lali*, un des principaux Officiers du Damel, ayant donné sujet à son mari de soupçonner sa fidélité, il auroit pû se faire justice de ses propres mains; mais elle étoit d'une si haute naissance, que par considération pour sa famille, il prit le parti de porter ses plaintes au Roi. L'accusation fut trouvée juste, & le Damel vendit la coupable au Directeur François. Ses parens la racheterent secrètement; mais ils la firent aussi-tôt passer dans un autre Royaume (45).

Moore assure aussi que le mari d'une femme adultère est en droit de la vendre pour l'esclavage, ou de la chasser sans aucune indulgence, avec tous les enfans qu'il a d'elle. Entre les enfans, il est libre de retenir ceux qui sont assez grands pour lui rendre quelque service; & dans la suite il peut rappeler les autres, à mesure qu'ils deviennent capables de lui être utiles. Mais si la femme est enceinte dans le tems du crime, il est obligé, pour la vendre ou la répudier, d'attendre qu'elle soit délivrée (46).

Malgré la rigueur de ces loix, la plupart des Nègres se trouvent honorés que les Blancs de quelque distinction daignent coucher avec leurs femmes, leurs sœurs & leurs filles. Ils les offrent souvent aux principaux Officiers des Comptoirs. Le Maire, Jannequin, & d'autres Voyageurs (47) rendent là-dessus le même témoignage. Barbot ajoute seulement que c'est l'intérêt qui les rend si lâches, & qu'il n'y a rien de sacré qui les arrête, lorsqu'ils espèrent quelque profit (48).

Le Maire raconte que leurs femmes ont beaucoup d'inclination pour la galanterie, & qu'elles sont passionnées pour les caresses des Blancs. Cependant elles ont le cœur mercénaire, & toutes leurs (49) faveurs doivent être payées. Mais Barbot ajoute qu'elles se contentent d'un prix fort léger. Elles ont, dit-il, la taille belle, les yeux vifs, la couleur d'un noir fort brillant, & l'air extrêmement lascif. Cette passion, qu'elles déguisent peu pour le commerce des Blancs, trouble souvent la tranquillité des mariages (50).

Les travaux pénibles du ménage sont le partage des femmes. Non-seulement elles préparent les alimens & les liqueurs, mais elles sont chargées de la culture des grains & du tabac, de broyer le millet, de filer & de sécher le coton, de fabriquer les étoffes, de fournir la maison d'eau & de bois, de prendre soin des Bestiaux; enfin de tout ce qui appartient à l'autre sexe dans des Régions mieux policées. Elles ne mangent jamais avec leurs maris. Tandis que les hommes (51) passent le tems dans une conversation oisive, ce sont leurs femmes, qui veillent à les garantir des mouches, & qui leur servent la pipe & le tabac. Quoique cette subordination soit établie par un long usage, un mari (52) ne néglige rien pour l'entretenir. Moore l'attribue au *Mumbo*

(43) Barbot, *ibid.*(44) *Ibid.* p. 117.(45) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. p. 190.

(46) Moore, p. 133.

(47) Le Maire, p. 102.

(48) Jannequin, p. 99.

(49) Barbot, p. 36.

(50) Le Maire, p. 102.

(51) Barbot, p. 34.

(52) Jobson, *ubi sup.* p. 54.

*Jumbo*, épouvantail dont on donnera bien-tôt la description. Cet expédient, dit-il, étoit nécessaire dans un Pays où la pluralité des femmes semble demander qu'elles soient plus fœmifés. Il observe qu'un mari fatigué d'une femme, a toujours la liberté de s'en défaire, en perdant ce qu'il a donné pour son mariage; & qu'elle n'est pas moins libre de le quitter en lui restituant ce qu'elle a reçu. Mais si le Roi fait présent d'une femme à quelque Seigneur de sa Cour, il n'y a pas de prétexte qui autorise le mari à l'abandonner, quoique le Prince ait toujours droit de la reprendre (53).

Entre les Nègres Mahométans, il y a des degrés de parenté qui ôtent la liberté de se marier. Un homme ne peut épouser deux sœurs. Le Damel, qui avoit violé cette Loi, reçut en secret la censure & les reproches des Marbut (54).

La facilité des femmes à se délivrer de leur fruit dans l'accouchement, paroîtroit incroyable si elle n'étoit attestée par tous les Voyageurs. Elles ne jettent pas un cri; elles ne poussent pas même un soupir. Après le travail, elles se lavent long-tems. L'enfant est lavé avec le même soin. On l'enveloppe dans un pagne, sans aucun linge qui le ferre, dans l'opinion que cette contrainte n'est propre qu'à le rendre tortu ou difforme. Dès le douzième ou le quinzisième jour de sa naissance, la mere commence à le porter sur son dos, & ne le quitte jamais, (55) de quelque travail qu'elle soit occupée. On voit ordinairement sortir les femmes, le jour même, ou le lendemain de leur délivrance. L'enfant reçoit son nom un mois après qu'il est né, avec la cérémonie de lui raser la tête & de la froter d'huile (56), dans la présence de cinq ou six témoins. Les noms les plus communs sont pris des Mahométans. Ainsi les garçons s'appellent *Omar*, *Guiah*, *Dimbi*, *Maliel*, &c. & les filles, *Fatima*, *Alimata*, *Komba*, *Komegain*, *Warsel*, *Hengay*, &c. Chaque jour au matin, l'enfant est lavé dans l'eau froide, & (57) frotté d'huile de Palmier. Jusqu'au tems où la mere commence à le porter sur le dos, on le laisse ramper nud sur la terre, sans autre attention que celle de le nourrir. Ensuite il est enveloppé dans un pagne; & la mere s'en charge, pour ne le plus quitter un moment. On le lui attache entre les deux épaules, les jambes avancées sur le devant de chaque côté, sans que les exercices les plus violens lui fassent perdre cette situation (58).

Le même Auteur, & plusieurs autres, attribuent leurs nez plats & la forme de leur ventre à cette maniere de les porter, qui les expose à heurter le nez contre le dos de leur mere, lorsqu'elle se leve ou qu'elle se baisse; & qui leur fait avancer le ventre pour reculer la tête. Moore reconnoît qu'ils ne naissent point avec le nez plat; mais il prétend que si la mere aime les nez de cette forme, elle la donne à celui de son enfant (59), à force de le presser en le lavant. Le Maire n'a pas remarqué que les Nègres, en général, aiment les nez plats & les grosses lèvres. Au contraire, il assure qu'à l'exception de la couleur, leurs idées de beauté sont les mêmes qu'en France; c'est-à-dire, qu'ils aiment de grands yeux, une petite bouche, de belles lèvres, &

---

MARIAGES  
DES NEGRES.

---

ENFANS DES  
NEGRES.

(53) Afrique Occidentale. Vol. II. p. 301. & suiv.

(54) *Ibid.* p. 299.

(57) *Ibid.* Vol. II. p. 302.

(55) Moore, p. 57. & 133.

(58) Le Maire, p. 102.

(56) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 188.

(59) Moore, p. 131.

---

 ENFANS DES  
 NÈGRES.

un nez bien proportionné. On voit des Nègresses aussi bien faites, & d'une taille aussi fine que les plus belles femmes de l'Europe. Elles ont la peau extrêmement douce, & communément plus d'esprit que les hommes (60).

Leur tendresse est excessive pour leurs enfans. Elles ne leur épargnent aucun soin jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher seuls. Alors, sans relâcher rien de leur attention pour les nourrir & les élever, elles paroissent s'embarrasser peu de leur instruction. Ils se fortifient en croissant; & leur constitution devient si vigoureuse, qu'ils ne connoissent gueres d'autre maladie que la petite vérole. Mais comme ils sont élevés dans une oisiveté continuelle, ils deviennent si paresseux, que s'ils n'étoient pas pressés par la nécessité, ils ne prendroient pas la peine de cultiver leurs terres. Aussi leur travail ne surpasse-t-il gueres leurs besoins. Si leur Pays n'étoit extrêmement fertile, ils seroient exposés tous les ans à la famine, & forcés de se vendre à ceux qui leur offrieroient des alimens. Ils ont de l'aversion pour toutes sortes d'exercices, excepté la danse & la conversation, dont ils ne se lassent jamais (61).

Les jeunes filles affectent beaucoup de modestie & de réserve, sur-tout lorsqu'elles sont en compagnie. Mais prenez-les à part, vous les trouvez fort obligeantes, & disposées (62) à ne rien refuser, pour quelques brins de corail, ou pour un mouchoir de soie. Celles qui se croient de race Portugaise, & qui prétendent aussi à la qualité de Chrétiennes, sont plus réservées que les Mandingos; quoiqu'elles ne fassent pas scrupule de vivre sans la cérémonie du mariage avec un Blanc qui est capable de les entretenir. Une femme, après avoir mis au monde un enfant, demeure privée pendant trois ans du commerce de son mari, du moins si son fruit (63) vit aussi long-tems. Elle le sèvre alors, & reprend ses droits au lit conjugal. L'opinion commune du Pays, est que le lait des femmes s'altère par le commerce des hommes, & que les enfans en contractent de grandes maladies. Cependant l'Auteur doute que de vingt femmes, il y en ait une qui soit capable d'une si longue privation. Il en a vû soupçonner un grand nombre de manquer à la fidélité de leur état, par la seule raison que l'enfant qu'elles allaitoient, ne jouissoit pas d'une bonne santé (64).

---

 FUNÉRAILLES  
 DES NÈGRES.

Aussi-tôt qu'un Nègre a rendu le dernier soupir, sa famille donne avis de sa mort au voisinage, par des cris aigus & des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de la Cabane. Les cris des assistans se joignent à ceux de la famille. Mais pour les funérailles, chaque Canton a ses propres usages (65).

En général ils y apportent tous beaucoup de formalités & de cérémonies. Un Marbut lave le corps, & le couvre des meilleurs habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parens & les voisins viennent faire successivement leurs lamentations, & proposer au mort plusieurs questions ridicules. L'un lui demande s'il n'étoit pas content de vivre avec eux, & quel tort on lui a jamais fait; s'il n'étoit pas assez riche; s'il n'avoit pas d'assez belles femmes, &c. Ne recevant point de réponse, ils se retirent l'un après l'autre. après la mè-

(60) Le Maire, p. 132.

(61) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 303.

(62) Moore, p. 121.

(63) *Ibid.* p. 35.(64) *Ibid.* p. 133.

(65) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 77.

me cérémonie. D'un autre côté, les Guiriots chantent les louanges du mort (66).

FUNÉRAILLES  
DES NÈGRES.

L'usage général est de faire un *Folgar* (67) pour toute l'Assemblée. On tue quelques Veaux. On vend des Esclaves, pour acheter de l'eau-de-vie. Après la fête, on ôte le toit de la Cabane où le mort doit être enterré. C'est celle qui lui ser voit de demeure. On renouvelle les cris & les plaintes. Quatre personnes soutenant une pièce d'étoffe quarrée, qui cache le corps à la vue des assistans, le Marbut lui prononce quelques mots dans l'oreille, après quoi il est couvert de terre, & l'on replace le toit ou le dôme de la Maison, auquel on attache un morceau d'étoffe, de la couleur que les Parens aiment le plus. On plante ensuite un poteau, où l'on suspend l'arc, le carquois & la zagaye du mort. On met près de sa fosse un pot de kuskus & un pot d'eau, qui doivent lui servir pour la provision d'une année; car les Nègres s'imaginent que la mort n'ôte pas l'appétit. Dans plusieurs Cantons ils entourent la Cabane d'une haye d'épine ou d'un grand fossé, pour garantir le cadavre de l'approche des bêtes féroces. Le deuil & les lamentations durent huit jours après l'enterrement.

Si c'est un garçon qui meurt, l'éloge funébre est chanté par les femmes & les jeunes filles. Les jeunes gens du même âge courent dans toutes les rues de la Ville, le cimenter nud à la main, & font retentir le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent (68).

A la mort du Roi ou d'un Grand, on fixe un tems pour les cris; c'est ordinairement un mois ou quinze jours après le décès. Il s'assemble alors des légions de Nègres à la maison du mort. Tous les Habitans des lieux voisins y envoient des Vaches, du riz, avec quantité de Volaille qu'on distribue à tous les assistans, & l'on tient ainsi table ouverte pendant trois ou quatre jours. Les cris commencent au lever du Soleil & durent jusqu'au soir; après quoi l'on passe la nuit à danser, à chanter, au milieu de la bonne chère & des liqueurs, jusqu'au retour de la lumière.

Moore fut invité à l'enterrement d'un Seigneur du Pays, & nous en fait cette description. On creusa une fosse de six ou sept pieds de long, sur deux de large & trois de profondeur. Le corps y fut placé déceintement, dans un drap blanc de coton. Tous les assistans avoient la tête nue & leur bonnet à la main. Ensuite on mit en croix sur le corps quantité de batons fendus qui furent couverts de paille pour soutenir la terre; le trou fut rempli, & les assistans marcherent long-tems sur la terre, pour la raffermir (69). Ceux qui négligent d'entourer la sépulture, d'une haye d'épine ou d'un fossé, ont quelquefois le chagrin de trouver le corps dévoré un jour ou deux après l'enterrement. Dans d'autres endroits, ajoute (70) Moore, les cérémonies funébres durent sept ou huit jours; & si le mort est un garçon, tous les jeunes gens de son âge courent le cimenter à la main, comme s'ils le cherchoient encore.

Dans plusieurs Cantons, le corps est conduit à la sépulture par tous les Habitans du lieu, mais enterré nud dans une fosse qu'on bouche aussitôt

(66) *Ibid.*

(67) C'est-à-dire un Bal, ou une Fête.

(68) Le Maire, p. 97 & suiv.

(69) Moore, p. 129 & suiv.

(70) *Ibid.*

FUNÉRAILLES  
DES NÈGRES.

sans aucune autre formalité. On élève seulement sur la fosse, une hute ronde à peu près de la forme de nos glaciers.

Après la mort d'un Nègre, si le Roi n'a pris aucune mesure pour s'emparer de son bien, ce sont ses frères, ses sœurs, & les autres parens qui se mettent en possession de l'héritage, avec peu d'égard pour les enfans, lorsqu'ils ne sont point en âge de faire valoir leurs droits (71).

MUSIQUE DES  
NÈGRES.

Tous les Habitans de cette partie de l'Afrique sont passionnés pour la Musique & la Danse. Ils ont inventé plusieurs sortes d'instrumens, qui répondent à ceux de l'Europe, mais qui sont fort éloignés de la même perfection. Ils ont des Trompettes, des Tambours, des Epinettes, des Luths, des Flutes, des Flageolets, & jusqu'à des Orgues.

Les Nègres de Galam & de la Gambia, comme ceux de tous les Pays où l'on trouve des Eléphans, ont une sorte de Trompette, composée (72) d'une dent de cet animal; c'est-à-dire, d'une des dents intérieures, qu'ils polissent au-dedans comme au-dehors, pour la réduire à la grosseur convenable. Ils en ont de différentes grandeurs, qui produisent différens sons. Cependant ils n'en tirent qu'une sorte de bruit confus, qui a fort peu d'agrément.

Leurs Tambours sont des troncs d'arbre creusés, & couverts du côté de l'ouverture, d'une peau de Chèvre ou de Brebis, assez bien étendue. Quelquefois ils ne se servent que de leurs doigts pour battre; mais plus souvent ils employent deux bâtons à tête ronde de grosseur inégale, & d'un bois fort dur & fort pesant, tel que le pin ou l'ébène. La longueur & le diamètre des Tambours sont aussi différens, pour mettre de la variété dans les tons. On en voit de cinq pieds de long, & de vingt ou trente pieds (73) de diamètre. Mais en général, le son en est mort, & moins propre à réjouir les oreilles ou à réveiller le courage, qu'à causer de la tristesse & de la langueur. Cependant c'est leur instrument favori, & comme l'ame de toutes leurs fêtes (74).

Les Tambours des Mandingos sont longs d'une aune, sur environ vingt pouces de diamètre au sommet; mais ils diminuent vers le fond. Ils sont composés d'une seule pièce de bois & couverts d'une peau de Chevreau. Ils ne battent que d'une seule baguette (75) & de la main gauche. Jobson leur donne un autre petit Tambour, qu'ils tiennent sous le bras gauche, & sur lequel ils font agir les doigts de la même main, tandis qu'ils battent de la droite avec un bâton courbé. Le Nègre accompagne le son de cet instrument de celui de sa voix, ou plutôt de ses hurlemens. La figure du Musicien, relevée par quantité de grimaces, & le bruit d'une si étrange musique, forment ensemble (76) un horrible amusement.

Dans la plupart des Villes, les Nègres ont un grand instrument qui a quelque ressemblance avec leur Tambour, & qu'ils nomment *Tontong*. On ne le fait entendre qu'à l'approche de l'ennemi, ou dans les occasions extraordinaires, pour répandre l'alarme dans les Habitations voisines. Le bruit du tontong se communique jusqu'à six ou sept milles (77).

(71) Jobson, p. 70. & Labat, Vol. III. p. 75. & Barbot, p. 52.

(72) Les mêmes, *ibid.*

(73) Il est clair que c'est une erreur, & qu'il faut ici pouces au lieu de pieds.

(74) On a vu ci dessus qu'à Bissao, cet instrument s'appelle *Bontalon*.

(75) Labat, Vol. II. p. 229.

(76) Moore, p. 64.

(77) Jobson, p. 106.

Le plus commun des trois instrumens que Jobson vit sur la Gamba, est composé d'une grande gourde, qui en fait le ventre & d'un long cou, sans touches, avec cinq ou six cordes, & de petites clefs pour les monter. C'est le seul instrument de Musique que les Nègres touchent avec les doigts. Souvent ils l'accompagnent du petit Tambour qu'on a décrit. Sur les Côtes de la Mer, ils ont un instrument fort convenable pour la chambre d'un malade. C'est une sorte de Luth, composé d'une piece de bois creux (78) & couvert de cuir, avec deux ou trois cordes de crin. Il est orné de petites plaques de fer, & d'anneaux, comme les Tambours des Basques.

Les Flutes & les Flageolets des Nègres ne sont que des roseaux percés. Ils s'en servent comme les Sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire fort mal, & toujours sur les mêmes tons. Ils n'en tiroient pas d'autres de nos flûtes de l'Europe (79).

Mais leur principal instrument est celui qu'ils nomment *Balaso*, (80), que Jobson nomme *Ballard*. Il est élevé d'un pied au-dessus de la terre & creux par dessous. Du côté supérieur, il a sept petites clefs de bois rangées comme celles d'une Orgue, auxquelles sont attachées autant de cordes ou de fils d'archal de la grosseur d'un tuyau de plume, & de la longueur d'un pied, qui fait toute la largeur de l'instrument. A l'autre extrémité sont deux gourdes, suspendues comme deux bouteilles qui reçoivent & redoublent le son. Le Musicien est assis par terre vis-à-vis le centre du Balaso, & frappe les clefs avec deux batons d'un pied de longueur, au bout desquels est attachée une balle ronde, couverte d'étoffe, pour empêcher que le son n'ait trop d'éclat. Au long des bras, il a quelques anneaux de fer, d'où pendent quantité d'autres anneaux qui en soutiennent de plus petits, & d'autres pieces du même métal. Le mouvement que cette chaîne reçoit de l'exercice des bras, produit une espece de son musical, qui se joint à celui de l'instrument, & qui forme un retentissement commun dans les gourdes. Le bruit en doit être fort grand, puisque l'Auteur l'entendoit quelquefois d'un bon mille d'Angleterre (81).

Le Balaso, suivant cette description, doit être le même instrument que le Maire fait consister dans une rangée de cordes de différentes (82) grandeurs, étendues, dit-il, comme celles de l'Epinete. Il jugea qu'entre des mains capables de le toucher, il seroit fort harmonieux. Moore raconte qu'ayant été reçu à Nakkaway sur la Gamba, au son d'un Balaso, il lui trouva dans l'éloignement beaucoup de ressemblance avec l'Orgue. Mais la description qu'il en donne paroît un peu différente. Il étoit composé, dit-il, d'environ vingt pipes d'un bois fort dur & fort poli, dont la longueur & la grosseur alloient en diminuant. Elles étoient jointes ensemble avec de petites courroies d'un cuir fort mince, cordonnées autour de plusieurs petites verges de bois. Sous les pipes étoient attachées douze ou quinze calebasses de grosseur inégale, qui produisoient le même effet que le ventre d'un Clavecin. Les Nègres, ajoute Moore, frappent sur cet instrument avec deux baguettes, couvertes d'une peau fort mince de l'arbre qui se nomme Siboa, ou d'un cuir léger, pour adoucir le son (83).

(78) Le Maire, p. 83.

(79) Labar, Vol. II. p. 333.

(80) Moore écrit *Balafen*.

(81) Jobson, p. 106. &amp; suiv.

(82) Le Maire, p. 82.

(83) Moore, p. 119. Froger, p. 47.

Labat décrit aussi le même instrument avec quelques différences; ce qui vient peut-être de la différente forme qu'il a dans divers Cantons. Il observe que parmi les Foulis, le Balafo est composé de six batons de bois fort dur, de la largeur d'un pouce, & de quatre ou cinq lignes d'épaisseur. Le plus long l'est d'environ dix-huit pouces; & le plus court, de sept ou huit. Ils sont rangés sur une petite table, haute d'un pied, à laquelle ils sont attachés avec des courroyes d'un très-beau cuir, cordonnées autour de quelques petites verges, pour mettre quelque distance entre chaque baton. Dessous, on suspend plusieurs calebasses rondes, d'inégale grandeur; les plus grandes sont sous les plus grands batons, & les autres dans la même proportion. Cet instrument, dit l'Auteur, ressemble beaucoup à l'Orgue, & rend un son fort agréable. On joue comme sur le Tympanon, avec deux baguettes, dont le bout est revêtu de cuir pour adoucir le son (84). Ceux qui font profession de jouer du Balafo sont des Nègres d'un caractère singulier, & qui paroissent également faits pour la Poésie & pour la Musique. On les compareroit volontiers aux anciens Bardes des Isles Britanniques. Tous les Voyageurs François qui ont décrit le Pays des Jalofs & des Foulis, les ont nommés *Guiriots*. Jobson leur donne le nom de *Juddies*, qu'il rend en Anglois par (85) *Fidler*. Peut-être celui de *Guiriot* est-il en usage parmi les Jalofs, & celui de *Juddies* parmi les Mandingos.

Barbot dit que dans la langue des Nègres du Sénégal, *Guiriot* signifie *Bouffon*, & que le caractère de ceux qui sont distingués par ce nom répond assez à cette idée. Les Rois & les Seigneurs du Pays en ont toujours près d'eux un certain nombre, pour leur propre amusement & pour (86) celui des Etrangers qui paroissent à leur Cour. Jobson observe que tous les Princes & les Nègres de quelque distinction sur la Gambia, ne rendoient jamais de visite aux Anglois, sans être accompagnés de leurs *Juddies* ou de leur Musique. Il les compare aux Joueurs de Harpe Irlandois. Leur usage est de s'asseoir à terre, comme eux, un peu éloignés de la Compagnie. Ils accompagnent leurs instrumens de diverses chansons, dont le sujet ordinaire est l'antiquité, la Noblesse & les exploits de leur Prince. Ils en composent aussi sur les circonstances; & l'espoir du moindre présent leur faisoit faire souvent des impromptus à l'honneur des Anglois (87).

Quoique les Nègres n'ayent pas la moindre étincelle d'esprit, & qu'à peine ayent-ils les premières lueurs du sens commun, ils sont flattés qu'on leur attribue les plus brillantes qualités. L'office des *Guiriots* est de rendre ce service à leur vanité. Ils sont toujours chargés d'un Tambour, de quatre ou cinq pieds de longueur, qu'ils battent avec les mains ou deux petites baguettes. Ils ont aussi des Tambours à la Moresque, qui ont la forme de nos corbeilles d'Europe, & dont le dessus est traversé de plusieurs petites cordes qu'ils pincant d'une main, tandis qu'ils battent de l'autre (88).

Barbot dit que les *Guiriots* ont seuls le glorieux privilège de porter l'*O-lamba*, Tambour royal, d'une grandeur extraordinaire dans toutes ses dimensions; & qu'ils marchent à la guerre devant le Roi avec cet instrument.

(84) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 332.

(85) Violon ou Menestrier.

(86) Barbot, p. 55.

(87) Jobson, p. 107.

(88) Le Maire, p. 82.

Le Guiriot qui est honoré de ce fardeau le porte suspendu au cou, & bat avec deux petites baguettes, en y joignant le son de sa voix. Le même Auteur fait aussi la description de leurs Tambours morefques (89).

MUSIQUE DES  
NEGRES.

Les Nègres sont si sensibles aux éloges des Guiriots, qu'ils les payent fort libéralement. L'Auteur leur a vû pousser la reconnoissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits pour les donner à ces lâches flatteurs. Mais un Guiriot qui n'obtiendrait rien de ceux qu'il a loués, ne manqueroit pas de changer ses louanges en satyres, & d'aller publier dans les Villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux pour ceux qui ont trompé ses espérances; ce qui passe pour le dernier affront parmi les Nègres. On regarde comme un honneur extraordinaire d'être loué par le Guiriot du Roi. On ne croit pas le récompenser trop en lui donnant deux ou trois Veaux, & quelquefois la moitié de ce qu'on possède. Ils ne trouvoient pas, dit le Maire, les François si bien disposés à payer leurs complimens (90).

Les chansons & les discours ordinaires des Guiriots consistent à repeter cent fois; il est grand homme, il est grand Seigneur, il est riche, il est puissant, il est généreux, il a donné du *Sangara*, nom qu'ils donnent à l'eau-de-vie, & d'autres lieux communs de la même nature; avec des grimaces & des cris insupportables. Entre plusieurs expressions de cette sorte, qu'un Musicien Nègre adressoit à quelques François, il leur dit qu'ils étoient les Esclaves de la tête du Roi; & ce compliment fut regardé dans le Pays comme un trait merveilleux (91).

Les Guiriots acquèrent ainsi des richesses, qui les distinguent beaucoup du commun des Nègres. Leurs femmes sont souvent mieux parées en cristal & en pierres bleues que les Reines & les Princesses, Mais la plûpart (92) pousse à l'excès le dérèglement des mœurs. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'avec tant de passion pour la Musique, les Nègres méprisent les Guiriots jusqu'à leur refuser les honneurs communs de la sépulture. Au lieu de les enterrer, ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne sont pas long-tems à pourrir. Ils donnent pour raison de cette conduite, que les Guiriots vivent dans un commerce familier avec (93) le diable, qu'ils nomment *Horé*. Labat s'accorde fort bien ici avec Jobson. Il prétend (94) que la plûpart des Nègres, sur-tout ceux qui sont un peu distingués du Peuple, s'accordent à regarder les Musiciens comme infâmes, quoique le besoin qu'ils en ont pour leurs plaisirs les empêche d'en marquer cette opinion pendant leur vie; mais aussi-tôt qu'ils sont morts, le mépris public se déclare par l'obstacle qu'on met à leur sépulture. On ne permet pas même qu'ils soient jettés dans l'eau, parce qu'on s'imagine que leurs cadavres empoisonneroient la Riviere & les Poissons; comme c'est la même crainte pour les grains & les fruits, qui les fait exclure de l'enterrement ordinaire. Il ne paroît pas que les autres peuples de l'Afrique soient dans les mêmes principes sur la profession des Guiriots; car tandis que les Princes Jalofs se croiroient deshono-

(89) Barbot appelle l'*Olamba*, *Lonlambo*.

(90) Barbot, *ibid.*

(91) Barbot, *ubi sup.*

(92) Jobson, p. 107. & suiv.

(93) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 330.

(94) Jobson, *ubi sup.*

rés d'avoir touché quelque instrument, les Foulis se font gloire d'en manier habilement plusieurs (95).

La danse n'est pas moins chère aux Nègres que la Musique. Dans quelque lieu que le Balafon se fasse entendre, on est sûr de trouver un grand concours de Peuple, qui s'assemble pour danser nuit & jour, jusqu'à ce que le Musicien soit épuisé de fatigues. Les femmes ne se laissent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers & les genoux fort souples. Elles panchent la tête d'un air gracieux. Leurs mouvemens sont vifs & leurs attitudes agréables. Elles dansent ordinairement seules, & les assistans leur applaudissent en battant des mains par intervalles, comme pour soutenir la mesure. Les hommes dansent l'épée nue à la main, en la secouant & la faisant luire en l'air, avec d'autres galanteries dans le goût de leur Nation (96).

Mais, sans le secours du Balafon, toutes les femmes qui ont l'humeur vive & galante prennent plaisir à danser le soir, sur-tout (97) aux changemens de la Lune. Elles dansent en rond, en battant des mains, & chantent tout ce qui leur vient à l'esprit, sans sortir de leur première place; à l'exception de celles qui sont au milieu du cercle. Les plus jeunes qui se saisissent ordinairement de cette place, tiennent, en dansant, une main sur la tête, & l'autre sur le côté, jettent le corps en avant, & battent du pied contre terre. Leurs postures sont fort lascives, sur-tout lorsqu'un jeune homme danse avec elles. Dans ces bals fréquens, une calebasse ou un chaudron leur sert d'instrument de musique, car elles aiment beaucoup le bruit (98).

Elles paroissent charmées qu'un Blanc leur tienne compagnie à boire ou à danser. Mais si la liqueur vient de quelque Européen qu'elles ne connoissent point, elles ne boivent point sans défiance, & la crainte du poison leur fait demander qu'il boive le premier (99).

Un Directeur François ayant été invité au Folgar des Nègres, dans le Village de *Jean Barre*, à l'embouchure du Sénégal, trouva leurs attitudes immodestes. Cependant il fit réflexion qu'ils en pouvoient juger différemment. Après le bal, qui dura toute la nuit, le Directeur se retira. Mais à peine étoit-il endormi, qu'il fut réveillé par une sérénade qu'on lui donna sous sa fenêtre. Il fit distribuer de l'eau-de-vie aux Musiciens, pour les congédier. Cette libéralité, qu'ils prirent pour un encouragement, leur fit redoubler le bruit avec tant d'importunité, qu'il prit le parti d'abandonner le Village (1).

Dans une autre occasion, le même Directeur reçut une fête & un bal public d'un Prince Fouli. Tous les jeunes gens du Village & des lieux voisins s'y rendirent avec empressement, pour faire connoître à des Etrangers que leur Prince honoroit de son amitié, le plaisir qu'ils prennent à la danse & aux instrumens. Pendant que les jeunes gens des deux sexes s'employent à ces exercices, les plus âgés sont assis autour de la personne pour qui le Folgar est ordonné, & s'entretiennent avec beaucoup de décence & de gravité. On a déjà remarqué que la conversation est un amusement délicieux pour les Foulis (2).

(95) Barbot, p. 55. Labat, *ubi sup.*

(96) Jobson, p. 107.

(97) Le Maire, p. 102. & suiv.

(98) Le Maire, p. 102. & suiv.

(99) Moore, p. 120.

(1) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 277.

(2) *Ibid.* Vol. III. p. 217. & 57.

La Lutte est un autre de leurs exercices. Les combattans s'approchent l'un de l'autre avec des gestes & des postures fort ridicules. Comme ils sont nus, ils ont beaucoup de peine à se renverser, & leurs chûtes sont fort pèsantes. Dans ces occasions, il y en a toujours un qui fait l'office de Guiriot, & qui bat un tambour ou un chaudron pour animer les Athletes, tandis que les autres applaudissent à l'adresse & au courage.

---

LUTTE DES  
NEGRES.

Les exercices utiles des Nègres sont la Pêche & la Chasse. La plupart (3) de ceux qui habitent les bords des Rivieres font leur unique occupation de la pêche, & forment leurs enfans au même commerce. Ils ont des Canots ou de petites Barques, composées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuser, & dont les plus grandes contiennent dix ou douze hommes. Leur longueur est ordinairement de trente pieds, sur deux pieds & demi de largeur. Elles vont à rames & à voiles. Il n'est pas rare qu'un coup de vent les renverse; mais les Nègres sont si bons Nageurs qu'ils s'en allarment peu. Ils redressent aussi-tôt leur Canot avec les épaules, sans paroître plus embarrassés que s'ils n'avoient à se plaindre de rien. Une flèche n'est pas plus prompte que ces petites Barques. Il n'y a pas de Chaloupe de l'Europe qui puisse aller aussi vite.

---

PESCHE ET  
CHASSE.

Lorsque les Nègres vont à la pêche, ils sont ordinairement deux dans un Canot, & ne craignent pas de s'écarter jusqu'à six milles en Mer. Ils n'employent gueres que la ligne. Mais pour le gros poisson, ils se servent d'un dard de fer au bout d'un baton de la longueur d'une demie pique, & le tenant attaché avec une corde, ils n'ont pas de peine à le retirer après l'avoir lancé.

Ils font sécher le petit poisson, & mettent le grand en pieces. Mais comme ils ne le font jamais, il se corrompt ordinairement avant que d'être sec. C'est alors qu'ils le trouvent meilleur & plus délicat. Les Pêcheurs vendent ce poisson dans l'intérieur des terres, & pourroient en tirer un profit considérable, s'ils avoient moins de paresse à le transporter. Mais les Habitans & les Pêcheurs redoutant également le travail, il demeure quelquefois sur le rivage, jusqu'à ce qu'il soit entièrement corrompu (4).

Le nombre des Pêcheurs est fort grand à Rufisco, & dans d'autres lieux, sur les côtes voisines du Sénégal. Ils se mettent ordinairement trois dans une Almadie ou un Canot, avec deux petits mâts qui ont chacun deux voiles, & quelquefois trois à l'imitation des grands Vaisseaux. Si le tems n'est pas orangeux, ils se hazardent quelquefois quatre ou cinq lieues en mer. L'heure de leur départ est toujours le matin, avec le vent de terre. S'ils ont fini leur pêche, ils reviennent à midi avec le vent de mer. Lorsque le vent leur manque, ils se servent d'une sorte de pelle pointue, avec laquelle ils rament si vite, que la meilleure Pinnace auroit peine à les suivre.

Avec la ligne, ils ont des filets de leur propre invention, composés, comme leurs lignes, d'un fil d'écorce d'arbre. D'autres pêchent pendant la nuit, en tenant d'une main une longue piece d'un bois combustible qui leur donne assez de jour; & de l'autre, un dard, dont ils ne manquent gueres le poisson lorsqu'il s'approche naturellement de la lumiere. S'ils en trouvent de

(3) Le Maire, p. 103.

(4) Le Maire *ubi sup.*

PESCHE DES  
NEGRES.

fort gros, ils les attachent avec une ligne à l'arrière de leur Canot, & les amènent ainsi jusqu'au rivage (5).

Les Nègres de la Côte qui veulent pêcher dans le Sénégal, se joignent quelquefois au nombre de trente ou quarante, pour en aller demander la permission au Seigneur de la Rivière. Après l'avoir obtenue, ils passent huit ou dix jours sur l'une ou l'autre rive, d'où ils prennent toutes leurs mesures pour assurer le succès de leur entreprise. Leur méthode ordinaire (6) est de gagner, avec de grands filets, le milieu de la Rivière, les uns à gué, lorsqu'ils en trouvent le moyen, d'autres à la nage. Ensuite faisant un demi-cercle, qui embrasse une assez grande étendue, ils se rapprochent de la rive avec leurs filets, qu'ils tirent immédiatement à terre. Comme ils sont fort adroits à cet exercice, ils ne manquent gueres de faire une pêche abondante. Le droit du Seigneur est un vingtième de leur prise.

Ils ont une autre méthode pour la pêche du Cheval marin. L'expérience leur ayant appris que ce monstre amphibie aime beaucoup (7) le feu, ils en allument un grand à cent pas de la rive, & se cachent aux environs. Lorsqu'ils le voyent assez proche pour ne pouvoir leur échapper, ils le tuent à coups de flèches & de zagayas. En mourant, il jette un cri terrible. Sa chair est fort bonne, & l'on attribue à ses dents une vertu particulière (8).

Sur la Gambia, les Nègres ont une manière de pêcher qui leur est propre. Lorsque la Rivière est basse, les femmes s'y rendent en grand nombre, pour prendre une sorte de petits poissons qui ressemblent à la *Melette*. Au lieu de filets, elles ont un assez long panier, au fond duquel elles ont mis pour amorce un morceau de pâte. Elles le tiennent quelques momens dans l'eau, & l'en retirent si doucement qu'il ne s'en échappe rien. Les petits poissons qu'elles y trouvent, sont jetés aussi-tôt sur un endroit sec de la rive, où d'autres femmes les pilent dans un mortier de bois, pour en faire une pâte, qu'elles divisent en boules d'environ trois livres, & qui leur servent pendant toute l'année. Cette provision porte le nom qui lui convient le mieux; car les Nègres l'appellent dans leur langue, *Poisson puant*. C'est un de leurs mets les plus délicieux. Ils le mêlent (9) avec du riz & d'autres grains. L'Auteur rend témoignage qu'il en a quelquefois mangé de fort bon appétit (10).

CHASSE DES  
NEGRES.

Les Nègres de la Rivière de Gambia, du Sénégal, & du Cap-Verd, sont excellens tireurs, quoique la plupart n'ayent pas d'autres armes que leur arc & leurs flèches, qui leur servent à tuer des Cerfs, des Lièvres, des Pintades, des Perdrix (11) & d'autres sortes d'animaux. Ceux qui habitent plus loin dans les terres, ont beaucoup moins d'habileté pour cet exercice, & n'y prennent pas tant de plaisir. Un Facteur François (12) de l'Isle Saint Louis au Sénégal, eut un jour la curiosité d'aller avec eux à la chasse de l'Eléphant. Ils en trouverent un, qui fut percé de plus de deux cens coups de balles ou de flèches.

(5) Le Maire, p. 105. & Barbot, p. 41.

(6) *Ibidem*.

(7) Il y a ici quelque erreur; car on a vu sur d'autres témoignages que cet animal craint le feu. Ainsi c'est peut-être moins pour l'attirer hors de l'eau que les Nègres allument du feu, que pour le faire sortir des plantations, & le tuer lorsqu'il regagne la Rivière.

(8) Jannequin, p. 173.

(9) Ce mets ressemble beaucoup au *Dab-baba* de Guinée, qui est de la farine bouillie & mêlée d'un peu de hareng rouge.

(10) Moore, p. 159.

(11) Labar observe que les Nègres font peu la guerre aux Oiseaux, Vol. II. p. 324.

(12) Barbot, p. 40 & 48.

Il ne laissa pas de s'échapper; mais le jour suivant, il fut trouvé mort à cent pas du même lieu où il avoit été tiré. Les Nègres du Sénégal se joignent pour la chasse, au nombre de soixante, armés chacun de six petites flèches & d'une grande. Lorsqu'ils ont découvert la trace d'un Eléphant, ils s'arrêtent pour l'attendre; & le bruit qu'il fait en brisant les branches le fait bien-tôt reconnoître. Alors ils se mettent à le suivre, en lui déchargeant continuellement leurs flèches, jusqu'à ce que la perte de son sang leur fasse juger qu'il est fort affoibli. Ils s'en apperçoivent aussi à la foiblesse de ses efforts contre les obstacles qu'il trouve à sa fuite. Quelquefois l'animal s'échappe malgré toutes ses blessures; mais c'est ordinairement pour mourir quelques jours après, dans le lieu où ses forces l'abandonnent. C'est à ces accidens qu'il faut attribuer la rencontre qu'on fait souvent dans les Forêts de plusieurs dents d'Eléphant. La chair est dévorée par d'autres bêtes, les os tombent en pourriture, & les dents sont les dernières parties qui résistent. Cependant comme elles ne peuvent être long-tems exposées aux injures de l'air (13) sans s'altérer beaucoup, elles perdent quelque chose de leur prix.

Après l'idée qu'on a dû prendre de l'indolence naturelle des Nègres, on ne s'attendra pas à leur trouver beaucoup d'ardeur & d'habileté pour les Arts. Ils n'ont pas d'autres Ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie, tels que des Forgerons, des Tisserands & des Potiers de terre. Le métier de Forgeron, qu'ils appellent *Ferraro*, est le principal, parce qu'il est le plus indispensable. Ils s'embarassent peu de chercher dans la terre d'autre fer que celui qui leur est apporté. Le fer de l'Europe leur sert à fabriquer de courtes épées, & les têtes de leurs zagayes & de leurs dards. Ils en forment aussi la pointe barbelue de leurs flèches empoisonnées. L'ouvrage est assez propre dans la plûpart de ces armes. Mais la plus grande utilité qu'ils tirent du fer est pour l'agriculture. Ils en composent une sorte de pelle, avec laquelle ils gratent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Jobson employa un de ces Forgerons Nègres, pour briser une barre de fer en plusieurs parties de commerce. Le Nègre apporta toute sa boutique sur la rive. Elle consistoit dans une paire de soufflets & une petite enclume, qu'il enfonça dans la terre, sous un arbre fort touffu. Il fit un trou pour y placer ses soufflets, en faisant passer les tuyaux dans un autre trou voisin, qui étoit destiné à contenir le charbon. Un petit Nègre ne cessoit pas de souffler. Le fer fut coupé suivant les ordres de Jobson. Mais il avertit qu'il ne faut pas perdre le Forgeron de vue, si l'on ne veut pas qu'il dérobe une partie de la matière.

Les barres de fer sont une des principales marchandises qui servent au Commerce de la Gambra. La meilleure manière de les couper est toujours en long; car tout ce qui a moins de douze pouces ne se vend point jusqu'à Barrakonda. Plus loin, les Nègres se contentent de huit pouces, & prennent les barres de cette longueur au même prix que celles de douze. Les Anglois y gagnoient autrefois jusqu'à mille pour cent (14).

Le Maire assure que les Forgerons Nègres font des couteaux, des fers pour les Esclaves, des anneaux d'or, d'argent, de fer & de cuivre, des garnitures de couteaux & de sabre, & des étuis pour les grisgris. Ils font aussi les

---

CHASSE DES  
NÈGRES.

---

COMMERCE,  
MANUFACTURES ET EDIFICES DES NÈGRES.

(13) Jobson, p. 119.

(14) *Golden Trade* de Jobson, p. 119. & suiv.  
Z 11j

poignées de fabres & les bouts de fourreaux, de l'un ou l'autre de ces métaux. Leurs Chevaux n'étant pas ferrés, ils n'ont pas besoin de Maréchaux. Le même Auteur ajoute qu'ils font si peu de feu dans leurs forges, qu'à peine y pourroit-on faire cuire un œuf. Leurs soufflets sont deux peaux, qu'ils pressent, & qui ressemblent à deux vessies enflées dont on feroit sortir le vent. Leur enclume a beaucoup de ressemblance avec la pierre que les Faucheurs employent pour aiguïser leur faux. Elle s'enfoncé dans la terre (15) lorsqu'ils frappent dessus; de sorte qu'après deux ou trois coups ils sont obligés de la retirer, & cette manœuvre prend la moitié de leur tems.

Suivant l'Auteur de l'Afrique Occidentale, les Nègres comprennent sous le nom de Forgeron ou de *Ferraro*, les Orfèvres, les Maréchaux, les Coureliers, & les Chaudronniers, en un mot tous les Artisans qui manient l'enclume & le marteau. Les Forgerons n'ont pas d'ateliers qui méritent le nom de boutiques ni de forges. Ils portent avec eux leurs ustenciles, & se mettent sous le premier arbre pour y travailler. Ils n'ont pas d'autres instrumens qu'une petite enclume, une peau de Bouc qui leur sert de soufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles, & deux ou trois limes. Leur indolence paroît jusqu'au milieu du travail; car ils sont assis, ils fument, ils s'entretiennent avec le premier venu. Comme leur enclume n'a que le pied en terre ou dans la sable, sans aucun secours pour la fixer, quelques coups la renversent, & le tems se perd à la redresser. Ordinairement ils sont trois au travail d'une même forge. L'unique occupation de l'un est de souffler continuellement. Leurs soufflets sont composés d'une peau de Bouc coupée en deux, ou de deux peaux jointes ensemble, avec un passage à l'extrémité pour le tuyau. Ils n'employent que du bois, (16) faute de charbon. Le Nègre dont l'emploi est de souffler, se tient assis derrière les soufflets, & les presse alternativement du coude & des genoux. Les deux autres sont assis de leur côté avec l'enclume au milieu d'eux, & frappent aussi négligemment sur le métal que s'ils apprehendoient de le blesser. Ils ne laissent pas de forger d'assez jolis ouvrages en or & en argent, sur-tout des *Manilles* de diverses figures, qui servent d'ornement à la coëffure des femmes, à leurs colliers & à leurs bracelets. Ils font aussi des couteaux, des haches, des crocs, des pelles, des scies, des poignées de fabres, de petites plaques pour l'ornement de leurs fourreaux & de leurs étuis, & quantité d'autres petits ouvrages de fer auxquels ils donnent une aussi bonne trempe que les Européens. Ainsi l'on ne peut douter qu'ils n'acquissent plus d'habileté s'ils avoient moins de paresse avec un peu d'instruction. Ils forgent encore l'espèce de rames ou de bèches, (17) avec lesquelles ils cultivent la terre.

Après le Forgeron, leur principal Artisan est le *Sepatero*, qui fait les griffris, c'est-à-dire, de petites boëtes ou de petits étuis où les Nègres renferment certains charmes écrits sur du papier par les Marbutis. Ces étuis sont de cuir, en différentes formes, & passeroient dans tous les Pays du monde pour un ouvrage curieux. Les mêmes Ouvriers font des selles & des brides. Celles-ci, suivant le même Auteur, sont aussi bien taillées que les brides d'Angleterre; d'où l'on doit conclure qu'ils ont l'art de préparer le cuir :

(15) Le Maire, p. 99. &amp; suiv.

charbon; *Charcoal*.

(16) Jobson a dit ci-dessus qu'ils ont du .. (17) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 304.

mais ils ne l'exercent que sur les peaux de Boucs & de Daims, qu'ils savent teindre aussi de différentes couleurs. Ils n'ont jamais pu parvenir à préparer les grandes peaux. Les plus ingénieux & les plus entendus s'imaginent, en maniant le drap d'Angleterre, qu'il est composé de leur cuir, mais qu'on se garde soigneusement de le travailler en leur présence, de peur qu'ils n'apprennent les secrets de l'Europe. Ils disent la même chose du papier, & de quantité (18) d'autres marchandises, qu'ils croient faites de leurs dents d'Eléphants. Moore assure qu'outre les selles, les brides, & les étuis pour les grisgris, ils font des fourreaux d'épée, des sandales, des boucliers, des carquois, avec beaucoup de propreté; que leurs selles sont couvertes de beau maroquin rouge, relevé de plaques d'argent; qu'elles ont des étriers fort courts & qu'elles sont sans croupière (19).

Le troisième métier, suivant Jobson, consiste à préparer la terre, pour faire les murs des Edifices, & des Vases de différentes sortes, à l'usage de la cuisine. Pour tous les autres besoins ils employent des Calebasses; excepté néanmoins pour leurs pipes, qui sont aussi de terre, & d'une forme assez agréable. Ils y apportent d'autant plus de soin que c'est un instrument d'usage continu, sans lequel on ne voit gueres paroître aucun Nègre de l'un ou de l'autre sexe. La partie de terre, qui est la tête, peut contenir (20) une demie once de tabac. La longueur du cou est de deux doigts. On y insère un roseau, qui a quelquefois plus d'une aune de long, & qui est le canal de la fumée.

Le Maire veut que les Nègres ne fassent qu'une sorte de poterie qui leur sert de marmites, & que le tuyau de leurs pipes soit une pièce de bois creusé, qui tient à la tête (21).

Labat prétend que la profession de Potier est le second art des Nègres. Quoique la plupart fassent des pots pour leur propre usage, il y en a peu qui s'érigent en Ouvriers publics, & qui aient l'art d'en faire proprement pour les mettre en vente. Toute leur Vaiselle de terre est ronde, avec une ouverture fort étroite. Cette forme ne permet pas qu'elle se fournisse sur son fond. Elle est très-fragile, parce qu'ils n'ont pas de four pour la cuire. Leurs chefs-d'œuvres sont les têtes de leurs pipes.

Jobson ne donne que ces trois métiers aux Nègres. Mais Labat y joint les Tisserands, & les regarde comme les premiers Artisans du Pays. Il met dans cette profession les femmes & les filles, qui filent le coton, qui le travaillent avec beaucoup d'adresse, qui le teignent en bleu ou en noir, ou qui lui laissent sa blancheur naturelle. Leur art se borne à ces trois couleurs. Elles ne peuvent donner à leurs (22) pièces plus de cinq ou six pouces de largeur. La longueur est depuis deux aunes jusqu'à quatre. Mais elles savent les coudre ensemble, pour les rendre aussi longues & aussi larges qu'on le desire. On les coupe rarement. Les femmes se passent autour de la ceinture une pièce de la grandeur qui leur convient, & l'arrangent de manière qu'il en tombe devant elles une partie, qui leur sert de juppe & de bas. Elles en roulent une autre pièce autour du corps & des épaules, & l'extrémité se jette sur la tête. Rien

ARTS ET MÉTIERS DES NÈGRES.

(18) Jobson, p. 122.

(21) Le Maire, p. 100.

(19) Moore, p. 214. & Barbot, p. 42.

(22) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 333.

(20) Jobson, p. 122.

n'est si commode que cet habillement, par la facilité qu'on a sans cesse à se vêtir & se dépouiller (23).

Moore ne s'accorde pas ici tout-à-fait avec Labat. Les Jalofs, suivant ce Voyageur Anglois, font les plus belles étoffes du Pays. Leurs pieces sont généralement longues de vingt-sept aunes, & n'ont jamais plus de neuf pouces de largeur. Ils les coupent de la longueur qui convient à leurs besoins; & pour les élargir, ils sçavent les coudre ensemble avec beaucoup de propreté. Les femmes n'emploient que la main pour nettoyer le coton qui sort de sa coque. Elles le filent avec le rouet & la quenouille. Leur maniere de le travailler est si simple, qu'elles ne connoissent pas d'autre instrument que la navette. Elles font des garnitures entieres, c'est-à-dire, tout ce qui est nécessaire à l'habillement d'un homme ou d'une femme; par exemple, une piece d'environ trois aunes de long sur une aune & demie de largeur, pour couvrir les épaules & le corps, & une autre piece à peu près de la même grandeur, qui sert depuis la ceinture jusqu'en bas. Ainsi deux pieces forment tout l'habillement d'un Nègre, & peuvent servir également aux hommes & aux femmes, parce que la différence ne consiste que dans la maniere de les porter. Moore vit deux de ces pieces si bien travaillées & d'une si belle teinture, qu'elles furent évaluées à trente livres sterling. Les couleurs sont le bleu & le jaune; pour la premiere, les Jalofs employent l'indigo, & pour l'autre différentes écorces d'arbre. Moore ne leur a jamais vu de couleur rouge (24).

Barbot dit que les Tisserands Nègres feroient de fort bonnes étoffes s'ils avoient de plus grands métiers; mais que les ayant trop petits (25) ils ne peuvent donner à leurs pieces que sept ou huit pouces de largeur.

A l'égard des commodités qui n'entrent pas dans le Commerce, Jobson dit que les Nègres n'ont pas d'autre Ouvrier que leurs propres mains. Les nattes sont entr'eux d'un usage général. Elles sont l'ouvrage des femmes. C'est sur leurs nattes que les Nègres passent la moitié de leur vie, qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils se reposent & qu'ils dorment. Au marché (26) de Manfegar, Jobson remarque qu'au lieu d'argent, dont les Nègres sont mal pourvus, c'étoient des Nattes qui passoient pour la monnoie courante. Ainsi, pour s'informer du prix d'une chose (27) on demandoit combien elle valoit de nattes. Le Maire raconte que les Nègres tiennent des marchés, mais que les commodités qu'ils y étalent sont de très-petite valeur, & qu'ils viennent quelquefois de six ou sept lieues pour apporter un peu de coton, quelques légumes, tels que des pois & de la vesse, des plats de bois & des nattes. Un jour il vit une femme, qui étoit venue de six lieues avec une seule barre de fer d'un demi-pied de long. Cependant il arrive aussi quelquefois que les Nègres paroissent au marché avec des anneaux d'or, & des grains du même métal, qu'ils appellent *Jungarets*, pour les pendans d'oreilles & les colliers; mais en si petit nombre qu'on n'en voit jamais pour la valeur de cinq ou six pistoles (28).

(23) Ils nomment la meilleure espece, *Pagnes sakez*.

(24) Labat, *ubi sup.* p. 188.

(25) Moore, p. 72. & Barbot, p. 41.

(26) Voyez ci-dessus, Chapitre II. de ce Livre.

(27) Jobson, p. 122.

(28) Le Maire, p. 105.

Autrefois le Commerce des marchés se faisoit par des échanges, mais depuis l'établissement des Européens, les Nègres employent de la raffade, c'est-à-dire, des colliers & des grains de verre, ou de petites barres de fer. Leurs marchés se tiennent à l'extrémité des Villages; & les plus riches marchandises qu'ils y présentent, sont des dents d'Eléphants, des cuirs de Vaches, & des Esclaves. La Compagnie paye les esclaves avec du fer, des liqueurs fortes, de la raffade, de la toile des Indes & du corail, sur quoi les Marchands de l'Europe & de l'Afrique font également des profits considérables (29).

Comme l'ambition n'est point une passion connue des Nègres, ils ne prennent aucun soin d'embellir leurs Villes, ni de bâtir des Châteaux & des Maisons de plaisir. D'ailleurs les matériaux leur manquent autant que l'industrie. Ils passent leur vie dans des Villes ou des Villages, où leurs idées ne se tournent jamais à l'ornement. La plupart de leurs Villes sont rondes dans leur forme, & leurs maisons sont composées d'une sorte de terre rougeâtre, qui s'endurcit beaucoup par l'usage. Le Pays est rempli de cette terre, qui seroit d'excellentes briques si elle étoit bien travaillée. On voit des cabanes entièrement bâties de roseaux, comme toutes les autres en sont couvertes. Leur forme est généralement ronde, parce qu'ils la croient plus capable de résister aux orages & aux playes. Toutes les Villes & les Villages sont environnés d'une ou deux hayes de roseaux, de la hauteur de six pieds, pour servir de rempart contre les Bêtes féroces; ce qui n'empêche pas que les Habitans ne soient quelquefois obligés d'allumer des feux, & de battre leurs tambours en poussant de grands cris, pour chasser des ennemis si dangereux.

Mais les grandes Villes, sur-tout celles qui servent de résidence aux Rois & aux Princes, sont ordinairement mieux fortifiées. Les Nègres assurent qu'elles sont en (30) grand nombre dans l'intérieur des terres. Le même Auteur en donne un exemple dans la description de Kassa, qu'on a déjà lûe dans son Journal.

On ne peut donner une idée plus juste des cabanes des Nègres, qu'en les comparant pour la forme à nos Pigeonniers, ou aux Ruches des Abeilles. Comme elles sont sans fenêtres, le jour n'y trouve d'entrée que par la porte. Elle est ronde, & si basse, qu'on n'y peut entrer qu'à genoux; & n'étant guères plus large à proportion, un homme d'une grosseur commune n'y peut passer sans se contraindre beaucoup. Les murs des personnes un peu distinguées sont blanchis d'une teinture de chaux, & seroient assez propres, si la fumée continuelle qui les noircit, & l'odeur insupportable de suie & de tabac, n'en rendoit le séjour affreux (31).

Elles ont ordinairement (32) quatre pas de diametre, suivant le Maire, qui s'accorde d'ailleurs avec la description précédente. Moore leur donne généralement quatorze ou quinze aunes de circonference, & remarque que la porte au lieu de tourner sur des gonds, se glisse dans l'intérieur du mur (33).

Les Mandingos ont l'usage de bâtir leurs maisons l'une contre l'autre; ce qui devient l'occasion d'une infinité d'incendies. Si vous leur demandez pourquoi ils n'y mettent pas plus de distance, ils répondent que c'étoit la

(29) Le Maire, *ibid.*(30) Labar, *ubi sup.* Vol. II. p. 311.

(31) Le Maire, p. 33.

(32) Moore, p. 76. &amp; 109.

(33) Barbot, p. 37.

méthode de leurs ancêtres, qui étoient plus sages qu'eux, & qu'ils imitent leur exemple (34).

Suivant Barbot, les huttes des (35) Nègres se nomment *Kombets*. Chaque maison en a plus ou moins, suivant le rang ou les richesses de ses Habitans. La plupart en ont cinq ou six, qui peuvent être regardés comme des chambres ou des Pavillons, renfermés dans un même enclos. Un Kombet est distribué en plusieurs parties, dont l'une sert de cuisine, l'autre de salle à manger, une autre de chambre de lit, avec des ouvertures pour la communication. Les maisons des Seigneurs, suivant le Maire, ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons. Celle des Rois n'en a pas moins de cent, mais couverts de paille comme les plus pauvres. Le commun des Nègres en a deux ou trois. L'enclos des personnes de qualité est une palissade ou d'épines ou de roseaux, soutenue de distance en distance par des piliers. Leurs Kombets communiquent de l'un à l'autre, par des routes, qui s'entrelacent en forme de labyrinthe. Dans l'intérieur de l'enclos il se trouve ordinairement de fort beaux arbres, mais sans ordre, & dispersés comme au hasard; à moins que la maison, comme celles de plusieurs Princes, n'ait été bâtie exprès dans le voisinage de quelque petit bois, dont une partie se trouve renfermée dans l'enclos (36).

Le Palais du Damel, ou du Roi de Kayor, est distingué par sa magnificence. Avant la première porte de l'enclos on trouve une grande & belle place, pour exercer ses chevaux, quoiqu'il n'en ait pas plus de dix ou douze. Au long de l'enclos, les Seigneurs ont des huttes, qui composent comme l'avant-garde de celles du Roi. Une longue allée de calebassiers conduit de la première place au Palais. Des deux côtés de cette avenue, sont les logemens des Officiers & des principaux Domestiques du Roi, entourés chacun d'une palissade; ce qui forme beaucoup de détours avant qu'on arrive à son appartement. Mais le respect seul empêche les Sujets d'en approcher. Toutes les femmes ont aussi des Kombets particuliers, où elles ont cinq ou six Esclaves pour les servir. Il voit celle chez qui son caprice le porte, sans autre règle que ses desirs. Les autres n'en témoignent jamais de jalousie. Cependant il y en a toujours une (37) qui est traitée en favorite; & lorsqu'il en est fatigué, il l'envoie dans quelque Village, en lui assignant les fonds nécessaires pour son entretien. Sa place est aussitôt remplie. De trente femmes que ce Prince entretient, il en avoit envoyé successivement la moitié dans ces demeures étrangères (38).

Jobson décrivant le Palais du Roi de Kaffan, observe qu'il est situé au centre de la Ville avec les maisons de ses femmes. On y entre par une cour des Gardes, & par une salle ouverte, où son fauteuil d'Etat paroît constamment, avec ses Tambours suspendus à côté; seule musique martiale que l'Auteur ait vûe dans cette Nation. Mais on en fait usage toutes les nuits; car les Habitans du lieu n'ont pas plutôt soupé, qu'ils se rendent dans la première cour du Palais, pour y danser toute la nuit à la lumière de plusieurs grands feux. Ce divertissement sert tout à la fois à leur faire passer le tems, qui leur

(34) Moore, p. 109.

(35) Barbot, p. 37.

(36) Labat, Vol. III. p. 251.

(37) Le Maire, p. 88.

(38) Le Maire, p. 88. &amp; suiv.

paroit toujours fort long, & à chasser, par le bruit, les Lions & les autres bêtes farouches (39).

Quelques Nègres, des plus riches, & ceux qui se prétendent fortis de race Portugaise, bâtissent à la manière de cette Nation. Ces Maisons sont beaucoup plus commodes. Elles n'ont qu'un rez-de-chauffée, mais élevé de trois ou quatre pieds, pour les garantir de l'humidité. Elles sont divisées en plusieurs chambres, qui composent un assez long appartement, avec de petites fenêtres, à cause de la chaleur du climat. L'entrée est généralement revêtue d'un porche ou d'un vestibule (40), ouvert de tous côtés, qui sert de salle pour les visites, pour les repas & pour les affaires. Les murs de ces maisons ont sept ou huit pieds de hauteur. Ils sont composés, comme ceux du commun des Nègres, de roseaux & d'argile, enduits, dedans & dehors, de terre grasse mêlée de paille, & blanchie de chaux. Les Rois & les Grands ont pris l'habitude de bâtir dans le même goût. Leur cour a plus ou moins de ces Kombets à la Portugaise (41).

La Maison de Jean Barre, dans l'Isle de Sor, sur la Rivière du Sénégal, est un Bâtiment carré. La chambre, où le Sieur Brue fut logé, avoit aux fenêtres, des pagnes pour rideaux. Il y avoit un grand feu au milieu de la hute, un lit pour le Directeur François, & une natte à côté pour le Nègre qui le servoit. Le chalit étoit composé de quatre petites fourches plantées dans la terre, qui soutenoient quatre solives laterales, sur lesquelles portoit une claye, couverte de quatre nattes & de feuilles fraîches de Palmier. Cette espece de matelas étoit revêtue d'un pagne blanc, qui tenoit lieu de drap, & d'un autre pagne rayé, pour servir de couverture. Au lieu d'oreiller, car cette commodité n'est point en usage dans le Pays, on avoit mis un paquet d'habits, enveloppé d'un pagne blanc. Il n'y avoit pas d'autres meubles qu'une grande chaise, les armes du Directeur, & une corbeille suspendue à la voûte, qui contenoit quantité de grisgris pour la sûreté d'un Hôte si respectable. Lorsqu'il se fut mis au lit, une Servante négresse vint chasser les mouches avec un pagne, & fermer soigneusement les fenêtres, après quoi elle se retira sans bruit. Les François du cortège étoient logés dans d'autres hutes voisines. Tandis qu'ils se livroient au sommeil, les Seigneurs Nègres indiquèrent le bal dans un lieu éloigné, d'où le bruit ne pouvoit incommoder leurs Hôtes (42).

Rien n'est si pauvre que l'ameublement des Nègres. C'est une petite armoire, pour mettre leurs habits à couvert, une natte élevée sur quelques pieux, pour leur servir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebasses, deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïs & le riz, un panier pour l'y renfermer, & quelques plats de bois (43) pour servir le kuskus aux heures du repas. Les Nègres de distinction ne sont jamais sans une estrade, ou une sorte de banc élevé de deux ou trois pieds & couvert de belles nattes, sur lesquelles ils sont assis pendant le jour. Les Palais des Rois & des Princes sont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'em-

(39) Jobson, *ubi sup.* p. 46.

(40) Moore dit que les Nègres l'appellent *Alpainter*.

(41) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 368.

(42) *Ibid.*, Vol. II. p. 278.

(43) Moore, p. 75.

ployent à cet usage une partie des marchandises qu'ils achètent des Européens (44).

Jobson rapporte que l'agriculture est l'office de tous les Nègres, sans exception de rang & de condition. Les Rois & les Chefs des Villes en sont seuls exempts. L'instrument commun pour ouvrir la terre est une sorte de pelle, assez semblable à leurs rames, dont le manche est de bois & l'extrémité de fer. Ils se mettent l'un à la suite de l'autre pour former les sillons, de sorte que chacun levant à peu près la même quantité de terre, le travail n'est pénible pour personne. Ces sillons sont faits avec autant d'ordre & de propreté qu'en Europe. Ils y jettent la semence, & les remplissent aussitôt de la même terre. Leur industrie ne s'étend pas plus loin, à l'exception du riz, qu'ils sement d'abord dans de petites pièces de terre basses & marécageuses, & qu'ils prennent la peine de transplanter. Aussi croît-il en abondance. Outre le riz, ils ont cinq autres sortes de grains, aussi menus que la semence de la moutarde : au lieu d'en faire du pain, ils le font cuire dans l'eau, & le mangent en morceaux roulés, comme le riz.

Ils observent des saisons pour semer leurs grains, sur-tout pour planter le tabac, dont chaque famille cultive sa provision autour de ses cabanes. Ils n'apportent pas moins de soins à la culture du coton, & la plupart des Villages en ont des champs entiers.

Comme ils n'ont pas de pluie depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mai, la terre est si dure dans cet intervalle qu'ils ne peuvent la cultiver. Les pluies commencent doucement vers la fin de Mai, & continuant jusqu'à celle de Juin, elles deviennent alors si violentes, avec un tonnerre & des éclairs épouvantables, que la terre ne pouvant manquer d'être assez amollie, ils commencent leur labourage. Le plus mauvais tems, c'est-à-dire l'extrême violence des eaux, se fait ordinairement sentir depuis le milieu de Juin jusqu'au milieu d'Août. C'est alors que les Rivières s'élèvent de trente pieds perpendiculaires. Mais jusqu'à la fin de Septembre, les pluies & les eaux diminuent par degrés, comme elles ont commencé (45).

Barbot prétend que la saison la plus favorable pour les semences est vers la fin de Juin, lorsque les pluies diminuent. Pour semer le millet, dit-il, les Nègres mettent un genouil à terre, font de petits trous, comme on en fait en Europe pour planter les pois, y jettent trois ou quatre grains de leur semence, & bouchent chaque trou de la même terre. D'autres ouvrent des sillons en ligne droite, y jettent leur millet, & les couvrent de même. Mais suivant Barbot, la première de ces deux méthodes est la plus commune, parce que plus le grain est enfoncé dans la terre, plus il est en sûreté contre les Oiseaux, dont le nombre est incroyable (46).

Le tems où les Nègres sement, est pour eux une saison de fêtes, pendant laquelle ils se traitent les uns les autres. Leurs terres sont si (47) fertiles, que la moisson du millet se fait dès le mois de Septembre; & c'est encore l'occasion d'une infinité de réjouissances. Le Chef du Village paroît à la tête des Ouvriers, armé comme dans une bataille, avec un cortège de Guiriots qui battent de leurs tambours, & qui ne font pas moins retentir le bruit de leurs

(44) Barbot, p. 37.

(45) Jobson, p. 123.

(46) Barbot, p. 40.

(47) Barbot, p. 40.

chançons. Le Chef imite leur exemple, pour encourager les Laboureurs. Ils sont nuds au travail ; & de leurs petites pelles, ils grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Cependant on s'imagineroit, à les voir, qu'ils travaillent avec beaucoup d'efforts. Il font cent gestes & cent grimaces ridicules, suivant les différentes mesures des Tambours. Avec une culture si imparfaite, la terre, quoique légère & sabloneuse, récompense abondamment leur travail, & produiroit beaucoup plus, s'ils étoient capables de la mieux cultiver (48).

Les Rois étant maîtres absolus de toutes les terres, chaque famille est obligée de s'adresser à eux ou à leurs Alkades, pour se faire assigner la portion dont elle doit tirer sa subsistance. Le Maire nous fait une autre description de leur labourage. Le chef d'une famille, accompagné de cinq ou six autres Nègres se rend dans le champ, qu'ils appellent (49) *Kougan* ou *Kourgar*. Après avoir nettoyé le terrain, en mettant le feu aux ronces & aux buissons, ils prennent leur pelle, qui a la (50) forme du tranchoir des Cordonniers, avec cette différence que le fer est de largeur de la main, & le manche long d'environ douze pieds. Avec cet instrument, ils ouvrent la terre devant eux, sans y pénétrer plus de deux ou trois pouces, & marchant l'un à la suite de l'autre, les pieds des deux côtés du sillon, chacun leve successivement à peu près la même quantité de terre. Ils ont pendant ce tems-là leur pipe à la bouche ; & pour une heure qu'ils donnent au travail, ils en perdent deux à caqueter. Ils mêlent la terre avec les roseaux, & les herbes qu'ils ont (51) brûlés. Lorsque le nombre de leurs sillons est rempli, ils y jettent leur semence, & couvrent les sillons. Mais ils sont si paresseux, ajoute le même Ecrivain, qu'ils ne cultivent point assez de terre pour leur usage ; & que leur moisson ne suffisant pas à leurs besoins, ils vivent d'une racine noire qu'ils font sécher jusqu'à ce qu'elle ait perdu son goût naturel, & d'une autre plante nommée (52) *Gernotte*, dont le goût tire assez sur la noix. Si leur moisson manque, ils ne peuvent éviter la plus affreuse famine, telle que les Européens en ont vû l'exemple en 1675. Le Maire raconte cet événement avec quelques circonstances qui ne se trouvent pas dans notre premier récit (53).

Les Nègres, dit-il, se laisserent séduire par les promesses d'un de leurs Marbut, de la Tribu des Azougues ou des Arabes, qui, sous le voile de la Religion, s'étoit rendu maître d'un grand Pays entre les Etats du Siratick, & les Sereres. Cet imposteur trouva le moyen de leur persuader qu'il étoit inspiré du Ciel pour les venger de la tyrannie de leurs Princes. Il leur promit des forces miraculeuses pour confirmer la vérité de sa mission ; & ce qui fit sur eux encore plus d'impression, il leur garantit que leurs terres produiroient chaque année une moisson abondante, sans qu'ils prissent la peine de les cultiver. La paresse des Nègres ne résista point à des offres si flatteuses. Ils se rangerent sous les étendards du Marbut ; & les Sujets du Damel, qui furent les plus ardens, parvinrent à détrôner leur Souverain. Ils attendirent pendant deux ans les miraculeuses moissons du Marbut. Mais la famine devint si terrible,

(48) Labat, Vol. II. p. 307.

(49) D'autres écrivent *Lugan* ou *Lugar*.

(50) Le Maire, p. 6. &amp; suiv.

(51) *Ibid.*

(52) Labat dit que c'est une espèce de millet.

(53) Voyez ci-dessus, Chap. II.

que faute d'alimens, ils furent contraints de se manger les uns les autres, ou de se livrer volontairement à l'esclavage pour éviter la mort. Une si triste expérience leur ayant fait ouvrir les yeux sur leur folie, ils chassèrent l'usurpateur, & remirent le Damelen possession de sa Couronne. En 1682, lorsque le Maire étoit dans leur Pays, ils n'y souffroient aucun Marbut.

Chaque Nation a des armes qui lui sont propres & qu'elle sçait fabriquer. Barbot dit que les Jalofs ont des flèches empoisonnées, dont la blessure est mortelle, lorsqu'elle n'est pas cicatrisée immédiatement avec un fer chaud. Elles sont de roseau, armé de fer. Si elles pénètrent un peu dans les chairs, il devient presque impossible de les retirer, parce qu'elles sont hérissées de barbes, qui déchirent cruellement (54).

Les Mandingos ont aussi leurs flèches empoisonnées. Moore ayant eu la curiosité d'en examiner quelques-unes y découvrit des taches noires, qu'on lui vanta comme un poison si puissant, qu'il ne peut être repoussé que par un prompt remède. Mais il ajoûte qu'il n'y a pas de poison qui n'ait son antidote (55).

Les arcs sont d'une forte de canne ou de roseau, qui ressemble au bambut des Indes Orientales. La corde de l'arc est d'une autre espece de roseau, fort curieusement travaillé, & rendu propre à cet usage. Les Nègres sont si adroits ou si exercés à tirer, qu'ils sont sûrs, à deux cens pas, de frapper dans un écu. Leur carquois contient cinquante flèches.

Ils ont pour épée un cimenterre de la forme de ceux des Turcs, dont le fourreau est couvert de plaques de cuivre fort minces. Suivant Moore, ils le portent (56) ordinairement sur l'épaule droite. Une autre de leurs armes est un épieu fort aigu, un peu plus long que nos piques, & moins que nos hallebardes, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Dans leurs guerres, ils portent un grand bouclier rond, ou une targette, de la peau d'un animal, qu'ils nomment *Dansa*, & qui ressemble à une petite Vache. Cette peau est extrêmement dure. Ils se servent aussi de peaux de Vaches, mais avec moins de confiance. La zagaye est une arme qu'ils manient encore fort habilement. Ils la portent en main, avec deux petits dards, qu'ils appellent *Synahama*, & qui sont liés d'une petite corde, avec laquelle ils les retirent presque aussi vite qu'ils les lancent. La zagaye, ou la javeline, est un dard long & pesant, dont la tête est armée de quatre grosses pointes, & de plusieurs crochets, qui en rendent la blessure incurable. On ne voit gueres les Nègres sans une zagaye à (57) la main. Moore lui donne neuf ou dix pieds de longueur. Sa pointe, (58) dit-il, est de fer, comme celle de nos piques. C'est l'arme ordinaire des Nègres. Ils s'en servent comme les Européens se servoient autrefois de la lance, & leur justesse à s'en servir ne le cède point à leur vigueur. Ils en ont une plus petite, qu'ils nomment *Ardilli*. Sa longueur est de trois ou quatre pieds. Elle est quelquefois armée de fer; mais ordinairement (59) la pointe est durcie au feu, comme les armes des *Guanches*. Quelques soldats portent des poignards à la moresqe, longs de deux pieds, & la lame large de deux

(54) Barbot, p. 38.

(55) Moore, p. 68.

(56) *Ibid.* p. 121.(57) Barbot, *ibid.*

(58) Moore, p. 68.

(59) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 235.

pouces. Toutes ces armes sont placées avec tant d'ordre (60) qu'un Nègre est libre dans la mêlée, & peut employer celles que demande l'occasion. Moore leur donne encore un couteau, suspendu à leur ceinture. Mais de quelques armes (61) qu'ils veulent se servir, il conclut qu'ils s'en servent fort habilement. On trouve même parmi eux d'excellens fusiliers, comme parmi les Mores du Nord de Hoval (62).

Chaque Soldat porte dans un petit sac sa provision de kuskus; car ils n'ont aucun magasin de guerre pour les provisions, & la plupart (63) de leurs expéditions ne sont point assez longues pour les exposer à de grands besoins.

Leurs armées sont composées de Cavalerie & d'Infanterie. Ils achètent leurs Chevaux des Mores de *Geneboa*, leurs voisins. La taille en est petite, mais ils sont vigoureux & pleins de feu, comme ceux de Barbarie. Ils se vendent quelquefois dix ou douze Esclaves, c'est-à-dire, environ cent livres sterling. Une Dame de race Portugaise, nommée *Catherine*, (64) ou *Katti*, avoit, à Rufisco, un Cheval estimé quatorze Esclaves. Elle en fit présent dans la fuite au Roi de *Kayor*. Les Nègres mènent leurs Chevaux avec une extrême vitesse. Moore vit un jour le vieux Kondi, Lieutenant Général de *Kayor*, courir sur le sable, à toutes brides, debout néanmoins sur ses étriers, & lançant devant lui par intervalles sa zagaye, qu'il reprenoit quelquefois dans sa course; où s'il arrivoit qu'elle lui échappât, il se baissoit avec une adresse extrême & s'en faisoit à terre, sans perdre les étriers. On raconta au même Voyageur qu'il étoit commun parmi les Cavaliers Nègres, de courir le grand galop en se tenant à deux pieds sur la selle, de tourner de divers côtés, de s'asseoir, de se relever, de sauter à terre en s'appuyant sur une seule main, & de remonter avec la même légèreté. D'autres ramassent, en courant, un petit caillou qu'on jette dans leur carrière, & font des tours de force ou d'adresse encore plus surprenans.

Leurs meilleures brides viennent ordinairement de l'Europe; mais ils ont l'art d'en faire, qui ne ressemblent pas mal à celles d'Angleterre. Leurs éperons tiennent à l'étrier & sont partie du même fer; car ils montent à cheval pieds nuds. Leurs étriers sont si courts, qu'ils ont toujours les genoux fort élevés, & courbés en avant, comme les Turcs. Ils n'ont pas l'usage de ferrer leurs Chevaux.

Ils entendent fort bien l'art de faire des selles. Ils les parent de broderies & d'autres ornemens de diverses couleurs, entre lesquels les *Grigris* encharnés des Marbut, & les *Kowris*, qui sont des coquillages de mer, sont toujours une figure brillante (65).

Jobson décrit un peu différemment la Cavalerie & l'Infanterie des Nègres. On leur voit, dit-il, fort peu de grands Chevaux. La plupart ne surpassent point la hauteur des *Pades* d'Angleterre, auxquels ils peuvent être comparés aussi pour l'encolure. Ils sont équipés à la manière des Espagnols. Le Cavalier porte une zagaye à la main. Il a son *Bouclier* pendant au côté

(60) Barbot, p. 38.

(61) Moore, p. 121.

(62) Barbot, p. 38.

(63) Moore, *ibid.*

(64) C'est la même apparemment qu'on a

vû paroître dans les Relations de Brue, & qui fit avec lui un Voyage par terre. Il ne dit pas qu'elle fût de race Portugaise, mais il parle de ses richesses & de son crédit à la Cour.

(65) Barbot, p. 39.

droit du Cheval. C'est en quoi consiste toute son armure (66).

Le Fantassin, suivant le même Auteur, ne marche pas non plus sans la zagaye, mais il porte avec elle une autre sorte de dards, armés d'un fer barbu, comme ceux des Irlandois. Il est chargé aussi d'une épée, longue d'environ deux pieds, supportée par une bandoulière de drap rouge & jaune, qui lui passe autour du cou. Les plus distingués portent, au lieu de la zagaye, un arc entre leurs mains; & sur le dos un carquois fort propre, qui contient environ vingt-quatre flèches, toutes composées de roseaux, de la grosseur d'une plume de Cygne, sur deux pieds de longueur, & garnies de batillons empoisonnés. Ils donnent cette qualité mortelle à la pointe de toutes leurs armes. Les flèches n'ont ni *coches* ni plumes. Elles sont lancées de l'arc, qui est aussi de roseau, par une corde plate de la même matière, dont elles reçoivent par conséquent peu de force: mais à peu de distance, elles ne sont que trop capables de percer leurs habits de coton. Cependant c'est le poison qui en fait le principal (67) danger.

Lorsque le Damel est déterminé à la guerre, il donne ordre au Kondi, Généralissime de ses armées, d'assembler les Seigneurs & tous les Nègres du Canton où il se trouve, pour choisir, dans ce nombre, de quoi former un corps de Cavalerie & d'Infanterie. Cette Milice monte rarement au-dessus de quinze cens hommes; la plupart gens de pied, parce que le Roi n'a pas plus de trois cens Chevaux dans toute l'étendue de ses États. Il y en a bien moins dans les Royaumes plus éloignés, tels que ceux de Kantor & de Woolli. Moore s'étonne qu'ils n'employent pas des Eléphants, lorsqu'ils sont en si grand nombre dans leurs Forêts, que sur leur propre témoignage, on en voit quelquefois des troupeaux de deux ou trois cens. Mais il en auroit pu trouver la raison dans celle qu'il apporte lui-même pour expliquer comment il n'arrive jamais qu'ils en élèvent, quoiqu'ils en prennent quelquefois de petits dans leurs chasses. Des animaux de cette grosseur seroient d'un entretien trop difficile, & consumeroient en peu de jours, ce qui suffit aux Nègres pour la subsistance d'une Ville. Le Prince Bo-Jan est le seul (68) qui eut entrepris d'en élever deux, & qui soutint assez long-tems cette dépense. Au lieu de grains, il leur faisoit couper, par ses Sujets, des branches tendres de plusieurs sortes d'arbres, telles que les Eléphants paroissent les choisir eux-mêmes dans les Forêts. Il les faisoit souvent conduire dans des lieux marécageux, parce que l'expérience a fait remarquer qu'ils aiment la vase, & que l'eau pure n'est pas celle qu'ils boivent plus volontiers. Mais soit que leurs Guides eussent manqué d'attention pour les conduire ou d'adresse pour les apprivoiser, un jour qu'ils aperçurent quelques Eléphants sauvages au bord de la Rivière, ils la passèrent à la nage & se joignirent aux animaux de leur espèce. Ils furent peu regrettés de Bo-Jan. Les services qu'il en avoit tirés n'avoient jamais égalé l'embarras & les frais de leur entretien.

Mais revenons aux Expéditions militaires du Damel. Lorsque les Troupes sont rassemblées & qu'il a déclaré ses intentions, le Kondi & ses principaux

(66) Jobson, *ubi sup.* p. 44.

(67) Jobson, p. 44.

(68) Moore, *ubi sup.* Outre la raison des rivières, & celle de l'industrie, qui manquent

aux Nègres pour rendre ces animaux propres à les servir, ils ont dans cette Contrée l'usage des Chameaux & des Anes.

Officiers viennent prendre les derniers ordres, qu'il leur donne avec beaucoup de secret, pour soutenir toute la Nation dans l'attente de quelque entreprise plus importante encore que celles dont on connoît déjà l'objet. Ensuite le Général & tous les autres Chefs se parent de ce qu'ils ont de plus riche, en habits, en armes & en chevaux, sans oublier leurs grisgris, qui sont toujours la moitié de leur charge & de celle de leur monture. S'ils ont le malheur d'être démontés dans le combat, il leur est également difficile de s'échapper à pied & de se rétablir sur la selle (69).

Les armées des Nègres n'observent pas de discipline dans leur marche, ni d'ordre dans les batailles. C'est ordinairement au milieu d'une plaine qu'ils cherchent l'occasion d'en venir aux mains. Lorsqu'ils sont à la vue de l'ennemi, leurs Guiriots font un grand bruit de leurs Tambours & de leurs autres instrumens. Les Combatrans animés par ce prélude, déchargent leurs flèches & leurs dards. Ils se servent ensuite de la zagaye & des pieux. Parmi des gens nus & sans ordre la mêlée est toujours fort sanglante, d'autant plus que la lâcheté passe entr'eux pour une infamie. Mais leur courage vient particulièrement de la crainte de l'esclavage, qui est le sort inévitable de tous les prisonniers. Ils sont excités aussi par la confiance qu'ils ont à leurs grisgris; car les moindres Nègres sont persuadés que par la vertu de ce charme ils sont invulnérables, & supérieurs à leurs ennemis. Les Européens sont les seuls qu'ils désespèrent de vaincre, parce qu'ils ont éprouvé qu'aucun grisgris n'est à l'épreuve des armes à feu, auxquelles ils donnent le nom de *Pouffs* (70).

Le Grand Brak, qui est plus voisin des Mores que les Jalofs, est beaucoup plus fort en Cavalerie, parce qu'il se procure des Chevaux à meilleur marché. On prétend qu'il n'en entretient pas moins de trois mille. Mais l'Infanterie des Jalofs est excellente. Ils employent quelquefois (71) des Chameaux, qui sont en abondance dans leur Pays, sans qu'on nous apprenne s'ils rendent ces animaux fort utiles à la guerre. Vasconcelos représente les Nègres de la Côte comme une Nation fort brave. Il loue particulièrement leur adresse à cheval, & les croit redevables de cette habileté au voisinage des Nègres du Sénégal, qu'ils ont au Nord (72). Ceux de Kamina passent pour les meilleurs Soldats du Pays. Ils sont vigoureux & résolus; deux qualités qui les ont soutenus jusqu'à présent contre deux Rois voisins, qui ont entrepris plusieurs fois de les réduire (73).

Dans cette division de l'Afrique, on n'est point encore parvenu à se faire de justes idées du Langage des Nègres. Les principales Langues sont celles des Jalofs, des Foulis & des Mandingos. La première, suivant les (74) observations de Moore, se nomme le *Jalof*. Barbot la croit la même que le *Zanguay*. Il veut dire apparemment le *Sungay*, dont Leon parle comme du langage commun de *Guaiata*, de Guinée, de Tombuto, de Melli & de Gago; car Barbot, d'accord là-dessus avec Moore, semble prendre Guaiata pour le Pays des Jalofs. Moore, pour confirmer cette opinion, ajoute dans une note à ses Extraits de Leon, que *Sungay* est le nom présent de la Maison

---

ARMES ET  
MILICE DES  
NÈGRES.

---

LANGUES DES  
NÈGRES.

(69) Barbot, p. 58.

(70) *Ibid.* p. 39.

(71) *Ibid.* p. 39.

Tome III.

(72) *Ibid.* p. 58.

(73) *Ibid.* p. 34.

(74) Moore, p. 28.

royale de (75) Barfalli, qui est connue d'ailleurs (76) pour Jalof. Cependant d'autres Voyageurs nous ont appris que le nom de cette Famille est (77) *N'jay*. Le même Ecrivain assure que la Langue la plus commune sur la Gambia est le Mandingo, & qu'avec cette clef on peut voyager sans embarras, depuis l'embouchure de la Rivière, jusqu'au Pays des *Jonkos*, ou des Marchands, auxquels on donne ce nom, parce qu'on achete d'eux un très-grand nombre d'Esclaves. Cet espace fait un Voyage de six semaines, depuis Jamesfort.

Outre la langue commune, les Mandingos ont un jargon mystérieux entièrement ignoré des femmes, & dont les hommes ne font usage qu'à l'occasion du Mumbo (78) Jumbo. Le *Créole* Portugais qui est une corruption de la Langue Portugaise, est devenu le langage ordinaire du Commerce entre les Européens de la Gambia & les Nègres. Peut-être ne seroit-il pas entendu à Lisbonne; mais les Anglois l'apprennent plus facilement que la Langue des Nègres, & leurs Interprètes n'en employent gueres d'autre. Les Foulis, & la plupart des Mahométans qui habitent la Rivière parlent fort bien l'Arabe, (79) quoiqu'ils soient Mandingos. Chaque Royaume, ou chaque Nation, a d'ailleurs sa langue particulière, comme les *Flups*, les *Bagnons*, les *Bambrongs* & les *Puharis*, qui sont fort éloignés de la Rivière vers (80) le Pays des *Jonkos*.

Comme rien n'est d'une si grande utilité pour remonter à l'origine des Nations, & découvrir ce qu'elles ont eu de commun dans leur source, que les recherches & les observations sur le langage, rien aussi n'est d'un si grand secours pour les Voyageurs. C'est par l'une & l'autre de ces deux raisons qu'on a pris soin de recueillir ici tous les mots, qui se trouvent dispersés dans les Ecrivains, & d'en former un Vocabulaire, dont il y aura beaucoup plus de lumières à tirer que de quelques vagues réflexions (81).

(75) *Ibid.* & dans le supplément, p. 27.

(76) Voyez ci-dessus. Chap. XII.

(77) Il n'y a pas d'apparence que Moore ait ici rien conclu de la ressemblance des noms, car elle est plus éloignée que celle de Gualata & de Jalof, de *Ghanni* & de *Yanni*

qu'il a pris pour les mêmes noms.

(78) Moore, p. 38.

(79) *Ibid.* p. 29. & 39.

(80) *Ibid.* p. 41.

(81) La plus grande partie de ce Vocabulaire est tirée de Barbot.



## TABLE I.

## VOCABULAIRE JALOF ET FOULI.

<i>FRANÇOIS.</i>	<i>JALOF.</i>	<i>FOULI.</i>
Aiguille ,	Pourfa.	Meffelael.
Ananas ,	Ananas.	Annanas.
s'Arrêter ,	Gueckiffi.	Deradan.
s'Affeoir ,	Songoane.	Ghiode.
Aveugle ,	Bomena.	Gomdo.
Autruche ,	. . . . .	Nedau.
fe Baigner ,	Mongro fangou.	. . . . .
un Bal ,	Folgar.	. . . . .
la Barbe ,	Sekiem.	Onhare.
Barre de fer ,	Barra win.	Barra.
Barril ,	Pippa.	
Beaucoup ,	Barena.	Huri.
Bled ou Maïz ,	Dougoub.	Makkari.
une Boete ,	Ovachande.	. . . . .
un Bœuf ou un Veau ,	. . . . .	Nague.
Boire ,	Mangrinam.	Hiarde.
Bois ,	Matte.	Leggal.
Boiteux ,	Sogha.	Bollara.
Borgne ,	Patte.	. . . . .
la Bouche ,	Gueminin.	Hendouko.
les Boyaux ,	Vuette.	Chabiburde.
une Branche ,	Kala.	Baberou.
Branle ,	Tidoap.	Lelfo.
les Bras ,	Smallou.	Ghionghé.
une Brebis ,	. . . . .	Sedre.
un Canon ,	Bamborta.	Fetel.
un Canot ,	. . . . .	Lana.
Capitaine ,	Capitane.	Loamdo.
Carquois ,	Smakalla.	. . . . .
Chair ,	Yap.	Tehan.
Chanter ,	Ovayel.	Yemdi.
un Chat ,	Guenape.	Oulonde.
un Chaudron ,	Kranghiare.	Barma.
une Chemife ,	Bougtovap.	Dolanke.
un Cheval ,	Farfs.	Pouskiou.
Cheveux ,	Kogovar.	Soukendo.
Chèvre ,	Bay.	Behova.
un Chien ,	Kraf.	Rahovanden.
Chier ,	Mangrédouli.	Boude.
le Ciel ,	Affaman.	Hialla.

LANGUES  
DES N. G.

LANGUES DES NEG.	<i>FRANÇOIS.</i>	<i>JALOF.</i>	<i>FOULI.</i>
	une Clef,	Donovachande.	Bidho.
	un Cloud,	Dinguetite.	Pangal.
	un Cochon de lait,	Droai.	Babaladi.
	un Coffre,	Ovachande.	Breteval.
	une Corde,	Bouma.	Boghol.
	le Coude,	Smainton.	Somdon.
	Couper,	Doghol.	Tay.
	un Couteau,	Pakha.	Pake.
	Cracher,	Toffi.	Toude.
	Cravate,	Sma.	Leffol.
	Crocodile,	Guafik.	Norova.
	les Cuisses,	Loupe.	Benhall.
	Cuivre,	Prum.	Hiackaovale.
	Danfer,	Faike.	Hemde.
	Demain,	Aileg ackagiam.	Soubako.
	Demeure,	Gangone.	Ghiodorde.
	les Dents,	Sonabenatia.	Nhierre.
	Dents d'Eléphants,	Gnay Negnay.	Nhierre Ghiova.
	le Derriere,	Tate ou Ghir.	Rotec.
	le Diable,	Guinnay.	Guine.
	DIEU,	Ihalla.	Allah.
	les Doigts,	Smaharam.	Sedohenda.
	Dormir,	.	Danadi.
	Eau,	Mdoch.	Diam.
	de l'Eau-de-vie,	Sangara.	Sangara.
	Ecorcher,	Maugrefesse.	Houtonde.
	Ecrire,	Binde.	Ovindonde.
	un Eléphant,	Gnay.	Ghiova.
	Enfans des Princes,	Domeguaïbe.	Byla Hamde.
	un Epée,	Gnassi.	Kaffe.
	un Esclave,	Gnamen.	Mokkioudou.
	Eternuer,	Maugre tesseli.	Hiffeloude.
	Etui de couteau,	Gangone.	Ghiodorde.
	Feu,	Safara.	Ghia hingol.
	une Femme,	Digin.	Debo.
	la partie des Femmes,	Facere ou Fere.	Kotto.
	une Femme de mauvaife vie,	Ghelarbi.	Sakke.
	une Femme grosse,	Digin gohir.	Deboredou.
	la Fièvre,	Guernama.	.
	Fil à coudre,	Ovin.	Gnarabi.
	une Fille,	Ndaougdigin.	Soukka.
	une Flèche,	Sinaktonghar.	.
	un Fourreau,	Finanharguaisy.	Ovana.
	un Fripon,	Sochhorby.	Abonde.
	un Fusil,	.	Loffoul fetel.
	un Garçon,	Ovassy.	Soukagorko.

<i>FRANÇOIS.</i>	<i>JALOF.</i>	<i>FOULI.</i>
les Genoux ,	Smahoum.	Holbondon.
Glouton ,	• . .	Haderors.
Gommes ,	. . .	La konde.
le Gozier ,	Smanpourreh.	Dandy.
Goudron ,	Sandol.	. . .
Graisse ou suif ,	Dirgunek.	Helere.
Grand ,	Maguma.	Mahardo.
Gratter ,	Hock-halma.	Nanhyadi.
Habit ,	Bouboutouvap.	Dolangue.
Hameçons ,	Delika.	Ovande.
Hautes-chauffes ,	Touap.	Tonhouka.
Herbes ,	Miagh.	. . .
un Homme ,	Goourgue.	Goskomahodo.
la Jambe ,	Lmappaice.	Kovassongal.
Jetter ,	Sanner.	Verlady.
les Joues ,	Bekigg.	Kobe.
le Jour ,	Lelegh.	Soubakka.
la Langue ,	Laming.	D'heingall.
se Laver les mains ,	Raghen.	Lahonyongo.
les Lèvres ,	Smatovin.	Fondo.
Ligne à pêcher ,	Smabou.	Delingha ovande.
un Lit ,	Cuntodou.	Lessen.
un Livre ,	Smatergumarajank.	Torade allah.
Livre à écrire ,	Smakietgumorebind.	Defferterre.
la Lune ,	Vhackiré.	Leour.
la Main ,	Leho.	Yongo.
une Maison ,	Smanrig.	Souddo.
une Maîtresse ,	Soumak hiore.	Medo dano.
Maiz , forte de bled ,	Dougoub.	Makkarg.
Malade ,	Raguena.	Ogniahuy.
les Mammelles ,	Ouhanie.	Enhdo.
Marc du Millet ,	. . .	Changle.
Marcher ,	Docholl.	Medohyassa.
un Marelas ,	Entedou.	Lesso.
la Mer ,	Smandai.	Gueek.
Mentir ;	Narinna.	Hadarime.
Mordre ,	Matt.	N'hadde.
la Mort ,	Dehaina.	Mahyfe.
se Moucher ,	Niendou.	Ngieto.
un Mousquet ,	Fairal.	Fetel.
Moi & Mien ,	. . .	Sman.
le Nez ,	Smackbockan.	Hener.
Non ,	Dhair.	Ala.
la Nuit ,	Goudina.	Guiema.
un Œuf ,	Nen.	Oucchirnde.
un Oiseau ,	Arral.	Niolli.

LANGUES  
DES NEG.

*FRANÇOIS.*  
les Ongles,  
Orange,  
les Oreilles,  
les Orteils,  
du Pain,  
Papier,  
Parler,  
la Partie des femmes,  
un Pavillon,  
la Peau,  
Pêcheur,  
Toiles Pintes,  
Perroquet,  
Petit,  
les Pieds,  
une Pierre,  
un Pigeon,  
Pincer,  
une Pipe,  
Pisser,  
Pleurer,  
Plomb,  
Plume,  
la Pluye,  
Poisson,  
un Pot,  
une Poule,  
Enfans des Princes,  
un Rat,  
Reine,  
Rire,  
Rouge,  
le Roi,  
le Sang,  
du Sel,  
Serment,  
un Serpent,  
Siffler,  
un Singe,  
le Soleil,  
Souliers,  
les Sourcils,  
Sucre,  
Suif *ou* graisse,  
Tabac,  
une Table,  
Tasse de coco,

*JALOF.*  
Huai.  
.  
.  
Smanoppe.  
Smahua jetanks.  
Bourou.  
Kahait.  
Ovache.  
Facere *ou* fere.  
Raya.  
Smagdayr.  
Moll.  
Calicos.  
Inkay.  
Nercina.  
Simatank.  
Doyg.  
Petreik.  
Domp.  
Smanan.  
Berouch.  
Dgoife.  
Betraigh.  
Dongue.  
Taon.  
Guenn.  
Kingu.  
Gnaar.  
Domejuaiibe.  
Guenach.  
Gnache.  
Raihal.  
Laghovek.  
Bur.  
Galtovap.  
Sock mate.  
Smabokhanabi.  
Gnaun.  
Onanyleste.  
Golok.  
Ghiant Sinkan.  
Doie.  
.  
.  
.  
Lhom.  
Dirgunek.  
Tmagha.  
Gangona.  
Tassa.

*FOULI.*  
Chegguen.  
Kanghe.  
Noppy.  
Peddely.  
Bourou.  
Harkol.  
Hall.  
Kotto.  
Arhairbillam.  
Goure.  
Kiruballs.  
Calicos.  
Saleron.  
Chonkayel.  
Kofsede.  
Hayre.  
.  
.  
Mouchionde.  
Hy-ardougal.  
Kaing huye.  
Ouhedde.  
Chaye.  
Donguo.  
Tobbo.  
Linghno.  
Sahando.  
Guertpgal.  
Bylahamde.  
Donbrou.  
Guefoulbe.  
Ghialde.  
Bodeghioune.  
Lahamdé.  
.  
.  
.  
Lambdan.  
Soldehama, *ou* Kotel-yacmo.  
Bodi, *ou* Gorory.  
Honde.  
Ovandou.  
Nahangue.  
Pade.  
Hiamhianke.  
Lhyombry.  
Hellere.  
Taba.  
Gango.  
Horde.

<i>FRANÇOIS.</i>	<i>JALOF.</i>	<i>FOULI.</i>	<i>LANGUES DES NEG.</i>
la Terre,	Soffi.	Letudi.	
la Tête,	Smabab.	Horde.	
Toile,	Endimon.	Chomchou.	
Toiles peintes.	Calicos.	Calicos.	
le Tonnerre,	Denadeno.	Dherry.	
Tortu,	. . . . .	Loko.	
Touffer,	Sokka.	Loghiomde.	
Trembler,	Denalock.	Chinhoude.	
Troquer ou échanger,	Nanvequi.	Sohade.	
Trompette,	Bouffra.	. . . . .	
Tuer,	Rui.	Ouharde.	
un Vache,	. . . . .	. . . . .	
un Vaisseau,	Manguma.	Randi.	
un Veau ou un Bœuf,	. . . . .	Nague.	
les Veines,	Sa ditte.	Dadok.	
le Vent,	Gallaon.	Hendon.	
le Ventre,	Smahir.	Rhedo.	
Vin de France,	Mfangotovabb.	Chenk.	
Vin de Palmier,	Mfangojeloffi.	Chengue.	
une Voile,	Ouir.	Ougderelhana.	
les Yeux,	Smabut.	Hytère.	

## N O M B R E S.

<i>FRANÇOIS.</i>	<i>JALOF.</i>	<i>FOULI.</i>
<b>U</b> n,	Ben.	Gou.
Deux,	Yare.	Didy.
Trois,	Yet.	Taty.
Quatre,	Yanet.	Naye.
Cinq,	Guerom.	Guieve.
Six,	Guerom ben.	Gui-gou.
Sept,	Guerom yare.	Gui-didy.
Huit,	Guerom yet.	Gui-haty.
Neuf,	Guerom yanet.	Gui-naye.
Dix,	Fuk.	Sappo.
Onze,	Fuk akben.	Sapo-gou.
Douze,	Fuk ak yare.	Sapo-didy.
Treize,	Fuk ak yet.	Sapo-taty.
Quatorze,	Fuk ak yanet.	Sapo-naye.
Quinze,	Fuk ak guerom.	Sapo-guieve.
Seize,	Fuk ak guerom ben.	Sapo-gui-gou.
Dix-sept,	Fuk ak guerom yare.	Sapo-gui-didy.
Dix-huit,	Fuk ak guerom yet.	Sapo-gui-didy.
Dix-neuf,	Fuk ak guerom yanet.	Sapo-gui-naye.
Vingt,	Nitte.	Sappo.
Vingt & un,	Nitte ak ben.	Sappo-gou.
Trente,	Fononir.	Naggash.

## FRANÇOIS.

## JALOF.

## FOULI.

Quarante,	Yanet fuk.	Chapande taty.
Cinquante,	Guerom fuk.	} <i>Le Fouli s'est perdu.</i>
Soixante,	Guerom bena fuk.	
Soixante - dix,	Guerom yare fuk.	
Quatre-vingt,	Guerom yer fuk.	
Quatre-vingt-dix,	Guerom yai fuk.	
Cent,	Temer.	Temedere.
Cent un,	Temer ak ben.	Temedere gou.
Deux cent,	Yare temer.	Temedere didy.
Trois cent,	Yer temer.	Temedere taty.
Mille,	Gune.	Temedere fappo.
Mille vingt,	Gune ak nitte.	Temedere fappo.

## PHRASES FAMILIÈRES.

## FRANÇOIS.

## JALOF.

## FOULI.

<b>B</b> on jour, Monsieur,	Quarha quaihou.	Coffe femba.
Comment vous portez-vous?	Ogya messa.	Ada hegiam.
Fort bien, Monsieur,	Guam de bares.	Samba mido.
Venez,	Calay.	Arga.
Venez manger,	Calay caek mane.	. . . . .
Ne venez pas si près,	Bouldik.	Da rothan.
Allez vous-en,	Dock hodem.	Hia.
Montez,	Quia quaou.	Argay.
Descendez,	Ova quicqua souf.	Hialeffe.
Je veux,	Doinaman.	Bido hidy.
Je ne veux pas,	Bainoman.	My hida.
Donnez-moi à boire,	Mamanan.	Loca hiarde.
Apportez-moi vite une Bre- bis,	Jassima Ommghargh.	Addou nambalou.
Je vous remercie,	Santenala.	Medo hietoma.
Allons-nous promener,	Candoch hane.	Harque guehin hilojade.
J'y vais,	. . . . .	Mede lebo.
Il fait grand vent,	Galigou harena.	Hendou hevvy.
Il pleut,	Datta ou.	. . . . .
Il tonne,	Denadeno.	Dhirry.
Il fait chaud,	. . . . .	Ouarn hiende.
Il fait froid,	Luina.	Ghiangol.
Je vous vois,	Guesnala.	Medo hyma.
Taisez-vous,	Noppil.	De you.
Fort matin,	Lelegentel.	Soubake allau.
Bon soir, Monsieur,	. . . . .	Fon angiam samba.
Je voudrais coucher avec une fille,	Pougue namate acan- daofan.	Medo leleby.
Je m'en dors,	Nangretery.	. . . . .
Je ne m'en souviens pas,	Hain amaeck.	Myfa hyacke.
Mettez-le dans les fers,	Guinguela maguiou,	Ovarguihielle caffedo.

## TABLE II.

## VOCABULAIRE MANDINGO.

L'Astérisque \* marque les mots qui se trouvent dans la première Table.

## FRANÇOIS.

ACheter,  
Aigre,  
Allez,  
Ambre,  
Amitié,  
l'Année ou une pluye,  
un Arc,  
Argent,  
une Armoire,  
Asséyez-vous,  
une Balle,  
un Baril,  
Beau,  
du Beurre,  
Bien,  
Blanc,  
un homme Blanc,  
du Bled,  
Boire,  
Bon,  
la Bouche,  
une Brebis,  
Calebasse,  
Cameleon,  
Canard,  
un Canon,  
poudre à Canon,  
un Canot,  
Ceci,  
Cela,  
une Chaîse,  
Chaleur,  
une Chambre,  
un Chameau,  
une Chandelle,  
un Chanteur,  
un Chat,  
Chaud,

Tome III.

## MANDINGO.

Sann.  
Akonemora.  
Ta.  
Lambre.  
Barnalem.  
Sanju killin.  
Kulla.  
Kodey.  
Konneo.  
Secdouma.  
Kidido kaffi.  
Ankoret. \*  
Neemau.  
Tooloo.  
Kandi.  
Qui.  
Tobauho.  
Neo.  
Ami.  
Abetti.  
Dau. \*  
Kornell.  
Merrug.  
Minnir.  
Bru.  
Kidido. \*  
Kidido mungo.  
Kaloun. \*  
Ning.  
Olim.  
Serong. \*  
Kandeca.  
Bung.  
Komaniung.  
Kaudet.  
Jelliki.  
Neankom. \*  
Kandeca.

LANGUES DES  
NEGRES.

C c

## FRANÇOIS.

un Cheval,  
 un Cheval marin,  
 une Chèvre,  
 un Chien,  
 un grand Chien,  
 Cire,  
 un Cocq,  
 Colliers,  
 une Colline,  
 Comment vous portez-vous?  
 un Couteau,  
 un Coutelas, une épée,  
 du Cristal,  
 un Crocodile,  
 une Cuillière,  
 Cuivre,  
 un Daim,  
 que Demandez-vous?  
 Dent.  
 Dent d'Eléphant.  
 le Diable,  
 DIEU.  
 Doux,  
 un Drap,  
 du Drap rouge,  
 la jambe Droite,  
 la main Droite,  
 Dur,  
 Eau,  
 un Eléphant,  
 Enfer,  
 Entendre,  
 une Epée, un coutelas,  
 un Esclave,  
 l'Est,  
 Etain,  
 Etoile,  
 Etranger,  
 une Facteur,  
 Faux,  
 un Femme,  
 une Femme de mauvaise vie,  
 une Femme mariée,  
 Fenêtre,  
 Feu,  
 Flèche,

## MANDINGO.

Souho. \*  
 Mally.  
 Ha. \*  
 Oulve.  
 Oulve dau. \*  
 Lekonnio.  
 Deontong ou soufeki.  
 Konnun. \*  
 Koanko.  
 Animbatta montainia.  
 Moroo. \*  
 Fong. \*  
 Cristall.  
 Bumbo. \*  
 Kulear.  
 Tasso.  
 Tonkong.  
 Laffeta munnum.  
 Ning. \*  
 Samma ning.  
 Bua.  
 Alla. \*  
 Timeata.  
 Fauno.  
 Murfee.  
 Sing bau.  
 Bulla bau.  
 Akoleata.  
 Jée, ou si. \*  
 Samma.  
 Jehonama.  
 Amoi.  
 Fong. \*  
 Jong. \*  
 Tillo vooleta.  
 Tasroqui.  
 Lolo.  
 Leuntong.  
 Mereador.  
 Funniala.  
 Moufa. \*  
 Jelli moufa. \*  
 Moufa.  
 Jenell.  
 Beuna. \*

## FRANÇOIS.

un Fou,  
 une Fourchette,  
 Frere,  
 Froid,  
 Fumée,  
 la jambe Gauche,  
 la main Gauche,  
 Grand,  
 un Grand chien,  
 Grande-mere,  
 Grand-pere,  
 Guerre,  
 un Hibou, *c'est le même nom  
 que Diable,*  
 un Homme,  
 un Homme blanc,  
 une Huître,  
 la Jambe,  
 la Jambe droite,  
 Je ne sçais,  
 Je sçais,  
 Je veux donner,  
 une Isle,  
 une Jument,  
 Jurement,  
 du Lait,  
 Levez-vous,  
 un Lyon,  
 un Lit,  
 un Loup,  
 la Lune,  
 la Main,  
 la Main droite,  
 la Main gauche,  
 une Maison,  
 Malade,  
 un Marchand,  
 une femme Mariée,  
 un Cheval Marin,  
 une femme de Mauvaise vie,  
 Méchant,  
 une Médecine,  
 la Mer,  
 Mere,  
 grande-Mere,  
 Miel,

## MANDINGO.

Toorala.  
 Garfa.  
 Barrin kea.  
 Ninny.  
 Sizi.  
 Sing nding.  
 Bulla nding.  
 Bau.  
 Moulve bau. \*  
 Moofa bau.  
 Keal bau.  
 Killy.  
 Buau.  
 Kea. \*  
 Tobauho.  
 Oystre.  
 Sing. \*  
 Sing bau.  
 Malo.  
 Alo.  
 Mfadi.  
 Joüio.  
 Souho moufa.  
 Tikiniani mamamau.  
 Nanuo.  
 Oully.  
 Jatta.  
 La rong. \*  
 Sillo.  
 Korro. \*  
 Bulla.  
 Bulla bau.  
 Bulla nding.  
 Fu. \*  
 Munkandi.  
 Jonko.  
 Moufa.  
 Mally.  
 Jelli moufa. \*  
 Munbetty.  
 Borru.  
 Bato bau. \*  
 Bau.  
 Moofa bau.  
 Li.

LANGUES DES  
 NEGRES.

Mort ,	Sata. *
Moi ,	Mra.
Noir ,	Fin.
Noix ,	Teah.
un Œuf ,	Soufey killy. *
un Oiseau ,	Soufi.
l'Ouest ,	Tillo bonita.
Pain ,	Mongo. *
Papier ,	Koyto. *
Paresseux ,	Narita.
Pere ,	Fau.
grand-Pere ,	Kea fau.
Péfant ,	Kuléata.
Petit ,	Nding.
une Pintade ,	Commi.
une Pipe ,	Da.
de la Pluye ,	Sanju.
une Pluye , ou l'année ,	Sanju killin.
Poisson ,	Heo. *
une Porte ,	Dau.
comment vous Portez-vous ?	Animbatta montainia.
Poudre à canon ,	Kiddo mundo.
une Poule ,	Soufi moufa.
un Pouce ,	Kranki.
Prendre ,	Amoota.
Puant ,	Akoneata.
Que demandez-vous ?	Laffera munnum.
rien du tout ,	Feng o feng.
Riviere ,	Bato.
un Roc ,	Barry.
Rouge ,	Oullima. *
du drap Rouge ,	Murfée.
Roi ,	Manfa. *
Sable ,	Kenre-kenne.
Sale ,	Nota.
un Sanglier ,	Seo.
je ne Sçais pas ,	Malo.
je Sçais ,	Alo.
Sec ,	Mindo.
Sel ,	Kee. *
Sentir ,	Mamaung.
Serpent ,	Sau. *
vin de Siboa ,	Banji.
un Singe ,	Kanic.
Sœur ,	Barrin moufa.
le Soleil ,	Tillo. *

## FRANÇOIS.

un Sorcier,  
 Sucre,  
 une Table,  
 un Taureau,  
 la Terre,  
 la Tête,  
 Timide,  
 Tonnerre,  
 Toucher,  
 Tourbillon de vent;  
 une Vache,  
 un Vaisseau,  
 de la Vaisselle;  
 un Valet,  
 un Veau,  
 Vendre,  
 Venez,  
 Venez ici,  
 Vent,  
 tourbillon de Vent,  
 je Veux donner,  
 Ville,  
 Vin de Palmier;  
 Vin de Siboa,  
 Voleur,  
 Vous,  
 Vrai,  
 un Yvrogne,

## MANDINGO.

Baa. \*  
 Tobaubo li. \*  
 Mefo. \*  
 Neefea kea.  
 Banko. \*  
 Kung. \*  
 Yanini.  
 Korram alla. \*  
 Ametta.  
 Sau.  
 Neeffa moofa.  
 Tobaubo kaloun.  
 Prata.  
 Butrlau.  
 Neefa-nding.  
 Saun.  
 Na. \*  
 Nana re.  
 Funnio. \*  
 Sau.  
 Mfa di.  
 Konda.  
 Tangi. \*  
 Banji.  
 Suncar.  
 Itta.  
 Atoniala.  
 Serrata.

LANGUES DES  
 NEGRES.

## N O M B R E S.

## FRANÇOIS.

UN,  
 Deux,  
 Trois,  
 Quatre,  
 Cinq,  
 Six,  
 Sept,  
 Huit,  
 Neuf,  
 Dix,  
 Onze,  
 Douze,  
 Treize,

## MANDINGO.

Killing.  
 Foulla.  
 Sabba.  
 Nani.  
 Loulou.  
 Oro.  
 Oronglo.  
 Syc.  
 Konnunti.  
 Teng.  
 Tong ning killing.  
 Tong ning foulla.  
 Tong ning sabba.

LANGUES DES  
NÈGRES.

## FRANÇOIS.

Quatorze ,  
 Quinze ,  
 Seize ,  
 Dix-sept ,  
 Dix-huit ,  
 Dix-neuf ,  
 Vingt ,  
 Trente ,  
 Quarante ,  
 Cinquante ,  
 Soixante ,  
 Soixante & dix ,  
 Quatre-vingt ,  
 Quatre-vingt-dix ,  
 Cent ,  
 Mille .

## MANDINGO.

Tong ning nani .  
 Tong ning loulou .  
 Tong ning oro .  
 Tong ning oronglo .  
 Tong ning fye .  
 Tong ning konunti .  
 Noau .  
 Noau ning tong .  
 Noau folla .  
 Noau folla ning tong .  
 Noau fabba .  
 Noau fabba ning tong .  
 Noau nani .  
 Noau nani ning tong .  
 Kemmy .  
 Wouilly .

Moore remarque que les Mandingos employent le mot *Nisa*, pour exprimer toutes sortes de bestiaux, soit Bœuf, Vache, ou Taureau, en ajoutant seulement le genre, comme *Nisa Mousa*, pour signifier une Vache.

RELIGIONS  
DES NÈGRES.

Les Nègres qui habitent les deux bords du Sénégal, & qui s'étendent dans les terres à l'Est & au Sud, sont Mahométans, convertis par les Mores. Ceux du Royaume de Mandingo, dont le zèle est le plus ardent, sont à présent les Millionnaires de cette Religion. Tous les autres Nègres, du moins ceux avec qui les Anglois ont des relations de Commerce, depuis la Gambia jusqu'en Guinée, sont idolâtres, à l'exception des Sereres & de quelques autres, qui peuvent être regardés comme des Sauvages, sans aucune apparence de Religion. Le Maire prétend que vers Sierra Léona & la Côte d'or, la plupart n'ont aucune idée de culte, ou du moins qu'ils adorent le premier objet qu'ils rencontrent le matin. Autrefois ils rendoient des adorations au Diable & lui sacrifioient des Veaux. Quoiqu'ils mangent la chair de leurs Bestiaux, ils croient la Métémiscose (82).

On en voit beaucoup qui ne veulent pas souffrir qu'on tue les Lézards autour de leurs maisons. Ils sont persuadés que ce sont les âmes de leur Père, de leur Mère & de leurs proches Parents, qui viennent faire le Folgar, c'est-à-dire se réjouir avec eux (83).

Le Mahométisme établi parmi les Nègres est imparfait, autant par l'ignorance de ceux qui l'enseignent que par le libertinage des prosélytes. Il consiste dans la croyance de l'unité de Dieu, & de deux ou trois pratiques cérémonielles, telles que le Ramadan ou le Carême, le Bayram ou Pâques, & la Circoncision.

Jobson observe que les Habitans naturels de la Gambia adorent un seul Dieu, sous le nom d'*Allah*; qu'ils n'ont point de peinture ni d'Images, à la ressemblance de la Divinité; qu'ils reconnoissent la mission de Mahomet, sans

(82) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 271. (83) Le Maire, p. 90.

qu'ils invoquent jamais son nom ; qu'ils comptent les années par les pluyes, & qu'ils ont des noms particuliers pour chaque jour de la semaine ; qu'ils donnent le nom de Sabbat au Vendredi, mais qu'ils l'observent si peu régulièrement, que leur commerce & leurs occupations ordinaires n'en reçoivent pas d'interruption (84).

Ils ont quelques traditions confuses de la personne de Jesus-Christ. Ils parlent de lui comme d'un Prophète, qui s'est rendu célèbre par un grand nombre de miracles. Mais ce qu'ils racontent de sa sainteté & de sa puissance, est un tissu de fables sans vrai-semblance & sans ordre. Ils lui donnent le nom de *Nale*. Ils nomment sa Mere, *Maria*. La sainteté, la bonté, la justice, sont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut degré ; mais il leur paroît impossible qu'il soit le Fils de Dieu, parce que Dieu, disent-ils, ne peut être vu par les hommes. La doctrine de l'Incarnation leur paroît scandaleuse. Elle suppose, dans leurs idées, que Dieu soit capable d'une liaison charnelle avec les femmes. Cependant (85) l'Auteur conclut d'une Prophétie qui subsiste depuis long-tems dans leur propre Nation, qu'ils seront subjugués par un Peuple blanc, & que dans la plénitude des tems, ils en recevront les lumieres de l'Évangile. Il paroît même persuadé que ce tems n'est pas éloigné ; & tandis qu'il étoit en Afrique, il se flattoit que le Ciel pourroit l'employer à l'exécution d'un si grand ouvrage.

Les Nègres croient aussi la prédestination, & mettent toutes leurs infortunes sur le compte de la Providence. Qu'un Nègre en assassine un autre, ils croient que c'est Dieu qui est l'auteur du meurtre. Cependant ils se faisoient du meurtrier, & le vendent pour l'esclavage.

A l'égard de leur dévotion & de la forme de leur culte ; le Maire observe que le commun du Peuple n'a pas de pratiques réglées qui puissent porter le nom de Culte religieux, mais que les personnes de distinction affectent plus de zèle, & ne sont jamais sans un (86) Marbur, qui a beaucoup d'ascendant sur leur esprit & sur leur conduite.

Jobson dit qu'ils n'ont pas de Temples, ni de lieux consacrés aux usages de leur Religion, mais qu'il croit pouvoir juger que leurs assemblées religieuses se tiennent en plein champ, à l'ombre de quelque grand arbre. Il fonde cette conjecture sur la maniere dont il vit un Marbur étranger faire sa priere & se laver sur le bord de la Gambia, près de Setiko (87).

Brue dit aussi qu'ils n'ont ni Mosquées, ni Sabbat, (88) ni jours réglés de dévotion. Mais le Maire assure que si le Peuple ne prend pas la peine de bâtir des Mosquées, les Rois & les Seigneurs ont parmi leurs édifices des lieux couverts de paille, qui sont destinés aux exercices de Religion. Ils y demeurent assez long-tems debout, les yeux fixés sur le mur, du côté du Levant. Ensuite s'avancant de quelques pas, ils prononcent quelques mots entre les dents ; après quoi ils s'étendent la face contre terre, & se levant sur leurs genoux, ils font un cercle autour d'eux & deux ou trois autour de leur tête. Enfin ils baissent la terre plusieurs fois, ils se jettent du sable contre le visage avec les (89) deux mains, & toutes ces cérémonies ne durent pas moins d'une demie heure.

(84) Jobson, p. 67.

(85) *Ibid.* p. 73.

(86) Le Maire, p. 92.

(87) Jobson, p. 63.

(88) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 272.

(89) Le Maire, p. 91.

Les Turcs, & d'autres Mahométans rigides, font le *Sala*, ou la priere, cinq fois le jour & la nuit. Le Vendredi, qui est le jour de leur Sabbat, ils la font sept fois. Mais les Mahométans Nègres se contentent de prier trois fois le jour, c'est-à-dire, le matin, à midi & le soir. Chaque Village a son Marbut, ou son Prêtre, qui les rassemble pour ce devoir. Le lieu de leurs assemblées est un champ, qui leur sert de Mosquée. Là, après les ablutions ordonnées par l'Alkoran, ils se rangent en plusieurs lignes, derrière le Prêtre, dont ils imitent les mouvemens & les gestes. Ils ont le visage tourné vers l'Orient; mais lorsqu'ils sont fatigués de leur posture, ils s'accroupissent à la manière des femmes, en tournant le visage à l'Ouest (90).

Le Marbut étend ses bras, repete plusieurs mots d'une voix si lente & si haute, que toute l'assemblée peut les repeter après lui, se met à genoux, baise la terre, recommence trois fois cette cérémonie, & ne fait rien qui ne soit imité par tous les assistans. Ensuite il se remet à genoux pour la quatrième fois, & fait quelque tems sa priere en silence: il se releve, & traçant du doigt, autour de lui, un cercle, dans lequel il imprime plusieurs caractères, il les baise respectueusement; après quoi, la tête appuyée sur les deux mains, & les yeux fixés contre terre, il passe quelques momens dans une profonde méditation. Enfin, il prend du sable ou de la poussière, se la jette sur la tête & contre le visage, commence à prier d'une voix haute, en touchant la terre du doigt & le levant au front; & pendant toutes ces formalités, il répète plusieurs fois les mots *Salati Maleck*, c'est-à-dire, je vous salue Seigneur. Il se leve: toute l'assemblée suit son exemple, & chacun se retire. La modestie, le respect & l'attention qu'ils apportent à cet exercice, cause une juste admiration à nos Voyageurs. La priere dure une grosse demie heure & se renouvelle trois fois le jour. Il n'y a point d'affaire ni de compagnie qui leur en fasse oublier le tems. S'ils ne peuvent assister à l'assemblée, ils se retirent à l'écart pour observer (91) les mêmes pratiques; & lorsqu'ils manquent d'eau pour leurs ablutions, ils (92) employent de la terre. Brue (93) qui fut plusieurs fois témoin de leurs cérémonies, eut la curiosité de demander aux Marbuts quel étoit le sens de leurs postures & de leurs prieres. Ils lui repondirent qu'ils adoroient Dieu en se prosternant devant lui; que cette humiliation étoit un aveu de leur néant aux yeux du premier Etre; qu'ils le prioient de pardonner leurs fautes & de leur accorder les commodités dont ils avoient besoin, telles qu'une femme (94), des enfans, une moisson abondante, la victoire sur leurs ennemis, une bonne pêche, la santé, & l'exemption de toutes sortes de dangers (95).

Le Maire, qui s'informa aussi de l'intention qui accompagne leur priere, dit que l'un demande la victoire sur leurs ennemis, & qu'il plaise à Dieu de ne lui pas nuire; qu'un autre demande une belle femme, une provision de

(90) Jannequin, p. 106. & 108.

(91) On a vû ci-dessus les scrupules de Job-Ben Salomon.

(92) Jannequin dit que les voyant se laver avec de l'eau ou du sable, il leur demanda d'où leur venoit cet usage, & qu'ils lui répondirent que c'étoit seulement un goût de

propreté, p. 108.

(93) Afrique Occidentale, p. 219.

(94) Le Maire, p. 92.

(95) Jannequin leur fait observer le Ramadan au mois de Février, le Maire au mois de Janvier. Il est donc mobile, & Labat s'est trompé.

millet, &c. & qu'ils prient avec tant d'attention, qu'on mettroit le feu à leur cabane sans pouvoir les interrompre (96).

Les Nègres qui habitent le Sénégal ont leur Ramadan, fixé au mois de Septembre, contre l'usage des Mores, pour qui c'est une Fête (97) mobile ou lunaire. Aussi-tôt qu'ils voyent paroître la première Lune de l'Équinoxe d'Automne, ils la saluent en crachant dans leurs mains & les étendant vers le Ciel. Ensuite ils tournent plusieurs fois autour de leur (98) tête, & repètent deux ou trois fois la même cérémonie. En général les Mahométans rendent beaucoup de respects à la nouvelle Lune, la saluent aussi-tôt qu'ils la voyent paroître, ouvrent leur bourse, & demandent au Ciel que leurs richesses puissent augmenter (99) avec les quartiers de la Lune.

Le Ramadan, ou le Carême des Mahométans Nègres, est observé avec beaucoup de rigueur. Ils ne mangent & ne boivent qu'après le coucher du Soleil. Les dévots n'avalleroient pas même leur salive, & se couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe, de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la passion qu'ils ont pour le tabac (1), ils ne touchent point à leur pipe. Mais lorsque la nuit arrive, ils se dédommagent de l'abstinence du jour. On les voit manger, boire, danser, chanter jusqu'au retour du Soleil. Les Grands & les Riches passent ensuite tout le jour à dormir.

Jannequin est surpris (2) de l'exactitude avec laquelle ils s'assujétissent au jeûne, dans le tems qu'ils appellent, dit-il, *Jente Karafana*. Les instances & les présents mêmes des François ne pouvoient engager leurs Interprètes, qui étoient sans cesse avec eux, à prendre la moindre nourriture jusqu'à la nuit. Ils ont pour principe, que celui qui rompt son jeûne doit le recommencer. D'ailleurs, ceux qui se rendent coupables de cette transgression sont condamnés à recevoir la bastonnade, avec des canes, l'espace d'un quart d'heure. Si leur Religion étoit bonne, ajoute pieusement le même Voyageur, ils se feroient un grand mérite de leur jeûne aux yeux de Dieu.

Lorsque le mois du Ramadan approche de sa fin, ils proclament le *Ta-basket*, c'est-à-dire, la plus grande Fête des Mahométans Nègres, comme des Turcs & des Persans, qui lui donnent le nom de *Bayram*. Brue, qui en avoit été témoin, nous en a laissé la description suivante.

Un peu avant le coucher du Soleil, on vit paroître six Marbut, ou Prêtres Mahométans, revêtus de Tuniques blanches, qui ressemblent à nos surplis. Elles leur descendent jusqu'au milieu des jambes, & le bas est bordé de laine rouge (3). Ils marchoient en rang, avec une longue zagaye à la main, précédés de cinq grands Bœufs, qui étoient couverts d'un beau drapeau de coton & couronnés de feuilles, chacun conduit par deux Nègres. Les Chefs des cinq Villages dont la Ville de Buckfar est composée suivoient les Prêtres, sur une seule ligne, parés de leurs plus riches habits, armés de zagayes, de sabres, de poignards & de boucliers. Ils étoient suivis eux-mêmes de tous les Habi-

(96) Barbot paroît croire qu'ils tiennent cet usage des Juifs. Il renvoie au Chap. XX. du Livre I. des Rois.

(97) On dit que les Pêcheurs & les Matelots de Normandie, ont l'usage de saluer la nouvelle Lune tête nue.

(98) Barbot, p. 53.

(99) Moore prétend qu'ils ne font jamais la guerre pendant le Ramadan, p. 143.

(1) Labat, Vol. II. p. 291.

(2) Jannequin, *ubi sup.* p. 110.

(3) Froger, *ubi sup.* p. 20.

tans, leurs Sujets, cinq sur chaque rang. Lorsque la procession fut arrivée au bord de la Rivière, les Bœufs furent attachés à des poteaux; & le plus ancien Marbur cria trois fois à haute voix, *Sala Maleck*, qui est l'exhortation à la prière. Ensuite mettant bas sa zagaye, il étendit les bras vers l'Est. Les autres Prêtres suivirent son exemple & commencèrent la prière de concert. Ils se leverent & reprirent leurs armes. Alors l'ancien Marbur donna ordre aux Nègres d'amener les Bœufs, & de les renverser par terre; ce qui fut exécuté à l'instant. Ils les attachèrent à terre par les cornes; & leur tournant la tête à l'Est, ils leur couperent la gorge, avec beaucoup de précautions pour empêcher que ces animaux ne les regardassent tandis que leur sang couloit, parce que c'est pour eux un fort mauvais présage. Ils prennent soin, pour se garantir de leurs regards, de leur jeter du sable dans les yeux. Aussi-tôt que le sacrifice est achevé & les victimes écorchées, ils les coupent en pieces, & chaque Village emporte celles de son Bœuf (4).

Après cette cérémonie, le Folgar commence. Les femmes & les filles se présentent d'abord, partagées en quatre bandes, dont chacune est conduite par un Guiriot du même sexe, qui chante quelques vers convenables aux circonstances, auxquels toute la bande répond en chœur. Elles s'avancent ainsi, pour venir danser autour d'un grand feu, qui est allumé au milieu de la place. Les Chefs & les principaux Habitans sont assis sur des nattes, où ils s'entretiennent tranquillement. Bientôt on vit paroître une autre troupe, composée de tous les jeunes hommes, dans la même division que les femmes, c'est-à-dire en quatre compagnies, avec des Tambours & d'autres instrumens. Ils étoient vêtus de leurs meilleurs habits, & chargés de leurs armes, comme s'ils eussent touché au moment d'une bataille. Ils firent leur procession autour du feu; après quoi, mettant bas les habits & leurs armes, ils commencèrent à lutter, homme contre homme, avec beaucoup d'agilité. Les filles, rangées en ligne, derrière eux, les encourageoient de la voix & par leurs gestes. Ceux qui se signaloient en recevoient sur le champ la récompense, par des chants à l'honneur de leur victoire & par des battemens de mains. Cet exercice fut suivi d'un bal, où les deux sexes firent briller leur adresse & leurs agrémens. La danse est leur amusement favori. Ils ne s'en lassent jamais. Un Nègre, qui s'est fatigué pendant tout le jour au travail, ne trouve rien de si propre à le délasser, que quatre ou cinq heures de danse. Le bal, ou le Folgar, fit place au Festin, lorsqu'on eut averti que les viandes étoient préparées. Ces réjouissances durèrent pendant trois jours (5).

La Circoncision est une pratique rigoureusement observée parmi les Mahométans Nègres. Elle se fait aux mâles (6), vers l'âge de quatorze ou quinze ans; autant pour leur donner le tems (7) de se fortifier contre l'opération, que celui d'être bien instruits dans la profession de leur foi. On attend aussi, pour cette sanglante cérémonie, qu'il y ait un grand nombre de jeunes gens rassemblés, ou que le fils de quelque Roi & d'autres Grands aient atteint l'âge de la Circoncision. Alors on avertit que tous les Sujets du même Roi, ses alliés & ses voisins, peuvent amener leurs enfans; car l'éclat de la Fête

(4) Afrique Occidentale, Voi. II. p. 234. où quatorze ans, p. 184.

(5) *Ibid.* p. 296.

(7) Jannequin la croit fort dangereuse;

(6) Moore dit que c'est toujours à douze p. 135.





Cochin, filage moine

*Circoncision des Negres.*

Laurent Sculp

répond au nombre des Acteurs, & les Chefs d'une Nation souhaitent toujours que l'assemblée soit nombreuse, parce que dans ces occasions les jeunes gens forment des liaisons & des amitiés qui durent autant que leur vie.

Quoiqu'il n'y ait pas de tems réglé pour la cérémonie, on observe de ne jamais choisir la saison des grandes chaleurs, ni celle des pluyes, ni le Ramadan, qui ne sont pas des tems propres à la joie. On a soin aussi de prendre le décours de la Lune, dans l'idée que l'opération est alors moins douloureuse & la playe plus facile à (8) guérir. On est surpris, malgré ce témoignage, de trouver ici dans le Maire (9), que le véritable tems de la Circoncision est le Ramadan, Moore le place un peu avant la saison des pluyes.

Brue nous donne une description exacte de la cérémonie. Il y avoit assisté, dans l'Isle de Jean Barre, près du Fort Saint Louis, & les plus petits détails n'étoient point échappés à ses observations (10).

Le lieu de la scène étoit un champ fort agréable, environné de beaux arbres, à trois cens pas du Village de Jean Barre, riche Nègre qui servoit d'interprète à la Compagnie Française, & dont le fils étoit le principal des jeunes gens qui devoient être circoncis. On choisit toujours un endroit éloigné des habitations, à cause des femmes (11), qui sont absolument exclues de l'assemblée. Lorsque Brue se fut assis avec les gens de sa suite sur un banc qui avoit été préparé pour lui, la procession commença dans l'ordre suivant. Les Guiriots, ou les Musiciens faisoient l'avant-garde, en battant une marche lente & grave, sans y joindre (12) leur chant. Ils étoient suivis de tous les Marbutts des Villages voisins, qui marchaient deux à deux en robes de coton blanc & leur zagaye à la main. Après les Marbutts, on vit venir, à quelque distance, tous les jeunes gens qui devoient être circoncis. Ils étoient vêtus de longs pagnes de coton, croisés par devant, mais sans hauteschauffes. Ils marchaient sur une seule ligne, c'est-à-dire l'un après l'autre, accompagnés chacun de deux parens ou de deux amis, pour servir de témoins à leur profession de foi, ou pour les encourager à souffrir constamment l'opération. Yam Sek, Nègre de distinction, qui devoit être l'Exécuteur, suivait immédiatement, avec Jean Barre, Chef de la Fête. Cette marche étoit fermée par un corps de deux mille Nègres bien armés. Au milieu du champ, fort près du lieu où les François étoient assis, on avoit placé une planche sur une petite élévation. Les Prêtres & les Chefs des Villages se rangerent (13) sur deux lignes, de chaque côté de la planche; & tous les candidats, avec leurs parrains, demeurèrent au centre, dans le même ordre que celui de leur marche. Le reste des Nègres formoit un cercle autour des Prêtres & des victimes.

Aussi-tôt que l'ordre & le silence furent bien établis, le principal Marbut fit le *Sala*; ou la prière. Tous les assistans repetoient ses paroles, d'une voix claire & intelligible, avec autant de respect que d'attention. Après cet exercice, Yamsek, accompagné de Jean Barre, s'approcha de la planche, le couteau à la main. Aussi-tôt, *Guiopo*, fils de Jean Barre, fut annoncé par ses deux parrains, qui le firent monter sur la planche, en le soutenant des

(8) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 272.

(9) Le Maire, p. 95.

(10) Moore, p. 134.

(11) On a vu tout le contraire dans le Jour-

nal de Jobson; mais chaque lieu peut avoir ses usages différens.

(12) Voyez la Planche.

(13) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 280.

deux côtés. Yamfek, sans aucun intervalle, leva sa robe, lui prit le prépuce en le tirant aussi loin du gland qu'il est possible, & tandis que le père tenoit de la main le reste des parties, il fit heureusement (14) l'opération. Guiopo descendit immédiatement, suivi de ses deux parrains, & branlant sa zagaye d'un air riant. Il se retira derrière les Marbut, pour laisser saigner sa playe, pendant que les autres jeunes gens allèrent se présenter successivement à l'Exécuteur.

Lorsque la blessure a jetté assez de sang, on la lave plusieurs fois le jour avec de l'eau froide, jusqu'à ce qu'elle se ferme d'elle-même; ce qui ne demande ordinairement que dix ou douze jours. Pendant l'opération, le candidat doit tenir le pouce droit élevé, & prononcer (15) la formule de foi Mahométane. Les plus fermes la prononcent d'une voix haute. Ils affectent même de la gayeté après la cérémonie. Mais il est aisé de juger à leur marche qu'ils souffrent une vive douleur. La plupart ne peuvent se retirer sans être soutenus par les parrains (16).

Jannequin raconte qu'après la Circoncision, & pendant tout le mois qui la suit, les jeunes gens ont droit de prendre toutes sortes (17) de libertés avec les filles, à la seule exception du viol. Lorsqu'ils sont rétablis de leur blessure, ils s'assemblent, pour courir dans tous les Villages, & lever des contributions en forme de présens. Ils ne reviennent jamais les mains vuides. Moore ajoute qu'ils se déguisent de plusieurs manières; qu'ils portent des bonnets d'une forme bizarre, armés de deux cornes de Bœuf; & que dans cette parure, ceux de la Côte commettent (18) beaucoup de défordres. Mais au long du Sénégal ils sont plus réglés dans leurs usages, & la plupart se contentent de ce qu'on leur offre.

Quoique la Circoncision ne soit pas ordonnée pour les femmes, les Docteurs Mandingos les admettent à la participation du privilège. Ce sont leurs propres femmes qui font l'office de Prêtresses. Mais cet usage n'est pas universel parmi les Nègres (19).

Moore explique la cérémonie de la Circoncision en fort peu de mots (20). Un peu avant la saison des pluies, dit-il, on circonçoit un grand nombre de jeunes gens, de l'âge de douze ou quatorze ans. Après l'opération ils portent un habit différent de l'usage ordinaire, & chaque Royaume a le sien. Depuis la Circoncision jusqu'au tems des pluies, les jeunes circoncis ont la liberté de commettre toutes sortes d'excès, sans être soumis au châtement de la justice. Lorsque les pluies commencent, ils sont obligés de rentrer dans l'ordre, & de reprendre l'habit commun de leur Nation.

Les Mandingos croyent que la cause des Eclipses de Lune est l'interposition d'un chat, qui met sa patte entre la Lune & la terre. Dans ces occasions, ils ne cessent pas de chanter & de danser à l'honneur de leur Prophète Mahomet; mais il ne paroît pas que leurs mouvemens soient l'effet de la crainte.

(14) Le Maire dit que le Candidat est obligé de manger son prépuce, p. 95. Le Maire dit qu'on les voit souvent rire dans l'opération.

(15) C'est la Allah il a Allah, Mohamed Reful Allah; c'est-à-dire, il n'y a de Dieu que

Dieu, & Mahomet est le messager de Dieu.

(16) Jannequin, p. 116.

(17) Voyez la Figure.

(18) Moore, p. 134.

(19) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 285.

(20) Moore, *ibid.*

En général, ils sont extrêmement livrés à la superstition. Lorsqu'ils ont un voyage à faire, ils égorgent un poulet, & les observations qu'ils font sur ses entrailles leur servent de règle pour avancer ou différer leur départ. Ils n'ont pas moins d'égard pour certains jours de la semaine, qu'ils regardent comme malheureux; & rien ne seroit capable de les leur faire choisir pour une entreprise d'importance (21).

SUPERSTI-  
TIONS DES  
NEGRES.

Moore raconte que pendant tout le tems qu'il passa dans leur Pays, ils étoient persuadés que les Sorciers avoient répandu des qualités malignes dans l'air & dans les eaux, & qu'il ne mouroit personne qui ne fût tué par ces ennemis publics; à l'exception néanmoins d'un misérable, qu'il vit enterrer, & que tous les Nègres croyoient tué par Dieu même, pour avoir violé son serment, ou son vœu. L'usage des vœux est fort commun dans toutes ces Nations. On leur voit porter autour du bras des manilles de fer, pour marque de leur engagement, & pour s'en rappeler la mémoire. Celui qu'ils accusoient de parjure, avoit fait vœu de ne jamais vendre un Esclave dont on lui avoit fait présent, & portoit une manille, dans la crainte de l'oublier. Mais ses besoins & ceux de sa famille l'ayant emporté sur son serment, sa mort, qui arriva quelques jours après, fut regardée de tous les Nègres comme un effet signalé de la vengeance du Ciel (22).

Entre une infinité d'autres superstitions, la plus commune & la plus remarquable est celle des grisgris. Jobson, qui les appelle *Gregories*, observe que (23) ce charme, ou cet amulette, consiste dans certaines lettres tracées sur du papier. Suivant (24) Jannequin, les grisgris sont des bandelettes de papier, chargées de caractères Arabes. Le Maire dit que ce sont de petits billets Arabes, entrelassés de (25) figures Nigromantiques. Au contraire Barbot les représente fort grands. Ils contiennent quelquefois, dit-il, une feuille ou deux de papier commun, remplie de grandes Lettres Arabes, qui sont écrites avec une plume, & (26) une sorte d'ancre composée des cendres d'un certain bois. Labat assure que les grisgris ne sont que des passages de l'Alcoran & d'autres sentences, en caractères Arabes. Cependant Barbot en ayant apporté quelques-uns en Europe, & les ayant fait voir à diverses personnes versées dans les (27) Langues Orientales, il leur fut impossible d'y rien entendre. Il y a beaucoup d'apparence que les mots, quoiqu'en caractères Arabes, sont pris du Langage des Mandingos; d'autant plus que le Mandingo n'a point de caractères qui lui soient propres.

(28) Les grisgris sont enveloppés dans de la soie, ou dans de petites bourses de cuir. Les Marbutis n'y mettent que le papier & l'écriture; mais ceux qui les achètent prennent soin de les orner diversément, & de les renfermer quelquefois dans des étuis d'or ou d'argent.

Mais les enveloppes les plus communes sont de beau cuir ou de drap rouge. Les unes ne sont pas plus longues que le pouce, travaillées à facettes comme les diamans, & propres à servir de bracelets. Souvent les Marbutis n'y met-

(21) Moore, p. 143.

(22) *Ibid.* p. 128.

(23) Voyez ci-dessus sa propre Relation.

(24) Jannequin, p. 119.

(25) Le Maire, p. 64.

(26) Barbot, p. 60.

(27) *Ibidem.*

(28) Moore, p. 144. On les enveloppe aussi dans des boetes de différens métaux.

tent rien , comme on l'a reconnu à ceux (29) que portoient les Esclaves. Ils en font aussi de crin & de corne , qui ne sont pas moins couverts de serge ou de drap rouge (30).

Jannequin nous apprend que chaque grisgris a sa vertu particulière, l'un contre le péril de se noyer, l'autre contre la (31) blessure des zagayes ou la morsure des Serpens. Il y en a, dit le Maire, qui doivent rendre invulnérable, aider les Plongeurs & les Nageurs, procurer une pêche abondante. D'autres éloignent l'occasion de tomber dans l'esclavage, procurent de belles femmes & beaucoup d'enfans. Enfin les Marbuts inventent des grisgris en faveur de tous les desirs & contre toutes les craintes. Le même Voyageur ajoute que la confiance des Nègres est si aveugle pour ce charme, que plusieurs ne feroient pas difficulté, avec un si (32) bon garand, de braver un coup de flèche. Barbot observe aussi que les grisgris sont un préservatif contre les dangers de la mer, contre les blessures & contre le tonnerre; qu'ils écartent les dangers dans un long voyage, qu'ils attirent des richesses, de la santé, & qu'ils procurent aux femmes grosses une heureuse délivrance (33).

Moore remarque qu'en allant à la guerre, le plus pauvre Nègre achète un grisgris des Marbuts, pour se garantir de toutes sortes de blessures. Si le charme manque de pouvoir, les Marbuts en rejettent la faute sur la mauvaise vie du Nègre, (34) que Mahomet n'a pas jugé digne de sa protection. Jobson assure que dans les maladies, les douleurs, les moindres enflures, l'usage (35) des Nègres est de s'appliquer un grisgris sur la partie affligée. Ainsi, conclut Jannequin, il n'est pas surprenant que leur foi pour des vertus si puissantes, fasse un des principaux articles de leur Religion. Il ne doit pas paroître plus étrange que les Marbuts tirent un profit considérable de ce pieux trafic. Moore assure qu'ils s'enrichissent tous en (36) peu de tems. Le Maire dit que les Marbuts ruinent les Nègres, en leur faisant payer jusqu'à trois Esclaves, & quatre ou cinq Veaux (37) pour un grisgris, suivant les qualités qu'ils lui attribuent. Barbot confirme la même chose, & ne fait pas difficulté d'assurer qu'il n'y a rien dont un Nègre ne soit prêt à se priver pour obtenir un grisgris de la première vertu. Mais l'adresse des Marbuts leur fait mettre cette espèce à si haut prix, que les Princes mêmes ne sont pas toujours en état de s'en procurer.

Suivant Jobson, les grisgris de la tête se portent en croix depuis le front jusqu'au cou, & depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ceux du cou se portent en forme de colliers. Les épaules & les bras n'en sont pas moins garnis; de sorte que cette religieuse parure devient un véritable fardeau. Les Rois en sont plus chargés qu'aucun (38) de leurs Sujets. Moore prétend que le poids monte souvent jusqu'à trente livres (39).

(29) Jannequin, p. 119. & le Maire, p. 93. Romaine avec ceux des Nègres, & de la vertu des Grisgris avec celle des *Agnus*.

(30) Barbot, p. 50.

(35) Jobson, p. 50.

(31) Jannequin, p. 120.

(36) Jannequin, p. 120.

(32) Le Maire, p. 93.

(37) Moore, p. 40.

(33) Barbot, p. 60.

(38) Jobson, *ibid.*

(34) Moore, p. 144. Il fait ici une comparaison fort odieuse des usages de l'Eglise

(39) Moore, p. 42.

Au reste les grisgris pourroient souvent les faire atteindre à leur but par une autre voie, c'est-à-dire, lorsque leur multitude & leur grandeur forme une cuirasse que la zagaye auroit peine à pénétrer. Les Grands en ont la tête & le corps tellement couverts, qu'étant presque incapables de se remuer, ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le secours d'autrui. Ils en couvrent aussi leurs chevaux, pour les rendre hardis (40) & invulnérables. Les grisgris du dos & celui de l'estomach sont de la grandeur d'un Livre in-quarto, & d'un pouce d'épaisseur. Ils leur donnent la forme d'une croupe de cheval, celle des cornes d'un Cerf ou d'un Taureau Sauvage. Ils parent leurs bonnets de ces derniers, & se rendent la figure terrible. Cependant ils reconnoissent que les plus puissans ne sont point à l'épreuve des armes à feu; car il n'y a rien, disent-ils, qui puisse résister aux *Poufs* (\*).

Il s'est trouvé des Européens assez simples (41) pour s'imaginer que l'enfer avoit part aux prétendus enchantemens des Nègres, & que la magie ou la forcellerie leur étoit familière, sur-tout lorsqu'ils leur voyoient faire de ridicules grimaces, & pousser des cris, en se plaignant qu'ils étoient maltraités par le diable. Mais l'Auteur a souvent vérifié que le meilleur exorcisme étoit un baton, & que le diable, conjuré par cette méthode, n'étoit pas tenté de reparoître (42).

Ces notions de forcellerie & de charmes magiques sont confirmées par une forte d'épouvantail que les Mandingos nomment Mumbo Jumbo, de la même nature que le Horey, dont on a donné la description dans le Journal de Jobson (43).

Moore, seul Voyageur qui parle de cette imposture, prétend que c'est une Idole mystérieuse des Nègres, inventée par les maris pour contenir leurs femmes (44) dans la soumission. Elles ont tant de simplicité & d'ignorance, qu'elles prennent cette machine pour un homme sauvage; & les plus fins, ajoute Moore, pourroient être trompés par l'horrible bruit qu'elle fait entendre. Elle est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Peu de Nègres ont l'art de lui faire pousser les sons qui lui sont propres. On ne les entend jamais que pendant la nuit, & l'obscurité aide beaucoup à l'imposture. Lorsque les hommes ont quelque différend avec les femmes, on s'adresse au Mumbo Jumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris.

Le Nègre qui agit sous la figure monstrueuse du Mumbo Jumbo, jouit d'une autorité absolue, & s'attire tant de respect, que personne ne paroît couvert dans sa présence. Lorsque les femmes le voyent ou l'entendent, elles prennent la fuite & se cachent soigneusement. Mais si les maris ont quelque liaison avec l'acteur, il fait porter ses ordres aux femmes & les force de reparoître. Alors il leur commande de s'asseoir, & les fait chanter ou danser suivant son caprice. Si quelques-unes refusent d'obéir il les fait chercher par d'autres Nègres qui exécutent ses loix, & leur défobéissance est punie par

SUPERSTI-  
TIONS DES  
NÈGRES.

(40) Jannequin dit que les jambes mêmes des chevaux en sont couvertes, p. 120.

(\*) Nom qu'ils donnent aux balles.

(41) Leur simplicité ne consistoit point à croire que l'esprit malin puisse avoir part à

ce qu'on appelle magie, mais à donner ce nom aux tours de souplesse des Nègres.

(42) Le Maire, p. 93.

(43) Voy. ci-dessus, le Voyage de Jobson.

(44) Voyez ci-dessus, le Voyage de Moore.

SUPERSTI-  
TIONS DES  
NÈGRES.

le fouet. Ceux qui sont initiés dans le mystère du Mumbo Jumbo, s'engagent par un serment solennel (45) à ne le jamais révéler aux femmes, ni même aux autres Nègres qui ne sont pas de la société. On n'y peut être reçu avant l'âge de seize ans. Le Peuple jure par cette Idole, & n'a pas de serment plus respecté.

Vers l'an 1727, le Roi de Jagra ayant une femme curieuse, eut la foiblesse de lui révéler le secret du Mumbo Jumbo. Avec l'indiscrétion ordinaire à son sexe, elle ne manqua pas, dit l'Auteur, d'en informer toutes ses compagnes. Le bruit alla jusqu'aux oreilles de quelques Seigneurs Nègres, qui n'étoient pas bien disposés pour le Roi. Ils s'assemblèrent pour délibérer sur une affaire de cette importance, & ne doutant pas que leurs femmes ne devinssent fort difficiles à gouverner si la crainte du Mumbo Jumbo ne les arrêtoit plus, ils prirent une résolution fort hardie, qui ne fut pas exécutée avec moins d'audace. Ils se rendirent à la Ville royale avec l'Idole. Là, prenant l'air d'autorité qui est propre à la Religion dans tous les Pays du monde, ils firent avertir le Roi de venir parler à l'Idole. Ce foible Prince n'ayant osé refuser d'obéir, Mumbo Jumbo lui reprocha son crime, & lui donna ordre de faire paroître sa femme. A peine eut-elle paru, que par la sentence de Mumbo Jumbo, ils furent poignardés tous deux.

Il y a peu de Villes considérables qui n'aient une figure du Mumbo Jumbo. Pendant le jour, elle demeure sur un poteau, dans quelque lieu voisin de la Ville, jusqu'à l'entrée de la nuit, qui est le tems de ses opérations (46).

PRESTRES DES  
NÈGRES.

Il nous reste à parler des Marbut ou des Prêtres Nègres. Quoique leur habillement ordinaire soit le même que celui du Peuple, ils sont distingués par un grand nombre de différences. Jobson observe que pour la demeure & le commerce de la vie, ils n'ont rien de commun avec les (47) autres Nègres, & qu'ils s'attachent sur plusieurs points à la loi du Lévitique, dont ils ont quelque connoissance. Le même Voyageur ajoute qu'ils ont des Villes & des Terres particulières à leur Tribu (48) où ils n'admettent pas d'autres Nègres que leurs Esclaves. Leurs mariages ne se font qu'entre les hommes & les femmes de leur race, & tous leurs enfans sont élevés pour la Prêtrise. Leurs Loix pour ces alliances ne sont pas différentes de celles des Nègres; c'est-à-dire, qu'ils ont la liberté de prendre plus ou moins de femmes, suivant leur dignité & leur prudence. Chaque Ville a son ancien ou son Grand Prêtre. Le Chef Général, ou le Grand Pontife, fait sa résidence à Setiko, qui est leur Ville Capitale (49).

Labat les représente comme de scrupuleux observateurs de tous les préceptes de l'Alkoran. Ils s'abstiennent de vin & de liqueurs spiritueuses. Ils observent le Ramadan avec beaucoup d'exactitude. Ils ont plus de douceur & de politesse que le commun des Nègres. Ils aiment le Commerce, & se plaisent à voyager dans cette vûe. Leur honnêteté & leur bonne foi sont gé-

(45) L'Auteur les compare aux *Frée Massons*.

(46) C'étoit apparemment un de ces simulacres que Brue renversa, comme on l'a vû dans ses Relations.

(47) Moore, p. 116.

(48) Jobson les appelle *Marybucs*, ou *Bifferoas*; Moore, *Mahométans* ou *Bûche-rines*; Labat, *Marabouts*, tous les autres, *Marbut*.

(49) Jobson, *ubi sup.*

néralement reconnues dans les affaires. La charité est une vertu qu'ils ne violent jamais entr'eux ; & jamais ils ne souffrent qu'un homme de leur Nation soit vendu pour l'esclavage, s'il n'a mérité ce châtement par quelque grand crime (50).

C'est des Marbut qu'il faut entendre tout ce que Moore rapporte des Mandingos Mahométans. Ils parlent la langue Arabe. Ceux qui savent l'écrire, continue le même Auteur, sont extrêmement exacts à faire leurs exercices de Religion trois ou quatre fois le jour, & n'ont pas moins de sobriété & de retenue dans le reste de leur conduite. Ils souffriroient plutôt la mort que de toucher aux liqueurs fortes ; & rien n'est si ordinaire que de les voir passer à jeun des jours entiers, pour ne pas manger d'autres viandes, que celles qui ont été tuées par des gens de leur Religion. Les Mandingos leur rendent toutes sortes de respects, & les prennent pour Médecins dans toutes leurs maladies. Mais les remèdes qu'ils reçoivent d'eux ne sont que des papiers charmés ou des grisgris, qu'ils achètent à grand prix (51).

Entre plusieurs bonnes qualités des Marbut, Jobson loue beaucoup leur tempérance. A cette seule marque, dit-il, on les distingue aisément des autres Nègres. Ils se réduisent à l'eau pure, sans excepter les cas de maladie & de nécessité. Dans le Voyage que l'Auteur fit sur la Rivière, un Marbut, qu'il avoit pris avec lui, ayant voulu prêter la main aux gens de l'Equipage pour traverser une basse, fut entraîné par un courant qui mit sa vie dans un grand (52) danger. Il disparut deux fois dans l'eau ; & les Anglois ne l'ayant remis à bord qu'avec beaucoup de peine, il y demeura quelque tems sans connoissance. Dans cet état même, ceux qui le secouroient ayant porté à sa bouche, un flacon d'eau-de-vie, il ferma constamment les lèvres, à la seule odeur de cette liqueur ; & lorsqu'il eut rappelé ses sens, il demanda avec un mélange de colere & d'inquiétude s'il avoit eu le malheur d'en avaler. On lui répondit qu'il s'y étoit opposé avec trop d'obstination. J'aurois mieux être mort, dit-il à Jobson, que d'en avoir avalé la moindre goutte (53).

Cet excès de scrupule s'étend jusqu'à leurs enfans. Non-seulement ils ne leur permettent pas de toucher au vin, ni aux liqueurs fortes ; mais ils ne souffrent pas même qu'on leur présente du raisin, du sucre & d'autres confitures. Les Anglois de Setiko étoient souvent querellés par les peres & les meres, lorsqu'ils entreprenoient de leur faire violer ces usages.

A cet exemple de tempérance, Jobson en joint un de bonne foi & de probité dans un Marbut nommé Fadi Katire (54). Ce fut le premier qu'il prit à ses gages, pour en tirer quelque service sur la Rivière. Cet honnête Mahométan prit autant d'affection pour les Anglois, que s'il eut été de la même Religion & du même Pays. Il s'empressa toujours de leur donner ses avis, sur tout ce qui regardoit leur voyage & leur commerce. Il joignit, dans l'occasion, le secours de son travail aux bons conseils ; (55) &

(50) *Ibid.* p. 62.

(51) Moore, p. 39.

(52) Voyez la Relation de Jobson.

(53) L'Auteur les compare aux Rechabites du Chapitre XXXI. de Jeremie, & s'imagine qu'ils peuvent être descendus de Jonada,

parceque le Prophète le fait sortir de Haba, beau-pere de Moyse, dont on sçait que la femme étoit une Egyptienne.

(54) Jobson, p. 74.

(55) *Ibid.* p. 63.

PRESTRES DES  
NÈGRES.

Jobson ne lui trouva pas moins de jugement, que de zèle & de fidélité.

Le même Auteur ajoute, que le respect des Rois & des Grands pour les Marbut, ne le cède guères à celui du Peuple. Si les personnes de la plus haute distinction rencontrent un Marbut en chemin, ils forment un cercle autour (56) de lui, & se mettent à genoux pour faire la prière & recevoir sa bénédiction. Le même usage s'exerce dans la chambre du Roi, lorsqu'il y entre un Marbut. Labat dit que les Nègres en général, mais sur-tout ceux du Sénégal, ont tant de respect pour leurs Prêtres, qu'ils croient que ceux qui les offensent meurent dans l'espace de trois jours (57).

Les Marbut Mandingos gagnent leur vie à tenir des Ecoles pour l'instruction des enfans, ou à faire des grisgris. Jobson rend témoignage qu'il a vû des Ecoles, bâties en rond, spacieuses & ouvertes, où les enfans viennent recevoir l'instruction. Il se seroit persuadé volontiers que les mêmes lieux seroient aux exercices publics de Religion, d'autant plus qu'ils sont ordinairement voisins de la maison du principal Marbut; mais les voyant ouverts & toujours fort sales, il n'a pû s'attacher à cette opinion.

Les Marbut apprennent à lire & à écrire à leurs enfans, dans un Livre composé (58) d'une petite planche de bois fort uni, où la leçon est écrite avec une sorte d'encre noire, & une plume en forme de pinceau. Leurs caractères ressemblent à ceux de la langue Hébraïque. L'Auteur n'étant pas capable de les lire, en apporta plusieurs exemples en Angleterre. Cependant il observe que leur Religion & leurs Loix sont écrites dans une langue particulière, & fort différente de la langue vulgaire; que les Laïcs Nègres, de quelque rang qu'ils soient, ne sçavent ni lire ni écrire, & qu'ils n'ont par conséquent ni caractères ni livres. Le grand Livre de la Loi est un manuscrit, dont les Marbut s'exercent à faire des copies pour leur propre usage. Les Rois Mahométans en obtiennent à grand prix, & se font un honneur de les porter, malgré la pesanteur du fardeau. Jobson a vû plusieurs Marbut, qui en étoient chargés aussi dans leurs voyages (59).

Suivant Labat, le tems de l'instruction pour les enfans, est la nuit, ou plutôt une heure ou deux avant le jour. Leurs leçons sont écrites sur de petites planches de bois blanc. Lorsqu'ils sçavent les lire, ils les apprennent par cœur. Il est aisé pour un Etranger de reconnoître les Ecoles, au bruit qu'ils font en répétant les instructions de leur Maître avec toute la force de leur voix. Lorsqu'ils ont lû tout l'Alkoran, ils passent eux-mêmes pour autant de Docteurs. Ils apprennent ensuite à écrire en Arabe; car la langue du Pays n'a pas de caractères (60).

Moore dit que le Peuple Mandingo est d'une extrême ignorance, & qu'il n'a aucune sorte d'instruction & de sçavoir. A peine un Nègre sçait-il compter jusqu'à dix; ou du moins, il s'aide pour cela des marques qu'il fait sur la terre. Cependant Moore avoue que les Marbut, qu'il appelle Buscherins, sçavent lire & écrire l'Arabe; qu'ils l'enseignent à leurs enfans, & qu'ils ont des Maîtres d'Ecole pour leur instruction (61).

(56) *Ibid.* p. 49.

(57) Labat, Vol. III. p. 335.

(58) Les Anglois ont des Livres de corne pour le même usage.

(59) Jobson, p. 67.

(60) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 353.

(61) Moore, p. 145.

Jannequin, en leur accordant aussi la lecture & l'écriture, qui servent, dit-il, à les faire vivre, par l'usage qu'ils en font pour transcrire l'Alkoran & pour composer des grisgris, n'a pas honte d'ajouter qu'ils font souvent tourmentés par l'Ange Kamaté; qu'ils en tirent des lumières pour découvrir les voleurs & les lieux où les vols sont cachés; enfin qu'à son avis, on ne peut apprendre à lire & écrire l'hébreu sans être en commerce avec le diable (62).

Ce n'est pas seulement dans les Ecoles que les Marbutts communiquent leur science aux enfans. Ils se répandent dans les Villages des autres Nègres, pour y porter l'instruction à ceux qui veulent la recevoir. On les voit courir ainsi avec toute leur famille & leurs livres. Le Pays leur est toujours ouvert; & dans les guerres même les plus sanglantes, ils ont la liberté de passer d'un Royaume à l'autre & de s'arrêter dans les Villes. Mais ils ne se rendent jamais à charge sur la route, ni dans les Villes où ils sont appelés. Ils portent avec eux leurs provisions; & vrai-semblablement, lorsqu'elles sont épuisées, ils les renouvellent dans les maisons des Grands; à moins, dit l'Auteur, que suivant l'usage général du Pays ils ne demandent l'aumône, & que le besoin qu'on a d'eux ne permette à personne de les refuser. D'ailleurs une main de papier de trois sous doit fournir long-tems à leur subsistance, puisqu'ils en peuvent composer une infinité de grisgris, qu'ils vendent avec beaucoup d'avantage. Jobson confirme cette remarque en nous apprenant, que lorsqu'il chargeoit quelques Marbutts d'un message, ils lui demandoient toujours, au-dessus des conventions, une ou deux feuilles de papier pour acheter leurs nécessités sur la route (63).

Les Marbutts ne sont pas seulement Prêtres. Ils sont Marchands, & font la plus grande partie du Commerce du Pays, sur-tout ceux de Seriko. On ne voit pas d'autres Nègres qui amènent des Esclaves de ce Canton dans le Royaume de Barfalli, d'où ils remportent quantité de sel, que la Mer produit d'elle-même sur les Côtes, mais de mauvaise nature, & mêlé d'impuretés qui le rendent semblable au charbon que les Anglois appellent *Sea-coal*. C'est en quoi consiste la plus grande partie des revenus du Roi. Les Marbutts font peu d'usage de ce sel, mais ils le transportent fort loin dans l'intérieur des terres, d'où ils tirent en échange des noix de kola & de l'or. Au fond, c'est l'or dont ils font leur principal commerce & pour lequel ils ont le plus d'avidité, sur le fondement d'une ancienne opinion qui leur en fait espérer (64) beaucoup d'utilité dans l'autre monde. Ils en font secrètement de grands amas, qu'ils cachent apparemment dans la terre, ou (65) qu'ils prennent soin de faire enterrer avec eux. Cependant ils en réservent un peu, pour acheter des Portugais une sorte de pierre bleue que leurs femmes portent autour de la ceinture, comme un préservatif pour les pertes de sang, auxquelles elles sont fort sujettes. Les Nègres ne font pas d'autre usage de l'or; à la réserve des femmes qui en mêlent (66) quelques grains sans forme, à leurs colliers & leurs pendans d'oreilles.

(62) Jannequin, *ubi sup.* p. 118.

(63) Jobson, p. 77.

(64) C'est apparemment un prétexte de leur propre invention, pour colorer leur avarice.

(65) L'auteur même ne vit rien d'approchant à Seriko, où il fut témoin de l'enterrement du Grand Prêtre. Voyez ci-dessus, sa propre Relation.

(66) Jobson, p. 80.

PRESTRES DES  
NEGRES.

Quoique les Marbutts de Seriko ne manquaient point d'affection pour les Anglois, ils firent leurs efforts pour ôter au Capitaine Jobson la pensée de remonter plus loin sur la Gambia. Ils lui représenterent les difficultés & les dangers de ce Voyage, avec d'autant plus d'exagération, que dans la vûe de s'assurer tous les avantages de ce commerce, ils s'étoient procurés avec beaucoup de peine & de dépense une grosse quantité d'ânes (67), pour le transport de leurs marchandises. Leur méthode, en voyageant, est de suivre leurs ânes à pied & de marcher du même pas que ces animaux. Ils partent à la pointe du jour, qui dans ces climats ne précède guères le lever du Soleil. Leur marche dure trois heures, après lesquelles ils se reposent pendant la chaleur du jour. Ils recommencent à marcher deux heures avant la nuit; & la crainte des bêtes farouches ne leur permet pas de se hazarder dans l'obscurité, excepté pendant les clairs de Lune, qui leur paroissent en tems fort commode pour les voyages. Ils s'arrêtent deux ou trois jours près des grandes Villes; & déchargeant leurs marchandises, qu'ils étalent sous quelques arbres, ils font une espece de foire pour la Ville voisine. Dans ces occasions, ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets, entre lesquels ils passent la nuit sur des nattes (68).

(67) *Ibid.* p. 81.

(68) *Ibid.* p. 91.

## CHAPITRE XIV.

*Description du Pays & des Habitans de Bumlberre, ou Sierra de los Leones, appelée vulgairement Sierra-Léona.*

INTRODUC-  
TION.

CETTE description est particulièrement recueillie des Relations de quatre Voyageurs. Leurs remarques ont été détachées de leur Journal; mais on ne laisse pas de les donner séparément, contre la méthode qu'on s'est imposée dans cette Collection.

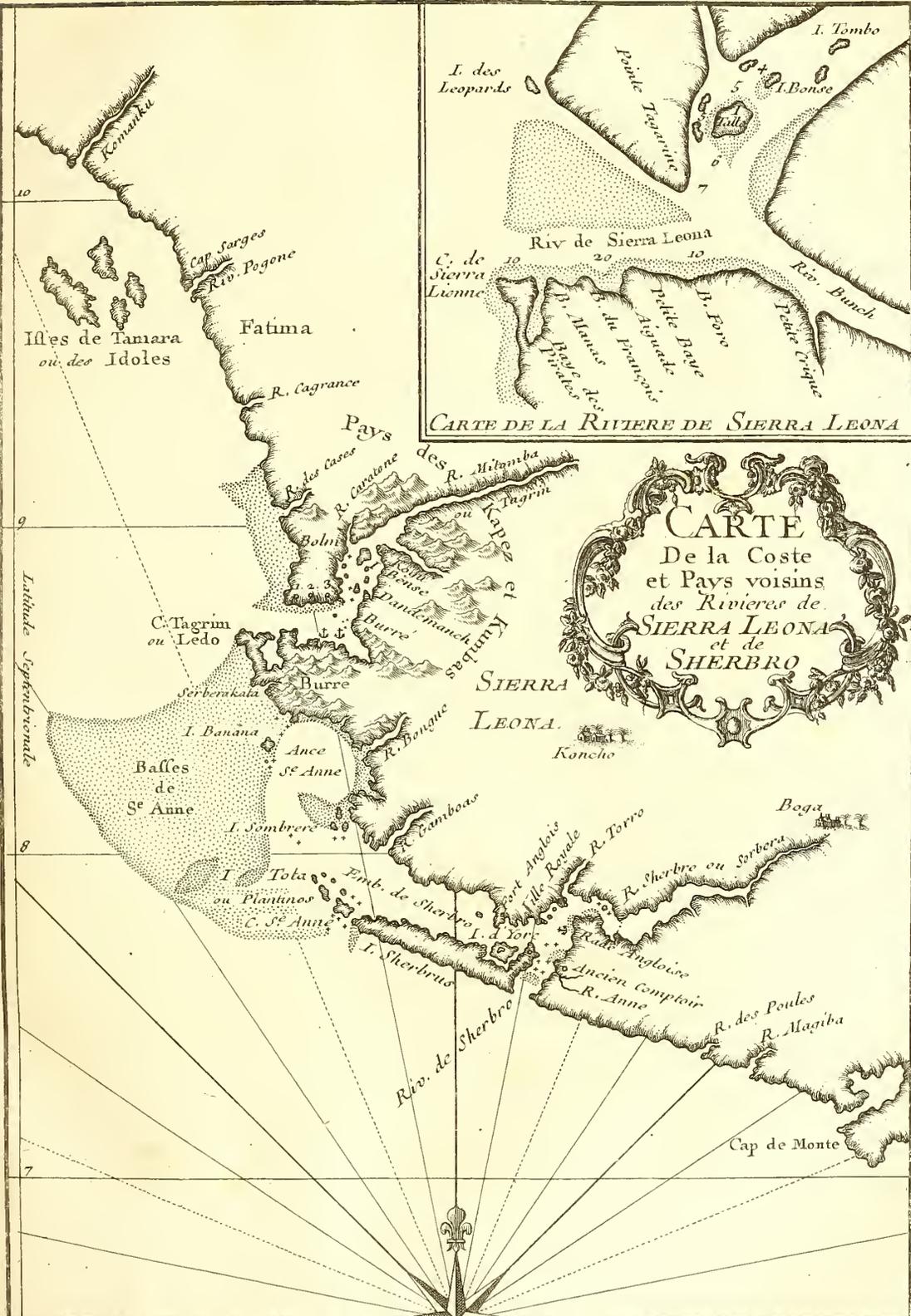
Quatre Voya-  
geurs dont cette  
description est  
tirée.

Le premier est *William Finch*, Marchand Anglois. Ce Voyageur, dans sa navigation vers les Indes Orientales en 1607, relâcha au Port de Sierra-Léona, & nous a laissé les meilleures observations qu'on ait eues jusqu'à présent sur cette Contrée, particulièrement sur l'Histoire naturelle. Son Journal, un des plus curieux qu'il y ait dans aucune langue, se trouve dans la Collection de Purchas.

Le second est *Villault* de Bellefond, qui toucha au même lieu, en 1666, dans un Voyage qu'il faisoit en Guinée.

Le troisième est *Barbot*, qui se trouva à Sierra-Léona en 1678, joignit ses remarques sur ce Pays à sa description de Guinée. Le quatrième est *Aikins*, dont on a vû paroître le nom dans plusieurs descriptions du second Volume de ce Recueil. L'occasion qu'il eut de relâcher sur cette Côte, en 1721, dans son Voyage en Guinée & au Bresil, lui fit apporter tous ses soins à donner une description de la Baye & du Pays.

Comme on trouve aussi dans Labat quelques bonnes remarques sur la même



I. des Leopards

I. Tombo

10

9  
Latitude Septentrionale

8

7

C. de Sierra Lieme

Riv de Sierra Leona

Illes de Tamara ou des Idoles

Fatima

Pays des Cases

C. Tagrim ou Ledo

SIERRA LEONA

CARTE De la Coste et Pays voisins des Rivières de SIERRA LEONA et de SHERBRO

Koncho

Balles de S<sup>e</sup> Anne

I. Tota ou Plantinos

Riv. de Sherbro

Cap de Monte

CARTE DE LA RIVIERE DE SIERRA LEONA



Contrée, on a cru devoir s'en servir pour suppléer aux récits de ces quatre Ecrivains. Après tout il faut confesser que toutes ces Relations, soit qu'on les prenne ensemble ou séparément, sont fort éloignées de donner une idée complète du Pays. Il n'y en a pas une qui détermine sûrement la situation des Villes & des Bayes qu'elle décrit, sans excepter la Baye de France, qui est la plus connue, & que nos quatre Voyageurs ont visitée. La description de Barbot est confuse, & sa Carte, quoiqu'assez grande, n'est point assez particulière. Il y a placé peu de Villes, & n'a pas nommé une seule Baye. C'est ce qui nous a fait prendre le parti de donner séparément les remarques des quatre Ecrivains.

## §. I.

*Observations de Finch sur Sierra-Léona.*

LA Baye, qui porte le nom de Sierra-Léona, n'a pas moins de trois lieues de largeur. Du côté du Sud, la terre est haute & couverte d'arbres jusqu'au bord du rivage. On y apperçoit plusieurs petits enfoncemens, où la pêche est fort abondante. Au-dessus du quatrième est le lieu de l'Aiguade, qui fournit continuellement de l'eau excellente, avec assez de facilité à s'approcher du ruisseau. Là, Finch découvrit sur les rocs plusieurs noms Anglois; entr'autres ceux du Chevalier François Drake, qui avoit touché au même lieu vingt-sept ans auparavant, de Thomas Candish, du Capitaine Lister, & de plusieurs autres. Au milieu de la Baye vis-à-vis le troisième enfoncement, on rencontre un Banc de sable, près duquel le fond n'est que de deux ou trois brasses. Mais dans la plupart des autres parties, & même contre le rivage, on n'en trouve pas moins de huit ou dix. La Latitude est de huit degrés & demi du Nord.

Le Roi du Pays fait sa résidence au fond de la Baye. Les Mores lui donnent le nom de *Borea*, ou Capitaine *Karan*, *Karan*, *Karan*. Il a dans sa dépendance d'autres petits Rois, dont l'un nommé le *Capitaine Pinto*, vieillard décrepit, faisoit alors sa résidence dans une Ville au-dessus de la seconde crique, comme le Capitaine Boloone faisoit la sienne de l'autre côté de la Baye. Les Etats du Borea s'étendent l'espace de quarante lieues dans les terres. Ses revenus consistent dans un tribut d'étoffes de coton, de dents d'Éléphants, d'or, & dans le pouvoir de vendre ses Sujets pour l'esclavage. Les Jésuites & d'autres Prêtres Portugais, ont converti quelques-uns de ces Barbares. Ils ont une Chapelle, où l'on voit suspendue une table des jours de Fêtes, suivant l'usage de l'Eglise Romaine. Le Roi & quelques-uns de ses Courtisans sont vêtus d'une manière assez décente. Ils ont des casques, des hautes-chausses, & même des chapeaux. Mais le Peuple est tout-à-fait nud, avec une ceinture de coton, dont il descend une petite piece qui couvre le milieu du corps. Les femmes portent une sorte d'écharpe, qui venant se lier par devant, leur tombe jusqu'aux genoux. Les enfans sont nuds sans exception. On ne voit personne, dans les deux sexes, qui n'ait le corps piqué ou taillé en différentes figures. Ils ont tous aussi les dents limées en pointe. Leur usage est de s'arracher entièrement les sourcils, quoiqu'ils laissent croître leur barbe, qui est naturellement courte, noire & frisée. Leurs cheveux sont

INTRODU-  
TION.Raison qui les  
fait donner sépa-  
rés.FINCH.  
1607.Situation de la  
Baye.

Sa Latitude.

Religion &  
caractère des Ho-  
bitans.Leurs habits &  
leurs modes.

FINCH.  
1607.

ordinairement coupés en croix, & s'élevent sur la tête en petites touffes quarrées. D'autres les portent découpés en différentes formes. Mais les femmes ont généralement la tête rasée.

Leurs maisons  
& leurs meubles.

La plupart de leurs Villes ne contiennent pas plus de trente ou quarante maisons jointes ensemble, composées de murs de terre & couvertes de roseaux. Une natte leur sert de porte; mais elle n'en est pas moins fermée avec des ferrures & des verrouils. Pour lits, ils ont des solives croisées, sur lesquelles ils étendent des nattes. On voit quelques maisons tapissées de nattes, sur-tout autour du lit. Le reste des meubles consiste dans deux ou trois pots de terre, pour conserver de l'eau & faire cuire les alimens, une gourde ou deux, pour le vin de Palmier, une demie gourde qui sert de tasse, quelques plats de terre, une ou deux corbeilles dans lesquelles les femmes vont ramasser des coquilles, un sac d'écorce d'arbre que les hommes portent sur l'épaule lorsqu'ils vont chercher des provisions, avec leur pipe, sans laquelle on ne les voit jamais marcher. Ils ont au côté une petite dague, qu'ils forment eux-mêmes du fer qu'on leur apporte. Leurs autres armes sont l'arc & les flèches, la javeline & le dard. Ils arment leurs flèches d'une pointe de fer empoisonné, de la forme que les Peintres donnent à l'aiguillon des Serpens (69).

Usages civils &  
religieux.

Les hommes ont la taille fort belle, le corps agile & vigoureux, le courage ferme, & l'humeur assez douce. Ils ne s'écartent gueres de leurs femmes, parce qu'une de leurs plus vives passions est la jalousie. Finch ne put être informé quel étoit le fond de leur Religion. Ils ont de petites idoles; mais ils n'en reconnoissent pas moins le Dieu du Ciel, car lorsque Finch leur demandoit l'usage de ces petites figures de bois, ils levoient les mains au-dessus de leur tête, pour faire entendre que le véritable objet de leurs adorations étoit en haut. Quelque idée qu'on se fasse de leurs principes, ils sont circoncis, ajoute l'Auteur, ils sont justes, honnêtes, & le vol parmi eux est sur le champ puni de mort. Leurs cérémonies funèbres se réduisent à mettre au-dessus de la fosse un petit toit de chaume, sous lequel ils entretiennent continuellement de l'eau fraîche, dans des pots de terre. Ils y plantent aussi trois ou quatre os, sans que l'Auteur explique si ce sont des os d'hommes ou d'animaux.

Productions du  
Pays. Grain nommé  
Pene.

Au Sud de la Baye, à quarante ou cinquante lieues dans les terres, on trouve une Nation d'Antropophages, qui inquiètent souvent leurs voisins. Les Mores de Sierra-Léona se nourrissent de riz, qu'ils ont en grande abondance, quoiqu'ils ne sèment que ce qui est nécessaire à leur provision, & qu'ils soient obligés de brûler des bois pour trouver des terres à cultiver. Ils ont aussi une espèce de petit grain, nommé *Pene*, dont ils font du pain. Le Pays produit quelques Poules; mais il n'a pas d'autres animaux domestiques. Aussi les Habitans connoissent-ils peu l'usage de la viande, à moins qu'ils ne tuent par intervalles quelque bête fauve dans les montagnes, ou quelques oiseaux. Leur principale nourriture, avec le riz, consiste en racines, en légumes, en coquillages, sur-tout en huîtres, dont il se trouve une prodigieuse quantité sur les rochers, & même au pied des arbres qui bordent le rivage;

(69) Voyage de Finch aux Indes Orientales, dans la collection de Purchas, Vol. I. p. 414.

mais le goût en est fade. Ils ont autour de leurs maisons des Plantains, des Gourdes, des Patates, des Courges, du Poivre de Guinée, & sur-tout du Tabac, qui fait une partie de leur subsistance. La tête de leurs pipes est fort grande, & composée d'une terre bien cuite. Ils y infèrent un petit tuyau de canne, d'un pied & demi de longueur, au travers duquel les hommes & les femmes sucent la fumée. Les hommes portent leur pipe dans leur sac, & leur tabac dans une petite bourse qu'ils nomment *Taffio*. Les femmes ont leur pipe à la main, & leur tabac dans un coin de leur pagne. Leur usage pour le tabac est d'en exprimer le jus, lorsqu'il est verd; sans quoi ils prétendent que sa fumée leur causeroit une ivresse continuelle. Ils le hachent fort menu, & le font sécher au feu. Finch vit une demie douzaine de Chèvres dans une Ile fort voisine de leur côte, mais il ne put se procurer le moyen d'en goûter la chair.

Les fruits sont innombrables dans leurs bois. Il se trouve des Forêts entières de limoniers, sur-tout un peu en deça du lieu de l'Aiguade, assez près de la Ville. On y voit aussi quelques orangers. La boisson commune du Pays est de l'eau. Cependant les hommes sont passionnés pour le vin de Palmier, qu'ils appellent *May*, & le partagent rarement avec les femmes. Ils ont des machines d'ozier, qui leur servent à monter sur les arbres avec beaucoup de vitesse. On les voit descendre avec leurs gourdes de vin sous le bras. Ils ont diverses sortes de prunes; les unes jaunes, qui sont saines & agréables, d'autres bleues ou noires, d'un goût aromatique & fort estimé. On trouve dans le Pays beaucoup (70) de *Manzanilles*, espece de pomme vénimeuse, qui ressemble à la prune jaune, & dont le jus est si malin, que la moindre goutte qui rejailliroit dans l'œil feroit perdre aussitôt la vue. On y voit des *Beninganions*, fruit fort sain de la grosseur d'un citron, & dont l'écorce est rougeâtre; un autre fruit nommé *Beguil*, de la grosseur d'une pomme ordinaire & la peau rude, mais dont la chair a la couleur, le grain & le goût de la fraise. Les bois sont remplis de vignes sauvages, qui produisent un raisin dont le goût tire sur l'amer. Les Nègres aiment beaucoup la noix ou la datte qui tombent du Palmier, & la mangent rotie. Ils font des amas d'une sorte de poivre, nommée cardamome, qui leur sert de remede dans plusieurs maladies & d'assaisonnement pour leur nourriture. Ils ont certains fruits qui croissent sept ou huit ensemble dans une espece de grappe, chacun de la longueur & de la grosseur du doigt, d'une couleur brune & jaunâtre, couvert d'un petit duvet, & contenant sous l'écorce une certaine subsistance dont le goût est fort agréable. Il croît dans les bois du Pays une espece de hêtre, dont le fruit a l'apparence d'une fève. On en distingue trois sortes: l'un fort haut, portant une cosse semblable à celle des fèves, dans laquelle il se trouve en effet quatre ou cinq fèves quarrées, qui ressemblent beaucoup à la graine du tamarin, couvertes d'une peau dure qu'on prendroit pour une écaille, & qui contient une amande dont les Nègres se servent pour envenimer leurs flèches. Ils appellent ce fruit *Ogon*. C'est un poison fort dangereux. La seconde sorte est plus petite. Sa cosse est tortue & la peau fort épaisse. Elle contient cinq grandes fèves, d'un pouce de long. Le troisième hêtre est gros. Il a les feuilles petites comme le premier, le fruit plus gros, dans une cosse dure &

(70) L'Auteur les appelle mal à propos *Manfamilbias*.

FINCH.  
1607.

Passion des hommes & des femmes pour le tabac.

Fruits naturels du Pays.

Manzanilles.

Beninganions.  
Beguil.

Trois sortes de Hêtres.

Fèves vénimeuses.

FINCH.  
1607.

épaisse, qui est un peu dentelée sur les côtés, & qui n'a pas moins de neuf pouces de long sur cinq pouces de large. Elle contient cinq longues fèves, que les Nègres appellent *Quenda*, & qu'ils croient fort dangereuses.

Kambe, bois  
de teinture.

Les Nègres plantent des parates; & plus loin dans les terres, ils cultivent du coton, nommé parmi eux *Innumma*, dont ils font d'assez bon fil & des étoffes larges d'un quart. Ils ont un bois, qu'ils nomment *Kambe*, qui leur sert à teindre en rouge leurs bourfes & leurs nattes. Leur limonier ressemble au pommier sauvage. Sa feuille est mince, comme celle du saule. Il est rempli de pointes, & porte une prodigieuse quantité de fruits, qui commencent à meurir au mois d'Août, & qui demeurent sur l'arbre jusqu'au mois d'Octobre.

Poivre de Guinée.

Le poivre de Guinée, qui porte ici le nom de *Bangué*, croît naturellement dans les bois, mais il n'y est pas fort abondant. Sa plante est petite, assez semblable à celle du *Troëne*, & chargée de petites feuilles fort minces. Son fruit ressemble à l'épinevinette. Il est d'abord très-vert, mais en meurissant il devient rouge. Quoiqu'il ne se réunisse point en grappe, il s'en trouve de côté & d'autre deux ou trois ensemble, autour de la tige. Le *Pene*, dont on a déjà parlé, & dont les Nègres de ce Pays composent leur pain, est une plante fort mince, qui ressemble à l'herbe ordinaire, & dont les petites tiges sont couvertes de graines, qui n'est renfermée dans aucune espèce d'enveloppe. Suivant l'Auteur, c'est la même graine que les Turcs appellent *Kuskus* & les Portugais *Yfunde*. Finch remarqua aussi des arbres qui ressemblent au saule, & qui portent des fruits semblables à la cosse des pois.

Pene.

Noix de Kola  
ou Gola.

Plus loin dans l'intérieur des terres, il croît un fruit nommé *Gola* ou *Kola*, dans une coque assez épaisse. Il est dur, rougeâtre, amer, à peu près de la grosseur d'une noix, & divisé par divers angles. Les Nègres font des provisions de ce fruit, & le mâchent, mêlé avec l'écorce d'un certain arbre. Leur manière de s'en servir n'a rien d'agréable pour les Européens. Celui qui commence à le mâcher le donne ensuite à son voisin, qui le mâche à son tour, & qui le donne au Nègre suivant. Ainsi chacun le mâche successivement, sans rien avaler de la substance. Ils le croient excellent pour la conservation des dents & des gencives. Les Chevaux n'ont pas les dents plus fortes que la plupart des Nègres. Ce fruit leur sert aussi de monnoye courante, & le Pays n'en a pas d'autre (71).

Ses propriétés.

L'Auteur du *Golden Trade* (72) observe que le kola est fort estimé des Nègres qui habitent les bords de la Gambia, & que les Anglois ne lui donnent pas d'autre nom que celui de noix. Elles ressemblent, dit-il, aux châtaignes de la plus grosse espèce, mais leur coque est moins dure. Le goût en est amer. On en fait tant de cas parmi les Nègres, que dix noix de kola font un présent digne des plus grands Rois. Après en avoir mâché, l'eau la plus commune prend le goût du vin blanc & paroît mêlée de sucre. Le tabac même en tire une douceur singulière. On n'attribue d'ailleurs aucune autre qualité au kola. Les personnes âgées, qui ne sont plus capables de le mâcher, le font broyer pour leur usage. Mais ce n'est pas le Peuple qui peut se pro-

(71) Voyez la Relation de Finch, Vol. I. de Purchas, p. 414.

(72) Jobson étoit alors à Tobabo Konda, Port de Setiko. Voyez ci-dessus sa Relation.

curer un ragoût si délicieux, car cinquante noix (73) suffisent pour acheter une femme. On en fit présent de six à Jobson, mais il n'eut jamais l'occasion d'en voir croître sur l'arbre. Les Portugais prétendent que le kola vient du Pays de l'or, & que les Nègres de la Gambia le reçoivent dans une grande Baye au-delà de Cachao (74), où ils trouvent d'autres Nègres qui leur apportent de l'or & quantité de kola. Cependant Jobson remarque qu'on le trouve plus cher à mesure qu'on descend la Rivière, & que plus haut, les Nègres l'ont avec plus d'abondance, sans qu'il ait pû découvrir (75) d'où ils le reçoivent. Ils paroissent surpris que les Anglois ne l'estimassent pas autant qu'eux. Jobson se proposoit d'en apporter quelques noix en Angleterre, mais il s'aperçut qu'il s'y forme des vers, & qu'elles ne peuvent se conserver (76).

Barbot décrit l'arbre qui produit cette fameuse noix. Il lui donne le nom de *Froglo*. Il assure que la Région de Sierra-Léona en est remplie; qu'il est d'une hauteur (77) médiocre; que la circonférence du tronc est de cinq ou six pieds; que le fruit ressemble (78) aux châtaignes, & qu'il croît en pelotons de dix ou douze noix, dont quatre ou cinq sont sous la même coque, divisées par une peau fort mince; que le dehors de chaque noix est rouge, avec quelque mélange de bleu; que si elle est coupée, le dedans paroît d'un violet foncé. Les Nègres & les Portugais en demandent sans cesse, comme les Indiens ne demandent que leur arrak & leur bétel. Il ne vient qu'une fois chaque année, continue Barbot, il est d'un goût qui tire sur l'amer; il fait trouver l'eau fort agréable; & il est fort diurétique. Les Nègres en font un commerce considérable dans les terres. Ils en fournissent une race d'Hommes blancs, qui viennent le prendre de fort loin; & le même Auteur apprit des Anglois de l'Isle de *Bensé*, qu'il en passe tous les ans par terre, une fort grosse quantité à Tunis & à Tripoli (79).

Malgré des témoignages si formels, Labat prétend que le kola vient de l'intérieur des (80) terres, environ trois cens lieues au-delà de Vintain en remontant la Gambia. Il avoue qu'il en croît une petite quantité à Sierra-Léona; mais il assure qu'il n'est pas si estimé que celui des terres; que le fruit est enveloppé de deux peaux; la première, grise, dure, forte & cassante; la seconde, qui touche à la chair, blanche & foible. Lorsque le fruit vient à sécher; qu'il est extrêmement amer & d'une qualité astringente; qu'il fait trouver l'eau fort agréable; que plusieurs le croient pernicieux à l'estomach; qu'il communique une couleur jaune aux dents & à la salive; enfin, que pour la forme, la grosseur, l'odeur, la couleur & le goût il ressemble entièrement à la châtaigne. A l'égard de l'arbre, il se plaint de n'en avoir pas trouvé de bonne description dans ses Mémoires (81).

Finch observe que la Baye de Sierra-Léona produit beaucoup d'huîtres, &

(73) Le prix des femmes doit être augmenté; car Moore (p. 132), dit qu'elles coûtent aujourd'hui jusqu'à deux cens noix.

(74) Il paroît que c'est la Baye de Sierra-Léona.

(75) Il ne prit pas sans doute le soin de s'en informer.

(76) Jobson, p. 134.

Tome III.

(77) Il dit ailleurs (p. 101) que l'arbre est fort haut.

(78) Voyez la figure.

(79) Barbot, p. 101. & 113.

(80) Au reste Moore dit la même chose, avec moins d'étendue & de circonstances, p. 132.

(81) Afrique Occidentale, Vol. V. p. 8.

FINCH.

1607.

D'où elle vient.  
Sa cherté.Description de  
l'arbre qui la  
porte.Opinion de La-  
bat.Huîtres qui s'at-  
tachent aux ar-  
bres.

FINCH.  
1607.

qu'elles s'attachent sur le rivage aux pieds de certains arbres (\*) de la forme du faule, mais qui ont la feuille plus large & de l'épaisseur du cuir, avec de petits boutons comme ceux du cyprès. Les branches des mêmes arbres sont de la grosseur d'une canne ordinaire, unies au dehors & moelleuses dans l'intérieur. Celles qui s'abaissent jusques dans l'eau sont si couvertes d'huîtres, qu'on s'imagineroit que c'est l'arbre même qui les produit avec le secours de l'eau salée.

Differentes es-  
peces de poissons.

La Baye est remplie de poisson de toutes les especes, telles que le *Mullet*, la *Raye*, la *Vieille*, le *Brochet*, le *Gardon*, le *Cavallos*, qui ressemble au Maquereau, l'*Epée*, dont la tête se termine en effet par une sorte d'épée, dentelée des deux côtés comme une scie, le *Schark* ou le *Requin*, le *Chien* de mer, le *Scharker*, qui ressemble au Requin, excepté que sa tête se termine dans la forme (82) d'une pelle; le *Cordonnier*, qui a des deux côtés de la tête une espece de barbe ou de soie pendantes, & qui grogne comme le Cochon, &c. Finch prit, dans l'espace d'une heure, six mille Poissons de la forme de l'Able.

Oiseaux de mer.

La Côte n'est pas moins abondante en toutes sortes d'Oiseaux, parmi lesquels on voit des Pélicans blancs, de la grosseur de nos Cygnes, avec un bec fort gros & fort long, des Hérons, des Corlues, des Outardes, l'Oiseau qu'on appelle Œil de Bœuf, & quantité d'autres dont l'espece n'est pas connue dans nos climats. On trouve dans les terres un grand nombre de Perroquets gris, de Pintades aussi grosses que les Faifans & d'un fort beau plumage, mais fort nuisibles aux Plantations de riz; de Porcs-épis, & de Singes. Les montagnes voisines renferment des Lyons, des Tigres & des Léopards. Finch ne vit que trois Eléphants dans le Pays; mais plus loin dans les terres, il s'en trouve un grand nombre. Les Nègres lui parlerent d'un animal fort étrange, que son Interprète, nommoit *Carbuncle*. On le voit souvent, mais toujours pendant la nuit; & sa tête jette un éclat surprenant qui lui sert à trouver sa pâture. L'opinion des Habitans est que cette lumière vient d'une pierre qu'il a dans les yeux ou sur le front. S'il entend le moindre bruit, il couvre aussi-tôt cette partie brillante, de quelque membrane qui en dérobe l'éclat. Finch trouva l'air fabuleux à ce récit.

Animal nommé  
*Carbuncle*.

Le Pays ne porte  
que des vivres.

Le Pays n'a rien d'ailleurs qui puisse exciter l'avidité des Marchands; mais plus haut, l'on trouve de l'or & de l'ivoire, que les Portugais vont prendre en échange, dans certains tems de l'année, pour du riz, du sel, des colliers de verre, des sonnettes, de l'ail, des bouteilles de France, des chaudrons de cuivre, des couteaux, des bonnets, de la toile, des bassins de l'éton, des barres de fer & d'autres marchandises communes. Dans la Baye de Sierraléona, toutes ces commodités (83) ne servent qu'à se procurer des rafraîchissemens & des provisions.

(\*) Ces arbres sont une espece de Mangles, que Labat appelle *Paletuniers*, & les Anglois *Mangroves*.

*Pantouflier*.

(83) Voyage de Finch, dans Purchas, Vol. I. p. 416.

(82) Il semble que c'est le *marteau*, ou le

*Description de Sierra-Léona par Villault de Bellefond.*

LES Mores donnent au Pays de Sierra-Léona le nom de *Bulombel* (84) qui signifie *grande Contrée*. Les Portugais n'ont pas eu d'autre raison que la hauteur des montagnes & la multitude des Lyons qu'elles contiennent, pour le nommer *Sierra-Léona*, ou Montagne des Lyons.

Cette Région commence fort loin à l'Est dans les terres, & finit vers le Nord-Ouest, au Cap Ledo. De cette pointe, en s'avancant dans la Riviere, on trouve plusieurs Bayes, dont la quatrième s'appelle *Baye de France*, soit parce que les François étoient autrefois en possession de cette Côte, ou parce qu'ils y brûlerent une Ville. Cette Baye est la seule où l'on trouve de l'eau fraîche, dans trois différens Ruisseaux. Villault eut la curiosité de visiter une des sources. Il fit une lieue à pied jusqu'aux montagnes; mais il découvrit les traces d'un si grand nombre de bêtes féroces, dont l'aspect seul est terrible, qu'il prit le parti de retourner au rivage. Dans la suite il apprit d'un Portugais que la source qu'il avoit cherchée est au milieu des bois, à quinze lieues de la Mer, & qu'il n'auroit pû s'obstiner dans son dessein, sans s'exposer à devenir la proye des Tygres, des Eléphants & des Crocodiles, qui ne sont pas en moindre nombre que les Lyons dans les Montagnes.

Les parties Septentrionales du Pays sont fort basses. Elles dépendent du Roi de Bulom, comme celles du Sud sont soumises au Roi de Burré. Le Royaume de Bulom est peu connu des François & des Hollandois. L'affection des Habitans s'est déclarée pour les Anglois; & pour les Portugais, dont plusieurs s'y sont formés des Etablissmens.

Le Pays produit beaucoup de riz, de miller, de maiz, & une sorte de bled de Turquie. C'est de ce bled que les Habitans font leur pain, mais il y en a de si barbares, qu'ils mangent le riz crû, en se contentant de le tremper dans l'eau de mer. Les alimens communs sont le poisson & les fruits. On trouve en abondance toutes sortes de fruits rouges, des figes, des poires, des prunes, des oranges, des citrons; & une sorte de châtaigne, qui sans être aussi bonne que celle de l'Europe, a la vertu (85) d'appaiser la plus grande soif. Les montagnes sont couvertes d'arbres qui produisent de la gomme, & qui offrent une verdure continuelle, la plupart assez semblables à notre laurier.

On y trouve un grand nombre de Chèvres, de Porcs, de Lyons, de Tygres, d'Eléphants, de Sangliers, de Cerfs & de Chevreuils. Les derniers surtout y sont si communs, que les Habitans en apportent jusqu'aux Vaifseaux & les donnent presque pour rien. S'il en faut croire les Mores & les Portugais, on rencontre dans les montagnes des Serpens si monstrueux, qu'ils (86) seroient capables d'avalier un homme entier. Les Mores sont en guerre perpétuelle avec ces monstres, & connoissent l'usage de certaines herbes qui sont un remede infailible contre leurs morsures.

(84) D'autres disent Bolmberre, c'est-à-dire, *bonne basse terre*. *Bol'm* signifie *bas*.

(85) C'est apparemment la noix de kola.

(86) Les Portugais, dans ces Régions, ont autant de goût pour les fables que la plupart des Nègres.

VILLAULT.  
1666.

Nom que les  
Mores lui don-  
nent.  
Etendue du Pays.

Sources d'eau  
inaccessibles.

Royaumes de  
Burré & de Bu-  
lom.

Productions du  
Pays.

Les Animaux.

VILLAULT.  
1666.

Guerre des Mores contre les Singes & les Eléphants.

Les Singes se rassemblent en troupes nombreuses, & détruisent tous les champs cultivés dont ils peuvent s'approcher. Leurs ravages inspirent pour eux une haine implacable aux Habitans. Les Eléphants sont l'objet d'une autre guerre pour les Mores. On les voit sans cesse à la chasse de ces animaux. Ils s'enrichissent de leurs dents & s'engraissent de leur chair. L'Auteur ayant goûté de la chair d'Eléphant, assure que loin d'être mauvaise, elle approche beaucoup du Bœuf.

Ville de Burré & ses Habitans.

Quelques François, qui avoient fait le Voyage de Burré, apprirent à Villault que cette Ville ne contient pas plus de trois cens maisons, que le Palais du Roi est au centre, & n'a pas beaucoup d'apparence. Par d'autres informations, l'Auteur se crut certain que Burré a quatre ou cinq cens Habitans, sans y comprendre les enfans & les femmes, que le Monarque régnant se nommoit *Felipe*, qu'il avoit embrassé le Christianisme, & qu'il entretenoit à sa Cour un Jésuite & un Capucin.

Odieuse prostitution des Femmes.

La plûpart des Habitans de Sierra-Léona sont d'une belle taille. On en voit peu qui ayent le nez plat & comme écrasé. Ils sont plus doux & plus civils que ceux du Cap-Verd. On ne les voit jamais nus, & la plûpart sont vêtus modestement. Les femmes au contraire connoissent peu la modestie. Elles sont généralement communes. Un homme en prend le nombre qu'il desire, & les prostitue aux Etrangers comme il le juge à propos. Celle néanmoins qui tient le premier rang & qui porte proprement le titre de femme, est gardée avec beaucoup de précaution. Aussi toutes les autres ne passent-elles que pour des concubines.

Maisons des Habitans & leurs ames.

Dans l'Isle de Saint-André, Villault eut la curiosité de voir une de leurs maisons. Il la trouva composée de bois & de terre, avec une petite fenêtre couverte de feuilles, un trou pour servir de porte, & un peu de feu au centre. Les Habitans prennent leur repos sur une natte, qui est étendue dans un coin, & ne s'y placent jamais sans avoir leurs armes à leur côté. C'est ordinairement une épée, une dague, des dards, un arc & des flèches. La pointe de leurs flèches est empoisonnée du jus d'un fruit verd, de la longueur d'une rave. Ce poison est si prompt & si subtil, que la guérison est presque impossible. On trouve parmi les Habitans quelques armes à feu, qu'ils aiment passionnément, & dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Leur Religion,

Les Portugais qui sont établis dans le Pays ont converti quantité de Nègres au Christianisme. Tout le reste est partagé entre le Mahométisme & l'Idolâtrie. Les Idolâtres adorent quelques ridicules figures, auxquelles ils donnent le nom de Fétiches ou de Dieux. Ils leur adressent des prières soir & matin; & s'ils ont quelques mets un peu plus délicats que leur nourriture ordinaire, tels que du Poisson, de la Volaille ou du vin de Palmier, ils commencent par les mettre à terre, devant leurs divinités.

& leur superstition.

Villault entendant un jour prononcer, par un More, les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, lui demanda quel étoit le sens de cette invocation. Le More répondit que c'étoit un remerciement qu'il faisoit à ses Fétiches, pour l'avoir conservé sur mer, & que tous les Mores (87) s'acquittoient de ce de-

(87) On doit donc supposer qu'ils n'étoient pas Mahométans, sur-tout lorsqu'ils adoroient des images. Barbôt dit qu'il ne put découvrir de Mahométans à Sierra-Léona. Cependant Villault en reconnoît ici.

voir dans les mêmes occasions. Ils portent tous quelques-uns de ces Fétiches dans de petits sacs, sur la poitrine ou sur les épaules; & jamais ils ne manquent de leur offrir à manger le soir & le matin. Ils les parent de *Rassade*, & de petits colliers de verre coloré; c'est-à-dire, de ce qu'ils regardent eux-mêmes comme le plus riche ornement du monde.

Ils parlent tous la langue Portugaise. Dans la crainte de s'enivrer, ils boivent peu de liqueurs fortes, sur-tout lorsqu'ils sont avec les Européens. Les marchandises ordinaires du Pays sont le riz, l'ivoire, la civette, & quelquefois un peu d'ambre gris. Sur toute la Côte, il n'y a point de lieu où le Commerce se fasse avec tant d'avantage. Il est rare qu'il produise moins de cent pour cent. Mais le profit des Portugais est encore plus considérable, parce qu'ils achètent plus loin, dans l'intérieur des terres, l'ivoire qu'ils revendent sur la Côte aux Marchands.

La Rivière, qui est connue sous le nom de Sierra-Léona, porte aussi ceux de Mitomba & de Tagrin. Elle vient de fort loin dans les terres, & vers son embouchure elle n'a pas moins de trois lieues de largeur; mais à quatorze ou quinze lieues de la Mer elle se resserre à la largeur d'une lieue. Le Port n'a pas plus de deux brasses de fond. En y entrant, l'on est obligé de tirer autant qu'on peut vers les montagnes, au long desquelles on trouve dix, douze, & jusqu'à seize brasses.

Cette Rivière est bordée de certains arbres, nommés Mangles, dont les branches ne s'étendent jamais plus loin l'une que l'autre; mais leurs pointes se courbent, & n'ont pas plutôt touché à la terre ou à l'eau, qu'y prenant racine, elles forment des Hayes qui ont quelquefois vingt ou trente pieds d'épaisseur. Il y a dans la même Rivière plusieurs petites Isles, la plupart habitées & couvertes d'arbres verts, sur-tout de Palmiers, dont les Habitans tirent beaucoup de vin.

Pendant que Villault étoit à Sierra-Léona, en 1666, les Anglois avoient un magasin, dans la plus fertile & la plus belle de ces Isles. Leur maison étoit bâtie de brique & de pierre de taille. Elle avoit pour sa défense quatre pièces de canon, de quatre livres de balle. Un beau bois de Palmiers, dont elle étoit entourée, lui fournissoit abondamment du vin. On voyoit d'un côté quinze ou vingt cabanes, qui servoient de logemens aux Habitans naturels, & de l'autre une source d'eau vive.

VILLAULT.  
1666.

Leur commerce.

Divers noms de  
la Rivière de  
Sierra-Léona.

Hayes fort Gin-  
gulieres.

Comptoir que  
les Anglois a-  
voient sur la Ri-  
vière.

### §. III.

#### *Autre description de Sierra-Léona, par Jean Barbot.*

IL est difficile de fixer les bornes de cette Région, de tout autre côté que l'Ouest, où elle est arrosée par la mer. Quelques Voyageurs la font commencer au Cap Verga du côté du Nord. Mais les terres étant fort basses vers le Nord, c'est proprement le Sud de la Rivière de Mitomba qui doit porter le nom de Sierra-Léona, c'est-à-dire de Montagne. A l'égard de cette dénomination, quelques-uns tirent son origine du bruit de la mer, dont les battemens, contre un rivage couvert de rocs, ressemblent au rugissement des Lions; d'autres, du grand nombre de ces animaux qui habitent les montagnes (88).

(88) Description de la Guinée par Barbot, p. 96 & 102.

BARBOT.  
1678.

Bornes & noms  
du Pays.

BARBOT.  
1678.  
Malignité du  
climat.

Capez & Manez,  
deux Nations qui  
y habitent.

Les Manez com-  
mencent à s'ap-  
privoiser.

Quoique les jours d'Été soient fort chauds dans le Pays plat & ouvert, les vents du Sud-Ouest y apportent de la fraîcheur pendant l'après-midi. Mais la chaleur est insupportable dans les parties montagneuses, à cause des bois & des Forêts. En général, on peut dire que c'est une Région fort mal saine pour les Européens; témoins tous les Anglois qui sont morts dans l'Isle de *Bense*. La pluie & le tonnerre y regnent continuellement pendant six mois, avec une chaleur si maligne aux mois de Juin & de Juillet, qu'on est obligé de se tenir renfermé dans les huttes. L'air, corrompu par tant de mauvaises influences, y produit en un instant des Magots sur les alimens & sur les habits. Quelquefois, les tornados y sont capables de causer de l'épouvante. Une épaisse obscurité, qui ne se dissipe pas un moment dans le jour, semble changer la face de la nature, & rend la vie presque insupportable. Le Pays de Sierra-Léona est habité par deux Nations différentes, dont l'une se nomme les *Vieux Capez*, & l'autre les *Kombas-Manez*. Les Capez passent pour les plus polis de tous les Nègres. Les Manez au contraire forment un Peuple barbare, audacieux, incapable de repos, qui est même regardé (89) comme antropophage, suivant la signification du nom *Manez* dans la langue du Pays. Les Portugais de Congo & d'Angola, prennent les *Kombas-Manez* pour la même race que les *Jagos* & les *Galus*, qui habitent l'Est & le Nord-Est de Congo, & qui ont été long-tems la terreur de plusieurs autres Peuples Nègres. Ils les croient tous descendus des *Galas Monous*, qui habitent dans les terres, fort loin de la Rivière de Sestre ou Sestos. Ces Manez & ces Capez n'ont pas cessé d'être en guerre depuis l'année 1505, que les premiers sortant de l'intérieur des terres, vinrent fondre sur la Côte, dont les Capez étoient anciens Habitans; dans la cruelle résolution de ruiner leur Pays & de les vendre aux Portugais, nouvellement établis dans cette partie de l'Afrique. Mais le Pays leur parut si bon & si fertile, qu'ils prirent le parti de s'y arrêter. Ils vendirent les Capez, qu'ils firent prisonniers, & dévorèrent ceux qui étoient morts dans le combat. Cependant le désespoir ayant ranimé ce malheureux Peuple, il fut impossible à ces barbares ennemis d'exécuter entièrement leur dessein. Ils ont conservé seulement les terres dont ils s'étoient mis en possession, & toujours animés de la même fureur, ils n'ont pas cessé d'entretenir la guerre avec leurs voisins. Une si longue haine n'a pû manquer d'être funeste aux deux Nations, mais sur-tout aux Capez, dont elle a détruit un grand nombre. On en a vû qui dans la crainte de tomber tôt ou tard entre les mains de leurs ennemis, qu'ils regardent toujours comme des antropophages, ont pris volontairement le parti de se vendre aux Portugais pour l'esclavage. Tandis que Barbot étoit dans le Pays en 1678, la guerre y étoit fort ardente, & les Capez se préparoient à recevoir vigoureusement leurs voisins. Cependant il assure que les attaques ne sont plus aussi sanglantes qu'autrefois, & que le commerce des Européens commence à rendre les Manez plus traitables que leurs ancêtres.

On prétend que ces deux Peuples ont une sorte de soumission pour le Roi de *Quoja*, qui fait sa résidence près du Cap *Monte Flansire*, un des prédécesseurs de ce Prince, les ayant subjugués, la postérité royale du vainqueur

(89) Il n'en faut pas conclure qu'il le soit; d'attribuer cette odieuse qualité à leurs ennemis c'est l'usage entre les Nations barbares.

continue de leur donner des Gouverneurs ou des Vicerois , sous le titre de *Dongahs*. Mais les freres d'un de ces *Dongahs* se dividerent ensuite par des guerres qui ruinerent la forme établie. Pendant le séjour de l'Auteur en Afrique , le plus jeune , nommé *Jean Thomas*, alors âgé de soixante-dix ans, possédoit à titre de patrimoine le Village de *Tombey* , qui n'est qu'à quatre lieues de la Baye de France , une lieue au-dessus du Village de *Bagos* , près duquel (90) on voit quantité de grands arbres. La plupart des Anglois jetterent l'ancre devant *Tombey* , qui est l'endroit le moins éloigné de leur établissement. On peut mouiller devant la Baye de France sur seize & dix-huit brasses d'un fond de vase. *Barbot* ajoute que le Village de *Bagos* (91) est situé à quatre lieues de l'Aiguade , contre un petit bois , & qu'il a du côté de l'Est celui de *Tombey* , d'où la vûe s'étend fort agréablement jusqu'à l'Isle de *Tasso* , qu'on prendroit dans l'éloignement pour la terre ferme.

Le Nord de la Riviere de *Mitomba* , vers l'embouchure , est soumis à deux petits Rois ; celui de *Burré* au Sud , & celui de *Bulm* au Nord. Du tems de l'Auteur , le Roi de *Bulm* se nommoit *Antonio Bumbo*. Celui de *Burré* fait ordinairement sa résidence dans une Ville du même nom , qui est composée d'environ trois cens cabanes , & de cinq cens Habitans , sans y comprendre les enfans & les femmes. Les Missionnaires Portugais ont converti au Christianisme le Roi de *Bulm* & quelques-uns de ses Sujets. Dans le langage du Pays , *Bulm* signifie basse terre , d'autres le prononcent *Bulem* & *Bulon* , en y ajoutant *Berre* , qui signifie *bon* , & forment ainsi le nom de *Bulemberre*.

La Côte de *Bulm* est basse & plate en comparaison de celle de *Burré* ou de *Timna* , près de laquelle sont les fameuses montagnes que les Portugais ont nommées *Sierra-Léona*. Elles forment une longue chaîne ; & si l'on excepte celles des *Amboses* , on n'en connoît pas de plus hautes au Nord & au Sud de la Guinée. L'intérieur de ces montagnes renferme tant de détours , & des abîmes si creux , qu'un seul coup de canon tiré dans la Baye cause d'étranges retentissemens. Ceux du tonnerre n'y paroissent pas moins surprans , quand on les entend pour la premiere fois. C'est delà que les Portugais ont donné aussi à ces montagnes le nom de *Montes Claros*.

A l'Ouest , on voit une pointe montagneuse , mais plus basse que les montagnes mêmes , qui s'étendant assez loin dans la Mer forme une espece de peninsule. Les Nègres qui veulent gagner la Mer , y transportent leurs canots sur leurs épaules , pour s'épargner la peine de ramer en sortant de la Baye. Cette pointe porte le nom de *Cabo Ledo* ou de *Tagrim*. D'autres la nomment *Tangaraïin*. Suivant les observations de l'Auteur (92) elle est exactement à huit degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il ajoute que toutes les Cartes Hollandoises placent les Côtes de cette partie de la Guinée , trente degrés (93) plus au Nord qu'elles ne sont réellement ; ce qui jette des erreurs dangereuses dans la navigation.

La durée du flux dans la Baye est de sept heures , & celle du reflux d'en-

(90) Toutes ces situations n'ont pas été marquées dans les Cartes.

(91) *Barbot* , p. 96. Cette description manque de netteté dans sa Relation.

(92) L'Auteur se trompe souvent sur les

Latitudes ; témoin celle du Cap-Vert qu'il donne fort différente de la vérité. Sa Carte même la marque différente de sa propre observation.

(93) L'Auteur a voulu dire 30 minutes.

BARBOT.  
1678.

Villages de  
*Tombey* & de  
*Bagos*.

Pays qui bordent  
la Riviere.

Montes Claros  
d'où leur vient ce  
nom.

Pointe de *Tagrim*  
ou *Cap Ledo*.

BARBOT.  
1678.

viron cinq heures. Le flux a son cours Nord-Est, & quart d'Est, & Est Nord-Est. Le reflux a le sien Sud-Ouest quart d'Ouest, & Ouest Sud-Ouest. Aux pleines, Lunes, sur-tout depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier, le tems est fort calme pendant toute la nuit, & jusques vers midi, qu'il s'éleve des vents frais, Sud-Ouest, Sud Sud-Ouest, & Ouest Sud-Ouest. Ils durent jusqu'à dix heures du soir, & le calme ne manque point alors de leur succéder. Il n'y a pas de Vaisseaux qui ne puissent mouiller librement hors de la Baye & dedans, sur sept ou huit brasses d'un bon fond de sable rouge. Plus on approche de la Côte de Burré, plus on trouve l'eau profonde, parce que les terres y sont beaucoup plus hautes.

Ce qu'on connoît de la Riviere de Sierra-Leona ou Mitomba.

La Riviere de Sierra-Léona vient de fort loin dans les terres. Un Nègre voulut persuader à l'Auteur qu'elle a sa source en Barbarie. Il assuroit qu'ayant long-tems exercé le commerce sur ses bords, il avoit vendu fort souvent du Kola & des Esclaves à des Peuples que Barbot prit, sur sa description, pour des Mores & des Arabes. Quoiqu'il en soit, cette Riviere porte le nom de Mitomba, jusqu'à vingt-cinq ou trente lieues de son embouchure, & n'est pas connue plus loin des Européens. Elle a du côté du Sud une Ville nommée Las Magoas, où la permission de résider pour le Commerce n'est accordée qu'aux Portugais. Les Habitans viennent seulement dans la Baye, pour y faire des échanges avec les François & les Anglois, lorsqu'ils y voyent entrer leurs Bâtimens (94).

Isles de la Riviere.

Etablissement des Anglois dans celle de Benfe.

A l'entrée de la Riviere on voit plusieurs petites Isles, & quantité de petits rocs qui ressemblent à des tas de foin. Les principales Isles sont celles de Togu, de Tasso & de Benfe. Dans l'Isle de Benfe, qui est à neuf lieues de la rade, les Anglois ont élevé un petit Fort, vis-à-vis l'habitation de Jean Thomas; mais il n'a rien de plus considérable que l'avantage de sa situation, sur un roc, dont l'accès est si difficile qu'il y a fallu tailler des degrés. Ce Fort, qui sert de magasin à la Compagnie Royale d'Afrique, est bâti de pierre & de chaux. Le mur en est bas. Il est flanqué d'une terrasse montée de cinq canons; & revêtu d'une courtine qui en a quatre pieces, avec une plate-forme qui en a six. Son meilleur édifice est le logement des Esclaves. Ordinairement la Garnison est composée de vingt Blancs & de trente Gromettes, ou Nègres libres, qui habitent un petit Village sous le canon du Fort. L'Isle a peu d'étendue, & le terroir en est stérile. Le même Auteur fait une description plus avantageuse du Fort, dans un autre endroit; mais il parle alors de l'année 1704. Il le trouva, dit-il, fort bien bâti, avec quatre bastions réguliers, de très-beaux magasins, & plusieurs logemens. Les murs étoient montés de quarante-quatre pieces de canon; & sur une plate-forme qui couvroit la porte, il y en avoit quatre d'une grosseur extraordinaire. Mais le 17 Juillet de la même année, deux Vaisseaux de guerre François, sous le commandement du Sieur Guerin, se saisirent de cette Place sans aucune résistance. Le Commandant ayant pris la fuite avec environ cent hommes, qui composoient sa Garnison, il n'y resta qu'un Canonier & dix ou douze Soldats, qui se rendirent après avoir tiré quarante ou cinquante coups. Les François raserent le Fort; mais ce ne fut pas sans en avoir tiré quatre mille (95) dents

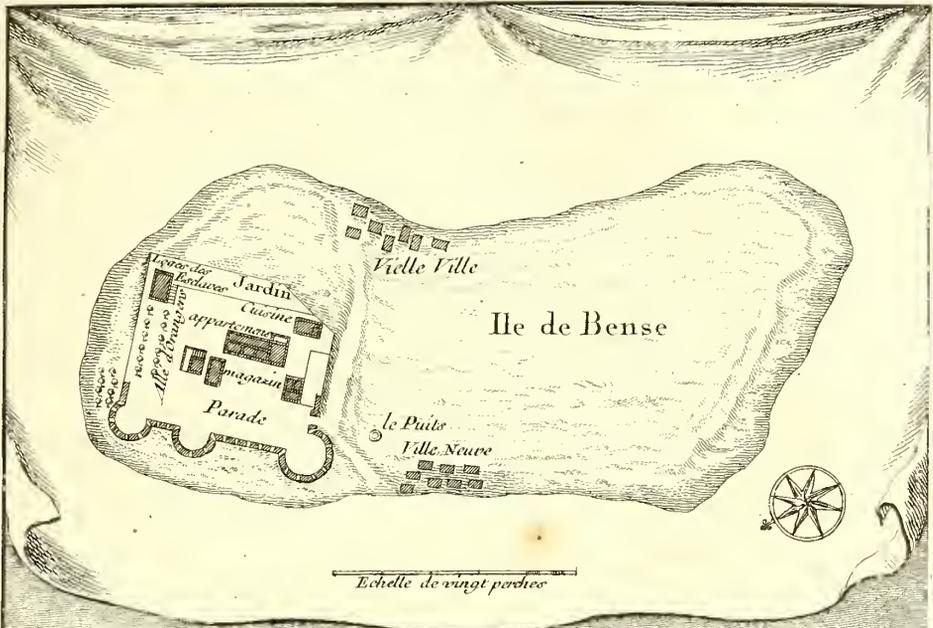
Diverses fortifications de leurs Forts.

(94) Barbot, p. 97.

(95) Il faut entendre sans doute le poids

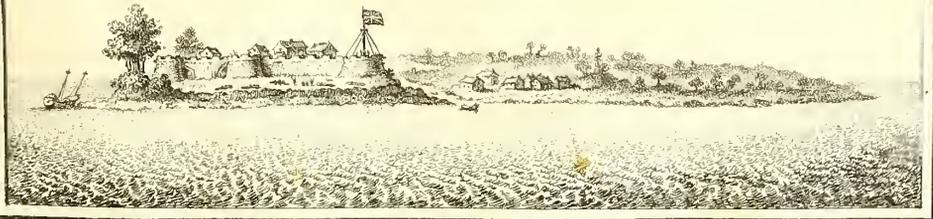
de quatre mille livres, car le sens naturel seroit incroyable.

d'Eléphans,



Echelle de vingt perches

Vue de l'Île et du Fort de Bense. tirée de Smith

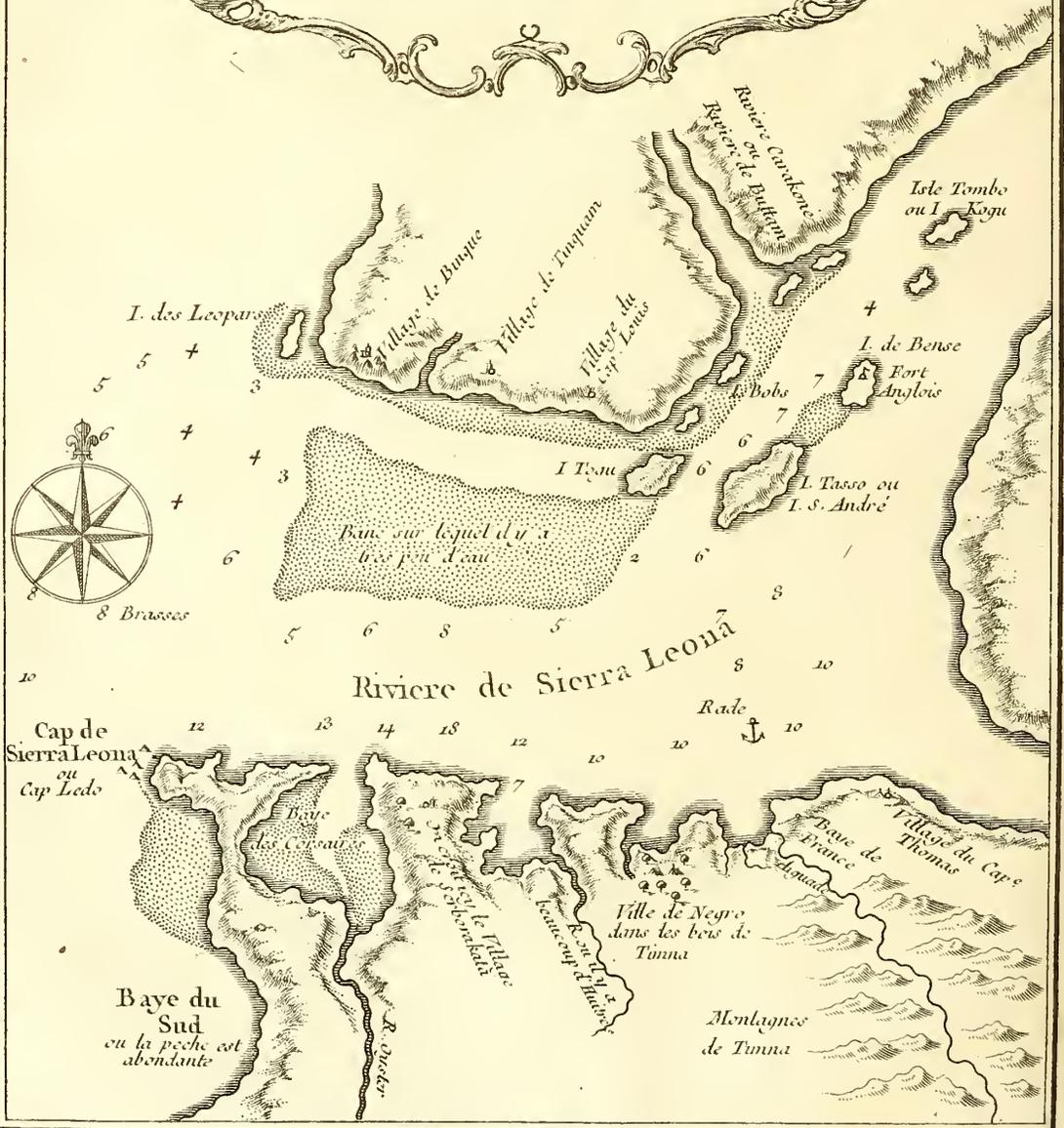






# CARTE DE L'ENTRÉE DE LA RIVIERE DE SIERRA LEONA

Qu'on appelle aussi  
Mitomba ou Tagrim  
Echelle de Lieues Marines de France



d'Éléphans, outre trois mille qu'ils avoient pris dans un petit Vaisseau qui étoit à l'ancre derrière l'Isle, & quantité d'autres marchandises propres au commerce du Pays (96).

BARBOT.  
1678.

Les Anglois avoient anciennement leur Comptoir dans l'Isle Tasso ; mais en 1664, l'Amiral Ruyter, après son expédition de la Côte d'or, entra dans la Riviere de Sierra-Léona, détruisit le Fort Anglois, & fit un butin considérable. La Compagnie d'Angleterre entreprit de réparer cette perte, en faisant élever un autre Fort dans l'Isle de Kegou, pour la sûreté de son Commerce. Elle y avoit déjà fait beaucoup de dépense, lorsque les Habitans du Pays, sur quelque défiance ou quelque sujet de mécontentement, prirent les armes, ruinerent le nouvel Etablissement, & forcerent les Anglois de chercher une autre retraite.

Les Portugais sont établis dans divers endroits du Pays, sur-tout à *Dondermouch*, ou *Domdomuch* ; mais la jalousie du Commerce ne leur permet pas d'entretenir beaucoup de correspondance avec les Anglois de l'Isle de Bensé.

La Riviere de Mitomba reçoit dans son cours un grand nombre de petites Rivières, dont les principales sont *Rio-Karakone*, qui vient du Nord, & celle de *Bonda* ou *Tomba*, ou *Sudmiguel*, qui vient du Sud-Est. Celle-ci sépare les Capez des Kombas-Manez, & reçoit des Bâtimens de charge. Le Pays qui la borde produit du bois de *Sandal*, que les Habitans appellent *Bomba*, & d'où elle tire son nom. Une troisième Riviere, dont l'Auteur ignore le nom, coule vers Fornade St Anna, au long du rivage méridional, & va se perdre dans la Baye, près de la Ville de Burré. Les Portugais remontent ces deux dernières Rivières dans leurs Brigantins & leurs Canots.

Rivières qui tombent dans celle de Sierra-Léona.

Les deux rives de la Mitomba sont fort bien peuplées. On y trouve quantité de Villages & de Hameaux, tels que Bingue, Tinquam, & l'habitation du jeune Capitaine Louis. Le Pays est si fertile qu'il en a tiré, comme on l'a fait remarquer, le nom de Bumberre, ou bonne basse-terre. Le Roi de Bulm traite plus favorablement les Anglois que les autres Nations, quoiqu'il y ait quantité de Portugais dispersés dans ses Etats. Mais les Nègres de Timna sont fort affectionnés aux François. Quelques-uns prétendent que le Village de Serborakata est situé entre le Cap Tagrim, & les montagnes à l'Est. Ils ajoutent que deux lieues plus loin dans les terres, on rencontre une Nation sauvage & cruelle, nommée *Semaura*, qui est sans cesse en guerre avec les Habitans de Serborakata.

Nègres cruels nommés Semauras.

Le Village du Capitaine Jean Thomas, Gouverneur de ce Canton, est situé dans un bois, à l'Est Nord-Est du lieu que les François appellent la Fontaine de France. Il n'est composé que d'un petit nombre de huttes (97) rondes, dans le goût des maisons de la Gamba. Le Capitaine Thomas a défriché la terre autour de la sienne, dans un espace de cent pas carrés, pour en tirer quelques fruits par la culture. Mais il a, vers l'Ouest, une plantation beaucoup plus étendue.

Maison du Capitaine Thomas.

La Baye de France, où l'on trouve la Fontaine du même nom, est éloignée d'environ six lieues du Cap Tagrim. On la distingue aisément à la couleur brillante du sable, qui se présente sur le rivage comme une voile étendue. Aussi n'y voit-on pas de rocs, qui rendent l'accès difficile aux Barques & aux

Baye & Fontaine de France.

(96) Barbot, p. 428.

(97) Voyez la Figure.

BARBOT.  
1678.

Chaloupes. La Fontaine est à quelques pas de la mer. C'est la meilleure & la plus commode de toute la Guinée. On y peut remplir cent tonneaux dans l'espace d'un jour. Elle vient du centre des montagnes de Timna, qui forment une chaîne d'environ quinze lieues, mais d'où les Tigres, les Lyons & les Crocodiles ne permettent pas d'approcher. Les eaux fraîches tombent du sommet des montagnes, & forment, en tombant, diverses cascades, avec un très-grand bruit. Ensuite se réunissant dans une espece d'étang, leur abondance les fait déborder, pour se répandre sur un rivage sablonneux, où elles se rassemblent encore dans un bassin qu'elles se forment au pied des montagnes. De-là elles recommencent à couler sur le sable, & se perdent enfin dans la mer. Barbot représente ce lieu comme un des plus délicieux endroits de la Guinée. Le bassin qui reçoit toutes ces eaux est environné de grands arbres d'une verdure continuelle, qui forment un ombrage délicieux dans les plus grandes chaleurs. Les rochers mêmes, qui sont dispersés aux environs, contribuent à l'embellissement du lieu. C'étoit dans cette agréable retraite que l'Auteur prenoit souvent plaisir à faire ses repas.

Beauté de cette  
Fontaine.

Ses eaux sont  
quelquefois dan-  
gereuses.

Pendant il faut observer qu'au commencement de l'hiver, ou de la saison des playes, sur-tout au mois d'Avril, l'eau de cette fontaine a des effets dangereux. On les attribue à l'excès de la chaleur, qui a corrompu la terre, & fait périr quantité d'animaux vénimeux. Toutes ces matieres malignes étant entraînées par les ruisseaux qui descendent alors à grands flots, y répandent une infection dont quantité de Matelots se sont ressentis. On doit se garder, dans le même tems, de manger trop de fruit & de boire trop d'eau, si l'on ne veut être bien-tôt atteint d'une sorte de maladie pestilentielle, qui cause presque infailliblement la mort.

Droits pour le  
bois & l'eau.

Les droits, pour la liberté de prendre de l'eau & du bois, ne montent qu'à trois ou quatre écus de France, en petites merceries qu'on donne au Capitaine Thomas. Le lieu où le bois se coupe est à cent pas de la Fontaine, au Nord-Est. Le travail est difficile, parce que les arbres sont fort serrés; mais rien n'est si facile que le transport, à si peu de distance du rivage.

Productions du  
Pays.

Le Pays est rempli de riz & de millet. Aussi les Habitans n'ont-ils guères d'autre nourriture. Les femmes broient le riz dans des troncs de bois creusés & le font cuire en forme de balles. Il se trouve des Nègres qui ne font que le tremper dans l'eau de la mer, & qui le mangent sans autre préparation. Ils ont des limons, des bananes, de petites oranges, qui ont beaucoup de jus, du manioke ou de la cassave, & du poivre de Guinée, mais en petite quantité. Leur raisin sauvage est assez agréable. Plus haut sur la riviere, vers l'établissement des Anglois, les oranges, les limons, les bananes, les figues des Indes, les ananas, les melons d'eau, les ignames ou les *yams*, les patates, les poires sauvages, les prunes blanches, différentes sortes (98) de légumes, & les noix de kola sont dans une extrême abondance. On voit les Nègres apporter ces provisions, dans leurs Canots, aux Vaisseaux qui entrent dans la rade. Ils sont ordinairement cinq ou six, qui rament debout, avec de longues pelles, fort semblables à celles du Cap Lopez.

Ils ont une grande multitude de Coqs & de Poules, de Chèvres, de Pores, & d'autres animaux privés, qu'on achete d'eux pour un peu d'eau-de-

(98) Barbot, p. 99 & suivantes.

vie & quelques couteaux. Les cantons montagneux sont remplis d'Eléphants, de Lyons, de Tigres, de Sangliers, de Cerfs, de Daims, de Chevreuils, de diverses especes de Singes, & de monstrueux Serpens. Mais les Singes, sur-tout, sont en si grand nombre, que parcourant le Pays en troupes, ils portent le ravage dans toutes les Plantations. On en distingue particulièrement trois sortes : les uns nommés *Barrys*, d'une taille monstrueuse, qu'on accoutume dans leur jeunesse à marcher droits, & qui se forment par degrés à broyer les grains, à puiser de l'eau dans desalebasses, à l'apporter sur leur tête, & à tourner la broche pour rôtir les viandes. Ces animaux aiment si passionnément les huîtres, que dans les basses marées, ils s'approchent du rivage entre les rocs ; & lorsqu'ils voyent les huîtres ouvertes à la chaleur du Soleil, ils mettent dans l'écaille une petite pierre qui l'empêche de se fermer, & l'avallent ainsi facilement. Quelquefois il arrive que la pierre glisse, & que le Singe se trouve pris comme dans une trappe. Alors ils n'échappent guères aux Nègres, qui les tuent & qui les mangent. Cette chair & celle des Eléphants leur paroissent délicieuses. L'Auteur vit un jour, chez le Capitaine Thomas, un Singe qu'on faisoit bouillir à l'eau. Mais quoique plusieurs Européens l'eussent assuré que la chair en étoit fort bonne, il ne put vaincre assez son dégoût pour en faire l'essai. Il parle de certaines huîtres d'une grosseur si extraordinaire, qu'une seule peut faire le dîner d'un homme. Il ajoute à la vérité qu'elles sont fort dures ; & qu'il seroit difficile d'en manger si on ne les faisoit bouillir & frire ensuite en morceaux.

Les bois sont la retraite d'un nombre infini de Perroquets, de Pigeons ramiers, & d'autres Oiseaux. Mais l'épaisseur des arbres ne permet guères qu'on les puisse tirer. La Mer & les Rivieres fournissent les mêmes especes de poisson que celles du Cap-Verd, sans parler de plusieurs autres qui sont inconnues aux Européens, & dont on voit la figure dans nos Planches. C'est une grande ressource pour les Matelots de l'Europe, lorsqu'ils sont bien fournis de filets ou de lignes ; car les Nègres, trop paresseux pour se fabriquer ces instrumens, ne prennent guères d'autres poissons que ceux que la mer laisse entre les rocs.

L'Auteur vit quelques Esclaves du Capitaine Thomas, qui à l'aide de quelques vieux morceaux d'étoffe, prenoient entre les rocs, sur la surface de l'eau, une quantité incroyable de petits poissons, dont le plus gros ne l'éroit pas plus qu'un tuyau de plume. Ils les font bouillir dans un grand pot de terre, jusqu'à les réduire en colle, & ce mets leur paroît excellent.

Tout le Pais est si couvert de gros arbres, qu'on peut lui donner le nom de forêt continuelle. Les plus communs sont le Palmier dans les plaines, & une espece de Latanier sur les montagnes. Le rivage de la Mer & les Rivieres sont bordés de *Mangles* ou de *Palétuniers*, dans une infinité d'endroits. En général le bois du Pays est assez propre à la construction des Vaisseaux ; mais il est massif & pefant (99).

Les Habitans de Sierra-Léona ne sont pas d'un noir si brillant que ceux du Cap-Verd, & n'ont pas le nez si plat. Ils ornent leurs oreilles de quantité de bijoux, qu'ils appellent *Mazubos*. L'usage commun, parmi eux, est de se faire, sur les joues & sur le nez, plusieurs petites marques avec un fer

BARBOT.  
1678.

Singes prodigieux, nommés Barrys.

Leur adresse à prendre des huîtres.

Oiseaux des bois.

Pêche des Nègres.

Bois de construction.

Habits & couleur des Nègres de Sierra-Léona.

BARBOT.  
1678.

chaud. Leurs doigts sont chargés de bagues d'or, & leurs bras de bracelets. Les deux sexes vont nus jusqu'à l'âge d'environ quinze ans, qu'ils commencent à couvrir leur nudité avec un morceau d'étoffe ou d'écorce d'arbre. Quelques-uns ne portent néanmoins qu'une ceinture de cuir fort étroite, à laquelle ils attachent leur couteau. Les personnes riches ou de qualité portent une petite robe de calico rayé, comme les Mores.

Leur humeur.

Comme ils sont tous naturellement malins & turbulens, ils ne peuvent vivre entr'eux sans querelle. Les Européens, qui ne sont pas plus à couvert de leurs insultes, ne trouvent pas de vengeance plus sûre que de brûler leurs huttes & de ruiner leurs plantations. D'un autre côté les Nègres de Sierra-Léona sont sobres, & boivent peu d'eau-de-vie, dans la seule crainte de l'ivresse. Ils ont plus de sentiment & d'intelligence que les Nègres des autres parties de la Guinée, sur-tout les Capez, qui apprennent même facilement tout ce qu'on leur montre. Ils étoient autrefois lascifs & effeminés; mais leurs guerres continuelles, avec les Kombas, les ont rendus plus courageux & plus chastes.

Instruction des filles.

Chaque habitation est pourvue d'une salle ou d'une maison publique, où toutes les personnes mariées envoient leurs filles, après un certain âge pour y apprendre à danser, à chanter, & d'autres exercices, sous la conduite d'un Vieillard des plus nobles du Pays. Lorsqu'elles ont passé un an dans cette école, il les mène à la grande place de la Ville ou du Village. Elles y dansent, elles chantent, elles donnent aux yeux de tous les habitans des témoignages de leurs progrès. S'il se trouve quelque jeune homme à marier, c'est alors qu'il fait choix de celle qu'il aime le mieux, sans aucun égard pour la naissance ou la fortune. Un amant n'a pas plutôt déclaré ses intentions, qu'il passe pour marié, à la seule condition qu'il soit en état de faire quelques présents aux parens de la fille & à son vieux précepteur (1).

Langue du Pays.

La plupart des Nègres qui habitent les environs de la Baye parlent la langue Portugaise, ou du moins la langue qu'on appelle dans toutes ces Régions *Lingua franca*. Quelques-uns entendent un peu le Hollandois & l'Anglois. Mais leur langage commun est le dialecte de Bulm, qui paroît fort désagréable aux Etrangers, & dont il seroit fort difficile de donner quelque notion (2).

Nattes estimées.

On fait dans le Pays des nattes fort curieuses, de joncs, de ronces & d'autres arbrisseaux. On les teint de diverses couleurs, qui sont fort estimées des Européens. C'est sur ces nattes que les Nègres prennent leur repos pendant la nuit. Il est impossible aujourd'hui d'approfondir s'ils en ont appris l'art des Portugais, ou si les Portugais le tiennent d'eux.

Commerce de Sierra-Léona.

La Rivière de Sierra-Léona est fréquentée depuis long-tems par les Européens, mais principalement par les Anglois & les François, soit pour le Commerce ou les rafraîchissemens, dans leurs navigations à la Côte d'or & au Royaume de Fida ou Juda. Les marchandises qu'ils y achètent sont des dents d'Eléphants, des Esclaves, du bois de sandal, une petite quantité d'or, beaucoup de cire, quelques perles, du cristal, de l'ambre gris, du (3) poivre

(1) Barbot, p. 100.

(2) *Ibid.* p. 103.

(3) Smith prétend que le principal Com-

merce de ce Pays est l'ivoire, les Esclaves & le bois de campêche.

long, &c. Les dents d'Eléphants de Sierra-Léona passent pour les meilleures de toute la Guinée. Elles sont d'une grosseur & d'une blancheur extraordinaire. L'Auteur en a vu qui pesoient cent livres, & qui ne se vendent que la valeur de cent sols de France, en petites merceries fort méprisables. Mais les Portugais s'efforcent de ruiner ce commerce. L'or qui se trouve dans le Pays vient des Mandingos, qui l'apportent des Régions qu'arrose le Niger, ou des parties méridionales de la Guinée par la Rivière de Mitomba. Les Européens donnent en échange, de l'eau-de-vie, du *Rum*, des barres de fer, des calicos blancs, des toiles de Silésie, des chaudrons de cuivre, des pots de terre, des boutons de verre, des anneaux & des bracelets de cuivre, des colliers de verre de diverses couleurs, des médailles de cuivre, des pendants d'oreilles de plusieurs formes & de différentes matières, des couteaux de Hollande, qui s'appellent *Bosmans*, des serpes & des haches; de grosses dentelles, des brins de cristal, des toiles peintes en rouge, qui se nomment *Chintz*; de l'huile d'olive, des armes à feu, des balles & de la poudre à tirer; de vieux draps de lins; du papier, des bonnets rouges, des chemises d'hommes, toutes sortes de perles contrefaites, du coton rouge, de petites bandes d'étoffes de soies, ou de petit point, de la largeur d'une demie aune, pour servir de ceinture aux femmes (4).

Les Peuples de Sierra-Léona ont quelques points de Gouvernement & de Religion qui leur sont propres. Les Capez & les Kombas ont chacun leur Gouverneur ou leur Viceroy, qui administre la Justice suivant leurs loix. Ils tiennent leurs Cours & leurs autres assemblées dans un *Funkos*, espèce de Gallerie, qui environne leur demeure. Là le Gouverneur est assis sur une sorte de trône, qui s'élève un peu au-dessus de la terre & qui est couvert de belles nattes. Ses *Saltatesquis*, ou ses Conseillers, prennent séance près de lui sur des bancs. Les Parties sont introduites dans l'assemblée avec leurs Avocats. Après l'exposition de la cause, le Gouverneur prend les opinions des *Saltatesquis*, dont le Corps est formé des plus habiles gens de la Nation, & prononce, à la pluralité des voix, une sentence qui est exécutée sur le champ devant lui. Les moindres crimes sont punis du bannissement.

Les Avocats, qui portent le nom de Troëns, ont un habillement fort singulier. Ils portent un masque sur le visage & des étiquettes aux mains; des sonnettes aux jambes; & sur le corps, une sorte de casaque ornée de diverses plumes d'oiseaux, ce qui leur donne l'air d'autant de bouffons plutôt que de Jurisconsultes.

Les cérémonies qui accompagnent l'élection des *Saltatesquis* ne sont pas moins ridicules. Le sujet désigné s'assit dans une chaire de bois, ornée à la manière du Pays. Alors le Gouverneur le frappe plusieurs fois, au visage, de la fressure sanglante d'un Bouc, qu'on a tué dans cette seule vûe. Ensuite il lui frotte tout le corps de la même pièce; & lui couvrant la tête d'un bonnet rouge, il prononce le mot de *Saltatesquis*. Après cette incommode formalité, le Candidat est porté trois fois, dans sa chaise, autour du *Funkos*; & pendant trois jours, il donne une fête à toute l'habitation. Elle est accompagnée de danses, de feux & de plusieurs salves de mousqueterie. Enfin, l'on immole un Bœuf, qu'on met en pièces pour les distribuer à l'assemblée (5).

(4) Barbot, p. 100. &amp; 102.

(5) *Ibid.* p. 103.

---

 BARBOT.  
1678.

 Singularités de  
Gouvernement &  
de Religions.

 Matière dont les  
Avocats plaident.

 Election des  
Juges nommés  
*Saltatesquis*.

BARBOT.  
1678.  
Succession à la  
Couronne.

La dignité royale étoit héréditaire dans le Pays des Capez avant qu'ils fussent subjugués par les *Quoias*. C'étoit le plus jeune des fils du Roi qui devoit lui succéder. Si la ligne manquoit, le plus proche parent de la famille royale étoit appelé à la succession, mais avec des formalités fort singulieres. Quantité de personnes se rendoient d'abord à sa maison, pour le visiter dans sa qualité ordinaire. On le lioit ensuite ; & dans cet état il étoit conduit au Palais du feu Roi, parmi des flots de Peuple, qui le railloient en chemin, & qui avoient droit même de le maltraiter à coups de verges. A son arrivée, il étoit revêtu des ornemens Royaux, & mené au Funkos, où les Saltatesquis & les premiers Seigneurs du Pays l'attendoient. Le plus ancien Conseiller faisoit alors une harangue au Peuple, pour lui représenter la nécessité de créer un nouveau Roi. Il y joignoit l'éloge de celui que le rang de la nature appelloit au trône ; après quoi il mettoit une hache entre les mains du Prince, pour lui faire entendre qu'un bon Roi doit être ennemi du crime & le punir. Le Roi étoit proclamé aussitôt avec des applaudissemens unanimes, & l'assemblée lui rendoit hommage comme à son Souverain.

Les Rois morts sont enterrés sur les grands chemins qui conduisent à la Ville capitale. Ils alleguent en faveur de cet usage, que ceux qui ont vécu dans une condition si supérieure au commun des hommes, doivent en être séparés après leur mort.

Enterremens.

Les cérémonies funébres ressemblent beaucoup à celles de tous les autres Pays au long de la Côte. On enterre avec le mort ce qu'il a possédé de plus précieux, & l'on élève un petit toit au-dessus de la fosse. Quelques-uns se contentent de la couvrir d'une piece d'étoffe. Le corps est porté à la sépulture par un cortège d'amis, plus ou moins nombreux, suivant la différence du rang ou des qualités personnelles. Des Pleureurs gagés font retentir leurs cris, à proportion du payement qu'ils esperent.

Conversion du  
Roi Fatima.

Après la conversion du Roi *Fatima*, que le Pere Bareira, Missionnaire Jésuite, avoit baptisé en 1607, quantité de Nègres s'étoient soumis aux lumieres de la Religion Chrétienne. Mais, dans la suite, ils sont retombés dans les ténèbres de l'Idolâtrie.

Dans le Pays de Sierra-Léona, comme dans la plupart des autres Régions de l'Afrique, les Nègres portent aux bras, aux coudes, à la poitrine & aux jambes, des grisgris, & de petites figures auxquelles ils rendent fort soigneusement leur culte. Chaque fois qu'ils mangent ou qu'ils boivent, ils mettent à part une petite portion de leurs alimens pour ces Idoles. Ils ne se hasar-dent jamais dans leurs canots, sur la Mer ou sur les Rivières, sans être munis d'un si puissant préservatif ; & comme ils n'attribuent le succès de leur voyage qu'à sa vertu, ils ne manquent pas, au retour, de faire éclater leur reconnoissance par un redoublement de respect & de zèle.

Idoles nommées  
Fetiches.

Barbot vit un jour, dans un bois qui est entre la Fontaine & le Village voisin, un *grisgris Fetiche*, ou une Idole de terre, qui représentoit une tête d'homme sur un pied-d'estal. Elle étoit couverte d'un petit toit, pour la garantir des injures de l'air. On assura l'Auteur que dans les Cantons de Bulm & de Timna, il se trouve un grand nombre de ces Idoles sur les grands chemins, & près des maisons, pour honorer la mémoire des morts ;

& que dans le culte que les Nègres leur rendent, on leur entend souvent prononcer les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob (6).

L'Auteur n'apprit jamais qu'il y eut aucun Mahométan dans le Pays de Sierra Léona. Les Nègres de cette Religion, dit-il, habitent plus loin, vers le Niger. Cependant il ajoute que suivant le témoignage d'un Auteur moderne, tous les Peuples de *Bulm*, de *Timna* & de *Silm*, aussi-bien que ceux de *Kondo*, de *Quoia*, de *Folia*, de *Gala* & de *Monau*, vers le Sud, sont circonscrits à la manière des Mahométans. Malgré la superstition des grisgris & des Fetiches, ils ne reconnoissent qu'un Dieu, Créateur de l'Univers, auquel ils donnent le nom de Kanu. Ils croient un état futur, & ne rendent de véritables adorations qu'à l'Être tout-puissant, qui est capable de les récompenser ou de les punir (7).

## §. I V.

*Sierra-Léona, par Atkins.*

LE Cap de Sierra-Léona est connu par un seul arbre, qui surpasse tous les autres en hauteur, & par la haute terre qui se présente par derrière. En entrant dans la Rivière, le Vaisseau d'Atkins jeta l'ancre dans la troisième Baye, où l'eau & le bois se trouvent sans peine. Les marées y sont aussi régulières que dans le canal qui sépare l'Angleterre du Continent.

Ce mouillage est cinq lieues au-dessous de l'Isle de *Bense* ou de *Brent*, Etablissement des Anglois dans la Rivière de Sierra-Léona. Le Chef du Comptoir étoit M. Plunket. Mais il y avoit sur la rive un autre Etablissement Anglois (8) de Marchands particuliers, au nombre de trente ou quarante, gens qui exerçoient le Commerce avec si peu de contrainte, que s'il ne leur réussissoit point par des voies honnêtes, ils avoient recours sans scrupule à celle du vol; moins cependant pour s'enrichir, que pour se mettre en état de se réjouir & de traiter leurs amis: de sorte que tous leurs profits n'étoient employés qu'à se procurer du vin, des liqueurs, & tout ce qui sert à la bonne chère & à la joie, par le moyen des Vaisseaux de Bristol, qui fréquentoient cette côte en grand nombre. Jean (9) *Loadstone*, surnommé communément le *vieux Cracqueur*, passoit pour le plus riche de cette troupe. Ils entretenoient tous à leur service des Gromettes, ou des valets Nègres, qu'ils louoient sur la Rivière de *Scherbro*, à deux *Acys* ou deux barres par mois. Les femmes étoient chargées des soins domestiques, & joignoient la prostitution aux services qu'elles rendoient à leurs Maîtres. La fonction des valets Nègres étoit d'aller sur des Canots & des Periaques, au long de la Côte & des Rivières, pour y exercer le Commerce avec du corail, des vases de cuivre & d'étain, des armes, des liqueurs fortes, qui leur valoient dans la Rivière de Nugnez,

(6) Cette circonstance, & quelques autres, paroissent prises de Villault.

(7) Barbot, p. 103 & suiv. Un Lecteur capable de réflexion, sentira fort bien ici que les remarques de Barbot sur la Religion sont extrêmement superficielles, & la plupart hasardées sur de foibles lumières.

(8) C'étoit peut-être dans la Baye des

Pyrates, que Smith place la première après le Cap, dans sa Carte de Sierra-Léona.

(9) Jobson, dans son Histoire des Pyrates, parle de ce Loadstone; il dit que c'étoit un vieux Boucanier, & qu'en 1720, il avoit une bonne maison, avec deux ou trois piéces de canon devant sa porte.

BARBOT.

1678.

ATKINS.

1721.

Marque pour  
reconnoître le  
Cap.

Vie de quelques  
Marchands An-  
glois.

ATKINS,  
1721.

des Esclaves & de l'ivoire, ou du bois de *Cam* dans celle de Scherbro. La plus grosse quantité qu'on puisse tirer de ce bois, est la charge d'une Chaloupe ou deux dans le cours d'une année. Ce n'est pas même sans difficulté, parce qu'on est obligé de remonter fort loin dans la Riviere, qui est étroite & bordée de Mangles; ce qui rend l'air fort mal sain.

Miserable état  
des Esclaves.

L'ivoire qui se vend ici est ou d'Eléphant ou de Cheval marin, dents grandes & petites; les premières à quarante acys par quintal, les autres pour la moitié moins. Les Esclaves demeurent dans les chaînes, sous l'inspection des Gromettes, jusqu'à l'occasion de les mettre en vente. Leur prix, quand ils sont de bonne constitution, est ordinairement de quinze livres sterling. On les place dans des loges grillées, non-seulement pour la commodité de l'air & pour leur santé, mais encore pour faciliter à ceux qui les achètent le moyen de les mieux observer. L'Auteur remarqua que la plupart avoient le visage fort abattu. Un jour, examinant ceux de Loabstone, il en découvrit un d'une haute taille, qui lui parut hardi, fier & vigoureux. Ce misérable sembloit regarder ses compagnons avec dédain, lorsqu'il les voyoit prompts & faciles à se laisser visiter. Il ne tournoit pas les yeux sur les Marchands; & si son Maître lui commandoit de se lever, ou d'étendre la jambe, il n'obéissoit pas tout d'un coup ni sans regret. Loabstone indigné de cette fierté, le maltraitoit sans ménagement à grands coups de fouet, qui faisoient de cruelles impressions sur un corps nud; & l'auroit tué s'il n'eût fait attention que le dommage retomberoit sur lui-même. Le Nègre supportoit toutes ces insultes avec une fermeté surprenante. Il ne lui échappoit pas un cri. On lui voyoit seulement couler une larme ou deux au long des joues; encore s'efforçoit-il de les cacher, comme s'il eût rougi de sa propre foiblesse. Quelques Marchands, à qui ce spectacle donna la curiosité de le connoître, demandèrent à Loadstone d'où cet Esclave lui étoit venu. Il leur dit que c'étoit un Chef de quelques Villages, qui s'étoient opposés au Commerce des Anglois sur la Riviere Nugnez; qu'il se nommoit Capitaine *Tomba*, & qu'il avoit tué plusieurs Nègres de leurs amis, brûlé leurs cabanes & donné des marques d'une hardiesse extraordinaire; que ceux qu'il avoit traités si mal, avoient aidé les Anglois à le surprendre pendant la nuit, & l'avoient amené prisonnier depuis un mois; mais qu'avant de tomber entre leurs mains, il en avoit tué deux de la sienne (10).

Esclave distin-  
gué.

Comment il  
étoit tombé dans  
l'esclavage.

Hayes impéné-  
trables.

La Riviere de Sierra-Léona a beaucoup de largeur dans cet endroit; mais dix ou douze milles plus haut elle se rétrécit jusqu'à n'être pas plus large que la Tamise à Londres, & ses deux rives sont bordées de Mangles. Ces arbres, ou plutôt ces arbrisseaux, croissent abondamment dans les climats chauds, au long des basses terres qui bordent les Rivières. Les branches se courbent jusqu'à terre; il y descend assez de sève pour leur faire pousser une seconde racine, qui produit d'autres arbres; & ceux-ci continuant d'en produire de même, ils forment des Hayes si épaisses, que toute la force humaine n'y peut quelquefois pénétrer. Les *Manateas*, qui sont les Vaches de mer, les Crocodiles, & d'autres monstres y trouvent des retraites & les rendent encore plus inaccessibles.

Manatée ou  
Vache marine.

La Manatée a dix ou douze pieds de long, & la moitié moins dans sa

(10) Atkins, Voyage en Guinée, &c. p. 39. & suiv.

grosneur

grosseur. Ses dents sont au fond de sa gueule ; qui est semblable d'ailleurs à celle des Vaches de terre , aussi-bien que son muzeau & sa tête , avec cette différence qu'elle a les yeux fort petits , & qu'à peine un poinçon pourroit entrer dans ses oreilles. Fort près des oreilles , elle a deux larges nageoires , de seize ou dix-huit pouces de longueur , qui se divisent à l'extrémité. Sa queue est fort large. La pellicule supérieure est grenée , avec l'apparence & la douceur du velours ; mais la peau même est épaisse d'un doigt. Aux Indes Occidentales , on en fait des fouets pour châtier les Esclaves. Une Vache marine pèse cinq ou six cens livres. Sa chair est ferme , & blanche comme celle du Veau. Elle n'a pas le goût fade & aqueux du poisson. Il n'y a pas de maniere de la préparer qui n'en fasse un fort bon mets. La méthode des Nègres pour la tuer est à peu près celle qu'on employe pour la pêche de la Baleine. Ils s'avancent doucement vers la Manatee , parce que la petitesse de ses oreilles n'empêche pas qu'elle n'ait l'ouïe fort subtile. Lorsqu'ils sont assez près , ils lui lancent un harpon de fer au bout d'un manche de bois fort long , & la laissent aller sans autre obstacle à sa fuite. Elle se retire aussi-tôt vers les Mangles. Le manche du harpon , qui se fait voir souvent au-dessus de l'eau , leur sert de guide pour la suivre ; & si elle reparoit sans être trop affoiblie , ils continuent de lui lancer d'autres dards. Enfin lorsque ses forces s'épuisent , & qu'elle cesse de s'agiter , ils ne manquent pas de moyens pour l'attirer sur le rivage.

Atkins prétend que les Alligators , dont la même Riviere est remplie , ressemblent entièrement aux Crocodiles du Nil (11) , & sont en effet de la même espece. Leur forme differe peu de celle du Lézard , mais ils pèsent jusqu'à deux cens livres. L'écaïlle qui les couvre est si dure , qu'elle est à l'épreuve de la balle , si le coup n'est tiré de fort près. Ils ont les gencives fort longues , armées de dents tranchantes ; quatre nageoires semblables à des mains , deux grandes & petites ; la queue épaisse & d'une grosseur continue. Ils vivent si long-tems hors de l'eau , qu'ils se vendent vivans dans les Indes Occidentales. Quoique le moindre bruit les éveille , ils s'effrayent si peu , qu'ils ne prennent pas tout d'un coup la fuite. Les Barques qui descendent la Riviere en sont quelquefois fort proche avant qu'on leur voye quitter les gîtes qu'ils se font dans la vase , où ils se chauffent au Soleil. Lorsqu'ils flottent sur l'eau , ils paroissent si tranquilles qu'on les prendroit pour une piece de bois , jusqu'à ce que les petits poissons qui se rassemblent autour d'eux semblent les exciter à fondre sur leur proye. Un Matelot Anglois , qui avoit la tête échauffée de liqueurs , entreprit de passer à gué l'extrémité de la pointe de Tagrim , pour s'épargner la peine d'en faire le tour dans son Canot. Il fut saisi en chemin par un Alligator ; mais ne manquant point de courage , il perça l'animal d'un coup d'épée. Le combat n'en fut pas moins vif , & recommença deux ou trois fois , jusqu'à l'arrivée du Canot , d'où l'Anglois reçut du secours. Mais il avoit les bras , les épaules , les fesses & les cuisses cruellement déchirées ; & quoique ses blessures ne fussent pas mortelles , on ne douta pas que si le monstre avoit été moins jeune , il n'eût péri dans cette aventure.

Les Requins n'infestent pas moins l'embouchure de la Riviere , & passent

(11) On en verra la différence réelle dans les deux Figures , suivant des observations.

Tome III.

H h

ATKINS.  
1721.

Comment les  
Nègres la prennent.

Description de  
l'Alligator.

Hardiesse de ce  
monstre.

Requins , autres  
monstres.

ATKINS.  
1721.

avec raison pour les plus hardis & les plus terribles de tous les monstres marins. L'Equipage d'un Vaisseau de guerre nommé l'*Hirondelle*, en prit trois dans l'espace d'une heure. Ils avoient tous trois huit ou dix pieds de long, & l'on en tira quarante pintes d'huile. Ils ont quatre ou cinq rangs de dents fort tranchantes & dentelées en forme de scie. La largeur de leur gozier est de quatorze ou quinze pouces. Ils avoient encore dans le ventre des os de Bœuf & d'autres restes d'alimens qu'on avoit jetés du Vaisseau pendant le jour. On prétend qu'ils se tournent sur le dos pour recevoir leur proie. Les Matelots Anglois en firent cuire la chair & la mangerent, quoiqu'ils la trouvaient extrêmement forte; défaut commun de tous les animaux carnaciers.

Poissons qui les accompagnent.

Ces Requins sont ordinairement accompagnés de deux, trois, ou d'un plus grand nombre de petits poissons, d'assez belle couleur, & de la grosseur d'un Hareng, auxquels on a donné le nom de Pilotes. Ils s'approchent familièrement du monstre; & l'on suppose que servant à lui faire trouver sa proie, & à l'avertir des dangers qui le menacent, ils en reçoivent pour récompense des alimens & de la protection.

Voracité du Requin.

L'Auteur rapporte deux exemples de la hardiesse & de la voracité de ce poisson. Une grande Barque étant à remonter la Rivière, le bruit des Matelots & d'une multitude de Rameurs, n'empêcha point un Requin de s'approcher, de se saisir d'une rame & de la briser en deux, d'un seul coup de dents. Sur la Côte de *Fida*, ou *Juda*, qui est fort dangereuse, un Canot qui s'efforçoit d'aborder au rivage avec quelques marchandises d'un Vaisseau voisin, fut renversé par les vagues. Les Matelots cherchant à se sauver à la nage, il y en eut un qui fut saisi par un Requin. L'homme & le monstre furent jetés sur le rivage. Mais la violence même du flot qui les avoit poussés ne fit pas quitter prise au Requin. Il ne la perdit pas plus tandis qu'il fut à sec sur le sable, jusqu'à ce qu'un autre flot l'ayant remis en mer, il disparut avec sa proie. Enfin ce monstre vorace avale sans distinction tout ce qu'on jette à la mer. L'Auteur en a vu plusieurs fois se saisir d'un cadavre à l'instant qu'on le précipitoit, le mettre en pièces, & dévorer jusqu'au filet dans lequel on enveloppe les morts, sans le lâcher une seule fois, quoiqu'on y attache toujours un boulet ou quelque gros morceau de lest pour le faire aller à fond.

Poissons divers.

On trouve dans la Baye de cette Rivière une grande variété d'excellent poisson, qui supplée à la rareté des autres viandes, tels que la Tortue, le Mullet, la Skate, le Dix-livres, la Vieille, le Cavallo, le Barricado, le Suçeur, le Chat, les Huîtres, la Breme, la Torpede, &c. Les gens de l'Equipage en prenoient tous les jours une quantité surprenante; & n'ayant besoin que de deux ou trois heures pour cette pêche, un travail si court fournissoit chaque matin une provision fraîche au Vaisseau.

Le Dix-livres.

La Vieille.

Le Cavallo.

Le *Dix-livres* ressemble beaucoup au Mullet, mais sa chair est remplie de petits os comme l'Alose. La *Vieille* est un poisson plat, couvert d'écailles, épais de la moitié de sa longueur, auquel on a donné le nom de Vieille parce qu'on croit lui trouver, dit l'Auteur, quelque ressemblance avec la figure d'une vieille Religieuse. Le *Cavallo* a la couleur brillante & comme argentée. Il est armé de chaque côté, dans la moitié de sa longueur, d'un rang de pointes fort aigues. Le *Barricado* est un poisson d'excellent goût,

long d'un pied & demi, mais qui passe pour mal sain lorsqu'il a le palais noir. Le *Suzeur* tient un peu du Chien marin. Il a sous le ventre un ovale plat de trois pouces & demi de largeur, qui est grenelé comme la muscade, & par lequel il s'attache si fort, que ce n'est pas sans difficulté qu'on l'arrache du tillac. On prétend qu'il poursuit le Requin, qu'il s'attache à lui, & que le suçant il en tire sa nourriture. Le *Chat* tire son nom de quelques poils, qui lui sortent des deux côtés de la mâchoire inferieure, avec l'apparence de deux moustaches (12).

Les Huîtres (13) sont ici d'une nature extraordinaire. Elles s'attachent en pelotons, jusqu'au nombre de trente ou quarante, aux rochers & aux branches d'arbres; mais elles sont fort petites & de mauvais goût.

Le Pays de Sierra-Léona est si couvert de bois, qu'on ne sçauroit pénétrer vingt pas sur le rivage, excepté du côté de la Fontaine où les Bâtimens prennent leur eau. Cependant les Nègres ont des sentiers qui les conduisent à leurs lugans ou leurs plantations. Quoique ces champs, semés de millet, de riz & de maiz, ne soient pas à plus d'un mille ou deux de leur Ville, ils servent de promenade ordinaire aux bêtes ferores. L'Auteur apperçut de tous côtés leurs excréments. Les Nègres mettent de la différence entre les *Lugans* & les *Lollas*. Les premiers sont des champs ouverts & fort bien cultivés; mais les lollas, quoiqu'ouverts comme les lugans, demeurent sans culture & ne servent d'habitation qu'à une sorte de fourmie blanchâtre, qui est armée d'un aiguillon, & qui dévore les étoffes. Elle est plus petite que l'espece ordinaire, & les petites loges qu'elle se fabrique avec beaucoup d'industrie, n'ont pas plus d'un pied & demie de hauteur.

Les Côtes sont des rocs continuels, qui sans être couverts de terre, produisent de grands arbres dont les racines s'étendent sur la surface. Le palmier, le cocotier & le cotonier sont les principaux (14). Entre les autres végétaux qui servent d'alimens aux Nègres, on trouve en abondance des yams ou des ignames, des plantains, des pommes de pin, des oranges, des limons, des papas, des dattes, & diverses sortes de racines. La pomme de pin, qui est leur principal fruit, croît sur un arbre qui n'est pas si haut que le *Pawny*, mais qui est de la même grosseur. Elle est d'un verd & d'un jaune admirable, aussi ferme & aussi juteuse que le melon. On la mange avec du vin & du sucre. Quelques Anglois d'une imagination forte croient y trouver les goûts de toutes sortes de fruits; mais l'Auteur n'y a jamais remarqué qu'une faveur piquante & abstergente. Les plantains & les bananes sont fort communs à Sierra-Léona. Les limoniers y sont à peu près de la grosseur des pommiers d'Angleterre, & s'élevent sur quantité de racines. Leur feuille est ovale. Le fruit est petit, mais d'une odeur plus forte que les limons ordinaires. On trouve dans les bois quantité d'orangers, dont le fruit surpasse, pour la grosseur & pour le goût, toutes les oranges que l'Auteur avoit jamais vûes. Le papas est de la grandeur d'un melon médiocre, aussi verd & aussi rempli de graine. La hauteur de son arbre est de vingt ou trente pieds.

(12) Voyez la Figure.

(14) Atkins renvoye pour la description de

(13) On en verra ci-dessous la description ces arbres au premier Volume de l'Histoire des Torpede, avec celle de la Pyrates, p. 196.

ATKINS.

1721.

Le Suzeur.

Le Chat.

Huîtres singulieres.

Epaisseur des bois.

Lugans & Lollas.

Arbres qui croissent sur les rocs.

Différens fruits.

ATKINS.  
1721.

Les fruits & les racines sont les alimens les plus communs des Nègres; faveur de la nature, qui ne leur coute ni soin ni travail. Ils pourroient la multiplier & la rendre plus parfaite avec un peu de culture; mais la paresse les arrête; & le plus riche parmi eux est celui qui peut se procurer sa provision de riz pendant toute l'année. L'Auteur ne leur vit point d'autres animaux domestiques que des Chèvres & de la volaille, & beaucoup moins nombreux, qu'ils ne pourroient l'être avec un peu plus de peine & d'industrie.

Fécondité du riz.

Les Nègres sement leur riz dans les terres basses. Il croît de la hauteur du froment; & du sommet de la tige, il pousse de petits épis qui renferment le grain. Sa multiplication est surprenante. Un boisseau en produit quatre-vingt. Cependant telle est l'indolence des Nègres, que manquant souvent du nécessaire, ils sont obligés de recourir à la Rivière de Scherbro.

Taille des hommes & des femmes.

Les hommes du Pays sont bien faits & n'ont pas le nez tout-à-fait plat. Mais la plupart sont incommodés d'une exomphalose, qui vient des mauvais accouchemens, ou de la négligence avec laquelle ils sont traités dans leur enfance. On les voit ramper du matin au soir sur des nattes, jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour se lever d'eux-mêmes; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient ordinairement fort droits. L'Auteur assure, malgré quelques témoignages opposés, que les Nègres de Sierra-Léona ne sont pas circoncis, mais que les Esclaves qu'on y amène du côté du Nord le sont presque tous, apparemment, dit-il, parce qu'ils sont voisins (15) du Royaume de Maroc. Les femmes ont la taille beaucoup moins belle que les hommes. Elles ont le ventre pendant, & les mammelles si longues, qu'elles peuvent allaiter un enfant derrière leurs épaules. Les travaux pénibles dont elles s'occupent continuellement les rendent extrêmement robustes. Elles cultivent la terre, elles font l'huile de Palmier, les étoffes de coton, &c. & lorsqu'elles ont fini cet ouvrage, leurs indolens maris les employent au soin de leur chevelure laineuse, dont ils sont extrêmement curieux, & leur font passer deux ou trois heures à cet exercice.

Maisons & meubles.

Leurs maisons sont de petites huttes fort basses, composées de fourches de bois qu'ils plantent en forme ronde ou carrée, & qu'ils couvrent d'un toit de chaume. Ils les entretiennent fort propres. Pour meubles, ils ont une natte ou deux, qui leur servent de lit; deux ou trois plats de bois ou de terre, quelques sièges & une grande cuillière de bois, ouvrages grossiers de leurs propres mains. L'ignorance des arts est une des principales causes de leur oisiveté; il semble qu'ils appréhendent de semer & de planter trop. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude. Ils passent tout le jour à fumer dans leurs longues pipes rouges, sans s'embarrasser du lendemain, sur lequel ils ne portent pas même leurs idées.

Description d'une Ville des Nègres.

On voit souvent des Villes entières qui se transportent d'un canton à l'autre, soit par haine pour leurs voisins, soit pour se procurer plus de commodités dans un autre lieu. Il ne leur faut pas beaucoup de tems pour défricher le terrain. Le Seigneur Joseph, Chrétien Nègre, abandonna ainsi une fort belle Ville, avec tout son Peuple, pour aller s'établir plus haut sur la Ri-

(15) Ils en font à plusieurs centaines de milles. Mais la raison est qu'ils sont Mahométans.

viere. Les hutes dont il sortoit, sans en avoir rien détruit, étoient pour la plupart orbiculaires, & disposées pour former dans leur centre, une grande place carrée, sur laquelle donnoient les portes de chaque maison, avec un pavé de coquillage vis-à-vis de chaque porte. La place étoit plantée de limoniers, de papas, de plantains, de pins, & remplie dans les intervalles, d'un grand nombre de ruches d'Abeilles, composées de vieux troncs d'arbres creux, de la longueur de trois pieds, & placées sur deux piliers de bois. On y voyoit aussi plusieurs (16) Croix. Mais ce qu'il y avoit de plus curieux étoit un grand arbre au milieu de la place, sur lequel on distinguoit plus de cinq cens nids, d'une espèce de petits oiseaux, qui bâtissent ainsi, autour des Villages, sur l'extrémité des branches, & qui paroissent suspendus comme s'ils en étoient le fruit. On y reconnoît l'instinct de la nature; car sans toute autre situation, les jeunes seroient exposés aux insultes des Singes, des Perroquets, des Ecuriels, & même des Serpens, à qui leur pésanteur ne permet pas d'en approcher (\*).

Les hommes & les femmes ne manquent pas chaque jour de s'oindre le corps d'huile de palmier, ou de civette; mais cette onction, qui n'est pas sans quelque mélange, jette une odeur forte & désagréable.

La Civette est à peu près de la grosseur du Chat. Elle vient des environs de Scherbro. Sa tête ressemble à celle du Renard. C'est le mâle seul qui fournit le parfum du même nom. On lui en tire chaque jour avec une plume, trois ou quatre grains, d'une petite bourse qu'il a près de l'*intestinum rectum*.

Les Cours de Judicature, ou les Assemblées qui se forment pour l'administration de la Justice, se nomment Palavers. Elles sont composées des principaux & des plus vieux Nègres de la Nation, qui se placent en cercle sous une loge, pour regler les différens qui naissent entre les Sujets, ou avec les Comptoirs Européens. Les Conseillers se saluent à leur rencontre, en courbant le bras & portant la main au visage. Après avoir entendu les raisons de chaque partie, ils délibèrent, & portent leur Sentence à la pluralité des voix. Dans les cas de fornication, le coupable, homme ou femme, est vendu pour l'esclavage. Un Blanc, qui couche avec l'Esclave d'un autre, est condamné à l'acheter au prix courant.

Sur les accusations de meurtre, d'adultere & d'autres crimes odieux dans la Nation, les personnes suspectes sont forcées de boire d'une eau rouge qui est préparée par les Juges, & qui s'appelle Eau de purgation. Si la vie de l'accusé n'est pas régulière, ou si on lui connoît quelque sujet de haine contre le mort, quoique l'évidence manque à la conviction, les Juges rendent la liqueur assez forte ou la dose assez abondante, pour lui ôter la vie. Mais s'il mérite de l'indulgence par son caractère, ou par l'obscurité des accusations, on lui fait prendre un breuvage plus doux, pour le faire paroître innocent aux yeux de la famille & des amis du mort.

On donne le nom de *Poniarring*, sur toute la Côte, à l'enlèvement d'un homme ou d'une femme. Mais à Sierra-Léona, le moindre vol est nommé de même; & l'usage, qui tient lieu de loi dans le Pays, met un homme en

(16) Elevées sans doute par le Seigneur Joseph, qui avoit été converti par les Missionnaires Jesuites. (\*). Ces Oiseaux se nomment *Kubalos*. Voyez ci-dessous, l'Histoire naturelle.

ATKINS.  
1721.

Civettes,

Palavers ou  
assemblée de Jus-  
tice.

Méthode de pu-  
rification.

Poniarring ou  
vol.

ATKINS.

1721.

Danſes de Sierra-Léona.

Etabliſſement & fortune du Seigneur Joſeph.

Son zele pour le Chriſtianisme.

Inſectes qui courment les Nègres.

Reception que Joſeph fait aux Anglois.

droit de prendre à celui qui le vole, la même quantité de bien qu'on lui a dérobé.

La danſe eſt l'amuſement commun des Nègres du Pays. Les hommes & les femmes s'aſſemblent le ſoir dans quelque endroit ouvert de la Ville, & chacun danſe à ſon tour, avec une grande variété de mouvemens & beaucoup d'agilité. La muſique conſiſte dans deux ou trois Tambours, compoſés d'un tronc d'arbre creux, & couverts d'une peau de Chèvre. L'aſſemblée aide au bruit des inſtrumens, en battant des mains avec une ſorte de meſure. On voit quelquefois des cercles particuliers, qui ſe forment avec de grands éclats de rire, pour louer ou pour blâmer quelque danſeur. L'Auteur rendit une viſite au Seigneur Joſeph dans la nouvelle habitation qu'il avoit formée ſur la Riviere, à quinze milles de l'embouchure. Ce Chrézien Nègre lui raconta naturellement les raiſons qui l'avoient engagé à quitter ſon ancien Village. Il y étoit obligé trop ſouvent de tenir des Palavers, pour accorder les différens de ſes Sujets avec les Gromettes; & le voiſinage des Anglois le jettoit dans des dépenſes exceſſives. Joſeph avoit fait le voyage d'Angleterre & de Portugal. Il avoit reçu le barême à Liſbonne. Depuis ſon retour, non ſeulement il avoit bâti une petite Chapelle & planté pluſieurs Croix; mais ſon zele pour le Chriſtianisme lui avoit fait tenir une Ecole pour inſtruire ceux qui s'étoient rendus dociles à ſes leçons. Il avoit appris à lire à pluſieurs de ſes parens, & leur avoit diſtribué de petits livres de prieres. En effet il ſe trouvoit des Nègres qui avoient profité de ſes inſtructions, & pris des noms Chrétiens, tels que ceux de Thomas, de Jacques, qu'on a vûs quelquefois paroître dans cette Relation. A Sierra-Léona, l'uſage des Nègres eſt de ne porter qu'un nom. *Mouſi*, qui ſignifie Moyſe, *Yarrat* & *Kambar*, ſont communs pour les hommes; comme *Baulim* & *Kibullu* le ſont pour les femmes. D'autres tirent leurs noms de quelque qualité naturelle, ou de leurs inclinations. Ainſi Lyon, Mouton, Ours, Porcs, &c. ſont des noms fort en uſage. Les Nègres de Sierra-Léona ſont d'un caractère doux & docile. Le Seigneur Joſeph aſſura l'Auteur qu'ils ſouhaitent beaucoup d'obtenir des Miſſionnaires. Mais Atkins prétend que l'attrait eſt foible pour le zele apoſtolique, dans un Pays où les néceſſités de la vie ne ſont point en abondance, & où les bêtes farouches ſe ſont craindre juſqu'aux environs des Villes & des Villages. Les maiſons mêmes ſont infectées d'une multitude de Rats, de Serpens, de Crapauds, de Moſquites, de Scorpions, de Lézards, & ſur-tout d'une prodigieuſe quantité de Fourmies. On en diſtingue trois ſortes; les blanches, les noires & les rouges. Celles-ci s'élevent des logemens de huit ou neuf pieds de hauteur, emploient deux ou trois ans à jeter les fondemens de leur édifice; & reduiſent en poudre une armoire pleine d'étoffe, dans l'eſpace de quinze ou vingt jours.

Le Seigneur Joſeph avoit tiré ſi bon parti du Commerce, qu'il avoit mis toute ſa famille à l'aiſe. On ne manquoit dans ſon Village ni de pintades, ni de poiſſon & de gibier, tandis qu'à plus de cinquante milles au-delà de ſon nouvel établiſſement, les Nègres n'avoient pour vivre que leur manioque avec un peu de miel. Il reçut la viſite des Anglois, en habit Européen, c'eſt-à-dire en juſte-au-corps, en ſouliers & en chapeau. Il leur prêta ſes Canots, pour leur donner la chaffe de la Manatée. En deux heures de tems ſes

Nègres en amenerent une au rivage. Elle fut préparée de plusieurs façons, c'est-à-dire, qu'une partie fut rotie, une autre bouillie, étuvée, &c. Les Anglois furent servis sur une table fort propre, avec une nappe, des couteaux & des fourchettes. On y présenta plusieurs sortes de vins, & de la bière en abondance. La chair de la Manatée est fort blanche, & n'a pas le goût aqueux du poisson. Mais Atkins la trouva dure. L'affaisonnement d'aïl-leurs lui parut trop fort, comme celui de tous les mets du Pays. Les Nègres y mettent de l'Ocre, de la *Malaguette* & beaucoup de *Cardamome*.

Les Dames, amies ou parentes de Joseph, entrèrent dans la salle après le festin. Il y vint aussi quelques femmes du voisinage, qui se saluerent entr'elles en courbant le coude & portant la main fort près de leur bouche. Celle qui est saluée fait le même geste; après quoi se prenant les mains, elles se la pressent doucement, & se retirent avec une petite inclination qui ressemble assez à nos reverences, & qui est accompagnée d'un air sérieux & décent. Elles se marquerent aussi beaucoup de complaisance & de civilité, jusqu'à diviser en plus de vingt parties deux ou trois biscuits, & une demie bouteille d'eau de citron que les Anglois avoient apportée; chacune en eut sa part. Enfin le Seigneur Joseph conduisit Atkins & ses Compagnons jusqu'à la Barque, & n'omit rien pour les rendre fort satisfaits de sa réception.

La Religion du Pays se réduit à beaucoup de vénération pour les grisgris. Tous les Nègres ont dans leur maison, dans leur canot, ou sur leur personne; quelque petit charme qu'ils respectent singulièrement, & qu'ils regardent comme la source de tout le bien qui leur arrive. La matière de ces charmes ou de ces grisgris est fort variée. Dans les uns c'est une petite pièce de bois fendue; dans les autres un petit faisceau de certains bâtons ou de certains os, un crane de Singe, & d'autres reliques de cette nature. Chaque famille célèbre dans certains tems la fête de son grisgris, & les habitans des mêmes lieux s'y invitent mutuellement (17).

## §. V.

*Supplément à la description de Sierra-Léona.*

LA Riviere de Sierra-Léona, suivant les Mémoires de Labat, est (18) une des plus considérables de toute l'Afrique. Il donne quatre lieues de largeur à son embouchure. Le Pays du même nom, dit-il, est borné par deux fameux Caps, celui de la *Vega* au Nord, & celui de *Tagrim* ou de *Ledo* au Sud. Ces deux Caps forment une Baye spacieuse, où la Riviere de Sierra-Léona vient se décharger. On nomme ainsi cette Riviere, parce qu'elle vient de *Sierra-Léona* ou de *Sierra de los Leones*, c'est-à-dire, montagnes des Lyons.

Le Pays, autour de cette Baye, est d'une fertilité extrême, & fort bien arrosé par quantité de Rivières, qui serviroient beaucoup au progrès du Commerce si elles étoient navigables. Les principales sont celles de *Stones*,

(17) Atkins, Voyage en Guinée, &c. p. 53. & suiv. (18) Labat, Vol. I. p. 46.

---

ATKINS.  
1721.

Politesse des  
Dames du Pays.

Religion.

---

LABAT.  
1728.

Rivières qui se  
déchargent dans  
la Baye.

LABAT.  
1728.

Trois Canaux  
de la grande Ri-  
vière.

Plusieurs Bayes.  
Celle de France,  
où les Normands  
avoient autrefois  
un Comptoir.

Isles de la Ri-  
vière.

Le climat fort  
bon suivant La-  
bat.

de *Karkais*, de *Pichel*, de *Palmas*, de *Pangue*, de *Kamgrani*, de *Kasse*, de *Karokanes*, de *Kapak*, & de *Tambasine*. La plupart viennent des montagnes nommées *Machemala*, qui traversent le Pays du Nord au Sud, & qui se joignent à celle de Sierra-Léona. La Rivière de Sierra-Léona porte aussi le nom de *Mitomba* & celui de *Tagrim*; observation nécessaire pour empêcher qu'on ne fasse quelque jour trois Rivières d'une seule. Cette variété de noms vient de la disposition de l'embouchure, qui se trouve partagée en trois Canaux par les sables qui sont au Nord & par les Isles qui sont au Midi. Le Canal du Sud & celui du Nord sont si profonds & si libres, qu'on y peut passer en tout tems; mais celui du milieu est embarrassé par quantité de rocs & de basses qui le rendent fort dangereux. Les plus grandes Barques & des Vaisseaux d'une grandeur médiocre peuvent remonter l'espace de quarre-vingt lieues dans la Rivière, en trouvant depuis six jusqu'à seize brasses de fond. Lorsqu'on est entré dans la grande Baye & qu'on a passé la petite Isle de Saint-André, on s'apperçoit que la Côte du Cap Tagrim ou de Sierra-Léona, forment plusieurs autres Bayes dont l'ouverture est au Nord-Ouest. La quatrième, qui est la plus proche de la Rivière, se nomme la Baye de France, c'est la plus sûre & la plus commode pour l'eau & le bois. Les Habitans racontent par tradition que les Normands avoient autrefois un Comptoir dans cette Baye. Ils montrent le lieu de sa situation, près d'une des trois Fontaines, dont l'eau passe pour excellente. En effet, il y a peu d'endroits aussi propres à l'établissement d'un Comptoir & d'un Fort. Les Nègres y sont encore affectionnés aux François, & parlent leur langue de pere en fils. Les Vaisseaux y peuvent mouiller sur seize brasses, vis-à-vis les Fontaines, à la portée du mousquet.

La Rivière de Sierra-Léona sépare deux Royaumes, celui de Balon (19) ou de *Bulon*, au Nord, & celui de Burré au Sud. Son lit commence à se retrécir dans cet endroit jusqu'à deux lieues de largeur. Cinq ou six lieues plus haut il se resserre jusqu'à une, & continue de diminuer à mesure qu'on remonte. La rive du Sud est couverte de grands arbres, sur-tout de Palmiers de toutes les especes. La prodigieuse quantité de poisson dont la Rivière est remplie y attire un grand nombre de Crocodiles. On y rencontre plusieurs Isles, dont le terroir est excellent, & produit sans culture tout ce qui est nécessaire à la vie. Mais le principal avantage de Sierra-Léona est la bonté (20) de l'air, qui garantit les Etrangers de plusieurs maladies malignes, également funestes & communes en Guinée. Les Isles de la Rivière sont remplies, comme le Continent, d'une multitude de Palmiers, qui produisent de fort bon vin. Les Nègres sont grands buveurs (21), & les Européens les imitent, quoique fort souvent au hazard de leur vie. Ces Isles sont bordées de *Mangles*, qui leur servent de défense naturelle. Le bois en est excellent pour faire du charbon. Il est ferré, dur & pèsant. On admire la maniere dont cet arbre se multiplie. Aussi-tôt que ses branches sont arrivées à une certaine hauteur,

(19) C'est Labat qui l'appelle Bulon, par le penchant qu'il a toujours pour les terminaisons françoises.

(20) Labat est le seul qui parle si avantageusement de ce climat. Voyez les quatre pa-

ragraphes précédens.

(21) Labat s'écarte encore ici des autres Ecrivains. C'est au contraire l'exemple des Européens qui corrompent ici les Nègres.

elles se courbent vers la terre ou vers l'eau, & prennent une nouvelle racine.

La Ville (\*) où le Roi de Burré fait sa résidence, est à huit lieues de l'embouchure de la Riviere, au Sud. Elle est composée d'environ trois cens maisons, dont la forme est ronde, & qui se ressemblent parfaitement, avec cette seule différence, que celles des riches Habitans sont composées d'un plus grand nombre de huttes. Les piliers ou les fourches des côtés ont sept ou huit pieds de hauteur, & soutiennent des chevrons qui s'unissent au sommet en forme de cône. Ils sont couverts de roseaux ou de feuilles de Palmiers, si bien entremêlés dans les lattes, qu'ils forment des murs impénétrables au Soleil & à la pluie. L'intérieur est revêtu aussi de roseaux, & de petites branches attachées entre les piliers, sur lesquelles on étend une sorte de plâtre, composé de coquillages brûlés, qui donne un air fort net aux cabanes, mais qui dure peu, parce qu'il n'est pas mêlé de sable. Le foyer est au centre. Un trou, qui est au sommet de la hute, donne passage à la fumée. Quoique le climat soit fort chaud, les nuits sont froides & humides, ce qui oblige les Habitans d'entretenir constamment du feu. Leurs portes sont quarrées, & les seuils élevés d'un pied au-dessus du rez de chaussée. Ordinairement la porte d'une cabane n'a que deux pieds de large sur trois de hauteur; de sorte qu'il faut se baïsser beaucoup pour y entrer, & qu'avec un peu d'embonpoint on n'y peut passer que de côté.

Le lit d'un Nègre est composé de grandes nattes rouges, assez épaisses, qui s'élevent, l'une sur l'autre, d'un pied au-dessus de la terre. Le fond de la hute est d'argile, & s'entretient fort proprement. On voit les armes du Maître suspendues près de son lit. C'est un sabre, un poignard, de grands couteaux de Flandres, des zagaies, un arc & des flèches, qu'ils empoisonnent lorsqu'ils vont à la guerre. Des-Marchais juge que leur poison est le jus de la (22) Manzanille. Quelques-uns ont des armes à feu, qu'ils conservent précieusement & dont ils savent se servir. On prétend qu'ils tiennent cet art des Normands. Les Portugais & les Anglois qui sont établis parmi eux, ont eu assez de prudence pour leur vendre fort peu de fusils, avec la précaution de les mettre en fort mauvais ordre.

Le Palais du Roi, ou plutôt l'assemblage de ses huttes, est au centre du Village, & ressemble aux édifices de ses Sujets. Cependant il a quelques cabanes un peu plus grandes, qu'il réserve pour les visites qu'il reçoit des Européens. Les Princes du Pays sont fort aimés de leurs Sujets, & les gouvernent avec beaucoup de douceur & d'équité.

Les hommes & les femmes de Burré sont de belle taille, & généralement d'une figure agréable. Ils ont la peau noire, les traits réguliers, les yeux vifs, & les dents fort blanches. On ne voit point parmi eux de nez écrasés, ni de grosses lèvres; difformité qui vient, dans d'autres Pays, de l'usage où sont les meres de porter leurs enfans sur le dos. Les hommes se donnent autant de femmes qu'ils peuvent en acheter; mais ils n'ont de véritables égards, & ne sont capables de jalousie que pour la première, parce qu'elle

(\*) Le détail suivant est tiré de la Relation de Des-Marchais, publiée par Labat, qui paraîtra dans la suite de ce Tome.

(22) On a vu que la Manzanille est une

Tome III.

sorte de pomme qui croît dans ce Pays; mais c'est d'un autre fruit que les Nègres empoisonnent leurs armes.

ATKINS.  
1721.  
Ville de Burré.

Description des  
maisons.

Lits & armes.

L'usage des armes à feu parmi les Nègres vient des Normands.

Figure des hommes & des femmes.

ATKINS.  
1721.

est regardée seule comme leur véritable épouse. Les autres passant pour de simples concubines, ils ne font pas difficulté de les prêter aux Etrangers, & cette licence n'a rien de scandaleux dans la Nation. Elle n'expose pas non plus les femmes au moindre reproche, parce qu'étant Esclaves de leur mari ou de leur Maître, tout leur mérite consiste à lui plaire par leur attachement & leur soumission. Il n'a pas de commerce avec elles pendant leur grossesse, ni quatre ans après qu'elles sont délivrées. On compte dans la Ville de Burré six ou sept cens hommes capables de porter les armes; mais le Pays étant bien peuplé & fort attaché à son Roi, ce Prince est en état de lever une armée beaucoup plus nombreuse.

Conversion du  
Roi de Burré.

Celui qui regnoit en 1666 avoit embrassé le Christianisme & portoit le nom de Dom Philippe. Il avoit accordé à ses Sujets la liberté de conscience; mais n'en desirant pas moins leur conversion, il entretenoit à sa Cour deux Missionnaires, l'un Jesuite, l'autre Capucin. Le zèle de ces deux Prédicateurs avoit peu de succès contre la passion des femmes & du vin, qui sont deux obstacles presque insurmontables dans le cœur des Nègres. Ils sont d'ailleurs honnêtes, bons, sinceres, amis des Etrangers. Ils ont même retenu quelque chose des manieres & de la politesse des Normands, qui ont découvert les premiers cette Côte. La Religion dominante du Pays est l'Idolâtrie, mais sans principes, sans ordre, sans fêtes & sans cérémonies. Le nombre de leurs divinités n'est pas fixe, ou plutôt il est innombrable. Chacun se fait des idoles suivant son caprice: l'un adore, une corne, l'autre une patte de crabbe, d'autres un clou, un caillou, une petite coquille, une tête d'oiseau, une racine, &c. Ces objets de leur culte portent le nom de Feriches. Ils les portent autour du cou dans un petit sac orné de grains de verre, de buis, ou de coquilles qu'ils nomment koris, & d'autres bagatelles. Ils offrent, matin & soir, à leur Feriche ce qu'ils ont de plus exquis dans leurs provisions. Ils leur demandent leurs besoins. Telles sont les bornes de leur Religion: plus heureux, dit Labat, que les Sauvages de l'Amérique, que le diable bat cruellement lorsque (23) cette fantaisie lui vient; au lieu que les Feriches ne s'emportent jamais à la violence.

Raison qui empêche celle de ses Peuples.

A quoi se réduit leur Religion.

Apôtres Mahométans.

Les Nègres Mandingos, qui sont zelés Mahométans, avoient entrepris de répandre ici leur Religion. Mais ils trouverent les Nègres de Sierra-Léona peu disposés à changer d'usages. Cependant un Idolâtre est toujours plus facile à convertir qu'un Mahométan. On leur entend souvent répéter les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. La circoncision est pratiquée au long de la Côte, depuis Sierra-Léona jusqu'à Benin.

Fertilité du Royaume de Burré.

Il n'y a pas de différence, pour la fertilité, entre le terroir de Burré & celui des Isles de la Riviere. Le riz, le millet, les pois, les fèves, les melons, les patates, les bananes & les figues, y croissent en abondance & se vendent presque pour rien. La Riviere est remplie de poisson, & les Habitans en mangent beaucoup plus que de toute autre viande, quoiqu'ils ne manquent d'aucune sorte d'animaux & qu'on les achete à bon marché. La volaille ordinaire, les Pintades, les Oyes, les Canards, les Poules d'Inde, les Pigeons ne leur coûtent que la peine de les prendre. Leurs champs présentent de vastes

(23) Labat mêle au récit des Auteurs qu'il tions, qui décréditent le bon sens d'un Ecclésiastique, qui ont publié quantité de ces pueriles imagina-

tes troupeaux de Bœufs, de Vaches, de Chèvres, & de Moutons. Les montagnes sont remplies de Cerfs, de Sangliers, de Daims & de Chevreuils. Ceux à qui le gibier manque n'en peuvent accuser que leur paresse. Les Eléphants, les Lions & les Tigres offrent de l'amusement & de l'utilité aux Chasseurs; sans parler des Serpens, dont il se trouve de si monstrueux, qu'on les prétend capables d'avalier un homme & même un Bœuf (24).

La bonté du Pays & l'abondance des fruits y attirent une quantité incroyable de Singes. On en voit de toutes les espèces, à l'exception (25) des blancs. Ils sont en si grand nombre, que les Habitans, pour garantir leurs plantations, sont obligés de faire constamment la garde, & d'employer le poison, les trappes & les armes. Lorsqu'un Européen rapporte de la chasse cinq ou six Singes qu'il a tués, il est reçu des Nègres comme en triomphe. D'un autre côté les Singes s'aperçoivent fort bien des pièges qu'on leur tend, & ne donnent pas deux fois dans le même. Ils ne connoissent pas moins leurs ennemis. S'ils voyent un Singe de leur troupe blessé d'un coup de flèche, ils s'empressent de le secourir. La flèche est-elle barbue? ils le distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer; & pour donner du moins à leur Compagnon la facilité de fuir, ils en brisent le bois avec les dents. Un autre est-il blessé d'un coup de balle? ils reconnoissent la playe au sang qui coule, & mâchent des feuilles pour la panser. Les Chasseurs qui tomberoient entre leurs mains, courroient grand risque d'avoir la tête écrasée à coups de pierres, ou d'être déchirés en pièces, car entre ces animaux il s'en trouve de très-gros, & d'une humeur fort cruelle lorsqu'ils sont irrités.

Outre les provisions & les rafraîchissemens dont les Vaisseaux peuvent se fournir à Sierra-Léona, on y trouve de l'ambre gris, de la civette en masse, des civettes en vie, & le meilleur ivoire de toute l'Afrique. Il y est net, sans tache, & d'une blancheur éblouissante; ce qui prouve encore l'excellence du climat & la fertilité du terroir. Les dents néanmoins y sont plus petites que celles qu'on appelle *Morsil ejkarbeille*, c'est-à-dire, celles dont quatre ne pèsent pas un quintal. Les Nègres mangent la chair des Eléphants. Quelques Européens, qui en ont fait l'essai, prétendent que si elle étoit gardée, & préparée un peu mieux qu'elle ne peut l'être par des Nègres, elle seroit peu différente du Bœuf.

Le profit qu'on fait à Sierra-Léona sur les marchandises de l'Europe, est au moins de deux cens pour cent. Il seroit beaucoup plus considérable si l'on achetoit les commodités du Pays de la première main, au lieu de les prendre des Anglois & des Portugais.

On s'y procure quelquefois de l'or & des Esclaves, mais sans pouvoir approfondir d'où l'or y est apporté. Le Pays même ne paroît pas propre à la production des métaux. C'est le partage des Régions sèches & stériles; telles que Bambuck. Ceux qui travaillent à la découverte des mines, prennent pour un heureux signe les apparences les plus contraires à la fertilité, telles que les rocs, la sécheresse des terres, la couleur pâle & morte des plantes & de l'herbe (26).

(24) Labat en paroît fort persuadé. Au reste de Bambuck.

(25) Il ne s'en trouve que dans le Royaume de Bambuck.

(26) Voyez à la fin du Volume précédent la Relation du Pays de Bambuck.

ATKINS.  
1721.  
D'où l'or y vient.

Le Royaume de Burré a des Peuples au Nord-Est & à l'Est, qui manquant de certaines commodités, les achètent de leurs voisins pour de l'or. D'ailleurs les Marchands Mandingos, qui portent leur commerce depuis les Côtes de la mer jusqu'au centre de l'Afrique, répandent leur or du côté de Sierra-Léona, & ne manqueroient pas d'y en apporter davantage, s'ils étoient toujours sûrs d'y trouver des marchandises de l'Europe à des prix fixes & réglés. Ce sont les Anglois & les Portugais (27) qui sont en possession de ce Commerce.

A l'égard du Commerce des Esclaves, il est peu considérable sur les Côtes de Sierra-Léona. Il se réduit à quelques Prisonniers de guerre, & à quelques Criminels dont la Sentence de mort est changée dans un bannissement perpétuel.

## CHAPITRE XV.

### *Histoire naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique.*

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Division du sujet.

CETTE Histoire naturelle sera divisée en cinq classes. Les Végétaux, les Quadrupèdes, les Oiseaux & la Volaille, les Amphibies avec les Insectes & les Reptiles, enfin les Poissons. Ces cinq articles seront traités successivement dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Mais il est à propos de commencer par quelques remarques générales des Voyageurs, sur le climat & les saisons, l'air, les maladies & le terroir, dans cette division de l'Afrique.

#### §. I.

#### *Saisons, Arbres & Terroir.*

Saisons, pluie,  
& tempête.

DANS les parties de l'Afrique dont on traite ici l'Histoire, l'année peut être divisée entre la saison sèche & la saison humide. La première dure huit mois, c'est-à-dire depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin. La seconde depuis le mois de Juin jusqu'à celui d'Octobre exclusivement. C'est cette dernière saison qui fait l'hiver. Pendant celle de la sécheresse, les chaleurs sont excessives, par la rareté des pluies. A peine tombe-t-il quelques rosées dans tout cet espace (28).

Les pluies, suivant Jobson, commencent fort doucement & par quelques ondées passagères, mais qui ne laissent pas d'être accompagnées d'éclairs & de tonnerre. Elles augmentent vers la fin de Juin. La chute des eaux devient alors si violente, avec des orages, des vents, un tonnerre & des feux si terribles, qu'on croiroit avoir à redouter la confusion des Elémens. C'est néanmoins dans cette saison que les Habitans du Pays sont obligés de travailler à la terre. La plus grande impétuosité des pluies est depuis le milieu de Juillet jusqu'au milieu d'Août. Les Rivieres s'élevent alors de trente pieds

(27) C'est-à-dire, les Portugais établis depuis long-tems dans divers endroits du Royaume de Bulm, & de Burré.

(28) Jobson dans le Golden Trade, p. 125. & suiv.

au-dessus de leur hauteur naturelle ; & si les rives sont basses , l'eau se débord impétueusement (29).

Suivant le Maire , on voit peu de pluyes sur cette Côte dans tout autre mois que ceux de Juillet , d'Août & de Septembre. Mais au Sud de la Ligne elles commencent plutôt ; & ces trois mois sont le tems de leur abondance. Elles sont accompagnées de vents furieux , & suivies d'un si grand calme & de chaleurs si excessives , que la respiration en devient difficile. Après un intervalle de deux ou trois heures , la tempête recommence. Elle dure pendant trois mois avec ces alternatives (30).

Moore observe que sur la Gamba la saison des pluyes commence ordinairement au mois de Juin & continue jusqu'à l'extrémité de Septembre , ou quelquefois jusqu'au commencement d'Octobre. La première & la dernière tempête sont généralement les plus violentes. Il s'éleve d'abord un vent fort impétueux , qui dure une demie heure ou plus avant la chute de la pluye ; de sorte qu'un Vaisseau , surpris par cette agitation subite , peut être fort aisément renversé. Cependant les apparences du Ciel sont des avertissemens qui la font prévoir. Il se charge quelque tems auparavant. Il devient noir & triste. A mesure que les nuées s'avancent il en sort des éclairs , qui sont capables de répandre l'effroi. Les éclairs sont si terribles en Afrique & s'entre-suivent de si près , que pendant la nuit même ils rendent la lumière continuelle. Le fracas du tonnerre n'est pas moins épouvantable , & va jusqu'à faire trembler la terre.

Pendant la pluye , l'air est ordinairement frais. Mais à peine est-elle finie que le Soleil se montre & fait sentir une extrême chaleur. On est quelquefois porté à prendre ce tems pour se deshabiller & pour dormir. Mais avant qu'on soit sorti du sommeil il arrive souvent un nouveau (31) Tornado , qui fait passer le froid jusques dans les os , & dont les suites deviennent funestes. C'est ordinairement le sort des Européens , lorsqu'ils négligent les précautions ; car les Habitans naturels du Pays sont à l'épreuve de ces révolutions de l'air. Dans la saison des pluyes , on voit peu de vents de mer ; mais à leur place , il vient au long de la Riviere des vents d'Est , qui sont d'une fraîcheur extrême depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Janvier , sur-tout pendant le jour (32).

Moore fait observer plusieurs Tornados qui le remplirent d'effroi. Le premier , qui n'étoit que de vents & d'éclairs , commença de grand matin , le 16 de Mars 1730. Il en essuya un autre le 19 de Mai de la même année ; mais ce fut un mélange affreux de vent , d'éclairs , de tonnerre & de pluye. Le 3 de Juillet 1731 , ce fut le même mélange. Pendant ces trois premières tempêtes Moore étoit dans l'Isle James. La quatrième arriva pendant son séjour à Yamamakonda. Elle fut encore plus terrible , & l'Auteur remarque qu'ayant commencé la nuit du 10 de Juin 1732 , elle amena de fort grosses mouches d'une espece extraordinaire. La cinquième arriva le 11 de Mai 1733. Moore étoit à Bruko pendant la sixième. Ce fut le 16 Mars 1733. Elle fut accompagnée non-seulement de tonnerre & d'éclairs , mais encore de

HISTOIRE  
NATURELLE.

Danger pour les  
Européens.

Observations  
de Moore.

(29) *Ibid.*

(31) Voyages de Moore , p. 134.

(30) Le Maire , Voyage aux Isles Canaries ,  
&c. p. 57.

(32) *Ibid.* p. 56, 71, 77, 118 & 157.

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Deux éclipses  
lunaires.

pluye; ce qui étoit presque sans exemple dans cette saison (33).

Le même Auteur observa dans ce Pays deux éclipses lunaires, la première à Yamyamakonda la nuit du 20 Novembre. Depuis huit heures du soir jusqu'à dix, la Lune fut entièrement obscurcie, quoiqu'elle fût fort brillante après & devant l'éclipse. Il vit la seconde à Bruko, le 11 de Mai pendant la nuit. Elle fut encore totale & d'une heure entière (34).

Explication des  
pluyes du Pays.

Tous les Ecrivains attribuent aux pluyes les débordemens du Sénégal, de la Gambia, & des autres Rivieres de la même Côte. Le Maire prétend que la cause même des pluyes est le retour du Soleil (35) qui s'éloignant alors du Tropique du Cancer fait en France le Solstice d'été, & celui d'hiver dans cette partie de l'Afrique. Cet astre, dit-il, attire une grande masse de vapeurs, qui retombent ensuite en grosses pluyes, cause régulière des inondations. Le même Voyageur attribuant le débordement du Nil à la même cause, ajoute qu'en Ethiopie ces pluyes commencent au mois d'Avril & continuent pendant ceux de Mai & de Juin; mais que vers la Côte occidentale d'Afrique elles commencent le 15 de Juillet, & vont en croissant pendant quarante jours, après lesquels elles décroissent dans le même espace. Il remarque encore que les chaleurs sont ici plus insupportables au mois de Janvier que dans le cours des mois de Juillet & d'Août (36); ce qu'il faut attribuer aux pluyes de ces deux mois.

Ceux qui arrivent des climats froids, doivent compter, suivant Moore, de trouver en Afrique quatre mois fort mal sains & fort ennuyeux. Mais ils sont dédommagés de cette affreuse saison par le retour d'un Printems de huit mois, pendant lequel ils voyent continuellement les arbres couverts de fleurs & de fruits. L'air est alors d'une fraîcheur charmante. Cependant il conserve une qualité particulière, qui ne doit pas être fort saine pour le corps, puisqu'elle est capable de rouiller une clef dans la poche. Le tems des chaleurs excessives est ordinairement la fin de Mai, quinze jours ou trois semaines avant la saison des pluyes.

Observations  
sur les 2, apparen-  
ces du Soleil.

Le Soleil se fait voir perpendiculairement deux fois l'année. Jamais la longueur du jour ne surpasse treize heures; mais il n'a jamais moins d'onze heures; c'est-à-dire, depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil, car on connoît peu les crépuscules en Afrique. La lumière n'y paroît qu'avec le Soleil, & l'on se trouve dans les ténèbres aussi-tôt qu'il disparoît. Au mois de Novembre, le tems du matin & du soir est froid, quoique la chaleur soit fort grande au milieu du jour. A la fin d'Octobre, les matins & les soirs sont obscurcis par des brouillards épais, quoiqu'au commencement du même mois la matinée soit d'une chaleur extrême (37).

Effets du climat.

En général l'air de ces Côtes est fort mal sain, sur-tout vers les Rivieres, les terrains marécageux, & dans les cantons couverts de bois. Sur toute la Côte, depuis le Sénégal jusqu'à la Gambia, la saison des pluyes est pernicieuse à tous les Européens; & celle des chaleurs, qui dure depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin ne leur est pas moins funeste (38).

Cette intempérie de l'air cause aux Etrangers, qui n'y sont pas accoutumés,

(33) *Ibid.* p. 143 & 158.

(34) *Ibid.*

(35) Le Maire, p. 57 & 62.

(36) Le Maire, p. 62.

(37) Moore, p. 88, 135 & 139.

(38) Barbot, p. 37.

plusieurs sortes de maladies dangereuses. Mais l'effet en est encore plus fâcheux, lorsqu'ils ne menent point une vie régulière; c'est-à-dire, lorsqu'ils mangent trop avidement les fruits du Pays, & qu'ils se livrent avec excès à l'usage du vin de Palmier & des femmes. Le Maire assure (39) que les moindres maux auxquels ils doivent s'attendre sont la fièvre, le *cholera morbus*, des ulcères aux jambes, & de fréquentes convulsions, suivies infailliblement de la mort ou d'une paralysie. De toutes ces maladies, les plus fatales sont la fièvre, qui emporte souvent en vingt-quatre heures l'homme du meilleur tempéramment; & les vers, que la corruption de l'air produit dans les chairs, & qui ont quelquefois cinq ou six pieds de longueur. L'habitude du Pays n'empêche pas que les Nègres (40) ne soient fort sujets à cette dernière maladie. Moore rapporte l'exemple d'une jeune femme, qui avoit dans chaque genouil un ver long d'une aune. Avant que le ver parût, elle souffrit de violentes douleurs, & ses jambes enflèrent beaucoup; mais lorsque la tumeur vint à s'ouvrir, & que le ver eut commencé à se faire voir, ses souffrances diminuèrent. Le ver sortoit chaque jour de la longueur de cinq ou six pouces. A mesure qu'il s'étendoit, on le rouloit doucement autour d'un petit bâton, avec la précaution de le lier d'un fil, pour l'empêcher de rentrer. S'il se rompt malheureusement dans l'opération, la gangrene suit immédiatement. L'opinion des Nègres sur la cause de ces vers est qu'ils viennent de l'épaisseur de l'eau, (41) qualité que la saison des pluies fait prendre nécessairement à leur boisson. La même maladie est commune sur la Côte de Guinée, dans les Isles des Caraïbes, & dans plusieurs parties des Indes Orientales. Un Ecrivain François (42) l'attribue à la nature des pluies qui corrompent tout ce qu'elles rendent humides.

Jobson ne négligea rien pour découvrir les véritables causes de la corruption de l'air dans le Pays de la Gambia. Il se proposoit de détruire le préjugé qui s'étoit déjà répandu au désavantage du climat. Après quantité de recherches & de raisonnemens, il se persuada qu'il y a beaucoup de poison dans l'air de cette Contrée, soit celui qui s'exhale des végétaux infectés, comme on n'en est que trop certain par l'usage général d'y empoisonner les flèches du suc des fruits & des plantes; soit celui qui sort continuellement d'une infinité d'animaux vénimeux, tels que les Crapaux, les Scorpions & les Serpens de diverses espèces. Ce poison, si l'on en croit le même Voyageur, est retenu dans la poussière & le sable pendant la saison de la sécheresse; mais les premières pluies le développent; & le Soleil venant à l'exhaller dans l'intervalle des pluies, il retombe avec elles, & donne à l'air des qualités dangereuses. Jobson croit cette remarque bien confirmée par un effet singulier des premières pluies. Elles laissent des marques & des taches, non-seulement sur la peau, mais jusques sur les habits; & pour peu qu'on les laisse à l'humidité il s'y engendre des vers fort dégoûtans. Au contraire, il n'arrive rien de semblable après les dernières pluies; ce qui vient alors, suivant Jobson, de ce que l'air (43) est purgé des particules malignes dont il étoit infecté. Il se fonde ici sur son expérience, pour conseiller à

HISTOIRE  
NATURELLE.

Vers qui s'engendrent dans les chairs.

Comment Jobson explique cette corruption de l'air.

Conseils qu'il donne aux Voyageurs.

(39) Le Maire *ubi sup.* p. 57. Il en avoit fait l'expérience.

(40) Barbot, p. 32.

(41) Moore, p. 130.

(42) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 225.

(43) Jobson, *ubi sup.* p. 127.

HISTOIRE  
NATURELLE.

tous les Voyageurs de ne pas s'exposer sur la Riviere dans le tems des premières pluyes ; & sur-tout d'être fournis d'une bonne provision d'eau , & de prendre leurs repas avant la chute des pluyes. C'est à l'oubli de toutes ces précautions qu'il attribue la mortalité dont le Vaisseau le *Saint Jean* fut affligé.

Autre explica-  
tion des pluyes.

L'Auteur ayant encore observé que les nuées qui apportent la pluye viennent toujours du Sud-Est , suppose qu'elles sont attirées par le Soleil jusqu'à ce qu'il touche au Tropique du Nord ; qu'elles se résolvent en pluye lorsqu'elles approchent trop de sa chaleur ; & qu'à son retour, les rencontrant , & son action étant beaucoup plus forte , il les rompt avec violence , les écarte , & cause ces tonnerres & ces éclairs redoutables qui semblent menacer la nature de sa ruine , jusqu'à ce que les nuées étant dissipées par degrés , l'air reprend sa clarté vers le tems où le Soleil atteint à l'Equinoctial , c'est-à-dire à la fin de Septembre (44).

Terroir du Pays  
& tems de la cul-  
ture & des mois-  
sons.

A l'égard du terroir & de la fertilité du Pays , le Maire , observe qu'au long des Côtes , entre le Sénégal & la Gambia , les terres sont sabloneuses & stériles (45) , parce que la chaleur y est fort ardente. Jobson parlant des terres qui bordent la Gambia , dit que ne recevant jamais de pluye pendant l'espace d'environ neuf mois , elles deviennent si dures & si enflammées qu'il est impossible de les cultiver. On est obligé d'attendre que la saison des pluyes vienne y répandre de l'humidité & les rendre propres au labourage (46).

Le Maire remarque que l'inondation dont la terre s'enrichit , n'étant pas générale & se bornant aux Cantons qui bordent les Rivieres , la fertilité ne se (47) communique pas beaucoup plus loin. Il ajoute que le Pays est peuplé & couvert de bois. Suivant Barbot , les Habitans ne plantent & ne sement qu'à la fin de Juin , peu de tems après la (48) diminution des pluyes. La moisson se recueille au milieu de Septembre ; de sorte que dans l'espace de trois mois les terres sont labourées , semées & moissonnées ; ce qui prouve assez la fertilité du terroir (49).

Grande variété  
des arbres.

La variété des arbres est extrême dans cette partie de l'Afrique. Barbot dit que les forêts sont différentes de celles de l'Europe ; que le (50) bois en est doux , spongieux , & qu'il n'est guères propre qu'à brûler. Labat assure au contraire que sur les bords de Rio-Grande & de plusieurs autres Rivieres , on trouve d'excellent bois de construction pour les Vaisseaux & pour d'autres usages. On a vû , près du Sénégal , des arbres d'une grosseur si extraordinaire , que vingt hommes ensemble n'en pouvoient (51) embrasser le tronc. Barbot en mesura un , près de Gorée , dont la circonférence étoit de soixante pieds. Il étoit à terre , abbatu par le nombre des années , & le tronc en étoit creux. Vingt hommes y auroient pû tenir debout. L'Auteur ne donne pas le nom de cet arbre , mais il le représente semblable au Noyer. Les feuilles du moins croissent en pelotons , & l'écorce est douce & tendre (52).

Leur grosseur.

Le plus utile & le plus commun de tous les arbres du Pays , comme de tout

Palmier. Ses  
espèces différen-  
tes.

(44) Jobson , *ibid.* p. 128.

(45) Le Maire , p. 62.

(46) Jobson , *ubi sup.* p. 125 & suiv.

(47) Le Maire , *ubi sup.* p. 57.

(48) Jobson dit pendant les pluyes.

(49) Le Maire , p. 62.

(50) Barbot , p. 31.

(51) Labat , Vol. V. p. 357.

(52) Barbot , *ubi sup.* p. 31.

le reste de l'Afrique, est le Palmier. Les Africains en distinguent huit espèces; mais les Européens n'en comptent que quatre ou cinq & les distinguent toujours. Les principaux sont le Dattier, & le Cocotier, l'Areka, le Cyprès, & celui qui porte du vin. Dans plusieurs Cantons c'est la cinquième sorte qui est la plus abondante. Dans d'autres lieux, c'est une des quatre autres; & l'espèce qui domine dans un Pays y passe pour la principale. Au Sud du Sénégal on ne trouve pas de Dattiers, & les Cocotiers sont en petit nombre. Le Maire dit (53) qu'on ne trouve pas un seul Cocotier sur toute la Côte, & que l'arbre le plus commun dans toute cette Région de l'Afrique est le Palmier qui produit du vin. On doit par conséquent se borner ici à la description de cet arbre, & remettre celle des autres aux Livres suivans.

On peut tirer du vin de toutes sortes de Palmiers; mais quelques espèces, telles que le Dattier & le Cocotier, étant plus utiles à d'autres usages, on les ménage pour l'utilité qui leur est propre, & l'on ne tire la liqueur que de ceux dont les fruits sont moins estimés. Il y a deux ou trois espèces de Dattiers. La première a les feuilles picquantes & plus petites que celles du vrai Dattier. C'est en quoi consiste uniquement leur différence. Ses fleurs sont rouges, composées de cinq feuilles dans la forme d'une étoile. Au centre elles ont un piston, qui se change en un fruit rond de la grosseur d'un petit œuf, & dont la couleur est un rouge léger ou orangé. La chair en est blanche, mais tirant sur le rouge. Elle est de bonne consistance. Son odeur est celle de la violette, & son goût un peu amer, comme celui de l'olive. Les grappes ou les bouquets contiennent depuis quatre-vingt jusqu'à (54) cent noix dont le noyau est de la grosseur de celui des pêches. Lorsque le fruit est mur, sa couleur d'orange se change en un jaune pâle. On le broye doucement, pour le mettre sur le feu dans un pot rempli d'eau. Aussi-tôt qu'il commence à bouillir, on le remue avec un bâton plat ou une spatule, & ce mouvement sert à séparer la chair des noyaux, qui tombent au fond du pot. On passe alors le fruit; & lorsqu'il commence à se refroidir, il forme une substance couleur (55) de chair pâle, & d'une véritable odeur de (56) violette. C'est une espèce de beurre, qui est aussi doux & d'also bonne saveur que notre meilleur beurre d'Europe, sur-tout lorsqu'il est frais. Les Nègres l'appellent huile de Palmier. Cependant le nom de beurre lui convient beaucoup mieux; car il a le même goût, la même consistance, & les Nègres le font servir à tous les usages où nous employons le beurre & le lard. Ils en usent aussi pour s'oindre le corps, & cette onction leur rend les membres souples & la peau douce. Les Européens, qui s'en servent dans leurs sauces, le trouve aussi bon que le beurre frais & le lard, du moins quand il est fait nouvellement; car en vieillissant il perd son goût & prend une odeur forte. En Europe, les Médecins l'employent pour soulager les douleurs de la goûte.

HISTOIRE  
NATURELLE.

De quels Palmiers on tire du vin.

Description de ces arbres, & leurs fruits.

(53) Les Palmiers sont en abondance sur les côtes voisines du Cap-Verd. Les Seigneurs des Villages en tirent un droit. On y en distingue trois sortes: l'un qui ressemble au Dattier, l'autre semblable à ceux de France; le troisième, qui est une espèce de Laranier; mais on n'y trouve pas de Cocotiers. Le Maire, p. 65.

(54) Barbot, p. 12.

(55) Le Maire dit que cet arbre produit une sorte de petit cocos, d'où l'on tire l'huile punique, qui sent la violette, qui a la couleur du safran & le goût de l'olive, p. 65.

(56) Barbot dit que l'huile est couleur de safran, & qu'elle a le goût de l'olive.

HISTOIRE  
NATURELLE.

On le regarde comme un spécifique contre le rhumatisme & les humeurs froides, en l'appliquant extérieurement avec un mélange d'esprit de vin. Le noyau du fruit, que les Nègres nomment *Kiavos*, est fort dur, & contient une amande de fort bon goût, que ces Peuples aiment avec passion (57).

Un autre arbre, dont les Nègres tirent du vin, est la troisième espèce de Palmier. On le nomme *Hondier*. Ce Palmier est haut, & son tronc, comme ses feuilles, est couvert de petites pointes. Celles du tronc ont ordinairement deux pouces de longueur. La nature les a disposées avec beaucoup de régularité & de symétrie, comme pour servir de défense à l'arbre contre l'attaque des animaux. Ses feuilles sont grandes & dentelées comme celles de l'artichaut; elles composent une grosse touffe, qui couronne agréablement le sommet du tronc. Au mois de Juillet, vers le commencement de la saison des pluies, il sort trois branches, longues d'environ quatre pieds, & chargées de petites fleurs blanches dont les pistons se changent en un fruit rond, de la forme & de la grosseur de la noix. Sa première enveloppe est une peau verte, de l'épaisseur d'un écu, douce, mais coriace. Elle couvre une autre peau fort mince, qui est remplie d'une substance blanche & huileuse, de la consistance du maron. Les enfans cassent ces noix avec une pierre & les mangent fort avidement.

Palmiers de  
l'Amérique.

Dans les Isles de l'Amérique on appelle cet arbre, Palmier à pointes & à fruit, pour le distinguer d'un autre arbre du même nom qui est stérile, mais dont le bois sert à la menuiserie. Les Habitans en tirent aussi une huile qui est fort agréable à manger dans sa fraîcheur, mais qui devient bien-tôt fort puante, jusqu'à ne pouvoir plus servir que pour les lampes. Labat est persuadé que si cette huile étoit tirée à froid, elle se conserveroit plus long-temps. Il donne une méthode pour cette opération.

Description du  
Palmetto par  
Finch.

Au reste il semble que le *Hondier* soit le même arbre que le *Palmetto*, décrit par Finch, dont les Habitans de Sierra-Léona tirent leur vin. Cet arbre, dit Finch, est droit & haut. L'écorce en est noueuse; & le bois, d'une substance fort douce. Il n'a des branches qu'au sommet. On les prendroit moins pour des branches que pour des roseaux. Le dedans en est moelleux & la peau fort dure. Les feuilles sont longues & minces. Chaque branche est longue d'une aune, armée, des deux côtés, de pointes fortes & piquantes, semblables aux dents d'une scie, mais plus longues. Elles portent un petit fruit qui ressemble à la noix d'Inde, & de la grosseur (58) d'une châtaigne, renfermé dans une coque fort dure, rayé au-dehors par de petits fils, & qui contient une amande d'une substance dure & raccornie, sans aucun goût. Les Habitans la mangent rôtie & la nomment *Bel*. Ils donnent à l'arbre le nom de *Tobel* (59).

La troisième espèce de Palmier qui produit du vin, est le Cyprier. Il a le tronc & les feuilles (60) beaucoup plus grosses que le Dattier; mais son fruit ne peut être mangé. Cependant il porte des fleurs qui ressemblent

(57) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 25.

(58) Jobson dit qu'il se trouve des Palmettos qui portent quantité de fruits, dont les Habitans se nourrissent, sur-tout lorsque l'arbre est jeune, p. 131.

(59) Finch, dans le Recueil de Purchas, Vol. I. p. 406.

(60) Il croît de la hauteur de 60, 80, & 100 pieds, avec une écorce fort unie. Moore, p. 36.

beaucoup à celles du Palmier à pointes; & ces fleurs produisent un petit fruit oblong, revêtu d'une peau rouge, qui contient un noyau fort dur, dont l'amande est fort amere. Cette noix ne se mange point, & l'arbre ne seroit d'aucun usage si l'on n'en tiroit cette liqueur célèbre qui tient lieu de vin aux Habitans & qui en porte le nom. Les deux Palmiers précédens en produiroient aussi, si les Habitans ne se faisoient une loi de ne les pas couper, dans la crainte de nuire à leur fruit. Le vin du premier est fort bon. Celui du second le surpasse beaucoup. Mais celui du Cyprier l'emporte sur l'un & l'autre, & passe pour la Malvoisie d'Afrique (61).

Le vin de Palmier est une liqueur qui distille de l'arbre par une incision qu'on fait au sommet. Il a la couleur & la consistance du vin d'Espagne. Il petille comme le Champagne. Il joint à la douceur une sorte d'acidité, qui le rend fort agréable. Il envoie des vapeurs à la tête; & les Etrangers, qui en boivent trop librement, sans en avoir formé l'habitude, (62) en ressentent de fâcheux effets. Il est trop purgatif, lorsqu'il est fait nouvellement, quoique ce soit alors qu'il a plus de douceur & d'agrément; car dans l'espace d'un jour ou deux, il fermente & devient aussi dur & aussi fort que le vin du Rhin. Les Habitans ne se l'épargnent pas dans cette nouveauté, & ne trouvent pas qu'il leur soit fort nuisible. Il n'est véritablement bon que pendant trente-six heures. Ensuite il s'aigrit & s'altère par degrés, jusqu'à se changer en vinaigre. Un autre Voyageur ne le croit bon qu'après avoir fermenté deux ou trois heures dans le vase. A mesure qu'il vieillit, il devient plus capable de communiquer des vapeurs à la tête. C'est un puissant diuretique, & cette qualité explique fort bien pourquoi les Nègres ne sont pas sujets à la gravelle ni à la pierre. Il fermente avec tant de violence, que si l'on ne fait beaucoup d'attention aux vases qui le contiennent, il les agite & les brise. Le vin de Palmier paroît délicieux à quantité d'Européens lorsqu'il sort du tronc de l'arbre. Les Nègres y mêlent quelquefois de l'eau. Ils assurent que si l'on en prend à l'excès, il enflamme les parties naturelles. En effet, on observe que les Nègres ont souvent des tumeurs considérables près du *scrotum* (63).

Jobson prétend que le vin de Palmier est dans une si haute estime parmi les Nègres, qu'il n'est pas libre au peuple d'en boire, & que les Princes le réservent pour leur usage. Il ressemble, dit-il, pour la couleur & le goût, au vin blanc nouveau; mais s'il est gardé plus d'un jour, il s'aigrit. Les Nègres en distinguent différentes sortes, qu'ils reconnoissent à la différence de l'odeur, comme nous distinguons nos vins blancs. Ils ont le *Sabbeigi*, le *Bangi*, &c. suivant les diverses (64) qualités des arbres. Leur méthode, pour le recevoir du tronc, est de suspendre leur gourde quelques doigts au-dessous de l'incision, pour y faire couler la sève. Ils coupent une branche, & laissent la gourde attachée au chicot. Mais il ne leur arrive guères d'en couper plus de deux, dans la crainte d'affoiblir l'arbre. Lorsque la sève a coulé trente ou quarante jours, par différentes incisions, ils couvrent de terre grasse &

HISTOIRE  
NATURELLE.

Ce que c'est que  
le vin de Palmier.  
Ses qualités.

Plusieurs sortes  
de vins de Pal-  
mier.

Méthodes pour  
le tirer de l'arbre.

(61) Afrique Occidentale. Vol. III. p. 28. de tête.

(62) Moore dit la même chose (p. 38) & Voyages de Moore, p. 38.

mais Barbot assure (p. 204) que ces vapeurs & (64) Jobson, *ubi sup.* p. 131.

HISTOIRE  
NATURELLE.

les ouvertures du tronc & (65) la place des branches coupées, pour donner à l'arbre le tems de se rétablir. Une autre méthode est de faire l'incision un peu au-dessous de la touffe de branches qui est au sommet de l'arbre, & d'y appliquer le bout d'un tuyau qui conduit la liqueur dans laalebasse, ou dans un pot de terre. Il est fort étrange que la sève du Palmier soit si douce & si agréable, tandis que le fruit a des qualités si différentes (66).

Jobson, après avoir rapporté que de son tems on voyoit au long de la Gambia des bois entiers de Palmiers, dit que la maniere d'en tirer du vin est de faire au tronc une ou plusieurs ouvertures, où l'on applique une canne creuse, coupée de biais, afin qu'elle joigne l'arbre de plus près. Le jus découle par ce canal dans des gourdes qui (67) sont placées à terre pour le recevoir, & qu'on retire au bout de vingt-quatre heures. C'est-à-dire, qu'il ne faut pas moins de tems pour les remplir. Labat assure que si l'arbre est jeune, vingt-quatre heures suffisent pour remplir deux pintes. Le Maire dit trois.

Maniere dont  
les Nègres grim-  
pent au sommet  
des arbres.

Les Nègres n'employent pas d'échelles pour grimper sur les Palmiers, soit qu'ils en veuillent cueillir le fruit ou tirer du vin. Ils se servent d'un sorte de sanglé d'ozier, ou de gros fil de coton, ou de feuilles sèches de Palmier, qui est assez grande dans sa rondeur pour enfermer l'arbre & le Nègre qui veut y monter, en laissant entre l'homme & l'arbre l'espace d'un pied & demi. A l'aide de cette ceinture, contre laquelle un Nègre s'appuie le derriere en pressant l'arbre des pieds & des genoux, il grimpe au sommet avec (68) une agilité surprenante. Il choisit l'endroit auquel il veut attacher sa gourde. Il s'y arrête aussi tranquillement que s'il étoit assis, car cette machine ne les tient pas moins fermes que s'ils étoient à terre. On est effrayé de les voir suspendus si haut avec un secours si foible (69). Moore dit qu'ils montent à la vérité avec beaucoup de vitesse, mais que lâchant quelquefois prise, ils tombent du haut de l'arbre & se tuent misérablement (70).

## §. II.

### *Arbres & Fruits.*

Le Siboa.

**A**PRE'S le Palmier, c'est au Siboa (71) que le premier rang semble appartenir, parce qu'il a quelque ressemblance avec lui, & qu'il est d'une hauteur extraordinaire. Les Pays de la Gambia en produisent un grand nombre. Ses feuilles servent aux Habitans pour couvrir leurs maisons. Ils tirent du tronc une sorte de vin, qui a beaucoup de rapport avec le vin de Palmier, quoiqu'il ne soit pas si doux. Dans sa jeunesse, le tronc est aussi plein de sève que celui du Palmier; mais le nombre des années le rend dur & coriace (72).

Le Latanier.

On peut compter entre les Palmiers un arbre de la même espèce, qui croît

(65) Vers le Sud, après avoir avallé le produit d'un Palmier, ils coupent ou brûlent l'arbre. Voyez Barbot, p. 203.

(66) Moore dit que le tuyau est composé de feuilles du même arbre.

(67) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 36.

(68) Le Maire (p. 65) & Moore (p. 38) disent que ce jus est fait d'écorce d'arbre.

(69) Le Maire, p. 66.

(70) Moore, *ubi sup.*

(71) Moore écrit *Siboa*.

(72) Moore, *ubi sup. ibid.*

en abondance sur le Sénégal, & que les François ont nommé Latanier. C'est le nom qu'il porte aussi dans les Isles de l'Amérique. Il est droit, haut, & d'une grosseur égale jusqu'au sommet. On en a vu de la hauteur de cent pieds. Sa tête est environnée d'une écorce rude & inégale, d'où il sort trente, quarante & jusqu'à soixante branches. Elles sont toutes fort droites, vertes, unies, sans nœuds & flexibles; d'une substance qui tient le milieu entre le roseau dans sa parfaite maturité & le roseau verd. Ces branches sont longues de trois ou quatre pieds, & creuses au centre. Elles se fendent comme l'ozier, en fils de toutes sortes de grosseur, qui peuvent recevoir différentes sortes de teinture. A leur extrémité elles produisent une feuille d'un pied de long, qui venant à s'ouvrir, forme un éventail naturel d'environ deux pieds de largeur. On employe ces branches à divers usages. Les Nègres en font des cribles pour leurs grains, mais sur-tout des paniers & des corbeilles, qui portent en Amérique le nom de Paniers Caraïbes, parce que c'est de ces Sauvages que les François en ont tiré l'invention. Les feuilles du Latanier sont fort commodes, & pourroient être d'une grande utilité si les Nègres avoient assez d'industrie pour les rendre molles & pliables. Immédiatement au-dessous de la feuille, c'est-à-dire, dans l'endroit même où elle sort de la branche, il croît chaque année un fruit rond, de six ou sept pouces de circonférence, couvert d'une peau rouge, aussi forte & aussi épaisse que le cuir. Il contient un gros noyau rude & inégal, dont l'amande est fort amère, & n'a pas d'utilité connue. La chair du fruit est spongieuse, pleine de filets ou de fibres jaunes, d'une saveur astringente lorsqu'on la mange crue, mais plus agréable, & même assez semblable au coin lorsqu'elle est cuite sous la cendre. Elle est purgative, & capable même de relâcher excessivement ceux qui (73) n'y sont pas accoutumés. Les Nègres des environs du Cap-Verd tirent de cet arbre une sorte de liqueur froide, aussi claire que de l'eau, & par la même méthode qu'ils employent pour le Palmier (74).

L'arbre que son utilité doit faire placer après les précédens, & qui croît fort communément près du Sénégal, est le Cotonier. Il aime les cantons élevés; ce qui le met à couvert des inondations. Peut-être ne devoit-il être compté qu'au rang des arbrisseaux. Quoiqu'il soit plus haut dans ce Pays qu'en (75) Amérique, les plus grands ne surpassent pas la hauteur ordinaire d'un Abricotier. Le coton n'en est pas excellent, parce que les Nègres en négligent la culture (76).

Le Cotonier.

L'écorce du Cotonier est unie, du moins dans la jeunesse de l'arbre. Elle est mince, ferrée, & d'une couleur grisâtre. Le bois est blanc, doux, & poreux quand il est jeune. Mais en vieillissant il devient dur, cassant, & se creuse au centre. Ses branches sont droites, & couvertes de feuilles, qui sont douces, laineuses, & divisées en cinq parties comme celles de la vigne, quoique plus petites. La tige des feuilles est velue. Les fleurs sortent & fleurissent à la naissance de la tige, ou du moins fort rarement sur les bran-

(73) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 48.

(74) *Ibid.* Vol. IV. p. 159.

(75) Moore observe que sur la Gambia les Nègres défrichent les environs de leurs Villes pour planter du coton, p. 76.

(76) Le même Auteur remarque qu'il y en a de fort grands sur la Gambia. Il en vit un près de Seaka, auquel il donne trente aunes de circonférence, c'est-à-dire, apparemment, à la masse des branches.

ches. Elles sont composées de cinq feuilles, assez semblables à celles de la tulipe, & leur calice est soutenu par cinq autres petites feuilles vertes, dures & pointues. Ces fleurs sont d'un jaune pâle, bordées d'une raye rouge, & marquetées au-dedans de quelques taches pourpres. Elles contiennent quelques filets rouges, autour d'un piston verd, terminé en tête de cloux, qui se change en ovale un peu pointu, verd d'abord, mais d'un brun foncé & même noir dans sa maturité. Il devient alors de la grosseur d'un petit œuf de Poule. Ce bouton, suivant la qualité du terroir & la bonté de l'arbre, meurt dans l'espace de quatre ou cinq mois. Alors, il s'enfle davantage, & creve avec un petit fruit. Tout ce qu'il contient seroit perdu, si l'expérience n'avoit appris aux Nègres à veiller soigneusement dans ces occasions. La maturité du fruit se fait connoître à la noirceur qui paroît vers l'extrémité. Chaque bouton renferme six ou sept grains de la grosseur d'un pois commun, mais (77) d'une surface inégale & même cornue. Cette semence étant remise en terre produit de nouveaux arbres, qui sont capables de porter leur fruit dans l'espace d'un an ou de quinze mois.

En Amérique on a des machines, qui portent le nom de Moulin à coton, pour séparer le coton de la graine ou de la semence. Mais les Nègres d'Afrique se servent de leurs mains. C'est l'ouvrage de leurs femmes, qui le filent ensuite avec un simple fuseau sans rouet (78).

L'Indigo.

L'Indigo croît naturellement dans plusieurs cantons du Pays, & les Nègres en font usage pour teindre leurs pagens ou leurs étoffes de coton. Ils leur donnent une couleur fort vive; mais l'art de teindre (79) n'est pas aussi cultivé parmi eux qu'en Amérique. Barbot dit que l'indigo croît en Afrique sur un arbuste, que les Portugais ont nommé *Finto*, dont la hauteur est d'environ trois pieds (80).

Le Tabac.

Les Isles du Sénégal, & les Cantons voisins, produisent quantité d'excellent Tabac. Cette plante pourroit être fort avantageusement perfectionnée, si les Nègres avoient assez d'industrie pour la cultiver, & pour la travailler un peu après l'avoir recueillie. Moore observe que sur la Gambia les Nègres plantent le Tabac près de leurs maisons; qu'ils le sement aussi-tôt qu'ils ont fait la moisson du grain; que celui qui croît près des Rivières est très-fort, & qu'à peu de distance des mêmes lieux il est beaucoup plus foible (81).

Le Sanara.

Dans les Pays du Sénégal, il croît un arbre nommé le *Sanara*. Les terres humides sont celles qui lui conviennent. Il est généralement de la hauteur & de la grosseur du Poirier. Ses feuilles ressemblent à celles du Laurier-rose. Il porte de petites fleurs blanches, composées de cinq feuilles, qui forment un calice dont le fond est couleur de chair, & contient quantité de petits filets autour d'un piston qui a la tête ronde & couleur de chair. Ce piston se change en une petite cosse, qui est remplie d'une graine dure, ronde, noire & luisante. L'odeur de la fleur est agréable. L'écorce de l'arbre est grise, mince, sèche & molle; le tronc, brun dans l'intérieur; le bois dur, & d'autant plus propre à la construction des Vaisseaux & des Barques, qu'il acquiert une

(77) Labat, Vol. II. p. 98, &amp; Vol. III.

p. 262 &amp; 264.

(78) *Ibid.*(79) *Ibid.* p. 267.

(80) Barbot, p. 32.

(81) Moore, p. 31 &amp; 76.

nouvelle dureté dans l'eau. Mais les Nègres ne souffrent pas volontiers qu'on abbatte ces arbres, parce que les Abeilles aiment à s'y réfugier, & qu'ils en tirent beaucoup de miel & de cire (82).

Jobson observa sur les bords de la Gambra l'arbre nommé *Locuste* (ou Sauterelle), qui porte des pelotons de longues coffes. Le tems de leur maturité est le commencement du mois de Mai. Les Habitans s'en nourrissent sur-tout les jeunes gens, qui sont passionnés pour ce fruit. L'arbre est gros & d'une bonne hauteur. Comme les Abeilles y font souvent leur miel, l'Auteur observe qu'un autre Jean-Baptiste pourroit s'y raffasier de miel & de Sauterelles (83).

On trouve sur toutes les Côtes Occidentales de l'Afrique le Calebassier, que les Nègres estiment avec raison, parce qu'il leur fournit tous leurs vases. Cet arbre a communément trois ou quatre pieds de circonférence. L'écorce en est grise, & fort unie dans sa jeunesse, mais ridée lorsqu'il commence à vieillir. Il se perpetue plus aisément par ses rejettons que par sa graine; mais il est facile à transplanter. Ses branches sont longues, épaisses & fort unies. Il porte beaucoup de feuilles. Elles ont quatre ou cinq pouces de longueur. Elles sont étroites vers la tige, mais s'élargissant par degrés, elles s'arrondissent comme une spatule (84) à l'autre extrémité. Elles sont épaisses & d'un brun foncé. La nature les a placées au long des branches, à des distances presque égales. La couleur des fleurs est bleuâtre, tirant sur celle de la rose sauvage lorsqu'elle commence à s'épanouir. Elles sortent du corps de l'arbre, à l'infertion des branches; sage disposition de la nature, car le fruit est si gros que les branches auroient peine à le soutenir.

Il y a des Calebassiers de différentes formes & de diverses grandeurs. L'écorce en est mince, & ne surpasse pas l'épaisseur d'un écu, mais elle est dure & coriasse. Le bois est doux & se polit facilement. Cet arbre porte des fleurs & des fruits deux fois l'année, ou plutôt il est constamment couvert de fruits & de fleurs. Lorsque la Calebasse est mûre, on le reconnoît à sa tige, qui se flétrit & devient noire. Alors on se hâte de la cueillir, pour prévenir sa chute, qui ne manqueroit pas de la briser. Les Nègres en font diverses sortes d'ustenciles. Il se trouve des Calebasses assez grandes pour contenir trois gallons (85) de liqueur. Leur maniere de les préparer est de les percer à l'extrémité, pour y faire entrer de l'eau chaude, qui amollit & dissout la chair intérieure. Ils la tirent ensuite avec un petit bâton; & mêlant du sable avec leur eau, ils continuent de rincer & de nétoyer le dedans jusqu'à ce que les moindres fibres en soient sorties. Après cette opération, ils laissent sécher la Calebasse, qui devient propre alors à contenir du vin & d'autres sortes de liqueurs, sans leur communiquer aucun mauvais goût. Pour couper une Calebasse en deux, & s'en faire des bassins ou des plats, ils la serrent par le milieu avec une corde, immédiatement après l'avoir cueillie. La coque est alors si molle, qu'elle se divise aisément.

(82) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 315.

(83) Jobson, p. 132.

(84) Ou plutôt comme une raquette.

(85) Jobson parle des calebasses, lorsqu'il dit que les Nègres ont des gourdes de toutes les grandeurs, depuis la grosseur d'un œuf

jusqu'à celle d'un boisseau. Il ajoute qu'ils ont aussi des courges, comme celles d'Angleterre, p. 130. Un gallon est une mesure Angloise qui contient quatre quarts, ou huit pintes de Paris.

Ils broient les feuilles du Calebassier, & les mêlent dans leur kuskus pour en rendre le goût plus agréable. Ils donnent à ce mélange le nom de *Lalo*. La graine même ne leur est pas inutile. Ils la mangent grillée. Ils la mettent aussi dans l'eau qui leur sert de boisson, pour la tenir plus fraîche. La chair des Calebasses est un remède excellent pour toutes sortes de brûlures, en l'appliquant en forme de cataplasme. On s'en sert avec le même succès pour les maux de tête, la colique & les meurtrissures; mais dans ce dernier cas, c'est le jus qu'on avale (86).

Le Tamarin.

L'arbre qui se nomme *Tamarin* croît dans toutes les parties Occidentales de l'Afrique. Ceux qui se trouvent au Sud du Sénégal font d'une hauteur extraordinaire; mais communément le Tamarin n'est pas plus haut que le Noyer, quoiqu'il soit beaucoup plus touffu. La racine en est forte, & se divise en quantité de branches très-fibreuses. Le tronc est toujours droit, & n'a pas moins de trois pieds de diamètre. L'écorce est épaisse, brune, & pleine de petites fentes; le bois dur & d'un grain fort gros. Les branches sont grosses, s'étendent régulièrement de tous les côtés, & se divisent en plusieurs autres branches d'où il en sort encore de plus petites. Elles sont couvertes d'une peau fort douce & d'un brun verdâtre. Elles produisent une infinité de feuilles, qui font la beauté de l'arbre par l'ombrage & la fraîcheur qui l'accompagnent toujours. Chaque feuille peut passer pour une petite branche, longue de quatre ou cinq pouces, d'où sortent dix ou douze paires d'autres petites feuilles, longues & étroites, obtuses à l'extrémité, & rondes du côté de la tige. Elles sont d'un verd luisant, velues près des bords, & séparées au milieu par une petite fibre, d'où il s'en détache encore de plus petites. Ces feuilles s'ouvrent pendant le jour, & se ferment ou se resserrent pendant la nuit.

Les fleurs du Tamarin croissent en touffes de cinq ou six pouces de longueur. Chaque touffe n'est composée que de neuf ou dix fleurs, parce qu'elles sont à quelque distance l'une de l'autre. Ces touffes sortent des côtés & de l'extrémité des branches. Les fleurs ont une tige assez courte, & ne sont composées que de trois feuilles, couleur de rose, avec des veines d'un rouge plus foncé. Elles sont sans odeur. Leur longueur est d'environ six lignes, & leur largeur de quatre. Le piston est pointu lorsqu'il commence à se former en bouton; mais il se courbe en s'allongeant, & devient semblable à la fève de jardin, de la longueur d'environ quatre pouces, sur un pouce de largeur. Il est composé de deux peaux l'une dans l'autre. Celle du dehors est épaisse d'une ligne, & la seconde ressemble au parchemin. Entre les deux, on trouve une chair moelleuse, d'un brun foncé, glutineuse & d'un goût fort âcre. Cette chair contient sous la seconde peau trois ou quatre graines plates, longues de quatre ou cinq lignes, épaisses, de différentes formes; mais fort unies, & d'un rouge qui tire sur le bazané. Chacune de ces graines renferme deux coffes blanches, qui se séparent en les faisant tremper dans l'eau, & qui laissent voir la semence du Tamarin (87). C'est la chair & la graine séparées de la peau extérieure, & broyées en consistance, qu'on transporte en Europe, & qui est employée dans la Médecine. En Afrique, les Nègres en composent une liqueur avec de l'eau, du sucre & du miel. Ils

(86) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 317. (87) Moore, p. 38 & 259.

en compoſent auſſi des confectiions, qu'ils conſervent pour appaiſer leur ſoiſ (88).

Le *Kahower* eſt une eſpece de Prunier qui reſſemble beaucoup au (89) Cé-riſier. L'*Ape* ou l'arbre aux *Singes* eſt allez grand. Il croît ſur le bord des Rivieres. C'eſt ſur ſes branches que le *Kubolos* (90) fait ſon nid.

Le *Bifchalo* eſt un bois dur & bon pour la charpente. Il croît ſur les rives de la Gambra. Son tronc eſt droit, & ſon feuillage donne beaucoup d'ombre. C'eſt ſous ces arbres que les Nègres prennent le plaiſir de la converſation & de la danſe (91).

Le *Tabakomba* porte un fruit qui reſſemble à nos poires de Bon-chrétien, mais ſon écorce eſt ſemblable à celle du Grenadier. Ce fruit s'ouvre de lui-même dans ſa maturité & contient quatre ou cinq autres petits fruits, de couleur rougeâtre, qui ont le noyau fort gros, & qui n'ont aucun (92) goût. Barbot dit qu'ils ſont de la groſſeur d'un œuf de Pigeon, d'un goût déſagréable, & d'une qualité fort chaude (93).

Sur le Sénégal on trouve une forte d'Epine, de la grandeur des Pommiers de l'Europe. Le bois en eſt dur, rouge, péfant, & ſert parmi les Nègres à faire des pilons pour broyer leur maiz & leur ris (94).

Près du Lac de Kayor il croît une multitude d'Ebeniers, qui donne de l'Ebene de la plus belle eſpece. On en trouve auſſi à Donay & dans d'autres cantons ſur le Sénégal (95).

Les environs de Fatarenda produiſent le *Pao* de Sangre, d'où l'on tire la gomme adragante ou le ſang de Dragon. Les Habitans l'appellent *Komo*. Il a ſi peu de hauteur & de groſſeur, qu'on en trouve peu d'où l'on puiſſe tirer une planche de quatorze ou quinze pouces de largeur. Il rend une odeur agréable lorsqu'il eſt nouvellement coupé. Son bois eſt dur, d'un beau grain & prend un fort beau poli. On en fait des écritaires & des ouvrages de marquerterie, dont la vermine n'approche jamais. Les Habitans s'en ſervent pour compoſer leur Balafo, instrument de Muſique dont on a déjà donné la deſcription. Cet arbre aime un terroir ſec, pierreux, & ſur-tout le ſommet des montagnes (96).

Les bords de la Gambra & les Cantons voiſins produiſent une abondance extraordinaire de *Kurbaris*, arbre gros & touffu qui ſert en Amérique à pluſieurs uſages, mais fort négligé par les Nègres. La ſève ſe diſtingue à peine du bois même, tant ils ont de reſſemblance par le rouge ſale & foncé qui fait leur couleur. Les feuilles ſont petites (97), longues, dures & caſſantes, d'un verd foncé & croiſſent deux à deux ſur la même tige. L'écorce eſt blanche, mince, & s'arrache aiſément. Le bois eſt dur & compact, quoiqu'il ſoit humecté par une ſève graſſe, huileuſe & amere. Il croît fort lentement, comme tous les bois durs. Le tronc eſt ordinairement droit & rond. Il ſ'en trouve, ſur la Gambra, qui n'ont pas moins de trois pieds de diamètre & de quarante pieds de hauteur. Il eſt fort branchu, & ſes branches bien garnies

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Le Kahover.  
L'arbre aux  
Singes.

Le Biſchalo.

Le Tabakomba;

L'Epine;

L'Ebenier,

Le Pao de Sangre,

Le Kurbaris;

(88) *Ibid.* Vol. II. p. 322.

(89) Barbot, p. 22.

(90) *Ibid.* p. 32 & 133.

(91) Moore, p. 38. & 259.

(92) *Ibid.* p. 68.

(93) Barbot, p. 32.

(94) Labat, Vol. II. p. 326.

(95) *Ibid.* p. 178.

(96) Moore, p. 267.

(97) Labat, Vol. IV. p. 102.

de feuilles, qui forment un ombrage agréable. Le bois est aisé à travailler, parce qu'il a peu de nœuds, & qu'il n'est pas sujet à se fendre.

Les fleurs du Kurbari sont jaunes & larges, composées de cinq feuilles, qui forment un calice, dans lequel plusieurs filets environnent un piston de couleur rouge. Elles ont aussi peu de beauté que d'odeur. Les fruits qui leur succèdent sont de figure ovale, de cinq à six pieds de longueur, & de trois à quatre de largeur. Leur épaisseur est d'un pouce, & leur couleur un rouge bazané. Ils ont la peau dure, cassante, rude & grainée comme le chagrin, de l'épaisseur d'un écu. Ils contiennent une sorte de pâte, sèche & friable, couleur d'orange, & d'un goût aromatique, dont la substance est fort nourrissante.

Chaque fruit a trois ou quatre noyaux de la grosseur & de la forme d'une amande commune, durs & d'un rouge foncé, remplis d'une noix dont le goût est à peu près le même que celui de la noisette, mais un peu plus aigre. Les enfans Nègres les aiment passionnément, & les Européens leur trouvent beaucoup de ressemblance avec le goût du pain-d'épice, auquel ils ressemblent aussi par la couleur. De l'écorce de l'arbre on fait des tabatières, des boîtes à poudre, &c. Le tronc jette une gomme claire & transparente, qui ne se dissout point aisément, & qui jette, au feu, une odeur aromatique, peu différente de l'encens.

Piso, dans son Histoire naturelle du Brésil, décrit cet arbre sous le nom de *Jeraibe*, & prétend que les Portugais prennent sa gomme pour la gomme *Anima*. Il en recommande la fumée comme un remède excellent pour les maux de tête, & sur-tout comme un spécifique pour les douleurs de nerfs (98).

Le Polon ou le  
Fromage.

Le *Polon* ou le Fromage croît ici dans plusieurs Cantons, particulièrement sur la Rivière de Cachao, & dans les Îles de Bissao, où les Habitans le plantent autour de leurs maisons. C'est un arbre fort haut & fort gros. Si l'on ne prend soin de le tailler, ses branches s'écartent fort loin. L'écorce est verte dans la jeunesse de l'arbre. Elle a cinq ou six lignes d'épaisseur; mais en vieillissant elle devient plus brune & plus épaisse. Les feuilles sont longues, & paroissent étroites, parce qu'elles sont divisées en trois, comme celles du trefle. Elles sont tendres, minces, d'un verd brillant dans leur naissance, mais qui perd son éclat en vieillissant; elles tombent enfin, pour faire place à d'autres feuilles qui leur succèdent; de sorte que dans l'espace de quatre ou cinq jours l'arbre change de livrée. Lorsque les Nègres veulent l'élargir, ils font à l'écorce des fentes perpendiculaires qui donnent passage à de nouvelles branches.

L'écorce est remplie d'épines de forme pyramidale, c'est-à-dire larges par le fond, & d'un pouce & demi de longueur. Elles n'ont pas leur racine au-delà de l'écorce. Elles y tiennent même si peu, qu'il suffit d'y toucher pour les abattre; & dans le lieu d'où elles tombent, il ne reste qu'une petite tache blanche. Le bois est doux, blanc, mais cordonné, & par conséquent assez difficile à couper, sur-tout quand il commence à vieillir. Il est d'ailleurs souple & pliable, & croît fort promptement (99).

Quelques jours après qu'il a changé de feuilles, ce qui arrive toujours au

(98) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 362. (99) *Ibid.* Vol. V. p. 25.

commencement de la saison sèche, les fleurs paroissent en grosses touffes. Elles sont petites, blanches, si délicates qu'elles tombent dans l'espace de huit ou dix jours. On voit succéder à leur place une coque verte de la forme & de la grosseur d'un œuf de Poule, mais un peu plus pointue par les deux bouts. Elle contient un duvet ou une sorte de coton, qui n'est pas plutôt mûr, qu'elle creve avec quelque bruit; & le coton seroit emporté aussi-tôt par le moindre vent, s'il n'étoit recueilli avec beaucoup de soin. Il est couleur de perles extrêmement fin, doux & luisant, plus court que le coton commun, mais aisé à filer, & propre à faire de fort beaux bas. Avec le coton, la coque renferme plusieurs graines de couleur brune, & de la grosseur des fèves que les François nomment Haricots. Elles sont de peu d'usage, car les arbres croissent beaucoup plus vite de leurs propres rejettons, qui les environnent en assez grand nombre pour servir de retraite aux Serpens, aux Crapaux & même aux Chauve-souris (1).

Le *Ghelola*, qui croît dans le Royaume de Kayor, ressemble à l'ozier pour la hauteur, la grosseur, & la forme des feuilles. Le bois en est amer. Les Nègres, sur-tout les personnes de distinction, s'en servent pour se frotter les dents & conserver leur blancheur (2).

Près de Maka, dans l'Isle Bifecha, sur le Sénégal, on trouve un petit arbre dont les feuilles ressemblent à celles du poirier. Elles ont une odeur aromatique, qui tient beaucoup du mirrhe. La chair des Bestiaux qui s'en nourrissent passe pour une viande fort délicate (3).

Le *Soap* ou le *Savonnier* est de la grosseur d'un Noyer, & ressemble à l'arbre qui porte le même nom en Amérique. Aussi est-il de la même espece. Les Nègres écrasent le fruit entre deux pierres pour en tirer le noyau, & font usage de la chair pour laver leur linge. Elle mouffe & nettoye fort bien; mais elle use le linge beaucoup plus vite que le Savon (4).

Le *Mifchery* n'a gueres plus de vingt pieds de hauteur; mais son tronc est fort gros. Son écorce est brune, d'une épaisseur médiocre, & contient un suc fort amer. Le bois en est bon. Il est gris, sans nœuds, & facile à scier. Ses feuilles, qui sont fort abondantes, ressemblent assez à celles du Cérifier, mais le bord en est ridé, & le moindre vent les fait tomber. On estime d'autant plus les planches de ce bois, que les vers ne s'y mettent jamais. Le *Mifchery* est fort commun sur les bords de *Rio-grande* (5).

Les bords des Rivieres & les lieux marécageux de la Côte produisent un arbre de hauteur moyenne, qu'on croit de l'espece du *Mahot* d'Amérique. Le bois en est poreux, & les feuilles larges & minces. De l'écorce, qui est fibreuse & qui quitte aisément le tronc, on fait une sorte d'étope qui sert fort bien à calfater les Vaisseaux. On la pile dans cette vûe, pour en séparer les petits rejettons. Au lieu de goudron, on se sert d'huile de Palmier, mêlée avec de la chaux vive (6).

Le Figuier sauvage d'Afrique est de vingt ou vingt-deux pieds de hauteur. Ses branches s'étendent beaucoup & produisent beaucoup de feuilles. On en voit un à Albreda, sur la Riviere de Gambra, qui n'a pas moins de trente

Le Ghelola;

Arbre de Bifecha;

Le Savonnier;

Le Mifchery;

Le Mahot;

Le Figuier;

(1) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 25.

(2) *Ibid.* Vol. III. p. 63.(3) *Ibid.* Vol. IV. p. 182.(4) *Ibid.* Vol. IV. p. 183.(5) *Ibid.* p. 157.(6) *Ibid.* Vol. V. p. 158.

HISTOIRE  
NATURELLE.

pieds de circonférence. Par le bois & l'écorce il ressemble au Figuier de jardin, mais ses feuilles ont plus de ressemblance avec celles du Noyer. Elles sont fortes, unies, luisantes, d'un verd clair au-dessus, & pâle au-dessous. Elles sont en si grand nombre & si ferrées, qu'elles forment un abri impénétrable aux rayons du Soleil. Le fruit est de la grosseur d'un œuf de Pigeon, & d'un goût fort insipide. Dans sa maturité il a la peau jaune. Le bois de l'arbre n'est pas propre à brûler; ni même à faire des planches, parce qu'il est fort dur; mais comme il est fort blanc & fort uni, on ne laisse pas de l'employer pour les lambris. Par la même raison, les Nègres en font des plats, des écuelles, des assiettes & des cuillieres; d'autant plus que lorsqu'on le travaille verd, il n'est pas sujet à se fendre. Les Habitans prennent plaisir à s'assembler sous son feuillage, pour y tenir leurs Kaldés, c'est-à-dire, leurs conversations (7).

Le Guave.

Le *Guave* est moins un arbre qu'un arbruste, car le plus gros n'a pas plus de sept ou huit pouces de diamètre. L'écorce en est grise, & marquée de petites taches brunes. Elle est mince, fort ferrée contre l'arbre tandis qu'il est sur pied, mais facile à séparer aussi-tôt qu'il est abbattu. Le bois est gris, entremêlé de longues fibres, qui le rendent dur & difficile à couper. Les feuilles sont longues, pointues des deux côtés, plus longues trois fois que larges, rudes, pleines de suc, & d'un verd pâle, avec quantité de filamens. Ce petit arbre produit un grand nombre de branches, couvertes de feuilles, qui sont arrangées deux à deux. Il fleurit deux fois l'année. Ses fleurs sont blanches, assez semblables à celles de l'Oranger, mais d'une odeur moins agréable. Il porte un fruit qui ressemble à la rênette, excepté qu'il est couronné comme la grenade. La peau paroît douce & unie à quelque distance, mais elle est dure & inégale quand on la touche. Son épaisseur est d'environ trois lignes lorsque le fruit est verd. La chair est ou rouge ou blanche, car il y en a de deux sortes. Avant sa maturité, elle a la consistance d'une poire ou d'une pomme verte; mais en meurissant elle devient semblable à la nêfle. Elle contient un grand nombre de petits pepins rudes, inégaux, de la grosseur de la semence de navet, & si durs qu'ils ne peuvent être digérés. Le *Guave* vient du Brésil, d'où il a été transporté en (8) Afrique. Suivant Moore, il ressemble à nos pêches, avec cette différence que le dehors en est plus rude; & qu'au lieu de noyau, il a des pepins plus petits que ceux de la pomme. On le regarde comme un spécifique pour le flux de ventre (9).

Orangers & Limoniers.

Toute la côte produit des Orangers & des Limoniers. A Jamesfort, sur la Gambia, les Anglois en recueillent soigneusement le fruit, & n'en manquent jamais pour leur *Ponche*. Les Orangers prospèrent sur-tout dans l'Isle de Bissao. Brue en vit un, dans la cour du Palais Royal, d'une si prodigieuse grandeur (10), qu'il couvroit tout l'espace. Cependant Barbot assure qu'il y a beaucoup moins d'Orangers sur la Côte, que de Limons sauvages (11).

Le Limier.

L'arbre qui porte les Limes, est de la grandeur des pommiers ordinaires. Il a la feuille ovale, & le fruit moins gros que le limon, mais l'odeur plus forte (12).

(7) *Ibid.* Vol. V. p. 373.

(8) *Ibid.* Vol. V. p. 75.

(9) Moore, p. 68.

(10) Moore, *ibid.*

(11) Barbot, p. 31.

(12) Afrique Occidentale, Vol. V. p. 118.

Un arbre que le Pays produit en abondance, c'est le Citronier. Celui des bords de la Kafamanfa porte un fruit d'une espece particuliere, rond, plein de jus, l'écorce de l'épaisseur du parchemin, & communément sans aucune sorte de pepins (13).

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Le Citronier.

Moore trouva dans l'Isle Charles, un Cérifier sauvage, arbre fort rare dans cette Contrée. Le fruit n'étoit pas mûr au mois de Février. L'arbre en feuilles avoit beaucoup de ressemblance avec les Cérifiers d'Angleterre, & ne les surpassoit pas en grosseur (14).

Le Cérifier.

Sur le bord des Rivieres on trouve un arbusse qui a la feuille rude, & qu'on ne peut toucher sans que toute la touffe de feuilles ne se retire & ne se resserre par une espece de sympathie. Il porte une sorte de fleur jaune, semblable à nos roses de haye (15).

L'arbre Sensifif.

Jobson parle d'une autre espece d'arbre dont le tronc est fort gros, & qui porte sur une longue tige un fruit rond, rempli d'une chair moelleuse dont les Singes font leurs délices (16).

Il y a, suivant le même Auteur, d'autres grands arbres, qui portent une sorte de pomme pierreuse, supportable dans sa maturité, & qui sert de nourriture aux Porcs (17).

Pommes pierreuses.

Le *Quamiay* est un arbre grand & touffu, dont le bois est fort dur. Les Nègres, aux environs du Cap-Verd, en font des mortiers pour piler le riz & le maiz, parce qu'il n'est pas sujet à se fendre. L'écorce est employée dans la Médecine (18).

Le Quamiay.

Le *Franc-encens* se trouve dans les Pays au Sud d'Arguim & au Nord du Sénégal. Ses branches, qui sont en grand nombre, sont menues & flexibles, couvertes d'une peau mince & serrée. Les feuilles sont longues & étroites. Elles croissent en couple & ne perdent jamais leur verdure. La tige qui les soutient est rouge & forte. Elles sont molles & épaisses : si on les broye dans la main, elles rendent un jus huileux d'une odeur aromatique, & d'un goût astringent (19).

Le Franc-encens.

Dans le Pays du Cap-Verd on voit communément un petit arbrisseau qui porte un fruit semblable à l'abricot, de la grosseur de la noix & d'un goût fort agréable. Les Nègres l'appellent *Mandananza*. Il passe pour mal-sain. Ses feuilles ressemblent à celles de l'if & sont d'un verd léger (20).

Le Mandananza.

Barbot nomme quantité d'arbres qui se trouvent aux environs de Sierra-Léona.

Le *Biffy* est ordinairement haut de dix-huit ou vingt pieds. Son écorce est d'un rouge brunâtre, & sert à la teinture de la laine. Les Nègres l'employent aussi à faire leurs Canots.

Le Biffy.

Le *Katy* est un grand arbre, dont le bois est fort dur, & sert à faire des Canots qui sont à l'épreuve des vers. Ses feuilles & son écorce sont médicinales.

Le Katy.

Le *Billagoh*, plus grand encore que le Katy, communique aussi à ses feuilles une vertu purgative.

Le Billagoh.

(13) Atkins, p. 49.

(14) Moore, *ubi sup.*

(15) Jobson, p. 135.

(16) Jobson, p. 133.

(17) *Ibid.*

(18) Barbot, p. 32.

(19) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 47.

(20) Barbot, *ubi sup.* p. 22.

HISTOIRE  
NATURELLE.

Le Boffy.

Le *Boffy* est un arbre doux, qui porte une prune longue & jaune, d'un goût fort amer, mais très-faine. Les Nègres employent l'écorce à faire des cendres pour leurs lessives.

Le Bonde.

Le *Bonde* est un arbre gros & touffu, de sept ou huit brasses de tour. L'écorce en est épineuse, & le bois fort doux. On s'en sert pour la construction des Canots; & de sa cendre, mêlée avec du vin de Palmier, on fait du savon.

Le Millé.

Le *Millé* est gros, doux & coriassé. C'est le bois que les Nègres employent pour leurs conjurations.

Le Burro.

Le *Burro* est extraordinairement touffu, quoiqu'il n'ait pas plus de six pieds de diamètre. L'écorce est remplie d'épines tortues, & le bois n'est propre qu'à brûler. Les feuilles & l'écorce jettent un suc jaune, qui passe pour un violent purgatif.

Le Mamo.

Le *Mamo* est touffu, couronné de touffes rondes, & produit un fruit qui ressemble beaucoup au *Kola*, blanc dans l'intérieur, d'un goût fort âcre, & de vertu purgative. Ce fruit se conserve une année entière sous terre.

Le Hoquella.

Le *Hoquella* est touffu. Son fruit croît dans une cossé de seize à dix-huit pouces de long. Le noyau est plus gros qu'une fève. Son écorce & ses feuilles sont purgatives. Les Nègres en employent la cendre à laver leurs étoffes & leur linge (21).

Le Dombok.

Le *Dombok* produit un fruit qui ressemble aux cormes, & dont les Nègres mangent beaucoup. L'écorce, trempée dans l'eau, cause le vomissement. Le bois est rouge & sert à la construction des Canots.

Le Kolach.

Le *Kolach* est un grand arbre qui porte une sorte de prune, fort bonne à manger. L'écorce en est purgative.

Le Duy.

Le *Duy* est fort touffu. Son fruit ressemble à la pomme, & plaît beaucoup aux Nègres. Ils s'en servent en infusion, comme d'un cordial & d'un restoratif.

Le Naukony.

L'écorce du *Naukony* (22), lorsqu'elle est coupée, a le goût du poivre.

Le Dongah.

Le *Dongah* est commun au long des Côtes, & produit un fruit qui ressemble à nos glands.

Le Bondou.

Le *Bondou* a la feuille mince & luisante. Son bois est jaune sur l'arbre, & devient rouge lorsqu'il est coupé.

Le Jaajah.

Le *Jaajah* se trouve en abondance dans tous les endroits marécageux, aux bords des Lacs & sur les Rivières. Les Hollandois lui ont donné le nom de *Mangelaer* (23), & les François celui de Mangle & de Palerunier. Il n'est pas moins commun dans les cantons marécageux de l'Amérique; & l'on s'y fait un amusement de monter sur les branches, qui s'étendent sur l'eau, pour y prendre des huîtres qui s'y attachent (24) en grand nombre. Ces mêmes branches se courbent vers la terre ou vers l'eau, y prennent facilement racine, & se mêlent avec si peu d'ordre, qu'il devient impossible de distinguer le véritable tronc. Un même arbre s'étend ainsi fort loin sur les bords d'une Rivière, ou sur le rivage de la mer. Tous les Voyageurs conviennent que c'est un passe-tems fort agréable de manger des huîtres au lieu même où elles se prennent. Les branches inférieures servent à s'avancer sur la surface de l'eau; celles du milieu offrent des sièges pour s'y reposer, & celles

(21) *Ibid.* p. 112.

(22) *Ibid.*

(23) Les Anglois l'appellent Mangrove.

(24) Ceci est confirmé par Moore, p. 54.

d'en-haut donnent de l'ombre. Ordinairement les hûîtres tiennent si fort aux branches basses, que sans une hache ou quelque autre instrument de fer, il est impossible de les en arracher. Elles sont plates, grandes comme la main, & d'un goût assez âcre; (25) mais on les trouve bonnes dans le Pays, parce qu'il n'y en a pas de meilleures.

On rencontre, dans les Voyageurs, les noms de plusieurs fruits, dont les arbres ne sont pas connus :

Tel est le *Kakaten*, qui a la peau mince & d'un verd foncé. Il est rafraîchissant; mais il a quelque chose d'aigre & de sauvage (26).

Le *Naniple* a la forme du gland. Il est plein de jus. Sa peau est jaune & fort unie. Les Nègres l'employent pour engraisser la terre.

Les *Noix médicales* contiennent deux ou trois amandes. Elles (27) sont tout à la fois vomitives & purgatives. La dose est une ou deux noix.

Les *Nonpetes* sont de la grosseur d'un gland, vertes au-dehors, & d'un goût délicieux. Elles croissent sur un arbre fort élevé, & passent pour un fruit chaud.

La *Banale* est un fruit rouge, de la forme d'une pêche, aussi doux que le miel.

Les *Diabolas* ressemblent au maron pour la forme, & à l'amande pour le goût (28).

## §. III.

*Racines & Plantes.*

**ARTHUS**, que la plupart des Auteurs qui ont écrit sur la Guinée n'ont pas fait difficulté de copier, ou plutôt de piller, observe que le fruit auquel les Nègres de Guinée donnent le nom de *Banana*, porte ailleurs des noms fort différens. Au Brésil il se nomme *Pakona*, & l'arbre *Paghover*. Les Malabares (29) l'appellent *Patan*. Bosman le range sous l'espèce du *Pisang*, qu'il divise en trois branches; les *Backoverts*, les *Banantes* & les *Bananes*. Labat dit que les Espagnols lui ont donné le (30) nom de *Plantain*. Mais suivant Moore, le Plantainier n'est pas le même que le Bananier. Le fruit du premier est beaucoup plus gros, quoiqu'il ressemble à celui de l'autre, & qu'il ait presque le même goût. Labat remarque (31) qu'il y en a de différentes sortes; que le court se nomme *Figue*, & le plus long, *Plantain* ou *Banane*, car il en fait la même chose. Le Bananier, ajoute-t-il, se trouve (32) en Asie, en Afrique & en Amérique.

Suivant le témoignage d'Arthus, l'Inde en est remplie; & ne cédant qu'au Coco, c'est après lui le plus utile & le meilleur fruit de cette grande Région. Le Pays qui est entre Gorée & le Sénégal (33) en produit un nombre infini. Mais, sur la Gambia, Jobson observe qu'il ne s'en trouve qu'à l'embouchure,

HISTOIRE  
NATURELLE.Fruits dont on  
ne connoît pas  
l'arbre.

Le Kakaten.

Le Naniple.

Noix-médicales.

Les Nonpetes.

La Banale.

Les Diabolas.

Le Bananier.

Ses divers noms.

Différence d'o-  
pinions sur la  
nature de cet ar-  
bre.

(25) Barbot, p. 113.

(26) *Ibid.* p. 31.

(27) Moote, p. 62.

(28) Barbot, *ubi sup.* p. 32.(29) Arthus, description de la Guinée,  
dans de Bry, Part. VI. p. 62.(30) Description de la Guinée par Bosman,  
p. 291.

(31) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 162.

(32) Labat, *ubi sup.*

(33) Moore, p. 67.

quoiqu'ils y soient (34) aussi gros & aussi bons qu'aux Indes Occidentales. D'un autre côté Moore assure en général qu'ils sont fort communs sur la Gambia ; comme s'il s'en trouvoit dans tous les Pays qui bordent cette Rivière (35).

Finch prétend que le Bananier devoit être rangé parmi les roseaux plutôt qu'entre les arbres, parce que son tronc ne consiste qu'en feuilles enveloppées l'une sur l'autre, à peu près comme la tige (36) de l'artichaut. Arthus est de la même opinion, mais il emploie le terme d'arbuscule au lieu de Roseau. Il ajoute, pour confirmer son sentiment, que le Bananier est sans branches, & que le fruit sort de la tige. Labat dit qu'il n'est pas aisé de déterminer s'il doit être compté au rang des arbres ou des plantes, parce qu'il n'a pas de tronc ni de branches. Il est trop tendre, ajoute-t-il, pour être regardé comme un arbre, & trop gros aussi pour être réduit au nombre des plantes (37).

Sa hauteur &  
ses autres pro-  
priétés.

Le Bananier ne produisant point de semence ne se perpétue que par ses rejetons. Dans sa maturité il n'a pas moins (38) de dix ou douze pieds de hauteur. Atkins l'appelle une (39) plante, & lui donne la hauteur de nos cérifiers. Labat assure qu'il arrive à sa perfection dans l'espace de neuf mois, & que son diamètre (40) est alors de dix ou douze pouces. Suivant Moore, la tige a six pieds (41) de haut, & les feuilles environ deux pieds de long. Arthus dit simplement (42) qu'il croît de la hauteur d'un homme, & qu'il commence ensuite à pousser des feuilles, auxquelles il en succède de nouvelles à mesure que les premières se flétrissent, jusqu'à ce que le fruit soit parvenu à sa maturité. Ces feuilles sont divisées en deux parties égales (43) par une côte ou un ligament fort épais. Lorsque l'arbre arrive à sa perfection, les feuilles changent de forme ; & comme elles ne peuvent plus lui rendre aucun service, elles s'éloignent du tronc, soutenues par une tige d'environ un pouce de diamètre, ronde d'un côté & plate de l'autre, avec une raye creusée qui la rend concave. Cette tige, qui n'a pas moins d'un pied de longueur, supporte une feuille longue de sept ou huit pieds, & large de quinze ou dix-huit pouces. Les fibres qui forment la feuille (44) sortent de cette côte qui la divise. Les feuilles en elles-mêmes n'ont pas plus d'épaisseur que le parchemin. Leur couleur extérieure est pâle & blanchâtre. Celle du dedans, d'un verd clair de vernis. Comme elles sont fort délicates, le vent les déchire aisément ; de sorte qu'à quelque distance on les prendroit (45) pour autant de raquettes. Arthus prétend que les Turcs s'en servent au lieu de papier, & d'autres Peuples pour couvrir leurs maisons. Atkins (46) nous apprend que leur pellicule extérieure est d'un usage admirable pour net-  
toyer les ulcères.

(34) Jobson ; *ubi sup.*

(35) Moore, p. 67.

(36) Finch, dans le Pilgrimage de Pur-  
chafs, Vol. p. 416.

(37) Labat, Vol. IV. p. 163.

(38) *Ibid.* p. 162.

(39) Atkins, *ubi sup.* p. 49.

(40) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. p. 165.

(41) Moore, p. 67.

(42) Arthus, *ubi sup.*

(43) *Ibid.*

(44) Moore dit (p. 67) que les feuilles ont  
deux aunes de long & un pied de large. Quel-  
ques-uns disent plus, d'autres moins. Finch  
dit deux aunes de long & une de large, avec  
une fort grande côte au milieu. Atkins met  
trois aunes de long & une de large.

(45) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 162.

(46) Atkins, p. 49.

Lorsque

Lorsque le rejetton commence à fortir de la terre, il a l'apparence de deux feuilles roulées ensemble, qui venant à s'ouvrir donnent passage à deux autres, & celles-ci aux suivantes, jusqu'à ce que l'arbre ou la plante ait atteint l'âge de neuf mois. Alors elle pousse de son centre une tige d'un pouce & demi de diamètre, & longue de trois ou quatre pieds, entièrement couverte de petits bourgeons d'un jaune verdâtre. L'extrémité de cette tige s'arrondit elle-même en un gros bouton, de la forme d'un cœur, long de six ou sept pouces, sur trois dans sa plus grande largeur. Il est composé de plusieurs pellicules, enveloppées l'une dans l'autre, comme les peaux de l'oignon, & rouges à l'extérieur. Il est couvert, avec cela, d'une peau grise qui se divise en quatre, comme pour le laisser paroître.

Les fruits, qui succèdent aux petits bourgeons dont la tige est chargée, s'inclinent (47) vers la terre par leur propre poids. Ils sont mûrs quatre mois après (48) que les bourgeons ont commencé à se faire voir, & contiennent depuis trente jusqu'à cinquante ou soixante Bananes, suivant la bonté de la plante & du terroir. Ces pelotons sont assez lourds. Comme ils croissent en cercle autour de la tige, & que leur nombre est ordinairement de cinq, les Nègres (49) les appellent dans leur langue *une patte de Bananas*.

Chaque Banane peut avoir un pouce & demi de diamètre, sur (50) dix ou douze pouces de longueur. Ce fruit n'est point exactement rond : c'est une espèce d'exagone, dont les angles sont obtus, & qui se termine aussi par une pointe de la même forme. La peau, qui est verte & unie avant que le fruit soit mûr, se change en un jaune foncé après sa maturité (51). Elle est épaisse de deux lignes, douce & souple, comme une peau de chamois. Elle contient une chair jaune de la consistance d'un fromage gras (52) sans aucune graine, mais avec quelques grosses fibres, qui, lorsque le fruit est ouvert, représentent une espèce de croix. Si le fruit passe le tems de la maturité, cette peau devient noire, & la (53) chair ressemble parfaitement à du beurre. Le goût de la Banane est un mélange de la poire de Coin & de celle du Bon-chrétien. Elle est saine & nourrissante, mais elle donne des vents lorsqu'on la mange crüe (54).

Suivant Arthus (55), le fruit est tendre & doux, sa couleur est un blanc jaunâtre, sa chair est plus agréable & plus moelleuse que le meilleur beurre. Il

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Naissance &  
progrès du Bananier.

Son fruit, sa  
figure & ses qua-  
lités.

(47) Les figues de l'autre espèce de Bananier croissent à peu près de la même manière. Arthus dit que du centre de la feuille s'élève la fleur, qui est de la grosseur d'un œuf d'Austruche, de la couleur d'une pêche, & qui s'épanouit de la largeur d'un chou. Il en sort des fruits ou des figues, qui tant qu'elles sont dans leur cosse, ressemblent à nos grosses fèves & croissent jusqu'à la grosseur de nos concombres. *De Bry, ubi sup.* p. 84.

(48) Finch dit que le tems de leur maturité est le mois de Septembre.

(49) Labat *ubi sup.* Vol. IV. p. 165.

(50) Moore dit que le fruit a six ou sept pouces de long, qu'il est couvert d'une peau tendre & jaunâtre, dans sa maturité, p. 67.

(51) Atkins veut que le Plantain & la Banane ressemblent au concombre, mais qu'ils soient plus menus & plus longs, p. 49. Ce fruit, suivant Finch, consiste dans des pelotons de dix ou douze plantains, chaque peloton de la grosseur du poignet, un peu courbé à l'extrémité. Il croît, dit-il, sur une tige feuillée, vers le milieu de la plante. Il est d'abord verd, & devient jaune en murissant, *ubi sup.* Vol. I. p. 406.

(52) Barbot dit qu'il est marqueté de rouge, p. 201.

(53) Moore la compare à de la marmelade, p. 67.

(54) Labat, Vol. IV. p. 162.

(55) Arthus, *ubi sup.* p. 84.

HISTOIRE  
NATURELLE.

rafraîchit (56) l'estomach; mais si l'on en mange avec excès, il cause des fontes d'humeur, & produit la diarrhée. Il est provocatif pour les femmes (57).

Finch observe que sous le fruit, & de la même tige, il pend une touffe pointue, qui paroît avoir été la fleur; mais il ignore si elle contient quelque semence (58).

Renouveaulement  
du Bananier.

Bosman dit que les rejettons ont besoin d'un an pour porter du fruit, & qu'ils n'en portent qu'une fois, parce qu'on les coupe après leur production; que de leur racine il sort cinq ou six autres rejettons, & que cette propagation continue tous les ans (59).

Sur la Gambia, Moore observe qu'une tige ne porte qu'une grappe ou qu'un peloton d'environ quarante ou cinquante Bananes, & que lorsqu'elles sont cueillies, on coupe la tige, parce qu'il (60) ne faut plus en attendre de fruit. Arthus assure (61) que ce seul peloton contient ordinairement plus de deux cens figues; mais il parle de la Guinée, où les Bananiers sont plus communs que dans tout autre Pays. Labat dit qu'ils ne portent du fruit qu'une fois, qu'on les voit ensuite décliner, flétrir & tomber; mais que la racine, qui est grosse, massive, & couleur de chair pâle, pousse bien-tôt de nouveaux rejettons, qui portent à leur tour, dans l'espace de douze ou quinze mois; & que si elle n'est transplantée ou détruite, elle se reproduit sans cesse (62).

Lorsque le fruit est cueilli, on coupe aussi l'arbre ou la plante, pour ne laisser que la racine, qui dans l'espace d'un mois produit un nouvel arbre & de nouveaux fruits; de sorte que le Bananier porte du fruit chaque mois de l'année.

Les Espagnols  
prennent la Ba-  
nane pour le fruit  
détendu.

L'espèce de croix dont on a parlé, qui paroît quand on coupe une Banane, a fait juger aux Espagnols que c'étoit le fruit défendu qui a causé tous les malheurs du monde, & qu'en l'ouvrant (63), Adam y avoit aperçu la croix, c'est-à-dire le mystère de la Rédemption. Aussi l'appellent-ils la pomme d'Adam, & Barbot paroît en avoir ignoré la raison. Arthus rapporte que les Portugais Nègres sont scrupule de couper une Banane, par respect pour la Croix. C'est de lui apparemment que Barbot a tiré cette circonstance. Atkins observe aussi que la beauté de l'arbre & la douceur de son fruit ont persuadé à plusieurs Speculatifs (\*) que c'étoit le fruit défendu du Paradis terrestre. D'autres conjecturent que ce fut du moins de ses feuilles qu'Adam & Eve couvrirent leur nudité. Bosman déclare qu'il y trouve assez de vrai-semblance, parce que ces feuilles sont longues & larges. Cependant il ajoute qu'elles sont peu propres à servir d'habits, puisqu'on n'y peut (64) toucher du bout du doigt sans les percer.

L'Ananas.

Les Auteurs ne sont pas plus d'accord sur la nature de l'Ananas ou de la pomme de Pin, que sur celle de la Banane. Est-ce le fruit d'un arbre ou d'une plante? On en trouve en abondance près du Sénégal, & sur toute la Côte en tirant vers le Sud. A Sierra-Léona, c'est ce fruit qui tient le pré-

(56) Labat ne lui donne pas de semence.

(57) Bosman, *ubi sup.* p. 291.

(58) Finch, *ubi sup.*

(59) Bosman, p. 252.

(60) Moore, p. 67.

(61) Arthus, *ubi sup.*

(62) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 163.

(63) Atkins, p. 48.

(\*) Le même, *ibid.*

(64) Barbot dit qu'ils sont insipides & fort inférieurs à ceux de Portugal, p. 31.

mier rang. Il est d'un beau verd jaune, ferme & plein d'eau comme le melon ; il se mange avec du vin & du sucre. Atkins lui croit le goût abstergent.

HISTOIRE  
NATURELLE.

Les Melons d'eau, que les François appellent *Pastagues*, (65) sont fort communs dans les mêmes parties de l'Afrique. Les Habitans du Royaume de Hoval, sur les bords du Sénégal les nomment *Pompions*. Ils en ont de rouges & de verds, qui croissent en perfection dans le Pays. Ceux de la première espece pésent quelquefois jusqu'à soixante livres. La chair est d'un rouge luisant, & le jus fort doux & fort rafraîchissant. On reconnoît le tems de leur maturité en les touchant avec une petite baguette, qui les fait retentir comme un arbre creux (66).

Le Melon d'eau.

L'*Ignamz* ou l'*Yam* est une plante qui ressemble à la *Bete-rave*, & qui demande un terrain gras & profond. La racine en est grosse, rude, inégale, & pleine de petits cordons. Au dehors, sa couleur est un violet foncé. Le dedans a la consistance d'une bête-rave ; & soit cuit ou crû, il est d'un blanc sale, tirant sur couleur de chair. L'Igname est fade avant que d'être bouillie ; mais le feu lui donne du goût, la rend nourrissante, & facile à digérer. Elle peut servir de pain, si on la mange avec de la chair. Sa tige est quarrée, & chaque face a quatre lignes de largeur. Elle rampe à terre, & pousse des fibres qui prennent aisément racine. Ses feuilles croissent deux à deux, & sont attachées à des pedicules quarrés, qui sont un peu crochus. Elles sont de la forme d'un cœur, assez épaisses, avec une petite pointe, & d'un (67) verd brunâtre. La tige pousse une espece de petites oreilles, couvertes de petites fleurs en forme de clochettes, dont le piston devient une petite coiffe, remplie d'une graine noire fort menue. Cette graine se seme, lorsqu'on ne peut avoir la plante autrement ; mais les rejettons suffisent, & n'ont besoin que de cinq mois pour meurir. On reconnoît leur maturité à la couleur des feuilles, qui commencent alors à se flétrir (68).

L'Ignamz.

Le Maniok croît ici fort abondamment ; mais comme c'est une production particuliere de l'Amérique, nous en remettons la description à l'endroit de notre Recueil qui regarde cette Partie du monde. Les Portugais de Cachao employent beaucoup la farine de cette plante au lieu de bled (69).

Le Maniok.

On distingue ici trois sortes de Patates, les rouges, les blanches, & les jaunes. Elles s'entretiennent par les rejettons. Les unes meurissent dans l'espace de six semaines ; d'autres, qui passent pour les meilleures, ont besoin de quatre mois. Ce légume est bon, sain, nourrissant, mais capable de donner des vents. Sa feuille a la forme d'un cœur. Elle est dentelée de deux petits crans, mince, d'un verd luisant, aussi douce au toucher qu'au goût. Sa tige est d'un verd pâle ; elle est tendre, juteuse, flexible. Les fleurs sont petites, semblables à la double violette, & de couleur jaune. Elles sont entourées de plusieurs petits filamens, qui n'ont pas plutôt touché la terre qu'ils y prennent racine, & forment de nouvelles plantes. Il se trouve des Patates fort grosses & fort pesantes. Ordinairement, leur forme est irréguliere, & leur diamètre de

Les Patates.

(65) Labat, Vol. III. p. 62. & Vol. V. au palais, p. 113.

p. 24. (67) Labat, Vol. V. p. 50.

(66) Barbot dit qu'ils pésent ordinairement (68) *Ibid.* p. 81.

huit ou dix livres, qu'ils sont blancs & secs (69) *Ibid.*

HISTOIRE  
NATURELLE.

deux à cinq pouces. La couleur de la chair est la même que celle de la peau, c'est-à-dire rouge, blanche ou jaune. Le goût (70) en est délicieux.

Barbot dit que près de Rufisco on trouve une sorte de petits pois blancs, & de fèves rouges & blanches, qui sont d'une bonté médiocre (71).

Pourpier & autres herbes.

Au commencement de la saison des pluies, le Pourpier croît ici naturellement; & sur les bords de la Gambia il est non-seulement fort bon, mais tout-à-fait semblable à celui d'Angleterre. On y trouve aussi une herbe nommée *Kollilu*, qui ressemble à l'épinard & qui sert aux mêmes usages. Le Pays produit une variété infinie d'autres bonnes herbes; mais les Nègres ont peu de goût pour les salades, & s'étonnent de voir manger de l'herbe aux Européens comme aux chevaux & aux vaches. Ils n'ont pas plus d'inclination ni de curiosité pour les fleurs (72).

Millot ou Maïs.

Ce qu'on appelle Millot sur le Sénégal, porte le nom de Mahis ou de Maïs en Amérique, de bled de Turquie en France, & de grand Turc en Italie. On en distingue de deux sortes; le petit & le grand. Dans le Pays des Foulis, le grand Millot se sème à la fin d'Octobre, & se recueille aux mois de Mars & d'Avril. Dans le Royaume de Hoval, le tems de semer est la fin de Décembre, & celui de la moisson est aux mois de Mai & de Juin.

A l'égard du petit Millot, il se sème par-tout après les premières pluies, c'est-à-dire au mois de Juin, pour être recueilli aux mois de Novembre & de Décembre. Ainsi lorsqu'on veut faire sa provision de grand Millot dans le Pays des Foulis, il faut s'y prendre dès le 15 de Juin. Mais pour le petit, il suffit d'y penser à la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre, & de prendre la saison où les Barques peuvent passer les bancs de sable qui se trouvent en divers endroits de la Rivière.

Il se consomme parmi les Nègres une prodigieuse quantité de ces deux sortes de Millot. Ils le conservent en le suspendant en faisceaux, par la tige, dans des lieux secs. Il dure ainsi des années entières. Leur manière de le préparer est de le broyer dans un mortier, & de le passer dans un crible pour en séparer le son (73).

Bled d'Inde.

Moore dit qu'ils plantent le Bled d'Inde plutôt qu'ils ne le sèment. Ils font de petits trous à quatre pieds de distance, dans chacun desquels ils mettent ensemble trois ou quatre grains, qui croissent comme le houblon. Il s'élève jusqu'à neuf ou dix pieds de hauteur dans une grosse canne qui pousse des épis de chaque côté.

Bled de Guinée.

On distingue deux sortes de bled de Guinée: Le plus gros est rond, à peu près de la grosseur de nos petits pois. On le sème de la main, comme nous semons le froment & l'orge. Il croît à la hauteur de neuf ou dix pieds, sur un petit tuyau. Le grain est au sommet dans une assez grosse touffe. La seconde sorte, qui est la plus petite, a reçu des Portugais le nom de Mansaroke. Elle se sème comme l'autre, & s'élève à la même hauteur, mais la tige en est plus grosse. Le grain n'est pas beaucoup plus gros que le Millot de Cananor, & lui ressemble pour la forme (74).

Barbot nous apprend que sa tige est fort droite, & pousse quantité de feuil-

(70) *Ibid.* p. 78. & Barbot p. 113.

(71) Barbot, p. 30.

(72) Moore, p. 62. & 108. C'est ce que

Barbot appelle *Quelli rogues*, p. 113.

(73) Labat, *ubi sup.* Vol. II. p. 165.

(74) Moore, p. 109.

les ; que ses épis ont jusqu'à douze pouces de longueur ; que le grain est longuet plutôt que rond , & ressemble beaucoup à la coriandre ; que les Nègres font leur moisson avec des instrumens de fer assez semblables à nos serpes , & qu'après avoir laissé sécher pendant un mois le bled dans l'épi , ils le renferment dans des hutes bâties pour cet usage. Ils le battent ensuite , comme nous battons le bled (75).

HISTOIRE  
NATURELLE.

Le kuskus, (76) qui est l'aliment le plus commun des Nègres , est une composition de farine. Après en avoir fait une pâte , ils la mettent sur le feu dans un pot de terre ou de bois , percé d'un grand nombre de trous comme nos couloirs ; & l'arrosant d'eau bouillante , ils la remuent continuellement pour l'empêcher de s'épaissir. A force de mouvement , elle se divise en petites boules , sèches & dures , qui se gardent long-tems lorsqu'on prend soin de les garantir de l'humidité. Pour en faire usage , on les arrose d'eau chaude ; ce qui les fait enfler comme le riz. Cette nourriture est saine , du moins s'il en faut juger par les Nègres , qui sont ordinairement gras & plein de santé (77).

Le Kuskus.

Le Sanglet est la simple farine du maïs. C'est l'aliment le plus ordinaire des pauvres Habitans. Il se vend en épis ou en grain. Un barril de grain s'achete depuis quatre francs jusqu'à huit , en marchandises de l'Europe. On en fait un assez gros commerce au long du Sénégal , parce qu'il est en abondance sur les deux bords de cette Riviere.

Le Sanglet.

Dans plusieurs Cantons , sur-tout aux environs du Cap-Verd , il croît un grain (78) nommé *Jernotte* , qui ressemble au maïs , avec cette différence qu'il est plus petit , & qu'il vient sans culture. La nature l'a renfermé dans une coque rouge & mince , qui contient une substance blanche , solide , & de fort bon goût. Ses épis ont deux pouces & un quart de long. Les Nègres le préparent comme le maïs (79).

Jernotte.

Le Riz croît fort abondamment sur les bords & dans les Isles du Sénégal , sur la Gambia , & dans les autres parties de la Côte , sur-tout dans les lieux qui sont sujets aux inondations des Rivieres. Le commerce du Riz est considérable sur les Côtes voisines de Cachao , & au Sud de Bissao (80).

Le riz.

On sème le Riz dans les terres basses. Il croît de la hauteur du froment. Du sommet de sa tige il pousse d'autres petits tuyaux qui soutiennent les épis. Sa multiplication est si extraordinaire qu'un boisseau en produit souvent jusqu'à quatre-vingt. Cependant la paresse des Nègres les met quelquefois dans le cas d'en manquer. Moore dit que le Riz se sème dans de petites rigoles , comme on plante les pois en Angleterre ; qu'il croît dans les terres humides , & que ses épis ressemblent à ceux de l'avoine (81).

Comment on  
sème le riz.

Il n'y a point de champ ni de bois qui ne soient ornés d'une grande variété de fleurs sauvages , tout-à-fait différentes de celles de l'Europe , mais d'une beauté fort médiocre. On en distingue une , qui est d'un fort beau cramoisi , & qui ressemble pour la figure à celle que les François nomment *Belle de nuit*. Elle est du

Fleurs.

(75) Barbot , p. 40.

(76) Voyez ci-dessus , Liv. VI.

(77) Moore , p. 109. Barbot prétend que c'est une nourriture grossière &amp; indigeste , p. 49.

(78) Afrique Occidentale , Vol. II. p. 167.

(79) Barbot dit qu'il a le goût de la noisette , & l'appelle *Racine noire* , p. 30. & 40.

(80) Labat , Vol. III. p. 92.

(81) *Ibid.* Vol. V. p. 244.

plus beau cramoisi du monde ; mais les Nègres n'ont aucun goût pour les fleurs (82).

Ils ont une sorte de lys, qu'ils appellent *Bunning*, d'un goût fort âcre, dont les Anglois se servent pour assaisonner leurs fauces (83).

(82) Moore, p. 31.

(83) Barbot, p. 32. & Jobson, p. 135.

## CHAPITRE XVI.

### *Animaux sauvages & privés.*

#### §. I.

#### *Lions, Tigres, Léopards, Loups, &c.*

CETTE vaste partie du continent de l'Afrique, qui est depuis le Cap Blanc jusqu'à Sierra-Léona, contient des animaux de toutes les espèces, sur-tout une infinité de Bêtes de proie, qui vivent en sûreté dans cette retraite. Donnons le premier rang au Lion, puisque de tous tems on l'a nommé le Roi des Animaux.

L'Afrique Pays  
comme naturel  
du Lion.

Il semble que l'Afrique soit le Pays naturel de cette noble créature, non-seulement parce qu'il n'y a point de Régions connues où les Lions soient en si grand nombre, mais encore parce qu'ils y sont d'une taille & d'une fierté terribles. Cependant on remarque que ceux du Mont Atlas n'approchent point de ceux du Sénégal & de la Gambia pour la hardiesse & la grosseur.

Description de  
cet animal.

Quelques Naturalistes se sont imaginés que la face du Lion a quelque ressemblance avec le visage humain. Il a la tête grosse & charnue, couverte de longues boucles d'un crin fort rude. Son front est quarré & comme sillonné par de profondes rides, sur-tout lorsqu'il est en fureur. Ses yeux sont vifs & perçans, ombragés d'épais sourcils qu'il fait mouvoir d'une manière terrible. Il a le nez long, large & ouvert, la mâchoire épaisse, & garnie de muscles, de tendons, & de nerfs d'une force singulière. Il a de chaque côté quatorze dents, quatre tranchantes, quatre de l'œil, & six molaires. Les premières sont d'une grandeur médiocre; les secondes, plus grandes mais inégales, de la longueur d'un pouce, & larges à proportion, avec trois petits points au centre, auxquels plusieurs Naturalistes trouvent de la ressemblance avec la fleur de lys. Sa langue est fort grosse, rude, & couverte de plusieurs pointes aussi dures que de la corne, longues de trois ou quatre lignes, & tournées vers le gozier. Cette étrange superficie de sa langue rend ses léchemens si dangereux qu'ils écorchent aussi-tôt la peau; & pour peu qu'il sente le sang, il ne pense plus qu'à dévorer. Le Domestique d'un François ayant souffert qu'un Lion privé, qui couchoit dans la chambre de son Maître, prit l'habitude de le caresser & de le lécher, fut averti souvent des funestes conséquences auxquelles il s'exposoit. Mais se fiant à la douceur & à la familiarité de cet animal, il négligea les avertissemens. Son Maître, réveillé par quelque bruit, jeta les yeux dans sa chambre, & ne fut pas peu

effrayé de voir la tête de son Valet entre les griffes du Lion, qui avoit déjà dévoré le corps. Il se leva aussi-tôt ; & gagnant son cabinet, il appella au secours quelques autres François qui tuèrent le monstre à coups de fusil (84).

HISTOIRE ;  
NATURELLE.

Quoique le cou du Lion soit d'une bonne longueur, il est d'une force & d'une roideur étonnante. Aristote s'est trompé lorsqu'il l'a crû composé d'un seul os. Il consiste en plusieurs vertebres mobiles, qui ne laissent pas d'être parfaitement jointes. Celui du mal est couvert d'une longue & rude criniere, qui se dresse lorsqu'il est en furie. La femelle est sans criniere, mais on la croit plus féroce encore & plus terrible que le mâle.

Le Lion a les jambes courtes, osseuses & fort souples. Sa marche est lente & majestueuse, excepté lorsqu'il poursuit sa proie, car il court alors avec une vitesse extraordinaire. Il a les pieds gros & larges. Ceux de devant sont divisés en cinq griffes, bien articulées. Ceux de derriere en quatre, toutes armées d'ongles fortes & pointues. Sa queue est longue, vigoureuse, couverte d'un poil rude & court, jusqu'à l'extrémité, qui est frisée, & qui se termine en touffe.

Personne n'ignore quelle est la fierté & la hardiesse de ce terrible animal. Son intrépidité est si surprenante, que soit hommes ou bêtes, il ne paroît jamais effrayé du nombre de ses ennemis. S'il ne pense point à l'attaque, il passe dédaigneusement & continue sa marche avec lenteur. Si la faim le presse, il tombe indifféremment sur-tout ce qui se présente, & la résistance ne fait qu'augmenter sa rage. Aussi est-il fort dangereux de le blesser sans l'abbattre. Quelque inégal que puisse être le combat, il ne tourne jamais le dos. S'il est forcé de se retirer, il le fait en arriere, & fort lentement, jusqu'à ce qu'il ait gagné quelque retraite assurée.

Hardiesse &  
fierté du Lion.

Un Gentilhomme Florentin (85) avoit une Mule si vicieuse, que non-seulement elle rendoit peu de service, mais que se révoltant contre les Valets & les Palefreniers, elle maltraitoit des dents ou des pieds tous ceux qui l'approchoient. Son Maître après avoir employé inutilement toutes sortes de moyens pour la dompter, résolut de l'exposer aux bêtes féroces de la ménagerie du Grand Duc. On lâcha un Lion, dont le rugissement auroit d'abord effrayé tout autre animal. Mais la Mule, sans paroître allarmée, se retira prudemment dans un coin de la cour, où elle ne pouvoit être attaquée que par derriere, c'est-à-dire du côté de sa principale force. Dans cette situation, elle attendit son ennemi, l'observant du coin de l'œil, & lui présentant la croupiere. Le Lion, qui parut sentir la difficulté de l'attaque, employa toute son adresse pour prendre ses avantages. Enfin la Mule trouva l'occasion de lui lancer une si furieuse ruade, qu'elle lui brisa neuf ou dix dents, dont on vit sauter les fragmens en l'air. Le Roi des animaux s'apperçut qu'il n'étoit plus en état de combattre. Il ne pensa qu'à se retirer en arriere jusques dans sa loge, en laissant la Mule maîtresse du champ de bataille.

Fait singulier  
d'une Mule.

Suivant l'opinion de quelques Naturalistes, le Lion a constamment la fièvre, ou du moins une violente inflammation dans la masse du sang. Le célèbre du Verney a remarqué que la vessicule du fiel dans cet animal, a divers replis, d'où il conclut qu'il abonde en bile. Sa proie ordinaire est une multitude de petits animaux, excepté lorsqu'étant pressé par la faim, il n'épargne rien.

(84) Afrique Occid. Vol. II. p. 11.

(85) *Ibid.* p. 16. On raconte ce fait d'après Labat

---

 HISTOIRE  
NATURELLE.

Le Lion craint  
les Serpens & les  
femmes.

Cependant on assure qu'il respecte les femmes, & qu'il prend même la fuite à leur vûe. Mais on n'a pour garand de cette vérité que le témoignage de Labat, qui parle d'après Paul Lucas. Ce fameux Voyageur, dit-il, lui raconta qu'étant à la *Momesta* près de Tunis, il avoit vû les femmes du Pays, sans autres armes que des bâtons & des pierres, poursuivre des Lions pour leur faire quitter leur proie, & ces fiers animaux l'abandonner, plutôt que de se défendre.

Maniere dont  
les Mores l'évi-  
tent à la chasse.

Le Lion supporte long-tems la soif. On prétend qu'il ne boit qu'une fois en trois ou quatre jours, mais qu'il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion. C'est une erreur vulgaire que de le croire épouvané du chant des cocqs. On a vérifié au contraire qu'il fait peu d'attention à la volaille; mais il n'est pas moins vrai qu'il redoute les Serpens. La ressource des Mores, lorsqu'ils sont poursuivis par un Lion, est de prendre leur turban (86) & de le remuer devant eux, dans la forme d'un Serpent. Cette vûe suffit pour faire précipiter sa retraite à leur ennemi. Comme il arrive souvent aux mêmes Peuples de rencontrer des Lions dans leurs chasses, il est fort remarquable que leurs Chevaux, quoique célèbres pour leur vitesse, sont saisis (87) d'une terreur si vive qu'ils deviennent immobiles, & que les chiens, non moins timides, se tiennent rampans aux pieds de leur Maître ou de son Cheval. Le seul expédient, pour le More, est de descendre & d'abandonner une proie qu'il ne peut défendre. Mais si le ravisseur est trop près, & qu'on n'ait pas le tems d'allumer du feu, seul moyen de l'effrayer; il ne reste qu'à se coucher par terre, dans un profond silence. Le Lion, lorsqu'il n'est pas tourmenté par une faim dévorante, passe gravement, comme s'il étoit satisfait du respect qu'on a pour sa présence (88).

Comment ils  
prennent les lion-  
ceaux.

Le Lion est d'une taille assez haute & fort bien prise. Ceux d'Afrique ne sont pas moins gros qu'un Cheval barbe. Quoique la Lionne n'ait que deux mammelles, elle porte souvent quatre lionceaux, & quelquefois davantage. On assure qu'ils naissent les yeux ouverts. Lorsque les Mores en trouvent dans quelque antre, ils ne manquent point de les porter aux Européens, qui s'empresent ordinairement de les acheter. Si la Lionne revient assez tôt pour courir après les ravisseurs, ils lui jettent un de ses petits, & tandis qu'elle le porte à sa caverne, ils ne perdent pas un moment pour s'échapper avec les autres.

Avanture d'un  
Pere Jacobin.

Nos Histoires offrent quantité d'exemples de la générosité & de la clémence du Lion. Labat en rapporte deux, qu'il avoit appris de plusieurs témoins. Le Pere Joseph Colombet, Religieux Jacobin, étant dans l'esclavage à Mequinez, résolut avec un de ses compagnons, de se mettre en liberté par la fuite. Comme ils connoissoient assez le Pays, ils espéroient de pouvoir se rendre à *Larathe*, Place qui appartient aux Portugais sur cette Côte. Ils trouverent le moyen de s'échapper, & ne marchant que la nuit, ils se reposoient pendant le jour dans les bois, où ils se couvroient de feuilles & de ronces pour se défendre de l'ardeur du Soleil. Après deux jours de marche, ils arriverent près d'un étang, seule eau qu'ils eussent rencontrée depuis leur départ; & le

(86) Ce trait paroît pris de la Lettre qui est à la fin du Voyage de Frejus en Mauritanie, p. 27.

(87) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 11.

(88) *Ibid.* p. 16.

premier objet qui frappa leurs yeux fut un Lion, qui étoit fort près d'eux, & qui paroiffoit garder le bord de l'eau. Un moment de conseil fut un danger si preffant, leur fit prendre le parti de se mettre à genoux devant ce terrible voisin; & d'une voix touchante, ils lui firent le récit de leur infortune. Le Lion parut touché de leur humiliation. Il s'éloigna volontairement à quelque distance, & leur laissa la liberté de boire. Le plus hardi ne balança point à s'approcher de l'étang, où il remplit son flacon, tandis que l'autre continuoit ses prieres. Ils passerent ensuite à la vûe du Lion, sans qu'il fit le moindre mouvement pour leur nuire; & le jour d'après, ils arriverent heureusement à Larathe.

La seconde aventure étoit arrivée à Florence. Un Lion du Grand Duc étant sorti de la Ménagerie, entra dans la Ville, & ne manqua point d'y répandre beaucoup d'épouvante. Entre les fugitifs, il se trouva une femme qui portoit son enfant dans ses bras, & qui dans l'excès de sa crainte le laissa tomber. Le Lion s'en saisit, & paroiffoit prêt à le dévorer; lorsque la mere, transportée du plus tendre mouvement de la nature, retourna sur ses pas, au mépris du danger, se jeta aux pieds du Lion, & lui demanda son enfant. Il la regarda fixement. Ses cris & ses pleurs semblerent le toucher. Enfin, il mit l'enfant à terre, & se retira sans lui avoir fait le moindre mal (89).

Autre preuve de  
la clémence des  
Lions.

Un autre Auteur ajoute à ces deux histoires, que vers l'an 1614, deux Esclaves Chrétiens s'étant échappés la nuit de leur prison, dans l'espérance de se rendre à *Mazagan*, Place Portugaise, ils apperçurent près d'un arbre, sous lequel ils cherchoient à se cacher pendant le jour, un Lion, qui marcha comme eux lorsqu'il les vit marcher, qui s'arrêta lorsqu'il les vit arrêtés, enfin qui les suivit sans les perdre de vûe. Bien-tôt ils furent joints par quelques Cavaliers, qui avoient été détachés pour les poursuivre. Mais le Lion faisant face à leurs ennemis les obligea de se retirer. Ensuite ne cessant point de conduire ces malheureux Esclaves, il ne les quitta qu'à la vûe de *Mazagan*, & lorsqu'ils furent hors de danger (90).

Les François du Fort Saint-Louis avoient une belle Lionne, qu'ils gardoient enchaînée pour l'envoyer en France. Cet animal fut atteint d'un mal à la machoire, qu'on prétend aussi dangereux pour son espece, que l'hydroplisie de poitrine pour la race humaine. N'étant plus capable de manger, il fut bien-tôt réduit à l'extrémité; & les gens du Fort, qui le crurent désespéré, lui ôtèrent sa chaîne & jetterent le corps dans un champ voisin. Il étoit dans cet état, lorsque le sieur Compagnon, Auteur (91) du Voyage de *Bambuk*, l'apperçut à son retour de la chasse. Ses yeux étoient fermés, sa gueule ouverte, & déjà remplie de fourmies. Compagnon prit pitié de ce pauvre animal, & s'imaginant lui trouver quelque reste de vie, il lui lava le gozier avec de l'eau, & lui fit avaler un peu de lait. Un remede si simple eut des effets merveilleux. La Lionne fut rapportée au Fort. On en prit tant de soin qu'elle se rétablit par degrés. Mais n'oubliant pas à qui elle étoit redevable

Lionne du Fort  
Saint-Louis.

(89) Quelque opinion qu'on prenne de ces deux récits sur le témoignage de Labat, on remarquera sans doute que s'il est vrai, suivant le même Auteur, que le Lion craigne les femmes, celle-ci n'avoit pas besoin d'em-

ployer la priere.

(90) Voyez la Lettre qui est à la fin du Voyage de Frejus, p. 29.

(91) Voyez ci-dessus sa Relation.

---

 HISTOIRE  
NATURELLE.

d'un si grand service, elle conçut tant d'affection pour son bienfaiteur, qu'elle ne vouloit rien prendre que de sa main; & lorsqu'elle fut tout-à-fait guérie, elle le suivoit dans l'Isle, avec un cordon au cou, comme le chien le plus familier (92).

Le Lion est quelquefois effrayé.

Le hazard favorise quelquefois de foibles animaux jusqu'à leur donner de l'avantage sur le Lion. Tandis que le sieur Brue étoit Directeur de la Compagnie Françoisse au Sénégal, on apporta dans l'Isle de Saint-Louis un troupeau entier de Chèvres qu'on avoit acheté des Mores. Il y avoit dans le Fort un beau Lion, qu'on y nourrissoit soigneusement depuis plusieurs années. La vûe de ce terrible animal inspira tant de frayeur aux Chèvres, qu'elles prirent toutes la fuite, à la réserve d'une seule, qui le regardant avec audace, fit un pas en arrière, & s'avança vers lui les cornes baissées. Cette attaque, qui fut répétée plusieurs fois, jetta le Lion dans un tel désordre, que soit frayeur ou pitié, il se mit comme un Chien entre les jambes du Directeur, pour éviter un adversaire si incommode.

Animaux qui ne craignent pas de le combattre.

On nomme quelques animaux (93) qui ne craignent pas de mesurer leurs forces avec le Lion, tel que le Tigre & le Sanglier. L'Éléphant, quoique redoutable par sa grosseur, devient souvent sa proie. En 1695, dans un marais rempli de roseaux proche de Maroc, on trouva un Lion & un Sanglier expirans des blessures qu'ils avoient reçues l'un de l'autre dans le même lieu. Les roseaux étoient abattus aux environs & teints de leur sang (94).

Sa manière d'attaquer.

L'attaque du Lion paroît toujours délibérée. Il ne s'avance pas directement vers sa proie; mais faisant un circuit, & rampant même pour s'approcher, il s'élançe ensuite, lorsqu'il est à portée de fondre dessus d'un seul saut. Malgré cette férocité naturelle, les Lions s'appriivoisent facilement dans leur jeunesse. Il s'en trouve d'aussi doux & d'aussi caressans que des Chiens (95).

Manière de le prendre.

La méthode ordinaire des Mores & des Nègres pour prendre des Lions, est d'ouvrir dans la terre un grand trou qu'ils couvrent de branches & de feuilles, sur lesquelles ils laissent une piece de chair pour amorce. Lorsque l'animal est pris dans cette trappe, ils le tuent à coups de flèches & de zagayes, & se nourrissent de sa chair pendant plusieurs jours (96).

Usage de sa peau.

Les Mores employent la peau des Lions à se faire des couvertures de lits. En Europe on s'en sert pour les garnitures de selles & les sieges de carosse. Labat lui attribue une propriété remarquable; c'est celle d'éloigner les rats & les mites du lieu où elle est conservée. Il cite le témoignage de Paul Lucas, qui s'en étoit assuré par sa propre expérience.

Jackal, ou Chien sauvage, qui l'accompagne.

Quelques Voyageurs assurent que le Lion est ordinairement accompagné d'un autre animal, qui va pour lui à la chasse & qui lui rapporte sa proie. C'est une espece de Chien sauvage, que les Anglois nomment Jackal. Jobson observe qu'étant à l'ancre sur la Riviere de Gambia, lui & ses gens entendirent, pendant les ténèbres, le bruit de cet animal, qui chassoit pour le Lion, & distinguerent une sorte de réponse, ou d'accueil, que le Lion lui

(92) Marchais, Voyage de Guinée, p. 115.

(93) Cette histoire paroît encore prise de la Lettre qui est à la fin du Voyage de Frejus, p. 46. Mais elle est rapportée à l'année 1615.

(94) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 30.

(95) Le Maire, p. 68.

(96) Labat, Vol. II. p. 33.

faisoit à son retour ; de sorte qu'entre (97) les Anglois du Bâtiment, c'étoit un propos commun de se dire l'un à l'autre ; allons au rivage pour rendre nos devoirs au maître chasseur. Mais quoique Jobson fût homme sensé, on ne voit rien à recueillir d'une observation de cette nature.

Bosman assure que le Jackal ou le Chien sauvage est d'une férocité qui ne le cède qu'à celle du Tigre ; qu'il dévore tout ce qui se présente , Hommes , animaux , & sur-tout les Vaches , les Chevaux & les Moutons ; qu'au Fort d'*Akra*, sur la Côte d'or , il vient pendant la nuit jusques sous les murs ; qu'il y enleve des Porcs , des Brebis , & qu'il pénètre quelquefois jusques dans l'étable ; que pour détruire ces bêtes carnacieres , on a trouvé le moyen de disposer plusieurs fusils bien chargés , de maniere qu'une corde qui soutient une piece de viande , ne peut être ébranlée sans faire partir trois ou quatre coups , qui mettent autant de balles dans la tête de l'animal. Ce piège manque rarement. En 1700 , l'Auteur vit un Jackal qui avoit été tué dans le même lieu , & sa grosseur étoit celle d'un Mouton ; mais il avoit les jambes plus longues & d'une épaisseur proportionnée. Son poil étoit court & marqué , sa tête grosse & plate , avec des dents , dont la moindre étoit plus grosse que le doigt. Ses griffes n'étoient pas moins terribles ; de sorte que toute sa force paroît consister dans ses griffes & ses dents.

Un de ces animaux étant entré pendant la nuit , près d'*Akra*, dans la cabane d'un Nègre , enleva une fille , qu'il chargea sur son dos , en se servant d'une patte pour la tenir ferme dans cette situation , tandis qu'il marchoit légèrement sur les trois autres. Mais les cris de sa proie ayant éveillé quelques Nègres , elle fut délivrée par ceux qui se hâtèrent de la secourir. On ne lui trouva qu'une petite meurtrissure dans l'endroit où le Jackal l'avoit serrée de sa patte (98).

Les Tigres, sur cette Côte d'Afrique, sont de la taille d'un grand lévrier. On prétend qu'ils sont beaucoup plus grands dans l'Abyssinie. Leur peau forme un spectacle agréable par la variété de ses taches & de ses couleurs. Le poil en est doux & luisant. Ils ont la tête semblable à celle du Chat , les yeux jaunes & féroces , le regard cruel & malin , les dents fort pointues , la langue aussi rude qu'une pierre , & les muscles fort longs. Tous leurs mouvemens sont vifs & agiles , comme ceux du Chat. Ils ont la queue longue , couverte d'un poil fort court , les jambes bien proportionnées , souples & fortes , & les pieds armés de griffes aigues. Ils sont très-voraces ; & dans leur faim , ils attaquent avec beaucoup d'adresse des animaux beaucoup plus gros qu'eux , tels que l'Eléphant & le Taureau. Le Tigre d'Afrique est beaucoup plus féroce que ceux de l'Asie & de la nouvelle Espagne. Les Nègres mangent sa chair , & la trouvent bonne.

Brue , après avoir employé toutes fortes de moyens pour adoucir la férocité d'un Tigre , qu'il avoit fait élever au Fort Saint-Louis , eut un jour la curiosité d'éprouver comment un Porc seroit capable de se défendre contre cet animal. Il en prit un des plus forts , & le Tigre fut lâché contre lui. Après une courte escarrouche , le Porc se retira dans un angle des murs du Fort , où son ennemi fut long-tems sans pouvoir prendre sur lui le moindre avantage. Enfin se trouvant serré de plus près , il se mit à pousser des cris si fu-

(97) Jobson , p. 136.

(98) Bosman , p. 246 &amp; suiv.

---

 HISTOIRE  
 NATURELLE.

rieux, que tout le troupeau de Porcs, qu'on avoit pris soin d'éloigner, accourut à ce bruit, sans que rien fût capable de l'arrêter; & tous ensemble, ils fondirent si brusquement sur le Tigre, qu'il n'eut pas d'autre ressource pour se mettre à couvert, que de sauter dans le fossé du Fort, où les Porcs n'osèrent le suivre (99).

On a remarqué que les Tigres d'Afrique n'attaquent jamais les Blancs, c'est-à-dire les Européens, quoiqu'ils dévorent fort avidement les Nègres. En général, ils sont plus cruels & plus voraces que les Lions. Lorsqu'ils sont pressés par la faim, ils entrent dans les Villages, ils enlèvent le premier animal qu'ils rencontrent, à la vûe même des Habitans, qu'ils dévorent quelquefois eux-mêmes. Il est difficile de se procurer des Tigres vivans, parce que les Nègres les tirent avec des flèches empoisonnées, & que dans les pièges mêmes où ils trouvent quelquefois le moyen de les prendre, ils ne peuvent ou n'osent s'en saisir qu'après les avoir tués à coups de flèches. Un Tigre mortellement blessé ne laisse pas de fuir encore avec beaucoup de vitesse, & n'expire ordinairement que dans sa fuite (1).

Difficulté de  
prendre des Ti-  
gres vivans.

Multitude in-  
croyable de ces  
animaux,

Il se trouve, sur la Côte d'or, des Tigres aussi gros que des Buffles. On en distingue de quatre ou cinq sortes, dont la différence consiste dans leur grandeur, leur férocité, & la disposition de leurs taches. Le nombre de ces animaux est incroyable dans cette Contrée. Bosman ne put s'assurer si les Léopards & les Pantheres sont une espece de Tigres; mais les observations de Pline lui parurent si fausses dans la comparaison qu'il en fit souvent avec le témoignage de ses yeux, qu'il ne daigne pas le nommer. Les Nègres distinguent les Tigres par plusieurs noms; mais il seroit difficile, suivant le même Auteur, de rendre ces expressions barbares en caracteres de l'Europe.

Leur furie.

Tous les Tigres, dit Bosman, sont des animaux enragés, qui donnent souvent des scenes fort tragiques. Ils n'épargnent ni les hommes ni les bêtes. Cependant, lorsqu'ils trouvent assez de bêtes pour rassasier leur faim, ils n'attaquent point les hommes; sans quoi le Pays de la Côte d'or seroit bientôt sans Habitans. Avec cette étrange férocité, on ne laisse pas de les apprivoiser dans leur jeunesse; & l'on en voit d'aussi familiers que les Chiens & les Chats de l'Europe (2). Bosman en vit six de cette espece à Elertina. Mais il observa que tôt ou tard ils reviennent à leur férocité, & qu'il ne faut jamais s'y fier sans précaution (3).

Témoignage de  
le Maire.

Le Tigre, dit (4) un autre Voyageur, est à peu près de la longueur & de la hauteur du Lévrier. Il est plus féroce que le Lion & se jette indifféremment sur les hommes & sur les bêtes. Les Nègres en tuent un grand nombre à coups de flèches & de zagayes, dans la seule vûe de les dépouiller de leur peau. Jamais cet animal ne se rend, tandis qu'il lui reste un souffle de vie; & rarement meurt-il sans ôter la vie à quelqu'un de ceux qui le tuent.

Le Chat tigre.

Le Chat tigre tire son nom de ses taches noires & blanches, qui lui donnent beaucoup de ressemblance avec le véritable Tigre. Il est de la forme des Chats de l'Europe, mais trois ou quatre fois plus gros, & naturellement

(99) Afrique Occidentale, Vol. II, p. 37.

(3) Bosman, p. 245.

(1) Arthus, *ubi sup.* p. 78.

(4) Le Maire, p. 68. Voyez aussi la Plan-

(2) Bosman, description de la Guinée, che.

vorace. Il mange les rats, les souris, &c ; & si l'on excepte la grosseur, il est fort peu différent du Tigre (5).

Le Léopard est agile & cruel. Cependant il n'attaque jamais les hommes, à moins qu'il ne se trouve dans quelque lieu si étroit qu'il craigne de ne pouvoir s'échapper. Dans ces occasions, il se jette sur l'ennemi qu'il redoute, il lui déchire le visage avec ses griffes, il continue de lui arracher autant de chair qu'il en peut trouver, jusqu'à ce qu'il le voye mort & sans mouvement. Il porte aux Chiens une haine mortelle, & s'expose à tout pour dévorer ceux qu'il rencontre (6).

La Panthere d'Afrique est de l'espèce des Léopards. Sa peau est marquée de fort belles taches. Elle est vive & légère. Elle a la taille d'un Lévrier, la tête ronde, le gozier large, & les dents tranchantes. Son regard n'a rien de farouche; cependant elle est vorace, & sans cesse autour des Villages, pour surprendre les bestiaux ou la volaille. Il est rare qu'elle attaque les hommes & les enfans (7).

Jobson raconte que les bords de la Gambra sont remplis de Léopards & de Pantheres, que les Nègres tuent pour en vendre la peau aux Européens. On lui fit voir un jeune homme qui avoit été enlevé dans son enfance par une Panthere. Sa mere l'avoit laissé à sa porte, sur une natte, tandis qu'elle étoit allée puiser de l'eau à quelque fontaine. A son retour, découvrant l'animal, qui entraînoit tout à la fois la natte & l'enfant, elle poussa de grands cris qui attirerent plusieurs Nègres au secours. Cependant le monstre continuoit de fuir avec sa proie, lorsqu'un heureux hazard fit glisser l'enfant de dessus la natte, & le rendit ainsi à ceux qui s'efforçoient inutilement de le secourir. La Panthere s'échappa, sans quitter la natte. Cet animal est si hardi, que dans l'obscurité, il s'approchoit quelquefois de la cabane que Jobson avoit fait élever sur le rivage. Un chien, qui faisoit la garde, rentrait alors avec les dernières marques de frayeur, & se cachoit derrière le dos de ses Maîtres, qui étoient obligés d'allumer des feux pour effrayer le monstre à son tour (8).

Quelques Voyageurs mettent de la différence entre la Panthere & l'Ounce. Le Maire, qui les prend pour le même animal, prétend que c'est une espèce de Tigre, & le représente encore plus féroce. Il ajoute que sa peau est beaucoup plus belle que celle du Tigre, quoiqu'elle soit mouchetée de même (9).

Les Loups ressemblent entièrement à ceux de France; mais ils sont un peu plus gros & beaucoup plus cruels.

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Le Léopard.

La Panthere,  
ou l'Ounce.

Jeune Nègre en-  
levé par une Pan-  
there.

La Panthere &  
l'Ounce se font  
le même animal.

Loups.

(5) *Ibid.*

(6) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 361.

(7) Jobson, p. 138.

(8) Le Maire, *ubi sup.* p. 69.

(9) *Ibid.*



## CHAPITRE XVII.

*Bêtes sauvages & privées.*

## §. I.

*Eléphants , Buffles , Vaches sauvages , &c.*Description de  
l'Eléphant.

IL n'y a point d'animal terrestre qui puisse le disputer à l'Eléphant pour la grosseur. On en trouve peu au Nord du Sénégal; mais les Régions du Sud en sont remplies. S'il paroît que la matière n'ait point été employée avec épargne dans la composition de cet animal, on ne peut pas dire que la nature ait pris autant de soin de sa forme. Sa tête est monstrueuse. Ses oreilles, quoique longues, larges & épaisses, ses yeux, quoique fort grands, paroissent d'une petitesse extrême dans cette masse d'énorme grosseur (10). Son nez est si épais & si long qu'il touche à la terre. On l'appelle *proboscide* ou *trompe*. Il est charnu, nerveux, creusé en forme de tuyau, flexible, & d'une force si singulière qu'il lui sert à briser ou à déraciner les petits arbres, à rompre les branches des plus gros, & à se frayer le passage dans les plus épaisses forêts. Il lui sert aussi à lever de terre sur son dos (11) les plus lourds fardeaux. C'est par ce canal qu'il respire & qu'il reçoit les odeurs. Le nez de l'Eléphant va toujours en diminuant depuis la tête jusqu'à l'extrémité, où il se termine par un cartilage mobile, avec deux ouvertures, qu'il ferme à son gré. Sans ce présent de la nature, (12) il mourroit de faim; car il a le cou si épais & si roide, qu'il lui est impossible de le courber assez pour paître comme les autres animaux. Aussi périt-il bien-tôt, lorsqu'il est privé de cet utile instrument par quelque blessure. Sa bouche est placée au-dessous de sa trompe dans la plus basse partie de sa tête, & semble jointe à sa poitrine. Sa langue est d'une petitesse qui n'a point de proportion avec la masse du corps. Il n'a dans les deux mâchoires (13) que quatre dents pour broyer sa nourriture; mais la nature l'a fourni, pour sa défense, de deux autres dents qui sortent de la mâchoire supérieure, & qui sont longues de plusieurs pieds. Il se sert furieusement de ces deux armes. Ce sont les dents qui s'achètent, & qui sont mieux connues sous le nom d'Ivoire. Leur grosseur est proportionnée à l'âge de l'animal. La partie qui touche la mâchoire est creuse. Le reste est solide & se tourne en pointe. Comme les Européens payent ces dents assez cher, c'est un motif qui arme continuellement les Nègres contre l'Eléphant. Ils s'atroupent quelquefois pour cette chasse, avec leurs flèches & leurs zagayes. Mais leur méthode la plus commune est celle des fosses,

Ses dents.

(10) Voyez la Figure.

(11) Jannequin dit qu'un Eléphant porte avec sa trompe un gros canon l'espace d'une lieue.

(12) Il s'en sert aussi facilement que nous

nous servons des doigts.

(13) Celles de la mâchoire d'en-bas sont plus longues de deux doigts que celles d'en-haut. Voyez l'abrégé des transactions Philosophiques, Vol. V. p. 121.

qu'ils creusent dans les bois, & qui leur réussissent d'autant mieux qu'on ne peut guères se tromper à la trace des Eléphants (14).

La chair de ces animaux est un mets délicieux pour les Nègres, sur-tout lorsqu'elle commence à se corrompre. Un bon Eléphant en contient plus que quatre ou cinq Bœufs. La mesure ordinaire de ceux d'Afrique est de neuf ou dix pieds de long, sur onze ou douze de hauteur. On en distingue trois sortes; mais cette différence vient moins de leur forme que des lieux (15) qu'ils habitent. Les Eléphants qui se retirent dans les cantons déserts & montagneux sont plus farouches & plus adroits que les autres; ce qu'il faut sans doute attribuer à leur situation parmi les Tigres, les Lions, & quantité d'autres bêtes féroces. Ceux qui vivent dans les plaines sont moins intraitables, parce qu'ils sont accoutumés à la vûe des hommes. Ceux du Sénégal ne s'éloignant guères des habitations & des terres cultivées, seroient encore plus familiers, si les fréquentes attaques des Nègres ne les rendoient inquiets & défiants. Cependant il n'arrive guères qu'ils insultent les hommes, s'ils ne sont insultés les premiers.

Quoique la taille des Eléphants fasse juger qu'ils doivent être pèsans dans leur marche & qu'ils ont peu de legereté à la course, ils marchent & courent fort légèrement. Leur pas ordinaire égale celui de l'homme le plus agile. Leur course est beaucoup plus prompte; mais il est rare de voir un Eléphant courir. Avec un ventre (16) pendant, un dos courbé, des jambes fort épaisses & des pieds de douze ou quinze pouces de diamètre, ils ne peuvent aimer beaucoup le mouvement. Leurs pieds sont couverts d'une peau dure & épaisses, qui s'étend jusqu'à l'extrémité de leurs ongles. L'Eléphant d'Afrique est presque noir, comme ceux de l'Asie. Sa peau est dure & ridée, avec quelques poils longs & roides, qui sont répandus par intervalles & sans aucune continuité. Sa queue est longue & semblable à celle du Taureau, mais nue, à l'exception de quelques poils qui se rassemblent à l'extrémité, & qui lui servent à se délivrer des mouches: secours d'ailleurs assez peu nécessaire, puisque sa peau est à l'épreuve de la balle. On s'est persuadé fausement qu'il n'a point de jointure aux pieds, & qu'il lui est impossible par conséquent de se lever & de se coucher. Cette erreur vulgaire est détruite par le témoignage de tous les Voyageurs. Mais il a un défaut moins connu, qui est de se tourner difficilement de la droite à la gauche. Les Nègres, qui l'ont reconnu par des expériences continuelles, en tirent beaucoup d'avantage pour l'attaquer en plein champ (17).

Quoique les Asiatiques ayent trouvé l'art de former leurs Eléphants pour la guerre & pour quantité d'autres usages, on n'a jamais (18) appris que les Nègres en ayent tiré la même utilité; & si quelques Princes particuliers l'ont entrepris, comme on l'a vû dans l'exemple de *Boh Jean*, leur paresse ou d'autres obstacles les ont bien-tôt rebutés. Plusieurs Naturalistes assurent que les femelles de ces animaux portent leurs petits dix-huit mois, d'autres, trente-six: mais rien n'est plus incertain, & l'on ne peut espérer d'en être

HISTOIRE  
NATURELLE.

Sa-chair, sa  
mesure.

Son caractère.

Sa legereté.

Erreur vulgaire.

Autres opinions  
fausses ou dou-  
teuses.

(14) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 270.

(15) *Ibid.*

(16) Quatre jambes qu'on prendroit pour  
des colonnes; les pieds courts; ceux de de-

vant plus larges & plus ronds; voyez les  
transactions Philosophiques, *ubi sup.*

(17) Afrique Occidentale, *ubi sup.* p. 275.

(18) *Ibid.* p. 281.

HISTOIRE  
NATURELLE.

jamais mieux informé, parce que les Eléphants privés ne produisent point. D'autres assurent aussi que les Eléphants voyent & marchent aussi-tôt qu'ils sont nés, & que les femelles les nourrissent de leur lait pendant sept ou huit ans; simples conjectures, qui n'ont aucune autorité pour fondement.

SA NOURRITURE.

L'Eléphant a peu d'embaras pour sa nourriture. Il se nourrit d'herbe, comme les Taureaux & les Vaches. Si l'herbe lui manque, il mange des feuilles & des branches d'arbres, des roseaux, des joncs, toutes sortes de fruits, de grains & de légumes. Dans une faim pressante, il mange quelquefois de la terre & des pierres; mais on a remarqué que cette nourriture lui cause bien-tôt la mort. D'ailleurs il souffre patiemment la faim, & l'on assure qu'il peut passer huit ou dix jours sans aucun aliment. Cependant il mange beaucoup lorsqu'il est dans l'abondance; témoins les dommages qu'il cause aux plantations des Nègres. Un seul de ces animaux consomme dans un jour ce qui suffiroit pour nourrir trente hommes pendant une semaine; sans compter les ravages qu'il fait avec ses pieds. Aussi les Nègres n'épargnent-ils rien pour les éloigner de leurs champs. Ils y font la garde pendant le jour. Ils y allument des feux pendant la nuit. Le tabac enivre quelquefois les Eléphants, & leur fait faire des mouvemens fort comiques. Quelquefois leur ivresse va jusqu'à tomber endormis. Les Nègres ne manquent point ces occasions de les tuer, & se vengent sur leur cadavre de tous les maux qu'ils en ont reçus. Les Eléphants boivent de l'eau; mais ils ne manquent jamais de la troubler auparavant avec les pieds.

Il s'enivre dans  
les champs de ta-  
bac.

Ses ennemis.

Ils ont quantité d'ennemis, qui les exposent à des combats fréquens, & dont ils deviennent fort souvent la proie. Le principal est le *Rhinoceros*; mais Labat prétend qu'il ne s'en trouve point (19) en Afrique, quoique Barbé assure (20) qu'on en voit sur le Sénégal. Les autres ennemis de l'Eléphant sont les Lions, les Tigres, & les Serpens, sans compter les Nègres. Le plus redoutable est le Tigre; il saisit l'Eléphant par la trompe, & la déchire en pièces.

Les Eléphants s'atroupent ordinairement au nombre de cinquante ou soixante. On en rencontre souvent des troupeaux dans les bois; mais ils ne nuisent à personne lorsqu'ils ne sont point attaqués (21).

Erreur des Pein-  
tres.

Jobson rapporte qu'ils sont en si grand nombre au long de la Gambia, qu'on aperçoit de tous côtés leurs traces. Les roseaux & les bruyères, où ils aiment à se retirer, laissent voir ordinairement la moitié de leur corps à découvert. Les deux dents qui nous donnent l'ivoire sortent de la mâchoire d'en-haut, quoique les Peintres (22) nous les représentent dans la situation opposée. C'est avec ces puissantes armes que les Eléphants arrachent les arbres. Mais il arrive quelquefois aussi qu'elles se brisent, & de là vient, suivant le même Auteur, qu'on trouve si souvent des fragmens d'ivoire dispersés dans les terres. Jobson accuse d'erreur ceux qui se sont imaginé que les Eléphants changent de dents, comme les Cerfs de cornes, & les Serpens de peau. Il cite sa propre expérience pour assurer que la chair de ces animaux est de fort bon goût. Il ajoute qu'ils sont aussi timides que les Daims; & si

Témoignage de  
Jobson.

(19) *Ibid.* p. 281.

(21) Labat, Vol. III. p. 286.

(20) Kolben, dans sa Relation du Cap de Bonne-Espérance, dit qu'on y en voit aussi.

(22) Jobson, p. 139.

légers à la course, qu'un Eléphant qu'il avoit blessé de trois coups de fusil, & qu'on trouva mort le jour d'après dans les bois, ne laissa pas de surpasser la vitesse des chevaux.

HISTOIRE  
NATURELLE.

Le Maire conseille de ne jamais attaquer l'Eléphant dans un lieu (23) où il a la liberté de se tourner. Sa trompe est terrible, dit-il, & l'ennemi qu'il saisit dans sa fureur ne peut éviter d'être écrasé. La femelle, suivant le même Voyageur, porte souvent trois jeunes à la fois, & les nourrit avec de l'herbe & des feuilles. Il ajoute que ces monstrueux animaux entrent souvent dans les Villages pendant la nuit, & que s'ils rencontrent quelques Nègres ils ne passent pas moins tranquillement. Quelquefois, le hazard les faisant heurter contre les cabanes, ils les renversent comme une coquille de noix (24).

Ils causent de furieux ravages au milieu des arbres fruitiers, sur-tout parmi les orangers & les bananiers. Ils mangent non-seulement les bananes, mais jusqu'à l'arbre qui les porte. Suivant Bosman, qui prétend l'avoir appris des Nègres, l'Eléphant poursuit l'homme dans l'eau & lui cause du moins beaucoup de frayeur. Bosman en vit passer souvent près de lui quatre ou cinq, qui ne lui causèrent aucun mal, mais que lui & ses compagnons n'osèrent tirer, parce qu'il est très-difficile de les blesser mortellement, à moins qu'ils ne soient frappés entre les yeux & les oreilles : encore la balle doit-elle être de fer ; car la peau de l'Eléphant résiste au plomb comme un mur ; & contre l'endroit même que le fer perce, une balle de plomb tombe entièrement aplatie.

Ravages des Eléphants.

Les Nègres assurent que jamais l'Eléphant n'insulte les passans dans un bois ; mais que s'il est tiré & manqué, il devient furieux (25).

Au mois de Décembre 1700, à six heures du matin, un Eléphant (26) s'approcha de Mina, sur la Côte d'or, marchant à pas mesurés au long du rivage, sous le Mont de St Jago. Quelques Nègres allèrent au-devant de lui sans armes, pour le tromper par des apparences tranquilles. Il se laissa environner sans défiance, & continua de marcher au milieu d'eux. Un Officier Hollandois, qui s'étoit placé sur la pente du Mont, le tira d'assez près, & le blessa au-dessus de l'œil. Cette insulte ne fit pas doubler le pas au fier animal. Il continua de marcher, les oreilles levées, en paroissant faire seulement quelques menaces aux Nègres, qui continuoient de le suivre, mais entre les arbres qui bordaient la route. Il s'avança jusqu'au jardin Hollandois, & s'y arrêta. Le Directeur Général, accompagné de l'Auteur, & d'un grand nombre de Facteurs & de Domestiques, se rendit au jardin, & le trouva au milieu des cocotiers, dont il avoit déjà brisé neuf ou dix, avec la même facilité qu'un homme auroit à renverser un enfant. On lui tira aussi-tôt plus de cent balles, qui le firent saigner comme un Bœuf qu'on auroit égorgé. Cependant il demeura sur ses jambes, sans s'émouvoir. La confiance qu'on prit à cette tranquillité couta cher au Nègre du Directeur. S'étant imaginé qu'il pouvoit badiner avec un animal si doux, il s'approcha de lui par derri-

Histoire d'un  
Eléphant de Mina.

(23) Le Maire, p. 68.

(24) Le Maire, *ibid.*

(25) Un Nègre, dit-il, près d'Axim sur la Côte d'or, ayant tiré & manqué un Eléphant,

l'animal fondit furieusement sur lui, & le mit en pièces lui & son fusil. Bosman, p. 118.

(26) Bosman, p. 242.

re, & lui prit la queue. Mais l'Éléphant punit sa hardiesse d'un coup de trompe, & l'attirant à lui il le foula deux ou trois fois sous ses pieds. Ensuite, comme s'il n'eut point été satisfait de cette vengeance, il lui fit dans le corps, avec ses dents, deux trous où le poing d'un homme auroit pû passer. Après lui avoir ôté la vie, il tourna la tête d'un autre côté, sans marquer d'attention pour le cadavre; & deux autres Nègres s'étant avancés pour l'emporter, il leur laissa faire tranquillement cet office.

Il passa plus d'une heure dans le jardin, jettant les yeux sur les Hollandois, qui étoient à couvert sous des arbres, à quinze ou seize pas de lui. Enfin la crainte d'être forcés dans cette retraite leur fit prendre le parti de se retirer; heureux de n'être pas poursuivis hors du jardin par l'animal, contre lequel ils n'auroient pû trouver la moindre ressource. Ils avoient à se reprocher de n'avoir point apporté d'autre poudre & d'autres balles que la charge de leurs fusils. Mais le hazard conduisit l'Éléphant par une autre porte, qu'il renversa dans son passage, quoiqu'elle fût d'une double brique. Il ne sortit pas néanmoins par cette ouverture; mais forçant la haye du jardin, il gagna lentement la Riviere, pour laver le sang dont il étoit couvert, ou pour se rafraîchir. Ensuite retournant vers quelques arbres, il y brisa plusieurs tuiaux d'un aqueduc, & quelques planches destinées à la construction d'une Barque. Les Hollandois avoient eu le tems de se rassembler avec des munitions. Ils renouvelèrent leur décharge & le firent tomber à force de coups. Sa trompe, qui fut coupée aussi-tôt, étoit si dure & si épaisse, qu'il fallut plus de trente coups pour la séparer du corps. Cette opération dût être fort douloureuse pour l'Éléphant, car après avoir essuyé tant de balles sans pousser un seul cri, il se mit à rugir de toute sa force. On le laissa expirer sous un arbre, où il s'étoit traîné avec beaucoup de peine; ce qui confirme l'opinion établie parmi les Nègres, que les Éléphants, à l'approche de leur mort, se retirent, s'ils le peuvent, sous un arbre ou dans un bois.

Aussi-tôt qu'il fut mort, les Nègres tombèrent en foule sur son cadavre, & couperent autant de chair qu'ils en purent emporter. On trouva que d'un si grand nombre de coups, il en avoit reçu peu de mortels. Quantité de balles étoient restées entre la peau & les os. D'autres n'ayant pû pénétrer qu'une partie de la peau s'y trouvoient encore nichées. Mais la plûpart étoient tombées applaties. Quoique Bosman conclue delà qu'elles doivent être de fer, il y a beaucoup d'apparence que celles des Hollandois étoient trop petites, & n'avoient pas d'autre défaut, puisqu'on a l'exemple d'un Anglois, qui tirant un Éléphant de son canot, sur le bord de la Gambia, le tua d'une seule balle de plomb. Quoiqu'il en soit, l'Auteur effrayé de cette aventure, prit la résolution de n'approcher jamais d'aucun Éléphant, & donne le même conseil (27) à ceux qui aiment leur sûreté.

L'Éléphant n'est pas moins admirable par sa docilité que par sa grosseur. Il vit l'espace de cent cinquante ans. Sa couleur s'embellit en vieillissant. Les Nègres en prennent un grand nombre en creusant de profondes fosses dans les lieux que ces animaux fréquentent, & les couvrant de branches & de feuilles d'arbres. L'Éléphant se précipite dans le piège, où il est bien-tôt assommé avec toutes sortes d'armes & d'instrumens. Le corps est partagé entre

La peau de l'Éléphant est à l'épreuve des petites balles.

De quelle manière les Nègres se prennent.

les Chasseurs, & la peau leur sert à couvrir leurs bancs & leurs chaïses. Ils font présent de la queue au Roi, qui l'employe pour chasser les mouches (28).

Le Buffle est un autre animal des mêmes Contrées. Il est plus (29) gros que le Bœuf. Son poil est noir, court, & fort rude, mais si clair qu'on découvre aisément la peau. Elle est brune & poreuse. La tête du Buffle est petite à proportion du corps, maigre & pendante. Ses cornes sont longues, noires, courbées, avec la pointe ordinairement tournée en dedans. Il est dangereux, sur-tout dans sa colere, & lorsqu'il est irrité par quelque insulte. Comme sa course est fort prompte, s'il atteint la personne qu'il pourfuit, il la foule aux pieds, il l'écrase, jusqu'à ce qu'il ne lui trouve plus de respiration. Plusieurs Nègres ont échappé à sa fureur en se contraignant long-tems (30) pour retenir leur haleine. Il a les yeux grands & le regard terrible, les jambes courtes, le pied ferme dans son assiette; son mugissement est capable d'effrayer. Il mange peu & travaille beaucoup. On s'en sert en Italie pour labourer la terre & pour tirer les voitures. Son tempéramment est si chaud, qu'au milieu même de l'hiver, il cherche l'eau & s'y plaît toujours. Sa chair est coriassée & peu estimée; ce qui n'empêche pas qu'elle ne se vende dans les Boucheries de Rome (31). Bosman trouve beaucoup de ressemblance entre le Buffle & l'Eléphant. Cet animal est rare, dit-il, dans la Guinée. A peine s'y en voit-il un dans l'espace de trois ou quatre ans. Bosman trouve que la chair en est bonne. Il ne croit pas le Buffle assez léger pour égaler un homme à la course; mais à son avis il faudroit s'y fier moins dans l'eau; apparemment parce qu'il est fort prompt à la nage. Sa couleur, suivant le même témoin, est d'un brun foncé. On prétend (32) qu'il contrefait le gémissement d'un homme en pleurs, & qu'il employe d'autres artifices pour surprendre les Nègres; mais Bosman traite ces récits de fables.

Dans plusieurs parties du Continent, sur-tout dans les bois & les montagnes, on voit des Vaches sauvages, qui craignent beaucoup l'approche des hommes. Elles sont ordinairement de couleur brune, avec de petites cornes noires & pointues. Elles multiplient prodigieusement, & le nombre en seroit infini si les Européens & les Nègres ne leur faisoient sans cesse la guerre (33).

Jobson nous apprend qu'outre les Buffles, on trouve quantité de gros Sangliers sur la Gambia. Leur couleur est un bleu foncé. Ils sont armés de larges défenses, & fournis d'une longue queue touffue, qu'ils tiennent presque toujours levée. Les Habitans parlent beaucoup de leur hardiesse & de leur férocité. Ils les tuent pour prendre leur peau, qu'ils apportent aux Comptoirs Anglois. Jobson en vit une de quatorze pieds de longueur, brune, & rayée de blanc (34).

Le Maire observe qu'aux environs du Cap-Verd les bêtes fauves sont en fort grand nombre. Il met dans ce nombre les Sangliers, les Chèvres, &

HISTOIRE  
NATURELLE.

Le Buffle. Sa  
description.

Vaches sauvages.

Sangliers de la  
Gambia & du  
Sénégal.

(28) Arthus, *ubi sup.* p. 77.

(29) Barbot dit que les Nègres du Cap-Monte mangent la chair du Buffle.

(30) On raconte la même chose du Tau-veau sauvage.

(31) Labat, *ubi sup.* p. 360.

(32) Jobson, p. 143.

(33) Le Maire, p. 171.

(34) Jobson, *ubi sup.*

HISTOIRE  
NATURELLE.

les Lièvres ; mais il regrettoit de n'avoir vû aucun Cerf du Pays. Ils ont la tête aussi belle qu'en France, avec cette différence, que leurs cornes ressemblent à celles des Chèvres Suisses, excepté seulement (35) qu'elles sont plus droites. La chair des Sangliers du Sénégal est plus blanche que celle des Sangliers d'Europe, mais (36) fort inférieure pour le goût.

§. II.

*Antilopes, Cerfs, Biches, Capiverds, Singes, Champaniz, Civettes, Chevaux, Bœufs, Moutons, &c.*

Description de  
l'Antilope ou de  
la Gazelle.

ON trouve sur le Sénégal & sur la Gambia de grands troupeaux de Gazelles ou d'Antilopes. Cet animal a la tête, la queue & le poil du Chameau, le corps de la Biche, & le cri des Chèvres. Par les jambes, qu'il a plus courtes par devant que par derrière, il ressemble au Lièvre. Aussi a-t-il plus de facilité à monter qu'à descendre. Dans un terrain uni, sa légèreté est médiocre. Il tient les oreilles levées au moindre bruit. Ses cornes sont droites ; mais à un pouce de la pointe elles se tournent en dedans. Il est d'un naturel doux, qui s'appriivoise aisément. Autour de l'œil, il a un cercle noir comme le Chameau.

Cerfs & Biches.  
Manière dont les  
Nègres les tuent.

Les Cerfs & les Biches ne sont pas moins communs dans le même Pays. Ils viennent en troupeaux fort nombreux des Régions qui sont au Nord du Sénégal, pour chercher des pâturages au Sud de cette Rivière. Les Nègres leur font payer ce secours bien cher. Ils attendent que l'herbe commence à sécher, ce qui arrive au mois de Mars ou d'Avril ; & mettant le feu à ces espèces de forêts, ils contraignent tous les animaux dont elles sont remplies de gagner le bord de la Rivière pour se sauver à la nage. Là, d'autres Nègres les attendent en grand nombre, & ne manquent pas d'en faire une sanglante boucherie. Ils font sécher la chair après l'avoir salée, & vendent les peaux aux Européens (37).

Animal de la  
Gambia, qui n'a  
qu'une corne.

Sur le rapport des Nègres de la Gambia, Jobson dit qu'il y a dans leur Pays une bête de la taille & de la couleur du Daim, avec (38) une seule corne, de la longueur du bras. Il observe qu'à juger de cet animal par la description des Nègres, il ne ressemble point à la Licorne, telle qu'on la peint en Europe ; mais peut-être les Nègres ne s'en formoient-ils l'idée que parce qu'il la leur faisoit naître par ses questions. Le Maire nous dit à la vérité qu'il (39) se trouve des Rinoceros dans le même Pays ; mais il confesse qu'il n'en a jamais vû.

Animal singulier  
du Cap-Verd.

Près du Cap-Verd, on voit un animal fort remarquable, (40) qui a le corps d'un Chien, les pieds d'un Daim, mais beaucoup plus grands, le museau d'une taupe, & qui se nourrit de fourmis.

Capiverd ou  
Bomba.

Parmi les Sereres, qui sont voisins du même Cap, on trouve un autre

(35) Voyez la Figure.

(36) Jobson, p. 146. Labat, Vol. II. p. 42.

(37) Labat, Vol. II. p. 42.

(38) Jobson, p. 146.

(39) Le Maire, p. 70.

(40) Barbot, p. 28.

animal que les Habitans nomment *Bomba* & les Européens (41) *Capiverd*. Il est fort connu au Bresil. On en voit d'aussi gros qu'un Porc d'un an. Son poil est blanchâtre, court, menu & roide. Ses pieds sont armés d'ongles fort pointues, qui lui servent à monter sur les arbres & à descendre. Il s'y assit sur les branches & mange le fruit. Sa tête ressemble beaucoup (42) à celle de l'Ours. Ses yeux sont petits, mais vifs; son gozier fort large, & ses dents pointues. Il est amphibie, jusqu'à vivre aussi facilement dans l'eau que sur terre. Les Nègres lui font ordinairement la guerre, & mangent sa chair, qu'ils trouvent excellente (43).

Les Singes, de différentes especes, sont innombrables au long de la Gambra. Ils paroissent en troupes de trois ou quatre mille, rassemblés chacun dans leur especes. On prétend qu'ils forment des Républiques où la subordination est fort bien observée; qu'ils voyagent en bon ordre, sous certains chefs, qui sont de la plus grosse especes; que les femelles portent leurs petits sous le ventre quand elles n'en ont qu'un, mais que si elles en ont deux, elles chargent le second sur leur dos; & que leur arriere-garde est toujours composée d'un certain nombre des plus gros. Il est certain qu'ils sont d'une hardiesse extrême. Jobson, voyageant sur la Riviere, étoit surpris de leur témérité à se présenter sur les arbres, à secouer les branches, & à menacer les Anglois avec des cris confus, comme s'ils eussent été fort offensés de les voir. Pendant la nuit, on entendoit quantité de voix, qui sembloient parler toutes ensemble, & qu'une voix plus forte, qui prenoit le dessus, réduisoit ensuite au silence. Jobson remarqua aussi, dans quelques endroits fréquentés par ces animaux, une sorte d'habitation composée de branches entrelassées, qui pouvoient servir du moins à les garantir de l'ardeur du Soleil. Les Nègres mangent fort avidement la chair des Singes (44).

Le Maire distingue plusieurs especes de Singes au long du Sénégal & des Côtes. Il appelle *Guinous* ceux qui ont la queue fort longue, & *Magots* ceux qui sont absolument sans queue. Mais il n'en vit aucun de la seconde especes. Ceux de la premiere sont par-tout en grand nombre, & paroissent de trois sortes; l'une petite, qui est peu nuisible, & qui s'appellent *Bewailers* ou *Pleureurs*, parce que leur cri ressemble à celui des enfans; les deux autres fortes, à peu près de la taille des Magots. Ils ont non-seulement des mains & des pieds, mais quelque chose dans les gestes & dans la contenance qui ressemble beaucoup à la figure humaine. Les Nègres (45) sont persuadés que ces Singes peuvent parler comme les hommes, mais qu'ils s'obstinent à se taire, dans la crainte qu'on ne les force au travail. Ils ne sont propres qu'à mordre & à déchirer. Aussi les Nègres du Sénégal, qui voyent les François rechercher ces animaux, leur apportent des rats en cage, en les assurant qu'ils sont plus méchans encore & qu'ils mordent mieux que les Singes.

On ne peut s'imaginer les ravages que ces pernicious animaux causent dans les champs des Nègres, lorsque le millet, le riz & les autres grains sont

HISTOIRE  
NATURELLE.

Différentes es-  
peces de Singes.

Leurs divers  
noms.

Opinion que les  
Nègres ont des  
Singes.

Moisson des  
Singes.

(41) Voyez ci-dessus, Livre I. de ce Vo-  
lume. p. 127.

(43) Labat, Vol. IV. p. 168.

(42) Froger dit qu'il a la tête d'un Lièvre,  
le corps d'un Porc, le poil épais & couleur de  
cendre, sans queue. Voyage à la Mer du Sud,

(44) Jobson, p. 145.

(45) Jobson, p. 143. Barbot dit la même  
chose.

dans leur maturité. Ils se joignent quarante ou cinquante, pour entrer dans un Lukan. Un des plus vieux se place en sentinelle au sommet de quelque arbre, tandis que les autres font la moisson. S'il aperçoit quelque Nègre, il se met à pousser des cris furieux. Toute la troupe avertie par ce signal se retire avec son butin, en sautant de branche en branche avec une merveilleuse agilité. Les femelles chargées de leurs petits (46) n'en font pas moins légères. Froger ajoute que les Singes enlèvent souvent de jeunes filles de huit ou neuf ans, & qu'il est fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Ils les transportent, dit-il (47), sur des arbres d'une grande hauteur. La vengeance des Nègres contre ces cruels ennemis, est d'en tuer un grand nombre & de manger leur chair. Les jeunes s'appriivoient aisément. La plus sûre méthode pour les prendre est de les blesser au visage, parce qu'y portant les mains dans le premier sentiment de la douleur, ils lâchent la branche qui les soutient, & tombent ordinairement au pied de l'arbre. On s'engageroit dans un détail infini si l'on vouloit décrire toutes les différentes especes de Singes qui se trouvent depuis Arguim jusqu'à Sierra-Léona. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne se mêlent point (48), & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier.

Singes des bois.

Ceux qui ne quittent point les bois sont ou gris, ou blancs, ou marquetés de gris, de blanc & de rouge. Ils ont le visage noir, mais les extrémités de la joue blanche, & une petite barbe pointue au bas du menton. Il y en a d'autres qui sont beaucoup plus laids, & dont la figure est même effrayante. Les Nègres les mangent sans distinction, (49) & regardent cette chair comme un de leurs meilleurs mets. Les uns la préparent avec du riz; d'autres la font sécher & fumer comme nos jambons. Mais la seule vûe de ce misérable aliment souleve le cœur aux Européens (50).

Singe fort hï-  
deux.

On connoît une autre espece de Singes que les Portugais nomment *El selvago* ou le sauvage, & les Nègres *Quoja vorau*. Il a cinq pieds de longueur. Sa figure est hideuse. Il a la tête le corps, & les bras d'une grosseur extraordinaire. Mais il est docile. On lui fait apprendre à marcher droit sur ses pieds, à porter de l'eau dans un bassin sur sa tête & à rendre d'autres services (51). Sans éducation, il est si méchant & si fort qu'il attaque un homme, le renverse, lui arrache les yeux ou lui fait quelque autre mal. Ces Singes se battent entr'eux. Ils mettent en pieces, avec leurs dents & leurs ongles, les filets les plus forts. Aussi ne peut-on les prendre que dans leur jeunesse. Ils ont la face (52) & les oreilles de l'homme, mais le nez fort plat. Leurs femelles ont la gorge pleine comme les femmes & le ventre rond, avec le nombril fort enfoncé. Les jointures du bras & de la main, les jambes & le talon ont une parfaite ressemblance (53) avec les nôtres. Ils marchent souvent droit sans avoir été instruits, & portent d'un lieu à l'autre des fardeaux fort péfants (54).

Et méchanceté.

(46) Le Maire, p. 70.

(47) Froger, *ubi sup.* p. 45.

(48) Labat, Vol. III. p. 301.

(49) Barbot, p. 133.

(50) Les Matelots mêmes refusent d'y toucher, dit Jobson, en arrivant de la mer.

(51) C'est l'*Oran Uiang* de Borneo & deJava, ou le *Champaniz*. On en a vû un depuis peu en Angleterre.

(52) On a lû ci-dessus la même chose du Babon.

(53) C'est-à-dire, qu'ils paroissent tels lorsqu'ils sont debout.

(54) Barbot, p. 115.

Jobson rend témoignage qu'il se trouve des Porc-épis & des Civettes sur la Gamba, & que ces deux especes d'animaux font une guerre (55) cruelle à la volaille. Les Civettes, ou les Chats musqués, sont en grand nombre entre le Sénégal & le Mont Atlas, aussi-bien que dans le Royaume (56) de *Nathia*, près de l'Abyssinie, & dans celui de *Quoja*, au-dessus de Sierra-Léona. Les Voyageurs ne s'accordent point dans la description de cet animal. Quelques-uns l'ont pris, pour l'*Hyene*. D'autres le nomment *Civette*, (57) & d'autres *Chat musqué*. Ce dernier nom paroît d'autant moins juste, qu'à la réserve des oreilles, & de quelques poils qui se présentent comme des moustaches, la Civette n'a rien de semblable au Chat. Thevenot, qui en avoit vû plusieurs, la représente de la grosseur d'un Chien ordinaire. Il lui donne un museau pointu, de petits yeux & de petites oreilles, des moustaches comme celles du Chat, une peau marquée de blanc & de noir, entremêlée de quelques rayes jaunes, une queue longue & rouffue (58) comme celle du Renard. Il la représente farouche, vorace, cruelle. Ses morsures, dit-il, sont fort dangereuses. On prend les Civettes au piège & dans des trapes. On les garde dans des cages de bois, & pour nourriture on leur donne de la chair crue bien hachée.

*Dapper* qui en fait à peu près la même description, ajoute que leurs jambes sont couvertes de longs poils noirs; que leurs pieds sont composés de cinq griffes, avec des éperons noirs fort droits & fort aigus, & qu'à l'exception de quelque partie de la tête, elles ressemblent à nos grands Chiens, de l'espece qu'on appelle *Matins*, plus qu'à tout autre animal. *Pomet*, qui en avoit une (59), assure qu'elles ressemblent au *Pole-cat* ou *Chafouin* d'Espagne, & dans sa Planche néanmoins il leur donne la figure du Renard. *Brue*, qui en avoit vû un grand nombre, dit comme *Dapper*, qu'elles ressemblent à nos grands Chiens de basse-cour, & que par la tête elles tiennent du Chat & du Renard.

Le prix de cet animal consiste dans une matiere épaisse & huileuse qui se ramasse dans une petite bourse. Les mâles l'ont entre le *scrotum* & le *penis*, & les femelles entre le *pudendum* & l'*anus*. On a du moins de fortes raisons pour croire que ce petit sac, dans les femelles, est situé près de l'anus. Il est profond d'environ trois doigts, & large de deux & demi. Il contient plusieurs glandes qui renferment la matiere odoriferante, qu'on fait sortir en le pressant. Pour la tirer, on agite l'animal avec un baton, jusqu'à ce qu'il se retire dans un coin de sa cage. On lui saisit la queue, qu'on tire assez fort au travers des barreaux. L'animal se roidit, en pressant la cage de ses deux pieds de derriere. On le prend dans cette posture, pour lui passer au-dessous du ventre un baton qui le rend immobile. Il est aisé alors de faire entrer une petite cuillere dans l'ouverture du sac, & pressant un peu la membrane on en fait sortir le musc qu'il contient (60).

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Porc-épis &  
Civettes.

Différentes opi-  
nions sur la Ci-  
vette.

Description de  
la Civette par  
*Dapper*.

Sa production.

Où le Musc est  
placé.

Comment il se  
tire.

(55) Jobson, p. 139.

(56) Voyages de Thevenot, Part. I. p. 232.

(57) Voyez la Figure. Barbot dit comme un Loup.

(58) L'Isle de Sokotra en est remplie. Elles ne s'y vendent que sept schellings.

(59) *Pomet*, Histoire des Drogues, Part. II. p. 18.

(60) Barbot veut que la cuillere soit d'étain ou de plomb, de peur qu'elle ne blessé les parties, p. 116.

HISTOIRE  
NATURELLE.

Cette opération ne se renouvelle pas tous les jours , parce que la matière n'est pas assez abondante , sur-tout lorsque l'animal est renfermé. On y revient seulement une fois en deux ou trois jours , & l'on tire chaque fois une dragme & demie de musc , ou deux dragmes au plus. Dans les premiers moments il est d'un blanc grisâtre ; mais il prend bien-tôt une couleur plus brune. L'odeur en est douce & agréable à quelque distance, mais trop forte de près, & capable même de nuire à la tête. Aussi les Parfumeurs sont-ils obligés de l'adoucir par des mélanges.

Civettes de Hollande.

On voit quantité de ces animaux en Hollande , & c'est delà que la plus grande partie du musc passe en France & en Angleterre. On nourrit la Civette d'œufs & de lait ; ce qui rend le musc beaucoup plus blanc que celui d'Afrique & d'Asie, où (61) elle ne vit que de chair. Au Caire comme en Hollande , ce sont les Juifs qui se mêlent particulièrement de ce commerce. On connoît les propriétés du musc. Il entre dans la composition de plusieurs médecines (62).

Civettes de Guinée, estimées les meilleures.

Les Portugais nomment la Civette *Kato de agali* , & les Ethiopiens *Kankan*. Elle est fort commune sur la Côte d'or , & dans plusieurs Régions de l'Inde ; mais elle n'égale nulle part celle de la Guinée, que les Nègres nomment *Kastor*. Les Portugais du Pays en tirent un profit considérable. Ils envoient l'*agali* ou le musc , bien nettoyé , dans des bouteilles de verre , à Lisbonne & dans d'autres lieux , où il se vend fort bien. Mais il n'est pas aisé de nourrir ces animaux. Outre qu'ils sont extrêmement farouches & que leurs morsures sont dangereuses , la dépense de leur entretien est considérable , car on ne les nourrit en Guinée que de Volaille , de Pigeons & d'autres Oiseaux. Leur forme , suivant Arthus , est celle du Renard , excepté la queue qui ressemble à celle du Chat. Leur peau est marquetée comme celle du Léopard. On les prend ordinairement en Été , lorsque les bois sont couverts de feuilles. Le mâle est préféré à la femelle , & le musc des plus farouches est le plus estimé (63).

Témoignage de Bosman.

Suivant Bosman , le même Pays produit trois ou quatre fortes de Chats sauvages. La Civette , dit-il , en est un. On l'apporte à vendre lorsqu'elle est encore fort jeune , & son prix ordinaire est de huit ou neuf schellings. On a beaucoup d'embarras à l'élever. La première nourriture qu'on lui donne est de la bouillie de millet , avec un peu de chair ou de poisson. Elle produit la matière odoriférante de fort bonne heure ; mais c'est toujours celle du mâle qu'on estime le plus , parce que l'urine des femelles tombant nécessairement dans leur petit sac en altere un peu la qualité (64).

Lièvres & Lapins.

Les Lièvres & les Lapins des mêmes contrées ressemblent entièrement à ceux de l'Europe , & n'y sont pas moins en abondance.

Chevaux.

Les Mores & les Nègres qui vivent entre le Sénégal & la Gambia , sont fort bien pourvus de Chevaux. On voit aux Seigneurs du Pays des Barbes

(61) Barbot dit que le meilleur aliment est la chair crue , & sur-tout les intestins de la volaille. Le Docteur Stibbs observe que la Civette vit un mois entier sans boire , & qu'elle rend plus de musc lorsqu'elle est nourrie avec du poisson. Elle mine beaucoup ,

comme les Lapins. Voyez les Transactions Philosophiques , N<sup>o</sup> 36. p. 704.

(62) Labat , Vol. II. p. 105.

(63) Arthus , *ubi sup.* p. 80.

(64) Bosman , p. 251.

d'une beauté extraordinaire & d'un grand prix. Les Mores entendent parfaitement ce commerce. Au lieu d'avoine, ils nourrissent leurs Chevaux avec de l'herbe & du maïs broyé. S'ils veulent les engraisser, ils réduisent le maïs en farine, dans laquelle ils mêlent du lait. Ils les font boire rarement. Le grand défaut de leurs Chevaux, est de n'avoir pas de bouche. En 1697, le *Siratick*, ou le Roi des Foulis, avoit pour son propre usage quelques Barbes (65) d'une beauté admirable, dont chacun étoit estimé quinze Esclaves. En 1734, Bumey Haman Seaka, frere du Roi de Barfalli, avoit un beau Cheval, d'un blanc de lait (66), haut de seize paulmes, la queue & les crins traînant jusqu'à terre.

Jobson, Moore & Labat, rendent également témoignage que les Régions du Sénégal & de la Gambia produisent beaucoup d'Anes. Toutes sortes de bestiaux y sont dans la même abondance. Les Bœufs y sont gros, robustes, gras & de très bon goût. Les Vaches sont petites, mais charnues & fortes. Elles donnent beaucoup de lait; & dans plusieurs cantons elles servent de monture. A Bissao, elles tiennent lieu de Chevaux, & leur pas est fort doux. Le nombre en doit paroître incroyable, quand on considère la multitude de cuirs qui sort de ce Pays, & combien ils sont à bon marché. Le Roi de Baol, plus connu sous le titre de *Tin*, en a cinq mille dans ses troupeaux. Les bois en sont remplis. On les rencontre au nombre de trois ou quatre cens, gardées par un Nègre, qui les ramene le soir dans un enclos voisin de l'habitation, pour les mettre à couvert des bêtes féroces. La Nation des Foulis est la plus entendue pour l'entretien des bestiaux. Le lait qu'ils en tirent est doux & de bon goût. Un Bœuf gras se vend deux pieces de huit en marchandises de l'Europe, & les Vaches beaucoup moins (67).

Les Moutons sont aussi en très-grand nombre. On en distingue deux sortes; les uns couverts de laine comme ceux de l'Europe, mais avec des queues si grosses, si grasses & si pèsantes, que les Bergers sont obligés de les soutenir sur une espece de petit chariot, pour aider l'animal à marcher. Lorsqu'on les a déchargées de leur graisse extérieure, elles passent pour un aliment fort délicat. Les Moutons de la seconde sorte sont revêtus de poil comme les Chèvres. Ils sont plus gros, plus forts & plus gras que les premiers. Quelques-uns ont jusqu'à six cornes, de différentes formes. Leur chair est tendre & de bon goût.

Quelques Voyageurs confondent cette dernière espece avec les Chèvres, qui sont aussi fort nombreuses dans les mêmes Pays, sur-tout au Sud de la Gambia, & dans les Isles des Bissagos où l'on ne voit pas de Moutons. Les Chèvres d'Afrique sont peu différentes de celles de l'Europe; mais la chair en est plus agréable. Outre les Chèvres communes, les bords du Sénégal en produisent une espece qui a la peau noire & unie, & qui est fort estimée des Nègres.

Les Chiens sont ici fort laids, la plupart sans poil, avec des oreilles de Renard. Ils n'aboyent jamais. Leur cri est un véritable hurlement; & les Chiens étrangers qu'on amene dans le Pays prennent peu à peu la même voix.

(65) Labat, Vol. III. p. 60. 108. & 137.

(66) Moore, p. 214.

(67) Labat, Vol. II. p. 189 & 277. Vol.

III. p. 241. & Vol. V. p. 121. Voyez aussi

Barbot, p. 28.

Anes.

Bœufs & Vaches.

Moutons de  
deux especes.

Chèvres.

Chiens fort hi-  
deux. Les Nègres  
en mangent la  
chair.

Les Nègres mangent leur chair, & la préfèrent même à celle de tout autre animal; mais ils n'apportent aucun soin pour les faire multiplier (68).

(68) Labat, Vol. V. p. 75. Moore 141. & Barbot, p. 84.

## CHAPITRE XVIII.

### *Insectes & Reptiles.*

*Guana, Lézard, Caméleon, Sauterelles, Mosquitoes, Fourmis, Abeilles, Grenouilles, Scorpions, Vers, &c.*

Description du  
Guana.

**L**E *Guana*, qui est une espèce de Lézard, est fort commun sur le Sénégal & la Gambia. Il ressemble au Crocodile (69), mais il est beaucoup plus petit, & sa grandeur est rarement de plus d'une aune. Les Nègres le mangent. Plusieurs Européens, qui en ont fait l'essai, le trouvent (70) aussi bon que le Lapin. Barbot rapporte que non-seulement cet animal fréquente les Kombers ou les huttes des Nègres, mais qu'il leur est fort incommode pendant la nuit, & que dans leur sommeil il prend plaisir à leur passer sur le visage (71). Pendant le séjour que Brue fit à Kayor sur le Sénégal, on lui fit voir un Guana long de trois pieds depuis le museau jusqu'à la queue, qui avoit encore deux pieds de plus. Sa peau étoit couverte de petites écailles de différentes couleurs, jaunes, vertes & noires, si vives qu'elles paroissent colorées d'un beau vernis. Il avoit les yeux fort grands, rouges, ouverts jusqu'au sommet de la tête. On les auroit pris pour du feu, lorsqu'il étoit irrité. Alors, sa gorge s'enflait aussi, comme celle d'un Pigeon. On prétend que sa morsure est fort dangereuse, non qu'elle ait aucune qualité vénimeuse, mais parce que l'animal ne quitte jamais prise jusqu'à la mort, & qu'il n'est pas aisé de le tuer par les voyes ordinaires. Cependant l'expérience en fait découvrir une, qui est courte & sans danger. Il suffit de lui enfoncer dans les narines un tuyau de paille. On en voit sortir quelques gouttes de sang; & l'animal levant la mâchoire d'en-haut expire aussi-tôt. Ses pieds sont armés de cinq griffes aigues, qui lui servent à grimper sur les arbres avec une agilité surprenante. S'il est attaqué, il se défend avec sa queue. Quand sa chair est bien préparée, on ne la distingueroit pas de celle d'un Poulet, ni pour la couleur ni pour le goût. Les Nègres le surprennent lorsqu'il est endormi sur quelque branche d'arbre, & s'en saisissent avec un lacet: qu'ils attachent au bout d'une gaule (72).

Sa morsure est  
dangereuse sans  
venin.

Comment on le  
tue.

Comment on le  
prend.

Grosceur des  
Lézards.

Jannequin dit que le Lézard de ces contrées est de la grosseur d'un petit enfant. Les Serpens y sont d'une taille monstrueuse. Mais il ne nomme particulièrement que le Basilic, le Scorpion, le Crocodile, & une autre espèce de petit Reptile dont, les Nègres ignorent le nom; ce qui lui donne lieu de conclure, à l'exemple de Pline, que l'Afrique produit tous les jours quelques

(69) Barbot, p. 28.

(71) Jannequin, *ibid.*

(70) Labat, *ubi sup.* Vol. III. p. 75. & Jannequin, p. 154.

(72) De Bry, *Indes Orientales*, Part. V. p. 79.

nouveaux monstres, inconnus même à ses Habitans.

Arthus observe que les Hollandois rencontrèrent dans la Guinée un Lézard long de six pieds & de la grosseur d'un homme, couvert d'écaillés blanches de la forme de celles des huîtres. Après s'être laissé voir l'espace d'un quart d'heure, il s'enfonça dans le bois, avec le bruit d'un daim qui prendroit la fuite au travers des feuillages.

On trouve des Cameleons dans les Pays qui bordent le Sénégal & la Gambia. Moore dit que cet animal se nourrit de mouches & d'insectes, contre l'opinion des anciens Naturalistes, qui le faisoient vivre d'air. Il darde une langue de sept ou huit pouces, c'est-à-dire, de la longueur de son corps. Elle est couverte d'une matière glutineuse, qui arrête tout ce qui la touche. Il est certain que la couleur du Cameleon varie sans cesse, mais au gré de l'animal plutôt que par la communication des objets voisins. Lorsqu'il est endormi, il paroît presque toujours d'un jaune luisant. Il s'en trouve d'aussi gros que les plus gros Lézards, & d'une figure fort hideuse; mais ils ont les yeux très-beaux, & placés de manière, que de l'un ils peuvent regarder (73) en haut, & de l'autre en bas. Barbot nous apprend que les Nègres du Cap de Monte appellent cet animal *Barotsfo*, & ne veulent pas souffrir qu'on le tue; que les Cameleons ordinaires ne sont pas plus gros que la grenouille, & qu'ils sont généralement couleur de fouris. Il ajoute qu'il croit leur peau transparente, & susceptible par conséquent de toutes les couleurs qui en approchent. Le Cameleon, dit-il encore, vit de mouches, & fait des œufs comme le Crocodile & le Lézard; mais au lieu d'être couverts de peau, ils ne le sont que d'une épaisse membrane (74).

Bosman nous donne la figure de deux sortes de Cameleons. La couleur de l'un est un verd tacheté de gris. Celle de l'autre est un mélange de verd, de gris, & de couleur de feu.

Le Bruyn, dans ses Voyages au Levant, a donné la plus parfaite description qu'on ait encore vûe du Cameleon, avec une figure de la même exactitude. Il trouva l'occasion à Smyrne de se procurer quelques-uns de ces animaux; & voulant découvrir combien de tems ils peuvent vivre, il en gardoit soigneusement quatre dans une cage. Quelquefois il leur laissoit la liberté de courir dans sa chambre, & dans la grande salle de la maison qu'il habitoit. La fraîcheur du vent de mer sembloit leur donner plus de vivacité. Ils ouvroient la bouche pour recevoir l'air frais. Jamais le Bruyn ne les vit boire ni manger, à la réserve de quelques mouches qu'ils sembloient avaler avec plaisir. Dans l'espace d'une demie-heure, il voyoit leur couleur changer trois ou quatre fois, sans aucune cause extraordinaire à laquelle il pût attribuer cet effet. Leur couleur habituelle est le gris, ou plutôt un fouris-pâle. Mais les changemens les plus fréquens sont en un beau verd, tacheté de jaune. Quelquefois le Cameleon est marqueté de brun sur-tout le corps & sur la queue. D'autres fois, c'est de brun qu'il paroît entièrement couvert. Sa peau est fort mince & presque transparente. C'est une erreur de s'imaginer qu'il prenne toutes les couleurs qui se trouvent près de lui. Il y a des couleurs qu'il ne prend jamais, telles que le rouge. Cependant l'Auteur confesse qu'il lui a vû quelquefois recevoir la teinture des objets les plus proches. Il lui fut

HISTOIRE  
NATURELLE.

Cameleons.

Variété con-  
nuelle de leur  
couleur.

Deux figures du  
Cameleon.

Sa description  
par Bruyn.

(73) Voyages de Moore, p. 107.

(74) Description de la Guinée par Barbot, p. 114.

HISTOIRE  
NATURELLE.

impossible de conserver plus de cinq mois en vie ceux dont il vouloit éprouver la durée. La plupart moururent dès le quatrième mois. La curiosité d'observer leurs intestins lui en fit ouvrir un. Il y trouva quelques œufs de la grosseur de ceux des petits oiseaux, joints ensemble par une espèce de fil; mais il fut surpris de n'apercevoir aucun boyau, ni les autres parties communes à la plupart des bêtes. Ce qu'il trouva de plus remarquable fut la langue, qui étoit aussi longue que le corps.

Si le Cameleon descend de quelque hauteur, il avance fort soigneusement un pied, & puis l'autre, en s'attachant de sa queue à tout ce qu'il rencontre en chemin. Il se soutient de cette manière, aussi long-tems qu'il trouve quelque assistance; mais lorsqu'elle lui manque il tombe aussi-tôt à plat. Sa marche est fort lente.

Il ne tient pas continuellement la bouche ouverte, comme l'assurent quelques Naturalistes. Le Bruyn remarqua au contraire qu'ils l'ouvrent rarement, à moins qu'on ne les place dans quelque lieu où ils puissent prendre un nouvel air. Alors, non-seulement ils la tiennent ouverte, mais ils découvrent leur satisfaction par leurs mouvemens & par la variété de leurs couleurs. Le Cameleon a l'œil rond, fort noir, & d'une petitesse remarquable. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il peut les tourner tous deux de différens côtés (75), & regarder de l'un au-dessus, & de l'autre au-dessous de lui.

Observations de  
Bosman.

Bosman trouva de la différence entre les Cameleons de Smyrne & ceux de Guinée. Dans le second de ces deux Pays, ils vivent autant d'années que de mois dans le premier. A la vérité ceux qui lui servirent à vérifier cette expérience étoient souvent mis dans le jardin sur un arbre, où ils demeuroient quelque tems à l'air. On sçait d'ailleurs qu'on en a quelquefois apporté de vivans en Europe.

Le même Auteur n'en vit jamais en Guinée qui eussent la bouche ouverte. Il n'eut point, par conséquent, l'occasion de voir leur langue ni de leur voir prendre des mouches. Dans toutes les autres circonstances, il s'accorde parfaitement avec la description de Bruyn. Il remarque seulement que les œufs qu'il leur vit faire ressembloient moins à ceux des petits oiseaux qu'à ceux du Lézard. Il ajoute, sur ses propres observations; que tous les animaux ovipares, tels que le Lézard, le Cameleon, le Guana, les Serpens & les Tortues, n'ont pas leurs œufs couverts d'une écaille, mais d'une peau épaisse & pliable (76).

Les œufs des  
Ovipares sont  
sans écaille.

Arthus observe que le Cameleon diffère peu du Lézard, à l'exception de la couleur, qui est, dit-il, orangée. Mais il ajoute qu'à l'approche d'un nouvel objet cette couleur change; que s'il mange si peu, c'est qu'il vit de l'air; que les Nègres ne le croient pas vénimeux, & qu'ils font sécher sa chair & la mangent (77).

Insectes en grand  
nombre.

Les Insectes sont en fort grand nombre dans tous les cantons du même Pays. Des armées de Sauterelles infestent souvent l'intérieur des terres, obscurcissent l'air dans leur passage, & détruisent tout ce qu'il y a de verd dans les lieux où elles s'arrêtent, sans laisser une seule feuille aux arbres. Elles sont ordinairement de la grosseur du doigt, mais plus longues; & leurs dents

(75) Le Bruyn, Voyages au Levant.

(77) De Bry, *ubi sup.* p. 79.

(76) Bosman, *ubi sup.* p. 257.

sont fort pointues. Leur peau est rouge & jaune ; quelquefois tout-à-fait verte. Les Mores & les Nègres s'en nourrissent (78). Mais cet aliment ne les dédommage pas de la famine qu'elles apportent souvent dans les Pays qu'elles ravagent.

On voit ici quantité de Mouches (79) d'une forme extraordinaire. Dans la saison des pluies, il s'en forme des multitudes, que les Nègres nomment *Getle*. Elles ont la tête grosse & large, sans aucune apparence de bouche. Les Nègres les mangent (80).

Les Pays qui bordent la Gambra sont infectés d'une espece particuliere de vermine que les Anglois ont nommé *Bugabugs*. C'est une sorte de Punaises, qui causent de grands ravages. On n'est pas moins incommodé d'une prodigieuse multitude de Fourmis blanches, qui se répandent par des voyes fort singulieres. Elles s'ouvrent sous terre une route imperceptible & voutée avec beaucoup d'art, par laquelle des légions entieres se rendent en fort peu de tems au lieu qui renferme leur proie. Il ne leur faut que douze heures pour faire un tuyau de cinq ou six toises de longueur. Elles dévorent particulièrement les draps & les étoffes. Mais les tables & les coffres ne sont pas plus à l'épreuve de leurs dents ; & ce qu'on auroit peine à croire si l'expérience ne le vérifioit tous les jours, elles trouvent le moyen de ronger l'intérieur du bois sans altérer la superficie ; de sorte que l'œil est trompé aux apparences. Le Soleil est leur ennemi. Non-seulement elles fuyent sa lumiere ; mais elles meurent lorsqu'elles y sont exposées trop long-tems. La nuit au contraire leur rend toute leur force. Les Anglois, pour conserver leurs meubles, sont obligés de les élever sur des pied'estaux, de les enduire de goudron, & de les faire souvent changer de place (81).

Il y a dans les bois une grosse Mouche verte, dont l'éguillon (82) tire du sang comme une lancette. Mais la plus grande peste du Pays est une espece de *Cousins* que les Portugais nomment *Mosquites*, qui se répandent dans l'air à millions vers le coucher du Soleil. Les Nègres sont obligés d'entretenir constamment du feu dans leurs huttes, pour chasser ces incommodes animaux par la fumée. Les Mosquites ressemblent aux Cousins de l'Europe. C'est un petit insecte de couleur brune, avec de longues ailes, qui se terminent en pointe lorsqu'il est reposé. Il a deux cornes, & une trompe pointue par laquelle il prend sa nourriture. Son éguillon est fort subtil & cause des pustules sur la peau. Le plus court remede est de les laver avec de l'eau-de-vie (83). Moore fait regarder ces moucheronns comme le plus grand mal du Pays. Il les trouve plus redoutables que les Mouches mêmes de sable, qui sont dangereuses à la vérité par leur petitesse, mais qui ne mordent du moins que lorsque le vent s'élève ; au lieu que les Mosquites vous tourmentent sans cesse, & sur-tout à l'approche de la nuit. Leur morsure cause une demangeaison fort violente. Celui qui se gratteroit jusqu'au sang s'exposeroit à des suites beaucoup plus

HISTOIRE  
NATURELLE.

Mouches ex-  
traordinaires.

Bugabugs.

Fourmis blan-  
ches.

Mouches vertes.

Mosquites ou  
Cousins.

Mouches de  
sable.

(78) Labar, Afrique Occidentale, Vol. II. p. 176. & Vol. III. p. 306.

(79) Moore donne la figure de deux insectes fort étranges, mais sans y joindre leur description.

(80) Description de la Guinée par Barbot, p. 33 & 117.

(81) Moore, p. 221.

(82) Barbot, p. 133.

(83) Labar, Vol. II. p. 327.

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Fourmis de bois.  
Leurs édifices.

fâcheuses ; & lors même qu'on est guéri, il reste toujours une tache noirâtre à l'endroit de la morsure (84).

Les bois sont remplis de fourmis (85) d'une grosseur extraordinaire. Elles bâtissent leurs nids, ou leurs ruches, de terre grasse en forme pyramidale, les élevent à la hauteur de six ou sept pieds, & les rendent aussi fermes qu'un mur de plâtre. Ces animaux sont blancs. Ils ont le mouvement fort vif (86). Leur grosseur ordinaire est celle d'un grain d'avoine, & leur longueur à proportion. La plupart de leurs édifices ont quatorze ou quinze pieds de circonférence, avec une seule entrée, qui est à peu près au tiers de la hauteur. La route pour y monter est tortueuse. A quelque distance on les prend pour de petites cabanes de Nègres. Sur le Sénégal il se trouve de petites Fourmis rouges, d'une nature fort vénimeuse (87).

Abeilles.

Il n'y a point de Pays, sur-tout vers la Gambia, qui ne soit peuplé d'Abeilles. Aussi le commerce de la Cire est-il considérable parmi les (88) Nègres. Ils nomment *Komobassé* les Mouches qui produisent le miel. Ces petits animaux habitent le creux des arbres, & s'effrayent peu de l'approche des hommes. On en distingue une autre espèce, sous le nom de *Quebolik-bolli* ; mais leur miel est brun, & la cire blanche. Il y a des Frelons, qui fréquentent beaucoup les Villages (89) & qui ne produisent rien. On les nomme dans le Pays *Quoiu-bokessé*. Moore dit que les Mandingos, sur la Gambia, ont des ruches de paille, comme celles d'Angleterre ; qu'ils y mettent un fond de planche, & qu'ils les attachent aux branches des arbres. Lorsqu'ils veulent recueillir ce qu'elles contiennent, ils étouffent les Abeilles, ils prennent les gaulfres, les pressent pour en tirer le miel, dont ils font une sorte de vin, font bouillir la cire & la coulent, pour en faire des pains, qui pèsent ordinairement depuis vingt jusqu'à cent vingt livres. C'est le Pays de Cachao qui en produit la plus grande quantité (90).

Frelons.

Miel & ruches.

Jobson rapporte que de son tems les Nègres de la Gambia faisoient leurs ruches d'un tissu de roseaux, & les suspendoient à l'extrémité des branches d'arbres. Dans plusieurs cantons, elles étoient en si grand nombre, qu'on les prenoit, dit-il, pour le fruit de l'arbre. Le miel sauvage, qui se tire dans les bois, du creux des arbres, n'a rien d'inférieur à l'autre (91).

Grenouilles.

Les Grenouilles de la Gambia sont beaucoup plus grosses que celles d'Angleterre. Dans la saison des pluies, elles font, pendant la nuit, un bruit qui ressemble dans l'éloignement à celui d'une meute de chiens. On trouve dans les mêmes lieux des Scorpions fort gros, dont la blessure est mortelle si le remède est différé. En 1733 Moore vit, à Bruko, un Scorpion long de douze pouces (92).

Serpens de plusieurs especes.

Entre plusieurs especes de Serpens, il y en a dont la morsure est sans remède. Ce ne sont pas les plus gros qui sont les plus dangereux. Dans le Royaume de Kayor, ils vivent si familièrement parmi les Nègres, que sans nuire même aux enfans, ils viennent à la chasse des rats & des poulets jus-

(84) Moore, p. 141.

(85) Labat, *ubi sup.* p. 90.

(86) Le Maire, p. 77.

(87) Labat, Vol. III. p. 298.

(88) Barbot, p. 30.

(89) *Ibid.* p. 116.

(90) Moore, p. 44.

(91) Jobson, p. 133.

(92) Moore, *ubi sup.* p. 111 & 157.

que dans les rues. S'il arrive qu'un Nègre soit mordu, un peu de poudre à tirer, brûlée aussi-tôt sur la blessure, est un remède qui réussit toujours. On voit des Serpens de quinze ou vingt pieds de longueur, & d'un pied & demi de diamètre. Il y en a de si verts, qu'il est impossible (93) de les distinguer de l'herbe. Moore en tua un sur la Gambia, qui étoit (94) long de trois aunes. D'autres sont tout-à-fait noirs, & suivant le même Auteur, ils passent pour les plus vénimeux. Il en vit plusieurs de douze ou quinze pieds de long, & gros comme la jambe. On en trouve de marquetés. Les Nègres assurent qu'il y en a de rouges, dont la blessure est mortelle. La Nation des Sereres les mange, avec quelque précaution, sans doute, pour se garantir de leur venin. Les Aigles en font aussi (95) leur proie. Sur la Rivière de Kurbali, on voit des Serpens de trente pieds, qui (96) seroient capables, dit-on, d'avalier un Bœuf entier. Les Nègres de la Gambia parlent de quelques Serpens qui ont une crête sur la tête, & qui chantent comme le Cocq. D'autres ont deux têtes, qui sortent du même cou. Mais en faisant leur description, Moore confesse que c'est sur le témoignage d'autrui (97).

Les Chenilles du Pays sont aussi larges que la main, & d'une (98) figure extrêmement hideuse. On y voit deux sortes de Vers, également incommodes. Les premiers se nomment *Chiques*, & pénètrent ou s'engendrent dans les mains & dans la plante des pieds. S'ils y font (99) une fois leurs œufs, il devient impossible de les extirper. Les autres sont produits par le mauvais air, & se logent aussi dans la chair, en divers endroits du corps. Ils y acquièrent souvent jusqu'à cinq pieds de longueur. On ne s'en aperçoit qu'aux tumeurs douloureuses, qu'ils forment à la fin dans les parties qu'ils habitent. Il est fort difficile de les en tirer; & s'ils se rompent dans l'opération, le malade doit s'attendre à des tourmens fort vifs. On prétend qu'ils viennent des mauvaises eaux (1) que les Nègres boivent dans la saison des pluies.

(93) Afrique Occidentale. Vol. IV. p. 195.

(97) Moore, p. 140.

(94) Moore, *ubi sup.* p. 140.

(98) Barbot, p. 133.

(95) Labat, *ubi sup.*(99) *Ibid.* p. 32.(96) *Ibid.* Vol. V. p. 249.

(1) Moore, p. 130.

HISTOIRE  
NATURELLE.

Monstrueux Serpens.

Chenilles.  
Vers.

## C H A P I T R E X I X.

*Oiseaux & Volaille.*

L'AIR, quoique sujet à des chaleurs si excessives & troublé par tant de Révolutions, n'a pas moins d'Habitans en Afrique que la terre & les Rivières. Il n'y a point de Pays où les Oiseaux soient en plus grand nombre, ni dans une plus grande variété. On a déjà décrit les *Autruches*, le *Quar'ailes*, la *Spatule*, l'*Aigle*, le *Flamingo*, le *Monoceros*, à l'occasion des Cantons où chacune de ces espèces se trouve plus particulièrement. Il reste à parler de ceux qui sont communs à toutes les parties de cette division, & qu'on n'a fait que nommer sans aucune description.

Celui qui se présente le premier est le *Pélican*, oiseau assez commun sur

Pélican ou Grand  
gouier.

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Sa description.

les bords du Sénégal & de la Gambia. C'est l'*Onocrotalus* des Anciens. Les François du Sénégal lui ont donné le nom de *Grand-gosier*. Il a la forme, la grosseur & le (2) port d'une grosse Oye, avec les jambes aussi courtes. Sa tête est plate des deux côtés, & d'une grosseur proportionnée au bec, qui est (3) long d'un pied & demi, & large de deux pouces. La partie supérieure est un os d'une seule pièce. Celle d'en-bas consiste en deux os, qui sont réunis à l'extrémité par un gros cartilage. Ils composent comme deux mâchoires, renfermées dans la supérieure, qui est le centre de leur mouvement, & revêtues de petites dents fort aiguës, en forme de scie. De l'intervalle des deux os inférieurs, part un petit sac dont l'ouverture est dans le même endroit, & qui s'étend au long du cou, auquel il est lié, quoiqu'il en soit séparé, par divers petits ligaments qui le soutiennent. Il est composé d'une membrane épaisse, grasse, charnue & fort flexible. Il n'a point de plumes, mais il est couvert d'un poil doux, fin, aussi uni que le satin, & dont la couleur est un gris de perle avec des taches de plusieurs couleurs. Lorsque ce sac est vuide, à peine s'aperçoit-il : mais lorsque l'animal a mangé beaucoup de poisson, il s'enfle d'une manière surprenante, & l'on auroit peine à croire la quantité d'alimens (4) qu'il contient. La méthode du Pélican est de commencer d'abord par la pêche. Il remplit son sac du poisson qu'il a pris, & se retirant, il le mange à loisir. Quelques Voyageurs prétendent que ce sac bien étendu peut contenir jusqu'à deux (5) galons d'eau (6). Le Maire lui donne le nom de jabot, & raconte que le Pélican avale des poissons entiers, de la grosseur d'une carpe moyenne (7).

son monstrueux  
gosier.

Moore (8) vit à Jillefray un grand nombre de Pélicans. Ils se nourrissent de poisson ; ce qui leur fait chercher ordinairement le bord des Rivières (9).

Quatre sortes  
d'Aigles.

On distingue ici quatre sortes d'Aigles ; l'une qui se nomme *Quolanoja*, & qui résidant dans les bois, se perche au sommet des plus grands arbres. Elle se nourrit de Singes. La seconde espèce porte le nom de *Quolanoga-klow*, & fréquente les lieux marécageux, où elle se nourrit de poisson. Elle a les griffes fort crochues. La troisième, qui se nomme *Simbi*, fait sa proie des oiseaux. La quatrième, dont le nom est *Poy*, habite ordinairement les bords de la mer, & se nourrit de crabbes & d'autres coquillages (10).

Faucons.

On trouve de tous côtés des Faucons, aussi gros que nos *Gerfauts*, qui sont capables, suivant le récit des Nègres, de tuer un Daim, en s'attachant sur sa tête, & le battant de ses aîles jusqu'à ce que les forces lui manquent. On voit aussi une sorte d'Aigles bâtards, & plusieurs espèces de Milans & de Buzes. La peau d'une espèce particulière de Buze jette une odeur de musc, comme celle du Crocodile (11).

(2) Froger & Moore disent qu'il a la taille & la couleur d'une Oye ; le Maire, qu'il est deux fois aussi gros qu'un Cygne, avec un bec long d'une coudée.

(3) Voyez la Figure.

(4) C'est ce qui lui a fait donner par les François le nom de grand Gosier.

(5) Moore (p. 68) dit la même chose. Froger (p. 42) dit deux quarts. Jannequin (p. 168) dit un seau d'eau.

(6) Labat, Vol. II. p. 139.

(7) Le Maire, p. 71.

(8) Moore, p. 68.

(9) Barbot, p. 116.

(10) Jobson, p. 157.

(11) Le Maire dit qu'on voit des Autruches d'une grosseur surprenante ; que celles qui volent font un mets délicieux ; qu'elles sont de la grosseur d'un Cygne, avec des plumes noires & grises, p. 72.

Vers le Sénégal, on trouve un Oiseau nommé l'*Autruche* volante, quoiqu'il ait fort peu de ressemblance avec l'animal qu'on a déjà décrit sous ce nom. Il est de la taille d'un Cocq-d'inde (12), ses jambes & son cou ressemblent à ceux du même animal. Sa tête est grosse & ronde, son bec court, épais, fort. Il est couvert de plumes brunes & blanches. Ses ailes sont larges & fermes. Il a quelque peine à prendre l'essor; mais lorsqu'une fois il s'élève, il vole fort haut & fort long-tems. Ses cuisses sont revêtues de plumes, qui paroissent colées sur la peau. Ses pieds sont d'une grandeur extraordinaire, divisés en trois serres, avec un éperon, armées de griffes fort aiguës. On ne peut le mettre au rang des Oiseaux de proie, car il ne se nourrit que de fruits. Sa flèche est blanche, excepté celle des jambes, qui est tout-à-fait noire. Il passe pour un oiseau très tendre & d'un goût délicat.

Près de Buckfar, sur le Sénégal, on voit un oiseau qui se nomme *Comb-bird* ou le *Peigné*. Il est de la grandeur d'un Cocq-d'inde; son plumage est gris, rayé de noir & de blanc. Il a de fort grandes ailes, dont il fait peu d'usage, parce que leur force apparemment ne répond point à leur poids. Il marche aussi gravement que les Espagnols, en levant pompeusement sa tête, qui est couverte, au lieu de plumes, d'une sorte de poil doux, de la longueur de quatre ou cinq doigts. Cette chevelure descend des deux côtés. La pointe en est frisée, ce qui a fait donner le nom de Peigné à l'animal. Mais sa plus grande beauté est dans sa queue, qui ressemble à celle d'un Cocq-d'inde. Lorsqu'il fait la roue, la partie supérieure est d'un noir de jais fort brillant, & le bas aussi blanc que l'ivoire. On en fait des éventails naturels (13).

Les Oyes sauvages sont ici d'une couleur fort différente de celles de l'Europe. Elles ont les ailes armées d'une substance dure, épineuse & pointue, qui a deux pouces & demi de longueur. Le Maire dit que les Oyes sauvages du Pays sont très-brunes, mais que la Sarcelle est d'un goût qui surpasse celui de tous les autres oiseaux. Il ajoute que les Oyes grises du Sénégal sont les meilleures (14).

Les Perdrix se perchent sur les arbres, aussi-bien que les Pintades, qui sont suivant le même Auteur, une espèce de Perdrix.

On trouve ici deux sortes de Perroquets; les uns petits & tout-à-fait verts; les autres beaucoup plus gros, avec la tête grise, le ventre jaune, les ailes vertes, & le dos mêlé de gris & de jaune. Ceux-ci n'apprennent jamais à parler; mais les petits ont l'organe clair & agréable, & prononcent distinctement tout ce qu'on prend la peine de leur répéter (15).

On trouve au long de la Rivière le Héron nain, que les François nomment l'*Aigrette*. Il ressemble aux Hérons communs, à l'exception du bec & des jambes, qui sont tout-à-fait noirs; & du plumage, qui est blanc sans mélange. Il a sur les ailes & sur le dos une sorte de plumes fines, longues de douze ou quinze pouces (16) qui s'appelle Aigrette en François. Elles sont fort estimées des Turcs & des Persans, qui s'en servent pour orner leurs Turbans (17).

HISTOIRE  
NATURELLE.

Autruche volante.

Le Combbird  
ou le Peigné.

Oyes sauvages.

Perdrix & Pintades.

Perroquets.

Le Héron nain.

(12) Labar, Vol. III, p. 102.

(13) Labar, Vol. III, p. 93.

(14) Le Maire, p. 72.

(15) Barbot, p. 29.

(16) Voyez la Figure.

(17) Jannequin dit que l'Aigrette fait son nid près des Lacs & dans les Marais, p. 168.

HISTOIRE  
NATURELLE.  
La Nonette.

Cormorans &  
Vautours.

L'Écouffe.

Paon d'Afrique,  
ou Demoiselle de  
Numidie.

Sa description.

L'Oiseau que Jannequin appelle la *Nonette* est blanc & noir. Il a la tête revêtue d'une touffe de plumes qui a l'apparence d'un voile. Sa taille est celle d'un Aigle. Il se nourrit de poisson. Il fréquente les bois, & s'appriivoise difficilement (18).

Le Maire observe que les Cormorans & les Vautours sont ici semblables à ceux de l'Europe. Entre les derniers il s'en trouve d'aussi gros que des Aigles. Ils dévorent les enfans, lorsqu'ils peuvent les surprendre à l'écart. Le même Auteur vit plusieurs Oiseaux d'un plumage si variable, qu'il ne put les décrire exactement. Le Rossignol n'a point ici un chant si agréable qu'en Europe (19).

Près du Désert, au long du Sénégal, on trouve un Oiseau de proie, de l'espece du Milan, auquel les François ont donné le nom (20) d'*Écouffe*. Labat prétend que c'est une espece d'Aigle bâtard, de la forme & de la hauteur d'un cocq ordinaire. Sa couleur est brune, avec quelques plumes noires aux aîles & à la queue. Il a le vol rapide, les serres grosses & fortes, le bec courbé, l'œil hagard, & le cri fort aigu. Sa proie ordinaire est le Serpent, les Rats & les Oiseaux; mais tout convient à sa faim dévorante. Il n'est point épouvanté des armes à feu. La chair, cuite, ou crue, le tente si vivement, qu'il enleve leurs morceaux aux Matelots dans le tems qu'ils les portent à leur bouche.

Le Paon d'Afrique ou de Guinée, que d'autres appellent l'*Oiseau Impérial*, ou la *Demoiselle de Numidie*, est de la taille (21) du Cocq-d'inde. Son plumage, au dos & sur le ventre, est d'un violet (22) foncé, & variable comme le Tabis. Suivant les différentes réflexions de la lumière, il paroît quelquefois d'un noir luisant, quelquefois d'un violet clair ou pourpre, & comme doré. Froger dit (23) que les plumes de sa queue sont d'un violet ordinaire, & que sur la tête il a deux touffes, l'une, sur le devant, d'un beau noir, l'autre couleur d'aurore ou de flamme. Ses jambes & son bec sont assez longs, (24) & sa marche fort grave. Il aime la solitude, & fait une guerre mortelle à la volaille. Sa chair est nourrissante (25) & de bon goût. Cet Oiseau, suivant la description que l'Académie Royale des Sciences de Paris en a donnée sous le nom de Demoiselle de Numidie, est remarquable par sa démarche & ses mouvemens, qui paroissent imités de ceux des femmes, & par la beauté de son plumage. Ses oreilles sont ornées de plumes blanches, longues de trois pouces & demi, & composées de longues fibres, comme celles que le jeune Héron a sur le dos près des aîles. Tout le reste de son plumage est de couleur de plomb, à la réserve de quelques plumes de la tête, du cou & des aîles, qui sont d'un brun foncé. Il se trouve des Demoiselles de Numidie (26) qui ont sur la tête quelques plumes en forme de crête, de la longueur d'un pouce & demi. Les côtés & le der-

(18) Jannequin, Voyage de Lybie, p. 70.

(19) Jannequin, *ubi sup.*

(20) Le Maire, p. 72. On a vû dans les Relations du sieur Brue, l'audace & la voracité de cet animal.

(21) Labat, Vol. III. p. 141.

(22) Froger dit *noir*, p. 251.

(23) Voyez la Figure.

(24) Froger, p. 43.

(25) Froger, *ibid.*

(26) Il faut remarquer, une fois pour toutes, que ce sont les premiers Voyageurs qui ont donné des noms à la plupart des animaux d'Afrique.

rière de la tête sont garnies de plumes noires, plus courtes que les autres. Du coin de l'œil il leur part une raye de plumes blanches qui va former les oreilles. Le devant du cou est orné de plumes noires & fibreuses, beaucoup plus belles & plus douces que celles du Héron, & qui tombent gracieusement sur l'estomach. La longueur de cet animal depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle des pieds, est de trois pieds & demi. Le bec a deux pouces de long. Il est droit & pointu. Le cou n'a pas moins de quatorze pouces, & depuis l'os de la cuisse jusqu'à l'extrémité des pattes, il y en a dix. Les yeux sont grands, & couverts de paupières noires. L'intérieur de la paupière est fort blanc, mais rayé de plusieurs vaisseaux fanguins. Le devant des jambes est revêtu de grandes écailles, longues de cinq lignes & larges de quatre. Le derrière est garni d'écailles exagones. La plante des pieds est grainée comme le chagrin; les ferres noires, & médiocrement crochues: celle du milieu a quatre phalanges; la plus petite en a cinq; la moyenne trois, & celle de derrière une seule.

On a vu plusieurs de ces Oiseaux dans le Parc de Versailles, où tout le monde admire, leur figure, leur contenance & leurs mouvemens. On prétendoit trouver dans leurs sauts beaucoup de ressemblance avec la danse Bohémienne, qu'ils paroissent imiter. Il semble qu'ils s'applaudissent d'être regardés, & que le nombre des spectateurs anime leurs chants & leurs danses (27).

On en a vu dans  
le Parc de Ver-  
sailles.

Sur les bords du Sénégal on voit une autre sorte d'Oiseau, que son chant a fait nommer la Trompette. Il est noir, de la grosseur d'un Cocq-d'inde, & presque de la même forme. Ce qu'il a de particulier est un double bec dont l'un se trouve placé sur l'autre: celui d'en-haut lui sert à former des sons qui ressemblent beaucoup à ceux de la trompette (28). Froger, qui le décrit comme un animal inconnu, dit qu'avec la grosseur d'un Cocq-d'inde il a le plumage noir (29), & les jambes courtes & épaisses. Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même dont on a déjà parlé sous le nom de *Mono-ceros* (30).

La Trompette.

Le même Voyageur donne la description d'un autre Oiseau, qui se trouve aussi sur le Sénégal. Il est un peu plus petit que le précédent. Son plumage est blanc, son bec long & jaune, sa queue & le bout de ses ailes couleur de flamme, ses pieds longs & fort minces (31).

Autre Oiseau.

Dans l'Isle Biféscha, près de l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre d'Oiseaux que les François appellent *Suce-Bœufs*, de la grosseur d'un Merle, noir comme lui, avec un bec dur & pointu. Il s'attache sur le dos des Bestiaux, dans des endroits où leur queue ne peut le toucher; & de son bec il leur perce la peau pour sucer leur sang. Si les Bergers & les Pastres ne veillent pas soigneusement à le chasser, il est capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux (32).

Suce-Bœufs.

Nous avons déjà décrit l'Oiseau qui porte le nom de *Quatr'ailes*, & qui le tire moins du nombre de ses ailes, puisqu'il n'en a que deux, que de la

Quatr'ailes.

(27) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

(28) Labat, Vol. III. p. 156.

(29) Froger, p. 44.

(30) Voyez ci-dessus, Chap. II.

(31) Froger, p. 47.

(32) Labat, *ubi sup.* p. 112.

HISTOIRE  
NATURELLE.

disposition de ses plumes. Mais Jobson en vit un qui a réellement quatre ailes distinctes & séparées. Cet Oiseau ne paroît jamais plus d'une heure avant la nuit. Ses deux premières ailes sont les plus grandes. Les deux autres en sont à quelque distance; de sorte que le corps se trouve placé entre les deux paires.

Moore parle du même animal. On ne le voit, dit-il, que vers le commencement de la nuit. Il a réellement quatre ailes, & sa grosseur est celle d'un Pigeon. Mais Moore ajoute que malgré le nom d'Oiseau qu'on lui donne, il doute s'il n'est pas de l'espèce des Chauve-souris. Il ne put le voir d'assez près pour s'en assurer parfaitement (33).

Oiseau rare.

Brue remarqua, dans le même Pays, un Oiseau d'une espèce extraordinaire. Il est plus gros que le Merle. Son plumage est d'un bleu céleste fort luisant; sa queue grosse, & longue d'environ quinze pouces. Il la déploie quelquefois comme le Paon. Un poids si peu proportionné à sa grosseur rend son vol lent & difficile. Il a la tête bien faite & les yeux fort vifs. Son bec est entouré d'un cercle jaune. Cet Oiseau est fort rare (34).

Oiseau à gros bec.

Près de la Rivière de Pasquet, au Sud de la Gambia, on voit une sorte d'Oiseau à gros bec, qui ressemble beaucoup au Merle. Sa chair est fort bonne. Son cri est remarquable, par la répétition qu'il fait de la syllabe *ha, ha*, avec une articulation si nette & si distincte, qu'on prendroit sa voix pour celle d'un homme (35).

Variété de petits Oiseaux.

Les bords du Sénégal sont peuplés d'un grand nombre d'autres Oiseaux, les uns bleus, d'autres rouges, noirs, & des couleurs les plus vives. Ils sont naturellement fort privés. On en a vu plusieurs à Paris, dans les années 1723 & 1726. Par la tête & le cou ils ressemblent à la Linotte. Leurs couleurs ont l'apparence d'un vernis. Leur chant est doux, & proportionné à leur taille, qui est fort petite (36).

Les Kurbalos.

On en distingue un, qui se nomme *Kurbalos* ou *Pêcheur*, parce qu'il (37) se nourrit de poisson. Il est de la taille du Moineau, & son plumage (38) est fort varié. Il a le bec aussi long que le corps entier, fort, & pointu, armé au dedans de petites dents qui ont la forme d'une scie. Il se balance dans l'air & sur la surface de l'eau, avec un mouvement si vif & si animé que les yeux en sont éblouis. Les deux bords de la Rivière en sont remplis, sur-tout vers l'Isle du Morfil, où il s'en trouve des millions. Leurs nids sont en si grand nombre sur les arbres (39), que les Nègres leur donnent le nom de Villages. Il y a quelque chose de fort curieux dans la mécanique de ces nids. Leur figure est oblongue, comme celle d'une poire. Leur couleur est grise. Ils sont composés d'une terre dure, mêlée de plumes, de mousses & de paille, si bien entrelassées que la pluie n'y trouve aucun passage. Ils sont si forts, qu'étant agités par le moindre vent, ils s'entre-heurtent sans se briser; car ils sont suspendus (40) par un long fil à l'extrémité (41) des branches qui donnent

Mécanique de leurs nids.

(33) Moore p. 117. Son doute ne tombe nullement sur les quatre ailes dont il parle au contraire avec admiration & comme témoin oculaire, mais seulement dans le vol.

(34) Labat, Vol. II. p. 54.

(35) Labat, Vol. V. p. 41.

(36) *Ibid.* Vol. III. p. 177.

(37) Voyez la Figure.

(38) Moore, p. 250.

(39) Barbot compte mille nids sur un seul arbre, p. 132. Atkins en compte cinq cens sur un arbre à Sierra-Léona.

(40) Barbot dit de ronces.

(41) Un pied & demi suivant le Maire, p. 72.

sur la Riviere. A quelque distance, il n'y a personne qui ne les prît (42) pour le fruit de l'arbre. Ils n'ont qu'une petite (43) ouverture, qui est toujours tournée à l'Est, & dont la disposition ne laisse point de passage à la pluie. Les Kurbalos font en sûreté dans ces nids contre les surprises des Singes, leurs ennemis, qui n'osent se risquer sur des branches si foibles & si mobiles (44).

Jobson, parlant du même Oiseau, dit qu'il fait ordinairement son nid sur un arbre dont les feuilles sont picquantes, & qui croît en abondance sur les bords de la Gambra. L'art de cet animal consiste, dit-il, à se placer vers l'extrémité des branches, & à se faire, pour entrée, un petit canal qui ressemble au cou d'une bouteille. Les Singes veillent à l'autre bout des branches, & lorsque la nichée commence à croître, ils ont la malice de secouer la branche & de faire tomber quelques petits. Les Kurbalos se font aussi des nids contre la rive, aux endroits les plus escarpés, & leur donnent jusqu'à trois ou quatre pieds de profondeur (45).

Le Maire dit que ces petits animaux font leur nid sur les Palmiers, avec une architecture admirable, qui les met à couvert des Serpens & des autres animaux qui montent quelquefois au long du tronc. Ils bâtissent, dit-il, à l'extrémité des branches, auxquelles leurs édifices sont suspendus par un lien de paille, d'un pied & demi de longueur, avec un petit trou vers le sommet, pour leur servir d'entrée. Les Cormorans & les Vautours, suivant le même Ecrivain, ressemblent ici à ceux de l'Europe; il s'en trouve d'aussi gros que l'Aigle (46).

Il y a sur la Gambra une sorte de Chouettes, que les Nègres croient sorcières, & pour lesquelles ils ont tant d'aversion, que s'il en paroît une dans le Village tous les Habitans prennent l'alarme & lui donnent la chasse (47).

Les Perdrix sont d'une couleur obscure, qui les rend beaucoup moins belles que celles d'Angleterre. Elles aiment à se rassembler autour des (48) Villages. Moore leur donne des (49) éperons comme aux cocqs. Stibbs rapporte qu'au dessus de Barrakonda on trouve quantité de Perdrix de roc, qui portent ce nom, parce qu'elles choisissent les rochers & les précipices pour leur retraite ordinaire. Elles sont, comme on l'a dit, mêlées d'un brun obscur, avec une tache couleur de tabac, de la grandeur d'un écu, au milieu de la poitrine. Elles ont les jambes & le bec rouge; un cercle autour des yeux, comme certains Pigeons d'Europe, la forme de nos Perdrix, mais moins de grosseur, & beaucoup de vitesse dans leur course. En courant, elles retroussent la queue comme les Poules (50).

On voit, dans tous les cantons du Pays, un grand nombre de Pintades ou de Poules de Guinée. Elles sont naturellement sauvages, mais on en apprivoise aisément, & l'on en fait souvent passer en Europe. Elles ont à peu près la forme des Perdrix; mais elles sont plus grosses (51). Leur plumage est d'un

HISTOIRE  
NATURELLE.

Divers témoignages sur ces Oiseaux.

Fresques ou Chouettes de la Gambra.

Perdrix & leur couleur.

Pintades en grand nombre, belles & fatou-ches.

(42) La figure de ces nids répond mal à cette description, ce qui marque la négligence de Barbot.

(43) Comme un ballon, dit le Maire, suspendu par un fil, p. 72.

(44) Labat, Vol. III. p. 165. & 188.

(45) Jobson, *ubi sup.* p. 149.

(46) Le Maire, p. 78.

(47) Moore, p. 108.

(48) Jobson, p. 148.

(49) Moore, p. 108.

(50) Journal de Stibbs, p. 237.

(51) Voyez la Figure.

HISTOIRE  
NATURELLE.

centré obscur, marqué régulièrement (52) de taches blanches. Le mâle a sur la tête une touffe en forme de crête, de la couleur d'une écaille sèche de noix, & les oreilles rouges. La femelle n'a aucun de ces ornemens. Les Pintades sont des animaux fort hardis. On en voit peu qui ayent la queue longue, excepté lorsqu'elles volent beaucoup. Leur bec est dur & épais, leurs griffes longues & pointues. Elles se nourrissent de vers & de sauterelles. Leur chair est blanche & de bon goût. Il s'en trouve qui l'ont noire. On les rencontre en troupeaux de deux ou trois cens, & les Nègres n'employent pour cette chasse que des Chiens & des bâtons. Celles qu'on prend jeunes deviennent aussi privées que la volaille domestique (53).

Jobson & Moore relevent beaucoup l'abondance des Pintades au long de la Gambra. Le premier leur donne la grosseur du Faisan, loue leur beauté, & sur-tout cette multitude de taches régulières qu'on prendroit pour autant d'yeux. Elles se rassemblent, dit-il, en troupeaux nombreux, & se nourrissent du grain qu'elles pillent dans les champs. Leur chair est une excellente (54) nourriture. Moore dit qu'elles sont de couleur brune & marquetées de taches blanches, avec d'autres taches bleues & rouges autour de la tête. Il dit qu'elles sont aussi farouches en Afrique que les Faisans en Angleterre.

Peu d'oiseaux  
privés en Afri-  
que.

Le même Ecrivain nous apprend que les seuls Oiseaux privés de l'Afrique sont ceux qui s'élevont dans les cours, comme nos Cocqs & nos Poules, mais que le nombre en est fort grand. On n'y voit point de Canards & d'Oyes privés (55).

Chauve-souris.

Les Chauve-souris ne sont pas moins grosses ici que des Pigeons. Leurs ailes sont fort longues, avec deux ou trois angles pointues, qui leur servent comme de crochets pour s'attacher aux arbres, d'où elles se laissent pendre la tête en bas. Elles ont la peau brune, & couverte d'un duvet. Les Nègres les écorchent pour les manger. De tous les animaux qui volent, c'est le seul à qui la nature ait donné du lait (56) pour nourrir ses petits. Les Nègres le nomment *Tonga*. On en voit une quantité prodigieuse aux environs du Cap de Monte (57).

Wake, ou Al-  
gaviak.

Jobson parle du *Wake*, Oiseau qu'on nomme ainsi parce qu'il exprime ce bruit en volant. Il aime les champs semés de riz, mais c'est pour y causer beaucoup de ravage. Il est gros & d'un fort beau plumage. On admire sur-tout la forme de sa tête, & la belle touffe qui lui sert de couronne. En Angleterre, elle fait (58) quelquefois la parure des plus grands Seigneurs. Cet Oiseau paroît être le même dont on trouve la description dans Barbot, sous le titre d'*Alcaviak*, car Wake n'est apparemment qu'une contraction de ce mot. Il est de la taille du Paon. Il a la tête couronnée d'une belle touffe de petites plumes, & marquetée de taches blanches. Son plumage a la douceur du velours! (59).

Faucon qui se  
nourrit de pois-  
son.

Entre Rufisco & Byurt, près du Lac d'*Eutan*, on trouve une espèce de

(52) Le Maire dit marqueté de gris & de noir, avec des rayes rouges, & les croit de l'espèce des Perdrix, p. 73.

(53) C'est un sorte de petits Faisans, qui s'appriivoisent sans peine, & qui aiment les buissons. Labat, Vol. II. p. 326.

(54) Labat, Vol. II. p. 326. & V. III. p. 139.

(55) Jobson, p. 147.

(56) Moore, p. 180.

(57) Labat, Vol. V. p. 29.

(58) Jobson, p. 147.

(59) Barbot, p. 29.

Faucon, qui se nourrit de poisson. Il a le plumage brun, avec quelques plumes blanches à l'extrémité des ailes & sur la poitrine. Son bec est grand, crochu, & dentelé comme une scie; ses jambes courtes, mais armées de ferres fortes & pointues. Il a le vol ferme. On le voit suspendu long-tems sur l'eau, se balançant avec grace, pour choisir sa proie, qu'il va dévorer sur le rivage (60).

Les Cailles de la Gambra sont aussi grosses que nos Beccasses. Elles y sont en grand nombre. Jobson suppose qu'elles sont de l'espece de celles qui tombent dans les déserts, pour la nourriture des Israélites.

On voit jusqu'à la porte des cabanes quantité de Pigeons sauvages, qui viennent se nourrir des restes de grain qu'ils y trouvent; mais les Nègres n'ont point encore pensé à les apprivoiser, en leur formant des colombiers ou d'autres retraites.

Le plus grand Oiseau de ces contrées d'Afrique, si l'on en croit le même Auteur, se nomme le *Stalker* ou la Cigogne d'Afrique (61). Mais il ne tire cet avantage que de son cou & de ses jambes, qui le rendent plus grand qu'un homme. Son corps a la grosseur d'un Agneau. La chair en est fort sèche, quoique les Habitans la croient nourrissante & l'estiment beaucoup.

D'une infinité de petits Oiseaux, dont la couleur est charmante & le chant délicieux, le plus extraordinaire est celui qui n'a pour jambes (62), comme l'Oiseau d'Arabie, que deux filets par lesquels il s'attache aux arbres, la tête pendante & le corps sans mouvement. Sa couleur est si pâle & si semblable à la feuille morte, qu'il est fort difficile à distinguer dans ce repos.

On ne voit point de Perroquets sur la Riviere de Gambra, ou du moins la seule espece qui s'y trouve en est une à queue rouge, qui n'apprend presque jamais à parler. Mais on y est bien dédommagé par l'abondance des *Parakitos* (63), Oiseau d'une rare beauté.

(60) Cette description ressemble à la figure qu'en a donnée Moore, p. 228. Voyez la Planche.

(61) Labat, Vol. IV. p. 155.

(62) En cela, il ressemble au *Manucodiota*, ou l'Oiseau du Paradis.

(63) Jobson, p. 146. & 150. On doit regretter qu'il n'en ait pas donné la description.

HISTOIRE  
NATURELLE.

Cailles fort grosses.

Pigeons sauvages.

Oiseau sans jambes.

Parakitos.

## CHAPITRE XX.

### *Poissons & Monstres marins.*

L'ANIMAL que les François nomment *Marfouin* & les Anglois *Porpoises*, les Portugais l'appellent *Tannos*, & les Nègres se sont accoutumés à lui donner le même nom. On en distingue deux sortes; l'une qui a le museau pointu; ce qui lui fait donner aussi le nom de *Cochons de Mer*; l'autre au (64) contraire, avec la face plate comme les *Lamies*. Aussi les Hollandois leur ont-ils donné ce nom. On les appelle aussi *Moines de Mer*, parce qu'ils sont revêtus d'une espece de *coules*. Leur graisse ressemble au lard du Cochon.

Marfouin de deux sortes.

(64) Voyez les Figures.

HISTOIRE  
NATURELLE.

Leurs intestins ont la même ressemblance avec ceux de cet animal. Ils nagent en troupes, & jettent aussi le même cri. On regarde leur rencontre comme un signe de mauvais tems (65).

Le Maire donne au Marsouin d'Afrique la grosseur du Schark ou du Requin, & vante la bonté de sa chair. On en fait du lard, mais d'assez mauvais goût. Avec les mêmes entrailles & les mêmes côtes que le Porc, il leur attribue deux estomacs; l'un à l'extrémité de l'œsophage; l'autre contre les côtes, & presque aussi grand que le premier. L'un communique à l'autre par un petit passage, de la grandeur d'un taiau de plume. Ils sont remplis de petites cellules, comme les gauffres des Abeilles. L'Auteur se souvient, dit-il, que le *duodenum* prend sa naissance du dernier; mais dans l'état où les Matelots avoient mis le Marsouin, sur lequel il fit ses observations, il lui fut impossible de les porter plus loin (66).

Baleines.

Les Baleines sont d'une grandeur prodigieuse dans toutes leurs dimensions. Elles paroissent quelquefois plus grosses qu'un Bâtiment de vingt-six tonneaux. Cependant on n'a point d'exemple qu'elles aient jamais renversé un Vaisseau, ni même une Barque ou une Chaloupe. Mais suivant l'Auteur, on en est moins redevable à leur bonté qu'à la délicatesse de leur peau, qui ne peut toucher à quelque chose de dur sans en être blessée. Pour les Nacelles des Pêcheurs, on n'y est point avec la même sûreté.

Le Souffleur.

Le Souffleur a beaucoup de ressemblance avec la Baleine, mais il est beaucoup plus petit. S'il lance de l'eau comme la Baleine, c'est par un seul passage, qui est au-dessus du mureau; au lieu que la Baleine en a deux (67).

Lamies.

Les Lamies nagent sur les basses comme le Marsouin, mais beaucoup plus légèrement. Elles sont assez grosses, sans être comparables aux Baleines, & elles n'ont pas de passage pour lancer de l'eau (68).

Scharks ou Requins.

Les Scharks, que les Portugais appellent *Tuberones*, & les François *Requins*, paroissent ordinairement dans les tems calmes. Ils nagent lentement, à l'aide d'une haute nageoire qu'ils ont sur la tête. Leur gueule s'étend jusqu'au milieu du cou; de sorte que pour avaler, ils sont forcés de se tourner avec beaucoup de peine. Ils ont la tête plate & unie. Leur principale force consiste dans leur queue, avec laquelle ils frappent violemment; & dans leurs scies tranchantes, car on ne peut donner d'autre nom à leurs dents, qui coupent la jambe ou le bras d'un homme aussi nettement que la meilleure hache.

Leur voracité.

Ces terribles animaux sont toujours affamés. Ils avallent tout ce qui se présente, de sorte qu'on leur a trouvé souvent des crochets & d'autres instrumens de fer dans les entrailles. Leur chair est coriace & de mauvais goût (69).

Grandeur du Requin.

Le Maire donne au Requin la forme du Chien marin; mais il le croit trois fois plus long. La femelle est vivipare. Sa matrice ressemble à celle de la chienne, & ses autres parties à celle des poissons. On regarde le Requin comme le plus vorace de tous les animaux de mer. Labat paroît persuadé que c'est un véritable Chien de mer, qui ne diffère de ceux des Mers de l'Europe que (70) par la grandeur. On en a vu sur les Côtes d'Afrique, où il est fort

(65) Arthus, *ubi sup.* p. 75.

(66) Le Maire, p. 75.

(67) Arthus, *ubi sup.*

(68) *Ibid.*

(69) Le Maire, p. 74.

(70) Le Maire dit qu'il a communément depuis quatre jusqu'à huit pieds de long.

commun

commun & même dans les Rivieres, de la longueur de vingt-cinq pieds, & de quatre (71) pieds de diamètre, couverts d'une peau forte & rude, quoique d'une médiocre épaisseur. Le Requin a la tête longue, les yeux grands, ronds, fort ouverts & d'un rouge enflammé; la gueule large, armée de trois rangées de dents à chaque machoire; les unes triangulaires, d'autres plattes & d'autres pointues. Elles sont toutes si ferrées & si fermes que rien ne peut leur résister. Heureusement cette affreuse gueule est presqu'éloignée d'un pied de l'extrémité du muzeau; de sorte que le monstre pousse d'abord la proie devant lui avant que de la mordre. Quelques Auteurs ont cru (72) qu'il se tourne sur le dos pour dévorer: mais dans cette position il lui seroit aussi difficile d'avalier, que, lorsqu'il nage sur le ventre. Sa méthode la plus sûre est de se tourner sur le côté. Ses nagoires sont fort grandes. Il en a deux de chaque côté; une sur le dos, une plus petite près de la queue, & deux médiocres au-dessous du ventre. Sa queue est large & forte. Il poursuit sa proie avec tant d'avidité, qu'il s'élançe quelquefois sur le sable. Sans la difficulté qu'il a pour avaler, il dépeupleroit bien-tôt l'Océan. Avec quelque legereté qu'il se tourne, il donne le tems aux autres poissons de s'échapper. Les Nègres prennent ce moment pour le frapper. Ils plongent sous lui, dit Arthus (73), & lui ouvrent le ventre. Il est d'ailleurs assez facile à tromper, parce que sa voracité lui fait saisir toutes sortes d'amorces. On le prend ordinairement avec un crochet attaché au bout d'une chaîne, auquel on lie une piece de lard ou d'autre viande. Sa chair est coriassée, maigre, gluante, & de mauvais goût. La seule partie supportable est le ventre, qu'on fait mariner l'espace de vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle, avec quelques petits (74) dans le ventre, on se hâte de les en tirer; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche, pendant un jour ou deux, on trouve leur chair fort bonne. La cervelle du Requin, rôtie au feu, devient aussi dure qu'une pierre. Les Anglois prétendent que (75) rapée dans du vin blanc, elle soulage beaucoup les femmes en travail.

Il est fort dangereux de se baigner dans les Rivieres qui produisent des Requins. En 1731, une petite Esclave de Jamesfort, sur la Gambia, fut emportée tandis qu'elle étoit à se laver les pieds (76). Une Barque de Weymouth remontant la même Riviere en 1731, il y eut un Requin assez affamé pour s'en approcher, malgré le bruit qui s'y faisoit, & pour se saisir d'une rame qu'il brisa d'un seul coup de dents.

Sur la Côte de Juïda, où la mer est toujours fort grosse, un Canot fut renversé en allant au rivage avec quelques marchandises. Un des Matelots fut saisi par un Requin, & la violence des flots les jeta tous deux sur le sable. Mais le monstre, sans lâcher un moment sa proie, attendit le retour de la vague, & regagna la mer avec le Matelot qu'il emporta (77).

Bosman assure que c'est une erreur grossiere de confondre les Requins avec

(71) Le Maire dit, long de quatre à huit pieds.

(72) Arthus, Bosman & d'autres Voyageurs assurent la même chose.

(73) Arthus dit qu'il en prit trois, en une heure, qui avoient huit à dix pieds de longueur,

& qu'on en tira dix galons d'huile, p. 45.

(74) On a déjà remarqué qu'elle est vivipare.

(75) Labat, Vol. II. p. 348.

(76) Moore, p. 78.

(77) Arthus, *ubi sup.* p. 46.

HISTOIRE  
NATURELLE.

les Chiens de mer , & prétend au contraire qu'ils n'ont pas la moindre ressemblance. Le Requin est fort long & fort épais. Il a quelquefois vingt & trente pieds de long. Sa tête est large , platte , avec un museau fort pointu. Le reste du corps est d'une laideur extraordinaire. C'est de tous les poissons celui que les Nègres aiment le mieux , & qu'ils mangent le plus souvent. Sur la Côte d'or ils en prennent tous les jours parmi les basses. Les Européens n'en mangent jamais , parce qu'ils trouvent sa chair trop dure ; mais les Nègres savent remédier à ce défaut en la gardant huit ou dix jours , c'est-à-dire , jusqu'à ce quelle soit puante de corruption ; après quoi ils la regardent comme un mets fort délicat. Aussi s'en fait-il un commerce considérable dans le Pays.

Témoignage  
oculaire de Bos-  
man.

Si quelqu'un , continue Bosman , a le malheur de tomber dans la mer , il faut désespérer de le revoir , à moins qu'il ne se trouve alors aucun Requin aux environs du Vaisseau ; ce qui est extrêmement rare. Lorsqu'il mouroit un Esclave & qu'on le jettoit dans la mer , Bosman voyoit avec horreur quatre ou cinq de ces affreux animaux qui se lançoient vers le fond pour saisir le corps , ou qui le prenant dans sa chute le déchiroient en un instant. Chaque morsure séparoit un bras ou une jambe du tronc ; & tout étoit dévoré , dit-il , en moins de tems qu'il n'en faut pour compter vingt. Si quelque Requin arrivoit trop tard pour avoir part à la proie , il paroissoit prêt à dévorer les autres ; car ils s'attaquent entr'eux avec une violence incroyable ; on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau , & se porter des coups si terribles qu'ils font trembler la mer. Lorsqu'un Requin est pris & tiré à bord , il n'y a point de Matelot assez hardi pour s'en approcher. Outre ses morsures , qui enlèvent toujours quelque partie du corps , les coups de sa queue sont si redoutables , qu'ils brisent la jambe , le bras & tout autre membre , à ceux qui ne se hâtent pas de les éviter.

Les Requins sont  
moins voraces  
sur certaines cô-  
tes. Quelle en est  
la raison.

Le même Auteur ajoûte que sur toute la Côte d'or les Requins sont moins avides de chair humaine que dans d'autres lieux. La raison qu'il en apporte est qu'ils y trouvent une extrême abondance de petits poissons , dont ils peuvent continuellement se rassasier ; au lieu que vers *Ardra* , *Juida* , *Benin* , &c. , souffrant fort souvent la faim , ils cherchent à dévorer les hommes. On les a vûs suivre un Vaisseau pendant plus de trois semaines & d'un mois , pour attendre les immondices & les cadavres des Esclaves morts qu'on jette à la mer. Malgré cet excès de voracité , que tout le monde s'accorde à leur attribuer , plusieurs personnes assurèrent Bosman , qu'au Cap-Verd , où ces animaux sont assez affamés , le Patron d'un Vaisseau Hollandois étant en danger de périr faute de sçavoir nager , un Requin le prit doucement par la jambe & le conduisit au rivage. A la vérité l'Auteur déclare qu'il trouva ce récit sans vrai semblance (78).

Fait peu vrai-  
semblable.

Cortège du Re-  
quin.

Arthus & d'autres Voyageurs observent que le Requin est ordinairement environné d'une multitude de petits poissons nommés *Quequadores* (79) , qui ont la gueule & la tête platte. Ils s'attachent au corps du monstre ; & lorsqu'il s'est saisi de quelque proie , ils se rassemblent autour de lui pour en manger leur part , sans qu'il fasse aucun mouvement pour les chasser (80). De ce nombre

(78) Bosman , Description de la Guinée ,  
p. 281.

(79) Voyez la Figure.

(80) Arthus , *ubi sup.* p. 76.

est le *Suceur*, petit poisson de la grosseur d'une Sole, qui s'attache par la gueule aux Vaisseaux pour les suzer. Lorsqu'ils sont en grand nombre contre le gouvernail, ils peuvent retarder la course d'un Bâtiment; mais on a prétendu fausement qu'ils étoient capables (81) de l'arrêter, comme la *Remore*. C'est le Maire qui parle ici, & qui se trompe sur ces deux circonstances; car le Suceur s'attache aux Vaisseaux par le derrière de la tête; & l'on ne peut supposer raisonnablement qu'étant si petit, il ait le moindre effet pour retarder la course d'un Bâtiment.

On compte encore, dans le cortège du Requin, un petit poisson de la grandeur du Hareng, qui se nomme le *Pilote*, & qui entre librement dans sa gueule, en sort de même, s'attache à son dos, sans que le monstre lui nuise jamais (82).

Le *Zigene* ou le *Pantouffier*, nommé par les Anglois *Hammerfish* ou le Marteau, est, suivant Jannequin, un poisson fort & vorace, presque aussi dangereux que le Requin. Labat en vit un jeune (83) d'environ douze pieds de long, & de la grosseur d'un Cheval. Sa forme est à peu près celle du Requin, excepté la tête qui a l'apparence d'un marteau. Il a de grands yeux, placés aux deux extrémités, & le regard terrible. Ses dents, comme celles du Requin, sont disposées en plusieurs rangs (84).

La Vache de mer, que les Espagnols appellent *Manatea*, & les François *Lamentin*, est ordinairement longue de seize ou dix-huit pieds (85), sur quatre ou cinq de diamètre. Elle est ronde depuis la tête jusqu'au nombril, d'où s'aplatissant par degrés elle forme une queue dont la figure ressemble à la pelle d'un four. Sa tête est grosse & pesante, sa gueule fort large, avec de grosses lèvres, & quelques poils longs & rudes à la partie supérieure. Elle a les yeux petits & sans feu, & la vîte foible; mais l'ouïe si subtile, (86) qu'elle prend l'alarme au moindre bruit. Elle est fort timide, comme tous les poissons qui sont comme elle sans dents & sans défense (87).

Le nom de *Manatea*, ou de Poisson qui a des mains, a jetté (88) dans l'erreur quantité de Graveurs & de Peintres. Ils la représentent avec des mains réelles, quoique dans la vérité ces mains prétendues ne soient que deux fortes nageoires, placées près de ses oreilles, plus larges à l'extrémité qu'au lieu de leur insertion, dentelées en trois divisions qui forment quatre petite pointes, dont chacune est terminée par une callosité en forme de corne. La femelle se fert de ces nageoires pour soutenir ses petits & les approcher de ses (89) mamelles, qui sont un peu au-dessus. C'est le seul usage qu'elle en puisse faire, car elle ne va jamais au rivage comme le Cheval marin; & d'ailleurs deux secours si foibles ne pourroient pas servir à supporter son corps, qui pèse jusqu'à douze ou quinze cens livres. Mais ce qui ne doit laisser aucun doute,

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Le Suceur.

Fausse idée de  
Barbot.

Le Pilote.

Le Zigene ou le  
Pantouffier.

La Vache de  
mer ou le Lamen-  
tin.

Nommée Manateca par les Espagnols. Erreur causée par ce nom.

Pesanteur de ce monstre.

(81) Le Maire, Voyage aux Isles Canaries, &c. p. 76.

(82) Atkins, Voyage en Guinée, p. 57.

(83) Jannequin, Voyage de Lybie, p. 46.

(84) Labat, Vol. IV. p. 351.

(85) Voyez la Figure.

(86) On a vû ci-dessus une histoire remarquable de ce Poisson,

(87) Atkins lui donne onze ou douze pieds de longueur, p. 43.

(88) Atkins lui donne pourtant des oreilles si petites qu'à peine y entreroit-il un poinçon.

(89) Atkins lui donne des dents au fond de la gueule, comme aux Vaches, p. 43. Il leur trouve aussi beaucoup de ressemblance par la tête & le muzeau.

---

 HISTOIRE  
 NATURELLE.

c'est que si la Manatée se trouve engagée dans quelque anse, d'où elle ne puisse sortir avec le reflux, elle demeure à terre ou sur le sable, sans pouvoir s'aider des mains & des bras qu'on lui attribue. Sa nourriture est l'herbe qui se trouve au fond de la mer & des Rivières.

Comment les  
Nègres la tuent.

La Manatée ou la Vache marine aime l'eau fraîche. Aussi ne s'éloigne-t-elle guères des Côtes. Comme elle s'endort quelquefois, la gueule ouverte au-dessus de l'eau, les Pêcheurs Nègres la surprennent dans cette situation, & lui font perdre tant de sang qu'il leur devient aisé de la tirer au rivage. On ignore combien de tems elles portent leurs petits; mais elles en ont ordinairement deux à la fois, qui se laissent prendre avec la mere lorsqu'elle n'a point encore cessé de les nourrir. La chair de ces animaux est si délicate qu'elle est comparable (90) au veau de Rivière. Les meilleures parties sont celles qui approchent du ventre & des mammelles. Le lard de la Manatée a quatre ou cinq pouces d'épaisseur, & ne le cède point à celui du Porc. Il y a dans les viscères une certaine partie qu'on fait fondre (91) & dont on fait d'excellent beurre, qui se conserve fort long-tems. La peau est assez épaisse pour être tannée & peut servir à plusieurs usages au lieu de cuir. Dans la tête, on trouve quatre pierres blanches, auxquelles on attribue des vertus médicinales. La poudre des côtes (92) est estimée aussi pour l'hémorragie. Le Maire prétend qu'il se trouve plus de Vaches marines dans la Rivière du Sénégal que dans la Gambia; qu'elles n'y sont que de la grosseur du Marsouin, ou du Cochon de mer, & qu'elles ont la même espèce de chair & de lard (93).

Lard de la Va-  
che marine.

L'Épée ou l'Em-  
pereur.

Le même Auteur parle d'un Poisson sur ces Côtes, dont la machoire d'en-haut s'avance de la longueur de quatre pieds, avec des pointes aigues rangées de chaque côté à des distances égales. Le Maire ne put apprendre le nom de ce poisson; mais il y a de l'apparence que c'est l'Épée ou l'Empereur; d'autant plus qu'on sçait, comme il l'ajoute, que c'est l'ennemi déclaré de la Baleine, & qu'il la blesse quelquefois si dangereusement qu'elle fuit jusqu'au rivage, où elle expire après avoir perdu tout son sang (94).

Spontons.

Les Gens de mer ont donné le nom de *Spontons* à d'autres animaux marins dont la tête est armée aussi d'un os fort long, mais uni & pointu, qui ressemble à la corne fabuleuse de la Licorne. Le Maire est persuadé que ce monstre est le même que les François appellent Naruval. Il est capable de percer un Bâtiment, & d'y faire une voie d'eau. Mais il y brise quelquefois son os, qui sert de cheville pour boucher le trou.

Vieilles.

Les *Vieilles*, grande espèce de *Morues*, sont dans une singulière abondance au long de cette Côte occidentale, sur-tout près du Cap-Blanco & de la Baye d'Arguim. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à deux cens livres. La chair en est blanche, tendre, grasse, ferme, & se détache en flocons. La peau est grise, épaisse, grasse, couverte de petites écailles. C'est un poisson fort vorace, & que son avidité fait prendre aisément. Comme il a beaucoup de force, il

(90) Atkins dit que sa chair ressemble à celle du Veau, mais qu'elle est dure. Il reste à sçavoir si les gens de mer la gardent assez long-tems.

(91) C'est ce qu'on appelle proprement la panne.

(92) On s'en sert aux Indes Occidentales pour frapper les Esclaves, comme d'un nerf de Bœuf.

(93) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. p. 338.

(94) Le Maire, p. 78.

fait des mouvemens prodigieux pour s'échapper. Sa chair peut se manger fraîche ; mais elle est beaucoup plus délicate après avoir été cinq ou six heures dans le sel. La tête fait d'excellent bouillon. En général la Vieille est un poisson nourrissant , & facile à digérer , lorsqu'il est cuit suffisamment ; mais capable de nuire s'il n'a point assez bouilli. Il demande plus de sel que la morue de Terre-neuve ; & comme il est plus gros , il faut plus de soin pour le faire sécher & le mettre en baril. Lorsqu'il est bien préparé (95) il se conserve parfaitement , & l'on en pourroit faire un commerce avantageux. Les Hollandois en transportoient beaucoup lorsqu'ils étoient maîtres du Fort d'Arguim (96).

---

 HISTOIRE  
NATURELLE.

De tous les animaux qui nagent , il n'y en a point d'une espece plus surprenante que la *Torpède* , nommée par les Anglois *Numb-Fish* , ou *Poisson qui a la vertu d'engourdir*. Kolben , qui lui donne le nom de *Crampe* , dit qu'on en prend souvent au Cap , avec d'autres poissons. Il est cartilagineux & presque rond , mais assez petit dans sa forme. Ses yeux sont fort petits. Sa bouche l'est aussi. Elle est bien garnie de dents , & formée comme en demie-lune , jusqu'à la moitié du corps , dont la tête même n'est pas distinguée. Au-dessus de la gueule , on apperçoit deux petites ouvertures qui servent de narine. Le dos de l'animal est couleur d'orange , & son ventre tout-à-fait blanc. Sa queue est courte , mais charnue comme celle du Turbot. Sa peau fort unie & sans écailles. Lorsqu'il est ouvert , on apperçoit fort distinctement sa cervelle. Son foie est blanc & très-tendre. Avec toutes ses parties , il ne pèse pas plus d'un quart de livre.

Torpède.

Kolben vérifia souvent par sa propre expérience ce qu'on lit dans plusieurs Auteurs , qu'en touchant la Torpède avec le pied ou la main , ou seulement avec un bâton , le membre qui prend cette espece de communication avec l'animal s'engourdit tellement qu'il devient immobile , & qu'en même-tems on ressent quelque douleur dans toutes les autres parties du corps. En un mot , Kolben éprouva une espece de convulsion ; mais cet effet ne dura jamais plus d'une heure. C'est l'affaire d'une ou deux minutes , & l'engourdissement diminue ensuite par degrés.

Expérience de  
Kolben.

Les Pêcheurs du Cap évitent soigneusement de toucher à la Torpède , & leur crainte va si loin , que s'ils en apperçoivent une dans leur filet , ils aiment mieux le renverser & rendre toute leur prise à la mer , que d'amener la Torpède au rivage (97).

Le Docteur *Kempfer* nous a donné une description si exacte de ce merveilleux animal , qu'elle mérite de trouver place ici.

Le Poisson , dit-il , que les Romains ont nommé *Torpedo* , à cause de l'engourdissement qui se contracte en le touchant , porte , par la même raison , le nom de *Lerz Mahi* chez les Perses , & celui de *Riaad* chez les Arabes. Le Golfe Persique en produit beaucoup. Le corps de la Torpède est plat , & ressemble à celui de la Raye , sans autre exception que la queue , qui (98) est plus circulaire. Les plus grandes n'ont pas plus de deux pans de diamètre. Au centre , qui est sans os , elles ont deux doigts d'épaisseur , & delà elles dimi-

Description de  
la Torpède par  
Kempfer.(95) *Ibid.* p. 76.

(97) Etat du Cap de Bonne-Espérance par

(96) Labat , *ubi sup.* p. 60. & Barbot , Kolben , Vol. II. p. 205.

(98) Voyez la Figure.

nuent insensiblement jusqu'aux bords , qui sont cartilagineux & qui sont l'office de nageoires. Leur peau est glissante , sans écailles , & pleine de taches. Celles du dos sont blanches & brunes , celles de la queue plus foncées ; mais le ventre est tout-à-fait blanc , comme à la plûpart des poissons plats. Des deux côtés , la surface est inégale , particulièrement sur le dos , dont le milieu s'enfle comme un petit bouclier. Cette élévation continue jusqu'à l'extrémité de la queue , qui s'étend de la largeur de la main au-delà du corps. La tête de la Torpede est fort plate. Elle est contenue dans le cercle du corps. Les yeux sont petits , & sont placés dessus , à la distance d'un pouce l'un de l'autre. Ils ont une double paupiere (99) , dont la première est assez forte & se ferme rarement. L'intérieure est mince , transparente , & se ferme lorsque le poisson est dans l'eau. Au-dessous des yeux , il a deux conduits de respiration , de la même grandeur , qui se couvrent dans l'eau d'une petite pellicule ; de sorte qu'on les prendroit pour (1) d'autres yeux. La gueule est au-dessous de la tête , dans l'endroit opposé aux yeux. Elle paroît très-petite lorsqu'elle est fermée , mais elle devient fort grande en s'ouvrant. Les lèvres s'y rabbaissent , & sont entourées de petites pointes qui servent à retenir ce que l'animal y fait entrer. Dans la cavité des mâchoires on apperçoit une petite rangée de dents aigues. Des deux côtés de la gueule , est un petit creux rond , séparé de la gueule même par un petit espace (2) de chair fort douce , & soutenu d'un os assez fort.

Continuation de  
Kempfer.

Au long du ventre , qui est doux , mince , & spongieux , il y a deux rangées de petits trous oblongs , cinq de chaque côté. Ils sont placés transversalement , & couverts chacun d'une forte peau , liée par deux nerfs , qui tiennent aux deux côtés de chaque trou. L'*anus* est aussi de figure oblongue , & percé exactement à la naissance de la queue. On ne sçauroit presser cette partie sans en faire sortir quelques *feces* , entremêlées de vers de terre fort menus , mais longs comme la moitié de la main. La queue est épaisse , & de figure conique. Elle se termine par une nageoire dont les pointes sont obliques , & présentent assez exactement (3) la forme de la lettre X. Au-dessus , à peu de distance , sont deux autres nageoires , plus grandes vers le dos que du côté de la queue , & terminées en rond. A l'endroit où commence la queue , il se trouve encore de chaque côté une nageoire plate & charnue , large de deux pouces. Dans les mâles , elles se terminent à un *pénis* cartilagineux , d'un pouce de long , creux , & percé , à l'extrémité , de deux trous , d'où la moindre pression fait sortir une humeur grasse & visqueuse. En dissequant une Torpede , l'Auteur lui trouva la peau épaisse , la chair blanche , & mêlée de bleu , le peritoine ferme , les vertebres du dos cartilagineuses , & s'étendant vers la queue. Il ne vit aucune de ces pointes laterales , qu'on nomme arêtes , mais à la place il découvrit des tendons qui sortent des vertebres. Le cerveau a cinq paires de nerfs , dont le premier se dirige vers les yeux ; & le dernier vers le foie. Les autres prennent différentes directions , assez près de leur origine. Le cœur , qui est situé dans le plus petit creux de la poitrine , a précisément la forme d'une figue. L'abdomen est accompagné d'un

(99) Elles sont obliques dans la Figure.

(2) *Craticula*.

(1) Borrichius s'y est trompé , & les a pris effectivement pour d'autres yeux.

(3) *Extremitate decussata*.

large ventricule, fortifié de plusieurs fibres, & rempli d'excrémens noirs & puans. Il a plusieurs veines, dont l'une, qui est fort grosse, s'étend jusqu'au lobe droit du foie, & s'entortille autour de la vésicule du fiel. Le foie est une substance épaisse, d'un rouge pâle, & composée de deux lobes, dont l'un remplit toute la cavité du côté droit, & l'autre, qui est à gauche, mais plus petit, laisse voir une veine enflée de sang noir. On pourroit prendre ce second lobe pour la rate, s'il n'étoit joint au petit isthme qui est au-dessous de la poitrine, & s'il n'étoit de la même substance & de la même couleur. Les deux lobes sont pleins de glands, ferrés l'un contre l'autre, & partent peut-être (4) du pénis. Après avoir vuïdé les intestins & les ventricules, on découvre contre le dos un petit sac transparent, mais inégal & tortu, plein de petits conduits, auquel tient une substance charnue, qui ressemble beaucoup aux aîles de la Chauve-souris. C'est l'uterus ou l'ovaire. Dans la femelle, l'Auteur trouva plusieurs œufs, posés sur le lobe gauche du foie. Ils n'étoient pas renfermés dans une écaille, mais dans une mince pellicule, couleur de souffre pâle. A l'égard du reste, ils ressembloient exactement aux œufs de poule. Ils nageoient dans une liqueur mucilagineuse & transparente. Ils étoient renfermés dans une membrane commune, mince, transparente, attachée au foie. L'excès de la chaleur, qui ne permettoit pas de demeurer long-tems renfermé dans une chambre, força Kempfer d'interrompre ici ses observations (5).

La Torpède du Golfe Persique paroît différente de celle de la Méditerranée, du moins si l'on juge de celle-ci par les descriptions d'Aristote, de Pline & de Galien. La qualité que celle du Golfe a d'engourdir, n'est point une vertu qui l'accompagne toujours. Elle ne s'exerce que dans certaines occasions, comme lorsqu'il ressent l'impression de quelque chose qui le blesse, ou qu'on arrête sa fuite au moment qu'il veut la prendre. Il se fait alors un mouvement convulsif dans ses boyaux. Les ouvertures de sa respiration se dilatent, & dans cet effort il répand ses pernicieuses influences. Ce poison n'agit pas sensiblement sous l'eau, soit que parce que l'épaisseur des parties en arrête l'effet, soit parce que l'animal étant dans son élément naturel ne développe point toutes ses forces. Hors même de l'eau, il peut quelquefois être manié assez long-tems, jusqu'à ce que l'impatience d'y retourner, ou quelque douleur qu'on lui cause en le pressant lui fait décharger son venin.

Lorsqu'il est pris nouvellement, il agit plus souvent & d'une manière plus sensible; mais après avoir été quelques heures hors de l'eau, sa vertu languit & diminue par degrés. Kempfer croit avoir remarqué qu'elle est plus violente dans la femelle que dans le mâle. On ne peut toucher la Torpède femelle avec les mains, sans ressentir un horrible engourdissement dans les bras & jusqu'aux épaules. On ne sçauroit marcher dessus, même avec des souliers, sans éprouver la même insensibilité dans les jambes, aux genoux & jusqu'aux cuisses. Ceux qui la touchent du pied sont saisis d'une palpitation de cœur encore plus vive que ceux qui ne l'ont touchée qu'avec la main. Après en

Remarques sur  
l'engourdisse-  
ment que cause la  
Torpède.

Manière dont  
on l'explique.

La Torpède fe-  
melle a plus de  
vertu que le mâ-  
le.

(4) Fortasse p. n. nascentibus.

(5) Kempferi Amanitales exotica, p. 509.  
N'ayant pu me procurer cet Ouvrage, je  
m'attache exactement à la traduction Angloi-

se, quoique les trois notes précédentes fassent  
connoître que le Traducteur n'a pas été sans  
embarras.

avoir fait une ou deux fois l'expérience, l'engourdissement recommence de même à la troisième. Les Pêcheurs ne conviennent pas qu'à la pêche il se communique à leurs mains par les cordes du filet. On ne le gagne pas non plus en blessant l'animal de quelque instrument de fer. Pline assure qu'on est à couvert aussi, en le touchant d'un bâton ou d'une baguette.

Continuation des  
mêmes remar-  
ques.

Au reste cet engourdissement ne ressemble point à celui qui se fait quelquefois sentir dans un membre, lorsqu'ayant été pressé long-tems, la circulation du sang & des esprits s'y trouve contrainte. C'est une vapeur subite, qui passant au travers des pores pénètre en un moment jusqu'aux sources de la vie, d'où elle continue de se répandre dans tout le corps, & d'agir sur l'ame par une véritable douleur. Les nerfs se contractent tellement, qu'on s'imagine que tous les os, sur-tout ceux de la partie affectée, sont sortis de leurs jointures. Cet effet est accompagné d'un tremblement de cœur, & d'une convulsion générale, pendant laquelle on ne se trouve plus aucune marque de sentiment. Enfin l'impression est si violente, que toute la force de l'autorité & des promesses, n'engageroit point un Matelot à reprendre le poisson dans sa main, lorsqu'il en a ressenti l'effet. Cependant Kempfer rend témoignage qu'en faisant ces observations, il vit un Africain qui prenoit la Torpède sans aucune marque de frayeur, & qui la toucha (6) quelque tems avec la même tranquillité. L'Auteur ayant marqué de la curiosité pour un si rare secret, apprit que le moyen de prévenir l'engourdissement étoit de retenir soigneusement son haleine. Il en fit aussi-tôt l'expérience. Elle lui réussit; & tous ses amis à qui il ne manqua point de la communiquer la tentèrent avec le même succès. Mais lorsqu'ils recommençoient à laisser sortir leur haleine, l'engourdissement recommençoit aussi à se faire sentir.

La Torpède est un poisson tendre, qu'on tue fort aisément. Il ne paroît pas même qu'il soit facile à conserver hors de son élément; car le Docteur Kempfer en ayant fait mettre un le matin dans un tonneau d'eau de mer, le trouva mort dans le cours de l'après-midi. Non-seulement on peut le toucher sans crainte après sa mort, mais quelques Voyageurs assurent qu'il peut être mangé. Cependant, disent-ils (7), on est accoutumé à le rejeter dans la mer, lorsqu'on l'aperçoit dans les filets, parce qu'on redoute sa pernicieuse vertu. Les Pêcheurs croient qu'il l'a reçue de la nature, pour sa défense contre les autres poissons. Aristote l'a cru comme eux. Pline le prouve & Kempfer en a trouvé la confirmation dans les loches qu'il a quelquefois distinguées parmi (8) d'autres petits poissons, en ouvrant le ventre d'une Torpède. Cependant il ne s'est point aperçu qu'étant dans la même cuve avec d'autres poissons elle leur fit sentir sa qualité; peut-être, dit-il, parce qu'ayant perdu sa liberté elle néglige ses ennemis. Cet animal n'étant d'aucun usage, il obtenoit facilement des Nègres toutes les Torpèdes qui tombent dans leurs filets, pour faire ses observations.

Témoignage de  
Ludolphe, de  
Sennar & de plu-  
sieurs autres.

Ludolphe (9) rapporte que les Ethiopiens guérissent la fièvre en appliquant

(6) Ce fait est raconté par Ovington, dans son Voyage de Surate, p. 491, sur l'autorité du Docteur Kempfer, qu'il avoit vû aux Indes. On l'avoit déjà cité dans la Relation de Moore. Mais un Phénomène si curieux demandoit du détail,

(7) Jobson, p. 23.

(8) *Ibid.* Jobson ajoûte que la Torpède se jette en mer sur un autre poisson, l'engourdit, & qu'elle en fait sa proie.

(9) Hist. Ethiop. l. 1. c. 2.

la Torpede aux malades. Ces Torpedes d'Ethiopie se prennent dans les Rivières & dans les Lacs. *Sennart* & d'autres Ecrivains auroient pû s'épargner la peine de chercher des remedes pour l'engourdissement causé par ces animaux, puisqu'il se dissipe si promptement, sans qu'il en reste aucune trace. La figure d'une Torpede Italienne, donnée par *Mathiole*, ne differe de celle de *Kempfer* que par la disposition de ses taches & par la forme de sa queue. Dans la Torpede de Perse, la queue est oblique & levée. Dans l'autre elle est ronde & plate (10).

L'exactitude de cette description n'a point empêché que les Voyageurs ne se partageassent sur la forme & les qualités de la Torpede. *Atkins* s'accorde avec *Kempfer* sur la forme. Elle est, dit-il, fort plate; mais il attribue la vertu d'engourdir, à la froideur extrême de ce poisson. Suivant *Windus*, qui vit plusieurs Torpedes dans la fange, près de *Tetuan*, elle est à peu près de la grandeur de la Plie, mais plus épaisse, & fort ronde; de sorte (11) qu'on distingue à peine la tête du corps. On voit que, du moins pour la figure, ces deux Auteurs ne s'éloignent pas de *Kempfer*. Mais *Jobson* & *Moore* rendent ici un témoignage bien différent. Le premier assure que la Torpede ressemble à la Brème (12), mais qu'elle est beaucoup plus épaisse; l'autre, qu'elle ressemble au Goujon, mais (13) qu'elle est beaucoup plus grosse. Ce qu'on peut conclure de cette différence d'opinions, c'est que la vertu d'engourdir est propre à (14) plusieurs poissons. *Moore* & *Jobson* conviennent que lorsqu'ils ont touché une Torpede avec un bâton, ils n'ont pas senti l'effet qu'on lui attribue. *Windus* assure qu'en la touchant avec la canne qu'il portoit à la main, il sentit un engourdissement qui dura une (15) minute ou deux après qu'il eut quitté sa canne. Sur ce dernier point *Kolben* s'accorde avec *Windus*. Ainsi la qualité de la Torpede peut être plus ou moins forte, & différer d'un Pays à l'autre; à moins qu'on n'aime mieux attribuer ces deux effets à la différente nature des bâtons, dont l'un étoit peut-être une canne de roseau, & l'autre un morceau de bois plus compact. *Moore* dit qu'aucun Anglois de sa compagnie ne put tenir la main sur ce poisson pendant la vingtième partie d'une minute. Il fit lui-même plusieurs expériences du bout du doigt; & dans un instant, son bras devint insensible jusqu'à l'épaule; mais en retirant la main, il se trouva bien-tôt rétabli. Il éprouva le même effet après la mort du poisson, & même en portant le doigt à sa peau, qui avoit été fraîchement écorchée (16); mais lorsque le poisson fut sec, il ne lui resta plus rien de sa vertu.

La Rivière du Sénégal produit quantité d'Ecrevisses & de Carpes plus grosses & de meilleur goût que celles de France. Les Anguilles n'y sont pas plus rares. On en prend une multitude surprenante dans la saison du débordement. Elles sont grasses, & d'une grosseur extraordinaire. Les Nègres les font sécher au Soleil, & les fument sans sel. On trouve aussi des Mullers dans la Rivière & sur les Côtes; mais ils sont couverts de grandes écailles noires;

Leurs opposi-  
tions conciliées.

Ecrevisses & Car-  
pes du Sénégal.

Anguilles &  
Mullers.

(10) *Amoenitates exotica*, p. 513.

(11) *Atkins*, *ubi sup.* p. 47.

(12) Voyage de *Windus* à Maroc, p. 21.

(13) *Jobson*, p. 25.

(14) *Moore*, p. 176.

(15) La Torpede de *Kolben* differe de celle de *Kempfer* par la forme & la position de quelques parties.

(16) *Windus*, *ubi sup.*

HISTOIRE  
NATURELLE.

ce qui les rend fort différens de ceux d'Amérique, qui sont sans écailles. Le museau du Mullet d'Afrique est court, & son corps oblong. Il est ordinairement fort gras, & très-léger à la nage. Il se prend à l'hameçon, ou dans des paniers d'ozier. On prétend que la pierre qui se trouve dans sa tête, est un spécifique pour la pierre & la gravelle. Les œufs du Mullet pourroient être employés, comme ceux de l'Esturgeon, à faire du *Caviard* (17).

Barbeau.

Le Barbeau est couvert de grandes & douces écailles. Il est un peu plus gros que celui d'Europe. On en trouve dans la mer & dans les rivières; mais ceux du Sénégal pèsent ordinairement entre huit & dix livres. C'est un poisson de proie, qui se laisse prendre néanmoins fort aisément, & qui fait une fort bonne nourriture (18).

Tortues. Leur  
description &  
leurs propriétés.

La Tortue verte, ou de mer, est commune pendant toute l'année aux Isles & dans la Baye d'Arguim. Elle n'est pas si grosse que celle des Isles de l'Amérique; mais elle n'est pas moins bonne. La chair en est blanche, lardée d'une graisse verte, qui est ferme & de bon goût; & qui a l'avantage sur celle de tous les autres animaux, qu'elle peut être mangée seule. Elle est si délicate qu'elle ne peut supporter le sel. Mais fraîche, elle est fort nourrissante, & si facile à digérer, que l'excès même n'en incommode jamais. De quelque manière qu'on la prépare elle est toujours agréable. La meilleure partie est le ventre, en prenant aussi l'écaille qui le couvre, & l'épaisseur de deux doigts de la chair qu'elle contient. On met le tout au four, assaisonné avec du jus de limon, du sel, du piment, du poivre commun & des cloux de girofle. Cuit avec un feu lent, c'est un mets que tout le monde trouve exquis (19).

La Tortue fait ses œufs sur le sable du rivage. Elle remarque soigneusement le lieu; & dix-sept jours après, elle retourne pour les couvrir. Elle a quatre pattes, ou plutôt quatre nageoires, au-dessous du ventre, qui lui tiennent lieu de jambes; mais courtes, avec une seule jointure qui touche au corps. Ces pattes, ou ces nageoires, étant un peu dentelées à l'extrémité, forment une espèce de griffes, qui sont liées par une forte membrane, & fort bien armées d'ongles pointus. Quoiqu'elles aient beaucoup de force, elles n'en ont point assez pour supporter le corps de l'animal, de sorte que son ventre touche toujours à terre. Cependant la Tortue marche assez vite (20) lorsqu'elle est poursuivie, & porte fort bien deux hommes sur son dos.

Etrange multi-  
plication de la  
Tortue.

Il se trouve des Tortues qui pondent jusqu'à deux cens cinquante œufs. Ils sont de la grosseur d'une balle de paume & parfaitement ronds. L'écaille n'est pas plus dure que du parchemin humide, & n'est jamais si pleine qu'il n'y reste un petit vuide. Le jaune durcit au feu, & se mange fort bien, mais le blanc ne perd jamais sa liquidité. Lorsque la Tortue a fait sa ponte & couvert ses œufs, elle laisse au Soleil à les faire éclore, & les petits ne sont pas plutôt sortis de l'écaille qu'ils courent à la mer. Les Mores les prennent, soit avec des filets, soit en les tournant sur le dos lorsqu'ils peuvent les surprendre sur le sable, car une Tortue dans cette situation ne sçauroit se retourner. Son huile fondue se garde fort bien, & n'est guères inférieure à l'huile.

Son huile.

(17) Moore, *ubi sup.*

(18) Labar, Vol. II. p. 335.

(19) *Ibid.* p. 63.

(20) *Ibid.*

d'olive & au beurre, sur-tout lorsqu'elle est nouvelle (21).

A Rufisco, & dans un grand Lac entre ce Port & le Fort Saint-Louis sur le Sénégal, on prend une grosse quantité de poisson qui ressemble au Pilchard & que les Nègres font sécher. Ils ont trois ou quatre sortes (22) de Moines. Leurs Soles, leurs Turbots, leurs Maquereaux, leurs Rayes sont semblables à celles de l'Europe; mais les Ecrevisses, les Bremes & les Homars sont différentes (23) des nôtres. La Riviere de Byurt, au Sud du Sénégal, & d'autres (24) parties de la Côte produisent beaucoup d'huîtres de la grande espece. Toute la Côte est bien fournie de Barbeaux, de Marfouins, d'Epées ou d'Empereurs, &c.

Sur la pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre de petites Crabbes, que les François appellent *Tourtouroux*. On les croit (25) d'une nature dangereuse. C'est une fort petite espece de Crabbes de terre, qui ressemblent pour la forme à nos Ecrevisses de mer. Le diamètre des plus grandes est de trois pouces. Leur écaille est dure, quoique fort mince, & naturellement rouge, c'est-à-dire, que le sommet du dos est d'un brun rougeâtre, qui s'éclaircit par degrés vers les côtés & le ventre, jusqu'à devenir d'un rouge fort luisant. Leurs yeux sont noirs & durs comme de la corne, se levent ou se baissent à leur gré. Elles ont de chaque côté quatre jambes, composées chacune de quatre pattes, qui leur servent à marcher fort vite. Elles ont d'ailleurs deux pattes de devant, placées près de leur gueule, & plus grosses que les autres. Leurs pinces ressemblent à celles de la Crabbe de mer. Elles se tiennent très-ferme à tout ce qu'elles saisissent; ce qui n'empêche pas qu'un de leurs avantages ne soit de pouvoir se défaire de leurs jambes aussi facilement que si elles ne tenoient au corps qu'avec de la glue: de sorte que si vous en saisissez une, vous êtes surpris (26) qu'elle vous reste dans la main, & que l'animal ne laisse pas de courir fort vite avec le reste; & dans la saison suivante, lorsqu'il change de cuirasse, il lui revient une autre jambe. Mais ce qui est fort étrange dans cette espece de Crabbes, c'est qu'elles dévorent celles qui sont estropiées ainsi par quelque accident. Elles marchent en troupes nombreuses, & toujours en droite ligne, jusqu'à ce qu'elles soient arrêtées par une maison, par un mur, ou par quelque obstacle qu'elles ne puissent surmonter, & qui les oblige de prendre une autre route (27).

HISTOIRE  
NATURELLE.

Crabbes d'une  
espece singuliere.

Propriété de ces  
Crabbes.

(21) Barbot dit qu'une de ces especes est couverte de taches bleues.

(22) Labat, Vol. IV. p. 135.

(23) On a vu ci-dessus que dans plusieurs cantons les huîtres croissent, ou du moins s'attachent, sur les branches des arbres qui bordent le rivage. Voyez Moore, p. 135. & 139.

(24) Cependant Barbot dit qu'il n'y a pas d'huîtres dans cette contrée, mais qu'il s'en trouve beaucoup à Jamblos, & d'aussi grandes que la main, p. 30.

(25) Labat, *ubi sup.* Vol. II. p. 140.

(26) *Ibid.* p. 136.

(27) *Ibid.*



## CHAPITRE XXI.

*Animaux amphibies.*Description du  
Crocodile.

LE Maire assure qu'il se trouve peu d'Amphibies sur les Côtes occidentales d'Afrique (28), & qu'on n'y voit de Crocodiles, de Chevaux marins, de Vaches de mer & de Tortues, qu'à l'embouchure du Sénégal & de la Gambia. Le Crocodile, qui est regardé comme la plus grande espèce de Lézard, est, suivant (29) *Smith*, d'un brun foncé. Labat dit que sa tête est plate & pointue, avec de petits (30) yeux ronds, sans aucune vivacité; ce qui a donné lieu vraisemblablement à l'opinion de ceux (31) qui le font pleurer. Il a le gozier large, & ouvert d'une oreille à l'autre, avec deux, trois, ou quatre rangées de dents, de forme & de grandeur différentes, mais toutes pointues ou tranchantes. Ses jambes sont courtes, & ses pieds armés de griffes crochues, longues & pointues. Ceux de devant en ont quatre; & ceux de derrière cinq. C'est avec ce terrible présent de la nature qu'il fait & qu'il déchire sa proie. Il est couvert d'une peau dure, épaisse, chargée d'écailles, & garnie de tous côtés d'un grand nombre de pointes, comme autant de clous, qui ne sont pas disposés néanmoins si régulièrement, que les Peintres & les Graveurs nous les représentent. Plusieurs parties de son corps, telles que la tête, le dos & la queue, dans laquelle consiste sa principale force, sont d'une dureté impénétrable à la balle (32).

Bosman dit que les écailles, dont la peau est couverte sont quarrées, & résistent à la balle du mousquet; que les Nègres s'en font des bonnets aussi durs que l'os & que l'écaille même de Tortue, jusqu'à ne pouvoir être fendus (33) d'un coup de hache. *Smith* prétend que les écailles sont assez grandes pour en faire des bonnets, ou plutôt des casques, dont les Nègres se servent d'autant plus volontiers qu'ils les croient à l'épreuve de la balle. C'est donc inutilement qu'on attaqueroit le Crocodile (34) avec cette arme. Cependant il est facile à blesser sous le ventre & sous une partie du gozier. Aussi n'expose-t-il guères ces endroits foibles au danger (35).

Barbot observe que sa plus grande force consiste dans sa queue, & qu'elle est aussi longue que le reste de son corps; qu'elle est capable de renverser un Canot; que hors de l'eau néanmoins il est moins dangereux que dedans. Il ajoute que le Crocodile ne peut remuer que la mâchoire (36) d'en-haut; mais Labat (37) accusé de fausseté cette dernière remarque.

(28) Le Maire, p. 77.

(29) *Smith*, Voyage en Guinée, p. 46.

(30) Navarette dans sa description de la Chine (p. 317) assure sur sa propre observation que le Crocodile a quatre yeux, deux en haut &amp; deux au-dessous.

(31) Jannequin assure qu'il a entendu crier le Crocodile, ou pleurer comme un enfant, p. 126.

(32) Le Maire dit que les Crocodiles de la Gambia avalent un Chevreau entier, p. 77.

(33) Labat, Vol. II. p. 347. Voyez la Figure.

(34) Bosman, p. 247.

(35) *Smith*, *ubi sup.*(36) Bosman, *ubi sup.*(37) Barbot, p. 73. & 210. Labat, *ubi sup.* p. 344.

Navarette cite le témoignage de Colins pour établir que le Crocodile ne se vuide d'aucun excrément, & qu'il n'a pas d'ouverture pour cet usage (38).

Quoique le Crocodile soit une lourde masse, il marche fort vite dans un terrain uni, où il n'est pas obligé de tourner; car ce mouvement lui est fort difficile. Il a l'épine du dos fort roide, & composée de plusieurs vertèbres si ferrées l'une contre l'autre, qu'elle en est immobile. Aussi se laisse-t-il entraîner par le fil de l'eau comme une pièce de bois, en cherchant des yeux les hommes & les animaux qui peuvent venir à sa rencontre. Labat dit qu'il attaque quelquefois des Canots, & qu'il est souvent trahi par sa propre avidité, qui lui fait saisir l'hameçon, & qui le rend la proie de ceux dont il cherche à faire la sienne (39).

Suivant le Maire, lorsque le Crocodile est pressé par la faim, il se cache dans quelque Rivière fréquentée (40); & s'il voit un Veau s'approcher pour boire, un Nègre qui se baigne, ou quelqu'un dans un Canot, il l'assomme de sa queue & le dévore aussi-tôt. Mais il n'est pas capable de nuire beaucoup (41) hors de l'eau. S'il trouve quelque proie sur le rivage, il se hâte de la cacher dans l'eau; & lorsqu'il se sent affamé il retourne à terre pour la manger.

Artifice du Crocodile.

Barbot dit que sa nourriture ordinaire est le poisson, & qu'il le cherche sans cesse au fond des Rivières. Le Maire en distingue de plusieurs sortes; les uns qui ne se nourrissent que de poisson; d'autres qui n'épargnent pas les hommes. Il prétend qu'il y en a de vénimeux, d'autres qui sont sans venin, & d'autres qui vivent de (42) fourmis. Barbot confirme la même chose (43).

Navarette observe qu'on a trouvé dans le ventre du Crocodile des écailles, des os, des cailloux; & qu'il avale, dit-on, des pierres pour lui servir de lest (44).

Le Crocodile est plus gros dans quelques Régions que dans d'autres Pays. En Guinée, Arthus & Bosman ne lui donnent pas plus de vingt pieds de longueur. Barbot rapporte qu'il s'en est trouvé dans le Sénégal & la Gambra (45) qui n'avoient pas moins de trente pieds. Smith attribue (46) la même taille à ceux de Sierra-Léona. Jobson juge par les traces qu'il a mesurées sur le sable de la Gambra, qu'il s'y en trouve de trente-trois pieds (47).

Il s'en trouve d'une grandeur prodigieuse.

La plupart des Voyageurs assurent que le Crocodile est un monstre d'une voracité dangereuse, & que dans l'eau sur-tout, il attaque indifféremment les hommes & les bêtes. Cependant Bosman le représente comme un animal innocent; & jamais dans ses voyages il n'apprit que personne en eut été dévoré (48).

Il est moins vorace dans quelques Pays.

Jobson observe que les Nègres de la Gambra redoutent beaucoup ce monstrueux animal; que la crainte qu'ils en ont les empêche de passer la Rivière à gué, de s'y baigner; & que s'ils (49) la font traverser à leurs bestiaux, c'est avec de grandes précautions. D'un autre côté, Bosman assure qu'en Guinée,

(38) Navarette, *ubi sup.*

(39) Labat, *ubi sup.* p. 345.

(40) Le Maire, p. 78.

(41) Barbot, p. 210.

(42) Le Maire, p. 77.

(43) Barbot, p. 30.

(44) Navarette, *ubi sup.*

(45) Barbot, p. 75.

(46) Smith, *ubi sup.*

(47) Jobson, p. 16.

(48) Bosman, *ubi sup.*

(49) Jobson, p. 17.

HISTOIRE  
NATURELLE.

dans les grandes chaleurs, on voit une multitude de Crocodiles qui se chauffent au Soleil sur le bord des Rivieres, & qu'à la vûe du moindre passant, ils (50) se retirent sous l'eau avec beaucoup de précipitation & de violence.

Avanture de  
Smith.

De quelque maniere que ces contradictions (51) doivent être expliquées, les Relations du plus grand nombre des Voyageurs fournissent des exemples de la voracité du Crocodile. Smith étant un jour à se promener autour de l'Isle de Bené, avec le Capitaine Connel, qui se faisoit suivre d'un gros Dogue Anglois, aperçut un Crocodile de prodigieuse grosseur, couché sur le rivage, où il paroïsoit comme une piece de bois que la marée avoit laissée dans ce lieu. Le Dogue marchoit quelques pas devant son Maître. Lorsqu'il fut vis-à-vis de la tête, le monstre fit un saut, & s'en saisit. L'effroi des deux Anglois fut si grand, qu'ils prirent la fuite; & Smith paroît persuadé que s'ils n'eussent été devancés par le chien, l'un ou l'autre auroit eu le même sort (52).

Cet animal est terrible jusqu'après sa mort. On rapporte qu'un Nègre employé par les François pour en écorcher un, le démuzela lorsqu'il fut à la tête, dans la vûe de conserver sa peau plus entiere. Le Crocodile, quoique réellement mort, emporta un doigt au Nègre (53).

Maniere dont les  
Nègres attaquent  
le Crocodile.

Malgré la férocité de ce monstre, les Nègres se hazardent quelquefois à l'attaquer, lorsqu'ils peuvent le surprendre sur quelque basse, où l'eau n'ait pas beaucoup de profondeur. Ils s'enveloppent le bras gauche d'un morceau de cuir de Bœuf; & prenant leur zagaye de la droite, ils se jettent sur le monstre, & le percent de plusieurs coups au gozier & dans les yeux, & lui ouvrent enfin la gueule, qu'ils l'empêchent de fermer en la traversant de leurs zagayes. Comme il n'a point de langue, l'eau qui entre aussi-tôt, n'est pas long-tems à le suffoquer (54). Un Nègre du Fort Louis faisoit son exercice ordinaire d'attaquer tous les Crocodiles qu'il pouvoit surprendre. Il avoit ordinairement le bonheur de les tuer & de les amener au rivage. Mais souvent il sortoit du combat couvert de blessures. Un jour, sans l'assistance qu'il reçut d'un Canot, il n'auroit pû éviter d'être dévoré (55). Atkins fait le récit d'un engagement, dont il fut témoin à Sierra-Léona, entre un Matelot Anglois & un Crocodile. Le secours des Nègres délivra l'Anglois du danger; mais il en sortit misérablement déchiré (56).

Crocodiles pri-  
vés & familiers.

Cependant on nomme quelques Pays où les Crocodiles paroissent moins intraitables. Près d'un Village nommé le *Bot*, vers l'embouchure de la Riviere de St Domingo, ils sont si doux & si familiers qu'ils (57) badinent avec les enfans & reçoivent d'eux leur nourriture.

Brue en vit prendre un par ses Nègres, près de *Tuabo* sur le Sénégal. Quoiqu'il n'eût pas moins de vingt-cinq pieds de long, il ne se défendit point avec la férocité qu'on devoit attendre d'une taille si monstrueuse. Dans une autre occasion, quelques Pêcheurs firent présent à Brue de deux jeunes Crocodiles qu'ils avoient surpris dans leur sommeil, & qui se laisserent porter sans ré-

(50) Bosman, p. 247.

(51) On peut supposer qu'ils sont moins voraces, & même plus timides, dans un Pays que dans un autre.

(52) Smith, Voyage en Guinée, p. 47.

(53) Labat, Vol. III. p. 152.

(54) *Ibid.* Vol. II. p. 337.

(55) *Ibid.* Vol. V. p. 239.

(56) Voyez ci-dessus, Chap. XVIII.

(57) Labat, *ubi sup.* p. 238.

listance. Leur longueur étoit de cinq pieds. Mais les Matelots Anglois n'ayant pas voulu s'en charger jusqu'au Fort-Louis (58), Brue les fit tuer, pour conserver leur peau. Barbot se trouvant au Fort d'Akra dans la Guinée, reçut du Général Danois un jeune Crocodile de sept pieds de long, & le fit mettre dans (59) une grande cuve pour le transporter en Europe. Mais la crainte d'en recevoir trop d'incommodité, lui fit prendre ensuite le parti de le tuer. Les Nègres & quelques-uns de ses Matelots en mangerent la chair. Elle avoit le goût du Veau, mais avec une odeur de musc extrêmement forte (60).

Le Crocodile vient d'un œuf, qui n'est pas plus gros qu'un œuf d'Oye. La femelle fait sa ponte dans le sable, où elle laisse éclore ses petits à la chaleur du Soleil; & lorsqu'ils sont sortis de l'écaille, ils gagnent l'eau ou les bois (61).

Origine du Crocodile.

Tous les Voyageurs rendent témoignage que cet animal jette une forte odeur de musc, & qu'il la communique aux eaux qu'il fréquente. Navarette assure qu'on lui trouve entre les deux pattes de devant, contre le ventre, deux petites bourses de musc pur. Colins prétend que c'est sous les ouies (62). Les Nègres n'en aiment pas moins sa chair; & Moore raconte qu'un de leurs mets les plus délicats est un œuf de Crocodile, qui contient un jeune de la longueur du doigt. Barbot parle d'une sorte de Crocodiles, nommés *Ligans*, de la forme des premiers, mais rarement plus longs que de quatre pieds. Ils ont le corps tacheté de blanc, l'œil fort rond & la peau tendre. Ils ne font la guerre qu'aux Poules & aux Poulets. Les Habitans préfèrent leur chair à celle de la meilleure Volaille. Le même Auteur en nomme une troisième sorte, qui vit sans cesse sur terre & que les Nègres appellent *Langadis* (63).

Son odeur de musc.

Barbot & plusieurs autres Ecrivains confondent le Crocodile avec l'*Alligator*, quoique les figures qu'on en a données, & le témoignage de divers Voyageurs, y fassent remarquer des différences. Smith dit que l'*Alligator* est un animal commun à Sierra-Léona; qu'il est à peu près de la forme du Crocodile, mais beaucoup plus petit; que les plus grands n'ont pas plus de huit pieds, & que n'étant pas capables par conséquent de nuire beaucoup, toute leur voracité se tourne sur le poisson (64).

Alligator. Si c'est le même animal que le Crocodile.

L'Afrique produit un autre animal amphibie, que les Grecs nommoient *Hippopotamos*, & qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Cheval marin*. Il s'en trouve beaucoup dans les Rivieres de Gambra & de St Domingo. Le Nil, & toutes les Côtes, depuis le Cap-Blanco jusqu'à la Mer rouge, n'en font pas moins remplis. Cet animal vit également dans l'eau & sur la terre. Dans sa pleine grosseur, il est (65) plus gros d'un tiers que le Bœuf, auquel il ressemble d'ailleurs dans quelques parties, comme dans d'autres il est semblable au Cheval. Sa queue est celle du Cochon, à l'exception qu'elle est sans poil à l'extrémité. Il se trouve des Chevaux marins qui pèsent douze & quinze cens

Chevaux marins.

Leur description.

(58) *Ibid.* Vol. III. p. 152.

(59) Barbot, p. 210.

(60) Arthus, *ubi sup.* p. 79. & Labat, Vol. II. p. 347.

(61) Bosman, p. 247.

(62) Navarette, *ubi sup.* p. 317.

(63) Moore, p. 108.

(64) Barbot, *ubi sup.*(65) Smith, *ubi sup.* p. 48.

HISTOIRE  
NATURELLE.

livres. Ils ont le corps charnu, bien ramassé, couvert d'un poil épais, court & brun, qui tourne en grisâtre ou couleur de cendre dans la vieillesse de l'animal. Cette peau paroît toujours unie & luisante lorsqu'il est dans l'eau.

Beauté de leurs  
dents.

Il a la tête (66) fort grosse, mais courte à proportion du corps, & plate au sommet; le gozier large, les lèvres rondes & épaisses, le nez gros & relevé, avec des narines (67) larges & ouvertes. Outre les dents machelieres, qui sont grosses, & creuses vers le milieu, il a quatre défenses comme celles du Sanglier, deux de chaque côté, c'est-à-dire une à chaque machoire; longues de sept ou huit pouces, & d'environ cinq pouces de circonférence à la racine. Celles d'en-bas sont plus courbées que celles de la machoire supérieure. Elles sont composées d'une substance plus dure & plus blanche que l'ivoire; l'animal en fait sortir des étincelles, lorsqu'étant en furie il les frappe l'une contre l'autre; & les Nègres s'en servent comme d'un cailloux pour allumer du feu (68).

Usage qu'on en  
fait.

Les Opérateurs recherchent beaucoup ces grandes dents, pour en composer d'artificielles; parce qu'avec plus de dureté que l'ivoire leur couleur ne se ternit jamais. On prétend que si l'on en fait de petites plaques pour les porter au cou, elles sont un spécifique merveilleux contre la sciatique, le rhumatisme & la crampe (69).

Les Chevaux  
marins ne sont  
pas dangereux.

Les oreilles du Cheval marin sont petites en comparaison de sa tête. Elles sont pointues. Il les dresse comme le Cheval, lorsqu'il entend quelque bruit. Son hennissement est le même aussi que celui du Cheval, mais si fort & si aigu qu'il se fait entendre de fort loin. Il a la vûe perçante, les yeux grands, à fleur de tête, & bien taillés. Ils paroissent rouges & enflammés lorsqu'il est en colère. Alors ses regards sont terribles; &, quoiqu'il ne soit pas naturellement porté à nuire, s'il est attaqué, blessé, ou qu'étant poursuivi de près il ne puisse se sauver dans l'eau, il se tourne furieusement contre ceux qui l'attaquent. Cependant comme il n'a point de cornes, ni d'autres armes que ses pieds & les dents, sa fureur est peu dangereuse; ou du moins il n'est pas difficile de l'éviter en s'écartant. Son cou, qui est fort court, se dépouille de son poil à mesure qu'il avance en âge. Il a beaucoup de force dans cette partie & dans les reins. Un célèbre Voyageur raconte qu'une vague ayant jetté & laissé à sec, sur le dos d'un Cheval marin, une Barque Hollandoise, chargée de quatorze tonneaux de vin, sans compter les gens de l'Equipage, cet animal attendit patiemment le retour des flots qui vinrent le délivrer de son fardeau, & ne fit pas connoître par le moindre mouvement qu'il en fût fatigué (70).

Il a les jambes grosses & charnues, le pied d'une grandeur médiocre, le sabot comme celui du Bœuf; mais ses paturons n'étant point assez forts pour soutenir le poids de son corps, la nature a pris soin de suppléer à ce défaut, en plaçant au-dessus deux petites cornes sur lesquelles il se soutient dans sa

(66) Jobson dit, de la taille d'un Cheval de service, & la tête comme celle du Tau-  
reau, p. 20.

(67) Elles lui servent à souffler de l'eau  
comme la Baleine, *ibid.*

(68) Afrique Occidentale, Vol. V. p. 261.

(69) *Ibid.*, p. 278.

(70) Les Auteurs du Recueil ne disent pas  
d'où ce trait est tiré.

marche ; de sorte qu'il laisse sur (71) la terre les vestiges de quatre pointes. Plusieurs Ecrivains en ont pris droit de le représenter armé de griffes, comme le Crocodile. Il marche assez vite, sur-tout dans un terrain uni ; mais il avance beaucoup moins qu'un Cheval ordinaire, ou même qu'un Nègre un peu léger à la course, comme les Nègres le font presque tous. Aussi ne manquent-ils jamais de hardiesse pour l'attaquer, sur-tout lorsqu'ils peuvent le surprendre à quelque distance de la Riviere, & couper son passage ; car il cherche toujours à s'échapper plutôt qu'à se défendre. S'il regagne le bord de la Riviere, il plonge aussi-tôt jusqu'au fond. Ensuite reparoissant sur l'eau, il secoue les oreilles, il promene les yeux sur ceux qui l'ont insulté, il (72) hennit, & se replonge. Il est plus robuste & plus-dangereux sur la terre que dans l'eau ; mais il nage plus légèrement qu'il ne marche. Les lieux qu'il fréquente sont les côtes & sur-tout les rivieres (73), parce qu'il aime beaucoup l'eau fraîche, & qu'il se plaît à monter sur les rives, pour se reposer dans les prairies & dans les champs (74) cultivés. Mais on le voit rarement en haute mer.

La peau du Cheval marin est si dure, particulièrement sur le dos, au cou, & sur l'extérieur des cuisses & des fesses, que les flèches, la zagaye, & les balles mêmes n'y font aucune impression. Les Nègres & les Portugais s'en servent pour faire des boucliers. Mais entre les cuisses & sous le ventre, elle est beaucoup plus douce, & c'est vers ces parties que les Chasseurs tâchent de le blesser. On ne le tue point aisément. Les Européens cherchent à lui casser les jambes, avec des balles ramées ; & lorsqu'il est une fois tombé, la difficulté n'est pas grande à l'achever. Mais quoique les Nègres ayent la hardiesse d'attaquer le Requin & le Crocodile à coups de zagayes & de couteaux, ils en ont moins contre le Cheval marin, s'ils ne trouvent l'occasion de surprendre avec beaucoup d'avantage. Lorsqu'il est insulté dans l'eau, soit qu'il dorme au fond de la Riviere, ou qu'il se leve pour hennir, ou qu'il nage sur la surface, il se jette furieusement sur ses ennemis, & quelquefois il emporte, avec les dents, des planches de la meilleure Barque. Mais ce qui est encore plus dangereux, c'est que la prenant par le bas, il la fait quelquefois couler à fond. On en trouve quantité d'exemples dans les Voyageurs (75).

En 1731, un Facteur de la Compagnie d'Angleterre, nommé *Galand*, & le contre-Maître d'un Vaisseau Anglois furent malheureusement (76) noyés dans la Gambia, par un accident de cette nature. Sur la Riviere du Sénégal, un de ces animaux ayant été blessé d'un coup de balle, & ne pouvant gagner le côté de la Barque d'où le coup étoit parti, la frappa d'un coup de pied si furieux, qu'il brisa une planche d'un pouce & demi d'épaisseur, & fit une voie d'eau qui faillit de faire périr la Barque (77). Celle de Jobson, fut frappée trois fois par des Chevaux marins, dans ses différentes naviga-

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Erreur des Ecrivains qui lui ont donné des griffes.

Peau du Cheval marin.

Cet animal est dangereux sur les Rivieres.

Exemples.

(71) Jobson dit que son sabot est divisé en cinq griffes, *ubi sup.* p. 20.

(72) Labat dit hardiment qu'on entend ses hennissemens d'une lieue.

(73) Barbot dit qu'ils aiment les lieux marécageux, p. 73.

(74) Afrique Occidentale, Vol. V. p. 264.

(75) *Ibid.* p. 269 & 274.

(76) Voyez ci dessus, Chap. XII.

(77) Labat, *ubi sup.* dit qu'il renverse souvent les Barques, mais sans nuire aux hommes.

HISTOIRE  
NATURELLE.

rions sur la Gamba. Un de ces animaux la perça d'un coup de dent, jusqu'à faire une voie d'eau fort dangereuse. On ne put l'éloigner pendant la nuit que par la lumière d'une chandelle, qu'on mit sur un morceau de bois, & qu'on abandonna au cours de l'eau. Le même Auteur trouva les Chevaux marins encore plus féroces, lorsqu'ayant des petits ils les portent sur le dos en nageant. Il observe que le Cheval marin s'accorde fort bien avec le Crocodile, & qu'on les voit nager tranquillement l'un à côté de l'autre (78).

Il est plus souvent sur terre que dans l'eau.

Cet animal est plus souvent sur la terre que dans l'eau. On prétend que ne pouvant demeurer plus de trois quarts d'heure au fond de la Rivière, il remonte pour humer l'air, après quoi il replonge, & demeure tranquille pendant le même tems. Il lui arrive souvent d'aller dormir entre les roseaux, dans les marais voisins de la Rivière. Ses ronflemens le trahissent. Les Chasseurs le surprennent & le tuent facilement dans cette situation, mais ils ne peuvent s'approcher trop doucement, car il a l'oreille si tendre qu'il s'éveille au moindre bruit; & lorsqu'il est allarmé, son premier mouvement le conduit à la Rivière. Il seroit inutile d'employer des filets pour le prendre; d'un coup de dent, il briserait toutes les cordes. Lorsque les Pêcheurs le voyent approcher de leurs filets, ils lui jettent quelque poisson dont il se saisit; & la satisfaction (79) qu'il ressent de cette petite proie, le fait tourner d'un autre côté.

Sa nourriture.

Outre le poisson, qui est sa principale nourriture, il paît l'herbe, il aime passionnément le riz, le maïs, & les légumes qu'il trouve dans les Plantations des Nègres. Comme il a l'estomach vigoureux, & qu'il mange beaucoup, il cause en peu de tems beaucoup de ravage. Les Nègres sont souvent obligés d'allumer des feux (80) pendant la nuit, pour éloigner les Eléphants & les Chevaux marins de leurs champs.

La chair même des bêtes ne déplaît point au Cheval marin, lorsqu'il en trouve à dévorer; mais, lent & massif comme il est, on ne doit pas craindre qu'il prenne beaucoup d'animaux à la course. Les Nègres sont persuadés qu'il dévore les femmes & les enfans, lorsqu'il les trouve endormis sur le bord des Rivières. Ils prétendent aussi qu'il a beaucoup plus d'aversión pour les Blancs que pour les Nègres.

Combien il porte de petits.

La femelle se délivre de ses petits à terre, les nourrit de son lait, & marche derrière eux pour les défendre. Elle en porte quatre à la fois; de sorte qu'en ne lui supposant qu'une portée tous les ans, ces animaux, qui sont en si grand nombre, doivent multiplier à l'infini. Aussi s'en voit-il, dans quelques Rivières, des troupeaux de trois ou quatre cens. Ils ne sont pas si nombreux dans celle du Sénégal (81).

Les Peuples d'Angola, de Congo, & des Côtes orientales d'Afrique, regardent le Cheval marin comme une espèce de divinité; mais ils ne font pas scrupule de le manger. Les Portugais établis sur toutes les Rivie-

(78) On allume aussi une lanterne à l'arrière.

(79) Afrique Occidentale, *ubi sup.* p. 270.

(80) Jannequin s'est persuadé mal à propos que ces animaux aiment le feu, & courent après

la lumière plutôt qu'ils ne la fuient. Delà vient l'erreur où il est tombé sur la manière de les tuer. Voyez ci-dessus sa Relation au Tome II.

(81) Labat, *ubi sup.* p. 272.

res de la Côte ne font pas moins passionnés que les Nègres pour la chair de cet animal. Elle est grasse, & de fort bonne qualité; mais les Européens lui trouvent le goût rance & l'odeur désagréable. Ils l'estiment moins bouillie, que rôtie ou étuvée. Une poitrine de Veau marin rôtie ne le cede guères à celle du Veau. La chair des jeunes est excellente.

Quoique cet animal appartienne plus à la terre qu'à la mer, les Portugais le traitent de poisson. Un Auteur Protestant les accuse de se faire volontairement illusion, pour acquérir le droit d'en manger les jours de jeûne & dans le tems du Carême (82).

La graisse ordinaire du Cheval marin, & l'abondance extraordinaire de son sang, le rendent fort sujet à l'apoplexie. Mais la nature lui en apprend le remède. Il se saigne lui-même, en se frottant contre un angle de quelque roc; & lorsqu'il s'est (83) tiré assez de sang, il se couche dans la fange pour fermer sa blessure.

Moore dit que les Chevaux marins sont en abondance dans toutes les parties de la Gambia. Les Mandingos leur donnent le nom de *Malleys*. Ils nagent la tête haute, en soufflant de l'eau par les narines, & poussant des hennissemens terribles. Au-dessus de Barrakonda, ils sont en si grand nombre, que leur bruit continuel fait perdre le sommeil. Le Capitaine *Stibbs* avoue qu'il ne put jamais avoir la satisfaction d'en voir un de près. Mais il croit s'être assuré qu'ils vivent d'herbe, par la vûe de leurs excréments. A l'égard de leurs descriptions, il recommande celle de Pomet, comme la meilleure (84).

Quelques Naturalistes ont mis de la différence entre le Cheval marin & le Cheval de Riviere; d'autres ne trouvent pas cette distinction assez bien fondée pour s'arrêter à leur opinion. Le Maire l'approuve si peu, que l'inégalité même de la grosseur, dans ceux de la Riviere du Sénégal, ne lui paroît point une assez forte raison pour le faire balancer. Il dit que les Chevaux marins qui se trouvent dans cette Riviere, sont de la grosseur d'un Ane & de la forme du Cheval; que leur peau est dure & sans poil; qu'ils vivent également sur terre & dans l'eau, mais qu'ils ne quittent l'eau que pour aller chercher leur pâture. Il ajoute qu'ils causent beaucoup de désordre dans les champs de riz & de millet, & qu'ils ruinent dix fois plus de grain qu'ils n'en mangent; qu'ils renversent quelquefois les Canots, mais qu'ils ne font jamais de mal aux hommes (85); enfin qu'ils ont deux grandes dents, dont on fait le même usage que de l'ivoire.

*Schouten* assure que cet animal ressemble plutôt à l'Ours qu'au Cheval; qu'il n'a tiré le nom qu'on lui donne que de son hennissement; qu'il n'a du Cheval que les oreilles, & que suivant d'autres Observateurs il ressemble au Bœuf par le corps, à l'exception seulement des cornes. Il a six dents, dit-il, qui lui servent d'armes, & que les Médecins employent à plusieurs usages. Quelques-unes ont jusqu'à seize pouces de long, & ne pesent pas moins de treize livres. Elles sont si dures, que l'acier en fait sortir des étincelles comme

HISTOIRE  
NATURELLE.

Qualité de sa  
chair.

Remède que la  
nature lui ap-  
prend contre l'a-  
poplexie.

On le nomme  
Malley.

Si le Cheval  
marin est diffé-  
rent du Cheval de  
Riviere.

Témoignage de  
Schouten.

(82) *Ibid.* p. 278.

(83) *Ibid.* Vol. V. p. 273.

(84) Voyez la Relation dans les Voyages

de Moore, p. 256 & 276.

(85) Le Maire, p. 78.

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Vertu d'une dent  
de Cheval marin.

du caillou. On en conserve une, dans l'Hôpital de Goa, à laquelle on attribue des (86) effets merveilleux, comme d'arrêter tout d'un coup le sang dans les hémorragies (87).

D'autres Ecrivains ont confondu mal à propos le Cheval marin avec la *Manaté* ou la Vache de mer. On examinera dans un autre lieu, si le Maire, & ceux qui pensent comme lui, ne se sont pas trompés de même en le confondant avec le Cheval de Rivière.

(86) Barbot (p. 73) dit qu'elle est souveraine pour les hémorroïdes.      tales; dans la collection des Hollandois, Tom. VI. Part. II. p. 440.

(87) Schouten, Voyage aux Indes Orien-















---

---

# HISTOIRE

GENERALE

## DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE HUITIÈME.

---

---

VOYAGES EN GUINÉE, A PENIN, ET SUR TOUTE  
LA CÔTE, DEPUIS SIERRA-LEONA JUSQU'AU CAP  
DE LOPE-CONSALVO.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Voyage (1) de Villault, Sieur de Bellefond, aux Côtes  
de Guinée.*



N a vû, dans le premier Tome de ce Recueil, les premières navigations aux Côtes de Guinée; & dans la Préface générale, les raisons qui ont déterminé l'Auteur Anglois à donner cette préférence aux Ecrivains de sa Nation. Mais la nature même de ces premiers Voyages les rend assez indépendans de l'ordre. La plupart sont si superficiels, qu'à l'exception de quelques remarques sur la Navigation, sur le Commerce & sur les Côtes, on n'y trouve rien de plus intéressant que le dessein & les préparatifs de l'entreprise. Aussi l'Auteur ne les a-t-il conservés que par un sentiment de respect pour leur origine, sans les faire même servir au plan de ses Réductions. Les Voyages suivans portent un autre caractère. Ils regardent les mêmes Pays, dans un tems où l'avidité de s'enrichir commençoit à s'accorder avec le goût

---

INTRODUCTION.

Différence entre  
les Relations  
suivantes & celles  
du premier  
Volume.

(1) Le Titre est, Relation des Côtes d'Afrique, qu'on appelle Guinée, avec la Description des Pays, des Mœurs, des Usages, des Productions, &c. & quelques observations historiques, par le sieur Villault, Ecuyer,

Sieur de Bellefond, 1666 & 1667 : imprimée à Londres chez Jean Starkey en 1670. L'Ouvrage fut réimprimé la même année, mais sans additions.

## INTRODUCTION.

du ſçavoir & le deſir de l'inſtruction. Villault, Atkins, Snelgrave, Smith, Loyer, des Marchais, & pluſieurs autres Voyageurs qui vont ſe préſenter ſucceſſivement, paroiffent avoir été plus jaloux de la qualité d'Obſervateurs que de celle de Marchands. On commencera, ſuivant la méthode de ce Recueil, par les Journaux de leurs Voyages, pour réduire enſuite toutes leurs obſervations dans un corps, avec celles d'Arthus, de Boſman, & de quelques autres, qui ont écrit fort au long ſur la Guinée, mais plutôt en Géographes & en Hiſtoriens qu'en Voyageurs.

Qualités de la Relation de Villault.

La Relation de Villault, à laquelle on donne ici le premier rang, eſt Françoisiſe dans ſon origine, & doit avoir été bien reçue du Public, puisſque dans le cours d'une ſeule année, on en vit paroître deux éditions à Londres. Elles ſont ſans Préface, ſans Table des Matières & ſans Figures. On y trouve pluſieurs Remarques utiles; mais qui paroiffent copiées de celles d'Arthus, ſans aucun aveu de cet emprunt. L'Ouvrage eſt diviſé en articles, ſous les titres ſuivans. Départ d'Amſterdam. Description du Cap-Verd. Royaume de Sierra-Léona. Cap de Monte. Cap Meſurado. Rio de Junco. Petit Dieppe. Rio Sestos. Malaguetta, ou Côte de Grain. Côte d'Ivoire. Côte d'Or, & Aventures. Description de cette Côte, Habitans, Manières & Habits. Caractère & Habits des Femmes. Mariages, & éducation des Enfans. Maisons, Alimens & Liqueurs. Marches, Commerce, Poids & Meſures. Religion. Fetiffes, Sacrifices, Prêtres, Superſtitious & Enterremens. Maladies & Remedes. Danſes & Fêtes. Exercices, Métiers, Marchandiſes & Pêche. Rois du Pays, leur autorité, leur Officiers d'Etat, leurs Femmes & Enfans. Succéſſion, Revenus, Morts, Sépulture & Election. Nobleſſe du Pays, Armes, & maniere de faire la Paix & la Guerre. Juges & adminiſtration de la Juſtice. Bêtes, Oiſeaux & Poiſſons. Fruits, Herbes & Grains. Or du Pays; d'où il y vient, Ouvrages qu'on en fait. Retour de l'Auteur. Description de l'Iſle Saint Thomas.

L'Auteur exhorte les François à reprendre le commerce de Guinée.

Au commencement du premier article, Villault exhorte les François à renouveler leur Commerce dans la Guinée, & leur reproche d'avoir laiſſé prendre trop d'afcendant ſur leur courage à certains préjugés qui leur font croire ce climat pernicieux. Il a, dit-il, obſervé avec beaucoup de regret, que les Anglois, les Hollandois & les Danois, par leur adreſſe à décrier l'air du Pays, ont preſque perſuadé aux François d'abandonner une Côte qui a ſept cens lieues d'étendue, depuis le Cap-Verd juſqu'au Cap Lope-Conſalvo, & leur ont fait perdre le goût d'un Commerce, dont ils tirent eux-mêmes des profits conſidérables. Il en prend occaſion de demander quel François peut être aſſez inſenſible, pour voir ſans douleur au long de cette Côte, un grand nombre de Bayes que les Habitans nomment encore *Bayes de France*, telles que le *Petit Paris*, le *Petit Dieppe* & pluſieurs autres, entièrement abandonnées par les Négocians de France ?

Raiſons qu'il en apporte.

Il confeſſe que ſous le règne de Henri IV. les guerres civiles ayant empêché les François de renforcer leurs garniſons dans cette contrée, ils y perdirent des Etabliſſemens, dont ils étoient en poſſeſſion depuis le tems de Louis XI. Les Portugais leur enleverent toutes leurs poſſeſſions ſur la Côte d'or; & pour aſſurer leurs Conquêtes, ils bâtirent un Château ſous le nom de Saint George del Mina. Mais entre pluſieurs preuves qui ne peuvent laiſſer

aucun doute des anciens droits de la France, Villault parle d'une belle Eglise qui subsiste encore avec les armes & les monumens de la Nation; sans compter, dit-il, qu'aujourd'hui même, la principale batterie du côté de la mer, porte encore, entre les Habitans, le nom de Batterie de France. Il est certain d'ailleurs que les François étoient autrefois maîtres d'Akra, de Cormentin, du Cap-Corse, & de Takoray. C'est dans la dernière de ces Places que les Suédois éleverent un Fort sur les ruines de celui des François; mais les guerres de la Suede l'ont empêchée de s'y soutenir. D'un autre côté les Hollandois ont empiété aussi sur l'Etablissement de la France à Commendo, qui n'est qu'à deux lieues de Mina. L'Auteur dans son Voyage y vit encore deux François, qui habitoient une belle maison, & qui étoient si estimés dans le Pays, que les Hollandois ne purent obtenir d'être reçus à Commendo qu'après leur mort. Il reste aux Habitans un fond d'amitié pour les François. Leurs Tambours battent encore une marche de France.

L'air du Pays, suivant Villault, n'est dangereux que pendant trois mois de l'année. Il l'est ensuite si peu, qu'avec le moindre soin on y peut vivre en aussi bonne santé qu'en France, & peut-être avec moins de maladies; car l'Europe en a plusieurs qui ne sont pas connues en Guinée. Villault conclut que la mauvaise réputation du climat n'est qu'une invention des Hollandois, pour éloigner les Vaisseaux de France d'une Côte, dont ils voudroient se réserver tout le Commerce, après en avoir reconnu les avantages. Il n'est pas vraisemblable, dit-il, qu'une Nation aussi intéressée que les Hollandois, eut voulu s'engager dans une guerre contre les Anglois, à l'occasion du Fort de Cormantin dont ils s'étoient emparés, si elle ne tiroit du Commerce de cette Côte des profits considérables. Elle pousse si loin la jalousie, qu'elle n'auroit pas même admis les Anglois & les Danois à la participation de ses avantages, si elle n'y avoit été forcée par les Habitans. Villault ajoute que la conduite de Valbenborgh, Général Hollandois de Mina, dans un tems où la Hollande étoit en paix avec la France, marque assez que les François ne doivent rien attendre de généreux ni d'humain de cette Nation, lorsqu'elle est poussée par le motif de l'intérêt.

Le soin même que les autres Nations apportent à fermer aux François les Ports de la Guinée, paroît une preuve incontestable aux yeux de Villault, qu'ils sont regrettés dans le Pays, & qu'ils ont plus de conformité avec le caractère & l'humeur des Habitans. S'ils y reparoissoient, dit-il, ils seroient bien-tôt en possession de tous les avantages du Commerce. Quelle vaste quantité d'Ivoire & de Poudre d'or n'en apporteroient-ils pas tous les ans; sans compter l'utilité qu'ils tireroient du Commerce des Esclaves pour leurs Colonies d'Amérique? Il conclut que rien ne devrait être capable de les arrêter; d'autant plus qu'après avoir une fois passé les Canaries, les vents ne cessent plus d'être favorables, & que l'ancre est si bon sur toute la Côte, qu'un ancre de neuf ou dix pouces, suffit pour la sûreté d'un Bâtiment de quatre cens tonneaux.

---

INTRODU-  
TION.

Il répond aux  
objections.

Confirmation  
de ses idées.

*Départ de l'Auteur , & son Journal jusqu'au Cap de Monte.*

VILLAULT.  
1666.  
Emploi de l'Auteur dans son voyage.

Route du Vaisseau jusqu'au Cap-Verd.

Cap-Verd & ses agrémens.

Île de Gorée , alors possédée par les Hollandois.

LA Compagnie Française des Indes Occidentales ayant fait équiper en Hollande , pour son propre service , un Bâtiment de quatre cens tonneaux , nommé l'Europe , *Villault* s'y procura l'office de Contrôleur. Il partit de Paris le jour de saint Mathieu 1666. Etant arrivé à Amsterdam le 13 de Septembre , il y passa deux mois , tandis qu'on achevoit de fréter le Vaisseau. Enfin l'onze de Novembre il se rendit au Texel avec le Capitaine , qui se nommoit *Williamburg* , avec *Matthews* , Secrétaire du Vaisseau , & deux Marchands nommés *Vantesk* & *Vanderberg*. Le jour suivant , ils monterent à bord ; & le 13 ils mirent à la voile. Mais en passant devant le Fort du Texel , qu'ils saluerent de trois coups de canon , ils prirent le parti d'arborer Pavillon d'Ostende , parce qu'ils craignoient d'être arrêtés en vertu d'un nouveau Règlement des Etats Généraux , qui défendoit aux Vaisseaux de Hollande de servir les Etrangers sur cette Côte. Ils passerent le Canal de la Manche à la faveur d'un brouillard qui les déroba aux Anglois. La guerre qu'ils avoient alors avec la Hollande faisoit appréhender leur rencontre. On eut le vent favorable jusqu'à la hauteur de quelques Isles , qui sont à vingt lieues de la Riviere de Lisbonne. Mais , par une erreur du Pilote , on manqua l'Isle de Madere , où l'on s'étoit proposé de relâcher , & l'on tomba sur la Côte de Barbarie , au Golfe de Santa-Cruz , près du Cap Guer. Ensuite prenant entre les Canaries & le Cap Bojador , on passa le Tropique du Cancer le 10 de Décembre. Le 12 , après avoir passé le Cap Blanco , on s'approcha de la Côte , au dix-huitième degré de latitude du Nord. On la suivit jusqu'au seizième , au long d'une côte basse & sablonneuse. Le 14 , au Soleil levant , on fut arrêté par un calme à l'embouchure du Sénégal. Le 15 , on découvrit les *Mammelles* du Cap-Verd ; & le jour d'après , on doubla le Cap , dans le dessein de relâcher à (2) *Ruffico* , Ville de la Côte , à six lieues du Cap (3).

Le Cap-Verd tire son nom de sa verdure , qui le rend un des plus agréables lieux du monde. Du côté du Nord il est montagneux , mais revêtu d'arbres toujours verts. Sa pointe orientale est un roc escarpé & pointu vers la mer , qui en arrose doucement le pied , parce qu'elle a perdu toute sa force contre plusieurs rochers dont il est environné , & qui ne se font point appercevoir. Ces deux pointes , s'avancant comme deux montagnes , forment entr'elles une terrasse verte , dont la perspective est admirable. Elle n'est pas moins belle du côté du Sud. La terre y est basse ; mais les arbres y sont plantés si régulièrement , qu'ils paroissent avoir été rangés au cordeau.

On s'avança , trois lieues plus loin , jusqu'à l'Isle de Gorée , qui étoit alors entre les mains des Hollandois. Ils avoient un Fort sur la montagne , à la pointe de l'Ouest. Aussi-tôt qu'on eut salué la Colonie de Hollande , on vit

(2) L'Auteur nomme cette Ville de son véritable nom , qui est *Rio-Fresco*. Mais comme la corruption en a fait *Ruffico* , & que nous l'avons toujours suivie , nous nous y

conformons encore.

(3) L'Auteur parle ici du Batême de mer ; que nous avons déjà représenté plusieurs fois,

paroître

paroître une Barque, que le Gouverneur envoyoit pour reconnoître le Vaisseau. L'Officier parloit fort bien la Langue François. Il vanta son Isle, comme le plus beau lieu de l'Univers & le plus favorable au Commerce. Il représenta le Cap-Verd comme un Pays amusant par la quantité de gibier dont il est rempli; Perdrix, Lièvres, Daims, & divers animaux inconnus en Europe, dont la chair est excellente. Après avoir dîné à bord, il retourna dans l'Isle; mais ce ne fut pas sans avoir averti le Capitaine d'éviter la Gamba, où les Anglois avoient un petit Fort, armé de huit canons.

On gagna Rufisco, & l'on y jeta l'ancre dans la Baye de France, dont le fond est d'un gravier ferme, & n'a pas plus de six brasses en basse marée. Le Secrétaire du Vaisseau fut envoyé au Gouverneur ou à l'Alkaïde de la Place, avec un présent d'eau-de-vie & de quelques couteaux, pour obtenir des rafraîchissemens & la liberté du Commerce. Cet Officier Nègre reçut civilement le Député, & lui fit servir une collation de fruits & de vin du Pays, avec promesse d'envoyer le lendemain des provisions fraîches au Vaisseau, & de faire avertir les Marchands du Canton, particulièrement les Portugais; mais à condition que le Vaisseau ne s'arrêtât pas moins de quinze jours.

Tandis que le Secrétaire étoit au rivage, il vint à bord quantité de Canots, avec du poisson, que les Nègres paroissent charmés d'échanger pour des couteaux & de l'eau-de-vie. L'Alkaïde même eut la politesse d'en envoyer un, mais équipé d'une manière qui surprit l'Auteur. Les Marelots, dit-il, étoient d'une noirceur surprenante; leur air étoit celui d'une troupe de Mandians, & leur habit une simple petite toile qui leur cachoit le devant du corps & qui laissoit tout le reste nud. Ils demandèrent d'où étoit le Vaisseau, & s'il venoit dans le dessein de s'arrêter, ou seulement pour renouveler ses provisions. On leur répondit qu'on ne desiroit actuellement que des provisions, mais qu'on se proposoit de revenir bien-tôt pour s'arrêter. Bon, bon, reprit les Nègres en Langue François; les François valent mieux que toutes les Nations du monde.

On fit soigneusement la garde pendant toute la nuit, dans la crainte de quelque surprise. Le 18 au matin, l'Alkaïde, qui se nommoit *Abdenfesch*, vint à bord dans son Canot, accompagné des principales personnes de la Ville. C'étoit un homme d'environ quarante ans, de belle taille, & fort entendu dans le Commerce. Son habillement étoit une robe blanche de coton, fermée aux poignets & au cou. Elle lui tomboit jusqu'aux genoux, & les manches en étoient fort larges. Il avoit des hautes-chausses rouges, & pour bonnet, une espece de capuchon. Les gens de sa suite étoient enveloppés dans des mantes de coton, rayé de bleu & de blanc. On les auroit pris pour une troupe d'Egyptiens. L'Alkaïde fit avec les Officiers du Vaisseau une convention qui fut signée. Il leur dit que le Roi du Pays se nommoit le Damel Biram, que le nom de son Royaume étoit Kayor; qu'il faisoit sa résidence à trois journées de chemin dans l'intérieur des terres, & qu'il aimoit les François. L'Alkaïde parloit en perfection l'Anglois, le François & le Hollandois.

Quoique les Nègres soient naturellement menteurs, & qu'il y ait peu de confiance à prendre à leurs promesses, l'Alkaïde fit donner avis de l'arrivée du Vaisseau à tous les Marchands du Pays. Mais si l'on trouva de la bonne

VILLAULT.  
1666.

L'Auteur arrivé  
à Rufisco.

Explications de  
l'Alkaïde & des  
Nègres.

L'Alkaïde se tenant  
à bord.

Les Officiers du  
Vaisseau sont  
trompés par un  
Bâtiment d'Am-  
sterdam.

VILLAULT.  
1666.

foi dans les Nègres, on fut trompé par un Bâtiment d'Amsterdam, qui persuada aux François de ne pas se fier à l'Alkaïde, tandis qu'il fit son profit de leur crédulité. Ils se contenterent d'acheter quelques Poules, quelques Chevreaux, &c, & la défiance que les Hollandois leur avoient inspirée, leur fit rappeler tous leurs gens à bord par un coup de canon. Dès la nuit suivante, ils remirent à la voile pour Sierra-Léona, où ils arrivèrent le 26 de Décembre, sans avoir relâché dans aucun autre lieu. Le lendemain, avec le secours de la marée, ils entrèrent dans la Baye de France, qui est la quatrième après le Cap Ledo, du côté méridional de la Riviere. Ils y jetterent l'ancre sur six brasses, à une portée de mousquet de la Fontaine, dont ils trouverent l'eau excellente. On prit encore le parti de se couvrir sous le Pavillon d'Ostende, pour éviter toutes sortes de différends avec un Vaisseau Anglois qui arrivoit dans une des Isles, & dont le Capitaine y étoit établi dans une fort belle maison, défendue par quatre pieces de canon, sous la protection du Roi du Pays.

Ils députent au  
Roi de Burre.

Le 27 Décembre, on dépêcha deux Officiers du Bâtiment au Roi de Burre, avec les présens ordinaires, pour obtenir de ce Prince, qui faisoit sa résidence à dix lieues dans la Riviere, la liberté du Commerce, & celle de prendre de l'eau & du bois. En même-tems la Chaloupe fut envoyée au rivage pour commencer d'avance à se procurer ces deux nécessités. L'Auteur descendit, avec l'Ecrivain du Vaisseau & un Domestique.

Attaque des Nègres, sous la conduite du Capitaine Thomas.

Pendant son absence, il vint à bord cinq ou six Canots, dans l'un desquels étoit un Capitaine Anglois nommé *John Thomas*, Commandant d'une des petites Isles qui sont dans la Riviere. Il apportoit de l'ivoire à vendre. Le Capitaine du Vaisseau, qui étoit alors le seul Officier à bord, lui fit un accueil civil, mais refusa d'acheter son ivoire, par la seule raison qu'il le trouva trop cher. Thomas en fut si offensé, qu'étant parti brusquement il retourna au rivage, accompagné de quinze ou seize Nègres. Villault & l'Ecrivain revenoient dans leur Chaloupe, qu'ils avoient fait charger de lest. Les Travailleurs étoient restés à couper du bois. Thomas qui observa le retour de la Chaloupe, prit la résolution d'attaquer les Travailleurs. Le Capitaine du Vaisseau se défiant de son dessein avoir fait tirer un coup de canon pour avertir ses gens. Mais Villault s'imagina toute autre chose. Il crut que ce signal pouvoit marquer quelque révolte à bord, & se hâta d'y retourner. Heureusement les Travailleurs n'étoient pas sans armes. Ils avoient un mousquet, qui leur servit d'abord à contenir les Nègres; & leurs haches firent un si bon effet entre leurs mains, qu'ils n'eurent personne de tué ni de blessé. Le Vaisseau n'ayant pas perdu de tems pour s'avancer à leur secours, il ne resta point aux Nègres d'autre ressource que la fuite. Ils demeurèrent cachés dans les bois pendant le reste du jour. Mais la nuit suivante, on leur entendit faire beaucoup de bruit aux environs de la Fontaine.

Ils sont repoussés.

On acheve de  
les dissiper.

Le 29 de Décembre, l'Ecrivain & le Contre-Mâitre, escortés de vingt Matelots & de plusieurs Valets, retournerent au rivage pour l'eau & le bois. A leur arrivée, les Nègres abandonnerent la Fontaine, & regagnerent l'épaisseur des arbres. Cependant ils continuoient encore d'y faire un bruit étrange. Mais les gens du Vaisseau s'en étant approchés à grands pas, tirent au hazard quelques coups de fusil, qui firent disparaître entièrement leurs ennemis.

Dans le cours de l'après midi, on vit arriver les deux Officiers qui avoient été députés à la Cour du Roi de Burré. Ils avoient employé toute la nuit dans leur voyage, & revenoient accompagnés de plusieurs Canots chargés d'ivoire, que les Nègres vendirent à des prix raisonnables. Le jour suivant, on reçut à bord le frere du Roi de Burré. Ce Prince se fit distinguer à son approche par les trompettes qu'il avoit dans son Canot. Il étoit accompagné d'un Portugais que les deux Officiers du Vaisseau avoient vû à la Cour, & qui faisoit toutes les affaires du Roi. On se hâta d'envoyer la Chaloupe au-devant d'eux. Ils entrèrent avec un Trompette & un Tambour, au bruit de l'artillerie du Vaisseau.

Le Frere du Roi de Sierra-Léona étoit âgé de cinquante ou soixante ans. Ses cheveux commençoient à blanchir. Mais quoique d'une taille médiocre, il avoit la contenance fort noble. Son habillement ressembloit beaucoup à celui de l'Alkaide de Rufisco, excepté par la couleur, qui étoit rayée de noir & de bleu. Sa tête étoit couverte d'un bonnet gris. Il portoit un grand baton, sur lequel il s'appuyoit péfamment. Les gens de son cortège étoient vêtus de robes de coton, mais le Portugais avoit les habits de son Pays. Après avoir reconnu que le Prince entendoit fort bien les affaires, on lui fit des plaintes du Capitaine Thomas. Il répondit que cet Anglois étoit un rebelle & un mutin, que le Roi même fouhaitoit de voir humilié; & que si les gens du Vaisseau pouvoient s'en saisir, le Pays leur auroit obligation. Le dîner fut servi fort proprement. Ensuite le Prince tira d'une bourse vingt petites pierres, qu'il jeta sur la table, & demanda autant de barres pour les droits du Roi & pour la permission de prendre du bois & de l'eau. Quoique les Nègres ne sçachent ni lire ni écrire, ils ont appris des Portugais l'usage de compter par barres\*, & ce calcul leur est devenu familier.

Le Capitaine satisfit le Prince sur toutes ses prétentions. Il lui donna douze barres en fer, quatre en eau-de-vie, deux en chaudrons & deux en chapeaux. Aux droits, il joignit un présent volontaire de deux bouteilles d'eau-de-vie pour le Prince même, & de quelques couteaux pour son cortège. Il célébra le traité par une nouvelle décharge de l'artillerie, & la satisfaction parut mutuelle. Ce Prince étoit fort respecté de ses gens. Il ne paroissoit jamais sans son Trompette & son Tambour. On vit arriver après son départ quantité de Portugais, dont Villault tira des informations sur les usages du Pays.

Les Anglois avoient dans une des Isles qui sont à l'embouchure de la Riviere, un Magazin, dont le Facteur, nommé Abraham, écrivit plusieurs fois au Capitaine pour lui proposer quelque commerce. On lui répondit qu'il pouvoit venir à bord sans crainte. Il y vint le 3 Décembre, dans sa propre Barque, sans autre escorte que trois Nègres & trois Blancs, dont l'un étoit Portugais. Le Capitaine le reçut d'abord civilement; mais contre la foi de ses promesses il le fit arrêter après souper, lui & les trois Blancs de sa suite. Le jour suivant, qui étoit le premier de Janvier 1667, il se mit avec trente hommes dans la grande Chaloupe, & prenant un seul canon, il entreprit d'assiéger & de piller le Comptoir Anglois. Cet édifice étoit de brique & de pierre crue. Il étoit défendu par quatre pieces d'artillerie de quatre livres de balle, environné d'un grand nombre de palmiers, & couvert d'un

\* On a déjà vû la signification de ce terme.

---

VILLAULT.  
1666.  
Retour des Députés.

Visite du frere  
du Roi.

Convention  
avec ce Prince.

Etablissement  
des Anglois dans  
une Isle de la Ri-  
viere.

Le Capitaine  
arrête leur Fac-  
teur.

---

1667.

Il veut piller  
leur Comptoir;  
mais il manque  
son entreprise.

VILLEAULT.  
1667.

côté par un Village Nègre de quinze ou vingt maisons ; de l'autre côté , il avoit une Fontaine.

Les Hollandois s'approchoient de la rive pour débarquer , lorsqu'ils découvrirent un corps de deux cens Nègres , qui sembloient disposés à défendre la Maison ; & plus loin , dans les bois , une troupe encore plus nombreuse. Ils remonterent plus haut , pour gagner l'avantage du vent. Les Nègres s'étant imaginé que la Chaloupe Hollandoise avoit dessein de s'avancer jusqu'à Burré , dépêchèrent un Canot à Bulom , pour répandre l'allarme. Les Hollandois fondirent sur ce Canot & s'en saisirent , mais ils apprirent des Rameurs qu'il appartenoit au Portugais de la fuite d'Abraham. Cependant on faisoit feu de toute l'artillerie du Comptoir , & trois boulets vinrent tomber à dix pas de la Chaloupe. Le Capitaine Hollandois prit le parti de jeter l'ancre hors de la portée du Canon , & d'attendre que la marée favorisât sa retraite. Le tems étoit calme. Une heure après , on vit paroître dans un Canot deux Nègres d'une Isle voisine , qui s'approchèrent de la Chaloupe à la portée du pistolet , mais qui s'obstinèrent à ne pas s'avancer davantage. Le Comptoir tira deux coups , pour les avertir du danger ; & dans leur étonnement , ils se baissèrent comme s'ils eussent été menacés de leur propre feu. Les Anglois continuèrent de tirer , quoique sans espérance de nuire à la Chaloupe. Mais leur dessein , suivant l'opinion de l'Auteur , étoit de faire connoître aux Nègres qu'ils vouloient se rendre les défenseurs du Pays.

Enfin la marée vint faciliter le retour des Hollandois. En arrivant à bord ils y trouverent quelques Portugais & quelques Mores , entre lesquels étoit le Prince *Bombo* , fils du Roi de Bulom , & fort ami d'Abraham. Ce Prince , qui étoit âgé de trente ou quarante ans , & d'une figure assez majestueuse , étoit venu solliciter les Hollandois de rendre la liberté à son ami. Le lendemain , il apporta cent dents , du poids d'environ neuf cens livres , & deux Civettes , qu'il offrit pour la rançon d'Abraham. Il lui fut rendu , lorsque ce prix eut été délivré ; & le Capitaine fit présent au Prince d'un petit bariil d'eau-de-vie , d'un rouleau de tabac & d'un Fromage. A son départ , il le salua de trois coups de canon.

Le Vaisseau devoit remettre à la voile le 6 de Janvier , mais le tems étant devenu fort calme , on ne put surmonter la marée qui étoit contraire. Le soir du même jour , il vint à bord , dans un Canot , deux Nègres , qui se disoient de Bulom. Ils apportoient quelques fruits ; mais comme ils n'avoient pas d'ivoire , le Capitaine les prit pour des espions , & les congédia sur le champ. On leva l'ancre la même nuit , & doublant le Cap de Ledo , on porta au Sud-Est , pour éviter les bancs de Sainte-Anne. Le lendemain , on joignit un Bâtiment Hollandois , qui faisoit la même route , pour se rendre au Cap-Monte , à soixante milles de Sierra-Léona. Le 7 on traversa l'embouchure de la Riviere *Madre Bomba* (4) où les Anglois ont un établissement. Le même jour on eut la vûe de *Rio das Gallinas* , qui tire ce nom d'une si grande abondance de Poules , que les Nègres en donnent deux ou trois pour un couteau d'un fou. Les Hollandois y avoient autrefois un Comptoir , & les Habitans firent divers signes pour engager le Vaisseau à s'approcher de leur Côte. Mais le Capitaine allarmé du voisinage des Anglois continua sa course

(4) C'est Scherbros.

Cénérosité d'un  
Prince Nègre.

Le Vaisseau part  
de Sierra-Léona.

Madre-Bomba.  
Rio das Gallinas.

à l'Est, jusqu'au neuf de Janvier, qu'il découvrit le Cap de Monte, à dix lieues, dans un tems fort clair. Cependant le vent ne permit pas de gagner le rivage; & l'on fut obligé vers la nuit, de jeter l'ancre à une demie lieue de la terre, sur un fond de sable où l'on trouva douze brasses après la marée.

Le Cap-Monte a pris son nom d'une pointe de terre, qui s'élevant vers la mer forme une montagne ronde, dans un lieu où toutes les Côtes voisines sont fort basses. On n'apperçoit de la mer ni Village ni la moindre cabane. Mais le 19, en abordant au rivage, on découvrit à quelque distance quatre ou cinq maisons, où les Nègres faisoient du sel. Ils parurent effrayés à l'arrivée du Vaisseau. On apprit d'eux que la résidence de leur Roi étoit à trois journées dans les terres. Ils offrirent d'y porter avis de l'arrivée du Vaisseau, & de faire paroître en peu de jours de l'ivoire sur le rivage. Le Capitaine crut qu'il suffisoit de tirer deux coups de canon pour le signal, & d'allumer des feux à terre. En effet, les Nègres de quelques Villages voisins s'empresserent de venir dans leurs Canots, & le jour suivant fut employé à faire des échanges à bord.

Le 12, Villault se rendit à terre, mais avec beaucoup de difficulté. La mer battoit avec tant de violence, que la Chaloupe ayant été laissée à sec à vingt pas, les Marelots furent obligés d'en sortir & de porter les Officiers sur leurs épaules. Les Habitans avoient eu la précaution de construire sur le rivage une grande Halle de branches & de feuillages, pour mettre les marchandises à couvert. On commença le Commerce avec eux. Mais tandis qu'on négocioit tranquillement, on entendit un bruit subit, qui fut suivi d'un grand mouvement parmi les Nègres. Villault se défiant de quelque trahison, fit sortir ses gens de la Halle avec leurs armes. Il apprit bien-tôt que c'étoit le Roi, qui venoit lui-même au Marché. Ce Prince étoit précédé d'un Tambour & d'un Trompette, avec quelques Officiers. Ses femmes & ses filles marchaient à ses côtés. Après lui venoient ses Esclaves, & plusieurs femmes, qui portoient son dîner dans des plats de bois & d'étain qu'elles tenoient levées sur leur tête. Quatre Esclaves, qui marchaient près du Roi, le couvroient de larges boucliers. D'autres portoient ses flèches, son arc & sa zagaye. Villault envoya quelques-uns de ses gens au-devant du cortège royal, & le salua d'une décharge de cinq ou six mousquets. Les Nègres de leur côté, se divisèrent en deux troupes, l'une des hommes & l'autre des femmes, pour faire leurs sauts & leurs danses, avec des gestes & des contorsions ridicules. Le Roi prit un dard, & feignit de le lancer vers eux. Ils se jetterent à terre, mais ce fut pour se relever aussi-tôt. Ceux qui étoient venus à sa suite commencerent alors à danser & à chanter à leur tour. Bientôt le Roi prit une flèche, qu'il lança dans l'air. Toute l'assemblée courut avec beaucoup d'empressement du côté qu'elle étoit partie, & le bonheur de celui qui la prit & qui la rapporta au Roi fit beaucoup de jaloux. Ensuite il feignit encore de vouloir tirer sur eux. Ils se jetterent tous à terre, avec de grandes exclamations. Ce passe-tems dura un quart d'heure. Le Roi s'approcha au milieu de cette pompe. C'étoit un vieillard grave & vénérable, qui se nommoit Falam Burre. Son habit ne différoit de celui de ses gens que par la couleur. Il étoit tout-à-fait bleu, au lieu que celui des autres étoit rayé de

VILLAULT.  
1667.

Le Vaisseau arrive au Cap-Monte.

Commerce avec les Habitans.

Le Roi vient au marché.

De quelle manière il y est reçu des Nègres.

VILLAULT.  
1667.

Caresse qu'il fait  
à Villault, lui &  
ses femmes.

bleu & de blanc. Villault lui rendit tous les respects qu'il crut convenables, & lui fit les présens ordinaires. Ce Prince se retira ensuite dans une autre salle de verdure que ses sujets lui avoient dressée, & voulut que le Marché fut continué sans interruption.

Villault, après avoir expédié une partie de ses affaires, se rendit à la salle du Roi, & lui fit son compliment en Portugais. Ce bon Prince lui dit qu'il n'avoit pas vû de Blancs depuis quatre ans entiers; & versant des larmes de joie, il l'assura que les François seroient toujours reçus volontiers dans ses Etats; qu'il les trouvoit à la vérité un peu vifs & capricieux, mais honnêtes gens; & que lui & son Pays, qu'il ne croyoit pas méprisables, seroient toujours à leur service. Pendant son dîner Villault prit la liberté de boire à la santé d'une des femmes de son fils, qui lui répondit en François, *Monsieur, je vous remercie.* Elle lui dit ensuite en Portugais que le pere de son mari avoit toujours eu des François à sa Cour, pendant qu'ils avoient des Etablissements dans le Pays, & qu'elle avoit aisément distingué l'air de Villault & de son Domestique, qu'ils étoient les seuls de cette nation dans la Compagnie.

§. II.

*Description du Cap de Monte. Cap Mesurado. Petit Dieppe.  
Rio de Sestos. Côte de Malaguette, &c.*

Beauté extraordinairement  
& riche de  
ce Pays.

L'AFRIQUE seroit préférable à l'Europe si toutes les parties de cette vaste Région ressembloient aux environs du Cap de Monte. En descendant sur la Côte on a la vûe d'une belle plaine, qui est bordée de toutes parts par des bois toujours verts, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du laurier. Du côté du Sud la perspective est terminée par la montagne du Cap, & du côté du Nord par une vaste forêt, qui couvre de son ombre une petite Isle à l'embouchure de la Riviere. Du côté de l'Est, l'œil se perd dans la vaste étendue des prairies & des plaines, qui sont revêtues d'une verdure admirable, parfumées de l'odeur qui s'en exhale sans cesse, & rafraîchies par un grand nombre de petits ruisseaux qui descendent de l'intérieur du Pays. Le riz, le millet & le maïs, sont ici plus abondans que dans aucune partie de la Guinée. On y voit des oranges, des amandes, des cerises, des melons, des gourdes, & une sorte de prunes semblables aux brignons, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait de si bon goût. La volaille & le gibier n'y sont pas moins communs; Poules, Pigeons, Canards, Pintades, Chèvres, Porcs; enfin l'abondance de tous ces animaux fait qu'au lieu de s'y vendre, ils s'y donnent presque pour rien. Le poisson de mer & de riviere y est si bon, que les Habitans le préfèrent à la chair de leurs bestiaux. Les tortues y sont excellentes, mais l'écaille n'en est pas estimée.

Il se peuple tout  
d'un coup.

Quoique Villault n'eût aperçu que cinq ou six cabanes en prenant terre au rivage, dans l'espace de deux jours toute la plaine, à plus d'une lieue de circonférence, se trouva couverte de hutes dressées pour les Négocians du Pays. L'ivoire, le riz & les nattes parurent de tous côtés. L'espece en étoit excellente & le prix médiocre. Cependant le Roi promit à Villault que s'il vouloit attendre seulement trois jours, le Marché seroit infiniment plus riche en ivoire, & les Nègres en beaucoup plus grand nombre. Ces offres

n'empêcherent point qu'on ne levât l'ancre le 13 pour gagner le Cap Mefurado. Le jour suivant, on jeta l'ancre à trois lieues du rivage, dans l'opinion que la terre étoit plus proche. On tira deux coups de canon pour avertir les gens du Pays. Mais le jour suivant, qui étoit le 15, on reconnut l'erreur, & le tems étant fort calme, on fut obligé de demeurer à l'ancre jusqu'à midi. Dans cet intervalle, il parut un Canot conduit par deux Nègres, qui inviterent les Officiers du Vaisseau à s'approcher, mais qui ne voulurent monter à bord qu'après leur avoir vû tourner la voile vers le rivage. Ils s'excuserent sur le doute où ils étoient de l'amitié des Blancs, parce que depuis un an ils n'en avoient pas vû sur leur Côte.

Le Capitaine leur fit quelques petits présens, & mouilla l'ancre sur six brasses, à une demie lieue du rivage, près d'une petite Riviere nommée *Duro*, au pied même du Cap. Comme la Riviere de Duro n'a tiré son nom que du caractère des Habitans, il fit mettre un canon dans la Chaloupe, pour leur servir de frein. Cette Riviere est si petite, qu'elle ne peut recevoir que des Canots.

En arrivant au rivage, Villault trouva que les Habitans y avoient dressé une hute, pour mettre les marchandises à couvert. Leur Capitaine, ou leur Prince, étoit à fumer sous un arbre, avec quelques Nègres qui paroissoient former sa garde ou son cortège. Villault lui présenta deux bouteilles d'eau-de-vie, qui furent avallées presqu'à l'instant. Il fut conduit ensuite dans une maison, pour y passer la nuit. Le Chef étoit un homme d'une taille puissante, & d'une physionomie severe. Il étoit vêtu comme l'Alkaïde de Rufisco, excepté que sa robe étoit rouge, & son bonnet de la même couleur. Il avoit pour escorte cinquante ou soixante Nègres, tous armés de grands dards, d'arcs, de flèches & d'épées, avec quelques femmes, qu'il renvoya dans les bois. Ayant remarqué le canon de la Chaloupe, il demanda aux Officiers s'ils venoient en qualité d'amis ou d'ennemis; mais comme ses propres gens étoient armés, il sentit que c'étoit une juste excuse pour des Etrangers. Aussi promit-il de faire apporter des marchandises au rivage.

Quelques-unes de ses femmes s'approcherent des Hollandois avec leurs enfans, & l'on ne put se dispenser de leur faire quelques présens. Cependant le Chef mit son ivoire à si haut prix qu'il parut impossible de s'accorder. Tous les Nègres qui se présentèrent pour le Commerce parloient la langue Portugaise, & n'étoient pas mal vêtus.

Le Chef demanda pendant son dîner s'il y avoit quelqu'un du Vaisseau qui voulût demeurer avec lui. Villault répondit hardiment qu'il y consentoit volontiers. Alors le Chef lui prit la main, la mit dans celle de sa fille, & lui dit qu'il la lui donnoit pour épouse. L'amitié étant devenue fort étroite après ce Traité, il présenta Villault aux autres Nègres, qui le traiterent d'ami & de parent. Ils lui promirent de lui donner des Esclaves, & le plaçant au milieu de leur troupe ils lui firent boire du vin de Palmier. Villault observa qu'un de leurs Chefs répandit du vin par terre avant que d'en boire. A la curiosité qu'il marqua d'en sçavoir la raison, le Nègre répondit, que si son pere, qui étoit mort, avoit soif, il viendroit se désalterer dans ce lieu. Il vit aussi parmi eux quelques Prêtres, qu'ils traitoient avec beaucoup de respect, & qu'ils écoutoient comme des oracles. Leurs habits ressembloient à ceux qu'il vit ensuite à la Côte d'or. Tandis qu'il les observoit, le principal

VILLAULT.  
1667.

Riviere de Duro.

Villault traite avec le Chef des Nègres.

Il lui promet en badinant de demeurer avec lui; Effet de cette promesse.

VILLAULT.  
1667.

Chef, qui remarqua son attention, lui dit qu'il y avoit entr'eux un grand Prophète, & que s'il avoit perdu quelque chose cet homme le lui feroit retrouver. Toute la Nation respecte beaucoup les (5) Fetiches. Le principal Commerce du Pays est en ivoire, & en riz, qui est d'un goût fort agréable. Les Anglois avoient un Magasin de l'autre côté du Cap, & s'étoient acquis tant de considération dans le Pays, que si les Hollandois avoient à se plaindre d'y être mal reçus, c'est parce qu'ils étoient leurs ennemis.

La crainte fait partir les Hollandois.

En retournant à bord, ils promirent de revenir le lendemain au rivage; mais ayant remarqué qu'une partie de l'ivoire qu'on avoit d'abord présenté ne paroissoit plus, ils commencerent à former quelques soupçons. En effet, les Anglois cherchoient à les amuser par des espérances de commerce, pour se donner le tems de rassembler leurs forces. Le Capitaine Hollandois en demeura si persuadé, que sans écouter les plaintes d'un de ses Officiers, qui avoit laissé un anneau d'or au Chef Nègre pour gage de son retour, il fit lever l'ancre la nuit suivante, & mettre à la voile pour Rio Sestos.

Autres Nègres dont on s'approche, & leur défiance.

Après avoir passé le Cap, on découvrit des feux au long du rivage. C'étoient autant d'invitations que les Habitans faisoient au Vaisseau, pour l'engager au Commerce. Le lendemain à dix heures, on mouilla directement à l'opposite d'un de ces feux, sur la Côte de Rio Junco, & l'on tira aussi-tôt deux coups de canon. Comme il ne parut aucun Canot, on fit avancer la Chaloupe avec quelques marchandises; mais la violence des flots ne lui permit pas d'aborder au rivage. On fit alors divers signes aux Nègres: quelques-uns firent la moitié de l'espace à la nage; mais ils retournoient aussi-tôt, comme si la crainte les eut arrêtés. Enfin, trois des plus hardis se hazarderent dans un Canot. Ils furent reçus civilement. Trois autres risquerent de passer à la nage, & furent encore mieux traités. On leur fit présent d'une bouteille d'eau-de-vie. On leur montra des chaudrons & d'autres marchandises, qui leur causerent des transports de joie. Ils demanderent de la rassade blanche de la plus grande largeur. Leurs compagnons, qui les observoient du rivage, montroient plusieurs grosses dents d'Eléphants, pour exciter la Chaloupe à s'approcher. Mais les difficultés de l'abordage ne paroissant pas diminuer, on prit le parti de renvoyer les Nègres qui étoient à bord & de lever l'ancre. *Rio de Junco* est à cinq degrés cinquante minutes de latitude du Nord. L'embouchure de cette Riviere se reconnoît à trois grands arbres, & à trois grandes montagnes qui leur sont opposées dans l'intérieur des terres. Elle n'a pas moins de cinq cens pas de largeur; mais elle est peu profonde. Ses rives sont ornées d'arbres & de fleurs, qui, joint à la lenteur de son cours, forment un Paysage charmant: des deux côtés, le Pays est couvert d'orangers, de citronniers & de palmiers, dans un ordre admirable. La Volaille & le vin de palmier ne manquent jamais aux Habitans. Mais comme il y avoit peu d'apparence de commerce, on continua de faire voile pendant la nuit; & le matin du jour suivant, on arriva devant le Petit-Dieppe.

Rio-Junco & ses bords.

Petit-Dieppe, ancien établissement pour François.

Cette Ville n'est pas éloignée d'une Riviere, qui forme une fort jolie petite Isle à son embouchure. Elle étoit possédée autrefois par les François; mais ils l'ont abandonnée depuis long-tems. A l'entrée de la Riviere, on trouve

(5) On verra ce nom revenir fort souvent avec d'amples explications. Tous les autres termes se trouvent expliqués aussi dans les endroits qui leur sont propres.

plusieurs

plusieurs qui la rendent dangereuse. Les Hollandois découvrirent au long de la Côte un petit Vaisseau, auquel ils donnerent inutilement la chasse. Ils arriverent le 22 de Janvier à Rio Sestos.

VILLAULT.  
1667.

On assure que Rio Sestos vient de fort loin dans les terres, du côté du Nord & du Nord-Ouest. Il n'a pas moins d'une demie lieue de largeur à son embouchure. Ses rives sont fort agréablement revêtues de grands arbres. Les Anglois y avoient autrefois, à trois lieues de la mer, une Maison dont il ne reste aujourd'hui que les murs. Cette Riviere est navigable l'espace de douze lieues, pour les grandes Barques.

Rio Sestos &  
ses bords.

Villault apprit ici de quelques Pêcheurs Nègres, que depuis quinze jours on avoit vû passer sur la Côte deux Vaisseaux Flamands, qui alloient à Mina. Ils l'assurèrent aussi que leur Pays n'étoit pas sans ivoire, mais que leurs Canots étant trop petits pour les moindres fardeaux, il falloit que les marchandises du Vaisseau fussent transportées au rivage. Le Capitaine consentit à mouiller sur six brasses à une demie lieue de la terre, & quelques Officiers se mirent dans la Chaloupe avec diverses marchandises. Ils remonterent l'espace de trois lieues dans la Riviere, jusqu'à la premiere habitation, où le Roi, qui faisoit sa demeure plus loin, vint exprès pour les voir, ou plutôt pour recevoir leurs présens.

L'Ecrivain du Vaisseau fit à son retour le récit de ce qui s'étoit offert à sa curiosité. Le Roi étoit un homme de haute taille, qui avoit l'air fier & sérieux. Il faisoit profession d'aimer beaucoup les Anglois; ce qui ne l'avoit point empêché d'apporter avec lui beaucoup d'ivoire: mais comme il avoit fait depuis peu un commerce avantageux avec les deux Vaisseaux Flamands, il mettoit ses prix si haut qu'il étoit difficile de traiter avec lui. Sa Nation paroissoit beaucoup moins douce que les Nègres du Cap Mesurado. La beauté de la Riviere ne diminuoit pas dans les Terres, & ses rives étoient couvertes de petites pierres de la nature du caillou, mais plus dures, dont on tiroit du feu.

Caractere du Roi,  
sur le témoignage  
de l'Ecrivain.

Pendant que la Chaloupe étoit à commercer, il étoit venu au Vaisseau douze ou quinze Canots chargés de Brochets de mer, d'une bonté extraordinaire, & de plusieurs autres sortes de poisson.

Les Nègres de cette Côte sont généralement bien faits & robustes. Comme ils portent tous le nom de quelque Saint, Villault voulut être informé de l'origine de cet usage. Quelques verres d'eau-de-vie qu'il distribua lui firent apprendre, qu'au départ de tous les Vaisseaux dont ils avoient reçu quelque bienfait, ils avoient demandé les noms des Officiers & de tous les gens de l'Equipage, pour les faire porter à leurs enfans par un sentiment de reconnaissance. L'Auteur se crut en droit de conclure que ce Peuple n'est point aussi méchant qu'on l'a représenté. Il apprit aussi qu'à la mort d'un Marchand Anglois, le Roi avoit pris possession de son ivoire & de tous ses biens, mais qu'un Vaisseau Anglois étant ensuite arrivé sur la Côte, il avoit restitué volontairement toute la succession au Capitaine. Villault charmé de ce récit donna deux couteaux au Nègre qui le lui avoit fait, pour lui témoigner le plaisir qu'il avoit pris à l'entendre. Ce pauvre Afriquain, surpris de cette générosité, lui demanda son nom, & lui promit de le faire porter au premier enfant mâle qu'il auroit de sa femme, qui étoit prête d'accoucher.

Pratique singu-  
liere des Nègres,  
& son origine.

VILLAULT.  
1667.

Le 23 de Janvier à la pointe du jour, on découvrit une petite flotte d'environ quarante Canots, qui environnerent le Vaisseau dans l'espace d'un quart d'heure. Il s'en détacha un qui apporta quelques dents à bord; mais il en mit le prix si haut, que l'ayant congédié sans avoir traité on fit voile aussi-tôt vers Rio Sanguin, douze lieues plus loin. Pendant quatre heures on porta au Sud, pour éviter les rocs, qui sont en grand nombre entre les deux Rivieres; mais on reprit ensuite à l'Est par Nord.

Les François ont fréquenté les premiers cette Côte.

Portugais mulâtres, & leur origine dans ce Païs.

Leur antiquité parmi les Nègres.

Les noms de plusieurs Bayes & quantité d'autres Monumens de la Nation Françoisé, ne peuvent laisser aucun doute que les François n'aient été les premiers Négocians sur cette Côte. Ce sont les Portugais aujourd'hui qui en tirent tous les avantages, par le moyen de sept ou huit Comptoirs. Les Portugais avoient d'abord succédé aux François; mais ayant été chassés des Côtes par les Anglois & les Hollandois, ils se retirèrent vers l'année 1604 dans l'intérieur du Pays, où se mariant sans distinctions avec les enfans des Nègres ils ont produit une race de Mulâtres. L'ascendant que leur posterité n'a pas cessé de conserver sur les Habitans, est devenue fort pernicieuse aux découvertes & au commerce. Ces demi-Portugais ferment l'entrée d'une si belle Région à tous les Etrangers, & l'on ne pourroit entreprendre d'en partager avec eux les avantages sans s'exposer aux insultes des Nègres. Ils commercent ainsi sans rivaux, depuis le Niger jusqu'au Royaume de Benin (6), c'est-à-dire, l'espace d'environ huit cens lieues.

Leur autorité sur les Nègres a tant de force qu'ils les conduisent à leur gré, sans qu'on les ait jamais vus se révolter contr'eux, comme il leur est arrivé tant de fois à l'égard des autres Nations de l'Europe. Enfin, les Portugais sont si absolus dans cette grande Contrée, qu'ils se font quelquefois servir à table par les enfans du Roi de Rio Sanguin. Si quelque Blanc d'une autre Nation insulte un de leurs Chefs, il n'y a rien à quoi la vengeance ne soit capable de les porter. Un de ces Portugais se trouvant à Sierra-Léona pour le Commerce, dit à l'Auteur qu'il faisoit tous les ans un voyage au Sénégal, c'est-à-dire à deux cens lieues de son séjour ordinaire, & que si les commodités lui manquoient pour faire ce voyage par eau, il se faisoit porter par des Nègres, lui & toutes ses marchandises. Les Mulâtres Portugais ont ordinairement de petites Chapelles près de leurs maisons, & n'épargnent rien pour faire des Profelites à la Religion Chrétienne. Ils leur font porter des Chapelets autour du cou, & prennent ordinairement soin d'eux pendant le reste de leur vie.

Côte de Malaghetta, & Places qu'elle renferme.

C'est à Rio Sanguin que commence la Côte de *Malaghetta* ou *Manighetta*, pour s'étendre l'espace de soixante lieues, jusqu'au Cap de las Palmas, à trois degrés quarante minutes de latitude du Nord. Elle comprend les Places suivantes: *Rio Sanguin*, *Sertrekrou*, *Brova*, *Bafou*, *Zino*, *Krou*, *Krou-Sestre*, *Wapo*, *Batow*, *Grand Sestre*, *Petit Sestre*, & *Goyane*. Le Vaisseau Hollandois parcourut tous ces lieux en dix-neuf jours.

Rio Sanguin se décharge dans la mer au Sud Sud-Est, & peut recevoir une Barque l'espace de douze lieues. Il a sur ses bords une Ville d'environ cent

(6) Villault est ici fort obscur. Il fait couler le Niger vers Benin; ce qui n'est encore venu à l'esprit de personne. Mais il m'a paru qu'on

pouvoit soupçonner quelque erreur d'impression, & qu'on doit lire depuis le Niger, au lieu de par le Niger. J'ai suivi cette idée.

maisons , environnée de grands arbres. Rio Sanguin n'a pas plus de cinq cens pas dans sa plus grande largeur.

Dès la première nuit , on vit arriver à bord , dans un Canot , trois Nègres , dont l'un étoit frere du Roi. On le retint civilement à bord. Il avoit fait le voyage de Hollande , où il avoit passé trois ans. Il parloit fort bien la langue de ce Pays. Dans les entretiens qu'on eut avec lui , il raconta qu'un Vaisseau Hollandois étant venu sur la Côte , un mois auparavant , pour faire sa provision d'eau & de bois , avoit regagné la haute mer à l'approche d'un Vaisseau Anglois qui faisoit voile vers Rio Sestos. Il décrivit si bien ce Bâtiment , qu'on ne put douter que ce ne fût celui qu'on avoit vû croiser sur les Côtes du Petit-Dieppe. Le Prince Nègre ajouta que les Anglois avoient abandonné depuis quelques années une maison qu'ils avoient à Rio Sanguin , & qu'un petit Vaisseau , qui avoit passé depuis peu de jours , avoit surpris & enlevé douze Mores près de Krou-Sestre.

Le 26 de Janvier , un Canot , escorté de deux autres , amena au Vaisseau le Roi même , avec une suite de dix ou douze Nègres. C'étoit un vieillard vénérable , qui avoit les cheveux blancs & la taille fort grosse. Il étoit vêtu d'une robe bleue. Pendant tout le dîner , il ne voulut boire que de l'eau. Il demeura sur le Vaisseau jusqu'à l'entrée de la nuit , & partit avec son frere , après avoir reçu quelques présens.

Le 3 de Février on alla jeter l'ancre à *Wapo*. Le lendemain au lever du Soleil , on apperçut en mer un Vaisseau qui s'avançoit à pleines voiles. Les Hollandois s'imaginèrent d'abord que c'étoit l'Armateur qu'ils avoient déjà vû & se préparèrent à le recevoir. Mais vers la fin du jour , ils le perdirent entièrement de vûe. Le 5 , on alla mouiller à *Batow* , d'où l'on découvrit encore un Bâtiment qui s'approchoit de la rade avec toutes ses voiles. A mesure qu'il s'avançoit , on reconnut qu'il n'étoit pas moins gros que celui de Hollande. Le Capitaine , Villault & tous les Officiers prirent la résolution de l'attaquer. Ils renvoyerent au rivage tous les Nègres qui étoient déjà venus à bord pour le Commerce , & s'avancèrent avec beaucoup de résolution. Les deux Vaisseaux n'étoient plus qu'à une lieue l'un de l'autre , lorsque l'Etranger arbora le Pavillon de Hollande , & fit entendre son cornet. L'Europe présenta le Pavillon de France. Bientôt on reconnut que c'étoit une Fregate d'Amsterdam , de quatre cens tonneaux , & de trente-six pieces de canon , équipée aux frais d'un Négociant particulier , & partie pour la Côte d'*Ardra* , avec une permission de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales.

Le Capitaine de ce Bâtiment , qui se nommoit *Villare* , s'étoit vanté , tandis que l'Europe étoit encore au Texel , de le couler à fond s'il le rencontroit dans sa course. De part & d'autre on s'efforça de gagner le vent. Vers le coucher du Soleil , Villare , qui étoit assez mauvais voilier , voyant l'Europe à deux cens pas avec l'avantage du vent , prit le parti de faire des signes d'amitié , & de s'armer d'une bouteille & d'un verre pour boire à la santé de ceux qu'il avoit crû pouvoir braver. Ils ne firent pas difficulté de lui répondre en bûvant à la sienne ; après quoi il continua sa course vers Mina. L'Europe mouilla cette nuit devant le Grand Sestre , où Villault continua son commerce. Il se trouve au Grand Sestre des Ouvriers qui travaillent fort bien en fer. Ils racommoderent pour le Vaisseau les gros cizeaux de mer qui s'ap-

VILLAULT.

1667.

Prince Nègre  
qui avoit fait le  
voyage de Hol-  
lande.

Rencontre d'un  
Vaisseau qui dis-  
paroit sans être  
connu.

Autre rencontre  
& menaces d'un  
combat.

Fin comique de  
pétil.

VILLAULT.  
1667.  
Côte de Malaghetta. Origine de ce nom.

pellent *Forées*, dont on se fert pour rogner les barres, & les rendirent d'une meilleure trempe.

Toutes les Villes de cette Côte sont bâties sur le bord de quelque Riviere dont elles tirent leur nom. Les principales de ces Rivières sont Rio Sanguin & le Grand Sestre, sur-tout celle-ci, qui vient d'assez loin dans les terres, & qui est assez profonde pour recevoir une Patache. Les Marchands de Dieppe donnoient le nom de Paris à la Ville, par la seule raison que le poivre y est en abondance. La Côte se nomme Malaghetta ou Maniguette, à cause du poivre de Rio Sestos, que les François nomment Malaghetta. Cette marchandise, qui est la principale du Pays, rapporte plus de profit qu'on ne se l'imagine, sur-tout lorsque le retardement des Flottes de l'Inde la rend plus chère. Le poivre de ce canton est plus fort, & meilleur que le poivre commun, sur-tout le blanc.

Fertilité de cette Côte.

Outre le poivre, cette Côte fournit du riz & du millet, dont les Habitans font leur pain; d'excellens pois, des fèves, des citrons, des oranges, & des noix admirables, dont l'écaïlle est un peu plus épaisse que celle des noix de France. Le vin de Palmier y est excellent. On y trouve aussi des prunes d'un goût extrêmement agréable. Les Bœufs, les Vaches, les Chèvres, les Porcs & la Volaille y font à très-bon marché.

Toutes ces Côtes sont bordées d'une infinité de grands arbres. La terre est basse & platte, arrosée d'un grand nombre de ruisseaux & de petits torrens, qui contribuent à rendre l'air fort mal sain. Cependant il y a peu d'Européens qui puissent y faire un long séjour sans essuyer quelque maladie. L'Auteur ne put se procurer d'autres informations sur les propriétés de la Côte de Malaghetta, ni sur la Religion & les usages du Pays. Il s'imagine seulement qu'on y peut prendre autant de femmes qu'on est capable d'en nourrir, parce qu'un Nègre de Rio Sanguin l'assura que son frere en avoit cinquante, & que lui-même en avoit quinze.

Propriétés du Pays.

Comme les gens du Vaisseau ne comprennoient rien au langage des Habitans, ils furent obligés d'avoir recours aux signes. Ces Nègres ont la taille fort belle & les traits du visage assez réguliers. Ils vont nus pieds & nue tête, sans autre habit qu'une petite piece d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Quoique le climat soit si peu favorable aux Etrangers, les Habitans naturels ont beaucoup de force & de santé. Villault en vit un qui étoit incommodé d'une furieuse hernie, & qui avoit à la tête une blessure qui lui découvroit le crane. Dans cet état, il venoit tous les jours à bord. Il fumoït, il bâuvoit, comme s'il n'eut ressenti aucune incommodité.

Confirmation de l'ancien commerce des François sur cette Côte.

Les Marchands de Dieppe ont entretenu long-tems un commerce avantageux sur ces Côtes. Ils y avoient acquis tant d'habileté qu'ils avoient trouvé le moyen de mêler le poivre d'Afrique avec celui des Indes. C'étoit avant qu'il fût devenu fort commun, & que les Portugais eussent découvert l'Isle St Thomas, d'où ils se répandirent dans toutes les parties de la Guinée; de sorte que tout concourt à prouver que les François ont eu dans cette contrée un commerce très-florissant. Ajoûtez que non-seulement le Grand Sestre conserve encore le nom de Paris, mais que si les Habitans ont retenu quelques mots du langage Européen, ils sont clairement de la langue Françoisë. Ils appellent le poivre, non *sestos*, comme les Portugais, ni *grain*, comme les Hollandois, mais *Malaghetta*, qui est le nom François. Lorsqu'il arrive un Vaisseau

de l'Europe, on les entend crier, *Malaghetta tout plein; tout à terre de Malaghetta*. A la vérité c'est tout le François qu'ils sçavent encore.

Villault remarqua un de leurs usages. A la rencontre de leurs amis d'un autre lieu, ils se prennent l'un l'autre par la partie supérieure du bras, en criant *Toma*. Ensuite s'empoignant l'épaule, ils crient encore une fois *Toma*. Puis ils se prennent mutuellement les doigts & se les font craquer, comme on l'a déjà fait observer à Rio Sestos, en criant, *Ensa Nemate, Ensa Nemate*, c'est-à-dire, suivant l'interprétation d'un More qui parloit la langue Hollandoise; *Mon cher ami*, comment vous portez-vous? Tout ce que j'ai est à votre service, & ma vie même. On voit, conclut l'Auteur, que leur langue n'est pas sans élégance pour ceux qui l'entendent.

L'onze de Février au matin, on partit de Goiane, en portant au Sud-Est, pour doubler le Cap de las Palmas, & se garantir des rocs qui l'entourent. L'Auteur, sans s'assujettir à marquer les distances, se transporte devant Greva, où l'on jeta l'ancre. C'est la première Place de la Côte qui se nomme d'Ivoire.

Le Cap *Palmas* ou *de las Palmas*, doit son nom aux Palmiers qui le couvrent de leur ombre dans toutes les parties qui regardent la mer. Il s'éleve en plusieurs petites montagnes revêtues de ces arbres, à quatre degrés dix minutes de latitude du Nord. Le nom d'Ivoire qu'on donne à la Côte, vient de la grande quantité de dents d'Eléphants qui s'y vendent. Elle est si surprenante, que la plupart des Vaisseaux qui touchent au rivage, en allant vers Ardra ou vers Mina, se laissent séduire par l'occasion, & prennent tant d'ivoire qu'ils ne conservent point assez de marchandises de l'Europe pour faire des échanges dans d'autres lieux.

La Côte d'Ivoire s'étend l'espace de vingt-quatre lieues, depuis le Cap de las Palmas jusqu'à la Rivière d'Asene ou d'Issiny, où commence la Côte d'or. Elle contient les Places suivantes, sur les bords de la mer: *Krova, Tabo, Petit Tabo, Grand Drouin, Tao, Rio St André, Tiron, Petit Drouin, Bartrou, Cap la Hou, Jacques la Hou, Valloche, & Gammo*. Le Vaisseau Hollandois employa dix-sept jours à visiter tous ces lieux, sans autre accident que celui qu'il ne put éviter à Cap la Hou. Le 26 de Février, étant tranquilles sur leurs ancrés, quelques gens de l'Equipage découvrirent un Vaisseau qui s'avançoit vers eux avec toutes ses voiles. Dans l'opinion que ce pouvoit être l'Armateur Anglois, dont on avoit entendu parler à Rio Sanguin, on se hâta d'arborer le Pavillon François. Surquoi l'Armateur commença par lâcher sa bordée & présenta aussi-tôt Pavillon Hollandois. L'Europe répondit d'une volée de canon. Mais lorsqu'on doutoit encore à quoi ce prélude alloit aboutir, on vit partir la Chaloupe de l'Armateur, qui s'approcha fort près de l'Europe. L'Officier qui la commandoit n'eut pas de peine à reconnoître que la plus grande partie de l'Equipage étoit composé de Hollandois; & dans cette supposition, il ne devoit pas faire difficulté de venir à bord. Cependant il prit le parti de se retirer. Peu de tems après, on vit venir dans la même Chaloupe le Lieutenant du Vaisseau, qui s'avança jusqu'aux échelles, & qui monta sans témoigner aucune défiance. Il fut reçu civilement. On apprit de lui que son Vaisseau étoit de Bretagne, quoique commandé par un Capitaine Zelandois. L'Equipage étoit composé de cent hommes, l'artillerie de huit

VILLAULT.

1667.

Politesse de la langue des Négres.

Cap de Las Palmas.

Côte d'Ivoires  
Son étendue. Places qu'elle contient.

Rencontre d'un Armateur François.

VILLAULT.  
1667.

Ce qu'on ap-  
prend des Offi-  
ciers.

pieces, & le Bâtiment étoit du port d'environ cent tonneaux. Comme il avoit l'air d'une Pinace & le mouvement fort léger, il fit le tour du Vaisseau tambour battant, trompettes sonnantes, avec d'autres démonstrations de joie. Le Lieutenant ne fut pas moins de deux heures à bord. Il raconta qu'ils avoient été séparés par un orage, de vingt-six autres Armateurs, avec lesquels ils étoient venus en Afrique; qu'ayant relâché à Sierra-Léona, ils avoient trouvé le petit Bâtiment que l'Europe y avoit laissé; qu'il se plaignoit beaucoup du Facteur Abraham & du Capitaine Thomas, qui avec le secours des Portugais s'étoient saisis de sa Chaloupe & de neuf de ses Matelots; que pour en tirer satisfaction, il avoit attaqué la maison des Anglois à coups de canon, & tué plusieurs Nègres qui s'étoient présentés pour la défendre; mais que cette vigueur n'ayant pu lui faire restituer ses gens, qui avoient été emmenés dans les bois, il avoit été forcé de donner pour leur rançon trente quintaux d'ivoire. Le Lieutenant retourna sur son bord, après avoir accepté une légère collation.

Vers minuit, le Capitaine Zelandois vint sur l'Europe & demeura jusqu'au jour à boire avec les Officiers. Il leur dit que les Nègres qui étoient près de leur Vaisseau lorsqu'ils avoient levé l'ancre pour aller à sa rencontre, l'avoient averti que s'il étoit Anglois il devoit courir les hazards d'un combat, mais que s'il étoit Hollandois il étoit en sûreté; après quoi ils s'étoient remis dans leurs Canots pour attendre l'événement, avec l'espérance d'avoir part au butin, si l'un des deux Vaisseaux étoit coulé à fond. Au départ du Zelandois, on lui fit présent de deux barils de poudre, de quatre barils de balles & d'un fromage. On le salua de trois coups de canon, auxquels il répondit par le même nombre. Il faisoit voile à Mina, d'où il comptoit de se rendre à Ardra, & au Cap Lopez Consalvo, pour gagner de-là les Isles de l'Amérique, s'il ne faisoit aucune prise sur les Côtes d'Afrique. Mais Villault & ses Compagnons, apprirent dans la suite, à St Thomas, qu'on l'avoit vû passer avec quatre cens Nègres qu'il avoit enlevés sur deux Vaisseaux, près du Cap Lopez, où il s'étoit arrêté pour faire de l'eau. Le premier s'étoit laissé prendre sans résistance. L'autre avoit été coulé à fond après avoir perdu son mât.

Succès de l'Ar-  
mateur.

Le même jour, les Nègres du Cap la Hou s'apercevant que les deux Vaisseaux étoient en bonne intelligence, retournerent à bord pour finir leurs marchés. Le lendemain on fit voile vers la Côte d'or.

Rio St André.

Le 9 de Février, on jetta l'ancre à l'embouchure de Rio St André, & l'on employa trois jours à renouveler la provision d'eau. On trouve sur la Côte une source très-pure, mais couverte d'un grand arbre, dont les feuilles tombent dans le bassin & rendent pendant quelque tems l'eau fort amere. La provision qu'on en fit dura presque jusqu'à Saint Thomas. On ne remit à la voile que le 26 de Février, & le lendemain au soir on découvrit la Côte d'or, vers laquelle on porta directement. Le 28 on mouilla sur seize brasses près d'Assini, première Place de cette Côte. Le Pays est fort bas aux environs. La Ville est située à l'embouchure d'une Riviere du même nom, qui coule assez long-tems au Nord-Ouest entre les montagnes, & qui se jette dans la mer vers le Sud. On s'y arrêta trois jours pour le commerce de la poudre d'or.

Côte d'or. Sa  
situation.

Le 4 de Mars on passa devant Albiani, Tabo, & d'autres Villes, en con-

tinuant de trouver la terre basse & couverte de bois, mais sans Rivieres. Les Canots, qui venoient à la suite du Vaisseau, n'apportant point d'or & ne donnant aucune espérance d'en trouver, on ne cessa point d'avancer, dans la vûe de doubler avant la nuit le Cap Apollonia. Mais deux Canots qui se présenterent ayant promis de l'or, on prit le parti de mouiller dans le même lieu. En effet, le jour suivant fit trouver une petite quantité de cette précieuse poudre.

Le Cap Apollonia s'avance assez loin dans la mer, en s'élevant par degrés jusqu'à former une montagne, qui rend la perspective fort agréable. La mer y vient battre avec tant de violence, que l'approche en est fort dangereuse. On leva l'ancre pendant la nuit; mais un calme qui survint ne permit point de gagner *Axim* jusqu'au fix de Mars après midi. *Axim* est un Fort qui appartient aux Hollandois, à douze lieues du Cap Apollonia. On s'y arrêta deux jours; mais s'apercevant que les Hollandois de cette Place empêchoient les Nègres de se rendre à bord, on leva l'ancre le 8, & l'on doubla le Cap de Tres Puntas, qui tire son nom de trois montagnes, dont la position forme deux petites Bayes. Le même jour, après midi, on arriva devant Botrou, autre Fort des Hollandois, situé au-delà du Cap, sur une éminence, qui ne laisse pas d'être arrosée d'un ruisseau fort agréable. Après y avoir passé trois jours à faire le commerce dont on trouva l'occasion, on partit le 11, pour aller jeter l'ancre six lieues plus loin entre *Sakonda* & *Takoray*. Ces deux Places sont situées entre des montagnes, qui sont si près de la Riviere qu'elles semblent se pencher sur ses bords. On reçut ici des Lettres du Gouverneur de Fredericksbourg, proche du Cap-Corse, par lesquelles cet Officier offroit une retraite au Vaisseau dans sa rade, en considération de l'alliance qui subsistoit alors entre la France & le Dannemark. Il faisoit prier aussi le Capitaine de conserver pour lui quelques marchandises.

Pendant deux jours qu'on passa dans la même situation, Villault eut la curiosité de voir les ruines du Fort François de Takoray. Il étoit situé sur une montagne qui commandoit tout le Pays. Mais les environs sont secs & sans la moindre verdure. La couleur des rocs est rougeâtre.

Le 13, on arriva dans l'espace de deux heures à la rade de Commendo, dont les Habirans ont plus d'affection pour les François que pour toute autre Nation. Le Comptoir que les François y avoient autrefois étoit à l'extrémité de la Ville, du côté du Nord. Il n'y a point de caresses & de témoignages d'affection que les Nègres ne fissent éclater en venant à bord. Leur Roi qui tenoit sa Cour quatre lieues plus loin, dans une autre Ville nommée le *Grand Commendo*, envoya aux François de la viande fraîche & d'autres présens, les fit inviter à se rendre dans sa Ville & leur en offrit toutes les commodités. Il leur fit dire qu'il avoit refusé le Pavillon de *Villembourg*, Général de Hollande à Mina, & qu'il lui avoit répondu que les François ayant été de tout tems en possession de son Pays, ils étoient les seuls qu'il y voulût recevoir. Après avoir fait de justes remerciemens au Roi Negre pour tant de politesses, on mit à la voile le 16 de Mars pour Fredericksbourg, & vers le commencement de la nuit on arriva devant le Château de Mina, où l'on trouva trois petits Vaisseaux dans la rade. Deux heures après, on doubla le Cap-Corse, où les Anglois avoient un petit Fort.

VILLAULT.  
1667.  
Albiani. Tabo;

Poudre d'or.

Cap Apollonia;

Axim, Fort  
Hollandois.

Fort de Botrou;

Sakonda & Ta-  
koray.

Ruines d'un  
Fort François à  
Takoray.

Grand & petit  
Commendo.

Fort de Fric-  
sicbourg.

VILLAULT.  
1667.

En arrivant devant Fridericbourg on dépêcha un Officier au Général Hollandois, avec des complimens du Capitaine & des François du Vaisseau. Ce Général qui se nommoit *Harry Dalbreckhe*, étoit natif de Hambourg, homme vif & hardi dans sa petite taille, mais spirituel & civil. Il envoya aussi-tôt à bord son Secrétaire, nommé Dasse, Hollandois d'Amsterdam, qui occupoit depuis cinq ou six ans cet emploi dans le Fort. On le vit arriver dans un Canot, avec huit Rameurs Esclaves qui ne faisoient que chanter en ramant, suivant l'usage des Nègres lorsqu'ils menent quelque Blanc dans leurs Canots. Ils firent trois fois le tour du Vaisseau avant que de monter à bord. On salua le Secrétaire de trois coups de canon. Il fut traité pendant le reste du jour & toute la nuit sur le Vaisseau. Vers minuit, le vent devint si impétueux, qu'on fut obligé de jeter la plus grande ancre. Le lendemain après avoir choisi les marchandises qui convenoient au Général, le Secrétaire retourna fort satisfait au rivage.

Le Gouverneur  
de ce Fort prote-  
ge le Vaisseau.

Le matin du jour suivant, tandis que l'Ecrivain du Vaisseau se rendoit tranquillement à terre avec les marchandises du Général, on lui tira un coup de canon du Cap-Corse, & le boulet vint tomber à cinq ou six pieds de la Chaloupe. Le Général irrité de cette action fit feu de Fridericbourg, sur la batterie Angloise. Les Anglois comprirent alors qu'il prenoit le Vaisseau sous sa protection, & lui rendirent un autre coup, mais en forme de salut, & sans boulet. Quoique la guerre fût déclarée entre l'Angleterre & le Dannemark, à l'occasion des Hollandois, les Généraux des deux Nations étoient convenus d'une neutralité qui s'observoit parfaitement.

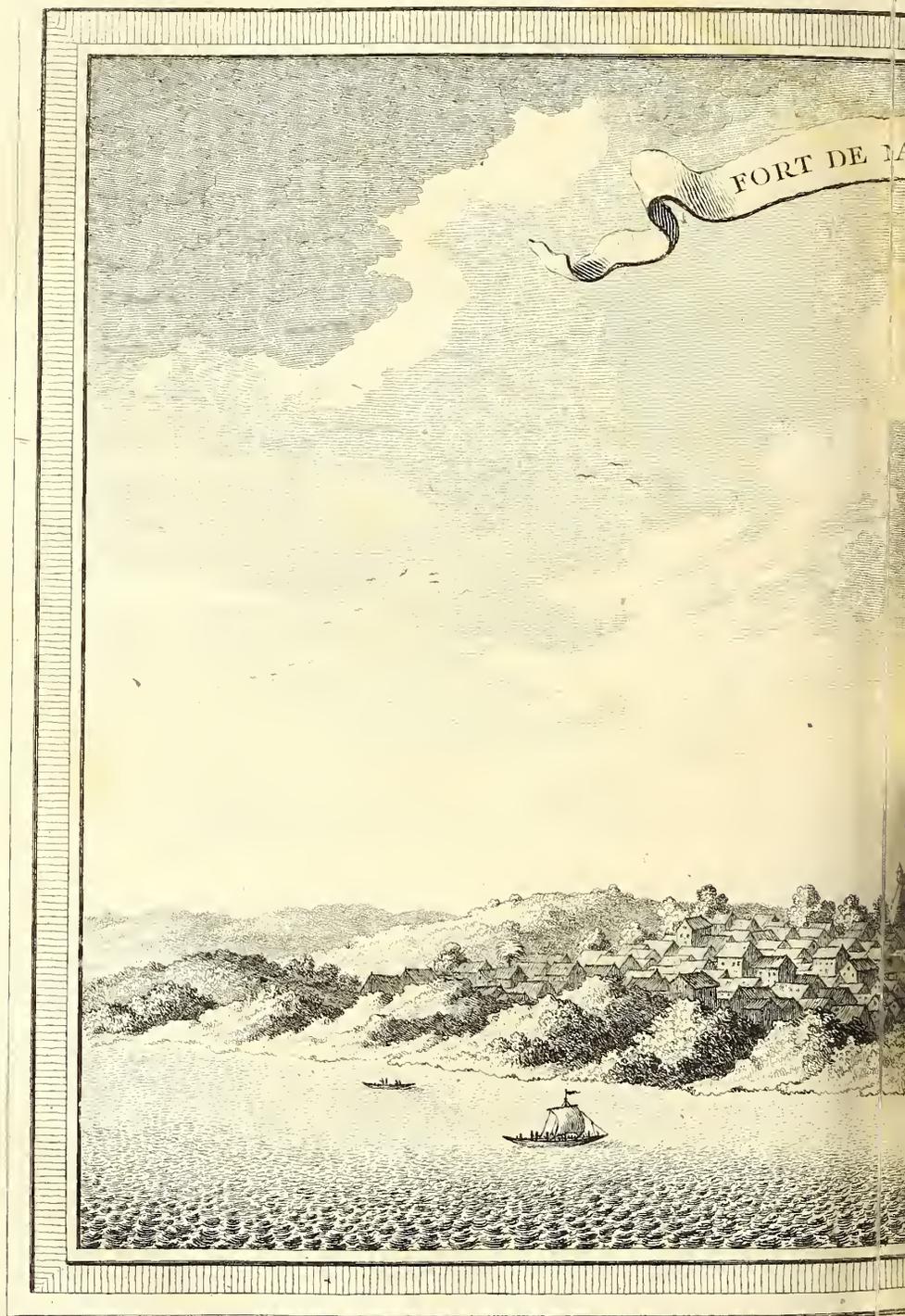
Guerres dans le  
Pays.

Le 22 de Mars, Villault descendit au rivage, pour rendre au Général Hollandois les devoirs de la civilité & de l'amitié. Il en fut reçu avec beaucoup d'honnêteté. La conversation fut en latin, que le Général parloit facilement; mais il ignoroit la langue François. Villault apprit de lui que depuis quatre ans les Rois du Pays s'étoient fait une guerre cruelle, qui avoit causé beaucoup de préjudice au Commerce; qu'il y avoit actuellement trois Vaisseaux Anglois dans la rade d'Ardra; & que le Fort de Fridericbourg étoit obligé de fournir des provisions à *Christiansbourg*, Fort Danois, où la guerre avoit causé tant de ravages, que le Pays étoit demeuré sans culture. Le reste du mois de Mars & les quatre premiers jours d'Avril furent employés au commerce. Le 5 on apperçut une Patache, qui passoit vers Mina, avec une Felouque remplie de Soldats, que le Général Hollandois envoyoit à *Cormantin*, Fort de Hollande. Villault apprit ensuite des Nègres, que le Gouverneur de ce Fort étant allé à *Anambou*, ou *Anamabo*, pour y boire, avec quelques Soldats de sa Garnison, du vin de palmier du Pays, qui est le meilleur de l'Afrique, avoit été arrêté avec toute sa suite par le Roi de cette Contrée. Deux de ses Soldats avoient été tués en voulant se défendre. Le nom de ce Royaume est Fantin. Le Roi s'étoit engagé avec les Anglois du Cap-Corse à les mettre en possession du Fort de Cormantin, & leur avoit livré son fils pour garant de cette promesse. L'ayant ensuite redemandé, les Anglois avoient refusé de le rendre jusqu'à l'exécution du Traité; & le Roi avoit fait arrêter le Gouverneur Hollandois pour l'échanger contre son fils.

Le Gouverneur  
de Cormantin  
arrêté, & pour-  
quoi.

Le sept, on reçut avis que le Contrôleur Général des Hollandois avoit été tué à Axim, & que les Habitans de ce canton s'étoient déclarés pour les Anglois

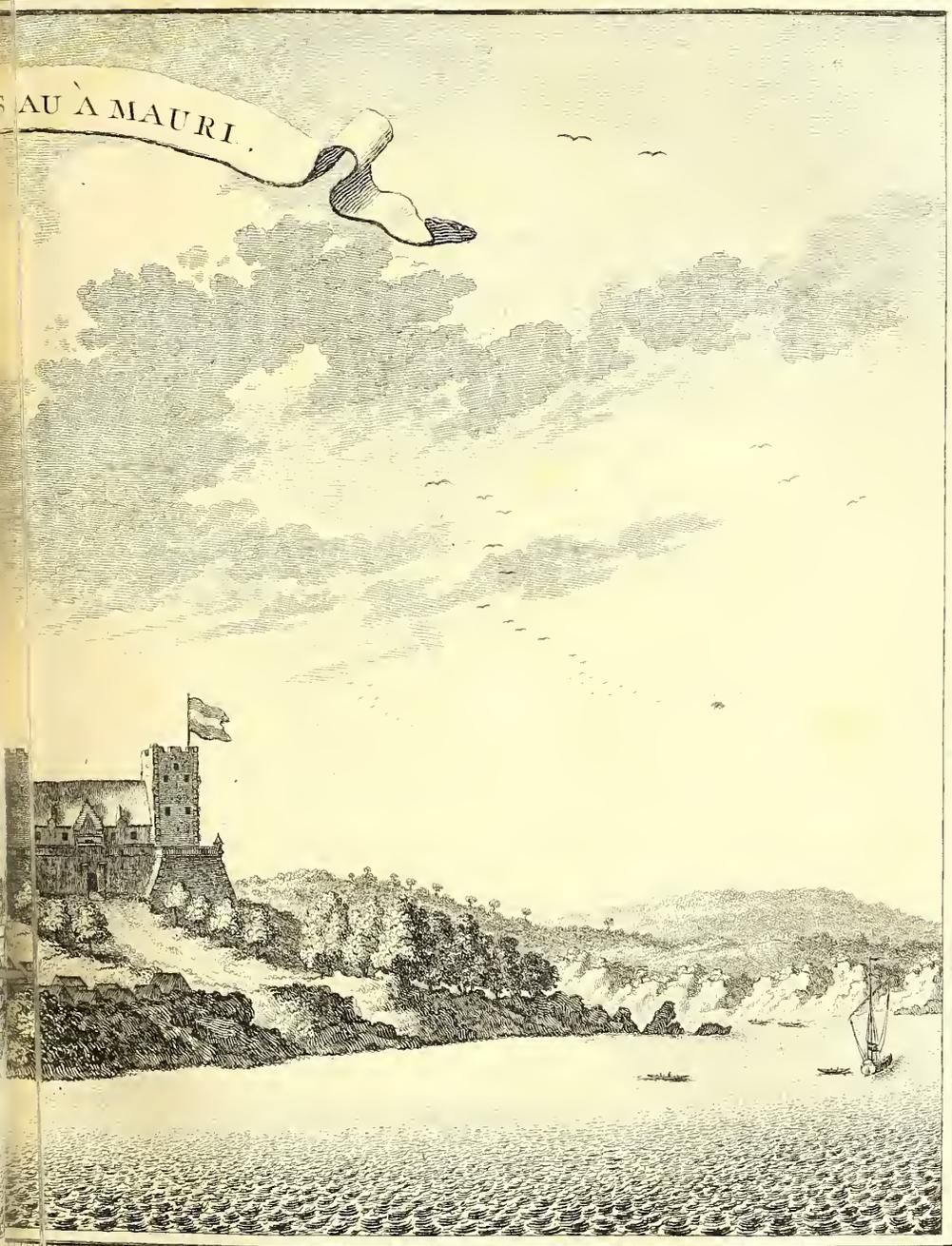




CHEDEL DEL. 66

T.III.

SAU À MAURI.









glois. Le même jour, Villault fit arrêter deux Nègres à bord, & les retint prisonniers, pour la sûreté d'une somme qui lui étoit dûe par deux Marchands du Pays. Il les fit garder pendant deux jours; mais le Général Danois s'entremet pour obtenir leur liberté, & fit payer la somme dans l'espace de huit jours.

On quitta Fridericbourg le jour du Vendredi Saint, pour s'avancer à *Eniackam*, quatre lieues plus loin. Le Fort Danois salua le Vaisseau à son départ, & reçut de lui les mêmes honneurs. On passa devant Mauri, où les Hollandois ont un petit Fort nommé Nassau. Dans l'après midi, on mouilla près d'*Eniackam*. Les Anglois y ont un Fort sur une petite éminence, à six cens pas du rivage. Le Pays appartient au Roi de Sabou, dont la Ville capitale n'est pas éloignée d'*Eniackam*.

Le 10, jour de Pâques, quelques Habitans apportèrent à bord une bonne provision de vin de Palmier, & promirent aux Marchands du Vaisseau de revenir le lendemain avec de l'or. Le lendemain ils y envoyèrent une fricassée de Poulets, aussi bien accommodée qu'elle le feroit en France. Mais ils firent dire aux Officiers que la même nuit, les Soldats du Roi de Fantin étoient entrés dans leur Ville, y avoient tué quatre hommes & fait plusieurs prisonniers; sur quoi tous les Habitans avoient pris les armes, & mis leurs femmes & leurs enfans en sûreté dans les bois voisins. Villault & tous les Officiers du Bâtiment ne doutèrent pas que cet avis ne fût une manière d'implorer leur assistance; & pour éviter des instances plus ouvertes, ils résolurent de retourner la nuit suivante à Fridericbourg. Il y avoit peu d'espérance de commerce du côté de Cormantin, à cause des Hollandois; & moins encore dans la rade d'Akra, parce que le Roi de ce Pays étoit en guerre avec Takoray.

D'*Eniackam*, Villault découvrit Cormantin, mais à trop de distance pour en distinguer les Fortifications. Il est situé sur une colline. Les Hollandois, qui en étoient les maîtres, avoient un Comptoir à Fantin, & un autre à Anamabo, dans le même Royaume.

Le 12 d'Avril, à la faveur d'un vent Nord de terre, qui souffle constamment sur cette Côte depuis minuit jusqu'à midi, on retourna heureusement à Fridericbourg, & l'on y demeura jusqu'au 20. Mais l'épuisement des provisions fit prendre le parti de gagner l'Isle St Thomas, où l'on espiroit d'en trouver en abondance. On mouilla le 6 de Mai, à la vûe du Château. Le 8, Villault & quelques autres Officiers rendirent visite au Gouverneur, qui les reçut civilement, mais sans leur permettre d'entrer dans la Ville. Il se nommoit Aosta; petit homme de quarante ou cinquante ans, bien fait, vif & passionné, mais civil. Il prit prétexte d'une indisposition, pour se reposer sur son Lieutenant du soin de traiter les François. La nuit suivante, le Contrôleur du Château se rendit à bord. On lui présenta un Mémoire des provisions dont le Vaisseau avoit besoin, & le Gouverneur donna ordre qu'elles fussent fournies dans peu de jours.

Pendant que le Vaisseau fut à l'ancre, les Matelots alloient prendre de l'eau chaque jour dans une petite Riviere qui coule jusqu'à la mer, & qui passe pour la meilleure de l'Afrique. Elle se garde une année entiere, aussi fraîche que le premier jour. Villault fut le seul à qui les Portugais permirent,

VILLAULT.  
1667.

Le Vaisseau s'avance à *Eniackam*.

Raisons qui le font retourner à Fridericbourg.

Situation de Cormantin.

Le Vaisseau se rend à l'Isle saint Thomas.

Eau d'une bonté singuliere.

VILLAULT.  
1667.  
Haine des Portugais contre les Hollandois.

pour sa santé, de descendre librement au rivage. Lorsqu'il demanda la même faveur pour l'Ecrivain du Vaisseau, le Gouverneur répondit qu'il ne pouvoit l'accorder aux Hollandois, parce qu'il avoit trop de plaintes à faire de cette Nation; que sa Ville portoit encore des marques de leurs ravages, sur tout les Eglises, qui avoient été très-belles, & qu'on étoit actuellement occupé à les rebâtir.

Détour du Vaisseau pour revenir en Angleterre.

On leva l'ancre le jour de l'Ascension, en saluant le Château de cinq coups, dont il ne rendit que trois. La course du Vaisseau ayant été réglée au Sud-Ouest, on découvrit dès le lendemain, *Annobon*, autre Isle qui appartient aux Portugais; & l'on commença de ce point, à changer de route pour tourner les voiles vers l'Europe. En arrivant dans les mers du Nord, on n'eut pas d'autre parti à prendre pour éviter les Anglois, que de faire le tour de l'Irlande & de l'Ecosse. On passa par les Isles de Ferro, qui appartiennent aux Danois, & l'ignorance des Pilotes, dans une course si détournée, les fit avancer trop loin de deux cens lieues. Mais, sur la Côte de Norvege, on rencontra quelques Vaisseaux Hollandois, de qui l'on apprit l'heureuse nouvelle de la Paix de Breda. Le 29 d'Août on arriva au Texel; & le 4 de Septembre à Amsterdam, après avoir employé neuf mois & demi dans le Voyage, sans autre accident que la perte d'un homme, qui mourut, en passant la Ligne, d'une dissenterie qu'il avoit gagnée à St Thomas, pour avoir mangé trop de sucre.

## CHAPITRE II.

### *Voyage du Capitaine Thomas Phillips au Royaume de Juda, & dans l'Isle de St Thomas.*

INTRODUCTION.

LE Journal de Phillips se trouve dans la Collection de (7) Churchill, sous le titre de Voyage fait dans l'*Annibal de Londres*, en 1693 & 1694, d'Angleterre au Cap Mesurado, & de-là, au long de la Côte de Guinée, jusqu'au Royaume de Whida (8), à l'Isle de St Thomas, & à la Barbade, avec des observations sur le Pays, sur les Habitans & sur leurs Mœurs, par Thomas Phillips Commandant du Vaisseau. Ce Journal contient quantité de remarques curieuses, mais en général il est fort mal écrit, & plein de petites circonstances nautiques, qui n'ayant rapport qu'aux situations passagères de l'Auteur & du Vaisseau, ne sont d'aucune utilité pour l'Histoire ni même pour la navigation. Aussi a-t-on pris le parti de les retrancher entièrement. Il est accompagné d'un Plan de Porto Praya, & de quelques perspectives, telles que le Pic de Tenerife, Mayo, la Pointe Nord de St Jago, les Caps de Monte, de Mesurado, & de Lopez-Consalvo. L'Auteur est fort exact à donner les latitudes & les distances des Places.

Caractère du Journal de Phillips.

Avantures de Phillips avant ce Voyage.

Son Voyage en Afrique n'étoit pas son essai de navigation. Il avoit parcouru les mers du Levant pendant les guerres du Roi Guillaume, & sa mauvaise fortune l'avoit fait tomber entre les mains des François à son re-

(7) Il commence à la page 171 & finit à la page 239.

me d'autres l'appellent *Fida*. Voyez ci-dessous, Tome IV.

(8) Les Anglois lui donnent ce nom, com-

tour de Venise & de Zante. Il commandoit alors le *William*, Bâtiment de vingt pieces de canon & de deux cens tonneaux. Trois Vaisseaux de Guerre François, qui étoient tombés sur lui à soixante lieues au Sud-Ouest du Cap Clear en Irlande, l'avoient forcé de se rendre sans résistance. Son Vainqueur avoit été la *Couronne*, Vaisseau de soixante-dix pieces de canon de fonte. Un boulet qui avoit percé son arriere ne lui avoit pas laissé le tems de délibérer sur sa défense. Il avoit été conduit à bord du Commandant François, nommé le Chevalier de Montbrun, qui l'ayant traité fort civilement l'avoit mené à Brest, & lui avoit donné l'occasion de connoître un Pays pour lequel il avoit eu jusqu'alors une parfaite aversion.

Après son retour en Angleterre il étoit demeuré quelque tems sans emploi, jusqu'à ce que le Chevalier *Jeffry Jeffreys*, dont il loue la générosité, lui confia le soin d'acheter l'Annibal, Vaisseau de quatre cens cinquante tonneaux & de trente-six pieces de canon. Jeffreys paya la somme entiere; mais ayant fait entrer dans son entreprise Jean Jeffreys son frere, Samuel *Stanger* sous-Gouverneur de la Compagnie Royale d'Afrique, & quelques autres Négocians distingués, il leur recommanda particulièrement l'Agent qu'il avoit employé. Une protection si déclarée, fit choisir Phillips par les Marchands associés, pour faire le Voyage de Guinée sur le même Vaisseau. Sa Commission étoit de se procurer des dents d'Eléphants, de l'Or & des Esclaves Nègres.

Il partit de Londres le 5 de Septembre 1693. Le 13 étant arrivé aux Dunes, il y trouva l'Amiral Nevil, qu'il salua d'onze coups de canon. L'Amiral lui en rendit neuf, & partit le même jour sur un Vaisseau de Guerre du troisième rang, pour se rendre à Copenhague en Dannemark, où il étoit appelé par des affaires importantes. Phillips, demeuré dans la rade avec cinq Vaisseaux Marchands, qui se préparoient aussi à faire voile, convint avec eux de lever l'ancre ensemble le 9 d'Octobre. L'un étoit un Bâtiment de trente pieces de canon, commandé par le Capitaine Thomas Schurley, qui partoit pour l'Inde Orientale; le second de 24 canons, partoit pour Angola, sous la conduite du Capitaine Daniel. Les trois autres, de différentes grandeurs, étoient destinés aussi pour l'Afrique. Comme le Capitaine Schurley connoissoit les Côtes de Guinée par une longue fréquentation, tous les autres Commandans s'accorderent à le choisir pour leur chef, c'est-à-dire, à recevoir de lui l'ordre de navigation, & à faire voile sous son Pavillon & sous ses yeux.

Le vent ayant changé au Sud & au Sud-Est quart de Sud, avec tous les pronostics d'un fort mauvais tems, on prit le parti de retourner aux Dunes. Mais dans l'obscurité d'un brouillard fort épais, Schurley eut le malheur d'échouer à deux milles au Sud-Est de la pointe du Sud. Phillips, qui se hâta d'aller au secours, trouva les gens de Schurley peu disposés à l'obéissance. Ils parurent également insensibles aux ordres de leurs Officiers & au péril du Vaisseau; ce qui venoit apparemment de quelque sujet de plainte qu'ils avoient reçu de leur Capitaine. Phillips en prend occasion de faire regarder aux Officiers d'un Vaisseau, sur-tout d'un Vaisseau Marchand, l'humanité & la douceur pour leur Equipage, comme des qualités indispensablement nécessaires. Il leur recommande particulièrement de prendre soin que la portion de vivres

---

INTRODUC-  
TION.

Il est prisonnier  
en France.

Motifs de son  
Voyage en Gui-  
née.

---

PHILLIPS.

1693.

Départ de l'Au-  
teur.

Son Vaisseau  
échoue près des  
Dunes.

PHILLIPS.  
1693.  
Conduite néces-  
saire avec les Ma-  
telots.

soit distribuée fidèlement, & qu'il n'y ait point de plainte à faire de la qualité des provisions; parce qu'il n'y a rien, dit-il, qui rende un Matelot si content que d'avoir l'estomac rempli, ni qui le révolte plus que la dureté & les injures. Qu'on leur rende justice, & qu'on leur permette leurs chansons & leurs plaisanteries de mer, en y joignant quelquefois un mot de bonté & d'amitié, ils s'exposeront au feu & à l'eau pour le service de leur Capitaine. D'un autre côté, il faut qu'ils soient employés sans ménagement tandis qu'il reste quelque travail à finir: mais on doit bien se garder de les fatiguer par des travaux inutiles, & de leur faire sentir que la tyrannie & l'humeur y ont plus de part que le besoin. C'est néanmoins, ajoute l'Auteur, ce qui n'arrive que trop souvent; au préjudice extrême des Propriétaires du Vaisseau.

Le Vendredi 27 d'Octobre, on passa l'Isle de *Wight*, & ce fut la dernière partie d'Angleterre dont on eut la vûe. Un vent frais écarta quelques Vaisseaux de l'Escadre Marchande. Phillips découvrit plusieurs Bâtimens qui passoient à pleines voiles; mais il ne parla qu'à un Portugais de deux cens tonneaux, qui se rendoit à Londres avec sa cargaison de vin d'Opporto. Son intention auroit été d'en acheter quelques barils, si le vent ne l'en eut empêché. Il avoit à bord soixante-dix hommes qui appartenoient au Vaisseau, & trente-trois Passagers de la Compagnie d'Afrique, pour le service des Forts de Guinée; ce qui montoit au nombre de cent trois hommes.

Le Lundi 30, on rencontra le Capitaine Hereford, qui se joignit à l'Escadre. Le 1 de Novembre, on découvrit quatre grands Bâtimens chacun de soixante ou soixante-dix pieces de canons, qu'on prit pour des Vaisseaux de Guerre François. Schurley, que tous les autres Commandans consulterent sur cette rencontre, fut d'avis de prendre le large & de les éviter. On le fit sans peine à la faveur d'un tems obscur, & d'un vent impétueux qui sembloit être l'avant-couteur d'un orage. En effet, il devint si violent que Phillips eut deux de ses mâts fendus, & que Jean Southern, un de ses meilleurs Matelots, fut emporté dans la mer, sans pouvoir être sauvé par aucune assistance. Cette perte fut extrêmement regrettée. La fureur des flots ne fit qu'augmenter, avec d'autant plus de danger pour Phillips, qu'il n'avoit plus de voile qui put commander le Vaisseau. Le jour suivant, on s'aperçut que le mât de misene étoit pourri jusqu'au centre. Phillips ayant consulté ses Officiers, les trouva tous d'avis d'aller se radouber à Plymouth. Mais il fut si choqué de cette proposition, que pour en faire perdre jusqu'à l'idée, il déclara brusquement, qu'à toutes fortes de risques, sa résolution étoit de continuer son voyage. Toute l'habileté des Ouvriers fut employée à réparer les mâts. Dans cette tempête, Phillips perdit de vûe le Capitaine Schurley.

Le 18, on découvrit qu'un des Soldats qui passoit pour le service de la Compagnie de Guinée étoit une femme. Elle s'étoit engagée sous le nom de Jean *Brown*; & depuis trois mois qu'elle étoit à bord, on n'avoit pas eu la moindre défiance de son sexe, parce qu'elle étoit continuellement dans la compagnie des Passagers, & qu'elle avoit toujours mis fort ardemment la main au travail. Mais une maladie trahit son secret. On la pressa de déclarer la vérité. Elle fit cet aveu, les larmes aux yeux. Phillips donna ordre qu'elle fût logée à part, & lui fit faire par le Tailleur du Vaisseau un ha-

Nombre d'hom-  
mes dont le Vaif-  
seau étoit chargé.

Tempête qui met  
Phillips en dan-  
ger.

Se fermeté.

Femme travestie  
en Soldat.

bit de femme, de quelques vieilles étoffes. Elle se rendit utile à l'Equipage en lavant le linge, & dans d'autres emplois convenables à son sexe, jusqu'au Cap Corfe, où elle fut mise à terre. C'étoit une femme d'environ vingt ans, qui avoit le teint fort bazané.

Le 21, on apperçut le Pic de Tenerife, à vingt-cinq lieues Sud-Ouest quart d'Ouest. Le lendemain à quatre heures du matin on se trouva fort près de la rade d'Orotava, & l'on découvrit entre la Côte & le Vaisseau deux Bâtimens; l'un qui paroissoit un grand Vaisseau; l'autre, une Barque longue. Phillips croyant remarquer que le Vaisseau l'attendoit, louvoya au Nord, pour gagner du tems & se mettre en état de défense. Vers midi, après avoir fait ses préparatifs, il ne balança point à s'avancer vers ceux qui paroissent si impatiens de lui parler. Mais le vent étoit si bas, qu'à trois heures après midi, à peine se trouva-t-on à la portée du canon. On distingua que le Vaisseau inconnu étoit une belle & grande Frégate; de sorte qu'on ne douta plus que ce ne fut quelque ennemi.

Phillips arbora son Pavillon, & tira un coup de canon, auquel l'autre ne répondit qu'en arborant aussi le Pavillon Anglois. Mais on fut bien-tôt éclairci, lorsque présentant le flanc & faisant voir une bordée de neuf canons, il leva au même instant le Pavillon François. Comme on n'étoit plus qu'à la portée de la carabine, Phillips ne vit pas d'autre ressource que dans son courage. Il anima ses gens en leur faisant avaler quelques rasades d'eau-de-vie, & donnant l'ordre à tous les postes, il attendit la premiere décharge de l'ennemi. Elle commença presqu'aussi-tôt, avec un feu ardent de la mousqueterie. Phillips l'essuya d'un air ferme, & rendit le compliment avec beaucoup de vigueur. Alors l'Armateur le ferrant de plus près, lui envoya une seconde décharge, qui le mit dans un grand désordre. Cependant il la lui rendit encore. Le feu continua de part & d'autre jusqu'à dix heures de nuit. Enfin l'Armateur, après avoir sans doute essuyé quelque perte; & s'être efforcé inutilement de venir à l'abordage, tomba sous le vent & prit le parti d'abandonner sa proie. Les Anglois remercièrent le ciel de les avoir délivrés du danger. Mais leur Bâtiment se trouvoit dans un état fort misérable. Il avoit été percé d'un si grand nombre de coups, qu'à peine les Matelots purent suffire à boucher les voies d'eau. On n'avoit perdu que cinq hommes, mais le nombre des blessés approchoit de quarante. Mâts, voiles, antennes, tout étoit en pieces. La lumiere du jour fit appercevoir l'Armateur à la distance d'environ trois lieues, sans aucune apparence qu'il fut disposé à recommencer le combat. Phillips, après son retour en Europe, apprit du Capitaine Peter Wall, qui avoit été pris par le même Vaisseau, & qui étoit à bord pendant l'action, avec tous ses gens prisonniers comme lui, que c'étoit un Vaisseau de Saint Malo, nommé le Louis, de cinquante pieces de canon & de deux cens quatre-vingt hommes d'Equipage. Il avoit perdu plus d'hommes que les Anglois & n'en avoit pas eu moins de blessés. Après le combat, il avoit mis à terre dans l'Isle de Tenerife, Wall & quelques autres prisonniers, pour aller se radouber plus librement à Lixa.

Phillips employa deux jours entiers aux réparations d'un Bâtiment auquel il ne restoit pas une seule partie saine. Entre les voies d'eau, il y en avoit quatre si terribles, que l'agitation de la mer & la nécessité d'employer la

PHILLIPS.  
1693.

Rencontre d'un  
Armateur François.

Phillips est fort  
maltraité dans le  
combat.

Ce que c'étoit  
que cet Arma-  
teur, & sa perte  
dans cette ten-  
contre.

PHILLIPS.  
1693.  
Avec quelle peine  
Phillips rétablit  
son Vaisseau.

plus grande partie des Matelots à pomper sans cesse, ne permit pas de les reboucher parfaitement. Pour comble de disgrâce, le Charpentier avoit eu le bras emporté dans l'action. On ne vécut pendant quelques jours que de pain & de fromage, parce que le canon ayant démoli les fourneaux, il n'y eut aucun moyen de préparer les alimens. Les barils d'eau-de-vie n'avoient pas été moins maltraités, & les Anglois regretterent beaucoup cette perte.

Le 26, après avoir reconnu l'Isle de Ferro, à douze lieues au Nord-Est, on mit à la voile pour St Jago, où Phillips se proposoit de rétablir son Vaisseau, de renouveler ses provisions, & de faire guerir ses blessés. Malgré les réparations qu'on avoit faites à ses voiles, il fallut des soins continuels pour en assurer l'usage. Le 27, on découvrit un Vaisseau à deux lieues en mer, & l'on se crut menacés d'un nouvel engagement. Les préparatifs du combat se firent en moins d'une heure, car il sembloit que la dernière disgrâce n'eut fait qu'augmenter l'ardeur & l'habileté des Matelots. Mais le Bâtiment qu'on avoit apperçu prenant le large avec beaucoup de légèreté, on ne douta point que ce ne fut la *Méditerranée*, Vaisseau Anglois commandé par le Capitaine Daniel. Le même jour, on coupa la jambe à quelques Matelots, que leurs blessures avoient réduits à cette triste opération.

Il se rend aux  
Isles du Cap-  
Vert.

Le 30, on découvrit les Isles de Sal, de St Jago & de Bona-Vista. Celle de Mayo parut le jour suivant; & le 2 de Décembre on jeta l'ancre à St Jago, dans la Baye de Porto Praya. De cette rade on voyoit à l'Ouest l'Isle de Fuego, qui jettoit de la fumée pendant le jour, & des étincelles pendant la nuit. Le 5, on perdit quelques hommes, qui moururent de leurs blessures, entre lesquels on regretta extrêmement *Cronow*, homme d'honneur & de courage, qui avoit eu du même coup une jambe entière & la moitié de l'autre emportées.

Il descend dans  
la rade de Praya,  
& visite le Gouverneur.

En descendant au rivage, Phillips & ses gens furent reçus par une douzaine de Soldats, à demi morts de faim, qui les conduisirent à leur Commandant par un chemin rude & fort escarpé. Cet Officier étoit un vieillard de fort bonne mine. Il les reçut avec beaucoup de civilité, & les fit monter dans sa maison par un fort mauvais escalier, qui les conduisit dans une assez grande chambre. Là, il leur fit des excuses d'avoir tiré sur eux à balle, tandis qu'ils entroient dans son Port. Il les avoit pris pour des Pyrates. Enfin, ils lui trouverent autant de politesse que d'esprit. C'étoit un Flamand d'Ostende, que le Gouverneur de Lisbonne avoit engagé dans l'Office qu'il exerçoit, par de belles promesses, dont il attendoit encore l'exécution.

Au même moment ils virent arriver le Lieutenant du Gouverneur, sur une Mule qui marchoit à grands pas entre les rocs & les précipices de la montagne, & qui paroissoit aussi ferme que le meilleur Cheval dans le terrain le plus uni. Le Lieutenant paroissoit un jeune homme de vingt ans, fier & plein de vanité. Phillips fut indigné de ses manieres, & de l'air d'insolence avec lequel il traitoit un homme aussi respectable que le vieil Officier Flamand.

Il se rend à St  
Jago, ce qui se  
passe entre lui &  
le Gouverneur.

Le Dimanche 3 de Décembre, Phillips partit dans sa Pinace pour la Ville de St Jago, avec quelques-uns de ses Anglois. Après avoir ramé l'espace de sept milles, ils arriverent près d'une pointe qui couvre la Ville. Phillips ne ba-

lança point à s'avancer directement vers la porte, en faisant sonner ses trompettes. Ce bruit amena aussi-tôt un Officier, qui le conduisit au Palais du Gouverneur, situé dans la partie haute de la Ville. Les Anglois ne rencontrèrent en chemin que des femmes, dont ils admirèrent l'impudence. Elles sçavoient, en langue Angloise, quelques mots infâmes qu'elles repetoient avec des attitudes & des gestes de la même saleté. Le Gouverneur étoit à l'Eglise. Mais allarmé par le son des trompettes, il se hâta de sortir à la tête de l'Assemblée. Il avoit à ses côtés le Prêtre & deux jeunes Officiers. Derrière lui, ses gens menaient en bride un cheval fort bien équipé. Après quelques compliments il conduisit les Anglois au travers d'une cour, dans une grande maison, à laquelle néanmoins l'Auteur ne donne que le nom de grande cabane, revêtue d'un balcon de fer qui fait face à la mer, & d'où la perspective est charmante. On servit au Capitaine & à son frere une collation à la mode Portugaise. Elle consistoit dans un grand pain blanc, & une boete de marmelade, présentés sur une nappe. Pour liqueur, on apporta une bouteille de vin de Madere à demi pleine, mais dont le vin étoit si chaud, si épais & si trouble, que l'Auteur se fit violence pour en goûter.

---

PHILLIPS.  
1693.

Collation à la  
Portugaise.

Lorsqu'il eut proposé d'acheter quelques Bestiaux pour sa provision, le Gouverneur lui déclara qu'il falloit les payer en argent, & que dans toute l'Isle, il étoit le seul à qui le droit appartint d'en vendre. Le vieil Officier de Praya avoit déjà fait la même déclaration à Phillips. Cependant il obtint la permission de prendre, des Habitans, quelques Chèvres & quelques Moutons en échange pour des marchandises. Le Gouverneur acheta de lui deux ou trois canes de roseau; & lui en voyant une à la main, qui étoit garnie d'une pomme & de quelques petits clous d'argent, il lui dit que les Capitaines Anglois qui revenoient des Indes Orientales, étoient accoutumés à lui faire de pareils présens. Phillips se crut obligé de suivre l'exemple des Officiers de sa Nation, & fit présent de sa cane au Gouverneur, qui la reçut avec de grandes marques de satisfaction. Il l'invita ensuite à dîner à bord. Mais cette proposition fut écoutée plus froidement. On avoit à Sr Jago l'exemple de quelques Pyrates, qui ayant attiré les Gouverneurs à bord, ne leur avoient permis de retourner au rivage qu'après s'être fait apporter toutes les provisions dont ils avoient besoin. A la vérité ils donnoient en paiement des lettres de change, mais sur des noms chimériques, à Londres ou dans d'autres lieux. Le Pirate Avery en avoit laissé une, payable par le Gouverneur de l'Isle de St Thomas. Enfin le Gouverneur, trop bien instruit par l'expérience de ses Prédécesseurs, refusa l'offre des Anglois. Phillips s'entretenant avec lui sur le balcon, lui demanda si l'on apportoit de bon vin de Madere dans son Isle. Il répondit qu'il s'y en trouvoit d'excellent; & voyant un Portugais assez bien vêtu qui se promenoit dans la rue au-dessous de lui, il l'appella aussi-tôt pour lui demander s'il avoit du vin de Madere à troquer pour des marchandises. Le Portugais, à la vûe du Gouverneur, ôta son chapeau, fit une profonde réverence, & se mit à deux genoux. Dans cette posture, il répondit qu'il avoit un baril de vin de Madere, mais qu'il ne vouloit s'en défaire que pour de l'argent. On lui dit que Phillips n'avoit que des échanges à proposer. Il se leva, fit une seconde reverence, & s'éloigna promptement, le chapeau toujours à la main jusqu'à ce qu'on l'eut

Circonstances du  
séjour de Phillips  
à Sr Jago.

Soumission des  
Portugais pour  
leurs Comman-  
dans.

PHILLIPS.  
1693.

perdu de vûe. Phillips quitta le Gouverneur, assez satisfait de ses politesses, & lui promit pour le lendemain quelques fromages d'Angleterre.

Ce Commandant Portugais étoit de fort petite taille, âgé d'environ cinquante ans, & d'une famille noble de Portugal. Il avoit le teint fort bazané & la physionomie basse. Ses habits étoient aussi fort communs, à l'exception d'une grande perruque qui lui tomboit jusqu'au bas du dos, mais dont le tems avoit applati la frisure. Cependant cet extérieur négligé paroïssoit couvrir beaucoup d'esprit & d'expérience.

Phillips quitta  
les Isles du Cap-  
Verd.

Violent Tornado  
qu'il essuia. Na-  
ture de ces ora-  
ges.

Phillips eut le tems, jusqu'au sept de Décembre, de remettre son Vaisseau en état de supporter les flots; & comme la mort l'avoit délivré des blessés les plus incommodes, il quitta les Isles du Cap-Verd avec de meilleures esperances. Le 10 il essuya un *Tornado*, espece d'ouragan, dont on a déjà expliqué la nature, & qui est fort commun sur les Côtes d'Afrique; mais n'en ayant jamais vû dans d'autres mers, ce spectacle le surprit beaucoup. Dans l'espace d'une demie heure, l'aiguille fit le tour entier du quadrans; & le tonnerre, accompagné d'éclairs terribles, rendit le ciel & la mer une scene d'horreur & d'épouvante. Des traces de soufre enflammé, qui paroïssent de tous côtés dans l'air, firent craindre à Phillips que le feu ne prit au Vaisseau. Cependant il s'accoutuma par degrés à ces affreux phénomènes; & dans la suite, en ayant éprouvé beaucoup d'autres, il se contenta, lorsqu'il étoit menacé de l'orage, d'amener toutes ses voiles, & d'attendre patiemment que le feu du ciel, les flots & les vents, eussent exercé leur furie; ce qui dure rarement plus d'une heure, & même avec peu de danger, surtout près des Côtes de Guinée, où les Tornados (9) viennent généralement du côté de la terre. On les regarde comme un signe que la Côte n'est pas éloignée. Dans son Voyage de l'Isle Saint Thomas à celle de la Barbade, Phillips fit quatre cens lieues au Sud de la Ligne, entre deux & trois degrés de latitude du Sud, sans aucune apparence de tonnerre ni (10) d'éclairs, avec des vents frais d'entre Sud-Sud-Est & Est-Sud-Est.

Cap Monte, &  
sa latitude obser-  
vée.

Le 22, on découvrit le Cap Monte à sept lieues de distance Est quart de Nord-Est Nord. A midi, la latitude étoit de six degrés trente-six minutes du Nord, & l'on avoit alors le Cap Est quart de Nord-Est Nord à quatre lieues; de sorte qu'en étant à six minutes Sud, & six Ouest, Phillips ne crut pas se tromper dans son observation en le plaçant à six degrés quarante-six minutes de latitude du Nord; position néanmoins qui ne s'accorde pas avec celle qu'on lui donne ordinairement dans les Cartes.

Phillips rejoint  
Schurley au Cap  
Mefurado.

On se trouva, le 23, à la hauteur du Cap Mefurado. Le Capitaine Schurley, qui avoit été séparé de Phillips par la premiere tempête, étoit arrivé heureusement à ce Cap; mais ce n'étoit pas sans avoir beaucoup souffert du Tornado. Dans la joie de reconnoître le Vaisseau de Phillips, il se hâta de lui envoyer sa Pinace, pour le supplier de relâcher au même lieu, & de lui accorder son assistance. Son mâc de misene avoit été fendu d'un coup de tonnerre, & la voile de son perroquet consumée par les éclairs. Quoique Phillips se fût proposé d'aller prendre du bois & de l'eau douze lieues plus loin, à *Junco*, où l'eau de la Riviere est excellente & le bois

(9) Plusieurs Voyageurs y ont passé jusqu'à cinq ou six mois, sans voir aucun Tornado. (10) Il n'y a rien à conclure d'un seul voyage.

en abondance, il ne balança point à satisfaire son ami. Le lieu qu'il choisit pour jeter l'ancre fut un bon fond de sable, un demi mille au Sud Est de l'embouchure de la Riviere. Il y trouva un Vaisseau d'Interlope, commandé par Gubkins de la Barbade, & chargé presqu'uniquement de *Rum*, pour le Commerce de l'Or & des Esclaves. Il en acheta cinq cens gallons, à si bon marché qu'il le revendit lui-même avec beaucoup d'avantage. Il trouva aussi la Felouque, le *Slander*, commandée par Colker, Agent de (11) *Cherboroug*, qui exerçoit le commerce au long de la Côte.

Le Cap Mesurado est à seize lieues du Cap Monte, sans aucune terre haute qui les sépare. C'est une montagne ronde, mais moins haute que celle du Cap Monte. Le mouillage y est fort bon au Nord Nord-Est, sur douze, dix & huit brasses d'eau. Cependant le meilleur est sur neuf brasses, à deux milles du Cap, en le mettant à l'Ouest, & le Vaisseau au Sud & demi-Sud.

Un jour au matin Phillips s'étant mis dans sa Pinace avec quelques-uns de ses Officiers, remonta l'espace de huit milles dans la Riviere, pour se rendre à la Cour du Roi *André*. Au long des rives il vit quantité de Singes sur les arbres, sautant d'une branche à l'autre; & de plusieurs coups qu'il tira successivement, il n'en put tuer un seul. La Ville est sur la droite en remontant, éloignée de la rive d'environ un quart de mille; le lieu du débarquement est entre deux grands arbres, où le Roi *André* vint au-devant des Anglois avec sa Noblesse, & les conduisit au travers des bois dans une plaine ouverte, où la Ville est située. C'est le seul terrain sans bois que Phillips remarqua dans le Pays; de sorte qu'il ne pouvoit comprendre d'où venoit la grande quantité de riz qu'il voyoit parmi les Nègres. Il fut reçu dans la Ville avec beaucoup de caresses. On le fit monter dans la salle du Conseil, qui étoit élevée de quatre pieds au-dessus du rez de chaussée. Le Roi & deux ou trois de ses Grands s'assirent sur des blocs de différentes formes. On en présenta de pareils à Phillips & à ses gens. Le reste de l'assemblée s'assit à terre, les jambes croisées.

Phillips, qui étoit pressé de la faim, donna ordre à ses gens de faire du pounch, & leur fit tirer de leurs sacs quelques langues salées, & d'autres provisions qu'ils avoient eu la précaution d'apporter. Il invita le Roi & ses Courtisans à manger avec lui, & leur distribua quelques morceaux de ses alimens. Mais il fut fort surpris de les voir aller successivement vers un trou qui étoit au milieu de la salle, & jeter une petite partie de ce qu'ils devoient boire & manger, & revenir avec beaucoup de dévotion & de modestie. Ensuite ils se mirent à manger, ou plutôt à dévorer, tout ce qui leur fut présenté par les Anglois. Sa Majesté & tous les Grands recevoient, avec une avidité extrême, les peaux, les os, & tous les restes de Phillips & de ses gens. A l'égard de la cérémonie du trou, ils lui apprirent que leur dernier Roi ayant été enterré dans ce lieu, & ce qu'ils jettoient par le trou, tombant sur son corps, ils se faisoient un devoir de lui donner les prémices de tout ce qui devoit servir à leur nourriture.

Après le repas, Phillips donna ordre à ses gens de faire quelques décharges du canon qu'il avoit apporté sur la Pinace. Le Roi parut fort satisfait de cette galanterie, & donna de son côté, aux Anglois, le plaisir de voir

(11) C'est la Riviere que tous les autres Anglois nomment *Scherbro* ou *Scherbero*, près de Sierra-Léona.

PHILLIPS.

1693.

Cap Mesurado j  
bon ancrage.Phillips se rend  
à la Cour du Roi  
*André*.Il est reçu à la  
salle du Conseil.  
Festin qu'il fait  
aux Nègres. Usage  
singulier.Exercice militaïr  
re des Nègres.

PHILLIPS.  
1693.

faire l'exercice militaire à ses Nègres. Leurs armes étoient l'arc & la lance ; mais Phillips ne remarqua pas beaucoup d'ordre dans leurs mouvemens & leurs évolutions. Il se trouvoit parmi les Soldats du Roi André, quelques Auxiliaires, de la Rivière de Junco, qui étoient venus le secourir dans ses guerres. Deux de ces Nègres étrangers étoient armés de fusils, & marchaient derrière deux autres, qui portoient de larges targettes, composées d'une piece de bois quarrée, de quatre pieds de longueur sur deux de large. Le bout des deux fusils passoit entre les deux targettes, comme si elles n'eussent été destinées qu'à couvrir les deux fusiliers. Dans cette posture, ils s'avancèrent avec beaucoup de lenteur & de silence, en feignant d'aller à la découverte de l'ennemi. Après avoir fait quelques pas, les fusiliers firent feu ; & le reste de la Troupe, qui venoit à leur suite, lança aussitôt une grêle de flèches, avec des cris & des mouvemens fort hideux. Ils retournerent ensuite à leur premier poste, mais avec beaucoup de confusion. Les fusiliers rechargèrent, & s'étant remis dans le même ordre, ils recommencerent plusieurs fois cet exercice. Au reste Phillips jugea que cette maniere de combattre étoit assez convenable au Pays, qui est couvert d'arbres & de bois. Il prit plaisir à tirer lui-même une sorte de petits oiseaux, qui ressemblent beaucoup aux Becassines pour la grosseur & la forme. Le nombre en étoit si grand, qu'il en tuoit quelquefois sept ou huit d'un seul coup. La chair en est assez bonne, quoiqu'ils soient ordinairement fort maigres. Mais les Anglois se trouverent mieux de la pêche, & laissèrent à Colker, Agent de Cherborough, le soin de faire tuer tous les jours un ou deux Daims par ses Gromettes. Ils tendirent des filets à l'embouchure de la Rivière, & se procurerent quantité d'excellent poisson. Ils avoient pour interprète un des Nègres de Colker, car les Habitans du Canton n'entendoient ni l'Anglois ni le Portugais.

Chasse de Phillips.

Pêche abondante.

Querelle entre les Nègres & les Anglois pour un vol supposé.

Pendant le séjour qu'ils firent au Cap Monte, un Nègre du Pays accusa quelques Matelots de lui avoir dérobé un sac de riz. Sur les plaintes qu'il en fit au Roi, ce Prince vint lui-même au rivage ; & marquant beaucoup de mécontentement il demanda au Capitaine que le riz fut restitué. Phillips fit assembler tout ce qu'il y avoit de Matelots à terre, & n'épargna rien pour découvrir l'Auteur du vol. Mais ne trouvant personne qui voulût se déclarer coupable, il en fit son rapport au Roi avec des excuses fort civiles. Cette conduite ne fit qu'irriter ce Prince Nègre. Il prit un ton plus impérieux, en protestant qu'il ne souffriroit pas que ses Sujets fussent insultés, & demandant une prompte satisfaction. Enfin, les Anglois crurent s'apercevoir que leur patience le rendoit plus insolent. Ils résolurent d'affecter aussi de la mauvaise humeur. Phillips donna ordre que tout le monde parût le fusil à la main. L'Agent Colker, qui connoissoit les usages du Pays, déclara au Roi, en secouant sa cane, qu'il falloit faire apporter sur le champ de l'eau-rouge, sorte de breuvage que les Nègres employent pour la vérification des crimes, & qu'il en feroit boire à tous les Anglois pour faire connoître leur innocence ; mais qu'après ce témoignage, il ne répondoit pas des effets d'un juste ressentiment, pour l'outrage que Sa Majesté faisoit à la Nation. A peine eut-il fini cette déclaration que le Roi changea de langage. Il ne douta point que les Anglois ne fussent innocens, puisqu'ils étoient résolus d'avalier la liqueur ; & devenant humble & soumis, il jura de punir l'accusateur par un bannissement perpétuel. Cependant, ajoute l'Auteur, s'il eut consenti à

l'offre de Colker, il n'y avoit point un Anglois qui eut voulu faire l'essai de la liqueur rouge.

A leur arrivée, ils avoient dressé deux tentes pour la commodité du Commerce, & pour servir de retraite à leurs Charpentiers pendant la nuit. Un jour qu'ils y étoient à se reposer tranquillement, ils y virent arriver un Roi de l'intérieur du Pays. Phillips le représente comme le plus beau Nègre qu'il eut jamais vû, Sa taille étoit fort haute & parfaitement bien prise, ses traits réguliers, son port majestueux, enfin toute sa figure capable d'exciter l'attention, quoiqu'il fût dans un âge si avancé qu'il avoit la barbe & les cheveux tout-à fait blancs. Sa tête étoit couverte de plus de cent petites cornes, d'environ la longueur d'un pouce, attachées à sa chevelure, & couvertes d'une pâte ou d'un vernis rouge qui ne changeoit rien à leur forme. C'étoient ses *Fetiches*, c'est-à-dire, les dieux sous la protection desquels il avoit mis son Royaume & sa personne. L'Auteur fixa d'abord les yeux sur lui, par la seule impression de sa figure; & ne lui voyant rendre aucun honneur par le Roi André & par ses Nobles, il étoit fort éloigné de deviner sa naissance & son rang. Il passa plus d'une heure sans être mieux éclairci. Enfin le hazard lui ayant fait apprendre que c'étoit un grand Roi, il fut si surpris de la conduite d'André, qu'il ne balança point à lui en faire quelques reproches. Mais s'apercevant qu'il en étoit peu touché, il s'avança vers le Monarque étranger pour le prier de s'approcher de la Compagnie. Il ne put lui persuader d'entrer dans la tente; mais ayant fait porter dehors un flacon de *Ponch*, il l'engagea facilement à boire avec lui. Après avoir vuidé la première bouteille, Phillips vouloit passer à la seconde. Le Roi Nègre s'excusa sur la longueur du chemin qu'il avoit à faire avant la nuit. Il fit présent à Phillips d'une belle peau de Léopard, qui lui fut payée sur le champ de quelques bouteilles de *Rum*. Il partit fort content des Anglois, mais sans avoir eu la moindre communication avec le Roi André. Phillips apprit ensuite que les deux Rois avoient mutuellement divers sujers de plainte & ne vivoient pas en bonne intelligence.

Il trouva parmi les Nègres un Ecoffois, qui lui parut fort embarrassé à rendre compte de son séjour dans un Pays barbare. On fut informé, dans la suite, que c'étoit un Brigand, arrivé sur la Côte dans un petit Vaisseau commandé par *Herbert*, qui ayant enlevé ce Bâtiment dans quelque Colonie de l'Amérique, avoit embrassé le métier de Pyrate. Il s'étoit élevé des querelles si sanglantes entre les gens de l'Equipage, que s'étant massacrés les uns les autres il n'étoit resté que cet Ecoffois. Dans l'impossibilité de conduire plus long-tems le Vaisseau, il l'avoit fait échouer au Sud-Est du Cap; & tandis que ses compagnons expiroient de leurs blessures, il avoit eu le bonheur de gagner le rivage. Il offrit ses services aux Anglois en qualité de Matelot. Mais il portoit sur son visage des traits si marqués de friponnerie, que Phillips & Schurley refuserent ses offres. Colker le prit sur sa Chaloupe, & l'engagea pour Cherborough.

Le 3 de Janvier, Colker après avoir remis à Phillips un paquet adressé au Chevalier Jeffry Jeffrey, partit pour Cherborough. *Gubbins* mit à la voile de son côté pour la Côte d'or, & se chargea des Lettres de Phillips pour les principaux Facteurs de la Compagnie d'Afrique au Comptoir du

---

 PHILLIPS.

1693.

Visite d'un Roi Nègre.

Admiration qu'il cause à l'Auteur.

Phillips trouve un Ecoffois parmi les Nègres.

Aventure de cet homme.

---

 1694.

Précaution de Phillips avant que de se rendre à la Côte d'or.

PHILLIPS.  
1694.

Cap-Corse. Il leur apprenoit qu'il étoit venu avec l'agrément de la Compagnie, & la permission d'acheter des Esclaves sur la Côte d'or. Comptant même sur leur assistance pour s'en procurer un grand nombre, il les prioit de les tenir prêts pour son arrivée, avec d'autres marchandises dont il avoit besoin. Mais après avoir rendu service au Capitaine Schurley, il fut obligé de s'arrêter quelques jours de plus pour réparer son propre Vaisseau. Enfin, ils mirent ensemble à la voile pour la Côte d'or. Le 11, ils passèrent le Cap Mesurado; & le jour suivant ils jetterent l'ancre, sur treize brasses à la vûe de *Pikinini Setto*, ou du petit Sestos. Il leur vint plusieurs Canots pour les inviter au Commerce, avec promesse de leur faire trouver de l'ivoire en abondance. Mais ayant profité d'un petit vent pour s'avancer jusqu'au rivage, on ne leur apporta que quelques dents médiocres, dont on demandoit le double de leur juste valeur; avec un petit nombre de Poules, d'oranges & de bananes. Le Samedi 13 ils mouillèrent à trois milles du Cap Baxos, qui fait la pointe Est du grand Sestos. Elle est basse, mais hérissée de rocs. Phillips se rendit au rivage dans sa Pinace, avec quelques marchandises propres au Commerce. Schurley, qui étoit fort incommodé de la fièvre, y envoya aussi sa Chaloupe, sous la conduite de son Trésorier.

Pikinini Setto,  
ou petit Sestos.

Cap Baxos.

Grand Sestos.

Sur la pointe même du grand Sestos, en entrant dans la Riviere, on trouve un Village de trente ou quarante maisons, dont le Chef s'appelloit *Dick-Lumley*; nom qu'il avoit pris d'un vieux Capitaine Anglois, qui avoit exercé long-tems le Commerce sur la Côte de Guinée. Huit milles plus haut, on arrive à la résidence du Roi *Peter*, Monarque du Pays. L'Auteur n'alla pas si loin, parce qu'il avoit appris que les Habitans sont perfides & cruels, & que plusieurs Négocians de l'Europe en avoient fait une triste expérience. Les marchandises qu'on desire ici sont des chaudrons de cuivre, des bassins de différentes grandeurs, des fusils, des étoffes rouges & bleues, des couteaux, &c. Phillips avoit porté des essais de chaque espèce; mais à la réserve de quelques Veaux, & d'un petit nombre de dents que les Nègres tenoient à fort haut prix, il ne trouva rien qui pût faire l'objet de son commerce. Dans son absence, ses gens exercèrent leurs filets à l'embouchure de la Riviere, & lui préparèrent à son retour quantité d'excellent poisson.

Peuples cruels,  
&c. leur commerce.

Maniere dont les  
Nègres s'entre-  
saluent.

Il observa que la maniere de saluer, entre les Habitans, est, comme au Cap Mesurado, de prendre le pouce & le premier doigt de celui qu'on salue, & de les faire craquer, en criant *Akki ô! Akki ô!* Tous les Nègres du Canton avoient la physionomie si mauvaise, que Phillips bientôt fatigué de leur compagnie revint à bord vers le soir, & ne se crut bien à couvert que sous son canon. Ils s'assemblerent en si grand nombre sur le rivage, armés d'arcs & de javelines, que se défiant plus que jamais de leurs intentions, il fit lever l'ancre malgré toutes les instances par lesquelles ils s'efforcèrent de l'arrêter.

Divers Rocs.

Vis-à-vis le Cap Baxos on trouve une chaîne de rocs, qui s'étend à plus de deux lieues dans la mer. Le courant y étoit si fort au Sud-Est, qu'il jeta le Vaisseau trois lieues à l'Est du Cap. A cette distance de la pointe de Sestos, on apperçut un grand rocher blanc qui avoit l'apparence d'une voile, & deux lieues plus loin un autre roc, cinq lieues au-dessous de *Sanguin*. La premiere vûe que *Sanguin* offre de la mer, est un peloton de grands arbres,

entre lesquels & Sestos toute la Côte est parsemée de rocs. On n'y trouve point de mouillage à moins de vingt-cinq brasses.

Le 15 on jeta l'ancre à la vûe de Battoa, où la terre commence à s'élever plus que depuis Sanguin. On s'aperçut ici qu'on étoit poussé, par le courant, près de trois milles au Sud-Est dans l'espace d'une heure. Plusieurs Canots, sortis de la riviere de Sanguin, s'approcherent hardiment du Vaisseau. Mais quoique ce soit ici que commence la Côte de Malaghetto, ils n'apporterent rien à vendre. A dix heures, l'on étoit vis-à-vis la Riviere *Sino*, qui est à douze lieues de Sanguin. Elle se reconnoît aisément, par un arbre qui se présente sous la forme d'un Vaisseau. On en vit sortir plusieurs Canots, chargés de *Malaghetto*, c'est-à-dire, d'une espece de poivre qui ressemble beaucoup à celui de l'Inde & qui est peut-être aussi bon. Les Nègres l'apportent dans des paniers d'ozier. Phillips en acheta dix quintaux pour une barre de fer, de la valeur de trois schellings & demi d'Angleterre, & pour un ou deux couteaux, dont il fit présent au Courtier Nègre. Ce poivre lui servit pour assaisonner la nourriture de ses Esclaves, & les garantir du flux de ventre & des tranchées auxquelles ils sont fort sujets. Vers midi, il fit porter au Sud-Est quart d'Est, pour gagner le Cap de las Palmas. On se trouva le lendemain à la hauteur de *Wappo*, d'où l'on vit venir quantité de Canots chargés de Malaghetto. Phillips en acheta trois cens livres pour trois bassins d'étain.

Le Mercredi 17, on doubla la pointe du Cap Palmas, qui est environnée de rocs. C'est là que finit la Côte de Malaghetto & qu'on cesse de trouver du poivre. Phillips perdit dans ce lieu son frere, qui étoit attaqué depuis huit jours d'une fièvre maligne. Le lendemain à six heures du matin, le corps fut cloué dans son cercueil, & mis dans la Pinace, où le Capitaine, le Chapelain, & le Trésorier descendirent pour l'ensevelir dans les flots, au bruit des trompettes, des tambours, & du canon des deux Vaisseaux. Ils s'éloignerent du Bâtiment à la distance d'un quart de mille; & les cérémonies Ecclésiastiques (12) étant finies, le Capitaine aida lui-même à précipiter le corps de son frere dans le sein des flots.

Le 19, étant à l'ancre, on eût un Tornado fort violent, qui dura l'espace d'une heure. Deux Canots se présenterent avec de l'ivoire; mais il fut impossible d'engager les Nègres à monter à bord pour le Commerce, quoiqu'on leur fit voir les marchandises qu'ils aiment le mieux, & qu'on leur offrit de l'eau-de-vie. Le jour suivant, après avoir souffert les secousses d'un autre Tornado, on alla jeter l'ancre vis-à-vis *Drouin*, à trente lieues du Cap Palmas. Ce lieu se reconnoît sans peine à l'épaisseur de ses arbres, & à la haute terre qui borne la perspective; car la Côte est basse & couverte d'un beau sable blanc. A midi, les deux Vaisseaux se trouverent à l'opposite du premier des Monts rouges. On en compte onze, d'une hauteur médiocre, & peu éloignés l'un de l'autre. Depuis qu'on avoit doublé le Cap, il n'étoit pas venu un seul Canot à bord, quoiqu'on ne manquât point de mouiller l'ancre chaque nuit pour se faire appercevoir, & que pendant le jour on suivît de fort près le rivage.

Le 21 à huit heures, on arriva devant *Koëtre*, terre fort basse, trois ou

(12) Sur les Vaisseaux Anglois c'est le Chapelain & le Chirurgien qui disent l'Office des morts suivant leur Liturgie.

PHILLIPS.

1694.  
Battoa.

Riviere Sino.

Usage de la  
Malaghetto.Mort & sepulture  
du frere de  
Phillips.

Deux Tornado.

Drouin.

Monts rouges.

Koëtre.

PHILLIPS,  
1694.  
Cap Laho.

Crainte & dé-  
fiance des Nègres  
du Pays.

Diffortité de  
cette Nation.

Pourquoi on  
nomme cette CÔ-  
te *Quaqua*.

Les Habitans  
passent pour an-  
thropophages.

quatre milles au-dessus du Cap *Laho*. Il s'y présenta plusieurs Canots, avec quantité de belles dents; mais les Nègres, avant que de monter à bord, exigèrent que le Capitaine se mît dans les yeux trois gouttes d'eau de mer, pour gage d'amitié. Il y consentit, dans l'espérance de faire un Commerce avantageux. Cependant la vûe d'un grand nombre de Matelots que la curiosité amena sur les ponts leur causa tant d'inquiétude, qu'ils se hâtèrent de rentrer dans leurs Canots. Phillips n'eut pas peu de peine à les rappeler. Il leur fit voir ses marchandises, il leur offrit quelques verres d'eau-de-vie; enfin, ils se laisserent persuader d'apporter quelques dents. Mais tandis qu'ils convenoient des échanges, un grand chien que Phillips avoit à bord entendant du bruit sur le tillac, s'avança la gueule ouverte, & fit retentir le Vaisseau de ses aboyemens. Il n'en fallut pas davantage pour jeter l'alarme parmi les Nègres. Ils se précipiterent dans la mer; & laissant leur ivoire sur le Vaisseau, ils regagnerent leurs Canots à la nage. Phillips les pressa de retourner, en leur présentant leur ivoire du bord du Vaisseau & leur faisant divers signes d'amitié. La crainte paroissoit les rendre immobiles. Il se mit trois gouttes d'eau dans les yeux; cette cérémonie même ne les touchoit pas. Enfin, il s'avisa de prendre le chien & de le frapper avec quelques marques de colere. Alors les Nègres ne firent pas difficulté de revenir; mais la défiance étoit peinte sur leur visage, ils avoient les yeux sur tous les coins du Vaisseau, & le moindre mouvement qu'ils voyoient faire aux Anglois leur en faisoit faire un pour se jeter dans la mer. Cependant ils n'en furent pas moins subtils dans le Commerce, & le prix qu'ils mirent à leur ivoire fut si excessif, que Phillips en acheta fort peu.

Ces Nègres se rendent fort difformes, par une sorte de vernis rougeâtre dont ils se peignent différentes parties du corps; & par leur parure de tête, qui consiste à tresser leurs cheveux avec un mélange de lin. Quelques-uns les laissent flotter sur leurs épaules; d'autres les relevent sur le sommet de la tête. Phillips fut surpris à leur arrivée de n'entendre sortir de leur bouche que *qua, qua, qua*, comme d'une troupe de Canards. Il juge que c'est delà qu'on a donné à leur Côte le nom de *Pays ou Côte de Quaqua*. Elle s'étend depuis le Cap de Palmas jusqu'à *Bassam Picolo*, où l'on commence à trouver de l'or.

Les Habitans de ce Canton passent pour anthropophages. *Robson*, Contre-maître du Vaisseau, qui avoit commercé long-temps avec eux, assura Phillips qu'ils mangent leurs ennemis, c'est-à-dire, les prisonniers qu'ils font à la guerre, & qu'ils traitent de même leurs amis après leur mort. En effet, ils ont l'air farouche & vorace. Leurs dents sont pointues; apparemment parce qu'ils les aiguifent dans cette forme, car les Nègres des Pays voisins les ont différentes. Ils sont robustes & bien faits, mais de la plus hideuse figure que Phillips eût jamais vûe. Chaque Canot a son Courtier, qui en entrant dans le Vaisseau commence par demander un *Daschi*, c'est-à-dire, un présent d'un ou deux couteaux. A chaque marché qui se conclut, il demande un nouveau *daschi*, sous prétexte qu'il n'a pas d'autre salaire. En effet, les Marchands ne récompensent point autrement ses services. L'Auteur n'avoit point encore vû de Nègres si défiants & si difficiles que sur cette Côte; ce qui lui fit juger qu'ils avoient été trompés par quelque Corsaire, qui en

avoit enlevé quelques-uns sous ombre de Commerce. Les marchandises qu'ils desirerent font de grands pots & de grands bassins d'étain, du fer en barres & des couteaux de toutes sortes de formes.

Le 23, tandis que les deux Vaisseaux étoient à la voile, il leur vint trois Canots de *Pikinini Laho*, six lieues à l'Est du Cap Laho. L'un s'adressa au Vaisseau de Schurley, & les deux autres à celui de Phillips, avec quantité de fort belles dents; mais ils les tinrent à si haut prix qu'on n'en put acheter beaucoup. Ils demanderent les mêmes marchandises qu'au Cap Laho. Ce fut le dernier endroit où les Anglois trouverent de l'ivoire; mais ils remarquerent que les Nègres n'apportoient les grosses dents que pour la montre, & qu'ils s'obstinoient à ne vendre que les petites & les médiocres.

Le 25, on vit arriver deux Canots de Bassam Picolo, pour offrir le Commerce de l'or. Phillips en acheta trente achis pour du fer en barre, à deux barres pour trois achis. La valeur de chaque achi est d'environ cinq schellings. Tout l'or que les Anglois prirent ici étoit en Fetiches, c'est-à-dire en petites pieces ornées de jolies figures, que les Nègres employent pour leur parure, & qui sont ordinairement d'or très-pur. On n'y voit point de poudre ni de lingots. Le 26, quelques Canots vinrent offrir des Esclaves, mais n'en apporterent aucun. Le jour suivant, il vint à bord un Canot de Bassam, qui y passa toute la nuit. Phillips en tira trente-six achis d'or. Deux autres Canots, qui arriverent le jour suivant, lui en fournirent seize onces. Il se servoit ici de ses propres poids; mais en remontant, il trouva les Nègres mieux instruits. Ils avoient des poids, des balances, & d'autres mesures, auxquelles ils comparoient soigneusement celles des Anglois. Le prix des marchandises leur parut augmenter aussi, à mesure qu'ils avançaient, parce que les Nègres trouvent moins souvent l'occasion de s'en fournir.

La maladie, qui avoit emporté le frere de Phillips s'étoit répandue dans les deux Equipages; mais celui de Schurley fut le plus maltraité. Il perdit huit hommes; & le Capitaine même tomba dans une langueur mortelle, avec la plupart de ses gens. Un calme, qui dura plusieurs jours, accompagné d'un brouillard épais, & d'une chaleur pésante, sans le moindre vent, rendit leur situation encore plus dangereuse. Pendant dix jours il fallut résister au courant, qui pouvoit les deux Vaisseaux plus d'un mille à l'Ouest dans l'espace d'une heure. Pour comble de disgrâce, on se crut menacé d'un combat. Phillips apperçut un Bâtiment, qui s'étoit fort approché avant qu'il l'eût pû découvrir. Il fit tirer un coup de canon pour l'avertir de mettre à l'ancre; & choqué qu'il n'y parût pas faire d'attention, il lui tira un second coup. Sa fabrique & ses peintures en blanc le lui avoient fait prendre pour un François; mais on le reconnut enfin pour un Armateur de Hollande. William Flemming, qui le commandoit, étoit revêtu d'une Commission particuliere du Roi Guillaume. Il y avoit plus de neuf mois qu'il exerçoit le Commerce sur la Côte, sans avoir pû se défaire encore de sa cargaison. Il revenoit d'Angola. Son Vaisseau, qui se nommoit le *Jacob Hendrik*, étoit de seize pieces de canon & de quarante-deux hommes d'équipage. Il apprit à Phillips que le Capitaine Gubbins & son Chapelain étoient morts dans leur voyage à la Côte d'or; que tout le Pays étoit troublé par la guerre, & les Rades si peu sûres, qu'il paroissoit peu d'or sur la Côte; que les Nègres

PHILLIPS.

1694.

Pikinini Laho.  
Commerce d'ivoire.Commerce de  
l'or, avec plusieurs  
Canots.Triste état des  
deux Vaisseaux  
Anglois.Rencontre d'un  
Armateur de  
Hollande.

PHILLIPS.  
1694.  
Récits fâcheux  
pour Phillips.  
Ses maladies.

Rencontre d'un  
Vaisseau de la  
Compagnie Hol-  
landoise.

Privilege exclusif  
de la Compagnie  
de Hollande.

Hardiesse des  
Marchands d'In-  
terlope.

s'étoient saisis du Fort d'*Akra*, après avoir tué le principal Facteur & blessé l'autre fort dangereusement; enfin, qu'il y avoit peu d'apparence que les Danois pussent se rétablir dans cette Place. Phillips, déjà fort affligé de tant fâcheuses nouvelles, fut bientôt forcé de tourner sa compassion sur lui-même. Il fut pris d'une extinction de vûe qui ne lui permettoit plus de voir dix pas devant lui, & d'un étourdissement qui lui ôtoit le pouvoir de marcher & de se soutenir sans appui.

Le Mercredi 8, on entendit le bruit de plusieurs canons; & presqu'aussitôt on découvrit un Vaisseau, qui se fut bientôt approché de celui de Phillips. Comme on l'avoit d'abord reconnu pour Hollandois, on ne fut pas surpris de voir monter familièrement le Capitaine à bord. Il appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, qui l'envoyoit à Mina. Mais il avoit été retenu cinq mois à Plymouth; & depuis qu'il en étoit parti, il avoit employé neuf semaines entières dans sa navigation. Il raconta qu'il avoit été aux prises avec un Armateur François à cinquante lieues de *Scilly*, & que le Comte de Torrington s'étoit sauvé d'Angleterre. Phillips ne douta point que cette dernière nouvelle ne fût d'une fausseté absolue. Il sçavoit que les Hollandois n'avoient jamais été bien disposés pour ce brave Officier, depuis que par leur propre imprudence, ils avoient été si maltraités en 1690 par la Flotte Française à la vûe de *Beachy*. Ce Vaisseau étoit de vingt-quatre pieces de canon & de quatre-vingt hommes, Soldats & Matelots. Les canonades qu'on avoit entendues venoient de lui; mais il n'en avoit voulu qu'à l'Armateur de la même Nation qui avoit quitté depuis peu Phillips, & qui s'étoit éloigné à force de voiles.

Quoique la Compagnie Hollandoise eût le privilege exclusif du Commerce sur cette Côte, avec le droit d'attaquer tous les Marchands particuliers, & de saisir leurs Vaisseaux & leurs marchandises, il y avoit alors plus d'une douzaine de Bâtimens d'Interlope qui bravoient toutes les défenses & tous les droits. Phillips assure que les Matelots de ces Vaisseaux, lorsqu'ils avoient le malheur d'être pris étoient renfermés dans les cachots de Mina, & le Capitaine, avec les principaux Officiers, condamné au dernier supplice par le Gouverneur Général de Hollande, qui avoit sur eux le droit de vie & de mort, à la tête d'une *Cour martiale*, sans aucun appel en Europe. La même autorité s'étendoit sur tous les Nègres voisins, particulièrement sur ceux de la Ville même de Mina, qui achètent à ce prix la protection dont ils jouissent sous le canon du Fort. Aussi le nom d'un Gouverneur Hollandois est-il fort respecté dans toutes ces Régions; tandis que le pouvoir des Agens Anglois se réduit à faire arrêter les coupables, & à les envoyer chargés de chaînes en Europe, pour y être jugés suivant les loix. Il est certain que les Interlopiers Hollandois ont été quelquefois traités avec la dernière rigueur. Mais cette crainte n'est pas capable de les rebuter. Ils ont des Bâtimens si légers, qu'à la voile ils échappent toujours aux Vaisseaux de la Compagnie. Ils sont ordinairement bien fournis d'armes & de munitions. Le courage est si bien établi parmi leurs Matelots & leurs Soldats, qu'ils périroient jusqu'au dernier sans penser à se rendre. Phillips rend témoignage qu'il en a vû quatre ou cinq à l'ancre, devant le Fort de Mina, pendant des semaines entières, exerçant ouvertement le Commerce, comme pour affronter le Gouverneur & sa Garnison.

Les deux Vaisseaux Anglois s'étoient avancés jusqu'à la rade d'*Asthan*, à douze lieues de *Bassam*. Mais n'y voyant aucune apparence de commerce, ils gagnèrent le Cap *Apollonia*, où la fortune ne leur fut pas plus favorable. Leur étonnement fut extrême de trouver cette stérilité dans des lieux qui étoient autrefois célèbres par l'abondance de l'or & la facilité des marchés.

Le 13, ayant doublé le Cap, ils jetterent l'ancre au Cap d'*Axim* (13), deux milles au-dessous du Fort Hollandois. *Rawliffon*, Chef du Comptoir de Hollande, vint à bord, pour demander des nouvelles de l'Europe. On le pressa de s'arrêter. Il y consentit; & se livrant à sa bonne humeur, il but, dansa, & chanta de fort bonne grace. Mais sa joie fut changée tout d'un coup en inquiétude, à la vûe d'un grand Canot à douze Rameurs, portant des banderolles de diverses couleurs, qui s'avançoit de l'Est vers le Vaisseau. *Phillips* surpris de son trouble lui en demanda la raison. Il lui offrit même de faire feu sur le Canot, s'il se croyoit menacé de quelque danger. Mais le Facteur le conjura de s'en bien garder; & sans s'expliquer davantage, il se jeta dans un petit Canot de Pêcheur, où il se coucha sur le ventre; il donna ordre aux Nègres de ramer vers l'Ouest avec toute la diligence possible, & prenant un grand tour, il alla gagner la terre un quart de mille au-dessus du Fort. *Phillips* apprit bientôt la cause de tant d'allarmes. *Rawliffon* s'étoit imaginé que le grand Canot étoit celui du Fiscal Hollandois de *Mina*, Officier d'une autorité supérieure à la sienne, dont l'emploi consiste à visiter tous les Comptoirs de Hollande, pour examiner l'état du Gouvernement & veiller sur-tout à la conduite des Facteurs. Cette visite se fait avec tant de rigueur, que les coupables ne manquent jamais d'être arrêtés, & conduits dans les prisons de *Mina*, où leur moindre punition est de payer une amende considérable, & souvent de se voir condamnés à porter le mousquet pour la garde du Fort, en qualité de simple Soldat. Ce n'est pas seulement le commerce clandestin qu'on punit avec cette sévérité dans les Facteurs. Ils doivent veiller au bon ordre dans leur Comptoir; empêcher par exemple qu'on ne couche dehors, & qu'on n'y fasse entrer des femmes pendant la nuit. Les Anglois négligent dans leurs établissemens cette partie de la bonne police, mais elle est rigoureusement observée parmi les Hollandois; ce qui n'empêche pas que les uns & les autres n'ayent des femmes libres ou Esclaves, dont ils changent à leur gré.

Le grand Canot arriva bientôt à bord. Il amenoit un Anglois, nommé *Frank*, que les Agens de la Compagnie Angloise, au Cap-Corse, envoioient à *Phillips*, pour recevoir de lui les Lettres & les paquets qu'il leur apportoit de l'Europe, & prendre les nouveaux Facteurs qui venoient occuper les postes de la Compagnie dans ses divers Comptoirs. Il avoit relâché à celui de *Dicky*, où il avoit engagé *Buckerige*, qui en étoit le chef, à l'accompagner. Les Agens marquoient à *Phillips*, par ce Canot, qu'ils lui conseil-loient de disposer de sa cargaison avant que d'arriver au Cap-Corse; parce que les guerres du Pays anéantissoient le commerce de l'or, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût se procurer des Esclaves sur la Côte.

*Rawliffon*, que nous avons laissé au rivage, ne manqua point de renvoyer son Canot à bord, pour y prendre des informations. Il apprit bientôt

(13) *Axim* est à dix lieues d'*Apollonia*,

*Tome III.*

PHILLIPS.  
1694.  
*Asthan*.  
Cap d'*Apollonia*.

Cap d'*Axim*.

Frayeur panique  
de *Rawliffon*  
Facteur Hollan-  
dois.

Sévérité des Hol-  
lan lois dans leurs  
Comptoirs.

Avis que *Phillips*  
reçoit du Cap-  
Corse.

*Rawliffon* re-  
tourne à bord de  
*Phillips* & s'y re-  
jouit beaucoup.

PHILLIPS.

1694.

Il invite les Anglois à dîner dans le Fort.

Bonne-chere du Facteur Hollandois.

Sa femme & celle de son Chapelain.

Danse des Nègres.

son erreur ; & riant de ses propres craintes , il se hâta de rejoindre les Anglois. La nuit fut employée à se réjouir. Le Facteur de Hollande ne retourna que le lendemain dans son Comptoir ; *bien lesté* , suivant l'expression de l'Auteur , c'est-à-dire ivre de punch & de vin. Mais , avant son départ , il engagea Buckerige , Schurley & Phillips , à lui rendre le lendemain une visite dans le Fort. Ils s'y rendirent à l'heure dont ils étoient convenus. Rawliffon les attendoit sur le rivage , avec son Chapelain , qui étoit un jeune François. Il les conduisit à la porte du Fort , où ils furent salués de neuf coups de canon. Avant le dîner , il leur proposa de faire un tour de promenade autour de la place. C'est une espece de Château , bâti sur un roc ; à la maniere des Portugais , des mains desquels il est passé dans celles des Hollandois. Il est à quatre flancs , sur chacun desquels on voit quelques pieces de canon , dont le nombre total monte à dix-huit. Ceux qui regardent la mer sont assez gros. Phillips en distingua quelques-uns de fonte. Les murs sont d'une bonne hauteur , & la Porte capable de quelque défense. Elle fait face au Continent. Au milieu du Fort sont le magasin , la cuisine , & le logement des Soldats , sur lequel on a ménagé trois ou quatre petites chambres pour les Facteurs. Celle où les Anglois furent traités n'avoit que la moitié de ses murs , c'est-à-dire qu'ayant été ruinés par le tems , ou par d'autres causes , personne ne s'étoit crû intéressé à les rétablir. La bonne chere ne parut pas négligée. On servit aux Anglois plusieurs sortes de viandes & de poissons. Ce que Phillips trouva de meilleur fut un *Pudding d'Yam* ou d'*Ignames* , assaisonné par le Chapelain François avec du sucre & du jus d'Orange. Le vin du Rhin & le *Pouch* ne furent point épargnés ; mais Phillips préfera beaucoup à l'un & à l'autre une forte de vin de Palmier , nommé *Kokoro* , qu'on prendroit à la couleur pour du petit lait , & au goût pour du vin blanc de Florence. On but la santé du Roi d'Angleterre & celle de la Compagnie d'Afrique , chacune avec une décharge de sept coups de canon ; après quoi les Anglois furent invités à sortir du Château pour voir une danse de Nègres , sous quelques gros cotonniers , dont ils font leurs Canots (14).

Rawliffon y avoit fait porter des sieges & des liqueurs. Les Anglois y trouverent Madame Rawliffon , femme ou maîtresse du Facteur , jeune Mulâtresse qui avoit beaucoup d'agrémens. Elle étoit couverte , au milieu du corps , d'une riche écharpe de soie. Sur la tête elle avoit un bonnet à fleurs d'or & d'argent , sous lequel ses cheveux tomboient de toute leur longueur ; car les Mulâtres affectent de les porter comme les Blancs , pour se distinguer des Nègres. Elle étoit accompagnée de la femme du second Facteur & de celle du Chapelain François , qui étoient de jeunes Nègresses de douze ou quinze ans. Ces trois Dames commencerent la danse au son de trois instrumens , composés de dents d'Eléphants creuses , & d'un tambour de cuivre. Elles danserent successivement , avec des gestes , & des mouvemens ridicules de la tête , des épaules & des bras ; de sorte que leurs pieds avoient la moindre part à l'action. Le commencement de leur danse fut assez modéré ; mais s'échauffant par degrés , elles s'agiterent à la fin comme autant de folles ou de furieuses. D'autres femmes parurent ensuite sur la scene. Les hommes eurent

(14) Tous les Voyageurs qui ont été à l'on peut le fournir de Canots à meilleur Juda , remarquent que c'est ici le lieu où marché.

leur tour. Entre les plus galans, il en parut deux qui avoient l'os d'une machoire d'homme attaché à la poignée de leur épée. On apprit aux Anglois que c'étoit un trophée militaire, & qu'ayant tué dans un combat quelques fameux Guerriers, ils se faisoient honneur de porter sans cesse cette marque de leur victoire. Enfin les Anglois fatigués du spectacle, prirent prétexte de la fin du jour pour retourner à bord.

La Ville est à l'Est du Château, & contient environ cent maisons. Elle est située au long des bords de la Riviere, qui se décharge dans la mer au-dessous du Château. Phillips observa sur la rive une centaine de Nègres des deux sexes, avec des pelles, qui leur servoient à remuer le sable pour en tirer de la poudre d'or. Cependant le Commerce n'y étant pas fort avantageux, on remit à la voile le 16, pour gagner le Cap de Très-Puntas, en se tenant sur vingt-quatre brasses, dans la crainte des rocs qui s'étendent assez loin vis-à-vis le milieu du Cap. Vers midi, on se trouva devant un Comptoir de Brandebourg, & trois heures après, on jeta l'ancre à la vûe du Comptoir de Dicky, dans l'anse même où il est situé, environ trois lieues à l'Est du Cap Très-Puntas. Les Anglois n'ont pas de Comptoir Anglois sur la Côte où le débarquement soit si facile.

Buckerige, chef du Comptoir de Dicky, s'occupoit actuellement à construire un petit Fort sur un grand roc plat, un demi-mille à l'Est de la Ville. Quoique cette entreprise fût fort éloignée de sa perfection, il avoit déjà planté, près du Fort, quelques pieces de canon qui faisoient toute sa défense. La Ville est assez grande. Phillips descendit un jour au rivage, pour répondre aux civilités de Buckerige qui l'avoit invité à dîner. Il prit du bois, de l'eau, & quelques pierres dures pour s'en servir à broyer les grains du Pays. Mais les Habitans marquant peu d'empressement pour le Commerce, il leva l'ancre, & se trouva vers midi devant *Tagaratha*, dernière place où les instructions de la Compagnie l'obligeoient de se défaire de sa cargaison. S'il eut observé cet ordre, il seroit retourné en Europe avec la plus grande partie des marchandises qu'il en avoit apportées. A peine en avoit-il vendu pour la valeur de trois cens livres sterling, quoiqu'il en eût pour trois mille. Aussi ne balança-t-il point à violer ses instructions.

Le même jour à deux heures après midi, il mouilla, sur sept brasses, dans la rade de Sukkandi, à deux milles du rivage. Les Hollandois y ont, sur la pointe, un petit Fort, qui commande le lieu du débarquement, à la portée du canon du Fort Anglois. Schurley qui n'avoit pas cessé d'accompagner Phillips, se rendit le 20 au Château Anglois, où il trouva Johnson, premier Facteur de ce Comptoir, non-seulement malade au lit, mais furieux d'un affront qu'il avoit reçu de *Vankuheline*, Marchand de Mina. Il apprit du second Facteur le détail de cette aventure.

Une femme du Pays, nommée *Taguba*, avoit eu de quelque Soldat Anglois du Fort une fille mulâtre, qui avoit été élevée assez soigneusement jusqu'à l'âge de dix ou onze ans. Johnson, qui étoit alors Facteur du Cap-Corse, conçut de l'inclination pour cette jeune fille, & proposa de la prendre pour sa femme, de la maniere, ajoute l'Auteur, dont les Européens (15) prennent

(15) Ils n'ont point d'autre engagement que celui de leur inclination. C'est un usage établi, contre toutes sortes de Loix.

PHILLIPS,  
1694.

Situation de la  
Ville.

Cap de Très-  
Puntas. Comptoir de Brandebourg.

Anse, Ville, &  
Fort de Dicky.

Langueur du  
Commerce sur  
cette Côte.

Rade & Comptoir de Sukkandi.

Avanture de  
Johnson, Facteur de Sukkandi.

PHILLIPS.  
1694.

des femmes en Guinée. Dans le même tems, ayant été nommé premier Facteur de Sukkandi, il y mena la petite Mulâtre avec lui, pour y être élevée sous ses yeux, jusqu'à ce qu'elle fut en âge de servir à ses plaisirs. Il la traita pendant deux ou trois ans avec beaucoup de tendresse. Lorsqu'elle touchoit à l'âge qu'il s'étoit proposé, Vankuheline, qui avoit entendu vanter sa beauté, gagna Taguba, sa mere, à force de présens, & la fit consentir à se rendre au Comptoir de Sukkandi, sous prétexte de voir sa fille, mais en effet pour l'engager adroitement à s'approcher du rivage, où il devoit envoyer un Canot fort léger & les faire enlever toutes deux. Taguba ne manqua point d'adresse pour exécuter ce plan. Elle fut reçue civilement de Johnson, qui n'ayant aucun sujet de défiance, laissa volontiers sortir sa fille avec elle. Lorsqu'elles furent au bord de l'eau, quelques Matelots qui les attendoient enleverent la fille malgré ses cris; & sa mere la suivit, en feignant de céder à sa douleur. Elles furent menées toutes deux à Vankuheline, qui recueillit bientôt le fruit des soins & des esperances de Johnson. Phillips avoit vû cette petite créature au Château de Mina, lorsqu'il y avoit dîné chez le Général Hollandois. Elle avoit dansé devant lui dans une parure fort brillante, sous le nom de Madame Vankuheline. Cette aventure, & quelques autres démêlés avec les Hollandois, avoient troublé la tête de Johnson jusqu'à le rendre presque fou. Quelque tems après, ce malheureux Facteur fut surpris par les Nègres, qui le taillèrent en pieces avec tous ses gens, se saisirent du Fort, & pillerent toutes les marchandises. Son Lieutenant, que les Anglois appelloient *M. le Second*, n'ayant pas laissé de traiter fort civilement Phillips & Schurley, ils ne retournerent à bord que vers le soir. Le premier objet qu'ils virent approcher, fut reconnu aussi-tôt pour un Paquebot Anglois nommé *l'Aigle*, qui étoit parti des Dunes avec eux, chargé de paquets & de lettres pour la Gambia, Cherbourough & le Cap-Corse. Le Capitaine de ce petit Bâtiment étoit mort à la Gambia. *Brown*, qui lui avoit succédé, apprit à Phillips que l'Agent de Colker avoit eu de grands démêlés avec son second en arrivant à Cherbourough, & qu'il avoit eu besoin d'employer la force pour s'y faire recevoir.

Fin tragique de  
Johnson.

Arrivée d'un  
Paquebot An-  
glois.

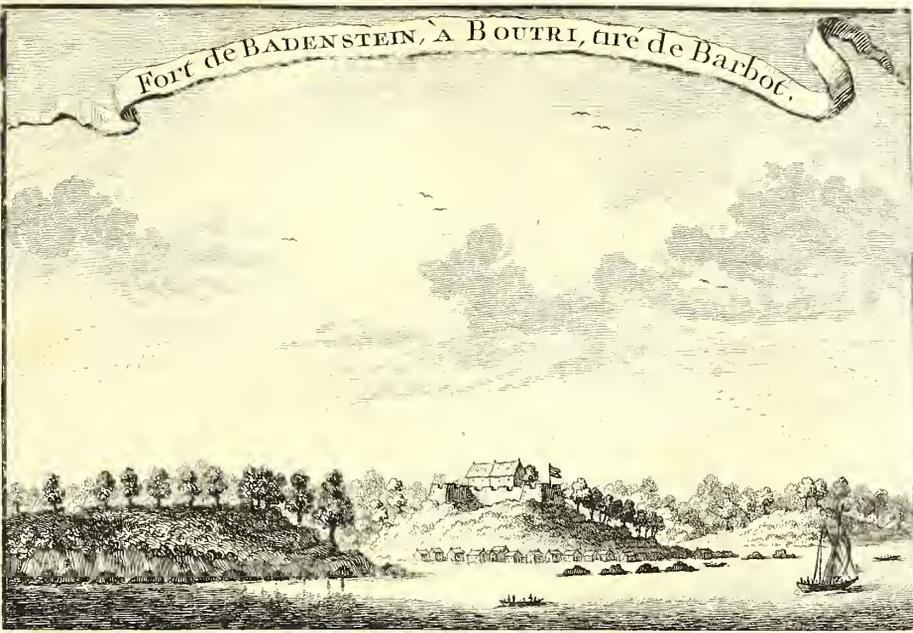
Obstacle que les  
Hollandois ap-  
portent au Com-  
merce de Guinée.

Ils se saisissent  
de Commendo.

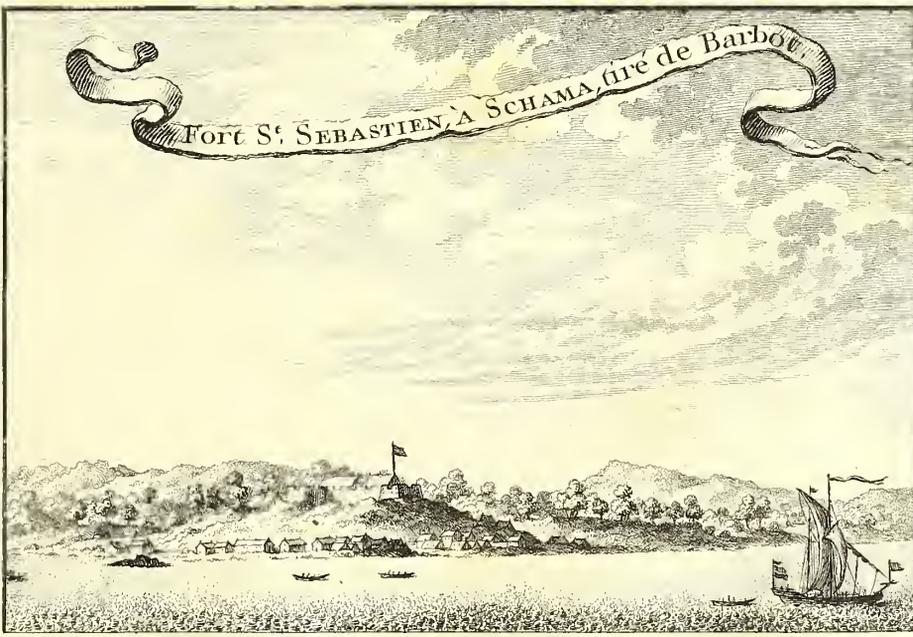
Le 21 Phillips alla jeter l'ancre entre la pointe d'*Abady* & *Schuma*, où il lui vint quelques Canots, avec lesquels il fit des échanges avantageux pour de l'or. Les Marchands Nègres paroissoient craindre que leurs marchandises ne fussent confisquées par les Agens de Hollande, pour avoir exercé le commerce avec les Anglois. Ils avoient essuyé plus d'une fois cette insulte, non-seulement à l'occasion des Vaisseaux Anglois qui étoient attirés sur leur Côte, mais pour s'être fourni de quelques marchandises à Sukkandy; & lorsque sur leurs plaintes les Facteurs Anglois avoient demandé satisfaction au Général de Mina, en l'assurant que les marchandises appartenoient à la Compagnie, ils n'en avoient pû obtenir que de vaines promesses.

Les Hollandois portoient si loin l'insolence au long de cette Côte, surtout depuis la révolution, qu'ils s'efforçoient par toutes sortes de moyens de ruiner le commerce des Anglois, sans en avoir reçu le moindre sujet de plainte. Ils ont enlevé *Commendo* à la Compagnie Angloise, c'est-à-dire, l'endroit le plus favorable de toute la Côte pour le commerce de l'or. Ils le gardent encore, quoique les Agens de la Compagnie ayent des titres par

FORT DE BADENSTEIN, À BOUTRI, tiré de Barbot.



FORT S<sup>t</sup>. SEBASTIEN, À SCHAMA, tiré de Barbot.





écrit, signés de tous les Princes du Pays; sans compter le droit d'une longue possession. Sur des fondemens si justes elle tenta, il y a quelques années, de s'y rétablir. Mais lorsque son Vaisseau passoit devant Mina, chargé de matériaux pour bâtir un nouveau Comptoir, les Hollandois eurent la témérité de lui tirer plusieurs volées de canon, sans respecter le Pavillon Royal qu'ils ne pouvoient méconnoître à si peu de distance. Cependant les Anglois ne continuerent pas moins leur entreprise, & commencerent à se fortifier avec assez de succès. Mais avant que leurs ouvrages fussent en état de défense, les Nègres, fuscités par le Général Hollandois, leur causerent tant de troubles & d'embaras, qu'ils se virent dans la nécessité de se retirer avec perte de plusieurs hommes.

Le 22, Phillips & Schurley arriverent devant les hautes montagnes qui sont entre Schuma & Commendo. Le Commerce fut d'abord assez avantageux avec les Habitans de ces deux Places; mais la crainte des Hollandois les arrêtoit encore. S'ils acheterent trois ou quatre balles de *Perpetuane*, ce fut avec des précautions extrêmes pour les emporter. Ils les divisèrent, & mirent chaque partie dans des sacs qu'ils avoient avec eux, dans l'espérance de les passer plus facilement. Phillips rebuté de leurs incertitudes alla mouiller à la pointe d'*Ampeni*, qui est entre Commendo & la Ville de Mina, à deux lieues de la Ville. Cette situation lui parut favorable pour commercer également avec ces deux Places; & dans l'espace de deux jours, il se procura effectivement plus de trente marcs d'or.

Le 25, il passa devant le Château de Mina, qu'il salua de sept coups; & ne prévoyant aucun obstacle, il jeta l'ancre entre cette Place & le Cap-Corse, à moins d'une lieue de l'une & de l'autre. Il y trouva le meilleur commerce de toute la Côte, par l'empressement que les Nègres de toutes les Villes à l'Est, jusqu'à Cormantin, eurent les deux jours suivans à venir à bord. Le 27, il alla mouiller dans la rade du Cap-Corse, après avoir salué le Château de sept coups, qui lui furent rendus.

Pendant vingt-neuf jours qu'il passa dans cette rade, il leva un Plan exact du Fort & du Comptoir Anglois. C'est le plus considérable des Etablissmens de la Compagnie sur cette Côte.

Les Agens, les Facteurs & les autres Officiers, n'osant s'éloigner de leur Poste, dans la crainte des accidens qui pouvoient arriver pendant leur absence, Phillips & Schurley leur donnerent à dîner, dans un beau cabinet de verdure, qui est au centre du jardin de la Compagnie. Ils avoient fait débarquer chacun six canons, pour donner plus d'éclat à cette fête, en accompagnant chaque fanté d'une décharge. Des trente Soldats que Phillips avoit amenés pour le service de la Compagnie dans le Fort, il n'y en avoit pas un qui ne fût en aussi bonne fanté qu'au départ d'Angleterre; mais dans l'espace de deux mois, les maladies du climat en firent périr la moitié. *Clayton*, Chef du Comptoir Danois de Fredericshbourg, mourut aussi de la fièvre. Il fut enterré avec beaucoup de pompe dans le jardin de *Blackjack*, qui est voisin du Fort, & qui sert de sepulture commune aux Européens. *Clayton* eut pour successeur *John Rootsey*, Barbadien, qui étoit arrivé depuis peu avec les Vaisseaux Danois.

Un trompette du Vaisseau de Phillips, nommé *William Lord*, ayant pris

PHILLIPS.  
1694.

Schuma & Commendo.

Commerce avantageux pour Phillips.

Fête qu'il donne aux Officiers Anglois du Cap-Corse.

Histoire de William Lord.

PHILLIPS.  
1694.

querelle dans l'ivresse avec un Sergent du Château, lui fit au ventre une blessure qu'on crut d'abord très-dangereuse. Il fut chargé de fers dans une Tour qui ser voit de prison. Mais sur le rapport du Chirurgien, qui ne jugea point la plaie mortelle, Lord obtint la liberté. Ce Trompette étoit non-seulement fort vigoureux, mais si querelleur & si intraitable, que Phillips se vit obligé de le faire enchaîner sur la poupe depuis Saint Thomas jusqu'à la Barbade. Son dessein étoit de le mettre sur un Vaisseau de Guerre en arrivant dans cette Isle. Mais sa bonté l'ayant fait céder ensuite aux sollicitations qu'il reçut en faveur de ce misérable, il eut lieu de s'en repentir. A peine fut-on arrivé à la Barbade, que Lord se trouvant libre, sortit secrètement du Vaisseau, & se cacha dans la Ville jusqu'à ce qu'il eut dépensé tout son argent. Il étoit arrivé au Port une Frégate de la nouvelle Angleterre, petite, mais bien équipée pour la guerre, excellente voilière & montée de vingt pieces de canon. Quelques Marchands de l'Isle l'avoient achetée; & sous prétexte de l'envoyer à Madagascar pour le commerce des Esclaves, non-seulement ils avoient obtenu une Commission de Ruffel, Gouverneur de la Barbade, mais ils l'avoient engagé à s'associer avec eux dans cette entreprise. Lord s'engagea sur ce Bâtiment, & son exemple fut suivi de plusieurs Marelots de Phillips. Au reste le voyage de Madagascar n'étoit qu'un prétexte. Phillips fut informé par des avis certains, que la Frégate devoit se rendre à l'entrée de la Mer rouge, pour y chercher des profits plus considérables dans le pillage des Vaisseaux Marchands du Mogol, & revenir ensuite avec quelques Esclaves Nègres, pour couvrir les apparences en rentrant à la Barbade. La Commission d'un Gouverneur qui étoit proche parent de l'Amiral d'Angleterre, mettoit ce petit Bâtiment en droit d'incommoder beaucoup tous les Vaisseaux du Port. Sous prétexte du service du Roi, il engagea tous les Marelots qui étoient disposés à quitter leurs Marchands. Ceux mêmes qui pensoient le moins à rompre leurs engagements avec d'autres Capitaines, en prirent du moins occasion de faire augmenter leurs gages; & l'on n'en auroit pas trouvé un dans cette circonstance, qui voulût faire le voyage de l'Europe à moins de trente livres sterling.

Avant que de quitter le Cap-Corse, Phillips prit une partie du Bled d'inde qui est réglé pour la provision des Nègres jusqu'à la Barbade. La mesure pour chacun est de quatre boisseaux, & le prix de la Compagnie deux achis par mesure. L'huile de palmier est à meilleur marché sur la Côte de Juda qu'au Cap-Corse. Mais elle coute moins encore dans l'Isle de Saint Thomas.

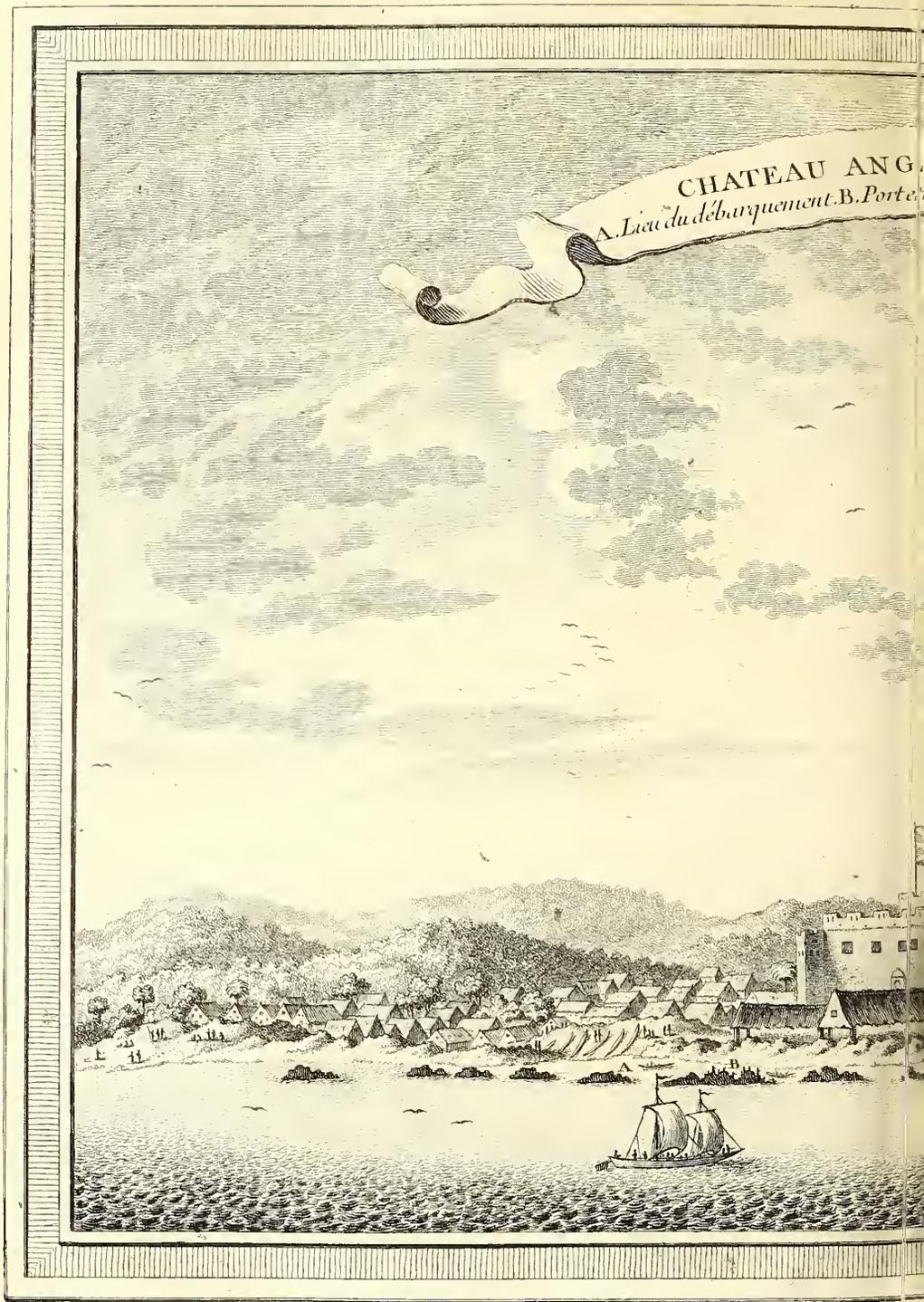
Visite du Roi de Sabo.

Phillips vit arriver au Cap-Corse le Roi de *Sabo*, & *Nimfa*, Général des *Arckanis*, qui furent bientôt suivis d'un autre Prince, frere du Roi de Futtu. Le Roi de Sabo, à la tête de vingt mille Nègres, avoit défait le Roi de Futtu dans une bataille, l'avoit détrôné, & lui avoit donné pour successeur le Prince son frere, qui venoit jurer devant les Anglois de porter une haine constante à son Prédécesseur, de favoriser les intérêts de la Compagnie Angloise, & de ne pas troubler le Commerce des *Arckanis*, qui avoit fait le sujet de la guerre.

Singuliere espece de mariage.

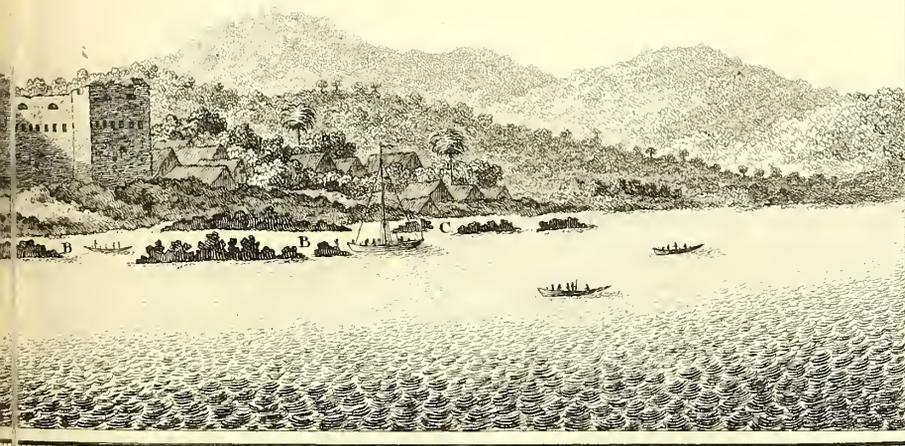
Il se fit au Cap-Corse un mariage fort remarquable. Le Canonier du Château, fatigué de sa femme ou mécontent de sa conduite, la chassa de sa maison



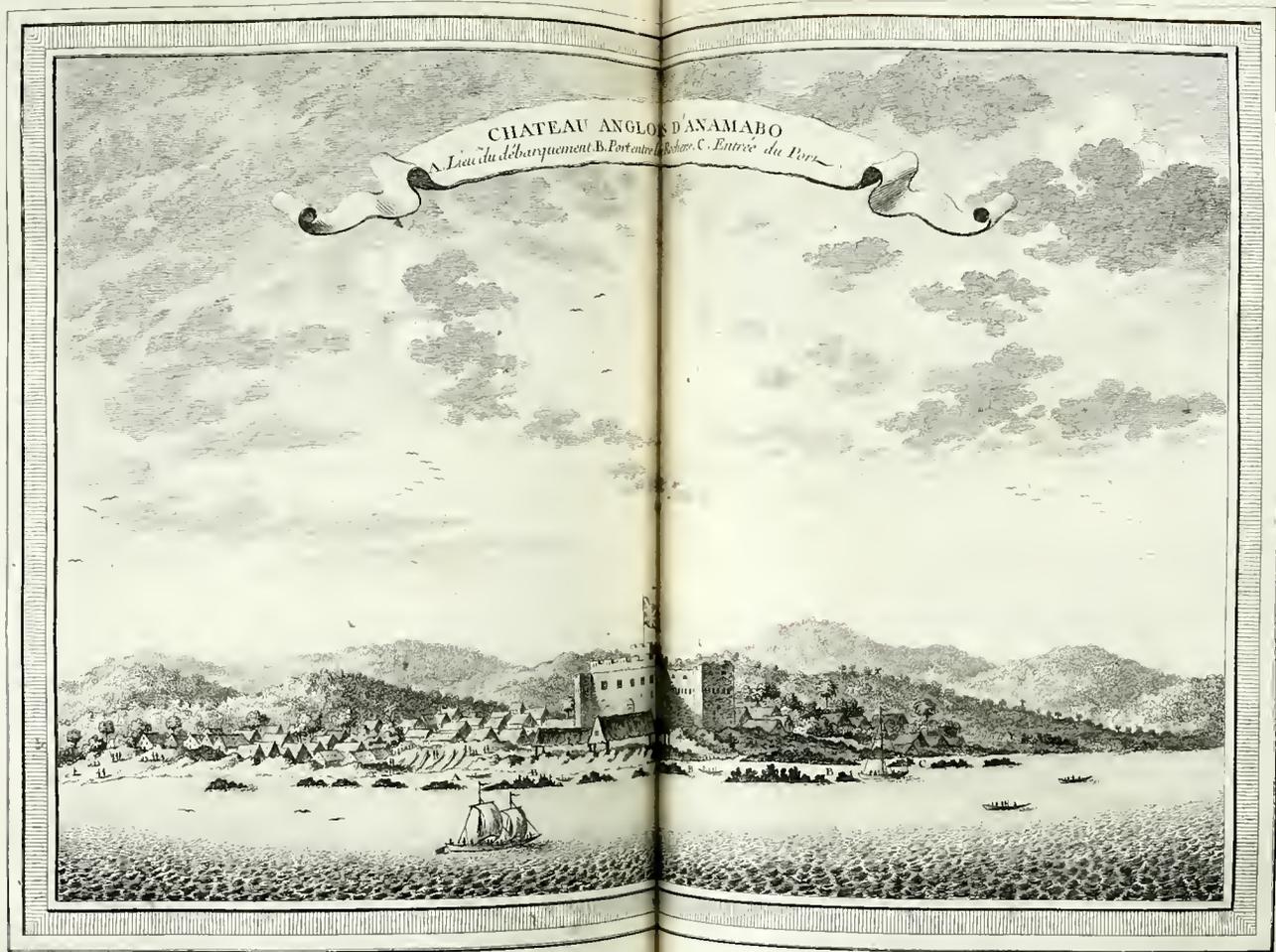


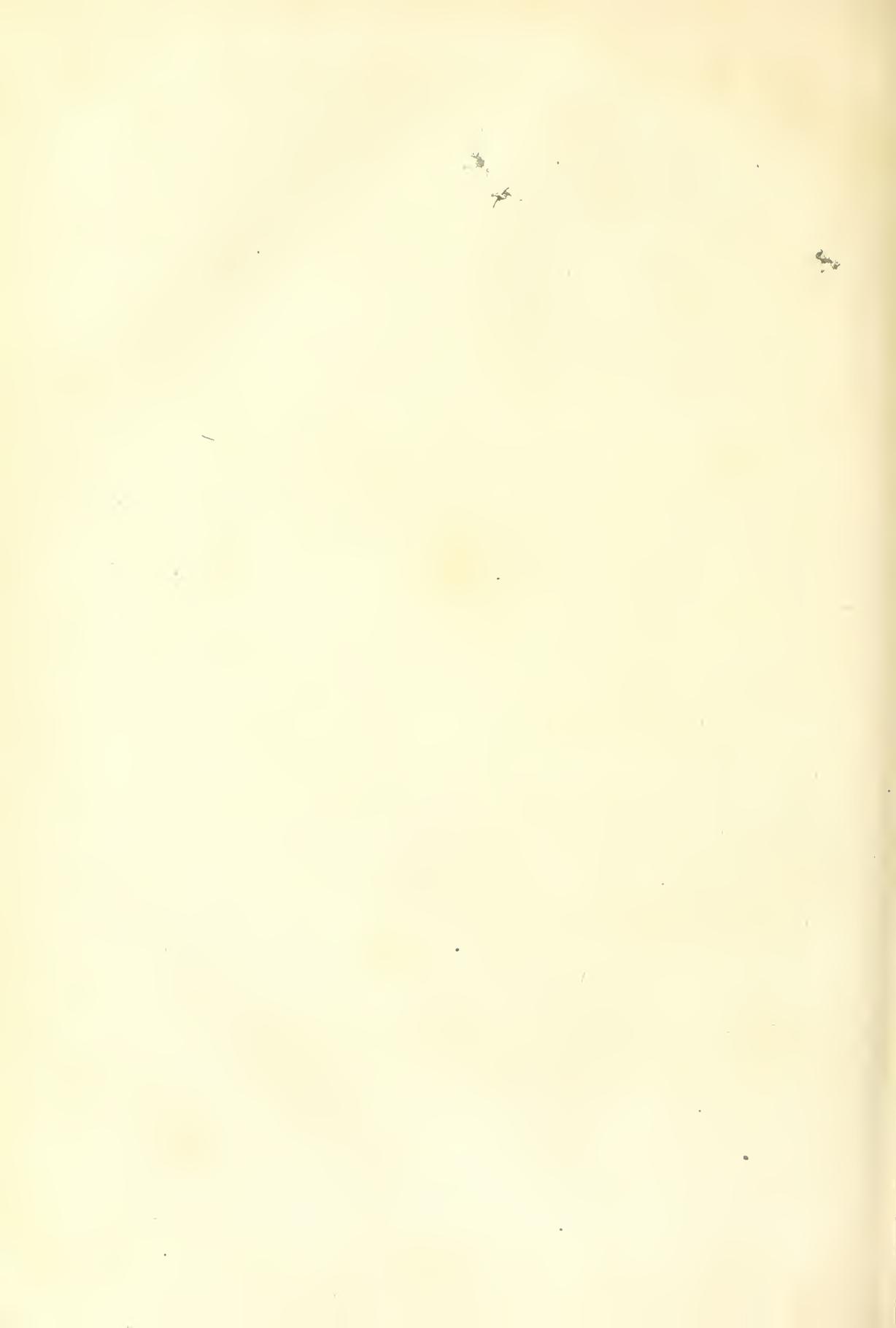
CHENEY DEL. J.C.

D'ANAMABO  
Chers. C. Entrée du Port.











Fort Hollandois de Comantim nommé Amsterdan  
tiré de Barbot



Fort Royal de MANFRO, tiré de Barbot



pour en prendre une autre, qui étoit fille du Capitaine *Amo*, un des Kabachirs du Château. La cérémonie ne consista que dans un festin qu'il donna aux Officiers, & une robe dont il fit présent à sa nouvelle compagne. Ils devoient vivre ensuite dans la plus parfaite liaison du mariage. Mais la jeune femme qui n'avoit pas plus de douze ans, & qui se sentoît peu d'inclination pour son mari, ne voulut jamais consentir à se mettre au lit avec lui. Le Canonier en conçut une furieuse colere. Cependant ayant fait réflexion que la violence seriroit peu, il acheta sur le Vaisseau trois ou quatre aunes de taffetas rouge qu'il fit voir à sa femme, en lui promettant d'en faire le prix de sa complaisance. La beauté de ce présent la rendit traitable; & dès le lendemain on la vit, non-seulement parée de ce nouvel ornement, mais dans une parfaite intelligence avec son mari.

Enfin Schurley & Philipps partirent du Cap-Corse pour retourner à bord, dans la résolution de lever l'ancre en y arrivant. Mais tandis que leur Chaloupe avançoit tranquillement à la rame, ils furent surpris par un violent Tornado, qui rendit en un moment la mer fort grosse. Leur inquiétude pour deux caisses d'or, qu'ils avoient avec eux, leur fit prendre le parti de se laisser entraîner par le vent, qui les repousoit vers la terre, & d'y joindre même le secours des rames. Ils furent jettés sur la Côte à quelque distance. L'orage ayant cessé vers dix heures du soir, ils voulurent retourner sur leurs traces, mais ils trouverent leurs Vaisseaux à l'ancre sous Fredericbourg. Etant rentrés à bord, ils prirent congé du Château le lendemain, par une décharge de toute leur artillerie. Le 26, ils passèrent par Mauri, ou le Fort Nassau, possédé par les Hollandois, à une lieue du Cap-Corse. Ce Fort est élevé, & présente l'apparence d'une fortification moderne, revêtue de seize ou vingt pieces de canon. Vers neuf heures, ils passèrent devant *Anischen*, où la Compagnie Angloise avoit alors un petit Comptoir, qui n'étoit qu'une maison couverte de chaume. Une heure après ils arriverent à *Anamabo*, une lieue plus loin.

Phillips ayant salué le Château de sept coups qui lui furent rendus dans le même nombre, descendit au rivage pour demander au Facteur, nommé *Searl*, le reste du bled-d'inde qui lui avoit été assigné dans ce lieu par les Facteurs du Cap-Corse. Il trouva dans les soins de *Searl*, & dans ceux de Copper Facteur d'Aga, une demie-lieue à l'Est d'Anamabo, toute la satisfaction qu'il desiroit. Ils dînerent tous deux avec lui, accompagnés de leurs femmes, qui étoient mulâtres, comme celles des Facteurs du Cap-Corse. Phillips ne se lasse pas d'admirer des mariages si commodes. La liberté que les maris ont de changer de femmes à leur gré, rend celles-ci fort complaisantes & fort douces. Elles lavent le linge, elles entretiennent la propreté dans leur maison. Il n'y a point d'emploi ni de travail qu'elles osent refuser, & la dépense qui regarde leur personne se réduit presque à rien.

Phillips & Schurley virent souvent au Château d'Anamabo, le Gouverneur Hollandois de celui de Cormantin, qui se nommoit *Fusteman*. Il les engagea même à le visiter dans son Fort. Cet Etablissement est fort beau. Sa défense consiste dans vingt pieces de canon. Il est situé dans un lieu beaucoup plus haut que celui des Anglois, du côté de l'Est, à la distance d'une lieue.

Les Facteurs d'Anamabo firent présent à Phillips de deux petits Nègres. Il

PHILLIPS.  
1694.

Tornado qui  
mer Phillipps en  
danger.

Ils quittent le  
Cap Corse.

Maure, ou Fort  
Nassau.

Fort & Comptoir  
Anglois d'Ana-  
mabo.

Commodité des  
mariages du Pais.

Fort Hollandois  
de Cormantin.

PHILLIPS.  
1694.  
Winiba.

avoit reçu la même politesse de ceux du Cap-Corse, avec quantité de Canards & d'autres rafraîchissemens.

Le 3 de Mai, les deux Capitaines s'étant procuré chacun cent quarante mesures de bled-d'inde, mirent ensemble à la voile. Le 4, ils mouillèrent à *Winiba*, où Nicols Buckerige, Facteur de ce Comptoir, leur avoit fait esperer des Canots pour le voyage de Juida. Ils y en prirent deux à cinq rameurs, un pour chaque Vaisseau; & leur premier soin fut de les fortifier par une bonne charpente. Ils réparèrent leur Barque longue, à laquelle les vers s'étoient attachés, & qui faisoit eau dans plusieurs endroits. Ils prirent de l'eau fraîche, & leur provision de bois à brûler. Mais ce ne fut qu'après avoir obtenu la permission de la Reine du Pays. Cette Princesse, âgée d'environ cinquante ans, étoit aussi noire que le jais, & d'une grosseur extraordinaire. Les deux Capitaines allèrent lui faire leur cour avec Buckerige. Ils la trouverent assise sous un grand arbre, où elle les reçut avec beaucoup de bonté. Elle fit danser devant eux tous les gens de sa suite; & dans l'intervalle des danses, elle prodiguoit des baisers à Buckerige, qu'elle paroïssoit aimer beaucoup. En effet, ajoute l'Auteur, ce jeune Anglois avoit tant d'esprit & d'agrément dans l'humeur, qu'il s'attiroit la considération de tout le monde. D'ailleurs il sçavoit parfaitement la langue & les usages du Pays. Ils présentèrent à la Reine un baril d'eau-de-vie, & quelques rouleaux de tabac qu'elle parut charmée de recevoir. Elle poussa la civilité jusqu'à leur offrir à chacun, pour compagne, une de ses Filles d'honneur, pendant tout le tems qu'ils voudroient s'arrêter à terre; mais ils se dispensèrent modestement d'accepter cette offre, & passèrent la nuit avec Buckerige. Le jour suivant, ils se virent forcés de garder un jeûne involontaire. Tandis que le Cuisinier leur préparoit à dîner, le feu prit si subitement aux branches de palmier, dont la cuisine étoit composée, que dans moins d'un quart d'heure, l'édifice & toutes les viandes furent réduites en cendres,

Reine du Pays.  
Sa figure. Son  
goût pour Buc-  
kerige.

Jeûne involon-  
taire.

Dangers de Buc-  
kerige dans son  
Comptoir. Il bâ-  
tit un Fort.

Buckerige n'avoit pas d'autre logement qu'une maison de terre, couverte de branches & de chaume, au danger continuel d'être pillé par les *Quamboërs*, espece de Nègres qui habitent l'intérieur du Pays, & qui se répandent souvent vers le rivage pour y chercher leur proie. Ils avoient déjà tenté de l'effrayer par leurs menaces. Mais il étoit rassuré par les promesses de la Reine, qui protestoit ouvertement qu'elle perdrait plutôt la vie que de lui voir souffrir une insulte. Cependant il paroïssoit charmé d'avoir quelque Vaisseau dans la rade, & son sommeil en étoit beaucoup plus tranquille. Il avoit commencé à bâtir un Fort pour sa sûreté, sur une éminence à cent pas du rivage. Les murs avoient déjà huit pieds de hauteur. Mais faute d'Ouvriers, & par la lenteur des Agens du Cap-Corse à lui envoyer des matériaux, l'édifice avançoit si peu, qu'il en ressentoit beaucoup de chagrin. Les briques qu'il y employoit ne promettoient pas une longue durée; mais il faisoit un ciment d'écaïlles d'huîtres, qui paroïssoit excellent.

Multitude de  
Daims sauvages.  
Chasse de deux  
Anglois.

Phillips admira ici la quantité de Pintades & d'autres Oiseaux, dont les campagnes étoient remplies. Il prit encore plus de plaisir à voir des légions de Daims qui traversoient les plaines. Un jour il en compta jusqu'à cinq cents dans une seule troupe, mais si farouches qu'il ne put en tirer un seul. Buckerige lui dit que la méthode des Nègres étoient de se coucher près des fontaines

fontaines où ces animaux se rassemblent pour boire, & qu'avec un peu d'adresse & beaucoup de silence, ils en tuoient en grand nombre à coup de flèches. Sur ce récit les deux Canoniers du Vaisseau, qui se vantoient d'avoir été d'habiles Braconiers en Angleterre, entreprirent de faire la même chasse. Ils partirent avec tous les secours qu'ils pouvoient desirer; mais ils reparurent le lendemain avec beaucoup d'excuses & sans venaison. Phillips vit aussi quantité de gros Singes, qui vont en troupes de cinquante & même de cent. Il est dangereux de les rencontrer, sur-tout pour les femmes. On assura l'Auteur qu'ils s'en faisoient & qu'ils les violent l'un après l'autre, avec une brutalité furieuse.

Buckerige faisoit ici le commerce de l'or avec beaucoup d'avantage. Les marchandises recherchées par les Nègres sont les mêmes que sur le reste de la Côte.

Le 9 Schurley & Phillips remirent à la voile, accompagnés de Buckerige, qui s'étoit offert à les conduire jusqu'au Comptoir d'*Akra*. Ils y arriverent le 12. *John Bloome*, Facteur de ce Comptoir, fit distribuer aux deux Vaisseaux le reste du bled qui leur appartenoit. La bonté de l'eau & d'assez belles apparences de commerce les encouragerent à s'arrêter jusqu'au 17. Dans cet intervalle ils reçurent quatorze marcs d'or, comme ils en avoient reçu treize depuis qu'ils étoient partis du Cap-Corse. Toute leur course leur en avoit produit cent treize, tant pour le compte de la Compagnie, que pour celui des Propriétaires du Vaisseau. Phillips acheta un Canot à cinq Rameurs, d'un Prince Nègre qui s'étoit fait du Fort Danois dans ce Canton, & qui avoit forcé le Facteur de se réfugier chez les Hollandois après avoir massacré, à ses yeux, son second & plusieurs Soldats. Le Nègre, établi dans le Fort, exerçoit tranquillement le commerce avec les Interlopiers de Hollande, qui recevoient de lui leur eau, & d'autres commodités qu'ils ne pouvoient trouver qu'à St Thomas ou dans l'Isle du Prince. Lorsque le Château avoit été surpris, les Danois y avoient un magasin rempli de toutes sortes de marchandises, & plus de cinquante marcs d'or. Phillips tenoit ces circonstances de la bouche même du Facteur, qui avoit bientôt quitté les Hollandois pour se retirer au Cap-Corse, dans l'espérance d'y voir arriver quelque Vaisseau de sa Nation. Mais Phillips lui ayant offert le passage gratis, il avoit accepté cette offre, quoiqu'il craignît beaucoup qu'en arrivant dans sa Patrie on ne le rendît responsable de son infortune. Il confessa aux Anglois qu'il avoit été surpris par un peloton de Nègres, qui s'étoient présentés au Comptoir sous de belles apparences de commerce. Ils avoient commencé par massacrer son second, tandis qu'il leur montrait des marchandises. Ensuite ils s'étoient répandus dans le Fort, pour surprendre de même un petit nombre de Soldats & de Domestiques, dont ils pouvoient apprehender quelque résistance. Le Facteur, allarmé par le bruit, étoit sorti de sa chambre l'épée à la main; mais il s'étoit vu attaquer aussi-tôt par deux Nègres, contre lesquels il s'étoit défendu quelque tems, en criant au secours. Ne voyant paroître aucun de ses gens, & le nombre des Nègres augmentant autour de lui, il avoit pris le parti de se précipiter par une fenêtre, après avoir reçu plusieurs blessures, & de chercher un azile chez les Hollandois.

Le Prince Nègre, qui avoit pris le titre de Gouverneur depuis qu'il se

PHILLIPS.

1694.

Singes dangereux pour les femmes.

Quantité d'or que Phillips avoit ramassé.

Les Danois chassés d'un Fort par un Prince Nègre.

Détail de cet accident.

PHILLIPS.  
1694.  
Le Prince Nègre  
invite Phillips à  
dîner.

Phillips refuse  
de donner son  
épée à la porte.

Le Gouverneur  
Nègre avoit été  
Cuisinier.

Etat de son Fort.

Les Danois s'y  
établissent.

Triste fort de la  
Flote Danoise.

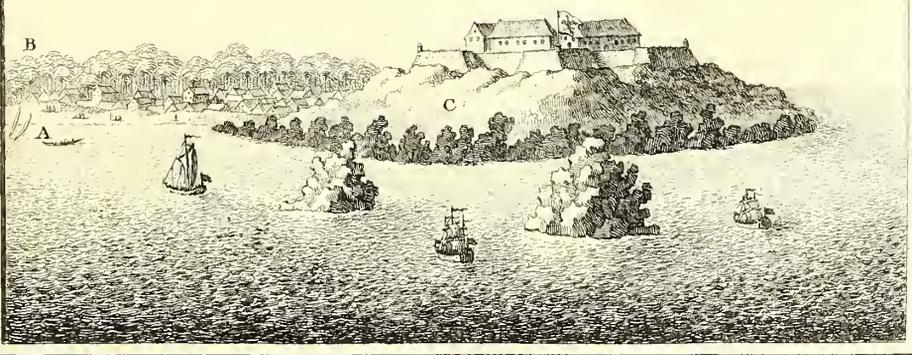
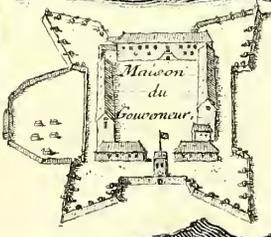
voyoit tranquille dans son Fort , envoya deux de ses gens à bord , pour inviter le Capitaine Phillips, Buckerige & Bloome à dîner. Ils accepterent cette étrange invitation. A la porte du Fort , la Garde leur demanda leurs épées, qu'ils ne firent pas difficulté de donner , à la réserve de Phillips. Comme son refus causa quelque altercation, le Gouverneur parut lui-même, & lui déclara que tel étoit l'usage à sa porte. Phillips répondit que cela pouvoit être , mais que l'usage d'un Capitaine Anglois n'étoit jamais de quitter son épée. Sa résolution paroissant ferme, le Gouverneur feignit d'en être satisfait, & conduisit ses hôtes dans la salle à manger , où l'on montoit par une échelle & l'on entroit par un trou , comme par une espece d'écouille. Lorsqu'on y fut arrivé , il but à la santé de tous les convives; & l'artillerie du Château se fit entendre. On se promena ensuite l'espace d'un quart d'heure ; après quoi Phillips tirant volontairement son épée la mit entre les mains d'un de ses gens. Cette galanterie parut plaire beaucoup au Gouverneur.

Le dîner fut servi , avec une grande abondance de *Pouch* & de toutes sortes de viandes. Les mets n'étoient pas mal préparés. Phillips apprit que le Gouverneur avoit été Cuisinier dans un Comptoir Anglois. Aussi quittoit-il souvent la Compagnie, pour aller donner ses ordres à la cuisine. Il ne laissa pas de paroître à table avec beaucoup de pompe. Outre plusieurs Nègres qui se tenoient derriere lui, il en avoit un de chaque côté , le pistolet à la main pour garder sa personne. Il but souvent la santé du Roi d'Angleterre, celle de la Compagnie & de ses Hôtes, avec autant de volées de canon. Phillips compta plus de deux cens coups pendant le tems qu'il passa dans le Fort. Le Drapeau qui fut arboré étoit blanc , & portoit la figure d'un Nègre armé du cimetre. Il y avoit peu d'endroits du Château où l'on n'aperçût quelques marques de sa vieillesse , & de la négligence du Maître à le réparer. De seize pieces qui composoient l'artillerie , la moitié étoit sans affûts. Cette Place est éloignée de quatre milles, à l'Est, du fort Anglois. En revenant à bord les gens de Phillips tuerent deux Lièvres cornus, & remarquerent que tous les buissons voisins en étoient remplis. Ils avoient un petit épagneul , qui en auroit pris seul un grand nombre en fort peu de tems; mais l'essai qu'on en avoit fait au dîner du Gouverneur , avoit appris à Phillips que leur chair est fort insipide.

Le jour suivant on vit arriver deux Vaisseaux Danois, chacun de vingt-six canons. Ils venoient traiter de la restitution du Fort avec le Gouverneur Nègre , dans la vûe de relever cet Etablissement & d'y former un nouveau Comptoir. Ils avoient amené un Gouverneur & des Soldats, avec des munitions, des vivres & des marchandises. Phillips ne fut pas témoin du Traité, parce que le Gouverneur se rendit long-tems fort difficile sur les conditions; mais il apprit ensuite que le Fort avoit été délivré aux Danois, sur un acte solennel, par lequel ils dispenserent le Gouverneur de toutes sortes de restitutions, de satisfactions & de réparations, s'engageant même à lui payer cinquante marcs d'or le jour qu'ils rentreroient en possession de leurs anciens droits. Ces conditions furent observées fidèlement, & le Général Danois remit le Château en état de défense. De-là il fit le voyage des Côtes de Juda, pour acheter des Esclaves. Mais voulant prendre, à son retour, par les Indes Occidentales, il relâcha malheureusement dans l'Isle du Prince, où le Pyrate

FREDERICKBOURG, FORT D'ANOIS.  
tiré de Barbot.

Plant du Fort



Chodet delin et Sculp.

A. lieu du débarquement,

B. Village de Poqueuse,

C. Mont de Maystro.



*Avery* fondit sur les deux Vaisseaux, les prit, les pilla, & les détruisit par le feu. Telle fut la fin de cette fatale entreprise. L'ancien Gouverneur Danois avoit quitté *Phillips* pour se joindre à ses compatriotes.

Il y avoit long-tems que le Capitaine *Schurley* languissoit, de la même maladie qui avoit emporté une partie de ses gens. Il mourut enfin sur son bord, à la vûe du Château d'*Akra*. On lui fit des obseques militaires dans le Château, où il fut décemment enterré. *Bloome*, *Phillips*, *Buckerige*, & le Chef du Comptoir Hollandois, porterent les coins du Poisle, au bruit de toute l'artillerie des deux Vaisseaux & des Forts. *Schurley* marca beaucoup d'averfion pour toutes les formalités d'un testament, & prit même en mauvaise part le soin que *Phillips* prit de l'en faire souvenir. Il se contenta de nommer *Clay* son Contre-maître, pour lui succéder au commandement. A l'égard des marchandises & de ses propres intérêts, il déclara qu'il se reposoit de tout sur *Brice*, son Trésorier.

*Bloome* assura *Phillips* qu'il se trouve, aux environs d'*Akra*, plus de Lyons, de Tigres, de Civettes & d'autres animaux farouches, que dans toute autre partie de la Guinée. Le même Facteur avoit envoyé à ceux du Cap-Corse un jeune Tigre privé, dont ils firent présent à *Phillips*. Ce bel animal fut mis à bord dans une cage de bois, où il fut nourri d'intestins d'oiseaux, parce qu'il refusoit tout autre aliment que de la chair. Il étoit si doux que tous les Blancs badinoient avec lui de la main, au travers des barreaux de sa cage; mais il devenoit furieux à la vûe d'un Nègre. *Phillips* mettoit souvent la main dans sa gueule, & lui prenoit la langue, sans en recevoir le moindre mal. Il étoit absolument de la forme du Chat, mais marqueté de belles taches, comme un Léopard, & de la grandeur d'un Lévrier. A la fin, on s'aperçut qu'il prenoit par degrés la férocité de son espece, & qu'il ne faut pas se promettre de changer la nature. *Phillips* s'étoit aussi procuré deux Civettes. Elles avoient exactement la figure du Renard, & la même grandeur; sans autre différence que la couleur, qui étoit d'un gris clair. On les gardoit dans des cages de bois, où elles étoient nourries de farine bouillie dans l'eau; mais elles jettoient une odeur si forte, qu'on ne prenoit pas de plaisir à s'en approcher. *Phillips* acheta plusieurs Singes, & quantité de Perroquets, d'un Bâtiment Hollandois d'Interlope qui revenoit d'Angola, où se trouvent les plus beaux Perroquets verts.

Le 16, il s'éleva un si furieux Tornado que le Vaisseau de *Phillips* eut deux cables rompus. Le fond d'ailleurs est si mauvais sur cette Côte, qu'il y a peu de Vaisseaux assez heureux pour n'y pas laisser quelques ancres. Le lendemain, ayant mis à la voile, *Phillips* fut poussé par le courant à quatre lieues d'*Akra* vers l'Est. Mais, après s'être dégagé le 18, il s'avança heureusement à la vûe de la Riviere de *Volta*, où les basses étant en grand nombre, il fallut se conduire la sonde à la main. Lorsqu'on eut passé le banc de sable, que le cours impétueux de cette grande Riviere a poussé plus de trois lieues dans la mer, on trouva l'eau plus profonde. On avoit assuré l'Auteur que le courant portoit de l'eau douce à la même distance, mais l'essai qu'il en fit ne s'accorda point avec ce témoignage.

Le 19, sur la Côte d'Alampo, on vit arriver à bord un Canot chargé de trois femmes & de quatre enfans, que les Nègres apportent à vendre. Mais

PHILLIPS.  
1694.

Mort de Schurley & ses funérailles. Clay lui succède.

Tigre privé,

Animaux que *Phillips* achete.

Tornado,

Riviere de Volta.

Côte d'Alampo.

PHILLIPS.  
1694.

Comparaison de  
plusieurs sortes  
d'Esclaves.

ils les mirent à si haut prix qu'on ne fut pas tenté de les acheter. D'ailleurs c'étoit autant de squelettes, si affoiblis par la faim, que la force leur manquoit pour se soutenir. Le Chef du Canot promit deux ou trois cens Esclaves aux Anglois, s'ils vouloient s'approcher du rivage & s'y arrêter quelques jours. Mais on jugea des autres par la montre. La prudence d'ailleurs ne permettoit pas de se fier à des Peuples, avec lesquels on n'avoit pas de commerce établi, & dans un Pays où la Nation Angloise n'avoit pas de Comptoir. Phillips observe que les Nègres de cette Côte passent aux Indes Occidentales pour les plus foibles & les plus mauvais de l'Afrique. Ce sont aussi ceux qui se vendent le moins, ou qui se donnent au plus bas prix. Il ajoute qu'il n'en a pû trouver la raison, & qu'ils lui ont paru aussi bien faits que dans les autres Cantons. La seule différence qu'il y ait remarquée est celle de la couleur, qui n'est pas si noire. Ils sont tous circoncis; ce qui ne doit rien changer à leur force, mais qui les distingue encore des Nègres de toute la Côte, où l'on ne s'est jamais aperçu que la circoncision soit en usage. Les Nègres de la Côte d'or, qu'on appelle aussi Nègres de Cormantin, sont les plus recherchés à la Barbade. Ils s'y vendent trois ou quatre livres sterling plus que ceux de *Juida*, qui sont connus autrement sous le nom de *Papas*, ou *Nègres de Popo*. Ceux-ci sont préférés à ceux mêmes d'Angola.

Phillips arrive  
sur la Côte de  
*Juida*.

Le 20 au soir, on arriva sur la Côte de *Juida* (16), environ soixante lieues à l'Est d'*Akra*. Dès le lendemain, les deux Capitaines, accompagnés de leurs Chapelains, de leurs Trésoriers, & d'une douzaine de Matelots bien armés, se rendirent au rivage, dans la résolution de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'occasion d'acheter treize cens Esclaves; c'est-à-dire, sept cens pour le Vaisseau de Phillips, & six cens pour celui de Clay, successeur de Schurley. Telles étoient les conventions des Propriétaires, avec la Compagnie.

Comptoir An-  
glois.

Le Comptoir Anglois étant à trois milles de la Côte, *Joseph Pierfon*; qui en étoit le Chef, envoya aux deux Capitaines toutes les commodités nécessaires pour leur débarquement, avec une garde de plusieurs Nègres pour leur sûreté. Les commodités consistoient dans une sorte de brancards, que les Anglois nomment *Hamacks*, c'est-à-dire *Branles*, suspendus à de longues perches, dont les Nègres portent les deux bouts sur leurs Epaules. On s'y couche, & l'on y est assez à l'aise. Les Porteurs marchent fort légèrement. Cette voiture n'est guères connue qu'en Afrique.

Sa situation.

La situation du Comptoir est dans des marais, où l'air est très-mal sain. Mais les deux Capitaines s'estimerent fort heureux de trouver cette retraite pour leurs marchandises, qui ayant été débarquées fort tard, ne pouvoient arriver avant la fin du jour à la Ville Royale, où les Facteurs avoient leur magasin. Elles auroient été fort exposées au pillage des Nègres, & de ceux mêmes qui les portoient, car ils ont tant de subtilité à voler ce qui excite leur convoitise ou leur curiosité, que pendant le jour même on a besoin de veiller continuellement sur eux. Comme ils en veulent particulièrement aux noix de *kowris*, ils ne sont jamais sans une espece de coins, qui leur

Larcins des Nè-  
gres.

(16) Autrement nommé *Whida*, *Queda* & *Fids*. Les François nomment ce Pays, par badinage ou par corruption, le Royaume de *Juda*. Voyez ci-dessous sa description.

servent à séparer les planches du baril , pour en faire tomber les noix. S'ils voyent paroître quelque Blanc qui les observe , ils retirent aussi-tôt leur coin ; & les planches se resserrant d'elles-mêmes , tout se retrouve dans son état naturel. Ces Porteurs sont ordinairement suivis de leurs femmes & de leurs enfans , qui emportent le fruit de leur larcin. En vain les Facteurs adressent-ils leurs plaintes au Roi. L'autorité & les punitions mêmes , ne sont pas capables de faire renoncer les Nègres à leurs vieilles habitudes.

Le Comptoir devint encore utile aux deux Capitaines pour y loger les Esclaves , lorsqu'ayant été conduits au rivage , le mauvais tems ne permettoit point aux Canots de les venir prendre & de les transporter à bord ; car il s'en trouvoit quelquefois cent qui devoient être embarqués à la fois. C'étoit d'ailleurs une triste habitation que ce Comptoir. Les marais y produisent une puanteur continuelle , & des essains de Mosquitoes , si insupportables , que si l'on n'a recours au Laudanum , ou à quelque autre soporifique , il faut renoncer au sommeil. La nuit que Phillips fut obligé d'y passer , lui parut la plus longue & la plus fâcheuse de sa vie. A peine étoit-il au lit , qu'il fut tourmenté cruellement par ces cruels animaux. Il fut forcé de se lever , de reprendre ses habits , de se couvrir les mains avec des gants , & le visage d'un mouchoir , pour attendre le jour dans cette situation ; & toutes ses précautions mêmes ne le garantirent pas de l'éguillon des Mosquitoes.

Pierfon , qui avoit l'esprit vif & entreprenant , s'étoit acquis du crédit à la Cour du Roi , & de la considération dans le Pays. Il avoit appris à connoître le caractère des Habitans ; & l'expérience lui servoit de guide suivant les occasions. La plupart des Esclaves qui appartenoient au Comptoir étoient des Nègres de la Côte d'or , nation hardie , brave & capable de sentiment. Il les traitoit si bien , que se les étant fort attachés , il auroit été sûr avec dix de ces fidèles Africains , de battre quarante Soldats des meilleures troupes du Pays.

La Ville Royale de Juida est à quatre milles du Comptoir Anglois. Le chemin est une belle plaine , couverte de bled-d'inde & de guinée , de patates , d'ignames , & d'autres fruits , dont le Pays produit deux moissons chaque année. On y rencontre plusieurs petits Villages , que les Nègres appellent *Krums* , & qui ont chacun leur Capitaine ou leur Chef. Les maisons n'ont gueres plus de quinze pieds de longueur. Elles sont sans lumière , excepté celle du Chef , qui est éclairée par un trou dans le mur. On peut les comparer à nos étables. N'ayant qu'une seule chambre , les Nègres y mangent , y dorment , sur la terre , comme les Moutons. Les Kabaschirs , c'est le nom qu'ils donnent à leurs Chefs , ont des nattes , qui leur servent de lit , avec une pierre pour oreillers.

A l'arrivée des deux Vaisseaux , le Roi envoya au Comptoir Anglois deux de ses Kabaschirs , ou de ses Nobles , chargés d'un compliment pour les Facteurs. Phillips & Clay , qui étoient déjà débarqués , firent répondre au Monarque qu'ils iroient le lendemain lui rendre leurs devoirs. Cette réponse ne le satisfit pas. Il fit partir sur le champ deux autres de ses Grands , pour les inviter à venir dès le même jour , & les avertir non-seulement qu'il les attendoit , mais que tous les Capitaines qui les avoient précédés , étoient venus le voir dès le premier jour. Sur quoi , dans la crainte de l'offenser , les

PHILLIPS.

1694.

Incommodités  
du Comptoir Anglois.Caractere de  
Pierfon , chef du  
Comptoir.Ville Royale de  
Juida , & ses  
environs.

PHILLIPS.

1694.

Reception des  
Facteurs au Pa-  
lais.

deux Capitaines, accompagnés de Pierfon & de leurs gens, se mirent en chemin pour la Ville Royale.

Ils furent reçus à la porte du Palais par plusieurs Kabafchirs, qui les saluerent à la mode ordinaire des Nègres, c'est-à-dire, en faisant d'abord clacquer leurs doigts, & leur ferrant ensuite les mains avec beaucoup d'amitié. Lorsqu'ils eurent traversé la cour, les mêmes Seigneurs se jetterent à genoux près de l'appartement du Roi, firent clacquer leurs doigts, touchèrent la terre du front, & la baisèrent trois fois; cérémonie ordinaire lorsqu'ils approchent de leur Maître. S'étant levés, ils introduisirent les Anglois dans la chambre du Roi, qui étoit remplie de Nobles à genoux; ils s'y mirent comme tous les autres, chacun dans son poste, & s'y tinrent constamment pendant toute l'audience. C'est la situation dans laquelle ils paroissent toujours devant le Roi.

Trône du Roi.

Sa Majesté, qui étoit cachée derrière un rideau, ayant jetté les yeux sur les Anglois par une petite ouverture, leur fit signe de s'approcher. Ils s'avancèrent vers le trône, qui étoit une estrade d'argile, de la hauteur de deux pieds, environnée de vieux rideaux sales qui ne se tirent jamais, parce que le Monarque n'accorde point à ses Kabafchirs l'honneur de le voir au visage. Il avoit près de lui deux ou trois petits Nègres, qui étoient ses enfans. Il tenoit à la bouche une longue pipe de bois, dont la tête auroit pû contenir une once de tabac. A son côté il avoit une bouteille d'eau-de-vie, avec une petite tasse d'argent assez mal-propre. Sa tête étoit couverte, ou plutôt liée, d'un calico fort grossier; & pour habit, il portoit une robe de damas rouge. Sa garde-robe étoit fort bien garnie de casques & de manteaux, de drap d'or & d'argent, de brocards de soie, & d'autres étoffes à fleurs, brochées de grains de verre de différentes couleurs; présens qu'il se vançoit d'avoir reçus des Capitaines Blancs que le Commerce avoit amenés dans ses Etats, & dont il prenoit plaisir à faire admirer le nombre & la variété. Mais de toute sa vie, il n'avoit jamais porté de chemise, ni de bas & de souliers.

Son habillement.

Caresse qu'il  
fait aux Facteurs.

Les Anglois se découvrirent la tête pour le saluer. Il prit les deux Capitaines par la main, & leur dit d'un air obligeant, qu'il avoit eu beaucoup d'impatience de les voir; qu'il aimoit leur Nation; qu'ils étoient ses freres, & qu'il leur rendroit tous les bons offices qui dépendroient lui. Ils le firent assurer, par l'Interprète, de leur reconnoissance personnelle, & de l'affection de la Compagnie Royale d'Angleterre, qui malgré les offres qu'elle recevoit de plusieurs Pays où les Esclaves étoient en abondance, aimoit mieux tourner son commerce vers le Royaume de Juida, pour y faire apporter toutes les commodités dont il avoit besoin. Ils ajoutèrent qu'avec de tels sentimens, ils se flattoient que Sa Majesté ne feroit pas traîner en longueur leur cargaison d'Esclaves, principal objet de leur voyage, & qu'elle ne souffriroit pas que ses Kabafchirs leur en imposassent sur le prix. Enfin, ils promirent qu'à leur retour en Angleterre, ils rendroient compte à leurs Maîtres, de ses faveurs & de ses bontés.

Leurs divisions.

Il répondit que la Compagnie Royale d'Afrique étoit *un fort honnête homme*, (17) qu'il l'aimoit sincèrement, & qu'on traiteroit de bonne-foi avec ses Marchands. Cependant il tint mal sa parole; ou plutôt malgré les témoignages de respect qu'il recevoit de ses Kabafchirs, il fit voir par sa conduite

(17) On conçoit que c'est un trait de l'ignorance de ce Monarque.

qu'il n'osoit rien faire qui leur déplût.

Dans cette première audience, il ne manqua rien à ses politesses. Après avoir fait asseoir les Anglois près de lui, sur un banc, il but à la santé de son frere le Roi d'Angleterre, de son *ami* la Compagnie Royale d'Afrique, & des deux Capitaines. Ses liqueurs favorites étoient l'eau-de-vie, & le *Pitto*. Celle-ci est composée de bled-d'inde, long-tems infusé dans l'eau. Elle tire sur le goût d'une espece de bière que les Anglois nomment *Ale*. Il y en a de si forte qu'elle se conserve trois mois, & que deux bouteilles sont capables d'enivrer. On apporta bientôt devant le Roi une petite table carrée, sur laquelle un vieux drap tenoit lieu de nappe, garnie d'assiettes & de cuillieres d'étain. Il n'y avoit ni couteaux ni fourchettes, parce que l'usage du Pays est de déchirer les viandes avec les doigts & les dents. On servit ensuite un grand bassin d'étain, de la même couleur, dit Phillips, que le teint de Sa Majesté, rempli de Poules étuvées dans leur jus, avec un plat de patates bouillies, pour servir de pain. Les Poules étoient si cuites qu'elles se dépeçoient d'elles-mêmes. Des mets de cette espece n'exciterent pas beaucoup l'appetit des Anglois. Cependant ils eurent la complaisance d'avalier deux ou trois cuillerées de bouillon, où la malaguette & le poivre rouge n'étoient pas épargnés. Ils eurent l'honneur de boire plusieurs fois à la santé de Sa Majesté, dans une tasse de coco. Toute l'argenterie Royale se réduisoit à la petite tasse qui lui servoit à boire de l'eau-de-vie. Le Roi saluoit souvent les Anglois par des inclinations de tête, baisoit sa propre main, & pouffoit quelquefois de grands éclats de rire. Lorsqu'ils eurent cessé de manger, il prit, dans le bouillon, quelques pieces de volaille qu'il donna à ses enfans. Le reste fut distribué entre ses Nobles, qui s'avancerent en rampant sur le ventre, comme autant de chiens. Leurs mains leur servirent de cuilliere pour pêcher la viande dans le bouillon. Ils les léchoient ensuite avec beaucoup d'avidité. Ce spectacle fit soulever le cœur à Phillips.

Après le dîner, le Roi demanda des nouvelles du Capitaine Schurley. On lui dit qu'il étoit mort à Akra. Il se mit aussitôt à crier, à se tordre les mains, & à se frotter les yeux, quoiqu'il n'en sortit pas de larmes, en répétant qu'il avoit beaucoup perdu, & que Schurley étoit son ami. Il ajouta que la Côte d'or l'avoit empoisonné. Ensuite il parla de peintures, de mortiers de cuivre, & de quantité d'autres présens que Schurley lui avoit promis. Clay ayant répondu qu'il n'avoit rien de cette nature à bord, le Monarque parut de fort mauvaise humeur, & lui soutint que les présens étoient sans doute sur le Vaisseau, mais que depuis la mort de Schurley, il vouloit les faire tourner à son profit. Clay, pour l'appaiser, déclara qu'il y avoit sur le Vaisseau d'autres présens qui lui étoient envoyés par la Compagnie, tels que des arquebuses, des étoffes de soie, &c. Enfin, lorsque le Roi se fut informé quelles sortes de marchandises ils apportoient, & de combien d'Esclaves ils avoient besoin, ils lui demanderent la permission de se retirer.

Le lendemain, suivant leurs promesses, il retournerent au Palais avec des essais de leurs marchandises; & l'on convint du prix des Esclaves. Ces conventions ou ces Traités portent à Juida le nom de *Palavera*, quoique dans les Régions Occidentales de l'Afrique, le même mot signifie au contraire dispute ou querelle. Après beaucoup de difficultés, on convint de cent livres de *Kowris* pour chaque Esclave. Alors le Roi fit assigner aux Marchands

PHILLIPS.

1694.

Festin que le Roi  
donne aux An-  
glois.

Mal-propreté  
du Roi & de ses  
Officiers.

Regrets du Roi  
pour la mort de  
Schurley.

Palavera ou  
Traité conclu  
pour les mar-  
chandises.

PHILLIPS.  
1694.

Anglois, des Magazins, une Cuisine, & des Logemens. Mais toutes les chambres étant sans porte, ils furent obligés d'en faire à leurs frais & d'y mettre des verrouils & des ferrures. Le jour suivant ils payerent les droits ordinaires au Roi & aux Kabaschirs; après quoi les Officiers du Commerce firent avertir les Habitans de la Ville, au son d'une cloche, d'amener leurs Esclaves au Marché. Cette cloche, qui est de fer, a la forme d'un pain de sucre, & contiendroit environ vingt livres de kowris. On frappe dessus avec un baton, qui en tire un son fort foible & sourd.

Bonne chere des  
Anglois.

Chaque jour au matin, le Roi invitoit les deux Capitaines à déjeuner, & leur offroit toujours ses deux plats de Poules étuvées & de Patates bouillies à l'eau. Mais il leur envoyoit tous les jours pour leur table, un Porc, une Chèvre, une Brebis & une bouteille de Pitto. De leur côté, ils lui faisoient porter avec la même régularité quatre bouteilles d'eau-de-vie, qu'il recevoit comme le souverain bien. Comme ils avoient leur Cuisinier dans la Ville, & que les provisions y étoient en abondance, ils faisoient fort bonne chere. Mais divers accidens leur firent bientôt perdre l'appetit. La plupart de leurs gens furent attaqués de la fièvre. Phillips fut atteint lui-même d'un violent mal de tête. A peine se trouva-t-il capable d'aller jusqu'au marché sans être soutenu, & la mauvaise odeur du lieu lui causoit quelquefois des évanouissemens dangereux. Cette Halle, que les Habitans appellent *Trunk*, étoit un vieux Bâtiment, où l'on faisoit passer la nuit aux Esclaves, dans la nécessité d'y faire tous leurs excréments. Trois ou quatre heures, que Phillips étoit obligé d'y passer tous les jours, ruinerent tout-à-fait sa santé.

Maladies qui suc-  
cèdent.

Vente des Escla-  
ves.

Circonstances  
de cette vente.

Les Esclaves du Roi furent les premiers qu'on offrit en vente; & les Kabaschirs exigèrent qu'ils fussent achetés avant qu'on en produisît d'autres, sous prétexte qu'étant de la Maison royale ils ne devoient pas être refusés, quoiqu'ils fussent non-seulement les plus difformes, mais encore les plus chers. Mais c'étoit une des prérogatives du Roi, à laquelle on étoit forcé de se soumettre. Les Kabaschirs amenoient eux-mêmes ceux qu'ils vouloient vendre, chacun selon son rang & sa qualité. Ils étoient livrés aux observations des Chirurgiens Anglois, qui examinoient soigneusement s'ils étoient sains & s'ils n'avoient aucune imperfection dans les membres. Ils leur faisoient étendre les bras & les jambes. Ils les faisoient sauter, tousser. Ils les forçoient d'ouvrir la bouche & montrer les dents, pour juger de leur âge; car étant tous rasés avant que de paroître aux yeux des Marchands, & bien frottés d'huile de palmier, il n'étoit pas aisé de distinguer autrement les vieillards de ceux qui étoient dans le milieu de l'âge. La principale attention étoit à n'en point acheter de malades, de peur que leur infection ne devînt bientôt contagieuse. La maladie, qu'ils appellent *yaws* est fort commune parmi ces misérables. Elle a presque les mêmes symptômes que la verole; ce qui oblige le Chirurgien d'examiner les deux sexes avec la dernière exactitude. On met les hommes & les femmes à part, séparés par une cloison de grosses barres de bois, pour prévenir les querelles.

Maniere dont on  
conduit les Es-  
claves à bord.

Après avoir fait le choix de ceux qu'on veut acheter, on convient du prix, & de la nature des marchandises. Mais la précaution que les Facteurs avoient eue de commencer par cet article leur épargna les difficultés qui naissent ordinairement. Ils donnerent aux Propriétaires des billets signés de leur main,

main, par lesquels ils s'engageoient à délivrer les marchandises en recevant les Esclaves. L'échange se fit le jour d'après. Phillips & Clay firent marquer cette miserable troupe, avec un fer chaud, à la poitrine & sur les épaules, chacun de la premiere lettre du nom de son Bâtiment. La place de la marque est frottée auparavant d'huile de palmier; mais cette opération est si peu douloureuse, que trois ou quatre jours suffissent pour fermer la plaie, & pour faire paroître les chairs fort saines.

A mesure qu'on a payé pour cinquante ou soixante, on les fait conduire au rivage. Un Kabaschir, sous le titre de Capitaine d'Esclaves, prend soin de les embarquer & de les rendre sûrement à bord. S'il s'en perdoit quelqu'un dans l'embarquement, c'est le Kabaschir qui en répond aux Facteurs; comme c'est le Capitaine du Trunk ou du marché qui est responsable de ceux qui s'échapperoient pendant la vente, & jusqu'au moment qu'on leur fait quitter la Ville. Dans le chemin jusqu'à la mer, ils sont conduits par deux autres Officiers que le Roi nomme lui-même, & qui reçoivent de chaque Vaisseau, pour prix de leur peine, la valeur d'un Esclave en marchandises. Tous les devoirs furent remplis si fidèlement, que de treize cens Esclaves, achetés & conduits dans un espace si court, il ne s'en perdit pas un.

Il y a aussi un Capitaine de terre, dont la commission est de garantir les marchandises du pillage & du larcin. Après les avoir débarquées, on est quelquefois forcé de les laisser une nuit entiere sur le rivage, parce qu'il ne se présente pas toujours assez de Porteurs. Malgré les soins & l'autorité du Capitaine, il est difficile de mettre tout à couvert. Il l'est encore plus d'obtenir la restitution de ce qu'on a perdu.

Lorsque les Esclaves sont arrivés au bord de la mer, les Canots des Vaisseaux les conduisent à la Barque longue, qui les transporte à bord. On ne tarde point à les mettre aux fers, deux à deux, dans la crainte qu'ils ne se soulevent, ou qu'ils ne s'échappent à la nage. Ils ont tant de regret à s'éloigner de leur Pays, qu'ils faisoient l'occasion de sauter dans la mer, hors du Canot, de la Barque, ou du Vaisseau, & qu'ils demeurent au fond des flots jusqu'à ce que l'eau les étouffe. Le nom de la Barbade leur cause plus d'effroi que celui de l'enfer, quoiqu'au fond, dit l'Auteur, ils y mènent une vie beaucoup plus douce que dans leur Pays. On en a vû plusieurs dévorés par les Requins, au moment qu'ils s'élançoient dans la mer. Ces animaux sont si accoutumés à profiter du malheur des Nègres, qu'ils suivent quelquefois un Vaisseau jusqu'à la Barbade, pour faire leur proie des Esclaves qui meurent en chemin, & dont on jette les cadavres hors du bord. Phillips raconte qu'il en voyoit tous les jours quelques-uns autour de son Bâtiment; mais il ne peut assurer, dit-il, que ce fussent les mêmes.

Les deux Vaisseaux perdirent douze Nègres, qui se noyèrent volontairement, & quelques autres qui se laisserent mourir par une obstination désespérée à ne prendre aucune nourriture. Ils sont persuadés qu'en mourant ils retournent aussi-tôt dans leur patrie. On conseilloit à Phillips de faire couper à quelques-uns les bras & les jambes, pour effrayer les autres par l'exemple. D'autres Capitaines s'étoient bien trouvés de cette rigueur. Mais il ne put se résoudre à traiter, avec tant de barbarie, de misérables créatures qui étoient comme lui l'ouvrage de Dieu, & qui n'étoient pas, dit-il, moins cheres au

PHILLIPS.  
1694.  
Marque qu'on leur fait.

Officiers Nègres qui en répondent.

Désespoir des Nègres dans l'esclavage.

Les Anglois en perdent plusieurs.

Conseil cruel qu'on donne à Phillips. Ses raisons pour le rejeter.

PHILLIPS.  
1694.

Créateur que les Blancs. Il ajoute qu'il ne voit aucune raison de les mépriser pour leur couleur, puisqu'ils l'ont reçue de la nature, & qu'il ne comprend pas pourquoi les Blancs croiroient valoir mieux dans l'intérieur. Tous les hommes, dit-il encore, sont portés à juger favorablement d'eux-mêmes. Les Nègres s'estiment, & se croient même supérieurs à nous, puisque par mépris pour notre couleur, ils se figurent le diable blanc & le représentent de même.

Commerce clandestin.

Les Kabaschirs sont obligés, pour chaque Esclave qu'ils vendent publiquement, de payer au Roi des droits & des coutumes, qui consistent dans une partie du prix qu'ils ont reçu. Pour s'exempter de ces impôts, ils amenoient souvent, pendant la nuit, à la maison du Capitaine, deux ou trois Esclaves qu'ils lui vendoient secrètement, & les marchandises d'échange leur étoient envoyées avec les mêmes précautions. Cependant Phillips avoit peu de penchant pour ce commerce clandestin, par la crainte d'offenser le Roi, qui défendoit toute sorte de trafic & de traité hors du marché public. Quelquefois ce Prince, après avoir vendu dans un mouvement de colere une de ses femmes ou quelqu'un de ses sujets, revenoit à lui-même & prioit les Facteurs d'accepter d'autres Esclaves à la place. Ils avoient la complaisance de lui accorder cette satisfaction & le plaisir de remarquer qu'il y étoit sensible.

Informations que Phillips prend sur le poison des Nègres.

Phillips, qui avoit entendu vanter tant de fois les poisons des Nègres, & l'art avec lequel ils en infectent leurs flèches, eut la curiosité de prendre là-dessus des informations. Mais pour les rendre plus certaines, il engagea un Kabaschir à le visiter dans le Magasin. Là, il commença par lui faire avaler plusieurs verres de liqueurs fortes; & le voyant échauffé par le plaisir de boire, il lui marqua une vive affection, il lui fit divers présens; enfin, il le pressa de lui apprendre de bonne-foi comment les Nègres empoisonnoient les Blancs, quel étoit leur secret pour communiquer le poison jusqu'à leurs armes, & s'ils avoient quelque antidote dont l'effet fût aussi sûr que celui du mal. Tout l'éclaircissement qu'il put tirer fut que les poisons en usage dans le Pays venoient de fort loin, & s'achetoient fort cher; que la quantité nécessaire pour empoisonner un homme revenoit à la valeur de trois ou quatre Esclaves; que la méthode ordinaire pour l'employer, étoit de le mêler dans l'eau ou dans quelque autre liqueur, qu'il falloit faire avaler à l'ennemi dont on vouloit se défaire; qu'on se mettoit la dose de poison sous l'ongle du petit doigt, où elle pouvoit être conservée long-tems sans nuire au travers de la peau, & qu'adroitement on trouvoit le moyen de plonger le doigt dans laalebasse, ou la tasse, qui contenoit la liqueur; qu'au même instant le poison ne manquoit pas de se dissoudre, & que son action étoit si forte, lorsqu'il étoit bien préparé, qu'il n'y avoit point d'antidote qui pût être assez tôt employé. Le Kabaschir ajouta que les empoisonnemens n'étoient pas si communs dans le Royaume de Juda que dans les autres Pays Nègres; non que les haines y fussent moins vives, mais à cause de la cherté du poison. Phillips avoit prié le Roi, dès sa première audience, de ne pas permettre que les Anglois fussent exposés au poison. Ce Prince avoit ri de cette priere, & l'avoit assuré que ce barbare usage n'étoit pas connu dans ses Etats. Cependant l'Auteur observa qu'il refusoit de boire dans la même tasse

Défiance de Phillips.

Celle du Roi.

dont les Anglois & ses Kabaschirs s'étoient servis, & que si on lui présentoit une bouteille de liqueur, il vouloit que celui dont il l'avoit reçue en essayât le premier. Au contraire, les Kabaschirs avaloient sans précaution tout ce qui leur venoit de la main des Anglois. Ils alloient deux ou trois fois le jour au Magazin, où chaque visite étoit payée d'un verre d'eau-de-vie. Les deux Capitaines ne paroissent jamais au Trunk sans y faire porter trois ou quatre bouteilles, qui servoient comme de sceau à tous les Traités. Souvent les Kabaschirs venoient demander des liqueurs au Magazin, sous prétexte de quelque mariage qui les obligeoit de se réjouir, ou de quelque maladie pour laquelle ils ne connoissoient pas de meilleur remede. L'envie de se conserver leur amitié faisoit toujours accorder une partie de leur demande.

L'Auteur rapporte à cette occasion que le voluptueux & vieux Monarque de Juida le fit appeler une fois secretement pendant la nuit, pour lui dire qu'ayant épousé une jeune fille qu'il devoit recevoir cette nuit même, il avoit besoin d'un petit baril d'eau-de-vie pour donner une fête aux parens de sa belle, & de quelque potion qui le rendît propre à la caresser. Ses deux demandes lui furent accordées. Le Chirurgien du Vaisseau lui donna un cordial qui répondit à ses intentions, & reçut de lui, pour récompense, deux robes le jour suivant.

Dans l'Isle Saint Thomas, les Portugais sont des empoisonneurs si habiles, que si l'on s'en rapporte aux informations de Phillips, en coupant une piece de viande, le côté qu'ils veulent donner à leur ennemi sera infecté de poison sans que l'autre s'en ressent; c'est-à-dire, que le couteau n'est empoisonné que d'un côté. Cependant l'Auteur fait remarquer avec soin qu'il n'en parle que sur le témoignage d'autrui, & qu'en relâchant dans l'Isle de Saint Thomas, ni lui, ni ses gens n'en firent aucune expérience.

Les femmes du Roi de Juida sont renfermées dans un quartier séparé. L'Auteur s'en approcha plusieurs fois, avec quelques-uns de ses gens; & jettant les yeux par-dessus le mur, il vit plusieurs de ces Reines occupées à divers ouvrages. Il lia même quelque entretien avec elles. Mais un Facteur François de la Compagnie, se laissant entraîner par sa curiosité, tenta d'ouvrir la porte, qui étoit fermée avec quelques liens d'ozier. Toutes les femmes prirent la fuite, en jettant un cri. Quelques Kabaschirs, envoyés par le Roi, vinrent prier les Blancs de garder plus de mesure, & de tourner d'un autre côté leur promenade. Ils y consentirent volontiers, à l'exception du François, qu'on eut peine à faire entrer dans des vûes plus raisonnables.

Le lendemain en déjeûnant avec eux, le Roi leur fit un reproche fort doux de leur curiosité, & leur déclara que les loix du Pays ne permettoient à personne d'approcher si près du quartier des femmes. Il ajouta qu'il les trouvoit excusables, en qualité d'Étrangers, mais qu'il les prioit néanmoins de ne pas retomber dans la même faute. Leurs excuses furent aussi polies que le reproche. Il en parut fort satisfait; mais il marqua un peu plus de ressentiment contre le Facteur François, qui devoit mieux connoître les loix du Royaume. Phillips voyant l'embarras du Facteur, prit sur lui tout le blâme, & protesta que c'étoit lui-même qui avoit mené sa compagnie dans un lieu qu'il étoit curieux de voir, pour rendre témoignage de la galanterie du Roi,

PHILLIPS.

1694.

Avidité des Kabaschirs pour les liqueurs.

Demande singulière que le Roi fait à Phillips.

Habiles empoisonneurs.

Quartier des femmes à Juida.

Imprudence d'un Facteur François.

Leurs excuses.

PHILLIPS.  
1694.

Ce que c'étoit  
que ce Facteur  
Français.

Belle promenade  
& marché.

Table publique  
ou ordinaire Né-  
gre.

Nains du Roi.  
Leur importuni-  
té.

Phillips est cu-  
rieux d'entendre  
parler une idole.

à son retour en Angleterre. Le Monarque le prit par la main, & lui dit que si sa compagnie n'avoit point eu d'autre vûe, il étoit fâché d'en avoir fait de plaintes, & qu'il pardonnoit volontiers au Facteur François.

Ce Facteur & son associé, ou son Lieutenant, habitoient une petite cabane près du Palais du Roi. Comme on n'avoit pas vû, depuis trois ou quatre ans, de Vaisseau François sur la Côte, il vivoit des liberalités du Roi, sans aucun moyen de retourner dans sa Patrie. Phillips l'avoit presque tous les jours à dîner, & lui offrit de le conduire à la Barbade, d'où il pourroit gagner facilement la Martinique. Mais l'Angleterre étant en guerre avec la France, il n'osa passer dans une Isle ennemie.

A peu de distance de la Ville Royale, on trouve trente ou quarante gros arbres, qui forment la plus agréable promenade du Pays. L'épaisseur des branches, ne laissant point de passage à la chaleur du Soleil, y fait regner une fraîcheur continuelle. C'étoit sous ces arbres que Phillips passoit la plus grande partie du tems. On y tenoit un marché. Entre plusieurs spectacles bizarres, il eut celui d'une table publique, ou d'un ordinaire, qu'il a cru digne d'une description. Le Nègre, qui avoit formé cette entreprise, avoit placé, au pied d'un des plus gros arbres, une grande piece de bois de trois ou quatre pieds d'épaisseur. C'étoit la table; elle n'étoit soutenue sur la terre que par son propre poids. Les mets étoient du Bœuf & de la chair de Chien bouillis, mais enveloppés dans une peau crue de Vache. De l'autre côté on voyoit, dans un grand plat de terre, du *Kanki*, espece de pâte molle, composée de poisson pourri & de farine de maïs, pour servir de pain. Lorsqu'un Nègre avoit envie de manger, il venoit se mettre à genoux contre la table, sur laquelle il exposoit huit ou neuf coquilles de *Kowris*. Alors, le Cuifinier coupoit fort adroitement de la viande pour le prix. Il y joignoit une piece de *kanki*, avec un peu de sel. Si le Nègre n'avoit pas l'estomac assez rempli de cette portion, il donnoit plus de coquilles & recevoit plus de viande. L'Auteur vit tout à la fois, autour de la table, neuf ou dix Nègres, que le Cuifinier servoit avec beaucoup de promptitude & d'adresse, & sans la moindre confusion. Ils alloient boire ensuite à la Riviere; car l'usage des Nègres est de ne boire qu'après leur repas.

Le Roi avoit deux Nains, qui venoient souvent demander des *kowris* aux Anglois. On n'osoit leur en refuser, quoiqu'ils méritassent la corde plutôt que des présents. Ils troubloient continuellement le sommeil des Facteurs par des hurlemens, auxquels ils donnoient le nom de prieres, & qu'ils faisoient toutes les nuits sous quelques arbres qui touchoient au Magasin. Ils imploroient, disoient-ils, la puissance des Fetiches en faveur du Roi. Ils prétendoient que ces divinités leur parloient souvent par la bouche d'une grande Idole de bois qui étoit à la porte du Palais, & qu'ils s'étoient efforcés de tailler en figure d'homme, quoiqu'ils n'eussent réussi, dit l'Auteur, qu'à lui donner celle du diable.

Phillips ayant entendu souvent assurer que cette figure parloit toutes les nuits aux *Kabaschirs* & à ses Dévots, déclara naturellement qu'il seroit charmé d'assister à des cérémonies si merveilleuses, & demanda la permission de les y accompagner. Ils lui répondirent qu'il falloit s'y trouver la nuit. Il ne manqua point de s'y rendre avec eux la nuit suivante; mais craignant quel-

que mauvais tour, il prit avec lui quatre de ses gens, bien armés de pistolets & de sabres. Les Nègres, arrivant de plusieurs côtés, firent quantité de profondes salutations à l'image, tandis qu'il attendoit la voix & les discours qu'on lui avoit promis. Après s'être ennuyé pendant plus d'une heure, il demanda pourquoi il n'entendoit rien. On lui demanda un peu de patience. Il attendit encore deux heures, sans être plus satisfait. Les Nègres parurent fort surpris, & l'assurèrent que leur Fetiche n'avoit jamais été si long-tems muet. L'indignation prenant l'ascendant sur lui, il donna du bout de sa canne dans la bouche de l'Idole, & recommença plusieurs fois le même jeu, malgré les instances des Nègres, qui témoignoiént beaucoup d'inquiétude pour lui. Il leur dit que ne voyant qu'une piece de bois, il n'avoit aucune raison de craindre; mais que s'il étoit vrai qu'elle fût capable de parler, il alloit la forcer de faire usage de cette qualité. Là-dessus, il prit un de ses pistolets, & tirant à l'Idole, il lui mit une balle dans l'œil gauche. Les Nègres prirent tous la fuite. Phillips & ses gens passerent encore une demie-heure dans le même lieu, & se retirerent enfin, sans avoir pû faire rien perdre de son insensibilité à la piece de bois.

Le jour suivant, les Nègres parurent fort étonnés de voir le Capitaine Anglois en bonne santé. Il raconta lui-même son aventure au Roi, qui l'assura gravement que la figure parloit aux Nègres, mais qu'elle gardoit le silence devant les Blancs. Phillips répondit que si elle avoit été capable de parler, elle n'auroit pas manqué de faire entendre quelque menace ou quelque plainte lorsqu'il l'avoit si maltraitée à coups de canne & de balle. Le Monarque répliqua que ce n'étoit à la vérité qu'une figure de bois, mais qu'il étoit certain que les Fetiches s'expliquoiént souvent par sa bouche; qu'il en avoit été souvent témoin lui-même, & qu'il souhaitoit que les Anglois ne se jouissent point de l'avoir maltraitée. Phillips lui dit qu'il défioit également les Fetiches & la statue de lui nuire; & qu'il ne redoutoit que le poison de ses Sujets. Vous n'avez rien à craindre du poison, reprit encore le Roi; mais je ne vous répons pas des Fetiches.

Phillips voyoit souvent, autour des maisons du Pays, de petites figures de terre; & devant elles, du riz, du bled, de l'huile & d'autres présens qu'on leur avoit offerts. Quelquefois c'étoient des Chèvres éventrées, & suspendues aux arbres. Les Nègres ont tant de choses auxquelles ils donnent la qualité de Fetiches, qu'il ne put comprendre l'idée qu'ils attachent à ce nom. Sur la Côte d'or, lorsqu'il se fait quelque promesse solennelle ou quelque serment, le Prêtre mêle des poudres de différentes couleurs, dont il jette cinq ou six cueillerées sur un des principaux Fetiches. Ce mélange doit causer la mort à celui qui violeroit son serment. Les Nègres en sont si persuadés, que plusieurs Capitaines ont pris le parti de faire jurer leurs Esclaves, par les Fetiches, qu'ils ne se jetteroient pas dans la mer pour regagner le rivage, & leur ont fait ôter leurs chaînes après ce serment. Cependant Phillips conseille aux Marchands de se reposer moins là-dessus, que sur de bonnes chaînes de fer.

Au Cap-Corse, il avoit vû les Fetiches employés solennellement par les trois Facteurs de la Compagnie, *Plact, Roman, & Metross*, pour engager la foi du nouveau Roi de Futtu, du Roi de Sabo, & de Nimfa Général des Arkanis. Voici le détail qu'il fait de cet incident. Les Arkanis, qui sont de tous les

---

PHILLIPS.  
1694.

Hardiesse de  
Phillips à mal-  
traiter l'Idole.

Avis qu'il reçut  
du Roi.

Autres Idoles du  
Pays.

Respect des Nè-  
gres pour leurs  
sermens.

Guerre des Ar-  
kanis.

PHILLIPS.  
1694.

Sujet de la guerre.

Caractère du Roi de Sabo.

Les Arkanis détrônent le Roi de Futtu.

Articles de paix jurés & signés au Cap-Corse.

Serment par les Fetiches.

Marchands Nègres ceux dont les Anglois aiment mieux le commerce, & dont l'or est le plus pur, habitent l'intérieur des terres; de sorte que pour se rendre aux Forts & aux Vaisseaux, ils ont quelques autres Pays à traverser. Le Pays de Futtu en étoit un; & le Roi leur avoit accordé le passage assez long-tems, sans leur causer aucun chagrin. Mais ses Sujets, à l'instigation des Hollandois de Mina, leur fermerent les chemins, & les voulurent forcer d'acheter d'eux à plus haut prix des marchandises de moindre valeur, qu'ils recevoient des Hollandois. Les Arkanis, ayant refusé de se soumettre à cette tyrannie, se virent exposés au pillage & à toutes sortes de mauvais traitemens, en traversant le Royaume de Futtu. Leur mécontentement produisit la guerre. Ils choisirent pour Général un de leurs principaux Négocians, nommé *Nimfa*, qui avoit toutes les qualités nécessaires à cet emploi. Les Anglois du Cap-Corse, à qui ils communiquèrent leur dessein, s'engagerent à leur fournir des armes & des munitions. D'un autre côté les Arkanis eurent recours au Roi de Sabo, de qui ils louerent un corps de Troupes auxiliaires. Ce Prince avoit la figure la plus majestueuse & la plus guerriere, que Phillips ait jamais vûe parmi les Nègres. Sa conduite & son courage répondoient merveilleusement à son air. Les Arkanis soutenus par un secours si puissant, & par quelques Nègres du Cap-Corse, qui les joignirent sous la conduite des Capitaines *Hansika* & *Amo*, composèrent une armée de vingt mille hommes, & marcherent contre le Roi de Futtu, qui n'avoit point attendu leur arrivée pour assembler aussi ses meilleures Troupes. Il y eut quelques legeres escarmouches entre les deux partis, car il n'arrive guères aux Nègres de décider leurs querelles par de véritables batailles. Le pillage, les embuscades, les surprises sont les principaux événemens de leurs guerres. La fortune se déclara si heureusement pour les Arkanis, qu'ils forcerent le Roi de Futtu de chercher un azile & de la protection au Château de Mina. *Nimfa* & le Roi même de Sabo profiterent de sa retraite pour s'approcher de sa Ville Capitale. Ils y entrerent sans résistance. Ils la pillerent, ils en brûlerent une partie; & pour assurer le fruit de la guerre, ils éleverent sur le trône le frere du Roi fugitif. Tous les *Kabaschirs* du Royaume de Futtu jurerent, par les Fetiches, d'être fidèles à leur nouveau Maître. Ensuite les Vainqueurs amenerent ce Monarque au Cap-Corse, pour lui faire jurer à son tour d'être constamment attaché aux Anglois, & de favoriser leurs intérêts dans toutes sortes d'occasions; de porter une haine immortelle à son frere; d'entretenir une paix inviolable avec les Arkanis, & de leur accorder la liberté du passage dans son Pays, avec leur or & leurs autres marchandises. Ces articles furent écrits sur du parchemin, au nom de la Compagnie Royale d'Angleterre, de *Nimfa*, & du Roi de Sabo. Le Roi de Futtu les signa, par une marque qui tint lieu de son nom. *Schurley* & *Phillips*, qui se trouvoient alors au Château du Cap-Corse, les Facteurs, & plusieurs *Kabeschirs* signerent aussi en qualité de témoins. Après quoi, le Roi de Futtu s'étant mis à genoux, jura solennellement par les Fetiches d'être fidèle à l'observation du Traité. On joignit au serment la cérémonie des poudres. Le Prêtre des Fetiches prit cinq ou six cueillerées d'eau, dans lesquelles il jeta plusieurs sortes de poudres, dont il connoissoit seul la composition. Après les avoir bien mêlées, il déclara au Roi de Futtu qu'à la moindre infraction des articles,

il tomberoit mort sur le champ *comme un clou de porte*. Ce Prince parut fort persuadé de la vérité de cette menace. Il avoit la physionomie basse & stupide. Un ver qu'il avoit au pied ne lui permettant pas de se soutenir sur ses jambes, il étoit porté sur les épaules d'un Nègre.

En arrivant au Cap-Corse, le Roi de Sabo & Nimfa furent salués de neuf coups de canon, par le Château & les Bâtimens qui étoient dans la rade. Ils y répondirent par une décharge de leur mousqueterie. Leur entrée se fit sous un dais, auquel on avoit suspendu plusieurs queues de cheval, & leurs gens ne cessèrent point de tirer jusqu'à la porte du Château. Là, le Monarque Nègre, & le Général des Arkanis mirent le sabre à la main; & trouvant les Facteurs Anglois, qui étoient venus au-devant d'eux, ils leur baisèrent les mains avec de grands témoignages de joie. Les Anglois prirent les leurs, & les secouèrent à la mode du Pays. Mais pour donner plus de force à leurs félicitations, ils firent porter hors des murs un tonneau d'eau-de-vie, qui fut enfoncé, & bû par toute l'armée à la santé de la Compagnie Royale d'Angleterre.

Le Roi de Sabo s'étoit fait accompagner de deux de ses femmes pendant toute la guerre. Elles l'avoient suivi au Château Anglois; & suivant l'usage du Pays, où l'on ne se fait pas honte d'être chargé de vermine, elles lui nettoyoient souvent la tête en public, & prenoient plaisir à manger ses poux.

Phillips n'ayant rien épargné pour découvrir tout ce qui appartenoit aux Fetiches, ajoute à son récit les circonstances suivantes. Les Nègres ont de petites pieces d'or, d'un travail fort recherché, qui représentent diverses figures, & qu'ils portent attachées à leur chevelure, au cou, au poignet, & à la cheville du pied. Ils donnent à ces figures le nom de Fetiches. Ils ont des créatures particulieres qui font l'objet de leur dévotion; & chaque Nègre a la sienne, qu'il regarde comme sa divinité tutelaire, & qu'il appelle aussi son Fetiche. Celle du Général Nimfa étoit la Vache. Les Facteurs en ayant fait tuer une pour traiter les Princes Nègres avant leur départ, il fut impossible de lui en faire manger; & pour excuse, il confessa que cet animal étant son Fetiche, il n'avoit pû le voir égorger sans regret. D'autres ont pour Fetiche, le Chien, le Mouton, le Léopard, & tout ce que leur imagination leur peint de plus puissant ou de plus respectable. Au Cap Mesurado, l'Auteur apprit d'un Nègre de qualité, qui portoit autour du bras une aiguillette de peau de Léopard, que c'étoit le Fetiche dont la protection le garantissoit du tonnerre. D'autres portent une dent de Tigre, une corne de Bouc, enduite de pâte rouge, quelque os de Poisson, &c. & chacun attribue à son Fetiche des vertus particulieres contre les maux ou les dangers qu'il appréhende le plus. Cette superstition a beaucoup de rapport avec celle qui est en usage sur le Sénégal & la Gambra pour les grisgris.

Le Prêtre des Fetiches du Roi s'attribue une puissance & des lumieres extraordinaires. Dans la saison des pluies, où la mer est fort agitée, elle le devint si excessivement, que pendant près de trois semaines, les Canots ne purent apporter de marchandises au rivage. Les Kabaschirs voyant les Anglois hors d'état de payer les Esclaves, & ne voulant pas les livrer à crédit, tenoient les Facteurs en suspens. Phillips en fit des plaintes au Roi, qui le

PHILLIPS.  
1694.

Singulieres ca-  
resses des femmes  
du Roi de Sabo.

Recherches de  
Phillips sur les  
Fetiches.

Puissance que  
les Prêtres s'at-  
tribuent.

PHILLIPS.

1694.

Ils conjurent la mer.

pria d'être tranquille, & de compter que par les mesures qu'il alloit prendre, la fureur des flots s'appaiseroit dès le jour suivant.

Pour exécuter cette étrange promesse, il envoya son Prêtre au rivage, avec un bassin d'huile de palmier, un sac de riz & de bled, une bouteille de pitto, une bouteille d'eau-de-vie, une piece de toile peinte, & divers autres présens qu'il vouloit faire à la mer. Le Prêtre chargé de toutes ces richesses s'avança sur le bord de l'eau. Là, il fit un discours aux vents & aux flots, pour les assurer que son Roi, qui étoit leur ami, avoit beaucoup d'affection pour les Blancs, & s'intéressoit au succès de leur cargaison; que les Blancs étoient de fort honnêtes gens, & se rendoient utiles au Pays en y apportant toutes sortes de commodités. Il pria la mer de ne pas se fâcher plus long-tems, & de ne pas s'opposer au débarquement des marchandises. Il lui dit que si elle avoit besoin d'huile de palmier, son Roi lui en offroit un bassin. Alors il jeta le bassin d'huile dans la mer; & répétant la même offre pour le riz, le bled, le pitto, l'eau-de-vie, le calico, &c. il les y jeta aussi successivement.

Le Roi s'en fait honneur, & les Anglois en profitent.

Il arriva, le jour suivant que les flots étant devenus un peu plus tranquilles, on profita de ce changement pour apporter quelques marchandises au rivage. Le Roi ne manqua point d'en faire honneur à ses Fetiches, quoique la cause en fût tout-à-fait naturelle. On étoit au décours de la Lune. Les Voyageurs n'ignorent pas que dans les Régions méridionales le vent perd alors beaucoup de sa force, & que la mer est plus calme que dans les Lunes pleines ou nouvelles. Cependant Phillips, charmé de pouvoir recommencer son commerce, ne disputa point aux Fetiches la gloire qu'on leur attribuoit. Le Prêtre se vanta d'être assez puissant pour faire pleuvoir, quand il le voudroit, du bled & du sel. Les Anglois lui offrirent de grandes récompenses pour leur accorder une seule fois ce spectacle. Mais les instances & les offres ne leur firent rien obtenir.

Conjuration des morts par un Prêtre Nègre

Pierçon raconta l'histoire suivante à Phillips. Il avoit été envoyé à Juida pour servir de second Facteur au Comptoir, sous Smith, qui en étoit alors le Chef. Quelques jours après son arrivée, Smith fut dangereusement attaqué d'une fièvre maligne. Le Roi qui aimoit beaucoup cet Anglois lui envoya aussi-tôt son Prêtre, pour chasser la mort par ses enchantemens & par l'invocation des Fetiches. En approchant du malade, le Prêtre commença par lui expliquer sa commission. Ensuite s'étant rendu au cimetière des Blancs, avec sa provision d'eau-de-vie, d'huile, de riz, &c. il s'écria d'une voix fort haute : O vous ! Blancs morts, qui reposez ici, vous voulez avoir parmi vous le Facteur Smith. Mais il est aimé de notre Roi, il l'aime, & son intention n'est point encore de le quitter pour venir demeurer avec vous. S'étant approché de la sépulture du Capitaine *Wyburn*, fondateur du Comptoir; il lui dit du même ton : O vous, Capitaine de tous les Blancs qui reposent ici, la maladie de Smith est encore un de vos coups. Vous voudriez qu'il vînt bientôt vous tenir compagnie, parce que c'est un honnête homme. Mais notre Roi ne veut pas qu'il le quitte encore, & vous ne l'aurez pas. Après cette harangue, il fit un trou sur la fosse, dans lequel il versa de l'eau-de-vie & de l'huile, en disant à *Wyburn* que s'il avoit besoin de ces présens, on les lui offroit volontiers; mais qu'il ne devoit pas s'attendre qu'on lui livrât le Facteur, & qu'il falloit

falloit renoncer à cette prétention. Il revint ensuite au Comptoir, où il eut la hardiesse d'assurer Smith que sa maladie ne seroit pas mortelle. On fit d'abord peu d'attention à ses ridicules promesses. Cependant comme il commençoit à se rendre incommode, Pierson le força de se retirer; & deux jours après, on perdit le pauvre Smith.

Le Roi de Juida étoit âgé d'environ soixante ans, autant du moins que Phillips fut capable d'en juger, car les Nègres ne connoissent point leur âge, & ne tiennent aucun compte de la mesure du tems. Ce Prince étoit d'une taille médiocre. Il avoit les cheveux gris, & la physionomie fort commune. L'Auteur ne lui trouva pas les sentimens plus relevés. Cependant il étoit d'un fort bon naturel, & d'une humeur assez douce, sur-tout lorsqu'il vouloit obtenir quelque présent. Pendant que le Vaisseau fut sur la Côte, il ne sortit point une seule fois de son Palais. Mais il se promenoit souvent dans les cours, pieds nus au milieu de la boue, avec aussi peu d'attention pour sa personne que le plus pauvre de ses Sujets; quoiqu'on le prétende si puissant, que dans l'espace de vingt-quatre heures, il peut rassembler une armée de quarante mille hommes. Son principal Kabaschir se nommoit *Springgatha*; vieillard de quatre-vingt ans, consommé dans la Politique, qui gouvernoit absolument son Maître, & qui s'attendoit à monter sur le trône après lui. Les Anglois trouverent plus d'obstacle de sa part à l'établissement de leur Commerce, que de celle du Roi & de tous les autres Kabaschirs. Le second Seigneur de la Cour se faisoit appeller *Capitaine Charter*; nom qu'il avoit pris d'un Anglois, au service duquel il avoit été dans sa jeunesse, & qu'il se faisoit honneur de porter par reconnoissance pour son ancien Maître. Son âge ne surpassoit pas trente ans. Il étoit d'une figure agréable & d'un fort bon naturel. Les Anglois se trouverent si bien de sa générosité & de sa douceur, qu'ils acheterent de lui plus d'Esclaves que de tous les autres Kabaschirs ensemble. Comme Springgatha étoit trop vieux pour faire esperer qu'il pût survivre au Roi, c'étoit à Charter que toute la Nation destinoit la Couronne. Les autres Seigneurs, c'est-à-dire ceux avec qui Phillips eut quelque rapport, se nommoient *Capitaine Tom*, *Capitaine Bybi*, *Capitaine Aywa*. Le Roi marquoit une considération particuliere pour un Prince étranger, frere du Roi d'Arda, qui ayant été banni des Etats de son frere pour quelque entreprise séditieuse, étoit venu chercher un azile à celle de Juida.

La mer est toujours si grosse au long de la Côte, que les Canots n'alloient jamais du bord Anglois au rivage, sans qu'il y en eût quelqu'un de renversé. Mais l'habileté des Rameurs Nègres est surprenante. D'ailleurs ils nagent & plongent avec tant d'adresse, que leurs amis n'ont presque rien à risquer avec eux. Au contraire, ils laissent périr impitoyablement ceux qu'ils ont quelque sujet de haïr.

Tous les Capitaines acheterent leurs Canots sur la Côte d'or, & ne manquent point de les fortifier avec de bonnes planches, pour les rendre capables de résister à la violence des flots. Ils sont composés d'un tronc de cotonier. Les plus grands n'ont pas plus de quatre pieds de largeur, mais ils en ont vingt-huit ou trente de longueur, & contiennent depuis deux jusqu'à douze Rameurs. Ceux qui conviennent le plus à la Côte de Juida sont à cinq ou six rames. Les Vaisseaux qui viennent pour le Commerce des Esclaves, se

---

 PHILLIPS.  
1694.

Figure &amp; caractere du Roi de Juida.

Sa puissance.

Seigneurs de la Cour.

Habileté des Rameurs Nègres.

Précautions des Capitaines Anglois pour les Canots.

PHILLIPS.  
1694.

Leur marché  
avec les Rameurs  
de la Côte d'or.

Embarras de  
Phillips pour la  
communication  
du rivage au  
Vaisseau.

Phillips & Clay  
partent de Juida.

Ils se perdent de  
vue.

Monstres marins.

pourvoyent ordinairement de deux Canots, parce qu'il arrive souvent que l'un étant renversé par les vagues, il a besoin du secours de l'autre pour sauver les Nègres & les marchandises. Les Rameurs se prennent aussi à la Côte d'or, avec la précaution d'en choisir un qui ait assez d'expérience & d'habileté pour tenir lieu de Pilote; & l'on s'y trompe d'autant moins que les Nègres de cette Côte sont les plus habiles Matelots de toute la Guinée. Ce Pilote commande ses compagnons, & se fait obéir avec beaucoup d'autorité. Leurs appointemens sont réglés, & se payent la moitié en or au Cap-Corse, & le reste en marchandises. Lorsqu'on est satisfait de leurs services, l'usage est de leur faire présent d'un des deux Canots, pour retourner sur leur Côte. On met l'autre en pieces, pour en faire du bois à brûler; car il est rare qu'on trouve l'occasion de le vendre. Les Rameurs de Phillips lui perdirent six ou sept tonneaux de kowris, & plus de cent barres de fer; sans compter d'autres marchandises de moindre importance. Ce malheur arriva fort près du rivage, par une vague furieuse qui renversa le Canot. Il fut impossible aux Anglois d'obtenir la moindre satisfaction; & loin de maltraiter les Rameurs, ils prirent le parti de les consoler par de belles paroles, dans la crainte de quelque accident plus volontaire.

Phillips avoit constamment deux hommes au rivage, occupés à remplir tous les jours un baril d'eau, qu'il n'étoit pas aisé de transporter à bord. Ils le rouloient sur le sable pendant la nuit, pour arriver le matin au rivage, avant que le jour eut ramené les vents de mer, qui étoient toujours fort impétueux. Il n'y avoit pas d'autre ressource que celle des Radeaux pour le conduire ensuite jusqu'à la Barque longue, au risque d'être souvent repoussé contre les rocs, où il ne manquoit guères de se briser. La joie étoit extrême à bord lorsqu'on y voyoit arriver heureusement ce secours. Phillips avoit une sorte de petit esquif qui lui servoit à transporter des porcs, de la volaille, des lettres, &c. mais dont il ne pouvoit tirer aucun service pour l'eau & les Esclaves. Il falloit deux hommes pour le conduire; & deux hommes faisoient toute sa charge.

Le 27 de Juillet, Phillips ayant embarqué sept cens Esclaves, entre lesquels il y avoit deux cens vingt femmes, prit congé du Roi de Juida, & mit à la voile avec Clay qui en avoit acheté six cens cinquante. Leur dessein étoit de relâcher à l'Isle de Saint Thomas pour y prendre des provisions. Le 2 d'Août ils passerent à la pointe Sud de l'Isle du Prince, qui leur parut fort haute & fort montagneuse, quatre-vingt-neuf lieues à l'Est de Juida. Le 4 ils se trouverent à la vûe de la terre, vers cinquante-sept minutes de latitude du Nord. Le Pays étoit bas & couvert d'arbres, avec une petite Isle vers le Sud. Pendant la nuit suivante, Phillips perdit la vûe du Vaisseau de Clay, parce que celui-ci effrayé au spectacle de plusieurs Baleines, qu'il avoit prises pour des rocs, avoit amené ses voiles pour n'avancer que la sonde à la main. Cette mer est remplie de monstres, mais particulièrement de Baleines, qui prennent plaisir à suivre un Vaisseau, les prenant, comme le suppose l'Autteur, pour quelque animal gigantesque de leur élément. Les Anglois s'amuserent beaucoup à les voir combattre contre le *Tresher* ou le *Batteur*, car ces deux especes d'animaux ne se rencontrent jamais sans se quereller. Le *Tresher* leur parut long de douze ou quinze pieds, mais fort affilé. Dans l'engage-

ment, il s'éleve de la moitié du corps hors de l'eau, & tombe sur la Baleine avec tant de violence, que le bruit se fait entendre jusqu'à bord.

Le 6, on passa la Ligne. Pendant que les Nègres étoient à dîner sur le tillac, le jeune Tigre, que Phillips portoit en Europe, trouva le moyen de sortir de sa cage, & saisissant une femme à la jambe, lui emporta le mollet dans un instant. Un Matelot Anglois, qui accourut aussi-tôt, lui donna quelques petits coups qui le firent ramper comme un épagneul; & le prenant entre ses bras, il le porta sans résistance jusqu'à sa cage. On a déjà fait remarquer que cet animal sembloit avoir pris les Nègres en haine. Phillips ordonna que pendant leur dîner, on eut soin de couvrir la cage d'un voile; sans quoi le Tigre paroïsoit dans une fureur continuelle.

Le 8, on découvrit le Cap Lopez. On se trouvoit alors vis-à-vis d'un grand banc de sable, qui sembloit border le rivage, & qu'on prit pour celui qui porte, dans la Carte Hollandoise, le nom de *Grôte White Pleken*, près de la Riviere de Gabon. Il en sort un autre banc, qui s'avance fort loin dans la mer. A deux lieues de cet écueil, la sonde ne donna que dix brasses d'eau; mais il y a peu de danger, parce que la profondeur diminue sensiblement par degrés. Le Cap de Lopez-Consalvo paroïsoit éloigné de cinq lieues au Sud. Par les observations on trouva trente-cinq minutes de latitude. Phillips panchoit beaucoup à relâcher au Cap, pour y faire sa provision d'eau & de bois. Mais l'incertitude des vents, & la force qu'il reconnut aux courans, joint à la mortalité qui commençoit à se répandre parmi ses Esclaves, le déterminèrent à continuer sa navigation vers l'Isle St Thomas, dont il étoit encore éloigné de quarante lieues. Ainsi partant, le 9, du côté de cette Isle, il la découvrit le 11; & presqu'en même tems il aperçut les *Latras*, qui en sont à six lieues. En s'approchant, il eut soin de ne pas quitter la sonde, qui lui donna depuis quatorze jusqu'à sept brasses. Mais à peu de distance de la Ville, il fut étonné de se trouver tout d'un coup sur cinq brasses. Enfin se défiant de sa situation, il prit le parti de mouiller l'ancre sur quatre & demie. Cependant il reconnut ensuite qu'il n'y avoit aucun danger. Quoique dans ce lieu, la mer n'ait pas plus de profondeur environ deux milles à la ronde, elle en a beaucoup davantage vers la Côte de l'Isle.

Le même jour, il descendit au rivage, pour visiter le Gouverneur de la Ville, qui avoit le commandement absolu depuis la mort du Général. Il en fut reçu civilement. Après avoir satisfait à quelques questions, qu'on ne lui fit que pour la forme, il obtint la permission de prendre du bois, de l'eau, & d'acheter les provisions dont il avoit besoin. On l'avertit en même-tems que la meilleure rade & la plus fréquentée étoit sous le Château. Phillips crut entendre qu'on le soupçonnoit de n'y avoir pas mouillé d'abord, pour ne pas se placer sous le canon du Gouverneur. Il se hâta d'y faire avancer son Vaisseau, avec ordre de saluer le Château de cinq coups. Mais en approchant si près de la terre, il n'oublia pas de faire mettre tous les Nègres dans les chaînes, de peur qu'il ne leur prît envie de se sauver à la nage.

Le seul remis, ou du moins le seul commode pour se fournir d'eau dans l'Isle St Thomas, est celui de la nuit, parce que les femmes de la Ville troublent la fontaine pendant le jour en y lavant leur linge. Phillips mit trois hom-

PHILLIPS.

1694.

Le Tigre de Phillips s'échappa de sa cage.

Grote White Pleken.

Cap de Lopez-Consalvo.

Phillips arrive à l'Isle Saint Thomas.

Il part pour la Barbade.

PHILLIPS.  
1694.

Longueur de ce  
Voyage.

Calculs de l'Au-  
teur sur cette  
course.

Pertes de Phil-  
lips dans son  
voyage.

Causes des ma-  
ladies qui se mi-  
rent parmi les  
Nègres, & ses  
Matelots.

mes à terre pour ce travail. Il eut soin de faire garder ses Nègres par des gens armés ; précaution nécessaire au milieu des Portugais, qui sont, dit-il, les plus grands voleurs du monde, & qui n'auroient pas manqué de leur enlever ou quelques Nègres ou leurs fers. Il voyoit mourir un si grand nombre d'Esclaves, qu'après avoir fini ses affaires à la hâte, il prit le parti de mettre à la voile pour la Barbade, sans attendre le Vaisseau de Clay, qui étoit arrivé deux jours après le sien. Il fait monter la longueur de ce voyage à treize cens cinquante-huit lieues, ou soixante-sept degrés cinquante-quatre minutes, qui réduites en milles d'Angleterre, en produisent quatre mille soixante-quinze. Il observe en général que son passage fut fort heureux, & qu'il n'avança jamais plus de trois degrés au Sud de la Ligne ; mais que plus il prit au Sud, plus il trouva les vents impétueux ; & plus encore lorsqu'il porta vers l'Est. Il ajoûta qu'il fut surpris aussi de les trouver si frais, en considérant les latitudes. Depuis le 20 d'Octobre, il fit toujours voile dans le treizième degré douze minutes du Nord, c'est-à-dire, dans la latitude accordée de la Barbade, jusqu'au quatre de Novembre qu'il découvrit cette Isle à la distance de sept lieues. Elle portoit, par rapport à lui, Nord Ouest quart de Nord. Ses observations, qu'il croit fort exactes, lui firent trouver à ce point treize degrés douze minutes du Nord ; de sorte que sans s'arrêter à l'opinion reçue, il donne hardiment pour latitude à l'Isle de la Barbade, treize degrés huit minutes ; & pour distance méridienne de l'Isle St Thomas, soixante-huit degrés quarante-neuf minutes Ouest. Il conclut de-là qu'on s'est fort trompé lorsqu'on a prétendu que sa longitude n'est que soixante ou soixante-deux degrés Ouest du Cap Lopez ; & l'on peut compter, dit-il, sur ses calculs, auxquels il a pris soin d'apporter une parfaite exactitude.

Il entra dans le Port de Bridgetown le 4 de Novembre, après avoir employé deux mois onze jours dans son passage. Les maladies avoient fait tant de ravage sur son bord, qu'il avoit perdu quatorze Matelots & trois cens Nègres. Cette disgrâce l'affligeoit sensiblement, quand il considéroit que la mort de chaque Esclave faisoit perdre dix livres sterling à la Compagnie, & dix livres dix schellings aux Capitaines du Vaisseau. Tel étoit le prix que les Agens de la Compagnie en devoient recevoir à la Barbade. Ainsi la perte totale montoit à six mille cinq cens soixante livres sterling, Phillips ne livra vivans que trois cens soixante-douze Esclaves, dont la vente rapporta, l'un portant l'autre, environ dix-neuf livres sterling par tête.

La principale maladie qui avoit emporté tant de Blancs & de Nègres, étoit un flux blanc (*White flux*), d'une violence si extraordinaire qu'il n'y avoit point de remèdes qui pussent l'arrêter. Ceux qui en étoient une fois saisis mouroient sans aucune ressource. Elle avoit commencé avant qu'on eût relâché dans l'Isle de St Thomas ; mais les progrès en avoient été terribles dans le reste du voyage. Pour les Blancs, outre les dangereuses qualités du climat, on n'en connoissoit pas d'autre cause que le sucre noir, sans aucune préparation, & le mauvais Rum, dont toutes les représentations du Capitaine ne les empêchoient pas d'user avec excès. Non-seulement il employa plusieurs fois les châtimens pour arrêter cette licence ; mais il faisoit jeter dans la mer tout le rum & le sucre qu'il pouvoit découvrir. Il chargea même de ser, Lord, son Trompette, qui étoit le plus livré à ce désordre, & qui ne se

contentant pas d'y entraîner les autres par son exemple, alla un jour le coureau à la main, dans un accès d'ivresse, pour tuer le Contre-maître dans son lit. Ce malheureux demeura, près de deux mois, enchaîné sur la poupe, sans autre dais que le ciel, c'est-à-dire, exposé à toutes les injures de l'air, & n'y fut pas attaqué de la moindre maladie; tandis que l'art du Chirurgien & les soins du Capitaine ne purent sauver un grand nombre d'honnêtes gens. A l'égard des Nègres, ce fut la petite vérole qui causa les plus grands ravages; & toute l'assistance qu'on put donner aux malades, se réduisit à ne les pas laisser manquer d'eau pour se défalterer, ni d'huile de palmier pour en frotter leurs playes. Ce qu'il y a de fort étrange, suivant l'Auteur, c'est que cette cruelle maladie, étant déchaînée parmi les Nègres n'attaqua qu'eux, & ne se communiqua point aux Blancs. Il se trouvoit néanmoins à bord plusieurs Matelots, & même quelques jeunes garçons, qui ne l'avoient jamais eue, & qui n'en étoient pas moins constamment au milieu des malades. Phillips ajoute que les symptômes de la petite vérole sont les mêmes parmi les Nègres que dans tous les Pays de l'Europe. Elle commence par des douleurs de tête & de dos, par des maux de cœur, des vomissemens, des fièvres, &c. Mais ceux que la petite vérole avoit épargnés ne résistèrent point au flux; avec d'autant plus de chagrin pour le Capitaine, qu'il avoit à regretter les soins qu'on s'étoit donnés pour les sauver de la première de ces deux maladies. Quel embarras, dit-il, à leur fournir régulièrement leur nourriture, à tenir leurs logemens dans une propreté continuelle; & quelle peine à supporter non-seulement la vue de leur misère, mais encore leur puanteur, qui est bien plus révoltante que celle des Blancs? Le travail des mines, qu'on donne pour exemple de ce qu'il y a de plus dur au monde, n'est pas comparable à la fatigue de ceux qui se chargent de transporter des Esclaves. Il faut renoncer au repos, pour leur conserver la santé & la vie, & si la mortalité s'y met, il faut compter que le fruit du Voyage est absolument perdu, & qu'il ne reste que le cruel désespoir d'avoir souffert inutilement des peines incroyables.

Trois semaines avant l'arrivée de Phillips à la Barbade, on y avoit essuyé un terrible ouragan, qui avoit jetté tous les Bâtimens de la rade au rivage, & qui en avoit fracassé huit ou neuf entre les rocs. Phillips vit encore une partie de leurs débris. Mais il admira la bizarrerie du sort dans ces furieuses tempêtes. Le Bristol, Vaisseau de guerre commandé par le Capitaine *Gourney*, avoit laissé couler ses cables au premier mouvement des flots; & s'étant mis heureusement au large, il étoit rentré dans le Port après l'orage, sans avoir rien souffert. Au contraire, le Capitaine Thomas Scherman, qui étoit parti pour l'Angleterre avant l'ouragan, avec le Colonel *Rendal*, dernier Gouverneur de l'Isle, fut si maltraité par des tourbillons d'une violence sans exemple, qu'ayant perdu ses mâts, il revint au Port dans le plus triste état où la fureur des vents & des flots puisse réduire un Vaisseau.

L'Isle de la Barbade, qui est, dit l'Auteur, un des plus agréables lieux du monde, & qui étoit alors habité par quantité d'honnêtes gens, se trouvoit infectée d'une peste violente, qui en avoit déjà fait le tombeau d'un grand nombre d'Etrangers. Le Capitaine Scherman y avoit enterré six cens hommes

PHILLIPS.  
1694.

La petite vérole des Nègres ressemble à la nôtre.

Peines qu'il en coûte à transporter les Nègres.

Ouragan terrible à la Barbade.

Peste qui infectoit cette Isle.

PHILLIPS.

1695.

Méthode qui  
Gave Phillips.

de son bord ; non que son Equipage eut jamais été si nombreux ; mais ayant entrepris de réparer ses pertes , par de nouveaux Matelots qu'il engageoit sur les Vaisseaux Marchands , il n'avoit fait que les multiplier par degrés. Phillips perdit dix-huit hommes. Comme il ne comptoit pas d'échapper à la maladie , il ne fit pas difficulté de visiter sans précaution ses gens & ses amis malades. C'est à cette liberté même qu'il attribue le bonheur qu'il eut de s'en garantir. L'habitude du mauvais air l'enduroit en quelque sorte contre l'infection ; tandis qu'une infinité d'autres , que la crainte retenoit à la campagne , ne manquoient pas d'en être atteints dès la première fois que la nécessité de leurs affaires les rappelloit à la Ville. Pendant le séjour qu'il fit à la Barbade , il vit périr vingt Capitaines de Vaisseau , entre lesquels il regretta beaucoup *Gourney & Bowls* , qui commandoient tous deux chacun leur Vaisseau de Guerre. Le nombre des Matelots morts est incroyable.

Retour de l'Au-  
teur en Europe.

L'Auteur embarqua sept cens barils de sucre , à neuf ou dix schellings le quintal , du coton à deux sous la livre , & du gingembre à huit schellings le quintal. Le 2 d'Avril , il se tint prêt à lever l'ancre , avec trente autres Bâtimens , dont sept étoient de vingt-huit piéces de canon sous l'escorte du Tigre , Vaisseau de Guerre , commandé par le Capitaine *Scherman*. Ils étoient convenus de se mettre en ligne de bataille s'ils rencontroient quelque ennemi. Le *Chester* , autre Vaisseau de Guerre arrivé depuis peu à Bridgetown , se détermina aussi à partir avec eux. Enfin , après avoir salué la Ville de toute leur artillerie , ils mirent à la voile pour l'Angleterre. Ce n'étoit pas le hazard qui avoit amené le *Chester* à la Barbade. Le Colonel *Codrington* , Gouverneur général des Isles Angloises sous le vent , ayant appris que les François avoient fait partir une Escadre de la Martinique , s'étoit cru obligé de fortifier le Convoi par ce secours.

Mort de Mad.  
North.

Cependant ils n'eurent point l'occasion de s'en servir. Après une heureuse navigation , ils arriverent le 22 de Mai à la vûe de Scilly , sans autre accident que la mort de *Mad. North* , belle fille du Colonel *Ruffel* , que Phillips avoit reçue à bord pour le passage. Il y joint un nouvel exemple de la férocité de son Tigre , avec quelque soin qu'on crût l'avoir apprivoisé. Un jeune Anglois du Vaisseau qui étoit accoutumé à badiner avec cet animal , se blessa un jour la main , dans sa cage , contre la pointe d'un clou qui lui fit sortir quelques gouttes de sang. Le Tigre n'eut pas plutôt vû le sang , que toute sa férocité s'étant réveillée , il sauta sur la main & la déchira en un instant jusqu'au poignet. Le Chirurgien du Vaisseau en prit soin jusqu'au 24 , qu'on entra dans le Port de Falmouth. Mais le mal n'ayant fait qu'augmenter par les premiers remèdes , Phillips laissa le blessé dans cette Ville , en assez grand danger. A la sortie du Port , il fut exposé lui-même à périr , par la faute de son Contre-mâitre , qui fit échouer le Vaisseau lorsqu'on s'y attendoit le moins. Cependant la marée l'ayant remis à flot , il passa , le 29 devant Plymouth , & le soir , il joignit la Flotte Angloise partie de Bissao , sous l'escorte du Capitaine *Guy* & du Capitaine *Hughes* , qui commandoient deux Vaisseaux de Guerre. S'étant avancés ensemble jusqu'à la pointe de *Beachy* , un vent Est Nord-Est , qui s'éleva tout d'un coup , leur fit craindre de se briser les uns contre les autres. Ils en furent quittes

Danger auquel  
Phillips est expo-  
sé à *Beachy*.

pour quelque désordre à la quille & au flanc même de plusieurs Vaisseaux , & pour la perte de trois Chaloupes qui furent submergées au milieu de la Flotte. Le Bâtiment de Phillips ne dut son salut qu'à sa force. Il étoit lui-même dans un état assez triste. La fluxion qui lui avoit affoibli long-tems la vûe avoit pris un autre cours. Elle lui caufoit une surdité , qui le chagrinoit presque autant que la perte de ses yeux. Il étoit au lit , sans se défier de ce qui se passoit autour de lui ; lorsque voyant entrer le Contre-mâitre dans sa chambre avec des marques extraordinaires de frayeur , il se leva brusquement pour se traîner sur le pont , où il vit avec étonnement le danger de sa situation. Sa seule ressource fut de faire les signaux ordinaires , pour appeler les autres à son secours. Le Capitaine Guy , qui avoit été autrefois Lieutenant de l'Annibal , fut le plus ardent à le secourir. Il l'aida , quoiqu'avec beaucoup de peine , à gagner Spithead. Le chagrin de ce dernier accident rendit la surdité de Phillips incurable. Il écrivit de Portsmouth aux Propriétaires du Vaisseau , pour les prier de lui envoyer un successeur , qui se chargeât de le faire radouber ; sans quoi l'on n'espéroit point qu'il pût aller jusqu'à Londres. On se hâta d'envoyer le Capitaine John Hereford , auquel il résigna le commandement , avec les deux caisses d'or qu'il apportoit pour la Compagnie d'Afrique.

Il prit aussi-tôt le chemin de Londres , dans une extrême impatience d'essayer des remèdes pour le rétablissement de sa santé. On le mit entre les mains de plusieurs Médecins renommés , qui le flatterent tous des plus belles espérances. Mais après l'avoir long-tems tourmenté par un grand nombre de potions , & d'opérations Chirurgiques , ils reconnurent l'impuissance de l'art pour une guérison qui surpassoit les forces de la nature. Phillips dégoûté du monde , parce qu'il ne pouvoit plus s'y rendre utile , prit le parti de se retirer à Breknock son Pays natal , pour y passer le reste de sa vie.

---

PHILLIPS.  
1695.

Il devient tout-à-fait sourd.

Cette raison lui fait quitter les affaires.

---

### CHAPITRE III.

#### *Voyage de Loyer à Issini sur la Côte d'Or , avec la description du Pays & des Habitans.*

CETTE Relation fut publiée (19) pour la première fois à Paris en 1714. L'Auteur étoit un Jacobin , qui s'est qualifié de Prefet Apostolique des Missions sur la Côte de Guinée , & de Religieux du Couvent de l'Annonciation à Rennes en Bretagne. Son Ouvrage est orné de plusieurs figures , & divisé en articles ; mais il est sans table & sans index. La Préface ne contient que des protestations de fidélité , & des promesses qui paroissent assez bien remplies dans l'exécution. Nous n'avons pas de meilleure description de la Région d'Issini & de ses Habitans. Elle est d'ailleurs écrite avec cet air de simplicité & de bonne-foi , qui fait toujours présumer avantageusement du caractère d'un Auteur.

Le Lecteur , dit Loyer , fera surpris sans doute de trouver ici des Royau-  
(19) Un Volume in-octavo , chez Seneuze.

---

INTRODUCTION.

Caractere de cet Ouvrage.

## INTRODUCTION.

Division de l'Ouvrage en articles.

mes, dont les Monarques ne sont que des Payfans; des Villes, qui ne sont bâties que de roseaux; des Vaisseaux composés d'un tronc d'arbre, & surtout un Peuple qui vit sans soins, qui parle sans règle, qui fait des affaires sans le secours de l'écriture, & qui marche sans habit; un Peuple, dont une partie vit dans l'eau comme les poissons, une autre dans des trous comme les vers, aussi nud & presque aussi stupide que ces animaux. L'ouvrage qui représente ces étranges objets est divisé sous les titres suivans. 1. Voyage Préliminaire aux Isles de l'Amérique. 2. Départ de l'Auteur pour Issini. 3. Description de l'Isle de Gorée & de la Côte voisine. 4. Cap Bernard & Rufisco. 5. Royaume de Sestre. 6. Réception solennelle qu'Abasini, Roi d'Issini, fit à M. Damon. 7. Le Roi d'Issini; son Palais; ses conversations avec ses Courtisans; ses richesses; sa puissance; succession au Trône. 8. Habitans; leur taille, leurs dispositions, leur génie, leur industrie, leur tempérament, leurs habits. 9. Femmes; leurs inclinations, leurs mariages, leur manière d'élever leurs enfans, leurs habits. 10. Verres & Kompas. 11. Maisons, meubles, ustenciles, pains, koris, vin de palmier, huile. 12. Comment le Royaume d'Issini a changé de place. 13. Terroir & Rivière d'Issini; fruits & végétaux, air, climat, maladie. 14. Quadrupèdes, Oiseaux, Poissons, Insectes. 15. Marchands & Commerce. 16. Justice Civile & Criminelle. 17. Médecine & remèdes; mort & funérailles. 18. Religion, Créance, Fetiches, Superstitions, Sermens; Grand-Prêtre nommé *Osnon*. 19. Guerres, armes, instrumens militaires; attaque des Hollandois en 1702. 20. Retour de l'Auteur en France.

Figures &amp; leur sujet.

Les Planches sont de la grandeur des pages, & fort mal gravées. Elles ne représentent rien d'ailleurs qui mérite beaucoup de curiosité. On voit au frontispice l'Audience du Roi Abasini. 1. Quelques Nègres & quelques-unes de leurs maisons. 2. Une cabane de Nègre. 3. Un Nègre vêtu & un Nègre nud. 4. Un Nègre monté sur un Chameau. 5. & 6. Différentes maisons des Nègres. Un Nègre qui grimpe sur un palmier.

## §. I.

*Causes du Voyage de l'Auteur & sa navigation jusqu'à Issini.*

Mission du Pere Gonzalez à Issini. Elle est abandonnée.

AU mois d'Août 1687, le Pere Gonfalvez, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, natif du Puy en Velay, s'étoit embarqué au Port de la Rochelle avec quelques autres Religieux (20) du même ordre, pour aller prêcher l'Evangile en Guinée. Il étoit arrivé heureusement à Issini le 24 Décembre de la même année; & le Roi du Pays, qui se nommoit Zenan l'avoit (21) reçu avec beaucoup de bonté. Ce Prince avoit donné au Pere Gonfalvez deux jeunes Nègres, dont on a cru que l'un étoit son fils, & qui parurent tous deux en France sous les noms d'*Aniaba* (22) & de *Rianga*. Ils

(20) Labat dit qu'ils étoient six, & qu'ils avoient été encouragés à cette entreprise par le voyage qu'il avoit fait lui-même à Issini, & par le bon accueil qu'il y avoit reçu. Voyez le Voyage de Marchais, Vol. II. p. 204.

(21) Ce Zenan étoit Roi des Nègres d'Issini, par les raisons qu'on verra dans la suite.

(22) Labat dit qu'ils furent envoyés en France pour y recevoir une éducation convenable à leur naissance.

y furent envoyés au retour des Vaisseaux de la Compagnie. Mais le Pere Gonfálvez, laissant à Issini le Pere Henri Cerizier, en possession d'une maison & de quelques terres qui lui avoient été assignées par le Roi, avec six Esclaves au service de la Mission, étoit parti pour l'Inde, accompagné des autres Missionnaires, & n'y étoit arrivé que pour y mourir dans l'espace de quelques mois, lui & tous ses Compagnons. Le Pere Cerizier, qui étoit resté à Issini, y avoit eu le même sort. Ainsi la Mission de Guinée étant demeurée sans Ouvriers, fut abandonnée dans cet état jusqu'à la fin du même siècle.

En 1700, le Pere Loyer, après avoir passé quelques années aux Isles de l'Amérique, s'étant rendu à Rome pour le Jubilé, fut nommé par la Congrégation de *Propaganda fide*, Préfet Apostolique des Missions de la Côte de Guinée. Labat qui étoit du même Ordre & de la même Communauté, rapporte que ce fut sur ses propres sollicitations que Loyer obtint ce titre, & qu'il reçut de la Cour Romaine une somme considérable pour l'exécution de ses projets. Il retourna en France avec ses pouvoirs, dans la vûe de s'y faire des Associés, & d'obtenir la permission de passer sur quelque Vaisseau de la Compagnie Françoisé d'Afrique. Il trouva l'occasion favorable. Le Roi pensoit à renvoyer dans le Royaume d'Issini le Prince Louis *Aniaba*, qui avoit reçu en France une éducation fort noble, & qui avoit même servi quelques années en qualité de Capitaine de Cavalerie. Zenan son pere, étant mort, on jugeoit à propos de le faire retourner dans sa Patrie. Le Roi lui fit donner un équipage convenable à son rang, & deux Vaisseaux de Guerre pour l'escorter, à la sollicitation sans doute de la Compagnie, qui comptoit sur la reconnoissance de ce Prince, & qui en eseroit beaucoup de faveurs pour le nouvel Etablissement qu'elle méditoit en Guinée. Le Marquis de Ferrol, Lieutenant Général des Isles Françoises, ayant présenté le Pere Loyer au Prince Aniaba, en lui communiquant le dessein de son voyage, il répondit qu'ayant été amené Payen, en France, par un Religieux de cet Ordre, c'étoit une vive satisfaction pour lui de retourner Chrétien, dans sa Patrie, avec un Religieux du même Ordre.

Loyer, après avoir eu quelques conferences avec le Chevalier Damou, Capitaine de Vaisseau de Guerre le *Poly*, que le Roi destinoit pour cette expédition, partit pour Orleans, d'où il se rendit par la Loire à Angers, & delà par terre à Rennes. Il vouloit prendre congé de sa famille & des amis qu'il avoit dans cette Ville. Enfin s'étant rendu à la Rochelle, Port nommé pour l'embarquement, il y trouva le Pere Jacques *Villard*, Jacobin de la Province de Paris, qu'il avoit engagé, en passant par Lyon, à l'accompagner en Afrique. Le Chevalier Damou & le Prince Aniaba arriverent peu de jours après. On n'attendoit qu'eux. Ils s'embarquerent le 18 d'Avril 1701, & le jour suivant, on sortit de la rade de Chedebois avec un vent favorable. Le 20 on passa devant le Fort de Belle-Isle. Le lendemain, on jeta l'ancre sous l'Isle de Groas, à deux lieues du Port Louis, où l'on s'arrêta jusqu'au 27 pour prendre des rafraîchissémens, & pour attendre deux Vaisseaux de la Compagnie de Saint Domingue, qui avoient ordre d'accompagner le Chevalier Damou jusqu'à la Côte d'Afrique. L'un qui se nommoit l'Impudent, étoit commandé par le sieur Basset; l'autre nommé la Hollande,

LOYER.  
1701.

Origine du Voyage  
de Loyer.

Il trouve le Prin-  
ce Aniaba bien  
élevé en France.

Il part avec lui  
pour l'Afrique  
sous la conduite  
du Chevalier Da-  
mou.

---

 LOYER.

1701.

 Ils eussent une  
tempête au Cap  
de Finistère.

par le sieur Carle. Ils étoient tous deux de vingt pièces de canon, & de deux cens cinquante hommes.

Le 27 d'Avril on mit à la voile avec un fort bon vent : mais les deux jours suivans il devint si variable & si impétueux, qu'on fut obligé d'amener toutes les voiles & de s'abandonner au cours des flots. Le 29 au soir, on arriva au Cap de Finistère. La mer continua d'y être si furieuse, qu'à deux heures du matin une partie de l'arrière fut emportée, & les fenêtres de la chambre du Conseil brisées avec tant de violence, qu'il y entra assez d'eau pour mettre plusieurs personnes en danger. L'alarme fut générale. Loyer qui étoit alors à dormir dans le cabinet du Canonier, avec son Compagnon, fut éveillé par ce déluge, autant que par les cris des Matelots & par le bruit des Ouvriers. Ils se crurent perdus; mais la bonne conduite des Officiers fit bientôt évanouir le péril.

 Extrémité où  
elle réduit deux  
Vaisseaux.

Les deux Vaisseaux de Saint Domingue furent moins heureux. L'Impudent, après avoir perdu son grand mât, se vit forcé de jeter dans les flots une partie de sa cargaison, qui consistoit en marchandises, en farine & en planches, destinées pour l'Etablissement d'Issini. Cette perte se fit sentir vivement dans la suite. On jeta jusqu'au four & aux ustenciles de cuisine. Tout l'Equipage étoit réduit au désespoir, lorsque l'Enseigne du Vaisseau, nommé *Gazan*, fit vœu au nom du Public, d'aller à pied nud, en chemise, & la corde au cou, du premier Port où l'on aborderoit, à l'Eglise la plus voisine, pour rendre grâces à Dieu de ses bienfaits. Ce vœu fut accompli, avec beaucoup de piété, à Santa-Cruz dans l'Isle de Tenerife.

 Rencontre d'un  
Corsaire de Salé.

A peine étoit-on délivré de ce danger qu'on retomba dans un autre. Le 1 de Mai, vers une heure du matin, le Poly apperçut fort près de lui un Bâtiment qu'il prit d'abord à ses feux, pour la Hollande, Vaisseau du Convoi, mais qu'il reconnut bientôt à ses voiles pour un Corsaire de Salé. Ces Brigands croisent ordinairement à cette Latitude. Le soupçon fut confirmé par le silence auquel ils s'obstinèrent, malgré tous les signaux. On se hâta de courir aux armes; mais elles avoient été si mouillées dans la dernière tempête, qu'elles étoient hors d'état de servir. Les Corsaire aborderent en même tems le Poly; & l'action seroit devenue sérieuse, si les vagues, qui étoient encore fort grosses, ne leur eussent fait manquer leur but. Ils brisèrent leur beaupré contre celui du Poly, & lui causerent aussi quelque dommage. Pendant ce tems-là, les François s'efforçoient inutilement de tirer, & ne cessent pas de demander à l'ennemi qui il étoit. On leur répondoit, tantôt *Hambourg*, tantôt *Hollande*, *Angleterre* & *France*. Heureusement que le Corsaire se trouvoit dans un tel désordre qu'il ne put se mettre en état de revenir à l'abordage; sans quoi le Poly étoit perdu, ou n'auroit fait du moins qu'une foible défense. On proposa d'attendre le jour, & d'attaquer les Brigands. Mais le Chevalier n'ayant rien à se promettre de la victoire, jugea qu'il y avoit plus de prudence à continuer sa course. Le 7 de Mai, on passa à la vûe de Fuerte-Ventura & de Lancerota, deux des Isles Canaries. Au Nord-Ouest de Fuerte-Ventura, on découvrit une pointe, composée de quatre petits monts, dont le dernier forme l'extrémité de la pointe, & paroît séparé du reste de l'Isle. Le même jour, à neuf heures du matin, on apperçut un vaisseau qui s'avançoit à toutes voiles, & qu'on prit

Autre rencontre.

encore pour un Corsaire de Salé. On se préparoit à le recevoir, & l'on arbora le Pavillon d'Angleterre. Mais à la distance d'une lieue, il reprit le large & disparut bientôt.

À six heures du soir, on découvrit l'Isle de Tenerife. Le lendemain, on jeta l'ancre à Santa-Cruz, où l'on trouva un Vaisseau Marchand de Saint Malo. Il y avoit dans la même rade plusieurs autres Bâtimens, Espagnols & Anglois, entre lesquels étoit un riche Vaisseau des Indes Orientales, chargé de piaftres pour la Compagnie d'Angleterre. A la vûe des François, il se disposoit à mettre promptement à la voile. Mais le Gouverneur de l'Isle fit tirer un coup de canon à balle, pour lui défendre de sortir de la rade, & déclarer qu'il le prenoit sous sa protection. Il demeura dans cette confiance, & les François le laisserent tranquille. Ils mouillèrent sur quarante-cinq brasses, à une portée de canon de la Ville. Le Chevalier Damou envoya son Enseigne au Gouverneur pour lui faire un compliment, & lui demander s'il étoit disposé à rendre coup pour coup, en cas que les François saluassent le Fort. Il répondit qu'ils étoient les maîtres de commencer, & qu'il ne manqueroit à rien pour convaincre le Commandant François de son estime. Le Poly tira onze coups, qui lui furent rendus dans le même nombre.

Loyer descendit au rivage pour rendre ses devoirs au Viceroi de l'Isle, qui étoit alors le Comte de Palmas, & qui faisoit sa résidence à Laguna. Ce Seigneur reçut fort civilement les Missionnaires, & témoigna une joie extrême de l'accession du Duc d'Anjou au Trône d'Espagne. Le sieur Mustelier, Consul François, traita magnifiquement ses Compatriotes. Il étoit de Boulogne en Picardie. Il s'étoit marié dans l'Isle avec une Dame Espagnole, dont il avoit plusieurs enfans. Malgré l'usage du Pays, il fit voir au Chevalier Damou & à ses Officiers l'aînée de ses filles, vêtue fort richement; mais plus charmante, suivant l'Auteur, par sa bonne grace & sa modestie que par sa parure. Le 10 de Mai, après avoir renouvelé les provisions, on leva l'ancre à l'entrée de la nuit. Le 18, on eut la vûe de l'embouchure du Sénégal, & l'on s'approcha de la Côte, dans la crainte de manquer le Cap-Verd. Le lendemain à midi, on mouilla dans la rade de Gorée sur treize brasses.

Depuis la Riviere du Sénégal jusqu'à sept ou huit lieues au Sud du Cap-Verd, la Côte appartient au Royaume de *Kayor*, qui est habité par les *Jalofs* (23), Nation gouvernée par un Prince fort absolu. Il se nommoit *Damel Tal Biram*; mais *Damel* est un titre de dignité. Ce Monarque se fait nommer Roi de *Kayor*, & de *Baol* ou de *Jain*. Le dernier de ces deux Pays est habité par les *Sereres*, Nation voisine des *Jalofs*, avec lesquels elle est sans cesse en guerre. Avant que les Européens eussent des Forts sur cette Côte, la résidence ordinaire du Roi étoit à quinze lieues dans les terres. Mais le commerce qu'il entretient avec les Blancs l'a porté à s'approcher de la mer. Il fait aujourd'hui sa demeure ordinaire à *Rufisco*, dans une maison assez propre, ornée de belles nattes de différentes couleurs & fort bien nuancées, qui se font en perfection dans le Pays. Ce Prince sur les moindres prétextes, vend ses Sujets aux Blancs, pour des marchandises de l'Europe, & sur-tout pour de l'eau-de-vie. Il a tant de passion, pour cette liqueur, que dans un seul jour on prétend qu'il en boit jusqu'à six quartes. Mais l'Auteur trouva ce

(23) L'Auteur met par-tout les *Geloffes*, comme d'autres mettent *Ghialofs*.

LOYER.  
1701.

Les François arrivent dans l'Isle de Tenerife.

Civilité du Gouverneur.

Ils sont bien traités par le sieur Mustelier Consul de leur Nation.

Ils arrivent à la Côte d'Afrique. Roi & Peuples du Pays.

LOYER.  
1701.

recit sans vraisemblance. Il ajoûte, comme d'autres Voyageurs, que la rigueur, ou plutôt la tyrannie du Damel, va jusqu'à rendre un Village entier responsable des fautes d'un Habitant, & qu'à la moindre offense il les vend tous pour l'esclavage.

Comptoir François du Cap Bernard.

Les François descendirent aussi au Cap-Bernard, à deux lieues de Gorée, pour visiter le Comptoir, ou le Magasin, qu'ils y ont dans un Village Nègre. Le Chef, ou le Facteur, leur fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, dans un logement qui n'étoit pas fort commode. Ils se disposerent ensuite à payer les droits à l'Alkaide, c'est-à-dire, une bouteille d'eau-de-vie pour chaque Barque d'eau & de bois; mais cet Officier Nègre étoit parti pour suivre le Damel à la guerre.

Le 2 de Mai; il leverent l'ancre pour l'aller jeter à Rufisco, Ville plus grande que celle du Cap-Bernard. Ils s'y arrêterent jusqu'au 25 au soir. Ayant remis à la voile, ils découvrirent le 11 de Juin la montagne de *Sestre*, qui se présente comme une petite Isle; & le soir ils mouillèrent sur onze brasses, une lieue à l'Ouest du *Grand Sestre*, nommé autrement le petit *Paris*. Le 12 de Juin, trois Nègres, qui se présentèrent dans un Canot avec trois Ananas, demanderent d'où étoit le Vaisseau, ou plutôt sollicitèrent quelques présens qu'ils nomment *dashis*, & dont ils paroissent fort avides. Un d'entr'eux, voyant le Prince Aniaba boire du thé, demanda qu'on lui en fit boire aussi. On lui répondit que cette liqueur n'étoit que pour les Blancs. Il répliqua que puisqu'un Nègre en buvoit, on pouvoit bien lui accorder la même grace. Aniaba parut fort choqué d'un discours si libre. Mais il n'en descendit pas moins au rivage; & pendant huit jours qu'il y demeura, il vécut avec les Nègresses d'une manière qui n'édifia personne. On trouva dans cette rade deux Bâtimens Anglois, l'un à l'ancre, l'autre qui mettoit à la voile. Ils saluerent les François de trois coups.

Aniaba offensé des libertés que les Nègres prennent avec lui.

Vaisseau Portugais qui les François secourut.

Le 15 au matin, on découvrit deux Vaisseaux qui s'avançoient à pleines voiles & qui vinrent mouiller fort près du Poly. L'un étoit Anglois & l'autre Portugais. La Chaloupe du Poly revenant alors du rivage avec la provision d'eau, le Capitaine Portugais, qui étoit un Nègre libre, y entra pour se rendre sur le bord du Chevalier Damou, avec un Interprète que tout l'Equipage François prit pour un Provençal, quoiqu'il le niât constamment. On apprit d'eux qu'ils étoient partis de la Baye de *tous les Saints*, au Brésil, pour la traite des Nègres, mais qu'à leur retour ils avoient essuyé des vents si impétueux, qu'après avoir perdu leur mât ils s'étoient vus forcés de retourner vers la Côte. Ils ajoûterent que leur Bâtiment s'étoit trouvé si rempli d'eau, que sans l'assistance du Vaisseau Anglois ils n'auroient pû éviter de couler à fond, & que dans le triste état où il étoit encore, ils étoient résolus de l'abandonner, si le Chevalier Damou vouloit leur accorder le passage, avec un certificat de la situation où il les trouvoit.

Le Chevalier envoya aussi-tôt ses Charpentiers à bord du Portugais. Ils n'y trouverent ni marteau ni cloux pour boucher les voies d'eau. Tous les agrets étoient brisés ou pourris. Il fallut deux jours de travail pour les réparations les plus pressantes; après quoi le Chevalier conseilla au Capitaine de se rendre à Saint Thomas, Isle Portugaise sous la Ligne, où il pourroit achever de se radouber, & disposer de quatre-vingt Esclaves qu'il avoit à

bord. Il lui fit présent d'un quintal de biscuit & de cinquante livres de chair salée, en lui promettant des secours plus considérables s'il vouloit l'accompagner jusqu'à Issini. Le Portugais s'y engagea; mais il manqua de parole.

On remit à la voile le 18; & le 21 on doubla le Cap de Palmas, où l'on jeta l'ancre. Les Habitans de ce Pays, qu'on nomme la Côte d'Ivoire, sont connus sous le nom de *Quaquas*, & l'ont tiré de l'habitude qu'ils ont de répéter continuellement ce mot, qui signifie dans leur langue, *voire serviteur*. Cet air de compliment n'empêche pas qu'ils ne soient fort sauvages, & qu'étant même antropophages, (\*) ils ne dévorent tous les Blancs dont ils peuvent se saisir. Leur Côte est fort dangereuse, par la quantité de rocs dont elle est bordée. Ils apportèrent à vendre, dans leurs Canots, du poivre, du millet, du riz, de la volaille, des perroquets, des singes, & beaucoup d'ivoire, qu'ils proposèrent d'échanger pour des couteaux, de l'eau-de-vie, des haches, des ustenciles de fer, des étoffes de coton & des pagnes. Mais on remit à la voile le 22 de grand matin, & l'on mouilla le lendemain après midi, à la vûe de la Côte. Le Chevalier Damou appercevant un petit Vaisseau Anglois, qui s'éloignoit à force de voiles, lui envoya sa Chaloupe, que les Anglois reçurent les armes à la main, parce qu'ils avoient pris le Poly pour un Pyrate. Mais reconnoissant leur erreur ils traiterent fort civilement les François, & leur dirent qu'ils étoient près d'Issini. Cependant le Chevalier ne prit point assez de confiance à leur témoignage pour ne pas se procurer d'autres informations. A la vûe de plusieurs Nègres qui se présentèrent sur le rivage, il y envoya sa Chaloupe; & le second Charpentier du Vaisseau, qui étoit un Nègre libre, risqua de se jeter à la nage, pour épargner de plus grands risques aux François de la Chaloupe. Il revint avec beaucoup de peine, mais avec l'heureuse nouvelle que cette Côte étoit celle du Royaume d'*Abassam*, à dix lieues de Taqueschua, où commence le Royaume d'Issini. Le 25 on leva l'ancre au matin; & vers midi, on mouilla tranquillement près de Taqueschua. Quoique la mer fût fort grosse, il vint à bord un Canot, qui reconnut le Chevalier Damou pour l'avoir vû plusieurs fois sur cette Côte. Mais lorsque les Nègres eurent appris qu'il venoit former un établissement François, ils ne purent moderer leurs transports de joie. *Amonin*, qui les commandoit, fit trois fois le tour du Vaisseau avec son Canot; & sautant hardiment sur le tillac, il se mit à chanter & à danser de joie. Le Chevalier, pour plaire à la Nation, salua le Village de trois coups. *Amonin* & ses Compagnons furent extrêmement caressés à bord; & retournant au rivage, ils y porterent la nouvelle de l'arrivée des François. On avoit employé deux mois & quelques jours dans le voyage.

Le vingt-six se passa tout entier à recevoir & à traiter les Nègres, qui ne firent qu'aller & venir continuellement. Il en demeura neuf ou dix à bord; & pendant toute la nuit ils firent à tout l'Equipage la cérémonie de l'*Aquio mingo*. C'est une maniere de se ferrer les mains, en faisant craquer les doigts, & répétant ces deux mots, qui signifient; serviteur, mon ami. Le jour suivant, *Damou* & le Prince *Aniaba* descendirent au rivage, avec quelques Soldats. Le 28 *Akasini*, Roi du Pays, vint d'*Affoko*, sa Capitale, escorté de ses principaux Officiers & d'un grand nombre d'Esclaves. Il reçut le Com-

(\*) Erreur démentie par cent autres Relations.

LOYER.  
1701.

Quaquas, habitans de la Côte d'Ivoire.

Vaisseau Anglois qui prend les François pour des Pyrates.

Ils arrivent à Taqueschua au Royaume d'Issini.

Joye des Nègres.

Le Roi vient recevoir le Chevalier Damou.

LOYER.  
1701.

mandant François avec les plus grandes marques de tendresse & d'estime. Il le remercia particulièrement des bontés du Roi de France pour Aniaba. Enfin, il accorda aux François la liberté de bâtir un Fort, dans la partie de ses Etats qui conviendrait le mieux à leurs projets de commerce.

§. II.

*Erection d'un Fort. Audiences du Roi. Le Fort est attaqué par les Hollandois. Ingratitude d'Aniaba. Son origine.*

LE Chevalier Damou passa les deux jours suivans à se concilier l'affection des Seigneurs Nègres par ses caresses & ses présens. Toutes les mesures étant prises pour l'Etablissement, il retourna le 1 de Juillet sur son Vaisseau, fort satisfait de ces heureux préliminaires. Le matin du jour suivant, il leva l'ancre pour l'aller jeter trois lieues plus bas, au-dessous de l'embouchure de la Riviere, vis-à-vis une étroite peninsule qui a deux lieues de longueur, & quatre-vingt ou cent pas de large entre la Riviere & la mer. C'étoit le lieu désigné pour bâtir un Fort. Le 3 & le 4, la mer fut si grosse que le débarquement parut impossible. Cette violente agitation des flots est commune sur la Côte aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, & rend l'approche de la terre fort dangereuse. Le 5, la mer étant devenue plus calme, Gabarel, Lieutenant du Vaisseau, fut envoyé à terre pour choisir un terrain propre à la construction du Fort.

Lieu que les François choisirent pour bâtir un Fort.

L'Auteur est en danger de péril, avec Gabarel Lieutenant du Vaisseau.

Loyer & Villard l'accompagnèrent. En arrivant à la Barre ils furent forcés d'entrer dans un Canot des Nègres, parce que le passage étoit impossible à la Chaloupe. Mais à peine eurent-ils touché aux grandes vagues, que le Canot fit *Kikribu*, terme dont les Nègres se servent pour exprimer le renversement d'un Canot, & les plongea tous dans l'eau. Heureusement, ils n'avoient pas à nager bien loin, & les Nègres se hâtèrent d'ailleurs de les secourir. Ils ne perdirent personne; mais leurs habits furent mouillés ou perdus: & ne trouvant aucun abri sur le rivage ils y demeurèrent tout le jour, exposés à la chaleur du Soleil. Cependant le Capitaine Yamoké, frere du Roi, Aniaba & d'autres Nègres vinrent les voir dans cette situation, & leur offrirent une retraite dans la Ville d'Assoko. Gabarel, qui avoit ordre de ne pas s'écarter, se vit dans la nécessité de passer la nuit au même lieu, & d'essuyer jusqu'au jour une pluie si violente, que deux François qui avoient résidé dans le Pays pendant plusieurs années, ne se souvenoient pas d'en avoir vu d'aussi forte depuis six ans. Pour comble de disgrâce, ils n'avoient rien à manger, quoiqu'ils fussent affamés. Il étoit fort tard avant que du Mesnil de Champigny, désigné Gouverneur du nouvel Etablissement, fut revenu d'Assoko, avec quelques pieces de biscuit qui leur furent d'un grand secours. Cet Officier ne survécut que trois semaines à cette aventure.

Donation que le Roi & la Nation font d'un terrain, aux François.

Le lendemain, Yamoké frere du Roi & son successeur, Aniaba, & le Capitaine Emon, suivis d'un grand nombre de Nègres qui portoient des parasols de diverses couleurs, leur apporterent le soulagement dont ils n'avoient plus besoin: c'est-à-dire de quoi les mettre à couvert; mais ils venoient sans provisions de bouche. Ils leur demanderent même une partie de leur eau-de-vie, que Gabarel leur fit donner, pour gagner leur affection,

Lorsqu'ils eurent passé quelque tems à boire , Yamoké assembla les François, qui étoient à terre au nombre de douze ou quinze. Il fit couper une branche d'arbre , & la mit entre les mains du Capitaine Emon. Celui-ci la planta dans la terre, devant toute l'assemblée. Ensuite l'ayant fait toucher aux François, il leur déclara au nom du Roi Akasini & de toute sa Nation , qu'il livroit ce terrain au François , pour y bâtir un Fort, ou pour en faire tout autre usage qu'ils jugeroient à propos. Il prit toute l'assemblée à témoin de cette donation; formalité qui rend parmi eux un acte authentique , & qui supplée au défaut de l'écriture , dont ils n'ont pas l'usage. Les François les remercièrent de cette généreuse marque d'amitié , & leur en demandèrent la continuation.

Le 6 de Juillet , Damou descendit à terre avec plusieurs de ses Officiers. Il fit apporter des tentes & d'autres commodités. Le Capitaine Emon, qui se trouva sur le rivage pour le recevoir , fit élever aussi-tôt par ses Esclaves une salle de roseaux , couverte de feuilles de palmier, sous laquelle les François se retirèrent jusqu'à ce que leurs tentes fussent dressées. En même-tems , le Roi faisant assembler ses Kabaschirs , que Loyer appelle *Capachers*, se préparoit à donner une audience solennelle aux François. Elle fut donnée le 9 , avec les formalités suivantes.

Le Roi Akasini députa le Capitaine Emon au Chevalier Damou & à tous les François qu'il avoit sous ses ordres , pour les inviter à se rendre dans la Ville d'Assoko. Cette Capitale du Royaume d'Issini est située dans une Isle du même nom , formée par la Riviere d'Issini , deux lieues au-dessus de la peninsule où les François étoient campés. C'est la résidence ordinaire du Roi & de ses principaux Kabaschirs. Damon & ses gens furent conduits dans un grand Canot , au son des trompettes & des tambours. En arrivant à la Ville , ils se virent environnés d'une foule de Nègres , que la curiosité avoit rassemblés. On les conduisit à la maison du Capitaine Yamoké , pour s'y reposer , en attendant que le Roi fût prêt à les recevoir. Enfin le Chevalier fut averti de se mettre en marche.

Il traversa trois cours , entre une double haye de Soldats Nègres , armés de fabres & de mousquets. Etant arrivé à l'appartement du Roi , il trouva ce Prince assis sur une espece de trône. Il s'approcha de lui avec une profonde révérence , & lui présenta le Pere Loyer & les Officiers François , au nombre de dix ou douze. Le Roi fit l'honneur au Commandant & au Missionnaire de leur faire présenter des sièges. Les autres se placerent comme ils en trouverent l'occasion. On fut assis l'espace d'une heure sans prononcer un seul mot. Mais les trompettes , les tambours & d'autres instrumens de musique faisoient un bruit qui n'auroient pas permis de s'entendre. Tous les Kabaschirs étoient rangés en ordre , sur la terre , ou sur de petits sièges d'un demi pied de hauteur. Le Capitaine Yamoké étoit assis au coin du trône , à la droite du Roi. Aniaba étoit à la gauche , sur un siège un peu plus bas. Le Capitaine Emon étoit assis près des François , vis-à-vis du Roi.

La salle de l'audience avoit l'apparence d'une grange. Elle étoit bâtie de roseaux & couverte de feuilles de palmier. Sa hauteur étoit de quatorze ou quinze pieds , sa longueur de vingt , sa largeur de quinze. Elle n'avoit ni ornemens , ni meubles , ni plancher. Le fond étoit de sable. Pour trône , le

---

LOYER.  
1701.

Le Chevalier  
Damou descend  
au rivage.

Il est invité à  
l'Audience du  
Roi.

On l'introduit  
au Palais.

Description de  
l'Audience.

Trône & posture  
du Roi.

LOYER.  
1701.

Roi n'avoit qu'un chalit, qu'il avoit acheté des Anglois pour cet usage, soutenu sur quatre pilliers, peints en couleur d'ébene. Ce chalit étoit placé au fond de la salle, sur des planches informes, & couvert de trois ou quatre peaux de Tigres. Le Roi étoit assis au milieu, les pieds pendans vers la terre, une pipe à la bouche, d'une brassée de long, & fumant sans cesse. Cette posture est la plus noble parmi les Nègres. Il étoit nud, à l'exception du milieu du corps, qui étoit couvert d'un pagne de coton à rayes rouges & bleues. Il avoit sur la tête un chapeau bordé d'argent, avec un plumet à la Françoisé. Sa barbe grise étoit tressée en vingt petites boucles, mêlées de soixante morceaux d'*Aygris*, qui est une des plus précieuses pierres du Pays, quoiqu'elle n'ait ni lustre ni beauté, & qu'elle vaille à peine notre rassade de verre. Mais ces Peuples en font tant de cas, qu'ils donnent le même poids d'or en échange. Suivant ce calcul la barbe du Roi valoit plus de mille écus. Des deux côtés de ce Prince, sur le même trône, mais un peu plus en arriere, étoient assises deux de ses femmes, chacune portant sur l'épaule un grand sabre à poignée d'or, d'où pendoit la figure d'un crane de Mouton en or, de grandeur naturelle, ou plus grande même que la nature. Sur le fourreau étoit une grande écaille du même métal, bordée d'une centaine de dents de Tigre. Les deux femmes avoient de grands colliers & de grands bracelets d'or, & sur le sein des plaques de même métal, attachées avec des chaînes d'or. Leurs cheveux étoient entrelassés de quantité de brins d'or. Mais elles étoient nues comme tous les autres, à la réserve des pagnes qui leur couvroient le milieu du corps. Derrière elles, il y avoit six autres femmes, parées aussi de manilles & de bracelets d'or, mais moins richement que les deux premières. Chacune étoit chargée de quelque chose à l'usage du Roi. L'une avoit soin de sa pipe, l'autre de sa bouteille d'eau-de-vie, &c. Au pied du trône, des deux côtés, étoient deux hommes armés de sabres, & richement ornés de plaques & de colliers d'or, chacun portant à la main une zagaye garnie du même métal.

Prix de la barbe  
du Roi.

Femmes qui as-  
sistent au trône.

Discours du Roi.

Aussi-tôt que le Roi eut fumé sa pipe, il fit cesser la musique, qui avoit continué jusqu'alors sans interruption. Il donna ordre à l'Interprète, nommé Benga, de demander aux François ce qui les amenoit dans ses Etats, & ce qu'ils souhaitoient de lui. Ils répondirent par le même Interprète que ce qui les amenoit de leurs Vaisseaux à sa Cour, étoit le desir de rendre à Sa Majesté des témoignages de leur respect; mais que l'envie de répandre leur Religion & d'établir un bon commerce avec ses Sujets, étoit le motif qui les avoit amenés de France; & qu'ils esperoient que Sa Majesté seconderoit les intentions du Roi leur Maître, dont Aniaba & l'Interprète pouvoient lui rendre témoignage.

Le Roi d'Issini exprima vivement combien il étoit sensible aux bontés du Roi de France pour sa personne & pour ses Sujets. On employa près de trois quarts d'heure à ces complimens mutuels, sans qu'il adressât un seul mot à ses Kabaschirs, qui paroissent fort attentifs à ce qui se passoit autour d'eux. Enfin, il quitta brusquement son trône, tandis que tous les autres demeurèrent dans les mêmes places, à l'exception du Capitaine Yamoké son frere, du Capitaine Emon, & de deux ou trois autres de ses principaux Officiers qui le suivirent. Peu après, il fit appeller le Chevalier Damou & le Pere Loyer;

&c

& s'adressant au premier, il le pria de se réconcilier avec Aniaba, qui lui avoit donné quelque sujet de plainte par sa conduite. Damou y consentit volontiers. On se ferra les mains, & l'audience fut ainsi terminée. Les François furent reconduits à la maison du Capitaine Yamoké, qui leur présenta du poisson fort bien préparé à l'huile de palmier, de la chair de Sanglier & de la volaille. Le reste du jour & toute la nuit se passerent à voir danser les Nègres.

Le 10 de Juillet à onze heures du matin, Damou obtint une seconde audience du Roi, dans l'assemblée de ses Kabaschirs. Le Monarque s'étant levé tout d'un coup, comme il avoit fait la première fois, laissa ses femmes & l'assemblée dans la salle de l'audience, pour faire passer avec lui dans une petite cour les François & quelques-uns de ses Grands. Là, il s'assit sous un cocotier, & fit asseoir ceux qui l'avoient suivi. Ensuite il demanda familièrement à Damou quel service il pouvoit lui rendre pour la construction de son Fort. Damou le pria de donner des ordres pour faire couper de grosses solives, & pour les faire porter au rivage par les Esclaves des Kabaschirs. Il y consentit, à condition que les François leur fissent à chacun quelque petit présent. Ses ordres furent exécutés avec tant de diligence, que deux jours après on vit arriver deux ou trois barques chargées de grandes palissades, de quinze ou seize pieds de long. Le 14, les François commencèrent à bâtir leur Fort. Une des courtines fut tracée dès le même jour, pour être flanquée de deux bastions, qui devoient être montés de huit piéces de grosse artillerie & de quelques *pedereros*.

Akafini, Roi d'Issini, étoit alors âgé de plus de soixante-dix ans. Il étoit bien fait, d'une figure majestueuse, & homme de génie. Mais quoique riche, avec peu d'enfans, il étoit avare. Yamoké son frere étoit destiné à lui succéder; & suivant les apparences, le Capitaine Emon, fils d'Yamoké, souhaitoit la mort de son oncle & de son pere pour se trouver l'héritier de la Couronne. Comme ces trois Chefs portoient beaucoup d'affection aux François, il est certain que si l'on avoit sçu profiter de leur disposition, l'Etablissement se seroit étendu & perfectionné avec beaucoup d'avantage. Labat nous a donné la description du Fort. La place que Damou avoit choisie est une longue peninsule bordée à l'Est & au Sud par la mer, & par la Riviere à l'Ouest. Elle est jointe au Continent par un Isthme, qui n'a pas plus de cinquante pas de largeur. La terre, quoique sèche & stérile sur la surface, étoit couverte de fort beaux arbres; & les environs du Fort produisoient de fort bonne herbe. Il étoit aisé de fortifier toute la peninsule. Du côté de la mer, elle est défendue naturellement par des rocs, contre lesquels les flots battent continuellement avec beaucoup de violence. Le côté de la Riviere ne l'est pas moins par une barre fort dangereuse; de sorte qu'il n'y a point d'autre accès que par l'isthme, qui est fort étroit. Le Fort fut composé d'une courtine & de deux demi-bastions, avec une palissade de dix ou douze piéces de hauteur, & un fossé extérieur. Sur chaque bastion on plaça quatre piéces de trois livres de balle, & quelques *pedereros*. Derriere ce retranchement on bâtit quelques logemens pour les Officiers, & l'on y joignit des magazins d'assez petite étendue, mais suffisans pour la quantité de marchandises qu'on avoit apportée. On y laissa une garnison, avec de fortes assurances

LOYER.  
1701.

Seconde audience.

Ordres donnés pour la construction du Fort.

Caractere d'Akafini Roi d'Issini.

Situation du Fort, & sa description.

d'un secours considérable dans l'espace de huit ou dix mois.

LOYER.

1701.

Il est abandonné par la Compagnie de France.

Pendant les Vaisseaux qui avoient conduit le Prince Aniaba étant retournés en France, la Compagnie fut si dégoûtée par les pertes qu'elle avoit essuyées dans cette entreprise, qu'elle oublia l'Etablissement d'Issini pendant près de quatre ans. Ce ne fut qu'en 1705 qu'un Vaisseau de Guerre reçut ordre de prendre tous les François qu'on y avoit laissés & d'abandonner le Fort aux Nègres. Cet ordre ayant été exécuté, Labat censura beaucoup la conduite de la Compagnie. Après les promesses qu'on avoit faites aux Peuples d'Issini, on leur devoit, dit-il, plus de constance & de fidélité. Il ajoûte, à l'honneur de ces honnêtes Nègres, qu'ils demeurent fidèles à leurs engagements (24) aussi long-tems qu'ils eurent l'espérance de voir les François fixés dans leur Pays. Il n'en faut pas de meilleure preuve, suivant le même Auteur, que leur résistance (25) à toutes les offres des Hollandois; & ce ne fut que le mauvais état du Fort qui excita le Gouverneur de Mina à l'attaquer l'année suivante (26).

Fidélité des Nègres.

Les Hollandois employent l'artillerie pour se saisir du Fort François.

Ce Gouverneur, qui se nommoit *William de Palme*, ayant jugé que l'Etablissement des François dans le Royaume d'Issini, pouvoit avoir de fâcheuses conséquences pour le commerce de Hollande, avoit employé dès l'origine (27) toutes sortes de voies pour engager les Nègres à les abandonner, ou du moins, à ne les pas secourir lorsqu'ils seroient attaqués. N'ayant pu rien obtenir d'eux au préjudice de leur Traité, il se rendit, le 3 Novembre 1702, à la vûe du Fort, avec une Escadre de quatre Vaisseaux. Le lendemain, un de ses Bâtimens prenant le Pavillon François traversa librement la rade, alla mouiller à la portée du canon, de l'Etablissement François, & salua le Fort de trois coups. Les François ne faisant aucune réponse, il continua de tirer par intervalles, pour leur persuader que c'étoit un Vaisseau de leur Nation. Au quatrième salut, ils firent feu d'un seul canon, & leverent leur Pavillon, pour obliger le Capitaine du Vaisseau, s'il étoit de France, à leur envoyer sa Chaloupe au rivage. Mais les Hollandois commençant à juger qu'ils étoient découverts, retournèrent vers l'Escadre, après avoir passé deux jours entiers à l'ancre. De Palme eut recours à tous les moyens possibles pour corrompre les Nègres. Mais les promesses du Commandant François, & l'espérance qu'il leur donnoit tous les jours de voir arriver neuf Vaisseaux de France les rendit fermes dans ses intérêts; de sorte que les Hollandois enragés de voir rejeter leurs offres, leur envoyèrent deux ou trois volées de canon, & se disposerent à l'attaque du Fort.

Ils l'attaquent à force ouverte.

Pendant qu'ils faisoient leurs préparatifs, les Nègres se rendirent par terre auprès du Fort; & pressant les François de se défendre vigoureusement avec leur artillerie, ils se chargerent de recevoir l'ennemi s'il entreprenoit de faire sa descente. Ils firent, pendant chaque nuit, une bonne garde sur la Côte; & lorsque la Garnison Françoisé faisoit ses rondes, il s'y joignoit toujours un corps de cinquante Nègres qui prenoient l'ordre du Gouverneur. Le 11

(24) Marchais, Voyage en Guinée, Vol. II. p. 210.

(25) Barbot, qui étoit à Issini en 1701, ne parle pas si avantageusement de l'inclination des Nègres, pour les François. Voyez sa

description de la Guinée, p. 420.

(26) *Ibid.*

(27) Au mois de Mai 1702, lorsqu'il alloit prendre possession de son Gouvernement.

de Novembre, les Hollandois vinrent jeter l'ancre devant le Fort. Ils employèrent le jour suivant à fonder toutes les parties de la rade, tandis que les François se mettoient en état de les recevoir. Le 13, à huit heures du matin, de Palme fit avancer son Escadre plus près du rivage. Alors les François faisant paroître leur Pavillon tirèrent deux coups, qui portèrent tous deux fort heureusement. Le premier perça un Vaisseau d'outre en outre, & faillit de tuer un Officier Portugais. Le second causa beaucoup de désordre sur le bord même de l'Amiral. Les Hollandois commencerent de leur côté à tirer furieusement; mais on leur répondit avec tant de vigueur, que le troisième coup du Fort vint tomber sur le tillac d'un de leurs Vaisseaux & cassa la cuisse au Capitaine. Les autres, sur-tout celui de (28) l'Amiral, furent si maltraités, qu'ils n'auroient pû éviter d'être coulés à fond si les François avoient été mieux fournis de munitions & de vivres. La faim les pressoit si fort, qu'ils furent réduits à vendre leurs habits (29) pour se procurer des alimens. Ils n'étoient guères mieux en munitions de guerre, puisque n'ayant plus que deux barrils de poudre, qu'ils se crurent obligés de réserver pour la mousqueterie, ils cessèrent de faire feu; tandis que les Hollandois tiroient à boulets ramés, & leur envoyèrent près de douze cens coups dans leur Fort de bois, quoiqu'avec fort peu de dommage. A deux heures après midi, il arriva un accident qui sembloit devoir causer la ruine des assiégés, & qui devint néanmoins l'occasion de leur délivrance. Il y avoit dans le Fort, près de la Chapelle, une grande ruche d'Abeilles, qui fut renversée d'un coup de canon. Ces petits animaux se trouvant délogés si brusquement au milieu d'un jour fort calme, fondirent avec tant de furie sur la garnison, qu'ils la forcerent de quitter le Fort. De Palme ne doutant point que les François n'en eussent abandonné la défense, donna ordre immédiatement à cinquante hommes de débarquer dans six Canots. Mais la Garnison rentra dans le Fort par une des embrasures du bastion de la Riviere, sans que les Hollandois pussent s'en appercevoir.

D'un autre côté, les Nègres voyant les cinquante hommes prêts à débarquer, exhortèrent les François à ne pas se rendre, & les prièrent seulement de ne pas tirer au rivage, de peur que leurs coups ne portassent sur eux comme sur l'ennemi. Ils se mirent en embuscade derriere quelques brossailles; & les Hollandois ne furent pas plutôt débarqués, que le Capitaine Yamoké, frere du Roi, & le Capitaine Emon, à la tête de leurs plus braves gens, fondirent sur eux, les forcerent de plier dès les premiers coups, & les presserent si vivement, malgré le feu de leur Flotte, que de cinquante ils en tuèrent trente-neuf. Ils se saisirent de deux grands (30) Canots & de leur charge, sans parler des Enseignes, des Tambours & des Trompettes. Deux Hollandois demeurèrent prisonniers entre leurs mains; & les neuf autres s'étant sauvés dans le Fort même, obtinrent quartier des François. Après avoir dépouillé les morts, ce fut le sujet d'une grande joie pour les Nègres de leur couper (31) les pieds & les mains, pour les porter comme en triomphe, &

(28) Labat dit qu'il fut obligé de sortir de la Ligne pour remédier à sa situation, Vol. II. p. 215.

(29) Loyer, p. 264.

(30) Labat dit que les trois autres Canots furent brisés par les vagues. *ubi sup.* p. 216.

(31) Labat dit au même endroit que les Nègres porterent ces têtes à leur Roi.

Embarras des  
assiégés.

Incident qui sert  
à leur délivrance.

Les Hollandois  
sont fort maltraités  
& se retirent.

LOYER.  
1701.

de laisser les troncs mutilés à la vûe de la Flotte. Le Général Hollandois découragé par une si malheureuse entreprise leva l'ancre dès le même jour, avec d'autant plus de honte & de chagrin, qu'il avoit crû le succès de son expédition certain. Entre les hommes qu'il avoit perdus, il compta le sieur de *Mideins* (32), son Ingénieur, qui commandoit (33) son détachement. Les Nègres ne perdirent que trois hommes dans l'action; mais ils regretterent beaucoup dans ce nombre le fils aîné du Roi (34), qui eut la jambe emportée d'un coup de canon, & qui mourut de cette blessure trois jours après. Les François n'eurent pas un seul homme de tué.

Mauvais caractère d'Aniaba.

Avant l'engagement, Aniaba avoit fait demander au Commandant François s'il devoit aller à son secours. *De la Vie*, c'étoit le nom du Commandant, lui avoit fait répondre, que s'il y venoit il feroit honneur à la Nation, mais que pour le sien même, il ne pouvoit s'en dispenser sans manquer à ceux qui lui avoient donné en France le commandement d'une Compagnie de Cavalerie. Aniaba n'en prit pas moins le parti de s'éloigner pendant trois jours. Il vint ensuite féliciter le Commandant sur le succès de ses armes; mais il ne fit pas la moindre apologie pour son absence; & les François affecterent de ne lui en faire aucun reproche.

Origine & aventures d'Aniaba.

Pour s'expliquer sincèrement, dit Labat, Aniaba après avoir été élevé en France pendant quatorze ans, & s'être vû comblé des bienfaits du Roi, n'avoit pas plutôt pris terre au rivage d'Issini, qu'il avoit perdu tout sentiment de reconnoissance, & qu'il s'étoit dépouillé, avec l'habit François, des principes de l'honneur & de la Religion Romaine. Les Missionnaires & le Gouverneur, qui avoient conçu de lui de meilleures espérances, lui en avoient fait plusieurs fois des plaintes qui n'avoient rien produit. On le soupçonnoit même d'entretenir des intelligences secretes avec les Hollandois, & de soutenir leurs intérêts à sa Cour. Comme cette conduite ne pouvoit venir que d'une ingratitude monstrueuse, le Chevalier Damou qui étoit chargé de lui faire quelques présens lorsqu'il seroit monté sur le trône, aima mieux les distribuer au Roi Akasini, au Capitaine Yamoké son frere, & au Capitaine Emon son neveu, qui marquoient plus d'attachement pour les François que cet apostat. Il en remporta même une partie en France, particulièrement un Portrait du Roi enrichi de diamans; & l'ingrat Aniaba fut abandonné à sa mauvaise destinée.

Témoignage du Chevalier des Marchais.

Le Chevalier des Marchais, qui avoit beaucoup connu Aniaba, apprit au Pere Labat quelques circonstances de ses aventures. Suivant ce témoignage, il avoit été conduit en France par le Capitaine Compere, Patron d'un Vaisseau Marchand, qui s'étoit proposé d'en faire son valet. Mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes qui trouverent de l'avantage à le faire passer pour un Prince. Ce jeune Nègre consentit aisément à se charger d'un rôle, dont il devoit tirer du profit & de l'honneur. Après avoir été fort bien élevé sous ce titre, & renvoyé à Issini avec beaucoup de pompe, il fut dé-

(32) Il fut tué par le Commandant François.

(33) La Gazette de Paris, du 17. Octobre 1703, dit qu'ils eurent vingt-cinq hommes tués, avec leur Ingénieur, onze pris, &

qu'ils laisserent leurs Canots aux vainqueurs.

(34) Labat rapporte que les François firent remercier le Roi Akasini de son secours, & qu'il envoya les féliciter de leur victoire. *ubi sup.*

pouillé par les Nègres de son Pays, qui le forcèrent de reprendre son ancienne vie. Des-Marchais s'étoit persuadé qu'ayant commandé en France une Compagnie de Cavalerie, on lui donneroit le Gouvernement du Fort; mais sa conduite le rendit indigne de cette confiance.

Le Général Hollandois écrivit deux Lettres au Commandant François d'Issini; l'une datée d'Axim, le 14 de Novembre, c'est-à-dire, le lendemain de sa défaite, pour le prier de traiter favorablement les prisonniers & d'établir un cartel d'échange; l'autre, dont on ignore la date, pour solliciter l'exécution de la première. Mais comme ces Lettres vinrent au Fort par les mains d'Akafini, que les réponses devoient y passer aussi, & que les Nègres commençoient à soupçonner le Commandant de vouloir faire une paix séparée avec les Hollandois, on résolut de ne leur donner aucun sujet d'ombrage, parce que la Garnison dépendoit d'eux pour les vivres, & de leur abandonner non-seulement les conditions de la paix, mais même la disposition des prisonniers. Ainsi les Lettres du Général Hollandois demeurant sans réponse, l'impatience lui fit prendre le parti d'envoyer des Ambassadeurs au Roi Akafini. Il se fit de part & d'autre plusieurs députations inutiles. Enfin le Général envoya un Kabaschir nommé *Kofik*, engagé au service de la Compagnie Hollandoise, & tout couvert de chaînes & de plaques d'or, avec un plein pouvoir pour traiter de la rançon des prisonniers. Ce Député ménagea si adroitement les intérêts de ses Maîtres, que non-seulement les prisonniers furent renvoyés sans rançon, mais que pour réparer la perte des Hollandois, le Roi Akafini consentit à payer dix *Bendes*, c'est-à-dire quatre mille livres en or. *Kofik* partit d'Assoko le 17 de Janvier 1703 avec cette somme & les prisonniers. Les François avoient évité de prendre part à cet accommodement, & ne furent pas fâchés, dans l'embarras de leur situation, qu'on les délivrât de la nécessité de fournir à l'entretien des Hollandois. En venant à la Cour d'Assoko, le Kabaschir de Mina avoit été accompagné d'*Afamusehn*, Reine de *Ghiomray*, près du Cap d'Apollonia, à l'Est d'Issini, qui demanda aux François quand ils devoient recevoir des Vaisseaux de l'Europe. Ils répondirent qu'ils en attendoient de jour en jour. Si les François, répliqua cette Reine, avoient autant de fidélité dans leurs promesses que de civilité dans leur conduite, toute la Côte d'Afrique seroit à eux. Mais comme ils tiennent rarement ce qu'ils promettent, leurs amis ne peuvent y prendre beaucoup de confiance.

Le Pere Loyer n'ayant plus d'espérance de recevoir du secours de l'Europe, s'embarqua au mois de Mars 1703, sur une mauvaise Barque Portugaise, qui avoit touché à Issini pour y acheter des Esclaves. Ce Bâtiment, qui étoit fort mal équipé, périt après cinquante lieues de navigation, avec tous les Esclaves & une partie des Matelots. Le Pere Loyer eut le bonheur de se sauver dans la Chaloupe, accompagné de neuf Portugais, & d'un François de Bayonne. Ils rencontrèrent une autre Barque Portugaise, qui faisoit voile à Saint Thomas, sous la Ligne, où ils passèrent six semaines: de-là ils obtinrent le passage jusqu'à la Baye de tous les Saints au Brésil. Mais Loyer épuisé de ses longues fatigues, fut atteint d'une paralysie, qui le retint au lit pendant une année entière. Les soins du sieur Verdois, Consul François dans cette Région, & la force de son tempéramment servirent par degrés à le rétablir.

F f f iij

---

 LOYER.  
 1701.

Lettres du Général Hollandois au Commandant du Fort.

Accord du Roi d'Issini avec les Hollandois.

Discours de la Reine de Ghiomray aux François.

Retour du Pere Loyer.

 1703.  
 Il fait naufrage, & passe au Brésil.

Il est atteint d'une paralysie.

LOYER.  
1703.

Naufrage de plusieurs Vaisseaux Portugais, & leur perte.

Il profita aussi-tôt du retour de sa fanté pour s'embarquer à bord du *Setuval*, Vaisseau de la Flotte Portugaise du Bresil, commandée par Dom Antonio de Souza.

Cette Flotte étoit composée de quarante voiles, dont sept périrent dans une tempête, à la hauteur du Cap Saint Augustin. L'Amiral fut de ce malheureux nombre. Il avoit été construit depuis peu au Bresil, & le Pere Loyer avoit eu dessein de s'y embarquer. On ne put sauver ni l'Equipage, qui consistoit en trois cens hommes, ni l'artillerie qui étoit de quarante pieces de canon, ni l'or du Roi qu'on faisoit monter à trente-six arobes (45) & qui venoit des mines de Saint Paul, près de *Rio-Janeyro*. La tempête dura trois jours, & le *Setuval* y perdit son grand mâ. Cependant, après cent & huit jours de navigation, Loyer arriva heureusement à Lisbonne, où il prit quelques mois de repos, pour réparer entièrement ses forces.

L'Auteur arrivé à Lisbonne entreprend d'achever son voyage par terre.

Il attendoit en même-tems l'occasion de quelque Vaisseau, pour retourner en France. Mais la guerre où le Portugal étoit engagé retardant chaque jour ses espérances, il se procura un passeport du Roi de Portugal pour faire le voyage par terre, en traversant *Coimbre*, *Aveyro*, *Porto* & *Viana*. Il passa la Riviere de Minho, à *Villa-Nova*, & trois lieues plus loin il arriva à Tay, Ville Episcopale de Gallice. De-là il se rendit à Ponto-Vedro, & à Compostelle, où il fit ses dévotions au tombeau de l'Apôtre Saint Jacques. Il passa ensuite à la Corogne, pour chercher un Vaisseau. Après y avoir passé six semaines, il s'embarqua sur un Bâtiment Nantois commandé par le Capitaine Lingart. On mit à la voile le 12 de Juillet 1706; mais à peine étoit-on à quinze lieues du Port, qu'on tomba sous le canon d'un Armateur, qui après s'être présenté avec le Pavillon François, arbora tout d'un coup celui de Hollande & lâcha sa bordée. Lingart effrayé s'approcha du rivage & jeta l'ancre; tandis que l'Armateur ne cessant point de faire feu sembloit se disposer à l'abordage. Les Matelots François trop foibles pour se défendre, ne pensoient qu'à se sauver avec tout ce qu'ils pourroient emporter au rivage. Cependant ils tirèrent quelques coups, mais mollement, lorsqu'une bordée de l'Armateur emporta Lingart & deux ou trois de ses gens. La perte de leur Capitaine fit perdre aux autres toute envie de résister. Dans l'intervalle, le Pere Loyer prit l'occasion d'une Barque de Pêcheur, qui appartenoit à *Barrez*, petit Village à cinquante pas du Vaisseau. Quelques piaîtres lui firent obtenir son passage avant que l'ennemi fût arrivé à bord. Il eut ainsi le bonheur de se sauver, avec un Marchand de Saumur & son fils, qui descendirent comme lui dans la Barque sans être apperçus de l'Equipage. Il se rendit avec ses compagnons chez le Prêtre d'une Paroisse nommée *St Estevan de la Villa*, à cinq quarts de lieue du Village de Barrez. Cet honnête homme les reçut avec tant de civilité qu'ils s'y arrêterent trois jours.

Son Vaisseau est pris par un Corsaire.

Il se sauve.

L'espérance de pouvoir gagner Saint Jean de Luz leur fit louer une Barque de Pêcheur, dans laquelle ils se livrerent à la protection du Ciel. Comme elle étoit sans ponts, & que la mer est fort agitée sur cette Côte, ils crurent plusieurs fois leur perte assurée. Etant arrivés jusqu'à Saint Sebastien, ils prirent la résolution de quitter la mer, pour achever le voyage par terre. Bayonne, Dax, Bourdeaux, Ponts, Xaintes & Rochefort, furent les Villes

(35) Chaque arobe pèse trente-six livres, ou soixante-douze marcs.

qu'ils eurent à traverser jusqu'à la Rochelle. En arrivant à la dernière, le P. Loyer apprit avec joie que le Pere Villard, son associé dans la Mission d'Issini, étoit retourné en France; mais ce qui le surprit beaucoup, ce fut d'apprendre qu'on le croyoit mort lui-même, & que sur cette nouvelle on avoit écrit du Couvent de Rennes une Lettre circulaire à tous les autres Couvens de la Province, pour lui faire célébrer un Service. De la Rochelle il se rendit à Rennes, lieu de sa naissance, & de-là aux Eaux de Bourbon, où il reçut une Lettre du Pere de Villard, alors Supérieur du Couvent de Chambéry en Savoye, qui l'informoit du sort des François qu'il avoit laissés dans le Royaume d'Issini.

La misere de cette petite Garnison n'ayant fait qu'augmenter de jour en jour après le départ du Pere Loyer, elle étoit au comble lorsqu'il arriva sur la Côte trois Vaisseaux Marchands & un Vaisseau de Guerre commandé par le Capitaine *Grosbois*. L'agitation de la mer se trouva si furieuse, qu'il fallut trois jours aux François du Fort pour se procurer le moyen d'arriver au Vaisseau de Grosbois, de qui ils apprirent qu'il avoit ordre de les reconduire en France. Ce Capitaine traita rudement les Nègres & se dispensa de leur faire les présens établis par l'usage; ce qui choqua tellement le Roi, qu'il défendit à ses Canots tout commerce avec l'Escadre Française. Un Soldat du Fort, nommé Parisien, ne craignit pas de s'exposer à la fureur des flots pour gagner les Vaisseaux à la nage, & représenter à Grosbois l'imprudence de sa conduite, qui mettoit tous les François de la Garnison en danger d'être massacrés. Mais le Capitaine insensible à tous les discours, déclara qu'il ne falloit penser qu'à l'embarquement pour retourner en France. Parisien retourna au Fort avec cette nouvelle; & dès le même jour Grosbois envoya des Radeaux au rivage, comme la seule ressource pour amener tous les François sur son bord. Le Pere Villard fut le premier qui en osa courir les risques. Il se mit en chemise, avec son chapelet au cou. Après avoir ouvert heureusement la route, il se flattoit de retourner au Fort, pour y prendre ses habits & sa Chapelle, mais cette permission lui fut refusée par le Capitaine. Sept autres François, moins heureux que lui, se noyèrent dans ce périlleux passage. Ainsi le Fort fut abandonné à la discrétion des Nègres, qui demeurèrent fort irrités de voir partir si brusquement les François & de n'en avoir pas reçu de présens. Le Pere Villard demanda au Capitaine la liberté de demeurer à Juida, pour y prêcher l'Evangile. Il ne put l'obtenir (36).

Il manqueroit quelque chose à cet article, si l'on ne prenoit soin d'y joindre plusieurs circonstances qui regardent le Prince Aniaba, & qui se trouvent répandues dans divers Ecrivains. Le Mercure de l'Europe de l'année 1701, imprimé à Paris, représente cet imposteur, sous le nom de Louis Annibal, comme Roi de la Région d'Issini, & nous apprend qu'ayant été baptisé par le célèbre *Bossuet*, Evêque de Meaux, Louis XIV avoit pris la qualité de son Parrain; que le 27 Février, il avoit reçu l'Eucharistie de la

---

LOYER.

1706.

Il arrive à la Rochelle, où on le croyoit mort.

Sort de la Garnison Française d'Issini.

Rigueur imprudente du Capitaine Grosbois.

Les François d'Issini reviennent en France.

Remarques historiques sur le Prince Aniaba.

(36) Barbot raconte que les François priés de se voir abandonnés par la Compagnie, & ne comptant plus sur l'affection des Nègres, parce qu'ils n'étoient plus en état d'exercer le commerce, rasèrent leur fort & s'embar-

querent pour la France au mois de Juillet 1604. Il sçavoit ce fait, dit-il, d'un nommé *Porquet* de Dieppe, qui étoit de la Garnison du Fort. Descript. de la Guinée, p. 429.

LOYER.  
1706.

main du Cardinal de Noailles, & qu'il avoit offert un Tableau à la Sainte Vierge, pour mettre ses Etats sous sa protection, avec un vœu solennel d'employer, à son retour en Afrique, tous ses soins & tous ses efforts pour la conversion de ses Sujets. Il partit de Paris le 24 de Mai 1701, pour s'embarquer au Port Louis, sous l'escorte de deux ou trois Vaisseaux de Guerre, commandés par le Chevalier Damou.

Ce prétendu Prince d'Issini fut le second Aventurier de cette espèce qui vint en imposer à la bonne-foi des François; car de Gennes, qui détruisit en 1695 le Fort *James*, sur la Gambia, étoit chargé d'un autre Prince d'Issini, qu'il mit sur un Vaisseau François de Saint Domingue, parti pour la mer rouge; avec ordre de le restituer au rivage de son Pays. On peut conclure de ces témoignages que malgré la stupidité qu'on attribue aux Nègres, ils ont assez d'esprit pour duper les François, dont on vante si fort la pénétration. Mais Bosman donne une idée toute différente de l'extraction d'Aniaba prétendu Prince d'Issini.

Récit de Bosman.

Il y a quelques années, dit cet Auteur, que les François ayant reconnu dans une jeune Nègre, qu'ils destinoient pour l'esclavage, plus d'esprit qu'on n'en trouve ordinairement à sa Nation, prirent le parti, au lieu de le vendre en Amérique, de l'amener en France. Là, s'étant donné pour le fils & l'héritier présomptif du Roi d'Issini, il s'insinua si bien dans l'estime de la Cour, que le Roi Louis XIV lui fit de riches présens, & le renvoya fort honorablement dans son Pays. Mais en y débarquant, il fut reconnu pour un simple Esclave d'un Kabaschir d'Issini, au service duquel il entra peu de tems après son arrivée; & loin de convertir ses compatriotes à la Religion Chrétienne, il retomba lui-même dans le Paganisme (37).

### §. III.

#### *Situation, bornes, climat & productions du Royaume d'Issini. Nègres Kompas & Veteres, &c.*

Petitesse du  
Royaume d'Issi-  
ni.

LE Royaume d'Issini est bordé au Nord par un Peuple nommé les *Kompas*, qui forment une espèce de République, & à l'Est par le Royaume de Ghiomray, ou le Cap Apollonia, & par celui d'Edona, qui n'est qu'à dix lieues d'Assoko. Au Sud il a la mer, & à l'Ouest la Côte d'Ivoire, qui est habitée par une Nation d'Antropophages(\*) nommée les *Quaquas*. Son étendue, au long du rivage, est de dix ou douze lieues; sa largeur, du Sud au Nord, de deux ou trois.

Il est situé sous  
la zone Torride.

A l'égard du climat, quoique ce Pays soit près de la Ligne, sous la Zone Torride, il n'est ni si chaud ni si mal sain qu'on se le figure en Europe. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air y est agréable & ferein. La

(37) Bosman, Description de la Guinée, p. 420. Les Auteurs de ce Recueil ne veulent, disent-ils, que l'état de Particulier où vécut Aniaba pendant le séjour de Loyer, pour juger que c'étoit un imposteur, puisqu'il s'étoit donné en France pour fils d'un Souverain.

Mais les Auteurs oublient ici ce qu'ils ont tant de fois remarqué sur l'ordre de la succession des Nègres, qui va du Roi à ses neveux, & revient ensuite à ses fils. Loyer, p. 183.

(\*) On verra dans la suite ce point discuté, mauvais

mauvaise opinion qu'on en a vient des Anglois & des Hollandois, dont l'intérêt constant est d'éloigner les François de ces Contrées, en leur faisant craindre beaucoup de difficulté à s'y établir. A la vérité dans la saison des pluies, c'est-à-dire depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, on y voit des brouillards si épais, qu'il est dangereux de sortir avant que le Soleil les ait dissipés. Mais les brouillards de l'Europe ne sont pas plus sains en Automne. D'ailleurs l'expérience a fait voir qu'avec une bonne provision des alimens dont on use en Europe, & beaucoup d'attention à ne pas s'exposer à l'air pendant la nuit, on vit en aussi bonne santé dans ce Pays qu'en aucun lieu du monde. Cependant on avoue que depuis Octobre jusqu'au milieu d'Avril, l'air est si chaud & l'ardeur du Soleil si violente, que sans une forte constitution, ceux qui arrivent des climats plus froids ont peine à résister, du moins s'ils ne sont fort soigneux de se tenir à l'ombre & dans des lieux frais. Mais ce qui n'est contesté de personne, c'est que le Pays est sujet à moins de maladies que l'Europe.

Il y a peu de Régions dans le monde qui présentent une aussi belle perspective. Plus on avance, dans de vastes plaines, ornées de bois charmans, plus l'on découvre d'objets agréables; sans compter une belle Riviere, dont les bords sont embellis par de grands arbres, aussi régulièrement disposés que si cet ordre étoit l'ouvrage de l'art. La Côte d'Issini est si basse, qu'à peine la distingueroit-on d'une lieue, si les arbres qui la bordent ne se faisoient appercevoir de trois lieues en mer. Elle est arrosée par une des plus belles Rivières de l'Afrique, qui pourroit être navigable dans une grande étendue, si l'embouchure en étoit plus commode. C'est apparemment ce défaut qui ne l'a pas fait marquer dans les Cartes aussi grande & aussi considérable qu'elle l'est effectivement. Son embouchure est fermée par un vaste banc de sable qui la rend inaccessible de ce côté-là; quoique dans les tems où la mer est calme, quelques Canots Nègres courent les risques du passage, pour commercer avec les Vaisseaux qui sont dans la rade. Le canal de la Riviere est large & profond. A sept ou huit lieues de l'embouchure, la vûe s'étend à peine d'un bord à l'autre, quoique la rive soit montagneuse. Loyer rend témoignage, que même dans un jour serain, ces montagnes ne lui paroissent que des nuées; & qu'il vit, au milieu du Canal, un grand roc, qui ne pouvoit être à moins de trois ou quatre lieues de la terre. Les Nègres racontent qu'à six journées de l'embouchure, le cours de la Riviere est interrompu par de grands rocs, qui forment une cascade merveilleuse. Pour aller plus loin, ils sont forcés de traîner ou de porter leurs Canots pendant une portée de mousquet; après quoi ils les lancent dans la Riviere, qui redevient parfaitement navigable, & qui se communique dans un grand nombre de Régions inconnues. Plusieurs Nègres ont pénétré jusqu'aux Villes d'*Abahini* & d'*Enzoko*, la première à dix journées, c'est-à-dire, pour le moins à cent lieues de la mer, l'autre à trente journées ou trois cens lieues. Loyer vit à Issini, entre les mains des Habitans qui avoient fait ce voyage, des tapis de Turquie, & de belles étoffes de coton à rayes bleues & rouges. Ils assuroient qu'elles se font dans ces lieux éloignés, & qu'ils y avoient trouvé de belles & grandes Villes, bâties de pierres; objet digne assurément de la curiosité des Voyageurs.

LOYER.  
1701-2-3.

L'air ne laisse pas d'y être agréable.

Beauté de ses perspectives.

Sa Riviere est considérable, mais peu remarquée dans les Cartes.

Récit des Nègres sur l'intérieur des terres, & sur la Riviere.

LOYER.  
1701-2-3.

La Riviere d'Issini tombe dans la mer par plusieurs embouchures, que les Nègres offrirent de montrer aux François. Mais il y a peu de fond à faire sur tous leurs récits, parce que voyageant fort peu, ils ne connoissent pas le Pays à dix ou douze lieues de leur résidence. Qui sçait, dit l'Auteur, si une Riviere si grande & si mal connue ne feroit pas une branche du Niger ou du Nil ? Quoiqu'il en soit, après avoir formé au-dessus du Fort François, sept petites Isles, la plupart inhabitées, tous ses bras se réunissent ; & le canal devient si étroit près du Fort, qu'il n'a pas plus de largeur que la Seine. Une lieue plus bas, il se décharge dans la mer (38).

Témoignage du  
Chevalier des  
Marchais.

Le Chevalier Des-Marchais, qui étoit dans le Royaume d'Issini en 1724, dit que la Riviere est navigable pour de grandes Barques l'espace de soixante lieues, & que lorsqu'on y est une fois entré, on ne cesse point d'y trouver l'eau douce & tranquille. A huit lieues de son embouchure elle forme un Lac de six ou sept lieues de large & d'autant de longueur, au milieu duquel est une Isle, dont tous les bords sont escarpés, ce qui lui donne l'apparence d'un rocher stérile ; mais en y descendant, on est surpris de trouver un terroir gras & riche, avec de belle herbe & des arbres de différentes especes. Il est aisé de reconnoître ici cette largeur à perte de vûe, que Loyer donne à la (39) Riviere, & le rocher qu'il y avoit découvert à la même distance des deux rives. On pourroit, continue Des-Marchais, former un Etablissement dans cette Isle, car la place est naturellement fortifiée. De-là jusqu'à la grande chaîne de rocs, qui interrompt le cours de la Riviere on compte cinquante lieues. Cette chute d'eau est fort roide, & forme une cascade admirable, dont le bruit se fait entendre à plusieurs lieues. Des deux côtés, les Nègres ont ouvert des sentiers, par lesquels ils tirent leurs Canots ; & les lançant ensuite au-dessus de la cataracte, ils assurent qu'ils peuvent remonter la Riviere pendant trente jours, sans être arrêtés par le moindre obstacle. Si l'on doit s'en rapporter à leur témoignage, & s'il est vrai, comme ils le prétendent aussi, que le cours de la Riviere est quelquefois, Nord, ou Nord-Est, ou Nord-Ouest, elle doit venir de bien près du Niger ; ou peut-être en est-elle une branche, comme un Voyageur moderne se l'est imaginé (40).

Cataracte de la  
Riviere d'Issini.

Villages du Pays,

Le Royaume d'Issini a douze ou treize Villages au long des Côtes, ou dans les Isles formées par la Riviere. Sa principale Ville est Assoko, qui est située sur la Riviere, dans une Isle du même nom, à quatre ou cinq milles de la mer. Elle contient deux cens maisons & mille ou douze cens Habitans. Issini n'a que deux Ports maritimes, *Tagueschua* & *Bangayo*. C'est dans le premier que le Kabaschir Emon, neveu du Roi, faisoit sa résidence.

Royaume d'Abassam.

A dix lieues de Tagueschua on trouve le Royaume d'Abassam & plusieurs petites Seigneuries, qui ne sont proprement que des Hameaux, où le plus riche est en possession de l'autorité & du Gouvernement. Ces Chefs, qui ne portoient autrefois que le nom de Capiraines, ont pris le titre de Rois depuis qu'ils ont lié commerce avec les Européens. Il n'y en a pas un néanmoins qui ait plus de quatre mille ames dans ses Etats. Tel est le Roi d'Issini, qui dans

(38) Tout ce détail est de Loyer, p. 185. le Lac de Des-Marchais.  
& suiv.

(40) Ce Voyageur, dont parle Des-Marchais, est le Pere Loyer.

les cas les plus pressans peut à peine lever quatre mille hommes, en y comprenant les Esclaves.

Le terroir d'Issini, comme la plus grande partie de la Côte d'or, est un sable sec & blanc, qui cause beaucoup d'incommodité aux Voyageurs (41). Il ne produit que de l'herbe pour les Bestiaux, qui multiplieroient dans le Pays avec beaucoup d'abondance si les Habitans avoient moins de paresse à les élever. Mais ils aiment mieux souffrir la faim que d'acheter les commodités de la vie par le travail. Plusieurs cantons humides produisent des bananiers, & le fruit de ces arbres est la principale ressource des Habitans. Quelquefois ils défrichent une piece de terre en brûlant les arbres & les ronces, pour y semer un peu de riz, de millet & de froment (42) d'Espagne. La grandeur des arbres qu'on découvre à mesure qu'on avance dans le Pays, fait juger que la terre y est beaucoup meilleure. On trouve aussi une différence avantageuse dans celle des Isles qui sont formées par la Riviere. Elle porte des ignames, des patates, des figues, des cocos, des ananas, des dattes, des noix de kola, des papas, & quantité d'autres fruits. Les cannes de sucre y croissent merveilleusement. Loyer en vit d'une grosseur prodigieuse, mais qui venoient du Pays de Kompas. Le coton & le tabac réussiroient fort bien aussi avec un peu de culture, puisqu'il s'en trouve de sauvage, & d'une fort bonne espece. La malaguette ou le poivre de Guinée, rapporteroit un profit considérable, si l'on en formoit des plantations régulières.

On trouve dans le Pays un petit fruit rouge, nommé *Affayaye*, de la grosseur d'une prune moyenne; & un autre de la même espece, mais qui n'est pas plus gros que le bout du doigt. Il n'a presque que la peau, & son goût est d'une douceur insipide: mais après l'avoir mâché, si l'on mange les oranges & les citrons les plus aigres, & si l'on boit le vinaigre le plus fort, on croit manger des confitures & boire du sirop. Loyer en fit plusieurs fois l'expérience avec admiration. Il est persuadé que cette vertu alkalique seroit d'une grande utilité dans la Médecine.

Les bois sont remplis de plusieurs especes de petits fruits, dont la plupart ont le goût & l'odeur aromatiques. D'autres ont l'insipidité pour partage. Il y a une sorte d'*Ikaquas* (43) qui ressemble extérieurement à la prune de l'Europe, mais qui n'est composée que d'une pellicule étendue sur le noyau. A la vérité ce noyau n'est pas fort dur, & contient une amande, qui est fort bonne lorsqu'elle est rôtie, mais trop amere pour être mangée crue. Le Pays est plein de ces arbres, qui portent des ikaquas de toutes sortes de couleurs. La plupart ne sont que des arbrustes, qui rampent même à terre; mais il s'en trouve beaucoup aussi qui s'élevent sur leur tronc & qui sont assez gros.

Outre les oranges & les citrons, Issini produit une sorte de fruit que les François appellent *Pomme*, sans autre raison que sa forme pour lui donner ce nom; car il n'a pas le même goût, & l'arbre qui le porte ne ressemble point au pommier. Cette pomme prétendue est ronde & grosse comme le poing, avec un noyau de la grosseur d'un œuf. Pour être mangée, il faut qu'elle soit

LOYER.

1701-2-3.  
Qualités du terroir, & vivres des Habitans.

Fruits du Royaume d'Issini.

Ikaquas.

Especes de pommes.

(41) Voyage de Loyer, p. 183. & suiv.

(42) Des Marchais représente les Issinois si paresseux, qu'ils se fient entièrement aux Vétères leurs voisins, pour les provisions &

même pour la pêche. Vol. I. p. 191.

(43) Loyer écrit Ycaquas; mais tous les autres Voyageurs mettent Ikaquas.

LOYER,  
1701-2-3.

Jromons.

Pois souterrains.

Eppa, sorte d'o-  
zeille.

Kakos, sorte de  
choux.

Papays, sorte de  
melons.

Bêtes fauves.

Bêtes féroces.

Hardiesse & vo-  
racité des Tigres.

aussi mure que la nefle. Les Nègres en mangent, lorsqu'ils sont fort pressés par la faim; mais ordinairement ils l'abandonnent aux Eléphants & aux Singes: en général les fruits du Royaume d'Issini ne sont point excellens.

Il y croît, sur la terre, des *Jromons*, espece de gourdes, mais peu commune, parce que les Nègres ne prennent pas la peine de la cultiver. Ils ont deux sortes de pois, dont l'une croît sous terre. Cette espece jette au-dehors une tige d'un demi-pied de hauteur, avec vingt ou trente feuilles, qui tiennent trois à trois à la tige. Les racines se répandent en plusieurs branches, qui portent de petites cosse de la couleur & de la grandeur des *Pistachios*. Chaque cosse contient un ou deux pois, fort semblables aux lupins, que les François appellent Pois-chiches. Ces pois souterrains multiplient beaucoup, & font d'excellens potages. L'autre espece ressemble aux haricots pour la feuille & le fruit, mais ils sont d'un meilleur goût. Leur cosse ressemble à celle des pois communs, & ne peut être mangée. Quoiqu'il n'y ait pas de saison qui ne les produise, le meilleur tems est le mois de Septembre & celui d'Octobre. Leur multiplication est telle qu'un seul en donne cent. Avec le moindre travail, les Nègres pourtoient s'en faire une nourriture continuelle; mais ils se contentent de ceux que le hazard leur offre (44).

Le pœurpier croît ici de lui-même, aussi bien que l'*Eppa*, légume qui ressemble à l'ozeille par la feuille & le goût. Les Nègres s'en servent dans leurs potages, avec du poisson & de l'huile de palmier. Ils ont une plante qu'ils nomment *Kakos*, & que les François appellent en Amérique, *Choux Caraïbe*. Sa feuille est épaisse & de la forme d'un cœur. Ses racines grandes & d'un goût âcre. Les Nègres mangent la racine, qui n'est pas fort agréable, & négligent les feuilles, dont on feroit de fort bon potage. Les Papays, très-bonne sorte de melons, sont ici très-communs & croissent au sommet d'un arbre; leur semence a le goût du poivre. Les François employent ce fruit dans la soupe avant qu'il soit mûr.

Tant d'arbres & de bois qui couvrent les campagnes du Royaume d'Issini, servent de retraite à des légions innombrables d'animaux, dont les Nègres mêmes ne connoissent pas tous les noms. Le principal est l'Eléphant. Les Nègres lui font la guerre pour sa chair & ses dents. Ils font servir ses oreilles à couvrir leurs tambours. Mais ils ne pensent point à les apprivoiser, quoiqu'ils pussent en tirer beaucoup d'utilité. Les bois sont remplis de toutes sortes de bêtes fauves, qui seroient en beaucoup plus grand nombre, si les Lions, les Tigres, les Pantheres, & d'autres bêtes de proie ne les détruisoient. Elles sont si redoutables que les Habitans du Pays sont forcés d'allumer des feux pendant la nuit, pour les éloigner de leurs hutes. Quelque tems avant l'arrivée du Pere Loyer, elles avoient dévoré un Nègre en plein jour. Pendant le séjour qu'il fit dans le Pays, un Tigre entra dans une maison d'Assoko, Ville Capitale, & tua huit Moutons qui appartenoient au Roi Akafini. Les François n'étoient pas plus en sûreté dans leur Fort, car le 7 de Mars 1702, un Tigre leur enleva une Chienne qu'ils employoient à la garde de la Place. Le 17 à la même heure, un de ces furieux animaux sauta par dessus les palissades, quoiqu'elles eussent dix pieds de haut, tua deux Brebis & un Bélier qui se défendit long-tems avec ses cornes: enfin s'apercevant qu'on avoit

(44) Loyer, p. 189. & suiv.

pris l'allarme au Fort, il se retira; mais quelques heures après, il revint avec la même audace par le bastion du côté de la mer, ataquâ la sentinelle, & ne prit la fuite qu'en voyant accourir toute la Garnison.

Les Civettes sont communes dans le Royaume d'Issini. Loyer en vit plusieurs qui s'appriivoisèrent parfaitement entre les mains des François, & qui vivoient de rats & de souris. Elles ont le cri & les autres propriétés des Chats. Les endroits qu'elles fréquentent dans les bois se reconnoissent à l'odeur de musc : car en se frottant contre les arbres elles y laissent de petites parties de cette précieuse drogue, que les Nègres ramassent & qu'ils vendent aux Européens. On trouve aussi dans les bois quantité de Porc-épics, dont la chair est d'un excellent goût; des *Aguties*, qui sont une espece de Lièvres; des *Affomanglies*, qui ressemblent au Chat par le corps, ont la tête du Rat, & la peau marquetée comme le Tigre. Les Nègres racontent que cet animal est le mortel ennemi du Tigre, & que dans quelque lieu qu'il le rencontre, il le tue.

Les Rivieres produisent beaucoup de Castors & d'autres amphibies, dont la chair se mange fort bien & la peau se vend avec beaucoup d'avantage. On élève des Chiens dans le Pays, comme une nourriture fort recherchée. Les Nègres les nomment *Aguerromow*. Ils les exposent en vente, aux marchés publics, & rient du dégoût que les François témoignent pour la chair de ces animaux.

Loyer relève beaucoup l'excellence des Brebis du Pays, & les met fort au-dessus du Mouton de France. Elles sont sans laine avec la peau raze. Elles portent deux agneaux à la fois, & portent tous les cinq mois. Les Chèvres ressemblent à celles de France, mais sont moins hautes. Comme les Nègres prennent peu de soin des Porcs, ceux que les Européens avoient apportés dans le Pays ont été presque entièrement détruits par les bêtes de proie. Les Habitans ne font pas beaucoup plus d'usage de leurs Vaches privées, parce qu'ils ignorent jusqu'à la maniere de les traire. Cependant il leur prend quelquefois envie d'en tuer une & de la manger.

Il y a peu de Pays où les Singes soient en plus grande abondance, avec plus de variété dans leur grandeur & dans leur figure. La plus jolie espece est de ceux qu'on nomme Sagouins. Ils ne sont pas plus gros que le poing. Les uns ont le dos noir & le ventre blanc, avec de longues barbes. D'autres sont gris, sans aucun poil au visage ni aux mains, & de la grosseur d'un Chien médiocre. D'autres sont d'une grosseur extraordinaire, furieux, & capables de se défendre contre les Nègres, lorsqu'ils en sont attaqués. Les Issinois les appellent des hommes sauvages, & prétendent que la crainte du travail est la seule raison qui les empêche de parler. Ces étranges animaux se bâtissent des cabanes dans les bois, & s'assemblent en troupes pour ravager les champs des Nègres. Au mois de Janvier 1702, le Matelot du Fort, qui étoit en même-tems le Chasseur de la Garnison, blessa un de ces gros Singes & le prit. Le reste de la troupe, quoiqu'effrayée par le bruit d'une arme à feu, entreprit de venger le prisonnier, non-seulement par ses cris, mais en lui jettant de la boue, & des pierres en si grand nombre, qu'il fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter. Enfin, il amena au Fort le Singe blessé, & lié d'une corde très-forte. Pendant quinze jours, il fut in-

LOYER.  
1701-2-3.

Civettes privées.

Aguties, sorte de lièvres.

Affomanglies, ennemis du Tigre.

Castors.

Chiens dont les Nègres se nourrissent.

Brebis sans laine.

Porcs détruits par les bêtes de proie.

Extrême variété de Singes.

Les François en apprivoisèrent un monstrueux.

LOYER.  
1701-2-3.

traitable, mordant, criant, & donnant des marques continuelles de rage. On ne manquoit pas de le châtier à coups de bâton, & de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par degrés, jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main, & de réjouir toute la Garnison par ses souplesses & son badinage. Dans l'espace de deux ou trois mois, il devint si familier, qu'on lui accorda la liberté; & jamais il ne marqua la moindre envie de quitter le Fort.

Oiseaux de toutes  
les especes.

Loyer n'entreprend point de décrire toutes les especes d'Oiseaux qui peuplent ici l'air & les bois. Les Pintades, les Faifans & les Perdrix se rencontrent à chaque pas. Les Faifans & les Perdrix ont moins de grosseur que les nôtres. On trouve des Tourterelles pendant toute l'année, mais sur-tout aux mois d'Avril, de Mai & de Juin, où la maturité des grains en attire des troupes innombrables. Issini produit des Aigles blancs & des Aigles noirs, dont la chair passe pour une bonne nourriture. On y voit des Alouettes de mer; des Gouailliany, des Moviettes, des Becasses différentes de celles de France, mais d'un excellent goût; des Canards, des Sarcelles, des Aigrettes & des Hérons en abondance. Les Nègres apporterent un jour au P. Loyer un Oiseau de la grosseur d'un Agneau, qu'ils avoient tué en pleine campagne. Il fut mis à la broche, & tous les François du Fort le trouverent d'une délicatesse achevée. Les grands Perroquets, à queue rouge, paroissent en toutes sortes de lieux. Les Cailles n'y sont pas moins communes. Depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, on voit une multitude d'Hirondelles, qui viennent des autres Pays. On admire beaucoup de petits Oiseaux, un peu plus gros que la Linotte, & blancs comme albâtre, avec une queue rouge, tachetée de noir. Leur musique rend la promenade délicieuse dans les bois. Les Moineaux sont plus rouges que ceux de l'Europe & ne sont pas en moindre nombre. Les Poules, que les Habitans nomment *Amoniken*, sont moins grosses que celles de France; mais la chair en est plus tendre, plus blanche & de meilleur goût. Si les Nègres étoient capables d'un peu d'attention & de travail, ils pourroient élever une quantité extraordinaire de Volaille; car outre la chaleur féconde du climat, ils ont des semences & des graines en abondance. Le Roi Akasini & le Capitaine Yamoké son frere, avoient quelques Poules & quelques Cocqs d'inde qui leur étoient venus de l'Europe, & qui commençoient à multiplier d'une maniere surprenante. Les Oyes & les Pigeons qu'on leur avoient portés ne s'accoutoient pas moins du climat. Le Pays en étoit déjà rempli.

Aigles blancs &  
noirs.

Grands Perro-  
quets à queue  
rouge.

Oiseaux blancs  
à queue rouge.

Fécondité du  
Pays pour la vo-  
laille.

Poissons de plu-  
sieurs especes.

La Mer & la Riviere d'Issini produisent une grande abondance de poissons. Les principaux sont le Requin, le Marfouin, la Becune, la Dorade, la Bonite, la Carcouade, le Muller, la Sardine, le Chabris, la Raye, la Sole, le Brochet de Mer & de Riviere, l'Anguille, le Hareng, le Pilchard ou la Pelamide, le Merlan, la Seche, la Lune, le Palourd, & sur-tout des Huîtres & des Moules d'une monstrueuse grosseur. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier, les Tortues de mer viennent pondre sur cette Côte. On suit leurs traces sur le sable, pour découvrir leurs œufs, dont le nombre, pour une seule Tortue, monte à cent cinquante & quelquefois jusqu'à deux cens. Ils sont ronds, & de la grosseur des œufs de Poule; mais au lieu d'écaille ils ne sont couverts que d'une pellicule fort douce. Le goût n'en est

Tortues, & leurs  
œufs.

point agréable ; cependant ils valent mieux que les œufs des Tortues de Riviere , qui ne font pas ici moins communs. On y trouve aussi des Veaux marins & des Caymans. Ces derniers font une espece de Crocodiles ou de grands Lézards d'eau , qui loin d'attaquer les hommes , comme en Amérique, prennent la fuite à leur vûe.

Les Serpens font ici d'une grosseur si prodigieuse, qu'ils font capables d'avalier un homme lorsqu'ils le trouvent endormi ; mais leur marche est trop lente pour surprendre ceux qui se tiennent sur leurs gardes. Les Nègres, qui ne vont jamais sans armes, les tuent facilement, & se font un mets délicieux de leur chair. Un Lézard de vingt ou trente livres, est une fort bonne nourriture. Au mois de Novembre 1702, le Pere Loyer en tua un sur le bord de la Riviere, & l'apporta au Fort, où l'embarras de la Garnison le fit regarder comme un grand secours.

Le Pays n'est pas exempt de vermine & d'autres animaux incommodes ou pernicieux. Le nombre des Rats & des Souris y est incroyable. Les Sauterelles y font un bruit étrange dans les campagnes & même au sommet des maisons. Cette musique, joint à celle des Grillons, des Mosquites (\*) & des Cousins, qui font encore plus redoutables par leur aiguillon, ne laisse aucun repos la nuit & le jour ; sur-tout si l'on y ajoute la piquure des *Millepedes*, qui cause pendant vingt-quatre heures une inflammation très-douloureuse. On trouve aussi de tous côtés des Araignées chevelues, de la grosseur d'un œuf ; & des Scorpions volans, dont on assure que la piquure est morrelle. Enfin, les Mites, les Tignes, les Cloportes, les Fourmis de terre & les Fourmis ailés, sont des engeances pernicieuses qui détruisent les étoffes, le linge, les livres, le papier, les marchandises, & tout ce qu'elles rencontrent, malgré tous les soins qu'on apporte à s'en garantir.

Les Abeilles, qui font en abondance dans le Royaume d'Issini, donnent d'excellente cire & du miel délicieux. Le 9 d'Avril 1702, un essain de ces petits animaux vint s'établir au Fort François, dans un baril vuide, qui avoit contenu de la poudre. Non-seulement ils le remplirent de miel & de cire, mais ils produisirent d'autres essains, qui auroient pû multiplier à l'infini s'ils eussent été soigneusement ménagés.

La pierre d'Aigris, qui sert de monnoye aux Nègres, se trouve dans plusieurs cantons d'Issini. Elle ressemble au corail bleu, dont on donnera la description dans l'article de Benin.

Le Royaume d'Issini, connu autrefois sous le nom d'*Asbini*, est habitée par deux fortes de Nègres, les *Issinois* & les *Veteres*. Ses Habitans naturels sont les *Veteres*, dont le nom signifie *Pêcheurs de la Riviere*. On raconte que les *Esteps*, Nation voisine du *Cap Apollonia*, qui étoit gouvernée par un Prince nommé *Fay*, se trouvant fort mal, il y a près de quatre-vingt ans, du voisinage des Peuples d'*Axim*, abandonnerent leur Pays pour se retirer dans le canton d'*Asbini*, qui appartenoit aux *Veteres*. Ceux-ci prirent pitié d'une malheureuse nation, lui accorderent un azile, avec des terres pour les cultiver, & ne mirent plus de différence entr'eux-mêmes & ces nouveaux hôtes. Cette bonne intelligence se soutint pendant plusieurs années. Mais les *Esteps*, qui étoient d'un caractère turbulent, s'étant enrichis par leur commerce avec les Européens, commencerent bientôt à mépriser

(\*) Ou Maringouins.

LOYER.  
1701-2-3.

Lézards dont la  
chair est fort  
bonne.

Diverses fortes  
de vermines.

Abeilles, cire,  
miel.

Pierre d'aigris.

Révolutions du  
Pays, à l'occa-  
sion des Esteps.

L O Y E R.  
1701-2-3.

leurs bienfaiteurs. Ils joignirent l'oppression au mépris; & la tyrannie fut portée si loin, que les Veteres se repentant de leurs anciennes bontés résolurent de chasser ces ingrats. Mais c'étoit une entreprise difficile. Ils ignoroient l'usage des armes à feu, & les redoutoient beaucoup; tandis que les Esieps en étoient bien fournis & n'étoient pas moins exercés à s'en servir. Aussi furent-ils obligés d'attendre une occasion de vengeance qui ne se présenta qu'en 1670.

Les Issinois se lient avec les Veteres, & forment le Royaume présent d'Issini.

Une autre Nation, nommée les *Oschins*, qui habitoit la contrée d'Issini, dix lieues au-delà du Cap Apollonia, prit querelle avec les Peuples de *Ghiomo* ou *Ghiomray*, Habitans de ce Cap. Les Issinois, ou les *Oschins*, après plusieurs batailles, dans lesquelles ils furent maltraités, résolurent d'abandonner leur Pays pour chercher une autre retraite. Ils jetterent les yeux sur le canton des Veteres, pour dont la bonté s'étoit fait connoître pour les Esieps dans les mêmes circonstances. Zenan, leur Roi ou leur Chef, étoit de la famille des *Aumoïans*, qui étoit celle des anciens Rois des Veteres. Une raison si forte leur fit espérer d'obtenir ce qui avoit été accordé gratuitement aux Esieps. C'étoit le tems où les Veteres, irrités contre leurs premiers hôtes, s'affligeoient d'être trop foibles pour faire éclater leur ressentiment. Ils reçurent les Issinois à bras ouverts, leur accorderent des terres, & leur communiquèrent tous leurs projets de vengeance. Les intérêts de ces deux Nations devenant les mêmes, elles traitèrent les Esieps avec un dédain qui produisit bientôt une guerre ouverte. Comme les Issinois étoient pourvus d'armes à feu, il fut impossible aux Esieps de résister long-tems à deux Puissances réunies. Après avoir été défaits plusieurs fois, ils se virent forcés de se retirer dans un lieu désert de la Côte d'Ivoire, ou du Pays des Quaquas, sur la rive Ouest de la Riviere de Saint André. Ils s'y sont établis, quoiqu'ils y soient souvent exposés aux incursions des Issinois, leurs mortels ennemis, qui ne reviennent guères sans avoir emporté quelque butin. Depuis cette révolution, le Pays d'Asbini, qu'occupoient les Esieps après l'avoir obtenu des Veteres, & la Riviere du même nom, étant passés entre les mains des Issinois, ont pris le nom d'Issini de leurs nouveaux possesseurs; & l'ancien territoire des Issinois, qu'on nomme encore le *Grand Issini*, pour le distinguer de l'autre, dont il n'est éloigné que de dix lieues, est demeuré sans Habitans.

Pourquoi le Royaume d'Issini paroît mal placé dans les Cartes.

On trouve, dans ce récit, pourquoi les Cartes ne font aucune mention d'Issini dans l'endroit où le Royaume est à présent. Elles étoient peut-être composées avant la révolution. La Riviere d'Asbini a conservé aussi son ancien nom dans le Pays des Veteres, & n'a pris le nom d'Issini que vers son embouchure. Les Issinois se sont mis en possession de la Côte, au grand avantage de leur nation, mais à la ruine des Veteres, qui sont obligés de tirer d'eux les marchandises que les Européens apportent au rivage.

Les Veteres habitent sur l'eau.

Les occupations & les richesses des Veteres consistent uniquement dans la pêche de la Riviere. Elle est abondante, & leur adresse est si extraordinaire, que le Pere Loyer la nomme presque incroyable. Cependant (45) ils

(45) Suivant Des-Marchais, les Veteres & les Issinois vivent fort unis. Chacune des deux Nations a son Chef, ses usages & ses Loix. Dans certaines occasions que l'Auteur

n'explique pas, & qui sont apparemment celles de la guerre, ils se rassemblent pour ne former qu'un seul Peuple. Mais ils rentrent ensuite dans l'ordre qui les distingue. Vol. I. p. 196.

font

font mêlés entre les Iffinois, avec cette différence que leurs cabanes sont sur des pilotis, au milieu de la Riviere, & que celles des Iffinois sont sur la terre. Ainsi la situation de leur demeure les met à couvert de toutes fortes d'insultes, & les rend capables de résister avec avantage à tous les Peuples Nègres qui ne sont pas bons Matelots. D'un autre côté les forces des Iffinois sont supérieures sur la rive, parce qu'ils sont meilleurs soldats que les Veteres. Ces deux Nations sont encore distinguées par d'autres différences. Les Iffinois portent les cheveux longs, & treffés sur leurs épaules. Les Veteres les portent fort courts, & se font souvent raser la tête. Les pagnes des Veteres sont d'un tissu d'herbe ou d'écorce d'arbre. Ceux des Iffinois sont de coton ou d'étoffes de l'Europe. Le cimeterie des premiers est une sorte de grand poignard, long d'un pied & demi, avec un petit fourreau de la peau de quelque bête, qu'on prendroit pour une queue de poisson; au lieu que celui des Iffinois a la forme d'une serpe. Les femmes des Veteres sont tout à fait nues. Celles des Iffinois sont couvertes d'un morceau d'étoffe ou d'un pagne.

Les Veteres forment une Nation nombreuse, qui occupe un Pays d'une étendue considérable. Ils sont maîtres d'une grande partie de la belle Riviere d'Iffini, d'où ils tirent tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Ils vivent dans une étroite alliance avec les Veteres des Rivieres voisines, auxquels ils envoient du secours, comme ils en reçoivent mutuellement dans l'occasion, avec d'autant plus de facilité que toutes les Rivieres du Pays ont des communications. Ils sont gouvernés par un Chef ou par un Capitaine. Celui qui les commandoit, pendant le voyage du Pere Loyer, se nommoit *Kukroku*. Après avoir été l'esclave de son Prédecesseur, il s'étoit mis en état, par les richesses qu'il avoit amassées, de faire tête à tous les Grands du Pays, & de s'élever à la dignité de Souverain, dont il jouissoit paisiblement. Les Veteres n'ont point d'autres loix que celles de la nature, & les violent souvent. Ils sont portés, comme la plupart des autres Nègres, au larcin & à la fraude, surtout à l'égard des Blancs, qu'ils ne peuvent supporter. Ils appellent leur monnoie *Betiquets* ou *Aigris* (46).

La pierre d'aigris, qui tient lieu de monnoie parmi ces Barbares, est fort estimée d'eux, quoiqu'elle n'ait ni lustre ni beauté. Les Kompas, autre Nation de Nègres, la brisent en petits morceaux qu'ils percent fort adroitement, & qu'ils passent dans de petits brins d'herbe, pour les vendre aux Veteres, parmi lesquels ils servent (47) de monnoie. Chaque petit morceau est estimé deux liards de France. Il se trouve peu d'or sur cette Côte. Les armes des Veteres sont le sabre & la zagaye, qui est une espece de demie-pique. Quelques-uns ont des armes à feu, qu'ils achètent des Iffinois, comme ceux-ci les ont des Européens. Mais il est rare qu'ils en fassent usage. Pour la pêche, les Veteres employent des filets tissus d'herbe ou d'écorce d'arbre. Ils se servent aussi de dards & de crochets, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Ils se mettent dans des Canots, composés d'un seul tronc d'arbre, qui tiennent ordinairement trois ou cinq personnes. Dans le tems de leur

LOYER.  
1701-2-3.

En quoi ils diffé-  
rent des Iffinois.

Caractere parti-  
culier des Vete-  
res.

Leur Chef *Ku-  
kroku*.

Leur monnoie  
composée de la  
pierre d'aigris.

Méthode de leur  
pêche.

(46) Suivant Des-Marchais, deux passent pour un écu. Vol. I. p. 199.

(47) Loyer décrit ailleurs l'aigris comme

une pierre précieuse, d'un bleu verdâtre, & si estimée des Nègres, qu'ils l'achètent pour son poids d'or, p. 115.

LOYER.

1701-2-3.

Leurs femmes font du fel.

Réservoirs de poissons.

Les Illinois dépendent des Veteres pour les vivres.

Nation des Kompas, sage & laborieuse.

Additions de Des-Marchais aux Observations du Pere Loyer.

grande pêche, qui est ordinairement celui des nouvelles & des pleines Lunes, ils s'assemblent au nombre de trente ou quarante Canots, pour aller pêcher pendant toute la nuit dans les lieux où ils sont sûts de trouver une proie fort abondante. Ils reviennent le matin avec une quantité surprenante de poisson, fut-tout de Mullers, qui sont excellens & très-communs dans leur Riviere. Le jour suivant, ils se reposent, tandis que leurs femmes vendent le fruit de leur pêche au marché. Pendant que les hommes sont occupés à pêcher, les femmes s'employent à faire bouillir de l'eau de mer, pour la convertir en sel. Elles y réussissent, jusqu'à faire du sel fort blanc, quoique plus âcre que le nôtre.

Les Veteres se bornent à la pêche de la Riviere, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de s'exposer aux flots de la mer, sur une Côte qui est ordinairement fort orageuse. Ils se font des réservoirs, où le poisson entre de lui-même & dans lesquels il prend plaisir à demeurer. Ce sont de grands enclos de roseaux, soutenus par des pieux, dans les endroits où la Riviere a moins de profondeur. Ils n'y laissent qu'une ouverture, qui sert de porte au poisson pour entrer. S'ils ont besoin de quelque mets extraordinaire, ils vont dans ces lieux avec de petits filets, & choisissent ce qu'ils desirent, comme nous le faisons en Europe dans nos Réservoirs.

Ils font un grand commerce de leur pêche avec les Nègres des montagnes; & ceux-ci leur fournissent, en échange, du pain de millet, du maïs, du riz, des ignames, des bananes, des koros, de l'huile de palmier, & d'autres provisions. Les Veteres vendent une partie de ces marchandises aux Illinois qui mourroient de faim sans ce secours. Aussi lorsqu'il s'éleve quelque différend entre les deux Nations, l'unique vengeance des Veteres est d'interrompre leurs marchés. Les Illinois capitulent aussi-tôt, & leur accordent toutes les satisfactions qu'ils demandent.

Les Kompas bordent le Pays des Veteres. C'est une Nation gouvernée en forme de République, ou plutôt d'Aristocratie, car ce sont les Chefs des Villages qui discutent les intérêts publics & qui en décident à la pluralité des voix. Leur Pays est composé d'agréables collines, que les Habitans cultivent soigneusement, & qui produisent tous les grains qu'on y sème; tandis que le terroir des Côtes, qui n'est qu'un sable sec & brûlé, demene éternellement stérile. Les Veteres & les Illinois ne subsisteroient pas long-tems sans le secours des Kompas. Ils reçoivent d'eux leurs principales provisions, & leur rendent, en échange, des armes à feu, des pagnes, & du sel, dont les Kompas sont absolument dépourvûs. C'est d'eux encore que les Illinois tirent l'or qu'ils employent au commerce. Les Kompas le retirent d'une autre Nation qui habite plus loin dans les terres. Leur Pays s'étend trente ou quarante lieues de l'Est à l'Ouest, sur quinze ou vingt lieues de largeur. Ils sont plus nuds que les Nations voisines de la mer; mais ils n'entendent pas si bien la guêtre.

On lit dans la Relation du Chevalier Des-Marchais un abrégé des observations de Loyer sur le Royaume d'Issini, auxquelles l'Auteur ajoûte les remarques suivantes. Les maisons des Veteres sont assez élevées au-dessus de la surface de l'eau, pour les garantir des inondations. Ils placent leurs Canots sous leurs maisons. Autant qu'ils ont d'habileté sur les Rivières, autant les

Iffinois ont la réputation d'exceller sur les Côtes. Les Veteres laissent croître leurs cheveux, & se coupent la barbe de fort près. Au contraire les Iffinois se rasent les cheveux & laissent croître leur barbe. La plupart des Veteres sont nuds, ou n'ont que de petits pagnes d'un tissu d'herbe ou d'écorce d'arbre. Le commerce avec les Européens a rendu les Iffinois assez civils; & les Veteres, qui ne voyent presque jamais de Blancs, n'ont pas cessé d'être farouches & sauvages. Les Iffinois brisent la pierre d'aigris en petites pieces, qu'ils percent par le milieu & qu'ils appellent Betiquets. Deux de ces pieces passent pour un écu de monnoie Françoisé. Ils la coupent aussi en forme cylindrique d'un pouce de long. Labat croit que la pierre d'aigris est une sorte de jaspe.

Les filets des Veteres durent fort long-tems. Les Pêcheurs de cette Nation percent un poisson avec leurs dards, à cinq ou six pieds de distance. Ils n'ont besoin que de dix ou douze heures pour remplir leurs Canots de toutes sortes de poissons, sur-tout de Mullers, qui sont fort gros dans leur Riviere, fort gras & d'une bonté extraordinaire. Leur terroir, quoique riche, demeure sans culture, soit par l'indolence des Habitans, soit parce que leur inclination pour la pêche les borne uniquement à cet exercice.

## §. I V.

*Figures, Habits, Caractères, Alimens, Maisons, Loix,  
& Gouvernement des Iffinois.*

SI l'on excepte la noirceur, il n'y a rien de difforme ni de désagréable dans la taille & le visage des Iffinois. Il s'en trouve peu qui ayent le nez plat. Ils sont généralement bien faits, grands, proportionnés, agiles & robustes. Ils ont les yeux vifs & les dents blanches. Leur méthode pour se conserver les dents est de les frotter avec une sorte de bois qui croît dans leur Pays, & qui est apparemment le même dont on a parlé dans les Relations du Sénégal. Ils ont grand soin d'entretenir leur noirceur, en se frottant tous les jours la peau, d'huile de palmier, mêlée de poudre de charbon; ce qui la rend brillante, douce & unie comme une glace de miroir. On ne leur voit jamais un poil ni la moindre saleté sur le corps. A mesure qu'ils vieillissent, leur noirceur diminué, & leurs cheveux de coton deviennent gris. Ils donnent quantité de formes différentes à cette chevelure. Leurs peignes, qui sont de bois ou d'ivoire à quatre dents, y sont toujours attachés. L'huile de palmier mêlée de charbon, qui leur sert à se noircir la peau, leur tient aussi lieu d'essence pour la tête. Ils parent leurs cheveux de petits brins d'or & de jolies coquilles. Chacun s'efforce de se distinguer par ces galanteries. Ils n'ont pas d'autres razoirs que leurs couteaux; mais ils savent les rendre fort tranchans. Les uns ne se razent que la moitié de la tête, & couvrent l'autre moitié, d'un petit bonnet retroussé sur l'oreille. D'autres laissent croître plusieurs touffes de cheveux, en différentes formes, suivant leur propre caprice. Ils sont passionnés pour leur barbe. Ils la peignent régulièrement, & la portent aussi longue que les Turcs. Le goût de la propreté du corps est commun à toute la Nation. Ils se lavent à tous momens

Maniere dont les Iffinois se blanchissent les dents & se noircissent la peau.

Leur parure de tête.

LOYER.  
1701-2-3.  
Leurs habits.

les mains, le visage & la tête entière. L'habitude qu'ils ont d'être nus fait qu'ils n'y trouvent ni peine ni honte. Il n'y a que leurs *Brembis* & leurs *Bahumets*, différentes espèces de Kabaschirs, qui soient tout-à-fait vêtus. Le Peuple porte autour de la ceinture, un pagne, dont un bout se relève entre les jambes, & l'autre tombe par devant. Quelques-uns le portent en écharpe; d'autres sur les épaules, en forme de manteau. Les plus pauvres n'ont qu'une pièce d'herbe nattée, ou d'écorce d'arbre, pour cacher leur nudité. Leurs bonnets sont ordinairement de peau de Chèvre. Mais ils aiment avec passion les chapeaux & les bonnets de l'Europe. Ceux qui peuvent s'en procurer ne les portent que dans les occasions d'éclat, comme une parure qui flatte beaucoup leur vanité.

Avec quelle adresse ils débrouillent.

Les Nègres Iffinois ont le sens fort juste. Ils sont rusés & subtils, grands menteurs, extrêmement portés au larcin, quoiqu'on ne puisse leur faire de plus grand outrage que de les nommer *Krubi*; c'est-à-dire voleurs dans leur langue. Il faut veiller sur leurs pieds autant que sur leurs mains; car s'ils aperçoivent à terre quelque chose qui les tente, ils ont l'adresse de le cacher sous le sable avec les orteils; & s'éloignant sans affectation, ils reviennent le prendre lorsqu'ils sont sans témoins. Le vol n'étant jamais puni parmi eux, ils font gloire de raconter leurs exploits dans ce genre. Le Roi même les y encourage. Si quelqu'un de ses Sujets a fait un vol considérable & craint d'être découvert, il s'adresse au Roi, en lui offrant la moitié du butin, & l'impunité est certaine à ce prix. Au mois de Septembre 1702, le fils aîné de ce Prince ayant dérobé une cueillere d'étain aux François, & se voyant découvert, prit le parti de la restituer de bonne grace & sans aucune marque de confusion.

Leur mauvaise foi dans le commerce.

La Justice qui porte à payer ses dettes est une vertu peu connue des Iffinois. Un Prince du Pays, nommé *Zapin*, qui devoit depuis sept mois, cinq *Takus* (49) à quelque François, n'en voulut payer enfin que trois. Ils sont si déshans dans le commerce, qu'il faut toujours leur montrer l'argent ou les marchandises d'échange, avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il est question de vous rendre quelque service, ils veulent être payés d'avance; & souvent ils disparaissent avec le salaire. Il est rare qu'ils remplissent jusqu'à la fin tous leurs engagements, à moins que les dachis ou les présens ne soient renouvelés plusieurs fois. Cependant lorsqu'ils achètent quelque chose, on est obligé de se fier à leur bonne-foi pour la moitié du prix; ce qui expose toujours les Marchands de l'Europe à quelque perte. Ces friponneries sont communes à toute la Nation, depuis le Roi jusqu'au plus vil Esclave.

Avarice des Iffinois.

Leur avarice va si loin, que s'ils tuent un Mouton, ils le regrettent jusqu'aux larmes pendant huit jours; quoique ces excès de générosité ne leur arrivent guères que pour traiter quelque Européen de distinction, dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépense. S'ils élèvent de la volaille, ce n'est que pour la vendre & pour en conserver le prix. Ils se retranchent tout ce qui n'est point absolument nécessaire à la vie. Leur nourriture ordinaire consiste dans quelques bananes, ou un peu de poisson que leurs Esclaves prennent à la ligne, ou quelques mauvaises crabes qu'ils ramassent au long

(48) Voyage en Guinée, Vol. I. p. 200.

(49) Un *Taku* est un sou de France.

du rivage, avec de l'eau puante ou souillée par les bêtes. Si le hazard leur fait rencontrer la carcasse de quelque animal, c'est pour eux un festin digne d'envie. Le Chevalier Damou ayant fait jeter dans la mer un Bœuf qui étoit mort sur le Vaisseau, de quelque maladie, les flots le poussèrent à demi pourri sur le rivage. Une si belle proie fit accourir de toutes parts un grand nombre de Nègres, qui la dévorèrent avidement. Ils ont l'estomac d'une grandeur étonnante; ou du moins, lorsqu'ils sont traités par les Blancs, le plaisir de manger aux dépens d'autrui leur fait avaler une quantité de viande incroyable.

Ils connoissent si peu le plaisir d'obliger, que s'ils peuvent se figurer qu'une chose vous soit agréable, il ne leur faut pas d'autre raison pour vous la refuser. Dans les occasions où l'on a besoin de leurs services, il n'y a qu'un moyen de les obtenir; c'est de les traiter avec tant d'indifférence, qu'ils ne puissent pas soupçonner le dessein qu'on a de les employer, sans quoi ils sont achetés leur moindre peine cent fois au-dessus de sa valeur. D'un autre côté le desir du gain leur fait apporter leur charge de mauvais fruits de trois ou quatre lieues de distance, pour les vendre à très vil prix; tandis que s'il est question de vous servir, ils refuseront de faire vingt pas, à moins qu'ils ne soient payés d'avance. On en a vûs qui après avoir reçu leur payement, ont laissé en chemin le fardeau dont ils s'étoient chargés. Le Pere Loyer en fit plusieurs fois l'expérience. Aussi les représente-t-il comme la plus trompeuse & la plus ingrate nation de l'univers. Plus on leur fait de bien, dit-il, plus il en faut attendre de mal.

Les femmes d'Issini ont la taille menue & bien prise, mais sont fort éloignées de pouvoir prétendre à la beauté. Elles sont dédaigneuses, rusées, spirituelles, & plus avares encore que les hommes; ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient fort libertines. On ne leur fait pas un crime de l'incontinence lorsqu'elles ne sont pas mariées, ou qu'elles n'ont point avalé le Fetiche pour garant de leur fidélité. Elles sont d'une vanité excessive. On les voit sans cesse consulter leurs petits miroirs, se frotter les dents pour les blanchir, ajuster leurs cheveux, & leur donner différentes formes. Elles les enduisent d'huile de palmier, & les entremêlent de pailletes d'or & d'autres bagatelles. Enfin tous leurs mouvemens se rapportent à plaire, sur-tout aux Blancs, pour qui elles n'auroient rien de réservé, si elles n'étoient retenues par la crainte de leurs maris, qui ont droit de les punir de mort dans le cas de l'adultère, & qui peuvent traiter l'amant avec la même rigueur s'il manque d'or pour se racheter. L'amende ordinaire est d'une *Bende*, ou de cent livres; quoiqu'elle soit beaucoup plus forte lorsque le coupable est riche & que l'offensé est un Kabalchir. En 1702, le Prince Aniaba fut condamné par les Juges à payer sept bendes, c'est-à-dire sept cens livres, au Capitaine Emon.

La cérémonie du mariage est courte. Un pere qui voit son fils en état de se soutenir, lui cherche une femme, & l'exhorte à voir la fille qu'il a choisie. Il arrive rarement que les Parties ne soient pas du goût l'une de l'autre. Les peres conviennent de la dot. On fait avaler le Fetiche à la fille, pour garant de sa fidélité. Deux ou trois jours se passent en danses & en festins. Enfin le mari conduit sa femme dans sa maison, où il la rend maîtresse absolue de tous

LOYER.  
1701-2-3.

Leur mauvais caractère.

Libertinage & vanité de leurs Femmes.

Punition pour l'adultère.

Cérémonie des mariages.

LOYER.  
1701-2-3.

ses Esclaves ; & si dans la fuite il prend d'autres femmes , c'est avec le consentement de la première. Mais elle ne le refuse point sans quelque forte raison , parce qu'elle trouve beaucoup d'avantage à voir multiplier les enfans de son mari , qui sont une richesse considérable dans la Nation. D'ailleurs toutes les autres femmes sont regardées comme de simples concubines. Elles ne coutent au mari que huit écus , qu'il paye au pere en poudre d'or. Il les conserve aussi long-tems qu'elles lui plaisent , avec la liberté de les renvoyer lorsqu'il le juge à propos , sans aucune plainte des deux parts.

Parure des femmes.

Les femmes portent un pagne comme les hommes , mais elles aiment les couleurs brillantes , telles que le rouge & le bleu , ou les étoffes rayées , suivant les avantages que leur vanité croit en tirer pour plaire. Leur pagne est soutenu par une autre piece d'étoffe qui leur couvre les épaules , & qui leur sert à porter leurs enfans. Autour de la ceinture , elles se plaisent à porter quantité d'instrumens de cuivre , d'étain , & surtout des clefs de fer , dont elles se font une parure , quoique souvent elles n'ayent pas dans leurs cabanes une seule boete à fermer. Elles suspendent aussi à leur ceinture plusieurs bourses de différentes grandeurs , remplies de bijoux , ou du moins de bagatelles qui en ont l'apparence , pour se faire une réputation de richesse , sur-tout aux yeux des Européens. Leurs jambes & leurs bras sont moins ornés que chargés de bracelets , de chaînes , & d'une infinité de petits bijoux de cuivre , d'étain & d'ivoire. Le Pere Loyer en vit plusieurs qui portoient ainsi jusqu'à dix livres , en bracelets & en manilles ; plus fatiguées , dit-il , sous le poids de leurs ornemens , que les criminels de l'Europe ne le sont sous celui de leurs chaînes.

Maniere dont elles accouchent.

Le jour qu'elles mettent au monde un enfant , elles le portent à la Riviere , le lavent , se lavent elles-mêmes , & retournent immédiatement à leurs occupations ordinaires. Ensuite , du consentement du pere , elles donnent à l'enfant le nom de quelque arbre , de quelque bête , ou de quelque fruit. D'autres lui donnent le nom de leur Fetiche , ou celui de quelque Blanc , qui est leur *Mingo* (50) , c'est-à-dire leur ami. En général , les Nègresses ont une excessive affection pour leurs enfans. La fécondité des Illinoises est médiocre. S'il est rare qu'elles n'ayent aucun fruit de leur mariage , le nombre de leurs enfans ne surpasse guères deux ou trois. Elles les portent sur le dos , sans les quitter dans les travaux les plus pénibles ; d'où il arrive souvent , dit l'Auteur , qu'ils ont le nez plat. A l'âge de sept ou huit mois , elles les laissent ramper comme autant de petites bêtes domestiques. Le Pere Loyer prétend que par cette méthode , ils apprennent plutôt à marcher que les enfans de l'Europe. On les accoutume aussi de bonne heure à porter des bracelets de fer ou de cuivre. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans , leur éducation appartient à leurs peres , qui leur enseignent quelque moyen de gagner leur vie , tel que la pêche , la chasse , l'art de tirer du vin de palmier , le commerce , &c. Les femmes exercent leurs filles à nétoyer la maison , à broyer le maïs , le riz & le miller , à faire du pain , à préparer les alimens , à vendre ou acheter au marché , mais sur-tout à prendre un soin continuel des intérêts du ménage. Sur cet article , elles pourroient donner de bonnes leçons aux femmes les plus entendues de l'Europe (51).

Education des enfans.

(50) C'est le mot Portugais *amigo* , composé dans la bouche des Nègres,

(51) Loyer , p. 154.

Les alimens les plus communs du Pays font les bananes, les figes, les ignames, le riz, le maïs & le millet. On fait du pain des trois derniers. Chaque jour au soir, la maîtresse de la cabane, ou la principale femme, tire du grenier la quantité de grain qu'elle croit suffisante pour le jour suivant. Au matin les jeunes filles, ou les Esclaves, ou les femmes, lorsqu'elles manquent d'Esclaves & de filles, s'assemblent pour le broyer dans de grands mortiers de bois, avec un pilon de la même matiere. Elles ne font d'abord que le séparer de la cosse. Ensuite l'ayant vanné sur de grandes pieces de bois, elles le remettent dans le mortier, pour l'écraser, en y jettant par intervalles un peu d'eau, qui sert à l'épaissir; après quoi elles étendent la pâte sur une pierre platte, où avec une autre pierre elles la travaillent, comme font nos Peintres pour broyer leurs couleurs. Cette pâte est divisée en petites masses, de la grosseur de nos petits pains d'un sou, que les Nègres appellent *Tokay*. On les fait bouillir dans un pot ouvert, avec fort peu d'eau, après avoir eu soin de mettre un peu de paille au fond du pot, pour les empêcher de brûler. Il n'y a point de jour où les femmes ne recommencent cet exercice. Le Pere Loyer ne parle pas fort avantageusement de cette espece de pain, Il préfere celui de millet, quoiqu'il donne des coliques d'estomac fort violente.

Les jours de fête, lorsque les Nègres ont pû se procurer du poisson, ils en font une forte de ragoût, qu'ils nomment *Toro*. Ils prennent des *koros*, fruits d'une espece de palmier, qui ressemble à la datte, quoiqu'il en soit fort différent. Sa grosseur est celle d'une prune ordinaire, & sa couleur un peu plus rouge que l'oppiment. Il n'est guères composé que d'une peau, qui couvre un gros noyau, avec fort peu de substance dans l'intervalle. On fait bouillir un moment ces *koros* avec le poisson. Ensuite on les brise dans un mortier; & pressant le jus, qu'on fait tomber sur le poisson, on y joint un peu de sel, beaucoup de poivre, & l'on donne à ce ragoût tout le tems d'élever. Les Européens mêmes le trouvent assez agréable, lorsqu'il est bien assaisonné; mais, au goût des Nègres, le poivre y paroît toujours épargné.

S'ils manquent de poisson, pour en manger avec leur pain, ils font une sauce d'huile de palmier, qui leur tient lieu de beurre. L'Auteur explique encore leur méthode. Ils prennent quantité de *koros*, qu'ils laissent en tas, jusqu'à ce qu'ils les voyent pourrir. Ensuite les mettant dans un mortier, ou plutôt dans un tonneau, ils les remuent avec des batons, pour en faire une sorte de marmelade, sur laquelle ils versent de l'eau chaude. Ils la laissent un peu cuver; & lorsqu'ils jugent l'opération finie, ils panchent le tonneau, pour en tirer l'huile, qu'ils mettent dans de grandes jarres. On conçoit que les noyaux & les filamens restent au fond du tonneau.

Le vin des Nègres est le jus d'une autre espece de palmier, qui n'a pas d'épines comme celui qui porte les *koros*. Le Royaume d'Issini en produit un si grand nombre, qu'une partie des Habirans n'a pas d'autre occupation que d'en tirer cette liqueur. Lorsqu'ils ont reconnu à certaines marques, que l'arbre est parvenu à sa maturité, ils grimpent au sommet; ils coupent deux ou trois branches, avec un petit ciseau plat, d'un pouce de largeur; ils font un petit trou de la grosseur du doigt, dans lequel ils mettent une feuille roulée en forme d'entonnoir; & plaçant au-dessous un grand pot, qu'ils

LOYER.  
1701-2-3.

Alimens du Pays  
d'Issini, préparés  
par les femmes.

Ragoût des Nè-  
gres.

Autre sauce des  
Nègres d'Issini.

Leur vin de pal-  
mier, matiere  
dont ils le tirent.

LOYER.  
1701-2-3.

attachent à l'arbre, ils y laissent distiller le vin. Cette liqueur n'est pas désagréable; mais elle s'aigrit (52) lorsqu'elle est conservée plus d'un jour, quoique les Nègres ne l'en estiment pas moins. Il faut renouveler les incisions, chaque fois qu'on en veut tirer, car elle s'arrête après avoir coulé assez long-tems par le même trou. Un palmier fournit du vin pendant trois mois; après quoi il seche & meurt bientôt. Le tronc produit des vers de la grosseur du pouce, que les Nègres mangent comme un mets délicat, & qu'ils vendent fort cher.

Leurs Edifices.

Les Issinois sont moins curieux dans leurs édifices que la plupart des Nègres de la même Côte. Ils n'ont pour maisons que de misérables hutes, composées de roseaux, & couvertes de feuilles de palmier. Dans tout le Pays on ne trouve pas d'autres maisons plâtrées que celle du Roi, celle du Capitaine Yamoké son frere, & deux ou trois des principaux Kabaschirs d'Assoko. Elles sont de bois, & bâties depuis le commerce de la Nation avec les Européens. Tout le reste, sans en excepter celles des Grands, n'est pas comparable aux cabanes des Charbonniers de France. D'ailleurs elles sont si basses, qu'à peine un homme ordinaire peut s'y tenir debout. Il faut y être assis ou couché. A la vérité les Nègres n'y entrent guères que pour dormir, ou pour s'y mettre à couvert dans les tems de pluye. Ils passent les jours entiers à leurs portes, sous des salles extérieures de branches & de verdure, où ils prennent le frais.

La porte des maisons, ou des hutes, est un trou d'un pied & demi quarré, par lequel on ne passe qu'en rampant, avec assez de difficulté. Elle est fermée d'un tissu de roseaux, attaché intérieurement avec des cordes, pour servir de défense contre les Tigres. Pendant la nuit, on allume du feu au centre des hutes; & comme elles sont sans cheminée, il y regne toujours une fumée épaisse. Les Nègres s'y couchent sur des nattes, ou des roseaux, les pieds contre le feu. Leurs femmes habitent des cabanes séparées, où elles mangent & couchent à part; rarement du moins avec leurs maris. Toutes ces hutes sont environnées d'une palissade ou d'une haye de roseaux qui forme une cour dont la porte se ferme toutes les nuits. Cette cour & le fond des cabanes, qui n'est que de sable, sont nétoyés dix fois le jour par les femmes & les filles, dont l'office est d'entretenir l'ordre & la propreté.

Maison de purification pour les femmes.

C'est une coutume immémoriale parmi les Issinois, d'avoir pour chaque Village, à cent pas de l'habitation, une maison séparée qu'ils appellent *Burnamon*, où les femmes & les filles se retirent pendant leurs infirmités lunaires. On a soin de leur y porter des provisions, comme si elles étoient infectées de la peste. Elles n'osent déguiser leur situation, parce qu'elles risqueroient beaucoup à tromper leurs maris. Dans la cérémonie du mariage, on les fait jurer par leur Fetiche, d'avertir leur mari aussi-tôt qu'elles s'aperçoivent de leur état, & de se rendre sur le champ au *Burnamon*.

Meubles des Nègres d'Issini.

Les meubles des Nègres sont aussi négligés que leurs édifices. On ne trouve dans leurs hutes qu'un petit nombre de selletes, d'un demi pied de haut, qui leur servent d'oreillers pour la nuit. Ils les portent ou les font porter

(52) Elle se conserve plus long-tems à Sierra-Léona, au Sénégal, &c. & dans d'autres Pays, parce que la chaleur y est moins excessive. C'est au Lecteur à faire ces remarques & ces comparaisons.

avec eux par leurs Esclaves, dans les lieux où leur dessein est de s'arrêter. Un Nègre qui a pû se procurer quelque vieux coffre de Matelot, passe pour un homme de distinction. La batterie de cuisine consiste dans quelques mauvais pots de terre, qui se cassent facilement, parce qu'ils sont mal paîtris, & quelques plats de bois pour servir les alimens. Ils mangent assis à terre, sans serviettes, sans couteaux, sans fourchettes & sans cueilleres, trempant leurs doigts & la main entiere dans les plats.

Il n'y a point de Nègres, sur toute la Côte, qui ayent autant d'expérience militaire & de courage que les Illinois. Quoique leur Nation soit peu nombreuse, elle est redoutée de tous leurs voisins. Leur valeur, ou la bonne conduite de leurs Chefs, les a fait quelquefois pénétrer avec succès jusqu'à la Riviere de Saint André, c'est-à-dire l'espace de cinquante ou soixante lieues, à la poursuite des Oschins leurs anciens ennemis. Loyer fut témoin de leur retour en 1701. Après une expédition de cette nature, ils revenoient chargés d'un riche butin en or & en Esclaves.

Leurs armes sont le sabre, la zagaye, & le mousquet, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse & qu'ils entretiennent en fort bon ordre. Ils ont l'art de faire une très-bonne arme d'un vieux mousquet, en donnant à la batterie une nouvelle trempe qui la rend meilleure. Les François en ont vû quantité d'exemples dans de vieux fusils qui ne faisoient plus feu, & que les Illinois ont parfaitement rétablis, en leur donnant une couleur presqu'argentée. Leurs Chefs de guerre ont de fort bons boucliers, qu'ils font porter par leurs Esclaves, & dont la forme est un carré long de trois pieds, sur deux de large. Ils sont composés de cuirs de Bœuf, couverts de peaux de Tigres. A chaque coin pend une sonnette, qui se fait entendre lorsque les Esclaves les portent sur le bras gauche, avec un sabre dans la main droite, pour défendre leur maître. Au moment de l'attaque, chaque Général est armé d'un de ces boucliers.

Le Royaume d'Illini avoit alors trois Généraux d'une autorité presqu'égale; le Roi Akasini, Yamoké son frere, & Emon son neveu. Ces trois Princes avoient chacun le même nombre d'Esclaves. C'est en quoi consistent leurs richesses & leur puissance. Ces Esclaves, qu'ils arment en tems de guerre, forment le gros de l'armée. Chaque Illinois libre se range sous l'enseigne du Général qu'il aime le plus, ou qui s'est acquis par ses bienfaits quelque droit sur sa reconnoissance. Chaque Général a cinq ou six cens Esclaves. Les Brembis, ou les Kabaschirs en ont chacun, depuis vingt jusqu'à cinquante. Toute cette milice suit le Roi, qui a les yeux ouverts sur ceux qui se distinguent dans la bataille, & leur fait une part du butin proportionnée à leur valeur. Pendant l'action, les tambours, les trompettes & les autres instrumens militaires font un bruit terrible, qui joint aux cris des Nègres, inspire du courage aux plus lâches. Leurs tambours sont composés d'une piece de bois, creusée d'un seul côté, & couverte d'une oreille d'Eléphant assez bien tendue. Les baguettes sont deux batons en forme de marteau, couverts de peau de Chèvre; ce qui produit un son fort étrange.

Les trompettes sont des dents d'Eléphant, creusées presque d'un bout à l'autre, avec une petite ouverture au côté, par laquelle le Trompette, qui est un enfant de douze ou quinze ans, souffle, & tire un son fort aigu, mais

---

LOYER.  
1701-2-3.

Leur courage & leur expérience à la guerre.

Leurs armes.

Leurs Troupes, leurs instrumens militaires.

Instrument militaire.

LOYER.

1701-2-3.

fans aucune variété, tel que celui de nos cornets à bouquin. A cette belle musique, que le Prince Aniaba, suivant le recit du Pere Loyer, trouvoit préférable aux hautbois de Versailles, ils joignent un instrument fort remarquable par la singularité de sa construction, mais fort difficile à décrire. Il est de fer, & de la forme de deux pelles à feu concaves, longues d'un pied, qui dans leur jonction composent une sorte de ventre oval. On tient cet instrument par le petit bout, & l'on frappe dessus avec un baton d'un demi-pied de long, suivant la cadence des tambours & des trompettes, qui sont près du Général pendant toute la durée de l'action.

Les guerres des Nègres s'élevent facilement & se terminent de même. Comme le moindre incident leur fait prendre les armes, les moindres avances de paix servent à les réconcilier.

Leurs maladies.

De toutes les maladies auxquelles ils sont sujets, il n'y en a point de plus épidémique que la vérole. Ils en sont tous infectés dans quelque degré. On en voit quelques-uns tomber en pourriture, pour avoir négligé le mal dans son origine. Il leur vient du commerce avec les femmes, dans lequel ils ne laissent pas de mettre tout leur bonheur. Ils sont fort affligés aussi par des maux d'yeux, qui vont souvent jusqu'à leur faire perdre entièrement la vûe, & qu'on attribue à la réflexion des rayons du Soleil sur des sables d'une blancheur & d'une sécheresse extrêmes. Les vers de chair sont encore une de leurs maladies les plus communes. On en voit de plusieurs aunes de long, & de la grosseur d'une aiguille de Tapissier. Le Pere Loyer parle d'un Nègre qui avoit tout à la fois cinq ou six de ces vers à la jambe. Il regne beaucoup de fièvres parmi les Nègres. Leur remede est de porter les malades dans une Riviere, & de les baigner jusqu'à ce que l'excès du froid les guerisse. Mais il en meurt plus qu'il ne s'en rétablit par cette méthode. Ordinairement les Nègres périssent de la premiere attaque d'une maladie, parce qu'ils n'ont aucune connoissance de la médecine, quoiqu'ils ne manquent point de simples. Leur principal ressource est de consulter leurs Fetiches.

Remedes en usage dans le Royaume d'Issini.

Dans leurs maladies ou dans les afflictions, ils ont peu d'égard & de pitié les uns pour les autres. Ils prennent soin seulement de colorer le malade de différentes peintures, à l'honneur de leurs Fetiches & de leur donner une forte de cordial, mais fans leur faire rien changer à leur diète. Ce cordial est composé de malaguette, ou de poivre de Guinée, & du jus de certaines herbes fortes, qu'ils tirent en les pilant & qu'ils font boire au malade. Dans les pleuresies, ils font des scarifications aux épaules, en y appliquant de petites cornes au lieu de *ventouses*. Pour les blessures ils employent une herbe, dont le jus mis sur la playe avec le marc, produit des cures si merveilleuses, qu'ils comptent pour rien une blessure de cinq pouces de profondeur, où l'os même est endommagé, & qu'ils sont sûrs de la guérir en trois semaines. Loyer en vit des exemples si surprenans, qu'il se dispense de les rapporter, parce qu'on les prendroit pour des fables.

Leurs précautions pour leur sépulture.

Les Nègres sont fort soigneux, pendant leur vie, d'acheter & de préparer tout ce qui doit servir à leur enterrement. C'est un beau drap rayé de coton, pour les envelopper; un cercueil, & des bijoux d'or ou d'autres matieres pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre monde répondra aux ornemens de leur sépulture. Cependant ils ont commencé de-

puis peu à revenir de cette erreur, qui coutoit autrefois la vie à quantité de femmes & d'esclaves. L'usage étoit d'en sacrifier un grand nombre aux funérailles des Rois & des riches Brembis, pour leur composer une escorte en passant dans l'autre vie.

Lorsqu'un Nègre expire, la nouvelle s'en répand aussi-tôt dans l'habitation. La plupart des femmes, sur-tout les vieilles, s'assemblent à la maison du mort. Leurs cris & leurs postures extravagantes inspirent tout à la fois l'envie de rire & la frayeur. Les unes, armées d'une pique, font des recherches dans toute la maison, & feignent de vouloir ouvrir la terre pour trouver la personne qui leur manque, en l'appellant à haute voix par son nom. D'autres courent, comme des futieuses, dans toutes les maisons que le mort fréquentoit, & demandent à tous ceux qu'elles rencontrent s'ils n'ont pas vu celui qu'elles cherchent. Une abondance de larmes coule au long de leurs joues & sur leur sein. Ceux qu'elles interrogent leur répondent en branlant la tête, *Aourou*, c'est-à-dire, *il est parti*. Pendant ce tems-là, d'autres femmes s'employent près du corps à vanter les actions, les vertus & les richesses du mort. Ensuite ses amis le frottent de diverses peintures, ils lui peignent les cheveux, & les frisent; ils l'ornent de son pagne, & des bijoux qu'il a rassemblés pendant sa vie.

Les autres *Pleureuses*, car le Pere Loyer les compare à celles des Anciens, reviennent après leurs courses, & demandent au cadavre pourquoi il est mort, tandis qu'il pouvoit vivre honorablement, & s'il n'avoit point assez d'or, de femmes, de bled & d'Esclaves? Toutes ces questions sont entremêlées de grands cris. On apporte alors le cercueil, si le mort a pris soin de s'en préparer un. S'il ne s'en trouve pas de prêt, on en fait un de quelques vieilles planches, où l'on met le corps, les genoux pliés & les talons sous les fesses; de sorte que la tête vient reposer sur les genoux. La grandeur du cercueil n'est ainsi que d'environ trois pieds carrés. On place aux côtés la sellette du mort & son pot de terre; la sellette pour s'asseoir dans le besoin, le pot pour se préparer des alimens. Si c'est un Roi ou un riche Brembis, on jette sur le corps quantité de poudre d'or. Il n'y a point de pauvre Nègre avec qui l'on n'en renferme un peu, pour servir à ses besoins dans l'autre monde.

En même-tems, tous les jeunes gens du voisinage s'assemblent avec des armes. Si le mort est un Brembis, ou de quelque distinction, les parens leur fournissent de la poudre, avec laquelle ils tirent aussi long-tems qu'elle peut durer. S'il étoit pauvre, on ne fait que deux ou trois décharges; mais c'est un service que tous les Nègres se rendent mutuellement, & qu'ils croient capable de leur procurer dans l'autre vie la même réception qu'aux Kabaschirs.

Après toutes ces cérémonies, ils ferment le cercueil, & le clouent soigneusement. Quatre Esclaves le transportent dans les bois, & choisissent quelque endroit écarté, où sans autres témoins ils creusent une fosse, & l'enterrent. A leur retour, ils mangent, avec les Pleureuses, les alimens qui leur ont été préparés par les parens du mort. Il ne se trouve aucun autre Nègre à ce festin. La même coutume s'observe pour les hommes & pour les femmes. Si le mort étoit d'un rang distingué, ses femmes paroissent dans leurs meilleurs habits; quelques jours après l'enterrement; & chacune portant une

LOYER.  
1701-2-3.

Cérémonies de  
leurs funérailles.

De quelle ma-  
nière on les en-  
terre.

Procession &  
danse des jeunes.

LOYER.  
1701-2-3.

zagaye sur l'épaule, elles font dans cet état une procession dans le Village, deux à deux, en chantant différens airs. Elles vont ensuite à la porte des Brembis, où elles font une danse en rond, qui s'appelle *Baboua*. Chaque Brembis est obligé de leur donner trois takus, qui font environ quinze sous; après quoi retournant dans leurs familles elles ont la liberté de se remarier aussi-rôt qu'elles en trouvent l'occasion.

Religion des Nègres d'Issini.

On a représenté la Religion de ces Nègres avec de fausses couleurs. Vil-lault, par exemple, s'est fort trompé en rapportant qu'ils adorent les Fetiches comme leurs divinités. Ils défavouent eux-mêmes la doctrine qu'il leur attribue. Suivant le Pere Loyer, ils reconnoissent un Dieu Créateur de toutes choses, & particulièrement des Fetiches, qu'il envoie sur la terre pour rendre service au genre humain. Cependant leurs notions sont fort confuses sur l'article des Fetiches. Les plus vieux Nègres paroissent embarrassés lorsqu'on les interroge. Ils ont appris seulement; par une ancienne tradition, qu'ils sont redevables aux Fetiches de tous les biens de la vie, & que ces Etres, aussi redoutables que bienfaisans, ont aussi le pouvoir de leur causer toutes sortes de maux.

Prieres des Nègres.

Chaque jour au matin, ils vont se laver à la Riviere; & se jettant sur la tête une poignée d'eau, à laquelle ils mêlent quelquefois du sable pour exprimer leur humilité, ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, & prononcent doucement le mot d'*Ecksavais*. Après quoi, levant les yeux au ciel, ils font cette priere: *Anghiumé, mamé Enaro, mamé Orié, mamé Skihé e Okkori, mamé Akaha, mamé Brembi, mamé Angnan e awnsan*; ce qui signifie: Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz & des ignames; donnez-moi de l'or & de l'aigris; donnez-moi des Esclaves & des richesses; donnez-moi la santé, & accordez-moi d'être prompt & actif. C'est à cette priere que se réduisent toutes leurs adorations. Ils croyent Dieu si bon qu'il ne peut leur faire de mal. Il a donné, disent-ils, tout son pouvoir aux Fetiches & ne s'en est pas réservé.

Fetiches d'Issini.

Ces Fetiches (53) sont différens, suivant les idées ou plutôt le caprice de chaque Nègre. A peine trouveroit-on deux Nègres, sur toute la Côte de Guinée, qui s'accordent dans l'honneur qu'ils leur rendent; l'un choisit pour son Fetiche une piece de bois, jaune ou rouge; l'autre les dents d'un Chien, d'un Tigre, d'une Civette, d'un Eléphant. Ceux-ci un œuf ou un os de quelque oiseau, la tête d'une Poule, un Bœuf, une Chèvre; ceux-là une arrête de poisson, la pointe d'une corne de Belier remplie d'excrémens, une branche d'épine, un paquet de cordes composées d'écorce d'arbre, ou d'autres objets de la même nature. Leur respect pour les Fetiches est poussé si loin, qu'ils observent religieusement tout ce qu'ils promettent en leur nom. Les uns s'abstiennent de vin pour honorer leur Fetiche, les autres d'eau-de-vie. Quelques-uns se retranchent l'usage de certains mets & de certaines especes de poisson; d'autres celui du riz, du maïs, des fruits, &c. Mais tous les Nègres, sans exception, se privent de quelque plaisir à l'honneur des Fetiches, & perdroient plutôt la vie que de violer leur engagement.

(53) Barbot observe que *Fetisso* est un mot Portugais qui signifie *charme* ou *paroles enchantées*, & que les Nègres en ont fait leur terme de *Fetiche*. Pour exprimer Dieu ou une Idole, ils ont le mot de *Bassum* ou de *Bossejo*.

Ils ont dans le cours de l'année plusieurs jours consacrés aux Fetiches. Le principal est le jour de leur naissance, qu'ils célèbrent en blanchissant leur Fetiche & son autel, en se peignant le corps de la même couleur, & en portant un pagne blanc. D'autres observent le Vendredi de chaque semaine comme nous observons le Dimanche, l'employent à parer leur Fetiche, & à lui faire quelque offrande ou quelque sacrifice.

Outre les Fetiches particuliers, il y en a de communs au Royaume, qui sont ordinairement quelque grosse montagne ou quelque arbre remarquable. Si quelqu'un étoit assez impie pour les couper ou les défigurer, il seroit puni d'une mort certaine. Chaque Village est aussi sous la protection de son propre Fetiche, qui est orné aux frais du Public, & qu'on invoque pour les biens communs. Ce Gardien de l'habitation a son autel de rozeaux dans les Places publiques, élevé sur quatre piliers, & couvert de feuilles de palmier. Les Particuliers ont dans leur enclos ou à leur porte un lieu réservé pour leur Fetiche, qu'ils parent suivant les mouvemens de leur propre dévotion, & qu'ils peignent une fois la semaine de différentes couleurs. On trouve quantité de ces autels dans les bois & les bruyeres. Ils sont chargés de toutes sortes de Fetiches, avec des plats & des pots de terre, remplis de maïs, de riz & de fruits. Si les Nègres ont besoin de pluie, ils mettent devant l'autel des cruches vuides. S'ils sont en guerre, ils placent des sabres & des poignards pour demander la victoire. S'ils ont besoin de poisson, ils offrent des os & des arrêtes. Pour obtenir du vin de palmier, ils laissent au pied de l'autel le petit cizeau qui sert aux incisions de l'arbre. Avec ces marques de respect & de confiance, ils se croient sûrs d'obtenir tout ce qu'ils demandent. Mais s'il leur arrive quelque disgrâce, ils l'attribuent à quelque juste ressentiment de leur Fetiche, & tous leurs soins se tournent à chercher les moyens de l'appaiser. Dans cette vûe, ils ont recours à leurs Devins, pour faire le Tokké, qui ne demande pas peu de mysteres & de cérémonie. Le devin prend dans ses mains neuf courroyes de cuir, chacune de la largeur d'un doigt, & parfemée de petits Fetiches. Il tresse ensemble ces courroyes, & prononçant quelque chose d'obscur, il les jette deux ou trois fois comme au hazard. La manière dont elles tombent à terre devient un ordre du ciel qu'il interprète. S'il dit que le Fetiche demande un Mouton ou quelque piece de volaille, il est obéi sur le champ. L'animal est sacrifié, & le Fetiche arrosé du sang de sa victime. Lorsque les Devins sont consultés par les Brembis sur quelque projet de guerre, ou sur d'autres expéditions d'importance, ils demandent quelquefois le sacrifice d'un ou deux Esclaves.

Chaque jour au matin, les Nègres sont fort exacts à porter à leurs Fetiches quelque partie de leurs meilleures provisions. S'ils manquoient à ce devoir, ils se croiroient menacés de la mort avant la fin de l'année. Ils approchent de ces objets de leur culte avec un respect mêlé de frayeur; & leur étonnement est de les voir quelquefois insultés par les Blancs sans qu'ils fassent éclater leur vengeance. Le Pere Loyer eut plusieurs fois la curiosité d'assister à la consécration d'un Fetiche; sur-tout un jour qu'il se trouvoit à Tapa. Il laissa commencer tranquillement la cérémonie. C'étoit la queue d'une noix de koros & une branche d'épine, peinte en rouge que les Nègres avoient choisies pour les transformer en Fetiche. Ils les laverent d'abord dans

LOYER.  
1701-2-3.  
Leurs jours de  
Fêtes.

Fetiches publics  
& particuliers.

Autels & offran-  
des.

Devins d'Issini

Cérémonie du  
Tokké, quelque-  
fois sanglante.

Le Pere Loyer  
assiste à la cons-  
secration d'un  
Fetiche.

LOYER.  
1701-2-3.

Effet inutile de  
son zèle.

de l'eau, dont ils jetterent ensuite quelques gouttes sur toute la famille. Enfin s'approchant du Pere Loyer, ils se disposoient à lui faire part aussi de cette asperision, en prononçant quelques paroles. Alors son zèle s'échauffa; & pour leur faire connoître la vanité de leur superstition, il prit les impuissans Fetiches, les brisa en mille pieces qu'il foula aux pieds, & les jeta au feu, où ils furent bien-tôt consumés. A cette vûe tous les Nègres prirent la fuite, en l'avertissant que le Ciel alloit faire entendre sa foudre, & la terre s'entrouvrir pour l'abîmer. Lorsqu'ils eurent reconnu que le Fetiche manquoit de pouvoir pour se venger, ils commencerent à regarder le Missionnaire avec une sorte d'admiration. Mais retombant bientôt dans leurs idées superstitieuses, ils lui dirent que s'il n'étoit pas mort, c'étoit parce qu'il ne croyoit point aux Fetiches; & qu'ils sçavoient fort bien que les Fetiches n'avoient aucun pouvoir sur les Blancs. Loyer leur répondit que s'ils vouloient cesser d'y croire, ils n'auroient rien non plus à redouter de leur colere. Ils repliquerent qu'ils s'en garderoient bien, parce que les Fetiches ne manqueroient pas de les punir avec rigueur; & rien ne put servir à les désabuser.

On peut se reposer sans défiance sur le serment des Nègres, lorsqu'ils ont juré par leur Fetiche, & sur-tout lorsqu'ils l'ont avalé. Pour tirer la vérité de leur bouche, il suffit de mêler quelque chose dans de l'eau, d'y tremper un morceau de pain, & de leur faire boire ce Fetiche en témoignage de la vérité. Si ce qu'on leur demande est tel qu'ils le disent, ils boiront sans crainte. S'ils parlent contre le reproche de leur cœur, rien ne sera capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils sont persuadés que la mort est infailible pour ceux qui jurent faussement. Leur usage est de raper un peu de leur Fetiche, qu'ils mettent dans de l'eau ou qu'ils mêlent avec quelque aliment. Un Nègre, qui s'engage par cette espece de lien, trouve plus de crédit parmi ses compatriotes, qu'un Chrétien n'en trouve parmi nous en offrant de jurer sur les saints Evangiles.

Autres Sermens  
des Nègres.

Ils ont d'autres sermens moins solennels, quoiqu'aussi superstitieux. S'ils jurent par la tête, par les bras, ou par le corps de quelqu'un, ils croient qu'ils ne peuvent se parjurer sans perdre les mêmes parties qu'ils ont attestées. Ils jurent aussi par *Anghiumé*, ou par le Ciel, en prenant un peu de sable qu'ils se mettent dans la bouche, & levant les yeux au Ciel avec cette imprecation: *Dieu, tuez-moi* par ce sable, si telle chose n'est pas vraie. Cependant ils n'emploient guères ce serment que lorsqu'on l'exige, ou qu'ils sont dans le transport de quelque passion.

Grand-Prêtre  
d'Issini.  
son élévation.

Les Nègres d'Issini n'ont point de Temples ni de Prêtres, ni d'autres lieux destinés aux exercices de Religion que les autels publics & particuliers de leurs Fetiches. Ils ne laissent pas d'avoir une sorte de Pontife, qu'ils nomment *Osnon*, & dont l'élection appartient aux Brembis & aux Bahumets. Lorsque l'*Osnon* meurt, le Roi convoque l'Assemblée de ces Kabaschirs, qui sont entretenus aux frais publics pendant le cours de cette cérémonie. Leur choix est libre, & tombe ordinairement sur un homme de bon caractère, mais versé sur-tout dans l'art de composer des Fetiches. Ils l'investissent des marques de sa dignité, qui consistent dans une multitude de Fetiches joints ensemble, qui le couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Dans cet équipage ils le conduisent en procession par toutes les rues, après avoir com-

mencé néanmoins par lui donner huit ou dix bendes d'or (54), levées sur le Public. Un Nègre le précède dans cette marche solennelle, & déclare à haute voix que tous les Habitans doivent apporter quelque offrande au nouvel Osnon s'ils veulent participer à ses prières. On attache à l'extrémité de chaque Village un plat d'étain pour recevoir ces aumônes. L'Osnon est le seul Prêtre du Pays. Son office consiste à faire les grands Fetiches publics, & à donner ses conseils au Roi, qui n'entreprend rien sans son avis & son consentement; s'il tombe malade, on lui envoie communiquer les délibérations. Dans un froid excessif, ou dans les tems d'orage & de pluies violentes, le Peuple s'écrie qu'il manque quelque chose à l'Osnon; & sur le champ on fait pour lui une quête, à laquelle tout le monde contribue suivant ses forces.

La doctrine de la transmigration des ames est si bien établie parmi les Nègres d'Issini, que n'espérant rien de réel & de permanent dans le monde, ils bornent tous leurs vœux à jouir autant qu'il leur est possible des richesses & des plaisirs qui leur conviennent. Leur parle-t-on de l'enfer & du ciel, ils éclatent de rire. Ils sont persuadés que le monde est éternel, & l'ame immortelle; qu'après le trépas l'ame doit passer dans une autre Région qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le sein d'une femme; que les ames de cette Région passent de même dans celle-ci; de sorte que suivant leurs principes, il se fait un échange continuel d'Habitans entre les deux mondes. Ils placent le souverain bien de l'homme dans les richesses, le bonheur, la puissance, & le plaisir d'être servi & respecté. Ils ne mangent & ne boivent rien sans en jeter une petite partie à terre, en prononçant certaines paroles. Ils font ces présens, disent-ils, à leurs parens & leurs amis de l'autre monde, qui leur rendent le même service, & qui leur procurent ainsi les biens dont ils ont la possession.

Le Palais du Roi est bâti de roseaux entrelassés, & plâtrés d'argile, avec un mélange de terre, jaune, rouge, grise, qui forme des taches sans ordre & sans dessein. Il contient plusieurs appartemens de plein pied, & le même nombre au-dessus, tous revêtus du même plâtre & couverts de feuilles de palmier. Cette Maison royale est située au milieu de plusieurs grands enclos, ou de palissades de roseaux, qui forment trois cours extérieures, par lesquelles il faut passer pour se rendre au corps de l'Habitation. On entre dans la première par une échelle de sept ou huit degrés, à deux pieds l'un de l'autre, qui conduit au sommet de la palissade, d'où l'on descend par une autre échelle. L'une & l'autre sont faites avec si peu d'art, que les Nègres seuls peuvent y passer sans danger. Autour du Palais, on voit des deux côtés les huttes des femmes, qui ne sont composées que de simples roseaux, sans plâtre, & couvertes de feuilles de palmier, comme celles du commun des Nègres.

Le Roi entretient à la première barrière, c'est-à-dire à l'échelle de l'enclos, deux sentinelles armées d'un sabre & d'une zagaye, qui sont relevées de tems en tems par d'autres gardes. Lorsqu'il sort de cette enceinte, il se fait accompagner de cinquante hommes armés d'épées & de mousquets, & d'un cortège de ses principaux Kabaschirs. Il n'y a pas de Seigneurs Issinois

(54) C'est environ cent pistoles de France.

LOYER.  
1701-2-3.

Doctrine des  
Nègres sur la  
transmigration  
des ames.

Palais & Cours  
du Roi d'Issini.

Manière d'entrer  
dans sa première  
cour.

LOYER.  
1701-2-3.  
Juges & Conseil  
d'Illini.

qui ne mette sa gloire à s'approcher de son Prince, à s'insinuer dans ses bonnes grâces, à converser & fumer avec lui, ce que les Nègres appellent *Palabra*. C'est dans ces conférences qu'ils traitent les affaires d'État, & qu'ils décident les différends qui sont apportés devant eux. Chacun y explique librement son opinion. Quoique cette manière de juger fasse quelquefois traîner les affaires en longueur, elle est avantageuse à la Nation, parce qu'elle n'expose jamais les Juges à l'erreur. D'ailleurs leurs délais n'empêchent pas que les délibérations ne soient secrètes. Un Juge Illinois mourroit plutôt que de révéler ce qui s'est passé au Conseil. Le moindre crime de cette nature est puni du dernier supplice, ou de la confiscation des biens, accompagnée de l'infamie & de la pauvreté.

Il n'est pas aisé d'approfondir les richesses du Roi, ni celles des Brembis (55) & des Kabaschirs. Ils prennent un soin extrême de les cacher; sans qu'on puisse en deviner la cause, car en général les Illinois sont la plus vaine Nation du monde, & toujours portés à vouloir paroître plus riches qu'ils ne sont effectivement. Ils regardent comme le dernier outrage d'être appellés Agingompouers, c'est-à-dire gueux. Cependant on conçoit mieux que le peuple a de fortes raisons pour cacher son bien, telles que la crainte de se le voir enlever par le Roi & les Seigneurs. Ceux-ci enterrent leur or. On fait par le récit des Nègres mêmes, & par le témoignage de deux François qui ont résidé long-tems dans le Pays, qu'Akasini & Yamoké son frere avoient plusieurs grandes caisses de poudre d'or ensevelies dans la terre. Un jour que le Roi s'étoit échauffé de liqueurs fortes, il fit apporter son trésor devant (56) les deux François, & fit vider à leurs yeux les deux caisses sur des nattes. Les lieux qu'on choisit ordinairement pour ces précieux dépôts sont les champs de Bananiers, ou le pied de quelque arbre. On employe le secours d'un seul confident, qu'on oblige d'avaler le Fetiche, pour garantir du secret. Le propriétaire ne visite son trésor qu'une fois l'année, soit pour lui faire changer de place, ou pour y joindre ce qu'il peut avoir acquis dans l'intervalle. Il n'en tire jamais que ce qui est nécessaire à ses besoins les plus pressans, dans l'occasion, par exemple, de se racheter lui-même de l'esclavage, ou de rendre le même service à quelqu'un des principaux Bahumets; de fournir aux frais de la guerre, ou de louer des Troupes auxiliaires: car les Nègres n'employent pas un écu pour se procurer les commodités de la vie; & le Roi même est si frugal dans sa nourriture & dans l'habillement, qu'il ne dépense pas dix pistoles par an pour son entretien & celui de ses femmes. Il ne fait pas difficulté d'aller au marché, & d'acheter une banane ou un poisson. Loyer eut plusieurs fois l'occasion d'admirer cette économie du Monarque regnant, & le vit marchander comme le dernier Esclave. Cependant, outre le trésor enseveli, il a quelques livres d'or qu'il employe dans le commerce; sans compter l'or en œuvre, soit pour la vaisselle ou les Fetiches, soit pour les ornemens royaux dans les jours de fête & de cérémonie. Il fait aussi des provisions de pagnes (57), de per-

Trésors du Roi  
d'Illini, & de ses  
Grands.

Usage qu'ils en  
font.

(55) On a déjà remarqué que Brembis & Bahumets sont différentes especes de Kabaschirs.

(56) Le Pere Loyer ne nomme pas ces deux François.

(57) C'est une sorte de serge. Toutes les étoffes ont pris chez les Nègres le nom qu'elles ont dans les langues des premiers Européens qui les leur ont apportées.

petuanes,

peruanes, de vieux linge & de tabac, qu'il en vend en détail à ses Sujets, ou qu'il envoie vendre dans les Pays voisins par ses Esclaves, & sur lesquelles il ne gagne pas moins de six pour un, sans risque & sans dépense. Ainsi ses richesses doivent augmenter continuellement; sur-tout si l'on considère qu'il ne lui en coûte rien pour sa table & ses habits, ni pour ses femmes & ses Esclaves, auxquels il ne donne aucuns gages, & qui sont tous obligés de travailler pour leur pain.

Les revenus de ce Prince consistent uniquement dans les amendes & les confiscations. Il n'a ni terres ni domaine qui puissent servir au soutien de sa dignité. Ainsi la couronne est pauvre, quoique le Roi soit fort riche. A son exemple, tous les Kabaschirs qui ont de l'ambition, s'occupent sans cesse à grossir leurs trésors; mais souvent tous les soins qu'ils ont pris pour s'enrichir tournent au profit du Maître, par une confiscation imprévue dont il fait naître l'occasion. D'ailleurs il a sa part dans toutes les extorsions des Grands, & jusques dans les Daschis, ou les présens qu'ils reçoivent des Marchands de l'Europe. De simples Matelots Nègres, qui obtiennent quelque gratification d'un Capitaine de Vaisseau, sont obligés de faire voir au Roi ce qu'ils ont reçu; & ce Prince a droit de prendre ce qui lui convient.

Dans le tems où l'on ensemence la terre, c'est-à-dire, au mois de Septembre & d'Octobre pour le riz, d'Avril & de Mai pour le maïs, & d'Octobre & Novembre pour le millet, le Roi se rend en personne dans les champs, & les fait cultiver par ses Esclaves, qui lui doivent gratis un ou deux jours de travail. Pendant cet exercice, il est assis à l'ombre de quelque arbre. Ensuite on distribue, par son ordre, du vin de palmier ou d'autres liqueurs aux Ouvriers. Il place à la garde du champ quelques Fetiches, qui lui en répondent plus sûrement que la force, parce qu'il n'y a pas de Nègre qui ne se crût mort s'il avoit osé violer un canton si sacré. Au tems de la moisson, qui est Décembre & Janvier pour le riz, Août & Septembre pour le maïs, Février & Mars pour le millet, il retourne au même lieu, après avoir fait avertir ses Ouvriers; il les excite au travail par son exemple, en coupant deux ou trois poignées de grain. Chacun s'emploie d'autant plus volontiers, qu'il a pour salaire le tiers de sa moisson. Ce qui reste pour le Roi est séché au Soleil, & transporté dans de petits magasins, qui sont autour de son Palais. Cependant il ne mange jamais de son propre riz, ni de son maïs & de son millet. Il fait des échanges de ce qui est nécessaire pour son usage, avec quelques Kabaschirs, en observant religieusement de ne recevoir que la même quantité. Cette coutume vient d'une ancienne superstition, qui fait croire aux Rois d'Issini que leurs champs deviendroient stériles s'ils mangeoient les provisions de leur propre grenier.

Leur pouvoir est absolu sur les pauvres & sur les Esclaves. Mais les Kabaschirs, sur-tout ceux qui passent pour riches, & qui ont un grand nombre d'Esclaves, sont fort éloignés de cette rigoureuse soumission. Leur dépendance se borne à se rendre aux Palaveres, c'est-à-dire aux Conseils publics, & à secourir le Roi de leurs forces, lorsqu'il est question de la sûreté publique.

La succession, dans le Royaume d'Issini, tombe au plus proche parent du Roi,

*Tome III.*

K k k

LOYER.  
1701-2-3.

Revenus ordinaires du Roi.

Maniere dont il fait sa provision de grains.

Usage superstitieux.

Bornes de l'autorité royale.

Ordre de la succession.

LOYER.  
1701-2-3.

à l'exclusion de ses propres enfans. La loi ne lui permet pas même de leur laisser une partie de ses richesses ; de sorte qu'ils n'ont pour leur subsistance & leur établissement, que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur pere. Cependant il les aide pendant son regne à faire des provisions pour l'avenir. Il leur fait même apprendre quelque art ou quelque commerce, qui puisse leur servir après sa mort. Au reste, cette loi s'étend à tous ses Sujets. Les enfans du Roi ne laissent pas d'être respectés pendant qu'il est sur le trône. Ils ont des gardes, qui ne cessent pas de les accompagner. Mais à la mort de leur pere, toute leur grandeur disparoît ; & s'ils ne s'attirent quelque distinction par leur mérite & leurs bonnes qualités, ils ne sont pas plus considérés que le commun des Nègres. Leur unique portion consiste dans quelques Esclaves. Tout le reste de l'héritage passe au nouveau Roi ; à la réserve du trésor caché, qui est le partage de celui que le rang de sa naissance appelle ensuite à la couronne. Ainsi le successeur futur se trouve plus riche que le Roi même.

Nobles du  
Royaume.

Création de la  
Noblesse, & for-  
malité de cette  
cérémonie.

Les Nobles & les Grands de cette Contrée sont distingués par les titres de *Brembis* & de *Bahumets*, qui signifient dans leur langue, les Riches & les Commandans. Dans la langue du commerce, qu'on appelle *Lingua franca*, on les confond sous le nom de *Kabafchirs* ou de *Capchères*, sans que l'origine & le sens de ce mot soient mieux connus. C'est à ces Grands qu'appartient le privilege du Commerce, c'est-à-dire, le droit d'acheter ou de vendre, à l'arrivée des Vaisseaux de l'Europe. Tout autre Nègre qui seroit surpris dans un trafic actuel, verroit ses effets confisqués. De-là vient que les Kabafchirs sont les seuls riches & que tout l'or du Pays tombe entre leurs mains. Leur nombre est ordinairement de quarante ou cinquante, quoiqu'il ne soit pas fixé. Le reste des Isinois est si pauvre, que les plus aisés ont à peine un miserable pagne pour se couvrir, & ne vivent qu'avec le secours des Kabafchirs. Ils se louent à leur service, pour se procurer de quoi nourrir leurs enfans ; & quelquefois ils sont obligés de se vendre, pour le soutien de leur propre vie. Cependant lorsqu'il s'en trouve quelqu'un qui à force d'industrie & de travail est parvenu à ramasser un peu de bien, & qui a pû cacher ses richesses avec assez de soin pour les conserver, il emploie sous-main ses amis à la Cour & parmi les Kabafchirs, pour s'élever à la qualité de Marchand ou de Noble. Si sa demande est approuvée, le Roi & les Brembis indiquent un jour où l'on se rend au bord de la mer pour cette cérémonie. Le Candidat commence par payer les droits royaux, qui sont huit écus en poudre d'or. Ensuite, le Roi déclare devant ses Kabafchirs, qu'il reçoit un Nègre de tel nom pour Noble & pour Marchand. Après quoi se tournant vers la mer, il défend aux flots de nuire au nouveau Kabafchir, de renverser ses Canots & de nuire à ses marchandises. Il finit l'installation en versant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie, pour gagner ses bonnes graces. Alors le nouveau Noble s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les serre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre ensuite, & souffle dedans, en prononçant doucement le mot *Akschuc* ; c'est-à-dire, *allez en paix*. Tous les Kabafchirs repètent cette cérémonie après le Roi. Il ne reste pour conclusion, que de se rendre au festin, où le Candidat a pris soin de faire inviter tous les Nobles ; & lorsqu'ils en sont sortis, il est regardé de toute la Nation,

comme Marchand, comme Noble, comme Brembis & Kabafchir, avec le droit de vendre & d'acheter des Esclaves. S'il accompagne le Roi à la guerre, il a part aux dépouilles de l'ennemi. Enfin, il entre en possession de tous les privilèges attachés à son titre.

La Justice d'Issini consiste dans quelques amendes pécuniaires. Il n'y a que trois crimes qui soient punis de mort; la fuite des Esclaves, la trahison & la forcellerie. Le vol est si éloigné de passer pour un crime, qu'il procure des honneurs & des récompenses. Le parjure & le meurtre n'ont point d'autre châtiment qu'une amende; mais si les parens du mort peuvent se saisir de l'assassin, ils sont en droit de lui ôter la vie. S'il échappe à leur vengeance, & qu'il ait le tems de se présenter au Roi, il en est quitte pour payer dix bendes d'or, ou mille livres, dont la moitié appartient à ce Prince, & l'autre aux parens du mort. Un Esclave convaincu de meurtre est vendu aux Européens; mais la moitié du prix ne tourne pas moins au profit du Roi.

Lorsqu'un créancier se lasso du délai & qu'il prend la résolution de se faire payer, il s'adresse au Roi, qui sur sa demande fait avertir le débiteur. Un Esclave, chargé de cet ordre, se présente avec le Sceptre ou plutôt le Baton royal à la main, & déclare au Débiteur qu'il est appelé par le Roi. Si le cas est pressant, il l'oblige sur le champ de le suivre. Alors le procès commence par un présent de huit onces d'or, que le créancier est obligé de faire au Roi pour acheter de l'eau-de-vie. Il doit déposer, en même-tems, un tiers au moins de la somme qu'il demande; & ce tiers est distribué entre le Roi & les courtisans qui doivent être ses Juges. Ensuite il jure en avalant le Fetiche, que telle somme lui est due par celui qu'il a cité. On écoute le débiteur. Si les Juges ne sont pas satisfaits de ses raisons, il est condamné à payer la dette dans un certain tems, & forcé de s'y engager par un serment solennel, qu'il prononce en touchant la tête du Roi. Le procès finit sans autre formalité. S'il manque d'un seul jour à l'exécution, il est obligé de payer une bende au Roi, ou deux bendes, s'il est riche, pour avoir violé son serment. On lui donne ensuite un autre terme; mais avec de nouvelles dépenses de la part du créancier; ce qui l'oblige souvent d'abandonner ses prétentions. Cependant un débiteur qui continue de manquer à sa promesse, après l'avoir renouvelée plusieurs fois, court risque à la fin d'être déclaré insolvable; après quoi il est vendu pour l'esclavage.

La forcellerie, ou du moins le crime auquel les Issinois donnent ce nom, est punie par l'eau; c'est-à-dire, que le coupable est noyé solennellement, avec diverses marques de l'exécration publique. Les traîtres, c'est le nom qu'on donne à ceux qui revelent les secrets du Conseil, sont décapités sans cérémonie, & sans espérance de grace. Les Esclaves, ou les Prisonniers de guerre qui entreprennent de s'échapper, sont présentés au Conseil du Roi & des Brembis, qui examinent d'abord les circonstances du crime. S'il paroît bien prouvé, le coupable est condamné à mort. Après lui avoir déclaré sa sentence, on lui lie les mains derrière le dos, on lui met dans la bouche un baillon, attaché par les deux bouts avec une corde qui se lie derrière la tête. Un Esclave du Roi, qui reçoit pour son salaire huit écus en poudre d'or,

LOVER.  
1701-2-3.

Crimes, & punitions établies.

Méthode pour faire payer les dettes.

Punitions de la forcellerie & de la trahison.

Punition des Esclaves fugitifs.

LOYER.  
1701-2-3.

portant sur la tête un des Fetiches du Roi , court dans toutes les rues de la Ville comme un insensé , en faisant pancher le Fetiche de côté & d'autre , comme s'il vouloit le faire tomber. Lorsqu'il arrive à la place où l'on a déjà conduit le criminel , il perce la foule , en demandant au Fetiche sur qui doit tomber la fonction d'Exécuteur ? Ensuite le premier jeune homme qu'il touche de l'épaule est celui qu'on suppose nommé par le Fetiche. Cependant il recommence à demander si c'est assez d'un seul. Quelquefois le nombre des Exécuteurs nommés monte ainsi jusqu'à dix. Enfin l'Esclave fugitif est placé près du Fetiche , auquel il doit être sacrifié. On prend soin de lui faire étendre le cou au-dessus de l'Idole. Celui qui se trouve nommé le premier pour l'exécution , tire son poignard , & lui perce la gorge , tandis que les autres tiennent la victime , dont ils font couler le sang sur le Fetiche. L'Exécuteur accompagne cette action d'une prière qu'il prononce à haute voix : O Fetiche ! nous t'offrons le sang de cet Esclave. Aussi-tôt qu'il est mort , on coupe son corps en pieces ; & l'on ouvre , aux pieds du Fetiche , un trou dans lequel toutes les parties sont enterrées , à l'exception de la machoire , qu'on attache au Fetiche même. Les Exécuteurs sont censés impurs pendant trois jours , & se bâtissent une cabane séparée , à quelque distance du Village. Mais dans cet intervalle , ils ont le droit de courir comme des furieux & de prendre tout ce qui tombe entre leurs mains. Volailles , bestiaux , pain , huile , tout ce qu'ils peuvent toucher leur appartient ; parce que les autres Nègres le croient souillé & n'oseroient plus s'en servir. A la fin des trois jours , ils démolissent leur cabane , dont ils rassemblent toutes les pieces. Le premier Exécuteur prend un pot sur sa tête , & conduit ses compagnons jusqu'au lieu où le criminel a reçu la mort. Là , ils l'appellent trois fois par son nom. Le premier Exécuteur brise son pot sur sa fosse. Les autres y laissent les pieces de la cabane. Tous ensemble prennent la fuite & retournent chez eux ; où se revêtant de leur meilleur pagne , ils vont rendre visite aux Brembis & aux Bahmets , qui leur donnent une certaine quantité de poudre d'or. Il n'y a personne dans la Nation qui refuse cet emploi , quand il est nommé par le Fetiche. Les fils mêmes du Roi ne feroient pas difficulté de l'accepter. Il rend les Exécuteurs infâmes pendant trois jours ; mais il passe ensuite pour un sujet de gloire. Leur usage est d'arracher une dent au criminel qui est mort par leurs mains ; & plus ils en peuvent montrer , plus ils donnent d'éclat à leur réputation.

Ils sont sacrifiés  
aux Fetiches.

Les Exécuteurs  
sont impurs pen-  
dant trois jours.



## CHAPITRE IV.

*Voyage de John Atkins en Guinée, au Brésil, & aux Indes Occidentales.*

QUOIQUE la date de cette Relation soit l'année 1721, elle n'a paru à Londres (58) qu'en 1735, en deux parties, dont la première contient le Voyage de Guinée, sous les titres suivans : 1. Madère. 2. Canaries. 3. Isles du Cap-Verd. 4. Afrique en général. 5. Sierra-Léona. 6. Côte de Malaguette. 7. Sestos. 8. Cap Apollonia. 9. Cap Très-Puntas. 10. Cap Corfe. 11. Côte depuis le Cap-Corfe jusqu'à Juida. 12. Juida. 13. Courans sur la Côte de Guinée. 14. Pluyes. 15. Vents. 16. Commerce de Guinée. 17. Commerce d'Esclaves. 18. Ivoire. 19. Or. 20. Retour sur la Côte d'or. 21. Pyrates. 22. Saint Georges del Mina. 23. Cap Lopez.

La seconde partie porte le nom de Voyage au Brésil & aux Indes Occidentales, & contient les articles suivans : 1. Barbade. 2. Canes de Sucre. 3. Indes Occidentales. 4. Jamaïque. 5. Ouragans.

Dans la Préface, l'Auteur s'attache à faire quelques réflexions sur la vie & l'élément des Matelots. Il juge du malheur de leur vie par les commodités qu'ils abandonnent, par les dangers auxquels ils s'exposent, par l'uniformité ennuyeuse de la compagnie, du régime, & de la perspective. Et pour mettre, dit-il, le dernier trait aux misères de notre état; tandis que nous lutrons ainsi contre un mauvais sort, de *jolis coquins*, nous enlèvent dans notre patrie le cœur de nos maîtresses ou de nos femmes. Il rapporte un décret national du regne de *Jean*, par lequel il étoit défendu aux personnes mariées d'entreprendre des Voyages au-delà des mers, sans le consentement mutuel du mari & de la femme. Enfin, il ajoute que par les loix Saxones, un Marchand qui avoit traversé trois fois la grande mer, devoit être honoré du titre de *Thane* (59).

D'un autre côté, l'Auteur relève quelques avantages de la navigation, qui sont capables d'y exciter les Matelots. Les Vaisseaux, dit-il, sont la véritable défense d'un Pays maritime. (Il ne parle que des Vaisseaux de guerre, parce que le sien en étoit un.) On y trouve du moins son entretien. On y est mieux équipé & plus à couvert de tous les dangers que dans les Vaisseaux Marchands. Les Officiers y sont plus civils & la société plus agréable. Enfin, lorsqu'on parvient à l'âge décrepit, ou qu'on se trouve hors d'état de servir par des blessures, on peut compter sur une retraite honorable & commode à l'Hôpital de Greenwich. Il ajoute que les Officiers & les Matelots des Vaisseaux de guerre doivent trouver un motif encore plus puissant, dans les fonds qui ont été formés depuis peu d'années pour l'entretien de leurs veuves, & par conséquent de leurs enfans.

A l'égard de l'élément, il y met quelque distinction, qu'il tire du degré

INTRODUC-  
TION.

Réflexions sur  
la vie des Mate-  
lots. Ses déia-  
gémens.

Ses avantages.

Raisons tirées  
de la différence  
des mers.

(58) Chez Ward & Chandler, in-octavo 265 pages.

(59) Ancien titre de Noblesse.

de plaisir qu'on y trouve. Après la Méditerranée, qu'il regarde comme la plus agréable partie de la mer, à cause de la température de l'air & de ses autres avantages, il loue cette partie de l'Océan où régner particulièrement les vents de commerce, parce qu'à certaine distance de la terre on n'y trouve point de grosses mers, ni d'orages dangereux, & que les jours & les nuits y sont d'une longueur égale. Il parle, dit-il, des mers qui sont sous la zone Torride. L'Océan Atlantique & la mer du Sud, depuis le trente-neuf jusqu'au soixantième degrés de latitude, sont hors des limites du vent de commerce. Les flots y sont rudes & orageux; les nuées épaisses, les tempêtes communes, les vents fort variables, les nuits longues, froides & obscures. C'est encore pis, dit l'Auteur, au-delà des 60 degrés. Cependant il sçait de plusieurs Pilotes, qui avoient fréquenté les mers de Greenland, que ces rudes climats ne contiennent pas d'autres vapeurs que des brouillards, des frimats & de la neige, & que la mer y est moins agitée par les vents, qui étant nord pour la plûpart, soufflent vers le Soleil, c'est-à-dire vers un air plus rarefié, comme on le reconnoît à ces glaçons détachés qui se trouvent bien loin au Sud du côté de l'Europe & de l'Amérique. Un autre avantage des mêmes mers, c'est que la lumière de la Lune y dure à proportion de l'absence du Soleil; de sorte que dans le tems où le Soleil disparoît entièrement, la Lune ne se couche jamais, & console les Navigateurs par un éclat que la réflexion de la neige & des glaces ne fait qu'augmenter.

L'Auteur rejette l'opinion qu'il y ait des Antrophages.

Atkins justifie, dans sa Préface, l'opinion pour laquelle il s'est déclaré, contre le témoignage de plusieurs graves Auteurs, qu'il n'y a point au monde de véritables Canibales. Sa principale raison paroît plus pieuse qu'historique. C'est qu'il regarde, dit-il, la supposition de toutes ces races antrophages, comme le plus odieux reproche qu'on puisse faire à l'espèce humaine, & qu'il la croît même offensante pour le Créateur. Il en appelle à la bonne-foi des Négocians sensés qui ont fait le voyage de la Guinée. Il leur demande s'ils ne sont pas persuadés que tous les récits qui attribuent cette odieuse qualité aux Habitans du Cap Sainte-Marie, de Mesurado, de Drevin, & de Kallabar, sont de véritables faussetés. Il ne juge point autrement des Isles Caraïbes; car à moins, dit-il, que les femmes de ces Isles n'eussent des portées aussi régulières & aussi nombreuses que les Lapins, il est impossible que si les Habitans mangeoient de la chair humaine, le Pays n'eût été désert fort long-tems avant l'arrivée des Européens. Préendra-t-on ajoûter-il, qu'ils n'en mangeoient que les jours de fête, ou que cette habitude ne commença qu'à la découverte des Espagnols? Il observe à cette occasion que la Hontan, parlant des Canibales qui bordent le Canada, tombe dans un étrange gallicisme; il leur fait préférer, dit-il, la chair Françoisise à celle des Anglois, comme plus délicate & de meilleur goût.

Ces réflexions, joint au soin que les Voyageurs ont eu d'exempter les Indiens Orientaux du même reproche, parce qu'étant plus puissans que les Nègres d'Afrique ou d'Amérique, ils seroient plus capables de se ressentir d'un tel outrage, rendent l'Auteur très-persuadé que le fond de l'accusation n'est qu'une calomnie. Dans son opinion, conclut-il, la vermine & les mosquites sont les seuls antrophages.

## §. I.

*Navigation de l'Auteur & ses Observations en divers lieux  
jusqu'au Cap-Corse.*

ATKINS exerçoit l'office de Chirurgien sur le *Swallow*, ou l'*Hirondelle*, Vaisseau de Guerre commandé par le Capitaine *Ogle*, qui est parvenu depuis à la dignité de Chevalier & d'Amiral. Le *Weimouth*, autre Vaisseau de Guerre, reçut ordre d'accompagner le *Swallow* dans un Voyage de Guinée, qu'*Ogle* étoit chargé d'entreprendre, pour netoyer cette Côte d'un grand nombre de Pyrates qui ruinoient le Commerce & qui portoient l'insolence jusqu'à détruire les Comptoirs. Ces deux Vaisseaux étoient de cinquante pieces de canon; & les Gouverneurs de la Compagnie d'Afrique pour la Riviere de Gambia & les autres Etablissmens de l'Angleterre, devoient partir sous leur escorte.

Ils mirent à la voile, de Spithead, le 5 de Février 1721. Le soir du même jour, depuis six heures jusqu'à neuf, on vit quantité de rayons de lumiere, qui s'élançoient les uns à la suite des autres, & qui dispaioissoient quelquefois l'espace d'une minute ou deux. L'Auteur les appelle *Capra saltantes* & nous (60) apprend que les Matelots Anglois leur donnent le nom de *Morris-dansers*, c'est-à-dire, *Dansers à la Moresque*. Il y a de l'apparence, dit-il, que c'étoient des Phénomènes de cette nature, qui passioient pour des prodiges dans des siècles moins éclairés.

On passa par l'extrémité Occidentale de l'Angleterre. L'Auteur remarque que l'égalité de profondeur qu'on trouve dans cet endroit, & les portes, les fenêtres, les racines d'arbres que les Pêcheurs en tiroient autrefois, ont fait juger que dans les anciens tems, l'Angleterre étoit jointe aux petites Isles de Scilly par une pointe de terre nommée *Lioness*. Les rocs, dit-il poëtiquement, semblent regretter encore, par des accens terribles, cette ancienne séparation.

Vers le Cap de Finister, on eut sans cesse le vent à l'Ouest; ce qui est fort extraordinaire sur la Côte de Portugal. A deux journées de (61) Madere, on tomba dans l'Escadre du Général Mathews, qui faisoit voile aux Indes Orientales, pour y donner aussi la chasse aux Pyrates. On remarqua ici quantité d'herbes de mer, qui flottoient autour des Vaisseaux, à la distance d'environ quarante lieues de l'Isle, & qui ne cessèrent point de les suivre jusqu'au rivage. Atkins juge que ces herbes croissent au fond de la mer, & font la nourriture ordinaire des grands poissons. Il prouve son sentiment par diverses observations. 1. Les perles & le corail, dit-il, se trouvent jusqu'à huit & dix brasses de fond. 2. La pèsanteur de certains poissons, & la maniere dont ils paroissent pourvus pour mâcher, font assez connoître que c'est en ruminant qu'ils se nourrissent. 3. On trouve le poisson en plus grande abondance vers les terres qu'au milieu de l'Océan; & peut-être n'a-t-il ses saisons

ATKINS.  
1721.  
Office de l'Auteur sur un Vaisseau de guerre.

Départ.

Aurore boreale.  
o

Les Isles de Scilly autrefois jointes à l'Angleterre.

Les poissons se nourrissent des herbes de mer.

(60) C'est ce que M. de Mairan, de l'Académie des Sciences, nous a si bien expliqué dans son Traité des Aurores Boreales.

(61) Tout ce qui regarde Madere & les Isles du Cap-Verd, dans la Relation d'Atkins, a déjà trouvé place au II. Tome de ce Recueil.

ATKINS.  
1721.

pour s'approcher de certaines Côtes, que parce qu'il y est attiré par l'herbe qu'il y trouve. 4. On voit tous les jours, autour d'un Vaisseau, des poissons qu'on ne peut engager à saisir aucune amorce; ce qui semble marquer qu'ils savent où trouver leur nourriture au fond de la mer. Cependant l'Auteur avoue qu'il y en a beaucoup aussi qui faisaient avidement l'hameçon & qui font leur proie des petits de diverses especes.

Divers poissons  
près du Cap-  
Verd.

Dauphins &  
poissons volans.

Le 30 de Mars, on se sépara du Weimouth, qui devoit entrer dans la Riviere de Gamba, avec le Gouverneur & les Facteurs destinés pour cette Région. En approchant du Cap-Verd, l'Equipage du Swallow prit plusieurs Tortues, qui dormoient sur la surface de l'eau dans un tems calme. On vit aussi quantité de poissons volans, & leurs ennemis perpétuels, l'Albicore & le Dauphin. Atkins admira la couleur brillante du Dauphin, qui est un poisson droit, de quatre ou cinq pieds de longueur, avec une queue fourchue & perpendiculaire à l'horison. Il nage familièrement autour des Vaisseaux. Sa chair est seche, mais elle fait de fort bon bouillon. On voit rarement le Dauphin hors de la latitude du vent de commerce, & jamais l'on n'y voit le poisson volant. Celui-ci est de la grosseur des petits harengs. Ses ailes, qui ont environ deux tiers de sa longueur, sont étroites près du corps & s'élargissent à l'extrémité. Elles lui servent à voler l'espace d'une stade, lorsqu'il est poursuivi, mais il les replonge de tems en tems dans la mer, apparemment parce qu'elles deviennent plus agiles par ce secours.

On relâche à  
Sierra-Léona.

Du Cap, on porta au Sud-Sud-Ouest, pour éviter les basses de Rio-Grande. La sonde, à dix ou douze lieues du Cap, donne par degrés, depuis soixante jusqu'à treize brasses. On reprit ensuite au long de la Côte jusqu'à la hauteur de Sierra-Léona. Le Cap de ce nom se reconnoît par un seul arbre, qui surpasse tous les autres en grosseur, & qui a derriere lui la haute terre. On mouilla, le 7, dans la troisième Baye, où le bois & l'eau se trouvent sans peine, & où les marées sont aussi régulières que dans aucune partie du Canal d'Angleterre. Quelques Officiers du Vaisseau étant descendus au rivage le 18, rendirent visite au Seigneur *Joseph*, dont on a représenté l'habitation dans un article précédent.

Le 28 d'Avril, on partit de Sierra-Léona, & deux jours après on fut rejoint par le Weimouth, qui avoit déjà rempli sa commission dans la Riviere de Gamba. Mais il avoit donné sur un banc de sable à l'entrée de cette Riviere, & tous ses efforts n'avoient pû l'en dégager en moins de trois jours. Le Swallow avoit aussi couru quelque danger à Sierra-Léona, par la négligence des Matelots, qui oubliant le soin de la pompe, avoient laissé croître l'eau à bord jusqu'à cinq ou six pieds.

Il n'y a point  
de Canibales au  
Cap Sainte-  
Marie.

Loin de trouver des Canibales au Cap Sainte-Marie, comme tous les Matelots prennent plaisir à le raconter; on n'y trouva qu'une Nation douce & civile, de qui l'on obtint du bois pour la provision du Vaisseau. Le 14, on étoit à la hauteur du Cap-Monte, & le lendemain à celle du Cap Mesurado. Ces deux terres sont hautes. La premiere présente deux pointes, & la seconde une seule; mais la Côte qui les suit l'une & l'autre est basse & couverte de bois. A trois lieues du rivage, la sonde donne trois brasses d'eau.

Raison qui a  
fait prendre cette  
idée des Nègres  
de Mesurado.

On vit venir de Mesurado, un Canot, qui portoit un Kabaschir nommé le Capitaine *John Hec*, vêtu d'une camisole de Matelot, la tête couverte d'un vieux

vieux chapeau , avec quantité d'anneaux de cuivre aux doigts des mains & des pieds. Il fit quelque difficulté de monter à bord , dans la crainte d'être arrêté. Sa Ville avoit eu beaucoup à souffrir de la trahison de plusieurs Vaisseaux ; & les Nègres qui l'habitoient s'étoient quelquefois vengés avec un peu de cruauté. C'étoit sur ce fondement qu'on leur faisoit l'injustice de les croire antropophages ; mais sans aucune vraisemblance , puisque dans cette supposition , ils n'auroient pas eu de commerce ni de voisins. Le Capitaine Hée , & les Nègres qui lui servoient de Rameurs , avoient avec eux leur Fetiche , qui étoit un paquet de petits batons noirs , de la forme d'une botte d'asperges , enveloppé dans une bourse ou un sac , & porté sur l'épaule d'un nageur. Atkins voulut le voir & le manier. Mais les Nègres parurent effrayés de sa hardiesse , & lui dirent pour l'arrêter : *You didi , you kikaavou !* ce qui signifie dans leur langue ; si vous y touchez , vous mourrez aussi-tôt. La défiance qui regnoit de chaque côté ne permit pas de penser long-tems au commerce. Ils demanderent de vieilles hautes-chausses , des chemises , des guenilles , du biscuit , & tout ce qu'ils apperçurent. Enfin , cédant à leur inquiétude , ils partirent brusquement , en s'appellant l'un l'autre , avec un cri qui ressembloit , suivant l'Auteur , à celui des Bouchers d'Angleterre lorsqu'ils conduisent quelques Bestiaux.

Le 10 de Mai , on mouilla l'ancre devant *Sestos* ou *Sestro*. Cette Riviere est moins large que la Tamise. L'entrée en est fort étroite , & ne peut recevoir que des Chaloupes , entre deux rocs qui sont du côté de tribord , c'est-à-dire à la droite du Vaisseau. Encore est-elle fort dangereuse , pour peu que les vents ayent de violence. Tout le reste de l'embouchure est occupé par des sables. On y peut acheter néanmoins beaucoup de riz. La Riviere est abondante en poisson. Les Habitans s'empresrent d'apporter sur les rives quantité de Chèvres & de Volaille ; ou du moins , on s'imagine en voir un grand nombre , parce qu'il est rare d'en trouver depuis Sierra-Léona jusqu'à la Côte de Juida. La barre qui ferme l'entrée de la Riviere n'empêche pas qu'on n'y puisse faire de l'eau assez facilement.

Le Roi du Pays se nommoit *Pedro* , & faisoit sa résidence à cinq milles du Rivage sur le bord de la Riviere. Comme il est en possession de recevoir un présent de tous les Vaisseaux qui demandent de l'eau & du bois , on se crut obligé de lui envoyer ce tribut par une Ambassade composée d'un Lieutenant & du Trésorier. En arrivant à la Ville royale , ils furent conduits par quelques Seigneurs Nègres dans la chambre du *Palavere* ou du Conseil , pour y attendre que le Roi fut habillé & disposé à paroître en public. Ils attendirent l'espace d'une heure. Enfin Sa Majesté parut , accompagnée de cent Nobles , & précédée d'un Esclave qui composoit sa musique en soufflant dans une corne. Tout ce cortège étoit nud. L'habillement du Monarque avoit l'air fort antique ; sa robe étoit d'une vieille étoffe rouge & fort sale , ornée d'un grand nombre de pieces de différentes couleurs. Un Esclave lui portoit la queue , qui étoit une autre piece attachée au bas de la robe. Il étoit coëffé d'une vieille perruque noire à plein fond , qui n'avoit pas été peignée depuis long-tems. Son chapeau , qui tomboit en pourriture , & qui étoit trop petit de la moitié , étoit si reculé sur le derriere de la tête , qu'avec un visage fort maigre , Sa Majesté , dit Atkins , avoit l'air d'un véritable épouvantail.

ATKINS.  
1721.

Grossièreté des  
Ambassadeurs,  
& du Monarque  
Nègre.

Ses bas, fort sales & fort grossiers, étoient sans jarretières; ses souliers sans boucles; & pour ne laisser rien manquer à cette parure, il portoit au cou une chaîne de léton d'environ vingt livres.

Les Ambassadeurs Anglois, qui n'étoient pas plus exercés sur le cérémonial que le Roi dans l'art des ajustemens, se mirent à genoux devant lui, & n'auroient peut-être pas pensé à se relever si Pedro lui-même ne les en eut fait souvenir. Il parut surpris de leur voir prendre cette posture, & leur dit que c'étoit apparemment l'usage de l'Europe. Mais revenant au *daschi*, dont il étoit beaucoup plus occupé, il demanda aussi-tôt à le voir. Les Ambassadeurs lui présentèrent un fusil, deux piéces de bœuf salé, un fromage, une bouteille d'eau-de-vie, une douzaine de pipes, & quantité de révérences. Pedro, qui s'entendoit mieux en présens qu'en témoignages de respect, ne parut pas content de ce qui lui étoit offert; non qu'il y désirât plus de magnificence, mais parce qu'il n'y trouvoit rien de convenable à ses besoins actuels. Il pria civilement les Ambassadeurs de les reprendre, & de lui donner en échange chacun leur culotte. Cependant, comme ils ne parurent pas disposés à s'en retourner à demi nuds, après avoir conféré quelques momens avec ses Ministres, il consentit à recevoir le présent. Les Ambassadeurs furent immédiatement congédiés, avec un verre de vin de palmier, & l'*atti-ho*, qui est la manière de saluer ordinaire aux Nègres, en prenant le pouce & les doigts, & les faisant craquer.

Création burlesque d'un Duc de Sestos.

Mais pour laisser au Roi une idée avantageuse de leur politesse, ils demandèrent qu'on leur accordât l'honneur de saluer le Prince *Tom Freeman* son fils. Ce jeune Prince fit éclater à son tour la civilité de sa Nation en demandant à les conduire jusqu'à bord, sans en avoir été prié. Il se fit donner son flajolet, dont il leur joua plusieurs airs sur la route. Lorsqu'il fut arrivé au Vaisseau, on lui fit présent d'un Chapeau bordé, d'une épée, & d'une perruque. On y joignit une grande feuille de parchemin en forme de patente, par laquelle on le créoit Duc de Sestos. Elle fut signée par tous les gens de l'Equipage qui étoient capables d'écrire leur nom, & l'on y mit pour sceau une vieille marque de beurre que le hazard fit trouver à bord. Cette cérémonie badine fut si goûtée du Roi Pedro, que dans le mouvement de sa reconnaissance il envoya au Vaisseau deux Chèvres, sous la conduite de *Josi*, son second fils, qu'il étoit bien aise d'ailleurs de voir participer aux faveurs des Anglois. Ils l'honorèrent aussi d'une dignité de leur création, en le faisant Prince de Baxos.

Avantage que les Anglois tirent de leurs railleries.

On avoit l'exemple de plusieurs Nègres qui avoient été revêtus des plus hauts titres; mais personne n'avoit encore pensé à les confirmer par des Patentes. Aussi le Roi Pedro continua-t-il de paroître extrêmement sensible à cette distinction. Il permit aux Anglois de jeter à tous momens leurs filets dans sa Rivière, où ils prirent quantité d'excellent poisson. Il leur accorda la liberté de visiter tous ses Villages, & l'ordre fut donné à tous ses Sujets de les traiter comme les bienfaiteurs de la Nation. Quelques personnes du Vaisseau étant entrées dans une habitation où ce Prince étoit arrivé nouvellement, se crurent obligés de lui rendre une visite. Ils le trouverent dans un Palais fort inférieur aux étables de nos bonnes Métairies. L'entrée étoit si étroite qu'on n'y pouvoit passer sans contrainte. Elle conduisoit dans une

cour où l'on voyoit trois ou quatre misérables hutes, qui étoient le logement des femmes du Prince. Les Anglois passèrent ensuite sous une autre porte, d'où ils apperçurent le Roi assis dans la seconde cour, sur un échaffaut semblable à celui de nos Tailleurs, accompagné de deux ou trois femmes qui fumoient avec lui. Si sa figure fit rire les Anglois, il parut fourire aussi de les voir. Après avoir joui de ce spectacle pendant quelques minutes, il prit congé de lui avec la cérémonie ordinaire de l'*atti-ho*.

Dans un autre Village sur le bord de la Rivière, ils trouverent un homme dont la couleur les frappa d'étonnement. Il étoit jaune; mais d'un jaune si brillant, que n'ayant jamais rien vu qui lui ressemblât, ils s'efforcèrent d'approfondir ce Phénomène. Ils employèrent les signes & tout ce que l'expérience leur avoit appris de plus propre à se faire entendre. Le seul éclaircissement qu'ils purent tirer fut qu'il venoit d'un Pays fort éloigné dans les terres, où les hommes de sa couleur étoient en grand nombre. L'Auteur a fçû des Capitaines Bull Finch, Lambe, & de quelques autres Voyageurs, qu'ils avoient vu plusieurs Africains de la même couleur; & de M. Thompson, qu'il en a vu un dans le Royaume d'Angola, & un autre à Madagascar; rareté surprenante, ajoute Atkins, & dont l'explication doit causer autant d'embarras aux Physiciens que la couleur des Nègres.

Le 18 de Mai, on quitta Sestos; & faisant voile au long d'une Côte aussi basse que celle de Hollande, on arriva le troisième jour au Cap *Palmas*. Le 30, on mouilla l'ancre devant *Bassam* ou *Bassau*, & le 31 devant *Affini*, après avoir passé l'endroit qu'on a nommé *Bottomless Pit*, ou l'*abîme sans fond*, parce que si près du rivage on ne trouve effectivement aucun fond dans un espace d'environ de trois milles. On ne trouva point aux Habitans de tous ces lieux beaucoup d'empressement pour le commerce, jusqu'à ce qu'on eut gagné la Côte d'or. Le 2 de Juin, on jeta l'ancre au Cap *Apollonia*. La terre commence ici à s'élever, & les Nègres marquent plus d'ardeur pour les marchandises de l'Europe.

Dans un lieu que les Anglois ont nommé *Jaques à Jaques*, entre le Cap *Palmas* & *Bassam*, les Anglois rencontrèrent un Vaisseau de Bristol, nommé le *Robert*, commandé par le Capitaine *Harding*, qui étoit parti avant eux de *Sierra-Léona*, après y avoir acheté trente Esclaves, au nombre desquels étoit le Capitaine *Tomba*. *Harding* raconta l'aventure suivante à ses compatriotes. Huit jours auparavant, ce *Tomba*, qui étoit d'une hardiesse extraordinaire, avoit formé le projet d'un soulèvement, avec trois ou quatre de ses Compagnons les plus résolus. Ils étoient secondés par une femme de leur Nation, qui les avoit avertis que pendant la nuit il n'y avoit que cinq ou six Blancs sur le tillac, & presque toujours endormis. *Tomba* ne balança point à tenter l'entreprise; mais au moment de l'exécution, il ne put engager qu'un seul Nègre de plus à le suivre. S'étant rendus au château d'avant, il y trouva trois Matelots endormis, dont il dépêcha d'abord les deux premiers d'un simple coup sur la temple. Le troisième fut réveillé par le bruit, mais *Tomba* ne réussit pas moins à le tuer de la même manière. Cependant quelques Anglois qui n'étoient pas éloignés prirent l'alarme, & la communiquerent bientôt sur tout le bord. *Harding* paroissant avec une hache à la main, fendit la tête à *Tomba* d'un seul coup, & fit charger de fer les cinq autres complices.

ATKINS.  
1721.

Homme jaune.  
Remarques sur  
ce Phénomène,

Route des Anglois.

Bassam.  
Affini.  
Bottomless Pit

Cap Apollonia.

Aventure d'un  
Vaisseau de Bristol.

Révolte de cinq  
Nègres.

ATKINS.  
1721.  
Leur punition.

Le Lecteur, dit Atkins, sera curieux d'apprendre leur châtiment. On vit arriver ce qui n'est que trop commun dans tous les Pays de l'Europe, où les grands scélérats échappent souvent au supplice, tandis que les moins coupables sont punis rigoureusement. Des cinq Esclaves, les deux plus vigoureux, qui étoient en même-tems les plus criminels, en furent quittes pour le fouet & pour quelques scarifications. Les trois autres, qui étoient d'une constitution fort foible, & qui n'avoient eu part à l'action que par leur consentement, subirent une mort cruelle, après avoir été contraints de manger le cœur & le foye de leur chef. La femme fut suspendue par les pouces, fouettée, & déchirée de coups à la vûe de tous les autres Esclaves, jusqu'au dernier soupir, qu'elle rendit au milieu des tourmens.

Querelle des  
Anglois avec un  
Kabafchir.

Le 6 de Juin, on jeta l'ancre devant *Axim*, Comptoir Hollandois; & le jour suivant, au Cap de Très-Puntas. La plupart des Vaisseaux de l'Europe touchent à ce Cap pour renouveler leur provision d'eau, qu'il est plus difficile d'obtenir plus loin, où l'on fait payer une once d'or à chaque Vaisseau pour cette faveur. *John Conny*, principal Kabafchir du canton, dont la Ville est à trois mille de la Côte du côté de l'Ouest, envoya un de ses Esclaves au Vaisseau, pour y faire demander une canne à pomme d'or, gravée de son nom, que les Anglois de quelque Voyage précédent s'étoient chargés de lui apporter. Non-seulement cette commission avoit été négligée; mais le Messager du Kabafchir s'étant emporté dans ses reproches, il fut imprudemment maltraité par les Anglois de l'Equipage. Son Maître irrité de ce double outrage, ne remit pas sa vengeance plus loin qu'au jour suivant. Les Anglois étoient à puiser de l'eau. Il fondit sur eux avec main-forte, se saisit de leurs tonneaux & fit une douzaine de prisonniers, qu'il conduisit à sa Ville. L'Officier qui les commandoit prit des peines inutiles pour faire comprendre au Kabafchir John la différence d'un Vaisseau de Roi aux Vaisseaux Marchands. Son unique réponse fut » qu'il étoit Roi de son Canton, non-seulement » pour son eau, mais encore pour l'embarras qu'on lui causoit à la prendre. Cette rodomontade, dont le sens lui étoit apparemment plus clair qu'aux Anglois, ne l'empêcha pas de leur présenter de l'eau-de-vie & toutes ses provisions domestiques. Je sçais, disoit-il, aux Matelots, que votre devoir est de suivre les ordres qu'on vous donne. Après quelques autres discussions, il se contenta, pour la rançon des douze Anglois, de six onces d'or & d'un baril d'eau-de-vie.

Réconciliation  
des Anglois avec  
le Kabafchir.

Raisons qui le  
rendoient si fier.

On voyoit sur une colline voisine le Fort Danois, ou, comme on l'appelloit, le Fort de Brandebourg, que les Danois avoient abandonné depuis quelques années, & dont John Conny s'étoit mis en possession. Cette hardiesse avoit fait naître quelques différends entre lui & les Hollandois. Sous prétexte de l'avoir acheté des Danois, ils y avoient envoyé en 1720 une Galliotte à bombes, & deux ou trois Frégates, pour demander qu'il leur fût remis. John, qui étoit hardi & subtil, ayant pesé leurs forces, répondit qu'il vouloit voir quelque rémoignage du Traité des Brandebourgeois (62). Il ajouta même que ce Traité prétendu ne pouvoit leur donner droit qu'à l'artillerie & aux pierres de l'édifice, puisque le terrain n'appartenoit pas aux

(62) On a déjà vû que cet Etablissement s'étoit fait sous le nom d'une Compagnie de Brandebourgeois ou de Prussiens.

Européens pour en disposer ; que les premiers Possesseurs lui en avoient payé la rente , & que depuis le parti qu'ils avoient pris de l'abandonner , il étoit résolu de n'y pas recevoir d'autres Blancs. Ces raisonnemens ayant irrité les Hollandois , ils jetterent quelques bombes dans la Place. Ensuite aussi furieux d'eau-de-vie que de colere , ils débarquerent quarante hommes sous la conduite d'un Lieutenant , pour former une attaque réguliere. Mais John , qui avoit eu le tems de se mettre en embuscade avec des forces superieures , fondit brusquement sur eux & les tailla tous en pieces. Il ajoûta l'insulte à la victoire , en faisant paver l'entrée de son Palais des cranes des morts.

Cet avantage avoit servi à le rendre plus fier & plus exact sur tous les droits du Commerce , c'est-à-dire , sur ceux qui lui étoient dûs justement. Cependant lorsqu'il se fut réconcilié avec les Anglois , Atkins & quelques autres Officiers du Vaisseau lui rendirent une visite. Les vents Sud avoient rendu la mer si grosse , que les voyant embarrassés à descendre au rivage avec leurs propres Chaloupes , il leur envoya ses Canots. Mais il leur fit payer un *akky* pour ce service. Les Nègres connoissent fort bien lorsqu'ils n'ont rien à craindre de l'agitation des flots. John se trouva lui-même sur le rivage pour y recevoir les Anglois. Il étoit accompagné de trente ou quarante Gardes fort bien armés , qui les conduisirent à sa maison.

Cet édifice , qu'il avoit construit des matériaux du Fort , étoit assez spacieux & fort bien entendu. On y montoit en dehors par un double escalier de pierre , d'onze ou douze degres. Cet étage , sans compter le rez-de-chaussée , contenoit trois grandes chambres ; l'une qui étoit la salle d'armes ; la seconde , qui servoit de chambre de lit au Kabaschir , & la troisième qui faisoit sa salle de compagnie. Celle-ci étoit meublée de tables & de chaises.

Pour arriver à ce Palais , il falloit traverser deux cours , dont la premiere étoit environnée de logemens pour les Officiers & les Domestiques du Kabaschir. La seconde étoit un quarré spacieux , qui contenoit une salle des Gardes , & une autre salle d'armes , avec divers ornemens imités des Gouverneurs Danois , au service desquels John Conny avoit été plusieurs années. Il avoit appris d'eux les délicatesses d'honneur ; & pour un Nègre , il sçavoit prendre une contenance assez imposante. C'étoit un homme de cinquante ans , bien fait & robuste , d'un regard sévere , & qui se faisoit respecter de ses Nègres , jusqu'à vouloir que ceux qui portoient des chapeaux ou des bonnets , eussent toujours la tête nue devant lui.

Il reçut fort civilement les Anglois , & les salua de six coups de canon , qui lui furent rendus au même nombre. Il leur fit des excuses de les avoir empêchés de prendre de l'eau ; & pour les en dédommager , il leur permit de pêcher dans la Riviere qui passe derriere sa Ville. Mais leur pêche n'ayant point été fort heureuse , ils furent mal servis à dîner. Le Kabaschir prit même un air mécontent , & leur reprocha de s'être attiré cette disgrâce en négligeant de faire un présent à l'eau de la Riviere , qui méritoit plus de consideration qu'une autre , parce qu'elle étoit le Fetiche d'un homme tel que lui. Il leur présenta néanmoins du *kanki* , du pain , du sel , du beurre , du fromage , du vin de palmier & de la bierre. Sa table étoit assez proprement couverte , d'une nappe , de couteaux , d'assiettes , &c. Une de ses femmes , car les Anglois remarquerent qu'il en avoit plusieurs , fut assise derriere lui

ATKINS.  
1721.

Il avoit pavé sa  
cour de cranes  
Hollandois.

Description de  
son Palais.

Figure & carac-  
tere de John Con-  
ny.

Traitement qu'il  
fait à l'Auteur.

ATKINS.  
1721.

pendant tout le festin. Elle paroïssoit grosse. Sa robe étoit une piece d'étoffe informe, dont elle étoit enveloppée, & qui n'étoit pas mal chargée de Fetiches. Au jugement d'Atkins, ils portoient tous deux le poids de huit ou dix livres d'or, en colliers, en bracelets, en anneaux de bras & de jambes, & en autres ornemens de tête & de chevelure.

Quel usage il avoit fait des cranes Hollandois.

Atkins trouvant le Kabaschir familier & de bonne humeur, ne fit pas difficulté de lui demander ce qu'étoient devenus les cranes Hollandois dont il avoit pavé l'entrée de sa Maison. Il répondit naturellement que depuis un mois il les avoit enfermés dans une caisse, avec de l'eau-de-vie, des pipes & du tabac, & qu'il les avoit fait enterrer. Il étoit tems, ajouta-t-il, d'oublier les ressentimens passés; & les petites commodités qu'il avoit fait enterrer avec les Hollandois, étoient un témoignage du respect qu'il portoit aux Morts. Atkins apprit que l'usage de cette Nation est de sacrifier un ou deux Esclaves à la mort des personnes riches. Au reste le Kabaschir lui fit voir dans une de ses cours, les machoires des Hollandois suspendus aux branches d'un arbre.

Sa rigoureuse justice, & son habileté.

Il n'avoit pas moins de rigueur dans les châtimens, que d'exactitude à se faire payer les droits. Quelques semaines avant l'arrivée des Anglois, il avoit condamné à mort un meurtrier, quoique le meurtre n'eût été commis que dans les termes d'une juste défense; & c'étoit le frere même du coupable qu'il avoit chargé de l'exécution.

Le Kabaschir John Conny avoit profité fort habilement de son pouvoir & de ses richesses pour se mettre en possession de tout le commerce du Pays; & par degrés il avoit réduit les profits des Européens à vingt pour cent. Atkins remarque qu'ils ne pouvoient accuser qu'eux-mêmes de cette disgrâce, parce qu'ils avoient cherché à se supplanter les uns les autres en donnant leurs marchandises à moindre prix.

## §. II.

### *Arrivée de l'Auteur au Cap-Corse. Misérable état du Comptoir Anglois. Suite du Voyage à Juida, aux Isles du Prince & de St Thomas, à Mina, &c. & retour de l'Auteur.*

Ce que c'est que les Comptoirs de Dixcove, de Sukkonda, d'Anamabo, &c.

LE Swallow partit du Cap Très-Puntas le 14 de Janvier, & mouilla le lendemain à Dixcove, Comptoir Anglois. Mais quoique Dixcove, Sukkonda, Anamabo, & d'autres lieux, soient honorés du nom de Comptoirs, Atkins remarque qu'il ne s'y trouve que deux ou trois Anglois, dépendans du Cap-Corse, d'où ils reçoivent leur commission, avec un salaire annuel, & des profits ou des gratifications proportionnés à leurs services.

Cap-Corse, principal Fort des Anglois en Guinée.

Le 16. de Juin, on leva l'ancre, pour mouiller le lendemain devant le Cap-Corse, principal Fort de la Compagnie Angloise d'Afrique. C'est aussi la résidence du Gouverneur, qui ne porte dans sa commission que le titre de Directeur Général. Ce Comptoir est composé de deux Marchands en chef, d'un Secrétaire, un Chapelain, un Chirurgien, plusieurs Facteurs, Ecrivains, Mineurs, Artificiers, & d'une Compagnie de Soldats. La Place ne manque ni d'édifices ni de commodités, pour les Anglois & pour les Esclaves (63).

(63) La description du Fort est renvoyée à l'article Géographique.

Vers le tems de ce Voyage , la Compagnie d'Afrique avoit levé par soufcription la somme de trois cens quatre-vingt-douze mille quatre cens livres sterling. Au mois de Décembre 1722 elle fit un appel de cinq pour cent, en accordant aux Propriétaires, fuiyant l'usage, un dividende de trois pour cent. Au mois de Décembre 1723, elle exposa en vente un fond de deux cens mille livres sterling, à trente pour cent. L'Auteur en conclut (64) que malgré les succès précédens, la Compagnie n'avoit pas beaucoup à se louer de l'état de ses affaires. L'hyver suivant, ajoute-t-il, ne servit pas peu à confirmer cette remarque, lorsqu'elle représenta ses embarras au Gouvernement, & qu'elle exposa les dangers auxquels le Commerce d'Afrique étoit exposé si elle n'obtenoit la permission de former quelque nouveau système. Les Auteurs du projet demanderent que le Parlement s'engageât. Ils promirent à cette condition de mettre les Agioteurs en mouvement, & de lever un million.

Le Comptoir du Cap-Corse, à l'exception du premier rang qui forme le Conseil, n'est véritablement composé que de *Nègres Blancs*, absolument fournis aux volontés du Directeur Général. Il les gouverne suivant toutes les règles de la plus exacte discipline, c'est-à-dire à la maniere des Garnisons, en punissant leurs fautes par des amendes, par la prison, par le fouet & le cheval de bois. Pour vivre dans cette rigoureuse dépendance, le salaire qu'on leur donne suffit à peine à leur procurer du kanki & de l'huile de palmier, avec un peu de poisson, qui les empêche de mourir de faim : car malgré l'idée qu'on en donne au Change Royal de Londres, où l'on fait monter les appointemens annuels des Facteurs, depuis cinquante jusqu'à nonante livres sterling, & ceux d'un Artificier à cinquante; la vérité est qu'en Guinée, sous prétexte du profit de la Compagnie, le Directeur Général ne les paye qu'en *krakras*, monnoie fausse, qui n'a de cours que dans le lieu, & qui ne leur permet pas d'acheter leurs nécessités, avec un peu d'avantage, des Vaisseaux qui abordent sur la Côte. Il est, dit-on, contre l'intérêt de la Compagnie, que ses Sujets puissent se procurer d'autres profits que ceux qu'ils tirent d'elle. D'accord; mais on abuse de ce principe. Il arrive de-là que pour soutenir une vie languissante, ou, si l'on veut, pour se procurer un peu de plaisir, ils sont obligés d'emprunter de la Compagnie, ou de prendre d'avance une partie de leurs appointemens, & de signer en effet la perte de leur liberté; car on ne laisse à personne la liberté de partir qu'après avoir ajusté ses comptes. Quelqu'un est-il trop sobre pour s'engager dans des dettes? On suppose adroitement des défauts de conduire, ou l'altération de quelques marchandises confiées à ses soins. Ainsi tout devient sujet au châtement; ivresse, juremens, négligence, absence du Fort pendant la nuit, & jusqu'aux absences de l'Eglise; tant la pitié, dit ironiquement Atkins, est en honneur parmi les Anglois de Guinée! Les engagemens durent, par cette méthode, aussi long-tems qu'il plaît au Directeur. Il en use de même à l'égard des Nègres: dans les Villages voisins, ces misérables sont continuellement à solliciter des marchandises & quelques verres d'eau-de-vie. On leur en accorde; mais avec un compte exact de ce qu'ils reçoivent. Ils se trouvent ainsi engagés

ATKINS.  
1721.

Etat de la Compagnie d'Afrique.

Désordre du Comptoir Anglois au Cap-Corse.

Remarques de l'Auteur sur la misere du Cap-Corse.

(64) Il faut se souvenir que cette Relation n'a été publiée qu'en 1735.

ATKINS.  
1721.  
Peinture des  
Facteurs.

à la Compagnie par leurs dettes, & peuvent être vendus quand il plaît au Directeur.

La plupart des Facteurs, suivant l'observation d'Atkins, ont bientôt perdu l'air de gayeté & de politesse avec lequel ils arrivent en Guinée. Ils sont sans canne & sans tabatière, chose étrange, dit-il, pour des gens d'affaires; ils ont le corps décharné, le visage pâle, les poches cousues ou sans usage, & la langue nouée. Il avoue que leur maigreur vient de la rareté des provisions. On ne voit guères au marché que des plantains, du bled-d'inde, quelques petits poissons, & beaucoup de kanky. Le hazard y fait quelquefois paroître une Chèvre maigre, qui se vend cinq akkis; un Canard, un Perroquet, ou une couple de Poulets, qu'on n'achète pas moins d'un akki. Rien ne marque mieux la misère du Fort que ce qui arriva sous les yeux d'Atkins. Le Capitaine de la Garnison, ennuyé d'une situation si dure, prit le parti de s'échapper pendant la nuit, & de gagner un Brigantin qui étoit prêt à s'éloigner de la Côte. Mais son désespoir ne fut pas heureux. Le Brigantin fut poursuivi par le Weymouth, & ramené au rivage. Son Patron se vit condamné, outre quelques jours de prison, à payer soixante onces d'or au Directeur Général.

Le Général est  
le seul qui ne  
manque de rien.

Au milieu de la disette publique, cet Officier Général ne manque de rien. Il est le seul qui ait à lui des bestiaux & de la volaille. Quoique le Pays en produise si peu, il s'en fait apporter de plusieurs autres lieux par ses propres Barques; sans compter les présens qu'il reçoit des Capitaines de Vaisseaux & des Nations voisines. Il n'est pas moins fourni de légumes, & de toutes sortes de végétaux. Le Chevalier Dalby Thomas, ancien Gouverneur, ayant fait un assez beau jardin hors du Fort, ses Successeurs ont pris si grand soin de l'entretenir, qu'on y trouve non-seulement tous les fruits du Pays, mais un grand nombre de ceux d'Angleterre, que le Directeur ou le Gouverneur d'aujourd'hui réserve pour son usage.

Konfa, femme  
qu'on prend pour  
un tems.

Atkins ne fait pas connoître ce voluptueux Anglois par son nom. Il continue seulement de représenter son caractère & ses mœurs. L'usage n'étant point établi pour les Négocians Anglois de mener en Guinée des femmes d'Angleterre, il a pris une *Konfa*, c'est-à-dire, dans le langage des Nègres, une femme qui n'est que pour un tems, & qui n'est point obligée de quitter le Pays, parce que cet assujettissement passeroit pour un véritable esclavage. C'est une mulâtre, fille d'un Soldat Hollandois de Mina, qui est déjà mère de trois ou quatre enfans, presque aussi blancs que le Directeur. Ses parens & ses amis Nègres aident beaucoup à fortifier l'autorité de son mari ou de son amant, comme il favorise de son côté leurs injustices dans les usures qu'ils exercent à l'égard de la Garnison. Il aime cette femme avec une folle passion. De tems en tems, il lui persuade d'assister à l'Office dans sa Chapelle; & par complaisance elle fait cet effort sur elle-même, quoiqu'elle soit fort attachée aux usages des Nègres. Atkins prit soin d'un de ses enfans dans une maladie. Il rendit ensuite le même service au Directeur, qui fut atteint de quelques accès de fièvre. Dans ces deux occasions, il fut surpris de le trouver si foible, que marquant moins de confiance pour son Chirurgien que pour les Fetiches, il en portoit plusieurs au poignet & au cou. C'étoit d'ailleurs un homme sensé, mais sur qui la crainte de la mort avoit plus de force que les lumières de sa raison.

Passion du Di-  
recteur pour sa  
*Konfa*.

Il s'affligeoit beaucoup que toutes les instances ne pussent engager sa femme à quitter son Pays, quoiqu'à force de sollicitations il l'eut fait consentir au départ de ses enfans, pour les faire élever en Angleterre. Elle n'étoit pas moins obstinée à conserver l'habillement Nègre, & à marcher pieds nus, avec des chaînettes d'or autour des chevilles & des poignets, des bracelets à la mode du Pays, & des brins d'or dans sa chevelure. C'étoit une des raisons qui lui donnoient tant d'aversión pour l'Angleterre; dans la crainte d'y être obligée de changer de parure, & de paroître décontenancée, disoit-elle, aux yeux d'une Nation étrangère.

Aux qualités de bon pere & d'excellent mari, Atkins remarqua que le Directeur Général joignoit celle de serviteur zélé de la Compagnie. Il étoit d'une fermeté extraordinaire à maintenir son autorité contre les Hollandois de Mina. Butler, Directeur Général du commerce de Hollande, étant à peu près du même caractère, ils avoient souvent des démêlés fort vifs sur les intérêts des deux Nations; & quelquefois aussi à l'occasion de la Konfa, dont le Directeur Anglois vouloit que les parens fussent respectés des Hollandois mêmes. La nécessité où sont les Directeurs Généraux de conserver un air de dignité dans leur petit Empire, les accoutume quelquefois à prendre des manieres trop hautes avec leurs inferieurs. Celui du Cap-Corse est sans cesse renfermé dans ses retranchemens, & ressemble au Géant du Château enchanté. Il ne se fait voir que lorsqu'il ne peut s'en dispenser. S'il fait l'honneur à quelqu'un de l'inviter à sa table, c'est sans le presser, avec les civilités ordinaires, de boire & de manger. Il faut penser à soi-même, dit Atkins, si l'on ne veut pas sortir avec la même faim qu'on apporte. D'ailleurs il croiroit fort au-dessous de lui d'attendre un moment ses convives, quoiqu'il n'ignore pas qu'en arrivant trop tard on n'a pas d'espérance de trouver à dîner dans le Fort. Cette fâcheuse incommodité a fait former depuis peu par la Compagnie d'Afrique, le projet d'envoyer au Cap-Corse du bœuf d'Irlande & du porc, qui n'y reviendroient pas fort cher. Quoiqu'il en soit, l'Auteur fut assez bien traité pendant six semaines qu'il passa dans le Fort.

Le 26 de Juin, son Vaisseau leva l'ancre pour se rendre au Port d'Anamabo. Il en partit le 28, pour aller mouiller à Rontford. Le 30, il arriva au Port de Barki, d'où il se rendit à Schallo. Depuis Sierra-Léona, l'Auteur observe qu'on trouve difficilement du bois, de la chandelle, & les autres nécessités d'un Vaisseau. Ce n'est pas que le bois soit rare dans des Régions où l'on ne voit de tous côtés que des arbres; mais rien n'est si difficile que d'aborder sur la Côte dans les endroits où l'on ne trouve pas de Riviere navigable. D'ailleurs la défiance des Habitans est extrême dans les lieux où le rivage est plus ouvert. A l'égard de la chandelle, les Bâtimens de commerce en apportent peu, parce qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait du profit à tirer de cette marchandise.

Après avoir passé par Akra, par la Riviere de Volta, & par la Côte des Papas, on alla jeter l'ancre à Juida le 4 de Juillet. Toute la Côte forme une ligne droite, sans Golfe & sans Bayes. Elle est couverte d'arbres, & fort exposée aux vents de mer, qui ne cessent pas d'y pousser les Vaisseaux, quoique sa situation & le mouvement continuel des vagues en rendent l'approche très-dangereuse. Avant le Port d'Akra, on passe à la vûe d'une

ATKINS.  
1721.  
Caractere de  
cette femme.

Hauteur du Di-  
recteur Anglois  
du Cap Corse.

Bois & Chan-  
delle rare sur cet  
Côte, & pour-  
quoi.

Montagne du  
diable, d'où lui  
vient ce nom.

ARKINS.  
1721.

haute montagne, d'où l'on a quelquefois vû sortir de la fumée comme d'un volcan. Cette raison, joint au grand nombre de bêtes farouches qui y cherchent leur retraite, lui a fait donner le nom de *Devil' Hill* ou Montagne du diable. Mais le plus grand danger qu'on y court, suivant l'Auteur, vient d'une prodigieuse quantité de Singes, parmi lesquels il s'en trouve de la longueur de cinq pieds, qui attaquent les hommes avec une hardiesse extrême & les précipitent dans l'eau, que ces animaux eux-mêmes redoutent beaucoup.

Les Anglois arrivent à l'Isle de St Thomas.

La plupart y périsseut.

On partit de Juda le 20, & dès le 28 on eut la vûe de l'Isle St Thomas, qui appartient aux Portugais. En approchant de cette Isle, on découvrit autour du Vaisseau, quantité de Baleines & d'autres poissons monstrueux. Le Weymouth n'ayant pas cessé d'accompagner le Swallow, ces deux Bâtimens avoient également besoin d'être nétoyés & radoubés, après une si longue navigation. Les deux Equipages s'y employèrent ardemment : mais ce travail, joint à l'excès de la chaleur, & à l'intempérance des Matelots, en fit périr trois ou quatre chaque jour, pendant l'espace de six semaines. La plupart néanmoins étoient arrivés en pleine santé. Ils furent tentés par l'abondance du vin de palmier, qu'ils se procuroient à très-vil prix, & par la facilité qu'ils trouvoient dans leurs tentes à se livrer sans mesure à toutes sortes de débauches. Une fièvre maligne, qui devint la maladie commune, réduisit bientôt les deux Vaisseaux à délibérer s'ils devoient aller plus loin, sans attendre un renfort d'hommes des premiers Bâtimens d'Angleterre. Le Weymouth n'avoit plus assez de bras pour retirer ses ancres, & la situation du Swallow n'étoit guères plus favorable. Mais l'Auteur, en qualité de Chirurgien, jugea que dans cet état même il étoit plus à propos de partir; parce qu'en s'éloignant de la cause du mal, qui n'étoit que la chaleur excessive & les déréglemens de conduite, les malades éprouveroient une crise qui rétablirait leur santé, ou qui précipitant leur mort arrêteroit du moins la contagion. Ainsi, avec le secours de quelques Matelots d'un Vaisseau Hollandois, on remit à la voile. Les fièvres continuerent d'emporter quelques hommes, mais tournerent à la plupart en flux de ventre, qui causerent moins de ravages. Le Weymouth, qui étoit parti d'Angleterre avec deux cens quarante hommes, en avoit cent quatre-vingt-deux de moins à la fin du Voyage.

Avanture mal éclaircie.

L'Isle du Prince qui avoit été si précieuse aux deux Vaisseaux, est le lieu qui donna naissance à deux personnes célèbres par leur tragique avanture, *Africanus* & *Mouli*. Il semble qu'après les avoir annoncés dans ces termes, l'Auteur devoit raconter leur histoire avec un peu plus d'étendue. Mais il ajoute seulement, en termes fort obscurs, que Mouli étant devenue la favorite de son Patron, fut arrachée des bras d'Africanus; & qu'ayant mis au monde un enfant dont la couleur fit connoître le pere, Africanus tua de rage la mere & l'enfant, & se tua lui-même pour éviter le châtimeut. Le Patron étoit apparemment quelque Portugais, dont Africanus & Mouli étoient les Esclaves.

Isle de St Thomas.

On quitta l'Isle du Prince le 20 de Septembre, & l'on jeta l'ancre le 28 dans la Baye de Saint Thomas, à une lieue du Fort qui est sur la pointe gauche de la Baye. C'est la principale des trois Isles que les Portugais ont sur cette Côte. Les Pores & la Volaille y sont à très bon marché.

L'arrivée de deux Vaisseaux de Guerre Anglois fut un incident fort heureux pour *Rowry*, Capitaine d'un Bâtiment de Bristol. Ses propres Matelots vouloient le faire prisonnier, après avoir pris la résolution de vendre ses Esclaves au Gouverneur de l'Isle, qui ne rejettoit aucune proposition lorsqu'il y trouvoit de l'avantage. *Rowry*, maltraité jusqu'alors par le Gouverneur, obtint plus de justice à la faveur des deux Vaisseaux. Mais ses Matelots n'osant reparoître après cette aventure, ou plutôt ne jugeant pas lui-même à propos de se fier à des gens qui l'avoient trahi, il prit le parti de se défaire de son Bâtiment & de sa cargaison, pour passer au Cap-Corse à bord du *Weymouth*. Sa perte fut d'autant plus considérable, que dans une vente si précipitée, il se vit obligé d'abandonner ses biens pour la moitié de leur valeur.

Le *Swallow* & le *Weymouth* regagnerent la Côte d'or en quinze jours, pour y continuer l'exercice de leur commission. Mais le 5 d'Octobre ils se déterminèrent à tourner leur navigation à l'Ouest, dans la vûe de se rendre maîtres du vent le plus loin qu'il leur seroit possible, afin de tomber plus facilement sur les Pyrates qui s'approcheroient de la Côte. Le 20, ils se trouverent à la hauteur du Cap Apollonia, & le 23 ils mouillèrent devant *Axim*. Le 24, ils s'avancèrent jusqu'au Cap Très-Puntas, où le *Kabaschir* *John Conny* leur accorda plus facilement de l'eau qu'à leur premier passage. Le 30, ayant quitté cette rade, ils arriverent le lendemain au Cap-Corse. On leur raconta, pour premiere nouvelle, que le Pirate *Roberts* avoit pillé les Vaisseaux Marchands au long de la Côte; mais qu'on le croyoit parti pour quelque autre mer, parceque ses derniers pillages étoient arrivés au mois d'Août. Comme il y avoit peu d'apparence qu'il osât reparoître, les deux Vaisseaux partagerent entr'eux les provisions qui leur étoient venues de Londres au Cap-Corse; & le *Weymouth* demeurant pour rétablir les restes de son Equipage, le *Swallow* mit à la voile le 10 de Novembre. Dans l'espace d'un mois, il fit, pour la seconde fois la visite de *Sukkonda*, de *Dixcove*, d'*Aqueda*, de *Très-Puntas*, d'*Axim*, du Cap Apollonia, d'*Aflini*, de *Bassam*, de *Jaque* & *Jaques*, & de plusieurs autres lieux. Le dessein du Capitaine étoit non-seulement d'assurer le Commerce, mais encore d'acheter des Esclaves pour sa manœuvre, & de prendre des Matelots sur les Bâtimens Marchands. A *Sukkonda*, il fut obligé de faire quelques réparations à la quille de son Vaisseau. A *Dixcove*, il apprit de *Carlton*, Facteur de ce Comptoir, qu'une Compagnie de Soldats envoyée par la Compagnie d'Afrique pour recruter la Garnison du Cap-Corse, s'étoit mutinée avec un de ses Officiers, nommé *Massey*, sous prétexte qu'ils étoient maltraités par les Marchands qui étoient chargés du soin de leur nourriture; qu'ils avoient encloué le canon d'un des deux Vaisseaux qui les avoient apportés, & que s'étant mis sur l'autre avec le Contre-maître *Lowther* & quelques Matelots, ils avoient pris le large.

Au Cap Apollonia, le *Swallow* trouva beaucoup de changement. La Reine du Pays, qui avoit envoyé au Capitaine, trois mois auparavant, un présent de quatre akkis, avoit été forcée avec toute sa Nation, de se retirer dans le canton d'*Aflini*. C'étoient les *Santis* ou les *Affantis*, Peuple voisin dans l'intérieur des terres, qui l'avoient chassée de ses Etats, à l'instigation de ce

ATKINS.

1721.

Service que les deux Vaisseaux de Guerre rendent au Capitaine *Rovvry*.

Ils continuent l'exercice de leur Commission.

Pillages du Pirate *Roberts*.

Le *Swallow* parcourt toute la Côte.

Changement qu'il trouve au Cap Apollonia.

ATKINS,  
1721.

même John Conny, qui s'étoit rendu si puissant au Cap de Très-Puntas. En arrivant sur la Côte d'Assini, les Anglois trouverent cette Princesse & ses Sujets occupés de leur vengeance. Dans cette agitation de courage & de haine, on leur vendit fort cher toutes les armes inutiles au Vaisseau. Ils donnoient sans regret une Poule pour une pierre à fusil. Ces Nègres étant naturellement braves se promettoient de faire bientôt changer la fortune en leur faveur. En effet, Atkins fut ensuite informé qu'ils avoient heureusement déchargé une partie de leur ressentiment sur John Conny.

En repassant au Cap de Très-Puntas les Anglois du Swallow trouverent la source & l'étang d'eau fraîche presque entièrement à sec, quoique les vents Sud-Est eussent amené, depuis peu, deux ou trois pluies fort abondantes. Les brouillards continuoient même d'être fort épais pendant le jour; & ce qui parut fort extraordinaire à la distance de la terre où le Vaisseau avoit jetté l'ancre, on avoit des rosées à bord pendant la nuit. La direction du courant étoit à l'Ouest.

Nouveaux pil-  
lages de Roberts.

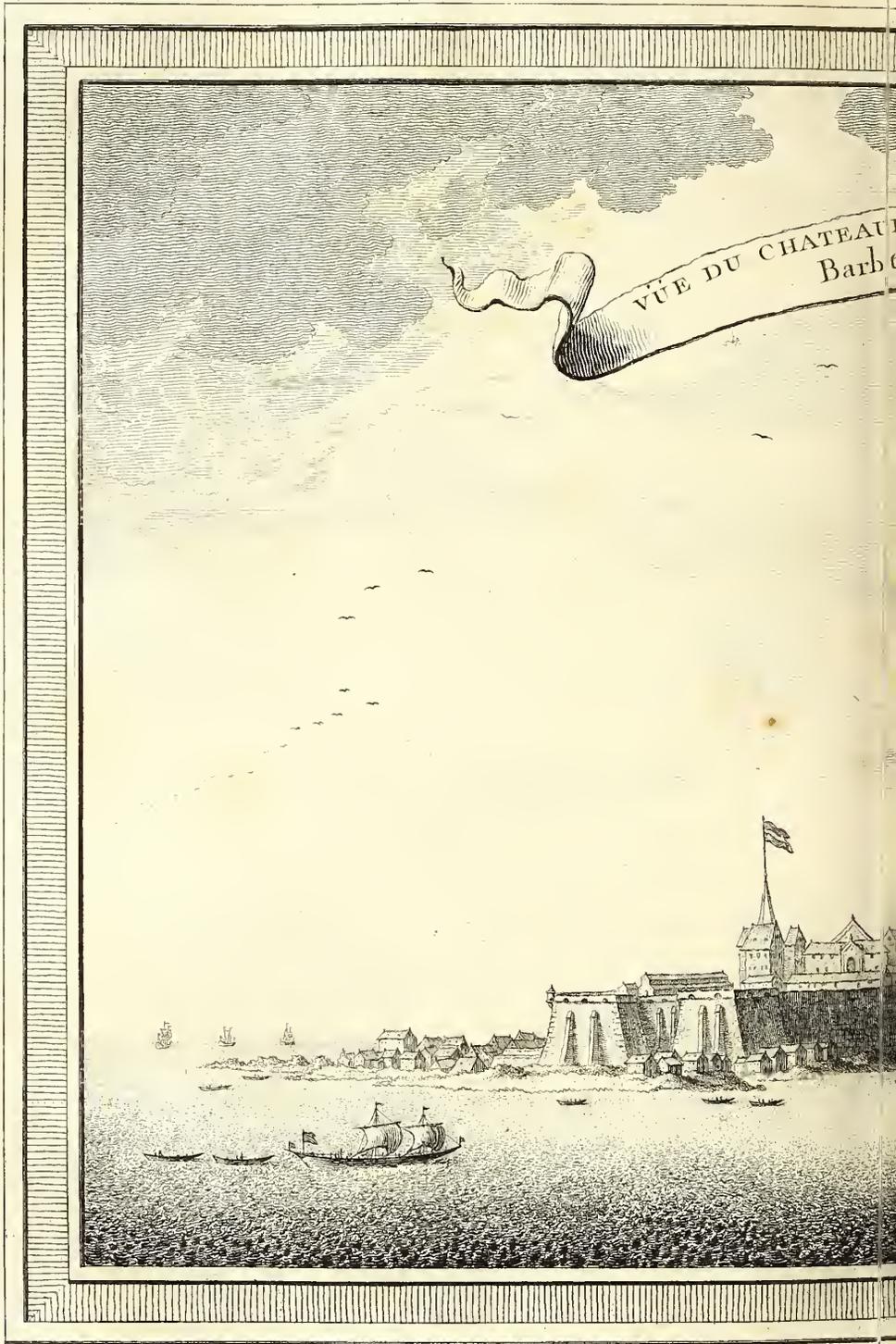
Le 6 de Janvier on mouilla devant Mina, principal Fort de la Compagnie Hollandoise d'Afrique, & le jour suivant au Cap-Corse. Dès le 10 on remit à la voile pour donner la chasse aux Pyrates, sur le récit de deux ou trois Exprès, par lesquels le Gouverneur avoit appris qu'ils avoient enlevé un Vaisseau près d'Axim. Le Pyrate Roberts avoit répandu tant de terreur parmi les Marchands, que les Vaisseaux de Guerre qui croisoient pour le rencontrer étoient trompés tous les jours par de faux rapports, qui leur faisoient chercher ce Brigand où il n'étoit pas, ils s'étoient déterminés à se tenir à l'ancre au Cap-Corse, qui étoit leur rendez-vous. Mais les informations du Gouverneur parurent d'autant moins douteuses, qu'elles expliquoient jusqu'aux barbaries que les Pyrates avoient exercées contre leur nouvelle prise. Ils étoient parfaitement équipés. Leur succès & leur réputation avoient beaucoup augmenté leur nombre. Quantité de Matelots abandonnoient leur Bâtiment pour chercher avec eux une fortune assurée; & l'on remarquoit, dit l'Auteur, que ceux qui demeuroient fidèles à leur devoir, étoient moins arrêtés par l'horreur de cette profession que par la crainte du châtement.

Il est poursuivi  
par les deux Vais-  
seaux de Guerre.

Le Swallow & le Weymouth ne balancerent point à se remettre en mer, pour aller croiser du côté de Juida. C'étoit le lieu qui promettoit le plus de butin aux Corsaires, & qui devoit par conséquent les avoir attirés. Les deux Vaisseaux de Guerre y arriverent le 15. Ils apprirent aussi-tôt que Roberts avoit pillé en peu de tems onze Bâtimens, & que sur le bruit de leur approche, il n'avoit quitté la Côte que depuis deux jours. Ils continuerent de le poursuivre, jusqu'au 29, qu'ils arriverent devant l'Isle du Prince. Mais ils ne reçurent des Portugais aucune information sur sa route. Ils allerent jeter l'ancre, le 1 de Février, à l'embouchure de la Riviere de *Gabon*, petit Port qu'ils le crurent capable d'avoir choisi pour retraite, parce que la navigation y est fort difficile. Ils ne l'y trouverent point; mais ayant fait voile le 3 au Cap Lopez, ils furent agréablement surpris en entrant dans cette Baye, d'y découvrir à l'ancre les trois Vaisseaux du Pyrate. Un des trois laissa couler ses cables à la vûe du Pavillon royal d'Angleterre, & s'efforça de fuir avec toutes ses voiles. Mais il fut arrêté avant la nuit. Il y avoit beaucoup d'apparence que les deux autres profiteroient de l'obscurité pour s'éloigner. Ce-

Ils le trouvent  
au Cap Lopez.

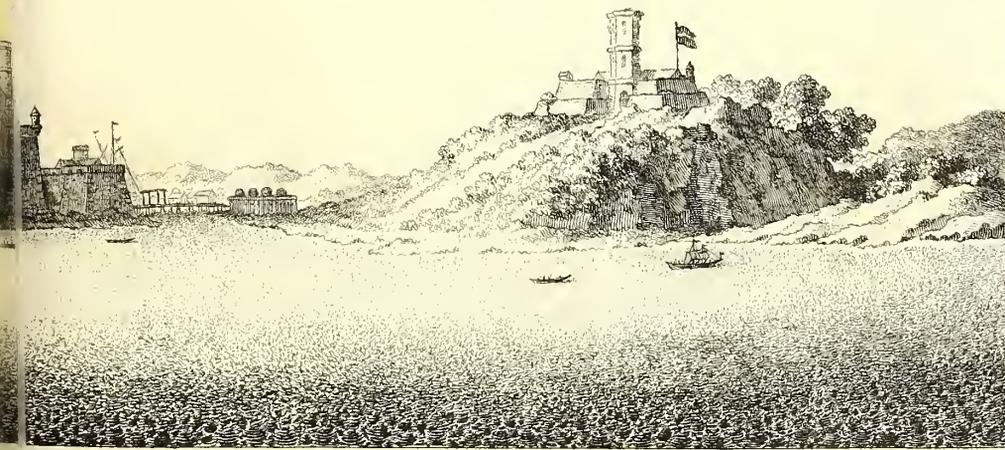




VUE DU CHATEAU  
Barb...

S<sup>t</sup>. GEORGES DE MINA, tirée de  
de Dapper.

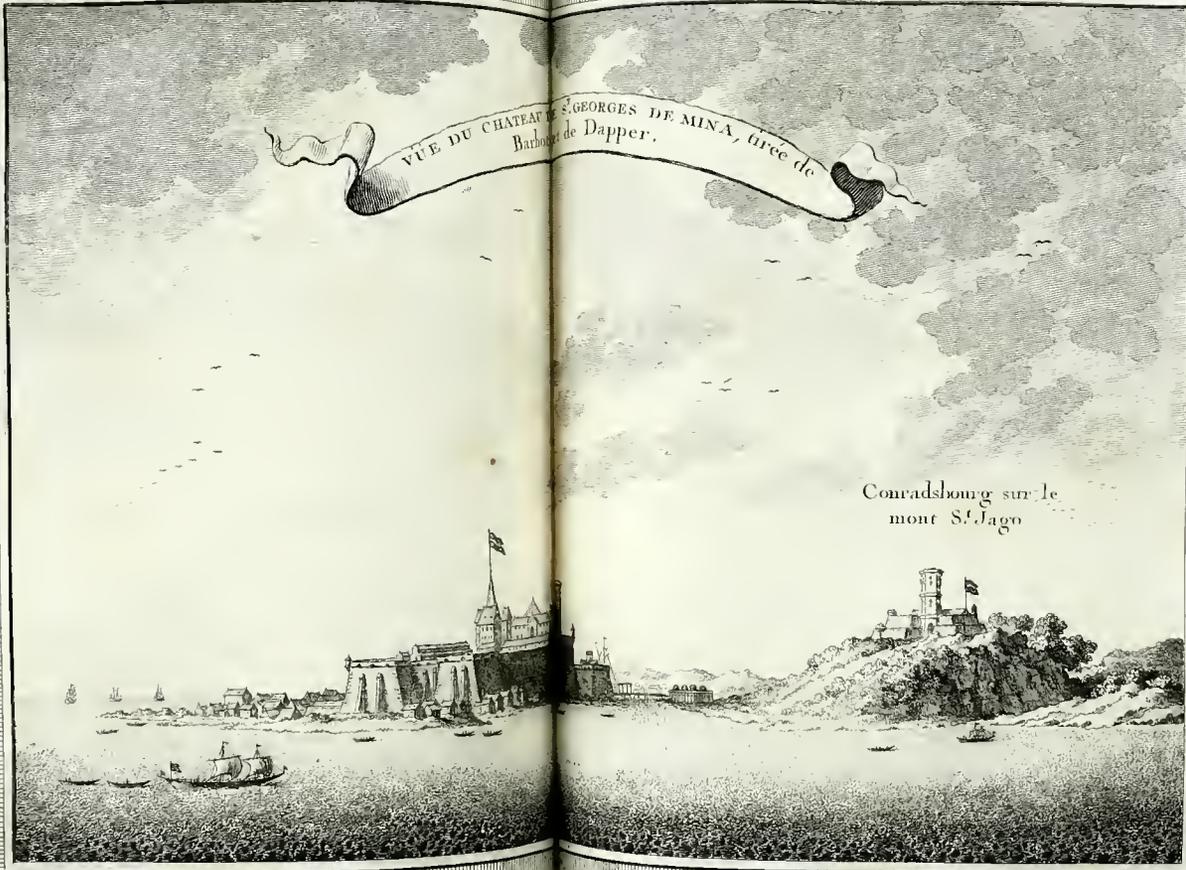
Conradsbourg sur le  
mont S<sup>t</sup>. Jago





VUE DU CHATEAU DE S. GEORGES DE MINA, tirée de  
Barbours de Dapper.

Conradshoug sur le  
mont S. Jago





pendant la crainte, ou d'autres raisons, les retinrent au fond de la Baye, dans une tranquillité qui causa le lendemain beaucoup d'étonnement aux deux Vaisseaux de Guerre. Ils y demeurèrent si ferme, que le Capitaine Ogle commençoit à délibérer s'il n'avoit pas besoin de précaution pour entreprendre son attaque. Mais à mesure qu'il avançoit, les yeux des Pyrates parurent s'ouvrir. Leur frayeur devint si vive, qu'ayant coupé leurs cables & tendu toutes leurs voiles, ils se livrerent au vent, qui les favorisa pendant quelques minutes. Ils en auroient pû tirer plus de secours, si la crainte ne leur eut troublé l'esprit. Mais les uns demandant à se rendre tandis que les autres tiroient quelques coups en fuyant, une bordée du Swallow, qui en fit périr un grand nombre, acheva de leur faire perdre courage. Ils se laisserent aborder sans penser à se défendre. Une note des Auteurs de ce Recueil, supplée ici à l'obscurité de la Relation, & nous apprend que Roberts ayant été tué d'un coup de grappin dans la première chaleur de l'abordage, ce fut la perte de leur Chef qui rendit les Pyrates si traitables. Ils avoient presque abandonné leur troisième Vaisseau, pour défendre mieux le second en s'y rassemblant en plus grand nombre; de sorte qu'après la prise de celui-ci, l'autre devint une conquête encore plus aisée.

Les Pyrates se défendent mal.

Ils se rendent.

Atkins remarque avec raison que la discipline ouvre un chemin presque sûr à la victoire. Il ajoute que le courage s'apprend comme un métier, par une longue pratique des regles, & par la continuité de l'exercice. Les Pyrates, qui ne manquoient assurément ni de hardiesse ni de valeur, devinrent tout d'un coup des ennemis méprisables, faute d'un chef pour réunir leurs forces; & tel fera toujours, dit l'Auteur, le sort de cette misérable espece de guerriers, dans les mêmes circonstances.

Les Vainqueurs trouverent dans les trois Vaisseaux, environ trois cens Anglois, soixante ou quatre-vingt Esclaves Nègres, beaucoup de marchandises, & ce qui attira beaucoup plus leurs yeux, une grosse quantité de poudre d'or. Les Prisonniers la firent monter à plus de seize mille livres sterling; mais l'Auteur s'arrêtant au témoignage des Officiers, quoiqu'intéressés peut-être à la diminuer, croit qu'elle ne surpassoit pas huit ou dix mille livres.

Richesses qu'ont leur trouve.

La multitude des Prisonniers causa beaucoup d'embarras, pour le retour, aux deux Vaisseaux de Guerre. Il étoit à craindre que se trouvant en si grand nombre, & désespérés de leur aventure, ils ne formassent quelque entreprise pour se remettre en liberté; sans compter l'attente du supplice, auquel ils étoient bien persuadés qu'une partie d'entr'eux n'échapperoit pas. En effet, ils ne furent pas plutôt arrivés au Cap-Corse qu'on leur fit leur procès. Les uns furent condamnés à mort; d'autres acquités. Cette procédure dura vingt-six jours, avec de grands frais, qui furent pris sur le fond du butin. Cependant le Directeur Général ayant fait un compte de la dépense, qui fut envoyé à l'Amirauté de Londres, on prétendit, observe malignement Atkins, que depuis la réformation il ne s'étoit pas fait d'exécution de cette nature à si bon marché.

On leur fait leur procès au Cap-Corse.

Pendant le séjour que les deux Vaisseaux de Guerre firent dans la rade du Cap-Corse, l'Auteur & quelques autres Officiers rendirent une visite au Directeur Général de Hollande à Mina. La distance n'est que de trois lieues.

Visite de l'Auteur au Directeur Hollandois de Mina.

ATKINS.  
1721.

Ils en furent reçus avec d'autant plus de civilité, que pendant dix-huit ans qu'il avoit exercé son Office, il avoit vû peu de ses compatriotes à Mina; car il étoit Anglois de naissance & d'origine. Il rejettoit l'indifférence qu'on avoit marquée pour lui, sur les démêlés continuels qu'il avoit eus avec le Directeur du Cap-Corse, pour les intérêts du Commerce. Mais il se croyoit justifié par les raisons d'honneur qui devoient l'attacher à ses Maîtres, & qui avoient fait apparemment craindre aux Anglois de ne pouvoir faire des civilités à l'un sans offenser l'autre. Sa table fut couverte de dix plats; abondance surprenante dans une si grande rareté de provisions. La variété des vins & des liqueurs répondit à cet appareil. On fut servi par six grands Nègres, chacun avec une chaîne d'or au cou. Ces chaînes font une marque de grandeur en Afrique, comme la richesse des livrées en Europe.

Après le dîner, Butler fit présent, à chacun de ses convives, de quatre bagues d'or, de la fabrique du Pays: c'étoit une bagatelle, leur dit-il, qu'il les prioit de garder pour se souvenir de lui. Il leur fit voir ensuite ses Magazins, qui étoient grands & bien remplis. Dans le cours de l'après-midi, il leur proposa de faire une promenade dans son jardin, & leur fit servir des rafraîchissemens dans un cabinet d'été. Le soir il les fit reconduire à leur Chaloupe par ses Officiers. Ses derniers adieux furent accompagnés d'un présent de sucre du Brésil, & d'une décharge de neuf coups de canon. On étoit bien éloigné, au Cap-Corse, de recevoir les Anglois avec cette politesse.

1722.

Les deux Vais-  
seaux quittent le  
Cap-Corse.

Un Matelot  
Anglois se coupe  
la gorge.

Les deux Vaisseaux leverent l'ancre le 1 de Mai 1722. En quittant le Cap-Corse, Atkins promit au ciel de n'y jamais retourner. Le 3 on arriva sur la Côte de Juida. Le Capitaine Ogle y enleva, sur un Vaisseau Portugais, un des Matelots qui avoit attiré sa disgrâce à Rowry dans l'Isle St Thomas. Ce malheureux, à qui sa conscience reprochoit son crime, & qui se voyoit menacé d'un severe châtement, prit le parti de se couper la gorge. Vers le même tems Atkins fut nommé Trésorier du Weymouth, parce qu'il ne restoit personne sur ce Vaisseau qui fût propre à remplir cet office. Il ne l'accepta point sans repugnance; d'autant plus que c'étoit se charger tout à la fois de celui de Maître-d'Hôtel, & de plusieurs autres, car la mort n'avoit pas plus respecté les Officiers que les Matelots sur ce Bâtiment. Cependant l'indulgence sur laquelle il comptoit de la part d'un fort généreux Commandant, & quelques avantages attachés à ce poste, lui firent abandonner l'office de Chirurgien. Le 5, les deux Vaisseaux firent voile au Cap Lopez, pour y renouveler leur provision d'eau & de bois, dans le dessein de se rendre immédiatement aux grandes Indes.

Baye du Cap  
Lopez & ses  
avantages.

La Baye du Cap Lopez est une station sûre & commode. On y jetta l'ancre sur vingt brasses, à la même distance du Cap, qu'on avoit Nord-Ouest quart de Nord, & du lieu de l'aiguade, qui étoit Sud-Est quart d'Est; c'est-à-dire à un mille & demi de l'un & de l'autre. En entrant dans la Baye on avoit amené le Cap Sud-Ouest, pour éviter un écueil qui est marqué dans la plupart des Cartes & qui porte le nom de *Banc du François*. Il est éloigné du Cap d'environ une lieue & demie au Nord-Nord Est. Quelques-uns prétendent que ce n'est pas le seul banc qu'il y ait entre ce lieu & la Côte au Nord. Le Cap est bas, mais escarpé, quoiqu'il paroisse revêtu de beaux arbres. Les Habitans sont d'un caractère doux & humain. Ils ne se vendent jamais les uns les au-

tres. Leur timidité ne leur permet guères de se présenter à bord. Ils ont même leurs habitations assez loin du rivage ; & l'Auteur juge qu'ils ont été dégoûtés du Commerce par la mauvaise foi de quelques Marchands de l'Europe.

Lorsqu'ils se rencontrent entr'eux , leur maniere de se saluer est en se frappant deux ou trois fois les mains l'une contre l'autre. Devant leurs Supérieurs & devant les Vieillards ils mettent un genouil à terre , & levent leurs mains à la hauteur de l'épaule. Ensuite pressant trois fois celles de la personne qu'ils respectent , ils se prosternent , & frappent trois fois de leurs propres mains l'une contre l'autre. S'ils veulent vous marquer une affection extraordinaire , ils vous levent les mains aussi haut que les leur peuvent s'étendre. Plusieurs Nègres de leur Nation portent des noms Européens, qu'ils ont empruntés des Marchands dont ils ont été satisfaits , & se croient fort heureux d'avoir obtenu cette espece d'adoption. Ils ne sollicitent point une si haute faveur sans avoir reconnu , dans celui qui l'accorde , quelque qualité qu'ils admirent , ou sans s'être imaginés qu'ils ont avec lui une sorte de ressemblance ou de sympathie. Comme ils ne se présentent pour le Commerce qu'en familles ou en Tribus , chaque troupe est conduite par un Chef qui aime à se distinguer par quelque imitation de notre parure. La maniere dont il porte sa perruque , son chapeau , ses hautes-chausses , donne un spectacle beaucoup plus ridicule que la nudité de ses compagnons.

Un de ces Chefs Nègres , nommé *Jacobus* , qui prenoit le titre de Roi sans en connoître le sens , se rendit à bord du *Swallow* , accompagné de quelques Nègres qui paroissoient lui porter beaucoup de respect. Il avoit une vieille perruque de Marelot , tournée de bas en haut , une demie paire de hautes-chausses , une camifole déchirée , un chapeau à demi pourri. Chaque fois qu'il bûvoit , deux de ses gens tenoient une serviette suspendue devant son visage , afin qu'on ne pût l'appercevoir. Cet usage , dit Atkins , présente un air de grandeur , & paroît emprunté de quelque grand Monarque voisin ; celui peut-être du Monomotapa. Cependant à mesure que *Jacobus* & ses compagnons se ressentirent des vapeurs de l'eau-de-vie , dont ils avaloient de grandes rasades , le respect fut oublié. Mais un incident fort étrange vint troubler leur joie. Le Vaisseau ayant arboré tous ses Pavillons & fait quelques décharges de son artillerie à l'occasion d'une Fête nationale qui tombe au 29 de Mai , un autre Chef qui étoit au rivage & qui s'imagina qu'on rendoit ces honneurs à *Jacobus* , conçut une si furieuse jalousie , que dans son absence , il se saisit de ses biens & de ses femmes , il but son eau-de-vie , il maltraita ses gens & mit le feu à sa maison. La lumiere de l'incendie n'apprit que trop au malheureux *Jacobus* l'outrage & le tort qu'on lui faisoit. Il se hâta de retourner à terre. Mais lorsqu'on s'attendoit sur les deux Vaisseaux à de cruels effets de son ressentiment , on fut surpris le lendemain de voir les deux ennemis parfaitement réconciliés.

Les Nègres du Cap Lopez connoissent peu l'usage des armes à feu , parce que n'ayant presque aucun commerce ils ne peuvent se procurer des fusils ni de la poudre. Leurs armes sont la zagaye , l'arc & la massue. Une bataille passe entr'eux pour sanglante , lorsqu'il y périt six ou sept combattans. Ils firent payer aux Anglois , pour le bois , un vieux drap de Guinée la brassée. L'eau

ATKINS.  
1722.

Usages des Habitans.

Viste que les Anglois reçoivent du Prince *Jacobus*.

Etrange jalousie d'un Chef Nègre & ses effets.

Peu de commerce au Cap Lopez.

---

 ATKINS.

1722.

C'est une station commode pour les Vaisseaux de Guerre.

Le Weymouth est séparé du Swallow. Il arrive au Brésil.

fut accordée gratis. Elle est aisée à prendre & à charger; mais c'est une eau dormante, qui n'est pas de si bon goût que celle de source. Les Anglois acheterent ici de la cire pour en faire des bougies, dans la disette de chandelles qu'ils souffroient depuis long-tems. Le Cap Lopez est un lieu commode pour les Vaisseaux de Guerre, lorsqu'ils se disposent à quitter la Côte d'Afrique.

Le 5 de Juin, on leva l'ancre, avec de petits vents Sud, mêlés alternativement de calmes. Un brouillard épais fit perdre la vûe du Swallow jusqu'à l'Isle d'Annobon, où le Weymouth croisa pendant quelques jours inutilement pour le rencontrer. Sa navigation fut continuée fort heureusement pendant tout le cours du mois. Le 1 de Juillet il tomba au Cap Saint Augustin du Brésil, & le 4 il jeta l'ancre dans la rade de Fernambuc, lieu célèbre pour le Commerce, dans la Province de Balua.

Le 12 il quitta le Brésil, à la faveur des vents de commerce. Le 3 d'Août il arriva dans la Baye de Carlisle à la Barbade, d'où il partit le 9, après y avoir pris des rafraîchissemens. Le 23, il jeta l'ancre dans la rade de Port-royal à la Jamaïque. Le Swallow y étoit arrivé depuis huit jours. Mais le 28, un furieux ouragan brisa leurs mâts, & leur causa tant de dommage, qu'ils eurent besoin de six mois pour le réparer.

Il retrouve le Swallow à la Jamaïque.

---

 1723.

Baye de Donna Maria, favorable pour les Vaisseaux de Guerre.

Le 1 de Janvier, les deux Vaisseaux leverent l'ancre, pour l'aller jeter aux *Kays*, où ils s'arrêtèrent jusqu'au 7 de Février. Leur embarras fut extrême à gagner Port-Morant. Ils employèrent six ou sept jours dans un passage de douze lieues, persuadés qu'après cette fatigue la principale difficulté seroit vaincue, parce que la mer est douce & unie sous Hispaniola. Cependant ils furent encore arrêtés quatre jours par des calmes. Le 17 ils arrivèrent à la petite Ile de *Novasta*, où les Jamaïquains vont à la chasse des *Guanes*. Le 19 ils entrèrent dans la Baye de Donna Maria, qui est à la pointe Ouest d'Hispaniola, ressource ordinaire des Vaisseaux de Guerre lorsqu'ils ont besoin d'eau & de bois. Ils remplirent leurs tonneaux dans une vallée, éloignée d'un mille au Sud des deux montagnes brunes. L'eau y est fort bonne; excepté dans certains vents qui font passer les flots de la mer par-dessus la Barre. Mais, plus près des deux monts, on trouve deux autres sources où l'inondation de la mer n'arrive pas si facilement. Les Anglois acheterent dans cette vallée, de la chair de porc salée, de deux François du petit Gouave.

En sortant de la Baye, un vent Sud fort impetueux les poussa bientôt entre le Cap Saint Nicolas & Maize, où ils trouverent des vents plus doux, & un courant favorable, formé par l'ancien détroit de Bahama & la disposition des Isles.

Route des Anglois vers le Nord.

Le 26, près de l'Isle d'*Heniago*, ils retrouverent le véritable vent de commerce, Est demi-Nord. Le 28, ils découvrirent les rocs nommé *Hogsties*, à vingt & un degrés trente-huit minutes, c'est-à-dire, suivant leurs observations, un peu plus Nord que dans les Cartes. Le même jour à midi, ils arrivèrent aux *Quais d'Aklin*, rocs qui s'élevent un peu au-dessus de l'eau, & vers la nuit ils relâcherent à l'Isle du Puits. Enfin la dernière Isle d'où ils entrèrent en pleine mer, fut le Kay de Watlin, à vingt-quatre degrés du Nord. Le vent de commerce ne les abandonna point jusqu'à trente-deux degrés,

degrés, mais foible depuis le 27°; ce qui venoit, suivant l'opinion d'Atkins, de l'opposition continuelle des vents variables.

Depuis le 26° jusqu'au 37° degré de latitude, en suivant le Nord jusqu'à la Virginie, ils virent flotter chaque jour autour du Vaisseau une grosse quantité de ce que les Anglois appellent *Gulf-Weed*, c'est-à-dire *Herbe de Golfe*, & qui diminueoit à proportion de la distance de la terre. On lui a donné ce nom parce qu'elle paroît venir des basses de la Floride, & l'on prétend qu'il s'en trouve jusqu'à trois ou quatre cens lieues au Nord-Est du Continent. Atkins croit pouvoir en inferer la continuation, quoiqu'insensible, de quelque courant, qui s'étend plus loin au Nord qu'au Sud dans ces latitudes. Au contraire, dans les latitudes du Nord plus éloignées, les mers près du Continent, ont une tendance sensible au Sud; ce qui paroît démontré par ces Isles de glace qui sont poussées, pendant tout l'été, du Nord-Ouest au long des Côtes de Terre-Neuve, jusqu'à la nouvelle Angleterre.

Au Nord des Bermudes, les vents deviennent variables, & plus violens à mesure qu'on avance. Les deux Vaisseaux essuyèrent au soixante-huitième degré de latitude un vent Nord-Ouest qui les jeta dans le dernier désordre; & pendant quinze jours ils eurent une si grosse mer, qu'ils furent occupés sans cesse à la pompe. Ils arriverent en Angleterre au mois d'Avril 1723.

ATKINS.

1723.

Gulf-Weed ou  
Herbes de Golfe.Remarques nau-  
tiques.Retour des deux  
Vaisseaux.

## C H A P I T R E V.

*Voyage du Chevalier Des-Marchais en Guinée & aux Isles voisines.*

C'EST au Pere Labat qu'on doit la publication de ces Mémoires, entre plusieurs autres qu'il fait profession d'avoir recueillis soigneusement en France & en Portugal, pour l'exécution du dessein qu'il avoit formé, de donner la description de tout le Continent d'Afrique. Quelque jugement qu'on porte de sa fidélité dans ses propres observations, il ne paroît pas comme on l'a déjà remarqué, que la défiance doivent s'étendre jusqu'aux ouvrages dont il n'est que l'Editeur; ou du moins le doute ne doit tomber que sur les remarques qu'il n'a pû s'empêcher d'y mêler. Mais cette difficulté même doit s'évanouir sur tous les articles où l'on distingue aisément l'ouvrage d'autrui de ses Commentaires, & plus encore sur ceux où son témoignage se trouve d'accord avec celui de plusieurs autres Voyageurs. D'ailleurs nous examinerons dans un autre lieu si la prévention qui s'est répandue à son désavantage est établie sur de justes fondemens.

Le Chevalier Des-Marchais étoit un grand navigateur, qui après avoir fait plusieurs Voyages en Afrique & en Amérique, étoit revenu, depuis, de la Guinée & de la Cayenne où la Compagnie de France l'avoit envoyé. Il avoit observé avec soin tout ce qui s'étoit offert à sa curiosité dans les Pays étrangers. Peu de personnes avoient réuni autant de qualités naturelles & ac-

INTRODUC-  
TION.Remarques sur  
Labat.Caractere du  
Chevalier Des-  
Marchais.

(65) Le Voyage du Chevalier Des-Marchais a été imprimé à Amsterdam en 1731, en quatre tomes in-octavo, avec quantité de Cartes & de Figures.

INTRODUC-  
TION.

quifés. Il avoit la pénétration aifée & le fens fort droit, avec une ardente paffion de s'inflruire. Il étoit habile Deffinateur, bon Géomètre, excellent homme de mer; & ce qui eft peut-être encore plus effentiel pour les Voyages, il fçavoit la plûpart des langues qui font en ufage fous les Côtes d'Afrique. Un avantage fi extraordinaire le mettoit en état de pénétrer la vérité par lui-même & de faire des découvertes aufquelles on ne peut guères fe flatter de parvenir quand on a befoin du miniflere d'un Interprète. Les mêmes talens, joint à la douceur naturelle de fon caractère, lui ouvrieroient un accès facile à la Cour des Rois & de tous les Princes. Auffi toutes fes entreprifes eurent-elles un heureux fuccès.

Plan de fon Ou-  
vrage.

Comme le principal commerce des François fur cette Côte eft à Juida, Des-Marchais s'eft attaché particulièrement à décrire ce petit Etat, fes Ufages, fon Gouvernement, fes Loix & fa Religion. Il l'a fait avec tant d'exactitude qu'il feroit difficile d'y rien ajoûter. Il étoit à Juida, peu avant la destruction de ce Royaume par les Dakumays. Labat rapporte quelque chofe de cet événement dans fa Préface. Mais il eft raconté avec plus d'étendue dans le Voyage du Capitaine Snelgrave, qui eft à la fuite de celui-ci. En général, la Relation du Chevalier Des-Marchais ne contenant guères que la description du Pays & des Habitans, offre peu de matiere en qualité de Journal. Des quatre Volumes, les deux premiers regardent la Guinée, & les deux autres la Cayenne. Ils font remplis de Cartes Géographiques & de Figures. Les Cartes font de M. Danville, Géographe d'un mérite connu. Les Figures ont été gravées fur les deffeins du Chevalier Des-Marchais.

Cartes & figures;

Telle eft l'idée que la Préface de Labat nous donne de l'Auteur & de l'Ouvrage. On fe contentera ici de préfenter les deux premiers Tomes au Lecteur, en réfervant les deux autres pour la partie de ce Recueil qui regardera l'Amérique.

Articles des deux  
premiers Tomes.

Le premier eft divisé en douze Chapitres, fous les titres fuivans. 1. Départ de l'Auteur du Havre de Grace; description de ce Port; Voyage au Port de l'Orient. 2. Port-Louis & l'Orient; cargaisons ordinaires pour le Commerce de Guinée. 3. Isles de Madere & de Porto-Santo; variation de l'Aiguille; Royaume de Burré. 4. Courfe depuis Sierra-Léona jufqu'au Cap Monte; description du Pays. 5. Cap Monte & fon Commerce. 6. Description du Cap Mefurado. 7. Projet pour y former un Etabliffement. 8. Route jufqu'au Cap Palmas, & description de la Côte. 9. Description du Cap Palmas, & du Pays, jufqu'au Cap Très-Puntas. 10. Côte d'or; description du Pays jufqu'à Mina. 11. Château del Mina; hiftoire de cet Etabliffement. 12. Manieres & ufages des Habitans de la Côte d'or.

Le fecond Volume contient auffi douze Chapitres. 1. Riviere de Volta; bornes anciennes & modernes du Royaume d'Ardres ou d'Ardra. 2. Royaume de Juda (c'eft-à-dire Juida; ) fa fituation, fon étendue, fon terroir. 3. Barre de Juida; Village de *Gregoua*; Forts des François & des Anglois. 4. Ville de *Xavier* ou de *Sabi*. 5. Rois de Juida, leur éducation, leur couronnement, leurs occupations, leurs revenus, leur enterrement. 6. Commerce de Juida; Traité de neutralité entre les quatre Nations Européennes qui exercent le Commerce à Juida. 7. Religion de Juida. 8. Manieres & coutumes de Juida. 9. Malays. 10. Royaume d'Ardres. 11. Difputes entre les François & les Hol-

Iandois. 12. Ambassade du Roi d'Ardres au Roi de France. On peut joindre ici à ces articles le premier Chapitre du troisième Volume, où l'Auteur rapporte son Voyage à l'Isle du Prince, avec la description de cette Isle, & de celles de Saint Thomas & d'Annobon.

Les Planches du premier Tome sont, 1. Une Carte de la Côte de Guinée. 2. Vûes d'Ouessant, de Porto-Santo & des Selvages. 3. Une du Cap-Verd & de la Rade de Gorée. 4. Montre marin. Dorade. 5. Colonnes d'eau; Becasses de mer. 6. Diable de mer; forte de rage. 7. Vûe du Cap Monte. 8. Cap Mesurado; entrée de la Riviere. 9. Maisons des Nègres du Cap. 10. Poisson extraordinaire du Cap. 11. Entrée de la Riviere de Sestos. 12. Vûes de la Riviere de Sestos. 13. Cap Apollonia; les trois Forts d'Akara, & vûe de Juida. 14. Forts de Saint Georges del Mina & du Cap-Corse.

Planches du second Tome: 1. Carte de Guinée depuis Issini jusqu'au Royaume d'Ardra. 2. Carte du Royaume de Juida. 3. Vûe de Juida. 4. Poisson nommé la Lune. 5. Forts Européens de Juida. 6. Comptoirs de Xavier. 7. Couronnement du Roi de Juida. 8. Punition de l'adultere à Juida. 9. Favori du Roi de Juida, son sépulchre. 10. Agoye, Dieu des conseils. 11. Procession au grand Serpent, pour le Couronnement du Roi de Juida. 12. Habits & armes des Nègres. 13. Poids de Juida.

## §. I.

*Voyage de l'Auteur depuis le Havre de Grace jusqu'au Royaume de Juida, & de-là jusqu'à l'Isle du Prince.*

CE fut le Dimanche, 6 d'Août 1724, que le Chevalier Des-Marchais mit à la voile dans la Frégate l'*Expédition*, Mais il fut obligé de jeter l'ancre dans la rade, pour attendre plusieurs de ses Matelots qui dépensoient à terre l'argent qu'ils avoient reçu d'avance. Le 8, son Equipage se trouvant complet, il se mit en mer. Le 10, il rencontra sept Bâtimens, deux desquels avoient perdu leurs grands mâts. Le 14, étant à deux lieues de l'Isle d'Ouessant, on eut besoin de précaution pour éviter les rocs dont elle est environnée.

L'Isle d'Ouessant n'a que trois lieues de tour. Elle est entourée de plusieurs autres petites Isles, dont chacune a son nom particulier, mais qui prennent toutes ensemble celui de la principale. Leur situation est à la pointe Occidentale de la Bretagne. Les Bâtimens qui font voile à Brest, au Port-Louis, & dans d'autres Ports au Sud, ne manquent point de s'en approcher, pour régler de-là leur route, & se garantir des dangers de la Côte. Quoique l'Isle d'Ouessant soit assez bien peuplée, elle n'a qu'un petit nombre de Villages, & un ancien Château, où les Habitans se retirent lorsqu'ils redoutent quelque attaque qui surpasse leurs forces. La plupart sont des Pêcheurs, qui ont leurs Barques dans un petit Port où de plus gros Bâtimens ne peuvent être reçus.

Le 16, on passa devant Glenan & Pemark, en se gardant de trop approcher de ces Isles dangereuses. Le Jeudi 17 d'Août, on jeta l'ancre à une lieue de Grovais, dans un brouillard fort obscur.

---

 INTRO-  
DUCTION.

 Cartes & figures  
des deux mêmes  
Tomes.

---

 DES - MAR-  
CH AIS.

1724.

 Il part, & passe  
aux Isles d'Oues-  
sant.

 Description de  
ces Isles.

 Isles de Glenan  
& de Pemark.

DES - MAR-  
CHAIS.  
1724.  
Ile de Grovâis.

Grovâis est une petite Ile vis-à-vis l'embouchure du Blavet. L'ancrage y est bon, mais à certaine distance, car elle est presque enfoncée dans un cercle de rocs, aussi dangereux pour les Vaisseaux qu'utiles à la sûreté des Habitans. La pêche des Congres ou des Anguilles de mer y est fort abondante. Le jour suivant on entra au Port-Louis.

L'Expédition étoit obligée de relâcher dans ce Port, non-seulement pour y décharger des cordages, mais pour prendre les marchandises qui devoient lui servir en Guinée à l'achat de cinq cens Esclaves. L'Auteur en donne le mémoire.

#### Cargaison pour la Guinée.

<i>Kowris</i> ou <i>Bujis</i> ,	20000 livres.	Fufils,	200
Platillas de Hambourg,	1500 pieces.	Chaudrons de cuivre,	600 liv.
Guineas blanches de 30 aunes,	100 pieces.	Poudre à tirer,	1000
Baftas bleus,	50 pieces.	Fer en barre,	1000
Salamparis blancs, de quatorze		Corail,	50
ou 15 aunes,	250 pieces.	Cinq boetes de pipes	
Calicos à grandes fleurs,	150 pieces.	de Hollande,	50
Douettas,	50 pieces.	Affortiment de Colliers & de	
Goras,	40 pieces.	Bijoux de verre de différentes	
Tapfals,	40 pieces.	couleurs.	

Outre les marchandises, qui sont chargées pour un but fixe, on ne court aucun risque, en partant pour la Guinée, d'en prendre beaucoup d'avantage; parce qu'on peut trouver l'occasion de faire des échanges pour de l'or, de l'ivoire & de l'ambre gris. On peut y envoyer aussi des chapeaux, des merceries & de la vaisselle d'étain, des foyes, des mouffelines, des calicots fins, des cristaux, des liqueurs & des vins de différentes sortes, de la farine & du sucre. Les Nègres, dont la passion est d'imiter les Européens, aiment à se fournir de toutes ces commodités. D'ailleurs les Européens mêmes, qui sont établis dans le Pays, ne s'en accommodent pas moins volontiers.

*Bujis*, ou *Ko-  
vris*.

Les *Bujis*, sont le principal article d'une cargaison pour la Guinée. Ce sont de petites coquilles qui se pêchent aux Isles Maldives, & qui sur la Côte de Guinée prennent le nom de *Kowris*. On en distingue deux sortes, les grandes & les petites; mais les dernières sont les plus estimées. Les deux sortes passent pour monnoie dans une grande partie de l'Afrique au Sud du Sénégal, & même dans quelques Pays des Indes Orientales. On expliquera, dans un autre lieu, de quelle manière elles sont reçues en compte. Les Hollandois, depuis qu'ils sont en possession de Ceylan, jouissent presque entièrement de ce commerce.

Platillas de  
Hambourg, &c.

Les *Platillas* de Hambourg sont une sorte de toiles qui se fabriquent dans cette Ville & dans d'autres endroits de l'Allemagne, mais fort inférieures aux *Platillas* d'Angleterre.

Les *Guineas*, les *Salamparis*, les *Baftas*, les *Goras*, les *Douettas*, les *Tapfals*, & d'autres toiles qu'on porte en Afrique, viennent des Indes Orientales. Elles sont toutes de coton, blanc, bleu, ou rayé, de différentes longueurs & de différentes largeurs.

Tout le cuivre ou le léton qui se transporte en Afrique est en chaudrons

& en bassins, depuis trois livres de poids jusqu'à six.

A l'égard de l'eau-de-vie, les Nègres en jugent parfaitement, parce qu'ils l'aiment à l'excès. Il ne faut pas espérer de leur faire prendre du rum pour de bonne eau-de-vie de France, qui se porte en petits barils, qu'on nomme des ancras, & qui tiennent environ six gallons ou vingt-quatre pots. Quoique l'évaporation soit plus grande dans ces petits vaisseaux, elle est compensée par la commodité du transport.

La poudre à tirer doit être particulièrement pour les petites armes. Les Nègres, qui sont habiles tireurs, en consomment beaucoup.

En verrerie, la *contrebrode* est une sorte de colliers de différentes grandeurs, qui se font à Venise, & qui tirent leur nom de leurs rayes de couleurs différentes, sur un fond blanc ou noir. L'usage des Nègres est d'en faire des ceintures à leurs enfans jusqu'à un certain âge.

On demande moins de fer en Guinée qu'au Sénégal, parce que dans cette dernière contrée les Nègres fabriquent leurs propres ustenciles, tels que des épées, des crocs, des haches, &c. au lieu que les Nègres de Guinée aiment mieux les acheter tout faits, des Vaisseaux d'Angleterre & de Hollande. Les barres qui se vendent en Guinée sont plus courtes que celles qu'on envoie au Sénégal & sur la Gambia. Elles n'ont communément que sept pieds de long, deux pouces de large, & quatre pouces d'épaisseur.

Quoique les Nègres fassent des pipes de leur terre & dans leur Pays, ils sont passionnés pour les pipes de Hollande. Mais ils ne veulent que les plus fines & méprisent beaucoup les autres. Ils ont appris des Européens à préférer ce qui leur vient des Pays étrangers aux commodités de leur Patrie.

Le corail & les grains de verre leur servent à faire des bracelets, des colliers, & d'autres ornemens, qu'ils ne cessent pas de demander.

Après avoir achevé sa cargaison, le Chevalier Des-Marchais mit à la voile du Port de l'Orient, le Lundi 4 Septembre 1724, à quatre heures du matin, accompagné du Protée, Vaisseau de la Compagnie qui devoit se rendre au Sénégal. Les Bâtimens qui sont destinés pour la Guinée passent ordinairement à Madere, qu'ils laissent à gauche, pour gagner directement le Cap Monte. Ceux qui vont au Sénégal portent vers l'Isle de Tenerife, & la laissent à l'Est. Tenerife, remarque l'Auteur, est une des Canaries, qui furent découvertes & conquises en partie, l'année (\*) 1405, par Bethancour Gentilhomme Normand.

Le 18 de Septembre, à la pointe du jour, on découvrit l'Isle de *Porto-Santo*, qui portoit Sud-Sud-Est, à huit ou neuf lieues de distance. L'Auteur en leva deux Plans, ou plutôt deux vûes. Il passa entre cette Isle & celle de Madere, c'est-à-dire, par la plus dangereuse partie de la route, à cause des Salletins qui y croissent continuellement.

Le 21, les deux Vaisseaux se trouverent fort près des Selvages, deux petites Isles désertes, au Sud-Sud-Est de Madere. Le fond du terroir en est stérile, seule raison apparemment qui les a fait abandonner, par les Portugais de Madere & par les Espagnols des Canaries, aux Serins qui s'y multiplient en grand nombre. Le 24, le Protée n'ayant plus rien à craindre des Corsaires de Salé, à vingt-six degrés quinze minutes de latitude, se sépara de

(\*) Voyez l'article des Canaries au Tome II.

DES - MAR-  
CH AIS.  
1724.  
Eau-de-vie.

Contrebrode.

Barres de fer.

Pipes.

Départ de l'O-  
rient.

Route des deux  
Vaisseaux.

DES - MAR -  
CH AIS.  
1724.  
Abondance de  
Bonites.

L'Expédition, qui continua sa course vers le Cap Monte. Le même jour, Des-Marchais, trouva que l'aiguille déclinait de neuf degrés au Nord-Ouest. Depuis les Canaries, ses gens avoient pris une infinité de Bonites, poisson dont cette mer est rempli dans l'espace de quatre-vingt ou cent lieues autour des Canaries & de Madere. Le 28 Des-Marchais fit deux observations sur la variation de l'aiguille; l'une au lever, l'autre au coucher du Soleil. Dans la première, l'aiguille déclinait de sept degrés au Nord-Ouest, & dans l'autre, de cinq degrés. Ainsi la différence étoit de deux degrés dans un seul jour.

On relâche à  
Gorée.

Le 3 d'Octobre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on découvrit la pointe de Barbarie. Le Chevalier, qui avoit employé beaucoup de tems à escorter le Protée, fut obligé de porter vers Gorée, pour y prendre de l'eau & du bois. Ce délai fut très-préjudiciable aux intérêts de la Compagnie, parce qu'il fit perdre aux Capitaines la véritable saison pour faire voile de Guinée en Amérique. Le 4 on aperçut la pointe d'Almadie, à deux lieues & demie du Cap-Verd; & sur les six heures du matin on jeta l'ancre près des Forts de Gorée, sur treize brasses. Labat mêlant ici ses réflexions au récit de l'Auteur, s'emporte contre la négligence de la Compagnie, qui ne fait point planter d'arbres dans cette Ile, & qui ne pense point à la pourvoir d'eau. On y est obligé de la faire apporter du Continent, tandis qu'en creusant sur le Mont Saint Michel pour y chercher des sources, ou faisant de bonnes citernes, on pourroit s'épargner beaucoup de frais & de travail.

Monstrueuse  
Chauve-fouris.

L'Expédition remit à la voile le 17 d'Octobre; & le même jour la variation de l'aiguille se trouva de quatre degrés au Nord-Ouest. Le 26, on prit un poisson monstrueux, inconnu à tout l'Equipage. Le jour suivant, à la hauteur de Sierra-Léona, quelques Matelots prirent une chauve-fouris de la grosseur d'une poule. On n'étoit alors qu'à dix lieues de la terre.

Eclipse de Lune.

Le 2 de Novembre, à deux heures vingt-huit minutes, cinquante-deux secondes après minuit, on eut une éclipse de Lune, qui dura deux heures trente minutes & douze secondes. La variation de l'aiguille, qui le 29 d'Octobre étoit de quatre degrés Nord-Ouest, & le 30 de deux degrés, augmenta, le 3 de Novembre, jusqu'à six degrés. L'Auteur en conclut de quelle nécessité sont ces observations, sur-tout lorsqu'on est éloigné de la terre, & dans des lieux où l'on a des bancs & des courans à redouter. Le 9, à sept degrés trente-six minutes de latitude du Nord, il trouva encore la variation de six degrés. Le 13 à quatre heures après midi, il vit trois jets d'eau, ou trois colonnes, d'une espèce trop extraordinaire pour ne pas demander une description. La plus grande venoit d'une nuée épaisse, fort noire, & fort élevée dans l'air. Elle étoit tortue, quoiqu'il ne fit alors aucun vent; & dans l'espace de cent pas aux environs elle faisoit une fermentation dans la mer. Une autre colonne sortoit de la partie supérieure de la nuée, & s'engageoit dans une seconde nuée moins épaisse & moins obscure que la première, mais beaucoup plus basse. Ce Phénomène avoit duré quelques minutes, lorsque de la seconde nuée, il sortit une colonne qui descendit vers la mer, & qui y causa la même fermentation que la première, quoiqu'à deux cens toises de distance. Enfin les deux colonnes, après avoir

Deux colonnes  
d'eau fort ex-  
traordinaires.

été suspendues en l'air, l'espace d'une heure & demie, se briserent, & produisirent une pluie si violente, qu'on eut beaucoup d'embaras à chasser l'eau du tillac. Le Vaisseau n'étant point à plus d'une demie lieue des deux colonnes, auroit péri infailliblement si elles avoient crevé plus près. Ce fut comme le présage des calmes & des pluies continuelles qui succéderent à l'éclipse du 2, & qui répandirent beaucoup de maladies dans l'Equipage. On prit ici quantité de Dorades, qui en servant à rafraîchir les malades épargnerent beaucoup les provisions. Le 21, la variation de l'aiguille se trouva de sept degrés. On étoit à six degrés trente-neuf minutes de latitude du Nord. Le même jour on prit un monstrueux poisson, que le Chevalier appelle une Becasse de mer. Le 29, se trouvant vis-à-vis Rio das Gallinas, à huit lieues de distance, on prit un autre poisson extraordinaire, que Des-Marchais appelle le Bœuf de mer, ou le poisson cornu.

DES - MAR-  
CH AIS.  
1724.

Dorades en grand  
nombre.

Après avoir essuyé quantité d'orages, de calmes, de pluies, de tonnerres & d'éclairs, on arriva le 3 de Décembre au Cap Monte. De ce Cap à celui de Mesurado on compte dix-huit lieues. La Côte est sûre, & l'ancrage excellent dans cet intervalle; de sorte que dans les vents contraires ou dans les calmes on peut jeter l'ancre à tous momens contre le rivage, pour attendre le vent de terre, qui souffle régulièrement toutes les nuits. La patience du Chevalier fut exercée dans cette course. Une navigation qui ne demande souvent que six heures lui prit six jours entiers. On étoit au neuf de Décembre avant qu'il fut arrivé au Cap Mesurado. Il jeta l'ancre à un mille de distance, sur un fond d'argile, mêlé de gravier & de coquilles brisées.

On arrive au  
Cap Monte.

Continuation  
de la route.

Aussi-tôt qu'il eut fait amener ses voiles, un Canot vint s'informer d'où étoit le Vaisseau. Son arrivée répandit beaucoup de joie parmi les Habitans, qui le connoissoient depuis long-tems & qui avoient conçu pour lui une singulière affection. Le Capitaine Pierre, qui se faisoit nommer le Roi du Pays, envoya son principal Marbut pour le complimenter de sa part & l'inviter à descendre au rivage. Des-Marchais étant descendu le lendemain, fut reçu de ce Prince avec une extrême bonté. Le prix des provisions fut réglé, & les ordres donnés aussi-tôt pour faire porter à bord de l'eau, du bois, & toutes sortes de rafraîchissemens. Les Bœufs, les Moutons, les Chèvres, & la Volaille sont à très-vil prix dans cette rade.

Cap Mesurado.  
Accueil que Des-  
Marchais y ren-  
çoit.

En partant le 18 du Cap Mesurado, Des-Marchais laissa le Roi Pierre fort bien disposé pour un Etablissement. Le 23, on arriva devant le Cap Palmas, qui tire son nom de la multitude de Palmiers dont il est revêtu. Sa situation est à quatre degrés dix minutes de latitude du Nord. La Côte, depuis ce Cap jusqu'à celui de Très-Puntas, est connu sous le nom de Côte d'Ivoire. Les Hollandois l'appellent *Tand-kust*. Le 26 on étoit à la hauteur du Grand Drevin. Les calmes, les courans, & les vents contraires retardoient si continuellement la course du Vaisseau, que Des-Marchais prit la résolution de mouiller l'ancre sur trente brasses, pour ne pas perdre ce qu'il avoit gagné depuis le Cap Mesurado. Un Vaisseau Anglois, qui étoit à l'ancre contre le rivage fit les signaux d'infortune, à la vue des François, & leur envoya aussi-tôt sa Chaloupe, pour leur apprendre que le Capitaine étoit près de sa mort, sans aucun des secours nécessaires dans cette extrémité. Le Chevalier se hâta de faire partir son Chirurgien, avec tous les remèdes qui

Service qu'il  
rend à un Capi-  
taine Anglois.

DES - MAR-  
CHAISS.  
1725.

pouvoient être utiles au malade. Le soir il se rendit lui-même sur le Vaisseau Anglois. Ses consolations & ses secours, joint à la bonne constitution du Capitaine, lui rendirent la santé dans peu de jours. La reconnoissance porta cet Officier à faire présent à son bienfaiteur d'un jeune Nègre, pour lequel Des-Marchais lui donna un beau fusil de chasse.

On arrive au  
Cap-Corse, où  
Des-Marchais  
complimente le  
Gouverneur.

Le 3 de Janvier 1725, après avoir surmonté des calmes ennuyeux & des vents fort contraires, l'Expédition parvint à la hauteur du Cap Très-Puntas. On y jeta l'ancre sur vingt-cinq brasses, à trois lieues de la terre. Le 15 on étoit à la vûe de Mina, où Des-Marchais voulut mouiller, dans la seule vûe de convaincre son Capitaine en second, homme ignorant & présomptueux, que c'étoit réellement le Fort de ce nom; après quoi il alla jeter l'ancre dans la rade du Cap-Corse, où il trouva quatre Vaisseaux Anglois. Son premier soin fut d'envoyer au rivage son Capitaine en second, pour faire son compliment au Gouverneur. Des-Marchais fut invité à descendre; mais il s'excusa sur l'impatience avec laquelle il attendoit un bon vent. Le Gouverneur lui écrivit, pour le remercier du secours qu'il avoit donné au Vaisseau Anglois, & lui fit porter un fort beau présent de volaille, de canards & d'autres oiseaux, avec des fruits & des légumes.

Ancien Voyage  
de l'Auteur au  
Fort d'Akra.

Le 7 il continua sa navigation. Elle avoit été si ennuyeuse, que depuis Gorée jusqu'à Juida, il avoit été obligé de mouiller vingt-quatre fois. En 1704, servant en qualité de Major sur une Escadre de quatre Vaisseaux de Guerre, que la Compagnie de l'Assiento envoyoit en Guinée sous la conduite du Sieur Doublet, il avoit touché au Fort Danois d'Akra, où il avoit été reçu avec une décharge générale de l'artillerie. Son prétexte avoit été d'acheter des rafraîchissemens; mais, au fond, il avoit cherché l'occasion de surprendre les Forts d'Angleterre & de Hollande. Cette entreprise lui ayant paru impossible, il s'étoit réduit à faire pendant quatre jours le commerce des Esclaves avec le Gouverneur Danois, qui lui avoit envoyé gratis quantité de provisions.

Il arrive dans la  
rade de Juida.

Le 9, on arriva à la hauteur de Rio-Volta, dix lieues au-dessus d'Akra; & deux jours après, on jeta l'ancre enfin dans la rade de Juida. Des-Marchais salua le Fort d'onze coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre. Il trouva dans la rade l'*Avanturier*, Vaisseau de la Compagnie, qui arbora aussitôt son Pavillon, parce que le Chevalier étant le plus ancien Capitaine, c'étoit à lui qu'appartenoit le commandement.

Observation sur  
les saluts de mer.

L'Auteur observe ici que les Vaisseaux qui saluent un Fort ne le font jamais qu'après avoir mouillé l'ancre; au lieu que s'ils saluent un Vaisseau qui est à l'ancre, ils le font sous les voiles. Tous les saluts qui se font entre les Vaisseaux, soit de la voix, soit avec le canon, sont en nombre impair. Celui de la voix se fait en criant *vive le Roi* (66), & se repete autant de fois qu'on veut faire d'honneur au Vaisseau qu'on salue.

Friponnerie des  
Nègres à l'égard  
des François &  
des Anglois.

Des-Marchais, qui connoissoit par une longue expérience toutes les ruses des Nègres, & leur inclination au larcin, ne jugea point à propos de leur confier (67) une grosse quantité de marchandises qu'il devoit faire transporter

(66) Le cri des Anglois est *Huzza*.

(67) On a vû dans une Relation précédente qu'il y a des Officiers établis dans la

Nation pour le bon ordre du Commerce, mais qu'ils sont mal obéis.

à Xavier (68). Il chargea cinq ou six de ses gens d'accompagner les porteurs & de ne pas les perdre un moment de vûe. Le convoi avoit déjà traversé les trois Rivieres, ou plutôt les trois bras de la Riviere de Jaquin, & se trouvoit près de la Douane, sans que les porteurs Nègres eussent pû tromper les yeux de leurs surveillans. Enfin, deux de ces rusés voleurs feignirent de prendre querelle entr'eux, & mettant leur fardeau à terre, commencerent à se battre de bonne grace. Leurs compagnons prirent parti pour l'un ou l'autre, tandis que les François voulant appaiser le désordre furent environnés de quantité d'autres Nègres, qui les pressoient d'employer leur autorité pour empêcher qu'il y eût du sang répandu. Il se passa plus d'une heure avant que le différend parût prêt à finir. Dans cet intervalle, ceux d'entre les porteurs qui étoient demeurés près des tonneaux de *Bujis*, avoient eu le tems de remplir leurs poches, pour eux & pour leurs compagnons. Ils vinrent enfin se joindre sans affectation à la compagnie, & leur retour fut comme le signal de la tranquillité pour les deux combattans. Chacun reprenant son fardeau, continua de marcher comme s'il ne fut rien arrivé; & lorsque les Porteurs eurent déchargé les marchandises dans le Magazin, ils disparurent fort légèrement. Ce fut alors que les François de l'escorte ayant fait le récit de ce qui s'étoit passé en chemin, le Directeur Général & Des-Marchais, commencerent à se défier que la querelle des Nègres n'eût été un de leurs stratagèmes ordinaires. Les tonneaux furent examinés. On trouva que plusieurs avoient été ouverts, & qu'il en étoit sorti une grosse quantité de marchandises. Des-Marchais en fit des plaintes au Kabaschir *Afiu*, mais il étoit trop tard. Les Porteurs s'étoient retirés avec leur butin, & l'avoient mis à couvert. La preuve du vol étoit impossible. Toute la perte tomba sur le Chevalier Des-Marchais, parce que, soit pour la sûreté des intérêts de la Compagnie, soit pour inspirer plus de vigilance aux Officiers, il est établi que le Capitaine doit répondre de toutes les diminutions de l'eau-de-vie & de la perte des marchandises. La loi seroit peut-être moins sévère, si la Compagnie sçavoit combien il est impossible de prévenir toutes les friponneries des Nègres. On s'est imaginé qu'il suffiroit de mettre les marchandises dans des tonneaux doubles; mais cet expédient n'a pas mieux réussi. Les Anglois ont essayé d'armer leurs tonneaux de cerces de fer, si proches l'un de l'autre qu'il paroïssoit impossible de les remuer. Ils ont cloué d'ailleurs les deux fonds. Mais cette précaution n'a servi qu'à rendre leur perte plus considérable. Alors, au lieu d'attendre que les tonneaux fussent à terre, l'artifice des Nègres s'est tournée à renverser leurs Canots sur la barre, dans des lieux qu'ils connoissent parfaitement; & les pêchant pendant la nuit, ils distribuent entr'eux les marchandises, & gagnent le fer par dessus. La voie la plus sûre est de mettre, dans les Canots, des Blancs qui veillent à tous les mouvemens des Rameurs Nègres, & de faire escorter les Porteurs par des Gardes assez attentifs & assez pénétrants pour n'être les dupes d'aucun artifice.

La guerre, qui avoit été fort ardente entre les Rois de Juïda & (69) d'Ar-

(68) Nommée autrement, *Sabi* ou *Sabbi*. Ce sont apparemment les Missionnaires qui ont donné le nom de Xavier à la Capitale de Juïda. V. ci-dessous la Description générale.

(69) Par le Roi d'Ardra, il faut entendre, comme on le verra dans les Relations suivantes, le Roi de Dahomay, qui étoit alors en possession d'Ardra.

DES - MAR-  
CHAIS,  
1725.

Leur adresse &  
voler.

La perte tombe  
sur les Officiers  
de la Compagnie.

La guerre d'Ar-  
dra s'oppose au  
Commerce.

DES-MAR-  
CHAIS.  
1725.

Nulles provi-  
sions sur la Côte  
de Juida.

Ce qu'on ap-  
pelle en mer des  
rafraichissemens.

Précaution du  
Gouverneur de  
l'Isle du Prince  
contre les Cor-  
saires.

Conseils nauti-  
ques de l'Auteur.

dra , jetta beaucoup de langueur dans le Commerce. Il arriva peu d'Esclaves à Xavier , parce que le Roi d'Ardra , dont ils ont les terres à traverser , avoit bouché tous les passages. Aussi pendant quatre mois que l'Expédition passa dans la rade , Des-Marchais ne put se procurer que cent trente-huit Esclaves , dont vingt-trois lui vinrent d'un Bâtiment François d'Interlope , qu'il saisit au profit de la Compagnie.

Il partit de la rade de Juida , le 5 de Mai , pour se rendre à l'Isle du Prince. Son dessein étoit d'y prendre de l'eau , du bois & des provisions , avant que d'entreprendre le voyage de la Cayenne , où il devoit transporter ses Esclaves. Il ne faut point espérer de bois sur la Côte de Juida , parce que les Habitans croient les arbres sacrés , & ne permettent pas qu'on les coupe. L'eau y est mauvaise , & les provisions fort cheres.

Par le terme de rafraichissemens , les gens de mer entendent tous les alimens frais qui peuvent être conservés à bord , tels que des Porcs , des Chèvres , des Poules , des Cocqs-d'inde & des Canards. Les Isles du Prince , de Saint Thomas & d'Annobon , en fournissent en abondance. On y trouve aussi des citrons , des oranges , des bananes , & d'autres fruits , avec beaucoup de confitures , & du sucre qui n'est pas raffiné ; car les Habitans , qui sont Nègres ou Mulâtres , n'ont point encore appris à lui donner ce degré de blancheur & de perfection , qu'il reçoit aux Isles de l'Amérique & dans celles des Canaries & de Madere.

Les vents & les courans furent si contraires , que le Chevalier Des-Marchais eut besoin de vingt jours pour arriver à l'Isle du Prince. Il jetta l'ancre à la vûe de cette Isle le 29 Mai 1725. Mais ayant envoyé sa Chaloupe au rivage , avec un Officier , pour demander un Pilote qui pût conduire son Vaisseau dans le Port , il fut surpris d'apprendre , au retour de ses Marelots , que le Gouverneur avoit retenu son Officier en ôtage , dans la crainte que le Bâtiment François ne fût un Corsaire , qui ne demandât un Pilote que pour faire sa descente. Cependant le Chevalier ne put s'offenser de cette précaution , dans une Isle aussi éloignée de toutes sortes de secours , & souvent visitée par les Pyrates. Le vent étant fort foible , & les courans portant au Nord-Ouest , on se vit au 29 Juin avant que d'avoir pû s'introduire dans le Port , quoiqu'on n'eût mouillé qu'à trois-lieues de l'Isle , & qu'on eût pour guide un Pilote Portugais.

L'Auteur conseille à tous les Vaisseaux qui viennent de Juida dans cette Isle , de faire tous leurs efforts pour gagner le Nord de l'Isle , en laissant entr'eux & la Côte , une autre petite Isle qui en est fort proche. Il n'y a point de sûreté , dit-il , à passer entre les deux Isles ; parce que ce Canal est parsemé de rocs cachés , qui n'ont point assez d'eau pour recevoir de grands Bâtimens , quoique les Barques y passent sans danger dans la marée. On distingue aisément la petite Isle. Elle n'est elle-même qu'un rocher (70) rond & pointu. Après l'avoir passée , Des-Marchais conseille encore de s'approcher du rivage & de le suivre , pour entrer dans le Port , qui se présente au Nord-Est. Si l'on tombe au Sud ou à l'Ouest , on est emporté par des courans

(70) Barbot dans sa Description de Guinée , p. 395 , assure que les Vaisseaux peuvent passer entre les deux Isles.

qui donnent beaucoup d'embarras à gagner le Port, & qui font perdre quelquefois l'espérance d'y entrer.

Pendant le long séjour que le Chevalier avoit fait à Juïda, son Vaisseau avoit été si maltraité par les vers, qu'il avoit besoin d'un Port tranquille, pour quantité de réparations. Il faisoit eau de divers côtés; & de plusieurs voies, il y en avoit une si considérable qu'il auroit péri infailliblement s'il n'avoit pu se mettre à couvert. On ne s'en étoit point aperçu tandis qu'il étoit à l'ancre. Mais le danger avoit paru si pressant dans la navigation, que les François remercièrent le ciel de les avoir préservés du mauvais tems. Le Chevalier s'attacha uniquement à faire boucher les voies d'eau & réparer les autres désordres, tandis que les Officiers acheterent des rafraîchissemens & des provisions pour le voyage de Cayenne. Il eut le bonheur de trouver à Saint Antoine deux Vaisseaux Anglois, qui l'aiderent beaucoup & qui lui prêtèrent leurs Charpentiers. Le sien étoit malade. C'est ainsi qu'en mer toutes les Nations s'entre-fecourent, avec autant de civilité que de zele.

Le Chevalier fut arrêté quelques jours de plus qu'il ne se l'étoit proposé, par la défection de trois de ses gens. Il soupçonna les Portugais d'y avoir quelque part. Les hommes leur manquoient pour le commerce des Barques; & trouvant les trois François disposés à les servir, ils les avoient cachés jusqu'au départ du Vaisseau. Le Gouverneur affecta beaucoup d'empressement à les chercher; mais il fut aisé de pénétrer que c'étoient autant de grimaces. A leur place, Des-Marchais prit cinq François & un Mouffe, qui avoient appartenu probablement à quelque Pyrate, & qui s'étoient sauvés du naufrage sur la Côte. Sa bonne fortune lui fit saisir en même-tems un Vaisseau François d'Interlope, chargé de quatre mille cent cruzades, qui servirent à le rembourser des frais qu'il avoit faits dans ce Port. Il partit enfin pour la Cayenne, où il arriva le 6 d'Août 1725.

---

DES - MAR-  
CHAIS.  
1725.

Le Vaisseau du  
Chevalier est en  
danger de périr.

Trois de ses  
gens lui défer-  
tent, favorisés par  
les Portugais.

Il arrive à la  
Cayenne,

---

## CHAPITRE VI.

### *Voyage de William Smith en Guinée.*

CETTE Relation, imprimée en 1745, contient deux cens soixante-seize pages, sans y comprendre la Préface & les Tables. C'est un récit continuel, qui n'a aucune division de chapitres & d'articles.

Le but du Voyage de Smith avoit été de lever les Plans de tous les Forts & les Etablissémens Anglois dans la Guinée. Il exécuta ce dessein avec beaucoup de peine. A son retour, il publia le fruit de son travail, en trente Planches in-folio. L'Editeur paroît avoir ignoré que ces Planches avoient été publiées lorsqu'il a fait sortir l'Ouvrage de la Presse. Mais comme on en prépare une nouvelle édition, on y joindra les principales Descriptions, avec les figures des Animaux.

Vers la fin du Voyage, on lit une Relation de la Guinée par M. *Wheeler*, où les coutumes de ce Pays sont comparées avec celles d'Angleterre. C'est un Dialogue entre un Gentilhomme Anglois & une Nègresse qu'il aime. Le

---

INTRODUC-  
TION.

But du Voyage  
de Smith.

INTRODUC-  
TION.  
Planches &  
deffains de  
Smith.

badinage qui regne dans cette Piece, n'empêche pas qu'il ne s'y trouve un grand nombre de faits avérés.

Le Voyage de Smith contient tant de particularités curieuses, qu'il passe avec raison pour une des plus utiles & des plus agréables Relations que nous ayons de la Guinée; sur-tout en y joignant les Desseins anciennement publiés par l'Auteur. Comme ils doivent entrer dans ce Recueil, il est à propos d'en donner la liste. (71) 1. Un Eléphant avec son Château. 2. Côte de Guinée depuis le Cap Monte jusqu'à Jacquin. 3. Riviere de Gambra. 4. Vûe Sud-Ouest de l'Isle James sur la Riviere de Gambra. 5. Plan de l'Isle James & du Fort. 6. Carte de la Riviere de Sierra-Léona, & de cette Côte jusqu'à Scherbro. 7. Vûe Nord-Ouest de l'Isle de Benfe dans la Riviere de Sierra-Léona. 8. Isle de Benfe. 9. Carte de la Riviere de Scherbro. 10. Vûe Sud du Fort de Dixcove. 11. Plan du même Fort. 12. Vûe Sud-Ouest des Forts Anglois & Hollandois à Sukkonda. 13. Plan du Fort Anglois de Sukkonda. 14. Vûe Sud-Ouest des Forts Anglois & Hollandois à Commendo. 15. Plan du Fort Anglois de Commendo. 16. Vûes du Cap-Corse, de Mina, de St Jago, & de la Tour de Phips, du Château du Cap-Corse, & du Fort Royal. 17. Vûe Est du Château du Cap-Corse. 18. Vûe Nord-Ouest du même Château. 19. Plan du même Château. 20. Plan des Jardins. 21. Vûe Sud du Fort de Tantumqueri. 22. Plan de ce Fort. 23. Vûe Sud-Ouest du Fort de Winnebar. 24. Plan du même Fort. 25. Vûe Nord des Forts Anglois & Hollandois d'Akra. 26. Vûe du Fort James à Akra, du côté de la mer. 27. Plan de ce Fort. 28. Vûe Sud-Ouest du Fort William à Juida. 29. Plan du Fort William. 30. Plan du Fort des Princes, qui appartient aux Portugais.

§. I.

*Départ, Voyage & aventures de l'Auteur jusqu'à la Ville de Jamaïque en Afrique.*

SMITH.  
1726.  
Commission de  
l'Auteur.

LA Compagnie Royale d'Afrique ayant formé le dessein de se procurer des Plans exacts de tous ses Etablissmens sur la Côte de Guinée, prit en 1725 la résolution d'y envoyer un homme exercé dans le Dessein, & capable par ses autres qualités de répondre à cette vûe. Elle fit tomber son choix sur M. Smith. Le 11 d'Août 1726 il reçut des instructions qui l'autorisoient à lever des Plans, des Desseins & des Perspectives de tous les Forts & les Etablissmens de la Compagnie, des principales Rivieres, des Ports & des autres lieux de Commerce sur les Côtes d'Afrique, depuis la Riviere de Gambra jusqu'au Royaume de Juida. Avec ce plein pouvoir, Smith s'em-

son départ.

(71) Le Titre mérite d'être rapporté tout entier. A new Voyage to Guinea, describing the Customs, Manners, Soil, Climate, Habits, Buildings, Education, Manuel Arts, Agriculture, Trade, Emploiments, Languages, Ranks of Distinctions, Diversions, Mariages, & whatever else is memorable amongst the inhabitants. With an account of their animals, minerals; with à great variety

of entertaining incidents, Worthy of observation, that happened during the Author's stay in that large country. Illustrated with cuts, engraved from drawings taken from the life. With an alphabetical index, By William Smith Esqr, appointed by the Royal African Company, to survey their settlements, make discoveries, &c. A Londres, chez Jean Neurse.

barqua le Samedi 20 d'Août 1726, à bord de la *Bonite*, commandée par le Capitaine Livingstone; avec le Sieur Walter Charles, Gouverneur de Sierra-Léona. Le 22 on traversa les Dunes avec un bon vent; & le 25 on s'arrêta à la pointe de *Start*, d'où l'on mit sérieusement à la voile. Pendant plusieurs jours on eut d'assez bons vents Nord-Est, & fort beau tems, jusqu'à ce qu'étant tombé sous le véritable vent de commerce, on passa le Tropique le 14 de Septembre. Smith y observa plusieurs oiseaux blanchâtres, qui n'ont pour queue qu'une longue plume. Ils s'élevent fort haut dans leur vol. Les Matelots leur ont donné le nom d'oiseaux du Tropique. On ne les voit que sous la zone Torride, entre les Tropiques.

Le 22 de Septembre, on découvrit la terre à six lieues de distance. C'étoit une Côte basse & sablonneuse, un peu au Nord-Est du Cap-Verd, qui se fit voir quatre heures après. L'Auteur leva le plan de ce Cap, pour commencer l'exercice de sa Commission. Le jour suivant, on doubla le Cap, & l'on eut la vûe de Gorée, Comptoir François. Le 26, étant entré dans la Riviere de Gamba, on jeta l'ancre à l'Isle James.

Les Anglois du Vaisseau attendirent le lendemain pour descendre dans l'Isle. Ils furent conduits au Château, où ils trouverent l'Empereur de Fonia, qui les salua à la maniere de l'Europe, en leur serrant les mains, & répétant plusieurs fois *Mentoni*, c'est-à-dire en langage Mandingo, *Dieu vous benisse*. L'Auteur, après s'être assis, prit beaucoup de plaisir à voir les Seigneurs Nègres du cortège s'asseoir sur le pavé comme autant de Singes. Une heure après son arrivée, ils rentrent tous dans leurs Canots, à l'exception de l'Empereur, que le Gouverneur du Fort renvoya dans sa Barque, avec des Rameurs Anglois, & qu'il fit saluer de cinq coups de canon à son départ.

Un peu avant l'arrivée du Vaisseau, il étoit entré dans la Gamba une Chaloupe de quatre-vingt tonneaux & de six pieces d'artillerie, commandée par un Anglois, nommé *Edmonson*. Cet ennemi de sa Patrie avoit communiqué à ses gens quelque dessein de pillage auquel ils n'avoient pas voulu consentir. Dans leur indignation, ils avoient pris terre sous d'autres prétextes, à la réserve de trois Mousses, & s'étant présentés au Gouverneur & au Consul, ils avoient déclaré avec serment les perfides intentions de leur chef. Mais Edmonson, qui s'étoit défié de leur dessein, avoit levé l'ancre aussi-tôt, & s'étoit retiré sous la pointe de Lemaine, hors de la portée du canon de l'Isle. Les vents de mer, & la marée, qu'il trouva également contraires, le forcerent de s'y arrêter, dans l'espérance de s'éloigner le lendemain.

Un départ si brusque confirmant la déposition des Matelots, le Gouverneur ne balança point à le faire suivre par sa meilleure Chaloupe. Elle étoit non-seulement bien armée, mais commandée par Orfeur, célèbre Facteur de la Compagnie, qui avoit passé la moitié de sa vie sur un Vaisseau de Guerre.

Orfeur, qui avoit une parfaite connoissance du Canal, prit avantage du reflux de la nuit, pour s'avancer sans être découvert. L'Equipage d'Edmonson n'étoit plus composé que de trois Mousses blancs, & de six Nègres qu'il avoit achetés nouvellement. Au point du jour, ayant aperçu la Chaloupe

---

SMITH.  
1726.

Oiseaux du Tropique.

Smith arrive dans l'Isle James, il y trouve l'Empereur de Fonia.

Projet d'un Corsaire nommé Edmonson.

Orfeur est chargé de le poursuivre.

SMITH.  
1726.

de l'Isle, & ne pouvant douter qu'elle n'en voulût à lui, il résolut de s'ouvrir un passage par la force. Orfeur, qui n'étoit plus qu'à la portée de la voix, lui cria de venir à lui. Mais le Pyrate ne répondit que par une décharge de mousqueterie. Les Nègres de la Chaloupe en furent si vivement irrités, qu'ils n'auroient pensé qu'à se venger, si leur colere n'eût été modérée par Orfeur. Comme il étoit résolu d'employer les voies de la douceur, il avertit encore Edmonson de jeter l'ancre; mais il n'eut pour réponse qu'un coup de balle, qui le manqua heureusement, quoiqu'il eût été tiré sur lui-même. Enfin cette conduite le picquant à son tour, il permit à ses Nègres de faire feu, & le furieux Edmonson reçut un coup de fusil dans l'estomac. La Chaloupe du Fort aborda immédiatement la sienne, & n'y trouva pas de résistance. A cette vûe, le désespoir s'empara du Pyrate, & lui fit prendre le parti de se précipiter dans la mer. Orfeur, sans perdre sa peine à faire chercher le corps, amena sa prise au rivage de l'Isle, où elle étoit à l'ancre lorsque Smith y étoit arrivé.

Mort désespérée  
d'Edmonson.

Difficulté que  
Smith trouve  
dans sa Commis-  
sion.

Le 27 de Septembre, l'Auteur commença ses Observations & ses Plans, qui l'occupèrent jusqu'au 10 d'Octobre. Il y trouva quelque difficulté. La première fois qu'il se rendit à la rive de Jilfray, vis-à-vis du Fort, il trouva les bords de la Riviere si profonds, & la vase si molle, qu'il lui fut presque impossible d'y trouver un lieu commode pour ses mesures, & de faire d'un lieu à l'autre les mouvemens nécessaires à son travail. Il n'avoit pas plus de ressource sur la terre ferme, parce qu'étant couverte de bois, la vûe & le passage lui étoient également fermés. D'ailleurs, les arbres étoient couverts de grosses fourmies noires, & de guespes vénimeuses, dont l'une mordit à la lèvre, M. Hull, qu'il avoit amené de Londres avec lui pour l'aider dans son entreprise.

Exemple de l'ignorance & de la simplicité des Nègres.

Il raconte quelques circonstances qui font bien connoître la simplicité & l'ignorance des Habitans. Un jour qu'il étoit à la pointe de Bagnon, dans le Royaume de Kumbo, près de l'embouchure de la Riviere, pour y prendre la distance de cette pointe à celle de Barra, qui lui fait face, la curiosité ayant fait souhaiter à son Pilote de lui voir mesurer les distances inaccessibles, il eut la complaisance de descendre à terre, sur un rivage de sable, près d'une petite Ville, où il vit cinquante ou soixante bestiaux noirs, attachés à quelques pieux par les cornes. Tandis qu'il dispoit ses instrumens Mathématiques, plusieurs Nègres s'approchèrent de lui. A la vûe de son *Theodolite*, ou de sa roue de mesure, dont ils ne purent comprendre l'usage, ils donnerent quelques marques de frayeur. D'abord, l'Auteur y fit peu d'attention. Mais ayant besoin de deux pieux pour fixer ses machines, il alla lui-même les choisir entre ceux qui servoient à retenir les bestiaux. Alors, les Nègres ne dissimulerent plus leur effroi. Ils commencerent par lâcher la bride à leur troupeau, pour lui faire gagner les champs. Ensuite ayant répandu l'allarme dans leur Ville, ils revinrent armés, en moins de dix minutes, pendant que leurs femmes & leurs enfans sortant d'un autre côté, cherchèrent un azile dans les bois.

Smith demanda aux Esclaves qui l'accompagnoient quelle pouvoit être la cause de tant de trouble. Ils l'assurèrent que les Habitans épouvantés par ses machines, s'imaginoient qu'il étoit venu dans le dessein de les faire périr par des

fortileges. La crainte de quelque incident plus fâcheux lui fit prendre le parti de se faire suivre d'une arquebuse chargée. Un de ses Esclaves roulant le Theodolite, les Habitans voulurent s'y opposer; mais ce ne fut qu'en bouchant le passage, car aucun d'entr'eux n'eut la hardiesse de toucher à la machine. Celui qui la pouffoit eut la malice de la faire quelquefois avancer contre leurs jambes; mais, avec plus d'agilité que lui, ils fautoient à droite & à gauche comme autant de Chèvres.

Lorsqu'il eut achevé son travail, il retourna vers le lieu où il avoit laissé sa Barque. La chaleur, qui étoit extrême, lui fit naître l'envie de s'asseoir à l'ombre d'un grand arbre, où il donna ordre qu'on lui préparât du *pouch*. Ses gens l'ayant laissé seul, tandis qu'ils étoient allés prendre dans la Barque les ustenciles nécessaires, sa frayeur fut égale à sa surprise, de se voir tout d'un coup environné d'une multitude de Nègres, tous armés de javelines, de fusils, d'arcs & de flèches empoisonnées. Il passa quelques momens dans cette violente situation. Enfin son Pilote reparoissant avec un flacon de *pouch*, la joie qu'il eut de voir finir sa peine le fit lever assez brusquement du lieu où il étoit assis. Ce seul mouvement inspira tant d'épouvante aux Nègres, qu'ils prirent aussi-tôt la fuite. Plusieurs jetterent même leurs armes en fuyant. Cependant ils s'arrêtèrent à quelque distance. Smith prit un fusil, qu'ils avoient laissé tomber, & feignit de vouloir tirer sur eux. Mais ils se déroberent à sa vûe avant qu'il pût avoir le tems de lâcher le coup. Il retourna tranquillement sur son bord, où il divertit beaucoup les Officiers par le récit de cette aventure.

Le 10 d'Octobre, il accompagna le Sieur Roger, Gouverneur de l'Isle James, dans une visite qu'il rendoit au Roi de Barra. Ce Monarque, qui avoit reçu avis de leur dessein, sortit de sa Ville, pour aller un quart de mille au-devant d'eux. Son cortège étoit composé de trois ou quatre cens de ses Sujets, dont les uns battoient le tambour, d'autres jouoient d'une espece de trompette d'Ivoire, & formoient ensemble un bruit fort militaire. Le Roi reçut les Anglois avec beaucoup de caresses. Il les conduisit dans sa Ville, où tous les Habitans exprimerent leur joie, par des acclamations, par des décharges de mousqueterie, & par mille postures bizarres & comiques. Le Roi fit jouer sa propre artillerie, qui consistoit dans quelques pieces démontées, près de son Palais, c'est-à-dire près d'une cabane de terre, couverte de roseaux & de feuilles de palmier.

Lorsqu'on se fut assis, le Roi fit paroître son Musicien, qui joua plusieurs airs de *Ballafo*. Cet instrument étoit fort bien monté, & rendit des sons que Smith trouva fort agréables. Plusieurs Nègres, qui furent ensuite appelés, dansèrent l'épée à la main, en ferrailant avec beaucoup d'adresse. Après ces exercices, le Roi fit une courte harangue, qui fut interprétée aux Anglois par le Prince son frere, & dont Smith a conservé les termes: » Il » est d'un grand avantage pour les Noirs d'aimer les Blancs, & de ne leur » causer aucun mal, mais d'entretenir un fidèle commerce avec eux, parce » que les Vaisseaux des Blancs apportent toutes les bonnes choses & des li- » queurs fortes dans le Pays des Noirs. De cet élégant discours, remarque l'Auteur, on doit conclure que toute la considération des Nègres pour les Européens, n'est fondée que sur leur propre intérêt.

---

SMITH.  
1726.

Visite que Smith  
rend au Roi de  
Barra.

Accueil que lui  
fait ce Prince.

Harangue du  
Roi.

SMITH.  
1726.

Admiration des  
Nègres pour  
Smith.

Smith ayant pris congé de la Compagnie pour faire les observations de son emploi, le frere du Roi & d'autres Seigneurs Nègres s'obstinèrent à l'accompagner. Dans leur marche, ils se demandoient entr'eux qui étoit Smith, & quelle vûte si pressante pouvoit l'avoir obligé de quitter la compagnie du Roi. Le Prince, qui voulut paroître le mieux informé, leur répondit que c'étoit un grand homme, un grand génie, envoyé par la Compagnie pour mesurer les Royaumes, les Isles & la Riviere de Guinée. Ils trouverent cette entreprise admirable. Ils témoignèrent une joie extrême qu'on eut pensé à mesurer leur Pays; & pour marquer leur approbation, ils firent cent grimaces, en tournant autour de Smith, & le regardant en face avec un air d'étonnement. Le voyant sourire, ils le firent remercier de paroître si sensible à leurs félicitations, quoiqu'il ne fût porté à rire que par leurs singeries & leurs contorsions ridicules.

Remarques de  
Smith sur une er-  
reur de plusieurs  
Cartes.

Les réflexions qui l'occupent continuellement, sur la situation des lieux, lui firent observer que dans plusieurs Cartes le Niger est placé à la même latitude que la Gambia; de sorte, dit-il, que si l'on ne suppose que la Gambia portoit autrefois le nom de Niger, il y a nécessairement de l'erreur dans cette disposition. Il ajoûte qu'il a vû les journaux d'une Chaloupe de la Compagnie, qui avoit remonté cette Riviere l'espace de trois cens lieues; & qu'à cette distance on l'avoit assuré qu'elle est large & navigable. Enfin, il ne doute pas que les Rivieres du Sénégal, de Rio Grande, de Rio Saint Domingo, de Burfalli, de Rio Nugrate, de Rio Pungo, &c. ne soient autant de branches de cette grande Riviere, qui se décharge, comme le Nil par plusieurs canaux différens (72).

Ses remarques  
sur la Religion  
des Nègres,

Au milieu de ses occupations, Smith tourna souvent ses yeux sur la Religion & les usages du Pays. La Religion des Payens, qui sont ici, dit-il, en beaucoup plus grand nombre que les Mahométans, consiste uniquement dans le culte de leur Fetiche (73). Tout prend pour eux cette qualité, une plume, un caillou, un morceau de vieille étoffe, un os de bête, la jambe d'un chien, &c. Le mot de Fetiche signifie aussi *charme* ou *enchantement*. Prendre le Fetiche, c'est faire un serment. Faire le Fetiche, c'est observer un culte de Religion. Ils portent tous leur Fetiche autour d'eux, & le regardent comme un objet si sacré, qu'ils ne permettent à personne d'y toucher. Le jour que Smith avoit dîné chez le Roi de Barra, il avoit remarqué que le Musicien du Prince avoit à la pointe de son bonnet le plumage d'un oiseau à couronne; & le trouvant d'une beauté singuliere, il avoit voulu y porter la main, pour le regarder de plus près. Mais il avoit été fort surpris que le Musicien se fût échappé avec inquiétude & qu'il eût disparu sur le champ. Quelques autres Anglois, témoins de cette scene, apprirent à Smith que c'étoit le Fetiche du Musicien Nègre.

& sur leurs lan-  
gages différens.

La différence des langages est si grande au long de la Gambia, que les Habitans d'une rive ne sont point entendus des Habitans de l'autre. C'est un avantage considérable pour les Européens qui font le commerce des Esclaves dans cette Contrée, parce que les Nègres du Pays ayant l'esclavage

(72) C'est au Lecteur à comparer ces idées avec ce qu'il a vû dans les Relations précédentes, sur-tout au sixième Livre.

(73) Fetiche est le nom en usage dans la Guinée. Sur la Gambia & le Sénégal, c'est *Grifgris*.

en horreur, il seroit fort difficile de les emmener, s'ils pouvoient s'entendre, & de prévenir même les complots qu'ils formeroient après leur départ pour se remettre en liberté. L'Auteur a vû des exemples surprenans de leur désespoir. Ils ont souvent surpris les Equipages des Vaisseaux, & les ont taillés en pieces jusqu'au dernier homme. Le plus sûr est de faire ce commerce sur les deux rives, & dans des cantons différens. Les Esclaves ainsi mêlés, ne s'entendent point assez pour former des conspirations dangereuses, ou pour les exécuter avec succès.

Les Anglois ont sur la Riviere de Gamba plusieurs Comptoirs subordonnés à celui de l'Isle James. Celui de Joar est à cinquante lieues de l'embouchure; celui de Kuttejar, cinquante lieues plus loin. *Portdendally*, qui est le troisième, est beaucoup moins éloigné de la mer. Autrefois, la Compagnie avoit un autre Etablissement dans l'Isle Charles; mais sur quelque différend qui s'étoit élevé entre les Anglois & les Nègres, ceux-ci prirent pendant la nuit l'occasion du reflux pour passer la Riviere à gué, & chassèrent les Anglois de l'Isle, qui est demeurée depuis déserte & sans culture. Mais la Compagnie a, dans l'Isle James, un Château fort & régulier. Il est monté de trente-deux grosses pieces de canon, sans y comprendre plusieurs petites pieces, qui sont sur le bord de l'eau & qui bordent le canal du Nord. Un accident, dont la cause est ignorée, fit sauter le vieux Fort en 1725. On a crû devoir attribuer cette disgrâce au tonnerre, qui étant tombé apparemment sur le Magazin, réduisit tous les Edifices en poudre & causa la mort à quantité de personnes, entre lesquelles on compta M. Plunket, alors Gouverneur. Mais Anthony Rogers, qui fut nommé pour lui succéder, se hâta de rétablir cette perte, en élevant sur les ruines un Château beaucoup mieux entendu que le premier (74).

Le 11 d'Octobre, Smith partit de l'Isle James dans la *Bonite*, accompagné du *Byam*, Navire d'Antigo, commandé par le Capitaine Hister, pour se rendre ensemble à Sierra-Léona. Ce premier jour & le lendemain, ils porterent au Sud-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest, pour éviter les basses de Grande, qui s'étendent à soixante lieues du rivage. Le 13 on porta au Sud, pour Sierra-Léona. Le jour suivant, on fut arrêté par un calme, qui dura quatorze jours. Les Equipages des deux Bâtimens passerent cet ennuyeux intervalle à se visiter, quoique les réjouissances des Matelots fussent souvent interrompues par des Ouragans, nommés *Tornados* dans cette mer. Ils duroient ordinairement une heure, & leur approche étoit annoncée par un tonnerre furieux, par des éclairs, & des nuées noires & épaisses, auxquelles succédoient des pluyes si grosses & si pèsantes, que l'eau tomboit sans se diviser en gouttes. La longueur des calmes causa une telle diserte d'eau sur la *Bonite*, que sans le secours du *Byam*, il auroit fallu renoncer à toute espérance.

Le 3 de Novembre, on découvrit la terre à la distance de dix lieues; sur vingt-cinq brasses de fond. Comme elle paroissoit fort haute, on supposa que c'étoit la montagne de Sierra-Léona, & l'on se flattoit d'y arriver avant la nuit. Vers onze heures, on découvrit un Bâtiment du côté du rivage.

(74) On a lu au septième Livre plusieurs amples Descriptions de l'Isle James & de son Fort. Smith y est même cité plus d'une fois.

Tome III.

P p p

SMITH.  
1726.

Divers Comptoirs des Anglois sur la Gambia.

Le Fort de l'Isle James faite en 1715. Il est rebâti par Rogers.

Smith se rend à Sierra-Léona.

Calmes & tornados.

Fausse crainte à la vue d'un Vaisseau.

SMITH.  
1726.

Il étoit immobile sur ses ancres. Dans cette situation, au milieu du jour, on ne douta point que ce ne fut quelque reste des Pirates qui avoient exercé depuis peu leurs brigandages sur cette Côte. On se disposa de concert à faire une vigoureuse défense, & le tems fut employé jusqu'à cinq heures aux préparatifs du combat. Mais on reconnut vers le soir que l'objet de tant de craintes étoit un Bâtiment Anglois, nommé l'*Elisabeth*, & commandé par le Capitaine Craighton, qui alloit de Sierra-Léona à Rio Nugnez pour le commerce de l'or, de l'ivoire & du bois de *Cam*. Craighton, à la vûe de deux Bâtimens qui s'arrêtoient, soupçonnant qu'ils cherchoient Sierra-Léona, sans être sûrs de leur route, leur fit dire que ces hautes terres étoient les

Isles Idolos.

*Idolos* (75), Isles pierreuses, ou rochers, à vingt lieues au Nord de Sierra-Léona. Ils avancerent pendant toute la nuit; & le lendemain à dix heures du matin, ils découvrirent les *Soufès*, terres extrêmement hautes à vingt milles dans l'intérieur du Pays.

Smith arrive à  
Sierra-Léona,  
avec le secours de  
Croker.

Le jour approchoit de sa fin lorsqu'ils arriverent devant le Cap de Sierra-Léona. Les deux Bâtimens arborerent leur Pavillon, & saluerent le Cap chacun de sept coups. Ils avoient à bord le Sieur *Charles*, nouveau Gouverneur de Sierra-Léona. Quoiqu'il fit déjà nuit, ils entrerent dans la Riviere, avec la précaution d'employer la sonde; & pour prévenir les accidens, ils allumerent des feux. Comme ils rangeoient de fort près la Côte, en s'avançant au long des hautes montagnes, ils apperçurent, à la hauteur de la Baye de France, deux petites lumieres sur le rivage. L'une venoit d'une petite Barque de commerce; l'autre d'une Chaloupe de la Barbade, commandée par le Capitaine *Croker*, qui ayant découvert les deux Bâtimens dans le cours de l'après-midi, avoit suspendu sa lanterne pour leur servir de direction. Aussi-tôt qu'ils eurent mouillé l'ancre, *Croker* se rendit à bord de la *Bonite*. Il ne restoit sur ce Vaisseau que du vin de Madere, sans un seul limon. *Croker* en fit apporter un panier de son propre bord; & tandis qu'on se rafraîchissoit à boire le pounce, il rendit compte des affaires de la Compagnie dans l'Isle de *Benfè*, qui avoit alors pour Directeur le Sieur *Marmaduck Panwall*.

Beauté de la  
Baye.

Le lendemain 5 de Novembre, les deux Bâtimens furent agréablement surpris de se trouver dans une petite Baye, fort agréable, environnée de collines fort hautes, ou plutôt de montagnes, qui étant couvertes de fort beaux arbres, rétentissent le matin du chant d'une grande variété d'oiseaux. Le Capitaine *Croker* salua le Pavillon du Gouverneur *Charles*, de cinq coups de canon. On lui en rendit trois. L'eau est excellente dans cette Baye. Elle découle des rocs, & se rassemble si heureusement, que sortant comme d'un tuyau, il suffit de présenter les tonneaux pour les remplir. Comme la Baye est sans rocs, les Anglois y jeterent librement le filet, & prirent quantité de mulets & d'autres poissons, entre lesquels il se trouva un jeune alligator, que les Nègres dévorèrent avidement.

On ignore quand  
les Anglois s'y  
établirent.

Le 6, on se rendit à l'Isle de *Benfè*, principal Comptoir des Anglois, & résidence du Gouverneur. Le Château est revêtu de fortifications régulières & monté de vingt-deux pieces de gros canon; outre une batterie d'onze pieces, qui est placée sous le mur. Le Gouverneur *Charles* prit possession

(75) On les nomme aussi, isles de *Tamara*.

de son poste, & reçut les complimens ordinaires.

Le 7, Smith commença l'exercice de sa Commission, sans aucun obstacle de la part des Nègres, qui sont, dit-il, plus accoutumés que ceux de la Gambia aux manières de l'Europe. Quelque soin qu'il prît pour s'informer de l'origine d'un si bel Etablissement, il ne put apprendre dans quel tems les Anglois sont devenus Maîtres de Sierra-Léona. Ils en jouissoient tranquillement, lorsqu'en 1720, pendant le Gouvernement de Plunket, qui eut ensuite le malheur d'être enseveli sous les ruines de Jamesfort, le Pirate Roberts trouva le moyen de les chasser de l'Isle de Benfe. Smith fait le récit de cet événement. Le Pirate entra dans la Riviere de Sierra-Léona, avec trois gros Vaisseaux, pour y chercher des rafraîchissemens. Il trouva, dans la Baye de France le Vaisseau de Commerce, qu'il prit, & qu'il fit conduire dans une autre Baye plus proche du Cap. L'Auteur lui donne, dans son Plan, le nom de Baye des Pirates, parce qu'au tems de son Voyage on y voyoit encore, dans la basse marée, le fond du Bâtiment que Roberts avoit enlevé, & qu'il avoit fait consumer par le feu, après l'avoir pillé. Cette Baye a beaucoup d'enfoncement, quoique l'entrée en soit fort étroite. Ce fut de-là que le jour d'après leur prise, les Pirates envoyèrent à l'Isle de Benfe une Chaloupe bien armée, pour demander au Gouverneur Plunket, s'il pouvoit leur fournir de la poudre d'or & des balles. Il leur fit répondre qu'il n'avoit pas d'or dont il pût se défaire; mais que de la poudre & des balles, il en avoit à leur service s'ils prenoient la peine de s'approcher.

Roberts ayant compris le sens de cette réponse, profita de la premiere marée pour s'avancer devant l'Isle avec les trois Vaisseaux. Il y eut une action fort vive entre le Gouverneur & lui. Enfin Plunket ayant épuisé toutes ses munitions, se refugia dans une petite Isle nommée Tomba. Mais ayant été joint par les Pirates, il fut ramené dans l'Isle de Benfe, où Roberts lui reprocha avec beaucoup de fermens & d'exécutions l'audace qu'il avoit eue de lui résister. Plunket s'apercevant qu'il étoit en fort mauvaise Compagnie, se mit à jurer avec la même énergie; ce qui fit beaucoup rire les Pirates, jusqu'à conseiller à Roberts de garder le silence, parce que la partie n'étoit pas égale. On prétend que Plunket ne fut redevable de la vie qu'à cette bizarre aventure. Les Pirates, après avoir pillé le Magazin, retournerent à bord, & sortirent de la Riviere avec la premiere marée.

Cette Riviere de Sierra-Léona n'a pas moins de quatre lieues de largeur à son embouchure, depuis le Cap jusqu'à l'Isle du Léopard, qui est du côté opposé. Mais elle a si peu de profondeur au milieu, que dans quelques endroits elle est à sec pendant les basses marées. La partie la plus profonde du Canal est au long du Cap. Ceux qui arrivent de la mer doivent tenir route sur la droite, sans s'écarter du pied des montagnes, où la sonde trouve toujours un fond régulier. L'ancre est excellent dans toutes les Bayes; mais, contre les basses, le fond est inégal & mauvais. La Compagnie d'Angleterre a dans la même Riviere une Isle, nommée *Tasso*, qui a trois lieues de circonference. Elle y entretient par ses Esclaves une fort bonne plantation. Le reste de l'Isle est couvert de bois, mais sur-tout de cotonniers d'une grandeur singuliere. Elle produit aussi du coton ordinaire & de l'indigo.

La Riviere de Sierra-Léona est remplie de toutes sortes de poissons, tous

SMITH.  
1726.

Prise de leur  
Comptoir en  
1720, par des  
Pirates.

Comment Plunket  
sauva sa vie.

Description de  
la Riviere.

SMITH.  
1726.

d'une fort bonne espece , à la réserve des huitres , qui croissent ici (76) sur les branches des arbres. L'Auteur coupa une de ces branches, si couverte d'huitres & de barnacles, qu'à peine eut-il la force de la porter jusqu'à la Barque.

Smith entre-  
prend de visiter  
la Riviere de  
Scherbro.

Pendant qu'il levoit ses Plans à Sierra-Léona , le Capitaine Livingstone ne perdit pas un moment pour débarquer les marchandises & les armes qui étoient destinées à l'usage du Fort. Mais on s'aperçut que le Vaisseau avoit besoin d'être carené & de se donner un nouveau mât de misere. Smith résolut de profiter du tems que demandoit ce travail , pour visiter la Riviere de Scherbro. Il obtint dans cette vûe une Chaloupe & des Marelots du Gouverneur Charles, qui avoit ordre, comme tous les Officiers de la Compagnie, de l'assister dans toutes ses opérations.

Isles Bananes,  
& Blancs qui s'y  
sont établis.

Le 14 de Novembre, il partit de l'Isle de Benfe , dans une Chaloupe nommée la Sierra-Léona , sous le commandement du Capitaine *Kirkham*. *Ridley*, commandant d'une autre Chaloupe nommée le *Jaquin*, fut bien aise de l'accompagner, pour connoître la Riviere de Scherbro. Le 16, ils arriverent aux Isles des Bananes, dont la plus grande est fort bien habitée. Smith y trouva quelques Blancs, qui ayant quitté le service de la Compagnie, s'y étoient établis à leurs propres frais, avec quelques Chaloupes qui leur servoient à faire le commerce du côté du Nord, jusqu'à Rio Pungo & Rio Nugnez. Les Esclaves, l'ivoire & le bois de Cam qu'ils en amenoient en abondance, avoient donné tant de réputation à leurs Isles, que tous les Bâtimens ne manquoient pas d'y toucher lorsqu'ils étoient arrivés sur cette Côte.

Zacharie Cum-  
merbus.

Isle d'York.  
Smith y arrive.

Le 18, les deux Chaloupes furent arrêtées par un calme, à l'embouchure de la Riviere de Scherbro. Le jour suivant, elles s'avancerent près d'une petite Ville, dont le Seigneur, nommé *Zacharie Cummerbus*, étoit un Mulâtre, fils d'un Anglois de l'Isle d'York. Smith y fut reçu fort civilement. Mais dans l'impatience d'arriver à l'Isle d'York, il continua de remonter la Riviere; & le 20 étant descendu dans cette Isle, il n'y trouva qu'un Facteur Anglois, nommé *Holditch*, qui n'étoit point en état de se défendre contre les Nègres. Ils lui avoient rendu plusieurs visites, sans avoir manqué d'emporter chaque fois les meilleurs effets de la Compagnie. Le Fort Anglois de l'Isle n'étoit alors qu'un amas de ruines.

Il y reçoit la vi-  
site du Roi de  
Scherbro.

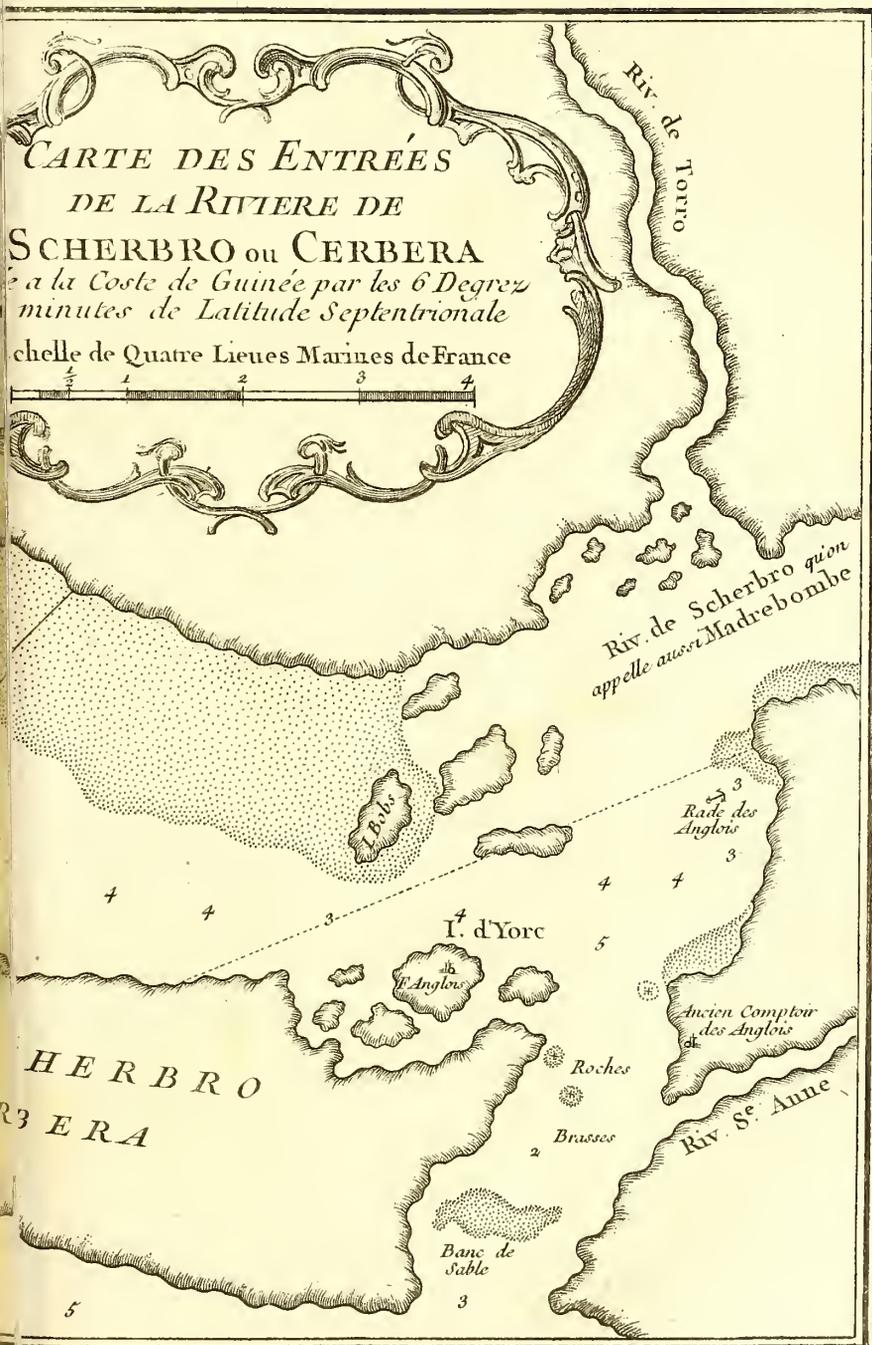
A la premiere nouvelle de l'arrivée des Chaloupes, le Roi de Scherbro se hâta de visiter Smith, avec un cortège de trois cens hommes. Il lui apportoit pour présens, deux quintaux de riz, deux Chèvres, & un beau Sanglier. Smith répondit à cette galanterie par deux chaudrons de cuivre, deux plats d'étain, une brassé d'étoffe qu'il appelle *Stetias*, & quatre paquets de colliers de verre, qui furent reçus avidement. Le Roi se fit sur le champ une cravate de l'étoffe, avec un double nœud sous le menton, en laissant pendre les deux bouts par devant, sur son surplis qui étoit de coton à rayes bleues & blanches. Après avoir pris soin de sa parure, il tira de son sein le bout d'une queue de Lion, qu'il fit voltiger plusieurs fois autour de lui. Ensuite il commença une longue harangue, qui fut interprétée par Cummerbus. Elle contenoit en substance, que la queue de Lion étoit son Fetiche, & qu'il la

Présens mutuels.  
Harangue du  
Roi.

(76) On a déjà vû dans diverses Relations quels sont ces arbres & ces huitres.













faisoit voltiger pour montrer l'étendue de son pouvoir & de ses domaines. Il ajoutoit, en finissant, qu'il demandoit aux deux Chaloupes quelques rafraîchissemens pour lui-même & pour son Peuple. Smith jugea qu'il ne gagneroit pas beaucoup aux présens de Sa Majesté.

Le troisième jour, après avoir fait l'inventaire des effets de la Compagnie, & donné un Ecrivain, nommé Allen, pour associé au Facteur Holditch, il salua le Roi de cinq coups de canon, & rentra dans sa Chaloupe pour continuer le voyage. Holditch & Allen s'imaginèrent, après son départ, que le Roi retourneroit immédiatement à Scherbro. Mais le voyant disposé à faire durer long-tems sa visite, & ne pouvant douter qu'elle ne les engageât dans de grands frais, ils se déterminèrent à prier Sa Majesté de partir. Ce compliment fut si mal reçu, que le Roi dans un mouvement de colere, jura par son Feriche que le Pays étoit à lui; qu'il n'avoit permis aux Anglois de résider dans l'Isle d'York qu'à certaines conditions; que le terrain & les marchandises lui appartenoient, & qu'il le feroit d'autant plus connoître qu'ils ne lui avoient pas payé le *Kole*. C'est un tribut où une rente annuelle que la Compagnie lui paye, non-seulement pour l'Isle d'York, mais pour la liberté du commerce sur toute la Riviere. A cette menace, Holditch répondit qu'il n'y avoit pas trois mois que le *kole* avoit été payé, & que Sa Majesté n'avoit, par conséquent aucune plainte à faire de la Compagnie. Cette réponse rendit le Roi si furieux, qu'il frappa Holditch, & traîna l'autre Facteur jusqu'au bord de l'eau, pour le précipiter dans un Canot, en donnant ordre à ses gens de le conduire à Smith, & de lui dire que ce nouveau Facteur n'avoit point d'affaire sur la Riviere d'York. Mais il ne se trouva aucun Nègre qui voulût se charger de cette commission. Allen obtint la liberté de retourner au Fort; tandis qu'Holditch dépêcha un de ses Esclaves, dans un Canot, pour avertir Smith, non-seulement qu'il étoit outragé, mais encore que le Roi commençoit à charger ses Canots des marchandises de la Compagnie, & qu'il paroïssoit disposé à les emporter toutes s'il n'étoit prévenu.

En recevant cette lettre, Smith la communiqua aux Capitaines Kirkham & Ridley. Il leur déclara que si son opinion étoit suivie, ils retourneroient aussi-tôt sur leurs traces pour aller au secours de Holditch & d'Allen; & leur représentant qu'ils n'avoient rien à craindre avec deux Bâtimens, montés de huit piéces d'artillerie, il les exhorta, au nom de l'honneur, à ne pas souffrir que les biens de la Compagnie fussent pillés à leurs yeux. Kirkham marqua d'autant plus de zele à seconder Smith, qu'il avoit ordre du Gouverneur Charles de se conformer à toutes ses intentions. Mais Ridley prétendit qu'il y auroit de l'imprudance, avec sept ou huit hommes, d'en attaquer trois ou quatre cens. Cependant il se rendit aux instances de Smith; & tous ensemble, profitant d'une forte marée & d'un vent favorable, arriverent bientôt dans l'Isle d'York. Ils avoient eu, dans l'intervalle, la précaution de charger leurs canons & leurs mousquets. L'abordage étant aisé ils jetterent l'ancre à cinquante pas du rivage, laissant entr'eux & la terre les Canots du Roi, qui ne parut pas peu surpris de leur retour, sur-tout lorsqu'il vit descendre Smith, suivi des deux Capitaines & de deux Esclaves de la Compagnie, tous armés de grands sabres.

SMITH.

1726.

Insulte que le Roi fait au Comptoir, après le départ de Smith.

Smith est rappelé au secours du Comptoir.

SMITH.  
1726.  
Hardieffe avec  
laquelle il débar-  
que dans l'Isle  
d'York.

Etrange traite-  
ment qu'il fait au  
Roi de Scherbro.

Il l'emmena  
prisonnier.

Rage des Nègres.

Smith manque  
d'être poignardé.

Ils marcherent vers la vieille porte de la Parade, qui subsistoit encore. Cent Nègres de la suite du Roi y faisoient la garde, avec des fusils, des javelines, des cimenteres, des filets & des coutelas. Smith remarqua qu'ils étoient effrayés. Ils s'ouvrirent à droite & à gauche pour laisser le passage libre. Les ayant traversés, il s'avança directement au Comptoir, où il aperçut, devant la porte, le Roi au milieu de ses Gardes. Sans s'allarmer de cette vûe, il entra au Comptoir, accompagné de Ridley. Le Roi les y suivit. Holditch & Allen n'y étoient pas les seuls Blancs. Il leur étoit arrivé le même jour un Soldat de la Compagnie, nommé Wild. Smith fort satisfait de voir le nombre des Anglois augmenté, se tourna vers le Roi, d'un air chagrin, & lui demanda pourquoi il voyoit ses Canots chargés des biens de la Compagnie. Il lui fit cette question en Anglois, que le Roi parloit un peu. Mais il n'en tira point de réponse. Holditch & Allen firent alors le récit de tous les outrages qu'ils avoient essuyés. Smith demanda au Roi s'il reconnoissoit la vérité de toutes ces accusations, & n'en reçut pas plus d'éclaircissement. Ce silence augmentant son indignation, il le prit au collet, par la cravate même dont il lui avoit fait présent. Je te l'ai donnée, lui dit-il, mais c'est pour te pendre. Il le conduisit avec cette espece de corde jusques dans la Place de la Parade, au milieu de ses propres Gardes, où il lui donna plusieurs coups du plat de son sabre. Une action si vigoureuse répandit la consternation parmi tous les Nègres du cortège. Ils étoient forcés de reconnoître, au fond du cœur, que leur Prince méritoit ce traitement, parce qu'une loi de Scherbro condamne à l'esclavage ou à la mort ceux d'entre les Habitans qui ont la hardieffe de frapper un Blanc. Smith ne cessant pas de tenir le Roi par son collier, le traîna malgré lui jusqu'au bord de l'eau, & le fit entrer dans un Canot, en donnant ordre à Wild & Ridley de le charger de chaînes. Cependant quelques uns de ses Sujets, irrités de l'insulte qu'ils voyoient faire à leur Maître, s'approcherent du Canot & firent leurs efforts pour l'arrêter. Smith en blessa plusieurs & força les autres de se retirer; mais voyant le Canot prêt à s'éloigner, quelques-uns se jetterent dans l'eau. Un des plus hardis s'avança derriere Smith, qui étoit encore sur le rivage, & se dispoisoit à lui fendre la tête d'un coup de sabre. Ridley futa si légèrement du Canot à terre, que d'un coup plus prompt & plus sûr, il abbatit le bras au Nègre. Il ne restoit que Wild dans le Canot pour garder le Roi. Cette vûe, joint à l'action de Ridley, échauffa si vivement les Nègres, qu'ils poussèrent des cris de rage. Cependant ils étoient retenus par la crainte des deux Chaloupes, dont ils connoissoient l'artillerie, & qui paroissoient prêtes à faire feu. Comme elles étoient à la portée de la voix, elles demanderent plusieurs fois à Smith la permission de tirer. Mais le jour commençoit à devenir obscur; & sa Barque étant entre elles & la rive, il leur défendit de rien entreprendre sans ses ordres. Un Nègre s'approcha de lui, pour le poignarder par derriere. Ridley, qui pénétra l'intention de ce malheureux, fit un pas ou deux au-devant de lui; & d'un stilet de Portugal, il lui porta au visage un coup qui lui fendit la bouche d'une oreille à l'autre. Cette blessure empêcha le Nègre de parler, mais elle lui fit pousser un si terrible hurlement, que tous ses Compagnons furent saisis d'une nouvelle épouvante. Ridley profita de ce moment pour conduire le Roi aux Cha-

loupes. Il y arriva heureusement; mais le jour étant tombé tout d'un coup, ce misérable Monarque, au lieu de monter à bord, se jeta dans l'eau tandis que son guide attachoit le Canot à la Chaloupe. Il avoit eu l'habileté de se défaire, en un instant, de son surplis & de son bonnet, qui pouvoient l'empêcher de nager. Ridley s'imagina d'abord qu'il pouvoit être tombé sans le vouloir, & fit descendre deux Matelots de la Chaloupe, pour lui tendre la main dans les flots. Mais s'apercevant qu'il avoit gagné l'Isle à la nage, il y retourna lui-même, & présenta les dépouilles royales à Smith, qui rit beaucoup de cette comique aventure.

Ils jugerent néanmoins qu'elle pouvoit avoir des suites fâcheuses, & que le Roi désespéré du traitement qu'il avoit reçu ne demeureroit pas longtemps sans vengeance. Ils tinrent conseil sur leur situation avec Wild & les deux Facteurs, dans un Canot qui étoit attaché sous un grand arbre au bord de l'eau. Le résultat fut qu'Holditch, Allen & Wild retourneroient au Comptoir, pour y passer la nuit à toutes sortes de risques; qu'ils se promeneroient armés jusqu'au jour dans la Place de la Parade, & qu'ils feroient feu sur les premiers Nègres qui auroient la hardiesse de se présenter; que Smith, les deux Capitaines, & les deux Gromettes prendroient soin des marchandises de la Compagnie qui étoient sur les Canots; & qu'on attendroit le lendemain pour régler les autres résolutions sur la conduite des Nègres. Wild & les Facteurs se rendirent sur le champ au Comptoir, leurs fusils chargés de gros plomb. Smith & ses Compagnons conduisirent les Canots près des Chaloupes & les y attachèrent. Ensuite les deux Capitaines étant rentrés dans leur bord, avec ordre d'y demeurer jusqu'au jour & de faire feu à certains signaux, Smith retourna au rivage, dans la seule vûe d'aller fortifier la petite garnison du Comptoir. Mais, en chemin, une balle, partie des bois, vint lui siffler à l'oreille gauche & déranger un peu sa perruque. Il en ressentit une si vive frayeur, qu'ayant recours à la legereté de ses jambes, il ne fit qu'une course jusqu'au Comptoir. Ce ne fut pas sans essuyer plusieurs autres coups; mais la Place de la Parade n'étant qu'à deux cens pas du bord de l'eau, il y arriva heureusement. Là, commençant à respirer, il jeta les yeux autour de lui; & la nuit, qui étoit assez claire, ne l'empêcha pas d'apercevoir distinctement un corps de Nègre, rassemblé sous quelques gros cotoniers; ce qui lui fit assez connoître de quel danger le ciel l'avoit délivré. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, il se fit assez entendre de Ridley, qui étoit à bord, pour lui ordonner de tirer deux ou trois coups de canon vers les arbres, le plus bas qu'il lui feroit possible. Cette décharge se fit avec tant de succès, qu'elle tua ou blessa mortellement onze Nègres. Tandis que les ennemis se retirèrent dans les bois avec leurs morts, Smith donna ordre aux Anglois qu'il avoit avec lui, de faire feu sur la Parade, au moindre bruit qu'ils entendoient autour d'eux. Ensuite, étant extrêmement fatigué, il ne pensa qu'à prendre un peu de repos.

A son réveil, tout lui parut si tranquille, que le jour étant encore éloigné, il ne fit pas difficulté de se rendre au rivage avec deux Esclaves qui l'avoient amené. Il repassa sur son bord, où il fit la garde sur le tillac pendant le reste de la nuit. Vers une heure, Holditch lui donna, de sa trompette, un signal dont ils étoient convenus, pour l'avertir qu'il voyoit

SMITH.  
1726.  
Le Roi de Scherbro s'échappe à la nage.

Conseil que tiennent les Anglois.

Ordre que Smith met aux affaires des Anglois.

Danger qu'il court pour la vie.

Plusieurs Nègres tués.

SMITH.  
1726.  
Autres Nègres  
maltraités par les  
armes à feu.

un corps de Nègres, qui s'avançoit vers la Parade. Smith lui ordonna, par un autre signal, de tirer sans ménagement. Les trois coups, dont cette décharge fut composée, eurent tant de succès, qu'ils tuèrent un Nègre, & qu'ils en blessèrent un autre. On apprit le lendemain que le blessé étoit *Antonio*, Interprète de la Compagnie. Vers trois heures, Smith ayant entendu le bruit d'un Canot qui frotoit contre le rivage, envoya deux de ses gens à la découverte. Ils découvrirent trois Nègres, qui sautèrent dans l'eau à leur approche, & qui se sauvèrent à la nage. Les deux Gromettes amenèrent le Canot près des Chaloupes. Le lendemain à la pointe du jour, on y trouva une queue de Lion, qui fut reconnue pour le Fetiche du Roi; d'où l'on conclut que le Prince avoit tenté de sortir de l'Isle pendant la nuit, & que pour la seconde fois il avoit eu recours à la nage.

Smith tient conseil.

Au lever du Soleil, Smith se rendit sur la rive de l'Isle avec *Cummerbus*, *Ridley*, & deux autres de ses Compagnons, pour délibérer avec les Facteurs sur les moyens de retirer du Comptoir les marchandises de la Compagnie. Le premier objet qui frappa leurs yeux, en entrant au Comptoir, fut le Nègre *Antonio*, qui étoit couché à terre, gémissant de ses blessures. Smith parut surpris; *Holditch* lui apprit qu'*Antonio* s'étoit trouvé au nombre de ceux sur lesquels il avoit tiré la nuit précédente. *Antonio*, se mêlant à l'entretien, dit » qu'il avoit eu le malheur en effet d'être blessé; qu'il avoit deux » langues, l'une pour les Blancs, l'autre pour les Noirs, qu'il confessoit » d'avoir mérité la mort, mais qu'il étoit venu au Comptoir pour empêcher » que les Blancs ne tuassent désormais les Noirs & pour travailler à les rendre amis. Smith lui demanda pourquoi il étoit venu avec des apparences d'hostilité? Il répondit qu'il n'avoit avec lui que six hommes; que celui qui avoit été tué étoit un Messager de la part du Roi, chargé de quelques ouvertures de paix, & que les cinq autres étoient retournés. Sur ces témoignages d'affection, Smith ordonna que ses blessures fussent pansées, avec d'excellente sauge qu'il avoit apportée d'Angleterre, & lui promit la vie s'il étoit sincère.

Justification du  
Nègre Antonio.

Vers dix heures, on tint conseil. Smith proposa de transporter les effets de la Compagnie dans une Ville nommée *Jamaïque*, de la dépendance de *Cummerbus*. Le Comptoir de l'Isle d'*York* n'étoit pas capable de défense, si les Nègres s'obstinoient dans leur attaque. *Holditch* fit une objection. Les transports de cette nature avoient toujours été préjudiciables à la Compagnie. Mais n'en pouvant apporter aucune raison, Smith souhaita qu'avant que de chercher d'autres ressources *Antonio* fut examiné. *Holditch* prit la qualité de Président du conseil. On fit appeler *Antonio*, qui parut avec des témoignages extravagans de joie & de soumission. On apprit de lui que le Roi s'étoit laissé tromper, par son Trésorier, sur le paiement du kole ou du tribut; qu'il ignoroit cette trahison à l'arrivée des Anglois, mais que l'ayant heureusement découverte, il avoit envoyé cinq ou six de ses Sujets, avec *Antonio*, pour informer les Anglois de cette erreur, & négocier la paix avec eux; que le Roi avoit ordonné d'avance à tous ses Sujets de mettre bas les armes, & de ne pas offenser les Blancs, sous peine de mort. *Antonio* ajouta que le Roi & son cortège étoient dans une disette extrême de toutes sortes de provisions.

On interroge ce  
Nègre.

Il se trouve chargé de propositions de paix.

A peine cette interrogation étoit finie, qu'un des Gromettes Anglois vint avertir le Conseil d'un nouvel incident. Un Nègre étoit sorti seul des bois; & s'étant avancé vers le Comptoir, il s'étoit prosterné à terre en approchant du Gromette. Cette nouvelle excita la joie d'Antonio jusqu'au transport. Il se mit à sauter, en criant: c'est le Messager du Roi. Vous voyez la vérité; elle me sauvera la vie.

Le Messager ayant été introduit par Cumberbus, déclara au Conseil que le Roi son Maître étoit fort affligé d'avoir offensé les Blancs, en leur demandant mal à propos un kole qui ne lui étoit pas dû; qu'il avoit éclairci ses torts par la confession de son Trésorier, & qu'il avoit fait mettre cet imposteur à mort, comme la cause de tout le différend; que Sa Majesté souhaitoit ardemment de se revoir en paix avec les Anglois & qu'elle avoit déjà donné ordre à ses Sujets de mettre bas les armes, avec défense d'offenser les Blancs sous peine de mort; enfin que manquant de provisions, elle leur en demandoit avec instances, & promettoit de leur restituer l'équivalent aussi-tôt qu'elle seroit retournée à Scherbro.

Ce Message s'accordoit avec la déclaration d'Antonio. Mais comme on n'y parloit pas de l'ambassade précédente, Smith interrogea le Nègre, qui confirma tout ce qu'Antonio avoit raconté. Il ajouta même que c'étoit Antonio qui avoit découvert la trahison du Trésorier. Le Conseil délibéra sur toutes ces ouvertures. On établit d'abord, que si l'on pouvoit faire une paix solide, l'intérêt de la Compagnie ne demandoit pas que les marchandises fussent transportées hors de l'Isle d'York. Ensuite on jugea que l'embarras où le Roi se trouvoit pour les vivres, pouvoit servir à donner la solidité qu'on desiroit à l'accommodement. On conclut d'envoyer Cumberbus vers le Roi, avec la qualité d'Ambassadeur, pour témoigner à ce Prince qu'on souhaitoit de vivre en bonne intelligence avec lui & les Sujets; mais que Sa Majesté s'étant livrée à de mauvais conseils, qui l'avoient porté à commettre des hostilités contre les Anglois & à se saisir des effets de la Compagnie, ils étoient résolus, pour leur sûreté, de se retirer de l'Isle d'York à Jamaïque; que cette résolution néanmoins pouvoit changer, si Sa Majesté vouloit consentir aux articles suivans; 1. à jurer par ses Fetiches qu'elle ne viendrait jamais dans l'Isle d'York avec plus de vingt-quatre hommes, & que cette suite seroit désarmée; 2. que les Nègres, qui se présenteroient sur les bords de l'Isle pour y commettre quelque hostilité, seroient punis de mort; 3. qu'à l'expiration du terme où le kole devoit être payé, Sa Majesté n'enverroit pas plus de six personnes pour le recevoir; 4. que les Chrétiens ou les Blancs qui habitoient à Scherbro auroient constamment l'exercice libre de leur Religion.

Aussi-tôt qu'on se fût arrêté à ces résolutions, Cumberbus partit avec l'Envoyé Nègre, pour se rendre dans les bois. Il portoit le Fetiche royal, qu'on avoit trouvé deux jours auparavant dans le Canot. S'étant laissé conduire par le Nègre, il trouva le Roi assis au pied d'un cotonier, avec une nombreuse troupe de ses Sujets. A la vûe de Cumberbus, ce Prince se leva, & fit quelques pas au-devant de lui. Il reçut son compliment & son message, auquel il répondit, qu'il ne vouloit pas de guerre avec les Blancs, & qu'à son retour à Scherbro, il tiendrait un Conseil, dans lequel il accorderoit à

SMITH.  
1726.

Messager de la  
part du Roi.

Les Anglois dé-  
pntent Cumber-  
bus au Roi.

Articles qu'ils  
lui font proposer.

Réponse du Roi.

SMITH.  
1726.

la Compagnie Angloise tous les privilèges qu'elle desiroit. Enfin il demanda instamment que les marchandises ne sortissent point de l'Isle d'York, en promettant de fournir aux Facteurs, de l'ivoire, du bois de Cam & des Esclaves.

Les Anglois n'en font pas satisfaits. Raisons de leur défiance.

Cummerbus revint avec cette réponse. Elle fut examinée au Conseil. Après une assez longue délibération, Smith, les Capitaines & les Facteurs s'accorderent à conclure que les marchandises devoient être transportées à Jamaïque. Quatre raisons leur firent juger qu'ils n'avoient point à choisir d'autre parti. 1. La promesse vague d'accorder des privilèges dans un Conseil qui devoit se tenir à Scherbro, ne parut point un lien assez fort pour engager à la fidélité un Prince d'une foi douteuse. 2. L'Isle d'York étoit peu fortifiée, au lieu que Jamaïque étoit capable de défense. 3. Le Comptoir étant mal fourni de provisions, les Esclaves que le Roi promettoit aux Facteurs pouvoient ne servir qu'à leur ruine, & cette promesse même n'étoit peut-être qu'un artifice. 4. En quittant l'Isle d'York, on se délivroit du kolo ou du tribut que la Compagnie payoit au Roi.

Ils transportent leur Comptoir à Jamaïque.

Smith & Holditch se chargèrent de tous les embarras du transport; mais tandis qu'ils alloient s'occuper de ce soin, ils souhaiterent que Cummerbus retournât vers le Roi, pour l'amuser par une longue conférence, qui leur donnât le tems d'exécuter leur entreprise. On convint avec lui d'un signal. Aussi-tôt qu'il l'eut entendu, il déclara au Roi que les Anglois ne pouvoient accepter ses propositions; qu'il avoit manqué de politique en maltraitant leurs Facteurs, & sur-tout en voulant piller le Comptoir; qu'une juste défiance les avoit portés à mettre en sûreté, sur leurs Chaloupes, toutes les marchandises de la Compagnie, pour les faire sortir de son Royaume & les transporter à Jamaïque; enfin que le coup de canon qu'il venoit d'entendre étoit le dernier signal du départ.

Effet de cette résolution sur les Nègres.

Une déclaration si peu attendue parut affliger beaucoup le Roi. Ses Sujets ne pouvant accuser que lui de la résolution des Anglois, commencèrent à se mutiner. Cummerbus leur laissa vider entr'eux cette querelle; & se faisant accompagner d'Antonio, il se rendit à la Parade de l'Isle, où il fut reçu dans un Canot. Cependant, en quittant la rive, il prit le parti d'y laisser Antonio, pour veiller sur les mouvemens de l'Ennemi. A peine étoit-il à cent pas de la terre, qu'il vit paroître un grand nombre de Nègres dans la résolution de le poursuivre. Ils firent voler sur lui quelques flèches; mais son Canot fut bientôt assez loin pour n'avoir rien à redouter.

Le jour suivant, Antonio, & six autres Nègres attachés aux intérêts de la Compagnie, trouverent le moyen de se rendre à Jamaïque sur un tronc d'arbre. Ils apprirent aux Anglois qu'après le départ de Cummerbus il s'étoit élevé un *Palaver*, c'est-à-dire, une dispute fort vive entre le Roi & ses Sujets; que pour appaiser les mutins, ce Prince avoit donné ordre que Cummerbus fût poursuivi, parce qu'ils l'accusoient d'avoir engagé les Facteurs à quitter l'Isle d'York, pour aller s'établir dans la Ville de Jamaïque. Ce stratagème avoit eu son effet; car tandis que les Nègres poursuivoient Cummerbus, le Roi qui craignoit leur ressentiment pour avoir perdu les avantages du Commerce de la Compagnie, s'étordérobé dans un Canot, & disparut en effet si promptement, qu'on n'a jamais entendu parler de lui. Ses Sujets

Le Roi disparoît, ses Sujets lui donnent un successeur.

ne le trouvant plus à leur retour expliquèrent sa fuite comme une abdication volontaire. Ils ne pensèrent qu'à s'élire un nouveau Maître. Les Nobles, chargés de cette élection par l'usage ou les loix du Pays, choisirent un d'entr'eux pour succéder au Roi détrôné. Aussi-tôt qu'ils eurent déclaré leur choix, le Peuple s'ouvrit à droite & à gauche, & forma une double ligne, au long de laquelle le Candidat fut porté sur les épaules de deux hommes. A son passage, tous les Nègres le regarderent avec admiration, se prosternerent & poussèrent des cris de joie. L'usage est de conduire ainsi le Roi, successivement, dans toutes les parties de son Domaine, & la cérémonie se termine par une Fête publique.

SMITH.  
1726.

## §. II.

*Continuation du Voyage en diverses parties de l'Afrique,  
avec quelques aventures singulieres de l'Auteur.*

LE nouveau Monarque, qui se nommoit *Maximo*, dépêcha un Esclave à Scherbro, avec ordre aux Kabaschirs (77) de lui envoyer un certain nombre de Canots, pour sortir de l'Isle avec son cortège. Il les attendit au Comptoir Anglois, où il passa la nuit suivante. Quelques-uns de ses Nobles lui proposerent de le brûler avant son départ. Mais ayant rejeté ce conseil, il retourna le jour suivant dans sa Capitale.

Le nouveau Roi  
se retire dans sa  
Capitale.

D'un autre côté, Smith, arrivé heureusement à Jamaïque, étoit descendu au rivage avec Cummerbus, & s'étoit procuré à bon marché deux maisons pour le service de la Compagnie. A son débarquement il fut reçu au bord de l'eau par une troupe de Nègres. Cummerbus ayant donné ordre aux deux principaux Chefs de la Nation, de ne rien épargner pour faire honneur à la Compagnie Angloise, ils imaginerent des cérémonies qui méritent une description.

L'Auteur fut d'abord environné d'un cercle de Nègres, qui lui témoignèrent leur joie par des grimaces & des acclamations. Ensuite deux des plus robustes l'ayant chargé sur leurs épaules, le porterent jusqu'à la Ville dans cette posture, suivis de tous les autres, qui ne cessèrent pas de pousser des cris, ou plutôt des hurlemens effroyables, en sautant, dansant, & faisant plusieurs décharges de leurs mouffquets. Smith craignit pendant quelque tems pour sa sûreté; mais lorsqu'il se vit promené, dans la même situation, par toutes les rues de la Ville, au milieu d'une multitude de femmes & d'enfans, qui sortoient de leurs maisons en battant des mains & qui paroissoient charmés du spectacle, il fut bientôt persuadé que toutes ces extravagances étoient autant de caresses. Pendant cette course, qui dura plus d'un quart d'heure, Cummerbus faisoit battre du tambour & sonner la trompette à la porte de sa maison. Smith y fut enfin rapporté. Ses porteurs étoient hors d'haleine. Il ne se trouva guères moins fatigué. Cummerbus le reçut avec une décharge de sept petites pieces de canon, qui étoient devant sa porte. Il le conduisit ensuite dans une grande salle, où la table étoit déjà couverte. On y servit plusieurs plats de poisson frit & bouilli, de racines d'yams, & de patates. A ce premier service succéda le rôti, qui étoit composé d'un excellent

Reception de  
Smith à Jamaïque.

Fête qu'il reçoit  
de Cummerbus.

(77) L'Auteur se sert du mot Portugais, *Cabeceros*.

SMITH.  
1726.

quartier de Chevreau, & de quatre grands bassins de volaille. Les Anglois eurent toujours des vivres en abondance à Jamaïque, & ne les trouverent pas mal préparés. Ils se fournirent eux-mêmes des liqueurs qu'ils avoient apportées; & lorsque le sucre leur manqua pour faire du pounce, ils se réduisirent à boire du vin de Madere.

Il établit un  
Comptoir.

Après avoir établi un Comptoir dans cette Ville, Smith remit à la voile le 29 de Novembre. En quittant la rive il salua la Ville de sept coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre. Lorsqu'il fut sur la Riviere, Kirkham, Pourvoyeur de la petite Flotte Angloise, l'avertit qu'il ne restoit sur les deux Chaloupes que huit bouteilles de vin de Madere; fâcheuse nouvelle dans un climat où la chaleur rend ces provisions plus nécessaires qu'en Europe. On prit le parti d'aborder, dans la basse marée, près d'un Village où les Gromettes assurèrent qu'il croissoit des cannes de sucre sauvages. Deux Esclaves, qui furent envoyés à terre dans un Canot, en rapporterent une fort bonne quantité. Elles furent coupées en pieces, & pressées dans l'eau, qu'elles rendirent assez douce pour en faire du pounce; car on ne manquoit point, à bord, de rum & de limons. Le 13 de Novembre on sortit de la Riviere, & l'on jerra l'ancre aux Isles des *Plantains*, où deux Marchands Anglois, *Pearce & Sanderson*, s'étoient établis. Kirkham, qui les connoissoit familièrement, prit terre avec l'Auteur, & le conduisit à leur habitation. Elle n'étoit pas éloignée du rivage. Le dessein de Smith étoit de tirer d'eux quelques éclaircissements sur les parties supérieures de la Riviere où croît le bois de cam. Jusqu'alors, il n'avoit reçu des Nègres que des informations fort confuses. Ils lui avoient dit qu'après avoir pénétré assez loin dans la Riviere de Scherbro, on arrivoit dans une contrée fort montagneuse, où cette Riviere fait quantité de détours entre les montagnes, mais sans que son cours en soit plus rapide, excepté vers deux ou trois cataractes, dont l'une est si grande que la Riviere tombe d'environ vingt pieds, avec un bruit surprenant. Les deux autres sont moins considérables. Les Nègres racontotent qu'à la premiere ils avoient été obligés de descendre sur la rive, & de tirer leurs Canots à force de bras jusqu'au dessus de la cataracte; qu'aux deux autres, où l'on pouvoit surmonter l'obstacle avec un peu d'adresse, il arrivoit quelquefois que les Canots étoient renversés; que le bois de cam, dont ils étoient chargés, alloit alors à fond, mais que le canal étant presque sans eau dans la saison de la sécheresse, on y retournoit, avec la certitude de pêcher facilement ce qu'on avoit perdu. Le tems qu'ils choissoient pour ce voyage étoit toujours la fin des pluies, qui ne durent pas moins de cinq mois dans cette Région. Avec le bois de cam, il rapportoient des dents d'Éléphants, & revenoient aux pluies suivantes. Ils y voyoient un grand nombre de bêtes farouches, mais elles ne leur avoient jamais fait de mal. Smith avoit appris d'eux encore, qu'un large bras de la Riviere de Scherbro va se décharger dans la mer près du Cap Monte, mais qu'une grande barre, dont son embouchure est fermée, empêche absolument qu'il ne soit navigable; sans quoi il abregeroit beaucoup le chemin, depuis Sierra-Léona jusqu'au Cap Monte & d'autres lieux.

Il manque de li-  
queurs. Com-  
ment il y supplée.

Isles Plantains.

Informations  
qu'il reçoit sur  
le bois de Cam.

Cataractes de la  
Riviere de Scher-  
bro.

La Riviere de Scherbro arrose un Pays très-fertile, qui fournit quantité de provisions fraîches à Sierra-Léona. Mais lorsque Smith esperoit la con-

notre beaucoup mieux par le témoignage de Pearce & de Sanderson, il apprit qu'ils étoient partis depuis peu dans leurs Chaloupes, pour aller faire le commerce des Esclaves à Rio Pungo, vers le Nord. Cependant il trouva, dans leur maison, la femme de Sanderson, occupée, au milieu de ses Esclaves, à compter des bujis. Elle le reçut fort civilement, & leur fit cueillir par ses gens des noix de cocos fraîches. Quoiqu'elle manquât de sucre, elle leur fit du pounch avec de si bon miel, que Kirkham ne fit pas difficulté de lui en demander une petite provision.

Une lieue à l'Ouest des Isles Plantains, on trouve une chaîne de rocs abîmés, qui s'avancent assez loin dans la mer, & qui peuvent être évités aussi facilement qu'aperçus, au battement continu des flots qui s'y brisent. La Chaloupe de Smith avoit jetté l'ancre au-delà des rocs, à quatre milles du rivage. Le jour commençoit à baisser lorsqu'il partit des Isles Plantains. Avant qu'il eut fait un mille, la nuit devint si obscure, que non-seulement il perdit la vue de la terre, mais qu'il ne put même découvrir sa Chaloupe. Il ne paroissoit point une étoile. La Barque ne laissa pas d'avancer quelque tems au hazard. Enfin Smith, ne pouvant se défendre d'un peu d'inquiétude, proposa de s'arrêter pendant le reste de la nuit, dans la crainte d'aller si loin à la rame, qu'on ne se trouvât le lendemain hors de la vue des Côtes, sans boussole, & sans autre provision qu'un pot de miel & quelques noix de cocos. Kirkham trouva ces raisons fort justes, mais il jugea qu'il y avoit encore plus de péril à s'arrêter, parce que la saison des pluyes étant déjà fort avancée, on devoit craindre, dans le cours de la nuit, quelque tornado, qui submergeroit infailliblement la Barque. On prit donc la résolution d'avancer encore un peu à la rame, dans l'espérance de découvrir la terre ou la Chaloupe. Une heure après, on se trouva près de quelques flots d'écume. Ils parurent venir de la chaîne de rocs, qui s'étendoit depuis le rivage jusqu'à la Chaloupe. On résolut de la suivre, en la laissant à droite, dans l'opinion qu'elle devoit aboutir à la Chaloupe ou à la terre. Mais lorsqu'on fut à l'extrémité, les ténèbres étant toujours de la même épaisseur, on n'aperçut point la lumière de la Chaloupe. Pendant que l'inquiétude ne faisoit qu'augmenter, on fut surpris d'entendre tout d'un coup un cri de quelque bête féroce, qu'on prit pour le rugissement d'un Lion. Comme il paroissoit venir de fort près, ou rama du même côté, & l'on découvrit aussi-tôt la terre, qui présentoit une côte de sable blanc, divisée par quelques rochers. Smith se détermina sur le champ à se mettre à l'abri, derrière un de ces rochers, pour y attendre le jour; mais les cris des bêtes farouches continuant de se faire entendre, personne n'eut la hardiesse de descendre au rivage.

On jugea qu'il pouvoit être deux ou trois heures. Le repos dont on jouissoit dans cette situation consoloit un peu des peines passées. Mais il ne dura pas long-tems. Le tonnerre commença bientôt à se faire entendre, accompagné d'éclairs si terribles, que tous les Elémens sembloient changés en feu. C'étoient les avant-coureurs d'un violent tornado, qui secoua les arbres avec une fureur capable de les déraciner. Le bruit des branches ne permit plus d'entendre celui des bêtes sauvages. Après cette horrible agitation, il tomba une pluye impétueuse. Smith & ses Compagnons n'étoient point à couvert dans leur Canot; mais la crainte des bêtes ne leur permettant pas

SMITH,  
1726.

Embarras & dangers de Smith pendant une nuit entiere.

Il s'égare dans un Canot.

Il retrouve la terre sans être plus en sûreté.

Tornado qui le jette dans un nou-veau danger.

SMITH.  
1726.

de descendre, ils se crurent fort heureux d'être échappés à la mer & d'en être quittes pour être bien mouillés. La playe finit avec la nuit. Ils se trouverent dans la Baye de *Yawry*, deux lieues au Nord des Isles Plantains, qu'ils découvroient assez clairement; mais ils n'apperçurent point leur Chaloupe. Le principal chagrin de Smith étoit de se voir pénétré d'eau, sans avoir de quoi changer. Dans un état si incommode, il prit la résolution de gagner les Isles Bananes, qu'il reconnut à quatre ou cinq lieues, pour se reposer chez le Facteur *Bonnerman*; & s'il ne voyoit point sa Chaloupe, il forma le dessein de se rendre à Sierra-Léona, dans le Canot, en suivant les Côtes.

Il retrouve enfin son Bâtiment.

Les Gromettes recommencerent à ramer, malgré la faim qui les pressoit. Leurs efforts ne se relâcherent point jusqu'à dix heures; mais le vent de mer, qu'ils eurent alors à combattre, augmenta beaucoup leur fatigue & leur ennui. Cependant ils en furent délivrés tout d'un coup à la vûe d'un Bâtiment qui faisoit voile vers la terre. S'en étant approchés, ils le reconnurent pour leur propre Chaloupe, qui avoit été poussée en mer par le tornado, & qui retournoit aux Isles Plantains, pour les chercher, dans la crainte qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. Aussi-tôt qu'ils furent rentrés à bord, ils porterent entre les Bananes & le Cap Schelling, pour se rendre à Sierra-Léona, où ils arriverent le lendemain, & le jour d'après à l'Isle de Benfe. Mais en arrivant, l'Auteur fut saisi d'une fièvre maligne, qui le retint au lit jusqu'au 29. Il ne fut pas même capable de monter sur le tillac jusqu'au 4 de Janvier.

Fièvre qui l'incommode long-tems.

Le 18 de Décembre, il partit de Sierra-Léona; & le 25, il jeta l'ancre à *Gallinas*, où il trouva l'Elisabeth, dont on a déjà eu l'occasion de parler. Craigton, qui commandoit ce Vaisseau, invita le Capitaine Levinstone à dîner sur son bord, le jour de Noel, & lui montra une lettre de *Benjamin Cross*, un des Pilotes du Capitaine *Melisse* sur l'*Expédition*, qui se trouvoit arrêté depuis trois mois par les Nègres du Cap Monte, en represailles de quelques Habitans qu'un Navire Anglois leur avoit enlevés. Cette infâme pratique n'est que trop souvent exercée, sur-tout par les Vaisseaux de Bristol & de Liverpool. C'est le plus grand obstacle qui puisse arriver au commerce des Esclaves. Cross ayant appris l'arrivée de l'Elisabeth à Gallinas, & se trouvant abandonné de son propre Vaisseau, écrivit au Capitaine Craigton pour l'interessier à sa liberté. Mais Craigton devant faire voile à Scherbro, ce fut Levinstone qui se chargea de délivrer ce malheureux Anglois en passant au Cap Monte.

Un Anglois fait prisonnier par les Nègres de Monte.

Le même jour, on vit arriver dans la rade de Rio Gallinas le *Brig*, Vaisseau de Bristol, commandé par le Capitaine *Barry*, qui dina aussi sur l'Elisabeth. On but avec tant d'excès dans ce festin, que Barry, dans la chaleur de l'ivresse, insulta les deux autres Capitaines. Ils s'en ressentirent fort vivement. Barry ne gardant plus de mesures retourna sur son bord, & fit tirer sur l'Elisabeth. Mais comme il avoit menacé Levinstone de ne pas le ménager davantage, celui-ci qui étoit retourné aussi-tôt sur son Vaisseau pour se mettre en état de défense, & qui vit l'autre exécuter sérieusement ses menaces, lui envoya quelques bordées qui le forcerent de lever l'ancre.

Smith parcourt la Côte.

Le 26 de Décembre, Smith toujours conduit par Levinstone, quitta Rio

das Gallinas, & le 29 il arriva au Cap Monte, où il passa quatre jours. Dans cet intervalle, Cross fut racheré, pour la somme d'environ cinquante livres sterling, & reçu à bord de la Bonite. Il y demeura jusqu'au 26 de Janvier, qu'étant arrivé à Saint André, où l'Expédition étoit à l'ancre avec plusieurs autres Bâtimens Anglois & François, le Capitaine Melisse rendit à Livinstone le prix de sa rançon. Smith observa, au Cap Monte, que les Nègres qui parlerent de Commerce se gardoient soigneusement d'aller à bord, dans la crainte d'être enlevés; & que ceux mêmes qui s'y hazarderent, rentroient dans leurs Canots à la vûe de la moindre arme, & retournoient promptement au rivage. Il ne douta pas qu'ils ne fussent plus industrieux que la plupart des Afriquains, parce qu'ils portent des étoffes de leur propre fabrique.

Le 2 de Janvier, la Bonite partit pour le Cap Mesurado, où elle arriva le 4. Elle y jeta l'ancre sur huit brasses, derriere le Cap même, à deux lieues de l'embouchure de la Riviere Saint Paul. Après y avoir passé jusqu'au lendemain à midi, ne voyant paroître aucun Nègre, & ne voulant pas courir les risques du débarquement, Smith fut d'avis de remettre à la voile & de suivre de près la Côte, pour en lever un Plan fidèle; ce qui retarda beaucoup le Voyage, parce qu'on fut obligé de mouiller toutes les nuits. Le 5 on jeta l'ancre devant Rio Junco, sur cinq brasses, & Smith descendit dans la Barque longue, pour sonder tous les environs de cette Riviere. L'embouchure est fermée par tant de rocs, qu'il est impossible aux plus petits Bâtimens d'y entrer. Mais l'intérieur est très-navigable; & le cours de l'eau, qui vient de l'Est, est toujours tranquille. A six heures du soir, Smith revint à bord, sans avoir parlé aux Nègres, quoiqu'il s'en fût présenté beaucoup sur les bords.

Le jour suivant, il continua de lever ses Plans & ses Perspectives, jusqu'au 9 de Janvier, qu'il jeta l'ancre à Rio Sestos, où il s'arrêta six jours, avec un Brigantin de Londres nommé la Providence, & commandé par le Capitaine *Cutler*. Ayant employé ce tems à sonder l'embouchure, il la trouva remplie de basses & de rocs, mais accessible néanmoins pour sa Barque. Le Bassin est large & spacieux. Sur la rivê droite en entrant, on découvre une grande & belle Ville, qui porte le même nom que la Riviere. Les Anglois y prirent de l'eau & du bois, en payant au Roi quelques droits legers. Ils trouverent les Habitans assez civils, quoiqu'un peu prévenus au désavantage des Marchands d'Angleterre. Les provisions y sont rares sans être cheres, à l'exception du riz, dont Levinstone acheta une quantité considerable. Le 14 de Janvier, un vent impétueux d'Est Sud-Est, incommoda beaucoup la Bonite. Mais le lendemain amena un si beau tems, qu'étant partie à pleines voiles, elle arriva le 20 à *Setra-Krou*, où elle jeta l'ancre sur seize brasses, à la vûe de la Ville. Une heure après son arrivée, il parut un Canot avec quelques Nègres, auxquels on demanda s'ils avoient des Chèvres, des Porcs & des Poules. Ils répondirent qu'ils avoient beaucoup de Poules & de Chèvres. L'espoir de trouver enfin des provisions en abondance fit descendre le jour suivant Smith & quelques Officiers du Vaisseau. Ils furent reçus au rivage par un grand nombre d'Habitans, qui les conduisirent dans leur Ville. Les maisons y sont bâties sur des piliers, de quatre ou cinq pieds de hauteur,

---

SMITH.  
1726.

Industrie des  
Nègres du Cap  
Monte.

---

1727.

Rio Junco &  
son embouchure.

Riviere & Ville  
de Sestos.

SMITH.

1727.

Politique intéressée du Roi de Setos.

soit pour éviter l'humidité, ou pour se garantir des bêtes féroces. A l'étonnement du Peuple, qui admiroit les Anglois & qui les suiyoit en foule, Smith jugea que cette Nation n'étoit pas fort accoutumée à recevoir des Etrangers. Le Contre-Maitre du Vaisseau, qui se nommoit *Corse*, alla chez le Chef de la Ville, pour lui demander la liberté du Commerce. Cette faveur fut accordée; & le Chef Négte, qui est une sorte de petit Roi, étant alors à dîner, pria Corse de prendre sa part des alimens qu'on lui servoit; c'étoit du riz bouilli à l'huile de palmier. Un des Seigneurs assistans présenta une coquille à Corse, au lieu de cuilliere. Après le dîner, le Roi lui dit de mettre ce riche instrument dans sa poche; ce qu'il fit sans objection. Mais lorsqu'il fut prêt à se retirer, le Roi l'avertit qu'après avoir reçu sa cuilliere ou sa coquille, il ne devoit pas le quitter sans lui faire quelque présent. Corse lui donna quelques bagatelles qu'il avoit autour de lui, & qui furent acceptées fort avidement. Malgré les esperances que les premiers Négtes avoient données au Capitaine, il ne trouva pour provision qu'un peu de malaguette, & quelques pommes de Pin; fruit long de six à dix pouces, & délicieux, quand il est mur. Trois lieues & demie au Sud-Est de Setrakrou, on rencontre, à sept ou huit milles du rivage, deux rocs abîmés, qui sont éloignés l'un de l'autre d'environ deux cens brasses. Le plus avancé vers le Nord est un roc plat, d'environ cinquante brasses de longueur. L'autre est escarpé, & causa la perte d'un Vaisseau Anglois en 1719. Il a neuf pieds d'eau d'un côté, & cinq brasses de l'autre.

Pommes de pin, fruits délicieux.

Ruine de Drevin.

Le 22 de Janvier, on quitta Setrakrou. Le 24, on doubla le Cap de Palmas. Environ sept lieues au Nord-Est de ce Cap, on trouva une Ville nommée *Ostende*, où Smith apprit que les Négtes de Saint André, Ville voisine, avoient porté depuis peu la guerre à *Drevin*, réduit cette habitation en cendres, enlevé pour l'esclavage les hommes, les femmes, & les enfans, qu'ils avoient vendus à plusieurs Vaisseaux qui se trouvoient alors dans leur rade. Ce récit fit perdre aux Anglois la pensée de s'arrêter à Drevin. Ils arriverent le 26 de Janvier à Rio Saint André, où ils trouverent l'Expédition, Vaisseau de Melisse, & plusieurs autres Bâtimens Anglois & François. La rade de S. André est d'une extrême commodité pour les Vaisseaux; & depuis la démolition de Drevin, elle est devenue célèbre par son Commerce. Smith ne s'y arrêta que pour en lever le Plan. Il continua de suivre la Côte des *Quaquas*, qui s'étend Est quart Nord-Est, depuis le Cap Palmas, l'espace d'environ cent lieues jusqu'à la Riviere de *Mancha*, nommée par les uns *Rio Gabra*, & par d'autres, *Riviere d'or*. Cette Côte n'est pas si peuplée que celle de Malaguette, qui s'étend l'espace de cent lieues, depuis le Cap Monte jusqu'au Cap Palmas.

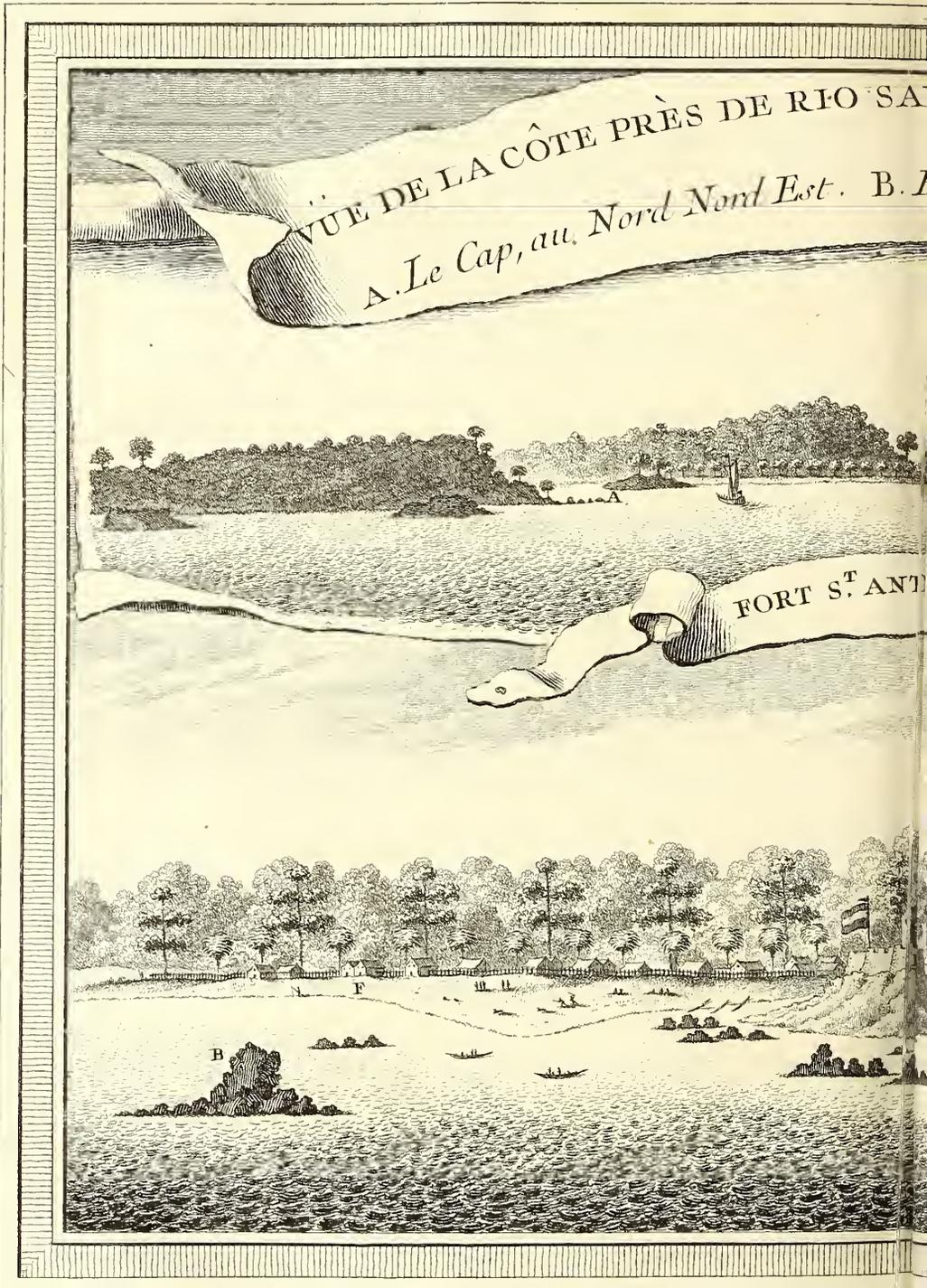
Longueur de la Côte des Quaquas &amp; de celle de Malaguette.

Le 4 de Février, on jeta l'ancre à cinq milles d'*Axim* vers l'Ouest. Ce Château des Hollandois, sur la Côte d'or, est une petite Fortification triangulaire, montée d'onze pieces de canon. Chaque angle a sa batterie, composée de trois pieces aux deux angles qui regardent la terre, & de cinq à l'angle de la mer. Les Négtes ont une Ville fort peuplée sous le canon du Château, comme on en voit sous tous les Forts Européens, au long de la Côte d'or (78).

(78) Les pages 114, 115, &amp; 116 de l'Auteur, sont prises de Bosman mot pour mot.

Sept





*A. Rochers où l'Amiral Ruyter cleva une Batterie qui obligea le Fort de se rendre. B. Rocher sur lequel les Negres mettent leurs femmes et leurs enfans lors qu'ils vont à la guerre.*

DERO OU DE S<sup>T</sup> ANDRÉ,  
de la Riviere de S<sup>t</sup> André,

A AXIM.



le passage au lieu  
de débarquement.

D. Ruissseau d'eau fraîche.  
E. Fort S<sup>t</sup> Antoine.

F. Ville des Nègres.  
G. Lieu du débarquement.

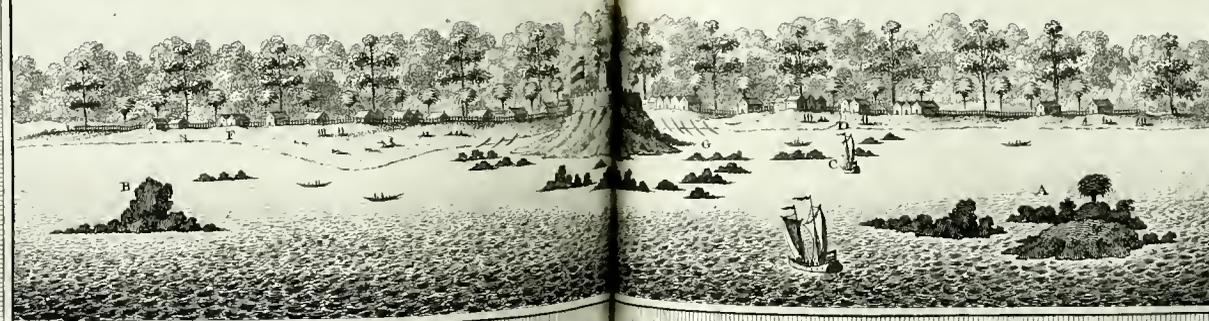
T. III. N<sup>o</sup>. IX.



VUE DE LA CÔTE PRÈS DE RIO SANDERO OU DE S<sup>T</sup> ANDRÉ,  
 A. Le Cap, au Nord Nord Est. B. Embouchure de la Riviere de S<sup>t</sup> André.



FORT S<sup>T</sup> ANTOINE A AXIM.



A Rochers où L'Amiral Ryker devoit une Batterie qui obligea le Fort de se rendre.  
 B. Rocher sur lequel les Nègres mettent leurs canots et leurs enfans lors qu'ils vont à la guerre.

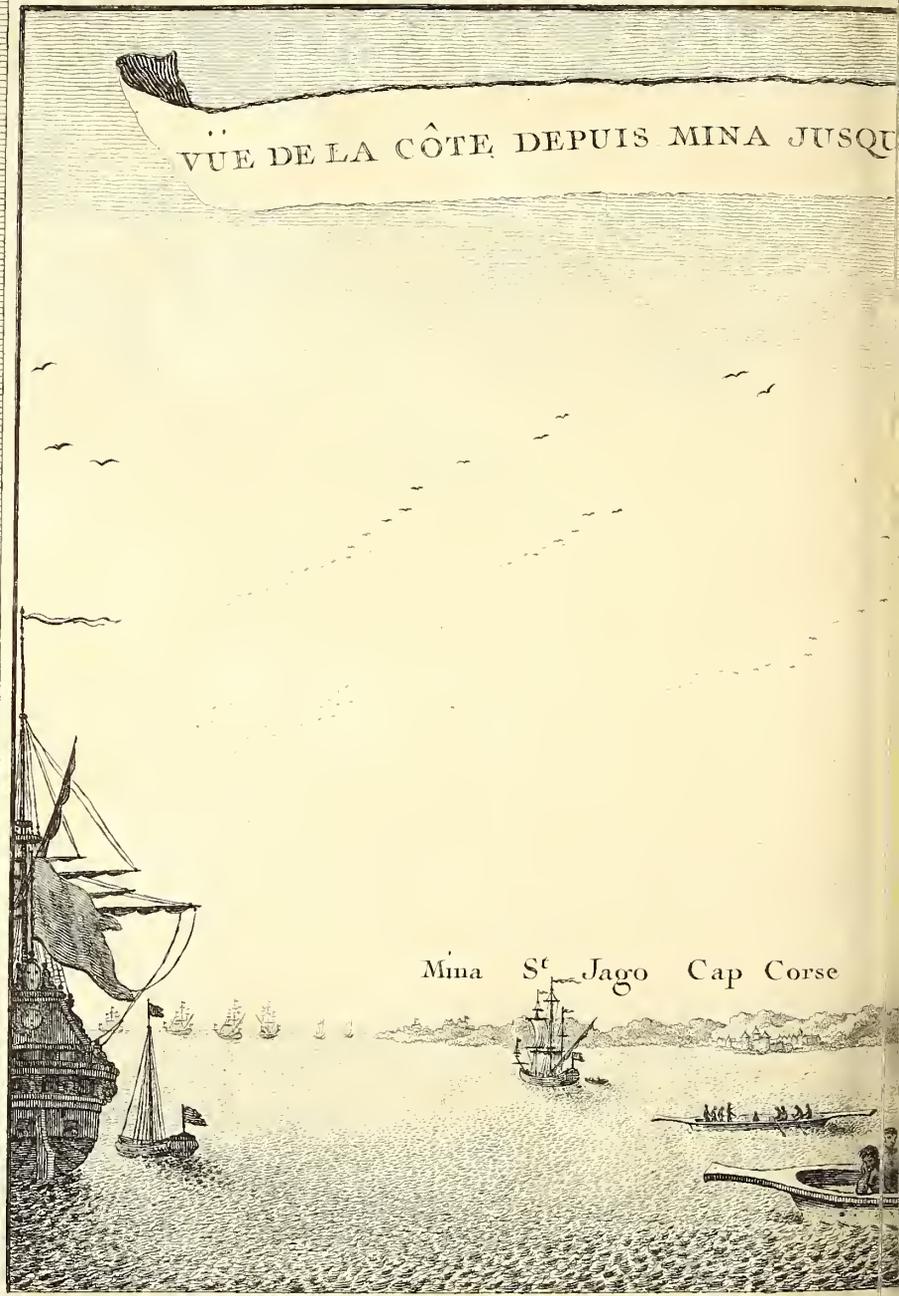
C. Passage au lieu de débarquement.  
 D. Ruisseau d'eau fraîche.  
 E. Fort S<sup>t</sup> Antoine.

F. Ville des Nègres.  
 G. Lieu du débarquement.





VUE DE LA CÔTE, DEPUIS MINA JUSQU'



Mina St Jago Cap Corse

MAURE, TIRÉE DE BARBOT ET DE SMITH



Maure qui Conduisent des Esclaves à bord .



VUE DE LA CÔTE, DEPUIS MINA JUSQU'

MAURE, TIRÉE DE BARBOT ET DE SMITH



Mina St. Jago Cap Corse

Fort Royal de Mauvio

Maure



A. Canots Noirs qui conduisent des Nègres à bord.

N.º IV.



Sept ou huit lieues au Sud d'Axim, on rencontre un autre Fort, bâti par les Brandebourgeois, mais tombé depuis entre les mains des Hollandois, & célèbre entre les Marchands de l'Europe sous le nom de Château de Conny. Les Prussiens, en le quittant, l'avoient laissé sous la garde d'un Kabaschir Nègre, nommé *Jean Conny*, avec ordre de ne le livrer qu'à leur Nation. Ensuite le Roi de Prusse vendit toutes ses possessions sur la Côte de Guinée à la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, en y comprenant un autre Fort qui lui appartenoit, près du Cap Très-Puntas ou des trois Pointes. Mais lorsque les Hollandois s'y présentèrent, Jean Conny leur refusa l'entrée d'un lieu confié à ses soins; ce qui fit naître une Guerre, qui couta beaucoup de sang & d'argent aux Hollandois. Conny, enflé de sa victoire, porta la haine jusqu'à faire payer l'entrée de sa cour des cranes d'un grand nombre de Hollandois, qu'il avoit tués dans une action fort sanglante. Il en avoit fait garnir un d'argent, pour s'en servir à boire du pounch. Cependant il fut chassé du Fort en 1724, & forcé de se retirer dans le Pays de Fantin, pour éviter la vengeance d'une Nation qu'il avoit insultée si cruellement.

Le 6 de Février, Smith jetta l'ancre, sur six brasses, devant ce fameux Château. Vers minuit, il lui vint un Canot, de la part du Gouverneur Hollandois, pour lui offrir de l'eau & du bois. L'Auteur suppose qu'on lui auroit fait payer ce secours assez cher; car il avoit appris que tous les Commandans Hollandois avoient reçu ordre de n'accorder ni eau ni bois aux Vaisseaux Anglois, excepté ceux de Humphry Morris, fameux Marchands de Londres. Les Nègres du Canot lui dirent que le Gouverneur Hollandois avoit fait creuser la terre dans plusieurs endroits autour du Fort, pour découvrir un tonneau de poudre d'or que Jean Conny y avoit laissé; mais qu'on n'avoit tiré aucun fruit de cette recherche.

Le 7, on quitta le Fort de Jean Conny, dont le véritable nom est *Fredericksbourg*; & touchant aux Comptoirs Anglois de *Dixcove*, *Sukkonda* & *Commendo*, dont Smith leva successivement les Plans, on arriva le 17 au Cap-Corse, où l'on trouva plusieurs Vaisseaux dans la rade.

Pendant le séjour que Smith avoit fait à Jamesfort sur la Gambra, il avoit reçu, par un Vaisseau Anglois, une Lettre de Hollande, adressée au Gouverneur Hollandois de Mina, qu'il s'étoit chargé de porter au Cap-Corse. Cette occasion lui paroissant favorable pour lever le Plan du Château de Mina, il s'y rendit dans un grand Canot, avec Livinstone, sous prétexte de remettre la Lettre au Gouverneur. Mais ils reconnurent bientôt que le Hollandois ne manquoit pas de pénétration. Smith, qui ne se croyoit ni connu ni observé, étant sorti sans affectation pour jeter les yeux autour de lui, fut étonné de se voir immédiatement suivi par le Gouverneur, qui le tira brusquement par la manche, & qui le pria de rentrer dans la salle, en lui disant qu'il pouvoit emporter, si c'étoit son dessein, tout l'or de la Guinée dans sa poche, mais que pour le Plan du Château Hollandois, il ne l'emporteroit pas. Un reproche si peu attendu causa d'abord quelque embarras à Smith. Cependant, après s'être un peu remis, il répondit au Gouverneur, qu'il lui avoit crû assez de lumieres pour ne pas s'imaginer qu'on pût entreprendre de lever le Plan d'une Place sans les instrumens nécessaires; & que n'en ayant aucun, il s'étonnoit qu'on pût le soupçonner de ce dessein. Le Com-

SMITH.  
1727.

Histoire du Fort  
de Fredericks-  
bourg ou de Jean  
Conny.

Arrivée de Smith  
au Cap-Corse.

Il veut lever le  
plan du Château  
de Mina.

Difficulté qu'il  
y trouve.

SMITH.  
1727.

mandant Hollandois demeura pensif un moment ; & paroissant se repentir d'un procedé trop brusque , il pressa Smith & Livinstone de demeurer à dîner. Ils y consentirent. Alors , il leur montra quelques Plans imparfaits , qui avoient été levés par un Dessinateur de la Compagnie Hollandoise. L'Ouvrage avoit été fort bien commencé , mais l'Artiste étoit mort sans avoir pu l'achever.

Rareté de l'eau  
sur la Côte d'or.

Smith partit du Cap-Corse le 23 de Mars. Comme on étoit à la fin de la saison seche , l'eau étoit si rare dans la garnison , qu'il fut impossible d'en obtenir pour les besoins du Vaisseau. Il ne s'en trouve point à plus de huit milles du Château ; de sorte qu'on y est réduit à l'eau d'une grande citerne , qui se remplit par des tuyaux de plomb , où la pluye descend de tous les toits. Tous les Forts de la Côte d'or n'ont pas d'autre ressource.

Tantumquerri.  
Wineba.

Le 24 de Mars , on toucha au Fort de *Tantumquerri* , & le 27 on mouilla sur cinq brasses à *Wineba*. Ce dernier Fort étoit si bien fourni d'eau , qu'après en avoir fait remplir plusieurs tonneaux , Smith ne s'apperçut pas que la citerne eut baissé de plus de six lignes ; ce qui lui fit conclure que dans un fond de roc , elle avoit une source vive qui lui fournissoit de l'eau continuellement.

Jalousie des  
Hollandois.

Le 28 , ayant quitté *Wineba* , on alla jeter l'ancre le 30 au Fort d'*Akra* , sur six brasses , d'un fond si pierreux , qu'il endommage beaucoup les cables. L'endroit du débarquement est sûr & commode , parce qu'il est couvert de quelques petits rochers , qui rompent l'impétuosité des vagues. Pendant que Smith fut à l'ancre devant *Akra* , il alla se promener plusieurs fois jusqu'à la porte du Fort Hollandois. Il y rencontra quelques Marchands de cette Nation , qui connoissoient le Facteur Anglois dont il étoit accompagné. On s'entretint quelques momens avec beaucoup de familiarité & d'amitié. Mais les Hollandois ne proposerent point à Smith d'entrer dans leur Fort ; ce qui lui fit juger qu'ils avoient des ordres du Gouverneur Général de *Mina* , & qu'ils craignoient les observations d'un Dessinateur Anglois.

Le 3 d'Avril , après avoir perdu un cable dans les rocs d'*Akra* , il remit à la voile pour gagner la Côte de *Juida*. Le 5 , il passa devant l'embouchure de la grande Riviere *Volta* , qui a tiré ce nom de la rapidité extrême de son cours. Il est si violent qu'en entrant dans la mer , il change la couleur de l'eau jusqu'à plus de huit lieues de la Côte. C'est cette Riviere qui sépare la Côte d'or de la Côte des Esclaves.

Dangers de la  
Côte de *Juida* &  
difficulté d'y  
aborder.

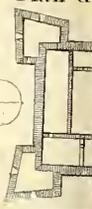
Le 7 , à la pointe du jour , on jeta l'ancre , sur sept brasses , dans la rade de *Juida* , & l'on salua le Fort , qui est à plus d'une lieue de la Côte. Il se trouvoit alors dans la rade trois Vaisseaux François & deux Portugais. La Guinée entiere n'a pas de lieu où le débarquement soit si difficile. On y trouve continuellement les vagues si hautes & si impétueuses , que les Chaloupes de l'Europe ne pouvant s'approcher du rivage , on est obligé de jeter l'ancre fort loin , & d'y attendre les Canots , qui viennent prendre les Passagers & les marchandises. Ordinairement les Rameurs Nègres s'en acquittent avec beaucoup d'habileté ; mais quelquefois aussi le passage n'est pas sans danger. A l'arrivée du Vaisseau de Smith , les Facteurs de sa Nation envoyerent à bord un grand Canot , pour amener au rivage ceux qui devoient y descendre. Le passage fut heureux. Cependant



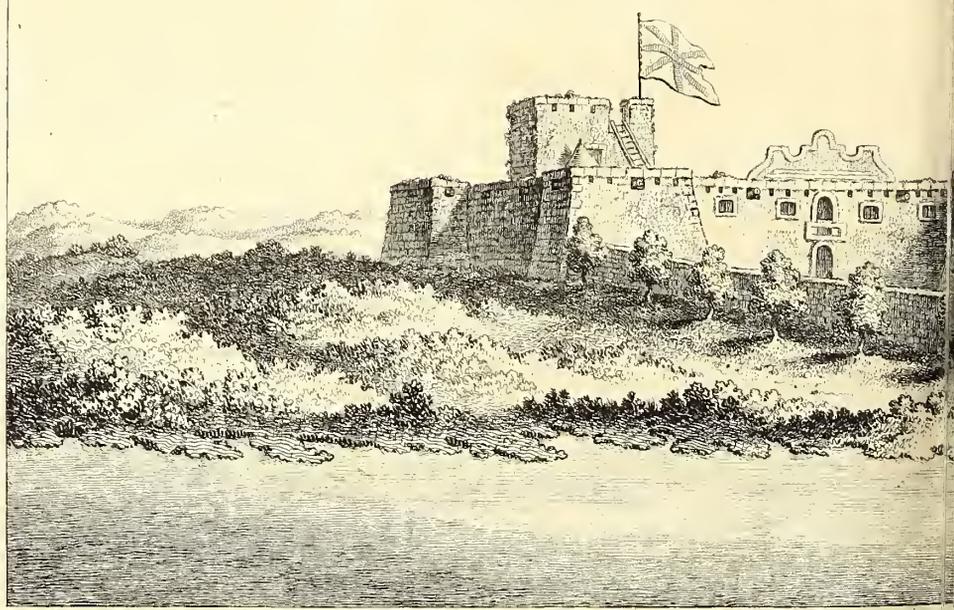
VUE SUD OUEST DU FORT  
dessinée par S

- A. Appartement.
- B. Tour quarrée.
- C. Court interieur.

Plan de

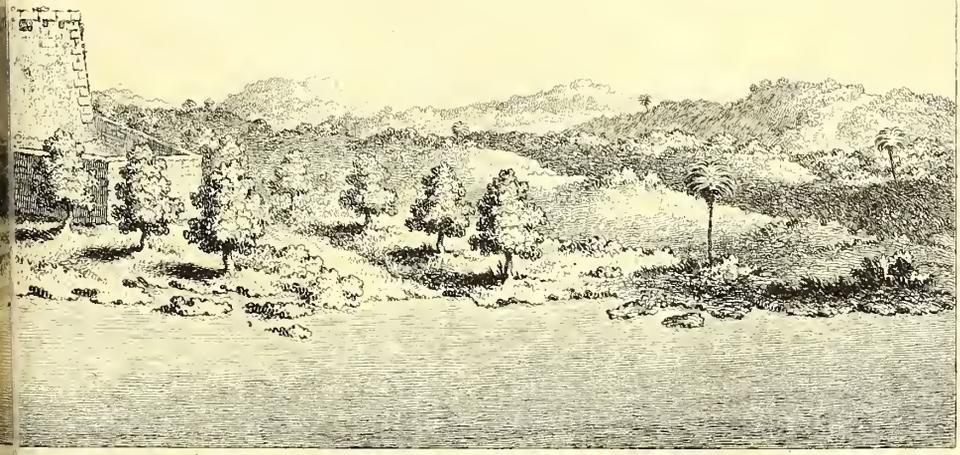


Echelle



WINNEBRA OU WIMBRA,  
h en 1727.

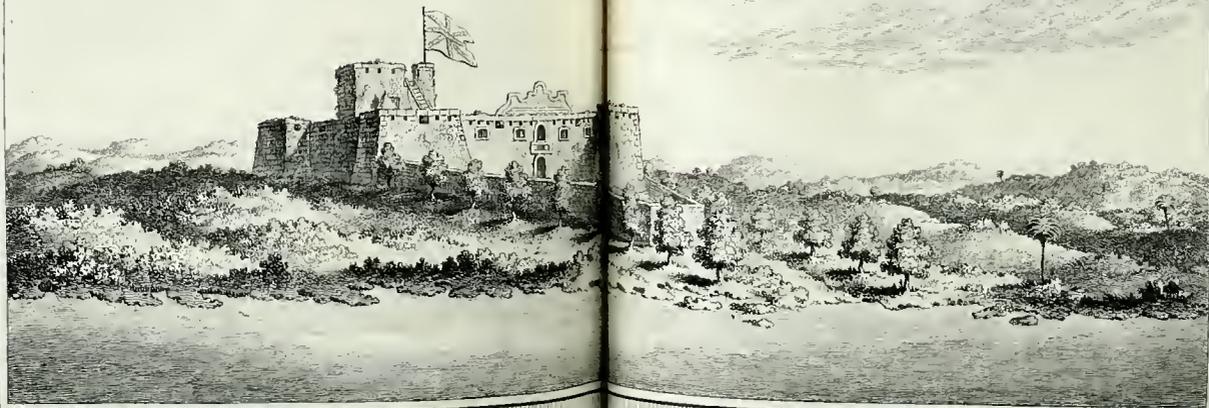
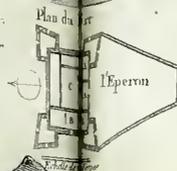
I'Eperon





VUE SUD OUEST DU FORT DE WINNEBRA OU WIMBRA  
dessiné par Sault en 1727.

- A. Appartement.
- B. Tour quarrée.
- C. Court interieur.







VUE SUD DU FOIR  
par

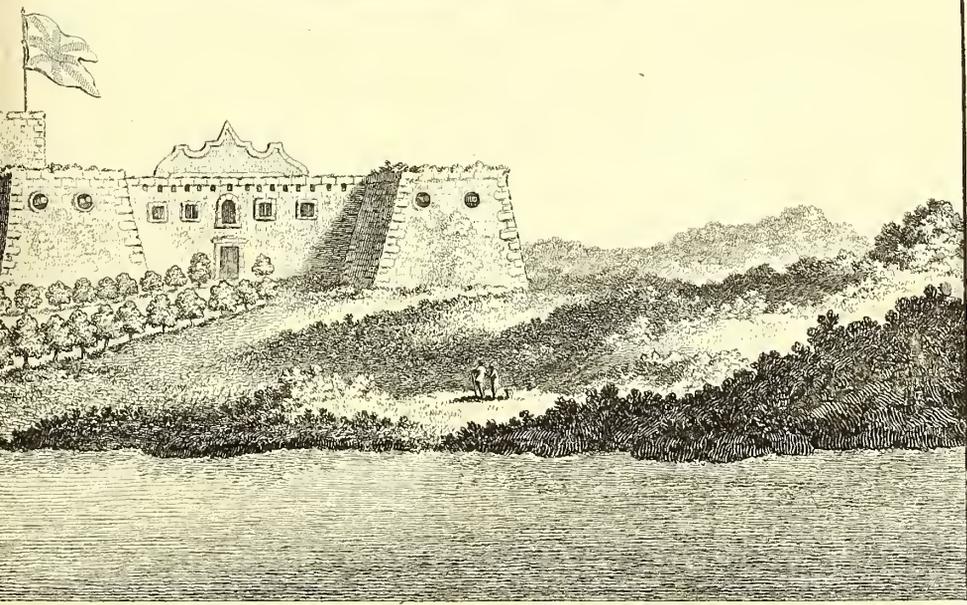
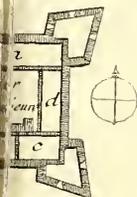
Plan

a. Magazines,  
b. Tour-quarres  
c. Appartement  
d. Cuzines.

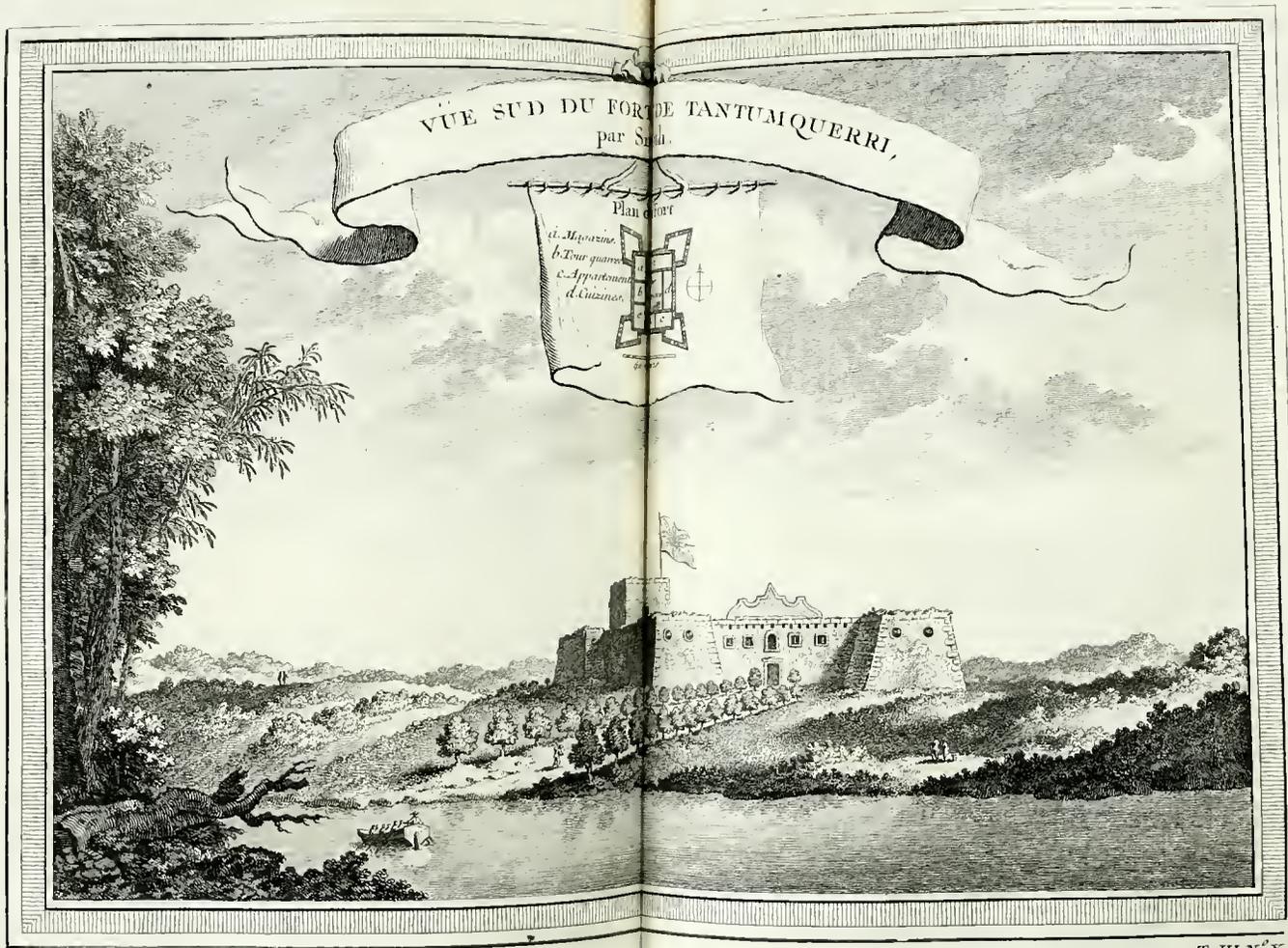


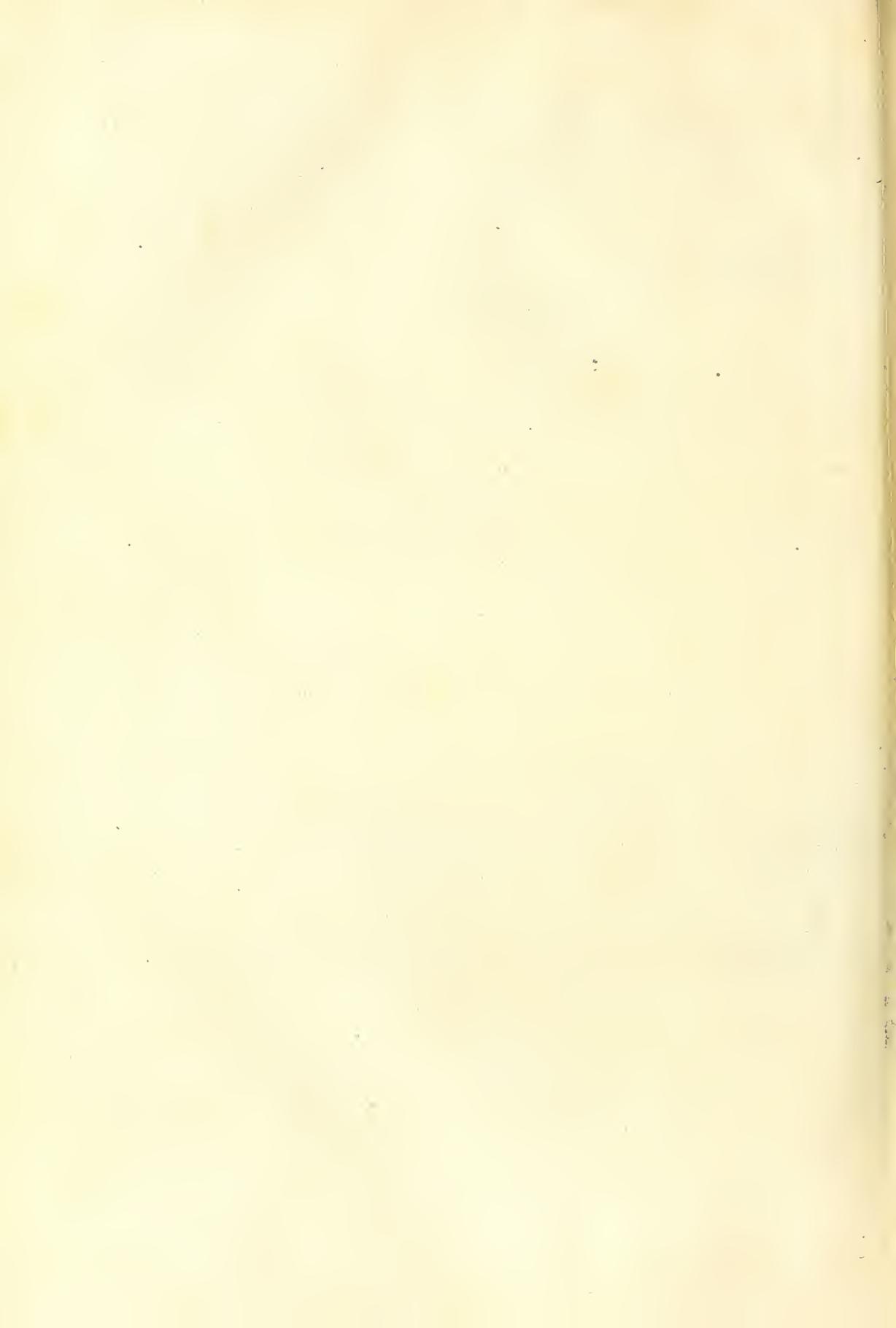
DE TANTUMQUERRI,  
th.

Fort









Smith fut étonné de se voir entre des vagues d'une hauteur excessive, & des flots d'écume, qui paroissent capables d'abîmer le plus grand Vaisseau. Il admira l'adresse des Nègres à les traverser; mais, sur-tout, à profiter du mouvement d'une vague, pour faire avancer, à l'aide des rames, leur Canot fort loin sur le rivage: après quoi sautant à terre, ils le transporterent encore plus loin, pour le garantir du retour des flots. Si l'on avoit le malheur d'être renversé, il seroit fort difficile ici de se sauver à la nage, quand on n'auroit que la violence de la mer à combattre; mais en y joignant le danger des Requins, qui suivent toujours les Canots en grand nombre, pour attendre leur proie, on peut dire qu'il est presque impossible d'échapper.

Les Vaisseaux qui viennent à Juida pour le Commerce ont toujours sur le rivage, des tentes qui leur servent de Magazins pour mettre leurs marchandises à couvert. Smith, en débarquant s'approcha d'une tente françoise, où le Matelot qui en avoit la garde, lui offrit en langue Angloise un verre d'eau-de-vie qu'il accepta. Il y avoit dans la tente un grand nombre de barrils, dont le dehors paroissoit mouillé. Smith en ayant demandé la raison, le Matelot François lui répondit que les barrils n'avoient été débarqués que le matin, & qu'ils avoient beaucoup souffert au passage. Il ajouta qu'au débarquement, un Matelot François s'étant hasardé trop loin dans l'eau, pour reprendre un barril que les vagues emportoient, avoit été saisi par un jeune Requin, contre lequel il s'étoit fort bien défendu avec son couteau; mais que la même vague qui le ramenoit ayant apporté deux autres Requins monstrueux, il avoit été déchiré dans un moment & dévoré à la vûe de tous ses Compagnons.

Cette tragique aventure n'inspira pas peu de dégoût à Smith pour un Pays si dangereux. Mais les branles étant prêts à le porter au Fort, il ne fit pas difficulté de se livrer aux Nègres, qu'il ne crut pas aussi redoutables que les Requins. Il traversa trois Rivières, ou plutôt, dit-il, trois bras de la même Rivière, qui passent entre le Fort Anglois & le rivage. Ensuite le Pays lui parut si agréable, qu'il préfera d'aller à pied jusqu'au Fort. Les François & les Anglois ont leurs Forts, ou leurs Comptoirs, à moins d'une portée de fusil l'un de l'autre, environnés d'un mur de terre assez épais. Celui des Anglois, qui est fort spacieux, est défendu par plusieurs batteries qui contiennent dix-sept pieces de gros canon.

Ils ont à dix-huit milles de ce Fort, du côté de l'Est, un autre Comptoir, nommé *Jacquin*; & celui de *Sabi* à cinq milles, du côté du Nord. Mais celui-ci venoit d'être réduit en cendres par le grand & puissant Roi de *Dahomay*, dont le nom a fait depuis peu tant de bruit en Europe. Sa première conquête avoit été le Royaume du grand Ardra, cinquante milles au Nord-Ouest de Sabi. Le Roi d'Ardra ayant, en 1724, quelques affaires à régler avec *Baldwin*, Gouverneur Anglois de Juida, & n'étant pas satisfait de sa diligence, fit arrêter *Lamb*, Facteur Anglois d'Ardra, dans l'espérance de rendre *Baldwin* plus attentif à l'obliger. Ce fut dans ces circonstances que la Ville d'Ardra fut assigée par les Troupes du Roi de Dahomay, & qu'ayant été prise après une vigoureuse résistance, le Roi même fut tué à la porte de son Palais. *Lamb* fut conduit prisonnier devant le Général de Dahomay, qui n'avoit jamais vû de Blancs. Cet Officier Nègre fut si surpris de sa figure,

SMITH,  
1727.

Tragique aventure d'un François.

Smith descend au rivage.

Fort Anglois & François.

Conquête du Roi de Dahomay.

Son Général n'a voit jamais vû de Blancs.

SMITH.

1727.

qu'il le mena au Roi son Maître comme une rareté fort étrange. En effet, le Roi de Dahomay, faisant sa résidence à deux cens milles dans les terres, n'avoit jamais eu, non plus, l'occasion de voir un Européen. Il garda précieusement Lamb, qui écrivit pendant sa captivité une Lettre au Gouverneur Tinker, successeur de Baldwin. Smith en obtint une copie, qu'il a placée à la fin de son Journal.

Juida conquis,  
& les Forts Euro-  
péens ruinés.

La conquête d'Ardra fut suivie d'une irruption dans le Pays de Juida. Les Troupes de Dahomay s'étant avancées au mois de Février 1727 jusqu'à la Ville de Sabi, que les François ont nommée *Xavier*, en formèrent aussitôt le siège. C'est la capitale du Royaume de Juida, Ville grande & bien peuplée, où les François, les Anglois & les Portugais ont des Comptoirs. Elle eut en peu de jours le sort d'Ardra. Mais le Roi de Juida, un des plus gros hommes que Smith ait jamais vus, ne se croyant pas capable des fatigues de la guerre, se fit charger dans un brancard, sur les épaules de quelques Nègres vigoureux, & mit ainsi sa vie à couvert. Les Comptoirs Européens furent pillés, les Facteurs faits prisonniers, & menés au Camp d'Ardra, où le Roi de Dahomay s'étoit rendu. Lorsque Tinker fut présenté à ce Prince, il lui dit avec une fermeté modeste, que les chagrins qu'il causoit aux Blancs ne tourneroit point à l'avantage du Pays dont il venoit de faire la conquête; que c'étoit le moyen au contraire d'en écarter tous les Vaisseaux de l'Europe, & de nuire par conséquent à sa propre grandeur.

Comptoirs brûlés  
à Sabi.

Le Roi lui répondit qu'il sentoit la vérité de ce discours, & que son intention n'avoit point été que les Européens fussent chagrins; mais que ce malheur étant arrivé sans ses ordres, il leur permettoit de retourner dans leur Comptoirs, pour y exercer le Commerce en liberté. Ils profiterent aussitôt de cette permission. Cependant tandis que les Gouverneurs François & Anglois étoient en marche, le Général de Dahomay fit mettre le feu aux Comptoirs de la Ville, sans avoir consulté les intentions du Roi. Cette trahison causa un chagrin mortel aux deux Gouverneurs, mais sur-tout à celui du Fort François, qui ne pensoit point à retourner si-tôt en Europe que Tinker, & qui espiroit au contraire de voir Sabi relevé de ses ruines, & le Commerce rétabli. Ils n'eurent point d'autre ressource que de se retirer tous deux dans leurs Forts.

Grandeur de  
cette Ville.

La Ville de Sabi n'avoit pas moins de cinq milles dans sa circonférence. Les Maisons étoient bâties avec assez de propreté, quoiqu'elles ne fussent couvertes que de chaume. Le Pays n'a pas de pierres. On n'y trouve pas même un caillou de la grosseur d'une noix. Cependant les Comptoirs étoient bâtis à la manière de l'Europe. Ils étoient solides, spacieux, bien ouverts, & composés de plusieurs appartemens fort commodes, qui avoient chacun leur salle, & des balcons pour prendre l'air. Les Magazins étoient au rez-de-chaussée, & les logemens faisoient le second étage. De si belles demeures contribuoient non-seulement à la satisfaction, mais encore à la fanté des Européens. La Ville étoit si peuplée, qu'il étoit difficile à toute heure de marcher dans les rues, quoiqu'elles eussent beaucoup de largeur. Il s'y tenoit tous les jours, des marchés, bien fournis de commodités d'Europe & d'Afrique, & d'une grande variété de provisions. Près des Comptoirs de l'Europe on voyoit une grande Place, plantée de beaux arbres, à l'ombre desquels

les Marchands & les Capitaines traitoient de leurs affaires, comme dans une espece de Bourfe. Tous ces lieux, avoient été réduits en cendres peu de jours avant l'arrivée de Smith.

Le 20 d'Avril 1727, il profita d'un jour fort calme pour retourner à bord. Le Canot étant sur le sable, la tête tournée vers la mer, les Passagers y entrèrent d'abord & s'affirent à l'extrémité, parce que la plus grande partie de l'espace est pour les Rameurs Nègres, qui sont ordinairement au nombre d'onze ou de treize. Lorsque chacun eut pris place, les Rameurs saisirent un moment favorable pour lancer le Canot sur le dos d'une vague; & s'y glissant avec beaucoup d'adresse, ils manierent si bien leurs rames, qu'avant le retour de la vague suivante, ils le mirent hors du danger de se briser contre le rivage. Mais ils n'avoient encore surmonté que le premier obstacle. A vingt-cinq ou trente toises on trouve une barre, où la mer bat avec plus de violence que contre la terre. Ils ne la passerent pas moins heureusement. Au de-là de cette barre, à la distance de quarante ou cinquante toises, il s'en trouve une autre, qui est beaucoup plus dangereuse. Les vagues sont furieuses dans l'intervalle, & ne font pas moins de bruit que le tonnerre. Cependant les Nègres s'y tinrent ferme, près d'un quart d'heure, avec le secours de leurs rames ou de leurs pelles. Enfin voyant une grosse vague s'ouvrir tout d'un coup, ils firent un mouvement si vif, que l'ayant traversée, ils n'eurent pas de peine à surmonter la suivante, qui étoit beaucoup moins haute. En arrivant à bord, ils se trouverent quittes pour avoir été un peu mouillés; & les Requins, qui les avoient suivis, ne furent pas trop contents, dit l'Auteur, de voir leurs esperances trompées.

Le matin du jour suivant, on mit à la voile, pour l'Isle du Prince, où l'on se propoisoit de prendre de l'eau & du bois. On y arriva le 18 de Mai. Les provisions y étoient fort cheres, mais celle d'eau & de bois coûta peu; & Livingstone employa le tems, jusqu'au 16, à faire carener son Vaisseau. Le 20 on passa la Ligne. Le 23, on découvrit le Cap Lopez, à la latitude d'un degré du Sud. Ce fut la dernière fois qu'on eut la vûe de la Côte d'Afrique.

Après avoir parcouru environ quatre degrés au Sud de la Ligne, on tomba sous le véritable vent de commerce, & l'on porta à l'Ouest pendant près de quatre cens lieues. Ensuite ayant tourné au Nord-Nord-Ouest, on passa une seconde fois la Ligne le 5 de Juin. Dès le lendemain, on fut arrêté par les calmes qui regnent toujours près de la Ligne dans cette saison, sur-tout entre les vents de commerce Nord-Est & Sud-Est. Le tems devint fort triste par son obscurité, & par une abondance continuelle de pluyes qui nuisoient beaucoup à la manœuvre. Si près de la Ligne, on étoit surpris de trouver l'air très froid. Il ne se passoit pas de jour sans quelques tornados. On en tira cet avantage, qu'ils servirent à faire gagner le véritable Nord-Est de commerce; après quoi l'on porta au Nord-Nord-Ouest avec un vent frais jusqu'au 1 de Juillet. Mais étant alors à treize degrés dix-neuf minutes du Nord, on s'apperçut d'une dangereuse voie d'eau. Comme elle étoit déjà si grande que les pompes ne pouvoient suffire, on ne fut pas saisi d'une crainte médiocre, en considerant qu'on étoit fort éloigné de la terre, & qu'on n'étoit accompagné d'aucun Vaisseau. Après beaucoup de recherches, Livingstone découvrit la source du mal, & trouva le moyen d'en arrêter le progrès.

SMITH.  
1727.

Smith retourne  
à bord. Difficul-  
té de son passage.

Il se rend dans  
l'Isle du Prince.

Calmes près de  
la Ligne.

Voie d'eau qui  
expose le Vais-  
seau au dernier  
péril.

SMITH.  
1727.

Cependant il ne fut pas possible d'y remédier si parfaitement, qu'on ne s'aperçût bientôt qu'il recommençoit avec un nouveau danger. On résolut de suivre le vent, pour soulager le Vaisseau. Mais la fatigue extrême de l'Equipage, qui étoit sans cesse obligé de travailler à la pompe, fit applaudir à la proposition de porter droit aux Indes Orientales. On étoit sous le vent Nord-Est de commerce; & dans la latitude qu'on vient de remarquer, on n'en étoit pas à moins de sept cens lieues; distance terrible pour un Vaisseau prêt à s'abîmer. Cependant les circonstances n'offrant point d'autre ressource, on résolut de s'y attacher avec tous les efforts du courage & de la prudence. Les emplois furent distribués pour une si grande entreprise. Le Capitaine & le Pilote devoient prendre alternativement la conduite du gouvernail. Wheeler & Smith se chargerent de préparer les vivres, & de faire du punch chaud pour ceux qui travailleroient à la pompe, auxquels on assigna une pinte & demie de cette liqueur pendant chaque garde, c'est-à-dire de quatre en quatre heures. Ils avoient besoin de ce soutien pour ranimer leurs esprits, parce que le travail étoit si pénible & le péril si pressant, que tous les Matelots ne purent être divisés qu'en deux gardes. Il restoit deux petits Nègres, qui reçurent ordre d'assister Wheeler & Smith dans leurs fonctions.

Mesures qu'on prend contre le danger.

Murmures de l'Equipage.

On passa neuf ou dix jours dans une extrémité si déplorable. La plupart des Matelots commençoient à se rebuter de l'excès du travail, & quelques-uns firent éclater des murmures qui sembloient annoncer d'autres effets de leur désespoir. On leur fournissoit néanmoins des rafraîchissemens continuels; & Smith avoit soin de leur tuer tous les jours quelques pieces de volaille ou quelque Chevreau. Tous les Officiers s'efforçoient aussi de les encourager par l'espérance de découvrir bientôt la Barbade. Leur Chaloupe, qui étoit assez grande & en fort bon état, avoit été placée sur le tillac. Mais la Barque longue ayant été ferrée entre les ponts, plusieurs souhaitoient qu'on la mît en état d'être employée, c'est-à-dire, qu'elle fut équipée de tout ce qui étoit nécessaire pour un usage forcé, comme d'eau, de vivres, d'instrumens de mer, &c. D'autres s'opposoient fortement à cette proposition, dans la crainte que les plus mutins, ou les plus désespérés, ne profitassent des ténèbres pour fuir dans la Barque & pour abandonner tous les autres à leur mauvais sort; ce qui auroit causé nécessairement la perte du Vaisseau, parce qu'il ne seroit pas resté assez de bras pour la pompe. Au milieu de ce trouble, tous les animaux étrangers qu'on transportoit en Europe, moururent faute de soins & de nourriture.

Horrible désespoir des Matelots,

Le 16 de Juin, trois Matelots, qui avoient travaillé à la pompe depuis quatre heures jusqu'à huit, tombèrent évanouis, & furent emportés comme morts. Cet accident ayant fait sonner plutôt la cloche, pour appeler ceux qui devoient succéder au travail, l'horreur & la consternation parurent se répandre sur tous les visages. Cependant comme Smith avoit fait préparer un fort bon déjeuner, on se mit à manger, autant que la crainte pouvoit laisser d'appétit; lorsqu'un des Matelots de la pompe se mit à crier de toute sa force, *terre, terre*, courant & sautant comme un insensé dans le transport de sa joie. Tout le monde abandonna les alimens, pour satisfaire une curiosité beaucoup plus pressante que la faim. On découvrit en effet la terre,

qu'on reconnut aussi-tôt pour l'Isle de la Barbade. Il n'étoit pas plus de neuf heures du matin. A quatre heures après-midi, on jetta l'ancre dans la Baye de Carlisle.

Cette Baye étoit alors remplie de Bâtimens Anglois. Vers la nuit, *Thomas Leake*, Agent de la Compagnie Roiale d'Afrique à la Barbade, amena sur la Bonire, des Marelors & d'autres Ouvriers pour soulager l'Equipage. Le matin du jour suivant, Smith se rendit au rivage, & prit son logement dans la maison de Leake. Il fut présenté immédiatement, par le Docteur Warren, son ami, à M. *Worsley*, Gouverneur de l'Isle, qui le retint à dîner. Mais la fête fut troublée par l'arrivée d'un Exprès, qui apportoit la triste nouvelle de la mort du Roi Georges.

Pendant les jours suivans, on se hâta de décharger toutes les marchandises du Vaisseau, sans interrompre un moment le travail de la pompe, qui ne cessoit pas d'être nécessaire dans une rade si tranquille. Un jour que le Capitaine Livingstone & Smith étoient à bord avec Leake, & quelques autres Négocians, les Ouvriers pomperent un petit Dauphin, à demi rongé de pourriture, sans queue & sans tête, d'environ trois pouces & demi de longueur. Livingstone le mit soigneusement dans de l'esprit de vin, pour le conserver jusqu'en Europe, persuadé que ce petit poisson ayant été long-tems dans la fente du Bâtiment, avoit fermé le passage à quantité d'eau, & que c'étoit à lui par conséquent qu'il étoit redevable de sa conservation. Lorsqu'on examina de près le Vaisseau, après l'avoir mis sur le côté, on apperçut, sous la quille & dans d'autres endroits, plusieurs fentes dont on n'avoit pas eu le moindre soupçon. Mais la principale étoit celle que Livingstone avoit découverte, & qui n'avoit pû être bien bouchée. Cependant toutes les planches étant fort bonnes, & n'ayant pas même besoin d'être calfatées, il se contenta de faire travailler aux endroits qui demandoient une prompte réparation, & de les faire revêtir d'une couche de godron fort épaisse.

Il se vit en état, le 18 d'Août, de quitter la Barbade. Ce ne fut pas sans peine qu'il traversa les vents de commerce Nord-Est, & qu'il arriva sous les vents variables au 29 degré de latitude du Nord. Mais il trouva ensuite des vents frais à l'Ouest & au Sud-Ouest, qui lui firent faire régulièrement neuf ou dix milles par heure. Le 22 de Septembre, la sonde lui donna, sur quatre-vingt brasses, un beau sable luisant. Le 25, il découvrit la pointe du Lézard, & s'engageant dans le Canal il se trouva le lendemain vis-à-vis l'Isle de Whigt. Mais le vent changea tout d'un coup du Sud-Ouest au Sud-Est, & devint si violent qu'il se vit forcé de tourner vers Portsmouth. En vain tira-t-il trois coups, pour demander du secours dans un embarras qui augmentoit à chaque moment. Il ne se trouva point une seule Barque qui osât risquer de sortir. Son Pilote avoit heureusement quelque connoissance de cette Côte. Il donna le reste au hazard; & la nécessité fut un si bon guide, qu'il mouilla dans la rade de Portsmouth le 26 de Septembre à onze heures du matin. L'Auteur se rendit à Londres par terre.

SMITH.

1727.

Ils arrivent enfin à la Barbade.

A quoi ils avoient dû leur salut.

Ils retournent en Europe.

Leur arrivée à Portsmouth.

L A M B.  
1724.

§. III.

*Lettre de M. Bullfinch Lamb à M. Tinker, Gouverneur du Fort Anglois de Juida, touchant le Roi de Dahomay & ses Etats (79).*

**M**ONSIEUR, il y a cinq jours que le Roi me remit votre Lettre du premier de ce mois. Ce Prince m'ordonne de vous répondre en sa présence. Je le fais, pour exécuter ses volontés. En recevant votre Lettre de sa main, j'eus avec lui une conférence dont je crois pouvoir conclure qu'il ne pense pas beaucoup à fixer le prix de ma liberté. Lorsque je le pressai de m'expliquer à quelles conditions il vouloit me permettre de partir, il me répondit qu'il ne voyoit aucune raison de me vendre, parce que je ne suis pas Nègre. Je le pressai. Il tourna ma demande en plaisanterie, & me dit que ma rançon ne pouvoit monter à moins de sept cens Esclaves, qui à quatorze livres sterlings par tête, feroient près de dix mille livres sterling. Je lui avouai que cette ironie me glaçoit le sang dans les veines; & me remettant un peu, je lui demandai s'il me prenoit pour le Roi de mon Pays. J'ajoutai que vous & la Compagnie me croiriez fou, si je vous faisois cette proposition. Il se mit à rire, & me défendit de vous en parler dans ma Lettre, parce qu'il vouloit charger le principal Officier de son Commerce de traiter cette affaire avec vous, & que si vous n'aviez rien à Juida d'assez beau pour lui, vous deviez écrire d'avance à la Compagnie. Je lui répondis qu'à ce discours il m'étoit aisé de prévoir que je mourrois dans son Pays, & que je le priois seulement de faire venir pour moi, par quelqu'un de ses gens, des habits & quelques autres nécessités. Il y consentit. Je n'ai donc, Monsieur, qu'un seul moyen de me racheter; ce seroit de faire offre au Roi d'une Couronne & d'un Sceptre, qui peuvent être payés sur ce qui reste dû au dernier Roi d'Ardra. Je ne connois pas d'autre présent qu'il puisse trouver digne de lui; car il est fourni d'une grosse quantité de Vaisselle, d'or en œuvre, & d'autres richesses. Il a des robes de toutes les sortes, des chapeaux, des bonnets, &c. Il ne manque d'aucune espece de marchandises. Il donne les bujjs comme du sable, & les liqueurs fortes comme de l'eau. Sa vanité & sa fierté sont excessives. Aussi est-il le plus riche & le plus belliqueux de tous les Rois de cette grande Région; & l'on doit s'attendre qu'avec le tems, il subjuguera tous les Pays dont le sien est environné. Il a déjà payé deux de ses principaux Palais, des cranes de ses ennemis tués à la guerre. Ces Palais néanmoins sont aussi grands que le Parc Saint James à Londres, c'est-à-dire qu'ils ont un mille & demi de tour.

Je lui parle souvent d'établir une correspondance avec la Compagnie, & de faire venir des Blancs à la Cour. Vous devez l'entretenir dans ces idées, & lui dire que le moyen de les faire réussir est de commencer par m'accorder la liberté. Il repete sans cesse qu'il voudroit voir des Vaisseaux dans certains lieux, ne fut-ce que pour leur vendre ses Esclaves, & pour se faire

(79) Cette Lettre est annoncée ci-dessus, bre 1724. A Abomay, dans le Palais du  
page 300. Sa date est le 27 de Novem- grand Truro Audati, Roi de Dahomay.

apporter

Embarras de  
Lamb pour sa  
rançon.

Raillerie du Roi  
de Dahomay.

Richesses & ca-  
ractere de ce Prin-  
ce.

apporter les ornemens qui conviennent à un Prince tel que lui. J'affecte de prêter l'oreille à tous ses discours ; & si vous le flatez un peu , je ne doute pas que vous ne contribuiez beaucoup à finir ma misere. J'espere que la Compagnie ne me jugera point indigne de son attention , & qu'elle se souviendra des longues & pénibles souffrances auxquelles je me suis exposé pour son service. Je suis dans une situation fort miserable , privé de toutes les douceurs de la vie , séparé de ma femme , de mes enfans , & de tout commerce humain. C'est être enseveli tout vivant. Enfin je ne crois pas qu'il y ait de fort aussi triste que celui de perdre ma jeunesse dans un Pays tel que celui-ci.

Le Roi souhaite beaucoup qu'il me vienne des Lettres de ma Nation , ou toute autre marque de souvenir. Il regarderoit comme une bassesse indigne de lui , de prendre quelque chose qui m'appartint. Je ne crois pas même qu'il voulût retenir les Blancs qui viendroient à sa Cour. S'il me traite autrement , c'est qu'il me regarde comme un captif pris à la guerre. D'ailleurs il paroît m'estimer beaucoup , parce qu'il n'a jamais eu d'autre Blanc qu'un vieux Mulâtre Portugais , qui lui vient de la Nation des Papas , & qui lui a coûté environ cinq cens livres sterling. Quoique cet homme soit son Esclave , il le traite comme un Kabaschir du premier ordre. Il lui a donné deux maisons , avec un grand nombre de femmes & de domestiques , sans lui imposer d'autre devoir que de raccommo-der quelquefois les habits de Sa Majesté , parce que ce Mulâtre est Tailleur. Ainsi l'on peut compter que les Tailleurs , les Charpentiers , les Serruriers , ou tout autre Artisan libre , qui voudroient se rendre ici , seroient reçus avec beaucoup de caresses , & seroient bientôt une grosse fortune , car le Roi paye magnifiquement ceux qui travaillent pour lui.

L'arrivée de quelque Ouvrier seroit donc un excellent moyen pour obtenir ma liberté , en y joignant la promesse d'entretenir avec lui un commerce réglé. Mais , étant persuadé que les Blancs contribuent ici à sa grandeur , il m'objecte à tous momens que s'il me laisse partir , il n'y a pas d'apparence qu'il en revoie jamais d'autres. Il faudroit engager quelqu'un à faire le voyage , pour retourner presque aussi-tôt. Cette seule démarche persuaderoit au Roi qu'il verroit d'autres Blancs dans la suite ; & je suis presque sûr qu'il m'accorderoit la permission de partir , pour hâter ceux qui viendroient après moi. Si Henri Touch , mon Valet , étoit encore à Juida , & qu'il fut disposé à se rendre ici , il y trouveroit plus d'avantage qu'il ne peut se le figurer. Il est jeune. Le Roi prendroit infailliblement de l'affection pour lui. Quoique je ne rende aucun service à ce Prince , il m'a donné une maison , avec une douzaine de Domestiques de l'un & de l'autre sexe , & des revenus fixes pour mon entretien. Si j'aimois l'eau-de-vie , je me tuerois en peu de tems , car on m'en fournit en abondance. Le sucre , la farine , & les autres commodités ne me sont pas plus épargnés. Si le Roi fait tuer un Bœuf , ce qui lui arrive souvent , je suis sûr d'en recevoir un quartier. Quelquefois il m'envoie un Porc vivant , un Mouton , une Chèvre ; & ma moindre crainte est celle de mourir de faim. Lorsqu'il sort en public , il nous fait appeller , le Portugais & moi , pour le suivre. Nous sommes assis près de lui pendant tout le jour , à l'ardeur du Soleil ; avec la permission néanmoins de faire tenir par nos Es-

L A M B.

1724.

-  
Situation de  
Lamb.Autre Blanc  
prisonnier avec  
lui , & sa situa-  
tion.Raisons qui ren-  
doient la liberté  
de Lamb fort dif-  
ficile.Comment il étoit  
traité par le Roi.

L A M B.  
1724.

Il demande d'être  
envoyé à la  
guerre.

claves des parasols qui nous couvrent la tête. Mais il nous paye assez bien pour cette fatigue. Outre trois ou quatre grands kabés qu'il nous donne, il fait quelquefois apporter un grand flacon d'eau-de-vie pour nous rafraîchir, & nous en envoie d'autres dans nos demeures.

Ainsi nous tâchons, le Portugais & moi, de nous rendre la vie aussi douce qu'il nous est possible, & sur-tout de ne pas tomber dans une tristesse qui seroit bientôt funeste à notre santé. Cependant comme je suis fort ennuyé de ma situation, je suppliai le Roi, il y a quelque tems, de me mettre entre les mains du Général de ses Troupes, & de me faire donner un Cheval pour le suivre à la guerre. Il rejeta ma demande, sous prétexte qu'il ne vouloit pas me faire tuer. Ensuite m'ayant promis de m'employer autrement, il m'ordonna de demeurer tranquille & de prendre garde à tout ce que je lui verrois faire. J'ignore encore quelles sont ses intentions. Son Général même n'approuva pas l'offre que je faisois d'aller à la guerre; parce que si j'étois tué, me dit-il, le Roi ne lui pardonneroit pas d'en avoir été l'occasion. Depuis ce tems-là, Sa Majesté m'a fait donner un cheval, & m'a déclaré que lorsqu'elle sortiroit de son Palais je serois toujours à sa suite. Il sort assez souvent, dans un beau branle, garni de pilliers dorés & de rideaux. Il m'ordonne quelquefois aussi de l'accompagner dans ses autres Palais, qui sont à quelques milles de sa résidence ordinaire. On m'assure qu'il en a onze.

Présens qu'il  
veut faire au Roi,  
& les motifs.

Comme il est fatigant de monter à cheval sans selle, je vous prie de m'en envoyer une, avec un fouet & des éperons. Le Roi m'a donné ordre de vous demander aussi pour lui le meilleur harnois que vous ayez à Juida. Vous serez payé libéralement. Il voudroit en même-tems que vous lui envoyassiez un Chien Anglois, & une paire de boucles à souliers. Si vous jugez bien de ses intentions, vous pouvez m'adresser ce que je vous demande & pour lui & pour moi. Je suis persuadé que le moindre présent sera fort agréable de ma part, & redoublera mon crédit à cette Cour, soit que je parte ou que je demeure. Ainsi je vous conjure de m'accorder une grâce, qui peut, non-seulement rendre mon sort plus supportable, mais qui faisant conclure au Roi qu'on ne pense point à ma rançon, le déterminera peut-être à me rendre la liberté dans quelque moment de caprice.

Tristes faveurs  
pour l'Auteur.

Vous devez m'envoyer d'autant plus facilement ce que je vous demande, que je n'ai pas touché tous mes appointemens depuis que je suis en Guinée; & vous ne serez pas surpris que je vous demande tant de choses, si j'ajoute que le Roi me fait bâtir actuellement une maison, dans une Ville où il fait ordinairement son séjour lorsqu'il se prépare à la guerre. Cette nouvelle faveur me jette dans une profonde mélancolie, parce qu'elle marque assez qu'on ne pense point à me rendre bientôt la liberté.

Si vous approuvez que je traite avec le Roi pour quelques Esclaves, il faut que vous en parliez à ses gens, & que vous me donniez là dessus vos ordres; car pendant le séjour que je dois faire ici, je souhaite de pouvoir me rendre utile à la Compagnie. Mais dans cette supposition, vous ne devez pas oublier de m'envoyer des essais de toutes vos marchandises, avec la marque des prix, pour prévenir toutes sortes de mal-entendus. Sa Majesté m'a pris tout le papier que j'avois encore, dans le dessein de faire un cert-

volant. Je lui ai représenté que c'est un amusement pueril ; mais il ne le désire pas moins , afin , dit-il , que nous puissions nous en amuser ensemble. Je vous prie donc de m'envoyer deux mains de papier ordinaire , avec un peu de fil retors pour cet usage. Joignez-y un peloton de meche , parce que Sa Majesté m'oblige souvent de tirer ses gros canons , & que j'apprends de perdre quelque jour la vûe en me servant d'allumettes de bois. On voit ici vingt-cinq piéces de canons , dont quelques-unes pèsent plus de mille livres. On croiroit qu'elles y ont été apportées par le diable , quand on considère que Juida est à plus de deux cens milles , & qu'Ardra n'est pas à moins de cent soixante. Le Roi prend beaucoup de plaisir à faire une décharge de cette artillerie chaque jour de marché. Il fait travailler actuellement à construire des affûts. Quoiqu'il paroisse fort sensé , sa passion est pour les amusemens & les bagatelles qui flattent son caprice. Si vous aviez quelque chose qui puisse lui plaire à ce titre , vous me feriez plaisir de me l'envoyer. Des Estampes & des Peintures lui plairoient beaucoup. Il aime à jeter les yeux dans les Livres. Ordinairement il porte dans sa poche un Livre latin de prières , qu'il a pris au Maître Portugais ; & lorsqu'il est résolu de refuser quelque grâce qu'on lui demande , il parcourt attentivement ce Livre , comme s'il y entendoit quelque chose.

Il trouve aussi beaucoup d'amusement à tracer des caractères au hasard sur le papier ; & souvent il m'envoie son ouvrage , pour imiter nos lettres. Mais il le fait accompagner d'un grand flacon d'eau-de-vie & d'un grand kabés ou deux. Si vous connoissiez quelque Maîtresse hors de condition , blanche ou mulâtre , à qui l'on pût persuader de venir dans ce Pays , soit pour y porter la qualité de femme du Roi , soit pour y exercer librement sa profession , cette galanterie me feroit faire un extrême progrès dans le cœur du Roi , & donnoit beaucoup de poids à toutes mes promesses. Une femme qui prendroit ce parti , n'auroit point à craindre d'être forcée à rien par la violence ; car Sa Majesté entretient plus de deux mille femmes , avec plus de splendeur qu'aucun autre Roi Nègre. Elles n'ont pas d'autre occupation que de le servir dans son Palais , qui paroît aussi grand qu'une petite Ville. On les voit , en troupes de cent soixante & de deux cens , aller chercher de l'eau dans de petits vases , vêtues tantôt de riches corséts de soie , tantôt de robes d'écarlate , avec de grands colliers de corail , qui leur font deux ou trois fois le tour du cou. Leurs conducteurs ont des vestes de velours , verd , bleu , cramoisi , & des masses d'argent doré à la main , qui leur tiennent lieu de cannes. Lorsque j'arrivai dans le Pays , le Portugais avoit une fille mulâtre , que le Roi traitoit avec beaucoup de considération , & qu'il combloit de présens. Il lui avoit donné deux femmes & une jeune fille pour la servir. Mais étant morte de la petite vérole , il souhaite passionnément d'en avoir d'autres ; & je lui ai entendu dire plusieurs fois qu'aucun Blanc ne manquera jamais près de lui de ce qui peut s'acheter avec de l'or. Il traite aussi très-favorablement les Nègres étrangers ; & ses bontés éclatent tous les jours pour quelques Malayens (80) qui sont actuellement ici.

La situation du Pays le rend fort sain. Il est élevé , & par conséquent rafraîchi tous les jours par des vents agréables. La vûe en est charmante. Elle

(80) On verra dans un autre lieu quelques éclaircissemens sur cette Nation.

S f f ij

L A M B.

1724.

Peuilles amusemens du Roi.

Son goût pour les Livres.

Lamb demande une Maîtresse blanche ou mulâtre pour le Roi.

Etat de ces femmes.

Situation de son Pays.

s'étend jusqu'au grand Papa, qui est fort éloigné. On n'y est point incommodé des mosquites.

L A M B.

1724.

Récit de la guerre où l'Auteur avoit été fait prisonnier.

J'espère que l'occasion se présentera de vous entretenir, avec plus d'étendue, de la puissance & de la grandeur de ce Prince victorieux. Je n'ai pu me défendre quelquefois d'une vive admiration, en voyant ici des richesses que je ne m'attendois point à trouver dans cette partie du monde. Mais je finirai ma Lettre par une courte Relation de cette guerre, qui s'est faite sous mes yeux, & de laquelle je n'ai sauvé que ce que je portois sur le dos, après avoir failli de périr misérablement dans les flammes. Je ne dois la vie qu'à la pitié d'un Nègre, qui m'aïda à passer le mur du vieux Comptoir, où l'on m'avoit renfermé au premier cri de guerre. Sans cette malheureuse précaution, j'aurois peut-être eu le bonheur d'éviter la captivité. Le Roi d'Ardra s'étoit défié apparemment de mon dessein, & ce fut cette raison qui lui fit prendre le parti de s'assurer de moi. Quoiqu'il en soit, la maison où j'étois retenu ayant été la première où les Dahomays mirent le feu, j'en sortis aussi-tôt pour avoir le triste spectacle de la désolation qui suivit immédiatement. On me conduisit, au travers de la Ville, jusqu'au Palais du Roi, où le Général de Dahomay commandoit en maître absolu. L'orgueil de la victoire & la multitude de ses soins, ne l'empêchèrent pas de me prendre par la main & de m'offrir un verre d'eau-de-vie. J'ignorois encore qui il étoit; mais ce traitement me rassura. Je l'avois pris d'abord pour le frere du Roi d'Ardra, quoique je fusse surpris de lui voir le visage (81) coupé. J'appris bientôt que c'étoit le Général du Vainqueur.

De quelle manière il fut rendu vainqueur.

Carnage des Nègres d'Ardra.

A l'entrée de la nuit, je fus obligé de le suivre dans son camp. Les cadavres sans tête étoit en si grand nombre dans les rues de la Ville qu'ils bouchèrent le passage, & le sang n'y auroit pas coulé avec plus d'abondance s'il en étoit tombé une pluie du ciel. En arrivant au camp, on me fit boire deux ou trois verres d'eau-de-vie, & je fus mis sous la garde d'un Officier, qui me traita fort honnêtement. Le lendemain, on m'amena un de mes Domestiques Nègres, mais blessé si mortellement à la tête, qu'on lui voyoit la cervelle à découvert. Il n'étoit point en état de m'expliquer à quoi j'étois destiné. Deux jours après, le Général me fit appeller & me donna ordre de demeurer assis avec ses Capitaines, tandis qu'il comptoit les Esclaves en leur donnant à chacun leur buji. Le nombre des bujis étant monté à plus de deux grands kabos, celui des Esclaves devoit être de huit mille. Je reconnus entr'eux deux autres de mes Domestiques, l'un blessé au genou, l'autre dangereusement à la cuisse. J'eus l'occasion d'entretenir un peu plus long-tems le Général. Il m'encouragea par l'espérance d'un meilleur sort. Il fit apporter un flacon d'eau-de-vie, but à ma santé, & m'ordonna de garder le reste. A ce présent, il voulut ajouter quelques pieces d'étoffe, que je refusai, parce qu'elles ne pouvoient m'être d'aucun usage; mais je lui dis que s'il pouvoit me faire retrouver dans le pillage mes chemises & mes habits, j'en aurois beaucoup de reconnoissance, parce que mon linge étoit fort sale, comme vous n'aurez pas de peine à vous le figurer.

Lamb perd tout son bagage.

Les Dahomays dont mes Domestiques étoient devenus les Esclaves, leur refuserent la liberté de me parler, si ce n'étoit en leur présence. Cependant

(81) Voyez la Relation suivante.

le Général me dit de ne pas m'en affliger, & de ne m'allarmer de rien jusqu'à ce que j'eusse vû le Roi son Maître, dont il m'assura que je serois reçu avec bonté. Il me donna un parasol, & un branle ou un hamack, pour me faire porter dans le voyage; j'acceptai ce secours avec joie.

J'avois vû commettre tant de cruautés à l'égard des Captifs, sur-tout contre ceux que leur âge ou leurs blessures ne permettoient pas d'emmener, que je ne pouvois être tout-à-fait sans crainte. La première fois sur-tout que je fus conduit par une troupe de Nègres armés, qui battoient devant moi, sur leurs tambours, une sorte de marche lugubre que je pris pour le présage de mon supplice; je me livrai aux plus tragiques imaginations. J'étois environné d'un grand nombre de ces furieux, qui sautoient autour de moi en poussant des cris épouvantables. La plupart avoient à la main des épées ou des couteaux nuds, & les faisoient briller devant mes yeux, comme s'ils eussent été prêts pour l'exécution. Mais tandis que j'implorois la pitié & le secours du ciel, le Général envoya ordre à l'Officier qui me conduisoit de me mener à deux milles du camp, dans un lieu où il s'étoit retiré lui-même. Son ordre fut exécuté sur le champ, & je fus un peu rassuré par sa présence.

Jé vous raconterois les circonstances de mon Voyage & de quelle maniere je fus reçu du Roi, si Sa Majesté ne me faisoit demander à ce moment ma Lettre, avec un empressement qui ne permet pas de la rendre plus longue ni de la corriger. Je me flatte que cette raison vous fera excuser mes fautes, & je suis, &c. BULLFINCH LAMB.

L'Auteur de cette Lettre, passa encore deux ans à la Cour de Dahomay. Enfin le Roi, se fiant à la promesse qu'il lui fit de revenir avec d'autres Blancs, le renvoya comblé (82) de bienfaits. Il s'arrêta peu à Juida. L'occasion s'étant présentée de partir pour l'Amérique, il se rendit à la Barbade, où Smith le rencontra.

LAMB.  
1724.

Sa crainte à la  
vue de plusieurs  
cruautés.

Il se retrouva  
en sûreté.

Eclaircissement  
sur l'Auteur de  
cette Lettre.

## CHAPITRE VII.

### *Nouvelle Relation de quelques parties de la Guinée, par le Capitaine William Snelgrave.*

Le titre de cet Ouvrage a beaucoup plus d'étendue. Il promet, 1. l'Histoire de la Conquête du Royaume de Juida, par le Roi de Dahomay; le Voyage de l'Auteur au Camp du Vainqueur, où il vit sacrifier plusieurs Captifs, &c. 2. La maniere dont les Nègres deviennent Esclaves; combien l'on en transporte annuellement de Guinée en Amérique; si ce commerce est légitime; plusieurs séditions d'Esclaves dont l'Auteur fut témoin, &c. 3. Un récit des infortunes de l'Auteur entre les mains des Pyrates (83).

(82) On verra dans la Relation suivante, qu'il lui avoit donné trois cens vingr onces d'or, c'est-à-dire mille deux cens quatre-vingt livres sterling; & huit beaux Esclaves. *Snelgrave*, p. 67.

(83) Son Ouvrage fut publié à Londres en 1734 chez *Knapten*, in-octavo, avec une Carte de la Côte de Guinée, depuis le Sénégal jusqu'au Cap Lopez.

INTRODUC-  
TION.

Principal sujet  
de cet Ouvrage.

## INTRODUCTION.

Raisons qui le font dédier aux Marchands.

L'Auteur combat quelques préjugés.

Témoignages en faveur de sa sincérité.

Opinion qu'il a de Bosman.

Grand Commerce des Anglois en Guinée.

Quatre divisions de la Côte où l'Auteur a commerce.

La Relation de Snelgrave est dédiée aux Marchands de Londres, qui exercent le Commerce sur la Côte de Guinée. Il les prend pour Juges de la vérité de ses récits & de ses observations. Ce n'est pas, dit-il, un inconnu qui leur parle, ni un Ouvrage suspect qui leur est offert, puisque la plûpart d'entr'eux ont vû & approuvé son manuscrit.

Dans sa Préface, il prépare l'esprit de ses Lecteurs aux événemens qui sont annoncés dans son titre, en combattant le préjugé que des sacrifices humains & des Canibals pourroient faire naître aux incrédules. Il observe d'abord que ces idées ne sont pas nouvelles dans le monde, puisqu'on rapporte des Mexiquains en particulier, qu'ils sacrifient tous les ans à leurs divinités un grand nombre d'Esclaves pris à la guerre. 2. A l'égard des Antropophages, il ne croit pas que la foi de ses Lecteurs doive être plus revoltée. Outre les Dahomays, dont il rapporte l'exemple dans son Ouvrage, il cite deux Nations, qui sont dans le même usage; les *Acquas*, qui habitent les bords d'une Riviere nommée *le vieux Kallabar*, & les *Kamerones*, Nation voisine. Le Capitaine *Arthur Lone*, qui vit encore à Londres, rend là-dessus le même témoignage que l'Auteur.

Sur l'Histoire du Roi de Dahomay, Snelgrave nomme aussi des témoins d'une probité reconnue; tels que *Jeremie Tinker*, & *Wilson*, rous deux ancien Gouverneurs du Fort Anglois de Juida; & d'autres gens d'honneur, qui après avoir été employés, par la Compagnie d'Afrique dans des lieux où les informations ne leur ont pas manqué, sont revenus en Angleterre & vivent actuellement à Londres. Il en appelle encore à Charles *Dumbar*, Négociant d'Antigo, qui acheta de lui la Négresse dont il rapporte l'avanture, & à *Janus Bleau*, son propre Chirurgien, qui vit à *Woodford*, avec autant de réputation que de santé.

Au reste, se bornant aux trois articles qu'il annonce dans son titre, il fait profession de s'étendre peu sur les usages, les mœurs & les qualités des Nègres de Guinée. Il renvoye là-dessus ses Lecteurs à *Bosman*, qui est, dit-il, le plus parfait Historien que nous ayons de cette grande Contrée. Il ajoute même qu'autant qu'il est capable d'en juger sur ses propres observations, *Bosman* n'a rien écrit qui ne soit d'une exacte vérité.

A sa Préface, l'Auteur fait succéder une Introduction, qui contient une vûe générale du Commerce de la Guinée, & les raisons pour lesquelles on a si peu connu jusqu'à présent l'interieur de l'Afrique. Il entend la Guinée, depuis le Cap-Verd jusqu'au Pays d'Angola. La Riviere de Congo, dit-il, est le lieu le plus éloigné où les Anglois ayent porté leur Commerce. Ils l'ont augmenté si avantageusement depuis leur dernière guerre avec la France, qu'au lieu de trente-trois Vaisseaux qu'ils avoient en 1712 sur cette Côte, ils y en ont eu jusqu'à deux cens en 1725.

L'Auteur a fait lui-même un long Commerce dans l'étendue d'environ sept cens lieues de Côtes, depuis la Riviere de Scherbro jusqu'au Cap Lopez-Consalvo. Il divise cet espace en quatre parties: la première qu'il appelle, Côte *Windward*; ou sur le vent; a deux cens cinquante lieues de longueur depuis la même Riviere jusqu'à celle d'*Ankober*, près d'*Axim*. On ne trouve sur cette Côte aucun Etablissement Européen. Le Commerce ne s'y exerce qu'au passage des Vaisseaux, sur les signes que les Nègres font du rivage

avec de la fumée, pour avertir les Vaisseaux qu'ils aperçoivent à la voile. Ils se rendent à bord dans leurs Canots avec les marchandises de leurs Pays, à moins qu'ils n'ayent été rebutés par les insultes & les violences des Marchands de l'Europe. C'est ce qui arrive souvent, remarque l'Auteur; à la honte des Anglois & des François, qui sous les moindres prétextes enlèvent ces malheureux Nègres pour l'esclavage. Une injustice si noire a non-seulement refroidi plusieurs Nations d'Afrique pour le Commerce, mais expose quelquefois les innocens à porter la peine des coupables; car on a l'exemple de quelques petits Vaisseaux de l'Europe, qui ont été surpris par des Nègres, maltraités, & sacrifiés à leur vengeance.

La seconde division de Snelgrave s'étend depuis la Rivière d'*Ankober* jusqu'au Fort d'*Akra*, c'est-à-dire l'espace de cinquante lieues. Cette partie, qui se nomme la Côte d'or, est remplie de Comptoirs Anglois & Hollandois.

La troisième division est d'environ soixante lieues, depuis *Akra* jusqu'à *Jaquin*. Il n'y a point d'autres Comptoirs dans cet espace que ceux de *Juida* & de *Jaquin*.

La dernière partie, depuis *Jaquin* jusqu'à la Baye de *Benin*, au long des *Kallabares*, des *Kamerones*, & du Cap *Lopez-Consalvo*, est de trois cens lieues, & n'a point de Comptoirs Européens.

Sur toute la Côte de la première division, les Marchands de l'Europe ne risquent pas volontiers de descendre au rivage, parce qu'ils ont mauvaise opinion du caractère des Habitans. L'Auteur descendit dans quelques endroits; mais il ne put jamais s'y procurer les moindres éclaircissements sur les Pays intérieurs. Dans tous ses voyages, il n'a pas rencontré un seul Blanc qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer. Aussi ne doute-t-il pas que ceux qui formeroient cette entreprise ne périssent misérablement, par la jalousie des Nègres, qui les soupçonneroient de quelque dessein pernicieux à leur Nation.

Quoique les Habitans de la Côte d'or soient beaucoup plus civilisés par l'ancien commerce qu'ils ont avec les Européens, leur politique ne souffre pas non plus qu'on pénètre dans le sein de leur Pays. Cette défiance va si loin, que la jalousie des Nègres intérieurs s'étend jusqu'aux autres Nègres qui sont sous la protection des Blancs. De-là vient que dans la paix la plus profonde, lorsque les Nations éloignées de la mer s'approchent du rivage pour le commerce, les éclaircissements qu'on en tire sont si fabuleux & si contradictoires, qu'on n'y peut prendre aucune confiance; d'autant plus qu'en général les Nègres en imposent toujours aux Blancs.

On peut dire la même chose de la troisième division, car jusqu'à la conquête des Royaumes de *Juida* & de *Jaquin* par le Roi de *Dahomay*, on ne connoissoit presque rien des Pays du dedans. Aucun Blanc n'avoit pénétré plus loin que le Royaume d'*Ardra*, qui est à cinquante milles de la Côte.

Les Peuples de la quatrième division sont encore plus barbares que ceux de la première, & moins capables par conséquent de se prêter aux informations.

Enfin Snelgrave conclut son Introduction par deux exemples remarquables des sacrifices humains, sur la Rivière du vieux *Kallabar*: le premier en 1704, à l'occasion d'une maladie de *Jabru* Roi du Pays, à qui ses Prêtres

INTRODUC-  
TION.

Raisons qui empêchent que l'intérieur de l'Afrique ne soit mieux connu.

Deux sacrifices humains.

INTRODUC-  
TION.

conseillerent de faire immoler un enfant de dix mois pour le rétablissement de sa santé. Snelgrave vit l'enfant suspendu après sa mort, aux branches d'un arbre, avec un cocq vivant qu'on avoit lié sur lui, pour la perfection de cette horrible cérémonie. Dans son dernier voyage sur la même Côte, en 1713, il eut le bonheur de sauver un autre enfant, qui devoit avoir le même sort. *Akqua*, Chef ou Roi du Canton (car la Riviere de Kallabar a plusieurs petits Princes) vint à bord, par la seule curiosité de voir le Vaisseau & d'entendre la musique de l'Europe. Cette partie l'ayant beaucoup amusé, il invita le Capitaine à descendre au rivage. Snelgrave y consentit. Mais connoissant la férocité de cette Nation, il se fit accompagner de dix Matelots bien armés & de son Canonier. En touchant la terre, il fut conduit à quelque distance de la Côte, où il trouva le Roi assis sur une sellette de bois, à l'ombre de quelques arbres fort touffus. Il fut invité à s'asseoir aussi, sur une autre sellette, qui avoit été préparée pour lui. Le Roi ne prononça point un mot, & ne fit pas le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il le vit assis. Mais alors il le félicita sur son arrivée, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Snelgrave lui rendit ses complimens, après l'avoir salué le chapeau à la main. L'assemblée étoit nombreuse. Quantité de Seigneurs Nègres étoient debout autour de leur Maître; & sa garde, composée d'environ cinquante hommes, armés d'arcs & de flèches, l'épée au côté, & la zagaye à la main, se tenoit derrière lui à quelque distance. Les Anglois se rangerent vis-à-vis, à vingt pas, le fusil sur l'épaule.

L'Auteur descend au Château de Kallabar.

Il sauve un enfant de la mort.

Après avoir présenté au Roi quelques bagatelles, dont il parut charmé, Snelgrave vit un petit Nègre, attaché par la jambe, à un pieux fiché en terre. Ce petit misérable étoit couvert de mouches & d'autres insectes. Deux Prêtres qui faisoient la garde près de lui, paroissoient ne le pas perdre un moment de vûe. Le Capitaine surpris de ce spectacle en demanda au Roi l'explication, Ce Prince répondit que c'étoit une victime qui devoit être sacrifiée la nuit suivante au Dieu *Egho*, pour la prospérité de son Royaume. L'horreur & la pitié firent une si vive impression sur Snelgrave, que sans aucun ménagement, & comme il le confesse, avec trop de précipitation, il donna ordre à ses gens de prendre la victime, pour lui sauver la vie. Mais lorsqu'ils entreprenoient de lui obéir, un des Gardes marcha vers le plus avancé, d'un air menaçant & la lance levée. Snelgrave commençant à craindre qu'il ne perçât l'Anglois, tira de sa poche un petit pistolet, dont la vûe effraya beaucoup le Roi. Mais il donna ordre à l'Interprète de déclarer à ce Prince qu'on ne vouloit nuire ni à lui ni à ses gens, pourvu que son Garde cessât de menacer l'Anglois.

Snelgrave achete la victime. Raisons qui lui servent à persuader le Roi.

Cette demande fut aussi-tôt accordée. Mais lorsque tout parut tranquille, Snelgrave fit un reproche au Roi d'avoir violé le droit de l'hospitalité, en permettant que son garde menaçât les Anglois de sa lance. Le Monarque Nègre répondit, que Snelgrave avoit eu tort le premier, en donnant ordre à ses gens de se saisir de la victime. Le Capitaine Anglois reconnut volontiers qu'il avoit été trop prompt; mais s'excusant sur les principes de sa Religion, qui défend également & de prendre le bien d'autrui & de donner la mort aux innocens, il représenta au Prince qu'au lieu des bénédictions du ciel, il alloit s'attirer la haine du Dieu tout-puissant que les Blancs adorent. Il ajouta

ajouta que la premiere loi de la nature humaine est de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Après quelques autres argumens, il offrit d'acheter l'enfant. Cette proposition fut acceptée; & ce qui le surprit beaucoup, le Roi ne lui demanda qu'un collier de verre bleu, qui ne valoit pas trente sols. Il s'étoit attendu qu'on lui demanderoit dix fois autant, parce que depuis les Rois jusqu'aux plus vils Esclaves, les Nègres sont accoutumés à profiter de toutes sortes d'occasions pour tirer quelque avantage des Européens. Il prit plaisir, après avoir obtenu cette grace, à traiter le Roi avec les liqueurs & les vivres qu'il avoit apportés du Vaisseau. Ensuite il prit congé de ce Prince; qui pour lui marquer la satisfaction qu'il avoit reçue de sa visite, promit de retourner à bord.

Il est fort remarquable que la veille de son débarquement Snelgrave avoit acheté la mere de l'enfant, sans prévoir ce qui lui devoit arriver, & que le Chirurgien ayant remarqué qu'elle avoit beaucoup de lait, & s'étant informé de ceux qui l'avoient amenée de l'intérieur des terres, si elle avoit un enfant, ils avoient répondu qu'elle n'en avoit pas. Mais à peine ce petit malheureux fut-il porté à bord, que le reconnoissant entre les bras des Marelots, elle s'élança vers eux avec une impétuosité surprenante, pour le prendre dans les siens. Snelgrave a peine à croire qu'il y ait jamais eu de scene aussi touchante. L'enfant étoit aussi joli qu'un Nègre peut l'être & n'avoit pas plus de dix-huit mois. Mais la reconnoissance produisit autant d'effet que la tendresse, lorsque sa mere eut appris de l'Interprète que le Capitaine l'avoit dérobé à la mort. Cette aventure ne fut pas plutôt répandue dans le Vaisseau, que tous les Nègres, libres & esclaves, battirent des mains, & chanterent les louanges de Snelgrave. Il en tira un fruit considerable, pendant le reste du Voyage, par la tranquillité & la soumission qu'il trouva constamment parmi ses Esclaves, quoiqu'il n'en eut pas moins de trois cens à bord. Il se rendit de la Riviere de Kallabar à l'Isle d'Antigo, où il vendit sa cargaison. M. Dumber lui ayant entendu raconter l'histoire de la mere & du fils, les acheta tous deux sur cette seule recommandation, & leur fit trouver beaucoup de douceur dans l'esclavage.

INTRODUC-  
TION.

Événement fort  
singulier.

La mere de l'En-  
fant se trouve sur  
le Vaisseau de  
Snelgrave.

Il les vend tous  
deux à Antigo.

### §. I.

#### *Etat du Royaume de Juida à l'arrivée de l'Auteur. Histoire de la ruine de ce Royaume.*

VERS la fin du mois de Mars 1727, Snelgrave, Capitaine de la *Catherine*, arriva dans la rade de Juida, où il avoit déjà fait plusieurs voyages. Après avoir pris terre, sans se ressentir des disgrâces ordinaires de cette dangereuse Côte, il se rendit au fort Anglois, qui est à trois milles du rivage, & fort près du Fort François. Trois semaines avant son arrivée, le Pays avoit été conquis & ruiné par le Roi de Dahomay, & les Européens des Comptoirs enlevés pour l'esclavage avec les Habitans Nègres. Les ravages de l'épée & du feu, dans une si belle Contrée, formoient encore un affreux spectacle. Le carnage avoit été si terrible, que les champs étoient couverts d'os de morts. Cependant comme les prisonniers Européens avoient obtenu du Vainqueur la permission de revenir dans leurs Forts, ce fut d'eux-mêmes

SNELGRAVE.  
1727.

Arrivée de l'Au-  
teur à Juida.

Ravage de la  
guerre.

SNELGRAVE.

1727.

Ancienne splendeur du Royaume de Juda.

que l'Auteur apprit les circonstances de cette étrange révolution.

Il commence son récit par la description de l'état florissant où il avoit vû le Royaume de Juda dans ses Voyages précédens. La Côte de ce Pays est au sixième degré quarante minutes du Nord. Sabi, qui en est la Capitale, est située à sept milles de la mer. C'étoit dans cette Ville que les Européens avoient leurs Comptoirs. La rade étoient ouverte à toutes les Nations. On comptoit annuellement plus de deux milles Nègres, que les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais transportoient de Sabi & des places voisines. Les Habitans étoient civilisés par un long commerce. Le seul chagrin pour les Marchands étoit de se voir souvent volés par le Peuple, dont l'adresse est extrême pour enlever le bien d'autrui; quoique la punition, pour ceux qui sont pris sur le fait, soit de devenir Esclaves de ceux qu'ils ont offensés.

Combien il étoit riche & peuplé.

L'usage de la polygamie étant établi dans le Royaume de Juda, & les Seigneurs ou les Riches n'ayant pas moins de cent femmes, le Pays s'étoit peuplé avec tant d'abondance qu'il étoit rempli de Villes & de Villages. La bonté naturelle du terroir, joint à la culture qu'il recevoit de tant de mains, lui donnoit l'apparence d'un jardin continu. Un long & florissant Commerce avoit enrichi les Habitans. Tous ces avantages étoient devenus la source d'un luxe & d'une mollesse si excessive, qu'une Nation qui auroit pu mettre cent mille combattans sous les armes, se vit chassée de ses principales Villes par une armée peu nombreuse, & devint la proie d'un ennemi qu'elle avoit autrefois méprisé.

Le Roi de Juda étant monté sur le trône à l'âge de quatorze ans, avoit abandonné le Gouvernement aux Seigneurs de la Cour, qui s'étoient fait une étude de flatter toutes ses passions pour le tenir plus long-tems dans cette dépendance. Il avoit trente ans, au tems de la révolution. Mais loin de s'être rendu plus propre aux affaires, il ne pensoit qu'à satisfaire son incontinence. Il entre-enoit à sa Cour plusieurs milliers de femmes, qu'il employoit à toutes sortes de services, car il n'y recevoit aucun domestique d'un autre sexe. Cette foiblesse aboutit à sa ruine. Les Grands n'ayant en vûe que leur intérêt particulier, s'érigerent en autant de tyrans, qui divisèrent le Peuple, & devinrent aisément la proie de leur ennemi commun, le Roi de Dahomay, Monarque puissant dont les Etats sont fort éloignés dans les terres (84).

Causes de la guerre.

Ce Prince avoit fait demander depuis long-tems, au Roi de Juda, la permission d'envoyer ses Sujets, pour le Commerce, jusqu'au bord de la mer, avec offre de lui payer les droits ordinaires sur chaque Esclave. Cette proposition ayant été rejetée, il avoit juré de se venger dans l'occasion. Mais le Roi de Juda s'étoit si peu embarrassé de ses menaces, que l'Auteur se trouvant vers le même tems à sa Cour, il lui avoit dit que si le Roi de Dahomay entreprenoit la guerre, il ne le traiteroit pas suivant l'usage du Pays, qui étoit de lui faire couper la tête, mais qu'il le réduiroit à la qualité d'Esclave, pour l'employer aux plus vils offices.

(84) Lamb nous apprenant que son nom étoit Truro Audari, il n'en faut pas croire Labat, qui le nomme *Dada*. Son Pays est situé au Nord des Royaumes de Foing & d'Ukumi, qui sont au Nord de celui d'Ardra.

Truro Audati, Roi de Dahomay, étoit un Prince politique & vaillant, qui dans l'espace de peu d'années avoit étendu ses conquêtes vers la mer jusqu'au Royaume d'Ardra, Pays intérieur, mais qui touche à celui de Juida. Il se proposoit d'y demeurer tranquille, jusqu'à ce qu'il eut assuré ses premières conquêtes, lorsqu'un nouvel incident le força de reprendre les armes. Le Roi d'Ardra avoit un frere nommé *Hassar*, qu'il avoit traité avec beaucoup de rigueur & d'injustice. Ce Prince outragé fut offrir secrètement à Truro Audati de grosses sommes d'argent s'il vouloit entreprendre sa vengeance. Il en falloit bien moins pour réveiller un Conquérant politique. Le Roi d'Ardra découvrit les desseins de ses ennemis, & fit demander aussitôt du secours au Roi de Juida, qu'un intérêt commun devoit faire entrer dans sa querelle. Mais celui-ci eut l'imprudence de fermer l'oreille, & de souffrir que l'armée du Roi d'Ardra, qui étoit forte de cinquante mille hommes, fut taillée en pieces & le Roi même fait prisonnier. Ce malheureux Monarque fut décapité aux yeux du Vainqueur, suivant l'usage barbare des Rois Nègres (85).

SNELGRAVE.  
1727.  
Premières conquêtes du Roi de Dahomay.

Il saccage Ardra.

Il y avoit alors, à la Cour d'Ardra, un Facteur Anglois nommé *Bullfinch Lamb*, qui ayant été député au Roi pour quelques affaires, par le Gouverneur de la Compagnie d'Afrique au Fort de Jaquin, avoit été retenu par ce Prince, sous prétexte d'une ancienne dette de la Compagnie. Le Roi avoit fait dire ensuite au Gouverneur de Jaquin, que s'il différoit plus long-tems à le satisfaire, son Député seroit condamné à l'esclavage. Malgré les délais & les refus mêmes du Gouverneur, Lamb avoit été traité avec douceur depuis deux ans qu'il étoit prisonnier. A la révolution, il fut présenté au Vainqueur, qui n'avoit jamais vû d'homme blanc. Il en fut reçu fort civilement, & dans la suite il se vit comblé de ses bienfaits. Ce puissant Roi l'ayant conduit à sa Cour lui donna une maison, des femmes & des domestiques. Après l'avoir gardé près de trois ans dans cette situation, il le renvoya au Comptoir de Jaquin (86), chargé d'or & d'autres présens, avec la généreuse attention d'ordonner par des Messagers exprès, sur sa route, qu'on lui marquât toutes sortes de respects, & qu'il ne lui manquât rien pour sa subsistance.

Eclaircissement sur Lamb.

Ce Lamb s'étoit efforcé constamment de faire perdre au Roi de Dahomay le dessein d'envahir le Royaume de Juida. Il lui représentoit que les Habitans de ce Pays étoient fort nombreux, qu'ils avoient l'usage des armes à feu, & qu'ils ne manqueroient pas d'être secourus puissamment par les Européens, avec lesquels ils étoient liés d'intérêts. Mais après son départ, ce Prince politique ayant appris par ses Emissaires, les divisions qui regnoient entre les Seigneurs de Juida, & que le Roi n'étoit pas capable de se défendre, prit la résolution de ne pas différer plus long-tems son attaque. Il la commença du côté le plus Septentrional du Pays, par un Canton, dont *Appragah*, grand Seigneur Nègre, avoit le Gouvernement héréditaire. Cet Appragah fit demander du secours à son Roi. Mais il avoit, à la Cour, des ennemis qui

Lamb avoit fait différer la guerre contre Juida.

Elle commence par le canton d'Appragah.

(85) Lamb dit simplement qu'il fut tué à la porte de son Palais.

(86) On a vû dans quelques lignes de Smith, qui suivent la Lettre de Lamb, qu'il

revint à Juida; mais cette erreur est de peu d'importance, soit qu'elle soit de Snelgrave ou de Smith.

SNELGRAVE.

1727.

souhaitoient sa ruine, & qui rendirent le Roi sourd à ses instances. Se voyant abandonné, il prit le parti, après quelque résistance, de se soumettre au Roi de Dahomay; & cet hommage volontaire lui fit obtenir du Vainqueur une composition favorable.

La soumission d'Appragah ouvrit à l'armée victorieuse l'entrée jusqu'au centre du Royaume. Cependant elle fut arrêtée par une Rivière, qui coule au Nord de Sabi, principale Ville de Juida & résidence ordinaire de ses Princes. Le Roi de Dahomay y assit son camp, sans ofer se promettre que le passage fût une entreprise aisée. Cinq cens hommes auroient suffi pour garder les bords de cette Rivière. Mais, au lieu de veiller à leur sûreté, les peuples effeminés de Sabi se crurent assez défendus par leur nombre, & ne purent s'imaginer que leur ennemi osât s'approcher de leur Ville. Ils se contenterent d'envoyer soir & matin leurs Prêtres sur le bord de la Rivière, pour y faire des sacrifices à leur principale Divinité, qui étoit un grand Serpent, auquel ils s'adressoient dans ces occasions pour rendre les bords de leur Rivière inaccessibles.

Le Roi & les Habitans de Juida se trahissent eux-mêmes par leur mollesse.

Serpens qu'ils regardoient comme leurs protecteurs.

Comment ces serpens furent traités.

Que du Roi de Dahomay.

Ce Serpent étoit d'une espèce particulière, qui ne se trouve que dans le Royaume de Juida. Le ventre de ces monstres est gros. Leur dos est arrondi comme celui d'un Porc. Ils ont au contraire la tête & la queue fort menues, ce qui rend leur marche fort lente. Leur couleur est jaune & blanche, avec quelques rayes brunes. Ils sont si peu nuisibles, que si l'on marche dessus par imprudence, car ce seroit un crime capital d'y marcher volontairement, leur morsure n'est suivie d'aucun effet fâcheux; & c'est une des principales raisons que les Nègres apportent pour justifier leur culte. D'ailleurs ils sont persuadés par une ancienne tradition, que l'invocation du Serpent les a délivrés de tous les malheurs qui les menaçoient. Mais ils virent leurs esperances trompées dans la plus dangereuse occasion qu'ils eussent à redouter. Leurs Divinités mêmes ne furent pas plus menagées qu'eux; car étant en si grand nombre, qu'ils étoient regardés dans le Pays comme des animaux domestiques, les Conquérens, qui en trouverent les maisons remplies, leur firent un traitement fort singulier. Ils les soulevoient par le milieu du corps, en leur disant: Si vous êtes des Dieux, parlez & tâchez de vous défendre. Ces pauvres animaux demeurant sans réponse, les Dahomays les éventroient, & les faisoient griller sur le charbon pour les manger.

La politique du Roi Dahomay alla jusqu'à faire déclarer aux Européens, qui résidoient alors dans le Royaume de Juida, que s'ils vouloient demeurer neutres, ils n'avoient rien à craindre de ses armes, & qu'il promettoit au contraire d'abolir les impôts que le Roi de Juida mettoit sur leur commerce; mais que s'ils prenoient parti contre lui, ils devoient s'attendre aux plus cruels effets de son ressentiment. Cette déclaration les mit dans un extrême embarras. Ils étoient portés à se retirer dans leurs Forts, qui sont à trois milles de Sabi du côté de la mer, pour y attendre l'événement de la guerre. Mais craignant aussi d'irriter le Roi de Juida, qui pouvoit les accuser d'avoir découragé ses Sujets par leur fuite, ils se déterminèrent à demeurer dans la Ville. Devoient-ils s'imaginer, remarque Snelgrave, qu'une Nation entiere se laisât égorgé sans rien entreprendre pour sa défense, ou que le Conquérent leur fit subir, comme aux vaincus, le sort de la guerre?

Truro Audati n'eut pas plutôt reconnu que les Habitans de Sabi laissoient la garde de la Riviere aux Serpens, qu'il détacha deux cens hommes pour fonder les passages. Ils gagnerent l'autre rive, sans opposition, & marcherent immédiatement vers la Ville, au son de leurs instrumens militaires. Le Roi de Juida, informé de leur approche, prit aussi-tôt la fuite avec tout son Peuple, & se retira dans une Isle maritime qui n'est séparée du continent que par une Riviere. Mais la plus grande partie des Habitans n'ayant point de Canots pour le suivre, se noyerent en voulant passer à la nage. Le reste, au nombre de plusieurs mille, se refugierent dans les brossailles, où ceux qui échapperent à l'épée, périrent encore plus misérablement par la famine. L'Isle que le Roi avoit prise pour azile est proche du pays des Papas, qui suit le Royaume de Juida du côté de l'Ouest.

Le détachement de l'armée ennemie étant entré dans la Ville, mit le feu d'abord au Palais, & fit avertir aussi-tôt le Général qu'il n'y avoit plus d'obstacle à redouter. Toutes les Troupes de Dahomay passerent promptement la Riviere & n'en croyoient qu'à peine le témoignage de leurs yeux. M. *Dulport*, qui commandoit alors à Juida, pour la Compagnie d'Afrique, raconta plusieurs fois à Snelgrave, que plusieurs Nègres de Dahomay, qui étoient entrés dans le Comptoir Anglois, avoient paru si effrayés à la vue des Blancs, que n'osant s'en approcher, ils avoient attendu qu'il fit signe de la tête & de la main, pour se persuader que c'étoient des hommes de leur espece, ou du moins qui ne differoient d'eux que par la couleur. Mais lorsqu'ils s'en crurent assurés, ils oublièrent le respect; & prenant à du Port tout ce qu'il avoit dans ses poches, ils le firent prisonnier avec quarante autres Blancs, Anglois, François, Hollandois & Portugais. De ce nombre étoit *Jeremie Tinker*, qui avoit resigné depuis peu la direction des affaires de la Compagnie à du Port, & qui devoit s'embarquer, peu de jours après, pour l'Angleterre. Le Seigneur *Pereira*, Gouverneur Portugais, fut le seul qui s'échappa de la Ville & qui gagna le Fort François.

Le jour suivant, tous les Prisonniers blancs furent envoyés au Roi de Dahomay, qui étoit demeuré à quarante milles de Sabi. On avoit eu soin de leur faire préparer pour ce voyage des hamacks à la mode du Pays. En arrivant au camp royal, ils furent séparés, suivant la différence de leurs Nations; & pendant quelques jours, ils furent assez maltraités. Mais, dans la premiere audience qu'ils obtinrent du Roi, ce Prince rejetta le mauvais accueil qu'on leur avoit fait sur le trouble de la guerre, & leur promit qu'ils seroient plus satisfaits à l'avenir. En effet, peu de jours après, il leur accorda la liberté sans rançon, avec la permission de retourner dans leurs Forts. Cependant ils ne purent obtenir la restitution de ce qu'on leur avoit pris. Le Roi fit présent de quelques Esclaves aux Gouverneurs Anglois & François. Il les assura qu'après avoir bien établi ses conquêtes, son dessein étoit de faire fleurir le commerce, & de donner aux Européens des témoignages d'une considération particuliere.

Snelgrave passa trois jours sur le rivage de Juida, avec les François & les Anglois des deux Comptoirs, qui lui parurent fort embarrassés des circonstances. Il les quitta pour se rendre à Jaquin, qui n'en est qu'à sept lieues à l'Est, quoiqu'il y ait au moins trente milles de côtes. Cette rade a toujours servi

SNELGRAVE.

1727.

La Ville de Sabi est abandonnée & prise par les Vainqueurs.

Leur surprise à la vue des blancs.

Tous les Blancs sont faits prisonniers.

Ils sont conduits au camp & remis en liberté.

Snelgrave se rend dans la rade de Jaquin.

SNELGRAVE.  
1727.

Politique du Roi  
de Dahomay.

de Port de mer au Royaume d'Ardra. Elle est gouvernée par un Prince héréditaire, qui paye à cette Couronne un tribut de sel. Lorsque le Roi de Dahomay s'étoit rendu maître d'Ardra, ce Gouverneur l'avoit fait assurer de sa soumission, avec offre de lui payer le même tribut qu'au Roi précédent. Cette conduite fut fort approuvée de Truro Audati; & la sienne, remarque l'Auteur, fait connoître quelle étoit sa politique. Quelques ravages qu'il eut exercés dans les Pays qu'il avoit subjugués, il jugea qu'après s'être ouvert le passage qu'il desiroit jusqu'à la mer, il pouvoit tirer quelque utilité des Jaquins, qui entendoient fort bien le commerce; & que par cette voie il ne manqueroit jamais d'armes & de poudre, pour achever ses conquêtes. D'ailleurs cette Nation avoit toujours été rivale des Juidas dans le commerce, & leur portoit une haine inveterée depuis qu'ils avoient attiré dans leur Pays tout le commerce de Jaquin; car les agrémens de Sabi, & la douceur de l'ancien Gouvernement avoient porté les Européens à fixer leurs Etablifsemens dans cette Ville.

Le 3 d'Avril, Snelgrave jeta l'ancre dans la rade de Jaquin, & députa son Chirurgien au Prince du Pays pour lui demander sa protection. Elle lui fut accordée par un serment solennel sur les Feriches, en présence de deux Blancs, l'un François, l'autre Hollandois. Il descendit au rivage le jour suivant; & s'étant rendu à la Ville, qui est à trois milles de la mer, il y fut reçu civilement, dans une maison qu'on avoit déjà préparée pour lui servir de Comptoir.

Snelgrave est  
appelé au camp  
par le Roi.

Le lendemain, il lui vint un Messager Nègre, nommé *Butteno*, qui lui dit, en fort bon Anglois, que ne l'ayant pû trouver à Juida, où il l'avoit cherché par l'ordre du Roi de Dahomay, il étoit venu à Jaquin pour l'inviter à se rendre au camp, & l'assurer de la part de Sa Majesté, qu'il y seroit en sûreté & reçu avec toutes sortes de caresses. Snelgrave marqua de l'embarras à répondre; mais apprenant que son refus pourroit avoir de fâcheuses conséquences, il prit le parti de s'engager à ce voyage, sur-tout lorsqu'il vit plusieurs Blancs disposés à l'accompagner. Un Capitaine Hollandois, dont le Vaisseau avoit été détruit depuis peu par les Portugais, lui promit de le suivre. Le Chef du Comptoir Hollandois de Jaquin, résolut d'envoyer avec lui son Ecrivain, pour faire quelques présens au Vainqueur. Le Prince de Jaquin fit partir aussi son propre frere, pour renouveler ses hommages au Roi.

Il part avec quel-  
ques autres Blancs  
& un Prince Nè-  
gre.

Le 8 d'Avril, ils traverserent, dans des Canots, la Riviere qui coule derrière Jaquin. Leur cortège étoit composé de cent Nègres, & le Messager leur servoit de guide. Cet homme, qui avoit été fait prisonnier avec Lamb, avoit appris l'Anglois, dès son enfance, dans le Comptoir de Juida. Ils furent accompagnés jusqu'au bord de la Riviere par les Habitans de la Ville, qui faisoient des vœux pour leur retour, dans l'opinion qu'ils avoient de la barbarie des Dahomays. Leur inquiétude étoit sur-tout pour le Duc (87), frere de leur Prince, jeune Seigneur Nègre à qui Snelgrave même attribue les plus aimables qualités.

(87) Un Duc de la création de quelques Matelots Anglois, comme on la vû dans d'autres exemples.

## §. II.

SNELGRAVE.

1727.

*L'Auteur se rend au Camp du Roi de Dahomay. Spectacles barbares, & circonstances curieuses jusqu'à son retour en Angleterre.*

**A**PRE'S avoir passé la Riviere, ils se mirent en chemin dans leurs hamacks, portés chacun par six Nègres, qui se relevoient successivement à certaines distances; car deux suffisent pour soutenir le baton auquel le branle est attaché. Ils ne faisoient pas moins de quatre milles par heure; mais on étoit quelquefois obligé d'attendre ceux qui portoient le bagage. Il ne se trouve point de chariots à Jaquin, & les chevaux n'y sont guères plus gros que des ânes. Au reste les chemins étoient fort bons; & la perspective du Pays auroit été très-agréable si l'on n'y eut apperçu de tous côtés les ravages de la guerre. On y voyoit non-seulement les ruines de quantité de Villes & de Villages, mais les os des Habitans massacrés, qui couvroient encore la terre. Le premier jour, on dina sous quelques cocotiers, de diverses viandes froides dont on avoit fait provision. Le soir, on fut obligé de coucher à terre dans quelques mauvaises huttes, qui étoient trop basses pour y pouvoir suspendre les branles. Tous les Nègres de la suite passerent la nuit à l'air.

Pays que Snelgrave traverte.

Le jour suivant, étant parti à sept heures du matin, le convoi se trouva, vers neuf heures, à un quart de mille du Camp royal. On crut avoir fait, depuis Jaquin, environ quatre milles. Là, un Messager envoyé par le Roi, fit à Snelgrave & aux autres Blancs, les complimens de Sa Majesté. Il leur conseilla de se vêtir proprement. Ensuite les ayant conduits fort près du camp, il les remit entre les mains d'un Officier de distinction, qui portoit le titre de Grand Capitaine. La maniere dont cet Officier les aborda leur parut fort extraordinaire. Il étoit environné de cinq cens Soldats, chargés d'armes à feu, d'épées nues, de targettes & de banieres, qui se mirent à faire des grimaces & des contorsions si ridicules, qu'il n'étoit pas aisé de pénétrer leurs intentions. Elles devinrent encore plus obscures lorsque le grand Capitaine s'approcha d'eux avec quelques autres Officiers, l'épée à la main, & la secouant sur leurs têtes, ou leur en appuyant la pointe sur l'estomac, avec des sauts & des mouvemens sans aucune mesure. A la fin prenant un air plus composé, il leur tendit la main, les félicita de leur arrivée au nom du Roi, & but à leur santé du vin de palmier, qui est fort commun dans le Pays. Snelgrave & ses Compagnons lui répondirent, en buvant de la bière & du vin qu'ils avoient apportés. Ensuite ils furent invités à se remettre en marche sous la garde de cinq cens Dahomays, au bruit continuel de leurs instrumens.

Il arrive près du camp. Accueil bizarre qu'on lui fait.

Le Camp royal étoit près d'une fort grande Ville, qui avoit été la Capitale (88) du Royaume d'Ardra, mais qui n'offroit plus qu'un affreux amas

Situation du camp royal.

(88) Lamb, qui avoit passé deux ans dans cette Capitale, ne lui donne pas d'autre nom que celui du Pays même, c'est-à-dire Ardra. Snelgrave ne lui donne aucun nom. Cependant d'autres Voyageurs la nomment *Assim* ou *Azem*.

SNELGRAVE.  
1727.

Logement qu'on  
donne à Snelgrave.

Attentions du  
Roi pour sa sûreté.

Sacrifice de qua-  
tre mille Nègres.

Quarante Héros  
Nègres, & leur  
parure.

de ruines. L'armée victorieuse campoit dans des tentes, composées de petites branches d'arbres & couvertes de paille; de la forme de nos ruches à miel, mais assez grandes pour contenir dix ou douze Soldats. Les Blancs furent conduits d'abord sous quelques grands arbres, où l'on avoit placé des chaises, du butin de Juida, pour les y faire asseoir à l'ombre. Bientôt ils virent autour d'eux des milliers de Nègres, dont la plupart n'avoient jamais vû de Blancs, & que la curiosité amenoit pour jouir de ce spectacle. Après avoir passé deux heures dans cette situation, à considérer divers tours de souplesse, dont les Nègres tâchoient de les amuser, ils furent menés dans une chaudière qu'on avoit préparée pour eux. La porte en étoit fort basse, mais ils trouverent le dedans assez haut pour y suspendre leurs branles. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés avec leur bagage, le grand Capitaine, qui n'avoit pas encore cessé de les accompagner, laissa une garde à peu de distance, & se rendit auprès du Roi pour lui rendre compte de sa commission. Vers midi, ils dressèrent leur tente au milieu d'une grande cour, environnée de palissades, autour desquelles la populace s'empressa beaucoup pour les regarder. Mais ils dînèrent tranquillement, parce que le Roi avoit défendu sous peine de mort, que personne s'approchât d'eux sans la permission de la garde. Cette attention pour leur sûreté leur causa beaucoup de joie. Cependant ils furent tourmentés par une si prodigieuse quantité de mouches, que malgré les soins continuels de leurs Esclaves, ils ne pouvoient avaler un morceau qui ne fut chargé de cette vermine.

A trois heures après midi, le grand Capitaine les fit avertir de se rendre à la porte royale. Ils virent en chemin deux grands échaffauts, sur lesquels on avoit rassemblé en pile un grand nombre de têtes de morts. C'étoit là que se formoient les mouches, dont ils avoient reçu tant d'incommodité pendant leur dîner. L'Interprète leur apprit que les Dahomays avoient sacrifié dans ce lieu, à leurs Divinités, quatre mille prisonniers de Juida, & que cette exécution s'étoit faite il y avoit environ trois semaines.

La Porte royale donnoit entrée dans un grand enclos de palissades, où l'on voyoit plusieurs maisons dont les murs étoient de terre. On les y fit asseoir sur des sellettes. Un Officier leur présenta une Vache, un Mouton, quelques Chèvres, & d'autres provisions. Il ajoûta, pour compliment, qu'au milieu du tumulte des armes, Sa Majesté ne pouvoit pas satisfaire l'inclination qu'elle avoit à les mieux traiter. Ils ne virent pas le Roi; mais sortant de la Cour après y avoir promené quelque tems leurs yeux, ils furent surpris d'apercevoir à la porte une file de quarante Nègres, grands & robustes, le fusil sur l'épaule, & le sabre à la main; chacun orné d'un grand collier de dents d'hommes, qui leur pendoient sur l'estomac & autour des épaules. L'Interprète leur apprit que c'étoient les Héros de la Nation, auxquels il étoit permis de porter les dents des ennemis qu'ils avoient tués. Quelques uns en avoient plus que les autres, ce qui faisoit une différence de degrés dans l'ordre même de la valeur. La loi du Pays défendoit sous peine de mort de se parer d'un si glorieux ornement, sans avoir prouvé devant quelques Officiers chargés de cet office, que chaque dent venoit d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Snelgrave pria l'Interprète de leur faire un compliment de sa part, & de leur dire qu'il les regardoit comme une compagnie de fort  
braves

Braves gens. Ils répondirent qu'ils estimoient beaucoup les Blancs.

L'Auteur & ses Compagnons retournerent ensuite à leur tente, souperent fort bien, & firent suspendre leurs branles, où ils dormirent mieux que la nuit précédente. Le frere du Prince de Jaquin fut traité dans un autre lieu par le grand Capitaine, afin que les Blancs fussent logés moins à l'étroit.

Ce fut le lendemain, qu'ils reçurent ordre de se préparer pour l'audience du Roi. Ils furent conduits dans la même cour qu'ils avoient vûe le jour précédent. Sa Majesté y étoit assise, contre l'usage du Pays, sur une chaise dorée, qui s'étoit trouvée entre les dépouilles du Palais de Juida. Trois femmes soutenoient de grands parasols au-dessus de sa tête, pour le garantir de l'ardeur du Soleil, & quatre autres femmes étoient debout derrière lui, le fusil sur l'épaule. Elles étoient toutes fort proprement vêtues depuis la ceinture jusqu'en bas, suivant l'usage de la Nation, où la moitié supérieure du corps est toujours nue. Elles portoient aux bras des cercles d'or d'un grand prix, des bijoux sans nombre autour du cou, & de petits ornemens du Pays entrelacés dans leur chevelure. Ces parures de tête sont des cristaux de diverses couleurs, qui viennent de fort loin dans l'intérieur de l'Afrique, & qui paroissent une espece de fossiles. Les Nègres en font le même cas que nous faisons des diamans.

Le Roi étoit vêtu d'une robe à fleurs d'or, qui lui tomboit jusqu'à la cheville du pied. Il avoit sur la tête un chapeau de l'Europe, brodé en or, & des sandales aux pieds. On avertit les Blancs de s'arrêter à vingt pas de la chaise. A cette distance, Sa Majesté leur fit dire par l'Interprète qu'elle se réjouissoit de leur arrivée. Ils lui firent une profonde révérence, la tête découverte. Alors, ayant assuré Snelgrave de sa protection, elle donna ordre qu'on présentât des chaises aux Etrangers. Ils s'assirent. Le Roi but à leur santé; & leur ayant fait porter des liqueurs, il leur donna la permission de boire à la sienne.

On amena, le même jour, au camp, plus de huit cens captifs, d'une Région nommée Tuffo, à six journées de distance. Tandis que le Roi de Dahomay faisoit la conquête de Juida, ces Peuples avoient attaqué cinq cens hommes de ses Troupes, qu'il avoit donnés pour escorte à douze de ses femmes, pour les reconduire dans le Pays de Dahomay avec quantité de richesses. Les Tuffos ayant mis l'escorte en déroute avoient tué les douze femmes & s'étoient saisis de leur trésor. Mais après la conquête de Juida, le Roi s'étoit hâté de détacher une partie de son armée, pour tirer vengeance d'une si lâche perfidie.

Il se fit amener les prisonniers dans la cour. La vûe de ces misérables auroit inspiré la pitié, si leur crime n'eût pas mérité une juste punition. Le Roi en choisit un grand nombre, pour les sacrifier à ses Fetiches. Le reste fut destiné à l'esclavage. Cependant tous les Soldats de Dahomay qui avoient eu part à cette prise, reçurent des récompenses, qui leur furent distribuées sur le champ par les Officiers du Roi. On leur paya, pour chaque Esclave mâle, la valeur de vingt schellings, en kowris; & celle de dix schellings pour chaque femme & chaque enfant. Les mêmes Soldats apportèrent au milieu de la cour plusieurs milliers de têtes, enfilées dans des cordes. Chacun en avoit

SNELGRAVE.

1727.

Audience du Roi  
de Dahomay.Vêtemens de ce  
Prince.Captifs qu'on  
lui amene. Il en  
destine une partie  
au sacrifice.Récompenses  
accordées aux  
Soldats.

SNELGRAVE.

1727.

sa charge ; & les Officiers qui les reçurent , leur payerent la valeur de cinq schellings pour chaque tête. Ensuite d'autres Nègres emportoient tous ces horribles monumens de la victoire , pour en faire un amas près du camp. L'Interprète dit à Snelgrave , que le dessein du Roi étoit d'en composer un trophée de longue mémoire.

Manières dont les Seigneurs parlent au Roi.

Pendant que ce Prince parut dans la cour , tous les Grands de la Nation se tinrent prosternés , sans pouvoir approcher de sa chaise plus près que de vingt pas. Ceux qui avoient quelque chose à lui communiquer commençoient par baiser la terre , & parloient ensuite à l'oreille d'une vieille femme , qui alloit expliquer leurs desirs au Roi , & qui leur rapportoit sa réponse. Il fit présent à plusieurs de ses Officiers & de ses Courtisans , d'environ deux cens Esclaves. Cette libéralité royale fut proclamée à haute voix dans la cour , & suivie des applaudissemens de la populace , qui attendoit autour des paillasses l'heure du sacrifice. Ensuite on vit arriver deux Nègres , qui portoient un assez grand tonneau rempli de diverses sortes de grains. L'Auteur jugea qu'il ne contenoit pas moins de dix gallons. Après l'avoir placé à terre , les deux Nègres se mirent à genoux ; & mangeant le grain à poignées , ils avalerent tout en peu de minutes. Snelgrave apprit de l'Interprète , que cette cérémonie ne se faisoit que pour amuser le Roi , & que les Acteurs ne vivoient pas longtems ; mais qu'ils ne manquoient jamais de successeurs. Il y eut quantité d'autres spectacles , qui durèrent pendant trois heures. Enfin Snelgrave fatigué d'avoir essuyé si long-tems toute l'ardeur du Soleil , demanda la permission de se retirer.

Spectacles Nègres.

Effroi du Duc de Jaquin.

Après le dîner , le Duc , frere du Prince de Jaquin , vint à la tente des Blancs , dans un si grand effroi , que de noir , sa pâleur le rendoit bazané. Il avoit rencontré en chemin les Tuffos qui devoient être sacrifiés , & leurs cris lamentables l'avoient jetté dans ce désordre. Les Nègres de la Côte ont en horreur ces excès de cruauté , & détestent sur tout les festins de chair humaine. Ce barbare usage étoit familier aux Dahomays ; car lorsque Snelgrave reprocha dans la suite aux Peuples de Juida , le découragement qui leur avoit fait prendre la fuite , ils répondirent qu'il étoit impossible de résister à des Canibals , dont il falloit s'attendre à devenir la pâture : & leur ayant répliqué qu'il importoit peu , après la mort , d'être dévorés par des hommes ou par des Vautours , qui sont en fort grand nombre dans le Pays , ils secouoient les épaules , en frémissant de la seule pensée d'être mangés par des créatures de leur espece , & protestant qu'ils redoutoient moins toute autre mort. Le Duc de Jaquin paroissoit inquiet pour sa propre sûreté , parce qu'il n'avoit point été reçu à l'audience du Roi. Mais Snelgrave & le Capitaine Hollandois , obtinrent du Chef des Prêtres la liberté d'assister à la cérémonie. Elle fut exécutée sur quatre petits échaffauts , élevés d'environ cinq pieds au-dessus de la terre. La premiere victime fut un beau Nègre de cinquante ou soixante ans , qui parut les mains liées derrière le dos. Il se présenta d'un air ferme , & sans aucune marque de douleur ou de crainte. Un Prêtre Dahomay le retint quelques momens debout , près de l'échafaut , & prononça sur lui quelques paroles mystérieuses. Ensuite il fit un signe à l'Exécuteur , qui étoit derrière la victime , & qui d'un seul coup de sabre sépara la tête du corps. Toute l'assemblée poussa un grand cri. La tête fut jettée sur l'é-

Les Dahomays mangent leurs prisonniers.

L'Auteur assiste au sacrifice de quatre cens Nègres.

chaffaut. Mais le corps, après avoir été quelque tems à terre, pour laisser au sang le tems de couler, fut emporté par des Esclaves, & jetté dans un lieu voisin du camp. L'Interprète dit à Snelgrave que la tête de la victime étoit pour le Roi, le sang pour les Fetiches, & le corps pour le Peuple.

Le sacrifice fut continué, avec les mêmes formalités pour chaque victime. Snelgrave observa que les hommes se présentoient courageusement à la mort. Mais les cris des femmes & des enfans s'élevoient jusqu'au ciel, & lui causèrent à la fin tant d'horreur, qu'il ne put se défendre de quelque effroi pour lui-même. Il s'efforça néanmoins de prendre une contenance assurée, & d'éviter tout ce que les Vainqueurs auroient pû prendre pour une condamnation de leur cruauté. Mais il cherchoit, avec le Hollandois, quelque occasion de se retirer sans être apperçu. Tandis qu'ils étoient dans cette violente situation, un Colonel Dahomay, qu'ils avoient vû à Jaquin, s'approcha d'eux, & leur demanda ce qu'ils pensoient du spectacle. Snelgrave lui répondit qu'il s'étonnoit de voir sacrifier tant d'hommes sains, qui pouvoient être vendus avec avantage pour le Roi & pour la Nation. Le Colonel lui dit que c'étoit l'ancien usage des Dahomays; qu'après une conquête le Roi ne pouvoit se dispenser d'offrir à leur Dieu un certain nombre de captifs, qu'il étoit obligé de choisir lui-même; qu'ils se croiroient menacés de quelque malheur s'ils négligeoient une pratique si respectée, & qu'ils n'attribuoient leurs dernières victoires qu'à leur exactitude à l'observer; que la raison qui faisoit choisir particulièrement les vieillards pour victimes étoit purement politique; que l'âge & l'expérience leur faisant supposer plus de sagesse & de lumières qu'aux jeunes gens, on craignoit que s'ils étoient conservés, ils ne formassent des complots contre leurs Vainqueurs, & qu'ayant été les chefs de leur Nation, ils ne pussent jamais s'accoutumer à l'esclavage. Il ajoûta qu'à cet âge d'ailleurs, les Européens ne seroient pas fort empressés à les acheter; & qu'à l'égard des jeunes gens qui se trouvoient au nombre des victimes, c'étoit pour servir, dans l'autre monde, les femmes du Roi que les Tuffos avoient massacrées.

Snelgrave concluant de cette dernière explication que les Dahomays avoient quelque idée d'un état futur, demanda au Colonel quelle opinion il se formoit de Dieu. Il n'en tira qu'une réponse confuse, mais dont il crut pouvoir recueillir que ces Barbares reconnoissent un Dieu invisible qui les protège, & qui est subordonné à quelque autre Dieu plus puissant. Ce grand Dieu, lui dit le Colonel, est peut-être celui qui a communiqué aux Blancs tant d'avantages extraordinaires; mais puisqu'il ne lui a pas plu de se faire connoître à nous, nous nous contentons, ajoûta-t-il, de celui que nous adorons.

Après avoir assisté pendant deux heures à cette déplorable tragédie, les Blancs se retirèrent dans leur tente, accompagnés du Colonel, qui passa l'après-midi à boire des liqueurs de l'Europe avec eux. Ils l'accompagnèrent à son tour jusqu'à sa tente. En chemin, ils passèrent par le lieu où les corps des victimes avoient été placés en deux tas, au nombre de quatre cens. Le Colonel les traita, avec du vin de Palmier. Mais à l'heure du souper ils l'engagerent à retourner avec eux. Tandis qu'ils étoient à table, ils virent arriver quelques Esclaves, chargés de plusieurs plats de chair & de poisson.

Fermeté des hommes. Cris des femmes & des enfans.

Raisons que les Dahomays apportent pour justifier cet usage.

Opinion qu'ils ont de la divinité.

SNELGRAVE.

1727.

Politesse que  
Snelgrave reçoit  
d'un Mulâtre  
Portugais.

Négresse Blan  
che.

Manière dont  
les Dahomays  
mangent la chair  
humaine.

Snelgrave est  
persuadé qu'ils la  
mangeoient en  
effet. Confirma-  
tion de ses idées.

C'étoit un présent, qui leur venoit d'un Mulâtre Portugais, établi à la Cour de Dahomay. Il parut bientôt lui-même, suivi de sa femme, qui étoit beaucoup plus blanche que lui. Le Roi de Dahomay l'avoit fait prisonnier, avec Lamb, dans la conquête d'Ardra, & n'avoit rien épargné pour se l'attacher par ses bienfaits. Il lui avoit donné cette femme, dont Snelgrave admira beaucoup la figure. Elle n'avoit pas le teint si vif que les Angloises, mais elle avoit leur blancheur, avec les traits & la chevelure des Nègres. Son mari assuroit qu'elle étoit née de parens très-noirs, qui n'avoient jamais vû de Blancs; & qu'elle-même n'en avoit jamais vû d'autres que Lamb. Il parut fort empressé à demander des nouvelles de ce Facteur Anglois. Le Roi, disoit-il, attendoit impatiemment son retour, & lui avoit promis la liberté à lui-même, aussi-tôt que Lamb seroit revenu suivant sa promesse.

Le lendemain, Snelgrave reçut la visite du Duc de Jaquin, qui avoit obtenu la permission de paroître devant le Roi, & qui revenoit charmé de cette faveur. Il avoit été traité si humainement, qu'il ne lui restoit aucune crainte d'être mangé par les Dahomays; mais il paroissoit pénétré d'horreur en racontant les circonstances de l'horrible festin qui s'étoit fait la nuit précédente. Les corps des Tuffos avoient été bouillis & dévorés. Snelgrave eut la curiosité de se transporter dans le lieu où il les avoit vûs. Il n'y restoit plus que les traces du sang; & son Interprète lui dit, en riant, que les Vautours avoient tout enlevé. Cependant comme il étoit fort étrange qu'on ne vît pas du moins quelques os de reste, il demanda quelqu'explication. L'interprète lui répondit alors plus sérieusement, que les Prêtres avoient distribué les cadavres dans chaque partie du camp, & que les Soldats avoient passé toute la nuit à les manger (89).

L'Auteur n'ose donner cette étrange barbarie pour une vérité, parce qu'il ne la rapporte pas sur le témoignage de ses propres yeux. Mais il laisse juger à ses Lecteurs, si elle n'est pas bien confirmée par un autre récit qu'il tient lui-même d'un fort honnête homme, nommé *Robert Moore*, alors Chirurgien de l'*Italienne*, grande Frégate de la Compagnie Angloise. Ce Bâtiment arriva dans la radé de Juida tandis que Snelgrave étoit à Jaquin. Le Capitaine *John Dagge*, qui le commandoit, se trouvant indisposé, envoya Robert Moore au camp du Roi de Dahomay, avec des présens pour ce Prince. Moore eut la curiosité de parcourir le camp; & passant au marché, il y vit vendre publiquement (90) de la chair humaine. Snelgrave, à qui Moore raconta ce qu'il avoit vû, n'alla point chercher ce spectacle au marché; mais il est persuadé que si sa curiosité l'eut conduit du même côté, il y auroit vû la même chose. Il ajoûte qu'outre les captifs sacrifiés, il y avoit parmi les Tuffos quantité d'autres vieillards, ou de jeunes gens estropiés, que

(89) Atkins, qui rejette toutes les suppositions d'antropophages, répond ici que l'Interprète se fit un plaisir d'en imposer à Snelgrave, pour excuser apparemment la lâcheté des Juidas ses Compatriotes, & juge que tous les cadavres avoient été enterrés pendant la nuit. Voyez ci-dessus l'article d'Atkins; & dans sa Relation même, la page 127.

(90) C'est la plus forte preuve de l'opinion

de Snelgrave. Mais Atkins répond que si Moore n'a pas vû tuer & démembrer les hommes dont il prétendoit avoir vû vendre la chair, il pouvoit avoir pris de la chair de Singes pour de la chair humaine. Il s'empare même contre la crédulité de Snelgrave, & lui reproche de donner comme certain, sur le témoignage d'autrui, ce qu'il lui étoit si aisé de vérifier par ses propres yeux.

les Européens n'auroient point achetés, & que les Dahomays avoient pû tuer à part pour en vendre la chair au marché.

Snelgrave n'ayant reçu, le même jour, aucun ordre pour l'audience du Roi, alla rendre une visite au Mulâtre Portugais, à qui il devoit de la reconnaissance & des remerciemens. Son Interprète l'avertit qu'il étoit arrivé deux Ambassadeurs du Roi de Juida, pour faire les soumissions de ce Prince au Vainqueur, & que s'il les rencontroit en chemin, la prudence ne lui permettoit pas de leur parler. Il arriva chez le Portugais sans les avoir vû paroître. Aussi-tôt qu'il fut assis, il se défit de l'Interprète, sous le prétexte d'une commission dont il le chargea pour le Duc de Jaquin; & profitant de son absence pour s'expliquer plus librement, il demanda au Portugais quelques avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec le Roi. Les éclaircissimens qu'il reçut de lui, furent extrêmement utiles aux Anglois, & répondirent parfaitement à l'expérience qu'ils firent bientôt de la politesse & de la générosité du Roi.

Ce Portugais, dont Lamb & Snelgrave ne nous apprennent pas le nom, avoit dans la cour de sa maison deux fort beaux chevaux. Ils lui étoient venus du Royaume d'Yo, fort éloigné de Dahomay au Nord-Est, de l'autre côté d'un grand Lac d'où sortent quantité de grosses Rivieres qui viennent se décharger dans la Baye de Guinée. Il racontoit que plusieurs Princes fugitifs, dont les peres avoient été vaincus & décapités par le Roi de Dahomay, s'étoient retirés sous la protection du Roi d'Yo, & l'avoient engagé par leurs instances à déclarer la guerre à leur vainqueur. Il s'étoit mis en campagne immédiatement après la conquête d'Ardra. Le Roi de Dahomay quittant aussitôt cette Ville avoit marché au-devant de lui, avec toutes ses forces, qui n'étoient composées que d'infanterie. Comme ses ennemis, au contraire, n'avoient que de la cavalerie, il avoit eu d'abord quelque chose à souffrir, dans un Pays ouvert, où les flèches, les javelines & le sabre faisoient de sanglantes exécutions. Mais une partie de ses Soldats étant armés de fusils, le bruit des moindres décharges effraya tellement les chevaux, que le Roi d'Yo ne put les attaquer une seule fois avec vigueur. Cependant les escarmouches avoient déjà duré quatre jours, & l'infanterie de Dahomay commençoit à se rebuter d'une si longue fatigue; lorsque le Roi eut recours à ce stratagème. Il avoit avec lui quantité d'eau-de-vie, qu'il fit placer dans une Ville voisine de son camp. Il y mit aussi, comme en dépôt, un grand nombre de marchandises; & se retirant pendant la nuit, il feignit de s'éloigner avec toute son armée. Celle d'Yo ne douta point qu'il n'eut pris la fuite. Elle entra dans la Ville; & tombant sur l'eau-de-vie, dont elle but d'autant plus avidement, que cette liqueur est très rare dans le Pays d'Yo, elle se ressentit bientôt de ses pernicious effets. Le sommeil de l'ivresse mit les plus braves hors d'état de se défendre; tandis que le Roi de Dahomay, bien instruit par ses Espions, revint sur ses pas avec la dernière diligence, & trouvant ses ennemis dans ce désordre, n'eut pas de peine à les railler en pieces. Il s'en échappa néanmoins une grande partie, à l'aide de leurs chevaux. Le Portugais Mulâtre ajoûtoit que dans leur fuite, il avoit pris les deux chevaux qui étoient dans sa cour, & que les Vainqueurs en avoient enlevé un grand nombre. Cependant, il avoit reconnu, disoit-il, que les Dahomays craignoient beaucoup une seconde invasion, & qu'ils redoutoient extrêmement la

SNELGRAVE.

1727.

Visite qu'il rend  
au Mulâtre Por-  
tugais.Récits du Portu-  
gais.Guerrre entre le  
Roi d'Yo & les  
Dahomays.Stratagème du  
Roi de Dahomay.

SNELGRAVE.

1727.

Sa ressource con-  
tre les Yos.

cavalerie. Depuis sa victoire, leur Roi n'avoit pas fait difficulté d'envoyer des présens considérables à celui d'Yo, pour l'engager à demeurer tranquille dans ses Etats. Mais si la guerre recommençoit, & s'ils étoient abandonnés par la fortune, ils étoient déjà résolus de se retirer vers les côtes de la mer, où ils étoient sûrs que leurs ennemis n'oseroient jamais les poursuivre. On sçavoit que le Fetiche national des Yos étoit la mer même, & que leurs Prêtres leur défendant, sous peine de mort, d'y jeter les yeux, ils ne s'exposeroient point à vérifier une menace si terrible. Snelgrave remarque à cette occasion, comme les autres Voyageurs, que tous les Nègres ont ainsi leurs Fetiches, généraux & particuliers, pour lesquels leur respect va si loin, que si c'est un Mouton, par exemple, une Chèvre, ou quelque Oiseau, ils s'abstiennent toute leur vie de manger les animaux de la même espece.

Seconde audien-  
ce de Snelgrave.

Le jour suivant, Snelgrave & ses Compagnons, furent avertis de se rendre à l'audience. En arrivant dans la première cour, où ils n'avoient encore vû le Roi qu'en public, on les pria de s'arrêter un moment. Ce Prince ayant appris qu'ils lui apportoit des présens, avoit désiré de voir ce qu'ils avoient à lui offrir, avant qu'ils fussent introduits. Le retardement dura peu. On les conduisit dans une petite cour, au fond de laquelle Sa Majesté étoit assise, les jambes croisées, sur un tapis de soie. Sa parure étoit fort riche, mais il avoit peu de Courtisans autour de lui. Il demanda aux Blancs, d'un ton fort doux, comment ils se portoit; & faisant étendre près de lui deux belles nattes, il leur fit signe de s'asseoir. Ils obéirent, en apprenant de l'Interprète que c'étoit l'usage du Pays.

Propositions de  
commerce.

Le Roi demanda aussi-tôt à Snelgrave quel étoit le commerce qui l'avoit amené sur les Côtes de Guinée; & le Capitaine lui ayant répondu qu'il venoit pour le commerce des Esclaves, & qu'il eseroit beaucoup de la protection de Sa Majesté, il lui promit de le satisfaire, mais après que les droits seroient réglés. Là-dessus, il lui dit de s'adresser à *Zuinglar*, un de ses Officiers, qui étoit présent, & que Snelgrave avoit connu à Juida, où il avoit fait, pendant plusieurs années, les affaires de la Cour de Dahomay. Cet Officier, prenant la parole au nom de son Maître, déclara que malgré ses droits de Conquérant, il ne mettroit pas plus d'impôts sur les marchandises, qu'on n'étoit accoutumé d'en payer au Roi de Juida. Snelgrave répondit que Sa Majesté étant un Prince beaucoup plus puissant que le Roi de Juida, on eseroit qu'il exigeroit moins des Marchands. Cette objection parut embarrasser *Zuinglar*. Il balançoit sur sa réponse. Mais le Roi, qui se faisoit expliquer jusqu'au moindre mot par l'Interprète, répondit lui-même, qu'étant en effet un plus grand Prince, il devoit exiger davantage. Mais, ajouta-t-il, d'un air gracieux, comme vous êtes le premier Capiraine Anglois que j'aye jamais vû, je veux vous traiter comme une jeune mariée, à laquelle on ne refuse rien. Snelgrave fut si surpris de ce tour d'expression, que regardant l'Interprète, il l'accusa d'y avoir changé quelque chose. Mais le Roi flatté de son étonnement, recommença sa réponse dans les mêmes termes, & lui promit que ses actions ne démentiroient pas ses paroles. Alors Snelgrave encouragé par tant de faveurs, prit la liberté de représenter que la plus sûre voie pour faire fleurir le commerce, étoit d'imposer des droits légers, & de protéger les Anglois, non-seulement contre les larcins des Nègres, mais

Politesse singu-  
lière du Roi.

encore contre les impositions arbitraires des Seigneurs. Il ajouta que pour avoir négligé ces deux points, le Roi de Juida, avoit fait beaucoup de tort au commerce de son Pays. Sa Majesté prit fort bien ce conseil, & demanda ce que les Anglois souhaitoient de lui payer. L'Auteur répondit que pour les satisfaire, & leur inspirer autant de zèle que de reconnoissance, il falloit n'exiger d'eux que la moitié de ce qu'ils payoient au Roi de Juida. Cette grace fut accordée sur le champ. Le Roi, pour mettre le comble à ses bontés, ajouta qu'il étoit résolu de rendre le commerce florissant dans toute l'étendue de ses Etats; qu'il s'efforceroit de garantir les Blancs des injustices dont ils se plaignoient; & que Dieu l'avoit choisi pour punir le Roi de Juida & son Peuple, de toutes les bassesses dont ils s'étoient rendus coupables à l'égard des Blancs & des Noirs.

Après ce Traité, la confiance & l'affection du Roi de Dahomay éclatèrent par tant de marques, que Snelgrave ne balança point à solliciter sa clémence en faveur des misérables Peuples de Juida. En avouant qu'ils étoient fort sujets au larcin, il les excusa par l'exemple des Grands de leur Nation, qui partageoient avec eux les dépouilles des Étrangers. Il ne craignit point d'avancer que s'il plaisoit à Sa Majesté de leur faire grace, & de les rappeler dans leur Pays, en leur imposant un tribut, ils deviendroient utiles à ses intérêts par leur industrie à cultiver la terre & par la connoissance qu'ils avoient du commerce. Il ajouta que c'étoit une maxime entre les Princes Blancs, que la force & la gloire des Rois consistent dans la multitude de leurs Sujets; & que si Sa Majesté goûtoit ce principe, elle avoit l'occasion d'augmenter le nombre des siens de plusieurs centaines de milles. Le Roi répondit qu'il sentoit la vérité de ce discours; mais que la conquête de Juida ne pouvoit être assurée que par la mort du Roi, & qu'il avoit déjà offert aux Habitans de les rétablir, aussi-tôt qu'ils l'auroient envoyé mort ou vif dans son camp.

Cet entretien fut suivi de quantité d'autres discours. Le Roi se plaignit beaucoup de Lamb, qui après avoir reçu de lui trois cens vingt onces d'or & huit Esclaves en quittant sa Cour, avec serment d'y revenir dans un espace de tems raisonnable, étoit absent depuis plus d'un an, sans lui avoir fait donner de ses nouvelles. Ses plaintes étoient d'autant plus justes, qu'il avoit donné à Lamb un Jaquin nommé *Tom*, Esclave depuis long-tems à sa Cour, qui parloit fort bien la langue Angloise, pour l'accompagner en Angleterre; avec ordre d'y observer si les usages des Anglois dans leur Pays étoient tels que Lamb l'en avoit assuré, & de lui rapporter promptement ses informations. N'étoit-il pas étrange, disoit-il, qu'il n'eût entendu parler ni du Maître ni de l'Esclave? Snelgrave répondit qu'il ne connoissoit pas Lamb, quoique leur Patrie fut la même; mais qu'ayant entendu parler de lui, il sçavoit que de Juida il étoit passé à la Barbade, Isle fort éloignée de l'Angleterre, & qu'il ne doutoit pas que tôt ou tard il ne revînt en Guinée, avec la fidélité qu'il devoit à son serment. Le Roi protesta que quand Lamb seroit capable de manquer à ses engagements, les Blancs n'en seroient pas plus maltraités à sa Cour. Ce que je lui ai donné, ajouta-t-il, est pour moi moins que rien; & s'il étoit revenu plus promptement avec le plus grand Vaisseau de son Pays, j'aurois pris plaisir à le remplir d'Esclaves dont il auroit disposé à son gré.

SNELGRAVE.

1727.

Faveur qu'il accorde aux Anglois.

Snelgrave implore la clémence en faveur des Peuples de Juida.

Réponse politique de ce Prince.

Il se plaint de Lamb, &amp; d'un Nègre nommé Tom.

SNELGRAVE.

1727.

Eclaircissement  
sur ce Facteur  
Anglois, & sur  
ce Nègre.

Tom est renvoyé  
au Roi de Dahomay  
avec des  
présens.

Imposture pu-  
blique à son oc-  
casion.

Fin de l'audience  
du Roi de Dahomay.

Son traité avec  
Snelgrave.

Tom, ce même Nègre dont le Roi de Dahomay avoit fait présent à Lamb, étant venu en Angleterre l'année d'avant la publication de ce Voyage, l'Auteur fut interrogé par un Comité du Commerce, sur ce qu'il pouvoit avoir appris concernant cet Esclave. Il rend compte en peu de mots, de ses principales aventures. Lamb, après l'avoir conduit à la Barbade, & dans d'autres lieux, l'avoit laissé à Maryland. Mais il lui prit envie de l'amener à Londres en 1731. Peu de tems après leur arrivée, Snelgrave vit Lamb, & lui conseilla de ne pas retourner dans les Etats du Roi de Dahomay, parce qu'il étoit trop tard, & qu'il avoit tout à craindre du ressentiment de ce Prince. M. Testefole en avoit déjà fait une triste expérience. La qualité de Gouverneur de la Compagnie d'Afrique à Juida, n'avoit point empêché qu'il n'eût souffert une mort cruelle. Dans quelques idées que Lamb fût là-dessus, il présenta au Roi d'Angleterre une Lettre sous le nom du Roi de Dahomay. Cette affaire ayant été renvoyée devant les Commissaires du Commerce, ils déclarèrent, après avoir interrogé Snelgrave, que la Lettre leur paroissoit supposée; mais ils jugerent qu'il falloit prendre soin du Nègre Tom, & le renvoyer à son Roi. Suivant cet avis, les Ducs de Richemond & de Montaignu, lui procurerent un passage commode sur le Tygre, Vaisseau de Guerre commandé par le Capitaine *Berkeley*. Ces deux Seigneurs envoyèrent, par le même Bâtiment, des présens considérables au Roi de Dahomay. Snelgrave apprit dans la suite, que Tom, en arrivant à Juida, fut envoyé avec les présens à la Cour du Roi de Dahomay, qui étoit alors dans ses propres Etats; qu'il en fut reçu avec de grandes marques de satisfaction, & que Sa Majesté fit partir à son tour, divers présens pour le Capitaine *Berkeley*; mais qu'avant l'arrivée de son Messager, *Berkeley* impatient avoit mis à la voile.

Snelgrave s'est cru obligé d'insérer ici cette courte explication, pour détromper ceux qui ont cru Tom envoyé par le Roi de Dahomay avec la qualité d'Ambassadeur. Cette farce, dit-il, fut poussée si loin, que les spectacles de Londres furent représentés plusieurs fois pour ce prétendu Ministre d'un puissant Roi d'Afrique, & qu'on prit soin d'avertir dans les Nouvelles publiques, que c'étoit en faveur du Prince *Adomo Orvonoko Tom*, &c. Il étoit né à Jaquin. Dès l'enfance, il y avoit appris la langue Angloise dans les Comptoirs de la Compagnie d'Afrique; & s'étant trouvé dans celui d'Ardra, pendant la conquête, il étoit tombé entre les mains du Vainqueur avec le Facteur Lamb.

Snelgrave revient à son sujet. Après avoir répondu aux plaintes du Roi de Dahomay sur l'absence de Lamb, il dit à ce Prince, que le Négociant Anglois dont il commandoit un Vaisseau, en avoit cinq autres, accoutumés au commerce de Juida, & qu'il se flattoit que Sa Majesté les traiteroit tous avec autant de bonté que le premier. Le Roi répondit, avec un sourire, que ses faveurs regardoient particulièrement la personne de Snelgrave; mais que les autres Vaisseaux néanmoins n'auroient aucun sujet de se plaindre; & qu'à présent qu'il étoit maître de Juida & de Jaquin, il leur laissoit la liberté d'aborder à l'un ou l'autre de ces deux Ports. Il demanda ensuite à Snelgrave s'il vouloit choisir des Esclaves dans le camp, ou s'il aimoit mieux qu'ils fussent envoyés d'abord à Jaquin. Snelgrave ayant accepté la seconde de ces offres, on convint d'un prix raisonnable. Les articles du Traité furent écrits

en présence du Roi ; & l'Auteur ne manqua pas d'y ajoûter qu'on ne lui feroit prendre que les Esclaves qu'il auroit choisis lui-même.

Le Roi fit ensuite appeller le Duc, frere du Prince de Jaquin, pour recommander particulièrement Snelgrave à ses soins. Il lui déclara que son frere & lui répondroient des moindres torts que les Anglois recevroient dans leurs personnes ou leurs marchandises ; & que ceux qui seroient convaincus de quelque vol dans le transport des marchandises, seroient empalés vifs sur le bord de la mer, pour servir d'exemple aux deux Pays de Juda & de Jaquin. Comme il étoit déjà neuf heures du soir, Snelgrave & ses Compagnons prirent congé du Roi, après avoir été avertis que c'étoit le tems où ce Prince entroit ordinairement dans le Bain.

Cette audience avoit duré cinq heures. L'Auteur, étant si près du Roi, avoit eu beaucoup de facilité à prendre une idée exacte de la personne de ce Prince. Sa taille étoit médiocre, mais pleine & fort bien proportionnée. Il avoit le visage un peu défiguré par la petite vérole ; ce qui n'empêchoit pas que sa physionomie ne fut prévenante & majestueuse. En général, Snelgrave le représente comme un Nègre extraordinaire, par les excellentes qualités qui se trouvoient réunies dans son caractère. Il n'y découvrit rien qui eût l'air barbare, à l'exception du sacrifice de ses ennemis : encore n'accordoit-il cette cruauté qu'à la politique.

Le lendemain, les Blancs furent appellés de fort bonne heure à la Porte royale, où les Officiers du Roi leur déclarèrent que ce Prince ne pouvoit les voir de tout le jour, parce que c'étoit la fête de son Fetiche ; mais qu'il leur faisoit présent de quelques Esclaves & de quantité de provisions ; qu'ils pouvoient faire fond sur toutes ses promesses, retourner à Jaquin quand ils le souhairoient, & finir tranquillement leurs affaires sous sa protection. Ils trouverent à leur retour, les Esclaves & les provisions qui les attendoient. On distribua, de la part du Roi, des pagnes assez propres aux Nègres de leur cortège, avec une petite somme d'argent. Leur dessein étoit de partir le même jour ; mais ils furent obligés d'attendre le Duc de Jaquin, qui n'avoit point encore eu sa dernière audience.

Dans le cours de l'après-midi, ils virent passer devant la Porte royale le reste de l'armée, qui revenoit du Pays des Tuffos. Ce corps de Troupes marchoit avec plus d'ordre que l'Auteur n'en avoit jamais vu parmi les Nègres, & parmi ceux-mêmes de la Côte d'or, qui passent pour les meilleurs Soldats de toutes les Régions de l'Afrique. Il étoit composé de trois mille hommes de milice reguliere, suivis d'une multitude d'environ dix mille autres Nègres, pour le transport du bagage, des provisions, & des rêtes de leurs ennemis. Chaque Compagnie avoit ses Officiers & ses Drapeaux. Leurs armes étoient le mousquet, le sabre & la targe. En passant devant la Porte royale, ils se prosternerent successivement & baisèrent la terre ; mais ils se relevoient avec une vitesse & une agilité surprenante. La place, qui étoit devant la porte, avoit quatre fois autant d'étendue que celle de la Tour de Londres. Ils y firent l'exercice, à la vûe d'un nombre incroyable de spectateurs ; & dans l'espace de deux heures, ils firent au moins vingt décharges de leur mousqueterie.

Snelgrave paroissant étonné de cette multitude de Nègres qui étoient à

SNEIGRAVE.

1727.

Loi severe en faveur des Anglois.

Caractere &amp; figure du Roi de Dahomay.

Snelgrave obtient la liberté de partir.

Etat de la milice de Dahomay.

Etablissement militaire.

SNELGRAVE.  
1727.

la fuite des Troupes, apprit de l'Interprète, que le Roi donnoit à chaque Soldat un jeune élève de la Nation, entretenu aux dépens du Public, pour les former d'avance aux fatigues de la guerre, & que la plus grande partie de l'armée présente avoit été élevée de cette manière. L'Auteur en eut moins de peine à comprendre comment le Roi de Dahomay avoit étendu si loin ses conquêtes, avec des Troupes si régulières & tant de politique.

Viste que l'Auteur rend au grand Capitaine.

Avant son départ il crut devoir quelques civilités au Grand Capitaine, dont il avoit reçu divers services à son arrivée. S'étant rendu dans son quartier, il y remarqua deux Nègres vêtus de longues robes, avec un linge roulé autour de la tête à la manière des turbans Turcs, & des sandales aux pieds. L'Interprète lui dit que c'étoient des (91) Malayens, Nation fort éloignée dans les terres & voisine des Mores; qu'ils avoient l'art de l'écriture dans la même perfection qu'en Europe; qu'il s'en trouvoit au camp environ quarante, qui avoient été pris, pendant la guerre, dans différens lieux où ils exerçoient le commerce, & que le Roi les traitoit avec beaucoup de bonté: que sçachant teindre de plusieurs couleurs les peaux de Chèvres & de Moutons, ils faisoient pour les Dahomays des cartouches, qui leur servoient à porter leur poudre, & des sacs pour les provisions. Mais on n'accorda point à Snelgrave la liberté de leur parler.

Malayens. Ce que c'est que cette Nation.

Snelgrave retourne à Jaquin.

Le jour suivant, il partit avec tous ses Compagnons pour retourner à Jaquin. La musique du Roi & celle du camp fit réentendre l'air à leur départ. Ils furent accompagnés l'espace d'une lieue par le Grand Capitaine; & de part & d'autre, on fit une décharge de la mousqueterie en se séparant. Les Nègres qui portoient les branles marchèrent avec tant de légèreté pour retourner dans leur Pays, qu'on arriva le même jour à Jaquin, où l'on fut reçu des Habitans avec des transports de joie.

Il est chagriné par le Prince & les Nègres de cette Ville.

Le lendemain, qui étoit le 15 d'Avril, Snelgrave paya aux Officiers du Roi de Dahomay les impôts dont on étoit convenu. Deux jours après, il vit arriver dans la Ville un grand nombre de Nègres, que le Roi de Dahomay lui envoyoit, avec la liberté du choix. Il profita de cette faveur, à l'avantage de sa cargaison. Mais il fut arrêté par deux obstacles qu'il n'avoit pas prévus. Le Prince de Jaquin exigea pour lui-même des droits qui surpassoient beaucoup ses premières conventions; & les Nègres de la Ville refusèrent de porter les marchandises à bord, si le prix de leur travail n'étoit augmenté du double. Snelgrave se vit retardé par ces deux injustices, & l'auroit été beaucoup plus long-tems s'il n'avoit été secouru par un incident fort heureux. Le Prince de Jaquin le fit un jour appeler, pour lui dire qu'il étoit arrivé un Vaisseau Anglois dans la rade de Juida, & le prier d'engager le Capitaine à venir dans celle de Jaquin. Snelgrave, saisissant l'occasion, répondit que ce Vaisseau étoit sans doute l'*Italienne*, commandé par le Capitaine Dagge, son ami, employé au service des mêmes Maîtres; qu'il alloit lui envoyer sa Chaloupe, mais pour le prier au contraire de ne pas quitter le Port de Juida, & de faire promptement sçavoir au Roi de Dahomay, avec quelle dureté & quelle injustice les Anglois étoient traités à Jaquin contre ses intentions. Cependant il offrit au Prince d'oublier le passé, s'il étoit disposé lui-même à se relâcher de ses prétentions. Ce langage eut l'effet que Snelgrave en avoit

Ils se réconcilient.

(91) Il est parlé de cette Nation dans les Relations de Des-Marchais & de Smith.

attendu. Le Prince consentit dès le même jour à recevoir les droits sur l'ancien pied ; & se chargeant de ramener les Porteurs à la raison , il leur persuada effectivement de porter les marchandises au prix ordinaire.

L'Auteur n'avoit osé porter directement ses plaintes au Roi de Dahomay, parce qu'il ne doutoit pas que le sort de son Messager n'eût été de périr en chemin par quelque perfidie. Il fut informé que le Prince de Jaquin & les principaux Habitans de sa Ville avoient envoyé leurs femmes les plus chères & leurs meilleurs effets dans une Isle éloignée de douze ou quinze lieues à l'Est, sous la protection du Roi d'Appag, dont le Pays s'étend jusqu'à la Baye de Benin. Cette précaution leur avoit paru nécessaire dans les défiances qu'ils avoient encore du Roi de Dahomay. Ils croyoient cette retraite d'autant plus sûre que ce Prince n'avoit pas de Canots pour entreprendre la conquête de l'Isle, & qu'en supposant même qu'il pût s'en procurer, les Nègres de sa Nation n'auroient pas été capables de les conduire.

C'étoit en effet le Capitaine Dagge, qui étoit arrivé dans la rade de Juida. Il y faisoit ses affaires avec beaucoup de succès. Dans la misère où les Habitans étoient réduits, ils étoient obligés de vendre leurs domestiques & leurs enfans pour se procurer des vivres, qu'ils achetoient des Papas leurs voisins. Aussi la cargaison de Dagge fut-elle si-tôt finie, qu'il se vit en état de quitter la Côte trente-huit jours avant Snelgrave. D'ailleurs la fièvre & d'autres maladies commencèrent leurs ravages sur le Vaisseau de l'Auteur. Après avoir enterré son Chirurgien, il fut attaqué du même mal ; & pour comble de disgrâce, les Troupes du Roi de Dahomay le chagrinerent par des vexations & des demandes fort injustes. Cependant il eut la consolation de ne rien perdre par le vol ; ce qu'il attribua aux ordres rigoureux que le Roi avoit donnés en sa faveur. Mais les Marchands Nègres n'en devinrent que plus insolens. Ils firent valoir comme une grace inligne la sûreté que les Anglois trouvoient dans leur commerce. Ils parloient avec mépris du Traité que Snelgrave avoit fait au camp. L'Interprète même entra dans leurs injustices ; & lorsqu'on les menaçoit de l'autorité du Roi, ils se vantoient tous d'agir par ses ordres. Un de ces Nègres séditieux présenta un jour le bout de son fusil à l'Auteur, pour le forcer de prendre quelques mauvais Esclaves. Les allarmes des Anglois augmentoient de jour en jour, sur-tout depuis que les Marchands Nègres ne paroissoient plus qu'armés de sabres & de poignards, avec un Esclave qui portoit leur fusil.

Au milieu de ces inquiétudes, plusieurs Vaisseaux Portugais arriverent dans la rade de Juida ; & s'y arrêterent, sur quelque espérance d'y voir renaître la tranquillité & le commerce. Le Roi de Dahomay avoit déjà permis à quantité d'Habitans de rentrer dans leur Patrie. Ils commençoient à se bâtir des cabanes, près des Forts de France & d'Angleterre. L'avenir fit connoître que ce n'avoit été qu'un stratagème pour tromper les Européens. Cependant le Roi de Dahomay n'ignorant pas que les Portugais payent les Esclaves en or, leur en envoya des troupes nombreuses. Cette diversion jeta plus de langueur que jamais dans le commerce des Jaquins. Depuis la conquête de leur Pays, il ne leur étoit resté qu'un Port libre nommé *Lukkami*, au Nord-Est, & cette liberté leur venoit d'une grande Riviere, qui sépare ce lieu du Continent.

SNELGRAVE.  
1727.

Défiances que ce Prince avoit du Roi de Dahomay.

Heureux commerce de Dagge à Juida.

Snelgrave est insulté par les Nègres de Jaquins.

Arrivée de plusieurs Vaisseaux Portugais.

Lukkami, un Port libre des Jaquins.

SNELGRAVE.

1727.

Secours que  
Snelgrave trou-  
ve dans un Nè-  
gre.Le grand Capi-  
taine de Dahomay est envoyé à  
Jaquin.Il venge Snel-  
grave.Il dîne au Comp-  
toir Anglois.Ses discours  
pendant le repas.Présent qu'il de-  
mande.

Tandis que Snelgrave se livroit au chagrin de sa situation, un Nègre, ami du grand Capitaine de Dahomay, lui rendit une visite à bord. Ses propres affaires l'avoient amené dans le canton de Jaquin. Il fut surpris d'entendre les plaintes des Anglois; & retournant bientôt au camp, il rendit compte au Roi de tout ce qu'il avoit appris. Ce Prince qui n'ignoroit pas les défiances du Prince de Jaquin & de ses Peuples, pensoit alors à leur envoyer son Grand Capitaine pour établir la tranquillité dans le Pays. Les nouvelles informations qu'il recevoit lui firent hâter cette résolution. Son Ministre reçut ordre aussi-tôt de partir, & rendit sa marche si prompte, qu'il apporta lui-même la première nouvelle de son arrivée. Quoique son escorte fut fort nombreuse, il voulut, pour écarter toute apparence d'hostilité, n'entrer dans la Ville qu'avec cent Gardes; & le reste de ses Troupes demeura de l'autre côté de la Rivière. Le Duc de Jaquin s'empressa beaucoup, pour le recevoir avec des honneurs distingués. Tous les Blancs assemblés à la porte du Comptoir Hollandois le saluerent à son passage. Les Nègres de son cortège furent d'abord logés près du Comptoir de Snelgrave. Mais ils s'y rendirent si incommodés par l'horrible bruit de leur musique, qui ne cessoit ni le jour ni la nuit, que les Anglois obtinrent d'être délivrés de ces fâcheux voisins.

Le Grand Capitaine fit arrêter, à son arrivée, tous les Marchands Dahomays. La plupart, avertis secrètement de son dessein, avoient eu le tems de prendre la fuite; mais il en restoit dix, qui furent chargés de chaînes & conduits au camp royal. Snelgrave eut la satisfaction de voir dans ce nombre celui qui l'avoit menacé du bout de son fusil. Il apprit ensuite qu'au retour du Grand Capitaine, cet insolent & deux de ses compagnons, qui avoient traité fort outrageusement les Anglois, avoient eu la tête coupée par l'ordre du Roi. Les autres furent retenus long-tems dans les fers, & réduits au pain & à l'eau, dans la cour même du Roi, où ils étoient exposés à toutes les injures de l'air. Cette rigoureuse justice fit connoître à Snelgrave que les Marchands Nègres, & l'Interprète, s'étoient revêtus faussement de l'autorité du Roi.

Le jour qui suivit l'arrivée du Grand Capitaine, tous les Blancs se réunirent pour lui offrir leurs présens. Il leur fit l'honneur de dîner le lendemain avec eux dans le Comptoir de Snelgrave. De tous les Nègres de son cortège, il n'en fit qu'asseoir qu'un à table, avec le Duc de Jaquin & lui. Snelgrave observe qu'il se servoit fort mal de sa fourchette; & qu'ayant pris beaucoup de plaisir à manger du jambon & du pâté à l'Angloise, il demanda comment ces deux mets étoient préparés. On lui répondit que le détail en seroit long, mais que de la manière dont ils l'étoient, ils pouvoient se conserver six mois malgré la chaleur du Pays. Snelgrave ayant ajoûré que le pâté étoit de la main de sa femme, le Grand Capitaine voulut sçavoir combien il avoit de femmes, & rit beaucoup en apprenant qu'il n'en avoit qu'une. J'en ai cinq cens, lui dit-il, & je souhaiterois que dans ce nombre, il y en eut cinquante qui sçussent faire d'aussi bons pâtés. On servit ensuite des bananes & d'autres fruits du Pays, sur de la vaisselle de *Delft*. Cette sorte de fayance lui parut si belle, qu'il pria Snelgrave de lui donner l'assiette sur laquelle il avoit mangé, avec le couteau & la fourchette dont il s'étoit servi. Non-seulement Snelgrave lui accorda ce qu'il demandoit, mais il y joignit

tous les couverts qui étoient sur la table. Au même instant, les Nègres enleverent le service avec tant de précipitation, qu'ils faillirent de briser une partie de la vaisselle. Snelgrave fit ajouter encore à ce présent quelques pots & quelques gobelets.

Lorsqu'on avoit commencé à manger, les principaux Officiers du Grand Capitaine, qui étoient debout derrière sa chaise, lui déroboient de tems en tems sur son assiette, une piece de jambon ou de volaille. Snelgrave, qui s'en aperçut, lui dit que les vivres ne leur manqueroient pas, & que ce n'étoit pas l'usage, en Europe, de laisser partir affamés les gens de ceux qu'on invitoit à dîner. Alors les Nègres prirent confiance à cette promesse. On but beaucoup après le festin; & de plusieurs sortes de liqueurs, le Grand Capitaine donna la préférence au punch. En se retirant, il déclara que son dessein, pour le jour suivant, étoit d'aller voir la mer, qui est à trois milles de la Ville, & qu'il n'avoit jamais eu ce spectacle ni celui d'aucun Vaisseau de l'Europe. Il pria Snelgrave de l'accompagner; mais l'Anglois s'excusa sur le mauvais état de sa santé.

Quelques jours avant l'arrivée du Grand Capitaine, l'Interprète avoit amené à Snelgrave, deux femmes, l'une de cinquante ans, l'autre de vingt, & l'avoit prié de la part du Roi, non-seulement de les acheter, mais de ne rien prendre pour leur rançon. Comme on ne vouloit pas les vendre séparément, & qu'il n'étoit pas disposé à recevoir la vieille, il les refusa toutes deux aux conditions qu'on lui imposoit. Cependant elles étoient demeurées à Jaquin. Le Grand Capitaine se rendit au rivage le jour qu'il se l'étoit proposé, & vit la mer avec autant de plaisir que d'admiration. Il ne marqua pas moins de satisfaction à la vûe de deux Vaisseaux qui se trouvoient dans la rade, & qui avoient reçu ordre de Snelgrave de faire quelques décharges de leur artillerie. Comme la mer a si peu de profondeur contre la côte, qu'on est obligé de transporter l'eau fraîche sur des radeaux jusqu'aux Chaloupes, le Grand Capitaine, qui voulut voir cette manœuvre, s'approcha de si près, qu'une vague étant venue jusqu'à lui, la frayeur le fit tomber à la renverse, & lui fit avaler quelques gouttes d'eau salée. Les gens de sa suite le porterent aussi-tôt dans la tente des Anglois, où il avoit dîné, & demandèrent de l'eau-de-vie, dont il but une pinte entière, pour corriger l'âcreté de l'eau de mer. Le soir, étant retourné à Jaquin, il fit remercier Snelgrave des politesses qu'il avoit reçues au rivage.

Aussi-tôt que son Messager fut parti, l'Interprète dit secrettement à l'Auteur, que la plus vieille des deux femmes qu'il avoit refusé d'acheter, avoit été sacrifiée le même jour à la mer, par le Grand Capitaine, à la place d'une autre femme qui étoit destinée à cette cérémonie. Elle s'étoit attiré la haine du Roi en servant aux intrigues amoureuses des concubines de ce Prince. C'étoit à l'Interprète même, que le Grand Capitaine avoit confié l'exécution, parce que d'un grand nombre de Dahomays il ne s'en trouvoit pas un qui eut la hardiesse de se hasarder dans un Canot. On avoit lié à la victime les mains derrière le dos, & les pieds en croix. L'Interprète l'avoit transportée dans un Canot à quelque distance du rivage; & l'ayant précipitée dans les flots, il avoit vû quelques Requins, disoit-il, qui l'avoient déchirée en pieces. Mais l'Auteur fut surpris, le jour suivant, d'apprendre par un billet de son

---

SNELGRAVE.  
1727.

Avidité de ses  
gens.

Il va voir la mer  
qu'il n'avoit ja-  
mais vûe. Ce qui  
lui arrive.

Vieille femme  
sacrifiée à la mer.

SNELGRAVE.  
1727.  
Elle échappe  
aux flots, par le  
secours des An-  
glois.

Services qu'elle  
leur rend à son  
tour.

Snelgrave ache-  
ve sa cargaison.

Nouveau diffé-  
rend.

Il part & revient  
en Europe.

Contre-Maitre, qu'elle étoit sur son bord. Quelques-uns de ses Matelots partant le matin du rivage, dans la Chaloupe, avoient apperçu un corps humain étendu sur le dos, qui rendoit de l'eau par la bouche. Ils l'avoient pris avec eux; & l'ayant porté au Vaisseau, les secours qu'on lui avoit donnés avoient été assez prompts pour lui sauver la vie. Cependant la crainte de choquer le Roi fit tenir cette aventure secrète; quoiqu'à bord, dans les interrogations qu'on fit à la Nègresse, on ne pût jamais lui faire confesser qu'elle eut offensé ce Prince. Snelgrave lui trouva l'esprit sensé, & le cœur si capable de reconnoissance, que pendant son voyage elle lui rendit des services considérables, en inspirant par son exemple de la douceur & de la patience aux autres Nègres, sur-tout aux Esclaves de son sexe, qui sont ordinairement les plus incommodes dans une longue navigation. Elle leur fit garder tant d'ordre & de décence, que l'Auteur n'en avoit jamais tant vû dans aucun voyage. Il la vendit dans l'Isle d'Antigo à *Charles Dumbar*, Intendant général de la Barbade & des Isles sous le vent, qui lui promit de la traiter avec une indulgence qu'on n'a pas ordinairement pour les Esclaves.

En prenant congé du grand Capitaine, Snelgrave lui dit qu'il ne lui manquoit pas plus de quatre-vingt Esclaves pour achever sa cargaison, & lui fit promettre d'en informer le Roi. Mais quoique ce Prince se fût réservé un grand nombre de Captifs, il les avoit employés à cultiver ses terres, & à d'autres services qui les exemptent de l'esclavage, à moins qu'ils ne se rendent coupables de quelque grand crime. Cependant, après avoir attendu pendant quelques semaines, Snelgrave vit arriver le nombre qui lui manquoit; & les Facteurs du Roi lui firent des excuses d'un si long délai. Il leur témoigna sa reconnoissance par quelques petits présens.

La balance du compte avec le Prince de Jaquin, étoit désormais l'unique raison qui pût arrêter Snelgrave en Guinée. Ce Prince, après lui avoir promis vingt fois de le satisfaire, n'en trouva pas moins le moyen de lui manquer de foi; & pour mettre le comble à sa perfidie, il fit attaquer le Comptoir Anglois à force ouverte. Heureusement, il n'y restoit presque rien. L'Auteur en ayant fait des plaintes qui ne furent point écoutées, eut assez de modération pour supprimer les menaces, & partit enfin le 1 de Juillet 1727, avec une cargaison de six cens Nègres, qu'il vendit dans l'Isle d'Antigo. Il employa jusqu'à la fin de Février 1728 à se charger de sucre dans la même Isle; & mettant à la voile avec des vents favorables, il arriva dans la Tamise le 25 d'Avril, après un voyage de seize mois.



## §. III.

*Second Voyage de l'Auteur à Juida. Révolutions dans ce Pays.  
Imprudence & mort cruelle du Gouverneur Anglois.  
Ruine du Commerce des Esclaves.*

Les mêmes intérêts ayant fait recommencer le même Voyage à Snelgrave, & dans le même Vaisseau, en 1729, il toucha dans sa route au *Grand Papa*, quelques lieues au-dessus de Juida, près des lieux où le Roi de cette malheureuse Contrée avoit cherché un azile. Il menoit une vie fort triste dans deux Isles nues & sabloneuses, avec un de ses principaux Kabaschirs, nommé le Capitaine *Offus*, & ses plus fidèles Sujets. Snelgrave lui envoya quelques présens, & reçut de lui une Chevre. Le Contre-Maître du Vaisseau Anglois, qui fut chargé de cette députation, rapporta que le Monarque & son Kabaschir étoient dans la dernière misère. Leurs Isles ne produisoient rien. Elles étoient assez bien défendues contre les Dahomays, par une Rivière, au bord de laquelle ils avoient placé quelques grosses pieces d'artillerie. Mais elles dépendoient absolument, pour les vivres, des grands & des petits Papas leurs voisins; ce qui seroit de jour en jour à diminuer le nombre des Habitans, par la nécessité où ils se voyoient continuellement de vendre leurs femmes, leurs enfans, & leurs domestiques, pour se procurer leurs nécessités.

Snelgrave ayant passé devant la rade de Juida, sans s'y arrêter, entra le 20 de Février dans celle de Jaquin. L'Agent du Roi de Dahomay vint le recevoir à son débarquement, & dépêcha aussi-tôt vers ce Prince pour lui donner avis de l'entrée du Capitaine Anglois. Mais ce Prince étant alors dans ses Etats de Dahomay, il se passa trois semaines avant qu'on pût recevoir sa réponse, & Snelgrave n'aspira point à l'honneur de le revoir.

Depuis que l'Auteur avoit quitté cette Côte, le Roi de Dahomay perdant l'esperance d'ôter la vie au Roi de Juida, s'étoit contenté d'affermir sa conquête en laissant des Troupes nombreuses à Sabi. Mais le tems ayant dissipé cette armée, le Capitaine *Offus* avoit eu la hardiesse de venir s'établir près du Fort François, dans la confiance qu'il avoit à l'artillerie, qui faisoit la principale force de cette Place. Le Roi de Dahomay bientôt instruit de son audace, prit la résolution de faire avancer de nouvelles Troupes pour éteindre le feu dans sa naissance; & sur le bruit de leur marche, *Offus*, avec quantité de Nègres attachés à lui, se retira dans le Fort François.

Les Troupes de Dahomay attaquèrent le Fort, & l'auroient peut-être fait inutilement, parce qu'ils n'avoient que de petites armes. Mais le feu prit aux maisons, qui n'étoient couvertes que de chaume. Les François justement allarmés en voyant la flamme qui gaignoit leur Magazin à poudre, sans aucune esperance de pouvoir l'arrêter, se réfugièrent dans le Fort des Anglois, dont ils n'étoient éloignés que d'une portée de fusil. Le magazin fut presqu'aussi-tôt & tua plus de mille Nègres, sans compter les blessés. Cependant le Capitaine *Offus* & plusieurs de ses gens gagnèrent aussi le Fort Anglois, où le Gouverneur *Wilson*, ne fit pas difficulté de les recevoir. Mais pour se

SNELGRAVE.  
II. Voyage.  
1729.

L'Auteur retrouve l'ancien Roi de Juida dans son azile.

Misère de ce Prince.

Snelgrave arrive à Jaquin.

Ce qui s'étoit passé depuis son départ.

Prise du Fort François.

Les François se retirent au Fort Anglois.

SNELGRAVE.  
II. Voyage.  
1729.

Leur Gouverneur  
est accusé de per-  
fidie.

garantir du même accident, il fit ôter le chaume de toutes les maisons du Fort. Après avoir commencé par cette précaution, il fit tirer sur les Dahomays, dont il tua un grand nombre, & tint le reste assez éloigné pour n'en craindre aucune surprise.

Cependant ils entrèrent dans le Fort François, d'où ils envoyèrent demander à Wilson pourquoi il avoit fait feu sur leur armée. Il répondit que les ayant vûs arriver si brusquement & tomber sur ses voisins, il s'étoit crû obligé de soutenir la cause commune de tous les Européens. Les Dahomays répliquèrent que n'ayant aucun démêlé avec les Blancs, leur dessein n'avoit point été d'attaquer le Fort François; mais que le Capitaine Ossus, en se retirant dans ce Fort, les avoit mis dans la nécessité de le poursuivre. Ils ajoutèrent qu'un Chirurgien François, qui étoit actuellement à la Cour du Roi, leur Maître, les avoit sollicités de ruiner l'établissement d'Ossus, en les assurant qu'il ne trouveroit aucune protection dans le Fort. Le Gouverneur François désavoua cette imputation; & lorsque les Européens trouvoient de l'avantage à se voir assez établis près d'eux, elle étoit en effet sans vraisemblance; à moins que par une supposition encore moins probable, on ne prétendît que les François avoient employé cet artifice pour tirer de l'argent d'Ossus & lui faire acheter leur protection. Mais comment auroient-ils promis aux Dahomays de la lui refuser? Quoiqu'il en soit, cette opinion, sans être établie sur des fondemens plus certains, coura la vie dans un autre tems au Gouverneur François, par le ressentiment des Peuples de Juida.

Dissimulation  
du Roi de Dahomay.

Aussi-tôt que le Roi de Dahomay fut informé de la prise du Fort, il fit reprocher au Gouverneur de s'être attiré volontairement cette disgrâce, par la protection qu'il avoit accordée au Capitaine Ossus; & protestant qu'il n'en vouloit point à sa Nation, il lui offrit de faire réparer le Fort par ses propres Soldats. Il ajoutoit que si les François ne se contentoient pas de cette satisfaction, ils étoient les maîtres de quitter le Pays. Mais d'autres embarras firent tourner d'un autre côté son attention.

Il est forcé de  
brûler ses propres  
Villes & de se  
retirer dans les  
forêts.

Ce Prince ayant conquis dans peu d'années, & ravagé divers Pays, on a déjà remarqué que les fils du Roi de *Wymey*, & plusieurs autres Princes dont il avoit fait décapiter les peres, s'étoient retirés fort loin dans les terres sous la protection des Yos, Nation puissante & guerrière. Après la défaite d'Ossus, le Roi de Juida trouva le moyen d'implorer le secours du Roi des Yos; & les sollicitations des autres Princes se joignant aux siennes, ils obtinrent de ce grand Monarque une armée considérable, pour fondre ensemble sur le Roi de Dahomay, qui étoit regardé comme l'ennemi & le destructeur du genre humain. Les Yos ne combattent qu'à cheval; & leur Pays étant fort éloigné au Nord, vers la Nubie, ils ne peuvent marcher vers le Sud que dans la saison du fourrage. Le Roi de Dahomay fut bientôt informé de leur approche. Il avoit éprouvé dans une autre guerre les désavantages de son armée, qui n'étoit composée que d'infanterie. La crainte du sort qu'il avoit fait éprouver à tous ses voisins, lui fit prendre la résolution d'enterrer toutes ses richesses, de brûler ses Villes, & de se retirer dans les bois avec tous ses Sujets. C'est la ressource ordinaire des Nègres, lorsqu'ils désespèrent de la victoire. Comme ils n'ont point de Places fortes, ceux qui sont maîtres de la campagne, ne trouvent point de résistance dans toute l'étendue des plus grands Etats.

Ainsi

Ainsi le Roi de Dahomay trompa l'esperance de ses ennemis. Mais Apragah, qu'il avoit mis depuis peu au nombre de ses conquêtes, & qui s'étoit soutenu dans sa faveur par une prompte soumission, se promit en vain la même indulgence de ses nouveaux Vainqueurs. Les ayant attendus dans cette confiance, il se vit enlever toutes ses richesses, & n'eut pas peu de peine à se sauver lui-même, avec un fort petit nombre de ses gens. Les Yos chercherent long-tems le Roi de Dahomay, qui étoit enfoncé dans l'épaisseur des bois. Enfin la saison des pluyes les força de se retirer; & les Dahomays sortant de leurs retraites, rebâtirent tranquillement leurs Villes.

Ce fut vers le même tems, c'est-à-dire, au commencement de Juillet 1729, que le Gouverneur Wilson quittant le Pays de Juida, laissa M. *Tessésole* pour lui succéder. Il y avoit plusieurs années que ce nouveau Chef des Comptoirs Anglois demuroit en Guinée, & l'expérience auroit dû suppléer seule à ce qui lui manquoit du côté de la prudence & de la moderation. Quoiqu'il eût fait plusieurs visites au Roi de Dahomay dans son camp, & qu'il y eût été reçu avec beaucoup de caresses, l'opinion qu'il se forma de la faiblesse de ce Prince, en le voyant si long-tems disparaître à la vûe des Yos, lui fit naître le dessein de rétablir le Roi de Juida sur le trône. Il fut secondé par les Papas, qui souhaitoient beaucoup de relever leur ancien commerce. Ils leverent ensemble une armée de quinze mille hommes, qui vint se camper près des Forts Européens, sous le commandement du Roi de Juida & d'Ossus.

Le Roi de Dahomay, qui s'occupoit alors de la réparation de ses Villes, ignora long-tems cette entreprise, & ne l'apprit pas sans une extrême inquiétude. Il avoit perdu une partie de ses Troupes pendant qu'il étoit enseveli dans le fond des forêts; & depuis peu il avoit envoyé le reste de divers côtés, pour enlever des Esclaves. Cependant il trouva le moyen de se délivrer du péril par un stratagème fort heureux.

Il fit rassembler un grand nombre de femmes, qu'il vêtit & qu'il arma comme autant de Soldats. Il en forma des Compagnies, auxquelles il donna des Officiers, des enseignes & des tambours. Cette armée se mit en marche, avec la seule précaution de placer quelques hommes aux premiers rangs, pour tromper mieux l'ennemi. La surprise des Juidas, à l'approche d'une armée si nombreuse, se changea bientôt dans une si grande frayeur, que prenant la fuite, ils abandonnerent honteusement leur Roi & leurs alliés. Ce Prince fit envain toutes sortes d'efforts pour les arrêter, jusqu'à tourner contr'eux sa lance & blesser au visage tous ceux qu'il rencontroit dans sa fureur. Les femmes des Dahomais profitant de cette consternation pour s'avancer avec beaucoup d'audace, il n'eut pas d'autre ressource que de se précipiter dans le fossé du Fort Anglois, qu'il traversa par le secours de ses deux fils; & montant par dessus le mur, il se déroba heureusement à la poursuite de ses ennemis. Mais une grande partie de ses gens périt par la main des femmes, & la plupart des autres furent faits prisonniers.

Cet événement jetta le Gouverneur Anglois dans quelque embarras. Cependant il persuada au Roi fugitif de quitter le Fort dès la même nuit, & de retourner dans ses Isles désertes & stériles. Mais le Roi de Dahomay n'apprit pas moins que c'étoit lui qui avoit suscité la révolte. Son ressentiment

SNELGRAVE,  
II. Voyage.  
1729.

Les Yos ses ennemis se retirent.

Caractere de Tessésole, Gouverneur Anglois.

Il excite les Juidas à la révolte.

Stratagème du Roi de Dahomay.

Une armée de femmes bat les Juidas.

Le Roi de Dahomay rétablit ses forces.

SNELGRAVE.  
II. Voyage.  
1729.

Deux fautes qu'il  
commet.

fut égal à l'injure. Il laissa une petite armée à Sabi ; & retournant dans ses Etats, il fit un accueil si favorable à tous les Brigands de diverses nations, qui voulurent entrer dans ses Troupes, que dans l'espace de quelques mois, il se trouva aussi puissant qu'à l'arrivée des Yos. Malgré sa politique, qui lui donnoit beaucoup de supériorité sur tous les Princes Nègres, il avoit commis deux fautes irréparables. Quoiqu'il se trouvât le maître absolu d'un Pays immense, ses ravages & ses cruautés en avoient détruit ou chassé tous les Habitans. Ainsi, manquant de Sujets, il n'étoit grand Roi que de nom. En second lieu, sous prétexte de vouloir repeupler ses Etats, il avoit promis à tous les anciens Habitans qui retourneroient dans leur Patrie, la liberté d'y jouir de tous leurs privilèges, en lui payant un certain tribut. Cette espérance en avoir ramené plusieurs milles dans le Royaume d'Ardra. Mais soit qu'il n'eut pensé qu'à les tromper, soit que l'ardeur du gain lui fît oublier ses propres vûes, à peine eurent-ils commencé à s'établir, que par une noire trahison il fondit sur eux, & prit ou tua tous ceux qui ne purent se sauver par la fuite. Aussi n'a-t-on plus de confiance à ses promesses ; & suivant les apparences, de si belles Contrées demeureront desertes pendant toute sa vie. La même cause a ruiné presque entièrement le commerce de Juida.

Emportemens  
généraux de  
Testefole.

Testefole n'espérant plus de réconciliation avec le Roi de Dahomay, cessa de garder des ménagemens, & porta l'insulte jusqu'à faire donner un jour des coups de fouet à l'un de ses principaux Officiers. Aux plaintes que le Nègre fit de cette indignité, il répondit que sa résolution étoit de traiter le Roi de même, lorsqu'il tomberoit entre ses mains. Un outrage si sanglant, & le discours qui l'avoit suivi furent rapportés à ce Prince, qui, dans l'étonnement de cette conduite, dit avec assez de modération : il faut que cet homme ait un fond de haine naturelle contre moi, car autrement il ne pourroit avoir si-tôt oublié les bontés que j'ai eues pour lui.

Le Roi de Da-  
homay le fait ar-  
rêter.

Cependant il donna ordre à ses gens d'employer l'adresse pour se saisir de lui ; & l'occasion s'en offrit bientôt dans une visite que Testefole rendit aux François. Les Dahomays environnerent le Comptoir & demanderent le Gouverneur Anglois. Comme il n'y avoit aucune espérance de résister par la force, les François se hâterent de le cacher dans une armoire, & répondirent qu'il étoit déjà parti. Mais les Dahomays furieux cassèrent le bras d'un coup de pistolet au Chef du Comptoir, forcerent l'entrée, & trouverent Testefole dans sa retraite ; d'où l'ayant tiré fort brutalement, ils lui lierent les mains & les pieds, & le porterent à leur Roi dans un branle. Ce Prince refusa de le voir ; mais peu de jours après, il l'envoya dans la Ville de Sabi, qui n'est qu'à trois ou quatre milles du Fort. Là, on lui fit entendre que s'il vouloit écrire à ceux qui commandoient dans son absence, & faire venir pour sa rançon plusieurs marchandises qu'on lui nomma, il obtiendroit aussi-tôt la liberté. Mais lorsque les marchandises furent arrivées, au lieu de le renvoyer libre, on l'attacha par les pieds & les mains, le ventre à terre, entre deux pieux. On lui fit aux bras, au dos, aux cuisses & aux jambes, quantité d'incisions, où l'on mit du jus de limon, mêlé de poivre & de sel. Ensuite on lui coupa la tête ; & le corps, divisé en pieces, fut rôti sur les charbons & mangé.

Il est tué cruelle-  
ment & mangé.

Le Roi de Dahomay a cherché dans la fuite l'occasion de se justifier, en prétendant que ses ordres s'étoient bornés à le faire conduire à Sabi; & que s'il avoit laissé à ses gens la liberté d'en disposer à leur gré, il n'avoit entendu que la liberté de traiter pour sa rançon, sans s'être jamais défié qu'ils fussent capables de traiter avec cette barbarie un *Gentilhomme Blanc*. Mais on ne sçauroit douter, suivant l'opinion de Snelgrave, qu'ils ne connussent parfaitement les intentions de leur Maître; & la preuve qu'il en apporte, c'est que le Roi n'a jamais pensé à punir les Exécuteurs de cette horrible scene, quoiqu'il en ait été pressé avec beaucoup d'instances. Il ajoute que les Nègres, qui avoient eu part à cet odieux festin, ont dit depuis à plusieurs Portugais, en faisant une plaisanterie de leur aventure, que le Bœuf d'Angleterre leur paroïsoit excellent.

Après la malheureuse fin de Testefole, deux Nègres s'étant sauvés du Fort Anglois, allèrent informer le Roi qu'il pouvoit aisément s'en saisir, parce qu'il n'y restoit que quatre Blancs. Mais il répondit qu'il n'avoit aucun sujet de haine contre la Nation Angloise; que le dernier Gouverneur s'étoit attiré par son imprudence un malheur qui ne regardoit que lui, & qu'il esperoit que la Compagnie d'Afrique enverroit à l'avenir des Sujets plus propres à commander dans le Fort. Snelgrave, qui a connu ce Prince, n'est pas surpris qu'il ait été capable de pousser si loin la dissimulation.

Dans le même tems, ne pouvant douter que les Yos ne reparussent avec de nouvelles forces aussi-tôt que la saison deviendroit favorable à leur marche, il envoya des présens considerables à leur Roi, avec la plus jolie de ses propres filles. Cette adroite précaution, & l'ordre qu'il avoit donné à ses Ambassadeurs, de distribuer de grandes pieces de corail à tous les Grands de la Cour d'Yo, lui firent obtenir la paix, à des conditions avantageuses. Elle fut confirmée, peu de tems après, par une Ambassade volontaire du Roi d'Yo, qui envoya aussi une de ses filles au Roi de Dahomay.

Snelgrave apprit toutes ces circonstances en arrivant à Jaquin. Il y trouva le commerce fort languissant, avec peu d'apparence que dans la confusion de tant de guerres il pût se relever de plusieurs années. Pendant deux mois qu'il passa dans cette Ville, le feu y prit cinq fois & causa beaucoup de ravage. Les maisons du Pays sont bâties de terre, & n'ont qu'un seul étage. La charpente du toit est de *bambus*, revêtus de chaume, qui dans la saison de la sécheresse n'est pas moins combustible que l'amadou. C'est ordinairement la négligence des Habitans qui cause les incendies; & Snelgrave l'attribue au peu de cas qu'ils font de leurs meubles, qui ne méritent pas effectivement beaucoup d'attention; car à l'exception des Chefs, l'ameublement des Nègres consiste dans quelques nattes, qui leur servent de lits, dans les pots de terre où ils font cuire leurs alimens, & dans quelques autres bagatelles d'aussi peu de valeur. D'un autre côté les murs n'étant que de terre ou d'argile, la chaleur du feu leur est moins nuisible qu'utile, parce que son effet naturel est de les endurcir. D'ailleurs les frais d'un nouveau toit sont fort médiocres pour les Nègres, au lieu que les Comptoirs Européens ont toujours beaucoup à souffrir.

Celui des Anglois étoit dans une vaste cour, qui appartenoit au Duc de Jaquin, & qui touchoit à l'appartement de ses femmes, où les Nègres ne

Y y y ij

SNELGRAVE.  
II. Voyage.  
1729.  
Justification du  
Roi de Dahomay.

Dissimulation de  
ce Prince.

Incendies à Ja-  
quin.

Ils sont peu ré-  
doutables pour  
les Nègres.

SNELGRAVE.  
II. Voyage.  
1729.

Rigoureuse loi  
pour les prévenir.

Le feu prend au  
Comptoir Anglois.

peuvent entrer sans crime. De l'autre côté, le Comptoir avoit une vûe ouverte sur les champs ; & vis-à-vis de la porte étoit l'entrée d'une rue fort étroite, où demuroit le Prêtre du Prince de Jaquin avec sa famille. Il avoit choisi ce lieu pour y être à couvert des incendies, parce que le Duc ayant un grand nombre de Domestiques, il pouvoit être promptement secouru. D'ailleurs tous ceux qui habitent près de la Cour ont plus d'intérêt à prévenir le feu, parce que la Loi porte peine de mort contre toute la famille où l'incendie commence.

Toutes les précautions du Prêtre n'empêcherent point que le feu ne commençât par sa maison. Comme les flammes s'élançoient vers le Comptoir, les Anglois perdirent l'espérance de se sauver de ce côté-là. Cependant le Valet de Snelgrave eut le courage de passer au travers, chargé d'une boete qui contenoit les livres de compte, & quelques autres papiers d'importance. L'Auteur pensa d'abord à sauver l'or, qui étoit renfermé dans un assez grand coffre. Mais ne pouvant trouver la clef, & le feu s'attachant déjà au toit de chaume, il recueillit toutes ses forces pour enlever le coffre, avec un autre Blanc, le seul qui restoit près de lui, parce que la curiosité avoit conduit tous les autres à l'enterrement d'un Nègre. Il porta son fardeau dans l'appartement des femmes du Duc, où il le trouva avec son frere & quantité d'Habitans qui alloient éteindre le feu. Après avoir passé par un grand nombre de détours, dans un logement fort spacieux, il fit élever le coffre, avec le secours de deux Nègres, sur un mur de dix pieds de hauteur, d'où il fut porté au Comptoir Hollandois. Le feu continua deux heures avec tant de furie, que toute la maison du Duc fut consumée. On sauva celle de son frere, en découvrant tous les toits qui touchoient à la cour. Si cet accident étoit arrivé pendant la nuit, rien n'auroit échappé aux flammes, sans excepter les Habitans.

Miracle prétendu  
en faveur des  
Nègres.

Près de la maison du Prêtre, où le feu avoit commencé, il y avoit une grande cour carrée, qui étoit environnée de beaux arbres, au milieu desquels étoit le Fetiche du Prince de Jaquin. Il avoit la forme d'une mule de foin, couvert de chaume. Au sommet on avoit placé un crane humain, devant lequel on faisoit des prières & des offrandes pour la santé & la conservation du Prince. Ce Fetiche échappa au feu, quoique toutes les maisons voisines eussent été consumées; ce qui passa aux yeux du Peuple pour un miracle éclatant.

Autre incendie.

Dix jours après cette disgrâce publique, la Ville essuya un autre incendie, qui en détruisit plus d'un tiers; mais le Comptoir, qui venoit d'être rebâti, n'eut rien à souffrir. Le feu commença par une friture à l'huile de palmier, qu'un Cuisinier Nègre faisoit dans sa maison.

Retour de Snel-  
grave en Europe.

Snelgrave étant retourné dans le Comptoir, aussi-tôt qu'il fut rétabli, eut le spectacle d'une infinité d'Habitans, qui apportoient des bambus & du chaume pour réparer les édifices de leur Prince & de son frere. C'est un droit du Souverain sur ses Sujets. Mais la musique & les danses continuelles dont le travail étoit accompagné, troublèrent beaucoup le repos des Anglois. Snelgrave désespérant du commerce, & n'étant pas plus satisfait de sa santé, prit le parti de mettre à la voile, pour l'Angleterre, où il arriva le 13 Juillet 1730.

Mais pour satisfaire la curiosité du Lecteur, il a joint à sa Relation quelques autres circonstances de la conduite & de la situation du Roi de Dahomay, avec tout ce qui regarde la ruine du Commerce par la destruction de Jaquin, jusqu'au 22 de Mars 1732. Ses Mémoires venoient des derniers Négocians qui avoient abordé sur cette Côte.

Après avoir conclu la paix avec les Yos, le Roi de Dahomay, dont le caractère ambitieux étoit incapable de repos, marcha fort loin dans les terres contre la Nation des Yabus. Ces Peuples, qui ne l'avoient jamais offensé, se défendirent dans leurs bois & leurs montagnes jusqu'à la saison des pluies. L'ennui d'une guerre infructueuse fit désirer alors aux Troupes de Dahomay de retourner dans leur Pays. Elles se souleverent, & le Roi se vit obligé, pour soutenir la discipline, de faire couper la tête à quantité de ses principaux Officiers, qui avoient encouragé secrètement les mutins. Mais cette sévérité n'ayant fait qu'augmenter la désertion, un de ses fils en rendit l'exemple encore plus dangereux, en se retirant avec quatre mille hommes vers le Roi de Wymey. Le Roi, furieux de cet incident, redoubla ses efforts contre les Yabus, & les força dans une de leurs retraites. Mais ils en gagnèrent d'autres où ses soldats ne purent les suivre. Il fut ainsi forcé de retourner dans ses Etats, avec la perte d'une partie de son armée & celle de sa réputation.

A cette nouvelle, le Peuple de Jaquin sentit renaître son audace & se flatta de pouvoir achever la ruine du Tyran. Il y avoit alors dans cette Ville un Marchand Hollandois, nommé *Hertog*, qui faisoit un commerce considérable dans plusieurs Païs éloignés, par le moyen d'une Rivière qui coule de Jaquin dans la Baye de Benin. Cet Européen, de concert avec le Prince de Jaquin, excita le Roi de Wimey & quelques autres Princes à prendre les armes contre le Roi de Dahomay. Il poussa même le zèle jusqu'à leur fournir des munitions. Mais ce rusé Politique, informé de leur entreprise, ne tarda point à se venger. Il employa l'artifice pour tromper ses ennemis. Tandis qu'il armoit avec beaucoup de diligence, il fit courir le bruit qu'il méditoit une seconde expédition contre les Yabus; & ses Généraux commencèrent leur marche vers l'intérieur des terres. Mais dès la première nuit, toute son armée retourna du côté de la mer; & quoiqu'elle fut composée de plus de quinze mille hommes, elle surmonta si promptement toutes les difficultés de la route, qu'elle parut à la vûe de Jaquin sans que le Prince en fût averti par le moindre pressentiment. A peine eut-il le tems, avec ses principaux Sujets, de se jeter dans quelques Canots, & de gagner une Isle qu'il avoit fortifiée au milieu de la Rivière, à dix lieues vers l'Est, du côté d'Appagh. Il perdit toutes ses richesses. Sa mere fut arrêtée dans sa fuite. *Hertog* plus heureux se retira dans le Pays d'Appagh; mais toutes ses marchandises, dont la valeur étoit considérable, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le Roi de Dahomay peu satisfait du pillage de la Ville, fit faire main-basse sur les Habitans, & donna ordre, pour finir cette tragédie, que toutes les Villes & tous les Villages du Pays fussent réduits en cendre. Les autres Comptoirs Européens, qui étoient à Jaquin, n'évitèrent pas le même sort. Robert More, Capitaine d'un Vaisseau Anglois nommé *l'Ecureuil*, fut arrêté, avec les Facteurs de France & de Portugal. On les

1729.

1730-31-32.

Affaires du Roi de Dahomay jusqu'en 1732.

Destruction de Jaquin.

Hertog, Marchand Hollandois, souleve les Princes.

Jaquin est pris, pillé &amp; brûlé.

SNELGRAVE.  
II. Voyage.  
1732.

Les Facteurs de  
l'Europe font  
conduits au Roi  
de Dahomay.

Leur crainte  
panique.

força de marcher à pied jusqu'à la résidence du Roi de Dahomay, qui étoit alors près d'Ardra.

A leur arrivée More se plaignit d'avoir été traité si durement, que depuis qu'il étoit prisonnier on ne lui avoit permis de prendre aucune nourriture. Le Roi se leva brusquement sur cette plainte, & passa dans une chambre voisine, d'où il revint aussi-tôt avec une hache à la main. Les Facteurs, persuadés qu'ils étoient au dernier moment de leur vie, se jetterent à genoux pour implorer la clémence de leur Ennemi. Mais ils furent bien-tôt rassurés en voyant l'usage que le Roi faisoit de sa hache. Il s'en servit pour ouvrir un petit tonneau de bœuf, dont il fit tirer plusieurs pièces, avec ordre de les préparer immédiatement pour ses Prisonniers. A la vérité ce tonneau étoit une partie de leurs dépouilles, qui avoit été apportée la veille au Roi, avec le reste du butin.

Après avoir un peu rétabli leurs forces, les Blancs furent distribués, suivant leur Nation, sous la garde de plusieurs Kabafchirs. More & ses gens tombèrent entre les mains d'*Allegi*, Seigneur Nègre, qui étoit chargé depuis long-tems de traiter avec les Marchands Anglois. Il prit soin d'eux avec beaucoup de douceur & d'attention. Mais peu de jours après, il se vit arrêté par l'ordre du Roi, & condamné à perdre la tête, sans que ses Prisonniers aient jamais sçu la cause de son malheur. Ils demeurèrent quelque-tems dans cette situation, jusqu'à ce que le Sieur *Dean*, Gouverneur de la Compagnie d'Afrique à Juida, vint solliciter leur liberté. Le Roi de Dahomay se laissa fléchir, & donna une garde à More pour l'escorter à Jaquin. Mais le Capitaine aima mieux prendre la route de Juida, où il trouva un Vaisseau François qui le porta sur son propre bord.

Ils obtiennent  
la liberté.

La défiance rend  
le Roi cruel.

Tant de guerres & de revoltes avoient rendu le Roi de Dahomay cruel pour ses propres Sujets. La défiance & les soupçons ne l'abandonnoient plus. Les Blancs mêmes se ressentoient de l'altération de son caractère, & More en avoit fait l'expérience. Il semble d'ailleurs qu'un si long commerce avec les Marchands de l'Europe n'avoit jamais eu le pouvoir de faire perdre à ce Prince, ni à sa Nation, le fonds de ferocité par lequel ils ressembloient à tous les Nègres. Un jour que le Conseil Royal avoit demandé au Roi un jeune & vigoureux Caprif, qui lui fut accordé, l'usage que ces graves Conseillers firent de leur Esclave, fut de le tuer & d'en faire un festin.

Le Commerce  
est ruiné dans ses  
Etats.

Il n'en reste  
qu'un peu à Appagh.

A l'égard même du Commerce, il y a peu d'espérance qu'il puisse renaître pendant la vie du Roi, dans toutes les Contrées maritimes où ses armes ont porté la désolation. S'il en reste une ombre dans le Pays, c'est du côté d'Appagh, parce que cette Ville est défendue contre les entreprises de l'Usurpateur par une Rivière & un Marais. Cependant il paroît, par le témoignage de Snelgrave, que dans la plus grande chaleur de ses conquêtes, non-seulement il permettoit, mais qu'il encourageoit même la traite des Esclaves. Atkins, qui lui attribue au contraire le dessein de ruiner ce commerce, se sert de plusieurs passages de Snelgrave pour combattre l'opinion même de ce Voyageur; mais quelques interprétations hasardées ne peuvent affoiblir les déclarations expresses d'un Ecrivain. Le principal endroit sur lequel (92) Atkins s'appuie, est tiré d'un système de Commerce

(92) Il semble que l'esprit d'Atkins est un peu porté au paradoxe. On a vû qu'il prétend

que le Roi de Dahomay propofa un jour aux Anglois, & que Bullfinch Lamb, fuyant le récit de Snelgrave, expliqua dans une Affemblée de Commiffaires Anglois pour le Commerce. Quelques-uns des Articles portoient, que les Sujets du Roi de Dahomay pourroient être vendus ou fe vendre eux-mêmes aux Anglois, à condition que ce ne fût pas pour être transportés hors du Pays & pour fervir dans les Colonies éloignées de l'Afrique : condition, ou loi, remarque Atkins, qui eft directement contraire au but du commerce des Efclaves. Mais, pour juger raifonnablement du fonds, il faudroit qu'on nous eût donné le fiftême entier, & qu'il n'y eût pas d'objection à former contre l'autenticité de cette Pièce.

SNELGRAVE.  
II. Voyage.  
1732.

Objections d'Atkins contre Snelgrave.

## §. I V.

*Remarques fur les Efclaves Nègres, fur leurs révoltes, & fur la conduite qu'il faut tenir avec eux.*

UNE longue expérience de la Navigation & du Commerce ayant fait paffer l'Auteur par toutes fortes d'épreuves, il a crû devoir recueillir pour l'instruction d'autrui, diverfes fédérations qui ont expofé, non-feulement les Marchands d'Efclaves, à la perte de leur fonds, mais les Vaiffeaux mêmes & ceux qui les commandoient à périr miférablement au milieu des mers. Il parle de ce qu'il a vû ou de ce qui s'eft paffé fous fes ordres. Mais il commence par des Observations encore plus inſtructives fur la maniere dont les Nègres deviennent Efclaves, fur la quantité annuelle qui fe transporte de la Guinée, & fur la nature morale de ce Commerce.

Dangers pour les Marchands & les Capitaines.

1<sup>o</sup>. Par un ufage immémorial, les Nègres font Efclaves tous les Captifs qu'ils prennent à la guerre. Mais avant que leur Commerce fût établi avec les Européens, ils tuoient une grande partie de leurs Prifonniers, dans la crainte qu'étant en trop grand nombre ils ne leur cauſaffent de l'embaras par leurs révoltes.

Principes reconnus par l'Auteur.

2<sup>o</sup>. C'eft un autre ufage entre ces Nations barbares, de punir la plûpart des crimes par des amendes; mais au défaut du paiement, la Loi condamne le coupable à l'efclavage. Cette pratique eft également établie fur la Côte & dans l'intérieur des terres.

3<sup>o</sup>. Les débiteurs infolvables font condamnés au même fort, à moins qu'ils ne foient rachetés par leurs amis. Mais quoique cette Loi s'exerce avec rigueur, ils font rarement vendus aux Européens, parce que leurs créanciers les gardent pour leur propre ufage.

4<sup>o</sup>. Snelgrave a ſçu par des informations certaines, que dans les Pays intérieurs, quantité de Nègres vendent leurs enfans fans y être forcés par la néceſſité. Mais il a remarqué que ceux des Côtes ne fe portent à cette barbarie que dans les befoins preſſans.

Il prétend s'être affuré par des calculs affez exacts, que dans certaines

Nombre des Efclaves qui fontent de Guinée;

ruiner l'opinion de ceux qui reconnoiffent des Antropophages, & qu'il n'allegue que des raifonnemens contre des faits. Ici, fans être

mieux fondé, il attaque ce qu'il y a de mieux établi dans Snelgrave.

SNELGRAVE.

années il est parti de Guinée au moins soixante-dix mille Esclaves ; ce qui ne lui paroît pas surprenant, quand il considère que la Côte de Guinée, depuis le Cap-Verd jusqu'au Pays d'Angola, n'a pas moins de douze ou treize cens lieues de longueur, & que la Polygamie est en usage dans toutes ces grandes Régions.

Si le commerce  
des Esclaves est  
légitime.

A l'égard de la nature morale de ce Commerce, l'Auteur n'entreprend pas de répondre à toutes les objections : mais il déclare que les avantages qui en reviennent aux Marchands & même aux Esclaves, lui paroissent une raison suffisante pour le justifier. En premier lieu, dit-il, il demeure prouvé par les Remarques précédentes, que le Commerce des Esclaves sauve la vie à quantité de personnes utiles. 2°. La vie des Nègres est plus douce dans l'esclavage même que dans leur propre patrie. 3°. Il en résulte un grand avantage pour les Colonies de l'Europe, où les Nègres sont beaucoup plus propres que les Blancs à la culture des terres. 4°. Il est utile pour les Nations Nègres que leurs Criminels soient transportés hors du Pays pour n'y retourner jamais. Enfin, conclut Snelgrave, les avantages de ce Commerce surpassent beaucoup les inconvéniens ; & lorsqu'on l'aura combattu par les plus fortes raisons, on sera obligé d'y reconnoître, comme dans tous les autres Etablissemens du Monde, un mélange de bien & de mal. Quoiqu'il en soit, continue-t-il, les Nègres regardant l'esclavage comme ce qu'ils ont de plus terrible à redouter, cherchent toutes les occasions de rentrer en liberté. Il n'y a que la force ou la crainte qui puisse les attacher à leurs chaînes.

Méthode de  
l'Auteur pour  
conduire une car-  
gaison d'Escla-  
ves.

Cependant leurs séditions sur les Vaisseaux viennent presque toujours des mauvais traitemens qu'ils reçoivent des Matelots. L'Auteur s'étoit fait une méthode pour les conduire. Il ne croit pas qu'il y en ait de plus sûre, quoiqu'elle ne lui ait pas toujours réussi. Comme leur première défiance est qu'on ne les ait achetés pour les manger, & que cette opinion paroît fort répandue dans toutes les Nations intérieures, il commençoit par leur déclarer, qu'ils devoient être sans crainte pour leur vie ; qu'ils étoient destinés à cultiver tranquillement la terre, ou à d'autres exercices qui ne surpasseroient pas leurs forces ; que si quelqu'un les maltraitoit sur le Vaisseau, ils obtiendroient justice en portant leurs plaintes à l'Interprète ; mais que s'ils commettoient eux-mêmes quelque désordre, ils seroient punis sévèrement.

A mesure qu'on achete les Nègres, on les enchaîne deux à deux ; mais les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans le Vaisseau ; & lorsqu'on a perdu de vûe les Côtes, on ôte même leur chaîne aux hommes.

Ils reçoivent leur nourriture deux fois par jour. Dans le beau tems, on leur permet d'être sur le tillac depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit. Tous les lundis on leur donne des pipes & du tabac ; & leur joie marque assez, en recevant cette faveur, que c'est une de leurs plus grandes consolations dans leur misère. Les hommes & les femmes sont logés séparément, & leurs loges sont nettoyées soigneusement tous les jours. Avec ces attentions, qui doivent être soutenues constamment, Snelgrave a reconnu qu'un Capitaine, bien disposé, conduit facilement la plus grande cargaison de Nègres.

La première sédition dont l'Auteur ait été témoin, arriva dans son premier

mier Voyage, en 1704, sur l'*Aigle de Londres*, Vaisseau commandé par son pere. Ils avoient à bord quatre cens Nègres du Vieux *Kallabar*. Leur Bâtiment étoit encore dans la Riviere de ce nom ; & de vingt-deux Blancs qui estoient capables de service, une partie des autres étant morts, & le reste accablés de maladies, il s'en trouvoit douze absens pour faire la provision d'eau & de bois. Les Nègres remarquerent fort bien toutes ces circonstances, & concerterent ensemble les moyens d'en profiter. La sédition commença immédiatement avant le souper. Mais comme ils étoient encore liés deux à deux, & qu'on avoit eu soin d'examiner leurs fers soir & matin, les Anglois dûrent leur salut à cette sage précaution. La garde n'étoit composée que de trois Blancs, armés de contelas. Un des trois, qui étoit sur le château-d'avant, aperçut plusieurs Nègres, qui, s'étant approchés du Contre-Maître, se faisoient de lui pour le précipiter dans les flots. Il fondit sur eux, & leur fit quitter prise. Mais tandis que le Contre-Maître courut à ses armes, son défenseur fut saisi lui-même, & ferré de si près qu'il ne put se servir de son sabre. L'Auteur étoit alors dans le tremblement de la fièvre, & retenu au lit depuis plusieurs jours. Au bruit qui se fit entendre, il prit deux pistolets ; & montant en chemise sur le tillac, il rencontra son pere & le Contre-Maître, auxquels il donna ces deux armes. Ils allerent droit aux Nègres, en les menaçant de la voix ; mais ces furieux ne continuerent pas moins de presser la sentinelle, quoiqu'ils n'eussent encore pû lui arracher son sabre, qui tenoit au poignet par une petite chaîne, & que leurs efforts pour le pousser dans la mer n'eussent pas mieux réussi, parce qu'il en tenoit deux qui ne pouvoient se dégager de ses mains. Le vieux Snelgrave se jeta au milieu d'eux pour les secourir, & tira son pistolet par-dessus leur tête, dans l'esperance de les effrayer par le bruit. Mais il reçut un coup de poing qui faillit de le faire tomber sans connoissance ; & le Nègre qui l'avoit frappé avec cette vigueur alloit recommencer son attaque, lorsque le Contre-Maître lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet. A cette vûe la sédition cessa tout d'un coup. Tous les rebelles se jetterent à genoux, le visage contre le tillac, en demandant quartier avec de grands cris. Dans l'examen des coupables, on n'en trouva pas plus de vingt qui eussent part au complot. Les deux Chefs, qui étoient liés par le pied à la même chaîne, saisisrent un moment favorable pour se jeter dans la mer. On ne manqua point de punir séverement les autres ; mais sans effusion de sang ; & l'on en fut quitte ainsi pour la perte de trois hommes.

Les Cormantins, Nation de la Côte d'Or, sont des Nègres fort capricieux & fort opiniâtres. En 1721, l'Auteur aborda sur leur Côte, & fit en peu de tems une traite si avantageuse, qu'il avoit déjà cinq cens Esclaves à bord. Il se croyoit sûr de leur soumission, parce qu'ils étoient fort bien enchaînés, & qu'on veilloit soigneusement sur eux. D'ailleurs son Equipage étoit composé de cinquante Blancs, tous en bonne santé, & d'excellens Officiers. Cependant la fureur de la révolte s'empara d'une partie de cette malheureuse troupe, près d'une Ville nommée Manfro, sur la même Côte.

La sédition commença vers minuit, à la clarté de la Lune. Les deux sentinelles laisserent sortir à la fois quatre Nègres de leur loge ; & négli-

SNELGRAVE.

Premiere sédition dont il ait été témoin.

Courage de l'Auteur.

Permetté de son pere.

Revolte de quelques Cormantins.

SNELGRAVE.  
1727.

Les coupables se précipitent dans la mer.

Raisons qui rendent les autres plus soumis.

Ils retombent dans leur crime.

Leur obstination.

Malheurs d'un Vaisseau Anglois.

geant de la fermer, il en sortit aussi-tôt quatre autres. Il s'aperçurent aussi-tôt de leur faute, & poussèrent assez violemment la porte pour arrêter ceux qui auroient succédé dans la même vûe. Mais les huit, qui s'étoient échappés, eurent l'adresse de se défaire en un moment de leurs chaînes, & fondirent ensemble sur les deux sentinelles. Ils s'efforcèrent de leur arracher leurs sabres. L'usage des sentinelles Angloises étant de se les attacher au poignet, ils trouverent tant de difficulté à cette entreprise, que les cris des deux Blancs eurent le tems de se faire entendre & d'attirer du secours. Aussi-tôt les huit Nègres prirent le parti de se précipiter dans les flots. Mais comme le vent étoit de terre, & la Côte assez éloignée, on les trouva tous, le matin, accrochés par les bras & les jambes aux cables qui étoient à sécher hors du Vaisseau. Lorsqu'on se fut assuré d'eux, le Capitaine leur demanda ce qui les avoit portés à se soulever. Ils lui répondirent qu'il étoit un grand fripon, de les avoir achetés dans leur Pays pour les transporter dans le sien, & qu'ils étoient résolus de tout entreprendre pour se remettre en liberté. Snelgrave leur représenta que leurs crimes ou le malheur qu'ils avoient eu d'être faits prisonniers à la guerre, les avoient rendus Esclaves avant qu'il les eût achetés; qu'ils n'avoient pas reçu de mauvais traitement sur le Vaisseau; & qu'en supposant qu'ils pussent lui échaper, leur sort n'en seroit pas plus heureux, puisque leurs compatriotes mêmes, qui les avoient vendus, les reprendroient à terre, & les vendroient à d'autres Capitaines, qui les traiteroient peut-être avec moins de bonté. Ce discours fit impression sur eux. Ils demanderent grace, & s'en allerent dormir tranquillement.

Cependant peu de jours après, ils formerent un nouveau complot. Un des Chefs fit une proposition fort étrange à l'Interprète Nègre, qui étoit du même Pays. Il lui demanda une hache, en lui promettant que pendant la nuit il couperoit le cable de l'ancre. Le Vaisseau ne pouvant manquer d'être poussé au rivage, il eseroit de gagner la terre avec tous ses compagnons; & s'ils avoient le bonheur de réussir, il s'engageoit, pour eux & pour lui-même, à servir l'Interprète pendant toute sa vie. Cet honnête Nègre avertit aussi-tôt le Capitaine, & lui conseilla de redoubler la garde, parce que les Esclaves n'étoient plus sensibles aux raisons qui les avoient déjà fait rentrer dans la soumission. Cet avis jetta Snelgrave dans une vive inquiétude. Il connoissoit les Cormantins pour des désespérés, qui comptoient pour rien les châtimens & même la mort. On a vû souvent, à la Barbade, & dans d'autres Isles, que pour quelques punitions, méritées par leur paresse opiniâtre, vingt ou trente de ces misérables se pendoient ensemble à des branches d'arbres, sans avoir fait naître le moindre soupçon de leur dessein.

Cependant une Avanture fort triste inspira plus de douceur aux Nègres de Snelgrave. En arrivant près d'Anamabo, il rencontra l'*Elisabeth*, Vaisseau qui appartenoit aux mêmes Propriétaires que le sien, & dont la situation l'obligeoit par conséquent à des soins particuliers. Ce Bâtiment avoit essuyé diverses sortes d'infortunes. Après avoir perdu son Capitaine & son Contre-Maitre, il étoit tombé, au Cap Laho, entre les mains du Pyrate Roberts, au service duquel plusieurs Matelots s'étoient déjà engagés. Mais

quelques-uns des Pyrates n'avoient pas voulu souffrir que la cargaison fût pillée ; & par un sentiment de compassion , fondé sur d'anciens services qu'ils avoient reçus des Propriétaires, ils avoient exigé que le Vaisseau fût remis entre les mains du seul Officier qui lui restoit. Lorsque Snelgrave rencontra l'Elisabeth , elle avoit disposé de toutes ses marchandises. Comme elle devoit reconnoître ses ordres, il proposa au nouveau Commandant de lui donner cent-vingt Esclaves, qu'il avoit à bord, & de prendre à leur place ce qui lui restoit de marchandises ; après quoi il se proposoit de quitter la Côte, pour aller se radouber à l'Isle de S. Thomas. Le Commandant y consentit volontiers. Mais les gens de l'Equipage firent quelques difficultés, sous prétexte que les cent-vingt Esclaves étant avec eux depuis long-tems, ils avoient pris pour eux une certaine affection qui leur faisoit souhaiter de ne pas changer leur cargaison. Snelgrave s'apercevant que tous ses raisonnemens étoient inutiles, prit congé du Commandant, & lui dit qu'il viendrait essayer le lendemain qui auroit la hardiesse de s'opposer à ses ordres absolus.

Mais la nuit suivante, il entendit tirer deux ou trois coups de fusil sur l'Elisabeth. La lune étoit fort brillante. Il descendit aussi-tôt lui-même dans sa Pinace, & se faisant suivre de ses deux Chaloupes, il alla droit vers ce Vaisseau. Dans un passage si court, il découvrit deux Nègres, qui fuyant à la nage, furent déchirés à ses yeux par deux Requins, avant qu'il pût les secourir. Lorsqu'il fut plus près du Bâtiment, il vit deux autres Nègres, qui se tenoient au bout d'un cable, la tête au-dessus de l'eau, fort effrayés du sort de leurs compagnons. Il les fit prendre dans sa Pinace ; & montant à bord il y trouva les Nègres fort tranquilles sous les ponts, mais les Blancs dans la dernière confusion sur le tillac. Un Matelot lui dit, d'un air effrayé, qu'ils étoient tous persuadés que la sentinelle de l'écoutille avoit été massacrée par les Nègres. Cet effroi parut fort surprenant à Snelgrave. Il ne pouvoit concevoir que des gens, qui avoient eu la hardiesse de lui refuser leurs Esclaves une heure auparavant, eussent manqué de courage pour sauver un de leurs compagnons, & n'eussent pas celui d'abandonner le tillac, où ils étoient armés jusqu'aux dents. Il s'avança, avec quelques-uns de ses gens, vers l'avant du Vaisseau, où il trouva la sentinelle étendue sur le dos, la tête fendue d'un coup de hache. Cette révolte avoit été concertée par quelques Cormantins. Les autres Esclaves, qui étoient d'une autre Côte, n'y ayant pas eu la moindre part, dormoient tranquillement dans leurs loges. Un des deux fugitifs qui avoient été arrêtés, rejeta le crime sur son associé ; & celui-ci confessa volontairement qu'il avoit tué la sentinelle, dans la seule vûe de s'échaper avec quelques Nègres de son Pays. Il protesta même qu'il n'avoit voulu nuire à personne ; mais que voyant l'Anglois prêt à s'éveiller, & trouvant sa hache près de lui, il s'étoit crû obligé de le tuer pour sa sûreté ; après quoi il s'étoit jetté dans la mer.

Snelgrave prit occasion de cet incident pour faire passer tous les Esclaves de l'Elisabeth sur son propre Vaisseau, & n'y trouva plus d'opposition. Il y retourna lui-même ; & se trouvant près d'Anamabo, où il y avoit actuellement huit Bâtimens Anglois dans la rade, il fit prier tous les Capitaines de se rendre sur son bord pour une affaire importante. La plupart vinrent

SNELGRAVE.  
1727.

Compassion de  
quelques Pyra-  
tes.

Propositions de  
Snelgrave aux  
Anglois de l'Elis-  
abeth.

Ce qui leur ar-  
rive après les a-  
voir rejetées.

Deux rebelles  
dévorés par les  
Requins, & deux  
autres arrêtés.

Conseil de plu-  
sieurs Capitaines  
Anglois.

SNELGRAVE.

1727.

Ils condamnent  
un Nègre à mort.  
Ses discours.

aussi-tôt; & d'un avis unanime, ils jugerent que le Nègre devoit être puni du dernier supplice.

On fit déclarer à ce misérable, qu'il étoit condamné à mourir dans une heure, pour avoir tué un Blanc. Il répondit qu'à la vérité il avoit commis une mauvaise action en tuant la sentinelle du Vaisseau, mais qu'il prioit le Capitaine de considérer, qu'en le faisant mourir il alloit perdre la somme qu'il avoit payée pour lui. Snelgrave lui fit dire par l'Interprète, que si c'étoit l'usage dans les Pays Nègres, de changer la punition du meurtre pour de l'argent, les Anglois ne connoissoient pas cette manière d'é luder les droits de la justice; qu'il s'appercevroit bien-tôt de l'horreur que ses Maîtres avoient pour le crime; & qu'aussi-tôt qu'un Sable d'une heure, qu'on lui montra, auroit achevé sa révolution, il seroit livré au supplice. Tous les Capitaines retournerent sur leur bord, & chacun fit monter ses Esclaves sur le tillac pour les rendre témoins de l'exécution, après les avoir informés du crime dont ils alloient voir le châ timent.

Son exécution.

Lorsque le Sable eut fini son cours, on fit paroître le meurtrier sur l'avant du Vaisseau, lié d'une corde sous les bras, pour être élevé au long du mât où il devoit être tué à coups de fusil. Quelques autres Nègres observant comment la corde étoit attachée, l'exhorterent à ne rien craindre, & l'assurèrent qu'on n'en vouloit point à sa vie, puisqu'on ne lui avoit pas mis la corde au coup. Mais cette fausse opinion ne servit qu'à lui épargner les horreurs de la mort. A peine fut-il élevé, que dix Anglois placés derrière une barricade, firent feu sur lui & le tuerent dans un instant. Une exécution si prompte répandit la terreur parmi tous les Esclaves, qui s'étoient flattés qu'on lui feroit grâce par des vûes d'intérêt. Le corps ayant été exposé sur le tillac, on lui coupa une main, qui fut jettée dans les flots, pour faire comprendre aux Nègres, que ceux qui oseroient porter la main sur les Blancs recevroient la même punition: exemple d'autant plus terrible, qu'ils sont persuadés qu'un Nègre mort sans avoir été démembré, retourne dans son Pays aussi-tôt qu'on l'a jetté dans la mer. Cependant l'Auteur ajoute que les Cormantins rient de toutes ces chimères.

Ce qu'on y  
joint pour y ser-  
vir d'exemple  
aux autres Escla-  
ves.

Aux menaces du même châ timent pour les rebelles, Snelgrave joignit la promesse de traiter avec bonté ceux qui vivoient dans l'obéissance & le respect qu'ils devoient à leurs Maîtres. Ce Traité fut fidèlement exécuté; car, deux jours après, l'Auteur fit voile d'Anamabo à la Jamaïque; & pendant quatre mois qui se passerent avant que la cargaison pût être vendue dans cette Isle, il n'eut aucun sujet de se plaindre de ses Nègres.

Telles furent les séditions qui arriverent sur les Vaisseaux que Snelgrave commandoit. Mais il en rapporte deux fort remarquables, arrivées sur le *Ferriers* de Londres, commandé par le Capitaine Messervy.

Tragique Avan-  
ture d'un Capi-  
taine Anglois.

Snelgrave ayant rencontré ce Bâtiment dans la rade d'Anamabo, en 1722, apprit du Commandant avec quel bonheur il avoit acheté en peu de jours près de trois cens Nègres à Setrakrou. Il paroît que les Habitans de cette Ville avoient été souvent maltraités par leurs voisins, & qu'ayant pris enfin les armes, ils les avoient battus plusieurs fois & fait quantité de prisonniers. Messervy, arrivé dans ces circonstances, avoit acheté des Esclaves à fort bon marché, parce que les vainqueurs auroient été obligés de

les tuer pour leur sûreté, s'il ne s'étoit pas présenté de Vaisseau dans la rade. Comme c'étoit le premier Voyage qu'il faisoit sur cette Côte, Snelgrave lui conseilla de ne rien négliger pour tenir tant de Nègres dans la soumission. Le lendemain, l'étant allé voir sur son bord & le trouvant sans défiance au milieu de ses Esclaves, qui étoient à souper sur le tillac, il lui fit observer qu'il y avoit de l'imprudence à s'en approcher si librement sans une bonne garde. Messervy le remercia de ce conseil, mais parut si peu disposé à changer de conduite, qu'il lui répondit par ce vieux Proverbe : L'œil du Maître engraisse les Chevaux. Il partit quelques jours après pour la Jamaïque. Snelgrave prit plus tard la même route : mais, en arrivant dans cette Isle, on lui fit le récit de la malheureuse mort que Messervy s'étoit attirée par son aveugle confiance, dix jours après avoir quitté la côte de Guinée.

Un jour qu'il étoit au milieu de ses Nègres, à les voir dîner, ils se saisirent de lui, & lui cassèrent la tête avec les plats mêmes dans lesquels on leur servoit le riz. Cette revolte ayant été concertée de longue-main, ils coururent en foule vers l'avant du Vaisseau, pour forcer la barricade, sans paroître effrayés du bout des piques & des fusils que les Blancs leur présentoient par les embrasures. Enfin le Contre-Maitre ne vit pas d'autre remède pour un mal si pressant, que de faire feu sur eux de quelques pièces de canon chargées de mitrailles. La première décharge en tua près de quatre-vingt, sans compter ceux qui sautèrent dans les flots & qui s'y noyèrent. Cette exécution appaisa la revolte ; mais dans le désespoir d'avoir manqué leur entreprise, une grande partie de ceux qui restoient se laissèrent mourir de faim ; & lorsque le Vaisseau fut arrivé à la Jamaïque, les autres tentèrent deux fois de se revolter avant la vente. Tous les Marchands de l'Isle, à qui ces fureurs ne purent être cachées, marquerent peu d'empressement pour acheter des Esclaves si indociles, quoiqu'ils leur fussent offerts à vil prix. Ce voyage devint fort malheureux pour les Propriétaires ; car la difficulté de la vente ayant arrêté long-tems le Vaisseau à la Jamaïque, il y périt enfin dans un ouragan, plus redoutable encore que les Nègres.

## §. V.

*Relation de la prise de l'Auteur par des Pyrates.*

AU mois de Novembre 1718, Snelgrave, dont la réputation étoit bien établie par le succès de plusieurs Voyages, fut chargé du commandement d'un Vaisseau nommé le *Bird*, ou l'*Oiseau*, qui devoit se rendre d'abord en Hollande, pour y faire sa cargaison. Le 10 de Décembre, étant revenu bien chargé à *Helwoetfluys*, il fut emporté de dessus ses ancres par un violent orage ; & jetté contre la digue, où il eut le malheur d'échouer avec beaucoup de péril. Il fallut ouvrir une tranchée de trois cens pieds de long, par laquelle on vint à bout d'amener assez d'eau pour remettre le Vaisseau à flot. Heureusement le dommage ne fut pas égal à la fatigue. On rentra dans le bassin d'*Helwoetfluys*, d'où l'on mit à la voile au commence-

SNELGRAVE.

1727.

Il néglige les conseils de Snelgrave.

Ses Esclaves les massacraient.

Triste sort de la cargaison &amp; du Vaisseau.

1718.

Trois tempêtes que l'Auteur eut suite successivement.

SNELGRAVE.  
1719.

ment de Janvier. Mais une autre tempête força Snelgrave de se réfugier à Spithead. Il en partit, & fut encore jetté par des vents impétueux plus de soixante-dix lieues à l'Ouest du Lezard. Cette troisième disgrâce l'obligea de relâcher à Kingsale en Irlande, & de s'y arrêter jusqu'au 10 de Mars. Enfin, levant l'ancre avec un tems plus doux, il ne cessa pas de l'avoir favorable jusqu'à Sierra-Leona, où il arriva le premier d'Avril 1719. En passant près des Canaries, il fut poursuivi par un gros Vaisseau, qu'il prit pour un Corsaire de Sallé; mais l'excellence de ses voiles le délivra bien-tôt de ce danger.

Il arrive à Sierra-Leona, où il trouve trois Pirates, Cocklyn, la Bouffe & Davis.

Avanture de ces Brigands.

Il trouva dans la Riviere de Sierra-Leona trois autres Pirates, qui s'y étoient déjà saisis de dix Bâtimens Anglois. Le premier de ces Brigands, qui étoit entré dans la Riviere, se nommoit *Cocklyn*. Il n'avoit pas plus de vingt-cinq hommes à son arrivée; & loin d'être redoutable aux Marchands, il cherchoit du secours, avec cette troupe, dans une Barque où il avoit été abandonné, sur quelque mécontentement, par le fameux *Moody*, Commandant d'un Corsaire nommé le *Risingfun*, ou le Soleil-levant. Mais en arrivant à Sierra-Leona, *Cocklyn* & ses compagnons avoient rencontré, dans sa Chaloupe, le Seigneur Joseph, riche Négociant Nègre, & s'étoient saisis de lui. Ils n'avoient exigé, pour sa rançon, que des munitions & des vivres. Ensuite, n'ayant pas manqué d'audace pour attaquer successivement plusieurs Bâtimens de Bristol qui fréquentoient cette Côte, non-seulement ils s'étoient pourvus de tout ce qui étoit nécessaire à leur profession; mais ils avoient engagé à leur service cinquante ou soixante Matelots, qui formoient avec eux un corps de quatre-vingt hommes. D'un autre côté, les gens du *Risingfun*, qui étoient partis avec *Moody*, avoient pris occasion de la dureté avec laquelle il avoit traité *Cocklyn*, pour se revolter contre lui; & l'ayant mis, avec douze autres, dans une grande Barque qu'ils avoient enlevée aux Espagnols vers les Isles Canaries, ils l'avoient abandonné à son mauvais sort. Comme on n'a jamais su dans la suite ce qu'il étoit devenu, il y a beaucoup d'apparence qu'il fut englouti dans les flots. Les Rebelles, après s'être défaits de leur Chef, lui avoient donné pour successeur un François nommé *la Bouffe*, qui les avoit ramenés dans la Riviere de Sierra-Leona, où ils avoient rejoint *Cocklyn* & sa troupe, un mois après sa séparation. Le même jour, un autre Pirate étoit entré dans la même Baye. Son nom étoit *Davis*. Après avoir exercé quelque-tems sa profession dans une Felouque, il s'étoit rendu maître d'un grand Vaisseau, vers les Isles du Cap-Verd. En entrant dans la Riviere de Sierra-Leona, il avoit arboré un pavillon noir, pour jeter l'effroi parmi les Marchands qu'il esperoit d'y rencontrer. Ce *Davis* étoit un Corsaire généreux, qui avoit trouvé, par son habileté & son courage, le moyen d'entretenir une rigoureuse discipline dans une troupe d'environ cent-cinquante hommes. Il n'eut point de part à l'infortune de l'Auteur. *Cocklyn*, au contraire, & tous ses associés, étoient les plus vils & les plus cruels Brigands du monde. Snelgrave, après avoir eu le malheur de tomber entre leurs mains, apprit de plusieurs d'entr'eux, qu'ils n'avoient choisi *Cocklyn* pour Chef qu'en faveur de sa brutalité & de son ignorance; bien résolu, disoient-ils, de ne s'en donner jamais de semblables à *Moody*, qui prenoit des airs de Seigneur & qui affectoit des

Caractere de Davis & de Cocklyn.

Principes des Pirates.

manieres polies. Le Commandant d'une troupe de Pyrates n'est choisi par ses égaux que pour combattre à leur tête. Ils se donnent un autre Officier, qu'ils nomment leur *Quartier-Maître*, pour l'inspection générale des affaires, & souvent pour reformer les ordres du Capitaine. Outre ces deux Emplois, un Vaisseau Pirate a tous les Offices subalternes, dont l'usage est établi sur les Vaisseaux de guerre.

Le jour que Snelgrave découvrit la Côte, à trois lieues de l'embouchure de la Riviere, le tems étoit fort calme. Un peu de fumée qu'il crut appercevoir au rivage lui fit naître quelques pressentimens, qu'il regretta de n'avoir pas mieux écoutés. Il donna ordre à Simon Jones, son Contre-Maître, qui avoit déjà fait le voyage, de se mettre dans la Pinace pour aller de plus près à la découverte. Mais Jones l'assura, que le lieu d'où partoît la fumée étoit sans Habitans, & qu'il ne pouvoit s'y trouver que quelques voyageurs, qui faisoient rôtir apparemment des huîtres. Cette réponse, de la part d'un ancien Matelot, qu'aucune raison ne devoit rendre suspect, dissipa toutes les défiances. A cinq heures, on profita de la marée pour s'avancer à l'embouchure de la Riviere. Vers l'entrée de la nuit, on découvrit assez loin dans le Canal, un gros Vaisseau, qui étoit le Pirate entre les mains duquel on tomba bien-tôt. Les deux autres, avec leurs Prises, étoient cachés derrière une pointe de terre.

Comme le tems ne cessoit pas d'être calme, & que les ténèbres devenoient fort épaisses, l'Auteur prit le parti de jeter l'ancre à l'embouchure même. Vers les huit heures, la sentinelle du tillac fit avertir qu'il croyoit entendre le bruit d'une Chaloupe, qui s'avançoit à la rame. Tout le monde se rendit sur les ponts; & Snelgrave fit poster par précaution, sur l'avant du Vaisseau, vingt hommes armés de fusils & de sabres. Il cria lui-même le *Qui vive*? On lui répondit que la Chaloupe appartenoit aux *Deux Amis*, Vaisseau de la Barbade, commandé par le Capitaine *Eliot*. Cette réponse ne l'ayant pas rassuré, il ne continuoît pas moins de faire préparer les armes, & d'ordonner que toutes les lanternes fussent allumées; lorsqu'ayant demandé une seconde fois d'où étoit la Chaloupe, on lui répondit, d'Amérique, & sur le champ on lui envoya une décharge de mousqueterie, à la portée du pistolet. Rien ne prouve mieux, remarque Snelgrave, l'audace effrenée des Pyrates; car ils n'étoient que douze dans la Chaloupe; & son Bâtiment, dont ils ne connoissoient pas la force, avoit seize pièces de canon & quarante-cinq hommes d'Equipage.

A ce premier signe de guerre, l'Auteur donna ordre au Contre-Maître de faire feu de sa bordée. N'étant point obéi, il descendit lui-même pour presser les Canoniers; mais sa surprise fut extrême, de trouver ses gens qui se regardoient les uns les autres avec les marques de la dernière consternation. Quelques-uns lui dirent qu'ils auroient pris volontiers les armes, mais qu'ils ne pouvoient les retrouver. Dans cet intervalle, les Pyrates, qui n'avoient pas trouvé de résistance, étoient montés à bord, & tirant quelques coups au hazard, ils avoient fait disparaître ceux qui étoient restés sur le tillac. Un seul Matelot, qui avoit eu moins de vitesse à fuir, eut les reins cassés d'un coup de balle. Quelques grenades que les Pyrates jetterent brusquement, & qui ne causerent néanmoins de mal à personne, acheve-

SNELGRAVE.

1719.

Snelgrave tombe entre leurs mains.

Il prend des précautions inutiles.

Audace effrenée des Pyrates.

Lâcheté des gens de Snelgrave.

SNELGRAVE.

1719.

Bohémien qui lui  
fait éviter un  
coup de balle.

Nouveau péril  
pour la vie de  
l'Auteur.

Il est traité plus  
doucement.

Erreur des Cor-  
saires.

Usage qu'ils font  
des provisions de  
Snelgrave.

rent de répandre la terreur. On cria quartier. Là-dessus le Chef des Pirates, qui étoit leur Quartier-Maître, eut la hardiesse de descendre seul & de demander où étoit le Capitaine du Vaisseau. Snelgrave se présenta, & lui répondit avec un soupir, que c'étoit lui qui avoit porté ce titre. Quelle est ton audace, lui dit le fier Brigand, d'avoir ordonné qu'on fît feu sur nous ? Snelgrave repliqua modestement, qu'il s'étoit crû obligé de défendre un Bâtiment confié à ses soins. Cette réplique irrita si vivement le Pirate, qu'ayant levé son pistolet il tira sur Snelgrave, & l'auroit tué, sans un mouvement heureux qui lui fit passer la balle entre le bras & le corps. Mais furieux de l'avoir manqué, il lui donna un coup si rude, du bout de cette arme au milieu de la poitrine, qu'il le fit tomber sur les genoux. Cependant le malheureux Snelgrave se remit assez-tôt, pour monter légèrement sur le tillac. Il y étoit comme attendu par un autre Corsaire, qui jura, le sabre à la main, de ne jamais faire de quartier aux Capitaines Marchands qui entreprendroient de se défendre; & soit qu'il ne pensât qu'à l'effraier, ou que dans le transport de sa fureur il ne fût pas le Maître de son bras, le coup de sabre, qu'il lâcha de toute sa force, tomba sur une poutre. L'arme s'étant brisée, il sembloit vouloir encore se servir du tronçon qui lui restoit à la main; mais un Matelot du Vaisseau le supplia de ne pas tuer un Capitaine dont tout le monde connoissoit la bonté. Cette prière sauva la vie à Snelgrave. Le Quartier-Maître étant remonté, lui donna ordre d'envoyer quelques-uns de ses gens pour prendre soin de la Chaloupe, qui étoit demeurée sans guide au moment de l'abordage, & le menaça de le faire couper en pièces si elle ne se retrouvoit promptement. Jones s'étant mis dans l'Esquif, eut le bonheur de la ramener aulli-tôt. Alors le Quartier-Maître prit Snelgrave par la main, & lui déclara qu'il ne devoit rien craindre pour sa vie, s'il n'avoit donné aucun sujet de plainte à ses Matelots.

Les Pirates jetterent alors des cris de joie, & firent plusieurs décharges pour avertir leurs compagnons du succès de leur entreprise. Mais ces signes furent si mal interprétés, que leur Capitaine s'imaginant au contraire que ses gens avoient été détruits avec leur Chaloupe, coupa ses cables pour s'avancer promptement à l'aide de la marée. Ses soupçons augmentèrent à la vûe des feux qui étoient allumés sur le bord de Snelgrave. Sans attendre d'autre signal, il lâcha une bordée terrible, qui mit le Quartier-Maître & tous ses gens dans une extrême confusion. L'erreur fut bien-tôt réparée par le *Porte-voix*. Mais les reproches tomberent sur Snelgrave, à qui ces Brigands firent un crime de n'avoir pas pensé lui-même à faire connoître qu'il étoit pris. Au reste, lui dit brutalement le Quartier-Maître, ne t'imagines pas que ce soit un boulet de canon qui m'étonne; car je m'attens tôt ou tard à descendre en Enfer par cette voie.

Le Vaisseau de Snelgrave étant fort bien fourni de liqueurs & de provisions fraîches, Cocklyn fit tuer sur le champ quantité d'Oyes, de Cocqs-d'Inde, de Poules & de Canards, qu'il fit mettre, à peine plumés, dans la grande chaudiere, avec plusieurs jambons, & une grosse Truie qu'on ne fit qu'éventrer, sans se donner l'embaras de l'écorcher ou d'en faire griller le poil. Il donna ordre au Cuisinier que tout fût préparé avec moins de formalités

qualités que de diligence. D'un autre côté, le Quartier-Maître envoya demander à Snelgrave quelle heure il étoit à sa montre. Comme elle étoit d'or, l'Auteur jugea que c'étoit une manière civile de la lui ôter. Il la remit au messager, en le priant d'assurer le Quartier-Maître qu'elle étoit excellente, & par conséquent digne de lui. Ce brutal Officier la reçut; mais ce fut pour la jeter sur le tillac, & la faire rouler à coups de pied, en disant à ses compagnons que c'étoit une fort jolie boule. Cependant un de ces Brigands la prit, & déclara qu'il la mettroit dans la masse commune, pour être vendue, suivant l'usage, au pied du grand Mât.

Snelgrave fut conduit sur le Vaisseau des Pyrates, & présenté à Cocklyn, qui lui témoigna quelque regret des mauvais traitemens qu'il avoit reçus, depuis le quartier accordé. Mais il ne devoit pas ignorer, lui dit-il, que c'étoit quelquefois le sort de la guerre. Ensuite, il lui déclara qu'il falloit répondre juste à diverses questions qu'on pourroit lui faire; sans quoi, il devoit s'attendre d'être coupé en pièces. Au contraire, s'il ne se faisoit pas presser pour dire la vérité, & si ses gens n'avoient pas de plaintes à faire de lui, il l'assura que son voyage seroit le plus avantageux qu'il eût fait de sa vie. Pour première question, il lui demanda quelles étoient les qualités de son Vaisseau, sous les vents de mer & sur la Côte? Snelgrave fit une réponse qui le satisfisoit. Cocklyn, ôtant son chapeau, le félicita de ses lumières, & dit avec un transport de joie, que ce Bâtiment seroit un Vaisseau de Guerre admirable pour les Pyrates.

Lorsque cette interrogation fut finie, un homme de fort haute taille, avec quatre pistolets à sa ceinture & un large sabre à la main, s'approcha de Snelgrave, & lui demanda s'il le reconnoissoit. Mon nom, lui dit-il, est James Griffin, & nous avons été compagnons d'Ecole. L'Auteur se remit aisément son visage; mais il se crut obligé de dissimuler. Cependant Griffin continua de lui dire, qu'il n'étoit pas de la troupe des Pyrates; qu'il avoit été pris depuis peu sur un Vaisseau de Bristol, où il exerçoit l'office de Contre-Maître; que Cocklyn l'ayant forcé d'entrer à son service, il ne quittoit pas un moment ses armes, pour être sans cesse en état de se faire respecter par les scélérats avec lesquels il se trouvoit dans la nécessité de vivre; qu'il vouloit prendre soin de Snelgrave pendant la nuit suivante, parce que dans l'ivresse, où la plupart des Pyrates ne manqueroient pas de se plonger, il croyoit que cette première nuit l'exposeroit à quelque insulte.

Un langage si généreux engagea l'Auteur à confesser qu'il reconnoissoit Griffin pour son compagnon d'étude. Il s'ouvrit à lui sans défiance, du moins sur tout ce qui regardoit sa situation; & ne voyant que sa vie à sauver, après la perte de son Vaisseau, il consentit que Griffin demandât au Commandant des Pyrates la permission de boire un flacon de Pouch avec lui. Non-seulement elle lui fut accordée, mais Cocklyn voulut être de leur partie, & les fit entrer dans sa Cabanne. Elle étoit sans meubles & sans chaises. Ils s'assirent tous trois sur le plancher, les jambes croisées. A minuit, Griffin demanda un branle pour son compagnon d'Ecole; car tous les Pyrates, sans excepter le Capitaine, n'avoient pas d'autre lit que les planches du Vaisseau. Ayant obtenu cette grâce, il marcha devant lui, le sabre nud, & lui promit de veiller près du branle pendant qu'il prendroit quel-

SNELGRAVE.

1719.

Il est conduit sur le Vaisseau des Pyrates.

Il est interrogé par Cocklyn.

Il trouve un de ses compagnons d'Ecole.

Services qu'il en reçoit.

SNELGRAVE.

1719.

Snelgrave est défendu par Griffin, qui lui sauve la vie.

ques heures de repos. Mais il fut impossible à l'Auteur de dormir, au milieu des juremens & des blasphêmes qu'il entendit continuellement. Vers deux heures, le Bossleman s'approcha fort ivre, après s'être informé qui étoit dans le branle, & tira brusquement son coutelas. Griffin lui ayant demandé ce qu'il desiroit, il répondit qu'il vouloit mettre Snelgrave en pièces, parce qu'il avoit fait l'action d'un *vil chien*, en ordonnant à ses gens de tirer sur la Chaloupe, & en se faisant trop presser pour envoyer sa montre au Quartier-Maître. Griffin, qui sçavoit la fausseté de cette dernière accusation, menaça cet yvrogne de le fendre en deux, s'il ne se retiroit promptement. Il suivit ce conseil. Le lendemain, lorsque tout le monde fut de sang-froid, Griffin porta ses plaintes au Quartier-Maître & à toute la Troupe. Il représenta que la maxime de ne pas maltraiter les captifs après le quartier accordé, regardoit le passé comme le présent & l'avenir, & qu'intéressant tout le monde, elle devoit être rigoureusement observée. Plusieurs furent d'avis que le Bossleman fût puni du fouet. Mais Snelgrave ayant eu la bonté de plaider pour lui, il en fut quitte pour une défense générale de faire la moindre insulte aux Prisonniers. Cependant il entreprit encore, dans une autre occasion, de tuer son Bienfaiteur.

Plusieurs des gens de Snelgrave s'engagent au service des Pyrates.

Le même jour, Jones, Contre-Maître de Snelgrave, vint lui confesser que sa situation étant très-fâcheuse en Angleterre, sur-tout de la part de sa femme, qu'il ne pouvoit aimer, il s'étoit déterminé par cette raison à prendre parti avec les Pyrates, & qu'il avoit déjà signé leurs articles. Son exemple avoit été suivi par dix autres Matelots du Vaisseau. Mais Snelgrave s'aperçut bien-tôt qu'il étoit méprisé de la Troupe, & fut ensuite informé qu'il étoit mort quelques mois après que les Pyrates eurent quitté la Rivière. Ce malheureux, & les dix autres, ne laissèrent pas de conserver beaucoup de considération pour leur ancien Maître. Il y en eut même quelques-uns qui se repentirent de leur engagement, & qui le prierent de travailler pour leur liberté. Ils n'osoient faire eux-mêmes cette proposition au Quartier-Maître, car les Articles portoient peine de mort pour ceux qui parleroient d'abandonner leur profession; mais Snelgrave trouva cette commission trop délicate pour oser l'entreprendre. Quelques jours après, un d'entr'eux lui avoua que pendant le voyage, il avoit entendu plusieurs fois répéter à Jones, qu'il souhaitoit de rencontrer quelque Pyrate en arrivant dans la Rivière de Sierra-Leona; qu'il avoit mis exprès à l'écart le coffre où les armes étoient renfermées; que d'autres Matelots l'ayant découvert, & voulant prendre leurs mousquets lorsque les Pyrates avoient commencé à faire feu sur eux, il les en avoit empêchés, en leur déclarant que c'étoit l'occasion qu'il avoit souhaitée, & que s'ils tiroient un seul coup ils se feroient couper en pièces par les Pyrates; enfin, que pour les faire entrer comme lui au service de ces Brigands, il les avoit assurés que l'Auteur même étoit résolu de prendre le même parti. Les Pyrates dirent ensuite à Snelgrave, que c'étoit particulièrement à la sollicitation de Jones qu'ils s'étoient déterminés à garder son Vaisseau.

Trahison de son Contre-Maître.

Marchandises de Snelgrave jetées dans la mer.

Suivant cette résolution, ils ne tarderent point à jeter dans la mer quantité de biens qui leur étoient inutiles, tels que des balles de laine, & d'autres marchandises destinées au commerce. Dans un seul jour ils en sa-

crifierent ainsi pour la valeur de trois ou quatre mille livres sterling, parce qu'ils n'avoient de goût que pour l'argent & les provisions.

Entre plusieurs Anglois qui exerçoient alors le Commerce à Sierra-Léona, pour leur propre compte, il s'y trouvoit le Capitaine *Henry Glynn*, qui obtint ensuite le Gouvernement de l'Isle *James* sur la Gambia, & qui finit ses jours dans ce poste. Cet honnête Négociant engagea les deux autres Chefs des Pyrates, *Davis* & la *Boufe*, à rendre une visite avec lui au malheureux *Snelgrave*. Ils étoient à bord, lorsque *Cocklyn* & son Quartier-Maître y revinrent de leur Prise. *Davis*, qui avoit le cœur noble & généreux, prit fortement les intérêts de l'Auteur, & pressa *Cocklyn* non-seulement de le traiter avec bonté, mais de lui rendre ce qui restoit de sa cargaison. Ce langage ne parut pas plaire beaucoup à *Cocklyn*. Cependant il invita *Glynn*, *Davis* & la *Boufe*, à passer sur sa Prise; & sur leurs instances, *Snelgrave* eut la permission de les y accompagner.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se rendirent tous dans la chambre de poupe. Les caisses, où *Snelgrave* tenoit ses plus précieuses marchandises, y étoient encore, ouvertes & brisées. Quantité d'ustenciles, de papiers & de livres, qui avoient paru méprisables aux Corsaires, étoient dispersés sur le plancher & jusques sur les ponts. Ils avoient jetté les livres dans la mer, parce que cette *drogue*, disoient-ils, étoit capable de faire abandonner à quelqu'un d'entr'eux le chemin de l'Enfer, où ils s'étoient engagés de bonne grace à marcher tous ensemble. Les liqueurs de *Snelgrave* n'étant point épargnées, la bonne humeur commença bien-tôt à regner entre les Chefs des Pyrates. *Glynn* prit cette occasion pour demander au Quartier-Maître plusieurs commodités qui pouvoient être nécessaires à l'Auteur. Elles lui furent accordées, & mises ensemble dans un paquet que *Glynn* se proposoit d'emporter à sa maison, pour les mettre plus sûrement à couvert. Mais un malheureux incident priva *Snelgrave* de ce secours. Quelques gens de *Davis* étant venus à bord avec leur Maître, un jeune-homme d'entr'eux brisa une caisse pour la piller. Le Quartier-Maître de *Cocklyn*, à qui l'on vint s'en plaindre à l'oreille, sortit de la chambre de poupe pour arrêter le désordre. Le jeune Pirate, à qui il en fit quelques reproches, lui répondit qu'étant tous de la même profession, il se croyoit en droit de prendre sa part du pillage. Cette réponse choqua le Quartier-Maître, qui voulut le frapper de son sabre: mais le Pirate évita le coup, & se sauva près de son Maître, dans la Cabane. Le Quartier-Maître l'y poursuivit, & d'un coup qu'il allongea, il le blessa légèrement, & toucha même *Davis* à la main. Cette audace mit d'abord une furieuse confusion dans l'Assemblée. *Davis* jura de se venger, parce qu'en reconnoissant que son Soldat étoit coupable, il prétendoit que personne n'avoit droit de le punir en sa présence. Il sortit, les yeux étincellans de colere; & s'étant rendu sur son bord, il alloit fondre sur *Cocklyn*, qui ne pouvoit éviter sa ruine, si *Snelgrave* n'eût prié le Capitaine *Glynn* d'intercéder pour lui. La querelle fut apaisée avec assez de peine; mais à condition que *Davis* & sa troupe auroient leur part des liqueurs & des provisions qui étoient sur la Prise, & que le Quartier-Maître reconnoîtroit sa faute devant l'Equipage de *Davis* & lui demanderoit pardon. Comme la nuit approchoit, *Glynn* fut obligé de retourner au rivage, & ne put se faire

SNELGRAVE.

1719.

*Glynn*, *Davis* & la *Boufe* entreprennent de rendre service à l'Auteur.

*Cocklyn* les mène sur sa Prise. Ce qui s'y passe.

Querelle de *Davis* & de *Cocklyn*.

*Cocklyn* menacé de sa ruine.

SNELGRAVE.

1719.

Nouveau risque  
où la vie de l'Au-  
teur est exposée.

apporter le paquet qu'il avoit obtenu pour Snelgrave, & remit à le prendre le jour suivant.

L'Auteur passa cette nuit sur son propre Vaisseau, accompagné seulement de trois ou quatre Pyrates, entre lesquels étoit le furieux Bosséman, qui avoit attaqué plusieurs fois sa vie. Tandis qu'il s'entreprénoit dans la Cabane avec le Charpentier, il eut le chagrin de voir entrer le Bosséman, demi-ivre, qui recommença brutalement à le maltraiter. Mais le Charpentier prenant parti pour lui, traita le Bosséman de misérable yvrogne, & le força de sortir. Dans le même instant, le vent éteignit la chandelle. Snelgrave & le Charpentier sortirent aussitôt pour la rallumer. Le Bosséman, qui s'en aperçut, se mit à crier, avec d'horribles imprécations, que c'étoit un artifice de Snelgrave pour se procurer l'occasion d'aller à la chambre des poudres, & de faire sauter le Vaisseau. Là-dessus, sans s'arrêter, aux protestations du Charpentier, qui l'assura que c'étoit un simple accident, il s'approcha de Snelgrave; & jurant qu'il alloit lui brûler la tête, il lâcha son pistolet, qui fit heureusement faux feu. Le Charpentier ne put douter, à la lueur de l'amorce, que le coup n'eût été lâché sérieusement. Cette lâche trahison le rendit si furieux, qu'il courut dans l'obscurité vers le Bosséman. Il lui arracha son pistolet, dont il lui donna tant de coups qu'il le laissa presque mort. Le bruit ayant allarmé les Pyrates jusques sur leur Vaisseau, ils envoyèrent un Officier, qui enleva le perfide Bosséman. Ainsi Snelgrave ne dut la vie, pour la troisième fois, qu'à la faveur du Ciel.

Pillage de son  
Vaisseau par les  
gens des deux  
Cousines.

Il dormit ensuite d'un sommeil tranquille. Mais il fut éveillé par les gens de Davis, qui venoient prendre les liqueurs & les provisions que leur Chef avoit exigées. Ils se joignirent avec les gens de Cocklyn, pour y faire un étrange dégât. Les tonneaux de vin & d'eau-de-vie de France furent enfoncés sur le tillac. Chacun y puisoit à son gré; car à la réserve de quelques barils, qui furent réservés pour les Chefs, tout le reste étoit moins distribué que pillé. On ne prenoit pas la peine de déboucher les liqueurs qui étoient en bouteilles. Un coup de sabre en faisoit l'affaire: c'est ce que les Pyrates appellent décoller; mais avec cette méthode, ils brisent trois bouteilles pour en ouvrir une. Aussi toute la provision du Vaisseau fut-elle dissipée avant la fin du jour. On ne conserva qu'un peu d'eau-de-vie. Ce qui resta au fond des tonneaux servit le soir à laver les ponts. Les alimens, tels que le bœuf & le porc-salé, le fromage, le beurre, le sucre, &c. ne furent pas plus épargnés.

Conseils qu'un  
Pirate donne à  
Snelgrave.

A l'égard des commodités que le Quartier-Maître avoit accordées à l'Auteur, une troupe de Pyrates mort-ivres, qui avoient failli de tomber en passant sur quelques paquets, les jetterent dans la mer. Il n'en resta qu'un, qui contenoit un habit noir complet, & d'autres vêtemens. Lorsque les yvrognes se furent retirés, un autre Pirate, qui avoit la tête un peu plus fraîche, voulut sçavoir ce qui étoit renfermé dans le paquet. L'ayant ouvert, il en tira l'habit noir, avec un fort bon chapeau & une perruque. Snelgrave, qui n'avoit plus d'autre bien à prétendre, le supplia de ne pas s'en priver. Mais ce Brigand le frappant sur l'épaule du plat de son sabre, lui dit, en forme de conseil, que s'il vouloit l'en croire, il ne disputeroit jamais rien à un Pirate. Supposé, continua-t-il, qu'au lieu de vous avoir

frappé sur l'épaule, il m'eût pris envie de vous fendre la tête pour châtier votre impudence, vous seriez mort à présent. Peut-être vous flattez-vous, ajouta-t-il, que j'aurois été puni moi-même, pour avoir tué de sang-froid un Prisonnier. Mais soyez persuadé que mes amis m'auroient tiré d'embarras. Snelgrave le remercia d'un avis si charitable, & n'en perdit pas moins son habit. Quelques momens après, le Pirate se fit un amusement de s'en revêtir. Mais ses compagnons, le voyant dans cette parure, se firent aussi un passe-tems de le mouiller de vin & d'autres liqueurs. Il fut obligé enfin de se dépouiller & de jeter l'habit dans la mer. Le nom de ce scélérat étoit François *Kennedy*. Ses Chefs le firent pendre, quelques jours après, pour d'autres crimes.

SNELGRAVE.  
1719.

Ce scélérat est  
pendu.

Ainsi l'unique partage de Snelgrave se réduisoit à la perruque & au chapeau, qu'il suspendit tranquillement dans la Cabane. Mais un autre yrogne, qui se présenta bien-tôt, s'en couvrit la tête, en lui disant qu'il se nommoit *Hoghin*, & qu'il étoit un riche Marchand du rivage. Snelgrave n'osa s'en plaindre, dans la crainte que ce ne fût un Pirate. Cependant ce dernier voleur sortant de la Cabane, rencontra le Quartier-Maître de Cocklyn, qui, ne le reconnoissant pas pour un de ses gens, lui reprocha d'emporter le bien d'autrui & le maltraita beaucoup. Ensuite s'étant approché de l'Auteur, il lui demanda d'un ton civil comment il se trouvoit de tout ce tumulte. Snelgrave répondit qu'on lui avoit enlevé successivement tout ce qu'il tenoit de sa bonté. Le Quartier-Maître lui promit de lui faire retrouver ce qui existoit encore; mais il oublia bien-tôt cette promesse. Cependant l'Auteur avoue qu'en perdant tout ce qu'il possédoit, il n'avoit été outragé que par le Bosséman; & qu'au contraire, tous les autres s'étoient empressés de lui apporter des liqueurs, des tranches de jambon & du bœuf, avec des témoignages de pitié pour sa situation.

Snelgrave est  
dépouillé de  
tout.

Le lendemain, ce fut l'Equipage de la Bouffe, qui eut à son tour la permission de venir piller ce qui étoit échappé aux ravages des deux autres Corsaires. Les restes de vin & de liqueurs suffirent encore pour rendre la fête fort vive & fort tumultueuse. L'Auteur, quoique peu maltraité dans sa personne, ne se crut pas moins malheureux, de se voir contraint d'assister à ce spectacle.

Il obtint enfin la permission de descendre au rivage, pour aller prendre un peu de repos dans la maison du Capitaine Glynn. Les trois Commandans des Pirates s'y étoient rassemblés & l'y reçurent civilement. Ils lui promirent encore de lui faire retrouver ce que le Quartier-Maître lui avoit accordé. Glynn lui prêta du linge & d'autres commodités, qui lui firent passer la nuit suivante assez tranquillement.

Il obtient la permission  
d'aller au  
rivage.

Il retourna le matin à bord, avec les Capitaines Pirates. Davis, qui plaignoit sincèrement son sort, pressa Cocklyn d'assembler tous les gens sur le tillac, & harangua long-tems en sa faveur. Son discours fut reçu plus favorablement que la première fois. Ils prirent la résolution de donner à Snelgrave le Vaisseau qu'ils devoient abandonner, pour passer dans le sien, & de lui faire présent de quelques autres Prises avec ce qui leur restoit de la sienne. Cette faveur montoit à plusieurs mille livres sterling. Un des Chefs proposa de le prendre dans la Troupe, pour visiter avec eux toute la Côte.

Davis plaide  
pour Snelgrave  
dans l'assemblée  
des Pirates.

SNELGRAVE.

1719.

Offres qu'ils font  
à Snelgrave.

de Guinée , où il pourroit faire un échange avantageux de ses marchandises. Il ne falloit pas douter , ajouta le Corsaire , qu'on ne prît dans cette route quelques Vaisseaux de France ou de Portugal. Il vouloit que tous les Esclaves qu'on trouveroit sur ces Prises fussent généreusement donnés à l'Auteur ; & lui conseillant de les aller vendre dans l'Isle de Saint Thomas , Port libre de l'Amérique , il l'assuroit qu'outre les récompenses qu'il feroit en état de faire à ses gens , il se trouveroit assez riche , en arrivant à Londres , pour remplir l'attente des Propriétaires.

Il les refuse.

Snelgrave ne répondant à cette proposition que par un morne silence , les Pyrates commencerent à s'en offenser. La plupart , dit-il , étoient d'une ignorance si grossière , qu'ils croyoient leurs offres fort légitimes. Mais Davis reprit la parole , & les assura qu'il pénétreroit les idées de l'Auteur. Il craint , leur dit-il , en acceptant vos bienfaits , de se perdre de réputation parmi les Marchands. Pour moi , ajouta-t-il , je suis d'avis qu'il faut donner à chacun la liberté d'aller à tous les diables par la voie qui lui convient : donnez-lui ce qui reste de sa cargaison , & laissez-le disposer de lui-même à son gré.

On lui accorde  
les restes de sa  
cargaison , & un  
autre Vaisseau.

Toute l'Assemblée étant revenue à cette opinion , quelqu'un y joignit , en faveur de Snelgrave , un fort bon conseil , qui ne fut pas moins approuvé de tous les Pyrates. Ce fut de monter sur le champ dans un Brigantin que la Bourse avoit abandonné , & d'aller prendre sur le Vaisseau , avant que la Troupe s'en mît en possession , toutes les marchandises qui pouvoient encore être sauvées. On permit à l'Auteur d'y aller lui-même , & de se faire aider par quelques-uns de ses propres gens. Il fauva ainsi quelque partie de la cargaison des Propriétaires ; mais de son propre bien , il ne lui revint pas la valeur de trente livres sterling. Tout consistoit en liqueurs , en instrumens , en toiles & en étoffes précieuses , dont les Pyrates n'avoient pas épargné la moindre partie. Ils avoient pris , par exemple , des pièces de la plus belle toile de Hollande , & les avoient étendues sur le tillac pour s'y coucher. Dans leur débauche , ils y avoient répandu le vin à grands flots ; & les trouvant ensuite trop souillées pour leur servir de matelats , ils les avoient précipitées dans la mer.

Davis obtint encore pour Snelgrave la permission de passer la nuit , avec ceux d'entre ses gens qui lui étoient demeurés fidèles , sur les *Deux-Amis* , Vaisseau de la Barbade , commandé par le Capitaine Eliot , & de pouvoir descendre au rivage quand ses besoins l'y appelleroient , à la seule condition de revenir au premier signe. Ce Vaisseau de la Barbade , étoit celui dont les Pyrates avoient employé le nom , lorsqu'ils avoient voulu surprendre l'Auteur à son arrivée. S'en étant saisis , quelques jours auparavant , ils le faisoient servir comme de magasin pour les provisions.

Dangers où les  
Prisonniers sont  
exposés pour leur  
vie.

Mais les Prisonniers furent exposés le même jour à de nouveaux dangers , par la malignité de quelques Nègres , qui vinrent donner avis aux Pyrates qu'un de leurs compagnons avoit été massacré. Ces misérables délateurs accusoient de ce meurtre *Bennet & Thomson* , deux Capitaines Anglois , qui s'étoient sauvés dans les bois pour se dérober à la fureur de Cocklyn. Ils se donnoient tous deux pour témoins du fait , dans la maison d'un autre Anglois nommé *Jones* , où *Bennet & Thomson* avoient rencontré le Pirate &

l'avoient assassiné. Un récit de cette nature, confirmé par l'absence de celui qu'on prétendoit mort, fit monter la fureur des trois Commandans au comble. Leurs gens, encore moins capables de modération, ne parloient déjà que de sacrifier Snelgrave & tous les Prisonniers à leur vengeance; lorsque leur compagnon parut sur le rivage, & revint à bord en bonne santé. Il avoit rencontré effectivement chez Jones les deux Anglois fugitifs; mais il en avoit été quitte pour quelques menaces.

Snelgrave apprit ensuite, de la bouche même de Thomson & de Bennet, le détail de leurs infortunes. John Bennet, parti de l'Isle d'Antigo pour la Côte de Guinée, avoit été pris vers les Isles du Cap-Verd par Davis. Mais ce Pirate lui ayant rendu son Vaisseau, après l'avoir pillé, il étoit entré dans la Rivière de Sierra-Leona, où Thomson étoit arrivé avant lui. A l'arrivée de Cocklyn, ils s'étoient retirés tous deux sous l'Isle de Benfe, autant pour leur propre sûreté que pour celle du Fort de la Compagnie, qui avoit alors Plunket pour Gouverneur. Ils y avoient débarqué des munitions, & dressé une batterie sur le rivage. La Bousfe fut le premier qui les attaqua. Ils se défendirent avec courage. Mais Cocklyn venant augmenter le nombre des Corsaires, Plunket & les deux Capitaines, n'eurent point d'autre ressource, pour assurer leur vie & leur liberté, que de chercher une retraite dans les Bois, où pendant plusieurs semaines ils ne subsistèrent que de riz, & de quelques huîtres qu'ils ramassoient dans les ténèbres sur le bord de la Rivière. Les deux Bâtimens de Thomson & de Bennet furent brûlés; & la Bousfe prit, pour son propre usage, le Vaisseau d'un autre Anglois nommé *Lamb*, qui étoit plus loin à l'ancre dans la Rivière.

Mais pour revenir à Snelgrave, il passa quatre jours à recueillir les débris de sa fortune, avec l'approbation & les applaudissemens mêmes de ceux qui avoient causé sa disgrâce. Il passoit la nuit sur le Vaisseau d'Eliot, qui avoit acquis en peu de jours tant d'ascendant sur les Pirates, par l'adresse avec laquelle il avoit gagné l'affection de leurs Chefs, qu'il les frappoit sans ménagement, & leur prédisoit sans cesse que tôt ou tard ils périroient tous par le plus honteux supplice.

Peu de jours après, le Quartier-Maître de Cocklyn fut atteint d'une fièvre, qui le réduisit bien-tôt à l'extrémité. Dans cette situation, il fit appeler l'Auteur, pour lui demander pardon des injustices auxquelles il s'étoit emporté contre lui. Il lui confessa qu'il avoit été le plus méchant de tous les hommes, & que sa conscience lui faisant sentir de vifs remords, il croyoit voir l'Enfer ouvert & prêt à le recevoir. Snelgrave l'exhorta au repentir. Il est impossible, répondit-il; j'ai le cœur trop endurci. Cependant il promit d'y employer tous ses efforts. Tandis qu'il étoit dans ces bons sentimens, il donna ordre à son Valet de laisser prendre à Snelgrave tout ce qu'il trouveroit de son goût dans sa garde-robe. L'Auteur profita de cette permission pour se fournir de chemises, de bas, & de quelques autres commodités.

Le Quartier-Maître expira la nuit suivante, dans des agitations terribles; mais le cœur si peu tourné à la pénitence, qu'il employa ses derniers momens à proferer les plus affreux blasphêmes. Quelques-uns des nouveaux Pirates, effrayés de son désespoir, s'adressèrent à Snelgrave, pour obtenir

SNELGRAVE.

1719.

Avantures des  
Capitaines Ben-  
net & Thomson.

Snelgrave re-  
cueille les débris  
de sa fortune.

Mort du Quar-  
tier-Maître. Il  
demande par son  
à Snelgrave.

Horribles cir-  
constances de sa  
mort.

SNELGRAVE.  
1719.  
Exhortations  
que Snelgrave  
fait aux Pyrates.

la liberté de quitter une vie si détestable. Il leur déclara qu'il n'osoit leur rendre un si dangereux service. Mais il les exhorta beaucoup à ne pas tremper leurs armes dans le sang des malheureux qui tomberoient entre leurs mains ; & leur faisant envisager un tems où leur conscience les porteroit peut-être à profiter de l'amnistie royale en faveur des Pyrates, il leur représenta que ce seroit alors un grand avantage pour eux qu'on ne pût les accuser d'aucun meurtre. Il avoit apparemment sur lui l'Acte même de l'amnistie, qui accordoit un pardon général à tous les Pyrates qui ne s'étant pas rendus coupables d'autres crimes se présenteroient dans quelqu'une des Colonies Angloises avant le premier de Juillet 1719. Cette Pièce & la Déclaration de guerre contre l'Espagne étoient du moins tombées entre leurs mains, & ne pouvant la lire, ils prièrent Snelgrave de leur en faire la lecture. Comme le Roi promettoit des récompenses à ceux qui prendroient ou qui tueroient quelque Pyrate, ils ne purent entendre cet Article sans se livrer à des transports de rage. Cependant, après avoir entendu toute la Pièce, quelques-uns dirent hardiment qu'ils regrettoient de l'avoir ignorée avant que de s'être engagés pour leur dernier voyage. Snelgrave leur fit observer qu'ils avoient encore trois mois jusqu'au terme fixé par la Proclamation. Il ajouta que la Guerre étant déclarée contre l'Espagne, ils pouvoient changer leur qualité de Pyrates en celle d'Armateurs, & s'enrichir honorablement des dépouilles de l'Ennemi. Il s'en trouva plusieurs qui parurent goûter cette ouverture. Mais les vieux Boucaniers, qui avoient les mains souillées d'une infinité de meurtres, traitèrent la Proclamation avec mépris, & la déchirèrent en pièces.

Elles produisent  
peu d'effet.

Il trouve Am-  
broise Curtis.

Entre ceux qui vinrent consulter Snelgrave sur leur situation, il y eut un *Ambroise Curtis*, qui, étant d'une santé fort foible, se promenoit continuellement sur le tillac en robe de chambre. Il avoit reconnu l'Auteur, quoiqu'il ne se fût point encore ouvert à lui. Il lui dit un jour : Je n'avois qu'onze ans lorsque je commençai mes voyages de mer, sous le Commandement de votre pere. Il me traita sévèrement, parce qu'il me reconnut de mauvaises inclinations. Après sa mort, qui arriva en Virginie, vous ramenâtes son Vaisseau en Europe, & vous eûtes de la bonté pour moi dans le voyage. Curtis promit à l'Auteur, que lorsque ses meubles & ses bijoux seroient vendus au pied du grand mâ, il en racheteroit quelques-uns pour lui. L'effet répondit à ses promesses. Mais il mourut avant que ses compagnons eussent quitté Sierra-Leona.

Vainité des trois  
Capitaines Pyra-  
tes.

Cocklyn est  
gaillé.

Snelgrave avoit dans une caisse, entre ses marchandises, trois habits brodés, de la seconde main. Les trois Chefs des Pyrates se les firent apporter, un jour qu'ils étoient à boire ensemble, & s'en revêtirent sur le champ. Le plus long étant tombé en partage à Cocklyn, qui étoit de fort petite taille, lui descendoit jusqu'au milieu des jambes. Il auroit souhaité d'en faire un échange avec Davis ou la Bouse. Mais loin d'avoir pour lui cette complaisance, ils lui répondirent que devant voir bien-tôt des Dames de Guinée, qui ignorent les modes de l'Europe, il importoit peu que son habit fût long ou court. Ils poussèrent la raillerie plus loin ; car l'habit de Cocklyn étant d'écarlate, brodé d'argent, ils l'assurèrent que sa bonne mine, relevée d'une parure si brillante, ne pouvoit manquer de lui donner  
beaucoup

beaucoup d'avantage fut eux, près de leurs maîtresses. Il prit si bien ce compliment, qu'il descendit à terre avec eux pour se faire admirer des femmes du Pays. C'est une loi sacrée, entre les Pyrates, de ne recevoir aucune femme à bord, lorsqu'ils sont dans quelque rade; & s'il s'en trouve sur les Prises qu'ils font en mer, il leur est défendu, avec la même rigueur, de leur faire la moindre violence. Sans ce frein, on conçoit à quels excès ils seroient capables de s'emporter, & de quels désordres leur discipline seroit continuellement menacée. Mais ils se dédommagent de cette contrainte lorsqu'ils sont à terre; & les femmes d'Afrique ne résistent point à leurs présens. L'Auteur assure qu'il se trouve même des Blancs qui ne font pas difficulté de leur prêter leurs femmes, & qui gagnent beaucoup à cet infâme trafic.

Cependant les Quartier-Mâtres des Pyrates n'ayant point été consultés sur l'affaire des habits, il s'éleva un murmure général dans les trois Troupes. On alléguoit que si ces libertés étoient permises aux Capitaines, ils s'attribueroient bien-tôt le droit de prendre pour eux la meilleure partie du butin. Enfin le mécontentement fut si vif, qu'à leur retour on les dépoilla de leur parure, pour en grossir la masse commune. Le bruit se répandit que Snelgrave avoit contribué à leur faire naître le dessein de s'en servir. Cette accusation lui attira la haine d'un grand nombre de Pyrates, sur-tout celle du Quartier-Mâitre de la Boufe. Ce Brigand, qui se nommoit *Williams*, voyant l'Auteur passer dans une Chaloupe pour se rendre sur le Vaisseau d'Eliot, jura que s'il mettoit le pied dans le sien il le couperoit en pièces. Mais Eliot, qui étoit dans la même Chaloupe, exhorta Snelgrave à ne rien craindre, & lui conseilla seulement de donner à *Williams* le nom de Capitaine, lorsqu'il entreroit dans son Vaisseau. C'étoit-là le foible du Quartier-Mâitre, parce qu'ayant commandé un Brigantin, il se croyoit fort au-dessus du Poste qu'il occupoit. L'Auteur, en montant sur son bord, lui dit: » Capitaine *Williams*, de grace écoutez-moi sur l'article dont vous êtes » si offensé. *Williams*, adouci tout d'un coup, lui donna un petit coup sur l'épaule, du plat de son sabre, & l'assura tendrement qu'il n'avoit pas la force de lui nuire. Ensuite, lorsque l'Auteur lui eut appris comment la chose étoit arrivée, il lui fit présent de quelques bouteilles de vin, en lui promettant d'être toujours son ami.

Les Pyrates prirent un Vaisseau François, à la vûe de Snelgrave. Ce Bâtiment étoit entré dans la Riviere de Sierra-Leona, sans aucune précaution; & découvrant un grand nombre de Vaisseaux, il n'avoit pas laissé de s'avancer avec beaucoup de hardiesse. L'Auteur, se trouvant alors sur l'ancien Vaisseau de Cocklyn, fut témoin de la frayeur & du trouble des Pyrates. Jones, son Contre-Mâitre, qui s'étoit engagé à leur service, déclara qu'il prenoit ce Bâtiment pour le *Lanceston*, Vaisseau de guerre de quarante pièces de canon, que Snelgrave avoit laissé en Hollande, & qui avoit ordre de visiter la côte de Guinée. Tous les Prisonniers souhaitoient que cette conjecture fût vraie, & n'auroient même demandé qu'un Vaisseau de vingt pièces; car il ne falloit que des forces médiocres, pour réduire une troupe de Brigands, composée de gens yvres, ou de nouveaux venus qui manquoient de courage. On auroit ainsi prévenu la perte de plus de cent

SNELGRAVE.  
1719.  
Tous trois vont  
à terre richement  
vêtus.

Leurs gens les  
dépouillent de  
leurs riches ha-  
bits.

Vaisseau Fran-  
çois pris par les  
Pirates.

Des forces mé-  
diocres auroient  
pû détruire ces  
Brigands.

SNELGRAVE.  
1719.

Voiles, qui devinrent bien-tôt la proie des Pyrates sur la Côte de Guinée, & tous les ravages du fameux Roberts, qui parut renaître des cendres de Davis. L'Auteur ajoute modestement, qu'il ne lui convient pas de s'étendre sur les raisons qui ne permirent pas à la Cour d'Angleterre de remédier plutôt à de si grands maux.

La Boufe sauve  
le Capitaine  
François.

Le François s'apercevant enfin du précipice où il s'étoit jetté, perdit l'esperance de s'échaper & fit peu de résistance. Cependant, pour ne s'être pas soumis au premier feu des Pyrates, ils lui passerent une corde au col, & le firent long-tems souffrir, jusqu'à le laisser presque mort. Mais la Boufe parut heureusement pour lui sauver la vie; & marquant une vive indignation du cruel traitement qu'on avoit fait à son compatriote, il protesta qu'il ne vouloit point être associé plus long-tems avec de si infâmes & de si cruels scélérats. Pour l'appaiser, ils abandonnerent à sa disposition le Capitaine François & le Vaisseau.

Après cette expédition, Snelgrave s'employa fort ardemment à débarquer les marchandises qu'on lui avoit accordées. Il les fit transporter dans la maison de Glynn, qui se donna beaucoup de mouvement pour l'aider dans cette entreprise. Toute la fatigue tomba presque uniquement sur eux, parce que les Pyrates employoient à la réparation des Prises les gens de Snelgrave qui avoient refusé d'entrer à leur service, & que d'un autre côté les Nègres, enrichis par les profusions de ces Brigands, refusoient de prêter la main au travail. Les Domestiques mêmes de Glynn se firent presser pour seconder leur Maître. Cependant toutes les marchandises furent mises enfin dans un lieu sûr.

Cérémonie des  
Pirates pour  
nommer leur  
Vaisseau.

Aussi-tôt que les Pyrates eurent achevé d'équiper pour leur usage le Vaisseau qui avoit appartenu à l'Auteur, ils résolurent de le nommer solennellement, avec des formalités convenables à leur profession. Le 21 d'Avril fut choisi pour cette cérémonie. Snelgrave y fut invité. Les plaisirs de la fête consistèrent à faire couler des ruisseaux de punch, dont toute l'Assemblée s'enyvra. Cocklyn, tenant son verre à la main, s'écria de toute sa force; Dieu bénisse le *Windham*. Il but, & cassa son verre. Tous les Pyrates firent la même chose après lui, au bruit de plusieurs décharges de l'artillerie. Comme le Vaisseau n'avoit que deux ponts, la place des poudres touchoit à la chambre de poupe, & se trouvoit ouverte pendant qu'on tiroit le canon. Il arriva même que quelques cartouches, qu'on avoit laissé imprudemment chargées près de la première pièce, pritent feu avec beaucoup d'éclat. Davis, qui craignit pour les poudres, fit remarquer le péril qu'il y avoit à laisser le magasin ouvert. Mais Cocklyn lui répondit, qu'il auroit souhaité qu'elles eussent pris feu comme les cartouches, parce qu'ils ne pouvoient tous descendre en Enfer avec plus de pompe.

Ils courent ris-  
que de périr tous  
ensemble.

Il restoit trois Prises que les Pyrates n'avoient point encore détruites, & dont ils se proposoient de faire un feu de joie. Les sollicitations de Snelgrave engagerent Davis à demander qu'elles fussent épargnées, & cette grâce lui fut accordée. Davis obtint aussi la liberté de l'Auteur, à qui l'on permit enfin de faire ses adieux à la Troupe, pour se retirer dans la maison du Capitaine Glynn.

Cependant, deux jours après, il fut rappelé sur le bord du Capitaine

Eliot, avec des instances si honnêtes & si pressantes, qu'il ne fit pas difficulté de s'y rendre. Eliot le prit en particulier, & lui représenta qu'ayant été forcé par les Pyrates de recevoir sur son Vaisseau quantité de marchandises qui ne lui appartenoient pas, & dont on pourroit quelque jour le rendre responsable, il avoit besoin du Certificat d'un honnête homme, pour rendre témoignage de la violence qu'on avoit employée contre lui. L'Auteur lui accorda volontiers la satisfaction qu'il demandoit. Il ajoûte qu'Eliot étoit homme d'honneur. Les Pyrates le forcerent à les suivre. Mais il saisit heureusement l'occasion d'un Tornado, pour les abandonner; & la fortune ayant secondé sa hardiesse, il fit un voyage fort avantageux pour les Marchands qui l'avoient employé.

Pendant que Snelgrave étoit à bord, les trois Capitaines Pyrates y vinrent aussi, & l'engagerent à souper avec eux sur le Vaisseau de Davis. Le repas fut servi avec beaucoup d'appareil; & quelques Trompettes, qui s'étoient trouvés sur les Prises, y joignirent l'harmonie de leurs instrumens. Mais au milieu de la fête, on entendit un bruit épouvantable. Le feu avoit pris au Vaisseau; & la plus grande partie de l'Equipage étant plongée dans l'ivresse, les cris d'une infinité de gens qui ne pouvoient être d'aucun secours, ne faisoient qu'augmenter le désordre. Il se trouvoit à bord plus de cinquante Prisonniers, dont la plupart sautèrent dans les Chaloupes, & se disposoient à gagner le rivage. Snelgrave fit observer à Davis que s'il ne trouvoit promptement quelque moyen de les arrêter, il ne lui resteroit pas à lui-même un Esquif pour se dérober au feu, qui pouvoit devenir plus pressant. Il fit tirer sur eux, d'une de ses plus grosses pièces, & cette menace les ramena aussi-tôt à bord.

Pendant ce tems-là, un Canonier, nommé Golding, craignant pour la chambre des poudres, eut la prudence de jeter des draps mouillés sur les ais de séparation, & de faire inonder d'eau les lieux voisins. Sans cette précaution, c'étoit fait du Vaisseau & de tous ceux qui étoient à bord, car il n'y avoit pas moins de trente milliers de poudre dans le magasin. Cependant le feu continuoit au fond de calle, où il avoit commencé; & les Chaloupes ayant disparu dans la confusion, l'Auteur prit un des treillis du haut-pont, & le laissa couler au bout d'une corde jusqu'au bas du Vaisseau, dans le dessein de s'en faire une ressource s'il étoit forcé de s'abandonner aux flots. Tandis qu'il étoit à méditer sur le péril, il entendit, ce qu'il ne peut raconter sans horreur, les cris de joie d'une troupe de vieux Pyrates, qui s'applaudissoient de descendre aux Enfers en si bel appareil. Mais les derniers venus étoient consternés au contraire de leur situation, & se reprochoient amèrement d'être entrés dans une compagnie si detestable.

La plus grande partie de l'Equipage s'étoit rassemblée sur les ponts, où chacun s'attendoit à tous momens de sauter avec le Vaisseau, lorsque le Contre-Maitre, nommé *Taylor*, homme d'une hardiesse extraordinaire, qui eut ensuite le Commandement de *la Cassandre*, Navire de la Compagnie des Indes, parut, accompagné de quinze Matelots, à demi brûlés comme lui, qui n'avoient épargné ni leur travail ni leur vie pour éteindre le feu. Ils déclarerent qu'ils y avoient réussi, & que le danger étoit passé. Mais dans le triste état où ils étoient, ils eurent besoin de la plus prompte

SNELGRAVE.  
1719.  
Service que Snelgrave rend au Capitaine Eliot.

Eliot étoit homme d'honneur.

Le feu prend au Vaisseau de Davis.

Précaution de l'Auteur pour sa sûreté.

Fin de l'incendie & sa cause.

SNELGRAVE.

1719.

assistance des Chirurgiens. L'incendie avoit commencé par la négligence d'un Nègre, qui étant à tirer du rum, avoit tenu sa chandelle trop près du baril. Une étincelle avoit mis la liqueur en flamme, & le feu s'étoit communiqué au baril voisin, avec un bruit égal à celui d'un petit canon. Heureusement il n'avoit pas gagné vingt autres barils de la même liqueur, & plusieurs tonneaux de poix & de godron, qui étoient fort voisins.

Reconnoissance des Pyrates pour les secours de l'Auteur.

Lorsqu'on se crut délivré d'un si grand péril, Golding releva beaucoup les secours qu'il avoit reçus de Snelgrave, pour empêcher le feu de pénétrer jusqu'aux poudres; & ce service fit tant d'impression sur les Pyrates, qu'ils prièrent l'Auteur de se rendre sur le Windham, où ses meubles & ses bijoux devoient être vendus au pied du mât, en lui promettant de le favoriser dans cette vente. Davis l'en pressa lui-même, & s'engagea même à racheter sa montre, pour lui en faire présent. Mais pendant cet entretien, un des Officiers du Vaisseau, qui n'étoit pas encore revenu de son yvresse, proposa de le prendre pour Pilote dans le voyage de Guinée. En vain Davis répondit à cet yvrogne qu'on n'avoit pas besoin de Pilote, & prit même sa canne pour le chasser de sa présence. Snelgrave ne trouva de sûreté qu'à retourner à terre, dans la maison du généreux Glynn.

Vaisseau pris, & délivré par un heureux caprice.

Deux jours après, on vit entrer dans la Rivière un Vaisseau de la Compagnie d'Afrique, nommé *la Dépêche*, commandé par le Capitaine Wilson. Il devint aussi-tôt la proie des Pyrates. Jones, ancien Contre-Maître de Snelgrave, en prit occasion de se plaindre, qu'ayant autrefois commandé un Bâtiment de cette Compagnie, il avoit été mal récompensé de ses services, & demanda que la *Dépêche* fût brûlée pour le venger. Cette faveur lui fut accordée sur le champ. Mais un jeune Brigand de la Troupe, nommé *John Stubbs*, se leva aussi-tôt & voulut être écouté. « Un moment, » Messieurs, dit-il à ses compagnons, & j'entreprends de prouver qu'en brûlant ce Vaisseau vous allez rendre un grand service à la Compagnie. Ce discours réveilla l'attention de tout le monde. Stubbs continua : « Le Bâtiment que vous voyez est en mer depuis deux ans. Il est vieux, délabré, & presque mangé des vers. D'ailleurs il a peu de provisions; & sa cargaison ne consiste qu'en un peu de bois rouge & de Malaguette. N'est-il pas clair que si vous le brûlez, la Compagnie n'y perdra pas beaucoup, & que d'un autre côté elle épargnera les appointemens de l'Equipage, qui valent trois fois mieux que le Vaisseau & la cargaison. Tous les Pyrates se rendirent à cet éloquent discours; & le Bâtiment fut restitué au Capitaine Wilson, qui retourna heureusement en Angleterre.

Vente des bijoux de Snelgrave.

Il en racheta une partie.

Le 29 d'Avril, tous les meubles & les bijoux de Snelgrave devant être vendus à bord du Windham, il crut devoir hazarder quelque chose pour racheter une partie de son bien. On ne témoigna aucun mécontentement de le voir arriver dans un Canot. Plusieurs Pyrates achetèrent différentes pièces & les lui rendirent de bonne grace. Griffin, son compagnon d'Ecole, ne fit pas difficulté de mandier en sa faveur. Deux Blancs, qui l'avoient amené dans leur Canot, lui rendirent service aussi, en feignant d'acheter pour eux-mêmes. Ses paquets commençant à grossir, quelques Pyrates lui reprocherent d'être infatigable, & le menacèrent de les jeter dans les flots. Griffin lui conseilla de se retirer promptement avec ce qu'il avoit acquis. Son

bonheur fut extrême d'avoir suivi ce conseil. On mit aussi-tôt sa montre en vente ; & pour chagriner Davis, quelqu'un la fit monter jusqu'à cent livres sterling. Davis paya cette somme, argent comptant. Mais celui qui avoit affecté de la faire monter si haut, prétendit que les boîtes n'étoient pas d'or, & tira une pierre de touche pour en faire l'essai. La couleur de la touche ayant quelqu'apparence de cuivre, comme cela est ordinaire, à cause de l'alliage qu'on emploie pour rendre l'or plus dur, le même Brigand s'emporta beaucoup contre l'Auteur, & l'accusa d'être plus scélérat qu'un Pirate, puisqu'il avoit eu l'audace de faire passer une montre de cuivre pour une montre d'or. Ce reproche lui fit des ennemis mortels de ceux qui ne connoissoient pas mieux son caractère ; & quoique Davis s'y arrêta peu, quantité d'autres jurèrent de le fouetter cruellement s'il retomboit entre leurs mains. Griffin se hâta de lui en donner avis, & lui conseilla de se cacher dans les bois jusqu'au départ des Pirates. Mais lorsqu'il se disposoit à suivre ce conseil, il apprit heureusement que les trois Commandans faisoient mettre à la voile. Cette agréable nouvelle fut apportée au rivage par *Bleau*, son Chirurgien, qui avoit obtenu la liberté depuis que le Chirurgien du Vaisseau François s'étoit offert à suivre le parti de la Boufe. Il y avoit un mois entier que Snelgrave languissoit sous cette odieuse tyrannie.

Le hazard lui fit apprendre, dans la fuite, quel avoit été le sort de Davis & de Griffin, ses deux amis. Griffin, qui étoit dégoûté depuis long-tems de sa condition, saisit d'heureuses circonstances pour descendre dans une Chaloupe, tandis que son Vaisseau étoit à l'ancre devant le Fort d'Anamabo, sur la Côte de Guinée. La nuit lui fut si favorable, qu'ayant été poussé au rivage avant le jour, il se rendit par terre au Cap-Corse, où il fut reçu en qualité de Passager sur un Navire Anglois, qui faisoit voile à la Barbade. Mais en arrivant dans cette Isle, il fut saisi d'une fièvre violente, qui le mit en peu de jours au tombeau.

La fin de Davis fut plus tragique. Quelques jours après avoir quitté la Riviere de Sierra-Leona, il découvrit dans son Vaisseau une conspiration pour lui ôter le Commandement. Sa fermeté la prévint. Mais ayant appris qu'elle avoit été suscitée par Taylor, Contre-Maître du Vaisseau de Cocklyn, il prit le parti de renoncer à l'association. Après avoir quitté Cocklyn & la Boufe, il se saisit d'un Vaisseau de Londres, nommé *la Princesse*, dont le Contre-Maître, nommé Roberts, si fameux ensuite par ses brigandages, entra volontairement à son service. Cette expédition fut suivie d'un voyage dans l'Isle du Prince, qui dépend des Portugais. Davis entreprit de s'y faire passer pour le Capitaine d'un Vaisseau de Roi : mais il fut bientôt reconnu, à la dépense extraordinaire qu'il faisoit pour sa table & pour la subsistance de ses gens. Le Gouverneur ferma quelque-tems les yeux, en faveur des avantages qui en revenoient à son Isle. Cependant la crainte d'être puni quelque jour en Portugal, lui fit prendre la résolution de détruire ces dangereux amis, ou de se défaire au moins de leur Chef. Davis, après l'avoir averti qu'il devoit lever l'ancre dans trois jours, & qu'il avoit dessein de lui rendre une visite la veille de son départ, descendit effectivement au rivage le jour auquel il s'y étoit engagé. Il étoit accompagné de son Chirurgien, de son Trompette, & de quelques autres Officiers de son

SNELGRAVE.  
1719.

On lui impute  
une friponnerie.

Départ des Py-  
rates.

Sort de Griffin.

Sort du Pirate  
Davis.

Il aborde à l'Isle  
du Prince.

SNELGRAVE.

1719.  
Trahison du  
Gouverneur Por-  
tugais.

Davis est massa-  
cré avec quel-  
ques-uns de ses  
gens.

Roberts est élu  
pour lui succéder  
& veut venger sa  
mort.

Situation des  
Prisonniers que  
les Pirates a-  
voient laissés à  
Sierra-Leona.

Vaiffeau. En arrivant à la maison du Gouverneur, il n'y trouva personne pour le recevoir; mais ayant pénétré dans une longue galerie qui bordoit la rue, il y rencontra le *Major-dome*, qui lui dit que son Maître étoit à la campagne, & qu'on attendoit son retour à chaque moment. Cependant le Chirurgien crut s'appercevoir qu'il se faisoit quelque mouvement dans la rue. Il y remarqua même plusieurs personnes armées; & se défiant de quelque trahison, il pressa Davis de retourner à bord. Ce conseil venoit trop tard. Au moment qu'ils sortoient de la maison, un signe du Majordome fit lâcher sur eux quelques coups de fusil, qui tuerent d'abord le Chirurgien & deux autres Pirates. Le Trompette ne reçut qu'une blessure au bras; & voyant deux Capucins (93) dans la rue, il courut vers eux pour implorer leur secours. Mais les Habitans le massacrèrent, entre les bras mêmes de ces deux Religieux. Davis, quoique blessé de quatre balles, fuyoit assez légèrement vers sa Chaloupe, lorsqu'un cinquième coup le fit tomber presque mort. Les Portugais, qui le trouverent redoutable dans cette situation même, se hâtèrent de lui couper la gorge pour s'assurer de lui.

Il ne fallut point aux rameurs de la Chaloupe d'autre avertissement que le bruit, pour leur faire abandonner aussi-tôt le rivage. Quelques Portugais, qu'ils virent paroître armés, ayant confirmé leurs soupçons, ils allèrent porter à bord la nouvelle de leur disgrâce, qui jeta tous les Pirates dans des transports de fureur. Roberts fut choisi sur le champ pour succéder à Davis & pour le venger. La mer n'ayant point assez de profondeur sur les Côtes, pour lui permettre de s'avancer plus proche de l'Isle, il fit construire un grand radeau, sur lequel il mit plusieurs pièces de gros canon, qui commencèrent à foudroyer la Ville. Mais les Habitans eurent la précaution de l'abandonner; & les maisons, qui étoient de bois, ne purent être fort endommagées. La Troupe furieuse pensoit à descendre dans des Chaloupes, pour consumer l'Isle entière par le feu; mais à la vûe d'un grand nombre d'Habitans, qui se faisoient appercevoir dans l'éloignement avec leurs armes, le nouveau Chef fit retirer son canon & leva l'ancre dès le jour suivant.

Telle fut, dit Snelgrave, la fin d'un Pirate, qui dans une profession moins odieuse auroit mérité le titre d'homme généreux & plein d'humanité. Roberts ne s'éleva de sa cendre que pour donner d'affreux exemples de tous les vices opposés à ces deux vertus. Les désordres qu'il commit sur la Côte de Guinée sont innombrables, jusqu'à l'heureuse occasion où le Chevalier Ogle ruina ses forces & le fit périr lui-même avec une partie de ses gens.

Aussi-tôt que les Pirates eurent quitté Sierra-Leona, Bennet, Thomson & quantité d'autres fugitifs, sortirent des bois pour se rassembler dans la maison du Capitaine Glynn. Snelgrave n'en étant point sorti, tint conseil avec eux sur les moyens d'équiper le Bâtiment que Cocklyn avoit épargné à la prière de Davis. Ils ne pensoient tous qu'à retourner en Angleterre. Avec ce Vaiffeau, qui étoit en fort mauvais état, il en restoit un autre, que les

(93) Ce récit ne s'accorde pas tout-à-fait mais Snelgrave assure que passant ensuite dans avec l'Histoire des Pirates par Johnson : l'Isle, il apprit le fait des deux Capucins.

Pyrates n'avoient pas brûlé. C'étoit l'*Elisabeth* de Londres, commandé par le Capitaine *Creighton*. Ils l'avoient pillé ; mais les instances de Griffin, qui avoit servi autrefois sous le frere du Capitaine en qualité de Contre-Maître, l'avoient sauvé des flammes. Comme il ne lui manquoit que ses marchandises, on résolut, de concert, qu'il partiroit le premier, pour annoncer aux Propriétaires de Londres la perte d'une infinité d'esperances. *Creighton* prit autant de monde à bord qu'il en put recevoir, & mit à la voile peu de jours après.

L'autre Vaisseau avoit pour Capitaine *John Morris*, homme d'esprit & d'expérience, mais aussi embarrassé de sa situation que ceux dont toute l'esperance étoit dans son secours. Il se voyoit dépourvu non-seulement de provisions, mais des nécessités les plus indispensables pour un voyage de mer. Tandis que les Matelots s'efforcèrent par toutes sortes d'inventions de suppléer au dernier de ces deux besoins, *Glynn* envoya dans la Riviere de Scherbro une Chaloupe qui lui appartenoit, pour en apporter des vivres. Les Pyrates n'ayant pas porté si loin leurs ravages, on y trouva du riz & quelques bestiaux. On découvrit d'un autre côté plusieurs tonneaux de bœuf, dans le lest d'un Vaisseau à demi brûlé, qui avoit appartenu au Capitaine *Nishet*. Il étoit resté aussi une grosse quantité de biscuit dans le Bâtiment François, qui avoit été pris par les Pyrates. Ainsi l'on se vit assez bien pourvu du côté des vivres, pour n'être plus occupés de cet embarras. La réparation des voiles & des cables fut beaucoup plus lente. Mais on parvint encore à munir le Bâtiment de ce côté-là. Il auroit été plus difficile, & peut-être impossible de suppléer à la perte des Instrumens Mathématiques, si la générosité de *Glynn* ne l'eût porté, en faveur de ses compatriotes, à se défaire d'une bouffolle, d'un quart de cercle, d'un porte-voix & d'un télescope, qu'il conservoit précieusement depuis qu'il s'étoit établi à Sierra-Leona. Enfin *Snelgrave* redemanda les marchandises que les Pyrates avoient laissées à terre. *Glynn*, *Mead*, & *Pearce*, rendirent honorablement tout ce qui avoit été déposé entre leurs mains. D'autres Anglois du Pays ne firent voir que ce qu'ils jugerent à propos. Tout fut embarqué, avec environ soixante Passagers, & six Capitaines dont les Vaisseaux avoient été détruits par les Pyrates, ou employés à leur usage. On partit de Sierra-Leona le 10 de Mai, & l'on arriva heureusement à Bristol le premier d'Août 1719.

L'Auteur, en descendant au rivage, reçut des Lettres de ses Propriétaires, qui lui marquoient l'arrivée du Capitaine *Creighton* avec celles qu'il leur avoit écrites de Sierra-Leona. On lui promettoit le Commandement d'un autre Vaisseau, & l'exécution de cette promesse ne fut pas long-tems différée. Il prit de l'argent, en son propre nom, chez M. *Casemajor*, Associé des Marchands qui l'avoient employé ; & sans inquiétude pour le remboursement de ses avances, il distribua une partie de cette somme aux Matelots qui lui restoient, pour les mettre en état de retourner dans les différentes parties d'Angleterre où leurs familles étoient établies.

SNELGRAVE.  
1719.

Une partie retourne en Europe avec *Creighton*.

Embarras des autres.

*Snelgrave* & ses compagnons quittent Sierra-Leona.

Ils arrivent à Bristol.

Générosité de l'Auteur.



---

---

# HISTOIRE

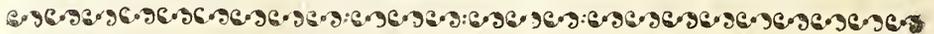
GENERALE

## DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE,

PREMIERE PARTIE.

LIVRE NEUVIÈME.



DESCRIPTION DE LA GUINÉE (\*),

CONTENANT

LA GEOGRAPHIE ET L'HISTOIRE NATURELLE ET CIVILE  
DU PAYS.

---

### CHAPITRE I.

*CÔTE DE MALAGUETTE, ou DU POIVRE.*

Nom & division de la Guinée.



A Guinée, que plusieurs Voyageurs écrivent *Ghinney*, est une vaste étendue de Côte, depuis la Riviere du Senégal, jusqu'au Cap Lop-Confalvo, & même jusqu'au Cap-Nègre. Le nom de Guinée est inconnu aux Habitans naturels. Il vient des Portugais, de qui tous les Européens l'ont reçu; & vraisemblablement les Portugais l'ont tiré de celui de *Ghenehoa*, que Léon & Marmol donnent au premier Pays qui se trouve au Sud du Senégal. On divise communément la Guinée en deux parties; celle du Sud & celle du Nord. La premiere s'étend depuis le Senégal jusqu'à Sierra-Leona; & la seconde, depuis Sierra-Leona jusqu'aux Caps qu'on vient de nommer.

La Guinée méridionale se divise en six Côtes.

La Guinée du Sud, ou Méridionale, qui est celle dont il nous reste à traiter, se subdivise en six Parties, ou en six Côtes: 1. La Côte de Malaguet

(\* ) On répète, en faveur des Lecteurs peu attentifs, que c'est ici la réduction de toutes les Relations précédentes depuis le Livre VII. suivant le Plan qu'on s'est proposé

dans la Préface générale; Réduction d'une si grande utilité, qu'elle fait le principal mérite de cet Ouvrage.





ou du Poivre. 2. La Côte d'Yvoire. 3. La Côte d'Or. 4. La Côte des Esclaves. 5. La Côte de Benin. 6. La Côte des Biafaras.

Dans la plus grande étendue, la Côte de Malaguettes prend depuis Sierra-Leona jusqu'à *Growa*, deux lieues à l'Est du Cap *das Palmas*. Cet espace contient cent-soixante lieues. Mais d'autres la font commencer au Cap-Monte, cinquante-trois lieues à l'Est de Sierra-Leona. D'autres, encore, la bornent entre la Rivière de Sestro & *Growa*; ce qui la réduit à cinquante-trois lieues.

La Côte, depuis le Cap-Tagrim jusqu'à l'Isle de Scherbro, est bordée par les Basses de S. Anne, & s'étend au Sud-Est quart de Sud. Elle forme la grande Baye de S. Anne, qui va presque jusqu'à *Rio de Gambras*. Au côté Nord de cette Baye sont les Isles Bravas ou des Bananes, dont la plus grande, qui est aussi la plus haute, fournit du bois, de l'eau & des provisions. Les cinq Isles, nommées *Sombreros*, sont situées au Sud de la même Baye. Elles produisent une grande abondance d'oranges, de limons, de *Pimento del cola*, ou de *Rabo*, sorte de poivre long; de palmiers vineux, de cannes de sucre, de bananes, de miel & de cire, de bois de Cam, & d'un autre bois nommé *Angelin*, qui est propre à la construction des Vaisseaux. Les Habitans de ces Isles font un savon fort estimé, de l'huile & de la cendre du Palmier. Ils prétendent qu'elles ont des mines d'or & de fer, & qu'elles ont été séparées du Continent par un tremblement de terre (1).

La profondeur de l'eau, dans la Baye, est depuis cinq jusqu'à huit brasses. Le fond est de vase. Il y entre quatre Rivières, dont les bords sont couverts de mangles, chargés d'huîtres. La plus considérable, qui se nomme *Rio Banquo*, est navigable pour les grands Vaisseaux. Les trois autres sont peu fréquentées, parce que le Pays est couvert d'épaisses Forêts, qui n'ont pas d'autres habitans qu'un prodigieux nombre de bêtes farouches.

A deux lieues au Sud des Isles *Sombreros*, on trouve *Rio Gomboas*, dont l'embouchure est fermée par une Barre. Cependant les Chaloupes s'y font un passage, jusqu'à la Ville de *Koucho*, qui en est à quinze lieues sur la rive.

Depuis cette Rivière jusqu'à celle de *Scherbro*, la Côte s'étend au Sud-Est. L'Isle de Scherbro laisse entr'elle & le Continent un Canal, dont l'entrée est fort large, & qui fait proprement l'embouchure de la Rivière de ce nom. A la pointe Ouest de Scherbro sont les trois Isles de *Tota*, sur la même ligne. Elles sont basses & plates, environnées de rochers au Nord-Est. Leurs productions sont les mêmes que dans les parties voisines du Continent. Les Anglois les ont nommées Isles des Plantains, parce que ce fruit y est fort commun.

L'Isle que les Anglois nomment *Scherbro*, porte chez les Portugais le nom de *Farulha* ou *Farelloens*, chez les Hollandois celui de *S. Anna* ou *Masta-Quoja*, & chez les François celui de *Cerbera*. Elle ne s'étend pas moins de dix lieues, Est-Sud-Est. Sa terre est plate. Elle porte en abondance du riz, du maïs, des ignames, des bananes, des patates, des figues

(1) Description de la Guinée par Barbot, p. 106.  
Tome III.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.

d'Inde, des ananas, des citrons, des oranges, des melons d'eau & des noix de *Kola*. La volaille y foisonne. Les éléphants y sont en grand nombre. On y trouve des perles fines dans les huîtres; mais les requins en rendent la pêche dangereuse. Les Habitans sont Idolâtres, & n'en ont pas moins l'usage de la circoncision.

Fort Anglois  
à Scherbro.

La Compagnie Angloise d'Afrique a fait construire un petit Fort, dans l'Isle d'York, qui est fort près de Scherbro du côté du Nord, mais près de la pointe Est de cette Isle. Il est monté d'onze grosses pièces d'artillerie. A vingt pas du Fort, sur le rivage même, les Anglois ont élevé deux grandes terrasses, dont chacune est défendue par cinq canons. Tous ces ouvrages sont revêtus de pierre, & la garnison du Fort est de trente-cinq Blancs, avec cinquante ou soixante Gromettes. Avant que cette Place fût bâtie (2), les Anglois avoient un logement en terre-ferme, vis-à-vis la pointe Est de l'Isle de Scherbro; mais il fut abandonné en 1727, & les Facteurs se retirèrent à Jamaïque, Ville de la même Isle, quatre lieues à l'Ouest de l'Isle d'York (3).

Autre Fort  
abandonné.

Divers noms  
de la Riviere de  
Scherbro.

La Riviere de Scherbro, que les uns nomment *Madre-Bomba*, d'autres *Rio Selboba*, & d'autres *Rio das Palmas*, est d'une largeur considérable. Elle vient de fort loin dans les terres, & se rend dans la mer au travers du Pays de *Bulm-Monu* ou *Monou*, qui est rempli de grands marais. Les grands Vaisseaux y remontent jusqu'à la Ville de Bagos (4), où les Anglois ont un Comptoir. Les Chaloupes de soixante & quatre-vingt tonneaux pénètrent jusqu'à Kedham, qui est à deux cens cinquante milles de l'embouchure. Mais le Canal se rétrécit à mesure qu'on avance, & se trouve bouché dans plusieurs endroits par les branches d'un grand nombre d'arbres qui couvrent les deux rives. D'ailleurs aux mois d'Avril & de Mai, saison la plus propre à recueillir le bois de *Cam*, qui croît en abondance dans le Pays, on y trouve à peine neuf ou dix pieds d'eau. Mais aux mois d'Août & de Septembre, c'est-à-dire, après les pluies, la Riviere n'a jamais moins de quinze ou seize pieds. La navigation y est encore interrompue par de fréquens *Tornados*, à l'approche desquels les Chaloupes sont obligées de jeter l'ancre & de s'amarrer même contre les arbres. Les deux rives sont habitées par des Nations assez civiles; mais les Habitans de la Riviere sont un grand nombre de crocodiles & d'éléphants d'eau, animaux fort dangereux.

Bagos.

Kedham.

Pays de Silm-  
Monu.

Quinze ou seize lieues au-delà de Bagos, on arrive dans le Pays de *Silm-Monu*; & trente-deux lieues au-delà de Silm, on rencontre la Ville de *Quunamora*, dont les Habitans sont fort nombreux, mais d'assez mauvais naturel. Cette Ville est située derrière un grand bois, qui en cache la vûe aux Chaloupes. Elle est grande & bien peuplée; mal bâtie néanmoins, à la réserve d'un vaste édifice, qui s'élève au centre, & qui sert aux Nègres pour leurs assemblées.

Quunamora.

Le Pays voisin est aussi fort peuplé. Les Habitans sont vêtus comme ceux de Scherbro, d'une robe de calico rayé. Leurs usages sont les mêmes. La terre y produit les mêmes plantes & nourrit les mêmes especes d'animaux. Le bois de *Cam* y est d'un plus beau rouge, pour la teinture, que le bois de

(2) Barbot, p. 106.

(3) *Ibid.* p. 473.

(4) ou *Baga*.

Brésil, & passe pour le meilleur de toute la Guinée. Il peut être employé jusqu'à sept fois.

La Riviere de Scherbro reçoit près de la mer celle de Torro au Nord-Ouest, & celle de S. Anne au Sud-Est, toutes deux d'une grandeur considérable. Celle de Torro se déborde deux fois chaque année; mais comme elle a peu de profondeur & qu'elle est bouchée par quantité de petites Isles, elle ne reçoit que de petites Barques.

Depuis la pointe Sud de la Riviere de Scherbro jusqu'à *Rio de Galinhas*, la Côte s'étend Est-Sud-Est l'espace d'onze lieues. Dans cette petite étendue, elle est basse, plate, marécageuse & couverte d'arbres, mais inhabitée.

*Rio de Galinhas*, que les Habitans nomment *Magualbari*, prend sa source dans le Pays de *Hando*, & coule vers la mer par les régions de *Bulmonu* & de *Quilliga-Monu*. Il a deux Isles à son embouchure. Son nom Portugais lui vient de l'abondance de poules & d'autres volailles dont les bords sont remplis. Les Européens tirent de cette Riviere des cuirs secs & des dents d'éléphants, qui descendent de *Hondo* & de *Karudabo-Monu*, deux Pays qui sont continuellement en guerre, quoique soumis tous deux au Roi de *Quoja*, qui fait sa résidence près du Cap-Monte. Au long de cette Côte, la direction de la marée est fort rapide au Nord-Est, & les vents y soufflent presque toujours du Sud-Ouest. La saison de l'hyver est depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre (5).

*Rio Maguiba*, qui suit sur la même Côte, est fermée d'une barre, qui n'en permet pas l'entrée aux grands Vaisseaux. Les Portugais l'appellent *Rio Nugnez*, ou *Nueva*. Ils y exerçoient autrefois le Commerce, & les François s'étoient accoutumés à suivre leur exemple. Mais cette Riviere n'est fréquentée aujourd'hui que par les Anglois, qui remontent dans leurs Chaloupes jusqu'au Village de *Dova-Ruja*, d'où ils tirent des dents d'éléphants. Plus loin, le Canal est interrompu par des rochers & des chûtes d'eau.

La Côte; depuis *Rio Galinhas* jusqu'au Cap-Monte, est basse & plate. Elle est bordée d'un grand nombre de Villages. Vers le canton des Nègres nommés *Galvi*, la Riviere de *Mava* ou *Massa*, qui vient des montagnes & dont le cours est d'environ trente lieues, commence à se répandre dans un large Canal, qui traverse le Pays de *Danevata*, une lieue au Nord du Cap-Monte. Mais elle se perd dans des sables (6) qui la font enfin disparaître; de sorte qu'elle n'arrive à la mer qu'une fois l'année, dans le tems de ses inondations.

Avant la conquête des *Folgas*, cette Riviere étoit habitée par une Nation de Nègres, nommés *Puy-Monus*, dont le Roi faisoit autrefois sa résidence ordinaire au Village de *Jeg-Wonga*, sur la rive Ouest, à quatre ou cinq milles de la mer. Les Roi des *Folgas* fait la sienne dans une Isle du Lac de *Plizoje*, pour se mettre à couvert d'une Nation ennemie, qui se nomme les *Dogas*. Vis-à-vis de *Jeg-Wonga*, est la Ville de *Tochu*. Deux lieues plus haut, du même côté, est le Village de *Tijja*, où demuroit autrefois le Prince *Tijji*, frere de *Flambure* Roi des *Puy-Monus*. Deux lieues plus loin, sur la rive du Sud, on rencontre la Ville de *Kammagoja*; derriere

(5) *Ibid.* p. 107.

(6) Il y a de l'apparence que c'est celle

que Snock appelle la Riviere du Cap-Monte.

CÔTE DE MALLAGUETTE.  
Rivieres de Torro & de Sainte-Anne.

Rio de Galinhas.

Direction de la marée.

Rio Maguiba, ou Nugnez.

Riviere de Mava ou Mava.

Jeg Wonga.

Lac de Plizoje.

Tochu.

Tijja.

Kammagoja.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Jerbofaja.  
Jera-Ballifa.

laquelle, à la distance d'une lieue, on découvre celle de Jerbofaja. Vis-à-vis de Jerbofaja, est une autre Ville, d'où les Nègres se font ouvert un chemin au travers des bois jusqu'à *Jera-Ballifa*, qui en est à trois lieues vers la mer, & qui appartenait au fils aîné du Roi Flambure.

Entre Rio Mava & Rio Maguiba, la Côte est couverte de Villages & de Hameaux, où les Nègres font beaucoup de fel (7).

Cap Monte.  
Sa situation &  
sa forme.

Le Cap-Monte, que les Habitans nomment *Wash-Kingo*, se fait voir de fort loin en mer, & se présente sous l'apparence d'une Isle (8) en forme de selle. Snock dit que c'est une haute Montagne (9), qu'on prend de loin pour une Isle considérable. Des Marchais dit simplement que c'est une Terre haute, à dix degrés cinq minutes de latitude du Nord (10); qu'il se divise en deux sommets; qu'il s'avance assez loin dans la mer, & qu'en étant presque environné il forme une véritable Peninsule, dont la plus grande largeur s'étend Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest.

Ses divers an-  
crages.

A trois lieues de distance, on trouve trente brasses d'eau sur un fond de vase noire. Mais le meilleur ancrage est à trois quarts de mille au Nord-Ouest de la Pointe, sur huit ou douze brasses. On y est à couvert du vent, quoique la mer soit toujours si grosse sur cette Côte, que les Matelots sont obligés de descendre à gué & de porter au rivage les Officiers & les marchandises. Les Canots des Nègres sont souvent renversés, pour peu que l'adresse ou l'attention manquent aux rameurs (11). Barbot prétend (12) que la meilleure Rade pour les grands Vaisseaux est à l'Ouest du Cap sur douze brasses d'un fond de sable, à deux milles du rivage, vis-à-vis trois petits Villages qu'on découvre un peu dans les terres, & dont chacun est composé de dix ou douze huttes.

Qualités du  
Pays.

Le Pays, qui est fort bas, produit, suivant Snock, beaucoup de millet, d'ignames, de patates & de riz (13). Les fruits, comme sur la Côte d'Or, sont des panquavers, des bananes, des pommes de pin, &c. Les bestiaux n'y sont pas en grand nombre, car on n'y trouve pas de vaches ni de porcs, & tout se réduit à quelques chèvres & quelques moutons. La volaille y est aussi fort rare, mais elle y est excellente. Les éléphants, les buffles, les cerfs, les tigres & d'autres bêtes féroces y sont en abondance. La Rivière n'est pas moins riche en poissons (14).

La Rivière du Cap-Monte coule au Nord-Est & au Sud-Ouest, par quantité de détours, qui lui font arroser un Pays très-fertile. A cent pas de la mer on trouve une Plaine de plusieurs lieues d'étendue, couverte de toutes sortes de bestiaux (15), tels que des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres & des porcs, entre lesquels on voit paître tranquillement les daims, les chevreuils & les gazelles. Cette Plaine est remplie de Villages (16), où

(7) Barbot, p. 108.

(8) *Ibid.*

(9) Bosman, p. 475.

(10) L'erreur est énorme, car suivant le Mémoire qui commence la Carte Française de l'Océan méridionale, publié en 1739, c'est six degrés quarante-deux minutes.

(11) Voyage en Guinée, Vol. I. p. 81 & 83.

(12) Barbot, *ubi sup.*

(13) Atkins dit qu'on trouve dans le Pays beaucoup de millet, d'ignames, de riz & de fel.

(14) Bosman, p. 473 & *suiv.*

(15) Cet endroit est directement opposé au témoignage de Snock.

(16) Des Marchais dit qu'il n'y a point de Villages près de la mer, à la réserve de quelques huttes dans une Crique qui est à l'Ouest.

la volaille est fort abondante, c'est-à-dire, les poules communes, les pintades ou poules de Guinée, les oyes & les canards. Le millet, le maiz, les légumes (17) y croissent merveilleusement. Le vin de palmier y est excellent; l'air très-temperé, & l'eau fort pure & fort fraîche dans une multitude incroyable de ruisseaux (18).

Des Marchais attribue aux Habitans du Cap-Monte un naturel fort doux & fort sociable. Ils sont généralement bien faits (19), industrieux, fidèles & désintéressés. Snock en donne la même idée. Leurs principales occupations consistent à planter le riz & à faire le sel; deux tributs qu'ils doivent à leur Roi, dont ils font gloire d'être les esclaves. Ils connoissent peu la guerre, parce que dans les différends qu'ils ont avec leurs voisins, ils préfèrent toujours les voies d'un paisible accommodement. Les hommes ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; mais comme les femmes sont extrêmement laborieuses, leur entretien ne demande pas beaucoup de dépense. L'union est admirable dans les familles. Les maris ne paroissent pas s'offenser beaucoup des libertés que leurs femmes peuvent prendre avec les Etrangers (20). L'autorité de la Justice & du Gouvernement est entre les mains des Kabaschirs, qui se déterminent à la pluralité des voix. Ces Officiers de l'Etat sont en même-tems les Chefs des Villes (21). C'est l'expérience & le courage qui leur procurent cette distinction.

Suivant Snock (22), l'habit du Cap-Monte est une sorte de chemise, ou plutôt de surplis, avec de grandes manches qui tombent jusqu'aux genoux. Les femmes portent une espèce de corset qui leur serre la taille, avec un pagne soutenu d'une ceinture au-dessus des hanches. Quelquefois elles sont nues. Des Marchais entre dans un plus grand détail. Les enfans des deux sexes sont nus, dit-il, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, & ne portent que des ceintures de raffade ou de cristal. En sortant de cet âge, les mâles de quelque distinction prennent un pagne de coton; mais ceux du commun ne changent rien à leur nudité. Il n'y a que le Roi & ses Officiers ou ses Capitaines, qui soient continuellement vêtus. Les femmes & les filles du commun portent des ceintures de jonc ou de feuilles de palmier, qui sont teintes en jaune ou en rouge. Ces ceintures ne sont pas tissues, & descendent comme des franges, qui les couvrent depuis les hanches jusqu'aux genoux. Les plus riches ont un ou deux pagnes, qui leur cachent l'estomac & le reste du corps jusqu'au milieu des jambes. Elles portent des colliers de plusieurs rangs, & des brasselets de raffade aux bras, aux poignets, & jusqu'aux chevilles des pieds, où elles suspendent aussi des grelots d'argent, qui rendent un son fort agréable dans leurs danses. Elles sont passionnées pour cet exercice; & l'émulation est extrême parmi elles pour imiter les danses de l'Europe (23).

Mais l'habit commun des deux sexes est le *Tomi*, qui est composé de laine tressée. Les femmes se lient leur *tomi* au-dessus des hanches, & le laissent

CÔTE DE MALLAGUETTE.

Naturel des Habitans.

Leurs mœurs.

Leur Gouvernement.

Leurs habits.

du Cap, où les Nègres font du sel. Vol. I. p. 81.

(17) *Ibid.* p. 84. & 86.

(18) *Ibid.*

(19) *Ibid.* & Villault, p. 65.

(20) Snock, p. 474. & Bosman, p. 473.

(21) Atkins, p. 59.

(22) Bosman, p. 474.

(23) Des Marchais, Vol. I. p. 87.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.

tomber autour d'elles jusqu'aux genoux. Les hommes le font passer entre leurs cuisses, & l'attachent par derrière à leur ceinture. Les deux sexes prennent beaucoup de plaisir à tresser leurs cheveux, ou plutôt la laine de leur tête, en y mêlant des brins d'or & de petites pierres. Ils y emploient beaucoup de tems & d'industrie.

Autres ornemens  
des femmes &  
des hommes.

Les femmes ont une autre passion ; c'est de faire ce qu'elles appellent le *Fetiche*, & de se montrer dans la parure qui est propre à cette cérémonie, pour s'attirer les regards des hommes. Leur principal ornement est une raie autour du front, d'un vernis blanc, rouge, ou jaune, qui étant fort délié tombe en lignes ou en raions avant que d'être sec. Elles s'en font aussi des cercles autour des bras & du corps, & les Nègres trouvent des charmes dans cette bigarure. Les ornemens des hommes consistent en brasselets ou en manilles de cuivre, d'étain ou d'ivoire, autour des poignets, de la cheville du pied, des doigts & des orteils. Ils portent aussi des colliers de dents de singes, & de petites plaques d'ivoire aux oreilles. On ne les voit guères sans quelqu'un de ces ornemens, & les plus distingués sont ceux qui en portent un plus grand nombre (24).

Leurs Edifices.  
Propreté qu'ils y  
entretiennent.

Ils entretiennent beaucoup de propreté dans leurs maisons, quoique pour la forme elles ne diffèrent pas de celles du Sénégal. Les édifices du Roi & des Grands sont bâtis en long. On en voit de deux étages, avec une voûte de roseaux ou de feuilles de palmiers, si bien entrelassés, qu'elle est impénétrable au soleil & à la pluie. L'espace est divisé en plusieurs appartemens. La première pièce, qui est la salle d'audience, & qui sert aussi de salle à manger, est entourée d'une espèce de sofa, de terre ou d'argile, large de cinq ou six pieds, quoiqu'il n'en ait qu'un de hauteur. Ce banc est couvert de belles nattes, qui sont un tissu de jonc ou de feuilles de palmier, teint de très-belles couleurs & capable de durer fort long-tems (25). C'est le lieu où les Grands & les Riches passent la plus grande partie du tems, à demi couchés, & la tête sur les genoux de leurs femmes. Ils s'entretiennent, ils fument, ils boivent du vin de palmier dans cette posture (26). Leur chambre de lit touche à cette salle. Ils y ont une autre estrade, qu'ils couvrent aussi de nattes (27), mais plus épaisses que celles de la salle. Elle a six pieds de long, & autant de large, sur un pied de hauteur. Ils l'environnent de pagnes, cousus ensemble, ou de toile peinte, en forme de rideaux.

Molleſſe des  
Grands & des  
Riches.

Leurs cuiſines  
& leurs alimens.

Les cuiſines sont toujours séparées de l'habitation, & la propreté n'y regne pas moins.

Les Habitans du Cap-Monte sont moins mal-propres dans leurs alimens & dans la manière de manger, que la plupart des autres Nègres. Ils ont des plats, composés d'un bois fort dur, & des bassins de cuivre étamé, qu'ils nettoient fort soigneusement. Ils emploient des broches de bois pour rôtir leur viande. Mais ils ont oublié l'art de les faire tourner, quoiqu'ils l'aient

(24) Atkins, p. 61.

(25) Villault (p. 67.) dit que ces nattes sont d'une beauté exquisite, & que les Hollandois en achètent un grand nombre.

(26) Le même Auteur dit qu'ils se peignent

& qu'ils s'ajustent les cheveux sur les genoux de leurs femmes.

(27) Villault fait la même description de leurs lits.

appris des François (28). Ils font rôtir un côté de la viande ; après quoi ils la tournent pour faire rôtir l'autre (29).

Il est certain que les Normands avoient autrefois un commerce réglé sur cette Côte, & qu'en 1626 la Compagnie de Rouen y avoit un Etablissement, quoiqu'il soit incertain aujourd'hui dans quel lieu, & qu'on ne sçache pas mieux pourquoi il fut abandonné. Lorsque la Compagnie Françoisé des Indes envoya des Vaisseaux au Cap-Monte, en 1666 & 1669, le Roi du Pays reçut le Commandant avec beaucoup de caresses ; & parlant encore assez François pour se faire entendre, il lui accorda la liberté du Commerce sans exiger aucun droit. Ce Prince étoit un Vieillard vénérable & de fort haute taille, qui se nommoit *Fallam Bure* (30).

Les Anglois, les Hollandois, & d'autres Nations qui font le Commerce au Cap-Monte, y achètent quantité de belles nattes & de pagnes, & beaucoup d'ivoire, qui ne le cede en rien à celui de Sierra-Leona. Cependant celui que les Habitans du Pays tirent du côté du Nord n'est pas si blanc. Mais en récompense les dents sont beaucoup plus grosses. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à deux cens livres. Les Négocians de l'Europe achètent ici des peaux de lions, de pantheres, de tygres, & d'autres animaux féroces. On tire du même Pays, douze ou quinze cens Esclaves : mais ils y sont amenés par les Marchands Mandingos, des Parties interieures de l'Afrique ; car l'usage ne permet de vendre ici que les criminels, & cette vente se fait au profit du Roi. Le Cap-Monte fournit aussi de l'or, qui paroît apporté par les mêmes Marchands, & Des Marchais juge qu'il seroit avantageux d'y établir un Comptoir. Les forêts y sont remplies de bois propre à la teinture, sur-tout de bois rouge. Ce bois, auquel les Anglois ont donné le nom de *Cam*, est coupé par les Nègres, qui l'apportent au rivage en blocs de quatre ou cinq pieds de long. Les Anglois en achètent beaucoup, & le préfèrent au bois du Bresil, dont on faisoit autrefois tant d'estime (31).

Atkins observe que les plus hardis des Habitans du Cap venoient quelquefois sur son Vaisseau, avec du riz, de la malaguette & des dents d'éléphans ; mais qu'ils y donnoient des marques continuelles d'inquiétude & de défiance. Ils étoient dans des Canots, composés du tronc d'un seul cotonier, dont quelques-uns portoient jusqu'à vingt hommes. Ces Nègres rament debout, avec une adresse & une régularité surprenante. S'ils conduisent un Kabaschir, ils chantent sans cesse, pour lui marquer du respect. Il ne venoit point de Kabaschir à bord, qui ne fît voir au Capitaine un certificat de quelqu'Européen, pour lui faire connoître que les Vaisseaux de l'Europe avoient été bien reçus dans le Pays. L'Auteur remarque à cette occasion, que des témoignages de cette nature peuvent être fort utiles lorsqu'ils sont accordés avec discernement ; mais que s'ils sont donnés au hazard, ils ne servent que de prétexte aux Nègres pour mandier ou pour voler (32).

Le langage des Nègres change un peu, à mesure qu'on avance au long

CÔTE DE MALAGUETTE.  
Ancien Commerce des Normands au Cap-Monte.

Commerce du Pays.

Abondance de bois de teinture.

Timidité des Habitans.

Avis de l'Attenteur aux Capitaines de Vaisseaux.

(28) Villault dit que de son tems ils tournoient continuellement leur broche, comme on le fait en Europe. Il parle de l'année 1667.

(29) Des Marchais, Vol. I. p. 87. & suiv.

(30) Des Marchais, Vol. I. p. 83.

(31) Le même, p. 90. & suiv.

(32) Voyage en Guinée par Atkins, p. 60. Il répète plusieurs fois cette Remarque, parce qu'il la croit importante.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Langage du  
Cap-Monte.

de la Côte. Comme les sciences & les arts sont inconnus parmi eux, leur Langue n'est formée que d'un petit nombre de mots, qui expriment les principales nécessités de la vie. C'est du moins ce qu'Atkins a conclu de la taciturnité qui regne dans leurs fêtes mêmes & dans leurs assemblées. Il ajoute que dans leur commerce les mêmes expressions reviennent souvent, & que leurs chansons (33) ne sont qu'une répétition continuelle de cinq ou six mots. Villault dit que de son tems ils parloient une sorte de Portugais bâ-tard (34).

Religion.

À l'égard de leur Religion, Villault ne put se procurer d'informations. Un Nègre lui dit fort sérieusement que les Blancs adoroient Dieu, mais que les Noirs adorent le Diable. On n'en connoît pas mieux l'idée qu'ils se forment de l'un & de l'autre. Cependant le même Auteur remarque que la plupart sont circoncis, & qu'ils rendent tous un culte aux Fétiches (35).

Des Marchais observe que sur toute la Côte, où le Mahométisme ne s'est point encore répandu, on trouve un mélange d'idolâtrie, d'ignorance & de superstition. Le Diable y est fort respecté. On lui adresse même des prières; mais sans l'aimer & sans le reconnoître pour Dieu. Un Nègre dit un jour à Des Marchais: » Les Blancs adorent Dieu (36), & nous prions le » Diable; vous êtes plus heureux que nous. Snock s'imagine, sur divers témoignages, que leur Religion consiste à rendre beaucoup de respect & d'obéissance à leur Roi & aux Gouverneurs qu'il établit sur eux, mais qu'ils s'embarassent peu, dit-il, de ce qui se passe au-dessus de leur tête (37).

Cap-Mesurado.  
Sa forme, & sa  
situation.

Le Capitaine Phillips place le Cap-Mesurado à seize lieues du Cap-Monte, Il n'y a point de terre haute dans cet intervalle. Le Cap, ou la Montagne, qui n'est connue aujourd'hui que sous le nom de *Mesurado*, a beaucoup moins de hauteur que le Cap-Monte. Il est rond, & presque environné (38) d'eau. Du côté de la mer ses bords sont fort escarpés; mais la pente est plus douce & l'accès plus facile du côté de la terre. Le sommet est uni, & le fonds du terroir beaucoup meilleur qu'on ne se l'imagineroit d'un lieu si désert. À l'Est, il a une grande Baye, qui est terminée par des terres hautes, & couvertes de fort gros arbres. À l'Ouest, la Rivière forme une autre Baye, dont son embouchure est le centre. Ces deux Bayes sont séparées par une langue de terre longue & étroite. La situation du Cap est à six degrés trente-quatre minutes de latitude du Nord (39). Du côté qu'il s'avance le plus dans la mer, il regarde le Sud-Est. Une Rivière venant de l'Est, mais moins considérable que celle de Mesurado, tombe dans la Baye de l'Ouest, & reçoit pendant douze ou quinze lieues toutes sortes de Vaisseaux dans les plus hautes marées. L'eau en est toujours mêlée, mais elle est remplie d'excellent poisson (40).

Ses deux Bayes  
& ses Rivières.

Le sommet du Cap est une plate-forme naturelle de quatre mille pas de circonférence, revêtue de plusieurs beaux arbres. Il commande les deux Bayes. Le meilleur endroit pour l'ancre est dans celle de l'Ouest, au Nord

(33) Vaillault, p. 65.

(34) Le même, p. 66.

(35) Des Marchais, Vol. I. p. 92.

(36) Bosman, p. 474.

(37) Phillips, p. 190. & suiv.

(38) Voyez la Planche.

(39) Le Mémoire concernant l'Océan méridional ne met que six degrés neuf minutes.

(40) Des Marchais, Vol. I. p. 96.

# VEUE DU CAP MESURADO

Et ses Environs

Par Marchais.



## AUTRE VEUE DU CAP MESURADO

Vue de Barbott





du Cap, à une portée de fusil du rivage, sur huit ou dix brasses (41), entre la pointe du Cap & l'embouchure de la Riviere. Il y a une barre à cette embouchure, qui n'est pas sans danger dans quelques endroits, mais qu'on passe aisément quand on a pris la peine de la reconnoître, sur-tout vers le pied du Cap, où l'on trouve un Village, & une source d'excellente eau dont l'approche est facile, & qui se conserve long-tems en mer. Elle forme une cascade naturelle, en sortant d'un rocher qui est sur le rivage même. C'est un lieu célèbre pour l'aiguade (42). Phillips le place à près d'un mille dans l'interieur du Cap, au commencement d'un banc de sable. Il le représente comme un agréable Ruisseau, de l'eau la plus pure & la plus fraîche du monde, qui distille au travers des bois & des rochers. Il ajoute que cinquante pas plus loin à l'Est, on trouve deux puits d'eau fraîche, sous deux grandes pierres (43).

Le Cap tire son nom du mot *Misericordia*, dont les Nègres, suivant Des Marchais (44), ont fait par corruption celui de *Mesurado*, en l'entendant prononcer sans cesse à quelques Matelots François qu'un naufrage avoit jettés sur leur Côte. Villault prétend, au contraire, que les Portugais lui ont donné le nom de *Miserado*, soit à cause des rocs cachés qui l'entourent, & qui ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher à plus d'une lieue; soit, dit-il, parce que plusieurs François, qui y furent autrefois massacrés, répeterent souvent Miséricorde! Miséricorde (45)! C'est en mémoire aussi des cruautés qui furent commises dans cette occasion, que les Portugais ont donné à la Riviere de Mesurado, le nom de *Rio Duro* (46). Cette Riviere coule d'abord au Nord-Ouest l'espace de dix-huit ou vingt lieues; après quoi elle se détourne au Nord-Est. On ne connoît pas plus loin son cours. Cependant le Roi du Pays fit paroître devant Barbot plusieurs de ses Sujets, qui rendirent témoignage qu'ayant navigué trois mois en remontant, ils étoient arrivés dans une grande Riviere d'où sort celle-ci, & qui coule de l'Est à l'Ouest. Les rives, disoient-ils, sont habitées par un Peuple riche & puissant, qui fait un grand commerce d'or, d'ivoire & d'esclaves. Ils ajoutoient que la Riviere de Mesurado coule dans un fort beau Pays, mais qu'elle est si rapide, qu'après avoir mis trois mois à la remonter, ils n'avoient eu besoin que de dix-huit jours pour revenir à l'embouchure. Les Nègres du Cap donnent au Pays d'où elle vient le nom d'*Alam* (47), c'est-à-dire, terre d'or.

A peu de distance de l'embouchure du Mesurado, on apperçoit deux Isles. La plus petite est fort près de la petite Riviere qui tombe dans la même Baye. L'autre est à l'entrée du Mesurado même, & se nomme *King's-Ile*, ou l'Isle du Roi; non que le Roi du Pays y fasse sa demeure; mais il y entretient quelques Esclaves, qui prennent soin de ses bestiaux & de sa volaille. Ce Prince fit plusieurs présens à l'Auteur, & le pressa de former un Etablisse-

CÔTE DE MARGUETTE.  
Ancre & lieu de l'aiguade.

Origine du nom de Mesurado.

Riviere de Mesurado, & témoignages sur son cours.

Deux Isles à l'embouchure du Mesurado.

(41) Phillips dit que le meilleur ancrage est sur neuf brasses, au Sud demi-Ouest, à deux milles de la terre.

(42) Des Marchais, p. 112.

(43) Phillips, p. 191.

(44) Des Marchais, p. 94.

(45) Villault, p. 71.

Tome III,

(46) Barbot dit que le *Duro* est une petite Riviere.

(47) Labat prétend que c'est le Royaume de Galam, que la Riviere est le Niger ou le Sénégal, & que ces Peuples sont les Mandjagos.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.

ment dans son Isle, en lui représentant qu'elle n'est jamais inondée, aux mois mêmes de Juillet, d'Août & de Septembre, qui sont les tems où la Riviere se déborde sur cette Côte. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur trois quarts de lieue de largeur. La beauté des arbres fait juger que le terroir est riche & fertile. Les vents d'Est & de Nord-Nord-Est y rendent l'air fort temperé. Sa seule incommodité est de manquer d'eau fraîche. Elle en tire du Continent, où les sources sont en grand nombre.

Qualités de cette  
Riviere.

Au tems des Equinoxes, la marée remonte l'espace d'environ vingt lieues dans la Riviere de Mesurado. Pendant le reste de l'année, elle ne s'y fait pas sentir au-delà de huit ou neuf lieues. On a observé que pendant les mois pluvieux l'eau n'est salée que dans l'espace de trois lieues au-dessus de l'Isle du Roi (48), parce que l'abondance des flots qui descendent fait prévaloir leur fraîcheur.

Elle est nommée  
aussi Rio de S.  
Paulo.

Phillips dit que cette Riviere porte dans les Cartes le nom de *Rio de S. Paulo*; qu'elle est grande & beile; qu'à un quart de mille de son embouchure on trouve une barre, où la profondeur de l'eau est de quatre pieds dans les hautes marées, & de deux pieds & demi dans les basses; que les flots y battent avec violence, sur-tout lorsque les vents de mer ont un peu de force; ce qui commence ordinairement à neuf ou dix heures du matin, & continue jusqu'à la même heure au soir. Les parties les plus profondes de la Riviere sont au long des deux rives.

Dans quelques endroits, continue Phillips, elle n'est pas moins large que la Tamise à Londres. Ses deux rives sont bordées d'arbres toujours verts, qui rendent la perspective charmante. A trois milles dans le Canal, l'Auteur trouva l'eau très-fraîche après le reflux, & la trouva de même, à cinq milles, dans la haute marée (49).

Elle communi-  
que à la Riviere  
Junco, & celle-ci  
à Sestos.

Suivant Snock, Rio de S. Paulo se jette dans la mer environ deux lieues au Nord-Ouest du Cap. Elle n'a que cinq ou six pieds de profondeur à l'entrée, mais les Chaloupes y passent aisément. Elle coule d'abord du Nord-Ouest pendant l'espace de douze milles, après quoi elle descend de l'Est depuis la Riviere de Junco. C'est par ces deux Rivieres que les Habitans du Cap-Monte passent continuellement dans celle de Sestos, avec des dents d'éléphants & d'autres marchandises, parce qu'ils y trouvent plus d'avantage pour leur commerce (50).

Etats du Roi de  
Mesurado.

Quoiqu'on ignore quelle est l'étendue des Etats du Roi de Mesurado dans les terres, au Nord & au Nord-Est, on juge qu'elle doit être considérable par le nombre de troupes qu'il est capable de lever dans l'occasion. Ses limites à l'Est sont la Riviere de Junco, à vingt lieues du Cap-Mesurado. A l'Ouest, c'est une petite Riviere, qui est à la moitié du chemin entre ce Cap & celui de Monte. Tout ce Pays est très-fertile. On y trouve de l'or, sans qu'on ait pu sçavoir s'il vient du Pays même, ou de quel endroit il y est apporté. Le bois rouge n'y est pas plus rare qu'au Cap-Monte. Il y en a plusieurs autres espèces, qui sont très-propres aux petits ouvrages de marqueterie. Les cannes de sucre, l'indigo & le coton y croissent sans culture. Le tabac y seroit excellent, si les Nègres entendoient mieux l'art

Ses productions.

(48) Des Marchais, p. 96. & suiv.

(50) Snock, p. 476., & Barbot, p. 110.

(49) Phillips, p. 191.

de le préparer. Les lions & les tygres , qui font en grand nombre dans le Pays , n'empêchent pas que les bestiaux n'y multiplient prodigieusement ; & les arbres y sont chargés de fruit , malgré les ravages continuels des finges. En un mot cette contrée est riche ; & le Commerce , qui y est déjà fort avantageux , pourroit y recevoir beaucoup d'accroissement , si l'on prenoit soin de gagner l'affection des Habitans ; car il seroit ridicule , ajoute l'Auteur , de prétendre s'y établir par la force (51).

On voit dans toutes les parties du Pays une sorte de petite volaille , de la grandeur de nos poullets , que les Habitans nomment *Kokadotos*. Les chèvres y sont aussi d'une fort petite espèce. Les limons , les oranges & les pommes de pin y croissent en abondance. On y trouve quelques petites dents d'éléphans , mais qui méritent peu l'attention des Marchands de l'Europe. (52).

Phillips pése particulièrement sur la facilité d'y couper du bois. Le rivage même est couvert d'arbres , & l'embarquement fort commode. Il s'en trouve d'assez grands pour servir de mâts à des Bâtimens de sept cens tonneaux. L'Auteur en fit couper quelques-uns , d'un bois si solide & si pesant , qu'il fut obligé de les faire transporter sur les Chaloupes , parce qu'ils ne pouvoient se soutenir sur la surface de l'eau (53).

Les Habitans sont de belle taille , robustes & bien proportionnés. Ils ont l'air naturellement martial , & leur bravoure répond à leur figure , comme leurs voisins & les Européens mêmes l'ont appris par expérience. Mais ils ne pensent point à la guerre lorsqu'ils n'y sont pas forcés par la nécessité de se défendre ; car ils sont d'ailleurs doux & humains , ils pensent juste , ils expriment fort bien leurs idées , & sur-tout ils entendent merveilleusement leurs intérêts , comme les Normands leurs anciens amis.

Le même Auteur dit (54) que les Anglois , les Hollandois & les Portugais , représentent les Habitans du Cap-Mesurado comme une Nation perfide , artificieuse , vindicative & cruelle. Cependant Phillips , Capitaine Anglois , déclare qu'il les trouva doux & civils. Mais il ajoute qu'ils sont incommodes par leur avidité à demander (55) ; & que le Roi même , comme tous les Cabaschirs , étoient sans cesse à solliciter des *Daschis*. C'est le terme qu'ils emploient pour signifier des présens.

Snock rend témoignage aussi à la douceur de leur naturel. Mais quelques injures , dit-il , qu'ils avoient reçues depuis peu des Anglois , les avoient rendus si timides qu'ils refusoient de venir à bord , & que s'ils voyoient à terre des Matelots armés , ils prenoient aussi-tôt la fuite. Leur ressentiment venoit de l'injustice de quelque Capitaine , qui avoit enlevé plusieurs Nègres , sous ombre de commerce & d'amitié. Ils avoient fait à leur tour quelques prisonniers Anglois , qui faillirent d'être sacrifiés à leur vengeance (56).

Ils cultivent soigneusement leurs terres , & ne manquent ni d'ordre ni d'intelligence dans leurs affaires domestiques. Bosman les représente infatigables au travail ; mais c'est , dit-il , lorsqu'il leur prend envie de travail-

CÔTE DE MALAGUETTE.

Volaille singulière.

Arbres propres à faire des mâts.

Figure &amp; caractère des Habitans.

Leurs mœurs &amp; leurs usages.

(51) Des Marchais , Vol. I. p. 109.

(52) Phillips , *ubi sup.*(53) *Ibid.*(54) Des Marchais , *ubi sup.* p. 100, 103.

(55) Phillips , p. 191.

(56) Bosman , p. 476.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Licence des Fil-  
les. Avantage  
qu'elles en reti-  
rent.

ler (57). Ils sont capables de constance dans l'amitié, mais fort jaloux de leurs femmes. Cette délicatesse ne regarde point leurs filles, auxquelles ils laissent au contraire la liberté de disposer d'elles-mêmes (58); ce qui n'empêche point qu'elles ne trouvent facilement des maris. Les hommes seroient même fâchés de prendre une femme qui n'auroit pas donné avant le mariage quelque preuve de fécondité, & qui n'auroit pas acquis quelque bien par la disposition de ses faveurs. Ce qu'elle a gagné par cette voie sert au mari pour l'obtenir de ses parens. Ainli les femmes en sont plus libres dans leur choix, parce qu'il dépend d'elles de donner ce qu'elles ont acquis à l'homme qui leur plaît. Les peres & les meres aiment leurs enfans avec tant de passion, que la plus sûre voie pour leur plaire est de faire quelques petits présens à leur famille (59).

Habits du Pays.

Les habits, les animaux & les productions de la terre, sont les mêmes au Cap-Mesurado qu'au Cap-Monte. Les Cabaschirs portent une sorte de surplis rayé, qui leur tombe jusqu'aux genoux. S'ils peuvent se procurer un vieux chapeau d'Europe, ils croient que rien ne manque à leur parure. Au défaut de cet ornement, ils ont sur la tête un bonnet d'ozier de diverses couleurs. Les Nègres du commun ont autour du corps une pièce d'étoffe de coton, large d'un pied, dont le bout passe entre leurs cuisses & se relève par derrière jusqu'à la ceinture. D'autres n'ont même qu'un simple morceau d'étoffe carrée, d'un pied de grandeur, qui cache leur nudité. L'habillement de leurs femmes est le même qu'à S. Jago.

Armes des Ha-  
bitans.

Pour armes (60), ils ont des lances, d'environ cinq pieds de long, armées de pointes de fer; de petits arcs, & des flèches aussi minces qu'un roseau, dont la pointe est infectée d'un poison si subtil, que s'il touche au sang, il cause infailliblement la mort, à moins que la partie blessée ne soit coupée sur le champ. Ces flèches ne sont pas garnies de fer. Elles sont sans aîles. Les Nègres, en tirant, ne visent pas droit au but. Ils semblent tirer au hasard, ou du moins en demi-cercle, comme nous faisons au jeu des volans, & n'en ont pas moins d'adresse à toucher fort près du but. Leurs targettes sont des planches assez minces, longues de quatre pieds & larges de deux, avec une anse intérieure dans laquelle ils passent le bras pour les soutenir, sans qu'ils l'aient moins libre pour se servir de leur arc.

Le Pays est fort  
peuplé.

Le Pays est fort peuplé. Si la Carte du Cap, composée par l'Auteur, y fait voir un grand nombre de Villages, il nous apprend que le nombre des enfans y est incroyable; ce qu'il attribue à la fécondité naturelle des femmes & à la polygamie. D'ailleurs, suivant les loix du Pays, il n'y a que les criminels qui puissent être vendus pour l'esclavage (61).

Trois beaux  
Villages.

A deux milles du Cap, du côté de l'Ouest, il y a trois Villages, composés chacun d'environ vingt maisons, les plus belles que Snock ait vues dans toute l'Afrique. Chaque maison a trois appartemens fort propres, dont

(57) Snock dit que les hommes ne se mêlent point du travail, & laissent cette peine à leurs femmes.

(58) Ainli c'est des filles qu'il faut entendre ce que dit Snock, qu'elles ont la liberté de gagner ce qu'elles peuvent par le trafic de leurs

faveurs.

(59) Des Marchais, p. 103. & suiv.

(60) Phillips, p. 192.

(61) Des Marchais, Vol. I. p. 102. & suiv.

le toit ressemble, dit-il, à celui des mules de foin de Hollande. Il entra dans un de ces édifices, où il vit cinquante ou soixante personnes, fort commodément logées. Les hommes, les femmes & les enfans y étoient mêlés sans distinction ; ce qui lui fit juger qu'ils ne composoient qu'une même famille (62).

Des Marchais observe qu'avec peu de simétrie dans les édifices, on ne laisse pas de trouver beaucoup d'agrémens dans les Villages du Cap-Mesurado. Ils sont ordinairement environnés d'un mur de terre, qui a plus de hauteur & d'épaisseur que ceux des maisons. Ce mur est entouré d'un fossé, d'où l'on a tiré la terre qui le compose. Le Palais du Roi n'est distingué des autres bâtimens que par l'étendue & le nombre des chambres, & par une grande salle d'audience où il reçoit les Etrangers.

Au centre de chaque Village, on voit une sorte de théâtre, couvert comme une halle de Marché, qui s'éleve d'environ six pieds, sur lequel on monte de plusieurs côtés par des échelles. Il porte le nom de *Kaldé*, qui signifie, *Place* ou *Lieu de conversation*. Comme il est ouvert de toutes parts, on y peut entrer à toutes les heures du jour & de la nuit. C'est là que les Négocians s'assemblent pour traiter d'affaires, les Paresseux pour fumer du tabac, & les Politiques pour entendre ou raconter des nouvelles. Les plus riches s'y font apporter, par leurs Esclaves, des nattes, sur lesquelles ils sont assis. D'autres en portent eux-mêmes ; & d'autres en louent des Officiers du Roi, qui sont établis dans ce lieu pour l'entretien de l'ordre (63).

Phillips eut l'occasion d'aller à la Ville royale (64), dont le nom est *Andrea*. Elle est à sept ou huit milles de l'embouchure de la Riviere, sur la rive gauche, à douze ou quinze cens pas du bord. Le lieu du débarquement est entre deux grands arbres, au-delà desquels on traverse un petit bois, qui conduit dans un terrain ouvert où la Ville est située. C'est le seul endroit du Canton qui ne soit pas chargé d'arbres. La salle du Conseil, qui sert aussi de Cour de Justice, est au milieu de la Ville. Ses fondemens, comme sa substance, sont d'argile ; c'est-à-dire, que c'est une masse informe de cette matiere, élevée de quatre pieds au-dessus de la terre, & couverte de branches de palmier entrelassées, qui sont soutenues par un certain nombre de pilliers. Comme il n'y a point d'autres murs, l'air & la lumière y entrent de tous côtés. Cet espace n'a pas moins de soixante pieds dans son plus grand diametre. La surface en est fort unie, & peut servir également pour s'asseoir & s'y promener.

La Ville étant environnée de bois, ne peut être apperçue qu'en y entrant. Elle est composée de quarante ou cinquante maisons, qui paroissent autant de *chenils*. Les murailles sont d'argile, ou de branches entrelassées, & revêtues d'une espece de plâtre. Les portes sont des trous, dont le plus grand n'a pas plus de deux pieds de hauteur. Aussi n'y entre-t-on qu'en rampant. Dans l'intérieur de l'édifice, on trouve un banc de terre, haut de deux pieds, qui est couvert d'une natte & qui sert de lit aux Habitans. Ils allument rarement du feu, excepté dans la saison des pluies ; & la cheminée,

CÔTE DE MALAGUETTE.

Forme des Edifices.

Théâtre, ou lieu public d'Assemblée.

Andrea, Ville royale.

Forme &amp; Edifices d'Andrea.

(62) Bosman, p. 475.

(63) Des Marchais, *ubi sup.* p. 186.(64) En 1724. le Roi se nommoit *Petes*,nom qu'il avoit reçu vraisemblablement de quelque Capitaine Hollandois. *Ibid.* p. 99.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Belles nattes des  
Nègres.

Témoignage de  
Des Marchais sur  
les édifices du  
Cap-Mesurado.

Description des  
maisons.

ou le foyer, est au centre de la maison. Leurs nattes sont fort belles, & variées par diverses figures rouges & blanches. On les recherche beaucoup à la Barbade, où elles tiennent lieu de tapis de pied dans les appartemens (65).

Les maisons du Cap-Mesurado, suivant Des Marchais, sont d'une propreté extrême. Elles sont ouvertes du côté qui est le plus à couvert du vent, & murées des trois autres côtés avec des pieux enduits d'argile, qui se soutiennent fort long-tems quoique sans aucun mélange de chaux (66). Les chambres de lit sont élevées de trois pieds au-dessus du rez-de-chaussée, pour les garantir de l'humidité. En général, ces maisons ressemblent beaucoup aux théâtres de nos Opérateurs. Le devant est ouvert, & laissé voir un espace de cinq ou six pieds de large, où les Nègres passent le jour, assis sur des nattes, avec leurs femmes & leurs enfans. Les murs de cette chambre sont d'argile rougeâtre, de l'épaisseur d'un pied. Le toit, qui s'éleve comme celui d'une tente, est composé de feuilles de palmier, ou de roseaux, si bien entrelassés, que le soleil & la pluie n'y peuvent trouver de passage. A droite & à gauche sont deux estrades, ou deux bancs, d'un pied de hauteur, sur quatre de largeur. Ces bancs sont couverts de nattes, épaisses d'un pied, qui sont revêtues d'une étoffe de coton ou d'une pièce de calico, avec une autre pièce de la même matière qui les environne en forme de rideaux. La place des coffres & des armoires est à l'extrémité de la chambre, & les armes sont suspendues contre le mur (67).

Le plancher est formé de grosses solives rondes, fort serrées l'une contre l'autre, & fortement liées par les bouts, pour les assurer dans leur assise. Ces solives sont couvertes de claies, sur lesquelles on étend une couche de terre, épaisse d'un pied, qui est battue avec beaucoup de soin, & qui compose un fonds très-ferme & très-solide, qui les femmes entretiennent dans une propreté continuelle. Au centre est la cheminée. Elle ne consiste qu'en une petite masse d'argile de six pouces de hauteur, & de forme carrée, d'environ deux pieds sur chaque face, sur laquelle on entretient du feu jour & nuit; le jour pour allumer les pipes; la nuit, pour écarter les mouches & se défendre du froid & de l'humidité. Chaque maison a généralement autant de chambres que le maître a de femmes. Il couche successivement avec elles; & celle chez qui il doit passer la nuit, lui tient son souper prêt.

Magasins de  
provisions.

Outre les édifices qui sont habités, les Nègres ont d'autres bâtimens pour leurs provisions de riz, de millet, de légumes, d'huile de palmier, d'eau-de-vie & pour leurs autres nécessités. Ces magasins sont de forme ronde, comme nos pigeoniers, & le toit représente un cône. Ils sont fermés avec de bonnes ferrures, dont le maître garde la clef. Chaque jour, ou chaque semaine, il distribue à ses femmes ce qu'il croit nécessaire pour la subsistance de toute la famille. On voit régner entr'elles une paix admirable. A l'exception du jour qu'elles attendent leur Seigneur, elles passent le tems au travail, hors de la maison, ou dans l'intérieur du ménage. Elles prennent soin de leurs enfans: elles se rendent des services mutuels. Le vice qu'elles

Ordre entre les  
femmes.

(65) Phillips, p. 191. & suiv,  
(66) Voyez la Figure,

(67) Des Marchais, Vol. I. p. 104.

connoissent le moins est la paresse & l'oïfiveré. Tous les édifices d'une même famille sont renfermés dans un mur de terre, haut de sept ou huit pieds, revêtu de nattes de roseaux ou de feuilles de palmier, pour le garantir de l'humidité (68).

La Religion du Pays est une idolâtrie confuse & sans principes, qui admet des changemens continuels de Fétiches & de Divinités (69). Cependant l'adoration du Soleil est plus fixe & plus constante. Les Nègres offrent à ce bel Astre des sacrifices de vin de palmier, de fruits, & de diverses espèces d'animaux. Autrefois ils lui sacrifioient des victimes humaines; mais ce barbare usage a cessé depuis que la Nation trouve plus de profit à vendre ses prisonniers de guerre aux Etrangers. Les offrandes sont présentées par la main du Grand Prêtre, ou du Marbut, qui en partage avec le Roi la meilleure portion. Le reste est abandonné au Peuple. Jamais le Mahometisme ne s'est introduit au Cap-Mesurado, quoique le titre de Marbut semble donner lieu de le supposer. Mais il y a beaucoup d'apparence que les Habitans l'ont reçu de quelqu'Européen (70).

Snock assure que la principale richesse du Pays est le vin de palmier. Il y est bon & dans une extrême abondance (71). Le riz y tient le second rang du Commerce. Les Habitans recherchent en échange, des *Bugis*, ou des *Kowris*, le plus précieux de tous les biens dans leur opinion. Ils demandent ensuite des barres de fer, & des étoffes rouges. Mais ils n'ont rien d'auteurs qui mérite l'attention des Marchands de l'Europe. Leurs dents mêmes d'éléphants sont si petites & en si petit nombre, qu'elles n'inspirent pas beaucoup d'ardeur pour ce commerce (72). Tel est le témoignage de Phillips.

Des Marchais prétend néanmoins que le Cap-Mesurado peut fournir annuellement quinze cens ou deux mille Esclaves, quatre ou cinq cens quintaux d'yvoire; du bois de teinture, autant qu'on en desire; & de l'or à proportion de l'intelligence & de l'adresse d'un Chef de Comptoir qui seroit chargé de cette partie du Commerce (73).

Lorsque le même Voyageur eut rejeté les offres du Roi Peter pour un Etablissement dans la grande Isle de Mesurado, ce Prince lui permit de choisir un autre lieu pour son établissement. En examinant la Côte, il ne trouva point d'endroit si commode que le Cap même. On voit en effet, par la description, qu'un Fort élevé sur la plate-forme du sommet, défendrait parfaitement les Vaisseaux qui seroient à l'ancre dans la rade, & qu'en se faisant une route par les rocs on seroit toujours maître de l'eau, & de la communication par mer, s'il arrivoit que le passage fût coupé par terre. Les frais d'un Etablissement de cette nature seroient d'autant moins considérables, que le Pays produit non-seulement de l'argile propre à faire des briques, mais de la pierre même & du bois en abondance, & que les vivres y sont à bon marché. Ainsi, à l'exception du vin, de l'eau-de-vie & de la farine, le Comptoir n'auroit besoin d'aucune sorte de provision. Le bœuf & le mouton y sont communs. Le gibier, la volaille, le poisson & les tort-

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.

Religion du Cap-  
Mesurado.

Commerce du  
Pays.

Cap Mesurado,  
commode pour  
un Etablissement.

Ses commodités.

(68) *Ibid.* p. 104. & suiv.

(69) Les Anglois apportèrent un des Fétiches à Londres en 1721.

(70) Des Marchais, *ibid.* p. 101.

(71) Bosman, p. 476.

(72) Phillips, p. 191.

(73) Des Marchais, *ubi sup.* p. 114.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.

Rivière de Junco.

tues y foisonnent. Il n'y a point de Rivière qui produise tant de chevaux-marins. La chair de ces animaux est une fort bonne nourriture, & leurs dents sont plus blanches & plus estimées que l'ivoire (74).

Entre le Cap-Mesurado & la Rivière de Sestos, on trouve plusieurs autres Rivières. La première est celle de *Junco*, qui porte aussi le nom de Rio del Punto, à cinq degrés cinquante minutes de latitude du Nord. L'embouchure est au Sud-Sud-Est. On la reconnoît à trois grands arbres, qui se présentent sur une petite élévation (75), à l'opposite de trois montagnes fort éloignées dans les terres. Quelques Voyageurs donnent quatre ou cinq cens pas de largeur à cette embouchure; mais elle a peu d'eau. Les deux rives sont bordées d'arbres (76), qui forment une vûe très-agréable. Tout le Pays des deux côtés est couvert d'orangers, de citronniers & de palmiers. Les Marchands qui viennent faire ici le Commerce, jettent ordinairement l'ancre à l'embouchure de la Rivière, & tirent un coup de canon, qui attire les Nègres, sur la Pointe, avec leurs dents de chevaux-marins, l'ivoire, les Esclaves & les autres commodités du Pays.

Baye & Rivière  
de Tabo, où les  
Normands étoient  
autrefois établis.

Petit Dieppe.

Six lieues à l'Est de la Rivière de Junco (77), la Côte s'ouvre pour former une Baye considérable, qui sert d'embouchure à la Rivière de Tabo. Sur la rive Est de cette Rivière, on apperçoit un Village, grand & bien peuplé, qui n'est pas néanmoins, si l'on en croit les Habitans, le lieu où les Normands s'étoient établis. Ils avoient leur Comptoir, qu'ils nommoient *Petit-Dieppe*, dans une petite Isle au milieu de la Rivière. Quoiqu'il y ait un siècle que cet Etablissement est détruit, les Nègres en conservent encore la mémoire; & les Anglois, les Hollandois & les autres Européens, qui portent leur Commerce sur cette Rivière, ne le distinguent que par son ancien nom. Cette preuve semble suffire pour ne laisser aucun doute que les Normands ne fussent établis en Afrique avant que les Portugais l'eussent découverte (78).

## CHAPITRE II.

### *Description des Pays intérieurs entre Sierra-Leona & Rio Sestos.*

PAYS INTÉ-  
RIEURS.

Division & noms  
des Nations.

LES principales Nations connues dans cet espace, sont celles de *Bulm*, de *Silm*, de *Quilliga*, de *Quoja*, de *Hondo*, de *Galas*, de *Karabao*, de *Galaveis*, de *Folgias* & de *Quabo*. A chacun de ces noms on ajoute ordinairement, *Monou*, ou *Berkoma*. Le premier de ces deux mots signifie *Peuple*, & le second *Terre*.

Bulm.

On a déjà vû, dans la Description de Sierra-Leona, quelques circonstances qui regardent le Pays de *Bulm*. Il est maritime, & voisin de la Ri-

(74) Des Marchais, Vol. I. p. 115.

(75) Phillips dit la même chose des Marchais de terre, & place la Rivière à quatorze lieues du Cap Mesurado, à cinq degrés cinquante-cinq minutes de latitude du Nord.

(76) La Rivière est grande, dit l'Auteur, & commode pour l'eau & le bois, p. 124.

(77) Barbot donne une vûe de la Rivière, & l'appelle *Rio Corfo*. p. 107.

(78) Des Marchais, *ubi sup.* p. 132,

viere de Scherbro, ou de Cerbera, que les Portugais appellent *das Palmas*, sur les bords de laquelle on rencontre, à soixante milles de la mer, la Ville de *Baga* ou *Bogos*, résidence du Roi, jusqu'où les Anglois remontent pour le commerce du bois de teinture.

Suivant Dapper (1), Silm est situé à quarante milles de la mer au Sud-Est. Entre quantité de Villes qu'on y trouve sur la Riviere, il nomme celle de *Quanamora*, qui contient cinq mille familles, mais dont les Habitans passent pour une Nation perfide. La Riviere de Scherbro (2), qui est la principale du Pays, se divise vers son embouchure en deux bras. L'un, qui coule à l'Ouest, est nommé *Torro* par les Habitans. L'autre coule au Sud, & porte le nom de *Rio de S. Anna*, qu'il a reçu des Portugais. *Torro* est sans eau deux ou trois fois l'année, & se trouve bouché par un si grand nombre d'Isles, qu'il n'est navigable que pour les Chaloupes. L'Isle que les Anglois nomment Scherbro est nommée par les Portugais *Ferula* ou *Farillons*, à cause de ses délicieux bosquers. Mais elle étoit mieux connue, dans le dernier siècle, par le nom de *Massokoy*, qui étoit celui d'un Prince Nègre, Lieutenant du Roi de Quoja.

Le Pays de Quilliga borde la Riviere de *Maqualbary*, que les Portugais nomment *das Galinhas*, ou des Poules. C'est sur la même Riviere qu'est située la Nation des *Karabados*, à deux cens trente milles de son embouchure. Elle prend sa source dans le Pays de Hondo, qui est plus au Nord. Toutes ces contrées sont soumises au Roi de Quoja (3).

Tout le Pays interieur, depuis le Cap-Monte, ou *Wakongo*, porte le nom de Quoja. Il est habité par deux Nations différentes, les *Vey-Berkomas*, & les *Quoja-Berkomas*, qui ont été toutes deux subjuguées par les *Karrows*. Les *Vey-Berkomas* (4), sont les restes des anciens Habitans de la Riviere Mava ou Massa, & du Cap-Monte, Nation autrefois nombreuse & guerriere, qui s'étendoit jusqu'au Pays de *Monu* (5), mais qui est réduite à présent presque à rien.

Quoja-Berkoma, c'est-à-dire, le Pays de Quoja, s'étend jusqu'au territoire de *Tomvey*, qui touche du côté du Nord & du Nord-Est (6) au *Galas*, aux *Galaveys*, aux *Hondos*, aux *Konde-Quojas*, aux *Monus*, aux *Folgiats*, aux *Karrows*, ou *Karrow-Monus*. Les Galaveys sont descendus des Galas; mais ayant été chassés de leur Pays par les Hondos, ils sont aujourd'hui séparés des vrais Galas par une vaste forêt. La Capitale des Galas se nomme *Galla-Falli*. Leur Pays a quantité de Villes & de Villages, dont la plupart sont situés sur la Riviere de Maguiba, qui est une des quatre principales (7) de la région de Quoja. Les trois autres sont la *Mava*, la *Plizoge*, & la *Menob*, qui se nomme aussi l'Aguada.

(1) Dans sa Description d'Afrique. Tout cet endroit a été copié par Ogilby, qu'on ne fait pas difficulté de suivre ici.

(2) D'autres écrivent *Scherbora* & *Serbere*.

(3) Voy. l'Afrique d'Ogilby, p. 377. & suiv.

(4) *Vi* ou *vey* signifie *demi*, & *Berkoma*, Terre ou Pays. C'est-à-dire, par conséquent, une demie Nation.

(5) *Monu* signifie Peuple.

Tome III.

(6) Dapper dit que cette Région s'étend depuis la Riviere de Maguiba, nommée par les Portugais *Rio-Novo*, jusqu'à *Rio S. Paulo* (au Cap-Mesurado) qui la sépare du Pays de Gabbe. Voyez Ogilby, p. 379. Il paroît assez clairement que c'est de lui que Barbot a tiré tout ce qu'il dit de l'Afrique, sans l'avoir nommé.

(7) Voyez ci-dessus, chap. I.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.  
Pays de Hondo.

La contrée de Hondo est un peu au Nord (8) des Galaveys. Elle se divise en quatre Principautés ; *Maffilagh*, *Dedouagh*, *Dangyrno* (9) & *Dandi*, dont les Chefs ou les Gouverneurs sont nommés par le Roi de *Quoja*. Ils jouissent d'une égale autorité, en payant à ce Prince un tribut annuel de bassins & de chaudrons de cuivre, d'étoffes de Quaqua, d'étoffe rouge, & de sel (10).

Ronde-Quojas.

Les Konde-Quojas, c'est-à-dire, les hauts-Quojas, sont voisins des Hondos, & parlent un langage différent de celui des Quojas.

Folgias & Monus.

Le Pays des Folgias & celui des Monus sont arrosés par les Rivières de *Junco* & d'*Arvoreda*, qui séparent les Folgias des Karrows ; quoique depuis l'union de ces deux Peuples le Roi des Karrows fasse sa résidence dans le Pays des Folgias (11).

Dépendances de ces Peuples.

Les Folgias (12) dépendent de l'Empereur des Monus, comme les Quojas dépendent d'eux. La puissance de cet Empereur des Monus s'étend sur plusieurs Nations voisines, qui lui payent annuellement un tribut d'Esclaves, de barres de fer & d'étoffes : mais en récompense, & pour leur marquer son affection, il leur donne des étoffes de Quaqua. Les Folgias font la même galanterie aux Folgias, lorsqu'ils reçoivent leur hommage ; & les Quojas, à leur tour, en usent de même à l'égard des Bulms & des Hondos qui sont dans leur dépendance. Les Folgias donnent à l'Empereur des Monus, le nom de *Mandi* (13), qui signifie Seigneur ; & aux Quojas, celui de *Mandi-Monu*, c'est-à-dire, Peuple du Seigneur. Ils croient se faire honneur par ces titres, parce qu'ils sont les Tributaires. Cependant chaque petit Roi jouit d'une autorité absolue dans ses limites, & peut faire la guerre ou la paix sans le consentement de l'Empereur ou de toute autre Puissance dont il relève.

Il paroît surprenant qu'un Pays aussi mal peuplé & d'aussi peu d'étendue que *Monu* (14), en ait pu subjuguier tant d'autres, & que son autorité se soutienne sur ceux qu'il a soumis, particulièrement sur les Folgias, qui forment une Nation nombreuse & puissante. On n'en trouve point d'autre cause que la situation de ces diverses contrées & l'excellente politique des Monus.

Pays de Quabes.

Les Quabes habitent les environs de *Rio Sestos*. Ils furent conquis autrefois par *Flansire*, Roi des Folgias ; mais ayant secoué le joug, ils sont demeurés dans la seule dépendance de l'Empereur des Monus.

### §. II.

#### *Histoire Naturelle des mêmes Pays.*

Végétaux & Animaux.

DANS toutes ces contrées, sur-tout dans celle de *Quoja*, les végétaux & les animaux sont presque les mêmes que dans la première division de cette

(8) Ogilby, p. 379. & suiv. Barbot, p. 111.

(9) Ogilby, p. 380.

(10) Comme il est incertain si Dapper a suivi des Auteurs François ou Hollandois (car à l'exemple des autres Compilateurs, il ne nomme pas ses sources) nous marquons les

noms d'après Ogilby & Barbot.

(11) Il y a dans l'Original *Mendi Manow*, mais c'est visiblement une erreur.

(12) Dapper met *Manow*.

(13) Barbot, p. 122.

(14) Ou *Monow*.

Côte. Cependant on trouve aux environs du Cap-Monte, & dans les Rivières de Maguiba & de Mava, un grand nombre d'éléphants d'eau. Dans la Rivière de Maguiba, ces animaux portent le nom de *Kaumach*; dans l'autre, celui de *Ker-Kamonn*. Ils font de la grandeur d'un cheval, mais plus gros. La Rivière de Mava produit un autre animal, de la même grosseur, & de couleur brune, rayée de blanc, avec le col long, la taille courte, les jambes petites, & des cornes semblables à celles d'un jeune taureau. Les Prêtres & les Devins du Pays, qui se nomment *Sova-Monus*, s'en servent pour leurs conjurations, & le respectent beaucoup; ce qui semble marquer, dit l'Auteur, que cet animal est rare. Il est fort agile, & son pas est un trot comme celui du chevreuil (15).

On voit dans les mêmes régions un animal de la taille du cerf, que les Habitans nomment *Sylla-Vandoch*. Sa couleur est jaune, mais rayée de blanc. Il a des cornes, longues d'environ douze pouces; & dans chacune, un trou par lequel il respire. Il est plus léger que le daim.

Les Porc-epis, qui se nomment ici *Quin-ja*, font de deux espèces; la grande & la petite. Ceux de la première font de la grandeur d'un porc, armés de toutes parts, de pointes longues & dures, qui sont rayées de blanc & de noir, à des distances égales. L'Auteur en apporta quelques-unes en Europe, qui n'étoient pas moins grosses que des plumes d'oie. Lorsque ces animaux sont en furie, ils lancent leurs dards avec tant de force qu'ils entament une planche. Leur morsure est terrible. Qu'on les mette dans un tonneau ou dans une cage de bois, ils s'ouvrent un passage avec les dents. Ils sont si hardis, qu'ils attaquent le plus dangereux serpent. L'Auteur les croit exactement les mêmes que le *Zatta* de Barbarie. Leur chair passe pour un mets excellent parmi les Nègres.

Le *Quoggelo*, ou le *Kquoggelo*, est un animal amphibie, long de six pieds, taillé & couvert d'écailles dures & impénétrables comme le crocodile. Il se défend contre les autres bêtes en dressant ses écailles, qui sont fort pointues par le bout. Sa langue, qui est fort grande, lui sert à prendre des fourmies.

On voit ici quatre sortes d'aigles. 1. Le *Kequolantja*, qui se perche dans les forêts sur les plus grands arbres, & qui fait sa principale proie des singes. 2. Le *Kequolantja-Klow*, qui a les serres fort crochues, & qui se nourrit de poissons dans les marais & les étangs. 3. Le *Simbi*, qui n'a point d'autre pâture que la chair des oiseaux. 4. Le *Poy*, qui est armé comme le second. Son séjour ordinaire est le rivage de la mer, où il se nourrit de crabbes & d'autres coquillages.

Les Perroquets bleus à queue rouge, qu'on nomme ici *Vofacy-i*, sont en fort grande abondance. Le *Komma* est un très-bel oiseau. Il a le col vert, les ailes rouges, la queue noire, le bec crochu, & les pattes comme celles du perroquet.

Le *Kofi-fou-Keghoffi*, qui est de la taille d'un moineau & qui a le plumage noir, est regardé par les Nègres comme un oiseau de mauvais augure. Ils en racontent mille histoires extravagantes. S'ils l'aperçoivent dans un voyage, ou s'ils l'entendent chanter, ils se hâtent de revenir sur leurs pas.

(15) Barbot, p. 118.

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Eléphants d'eau.

Le Sylla Vandoch.

Le Porc épi;

Le Quoggelo;

Quatre sortes  
d'Aigles.

Perroquets bleus  
à queue rouge.  
Komma.

Kofi fou-keg-  
hoffi.

HISTOIRE  
NATURELLE.  
Le Fanton.

Si quelqu'un meurt subitement, ils prétendent que c'est le Keghoffi qui l'a tué. Cet oiseau se nourrit de fourmies.

Le *Fanton* est de la grosseur de l'alouette. C'est encore un oiseau de préface. On prétend qu'à l'approche des chasseurs, ce petit animal va se percher sur l'arbre le plus proche de la bête qu'ils poursuivent, & qu'il se met à chanter fort haut. Les chasseurs répondent *ton-ton-kerre*, c'est-à-dire, *nous suivrons* ; & l'oiseau vole alors droit à la bête.

Deux sortes d'Hirondelles.

Les Habitans distinguent deux sortes d'hirondelle ; celles de jour, qu'ils nomment *Lelé-Atterenna* ; & celles de nuit, qu'ils appellent *Lelé-Serena*. Mais il paroît que la dernière n'est que la chauve-fouris. La *Tonga*, qui est une autre espèce de chauve-fouris, de la grosseur d'une tourterelle, passe pour un mêt fort délicat. Les arbres en sont si chargés, qu'on voit quelquefois des branches se briser sous le poids.

Tonga, grosse chauve fouris.

On voit un autre oiseau, de la grosseur du moineau, qui perce par degrés le tronc des arbres avec son bec, & qui s'y fait un nid, où il pond ses œufs & couve ses petits.

Le Qfonfu.

Le *Qfonfu* est une espèce de corbeau, qui a le corps noir & le col blanc. Son nid, qu'il fait sur les arbres, est composé de ronces & d'argile. Les Nègres racontent que lorsque les petits sont prêts d'éclorre, la femelle arrache ses plumes pour les couvrir, & que le mâle commence alors à les nourrir jusqu'à ce qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes.

Pigeons.

On compte trois espèces de pigeons sauvages, que les Nègres nomment *Papus* : les *Bollandos*, qui ont la tête couronnée ; les *Kambgis*, qui l'ont chauve ; & les *Duedus*, qui ont le corps noir, tacheté de blanc, & le col d'une blancheur admirable.

Le Figua.  
Le Dorro.

Les Grües se nomment ici *Figua*. Le *Dorro*, est un gros oiseau, qui fréquente les marais & les rivières, pour se nourrir de poisson.

Le Joua.

Le *Joua*, qui est de la grosseur de l'alouette, fait ordinairement ses œufs sur les grands-chemins & dans les routes fraîées. Le scrupule va si loin parmi les Nègres pour la conservation de ses petits, qu'ils sont persuadés que celui qui casseroit ses œufs perdrait bien-tôt tous ses enfans. Ils mangent de toutes sortes d'oiseaux, à l'exception du Joua, du Fanton & du Keghoffi, qui passent pour sacrés (16).

Poissons.  
Monstre incon-  
nu.

On trouve une grande variété de poissons sur toute cette Côte. Le Chevalier des Marchais en pêcha un, près du Cap-Monte, d'une figure si monstrueuse (17), qu'il ne se trouva personne dans l'Equipage qui eût jamais rien vû d'approchant. Il avoit environ huit pieds de longueur, entre la tête & la queue, un pied & demi de diametre, & quatre pieds & demi de circonférence. Il étoit sans écailles. Sa peau étoit épaisse, dure & raboteuse, comme celle du requin. On le prit avec un gros crochet, attaché au bout d'une chaîne de fer. Lorsqu'on l'eut attiré près du Vaisseau, on lui saisit la queue avec un nœud coulant, pour le faire arriver en vie sur le tillac. Il avoit le gosier fort grand, armé, des deux côtés, de six dents pointues, & longues d'environ deux pouces. Son museau s'étendoit d'un demi-pied au-delà de sa machoire inférieure, & n'étoit qu'un os, couvert de la même.

Sa description.

(16) Tout ce qui regarde les animaux précédens est tiré de Barbot, p. 113, & suiv.

(17) Voyez la Figure, qui doit être à cette page.

peau que le corps, c'est-à-dire, épaisse, dure, & de couleur grisâtre, quoique les lèvres & les chairs intérieures fussent d'un rouge fort luisant. Ses yeux étoient grands, rouges, & comme étincellans. Au lieu d'ouïes, il avoit, des deux côtés du corps, six ouvertures, comme autant d'incisions, qui paroissent s'ouvrir & se fermer à son gré. Immédiatement au-delà, commençoit une belle nageoire, de grandeur médiocre. Il en avoit deux autres plus petites sous le ventre, & une beaucoup plus grande sur le dos. Sa queue étoit grande, forte, épaisse, & couverte de la même peau que le corps. Un requin s'étant approché de lui, lorsqu'il eut avallé l'hameçon, il lui donna de sa queue un coup qui le fit fuir à l'instant (18).

Le même Auteur parle d'un poisson qu'il prit aux environs du Cap-Monte, & qu'il nomme la *Becasse de mer* (19). Sa longueur étoit d'environ dix pieds, sur cinq de circonférence. On crut d'abord le reconnoître pour un *Souffleur* ou un *Grampus*, parce qu'il avoit sur la tête un canal de respiration, par lequel il jettoit une grande abondance d'eau. Au long de son dos régnoit une grande nageoire. Il en avoit deux autres de la même grandeur au-dessous des ouïes. Sa queue étoit grande, dentelée, épaisse, & très-forte; ses yeux pleins, élevés, rouges & remplis de feu; ses ouïes très-grandes, avec trois ouvertures de chaque côté, comme trois autres ouïes. Sa gueule étoit grande, armée de petites dents fort ferrées & fort aigues; & mieux armée encore par un bec d'environ vingt pouces de long, divisé en deux parties qui sortoient de la mâchoire d'en haut & de celle d'en bas. Ce bec étoit un os, entouré de cartilages, & revêtu d'une peau aussi rude que du chagrin, & de la même dureté que celle du requin. Tout le corps étoit couvert de la même peau. La chair ressembloit à celle du marfouin; c'est-à-dire, qu'elle étoit fort grasse, mais entremêlée de maigre, & de fort bon goût (20).

Becasse de mer,  
Sa description.

La mer, aux environs du Cap-Mesurado, produit quelques poissons extraordinaires. Des Marchais en décrit deux. Le premier (21) a seize ou dix-sept pouces de long depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue, sept ou huit d'épaisseur depuis le dos jusqu'au ventre, & quatre ou cinq d'un côté à l'autre. Son museau est court; sa gueule d'une grandeur médiocre, mais armée de dents très-fortes & très-pointues. Il saisit fort avidement l'hameçon. Au dessus de la gueule, il a deux narines & des deux côtés une élévation, qui a la forme d'un nez. Ses yeux, qui sont sa partie la plus singulière, se trouvent placés fort loin de sa gueule, près de l'endroit où commence son dos. Ils sont ronds, gros, rouges, vifs, & couverts d'une paupière qui paroît sans cesse en mouvement. Ces yeux sont au centre d'une étoile à six raions, de trois ou quatre pouces de longueur, aussi gros à leur insertion qu'une plume d'oie, & terminés en pointe obtuse. Chaque raion est composé d'un cartilage fort dur, aussi flexible que ceux de la baleine. Le même poisson n'a qu'une seule vertèbre, qui s'étend de la tête à la queue. Ses côtes, qui descendent de chaque côté, ne vont pas plus loin qu'au milieu du dos. Il a cinq petites ouvertures, comme autant de petites ouïes, au-dessous de deux plus grandes, qui ont la forme des oreilles hu-

Poissons extraor-  
dinaires.

(18) Des Marchais, Vol. I. p. 43. & suiv.

(20) Des Marchais, *ibid.* p. 72. & suiv.

(19) Voyez la Planche.

(21) Voyez la Figure.

HISTOIRE  
NATURELLE.

maines, mais sans être bordées. A l'orifice de chaque ouïe est une nâgeoire, dont les bords se terminent en pointe, comme les ailes d'une chauve-fouris. Sur le dos, il en regne une autre, qui est divisée en deux parties; la première haute de six ou sept pouces; la seconde plus haute, mais toutes deux fort dures & fort pointues. Les pointes de la première division, qui est la plus courte, sont alternativement plus basses l'une que l'autre. Celles de la seconde diminuent graduellement jusqu'à la queue. Cette queue est fort grande, & divisée aussi en deux parties, dont celle qui touche au corps est charnue, & l'autre n'est qu'une nâgeoire, semblable à celle du dos. Sous le ventre, il a deux autres nâgeoires de la même nature. Tout son corps est sans écailles, mais il est couvert d'une peau jaune, tachetée de noir, aussi unie, aussi douce, aussi épaisse & aussi forte que du velin. La chair est blanche, grasse, ferme & de très-bon goût. Les plus gros de ces poissons ne pèsent pas plus de six ou sept livres (22).

Poisson mon-  
strueux.

La description.

L'autre espèce, qui est en fort grande abondance autour du Cap & dans les Rivieres voisines, est beaucoup plus grande que la première. Il s'en trouve de deux pieds de long, qui pèsent jusqu'à quinze & dix-huit (23) livres. Les plus gros ont la tête haute d'un pied dans sa plus épaisse partie, car elle est de forme ovale. Elle ressemble beaucoup à celle d'une vieille femme. Le nez est gros, les narines rondes, la lèvre d'en haut fort large, la gueule assez grande, & les dents mal rangées. Le menton s'avance, & laisse un enfoncement assez profond entre lui & la bouche. La peau qui tombe de chaque côté au-dessous, forme un double menton, & se joint à la poitrine. Les yeux sont ronds, grands & rouges. Les ouïes fort larges, & défendues par une nâgeoire qui ressemble à l'aile d'une chauve-fouris. Le corps est rond, mais il diminue par degrés jusqu'à la queue, où il commence à s'aplatir, & se termine par une nâgeoire semblable à celle des ouïes. Près de la queue il a deux autres nâgeoires, l'une dessus, & l'autre dessous; longues chacune d'environ huit pouces. Sa peau est brune, rude & sans taches; armée, de toutes parts, de pointes longues de trois ou quatre pouces, aussi dures que la corne, & partant de la peau sans aucun tubercule. L'animal remue ces pointes à son gré. On prétend même que leur blessure est dangereuse pendant qu'il est en vie. Il nâge fort rapidement. On l'écorche pour le manger, & sa chair est excellente. Il se nourrit d'herbes de mer, de crabbes & de petits poissons (24).

### §. III.

#### *Conquêtes des Karrows & des Folgias.*

Union des Fol-  
gias & des Kar-  
rows, à la suite  
d'une guerre.

TANDIS que les Karrows habitoient les bords de Rio Junco & d'Agua-da (1), ils avoient des démêlés continuels avec les Folgias; & la suite des années n'ayant fait que les augmenter, on en vit naître enfin des

(22) Des Marchais, Vol. I. p. 121. & suivantes.

(23) Voyez la Figure.

(24) Des Marchais, *ubi sup.* p. 122.

(1) Il paroît par les circonstances de ce récit que l'événement doit être rapporté au milieu du dernier siècle.

guerres ouvertes. Les Folgias, affoiblis par la perte de quelques batailles, eurent recours aux enchantemens d'un Sorcier nommé Jakelmo, qui leur conseilla de jeter des poisons bouillis avec les écailles, dans un étang voisin du Pays des Karrows. C'étoit une ancienne tradition parmi les Karrows, que le premier de leur race étoit tombé du ciel dans cet étang. Ils faisoient sans cesse des offrandes à l'étang & au poisson qu'il contenoit. Mais comme il leur étoit défendu, par une loi non moins ancienne, de faire cuire ou de manger du poisson avec les écailles, ils crurent l'étang profané. Ce stratagème jeta parmi eux tant de division, que les guerres civiles ayant diminué leurs forces, les Folgias en prirent avantage pour les attaquer, les défirent entierement, & tuerent leur Prince, qui se nommoit *Sogualla. Flonikerri*, son fils & son successeur, se soumit aux vainqueurs avec tous ses Sujets. Mais les Folgias, qui avoient conçu de l'estime pour la bravoure de leurs ennemis, les traiterent moins en esclaves qu'en alliés. Flansire, leur Roi, épousa *Wavalla*, sœur de Flonikerri, & laissa son beau-frere en possession de ses Etats. Vers le même tems les Quabes, Nation voisine de Rio Sestos, ayant attaqué les Folgias, Flonikerri se hâta de marcher à la défense de ses alliés, remporta une victoire signalée, & fit la conquête du Pays de leurs agresseurs. Pendant cette guerre, *Mendino*, Roi des Monus, dont les Folgias étoient tributaires, mourut d'une maladie suspecte. Manimassa, son frere, accusé d'avoir avancé la fin de ses jours, fut forcé de boire le *Quoni*, ou la liqueur d'épreuve. Il se justifia : mais comme il étoit haï de sa Nation, il ne put se faire rétablir dans ses droits ; & les Monus ne se bornant point à l'épreuve du Quoni, résolurent de consulter les Devins ou les Sorciers. Manimassa, indigné de ce nouvel outrage, leur déclara que ne pouvant le supporter, il alloit quitter sa Patrie, sous la conduite des *Esprits*, c'est-à-dire, de ses amis morts, & chercher un secours plus digne de son innocence. Il se mit à voyager du côté du Nord. S'étant arrêté dans la région de *Gala*, dont les habitans vivoient sans Chef, il s'y attira tant de considération par sa douceur & sa prudence, qu'ils l'élevèrent bien-tôt pour leur Roi. Mais ce respect dura si peu, qu'ayant pris le parti de les quitter, il se rendit à la Cour de Flansire, Roi des Folgias, dont il avoit épousé la fille. Flansire embrassa vivement ses interêts. Il fit marcher une armée sur la conduite de Flonikerri, Prince des Karrows, qui conquit la région de *Gala*, & rétablit Manimassa sur le trône.

*Festa*, neveu de Flonikerri, avoit souvent parlé à son oncle de la beauté de *Vey-Berkoma*, ou du Pays du Cap-Monte, où il avoit voyagé. Il en avoit apporté assez de lumières, pour juger de la facilité qu'il y auroit à le conquérir. Flonikerri, d'autant plus animé par cette esperance, qu'il desiroit depuis long-tems de soumettre quelques Nations pour en faire ses tributaires, demanda au Roi de Folgias la permission d'entreprendre cette conquête. Elle ne lui fut accordée qu'après de longs débats dans le Conseil ; mais la confiance étant bien établie pour ses intentions, il reçut de Flansire un corps de Folgias, qu'il joignit à ses propres troupes. Il marcha au Sud du Cap-Monte vers la Ville de *Tombi*, & se rendit maître de tout le Pays des Veys : mais ce ne fut pas sans résistance, de la part d'une Nation guerrière & nombreuse. Il livra plusieurs batailles, dont il ne dut l'avantage

PAYS INTE-  
RIEURS.

Flonikerri,  
Prince des Kar-  
rows.

Flansire, Roi  
des Folgias.

Manimassa quit-  
te les Monus, &  
devenit Roi de  
Gala.

Conquêtes  
Flonikerri.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.

Traité qu'il fait  
avec les vaincus.

Il est attaqué  
par les Galas.

Il périt glorieu-  
sement.

Killimanko son  
frere lui succede.

Il meurt & laisse  
Flansire pour son  
successeur.

Conquêtes de  
Flansire.

qu'aux dards empoisonnés des Karrows, qui jetterent la consternation parmi ses ennemis. Ils se rendirent enfin, le bonnet en tête (2), au Fort de *Quolms*, principal Siège des Karrows, sur la Riviere de Plizoge, & se prosternant le visage contre terre, ils implorerent la clémence du vainqueur. Flonikerri leur accorda la vie & la liberté; mais, suivant l'usage du Pays, il les foula aux pieds pour marque de sa victoire. Ensuite il fit avec eux un traité, qui fut ratifié par une cérémonie bien singuliere. Les vaincus avalerent quelques gouttes du sang d'un grand nombre de poules, qui furent tuées en leur présence; après quoi, les ayant fait bouillir, il en mangerent la chair, à la réserve des jambes, qui furent conservées par le vainqueur comme un gage de leur fidelité, pour leur être représentées dans toutes les occasions où ils manqueroient à leur promesse.

Flonikerri, enflé de sa conquête, forma bien-tôt des projets plus étendus. Mais à peine les Veys eurent commencé à vivre en paix dans leur nouvelle dépendance, que Miminiko, fils de Manimassa, oubliant les obligations que son pere avoit à Flonikerri, vint attaquer avec une puissante armée les deux Nations alliées. Les Galas étoient en si grand nombre, qu'ils forcerent les Karrows de se retirer. Flonikerri fit seul face. Il traça sur la terre un cercle, dans lequel il mit le genouil, en jurant d'y vaincre ou d'y mourir. Sa défense fut longue & opiniâtre. Mais couvert enfin de flèches & de zagaies, il manqua de force & de vie plutôt que de courage. Sa mort devint un aiguillon de vengeance pour des gens accoutumés à vaincre sous ses ordres. Ils se rallierent. Ils revinrent à la charge, avec tant de furie, qu'ils se rendirent bien-tôt maîtres de la campagne (3).

*Killimanzo*, frere de Flonikerri, ayant succédé au commandement, attaqua l'ennemi dans son camp, le força de prendre la fuite, & s'empara de *Puy-Monu*, dont il abandonna le pillage à son armée. Ensuite s'avançant vers *Quoja-Monu*, qui est situé sur les bords de la Riviere de Maguiba, ou Rio Novo, il y trouva les Habitans disposés à la soumission. Ainsi les Karrows, avec le secours des Folgias, étendirent leurs conquêtes dans toutes les contrées voisines, & se rendirent formidables.

Quelque-tems après, *Killimanzo* marcha vers la Riviere de *Maqualbari*, ou *das Gallinas*, & subjuga les Quilligas. Après tant d'heureux succès, il se retira dans le Palais de Tombi, son ancienne résidence, où il mourut comblé de gloire, mais avec quelque soupçon d'empoisonnement. Il laissa plusieurs fils dans une grande jeunesse, incapables par conséquent de prendre après lui les rênes du Gouvernement.

Cependant l'aîné, qui se nommoit *Flansire*, monta sur le trône, sous la tutelle de *Gemmah*, son oncle paternel, qui se chargea de l'administration pendant sa minorité. *Flansire*, héritant de la valeur de son pere, n'eut pas plutôt atteint l'âge de régner par lui-même, qu'il forma le dessein d'étendre ses Etats par de nouvelles conquêtes. Il se mit à la tête de son armée, & passant les *Maqualbari*, il subjuga tout le Pays à l'Ouest du sien, jusqu'à *Sierra-Leona*, qui ne fut pas long-tems non-plus à recevoir le joug. Il établit *Quanquadulla* dans cette dernière contrée, pour la tenir dans la sou-

(2) Afrique d'Ogilby, p. 407. & suiv.

mission. Du côté de la Riviere das Palmas il nomma pour son Lieutenant un autre Seigneur de sa Cour, nommé *Selbore*, de qui cette Riviere prit le nom de *Selbore*, ou de *Scherbro*. Sirre eut le Gouvernement de tous les Peuples, qui sont aux environs de Rio das Galinhas.

Après avoir mis un si bon ordre dans ses conquêtes, Flansire retourna dans son Palais de Tombi, où il vécut long-tems dans une profonde paix. Mais lorsqu'il s'en défit le moins, il apprit que Quanquadulla s'étoit laissé chasser de Sierra-Leona par *Dogo-Falma*, natif de Dogo dans le Pays de Hondo, & qu'il avoit été forcé de chercher une retraite dans les Isles *Bananas*. Cette disgrâce le réveilla dans le sein du repos. Il donna ordre aux Seigneurs du Pays de Bulm de rassembler toutes leurs forces, & de l'attendre au rendez-vous qu'il leur assigna. Mais ils avoient déjà prêté l'oreille à quelques propositions de son frere, qui leur firent mépriser la voix de leur Maître. Flansire, qui n'avoit aucune défiance de cette conspiration, laissa le Gouvernement dans son absence à ce même frere qui le trahissoit; & se faisant accompagner de Flambure, son fils aîné, aujourd'hui Roi de Quoja, il se hâta d'arriver au rendez-vous. Quoiqu'il n'y vît pas les troupes qu'il s'étoit attendu d'y trouver rassemblées, il n'attribua ce retardement qu'à leur lenteur; & de la Riviere das Galinhas il se rendit sur des Canots dans les Isles Bananas. Il y rassura ceux qui s'y étoient retirés de Sierra-Leona. Il les prit sous ses enseignes; & ne consultant que son courage, il alla débattre avec eux dans la Riviere même de Sierra-Leona, où il entreprit, sans autre secours, de faire tourner le dos à l'usurpateur.

*Dogo-Falma* avoit été un des principaux Seigneurs du Pays de Hondo. Mais ayant été surpris avec une des femmes du Roi, ce Prince, au lieu de lui faire payer l'amende ordinaire de quelques marchandises & de quelques Esclaves, lui avoit fait couper les oreilles & l'avoit banni de ses États. Cependant le tems, qui affoiblit toutes les haines, l'avoit fait rappeler à la Cour. Mais, loin de gagner le cœur de son Maître par des soumissions, il ne fut pas long-tems sans l'irriter par de nouvelles insolences. Un jour il eut celle de lui dire, que le châtement qu'il avoit subi l'ayant rendu méprisable & ridicule aux yeux du Public, il se croyoit en droit d'exiger que tous ceux qui commettraient la même offense fussent condamnés à la même peine; sans quoi il menaça de faire ses plaintes, sur les grands-chemins & dans les bois, aux *Jannanins* & aux *Bellis*, c'est-à-dire, aux Esprits & aux Démons. Malgré ces audacieux propos, le Roi fit régler par son Conseil, qu'un exemple particulier ne deviendroit point une loi pour les autres. Mais pour accorder quelque satisfaction à *Dogo-Falma*, il lui confia la conduite de ses armes dans l'expédition de Sierra-Leona. Ce Général sans oreilles eut d'abord quelque succès, & balança même assez long-tems la fortune après l'arrivée de Flansire. Mais comme il devoit moins cet avantage à ses qualités militaires qu'au nombre de ses troupes, Flansire, qui apprit enfin à ne pas compter sur les Seigneurs de Bulm, se procura le secours de quelques Blancs, avec lesquels il attaqua la Ville de Falmaba. Il en força les portes à coups de hache, & commença par mettre le feu aux maisons. *Dogo-Falma*, qui s'y étoit renfermé, n'eut pas d'autre ressource que la fuite. Flansire le poursuivit, sans pouvoir le joindre, & n'en mérita pas

PAYS INTE-  
RIEURS.

Flansire est atta-  
qué par Dogo-  
Falma.

Il marche con-  
tre lui.

Origine de Dogo-  
Falma.

Insolence de  
Dogo-Falma.

Il ne laisse pas  
d'être nommé  
Général.

Il est vaincu par  
Flansire.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.

Revolte de Gam-  
mana contre  
Flanfire.

moins le titre de *Falma-Jundo-Mu*, c'est-à-dire, *Vainqueur ou Terreur de Dogo-Falma*.

Après avoir fait rentrer dans la soumission le Pays de Bolburre & rétabli Quanquadulla à Sierra-Leona, il hâta sa marche pour aller remédier à d'autres désordres; lorsqu'il fut informé en chemin que *Gammana*, son frere, sur lequel il s'étoit reposé du Gouvernement dans son absence, avoit usurpé l'autorité souveraine, enlevé ses femmes, & tué plusieurs de ses fils. Cette revolte fut suivie de près par l'invasion des *Gebbes-Monus*, Nation qui habite les environs du Cap-Mesurado. Ils étoient entrés dans les Pays de Douïalla & du Cap-Monte, où ils avoient brûlé plusieurs Villes, & pris pour l'esclavage tous les Habitans qui étoient tombés entre leurs mains.

Elle finit par la  
mort de Gamma-  
na.

Flanfire marcha aussi-tôt vers la Riviere de Magualbari, en invoquant, dit l'Auteur, la justice des Jannanins pour la punition des coupables. Il passa cette Riviere avec son armée, à la vûe de *Gammana*, qui s'étoit promis de l'arrêter au passage. Il lui livra bataille, & remporta une victoire complete. Ensuite s'étant campé sur le bord de la Riviere pour observer les mouvemens des rebelles, il envoya Flambure, son fils, à la découverte dans les bois voisins. Ce jeune Prince y surprit quelques troupes, qui étoient occupées des cérémonies d'une sépulture, & qui prirent la fuite, en abandonnant le corps qu'ils étoient prêts d'enterrer. C'étoit celui de *Gammana*. Trois Esclaves, qui devoient être sacrifiés sur son tombeau, rendirent témoignage que cet Usurpateur avoit été tué dans le combat. Ils furent conduits au Roi, qui, les ayant examinés soigneusement, jugea par leurs récits que la terreur & la consternation étoient répandues parmi les rebelles. Cependant sa modération naturelle lui fit mépriser un avantage qui auroit continué d'ensanglanter ses armes. Il leur offrit généreusement le pardon, qu'ils se crurent trop heureux d'accepter.

Modération du  
Vainqueur.

Flanfire est en-  
core attaqué par  
Dogo-Falma.

Flanfire, assuré du repentir de ses Sujets, tourna toutes ses forces vers le Cap-Mesurado. Quoique les *Gebbes-Monus* se fussent préparés à le recevoir, il en fit un furieux carnage & ravagea leur Pays. Ne s'étant proposé que le repos pour fruit de tant de victoires, il retourna aussi-tôt à Tombi. Mais à peine y étoit-il arrivé, que *Dogo-Falma* rentra sur ses terres avec une armée nombreuse. Comme il avoit congédié la sienne, il se vit forcé dans le premier trouble de chercher une retraite sur la Riviere de Plizoge, dans une Isle nommée *Massa*. Ses ennemis crurent sa perte infaillible. Ils assemblèrent une flotte de Canots pour le poursuivre. Mais le tems dont ils eurent besoin pour ces préparatifs donna aux Généraux de Flanfire celui de rappeler leurs troupes victorieuses. Elles arriverent si promptement au secours d'un Roi dont elles adoroient la valeur & la bonté, qu'elles détruisirent la flotte & l'armée de *Dogo-Falma*.

Il détruit sou-  
armée.



## §. I V.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.*Caractère , Mœurs , Usages , Langues des Habitans de ces Régions ,  
& particulièrement des Quojas.*

Les Nègres, en général, sont fort livrés à l'incontinence. Leurs femmes, qui ne sont pas moins passionnées pour les plaisirs des sens, emploient des herbes & des écorces pour exciter les forces de leurs maris. Ces vicieux usages regnent ici comme dans les autres Pays dont on a vû la description. Mais les Habitans sont d'ailleurs plus modérés, plus doux, plus sociables que les autres Nègres. Ils ne se plaisent point à verser le sang humain, & ne pensent point à la guerre, s'ils n'y sont forcés par la nécessité de se défendre. Quoiqu'ils aiment beaucoup les liqueurs fortes, sur-tout l'eau-de-vie, il est rare qu'ils en achètent. On ne leur reconnoît ce foible que lorsqu'on leur en présente. Ils vivent entr'eux dans une union parfaite; toujours prêts à s'entre-secourir, à donner à leurs amis dans le besoin une partie de leurs habits & de leurs provisions, & même à prévenir leurs nécessités par des présens volontaires. Si quelqu'un meurt sans laisser de quoi fournir aux frais de ses funérailles, vingt amis du Mort se chargent à l'envi de cette dépense. Le vol est très-rare entr'eux. Mais ils n'ont point à la vérité le même scrupule pour les Etrangers, & sur-tout pour les Marchands de l'Europe.

Vices généraux  
des Nègres.Bonnes qualités  
des Nègres de  
cette division.

La Polygamie est en usage ici comme dans toutes les Régions des Nègres. En quelque nombre que soient les femmes, il y en a une qui passe pour la première, & qui jouit d'une supériorité réelle sur toutes les autres. Elle est distinguée par le nom de *Makilma*. La cérémonie du mariage est la même que dans les autres lieux, avec cette seule différence, que l'amant doit faire trois présens de nôce à la fille qu'il veut épouser. Le premier se nomme *Toglo*: c'est ordinairement un peu de corail. Le second s'appelle *Jafin*: il consiste en quelques pagnes ou d'autres habits. Le troisième, nommé *Lafing*, est un coffre pour renfermer ce qu'une femme a de plus précieux. Le pere de l'épouse donne au mari de sa fille, un ou deux Esclaves, deux habits, un carquois plein de flèches, un cimenterre avec le ceinturon, & trois ou quatre paniers de riz. Le soin des enfans mâles regarde les maris. Celui des filles est le partage des femmes. Les hommes considèrent peu si l'épouse qu'ils prennent est vierge, pourvû qu'elle leur apporte une dot honnête. Ils sont, comme sur la Gambia, dans l'usage de ne plus approcher de leurs femmes, au premier signe qu'ils ont de leur grossesse.

Leurs mariages.

Ils nomment leurs enfans deux jours après celui de la naissance. Pour cette fête, le pere accompagné de ses domestiques, armés comme lui d'arcs & de flèches, fait le tour de la Ville, en chantant ou poussant des cris de joie. Tous les Habitans de sa connoissance se joignent à lui, avec des instrumens de musique. Ensuite une personne, chargée de la cérémonie, prend l'enfant d'entre les bras de la mere, le place à terre sur une targette de guerre, au milieu de l'assemblée, & lui met un arc dans la main; après quoi il fait un long discours aux assistans sur l'occasion qui les assemble. Cette harangue

Cérémonie pour  
nommer les en-  
fans.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.  
Harangues du  
Ministre.

n'est pas plutôt finie, que se tournant vers l'enfant, il en commence une autre. Ce sont des vœux en faveur du nouveau-né. Il souhaite qu'il puisse ressembler quelque jour à son père; être comme lui industrieux, ami de l'hospitalité, capable de bâtir lui-même sa maison & d'en conduire les affaires; qu'il ne porte pas ses desirs sur les femmes de son voisin; qu'il ne soit pas yvrogne, gourmand, ni sujet d'autres vices. Enfin, le reprenant dans ses bras, il le nomme, & le rend à sa mère ou à sa nourrice. Alors l'Assemblée se sépare. Une partie des hommes part pour la chasse ou la pêche. Les autres vont faire une provision de vin de palmier. Mais c'est pour se rejoindre à la fin du jour. La mère de l'enfant fait cuire le gibier dans du riz, & le festin dure toute la nuit.

Cérémonie pour  
nommer les Fil-  
les.

Si c'est une fille qu'on ait à nommer, la mère ou la nourrice la porte dans l'endroit du Village où l'assemblée est la plus nombreuse. Elle la place à terre sur une natte, avec un petit bâton à la main; & quelqu'un l'exhorte à devenir bonne femme de ménage & bonne cuisinière; à vivre chaste, propre, obéissante; à se faire aimer plus tendrement de son mari que toutes les autres femmes; à l'aider dans ses entreprises, & à l'accompagner à la chasse (1).

Disposition des  
héritages.

C'est l'aîné d'une famille qui hérite de tous les biens & des femmes de son père. S'il meurt sans enfans mâles, l'héritage passe au plus âgé de ses frères. Les cadets sont ordinairement partagés pendant la vie de leur père, dans la crainte qu'après sa mort ils ne soient réduits à la pauvreté. Mais un homme marié, qui meurt sans enfans mâles, voit passer son bien au fils de son frère, quoiqu'il ait plusieurs filles. S'il ne reste aucun mâle dans la famille, toute la succession appartient au Roi, avec la seule obligation de pourvoir à l'entretien des filles (2).

Maladies des  
Nègres.

Dans la division dont on traite ici, les hommes & les bêtes sont sujets à plusieurs sortes de maladies qui sont inconnues en Europe. La principale est l'*Ibatheba*, qui tue quantité d'éléphants, de buffles, de sangliers & de chiens. Mais elle ne cause pas tant de ravages parmi les hommes & les femmes.

La rougeole fait périr beaucoup de monde. On raconte qu'autrefois elle dépeupla presque entièrement le Pays de Hondo.

Le flux de sang emporte aussi une infinité de Nègres. Ils croient que cette maladie leur est envoyée par des Sorciers. Cependant les Quoja assurent qu'elle n'étoit pas connue parmi eux, jusqu'en 1627, qu'elle leur fut apportée de Sierra-Leona par quelques Européens.

La petite-vérole ne fait pas ici moins de ravages. Les cancers y sont fort communs, au nez, aux lèvres, aux jambes & aux bras. Le mal de tête y est très-violent. Les Habitans l'appellent *Honde-Doengh*. Les douleurs de dents y sont furieuses & se nomment *Ji-Doengh*. Aux environs de Sierra-Leona & dans le Pays de Quoja, les Nègres sont sujets à des enflures très-douloureuses au *Scrotum*, qui les privent du commerce des femmes, & qui ne leur permettent pas même de marcher. Le Pays des Folgia & celui des

(1) Description de la Guinée par Barbot,  
p. 117. & suiv.

(2) *Ibid.* p. 121.

Hondos est beaucoup moins affligé de cette maladie, qui est d'ailleurs inconnue dans toutes les autres régions des Nègres.

La principale occupation des Nègres, dans toute cette division, est la culture de leurs terres, car ils ont peu de penchant pour le Commerce. Les Esclaves dont ils peuvent disposer sont en petit nombre; & les Vaisseaux Européens, qui passent si souvent au long de leur Côte, ont bien-tôt épuisé l'ivoire, la cire, & le bois de Cam qui se trouve dans le Pays. C'est au mois de Janvier que les Habitans commencent à préparer leurs terres basses, pour y semer le riz, qui est leur principale subsistance. Leur méthode est à peu près la même que celle d'Angleterre pour semer le bled. Celui qui seme est suivi d'un autre, qui couvre légèrement le riz de terre à mesure qu'il est semé.

Ce grain commence quelquefois à sortir de terre trois jours après y avoir été renfermé. Alors on environne le champ d'une palissade, pour le défendre contre les éléphants & les buffles, qui aiment beaucoup le riz. On y met une garde, d'enfants ou d'esclaves, auxquels on donne aussi le soin de chasser les oiseaux. Le riz se coupe au mois de Mai. A peine cette moisson est-elle finie qu'on recommence le labourage, mais dans des terres plus dures. Cette seconde moisson se fait au commencement de Juillet. Ensuite, on se remet au travail pour la troisième, qui se fait au commencement de Novembre. Ce troisième labourage regarde les terres hautes. Les pluies, qui durent depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre, rendent le travail aisé dans les terres les plus dures.

On les laisse reposer ensuite pendant deux ou trois ans. Les femmes s'emploient beaucoup à l'agriculture. Dans certains Cantons, leur partage est de labourer. Dans d'autres, c'est de semer. Mais, par-tout, les hommes se reposent sur elles du soin de préparer le riz; c'est-à-dire, de le broier, dans de longs & profonds mortiers, qui sont composés d'un tronc d'arbre creux, & de le faire cuire pour la famille.

Il se passe beaucoup de tems avant que le riz soit renfermé dans les granges ou les magasins. Il faut du tems pour le sécher. Il en faut pour le mettre en gerbes, & pour payer les droits au Souverain.

Les contrées de Hondo, de Galas & de Gebbe-Monu produisent le meilleur riz de cette division, & plus abondamment que toutes les autres parties.

Dans l'intervalle des moissons, les Nègres de Quoja s'occupent de la pêche, de la chasse & de leurs édifices. Mais pour la chasse du buffle, ils ont besoin d'une permission de leur Roi, qui en tire la moitié, & le tiers de l'autre gibier. Les éléphants d'eau appartiennent uniquement au Roi, ou au Chef du Canton. Cependant il marque ordinairement sa reconnaissance au chasseur par quelque présent. Les pêcheurs donnent aussi quelque partie de leur poisson aux Prêtres, pour les *Jannans* ou les ames de leurs amis morts.

La forme des maisons, dans le Pays de Quoja, est ronde comme à Rufisco. On y voit des Villes fortifiées & des Villes ouvertes. Celles-ci s'appellent *Fon-Serab*. Elles sont bâties en cercle, & revêtues d'arbres, l'un fort proche de l'autre. Les Villes fortifiées se nomment *San-Siab*. Leur force

PAYS INTERIEURS.  
Cultures des terres.

Moissons.

Emploi des femmes.

Pêche & Chasse des Nègres.

Villes ouvertes.

Villes fortifiées.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.

consiste dans quatre bastions , qu'on appelle *Koberes* , & qu'on traverse pour entrer & pour sortir. La porte en est si basse & si étroite , qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois. Sur chaque porte , on place une guérite , composée des branches d'un arbre qui se nomme *Tombo-Bangoela*. Ces Villes sont environnées , au-dehors , d'une palissade de pieux du même arbre. Le bois en est dur ; & les pieux , qui sont longs & épais , étant ferrés de fort près , & joints par les arbres qui entourent aussi la Ville , la vûte ne peut pénétrer au travers de cet enclos. Mais on y ménage , par intervalles , de petites ouvertures , qui servent à tirer dans l'occasion , quoiqu'elles soient ordinairement fermées. Les rues sont tirées d'un *Kobare* à l'autre , & forment ainsi des croix , au centre desquelles est le Marché public. Tous les habitans des Villages & des lieux ouverts ont des maisons dans quelque *Sansiab* , où ils se retirent à la première nouvelle de la guerre ou de quelqu'irruption de leurs ennemis.

Ponts du Pays.

Les Rivières du Pays des *Quojas* sont bouchées par tant de chûtes d'eau & de bancs de sable , que les Canots n'y étant d'aucun usage , on fait de distance en distance , une sorte de pont , de pieux de *Tombo* liés ensemble , avec des cordes de chaque côté pour défendre les passans contre le danger de tomber dans l'eau. Ces cordes sont composées d'un tissu de diverses racines , & liées à quelques arbres sur les deux rives.

Langage.

Le langage qui a le plus d'étendue dans toutes ces régions , est celui des *Quojas*. Cependant les *Tims* , les *Hondos* , les *Mendos* , les *Folgiats* , les *Galas* & les *Gebbes* , ont leur langue particulière. La plus élégante est celle des *Folgiats* , qui se nomme par cette raison , *Mendisko* ou la Langue du Seigneur. Les Langues des *Galas* & des *Gebbes* diffèrent un peu de celle des *Folgiats* & de celle des *Quojas* ; à peu près comme le haut & le bas Allemand diffèrent ensemble. Les Seigneurs Nègres se piquent de parler avec élégance , & la font particulièrement consister dans les comparaisons & les allégories , qu'ils appliquent assez heureusement.

Comment les  
Nègres connois-  
sent minuit.

Ils ne divisent pas le jour en heures. Ils connoissent le milieu de la nuit à cinq étoiles , qu'ils appellent *Mouja-ding* , & qui paroissent avec les *Pléiades* à la tête du Taureau.

Circonstances  
particulières des  
funérailles.

Les cérémonies de leurs funérailles ressemblent beaucoup à celles dont on a déjà vu la description dans d'autres Pays. Cependant il s'y trouve des circonstances différentes. Lorsque le corps est bien lavé , & les cheveux tressés fort proprement , ils placent le mort debout , en le soutenant avec des appuis. Ils le revêtent des meilleurs habits qu'il ait eus pendant sa vie , ou dont on lui ait fait présent depuis son trépas. Ils lui mettent son arc dans une main , & dans l'autre une flèche. Alors ses plus proches parens & ses amis font avec leurs flèches une espèce d'escarmouche , qui dure assez long-tems. Ensuite ils se mettent à genoux autour du corps , en lui tournant le dos ; & d'un air irrité ils tirent leurs flèches devant eux , pour déclarer qu'ils sont prêts à tirer vengeance de tous ceux qui oseroient parler mal de leur ami , ou qui auroient été capables de contribuer à sa mort. Après cette formalité , ils étranglent quelques Esclaves qui lui ont appartenu , en leur recommandant de le servir fidèlement dans l'autre Monde. On a pris soin auparavant de traiter ces malheureuses victimes avec tout ce que le Pays produit de plus délicat.

Esclaves sacrifiés.

D'un autre côté , toutes les femmes qui ont eu quelque liaison avec celle du Mort , se rendent auprès d'elle , & se jettent à ses pieds en répétant , *Byune , Byune* ; c'est-à-dire , consolez-vous , ou , essuyez vos larmes.

Enfin le corps est placé sur une planche , ou sur une petite civiere , & deux hommes le portent sur leurs épaules au lieu de la sépulture. On jette avec lui , dans la fosse , les Esclaves qui ont été sacrifiés , les nattes , les chaudrons , les bassins , & les autres ustenciles dont il faisoit usage. On le couvre d'une natte , sur laquelle on jette assez de terre pour arrêter l'infection de la pourriture. Les parens élevent aussi-tôt une petite Cabane au dessus du tombeau , & plantent au coin du toit une petite verge de fer , à laquelle ils suspendent les armes du Mort. Si c'est une femme qu'on ait enterrée , ils y attachent , au lieu d'armes , les bassins dont elle se servoit. Pendant plusieurs mois , ils apportent chaque jour à ce mausolée des alimens & des liqueurs , pour nourrir le Mort dans le Monde où ils le croient passé.

L'usage est d'enterrer toutes les personnes d'une même famille dans le même lieu , à quelque distance de leur Habitation qu'elles puissent mourir. Les Cimetières sont ordinairement dans quelqu'ancien Village abandonné , qui prend alors le nom de *Tomburoy*. On en trouve un grand nombre sur la Riviere de Plizoge & dans l'Isle Massa , derriere le Cap-Monte.

Ils étrangent les Esclaves qui doivent être enterrés avec les personnes de distinction , parce qu'ils croient le sang humain trop précieux pour être légèrement répandu. Ils se servent d'une corde , & cette exécution se fait en la serrant derriere le col des victimes. On brûle aussi tout ce qui reste des alimens qu'on leur a fait prendre avant leur mort , parce que les moindres parties de ce festin passent pour sacrées. Cependant cette barbare coutume commence à s'affoiblir ; & dans tous les Cantons où elle se pratique , les peres & les meres cachent leurs enfans aussi-tôt que la vie du Roi est en danger par quelque maladie violente. A la verité , ceux qui ont pris cette précaution pour se dérober à la mort , reçoivent des reproches à leur retour. On les accuse d'avoir manqué de cœur ; & cet outrage est sanglant parmi les Nègres. On leur représente combien il est injuste , après avoir mangé le pain d'un Seigneur ou d'un Maître , de faire difficulté de mourir avec lui.

C'est encore l'usage , pour les plus proches parens & les amis d'un Mort , d'observer un jeûne après les funérailles. Il n'est que de dix jours pour un Mort du commun ; mais il en dure trente pour le Roi ou pour une personne de distinction. Ceux qui entreprennent de l'observer , jurent , en levant les deux mains au ciel , qu'ils ne mangeront point de riz dans cet espace de tems ; qu'ils ne boiront pas plus de liqueur qu'il n'en peut tenir dans un trou qu'ils font exprès , & qu'ils se priveront aussi long-tems du commerce des femmes. D'un autre côté , les femmes font vœu de ne porter que des pagnes noirs ou blancs , de laisser pendre leurs cheveux , & de n'avoir pas d'autre lit que la terre. A la fin du jeûne , les pénitens levent encore les mains au ciel , pour le prendre à témoin qu'ils ont rempli leur engagement. Ensuite les hommes vont à la chasse ; les femmes préparent ce qu'ils ont tué ; & tous ensemble passent la nuit à se réjouir. La famille du Mort leur fait ensuite présent d'un bassin , d'un chaudron , d'un pagne , d'un panier de sel & d'une barre de fer.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.

Cérémonies de  
la sépulture.

Lieux qui ser-  
vent de Cime-  
tière.

Jeûne en usage  
après les funé-  
railles.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.  
Politique des  
Quojas pour  
soutenir leur au-  
torité.

Si les Quojas conservent leur autorité sur les Pays de Silm , de Bulm & de Bulmberre , quoique ces régions soient plus étendues & plus peuplées que la leur , ils n'en ont l'obligation qu'à la politique de leur Conseil , qui est composé des hommes les plus sages & les plus expérimentés de leur Nation. Pour entretenir leurs vassaux & leurs voisins dans une opinion avantageuse de leurs forces , ils ne permettent jamais à ceux du Nord de traverser leur Pays pour aller du côté de l'Est , ni à ceux de l'Est de prendre le même passage pour se rendre à l'Ouest. Ce règlement invariable sert aussi à leur donner beaucoup plus de part au Commerce. Ils servent de Facteurs & de Courtiers à leurs voisins pour faire passer sur leur territoire les marchandises qui vont d'un côté à l'autre. A la vérité ceux du Nord en usent de même avec eux , & ne permettent le transport de marchandises par leurs terres qu'aux Quojas qui sont mariés dans leur Pays.

Titre de Don-  
dagb.

Quoique les Quojas soient dans la dépendance du Roi des Folgias , ce Prince accorde à leur Roi le titre de *Dondagh* , qu'il porte lui-même. Le Roi des Quojas le donne aussi au Roi de Bulmberre , qui lui rend hommage , comme il le rend aux Folgias.

Hommage que  
le Roi des Quo-  
jas rend à celui  
des Folgias.

Ce titre ne se confère pas sans de grandes cérémonies. Lorsque le Roi des Quojas le reçoit de celui des Folgias , il se prosterne à terre , & demeure dans cette situation jusqu'à ce que le Roi des Folgias lui ait jetté un peu de terre sur le corps , & lui ait demandé quel nom il souhaite de porter. Alors il déclare le nom qu'il choisit. Les assistans le répètent à haute voix , & le Roi des Folgias y joint le titre de *Dondagh* , que toute l'assemblée fait retentir avec de grands applaudissemens. Le nouveau *Dondagh* reçoit ordre aussi-tôt de se lever. On lui présente un carquois plein de flèches , qu'il suspend à son épaule , & un arc qu'il prend entre les mains , pour signifier qu'il est obligé désormais à défendre de toutes ses forces le Pays de ses Souverains. Ensuite il rend hommage au Roi des Folgias , par un présent considérable de toile , de chaudrons & de bassins.

Autorité du Roi  
des Quojas.

Il n'en est pas moins absolu dans ses propres Etats , & sa jalousie est extrême pour ses prérogatives & son autorité. Il fait consister une partie de sa gloire dans le nombre de ses femmes , dont la plûpart lui sont amenées des régions voisines. Lorsqu'il paroît en public , il est assis , ou debout , sur un bouclier , que ses Sujets nomment *Koreda* ; pour faire connoître qu'il est le défenseur de ses domaines , le guide de ses troupes , & le protecteur de tous les gens de bien qui sont dans l'oppression. Si quelque Seigneur , accusé de mauvaise conduite , tarde à se présenter devant lui , il lui envoie son *Koreda* par deux Tambours , qui ne doivent pas cesser de battre jusqu'à ce que le coupable soit déterminé à partir. Ils le ramènent en marchant devant lui. Il porte le *Koreda* d'une main ; & de l'autre , certains présens. S'il est admis à l'audience du Roi , il se prosterne , il se couvre la tête de terre , il demande grace pour son crime , & se reconnoît indigne d'être assis sur le *Koreda*. On ne lui envoie effectivement cette arme que pour le couvrir de honte , & pour lui faire entendre , par une raillerie amère , que ne s'étant pas soumis au premier ordre , c'est donc à lui de prendre la place de son Maître & d'exercer l'autorité souveraine.

Manière dont  
il l'exerce à l'é-  
gard des Sei-  
gneurs coupables.

Audiences.

Lorsqu'un Nègre de distinction demande l'audience du Roi , il commence par

par remettre ses présens au Chef des femmes du Palais , qui les porte à ce Prince , & qui le prie de souffrir que la personne qu'il lui nomme soit admise à se prosterner devant lui. Si le Roi y consent , les présens sont acceptés , & le Suppliant est introduit. Si la demande est rejetée , on restitue sans bruit les présens à celui qui les offroit. Il se retire , & n'ose reparoître à la Cour jusqu'à ce qu'il ait fait sa paix avec le Roi , par l'entremise de quelque ami plus favorisé. Le pardon n'est pas différé long-tems pour des fautes légères ; & le coupable se présentant alors avec les mêmes cérémonies , est sûr d'un meilleur accueil. Mais le Roi n'oublie pas facilement une offense considérable.

Celui qui obtient enfin grace , & la liberté de reparoître devant son Souverain , doit s'avancer lentement vers lui , en s'inclinant de la moitié du corps. Lorsqu'il est près de la natte où le Roi est assis , il doit mettre un genouil à terre , baisser la tête jusques sur son bras droit , qu'il étend exprès pour cette cérémonie , & prononcer respectueusement le nom de Dondagh. Alors le Roi répond *Namadi* ; c'est-à-dire , Je vous remercie , & lui ordonne de s'asseoir à quelque distance , sur une sellette de bois ou sur une natte , si c'est une personne du plus haut rang.

Un Ambassadeur de quelque Prince voisin s'arrête sur la frontière , pour faire porter à la Cour la première nouvelle de son arrivée. On lui dépêche un Officier , qui l'amène dans un Village voisin de la Cour , où il attend que les préparatifs soient faits pour l'audience. Le jour marqué , il est conduit par un grand nombre d'Officiers & de Gardes , revêtus de leurs plus beaux habits , l'arc en main & le carquois sur l'épaule. Cette marche se fait au bruit des instrumens , avec des danses & des sauts continuels. En arrivant près du Palais , l'Ambassadeur est reçu entre deux lignes de Quojas armés , au long desquelles il pénètre jusqu'à la salle du Conseil. S'il vient du Pays des Folgias , les gens de sa propre suite ont la liberté de danser sur la Place-d'armes ; mais ce privilège est refusé à toute autre Nation. Aussi-tôt que la danse est finie , il entre dans la chambre de l'audience. Lorsqu'il arrive près du Simmano , ou du Trône du Roi , il lui tourne le dos , il met un genouil à terre ; & dans cette posture il tend son arc de toute sa force , pour déclarer qu'il se croiroit heureux s'il trouvoit l'occasion de s'en servir contre les ennemis du Roi. Pendant cette formalité , les gens de sa suite chantent ou récitent , à voix haute , des Vers composés à l'honneur du Roi. Les Quojas de l'Assemblée font de leur côté la même chose à l'honneur de l'Ambassadeur & de son Maître. Cette cérémonie se nomme *Polo-Polo-Sammah*. Les expressions les plus flateuses , & qui reviennent le plus souvent dans ces occasions , sont , *Komme* , *Bolle-Machang* , c'est-à-dire , *personne ne peut imiter les ouvrages de ses mains*. *Dogo Folmaa Hando Mu* , qui signifie ; Il est le destructeur de Dogo-Falma. *Sulle tomba quarriafsch* : Je m'attache , comme la poix , au dos de ceux qui osent me résister.

Après ces éloges mutuels , l'Ambassadeur fait avancer un de ses Officiers , qui se prosterne devant le Roi ; son caractère l'exemptant lui-même de cette soumission. Pendant cette nouvelle scène , tous les assistans qui sont autour du Trône , dansent & font mille mouvemens bizarres avec leurs arcs & leurs flèches. L'Ambassadeur les interrompt , pour demander que tout le monde

PAYS INTERIEURS.  
Comment elles s'obtiennent.

Réception des Ambassadeurs.

Privilège des Folgias.

Concert d'éloges à l'audience.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.  
Harangue de  
l'Ambassadeur.

prête silence. Il prononce alors sa harangue. Le *Silli*, ou l'Interprète royal, qui est ordinairement debout près du Trône, avec un arc à la main, l'explique mot à mot. Si elle concerne les affaires d'Etat, la réponse est remise après les délibérations du Conseil. Dans tout autre cas, elle se fait sur le champ. Aussi-tôt l'Ambassadeur est reconduit dans son quartier; & lorsqu'il est parti, quelques-uns de ses Officiers étalent devant le Roi les présens qui lui sont destinés; en expliquant à chaque article quelle en est la nature, & les raisons qui les ont fait envoyer.

Manière dont  
il est servi.

Le soir, plusieurs Esclaves du Roi se rendent au quartier de l'Ambassadeur, pour servir près de sa personne. Ensuite les femmes mêmes du Roi, vêtues de leurs plus riches habits, lui portent plusieurs plats de riz & de diverses viandes. Le Roi, après avoir soupé, lui envoie de son vin de palmier, & des présens pour son Maître, qui consistent en quelques chaudrons & quelques bassins de cuivre. Si c'est un Ambassadeur Européen qui arrive à la Cour avec des présens de son pays, il a l'honneur de souper à la table du Roi, & la liberté de s'y faire servir suivant les usages de sa propre Nation. Ce qui reste de son souper est réservé pour les femmes de Sa Majesté.

Il n'y a point de Nation parmi les Nègres où les cérémonies & les formalités soient en plus grand nombre que dans celle des Quojas. La méthode la plus sûre pour se concilier leur affection, c'est de marquer du goût pour leurs usages.

Usages singu-  
liers des Quojas.

Ils en ont plusieurs qui font honneur à leur législation. Une femme accusée d'adultère par la seule déposition de son mari, est crue de son innocence sur son serment. Elle jure par *Belli-Paaro* qu'elle n'est pas coupable, en priant cet Esprit de la confondre si elle blesse la vérité. Mais si elle est convaincue après son serment, la Loi ordonne qu'elle soit menée le soir, par son mari, à la Place publique, où le Conseil est assis pour la juger. On invoque d'abord les Jannanins. Ensuite on lui couvre les yeux, pour lui dérober la vue de ces Esprits, qui sont prêts à l'emporter. On la laisse quelques momens dans la frayeur de cette menace. Mais un Vieillard du Conseil prend bien-tôt la parole, pour lui faire honte du dérèglement de sa conduite, & pour la menacer d'un sévère châtement si elle ne rentre point dans elle-même. Après quoi, on lui fait entendre un bruit confus de plusieurs voix, qui passent pour celles des Jannanins, & qui lui déclarent que son crime, quoique digne d'une plus rigoureuse punition, lui est pardonné, parce que c'est la première fois qu'elle s'en est rendue coupable. Les mêmes voix lui imposent quelques jeûnes & quelques mortifications. Elles lui recommandent sur-tout de vivre avec tant de retenue, qu'on ne puisse pas lui reprocher d'avoir reçu même un enfant mâle entre ses bras, ni d'avoir touché l'habit d'un homme.

Punition gra-  
duelle de l'adul-  
tère.

Le *Bellimo*, ou  
le Grand-Prêtre.

Jusqu'alors, les Quojas sont persuadés que la honte & la crainte sont des peines qui égalent le crime. Mais si la même femme retombe dans le désordre & ne peut éviter la conviction, le *Bellimo*, c'est-à-dire, le Grand-Prêtre & quelques-uns des *Soggonos*, qui sont ses Ministres, se rendent le matin à sa maison, accompagnés d'autres Officiers subalternes, qui font beaucoup de bruit avec une espèce de cresselles. Ils se saisissent d'elle, & l'amènent à la Place publique. Là, ils l'obligent de faire trois tours, au bruit des mêmes instrumens. Sans écouter ses plaintes ou ses promesses, ils la

conduisent au bois sacré des Jannanins ; & de ce moment , on n'entend plus jamais parler d'elle. Les Nègres s'imaginent qu'elles sont emportées par les Jannanins. Mais , suivant l'Auteur , il y a beaucoup d'apparence qu'elles sont tuées sur le champ dans le bois , & leurs corps enterrés avec beaucoup de précaution.

Un homme accusé de vol , ou de meurtre , sans pouvoir être convaincu de l'un ou de l'autre de ces crimes , est condamné à l'épreuve du *Bellino* , mélange d'herbes & d'écorces de la composition du *Bellino* , qu'on force l'accusé de recevoir dans sa main. S'il est coupable , les Nègres sont persuadés que sa peau portera sur le champ quelques marques de feu , & qu'il ne ressentira aucun mal s'il est innocent.

Quelquefois le *Bellino* fait avaller aux accusés un grand verre d'une liqueur qu'il compose lui-même ; avec de l'écorce de *Neno* & de *Quoni* , deux arbres qui passent pour un parfait poison. Ceux qui ont la conscience nette vomissent immédiatement , & ne se portent que mieux après cette opération. Les coupables ne jettent que de l'écume par la bouche , & sont reconnus dignes de mort.

Les criminels convaincus sont exécutés dans quelque bois , ou dans quelque lieu fort éloigné de l'habitation. On les fait mettre à genoux , la tête baissée , & l'exécuteur les perce par derrière d'une petite javeline. Aussitôt que le corps est tombé , il coupe la tête , avec une hache ou un couteau , & divise le tronc en plusieurs quartiers , qu'il distribue aux femmes du coupable. Elles sont obligées d'assister à l'exécution , pour les recevoir , & pour les aller jeter sur quelque fumier , où ces misérables restes servent de pâture aux oiseaux de proie. Les amis du Mort font cuire sa tête , en boivent le bouillon , & clouent les machoires dans le lieu de leur culte ; car les *Quojas* ont des principes de religion plus développés que les autres Nègres.

Ils reconnoissent un Etre suprême , un Créateur de tout ce qui existe , & l'idée qu'ils en ont est d'autant plus relevée , qu'ils n'entreprennent pas de l'expliquer. Ils appellent cet Etre *Kanno*. Ils lui attribuent un pouvoir infini , une connoissance universelle , & l'immensité de nature , qui le rend présent par-tout. Ils croient que tous les biens viennent de lui. Mais ils ne lui accordent pas une durée éternelle. Il aura pour successeur , disent-ils , un autre Etre , qui doit punir le vice & récompenser la vertu.

Ils sont persuadés que les Morts deviennent des Esprits , auxquels ils donnent le nom de *Jannanins* , c'est-à-dire , Patrons & Défenseurs. L'occupation qu'ils attribuent à ces Esprits , est de protéger & de secourir leurs parens & leurs anciens amis. Un Nègre , qui évite à la chasse quelque pressant danger , se hâte d'aller au tombeau de son Libérateur , où la reconnoissance lui fait sacrifier un veau avec du riz & du vin de palmier pour offrande , en présence des parens & des autres amis du *Jannanin* , qui célèbrent cette fête par des chants & des danses.

Les *Quojas* qui reçoivent quelquel outrage , se retirent dans les bois , où ils s'imaginent que ces Esprits font leur résidence. Là , ils demandent vengeance à grands cris , soit à *Kanno* , soit aux *Jannanins*. De même , s'ils se trouvent dans quelquel embarras ou quelque danger , ils invoquent l'Esprit auquel ils ont le plus de confiance. D'autres le consultent sur les événemens

PAYS INTERIEURS.

Epreuves pour les crimes mal vérifiés.

Exécution des criminels.

Partage de ses membres.

Idee que les Quojas ont d'un premier Etre.

Leur culte pour les Jannanins , ou les Esprits des Morts.

Leur confiance aux Jannanins.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.

futurs. Par exemple, lorsqu'ils ne voient point arriver les Vaisseaux de l'Europe, ils interrogent leur Jannanin pour sçavoir ce qui les arrête, & s'ils apporтерont bien-tôt des marchandises. Enfin leur vénération est extrême pour les Esprits des Morts. Ils ne boivent jamais d'eau ni de vin de palmier, sans commencer par en répandre quelques gouttes à l'honneur des Jannanins. S'ils veulent assurer la vérité, c'est leur Jannanin qu'ils attestent. Le Roi même est soumis à cette superstition; & quoique toute la Nation paroisse pénétrée de respect pour Kanno, le culte public ne regarde que ces Esprits. Chaque Village a dans quelque bois voisin un lieu fixe pour les invocations. On y porte, dans trois différentes saisons de l'année, une grande abondance de provisions pour la subsistance des Esprits. C'est-là que les personnes affligées vont implorer l'assistance de Kanno & des Jannanins. Les femmes, les filles & les enfans, ne peuvent entrer dans ces bois sacrés. Cette hardiesse passeroit pour un sacrilège. On leur fait croire dès l'enfance qu'elle seroit punie sur le champ par une mort tragique.

Différentes sortes de Sorciers parmi les Quo-  
jas.

Les Quojas ne sont pas moins persuadés qu'ils ont parmi eux des Magiciens & des Sorciers. Ils croient avoir aussi une espèce d'ennemis du genre humain, qu'ils appellent *Savas-Munufin*, c'est-à-dire, Empoisonneurs & succeurs de fang, qui sont capables de succer tout le fang d'un homme ou d'un animal, ou du moins de le corrompre, & d'y jeter la semence des plus dangereuses maladies. Ils croient avoir d'autres Enchanteurs, nommés *Billis*, qui peuvent empêcher le riz de croître ou d'arriver à sa maturité. Ils croient que *Sova*, c'est-à-dire, le Diable, s'empare de ceux qui se livrent à l'excès de la mélancolie, & que dans cet état il leur apprend à connoître les herbes & les racines qui peuvent servir aux enchantemens; qu'il leur montre les gestes, les paroles, les grimaces, & qu'il leur donne le pouvoir continuel de nuire. Aussi la mort est-elle la punition infaillible de ceux qui sont accusés de ces noires pratiques. Les Quojas ne traverseroient point un bois sans être accompagnés, dans la crainte de rencontrer quelque Billi, occupé à chercher ses racines & ses plantes, ils portent avec eux une certaine composition, à laquelle ils croient la vertu de les préserver contre *Sova* & tous ses Ministres. Les histoires qu'ils en racontent sont d'une extravagance achevée.

Combien ils les craignent.

Recherches sur les morts qu'on soupçonne de violence.

Si la mort de quelqu'un est soupçonnée de violence, on ne lave point le corps sans avoir fait d'exactes recherches. On commence par faire un paquet de quelques morceaux des habits du Mort, auxquels on joint les rognures de ses ongles & quelques boucles de ses cheveux. On souffle dessus de la poudre de *Mammon* ou de *Cam rapé*. Le paquet est attaché à la bière du Mort, que deux Nègres portent sur la place publique. Là, deux Prêtres, qui le précédent, en battant deux haches l'une contre l'autre, demandent au corps, dans quel lieu, dans quel tems, & par la méchanceté de qui il a perdu la vie, & si Kamo l'a pris sous sa protection. Lorsque l'Esprit du Mort leur a fait entendre par divers mouvemens qu'ils prétendent ressentir, que c'est un *Sova-Munufin* qui a causé son malheur, ils lui demandent encore si le Sorcier est mâle ou femelle, & dans quel endroit il fait sa demeure. Alors se prétendant avertis par les mêmes signes, ils se rendent à l'habitation du *Sova-Munufin*, se saisissent de lui, le chargent de chaînes,

& l'amènent près du cadavre ; pour être condamné sur l'accusation de l'Esprit. S'il nie le crime , on le force d'avaller le Koni , liqueur d'une horrible amertume. Après en avoir bû trois callebasses pleines , s'il vomit , il est abfous. Mais s'il ne paroît qu'un peu d'écume à fa bouche , il est livré sur le champ au fupplice. Son corps est brûlé , & fes cendres jettées dans la riviere ou dans la mer , fans que le rang ou les richesses puiſſent le ſauver. Le Quoni eſt compoſé de certaines écorces pilées dans un mortier de bois , qu'on fait infuſer dans de l'eau commune. C'eſt une liqueur , non-feulement fort amere , mais extrêmement dangereuſe. On la fait prendre au Prifonnier le matin , pour ſ'afſurer qu'il eſt à jeun.

Tous les Peuples de cette diviſion circonciſent leurs enfans dès l'âge de ſix mois , fans autre Loi qu'une tradition immémoriale , dont ils rapportent l'origine à Kanno même. Cependant la tendreſſe de quelques meres fait differer l'opération juſqu'à l'âge de trois ans , parce qu'elle ſe fait alors avec moins de danger. On guérit la bleſſure avec le juſ de certaines herbes.

Quoiqu'on n'ait jamais remarqué que les Nègres adorent le Soleil ou la Lune , ils ont l'uſage , à la campagne & dans les Villes , d'interrompre leur travail aux nouvelles Lunes , & de ne ſouffrir pendant ce tems-là aucun Etranger parmi eux. Ils donnent pour raiſon de cette conduite , que le jour de la nouvelle Lune étant un jour de fang , leur maiz & leur riz devien-droient rouges s'ils en uſoient autrement. Ils emploient ordinairement ce jour à la chafſe.

Barbot rapporte deux autres cérémonies fort étranges , qui ſe pratiquent également parmi tous les Nègres de Hondo , de Monu , de Folgias , de Gebbe , de Seïtoſ , de Bulm , de Silm , & juſqu'à Sierra-Leona. Il y a dans toutes ces Nations une ſorte de Confrairie , ou de Secte , nommée *Belli* , qui paroît proprement une Ecole ou un Collège , pour l'éducation des enfans. Elle eſt renouvelée tous les vingt-cinq ans , par un ordre immédiate du Roi. La Jeuneſſe y apprend à danser & à combattre. Elle y apprend l'art de la pêche & de la chafſe , & ſur-tout un certain chant , qui s'appelle *Bellidong* , ou les louanges de Belli. Ce chant n'eſt qu'une répétition confuſe de quelques expreſſions ſales , accompagnées de geſtes & de mouvemens fort immodeſtes. Lorſqu'un jeune Nègre eſt parfaitement inſtruit , il prend le titre d'associé de Belli , qui le rend capable de poſſeder toutes ſortes d'emplois , & qui lui donne certains privileges. Les *Quolgas* , c'eſt-à-dire , les Idiots qui n'ont pas reçu cette éducation ou qui n'en ont pas profité , ſont exclus de tous ces droits.

On choiſit , par l'ordre du Roi , dans quelque bois où les palmiers croiſſent heureuſement , un eſpace de huit ou neuf milles de circonſérence. On y bâtit des cabanes , & l'on y plante tout ce qui eſt néceſſaire pour la nourriture des Ecoliers. Alors ceux qui ont quelque prétention pour la fortune de leurs enfans , les conduiſent à ce Collège ; mais ce n'eſt qu'après une proclamation ſolemnelle , qui défend à toutes les femmes d'approcher de ce bois ſacré pendant tout le cours de l'inſtruction , qui dure quatre ou cinq ans. On prétend qu'il ſeroit profané par leur préſence ; & pour les en éloigner plus certainement , on leur perſuade , dès l'enfance , que Belli tueroit ſans pitié celles qui violeroient une loi ſi ſainte.

PAYS INTE-  
RIEURS.  
Epreuve des ac-  
cuſés.

Ce que c'eſt que  
le Quoni.

Circonciſion.

Reſpect des Nè-  
gres pour la  
Lune.

Ecole pour les  
jeunes Nègres.

Circonſtances  
de cet établif-  
ſement.

PAYS INTÉ-  
RIEURS.  
Loix de l'Ecole.

Les *Soggonos*, qui font les Anciens de la secte de Belli, reçoivent du Roi la commission de présider aux Ecoles. Après avoir pris possession de leurs places, ils déclarent aux enfans les loix de leur association. La première leur défend de sortir de l'enceinte, pendant le tems de leurs études, & de converser avec ceux qui ne portent pas la marque de l'Ecole. Cette marque, qu'on leur donne aussi-tôt, consiste à leur couper quelques éguillettes de chair depuis le col jusqu'à la jointure de l'épaule; opération douloureuse, mais qui est guérie en peu de jours par des simples. Les cicatrices ressemblent ensuite à des têtes de clous, qui seroient imprimées dans la chair. Après cette cérémonie, on fait prendre aux Ecoliers un nouveau nom, pour signifier comme une nouvelle naissance.

Pendant qu'ils vivent dans cette laborieuse retraite, ils sont entièrement nus. Ils reçoivent leur nourriture des *Soggonos*, & de leurs parens, qui ont la liberté de leur apporter du riz, des bananes, & d'autres alimens.

Ce qui succede à  
cette éducation.

Au jour marqué pour la fin de leurs exercices, ils sont conduits à quelque distance de leur enceinte, dans d'autres cabanes que le Roi fait bâtir exprès, où ils reçoivent la visite de leurs parens des deux sexes. On leur apprend dans ce lieu à se laver, à s'indre le corps, & les autres usages de la société. La retraite où ils ont vécu n'ayant pu servir à leur donner de la politesse, ils sont tous si sauvages qu'ils ont besoin de ces leçons.

Après s'être formés dans l'espace de quelques jours, ils reçoivent de leurs parens des pagnes & d'autres habits propres à leur Nation. On leur met au cou des colliers de verre, entremêlés de dents de léopards. Leurs jambes sont chargées d'anneaux & de grelots de cuivre. Leur tête est couverte d'un bonnet d'osier, qui leur tombe presque sur les yeux, & tout le corps paré d'un grand nombre de plumes. Dans cet équipage on les conduit à la place publique de la Ville royale. Là, se rangeant en fort bel ordre, au milieu d'une foule de peuple, & sur-tout de femmes, qui se rassemblent de tous les Cantons du Pays, ils commencent par se découvrir la tête & laisser flotter leurs cheveux. Cette cérémonie se fait successivement, pour donner aux spectateurs la facilité d'observer leur figure. Ensuite ils répètent, l'un après l'autre, la danse du Belli, qu'ils ont apprise dans leur Ecole. Ceux qui ne s'acquittent pas bien de cet exercice sont raillés par les femmes, qui crient de tous côtés: Il a perdu son tems à manger du riz.

Preuves publi-  
ques que les Eco-  
liers donnent de  
leurs progrès.

Lorsque la danse est finie, les *Soggonos* appellent chaque Ecolier, du nom qu'il a reçu en arrivant à l'Ecole, & le rend à son pere, à sa mere & à sa famille.

Ce que c'est que  
le Belli.

Le *Belli*, qui donne son nom à la Secte, & qui s'attire tant de respects parmi les Nègres, est une matiere composée par le Bellimo, ou le Grand-Prêtre, tantôt d'une figure, tantôt d'une autre, suivant que le caprice ou les circonstances en décident. Elle est pâtrie, comme un gâteau, & l'Auteur s'imagine qu'on la mange. Mais on auroit peine à se figurer, dit-il, l'impression qu'elle fait sur le Peuple, qui la croit sacrée, & capable de faire tomber les plus affreux châtimens sur ceux qui lui manqueroient de respect. Dans leurs idées, néanmoins, le Belli a besoin du consentement du Roi, pour exercer ses punitions; sans quoi il n'auroit aucune vertu. Les Rois & les Prêtres mêmes, qui ont inventé anciennement cette fraude pour conte-

nit le Peuple dans la soumission, se sont accoutumés à la regarder comme un mystère redoutable ; tant les longues traditions ont de force sur des imbéciles.

L'autre Société des Nègres est instituée pour les femmes. Elle tire son origine du Pays de Goulla.

Dans un certain tems, indiqué par le Roi, on bâtit au centre de quelque bois un nombre de cabanes, pour y recevoir les jeunes filles & les femmes qui veulent être initiées dans la Confrairie. Les Associées sont distinguées par le titre de *Sandi-Simodifno*, ou *Filles de Sandi*. Aussi-tôt qu'elles sont assemblées, la Sogouïlli, c'est-à-dire, la plus ancienne femme de l'Ordre, qui est chargée de gouverner l'Ecole par une commission expresse du Roi, entre en office par un festin qu'elle donne à ses Disciples, & qui porte le nom de *Sandi-Lati*, c'est-à-dire, Alliance ou Confrairie de la Poule. Elle les exhorte à trouver de l'agrément dans leur retraite, qui dure ordinairement quatre mois. Ensuite elle leur rase la tête ; & leur faisant quitter leurs habits, pour demeurer nues pendant toute la durée de ce noviciat, elle les conduit au bord d'un ruisseau, qui doit se trouver dans l'enclos ; elle les lave avec beaucoup de soin, & les circoncit. Cette opération est douloureuse. Mais elles ont des simples qui les guérissent parfaitement dans l'espace de douze jours.

Depuis ce jour, elles font leur continuelle occupation d'apprendre les danses du Pays, & de réciter les Vers de Sandi. Ces Vers ou ces chants consistent dans quelques termes sales, accompagnés de mouvemens & de gestes aussi indécents que ridicules. Elles ne reçoivent la visite d'aucun homme. Les femmes mêmes, qui viennent les visiter, ne peuvent entrer que nues dans l'enclos, & laissent leurs habits derrière elles dans quelque endroit du bois.

Lorsque le tems de cette Ecole est fini, les parens envoient à leurs filles des pagnes d'étoffe rouge, des colliers de verre, des grelots de cuivre, des anneaux pour les jambes, & d'autres ornemens dont elles se parent à l'envi. La Sogouïlli se met à leur tête, & les ramene à la Ville, où la curiosité assemble une foule de peuple pour les voir. Elles se rangent en fort bel ordre. La vieille Matrone est seule assise ; & toutes les filles dansent l'une après l'autre au son d'un petit tambour. Après la danse elles sont renvoyées dans leurs familles, avec des applaudissemens & des éloges.

## §. V.

*Description de Rio Sestos ou Sestro, & du Pays qui en dépend.*

Rio Sestos, ou la Riviere de Sestos, est à quarante lieues du ( 1 ) Cap-Mefurado. Phillips n'en compte néanmoins ( 2 ) que trente-six ; mais on donne la préférence au témoignage du Chevalier des Marchais, qui paroît y avoir apporté beaucoup plus d'attention. La Côte s'étend ( 3 ) Est quart-Sud-Est. Les

---

 PAYS INTE-  
RIEURS.
Autre Confrairie  
des Pays Nègres.Ecole des fem-  
mes.Elles se font cir-  
concir.Fruit de leurs  
études.Sa distance des  
Cap-Mefurado.

( 1 ) Des Marchais, Vol. I. p. 134.

( 2 ) Phillips, p. 195.

( 3 ) Des Marchais, p. 134. & Villault ;  
p. 81.

CÔTE DE MALAGUETTE.

Hollandois nomment cette Riviere *Sefler* ou *Seftere* ; les François, *Sefiro* ou *Sefire* ; les Anglois, *Sifers* ; mais c'est autant de corruptions de *Sestos* ou *Sex-tos*, qui est le véritable nom qu'elle a reçu des Portugais, à cause de six petites pointes qu'ils ont crû trouver au poivre du Pays, nommé graine du Paradis ou Malaguettes.

Ancre.

Phillips prit la peine de fonder tous les environs de la Riviere, & trouva par-tout un excellent fonds, qui rend de tous côtés le mouillage facile. Cependant le meilleur endroit est sur neuf brasses, à l'embouchure, (4) vis-à-vis la colline qui forme la pointe Est, & qui est la seule dans l'espace de quinze lieues. Des Marchais ajoute que la mer est grosse sur la Côte, & que les Courans sont impétueux au Sud-Est & au Nord-Ouest (5).

Marques de l'Esac.

Snock observe qu'avant Rio Sestos la terre est fort basse, & qu'après avoir passé cette Riviere on trouve deux collines, dont l'une a l'apparence d'un demi-cercle ou d'un arc-en-ciel ; qu'un mille à l'Ouest, on aperçoit deux grands rochers ; & qu'à la même distance du côté de l'Est, la terre s'avance en pointe dans la mer. Ainsi la Riviere de Sestos est facile à connoître.

Quoique le fond en soit aussi bon que Phillips le représente, l'entrée du côté de la mer est remplie de rocs. Mais étant couverts de six pieds d'eau, à l'exception de deux, qui se font voir à découvert (6) & qu'il faut éviter soigneusement, le passage est aisé pour les Chaloupes chargées. Suivant Des Marchais, l'embouchure de la Riviere n'a pas moins d'une lieue de largeur, & ses deux rives sont couvertes de grands arbres. L'eau en est sale. Il y a quelques rocs cachés, & d'autres qui paroissent ; ce qui n'empêche pas, dit le même Voyageur, que les petits Vaisseaux ne puissent passer par le Canal Sud, sur trois brasses d'eau, & quelquefois sur cinq, six ou sept brasses. Mais il assure qu'avec les Chaloupes on peut y entrer sans aucun risque (7).

Canal d'entrée.

Le vrai Canal, suivant Phillips, est entre la pointe de la rive Est & le rocher qui est au milieu de la Riviere. L'entrée est large d'un demi-cable, & sa profondeur, de trente sept ou trente-huit brasses. Au-delà de ce passage, on trouve une grande & belle Riviere, où les Bâtimens de cent tonneaux peuvent être sûrement à l'ancre. Le même Auteur ajoute qu'à une portée de canon de cette pointe Est, & sur la même rive, on trouve un puits d'excellente eau fraîche, d'où les femmes du Canton apportent la quantité qu'on leur demande, & remplissent même les tonneaux dans la Chaloupe. Leurs maris, qui sont tous fort bien fournis de haches, coupent du bois, pour quelques Kowris, & l'apportent aussi jusqu'aux Chaloupes. Mais il faut les encourager au travail par quelques bouteilles d'eau-de-vie. Avec cette précaution, il n'y a point de lieu où l'on fasse plus promptement la provision d'eau & de bois qu'à Rio Sestos (8).

Facilités pour l'eau fraîche & le bois.

La source de cette Riviere est fort éloignée dans les terres, vers le Nord-Nord-Est. Quelques Voyageurs prétendent que les Barques peuvent la remonter, l'espace de vingt-cinq lieues ; mais que plus haut, elle est bouchée par quantité de rocs & de basses, qui ne laissent de passage que pour les canots (9).

(4) Phillips, p. 195.

(5) Des Marchais, Vol. I. p. 136.

(6) Bosman, p. 479.

(7) Des Marchais, *ibid.* p. 135. & suiv.

(8) Phillips, p. 194.

(9) Des Marchais, *ibid.* p. 135.





Snock fait une description fort agréable de Rio Sestos. Ses rives, dit-il, sont bornées par quantité d'arbres. Les Villages y sont en grand nombre, & l'on voit une multitude de petits Ruisseaux, ou de sources d'eau fraîche, qui se déchargent dans la Riviere (10).

CÔTE DE MALAGUETTE.  
Agrément & qualités du Pays.

Le Pays qui la borde est très-fertile. La volaille y est en abondance. Le riz & le millet font la nourriture commune. Les Nègres en font du pain, & portent leurs provisions dans les Canots lorsqu'ils vont à la pêche. Le poivre, le riz, & sur-tout l'ivoire, qui est excellent, offrent ici beaucoup d'avantages pour le Commerce (11).

La terre est basse, unie, arrosée par quantité de Rivières; de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'elle soit riche & qu'elle produise toutes sortes de végétaux. Mais le climat est si mal-sain pour les Etrangers, qu'il les expose à de longues & dangereuses maladies. Outre les provisions, qui sont à bon marché, le Pays fournit de l'ivoire, des Esclaves, de la poudre d'or (12), & sur-tout du poivre ou de la malaguette.

Ses productions

On trouve dans la Riviere de Sestos une sorte de cailloux, semblables à ceux de Medoc, mais plus durs, plus clairs, & d'un plus beau lustre. Ils coupent mieux que le diamant, & n'ont guères moins d'éclat lorsqu'ils sont bien taillés.

Cailloux précieux.

A cent pas de l'embouchure, on découvre une Ville de Nègres (13), composée de trente ou quarante maisons. Snock lui donne le nom de Village, & la place sur le bord de la Riviere. Il y compte soixante maisons, fort bien bâties, & si hautes, qu'elles peuvent être aperçues de trois milles en mer. Elles ont plus d'étages qu'au Cap-Mesurado (14).

Ville des Nègres.

Cette Ville, suivant le témoignage d'Atkins, est grande, & bâtie dans une autre forme que celles de la même Côte. Les maisons sont rondes ou carrées, ce qui ne les distingue pas des autres, mais élevées de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, sur des piliers ou des terre-pleins; de sorte que le premier étage, où les Nègres passent le jour & la nuit, est à couvert de l'humidité & des insectes de terre. D'ailleurs, ils entretiennent constamment, au centre, un feu de charbon. Au-dessus ils ont des greniers pour leur riz & leur bled d'Inde, qui s'élevaient en pyramide jusqu'à trente pieds de hauteur. Comme les maisons sont séparées l'une de l'autre, on les prendroit de loin pour autant de clochers (15).

Hauteur singulière des maisons.

Des Marchais s'attache encore plus au détail, sur la situation de Rio Sestos. A droite, dit-il, en entrant dans la Riviere, on rencontre trois Villages, fort près l'un de l'autre. Entre le premier & le second, on trouve un étang d'eau-fraîche. On en trouve un autre, l'espace d'une lieue & demie plus loin, dans la Péninsule qui forme l'entrée de la Riviere. C'est dans le second Village que se fait le principal Commerce. Les maisons y ressemblent à celles du Cap-Mesurado. Vis-à-vis le second étang, la Riviere fait un coude, & coule du Sud au Nord. Sa largeur jusqu'à la Ville

Trois Villages.

(10) Bosman, p. 480.

(11) Vaillault, p. 80.

(12) Des Marchais, *ibid.* p. 150. & sui-

(13) Des Marchais, p. 145.

(14) Phillips, p. 193.

(15) Bosman, p. 480.

antes.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Ville royale &  
sa situation.

royale est d'environ une lieue, & l'on n'y trouve pas moins de cinq brasses d'eau (16).

Barbot, qui rendit, en 1687, une visite au Roi du Pays, le nomme *Barfaw*, ou *Peter*. Il dit que la Ville est sur le bord d'un Ruisseau, à trois milles d'une grande Rivière où le Ruisseau va se perdre; qu'elle contient environ trente cabanes de terre, entourées d'un mur de la même matière, qui n'a pas plus de cinq pieds de haut: qu'elle est située sur une petite élévation, vis-à-vis l'embouchure d'un autre Ruisseau qui se joint à celui dont elle est arrosée. Le Pays aux environs est couvert de bananiers & de palmiers. Chaque maison a deux étages, & quelques-unes trois, fort proprement blanchis dans l'intérieur. Mais ces étages sont si bas, qu'il faut y être assis ou couché. Au lieu de planches, le fond est de solives rondes, ou de branches de palmiers jointes de fort près; ce qui fait qu'on n'y marche pas sans difficulté. La voûte est composée des mêmes matériaux, fort ferrés aussi, & couverte de grandes feuilles de bananier ou de palmier.

Salle du Con-  
seil, Idole, & sa  
figure.

Dans la Salle du Conseil, qui est bâtie de la même manière, l'Auteur observa une pièce de bois quarrée, d'environ trois pieds de diamètre, sur laquelle il fut surpris de voir en bas-relief la figure d'une femme, accompagnée de celle d'un enfant. A la vérité l'ouvrage étoit digne du Pays; mais il reconnut du moins qu'on avoit voulu représenter une figure humaine. Aux deux côtés du bloc on avoit creusé deux trous quarrés, qui servoient apparemment à placer la nourriture du Fetiche ou de l'Idole. C'étoit dans cette Salle & devant cette Image que les Nègres prononçoient leurs sermens, pour assurer l'exécution de leurs contrats ou de leurs promesses.

Caractère du  
Roi Peter.

Le Roi Peter faisoit sa résidence ordinaire dans ce Village, qui n'étoit composé que de ses femmes & de ses enfans. Ce Prince étoit d'un naturel fort doux & d'une figure agréable; mais il avoit l'esprit simple & le jugement borné. J'eus l'occasion, dit Barbot, de le connoître parfaitement, parce qu'il ne me quitta presque point pendant le tems que je passai au Village du Capitaine Jacob (17).

Ses femmes.

Il avoit trente femmes, dont l'Auteur ne put voir que cinq ou six, qui servoient de cortège à la principale. Celle-ci n'étoit pas jeune; mais l'âge n'avoit point encore diminué les agrémens de sa figure. Ses bras, ses jambes, & d'autres parties du corps, étoient ornés de figures, imprimées dans la chair avec un fer chaud, qui paroissoient à peu de distance autant de bas-reliefs. Ses compagnes avoient les mêmes ornemens; & rien n'est regardé dans le Pays avec tant d'admiration. Les fils & les gendres du Roi portent, comme leur père, un grand bonnet d'osier. C'est la seule parure qui les distingue du commun des Nègres, & qui soit propre au sang royal. Dans tout le reste, & pour le travail même, on n'apperçoit aucune différence entr'eux & les Esclaves. Lorsque l'Auteur avoit un voyage à faire par eau, il étoit accompagné de plusieurs de ces Princes, qui conduisoient son Canot à la rame (18).

Des Marchais dit que le Village, ou la Ville du Roi, est à trois lieues

(16) L'Auteur appelle cette Ville royale *Sef-  
phos* ou *Sefseio*.

(18) Barbot, p. 130.

(17) C'est le Village qui est à gauche en

de la pointe Ouest, & à cinq de l'embouchure de la Riviere; que le terrain entre cette Ville & la mer est uni, & très-fertile, quoiqu'il lui arrive souvent d'être inondé. On y sème du riz, qui croît merveilleusement (19).

Suivant Snock, la Ville royale, en 1702, contenoit trente maisons. Le Roi, qui étoit un Vieillard à cheveux gris, lui déclara que les Habitans descendoient de lui; ce qui bleffoit d'autant moins la vraisemblance, qu'ils étoient en petit nombre. Tous les Rois de cette Côte étant dans l'usage de prendre un nom Européen, il portoit celui de Peter, qui lui venoit sans doute de quelque Capitaine Hollandois. Il étoit d'une figure gracieuse, d'un naturel doux & obligeant. Ses Sujets se ressentoient de la civilité de leur Maître, & ne manquoient d'industrie, ni pour le travail, ni pour le Commerce (20). Quoique l'autorité de ce Prince soit absolue, ses punitions vont rarement à la mort, parce qu'il trouve plus de profit à vendre les criminels pour l'esclavage (21).

Des Marchais dit que les Nègres sont ici fort civils (22), & que pour un verre d'eau-de-vie il n'y a point de services qu'ils ne soient prêts à rendre aux Etrangers. Il ajoute qu'ils sont d'une haute taille, bien faits, robustes; qu'ils ont l'air martial; que leur courage répond à leur air, & qu'ils font quelquefois des incursions dans les contrées voisines pour enlever des Esclaves. Aussi ne voient-ils guères de Marchands Nègres qui s'exposent à négocier dans leur Pays; & cette défiance, qui est répandue parmi leurs voisins, les prive du commerce de l'or, qu'ils pourroient partager avec eux.

La plupart des Nègres de Sestos n'ont pas d'autre exercice que la pêche. Chaque jour, au matin, on voit sortir de la Riviere une petite flotte de Canots, qui se dispersent au long de la Côte. Leur pêche se fait à la ligne, & jamais ils ne reviennent sans être chargés. Le Roi leve certains droits sur ce qu'ils rapportent (23). Snock assure que malgré leur courage naturel, ils vivent en paix avec leurs voisins. Pendant le séjour qu'il fit parmi eux, il n'entendit point parler de guerre; à l'exception de quelques escarmouches avec une Nation plus éloignée dans les terres, qui avoit surpris & brûlé un de leurs Villages. Ils la repoussèrent vigoureusement, & lui firent quantité de prisonniers, qu'ils vendirent aux Marchands de l'Europe. Snock observe encore, que les animaux & les habits des Nègres de Sestos, (Des Marchais ajoute, leur Religion) (24) sont les mêmes qu'aux Caps Monte & Mesurado.

Suivant le récit du Chevalier des Marchais, ils ne se couvrent jamais la tête, & supportent sans peine les plus fortes pluies & les plus excessives chaleurs. Leur nudité surpasse beaucoup celle des autres Habitans de la même Côte. Hommes & femmes, à peine ont-ils un léger haillon sur le devant du corps. Ils nourrissent quantité de bestiaux, & de la volaille de toute espee; moins cependant pour leur usage, que pour l'entretien du Commerce avec les Vaisseaux qui fréquentent leur Riviere. Leur nourri-

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Témoignage de  
Des Marchais &  
de Snock.

Caractère de la  
Nation.

Son principal  
exercice.

Elle est entière-  
ment nue.

(19) Des Marchais, Vol. I. p. 137.

(20) Bosman, p. 480.

(21) Des Marchais, Vol. I. p. 138.

(22) Il dit dans un autre endroit (p. 135.)

qu'ils sont barbares.

(23) Des Marchais, *ibid.* p. 138.

(24) Bosman, p. 481.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Noms chré-  
tiens qui y sont  
en usage.

ture consiste presque uniquement dans leurs légumes, leurs fruits & leur poisson (25).

Ils ont emprunté des François l'usage de porter des noms chrétiens, tels que Pierre, Paul, Jean, André, & ceux de plusieurs autres Saints, auxquels les Chefs & les Seigneurs de la Nation joignent le titre de Capitaine. Si quelqu'Européen gagne leur affection par ses caresses ou par ses vices, ils lui demandent la permission de donner son nom à leurs enfans. Il s'en trouve même, qui depuis plus d'un siècle ont des surnoms François héréditaires dans leurs familles (26).

Salutation.

La manière de saluer varie peu sur toute la Côte. Ils prennent dans leurs mains le pouce & le doigt de ceux à qui ils veulent rendre cet honneur ; & les mettant dans une certaine situation, ils les font craquer assez fort, en criant *Aquio*, qui est l'équivalent de, Votre serviteur (27).

Mariages.

Ils apportent peu de formalités à la cérémonie du mariage. Ceux qui sont en état d'acheter une femme s'adressent aux parens, après s'être accordés avec elle, & conviennent facilement des conditions. On leur livre la femme, aussi-tôt qu'ils en ont payé le prix. Le mari, après avoir bû quelques bouteilles d'eau-de-vie avec ses nouveaux alliés, conduit son épouse dans la Cabane qu'il lui destine. Là, elle est reçue par les autres femmes, qui l'aident à préparer le festin nuptial. Elle passe la nuit suivante avec son mari ; & le lendemain, elle se rend au lieu du travail avec ses compagnes, & commence les mêmes exercices, suivant la saison (28).

Le titre de première femme coûte cher à celle qui l'obtient.

Elle est enterrée vive avec son mari.

Circonstances de cette funeste cérémonie.

Celle des femmes qui donne à son mari le premier enfant, est regardée comme la favorite & comme la maîtresse de la famille. Mais cet honneur lui coûte bien cher ; car elle est obligée de suivre le sort du mari commun, & de se faire enterrer vive dans le même tombeau. L'Auteur fut témoin (29) de cette cérémonie. Le Capitaine, ou le Chef du Village étant mort d'un excès d'eau-de-vie, les cris de toutes ses femmes se firent entendre aussi-tôt dans toute l'étendue de l'Habitation. Toutes les autres femmes se rendirent auprès d'elles, & se mirent à crier aussi comme des furieuses. La favorite se distinguoit par la violence de ses gémissemens. Mais ce n'étoit pas sans raison. Comme il s'en trouve quelquefois, dans les mêmes circonstances, qui prennent sagement le parti de la fuite ; les autres femmes, sous prétexte de la consoler, l'observerent de si près, qu'elle se trouva forcée de se soumettre à l'usage. Les parens de son mari vinrent lui faire des complimens de condoléance, & lui dire le dernier adieu. Le Marbut examina le corps, & déclara qu'il étoit mort naturellement. Ensuite l'ayant lavé & soigneusement essuyé, avec le secours de quelques autres Prêtres, il poignit d'une composition grasse depuis la tête jusques aux pieds. Dans cet état, il l'étendit au milieu de la maison sur une natte.

Les femmes se placèrent autour du cadavre ; & la favorite se mit de bonne grace à la tête, comme au poste d'honneur. D'autres femmes firent un second cercle autour des premières. Elles sembloient avoir entrepris toutes ensemble de se surpasser l'une l'autre, par la force de leurs cris, &

(25) Des Marchais, *ibid.* p. 150.

(26) *Ibid.* p. 145.

(27) Villault, p. 85.

(28) Des Marchais, *ubi sup.* p. 144.

(29) *Ibid.* p. 139. & suiv.

par la violence avec laquelle chacune arrachoit ses propres cheveux, & se déchiroit le visage. Quelquefois elles interrompoient cette affreuse scène, pour garder un moment le silence. D'autres récitoient alors les vertus & les belles actions du Mort ; après quoi les cris & les contorsions recommençoient encore plus furieusement. Cette infernale musique dura l'espace de deux heures. Enfin, deux Nègres fort robustes entrèrent dans la maison, prirent le corps sans prononcer un seul mot, le lièrent sur une civière de branches d'arbres ; & l'ayant chargé sur leurs épaules, ils le portèrent par toute la Ville, en courant de toutes leurs forces, & contrefaisant les désespérés ou les vyrognes ; avec des gestes & des mouvemens si ridicules, qu'ils ne peuvent être comparés qu'à ceux des femmes, qui suivoient cette folle & comique procession. Le bruit étoit si étrange, dans tout le Village, qu'il n'auroit pas permis d'entendre le tonnerre. Après une marche, qui dura près d'une heure, le corps fut détaché de la civière, & déposé au lieu de la sépulture. Alors les cris & les extravagances des femmes recommencerent avec une nouvelle violence.

Pendant que ce bruit continuoit, le Marbut fit une fosse assez grande pour contenir deux corps. Il tua ensuite une chèvre, & l'écorcha. Les intestins servirent à faire un ragoût, dont il mangea, avec plusieurs des assistans. Il en fit manger aussi à la Favorite, qui ne marqua pas beaucoup de goût pour le dernier aliment de sa vie. Cependant elle en avalla quelques morceaux ; & pendant ce repas, la chair de l'animal fut coupée en petites pièces, pilée, & distribuée à l'Assemblée. Les lamentations se renouvelèrent. Enfin, lorsque le Marbut eut jugé qu'il étoit tems de finir la cérémonie, il prit la favorite par les deux bras, & la mit entre les mains de deux grands Nègres, qui la saisirent rudement, & lui lièrent le mains par derrière. Dans cet état, ils la couchèrent sur le dos ; ils lui mirent une pièce de bois sur la poitrine, & montant dessus, les mains appuyées sur les épaules l'un de l'autre, ils la foulèrent aux pieds & l'écrasèrent bientôt. Ensuite ils la jetterent à demi-morte dans la fosse, avec les restes de la chèvre. Ils jetterent sur elle le corps de son mari, & remplirent la fosse de terre & de pierres. Les cris cessèrent aussi-tôt. Un profond silence régna dans l'Assemblée, & chacun se retira aussi tranquillement que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire (30).

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.

Mort cruelle de  
la Favorite.

La Langue du Pays de Sestos (31) est la plus difficile de toute la Côte ; ce qui réduit les Européens à la nécessité d'y faire le Commerce par signes. Les Nègres excellent dans cet art. Ils ont conservé néanmoins quantité de mots François, qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, mais aussi défigurés qu'on peut se l'imaginer. Ils ont appris aussi des François l'art de tremper le fer & l'acier, ou plutôt ils l'ont à une perfection dont les Européens n'approchent point. Les Marchands de l'Europe, qui trafiquent sur cette Côte, ne manquent jamais de faire donner leur trempe aux ciseaux dont on se sert pour couper les barres de fer (32).

Langue de Sestos.

Ce sont les Portugais qui ont chassé la Nation Françoisise de tous les Eta-

(30) Des Marchais, page 139. & suivantes. & qu'ils parlent généralement du nez & fort vîte.

(31) Barbot dit que leur dialecte est *Quabe*,

(32) Barbot, p. 149.

CÔTE DE MALAGUETTE.  
Comment les Portugais s'y sont établis.

bliffemens qu'elle avoit dans cette contrée. Ils y ont exercé long-tems leur tyrannie sur les Habitans. Mais les avantages qu'ils tiroient d'un riche commerce ayant excité, en 1664, la jalousie des Anglois & des Hollandois, leur puissance commença bien-tôt à décliner. Insensiblement, ils y ont perdu leurs Possessions & leurs Forts, & s'étant vûs forcés de se retirer dans les terres, ils ont pris le parti, pour s'y maintenir, de s'allier par des mariages avec les Naturels du Pays. De-là est sortie cette race de Portugais noirs ou Mulâtres qu'on rencontre sur toute la Côte. Par politique ou par affectation, les Portugais de l'Europe les reconnoissent pour leurs compatriotes, leur donnent le titre de Fidalgos ou de Gentilshommes, leur accordent l'Ordre de *Christ*, les admettent aux Ordres sacrés, & leur confient le Gouvernement de leurs Forts en Afrique.

Portugais Africains & leur Commerce.

Ces Portugais Africains se sont rendus fort puissans dans plusieurs Cantons éloignés de la mer. Leur couleur & leurs alliances avec les Nègres leur fait obtenir de tous côtés la liberté du Commerce. Ils ont pénétré fort loin, par le Nord des Royaumes de Gago & de Benin. Ceux qui sont établis sur les Rivieres de Sierra-Leona, de Junco, de Sestos & de Sanguin, portent leur Commerce jusqu'à la Gambra, la Kafamanfa, Rio S. Domingo & Rio-Grande. Un de leurs plus riches Négocians, qui faisoit sa résidence à cent lieues de la mer, sur les bords de la Riviere de Sierra-Leona, entreprenoit tous les ans, avec les Mandingos, un long voyage au-delà d'une Riviere considérable, qu'il prenoit pour la Gambra. Il est certain que tous ces avantages, joint à la considération que les Nègres ont pour eux, les mettoient en état de faire un commerce d'immense étendue, s'ils recevoient plus régulièrement des marchandises de l'Europe, & s'ils travailloient

Combien il pourroit s'étendre.

Abondance des provisions à Sestos.

pour y prendre du riz. Les Vaisseaux qui viennent pour la traite des Esclaves, touchent à Sestos pour y prendre du riz. Il leur revient dans les échanges à deux schellings le quintal. Nos Marchands portent à la Salle du *Palaver*, ou du Conseil, leurs chandrons de cuivre, leurs bassins, leur poudre & leur plomb, leurs vieux coffres, &c. & reçoivent pour ces marchandises, du riz, des chèvres & de la volaille. Deux ou trois pipes, une charge de poudre, & d'autres bagatelles, leur procurent une excellente poule. Un bassin de deux livres est payé par une chèvre. Atkins obtint deux chèvres pour un vieux coffre, qui, étant armé d'une serrure, passa pour une rareté dans le Pays, & fut visité avec admiration par tous les Nègres d'alentour (33).

Le Canton de Sestos produit une si grande abondance de riz, que le plus gros Bâtiment peut en faire promptement sa cargaison, à deux liards la livre. Mais il n'est pas si blanc ni si doux que (35) celui de Milan & de Verone. Les Habitans les plus distingués en font un commerce continuel, auquel ils joignent celui du poivre de Guinée & des dents d'éléphants, quoique la dernière de ces trois marchandises soit assez rare. Elle est néanmoins d'une fort bonne qualité : mais le prix n'en est pas réglé, parce qu'il n'y a point de Comptoir fixe dans le Pays. Le poivre est à si bon marché, que cinquante livres ne reviennent qu'à cinq sols en marchandises. Le même

(33) *Ibid.* p. 146. & suiv.

(34) Atkins, p. 62.

(35) Barbot, p. 132.

Auteur ajoute, qu'à l'arrivée d'un Vaisseau de l'Europe, les Nègres s'empres- sent de venir à bord. Si c'est un Vaisseau François, ils font éclater (36) leur joie par des témoignages extraordinaires. Villault prétend qu'ayant conservé un fond d'attachement pour la Nation François, ils n'ont jamais voulu souffrir que les Hollandois ni les Portugais formaient des Etablif- semens dans leur Pays. Des Marchais nous apprend (37) que les Anglois n'ont pas laissé d'y établir un Comptoir, dont les ruines subsistent en- core (38).

On avertit les Européens, qui relâchent à Sestos pour faire leur provi- sion d'eau & de bois, d'éviter l'intemperance dans l'usage des fruits & de l'eau des sources vives. Ces deux excès, joint à la fatigue du travail, & au mauvais air qui s'exhale sans cesse d'un fond marécageux, ruinent en peu de tems les meilleures constitutions. On commence par sentir de violens maux de tête, accompagnés de vomissemens & de douleurs dans les os, qui tournent en fièvres violentes, avec de fréquens délires, & qui deviennent mortelles en peu de jours (39).

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Affection des  
Habitans pour  
les François.

Dangers du cli-  
mat.

## §. VI.

*Supplément sur le Pays & les Usages de Sestos, tiré de Barbot.*

**L**E Voyageur dont on emprunte ce Supplément, étoit à Sestos en 1680. Il nous apprend que les terres de cette contrée s'étendent l'espace d'en- viron trente-cinq lieues au long de la Côte, depuis la Riviere de S. Jean ou de *Barfay*, jusqu'à *Kro*; & beaucoup plus loin au Nord, s'il faut s'en rapporter au témoignage de plusieurs Officiers du Roi.

Etendue du Pays  
de Sestos.

Dans un Bois, éloigné d'un mille de la Ville royale, Barbot & ses com- pagnons tuèrent un oiseau de la grosseur d'un coq-d'Inde, & dont le cri est fort aigu. Sa chair est douce, potelée, d'un goût aussi agréable que celle du faisan. Le tems le plus favorable pour la chasse de cet oiseau, est le soir, lorsqu'il cherche à se placer pour la nuit. Il se perche sur un arbre particulier, où certains petits oiseaux font leur nid en grand nombre, à l'extrémité des branches. Leur grosseur ne surpasse pas celle du moineau; mais ils ont le plumage fort agréable. Près du Village, ou de la Ville du Capitaine Jacob, l'Auteur en vit sur un seul arbre plus de mille nids. Le plus habile de tous les artisans n'égaleroit pas l'adressé de ces petits ani- maux dans le mélange & l'entrelassemment des joncs & des petites branches dont ces nids sont composés, & ne joindroit pas si bien la délicatesse à la solidité. Ils y laissent un petit trou pour entrer & pour sortir.

Oiseau singulier.

Autres espèces.

Les Hirondelles sont ici fort petites. Elles ont la tête plate & le bec ex- trêmement petit.

On voit ici des chiens, comme dans routes les parties de la Guinée, mais en petit nombre, parce que les Nègres trouvent leur chair excellente & qu'ils en mangent beaucoup. Ils ont peu de porcs. Leurs moutons sont fort différens de ceux de l'Europe. Outre qu'ils n'ont pas la même gros-

Chiens de Sestos.

(36) Bosman, p. 48.

(38) Villault, p. 86.

(37) Des Marchais, p. 135.

(39) Barbot, p. 135.

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.

leur, la Nature leur a donné, au lieu de laine (1), du poil comme aux chèvres, avec une sorte de crinière comme aux lions. Leur chair est un aliment médiocre. Cependant ils ne se vendent pas moins d'une barre de fer (2).

Médecins &  
clystères du Pays.

Les Nègres de Sestos sont circoncis, sans qu'ils puissent en donner d'autre raison qu'un ancien usage, qu'ils ont reçu de leurs ancêtres. Les Médecins du Pays sont les Prêtres. Ils connoissent fort bien la vertu des herbes & des plantes (3). Les femmes ont une manière fort extraordinaire de donner les clystères, avec des tuyaux de canne, par lesquelles elles soufflent la composition hors de leur bouche. L'Auteur en fit l'expérience.

Deux hommes  
singuliers.

Il vit, dans cette contrée, deux hommes fort singuliers. L'un, qui étoit grand & robuste, avoit le fond de la peau de la blancheur du lait, mais entremêlé de petites taches noires, qui lui donnoient l'apparence d'un tygre. L'autre, au contraire, avoit le fond noir, avec de petites taches blanches. Mais ce qui rendoit celui-ci beaucoup plus curieux, c'est qu'il avoit passé la plus grande partie de sa vie dans la même place, sans autre occupation que de fumer continuellement du tabac. Il avoit le scrotum d'une monstrueuse grosseur, & cette incommodité n'avoit fait qu'augmenter depuis sa naissance. L'Auteur soupçonna ces deux hommes d'être atteints de la lèpre, avec d'autant plus de fondement, que ce mal est assez commun dans le Pays. Mais il reconnut son erreur, après avoir remarqué qu'on s'approchoit d'eux familièrement, quoique les Nègres évitent la communication des lépreux.

Funérailles d'un  
Nègre de distinc-  
tion à Sestos.

Aux funérailles d'un Nègre de distinction, tous les Habitans du Village s'assemblent autour de la maison, en courant d'un air furieux, & poussant des cris qui ne sont pas plus mesurés. Les femmes sont assises autour du corps, tenant à la main quelques feuilles de bananier pour le garantir du soleil, quoiqu'il soit couvert d'une pièce d'étoffe. Le jour de l'enterrement, toute l'Assemblée redouble ses cris, sur-tout au moment que le corps est renfermé dans son cercueil, qui ne consiste ordinairement que dans quelques branches entrelassées. On y met aussi le cimenterre, la javeline, les colliers & tous les habits du Mort. Lorsque le cercueil est dans la fosse, on force deux Esclaves, un de chaque sexe, de manger un peu de riz, qu'on a préparé pour cette cérémonie; quoique le sort qui les attend ne leur laisse de goût pour aucune nourriture. On les met ensuite, chacun de leur côté, debout dans la fosse, qui est toujours fort grande, & si profonde, qu'on ne leur voit plus que la tête. On prie le corps, avec des cris & des hurlemens redoublés, d'accepter cette offrande; & les Esclaves étant assommés aussi-tôt, on les place aux deux côtés du cercueil, avec quatre chevaux, qui sont tués aussi sur le champ, avec quelques pots de riz & de vin de palmier, avec des bananes & d'autres espèces de fruits & de plantes. On recommence ensuite à prier le Mort d'user librement de ces provisions, s'il est pressé de soif ou de faim dans son voyage. L'opinion des Nègres est que la mort n'est qu'un passage, qui les conduit dans un Pays éloigné, où ils doivent jouir de toutes sortes de plaisirs. Pendant cette lugubre exécution,

Sacrifice humain.

(1) Voyez les Figures.

(2) Barbot, p. 131.

(3) Le même, p. 135.

les cris ne cessent pas dans l'Assemblée. Mais à peine est-elle finie, qu'on ne pense qu'à la joie. On retourne gaiement à la maison du Mort, pour y boire & manger, soit aux dépens de la famille, soit à ceux des convives, si le Mort n'a pas laissé de quoi fournir aux frais de la fête. Lorsqu'un Etranger se présente dans ces circonstances, il ne peut se dispenser de faire à l'Assemblée quelque gratification, en liqueurs ou en alimens, qui surpasse toujours la valeur du somptueux festin des Nègres. C'est l'usage, ici comme à Quoja, d'enterrer les Habitans au lieu de leur naissance, à quelque distance qu'ils soient morts.

Les Nègres de Sestos sont des Idolâtres, ignorans & grossiers. Un jour, que l'Auteur étoit à prendre l'air vers la pointe Sud de la Riviere, à cinquante pas du Village, il trouva, dans une petite Cabane couverte de feuilles, un Figure imparfaite & grossiere, qui représentoit un corps humain. Elle étoit composée de terre noirâtre, de la hauteur d'environ deux pieds, & de la grosseur ordinaire de la cuisse. Barbot apprit que c'étoit le Fétiche du Village, & que tous les jours, au soir, les Habitans & le Roi même, après s'être lavés dans la Riviere, alloient se mettre quelques momens à genoux ou se prosterner devant cette Figure. A quelque distance de la même Cabane, on apperçoit certains rochers, auxquels ils rendent aussi un culte religieux, & qu'ils regardent apparemment comme leur Fétiche de Mer.

Un autre jour, que l'Auteur se promenoit au long de la Riviere, il vit arriver, des lieux voisins, quantité de Nègres dans une parure fort étrange. Ils avoient le visage barbouillé de sang, & poudré de farine de riz. Le motif de leur voyage étoit de s'assembler pour un sacrifice public, qu'ils nomment *Sandi-Leté*, c'est-à-dire, *la Poule de l'alliance*. Cette fête se célébroit pour la culture des terres, qui devoit commencer le jour suivant. Elle fut accompagnée de danses & de chants devant l'Idole. Mais on attendit, pour commencer la cérémonie, que l'Auteur fût retourné à bord, parce que la présence d'un Etranger seroit regardée comme une profanation. Deux jours après, Barbot remarqua qu'ils avoient coupé, à trois pieds de la terre, un fort bel oranger. Des deux côtés du tronc, ils avoient planté deux pieux, qui étoient joints au sommet (4) par une autre pièce transversale, au-dessus duquel s'élevoit un quatrième pieu, surmonté d'une petite baguette. Une poule égorgée, qui étoit suspendue par les pieds à cette baguette, descendoit vers le tronc de l'oranger, sur lequel son sang tomboit goutte à goutte au long du bec, dans l'endroit de l'arbre qui avoit été coupé. Elle étoit entourée de branches de palmiers & de feuilles de bananier, qui remplissoient l'espace entre les pieux, avec de petites ouvertures néanmoins, qui sembloient ménagées exprès pour laisser du jour au travers. On apprit à l'Auteur, que le tronc d'oranger étoit le Fétiche, & que le sang de la poule lui étoit offert pour nourriture (5).

CÔTE DE MA-  
LAGUETTE.  
Festin qui suit  
l'enterrement.

Idolâtrie ridi-  
cule.

Autre témoignage  
d'idolâtrie.

(4) Voyez la Figure.

(5) Barbot, p. 132. & suiv.



*Côte de Malaguette, ou du Poivre, proprement dite.*

Étendue & qualités de cette Côte.

A parler proprement, la Côte de Malaguette (1) ne s'étend que depuis Rio Sestos jusqu'à Grova, un peu au-delà du Cap das Palmas; c'est-à-dire, l'espace d'environ cinquante-cinq lieues. Elle est généralement basse & plate. Le terroir en est humide, gras, couvert de forêts, & fort bien arrosé par quantité de Rivieres ou de ruisseaux, à l'embouchure desquels on trouve des Villages qui portent les mêmes noms. Les principaux & les plus fréquentés, sont le petit Sestos ou Sestre, ou Sanguin, Beitoûa ou Battaway, Seno, Sestro ou Sestra-Kro, Kro-Setra, Wappo, Boto ou Bado, le Grand-Sestre, le Petit-Sestre, Goyana ou Goyaya, Garaway ou Grova.

Petit Sestos.

Le Petit-Sestre est à quatre lieues de la Riviere (2) au Sud-Est. Dans l'intervalle, on trouve un rocher long & montagneux, sur lequel la Nature a placé un fort grand arbre. Il est suivi de cinq autres rochers, au Sud, & précédé d'un seul du côté du Nord. Les Nègres de cet espace sont livrés à la pêche, & n'offrent presque rien pour le Commerce. Deux lieues plus loin, à l'Est, on rencontre la pointe de Baxos-Suino, qui s'avance dans la mer; & près d'elle un grand roc, dont le sommet paroît blanc, avec la figure d'une voile, qu'on découvre, dans le beau tems, de la rade de Sestos.

Baxos-Suino.

Sanguin.

Un peu au-dessous du roc est le Village de Sanguin (3), à l'embouchure d'une Riviere du même nom, qui se décharge dans la mer au Sud-Sud-Est, & qui reçoit des Vaisseaux pendant l'espace de douze lieues, quoique son embouchure soit fort étroite (4), & bordée de grands arbres. Le Village (5) contient environ cent maisons. Autrefois les Anglois y avoient un Etablissement; mais le mauvais naturel des Habitans les a forcés de l'abandonner. Le Roi du Pays est tributaire de celui de Sestos. Il est ordinairement vêtu d'une robe bleue, à la Moresque, & prend plaisir à visiter souvent les Vaisseaux qui sont dans la rade. Les Portugais & les Hollandois faisoient ici le commerce de l'ivoire & du poivre; mais, dans ces derniers tems, la multitude de Vaisseaux qui sont venus sur la Côte a fait tellement hausser le prix des marchandises du Pays, que les profits se réduisent presque à rien. L'Auteur ajoute qu'on se ressent du même mal sur toutes les Côtes de la Guinée. Dans les occasions pressantes, Sanguin est un lieu commode pour l'eau, le bois & les provisions.

(1) Les gens de mer, corrompant tous les noms, disent indifféremment Malaguette, Maniguette, & Malagate. On a déjà remarqué que c'est le nom que les François ont donné au poivre du Pays.

(2) Barbot confond ce lieu avec le petit Paris, qui est beaucoup plus au Sud-Est.

(3) Des Marchais dit qu'il y a douze lieues d'ici à Rio Sestos (Vol. I. p. 145.); & Snock, qu'on distingue aisément Sanguin à plusieurs

grands arbres qui se présentent à l'Est.

(4) Des Marchais dit qu'elle est navigable l'espace de douze ou quinze lieues; que l'embouchure a cinq ou six cens pas de large, & que sa latitude est de cinq degrés douze minutes du Nord, Vol. I. p. 148.

(5) Près du rivage, dit Des Marchais, est un assez grand Village, situé entre de grands arbres. *Ibid.* p. 148.

*Baffa*, *Bofa*, ou *Bofou*, est un Village, éloigné de Sanguin d'une lieue & demie à l'Est. On y trouve quelques dents d'éléphants ; mais le poivre y est en abondance. On reconnoît aisément ce lieu à sa pointe de sable, qui est (6) environnée de rocs. Quelques Nègres du Canton parlent la Langue Portugaise ou la Lingua Franca.

CÔTE DE MALAGUETTE.  
Baffa ou Bofa.

*Seterna*, ou *Setres*, n'est qu'à deux lieues de l'Est de Baffa. Sa pointe, qui est à l'Est, présente aussi des rocs à quelque distance en mer. Le commerce de l'ivoire & du poivre s'y fait avec assez d'avantage. Fort près, à l'Est, est le Village de Tasse ou Dasse. On rencontre ensuite *Bottoïa* ou *Battaway*, à la distance d'une lieue & demie. Cette Ville se reconnoît facilement, à deux grands rochers, dont l'un se présente en mer à la distance d'environ deux milles, à l'Ouest, & se nomme *Cabo de Sino* ; l'autre est éloigné de la Ville d'environ quatre milles, à l'Est. On distingue encore ce lieu à plusieurs grandes collines, qui sont derrière la Ville. La malaguette y est en abondance ; & le goût des Nègres, dans les échanges, est pour les perpetuanes, les chaudrons de cuivre, les barres de fer & les annabasses. Ils se rendent volontiers à bord pour le Commerce ; mais la plupart sont des voleurs fort adroits, qui doivent être sans cesse observés (7), & qui se dispensent même, quand ils le peuvent, de payer ce qu'ils achètent.

Seternaou Setres.

Bottoïa ou Battaway.

Cabo-Sino.

Le Village de Sino est au Sud-Est de Bottoua, à une lieue & demie de distance, & se reconnoît au grand rocher qui termine une pointe de sable assez avancée dans la mer. Derrière cette pointe, on découvre une belle & grande Rivière, qui vient de fort loin dans les terres, & qui n'est point inférieure à celle de Sestos (8).

Le Village de *Souverabo*, ou de *Sabrebou*, est à une lieue de Sino, au Sud-Est. Celui de *Sestre-Krou*, ou *Krou* (9), à cinq lieues de Sabrebou, est agréable & spacieux. On le reconnoît à son Cap, formé par trois collines & planté d'arbres, qui paroissent, de la mer, comme autant de mâts. Ce Cap, ou cette Pointe, est environnée de rochers, dont quelques-uns s'avancent un peu dans la mer. On a, pour autre marque, deux rochers sur le rivage, à deux milles l'un de l'autre. La terre est basse & plate. Dans un besoin pressant, on peut trouver de l'eau dans un enfoncement du rivage, qui se présente comme une petite Baye, mais sans aucun abri.

Souverabo ou Sabrebou.  
Sestre-Krou.

*Wappo* est à cinq lieues de Sestre-Krou, situé sur une petite Rivière. Il est reconnu par une rangée de vingt ou trente arbres, qui paroissent sur un terrain haut, long & uni, à peu de distance du rivage, avec cinq palmistes à l'extrémité. Il est remarquable aussi par une Île plate, ou plutôt un rocher, qui est fort près de la Côte, & qui est environné de plusieurs autres petits rocs. Les dents d'éléphants sont fort grosses dans le Village qui est au-dedans la Rivière, aussi-bien qu'à Borua & à Sestre-Krou. Le Pays abonde en malaguette, & les Nègres l'apportent sur les Vaisseaux dans de grands paniers (\*), qui ont la forme d'un pain de sucre.

Wappo.

*Drova-Drua*, ou *Drou*, & *Nisso*, sont deux autres Villages entre Wappo & le Grand-Sestre. Ils produisent une grosse quantité de malaguette, à si

Drova.  
Nisso.

(6) Snock & Bosman donnent les mêmes marques.

(7) Bosman, p. 485. & Barbot, p. 136.

(8) Bosman, *ibid.*

(9) Bosman, p. 136. & suiv.

(\*) Le même, p. 486.

## CÔTE DE MALAGUETTE.

bon marché, que pour une barre de fer Barbot en acheta trois cens cinquante livres. Les Nègres, aux environs de Wappo & dans les Cantons voisins, sont plus doux & plus traitables que du côté de l'Ouest, mais fort importuns à demander leurs *dashis*, c'est-à-dire, des présens, avant que de commencer le Commerce. Leur langage est inintelligible. La mer, au long de toutes ces Côtes, fournit une grande variété de poisson, qui est à peu près le même que sur la Côte d'Or.

Le grand Sestre, & le petit Sestre, nommés autrement le grand & le petit Paris.

Depuis Wappo jusqu'au Grand-Sestre, le rivage s'étend au Sud-Est quart de Sud. La seconde de ces deux Places, qu'on appelle aussi *Sestre-Paris*, est un grand Village sur la Rivière nommée Rio das Escravos. Il est à deux lieues & demie de Drova, au Sud-Est. Ses marques sont un rocher au Nord-Ouest, & un enfoncement dans la Côte, au-dessus duquel sont trois palmistes dans les terres. Les Hollandois appellent ce lieu *Balletjes-Beck*, du nom d'un Marchand Nègre, qui y exerçoit autrefois le Commerce. Les Habitans ne s'approchent point d'un Vaisseau dans leurs Canots, sans crier de toutes leurs forces, avec un reste de prononciation Normande : » Malaguette tout plein, Malaguette tout plein ; tout plein, tout plein ; tant à terre de Malaguette. Ils reconnoissent ensuite, aux réponses des Matelots, si le Bâtiment est François. Les Dieppois donnerent autrefois à cette Ville le nom de *Sestre-Paris*, parce qu'elle est une des plus grandes & des plus peuplées de cette région. Ils y avoient un Etablissement pour le commerce du poivre & de l'ivoire, deux marchandises que le Pays produit abondamment. Le poivre des Indes n'étoit point encore connu dans l'Europe. Mais les Portugais ayant ensuite conquis l'Isle du Prince, se répandirent sur toutes les Côtes de Guinée & s'établirent sur les ruines des Comptoirs François.

Le Grand-Sestre se nommoit le Grand-Paris ; comme le Petit-Sestre, qui est quelques lieues plus loin, portoit le nom de Petit-Paris. Barbot a placé mal-à-propos celui-ci près de Rio Sestos. Tous ces noms, observe Des Marchais, qui subsistent encore dans l'usage des autres Nations & des Nègres mêmes, ne peuvent laisser aucun doute que les François n'aient eu d'anciens Etablissmens sur cette Côte. On a remarqué, dans le Tome précédent, qu'ils en font remonter l'origine en 1366, & qu'ils l'attribuent aux Marchands de Dieppe en Normandie. Ajoutez, dit le même Auteur, que les Habitans du Pays conservent toujours leur ancienne affection pour la Nation Française (10).

Epoque des Etablissmens François sur cette Côte.

## Goyana.

On compte trois lieues & demie depuis le Grand-Sestre jusqu'au Village de *Goyana* ou *Goyava* ; quatre ensuite jusqu'à Garouay ; toutes terres basses ; & deux de Garouay au Cap das Palmas. Les marques de Goyava sont une haute montagne assez éloignée dans les terres, & une Rivière nommée *Rio de S. Clemente*, qui n'est pas navigable pour les Chaloupes, & qui coule intérieurement au long des Côtes. Elle a sur la rive du Sud un petit Village, ou un Hameau, où l'eau fraîche, l'ivoire, & le poivre de Guinée sont en abondance.

## Cabo das Palmas.

*Cabo das Palmas*, ou le Cap Palmas, a tiré son nom d'un grand nombre de palmiers qui se présentent dans plusieurs endroits, sur-tout près du

rivage, & sur deux collines qui forment le Cap. Sa situation est exactement à quatre degrés cinquante minutes de latitude du Nord (11).

Derrière ce Cap, la Côte forme un enfoncement, où les Vaisseaux trouvent une bonne retraite contre les vents du Sud. A la distance d'une lieue vers l'Est, le rivage est bordé par un grand rocher, à la pointe duquel on trouve une rangée de basses ou de petits rocs, dont la surface est égale à celle de l'eau. Ces écueils, qui ne s'avancent pas moins d'une lieue dans la mer, ont causé anciennement la perte de plusieurs Vaisseaux. On rencontre, deux lieues plus loin en mer, un autre banc, où le courant de la marée est fort impétueux, sur neuf ou dix brasses d'eau.

Deux lieues à l'Est du Cap, on trouve *Groya*, qui termine la Côte du Poivre ou de Malaguette.

Il manqueroit quelque chose à cette Description, si l'on n'y joignoit un petit nombre d'Observations générales sur la nature du terroir & sur le caractère des Habitans.

Les vapeurs continuelles qui s'élèvent de tant de Rivieres, au long de la Côte, produisent des fièvres malignes, qui ne sont jamais sans danger pour les Européens. Ce mauvais air est si pernicieux au Cap-Palmas, qu'il se fait quelquefois sentir à trois ou quatre lieues en mer; car, pour peu que le brouillard ait d'épaisseur, il répand jusqu'à cette distance une puanteur insupportable.

En général, le Pays a beaucoup de pois, de fèves, de courges, de limons, d'oranges, de *Bacchos*, de bananes, & une sorte de noix dont la coque est fort épaisse, & qui est véritablement un fruit délicieux. Il a des bestiaux en abondance, des chèvres, des porcs, de la volaille, & plusieurs sortes d'excellens oiseaux à très-bon marché. Le vin de palmier & les dattes, que les Nègres aiment passionément, y sont de la meilleure qualité du monde. Mais la principale richesse de la Côte est la malaguette ou le poivre de Guinée, dont l'abondance empêche toujours la cherté. Suivant Barbot (12), les Nègres de Sestos l'appellent *Waizanzag*; & ceux du Cap de Palmas, *Emaneghetta* (13).

Quelques Ecrivains, tels que Lemery & Pomey (14), prétendent que la malaguette a tiré son nom de *Melega*, Ville d'Afrique; mais ils ne nous apprennent point comment ni d'où cette marchandise & le nom sont passés en France.

La Plante qui porte le poivre de Guinée, devient plus ou moins forte, suivant la bonté du terroir, & s'élève ordinairement à la qualité d'arbrisseau. Quelquefois, faute de cet avantage, elle demeure rampante, du moins si elle n'est soutenue avec soin, ou si elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre, qui lui sert d'appui. Alors, comme l'if, elle couvre tout le tronc. Lorsqu'elle rampe, les grains, quoique plus gros, n'ont pas la même bonté. Au contraire, plus les branches s'élèvent & sont exposées à l'air, plus le fruit est sec & petit; mais il en est plus chaud & plus picquant, avec toutes

CÔTE DE MALAGUETTE.

Groya

Observations générales sur cette Côte.

Alimens & productions du Pays.

Origine attribuée au nom de Malaguette.

Description de cette Plante & de son fruit.

(11) Comme Des Marchais, & Labat après lui, se trompent souvent pour les latitudes, on ose à peine compter ici sur cette observation.

(12) Description de la Guinée, p. 132.

(13) De-là vient le nom de Malaguette parmi les Européens.

(14) Histoire des drogues.

CÔTE DE MALAGUETTE.

les véritables qualités du poivre. La feuille de la malaguette est deux (15) fois aussi longue que large. Elle est étroite à l'extrémité. Elle est douce, & d'un verd agréable dans la saison des pluies. Mais lorsque les pluies cessent, elle se flétrit & perd sa couleur. Brisée entre les doigts, elle rend une odeur aromatique, comme le clou-de-girofle; & la pointe des branches a le même effet. Sous la feuille, il sort de petits filamens frisés, par lesquels elle s'attache au tronc des arbres ou à tout ce qu'elle rencontre. On ne peut décrire exactement ses fleurs, parce qu'elles paroissent dans un tems où l'on ne fait pas de Commerce sur la Côte. Cependant il est certain que la Plante produit des fleurs, auxquelles les fruits succèdent en forme de figes angulaires, de différentes grosseurs, suivant la qualité ou l'exposition du terroir. Le dehors est une peau fine, qui se sèche & devient fort cassante. Sa couleur est un brun foncé & rougeâtre. Les Nègres prétendent que cette peau est un poison. La graine qu'elle renferme est placée régulièrement, & divisée par des pellicules fort minces, qui se changent en petits fils, d'un goût aussi piquant que le gingembre. Cette graine est ronde, mais angulaire; rougeâtre avant sa maturité; plus foncée, à mesure qu'elle meurt; & noire enfin, lorsqu'elle a été mouillée. C'est dans cet état qu'on l'emballé pour le transport. Cependant cette humidité produit une fermentation qui diminue beaucoup sa vertu. Pour se bien vendre, il faut qu'elle ait le goût aussi piquant que le poivre de l'Inde.

Qualités de la bonne Malaguette.

Sa forme, suivant Barbot.

Barbot représente le fruit presque ovale, mais terminé en pointe. Sa peau, dit-il, est fort mince; verte d'abord, & d'un bel écarlate lorsqu'elle est sèche; douce & molle, parce que n'ayant point de poulpe elle n'est pas tendue. Dans l'intérieur est la malaguette, qui croît en quatre ou cinq rangées, couvertes de pellicules blanches, qui séparent aussi chaque graine l'une de l'autre. Ces pellicules sont plus âcres & plus piquantes que le poivre le plus chaud.

Avant sa maturité, continue le même Voyageur, le fruit est rouge & d'un goût assez agréable. Le meilleur a la couleur d'une châtaigne. Il est gros, pesant & fort uni. Le noir est le plus petit. Il prend sa couleur lorsqu'il est emballé à bord (16), car on le charge verd. La graine n'est ni si grosse ni si ronde que le poivre d'Inde. Elle a plusieurs angles (17). Les rameaux de la Plante tirent sur le goût du girofle. Mais il y a une autre sorte de malaguette, qui croît comme l'herbe à grandes feuilles. Celle qu'on achète depuis le milieu de Novembre jusqu'au mois de Mars, doit être vieille au moins d'une année; car la nouvelle commence à boutonner au moins de Janvier (18).

Temps de le cueillir.

On cueille le fruit, lorsque l'extrémité des feuilles commence à noircir. Le poivre de Guinée a quelquefois été fort recherché en France & dans les autres Pays de l'Europe, sur-tout lorsque celui de l'Inde y est cher & rare. Les Marchands s'en servent aussi pour augmenter injustement leur profit, en le mêlant avec le véritable poivre (19).

(15) Barbot, *ibid.*

(16) On vient de lire le contraire. Mais on doit juger que chaque Marchand a sa méthode.

(17) Les Portugais lui en donnent six, & de-là vient le nom de Rio *Sellos* ou *Sextos*.

(18) Barbot, p. 132. & Bosman, p. 305.

(19) Des Marchais, *ubi sup.* p. 155.

La malaguette de Rio Sestos croît sur une sorte d'arbusse, & passe pour la plus grosse de toute la Côte qui en tire son nom. Les Plantes y sont si près l'une de l'autre, que dans quelques endroits elles ont l'apparence d'un petit bois (20).

Bosman rend témoignage, qu'outre la malaguette, on trouve dans le même Pays un autre fruit, qui ressemble au cardamome par le goût & la figure, & qu'il prend en effet pour le même fruit. Il ajoute qu'à Benin & dans quelques Pays intérieurs, on voit du poivre qui ne diffère pas de celui de l'Inde.

La dernière espèce de poivre, qui s'appelle ici Piment, & qui porte en Europe le nom de poivre d'Espagne, croît en abondance sur la Côte. L'arbusse qui le produit est un peu moins haut que nos groseillers d'Europe. Il y a deux sortes de piment; le grand & le petit; tous deux verts d'abord: mais le petit prend ensuite un fort beau rouge, & le grand tourne sur le noir. Ce fruit est plus estimé que le poivre noir commun, sur-tout la petite espèce, qui n'a pas le quart de la grosseur de l'autre, mais dont l'arbusse a six fois plus de hauteur & d'étendue dans ses branches. Le piment confit au vinaigre, ou au jus de limon, passe pour un excellent stomachique (21).

Les Hollandois s'étoient mis autrefois dans l'usage de transporter une grosse quantité de piment. Ils en chargeoient des Vaisseaux entiers. Mais ce goût paroît fort diminué dans leur Nation. L'Auteur se procura trois quintaux de piment à Rio Sestos, pour une seule barre de fer, dont la valeur ne surpassoit pas cinq schellings. Aujourd'hui les Marchands de l'Europe s'arrêtent fort peu à toutes ces espèces de poivre, & ne prennent, sur la Côte de Malaguette, que des dents d'éléphants.

Marmol nous apprend, dans son Afrique, qu'avant l'arrivée des Portugais, les Marchands de Barbarie traversoient une grande partie du Continent pour aller chercher le poivre de Guinée, & que de la Barbarie ils le transportoient dans toutes les parties de l'Italie, où il se nommoit Graine de Paradis, parce que les Italiens n'en connoissoient pas l'origine.

Les Habitans de la Côte du Poivre sont livrés à tous les excès de l'intempérance & de la luxure. Ils n'entretiennent les Européens, & ne parlent ensemble, que des plaisirs qu'ils prennent avec les femmes. Il s'en trouve, dit-on, qui prostituent leurs femmes à leurs propres enfans; & lorsque les Marchands de l'Europe leur reprochent cette infamie, ils affectent d'en rire, comme d'une bagatelle. Le penchant au larcin est une qualité commune à toute la Nation, du moins à l'égard des Etrangers. S'ils sont reçus à bord, ils dérobent adroitement, vivres, marchandises, & tout ce qui tombe sous leurs mains, jusqu'à des pointes de clous & des morceaux de fer brisés ou rouillés. Ils ne sont pas moins insupportables par leur importunité à demander des dâchis, ou des présens.

Leur langage est si difficile, que non-seulement les Européens n'y peuvent rien comprendre, mais qu'on ne trouve pas même d'Interprètes, pour cette région, parmi les autres Nègres. Aussi le Commerce ne se fait-il que par des signes & des gestes. C'est par cette voie qu'ils expriment leur goût pour la dé-

CÔTE DE MALAGUETTE.

Sorte de Cardamome.

Piment de la même Côte.

Commerce du Piment, abandonné des Européens.

Autrefois exercé par les Marchands de Barbarie.

Débauche des Habitans de cette Côte.

Difficultés de leur Langue.

(20) Barbot, *ubi sup.*

(21) Bosman, p. 305.

CÔTE DE MALAGUETTE.

Leur manière de s'entre-saluer.

Leurs artisans.

Leur Roi & leur Religion.

Tems propre au Commerce de cette Côte.

bauche & leurs idées de plaisir. Ils sont généralement bien faits & d'une phisionomie agréable. La plupart ne sont couverts que d'un pagne, ou plutôt d'une simple pièce d'étoffe au milieu du corps. Ils sont sujets à des hernies fâcheuses. L'Auteur en vit un, à qui le scrotum tomboit jusqu'aux genoux. Cependant ils sont robustes & laborieux. Lorsqu'arrivant de différens Cantons ils se rencontrent au rivage ou sur un Vaisseau, ils se prennent mutuellement par les bras, fort près de l'épaule, en prononçant le mot *Towa*. Ensuite, faisant glisser leur main jusqu'au coude, ils répètent *Towa*. Après quoi, ils se prennent par les doigts, comme les Nègres de Sestos, & les font craquer, en prononçant plusieurs fois *Enfanemate, Enfanemate*; c'est-à-dire, Mon ami, comment vous portez-vous?

Ils ont d'excellens Forgerons, qui entendent parfaitement l'art de la trempe, & qui rendent les armes & tous les instrumens de fer, d'une dureté à toute épreuve. Ils ne manquent pas d'ouvriers pour la construction de leurs Canots. L'expérience leur tient lieu de lumières pour l'agriculture, du moins à l'égard du riz, du millet & de la malaguette, qui sont leur principale ressource pour la nourriture & le Commerce. Leur *Taba*, ou leur *Taba-Seyle*, que d'autres appellent *Tabo-Seyle*, c'est-à-dire, leur Roi, exerce une autorité arbitraire, & ne paroît en public qu'avec beaucoup de pompe. Ses peuples contribuent à son pouvoir par des sentimens naturels de soumission. Leur simplicité les attache beaucoup au Paganisme. Ils rendent un culte aveugle à leurs Grisgris & aux Ames des Morts, qu'ils prient de leur accorder dans ce monde une vie paisible. Ils saluent la nouvelle Lune avec des chants, des danses & d'autres bouffonneries. Leur superstition est extrême pour les Sorciers.

Le tems le plus favorable pour le Commerce de cette Côte, est le mois de Février, de Mars & d'Avril. Les petits Vaisseaux donnent plus de facilité que les grands. On commence à sentir les vents Sud-Sud-Est au mois de Mai. Ils amènent les Tornados, & les grandes pluies, qui sont toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs terribles (23).

### CHAPITRE III.

#### DESCRIPTION DE LA CÔTE D'YVOIRE.

CÔTE D'YVOIRE. Étendue & division de la Côte d'Yvoire.

LES gens de mer & les Géographes ne s'accordent pas sur l'étendue & la division de la Côte d'Yvoire. Barbot dit que les François & les Hollandois la font commencer à Grova, deux lieues à l'Est du Cap-Palmas, & continuer jusqu'à Rio de Sueiro da Costa, où commence proprement la Côte d'Or. Ils la subdivisent en trois parties; la *Côte d'Yvoire*, la Côte de *Male-gentes*, & celle de *Quaqua*. Ils veulent, comme les Portugais, que la Côte d'Yvoire, proprement dite, s'étende depuis Grova jusqu'à la Riviere de S. André, Nord-Est & Sud-Ouest; celle de *Male-gentes*, depuis la Riviere de S. André jusqu'à Rio Lagos, Ouest-Sud-Ouest & Est-Nord-Est; &

(23) Barbot, p. 137. & 138.

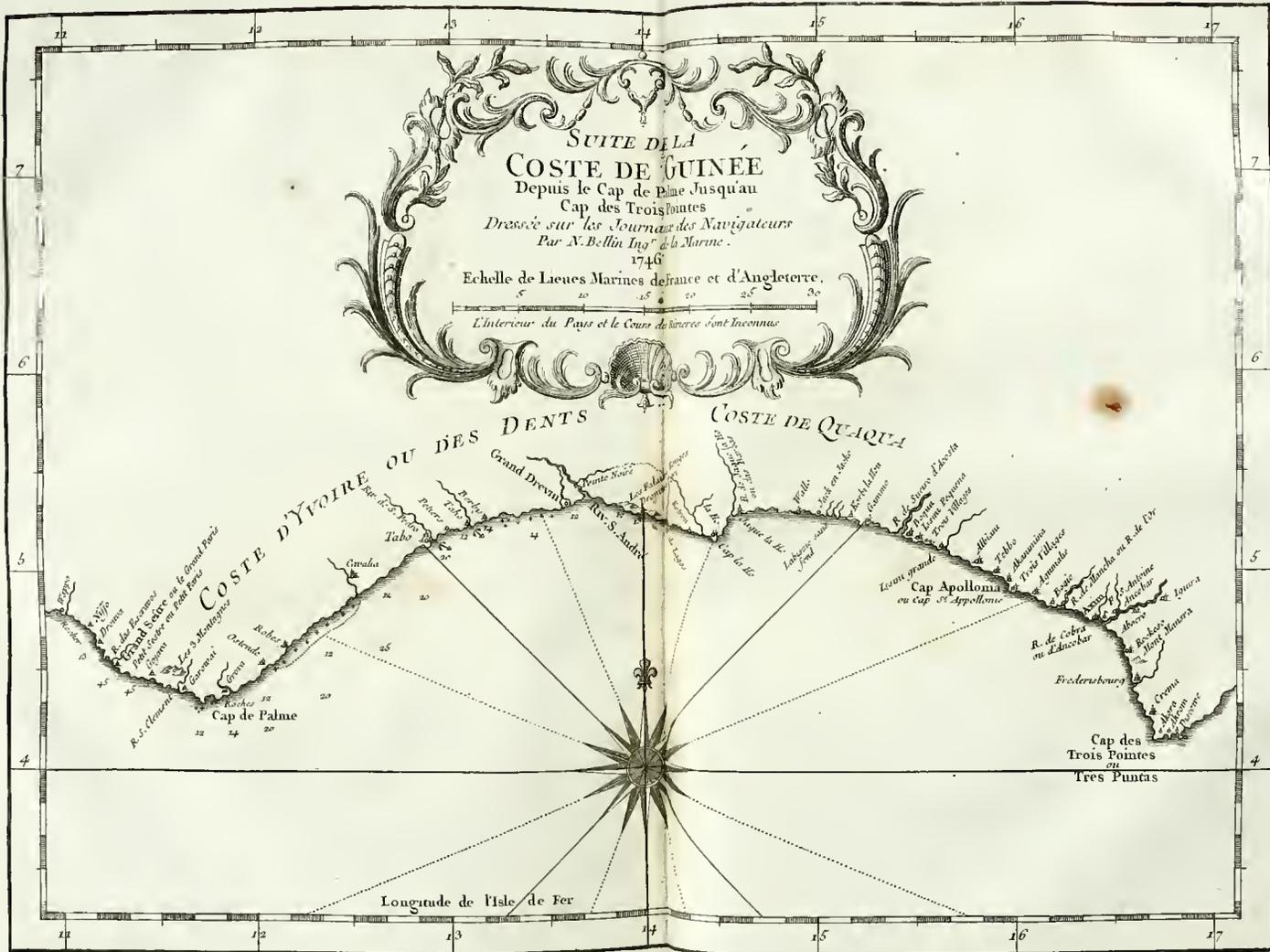
celle











SUITE DE LA  
**COSTE DE GUINÉE**  
 Depuis le Cap de Palme Jusqu'au  
 Cap des Trois Pointes

Dressée sur les Journaux des Navigateurs  
 Par N. Bellin Ing<sup>s</sup> de la Marine.  
 1746

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.



L'Intérieur du Pays et le Cours des Rivières sont Inconnus

COSTE D'IVOIRE  
 OU DES DENTS

COSTE DE QUAKA

Cap de Palme

Cap Apollonia  
 ou Cap d'Appollonia

Cap des  
 Trois Pointes  
 ou  
 Tres Puntas

Longitude de l'Isle de Fer



celle de Quaqua, depuis Rio Lagos jusqu'à Rio de Sueiro da Costa, de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est. Toute cette étendue de Côte est bordée de Villages & de Hameaux (1).

Suivant Des Marchais & d'autres Voyageurs, toute la Côte, depuis le Cap-Palmas jusqu'au Cap-Tres-Puntas, est connue des gens de mer sous le nom de *Côte des Dents*, ou *Côte d'Yvoire*. Les Hollandois la nomment, dans leur Langue, *Tand-Kust*. Elle se divise en deux Parties; celle du bon & celle du mauvais Peuple. Ces deux Nations sont séparées par la Riviere de Botro. On ignore à quelle occasion la dernière a reçu le titre de mauvaise; mais il est certain, en général, qu'à l'Est du Cap-Palmas les Nègres sont méchans, perfides, voleurs & cruels. A l'égard du nom de Côte d'Yvoire, on conçoit, tout d'un coup, qu'il vient du grand nombre de dents d'éléphants que les Européens achètent sur cette Côte (2).

Celle du bon Peuple commence au Cap la Hou. Les Hollandois ont donné le nom de *Quaqua* aux Habitans, jusqu'au Cap de Sainte-Apolline, parce qu'en s'approchant des Vaisseaux de l'Europe, ils avoient ce mot sans cesse à la bouche. On a jugé qu'il signifie *bon-jour*, ou, *soyez les bien-venus*. Villault remarque qu'ils le répètent souvent, lorsqu'après avoir mangé ils paroissent contents de s'être bien rempli (3) l'estomac. Cependant Snock, qui étoit Hollandois, semble embarrassé à trouver l'origine & la signification du même mot; à moins, dit-il, qu'on ne prétende trouver quelque ressemblance entre l'accent de ces Nègres, & le chant, ou le cri des canards. Mais il ajoute que la Langue de cette Côte ne lui a pas paru fort différente de celle des autres Nègres. Il assure d'ailleurs, que les Habitans appellent leur Pays, *Ado*, & qu'ils se nomment eux-mêmes (4) Adosiens. Smith, qui confond Bosman avec Snock, semble lever la difficulté, en assurant que le mot de *Quaqua*, dans la Langue de ces Nègres, signifie Dents: d'où il conclut (5) que Côte de Quaqua & Côte d'Yvoire sont synonymes. Mais il ne produit aucune Autorité, & ne dit pas même d'où lui vient cet éclaircissement.

Outre le nom de Quaqua, les Hollandois ont donné à la même Côte celui de *Côte des six bandes*, parce que les pagnes, ou les pièces d'étoffe de coton à raies blanches & bleues, dont les Habitans font usage, sont composées de six largeurs, cousues ensemble avec assez d'art & de propreté (6).

Les principaux Villages de la Côte d'Yvoire sont, *Grua* ou *Grova*, *Tabo*, *Petit-Tabo*, *Grand-Drevin*, *Botro*, *Cap-la-Hou*, *Cap-Apollonia* ou *Sainte-Apolline*, *Vallo*. Toutes ces Places sont situées à l'embouchure d'autant de Rivieres dont elles portent les noms. L'intérieur du Pays est peu connu, parce que depuis la retraite des Normands, les Naturels n'ont pas voulu souffrir qu'aucune Nation de l'Europe s'y établît; de sorte que tout le Commerce s'y fait à bord, ou sur le rivage, avec des précautions extrêmes de part & d'autre. On trouve dans chaque Canton les mêmes marchandises, c'est-à-dire, de l'or, de l'ivoire & des Esclaves. Quoiqu'il n'y ait point de tarif réglé, le Commerce est considérable.

(1) Le même, p. 138.

(2) Des Marchais, Vol. I. p. 157.

(3) Villault, p. 117.

Tome III.

(4) Bosman, p. 491.

(5) Smith, Voyage de Guinée, p. 113.

(6) Des Marchais, *ubi sup.* p. 185.

K k k k

CÔTE  
D'YVOIRE.

Nom que les  
Hollandois lui  
donnent.

Nation des Qua-  
quas. D'où vient  
ce nom.

Côte de Qua-  
qua, nommée  
Côte des Six ban-  
des.

Ses principaux  
Villages.

CÔTE  
D'YVOIRE.  
Leurs distances.

On compte trois lieues du Cap-Palmas à Grova ; trente de Grova à *Tabo* ; quatre de *Tabo* au *Petit-Tabo* ; cinq ensuite à Berbi ; six de Berbi au Grand-Drevin ; deux du Grand-Drevin à Tao ; trois de Tao à la Rivière S. André ; & comptant ainsi de Place en Place, sept à Giron ; huit au Petit-Drevin ; trois à Botrou ; sept au Cap-la-Hou ; dix à *Gamo* ; ce qui fait, pour toute la Côte, l'espace de quatre-vingt-huit lieues depuis le Cap-Palmas jusqu'à *Gamo*. Quelques Navigateurs l'étendent jusqu'à celle du mauvais Peuple, à l'Est ; & d'autres, la terminant à Botrou, réduisent toute la Côte du bon Peuple à vingt-cinq lieues (7).

Bornes de cette  
Côte.

Dans la Description de cette Côte, qui est continuellement bordée de Villes & de Villages, on ne s'arrêtera qu'à ceux qui sont connus des Européens.

Tabo-Dune.

*Tabo-Dune*, qui suit Grova, est remarquable par un Grand-Cap-Verd qui en est voisin, & qui paroît couvert de bois, comme tout le Pays. Le cours des marées y est ordinairement Est-Nord-Est ; & quelquefois néanmoins Sud, & Sud-Ouest.

Tabo.

Tabo, dix lieues à l'Est de Tabo-Dune, se reconnoît aisément de la mer, au grand rocher qu'on aperçoit dans l'éloignement, à une lieue & demie, Ouest de la Place. Le Cap qui en est voisin, est couvert de grands arbres, dispersés sans ordre, & la Rade n'a pas moins de dix-huit ou vingt brasses de fond. On trouve, près du Village, une petite Rivière, nommée par les Portugais *Rio de San Pedro*, qui a, du côté de l'Ouest, quelques montagnes, auxquelles ils ont donné aussi le nom de *Sierra de Santa Apollonia*.

Petri ou Pe-  
tiero.

*Petri* ou *Petiero*, autre Village, deux lieues plus loin, à l'Est de Tabo, est distingué par un rocher, qui n'en paroît pas éloigné.

Taho.

*Taho*, deux lieues à l'Est de Petri ; & *Berbi*, autre Village, deux lieues plus loin, se reconnoissent à la hauteur de leur montagne.

Grand Drevin.

*Druyn* ou *Drevin-Petri*, nommé aussi le *Grand-Drevin* (8), est près de la Rivière S. André. On le reconnoît à quelques maisons, qui s'aperçoivent de la mer sur un terrain assez élevé & peu éloigné du rivage ; à plusieurs grands arbres qu'elles ont à l'Ouest, & à quatre Plaines qui se font voir au milieu des bois, une lieue à l'Ouest de la Ville. Les Portugais appellent ce Cap, *Cabo da Prayaba* ; c'est à-dire, Cap du petit rivage (9). La Ville est située dans une Isle, au milieu d'une Rivière, qui vient du Nord entre deux chaînes de montagnes, derrière lesquelles on trouve des prairies agréables, & des pâturages (10) qui s'étendent à perte de vue. Outre la Ville, on découvre trois Villages, éloignés d'une demie lieue l'un de l'autre, qui nourrissent une prodigieuse quantité de vaches & d'autres bestiaux.

Caractère des  
Habitans.

Les Habitans de ce Canton sont les plus sauvages de toute la Côte. On les accuse d'être antropophages. Ils font gloire de porter les dents en pointes, & de les avoir aussi aigues que des aiguilles ou des aleines. Barbot ne

(7) Le même, p. 183.

(9) Barbot, p. 139.

(8) Uring dit qu'il y a, sur cette Côte, plusieurs Villes qui se nomment Drevin, entre lesquelles il nomme *Tabo Drevin*, p. 134.

(10) Villault, p. 110. & Des Marchais, p. 165.

conseille à personne de toucher à cette dangereuse terre. Cependant les Nègres apportent à bord de fort belles dents d'éléphants ; mais il semble que leur vûe soit de les faire servir d'amorce pour attirer les Estrangers sur leur Côte, & peut-être pour les dévorer ; car ils mettent leurs marchandises à si haut prix, qu'il y a peu de Commerce à faire avec eux. D'ailleurs ils demandent avec importunité tout ce qui se présente à leurs yeux, & paroissent fort irrités du moindre refus. Leur inquiétude & leur défiance vont si loin, qu'au moindre bruit extraordinaire ils se précipitent dans la mer, & retournent à leurs Canots. Ils les tiennent exprès à quelque distance, pour faciliter continuellement leur fuite (11).

La Riviere de S. André n'est éloignée que d'environ une lieue & demie à l'Est-Nord-Est du Grand-Drevin. Elle se divise en deux bras, dont l'un coule au Nord-Ouest quart-d'Ouest, & l'autre à l'Est-Sud-Est. Les petits Vaisseaux peuvent la remonter l'espace de quatre lieues, dans un canal large & profond ; quoiqu'en Eté l'eau soit quelquefois si basse, que l'entrée se trouve bouchée par une barre de sable. Barbot ayant entrepris d'y pénétrer, fut rebuté par la violence du barrement des vagues. L'embouchure de la Riviere regarde le Sud-Est. Elle a, d'un côté (12), un Cap rond, d'une grande hauteur ; & de l'autre, un arbre seul (13).

Des Marchais prétend que la Riviere de S. André est de toute la Côte l'endroit le plus favorable pour bâtir un Fort. Elle est grande, avant même qu'elle en reçoive une autre, qui s'y décharge une lieue au-dessus de l'embouchure. Ces deux Rivieres sont bordées de grands arbres, de prairies charmantes, & de plaines fort unies. La Nature semble avoir formé celle de S. André pour l'érection d'un Fort, qui n'auroit pas besoin d'autre défense que sa situation. Elle a placé, à cent-cinquante pas au-dessus de l'embouchure, une pointe ou une péninsule, que la Riviere environne, & qui n'est jointe au Continent que par un isthme de douze ou quinze brasses de largeur. Cette péninsule est un rocher plat, qui compose une plate-forme d'environ quatre cens pas de circonférence, assez haute pour commander les environs, sans aucune éminence voisine qui la commande elle-même. Elle est escarpée de toutes parts, & véritablement inaccessible du côté de la mer. De celui de la Riviere, c'est-à-dire, à l'Ouest, la descente est plus aisée ; mais cette partie est défendue par des rocs en pointe, qui embarrassent le canal à plus de cinquante pas, & dont les uns sont cachés sous l'eau & d'autres à découvert. La mer y bat avec tant de violence, que les Vaisseaux n'osent en approcher, & que les Chaloupes mêmes ne s'y engageroient pas sans péril. La seule voie, pour gagner la plate-forme, est l'isthme, ou le col qui la joint à la terre ; mais (14) il seroit facile de le couper.

Villault ajoute, que du pied d'une montagne, qui couvre le roc du côté du Nord, il sort une source d'eau fraîche, & qu'un seul canon du Fort suffiroit pour la défendre. Les Villes du Grand & du petit-Drevin, de Tabo & de Giron, ne sont guères à plus d'une lieue. Du sommet de la plate-

CÔTE  
D'YVOIRRE.Riviere de S.  
André.Vûes de Des  
Marchais pour  
un Fort.Péninsule dé-  
fendue par sa si-  
tuation.Source d'eau  
fraîche.

(11) Barbot, p. 139.

(12) Uring appelle ce Cap, la Pointe noi-  
re, ou Black-Point. Ibid.(13) Barbot, *ubi sup.*(14) Villault, p. 111. & Des Marchais,  
Vo. I. p. 165.

CÔTE  
D'YVOIRE.

forme on découvre, à l'Est, Giron, qui est située au bord d'une grande & belle prairie; & Tabo, à l'Ouest, qui termine une plaine charmante, entremêlée de bois fort agréables jusqu'au pied d'une grande montagne qu'on aperçoit aussi du même lieu (15).

Marques de terre pour le grand Drevin.

Les marques de terre sont ici très-claires, & rendent le Pays extrêmement facile à reconnoître. Ce sont des arbres fort hauts & fort épais, & trois ou quatre grands Villages qui se présentent d'eux-mêmes, à moins d'un mille l'un de l'autre. Derrière le plus reculé, paroît une haute pointe, à l'Est, où la terre commence à s'élever en promontoire, entre lequel la grande Rivière de S. André vient se décharger dans la mer. Elle est assez profonde pour recevoir fort loin les plus grandes Barques, & ne manqueroit d'aucun avantage pour le Commerce, si l'on pouvoit prendre un peu plus de confiance aux Habitans; mais (16) ils sont les plus barbares de toute la Côte.

Fertilité du terroir.

Le terroir, aux environs de la Rivière, est arrosé d'un grand nombre de ruisseaux, qui le rendent naturellement fertile, & propre à recevoir toutes sortes de plantes & de grains. Le riz, le millet, le maïs, les pois, les ignames, les patates, les melons y croissent déjà merveilleusement. On y voit des bosquets de palmiers, d'orangers, de citronniers, de cotonniers & d'autres arbres, qui produisent d'excellens fruits sans culture; des noyers d'une espèce singulière, qui portent une noix plus petite que la nôtre, de goût des meilleures amandes; des cannes de sucre, qui parviennent naturellement à la perfection de leur espèce, & qui sont plus grosses & plus douces que celles de l'Amérique. Elles sont abandonnées aux éléphants, quoiqu'avec peu de foin on en pût (17) faire beaucoup de sucre & de rum. Enfin, les bestiaux sont ici en abondance; vaches, bœufs, chèvres, moutons, porcs, & toute sorte de volaille. Un excellent bœuf s'y donne pour une douzaine de couteaux de deux sols, & le reste à proportion (18).

Habits des hommes & des femmes du Pays.

Barbot observe que le Pays produit assez de malaguettes pour sa provision; & Snock assure que la Côte d'Or n'a rien qui ne se trouve ici. Les Habitans n'y sont pas mieux vêtus que leurs voisins de la Côte du Poivre. Ils n'ont qu'une misérable guenille pour cacher leur nudité. Cependant les riches ne sont jamais sans un pagne ou deux, avec un poignard ou un grand couteau à la ceinture. Les femmes sont généralement petites, mais bien faites. Elles ont les traits réguliers, les yeux vifs & les dents belles. Toute leur figure porte un air d'enjouement & de coquetterie, qui n'est pas démenti par leur conduite. Les hommes sont robustes & bien faits. Ils ne manquent ni de sens ni de courage. Mais depuis que les Marchands de l'Europe en ont enlevé quelques-uns, leur défiance est extrême. Jamais ils ne hazardent de mettre le pied sur un Vaisseau, avant que le Capitaine ait fait la cérémonie de se mettre dans l'œil quelques gouttes d'eau de mer; lorsqu'ils sont à bord, rien (19) ne peut les engager à descendre sous les ponts ou dans les cabines.

Tous les Nègres de cette contrée, comme leurs voisins, sur-tout ceux de

(15) Villault, p. 112. & Barbot, p. 139.

(16) Bosman, p. 88.

(17) Des Marchais, *ubi sup.* p. 166.

(18) Le même, p. 174.

(19) Le même, *ibidem.*

l'Est, sont passionnés pour les anneaux de fer & de cuivre, montés de grelots, dont ils se font un ornement pour les pieds. Les femmes les portent au-dessus de la cheville, aux bras & aux poignets. Le bruit des grelots leur fait trouver plus de plaisir à la danse, qu'elles aiment d'ailleurs si passionnément, qu'après le tems du travail elles donnent chaque jour cinq ou six heures à cet exercice. Chaque Canton a ses modes & ses usages. Nos plus habiles Maîtres à danser passeroient ici pour des tortues, & trouveroient peut-être dans l'exemple des Nègres, des pas & des figures qui serviroient à perfectionner leur art (20).

Les éléphants doivent être ici d'une étrange grosseur, puisqu'on y achete des dents qui pèsent jusqu'à deux cens livres. On s'y procure aussi des Esclaves & de l'or, mais sans pouvoir pénétrer d'où l'or vient aux Habitans. Ils gardent là-dessus un profond secret; ou s'ils sont pressés de s'expliquer, ils montrent du doigt les hautes montagnes qu'ils ont à quinze ou vingt lieues au Nord-Est, en faisant entendre que leur or vient de là. Peut-être le trouvent-ils beaucoup plus près, dans le sable de leur Riviere même; ou, peut-être aussi, leur vient-il des Nègres de ces montagnes, qui le rassemblent en lavant la terre, comme ceux de Bambuek (21). Enfin toutes les parties de cette contrée seroient très-propres au Commerce, si les Habitans étoient d'un caractère moins farouche.

On raconte qu'ils ont massacré, dans plusieurs occasions, un grand nombre d'Européens, qui n'avoient relâché sur leur Côte que pour y faire leur provision d'eau & de bois. En 1677, un Vaisseau Anglois y perdit trois hommes. Un Portugais en perdit neuf, en 1678; & depuis peu, un Hollandois en a perdu quatorze. C'est cette inclination sanguinaire qui leur a fait donner par les Portugais le nom de *Malagente*; car on est persuadé, ajoute l'Auteur, qu'ils sont antropophages; & loin de se promettre quelque avantage de leur commerce, on ne doit point approcher de leur Côte, pour y prendre de l'eau ou d'autres provisions, sans armer les Marelots de mousquets, de demi-piques & de tout ce qui peut servir à leur défense, & la garde doit se faire exactement sur les mâts & sur le promontoire, pour prévenir toutes sortes de surprise (22).

A l'Est de la Riviere de S. André, on aperçoit une douzaine de petits monts rouges, qui s'étendent l'espace de trois ou quatre lieues au long de la Côte. Elle est d'ailleurs fort escarpée, & si rouge, que les Portugais lui ont donné le nom de *Barreiras-Vermelhas*, les François celui de Falaises-rouges, & les Hollandois, celui de *Roode-Kliffens*. A trois milles de la terre, on trouve douze ou treize brasses d'eau.

Le Village *Dromwa-Petri*, situé entre le septième & le huitième mont rouge, est remarquable par deux grands arbres, qui s'aperçoivent d'assez loin. Il est à sept lieues de la Riviere de S. André, & les Habitans ne sont pas moins brutaux & moins sauvages. L'Auteur ne remarqua point d'autre Village entre celui-ci & la Riviere de Kotro (23); & n'ayant vû paroître aucun Canot dans l'intervalle, il en conclut que le Pays est peu habité.

(20) Le même, p. 181.

(21) Le même, p. 175.

(22) Barbot, p. 140.

(23) C'est apparemment celle qu'Uring appelle *Cotlebo*.

CÔTE  
D'IVOIRE.  
Leur passion  
pour les an-  
neaux, les gre-  
lots & la danse.

D'où leur vient  
l'or.

Falaises rouges.

Dromwa-Petri.

CÔTE  
D'YVOIRE.  
Rio de Lagos.  
Cap-Laho.

*Botro*, ou *Botrou*, est situé à l'Est de la Rivière de Lagos (24), d'où quantité de Canots apportent de l'ivoire sur les Vaisseaux.

Le Cap Lahou est à deux lieues de *Botro*, à l'Est. La terre qui les sépare est basse & couverte de bois. Le Cap même n'est qu'une pointe basse, remplie d'arbres, entre lesquels on en distingue un qui s'élève au-dessus des autres. De toute la Côte de *Quaquas*, c'est le Canton le plus favorable au Commerce. Les dents d'éléphants y sont grosses, belles & en (25) abondance. Des *Marchais* observe que la Côte du bon Peuple commence ici; que le Cap s'avance peu dans la mer, & que sa latitude est de cinq degrés dix minutes du Nord, à distance presque égale des Caps *Palmas* & *Tres-Puntas* (26).

Ville de Lahou.

*Barbot* représente la Ville de Lahou ou Laho, comme une Place grande & bien peuplée, qui s'étend l'espace d'une lieue au long de la Côte, & dont le rivage est d'un fort beau sable jaune, où la mer bat avec assez de violence. Les Pays voisins offrent toutes sortes de provisions, meilleures & moins chères que sur la Côte de *S. André* & de *Drevin*. Les Habitans sont d'un naturel doux & sociable; mais sujets à hausser le prix de leur ivoire, suivant le nombre de Vaisseaux qu'ils voient sur leurs Côtes. Ils sont visités souvent par les Marchands d'Interlope, Anglois & Hollandois, & par toutes sortes de Vaisseaux libres. Un peu plus d'une lieue à l'Ouest de Lahou, est une grande Rivière, qui se divise en deux bras. Le principal va se rendre dans celle de *S. André*. L'autre continue de couler à l'Est pendant quelques lieues (27). *Snock* ajoute que la Ville de Lahou est plantée, comme *Axim*, d'une multitude de cocotiers; que si la terre étoit aussi haute, & le rivage défendu par un Fort, on auroit peine à distinguer ces deux lieux l'un de l'autre; & qu'à trois milles dans les terres, directement derrière la Ville, on voit plusieurs hautes montagnes (28).

Grande Rivière.

Rivière de Ja-  
que Lahou.

Après le Cap Lahou, la Côte s'enfoncé, & s'étend ensuite à l'Est-quart-Sud-Est. C'est dans cet enfoncement qu'on découvre la petite Rivière de *Jaque-Lahou* (29), ou *das Barbas*, qui vient du Nord, mais qui n'est pas navigable.

Wollo.

Le Village de *Wollo*, ou *Vallock*, ou *Wallatock*, est à sept lieues de la Rivière *Jaque-Lahou*, Est-quart-Sud-Est. Le commerce de l'ivoire y est fort médiocre. Après *Wollo*, on rencontre *Jack* & *Jacks* (30), qui est suivi de *Korbi-la-Hou*. Entre ces deux Places, on voit plusieurs petits ruisseaux sur la Côte, & l'on passe l'Abîme sans fond, que les Anglois appellent *Bottomless-Pit*, & les Hollandois, *Kuyl-Sonder-Grondt*. On a cru long-tems que ce lieu étoit en effet sans fond (31). Il n'est point à plus d'une lieue de *Korbi-la-Hou*, assez près du rivage. Mais des observations plus exactes ont fait reconnoître qu'il n'a que soixante brasses, à la portée du mousquet de la Côte, quoique plus loin dans la mer la sonde ne puisse trouver de

Jack en Jacks.

Abîme sans fond.

(24) La même que *Smith* & d'autres appellent *Black-River*, ou Rivière noire.

(25) *Barbot*; *ubi sup.*

(26) Des *Marchais*, p. 185.

(27) *Barbot*, *ubi sup.* & *Bosman*, p. 498.

(28) *Bosman*, *ibid.*

(29) *Uring* le met à quinze milles de son *Collebo*.

(30) *Uring* & *Smith* nomment cet endroit *Jack* à *Jacks*. *Uring* le met à douze lieues Est de *Jaque-Lahou*, p. 135.

(31) *Atkins* dir qu'il est sans fond dans l'espace de trois milles, p. 69.

fond. L'Auteur s'imagine qu'elle est emportée par la violence d'un courant qui vient du Sud-Ouest, & conseille de ne quitter *Jaque-la-Hou* qu'avec un vent propre à faire surmonter cet obstacle. Le meilleur parti, dit-il, est de jeter l'ancre au-delà de Gammo (32), qui est située dans le Pays d'*Ado*, entre *Korbi Laho* & *Rio de Sueiro da Costa* (33), une lieue & demie à l'Est de Korbi. Cette Rade est également commode aux Habitans de ces trois lieux, pour se rendre à bord, avec des étoffes de Quaqu, des dents, un peu d'or, & sur-tout avec quantité de provisions. Les Nègres du Pays sont excellens plongeurs. Ils alloient prendre au fond de la rade les moindres bagatelles que l'Auteur se faisoit un amusement d'y jeter, pour les mettre à l'épreuve (34).

Depuis Rio de Sueiro da Costa jusqu'au Cap-Apollonia, la Côte est basse & unie. Elle s'étend l'espace de douze lieues à l'Est-Sud-Est, continuellement bordée de grands arbres, & remplie de Villages, dont les plus remarquables sont Boquu, *Iffini-Pequena*, *Iffini-Grande*, *Abbiony* ou *Affene*, *Tebbo* & *Akanimina*. Ils appartiennent tous au Pays des Adoufiens ou de Soko.

*Boquu* (35) est situé dans les bois, près de l'embouchure de *Rio Sueiro da Costa*. *Iffini-Pequena* se présente sur le rivage; comme *Iffini-Grande*, qui est plus à l'Est. On découvre, entre ces deux Places, trois Villages moins considérables. *Iffini-Grande* est à l'embouchure d'une Rivière, qui, se perdant dans les sables pendant une grande partie de l'année, ne va jusqu'à la mer que dans la saison des plaies. Cette Ville fut pillée & brûlée, en 1681, par les Nègres de l'intérieur des terres. A l'embouchure, & fort près du rivage, est une petite Isle, où l'on pourroit élever un Fort pour la sûreté du Commerce intérieur. Les François y en bâtirent un en 1701, que d'autres raisons leur firent abandonner en 1704. *Iffini-Grande* est célèbre par la bonté de son or, qui vient probablement d'*Affiente* ou de *Frita*, vers la source de Rio de Sueiro da Costa, Pays riche en or, mais (36) qui n'est connu que depuis peu des Européens.

A l'Est d'*Iffini*, on trouve les petits territoires & les Villes d'*Albiani* & de *Tabo*; la première à six lieues d'*Iffini*, la seconde à dix. Les Vaisseaux marchands touchent ordinairement à ces deux Places. Elles sont situées dans des Bois de palmiers, qui se reconnoissent de fort loin en mer.

*Akanimina* est situé sur une élévation, une demie lieue à l'Ouest du Cap-Apollonia. Le Pays intérieur, entre Boquu & *Akanimina*, est montagneux. Il fournit de l'or excellent, de l'yvoire & quelques Esclaves. Le mouillage, devant ces deux Places (37), est à deux milles du rivage, sur quinze ou seize brasses. Les Nègres savent mêler, avec tant d'adresse, de la poudre de cuivre à leur or, que la prudence doit toujours faire recourir aux épreuves. L'yvoire & les Esclaves sont à fort bon marché. Le meilleur ancrage, depuis *Iffini* jusqu'au Cap-Apollonia, est sur seize brasses, à trois quarts de

(32) Uring place aux environs, *Barscham*, cinq lieues au-delà de Jack & Jack. Smith l'appelle le grand Bassam.

(33) Cette Rivière est de quelques lieues à l'Ouest d'*Iffini*.

(34) Barbot, p. 140. & suiv.

(35) Uring l'appelle Abako, p. 137.

(36) Barbot, p. 141.

(37) Le même, p. 147. & Des Marchais, Vol. I. p. 219.

CÔTE  
D'YVOIRE.

Gammo, Rade-  
commode.

Villages entre  
Rio de Sueiro &  
le Cap Apollonia.

Boquu.

Albiani & Tabo.

Akanimina.

CÔTE  
D'IVOIRE.  
Royaume de  
Guionéré. Ca-  
ractère de sa  
Reine.

lieue du rivage. Près du Cap - Apollonia est le Royaume de Guionéré, qui, du tems de l'Auteur (38), étoit gouverné par la Reine *Afamouchou*, Princesse respectée de ses voisins & chérie de ses Sujets. Elle avoit succédé à son frere; & son goût ne la portant point au mariage, elle suivoit son humeur active & guerrière, qui lui faisoit prendre elle-même le commandement de ses troupes. La fortune avoit accompagné si constamment ses armes, que les Européens ni les Nègres n'avoient jamais remporté sur elle le moindre avantage. Elle aimoit passionnément les François, & le Chevalier Damon s'étoit lié avec elle par un Traité. Le Royaume de Guionéré n'a pas beaucoup d'étendue au long de la mer; mais il s'étend fort loin dans les terres: il est bien peuplé, riche & renommé par son Commerce. L'or y est commun, l'ivoire en abondance; & la guerre produit toujours à la Reine un grand nombre d'Esclaves (39).

Ses richesses.

Cap Apollonia  
ou de Sainte A-  
polline.  
Sa situation.

Phillips place le Cap-Apollonia, environ seize lieues à l'Est d'Issini. Il le représente composé de trois petites montagnes, avec (40) deux ou trois Villages à l'Ouest. Mais il ne put s'y procurer aucun Commerce.

Suivant Des Marchais, le Cap-Apollonia, qu'il appelle Sainte-Apolline, est situé à quatre degrés cinquante minutes de latitude du Nord (41), à distance égale de la Rivière de Sucre & du Cap *Tres-Puntas*. Il est remarquable par sa hauteur & par les grands arbres dont il est couvert. Ses Habitans vivent dans une espèce de République, sous la protection, ou plutôt, sous la tyrannie des Hollandois, qui ne leur permettent pas d'autre Commerce qu'avec eux. Aussi cette Côte est-elle peu connue des autres Nations de l'Europe (42).

Snock raconte que la Côte, entre Issini & le Cap-Apollonia, est fort peuplée, & remplie de grands & de petits Villages. Ce Cap, dit-il, a reçu son nom des Portugais, pour avoir été découvert le jour de Sainte Apollonia, ou Sainte Apolline. Il s'avance un peu au Sud, & paroît bas & uni vers le rivage. Mais il s'éleve plus loin en trois montagnes séparées, qu'on découvre de dix lieues en mer, dans un tems serain. Chaque montagne présente quelques arbres dispersés, qui rendent la perspective assez agréable. Il y a trois Villages au pied de ces montagnes, & par conséquent fort près du rivage. Mais l'agitation continuelle des vagues, au long d'une Côte plate & sablonneuse, rend le débarquement difficile depuis le Cap-Apollonia jusqu'à Issini. Cependant le commerce de l'or y est assez avantageux (43).

Qualités de la  
Côte, depuis  
Sierra-Leona.

En général, si l'on excepte deux ou trois Caps, & les hauteurs des environs de Drevin, la terre paroît, non-seulement basse, depuis Sierra-Leona jusqu'au Cap-Apollonia, mais si droite, avec si peu de Bayes & d'Isles, que les lieux en deviennent fort difficiles à distinguer. L'abordage y est aussi très-dangereux, parce que les vagues qui sont amenées continuellement du vaste Océan méridional, s'y brisent avec beaucoup de violence. Les Nègres sont les seuls qui entendent parfaitement cette Mer, & qui aient la hardiesse d'en braver les fureurs dans leurs Canots. Depuis Rio Sestos jus-

(38) Des Marchais, *ibid.* p. 72.

(39) Le même, p. 222.

(40) Phillips, p. 200.

(41) Voyez la Figure, dans Des Marchais

(p. 222.). Labat en loue l'exactitude, quoiqu'elle soit fort différente de celle de Barbot.

(42) Des Marchais, *ubi sup.*

(43) Bosman, p. 493.

qu'à ce Cap, les flots sont dans une telle agitation contre le rivage, qu'on est forcé d'employer les Canots des Habitans pour y transporter les marchandises. D'un autre côté, le fond est si rude, qu'on y perd souvent ses ancres. Dans le même espace, l'Auteur trouva presque toujours environ quatorze brasses à une lieue du rivage, excepté au-dessous de *Jack & Jack*, où le fonds, dit-il, paroît tout d'un coup sans mesure. Mais il en attribue la cause à la longueur de la corde qui soutient le plomb, & qui, touchant à l'eau dans un si grand nombre de parties, y trouve plus de force pour l'empêcher de descendre, qu'elle n'en tire de la pesanteur de sa masse; ce qui ne lui permet pas d'aller bien loin vers le fond (44). Sans rejeter cette explication, ne pourroit-on pas croire, avec autant de vraisemblance, que la densité de l'eau sous le poids augmente à mesure qu'il descend & qu'il la presse; d'où naît une plus forte résistance.

On voit aux environs du Cap-Apollonia quantité de terres défrichées, où les Nègres sement du bled-d'Inde. On prétend qu'ils ont reçu des Portugais cette espèce de grain. La couleur des Habitans est ici très-noire. L'Auteur la compare au plus beau jais. Ils sont vifs, entreprenans, exercés au Commerce. Leurs pagnes, qu'ils appellent *Tomis*, sont plus grands & plus nets que ceux de leurs voisins. Ils portent des colliers d'ambre, des anneaux de cuivre, des Kowris & d'autres ornemens. Leur chevelure, ou la laine de leur tête, est divisée en une infinité de petites tresses, mêlées de petits brins d'écaille & de paillettes d'or. Ils ont tous la figure d'un poignard gravée sur la joue, & souvent sur les autres parties du corps; usage qui s'est communiqué à quelques autres Nations jusqu'à la Côte d'Or. Il est ici fort ancien, & sert à distinguer les Nègres maritimes, des Habitans intérieurs du Pays, que les premiers enlèvent quelquefois pour l'esclavage. La Loi les oblige seulement de payer, sur le prix de la vente, un droit de vingt schellings aux Kabaschirs, & de dix aux Membres du Palayer ou du Conseil. Atkins en conclut (45) que ces enlèvements sont ici plus fréquens que dans les Villes précédentes. Les Esclaves reviennent dans ce Canton à huit livres sterling.

Sur toute la Côte, depuis *Sestos*, il y a beaucoup de ressemblance dans les alimens. L'Auteur donne la description de trois (46) mets favoris des Nègres. 1. Celui qu'il appelle *Slabberfauce*. C'est une composition de riz, de volaille, de chevreau & de chair d'éléphant, qui n'est que meilleure lorsqu'elle devient un peu puante. On fait tout bouillir ensemble, avec un peu d'ocre & d'huile de palmier. Ce ragoût passe pour ce qu'il y a de plus délicieux dans les festins du Pays. La chair de chien flatte beaucoup aussi le goût des Nègres. Le Capitaine d'un Vaisseau Anglois, nommé l'*Hirondelle*, obtint un jeune Esclave en échange pour un chien. Dans d'autres lieux, c'est la chair des singes qui a la préférence. 2. Le *Bomini* est un plat de poisson séché au soleil, & souvent à demi pourri, qu'ils font frire, sans sel, dans l'huile de palmier. L'ayant mêlé ensuite avec un peu de riz bouilli, ils le mangent avidement avec leurs doigts. 3. La soupe noire n'est pas moins estimée dans les Comptoirs Anglois que parmi les Nègres. Elle

CÔTE  
D'YVOIRE.

Explication du  
Bouronleff Pit,  
ou de l'Abîme  
sans fond.

Terres du Cap-  
Apollonia, &  
caractère des  
Habitans?

Trois mets des  
Quaquas.

Slabberfauce.

Bomini.

Soupe noire.

(44) Atkins, p. 69. & suiv.

(46) Atkins, p. 69. & suiv.

(45) Le même, p. 73.

CÔTE  
D'YVOÏRE.

se fait d'un mélange de volaille & de quantité d'excellentes herbes, qu'on fait bouillir avec de l'huile de palmier, de l'ocre & beaucoup de poivre. De-là vient sans doute le *Papper-pot*, ou la Terrine au poivre, qui est fort en usage à la Jamaïque; mais sans huile de palmier, parce qu'elle manque dans cette Isle.

Agumene.  
Bogio.

On ne rencontre que deux Villages sur la Côte, depuis le Cap-Apollonia jusqu'à la Riviere (47) Mankou. Ils se nomment *Agumene* & *Bogio*. Leur situation est entre un grand nombre de palmiers & de cocotiers. Mais le Commerce y est négligé. Le rivage se courbe ici pendant quelques lieues à l'Est-Nord-Est, & celui du Fort Hollandois d'Axim reprend à l'Est-Sud-Est. Tel est aussi le cours de la marée depuis le Cap-Apollonia. C'est près de Bogio que la Riviere de Mankou tombe dans la mer. Elle vient d'Iguira, son canal est bouché par des rocs & des chûtes-d'eau. Les Nègres tirent beaucoup d'or de son sable.

Beau rivage.

On compte neuf lieues depuis le Cap-Apollonia jusqu'au Fort d'Axim; terre basse & couverte de cocotiers & de palmiers. Le rivage est fort spacieux. On le croiroit pavé de briques, tant le sable est ferme & uni. Il est extrêmement commode pour les voitures, jusqu'à une lieue d'Axim, où l'agréable Riviere de *Cabra*, nommée aussi *Ankober*, sépare le Pays de *Sako* de celui d'Axim (48).

Rio Cabra, ou  
Riviere d'Anko-  
ber.

Bosman dit que Rio Cabra, qui prend aussi le nom d'Ankober du Pays qu'il arrose, est quatre milles au-dessus du Fort Hollandois de S. Antoine. Son embouchure est fort large, & de si peu de profondeur, que l'Auteur doute si les Barques y peuvent passer. Mais, un peu plus loin, elle devient plus profonde en se rétrécissant; & pendant plusieurs milles, elle coule ainsi sans aucun changement. Bosman ignore si elle vient de bien loin dans les terres; mais l'ayant remontée l'espace de trois jours, il trouva le Pays aussi beau qu'aucun autre Canton de la Guinée, sans excepter celui de Juda. Les deux rives sont bordées de grands arbres, sur lesquels on admire continuellement un nombre infini d'oiseaux du plus beau plumage, & quantité de singes, qui réjouissent les voyageurs par leurs sauts & leurs grimaces. A quatre ou cinq milles de l'embouchure est le grand Village (49) d'Ankober, sur la rive Ouest.

Ankober.

Abocro.  
Iguira.

Barbot, qui fait le même récit, & manifestement d'après Bosman, ajoute que plus haut, vers Iguira, on trouve des rocs & des chûtes d'eau, où les Nègres trouvent beaucoup d'or en plongeant. Dans l'intervalle, il nomme trois Villages, habités par autant de Nations différentes: Ankober, qui est le plus proche de l'embouchure; *Abocro*, qui le suit; & *Iguira*, près des rochers qui bouchent la Riviere. Le premier est la Capitale d'un Royaume. Les deux autres forment deux especes de Républiques. Autrefois (50) les Hollandois avoient un Fort dans le Pays d'Iguira.

(47) Smith & d'autres la nomment *Man-cha*.

(48) Barbot, p. 148. & Snock, p. 493.

(49) Bosman, p. 111.

(50) Barbot, p. 148.



## §. II.

CÔTE  
D'IVOIRE.*Productions , Usages , Langue & Mœurs de la Côte d'Ivoire.*

TOUTES les parties de cette belle Côte produisent une grande abondance de riz, de pois, de fèves, de citrons, d'oranges & de noix de coco. Les Habitans apportent aux Vaisseaux de grosses cannes de sucre. En un mot, c'est un des meilleurs Pays de la Guinée. La perspective des montagnes & des Villages y est charmante. La plupart des Villages sont plantés de palmiers & de cocotiers. La substance des montagnes est rouge ; ce qui forme, avec la verdure perpétuelle des arbres qui les couvrent, un mélange délicieux pour la vûe. Grand-Drevin & Rio S. André sont les deux meilleurs Cantons. Le coton & l'indigo croissent naturellement dans toute l'étendue de cette riche contrée. L'huile de palmier y est en abondance. Elle se tire du fruit d'une sorte de palmier nommé *Tombo*. Le même arbre donne le vin qui s'appelle *Tombo* ou *Bourdon*, que les Nègres mêlent ordinairement avec de l'eau, pour moderer la force de l'un & corriger la crudité de l'autre (1).

Abondance de  
provisions.

Les bestiaux, tels que les bœufs, les vaches, les chèvres & les porcs, sont en si grand nombre, qu'ils s'y donnent presque pour rien. Les daïms & les chevreuils n'y sont pas plus rares (2).

Vin de Tombo.

La Côte abonde en poisson. Mais les plus remarquables, suivant Des Marchais, sont le Taureau de mer, le Marteau & le Diable de mer. Il en prit des trois especes. Le premier, qu'il nomme aussi le *Poisson cornu*, étoit long de huit pieds, sans y comprendre la queue, qui en avoit trois. Son corps, qui étoit quadrangulaire, & de la même épaisseur dans toute son étendue, avoit environ cinq pieds de circonférence. Sa peau étoit rude & forte, quoique sans écailles, remplie de pointes inégales, marquée de grandes taches de différentes couleurs, entre blanc, gris & violet. Son museau ressembloit beaucoup à celui du Porc ; mais il se terminoit en trompe d'éléphant ; & l'animal n'ayant point d'autre gueule, tous ses alimens passaient par cet étroit canal. On ne lui trouva dans le ventre que de l'herbe, de la mousse & quelques petits poissons. Il avoit les yeux fort gros, & bordés d'une sorte de poil dur & épais. Son front, ou la partie supérieure de sa tête, étoit armée de deux cornes, osseuses, rudes, fortes, & pointues à l'extrémité, de la longueur de quinze ou seize pouces. Elles étoient fort droites, & parallèles à son dos, sur lequel s'élevoient deux excroissances rondes, de trois pouces de largeur, qui régnoient depuis l'insertion des cornes jusqu'à un pied de la queue. Cette queue paroissoit composée de deux parties ; l'une, près du corps, charnue & couverte de la même peau : elle n'étoit même qu'une continuation de la vertèbre du dos. L'autre partie étoit une grande & épaisse nâgeoire (3), de couleur brune, rayée de lignes blanches parallèles. Elle n'étoit pas sillonnée, comme dans la plupart des poissons, mais elle s'élargissoit un peu vers l'extrémité. Elle sembloit

Trois poissons  
monstrueux.Le Taureau de  
mer, & sa description.

(1) Villault, p. 118.

(2) Barbot, *ibid.* p. 143. & suiv.(3) L'Auteur l'appelle *Empennure*.

CÔTE  
D'YVOIRE.

servir de défense à l'animal, qui étoit armé aussi, vers le bas du ventre, de deux éperons, longs d'un pied, ronds, osseux & pointus comme les cornes. Ses ongles étoient grandes, chacune accompagnée d'une nâgeoire, assez petite en comparaison de la masse totale, mais très-forte. Il en avoit une autre, sous le ventre, entre les deux éperons. Sur le dos, entre les excroissances qu'on a déjà remarquées, il s'élevoit une sorte de bosse, d'où sortoit encore une nâgeoire, d'un demi-pied de diametre & de la même hauteur, à peu près de la forme d'un éventail. La chair étoit blanche, grasse & d'assez bon goût (4).

Le *Zigana*, ou le  
Marteau.  
Sa description.

Le *Zigana* ou le *Marteau*, qui porte en Amérique le nom de *Pantoufflier*, est un animal du genre vorace. Il a la tête plate, & qui s'étend des deux côtés comme celle d'un marteau. Ses yeux, qui se trouvent placés aux deux extrémités, sont grands, rouges, & comme étincellans. Sa gueule a deux rangées de dents fort tranchantes. Le corps est rond, & se termine par une grosse & forte queue (5), dont l'animal se sert pour seconder la voracité de son gosier. Il n'a point d'écaillés; mais sa peau est épaisse & marquetée de taches rudes. Ses nâgeoires sont grandes & vigoureuses. Il s'élançe (6) sur sa proie avec une rapidité extrême. Tout convient à son avidité, sur-tout la chair humaine. C'est une sorte de requin, que les Nègres ne laissent pas d'attaquer, & qu'ils tuent fort adroitement.

Le Diable de  
mer. Sa descrip-  
tion.

Le monstre que Des Marchais appelle Diable de mer, & qui se trouve sur cette Côte, est une sorte de Raye, longue de vingt (7) ou vingt-cinq pieds, & large de quinze ou dix-huit, sur trois d'épaisseur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce monstrueux poisson (8), c'est qu'il a de chaque côté des angles saillans d'une substance aussi dure que la corne, & si pointus, que les coups en sont fort dangereux. Sa queue, qui est longue comme un fouet, est armée aussi d'une pointe redoutable. Le dos est couvert de petites bosses rondes, de la hauteur de deux pouces, avec des pointes aussi aiguës que des cloux. La tête est grosse, & jointe immédiatement au corps, sans aucune apparence de col. Elle est fort large, & garnie de dents plates & tranchantes. La nature a donné quatre yeux à cet animal; deux près du gosier, qui sont ronds & fort grands: les deux autres plus haut, mais plus petits. Des deux côtés du gosier, il a trois cornes, de longueur & d'épaisseur inégale. Des trois qui sont au côté droit, celle du milieu est longue de trois pieds, & d'un pouce & demi de diametre à son insertion. La plus grande, du côté gauche, n'a que deux pieds & demi de long, & la grosseur proportionnée. Ces cornes sont flexibles, & par conséquent peu capables de nuire. La chair de l'animal est coriassée & de mauvais goût. Son foye donne de fort bonne huile. La peau est rude & sèche, comme celle du requin (9).

Figure & caractères  
des Quaquas.

La taille commune des Nègres Quaquas est haute & bien proportionnée; mais leur physionomie est effrayante au premier coup-d'œil. Cependant, malgré le préjugé d'une figure barbare, l'Auteur les donne pour le Peuple

(4) Des Marchais, Vol. I. p. 79.

(5) Voyez la Figure.

(6) La gueule est placée comme celle du

Requin.

(7) Des Marchais, *ubi sup.* p. 177.

(8) Voyez la Figure.

(9) Des Marchais, *ubi sup.* p. 177.

de toute la Guinée le plus civil & le plus raisonnable. Ils jouissent même de cette réputation parmi leurs voisins (10).

Ils paroissent rudes & sauvages, dit un autre Voyageur; mais, dans le Commerce, on les trouve doux, sociables, de bonne-foi, & les plus honnêtes Négocians de la Côte. Quoiqu'ils aient du vin de palmier en abondance, ils sont fort sobres, & vendent cette liqueur à leurs voisins, qui sont d'insignes yvrognes. Ils boivent une forte de bière, qu'ils nomment *Rito*, dans laquelle il entre beaucoup d'eau, & qui est d'un goût fort agréable, mais qui ne (11) laisse pas d'être assez forte pour enivrer. En général, ils ont tant d'aversion pour l'ivrognerie, que la Loi impose des punitions publiques à ceux qui s'enivrent jusqu'à perdre la raison. Aussi marquent-ils peu d'empressement pour les liqueurs de l'Europe. Leur maxime est qu'elles alterent la santé ou la raison, & qu'elles rendent l'homme bête ou qu'elles le tuent. S'ils boivent du vin de bourdon, qu'ils appellent *Tombo*, c'est en y mêlant toujours de l'eau, quoique ce vin soit foible par lui-même & rafraîchissant (12).

Quelques Voyageurs ont fait des Quaquas un portrait fort différent. Smith les représente comme des voleurs & des brutaux, qui n'ont pas leurs pareils au monde. S'ils voient quelque chose à bord qu'ils ne puissent trouver l'occasion de voler, ils ne manquent pas du moins de le demander avec impudence. Les refuse-t-on? ils retournent en colere au rivage, & ne souffrent point qu'il en vienne d'autres pour le Commerce. La Chaloupe de Smith n'alloit jamais acheter ses provisions, sans être bien armée; & le plus souvent, elle avoit la précaution de jeter l'ancre à cent pas du rivage (13), où elle attendoit les Nègres dans leurs Canots.

Suivant Villault, ils étoient accusés de manger les Blancs. Ce Voyageur ajoute, que depuis moins de treize ou quatorze ans ils avoient tué & mangé quatorze Hollandois, qui prenoient de l'eau fraîche à la Riviere de Saint André, & qui ne leur avoient pas donné le moindre sujet de plainte. Cependant, dit-il, il n'y a point de Nation sur toute la Côte qui craigne tant les armes à feu (14).

Smith les appelle une race maudite de cannibales. Il avoit pris, dit-il, la même idée des autres Nations de Guinée, en leur voyant manger des chiens, des alligators, du poisson puant, & d'autres alimens encore plus horribles; mais il ne trouva que les Quaquas assez barbares, pour faire l'aveu du goût qu'ils ont pour la chair humaine (15).

Ils ne peuvent souffrir l'usage établi parmi les Européens, de s'embrasser après une longue absence ou lorsqu'ils sont prêts à se quitter. Ils regardent les embrassemens comme un affront. Leurs dents sont fort pointues, par le soin qu'ils prennent sans cesse de les aiguïser; mais la plupart les ont crochues & mal rangées. Ils regardent comme un grand ornement de laisser croître leurs ongles, & de porter leurs cheveux en tresses plates, qu'ils enduisent d'huile de palmier & de terre rouge. Ce soin de leur chevelure va jusqu'à leur faire emprunter une partie des cheveux de leurs femmes, qu'ils

CÔTE  
D'YVOIRE.

Leur sobriété.  
Loi contre l'ivrognerie.

Portrait différent  
de la même Nation.

Ils sont accusés  
d'antropophagie.

Leurs usages &  
leurs habits.

Leur chevelure.

[10] Villault, p. 115.

[11] Barbot, p. 143.

[12] Des Marchais, p. 185.

[13] Smith, p. 111.

[14] Villault, p. 114. & 119.

[15] Smith, p. 112.

CÔTE  
D'YVOIRE.

Ils font usage  
du Betel.

ont l'art d'allonger en les joignant ensemble & dont ils se font une forte de perruque. Quelques-uns les relevent autour de leur tête, & leur donnent la forme d'un bonnet. Chaque jour ils s'oignent le corps du même enduit qui sert à leur tête. On leur voit mâcher continuellement (16) du betel, & prendre leur salive, qui se teint de cette couleur, pour s'en froter les joues & le menton. Ils se chargent les jambes de gros anneaux de fer; comme s'ils faisoient gloire de leur pesanteur. Barbot vit au Cap-Laho quantité de Nègres qui en portoient soixante livres pesant, au long d'une seule jambe. Ils paroissent charmés du bruit qu'ils font en marchant, avec cette multitude d'anneaux (17); & les gens de qualité affectent de se distinguer par le poids & par le nombre. En un mot, conclut l'Auteur, c'est une Nation dont la seule vûe est capable d'effrayer, & qui joint à cette figure hideuse beaucoup de puanteur (18).

Les gens du commun ne portent qu'une petite pièce d'étoffe pour cacher leur nudité. Mais les Grands se distinguent par une espece de manteau, ou de grand surplis, dont ils sont couverts. Ils portent un cimenterre au côté. Leurs femmes se coupent les cheveux, dont les hommes se servent pour allonger ou grossir leur chevelure (19).

Beauté de leurs  
femmes.

Leur parure.

Sur la Côte de Giron & du Petit-Drevin, les femmes avoient la curiosité de s'approcher du rivage avec leurs filles, & sembloient regarder les Matelots avec beaucoup de complaisance tandis qu'ils faisoient la provision d'eau. Villault rend témoignage, qu'à l'exception de la couleur, elles ont les traits si réguliers, qu'elles passeroient, en Europe même, pour des beautés parfaites. Il en vit plus de cinquante, entre lesquelles il n'y en avoit pas une qui ne fût d'une taille fine & légère, au lieu que la plupart des hommes sont fort gros & fort grands. L'habillement des femmes est un simple morceau d'étoffe sur le devant du corps. Il n'y a point de Nation où elles soient si nues dans toute l'étendue de la même Côte (20).

Des Marchais observe qu'elles ont les cheveux entrelassés de petits brins d'or pur, & que les ouvriers du Pays marquent à l'envi leur habileté dans la forme qu'ils donnent à ces petits ornemens. Ils les confondent tous sous le nom de *Manillas*, terme aussi général parmi les Nègres, que celui de joyaux en Europe. Les femmes des Nègres riches en ont la tête chargée, & leur parure monte à des sommes considérables. Une jeune & belle fille n'est pas sans agrément dans cet état. Cependant les matis, qui ont une autorité absolue (21) sur leurs femmes, ne font pas difficulté de leur enlever quelquefois leurs bijoux, pour les échanger contre les marchandises dont ils ont besoin.

Maladie com-  
mune dans le  
Pays.

Les Exomphales, ou les ruptures du nombril, sont ici des infirmités fort communes. Mais les autres difformités du corps sont fort rares dans toute la Nation. Entre un grand nombre de Nègres, l'Auteur n'en vit que deux qui eussent à se plaindre de la Nature. L'un étoit né borgne, l'autre sans nez (22).

(16) Les Indiens Orientaux ont le même usage.

(17) Villault dit qu'ils joignent des grelots à leurs braffelets, p. 112.

(18) Barbot, p. 142.

(19) Villault, p. 119, & Barbot, p. 142.

(20) Villault, p. 115.

(21) Des Marchais, p. 188.

(22) Atkins, p. 67.

Leur langage est barbare, & d'autant plus inintelligible, qu'ils parlent fort vite. Lorsqu'ils se rencontrent les uns les autres, soit au rivage, soit hors de leur Pays, ils se mettent la main sur l'épaule, & se prenant par les doigts, qu'ils font craquer, suivant l'usage de toute la Côte, ils répètent plusieurs fois, à voix basse, le mot de Quaqu. C'est de-là que l'Auteur croit devoir tirer l'origine de leur nom.

C'est ici l'usage, pour les enfans, de suivre la profession de leur pere. Le fils d'un Tisserand exerce le même métier, & celui d'un Facteur n'a point d'autre emploi que le Commerce. Cet ordre est si bien établi, qu'on ne souffriroit pas qu'un Nègre fortît (23) de sa condition naturelle. Cependant ils ont peu d'arts mécaniques. Atkins dit qu'une serrure passa pour une rareté si précieuse, qu'elle attira tous les Habitans du Canton. Nos montres leur paroissent encore plus admirables. La fabrique du papier, dit le même Auteur, leur paroît un prodige (24).

Le fond des pratiques religieuses ressemblant à celles de la Côte d'Or, on remet cet article au Chapitre suivant. Si les Quaquas respectent beaucoup leurs Rois & leurs Prêtres, cette foudmission vient moins de leur goût pour l'ordre, que de l'opinion qu'ils se forment de ces deux dignités. Ils croient que la magie & les enchantemens sont des qualités attachées à la Prêtrise & à la Royauté. Le Roi de *Saka*, Pays voisin du Cap-Laho, passe sur-tout pour le plus puissant Magicien de l'Univers. Il observe, tous les ans, au commencement de Décembre, une cérémonie mystérieuse à l'honneur de la Mer, qui est la plus grande Divinité du Pays. Cette cérémonie dure jusqu'au mois d'Avril. Il envoie, par intervalles, quelques-uns de ses gens dans un Canot, au rivage d'Axim, de Sama, de Commendo, & des autres lieux de la Côte d'Or, pour y offrir à la Mer un sacrifice de quelques vieux haillons, de différentes sortes de pierres, & de plusieurs cornes de boucs remplies de poivre. Les Prêtres chargés de cette commission prononcent certains mots à voix basse, pour obtenir de la Mer qu'elle daigne être calme pendant la saison de l'Été, & favorable par conséquent à la navigation & au Commerce des Habitans. Aussi-tôt que le premier Canot est revenu, il en part un autre, qui va faire à son tour les mêmes cérémonies, & qui est relevé successivement par d'autres jusqu'à la fin de la saison. Le premier part de *Korbi-Laho*. Il est immédiatement suivi des Facteurs Nègres de ce Port, qui portent dans plusieurs Canots leurs étoffes, pour les vendre dans le même lieu où se fait le sacrifice. A leur retour, d'autres suivent aussi le second, le troisième & tous les autres Canots du Roi. Cette méthode s'observe avec un ordre merveilleux, & chacun trouve ainsi le moyen de vendre ses marchandises. Vers la fin du mois d'Avril, les Canots enchanteurs laissent à la Mer la liberté de s'agiter à son gré, & les Marchands se hâtent de regagner chacun leur Canton (25).

Quelque jugement qu'on veuille porter des Nègres de cette Côte, il est certain qu'ils sont passionnés pour le Commerce. S'ils apperçoivent un Vaisseau sur la Côte, ils commencent par l'observer soigneusement; & lorsqu'ils

CÔTE  
D'YVOIRE.  
Leurs salutations.

Ordre établi dans  
les conditions.

Rois & Prêtres  
estimés Magi-  
ciens.

Pratiques super-  
sticieuses.

Les Quaquas  
passionnés pour  
le Commerce.

(23) Barbot, *ubi sup.*

tre autrement.

(24) Il faut supposer qu'on la leur explique, car on ne conçoit pas qu'ils pussent la connoître.

(25) Barbot, p. 143. & suiv.

CÔTE  
D'YVOIRE.

qu'ils croient leur confiance bien établie, ils s'empressement de porter à bord des provisions, de l'or, de l'ivoire & des Esclaves, pour lesquels ils reçoivent, en échange, des marchandises de l'Europe. Il est toujours plus sûr de les attendre, que de transporter des marchandises au rivage, parce qu'avec la précaution de n'en recevoir à la fois qu'un certain nombre sur le tillac, on ne court aucun danger; au lieu qu'à terre ils sont les plus forts, & peuvent aisément succomber à la tentation d'égorger les Marchands, pour se saisir de leurs biens. Mais comme il leur reste toujours de l'inquiétude, ils obligent le Capitaine Européen de se mettre dans l'œil un peu d'eau de mer; ferment redoutable dans leurs idées, après lequel ils s'approchent du Vaisseau beaucoup plus librement. Ils sont persuadés que celui qui violeroit sa promesse, après cette cérémonie, perdrait aussi-tôt les yeux. Mais quoique de leur côté ils ne manquent pas de s'engager par le même lien, l'Auteur conseille de ne rien négliger (26) pour se garantir de la fraude & de la surprise. Barbot observe aussi que lorsqu'ils approchent des Vaisseaux, ils trempent la main dans l'eau salée & s'en font distiller quelques gouttes dans les yeux; ce qui signifie qu'ils aimeroient mieux perdre les yeux (27) que de blesser la bonne-foi du Commerce (28).

Leurs défiances.

Circonstances  
rapportées diffé-  
remment par Vil-  
lault.

Villault représente cette pratique avec quelques circonstances différentes. Il raconte qu'à leur arrivée, le Capitaine doit se présenter pour les recevoir; & qu'alors mettant un pied sur l'échelle du Vaisseau & tenant l'autre sur leur Canot, ils prennent dans la mer une poignée d'eau, qu'ils jettent au visage du Capitaine. C'est la plus forte assurance qu'ils puissent donner de leur amitié & de leur bonne-foi. Ils sont si attachés à cette superstition, qu'ils n'entreroient pas (29) dans un Vaisseau sans l'avoir observée; & lorsqu'ils veulent assurer quelque chose, ou l'attester solennellement, ils emploient la même cérémonie. On prétend que depuis plusieurs années les Habitans de la Côte du mauvais Peuple ont abandonné cette formule de ferment, & qu'elle ne subsiste plus qu'à la Rivière de S. André, au Cap-Apollonia & au Cap-Laho. Dans les autres Cantons, les Nègres se contentent d'examiner curieusement un Vaisseau qui arrive, d'en faire plusieurs fois le tour dans leurs Canots, en considérant sa fabrique & l'habillement des Matelots; & s'ils croient reconnoître qu'on leur réponde en François, ils viennent à bord sans aucune défiance (30).

Amusement pour  
les Matelots.

C'est un amusement pour les Matelots, au long de cette Côte, de se voir environnés d'un grand nombre de Canots, chargés de Nègres, qui crient de toute leur force *Quaqu*, *Quaqu*, & qui s'éloignent aussi promptement qu'ils se sont approchés. Depuis que les Européens en ont enlevé plusieurs, leur inquiétude est si vive, qu'on ne les engage pas facilement à monter à bord. C'est Barbot (31) qui parle ici. La meilleure méthode, pour les attirer avec leurs marchandises, est de prendre un peu d'eau de

(26) Villault, p. 115. Il dit au contraire, dans un autre endroit (p. 187.) qu'on peut se fier à eux après cette cérémonie.

(27) Barbot, *ubi sup.*

(28) Atkins, p. 73. Il ajoute qu'ils prennent aussi de l'eau dans la bouche, & que si le

Capitaine du Vaisseau n'imité pas leur action, ils se retirent & renoncent au Commerce.

(29) Villault, p. 116.

(30) Des Marchais, *ubi sup.*

(31) Barbot, p. 141.

mer & de s'en mettre quelques gouttes dans les yeux ; parce que la Mer étant leur Divinité, ils regardent cette cérémonie comme un serment. Cependant elle ne réussit pas dans tous les endroits de la Côte, comme l'Auteur en fit l'expérience à Tabo (32).

Les outrages, dit Smith, qu'ils ont souvent reçus des Européens, leur inspirent des soupçons continuels. Le Vaisseau de ce Voyageur s'arrêta plusieurs fois devant différentes Villes & tira quelques coups de canon pour signal, sans voir paroître un Canot, ni même un Nègre sur le rivage. Enfin, quelques Bâtimens de la même Nation, qui commerçoient aussi sur la Côte, l'informerent que les Habitans ne s'approchoient guères des Vaisseaux Anglois, dans la crainte d'être enlevés pour l'esclavage, & qu'ils avoient ordinairement plus de confiance aux François. Cet avis lui devint fort utile. Il prit aussi-tôt le pavillon de France ; & faisant le Commerce en Langue Françoisé, non-seulement il se procura des échanges très-avantageux, mais il reçut (33) continuellement une grande abondance de rafraîchissemens & de provisions.

Les Quaquas sont ordinairement quatre ou cinq dans un Canot. Mais il est rare qu'on en voie monter plus de deux à la fois sur un Vaisseau. Ils y viennent chacun à leur tour, & n'apportent jamais deux dents ensemble. Celui qui se hazarde le premier, observe avec soin s'il y a des armes & beaucoup d'hommes sur le tillac. Il en avertit ses compagnons ; le Commerce se fait alors avec assez de tranquillité. Mais quoiqu'ils paroissent guéris de leur défiance, on leur proposeroit en vain de descendre dans les cabines ou sous les ponts. Ils appréhendent tellement les armes à feu, que l'Auteur ayant fait tirer un jour sur un Bâtiment d'Interlope, plusieurs Nègres, qui étoient sur le tillac, se précipiterent dans les flots (34). Il observe que s'ils découvrent quelqu'arme en approchant du Vaisseau, ils retournent droit au rivage, sans que rien puisse les rappeler. Aussi les Anglois, qui vont à terre dans la Chaloupe, prennent-ils soin de cacher leurs fusils & leurs pistolets.

On auroit peine à se figurer de quelle patience on a besoin pour finir les affaires de Commerce avec des Peuples si grossiers. Outre la férocité de leur naturel (35), on a toujours l'obstacle du langage à surmonter ; car, s'il est impossible de les entendre, ils paroissent encore moins capables d'entendre les Européens. Tout se fait par des gestes, & par des signes de la main ou des doigts, en mettant une certaine quantité de marchandises près de leur or ou de leur ivoire. A *Dromva-Petri*, Barbot, las de perdre quantité de marchandises en daschis ou en présens, fit retenir à bord une dent d'éléphant, qui égaloit à peu près la valeur de ce qu'il avoit donné. Au *Cap-Laho*, il fit retenir deux dents, jusqu'à ce que les daschis fussent restitués. Les Nègres se déterminèrent enfin à cette restitution ; mais ce ne fut pas sans une vive querelle, accompagnée de plusieurs coups, entre ceux qui avoient reçu les daschis & celui dont on avoit retenu la marchandise. Dans le trouble, quelques-uns de ceux qui étoient à bord sautèrent dans les flots, & plongèrent si long-tems, qu'ils ne reparurent que fort loin hors de la

CÔTE  
D'YVOIRE.

Les Anglois  
prennent pavil-  
lon François  
pour traiter avec  
les Quaquas.

Précautions pour  
le Commerce.

Difficultés du  
Commerce sur la  
Côte d'Yvoire.

Barbot se fait  
rendre les présens  
faits aux Nègres.

(32) Smith, p. 111.

(33) Villault, p. 73. Barbot, p. 142.

Tome III.

(34) Barbot, p. 142.

(35) Le même, *ubi sup.*

CÔTE  
D'YVOIRE.  
Importance de  
ces présens. Leur  
origine.

portée du mousquet. Lorsqu'ils eurent regagné leurs Canots, ils prirent la fuite à force de rames.

Les daschis, qui sont les premiers objets de l'empressement des Nègres, ne paroissent pas d'abord d'une grande importance. C'est un couteau de peu de valeur, un anneau de cuivre, un verre d'eau-de-vie, ou quelques morceaux de biscuit. Mais ces libéralités, qui ne cessent point au long de la Côte, & qui se renouvellent quarante ou cinquante fois le jour, emportent à la fin cinq pour cent sur la cargaison du Vaisseau. Ce pernicieux usage vient des Hollandois, qui se crurent obligés, en arrivant sur la Côte de Guinée, d'employer l'apparence d'une générosité extraordinaire pour ruiner les Portugais dans l'esprit des Nègres. Il n'y a point de Nation pour qui leur exemple n'ait pris la force d'une Loi. Toute proposition de Commerce doit commencer par les daschis. Ainsi ce trait de politique est devenu un véritable fardeau pour l'Europe, & pour ceux mêmes qui l'ont inventé.

Le même usage est établi sur la Côte d'Or, & commence au Cap-Laho; avec cette différence, que les daschis ne s'accordent qu'après la conclusion du marché, & qu'ils y portent le nom de *Dassi-mi-Dassi*. Mais sur toutes les Côtes inferieures, depuis la Riviere de Gambra, les Nègres veulent que leurs daschis soient payés d'avance. Ils ne voient pas plutôt paroître un Vaisseau, qu'ils les demandent à grands cris (36).

Marchandises  
qu'on tire de la  
Côte d'Yvoire.

Les seules marchandises qui sont la matiere du Commerce, dans cette division, sont les étoffes de coton, le sel, l'or & l'yvoire. Suivant Villault, les Nègres fabriquent d'assez jolies étoffes, à raies blanches & bleues, d'environ trois quarts de largeur, & longues de deux ou trois aunes. Elles se vendent fort bien sur la Côte d'Or. Les Nègres du commun en font des pagnes (37). Des Marchais dit que ces pièces d'étoffe (38) sont composées de six lais, cousus ensemble, chacun d'environ trois aunes de longueur, sur six pouces de largeur. De-là vient le nom de Côte des six bandes, que les Hollandois ont donné à la Côte des Quaquas. Leur teinture bleue est fort belle & se soutient long-tems.

Etoffes fabri-  
quées par les Nè-  
gres.

Barbot s'étend un peu plus sur cet article. Il nous apprend qu'entre Korbi-Laho & la Côte de Quaqua, le Pays produit beaucoup de coton, & que les Habitans des terres interieures le travaillent avec beaucoup d'industrie. Les étoffes qui se fabriquent au Cap-Laho sont composées de six lais, ou de six bandes, longues de trois aunes & demie de France. Elles sont très-fines. Celles de Korbi-Laho n'ont que cinq bandes, de trois aunes de long, & sont plus grossieres. Les Nègres de la Côte servent de Facteurs à ceux de l'interieur des terres, pour vendre leurs étoffes aux Européens, sur-tout aux Hollandois, desquels ils tirent en échange une sorte de toile bleue, nommée Alkori, dont il se fait un grand commerce sur la Côte d'Or & dans les autres parties de la Guinée méridionale.

Peuple blanc  
d'Afrique, avec  
lequel ils sont en  
Commerce.

Quelques Facteurs Nègres, qui parcourent sans cesse le Pays pour acheter des étoffes, raconterent à l'Auteur que les Nègres interieurs en vendent une quantité considérable à certains Peuples blancs qui sont fort éloignés:

(36) Smith, *ubi sup.*

(37) Villault, p. 128.

(38) Des Marchais, p. 135.

dans les terres, & qui voyagent ordinairement sur des mules ou sur des ânes, armés d'épieux ou de zagaies. Il y a beaucoup d'apparence que ce sont les Arabes de Zara, ou des rives du Niger.

Les Quaquas se font aussi des pagnes d'une sorte de chanvre, ou d'une Plante qui lui ressemble beaucoup. La teinture qu'ils lui donnent est fort belle (39), & le tissu composé avec beaucoup d'art.

Les mêmes Nègres font un grand Commerce de sel avec leurs voisins au Nord-Est; & ceux-ci le transportent plus loin, dans des régions où sa rareté le rend fort cher. S'il faut s'en rapporter aux Quaquas, ce transport se fait jusqu'au-delà du Niger, dans un Pays dont les Habitans ne sont pas noirs, & qui, suivant la description qu'on en fit à l'Auteur, ne peuvent être que les Mores (40).

Les contrées intérieures, derrière les Quaquas, fournissent une grosse quantité de dents d'éléphants, qui sont le plus bel ivoire du monde. Elles sont achetées constamment par les Anglois, les Hollandois & les François; quelquefois aussi par les Danois & les Portugais. Mais depuis que le Commerce de la Guinée est ouvert à toutes les Nations, l'Angleterre en tire plus d'avantages que la Hollande. Ce nombreux & perpétuel concours de Vaisseaux Européens, qui visitent annuellement la Côte, a fait hausser aux Nègres le prix de leurs marchandises, sur-tout celui de leurs grosses dents d'éléphants, dont quelques-unes pèsent près (41) de deux cens livres. Le Pays en fournit une si étrange quantité, que, suivant le témoignage de Des Marchais, il s'en est vendu, dans un seul jour, jusqu'à cent quintaux. Les Nègres racontent que le Pays intérieur est si rempli d'éléphants, sur-tout dans les parties montagneuses, que les Habitans sont obligés de se creuser des cavernes aux lieux les plus escarpés des montagnes, & d'en rendre les portes fort étroites. Ils ont recours à toutes sortes d'artifices pour chasser de leurs plantations ces incommodes animaux. Ils leur tendent des pièges, dans lesquels ils en prennent un grand nombre. Mais, si l'on doit se fier au récit des Nègres, la principale raison qui rend l'ivoire si commun dans le même Pays, est que les éléphants jettent leurs dents tous les trois ans; de sorte qu'on les doit moins à la chasse des Nègres qu'au hasard, qui les fait trouver dans les forêts (42).

Villault & Barbot rendent le même témoignage. Suivant Barbot, les éléphants sont en si grand nombre sur toute cette Côte, que malgré la guerre qu'on leur fait continuellement, les Nègres sont obligés, pour leur sûreté, de bâtir leurs Habitations sous terre. On raconte, dit aussi Barbot, que ces animaux jettent leurs dents tous les trois ans; & que vivant cent ans, & plus, la quantité de dents qui se trouvent ainsi dans les forêts est véritablement innombrable. Cependant, on observe qu'elle est fort diminuée, soit que les Nègres aient plus de négligence à chercher les dents, soit que les maladies aient emporté une grande partie des éléphants; & que l'une ou l'autre de ces deux raisons, joint à la multitude de Vaisseaux qui abordent sur la Côte, a fait hausser le prix de cette marchandise (43).

(39) Barbot, p. 143.

(40) Des Marchais, Vol. I. p. 186.

(41) Villault, p. 118.

(42) Des Marchais, *ubi sup.* p. 187.

(43) Villault, *ubi sup.* Barbot, *ubi sup.*

CÔTE  
D'IVOIRE.

Contrées intérieures & leurs productions.

Prodigieuse quantité d'éléphants.

Diminution des éléphants.

CÔTE  
D'YVOIRE.  
Or de la Côte  
d'Yvoire.

Tromperie des  
Nègres, &  
moyens de l'évi-  
ter.

Villault, après avoir admiré combien les Nègres & leurs femmes portent d'or dans leurs cheveux, se croit en droit de conclure que le Pays n'est pas sans quelques mines de ce précieux métal. Cependant il avoue qu'ayant demandé plusieurs fois aux Nègres, de quelle source ils le tirent, ils s'accordoient tous à tourner les yeux & la main vers les montagnes. Mais s'il l'a trouvé fort commun, sur-tout vers le Cap-Apollonia, il ajoute qu'étant en poudre, ils ont l'art de le falsifier par un mélange de poudre de cuivre. La précaution la plus sûre, lorsque le Commerce se fait à bord, c'est de leur demander si leur or est pur, & de les menacer du plus sévère châtement, tel que la perte de leur liberté. S'ils persistent à soutenir que leur marchandise est de bon aloi, il faut la peser devant eux, & la mettre dans l'eau-forte, qui consume immédiatement le cuivre. Ensuite, la pesant une seconde fois, si l'on s'aperçoit de quelque fraude, on charge les fripons de chaînes, jusqu'à ce qu'ils offrent de payer leur rançon. On comprend ici, dit Villault, combien il y a d'avantage à faire le Commerce à bord. Si l'on est trompé à terre, il y a peu de ressource, parce que les Rois & les Seigneurs du Pays font d'aussi mauvaise-foi que leurs Sujets (44).

Marchandises  
qu'ils deman-  
dent.

Les marchandises de l'Europe qu'on demande en échange, sur la Côte d'ivoire & des Quaques, sont les mêmes qu'au Cap-Monte & à Rio Sestos, en y ajoutant des *Cantabrodes*, nommés aussi *Contacarbés*; c'est-à-dire, des anneaux de fer de la grosseur du doigt, que les Nègres portent aux jambes avec des grelots de cuivre, comme ils portent aux bras des anneaux de cuivre ou des brasselets (45).

Facilités pour  
le Commerce.

Pour la facilité du Commerce, au long de la Côte, on ne doit employer que des Barques, ou d'autres petits Bâtimens, parce qu'il est souvent nécessaire de s'arrêter à chaque lieu, & de laisser le tems, aux Nègres, d'apporter leur ivoire de l'intérieur du Pays. La dépense d'ailleurs est plus légère, & les Habitans viennent plus librement à bord lorsque l'Equipage est moins nombreux. Mais il faut alors que la garde se fasse avec soin, & sur-tout qu'on ne permette jamais aux Nègres de s'approcher en trop grand nombre. La facilité du pillage les tente toujours. Combien les Portugais n'en ont-ils pas fourni d'exemples (46)?

Nul Etablissement  
sur la Côte  
d'Yvoire.

Villault a trouvé plusieurs Mulâtres sur cette Côte; mais il ne croit pas que les Européens (47) y aient jamais eu d'Etablissement. Smith observe que cette Côte, aussi-bien que celle de Malaguettes, étant divisée en plusieurs petits Royaumes, qui n'ont point entr'eux d'intérêts capables de les diviser, la guerre y est fort rare, & que par conséquent le Commerce des Esclaves y est moins avantageux que sur la Côte d'Or & sur celle des Esclaves (48).

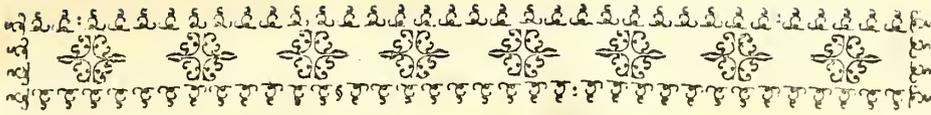
(44) Villault, p. 119.

(45) Des Marchais, p. 189.

(46) Barbot, p. 142.

(47) Villault, p. 113. & 116.

(48) Smith, p. 113.



# T A B L E

## DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT,  
LETTRE DE M. BELIN,

Pag. iij  
vj

### L I V R E V I I .

Voyages au long des Côtes occidentales d'Afrique , depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Léona ; contenant l'établissement du Commerce des Anglois sur la Riviere de Gambra , vulgairement la Gambie.

<b>C</b> HAPITRE I. <i>Observations sur l'origine &amp; les progrès de la Compagnie Royale d'Afrique en Angleterre ,</i> Pag. 1	<b>C</b> HAP. VI. <i>Voyages de François Moore dans les Parties interieures de l'Afrique , contenant la description des Pays &amp; des Habitans ,</i> 74
<b>C</b> HAP. II. <i>Description générale de la Riviere de Gambra &amp; des Royaumes voisins ,</i> 7	Parag. I. 76
Parag. II. <i>Etablissmens des Anglois sur la Gambra ,</i> 18	<b>C</b> HAP. VII. <i>Voyages , esclavage &amp; délivrance de Job Ben Salomon, Prince de Bunda , en 1732 ,</i> 109
<b>C</b> HAP. III. <i>Voyage du Capitaine Richard Jobson pour la découverte de la Riviere de Gambra , &amp; du commerce d'or de Tombuto ,</i> 26	Parag. I. <i>Eslavage &amp; Voyages de Ben Salomon ,</i> là même.
Parag. I. <i>Navigation de l'Auteur , &amp; ses entreprises sur la Gambra ,</i> 28	Parag. II. <i>Remarques tirées de Job Ben Salomon sur le Royaume de Futa ,</i> 117
Parag. II. <i>Divers incidens du Voyage de Jobson sur la Gambra ,</i> 37	<b>C</b> HAP. VIII. <i>Observations sur le Commerce des Européens dans la Gambra ,</i> 119
<b>C</b> HAP. IV. <i>Mémoires concernant les Mines d'or , recueillis dans un Voyage sur la Gambra , par un Auteur anonyme ,</i> 47	Parag. II. <i>Commerce des François &amp; des Portugais sur la Riviere de Gambra ,</i> 125
<b>C</b> HAP. V. <i>Voyage sur la Riviere de Gambra en 1724 , pour le progrès des découvertes &amp; du Commerce , par le Capitaine Barthelemi Stibbs ,</i> 53	<b>C</b> HAP. IX. <i>Deux Voyages au Cap-Verd &amp; sur les Côtes voisines ,</i> 128
	Parag. I. <i>Voyage de Peter - Vanden Broeck au Cap-Verd ,</i> là même.
	Parag. II. <i>Voyage de le Maire aux Isles Canaries , au Cap-Verd , au St-</i> M m m iij

<i>negal &amp; sur la Gambra ,</i>	130	<i>kins ,</i>	239
CHAP. X. <i>Observations sur les Jalofs, particulièrement sur ceux qui sont voisins de la Gambra ,</i>	138	Parag. V. <i>Isles de Gomera , de Palma, d'Hiero ou Ferro , de Lancerota &amp; de Fuerte Ventura ,</i>	243
Parag. I. <i>Usages &amp; mœurs des Jalofs,</i>	140	CHAP. XV. <i>Histoire naturelle de la Côte occidentale d'Afrique ,</i>	252
Parag. II. <i>Noblesse , Magistrats &amp; Milice des Jalofs. Caractère de plusieurs Rois ,</i>	145	Parag. I. <i>Saisons , Arbres &amp; Terroir ,</i>	là même.
CHAP. XI. <i>Foullis qui habitent les bords de la Gambra. Leur figure , leurs habits , leur gouvernement , leur ville &amp; leur caractère ,</i>	151	Parag. II. <i>Arbres &amp; Fruits ,</i>	260
CHAP. XII. <i>Nation des Mandingos ,</i>	155	Parag. III. <i>Racines &amp; Plantes ,</i>	271
CHAP. XIII. <i>Usages communs des mêmes Pays de l'Afrique ,</i>	161	CHAP. XVI. <i>Animaux sauvages &amp; privés ,</i>	278
Parag. I. <i>Mariages &amp; funeraillles des Negres ,</i>	167	Parag. I. <i>Lions , Tigres , Léopards , Loups , &amp;c. ,</i>	là même.
TABLE I. <i>Vocabulaire Jalof &amp; Fouli,</i>	195	CHAP. XVII. <i>Bêtes sauvages &amp; privées ,</i>	286
TABLE II. <i>Vocabulaire Mandingo,</i>	201	Parag. I. <i>Elephans , Buffles , Vaches sauvages , &amp;c. ,</i>	là même.
CHAP. XIV. <i>Description du Pays &amp; des Habitans de Bumlberre , ou Sierra de los Leones , appelée vulgairement Sierra Leona ,</i>	220	Parag. II. <i>Antilopes , Cerfs , Biches , Capiverds , Singes , Champaniz , Civettes , Chevaux , Bœufs , Moutons , &amp;c. ,</i>	292
Parag. I. <i>Observations de Finch sur Sierra Leona ,</i>	221	CHAP. XVIII. <i>Insectes &amp; Reptiles. Guana , Lézard , Cameleon , Sauterelles , Mosquites , Fourmis , Abeilles , Grenouilles , Scorpions , Vers , &amp;c. ,</i>	298
Parag. II. <i>Description de Sierra Leona par Villault de Bellefond ,</i>	227	CHAP. XIX. <i>Oiseaux &amp; Volaille ,</i>	303
Parag. III. <i>Autre Description de Sierra Leona par Jean Barbot ,</i>	229	CHAP. XX. <i>Poissons &amp; Monstres marins ,</i>	311
Parag. IV. <i>Sierra Leona , par At-</i>		CHAP. XXI. <i>Animaux amphibies ,</i>	324

## L I V R E V I I I .

Voyages en Guinée , à Penin , & sur toute la Côte , depuis Sierra Léona jusqu'au Cap de Lope-Consalvo.

CHAP. I. <i>Voyage de Villault, Sieur de Bellefond , aux Côtes de Guinée ,</i>	333	<i>te. Petit Dieppe. Rio de Sestos. Côte de Malaguette ,</i>	342
Parag. I. <i>Départ de l'Auteur , &amp; son Journal jusqu'au Cap de Monte ,</i>	336	CHAP. II. <i>Voyage du Capitaine Thomas Philipps au Royaume de Juida , &amp; dans l'Isle de S. Thomas ,</i>	354
Parag. II. <i>Description du Cap de Mon-</i>		CHAP. III. <i>Voyage de Loyer à Issini</i>	

TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES. 647

<i>sur la Côte d'or, avec la Description du Pays &amp; des Habitans ,</i>	399	CHAP. VII. <i>Voyage de William Smith en Guinée ,</i>	475
Parag. I. <i>Causés du Voyage de l'Auteur, &amp; sa navigation jusqu'à Issini ,</i>	400	Parag. I. <i>Départ, Voyage &amp; Aventures de l'Auteur jusqu'à la Ville de Jamaïque en Afrique ,</i>	476
Parag. II. <i>Erection d'un Fort. Audiences du Roi. Le Fort est attaqué par les Hollandois. Ingratitude d'Aniaba. Son origine ,</i>	406	Parag. II. <i>Continuation du Voyage en diverses Parties de l'Afrique, avec quelques aventures singulieres de l'Auteur ,</i>	491
Parag. III. <i>Situations, bornes, climat &amp; productions du Royaume d'Issini. Negres Kompas &amp; Veteres, &amp;c.</i>	416	Parag. III. <i>Lettre de M. Bullfinch Lamb à M. Tinker, Gouverneur du Fort Anglois de Juïda, touchant le Roi de Dahomay &amp; ses Etats ,</i>	504
Parag. IV. <i>Figures, habits, caractères, alimens, maisons, loix &amp; gouvernement des Issinois ,</i>	427	CHAP. VIII. <i>Nonvelle Relation de quelques Parties de la Guinée, par le Capitaine William Snelgrave ,</i>	509
CHAP. IV.V. <i>Voyage de John Atkins en Guinée, au Bresil, &amp; aux Indes occidentales ,</i>	444	Parag. I. <i>Etat du Royaume de Juïda à l'arrivée de l'Auteur. Histoire de la ruine de ce Royaume ,</i>	513
Parag. I. <i>Navigation de l'Auteur, &amp; ses observations en divers lieux jusqu'au Cap Corse ,</i>	447	Parag. II. <i>L'Auteur se rend au Camp du Roi de Dahomay. Spectacles barbares, &amp; circonstances curieuses jusqu'à son retour en Angleterre ,</i>	519
Parag. II. <i>Arrivée de l'Auteur au Cap Corse. Miserable état du Comptoir Anglois. Suite du Voyage à Juïda, aux Isles du Prince, &amp; de S. Thomas, à Mina, &amp;c. &amp; retour de l'Auteur ,</i>	454	Parag. III. <i>Second Voyage de l'Auteur à Juïda. Révolutions dans ce Pays. Imprudence &amp; mort cruelle du Gouverneur Anglois. Ruine du Commerce des Esclaves ,</i>	535
CHAP. VI. <i>Voyage du Chevalier Des Marchais en Guinée &amp; aux Isles voisines ,</i>	465	Parag. IV. <i>Remarques sur les Esclaves Negres, sur leurs révoltes, &amp; sur la conduite qu'il faut tenir avec eux ,</i>	543
Parag. I. <i>Voyage de l'Auteur depuis le Havre-de-Grace jusqu'an Royaume de Juïda, &amp; de-là jusqu'à l'Isle du Prince ,</i>	467	Parag. V. <i>Relation de la prise de l'Auteur par les Pyrates ,</i>	549

L I V R E I X.

Description de la Guinée, contenant la Géographie & l'Histoire Naturelle & Civile du Pays.

CHAP. I. <i>Côte de Malaguette, ou du Poivre ,</i>	568	Parag. II. <i>Histoire naturelle des mêmes Pays ,</i>	586
CHAP. II. <i>Description des Pays intérieurs entre Sierra Leona &amp; Rio Sestos ,</i>	584	Parag. III. <i>Conquêtes de Karrows &amp; des Folgias ,</i>	590
		Parag. IV. <i>Caractere, Mœurs, Usages ,</i>	

638 TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES.

<i>Langues des Habitans de ces Régions, &amp; particulièrement des Quojas,</i>	595	Parag. VII. Côte de Malaguette, ou du Poivre, proprement dite,	618
Parag. V. Description de Rio Sestos, ou Sestro, & du Pays qui en dépend,	607	CHAP. III. Description de la Côte d'Yvoire,	624
Parag. VI. Supplément sur le Pays & les Usages de Sestos, tirés de Barbot,	615	Parag. II. Productions, Usages, Langue & Mœurs de la Côte d'Yvoire,	635

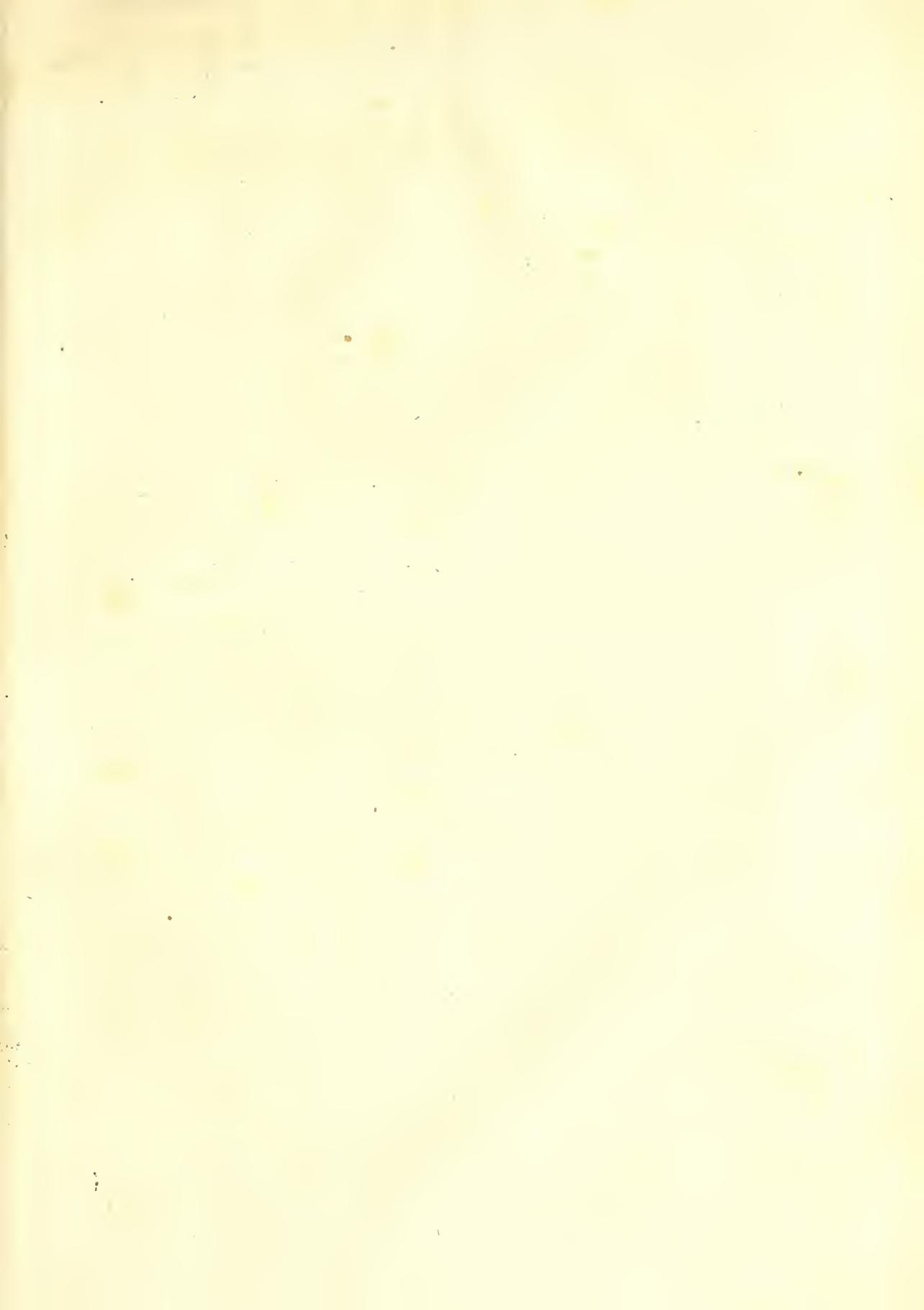
FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

---

On trouvera le Privilege au premier Volume.

---

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, Pere, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.



360

5

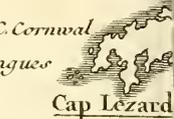
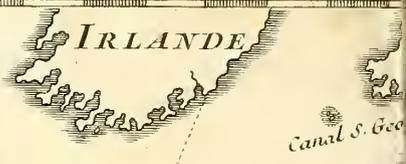
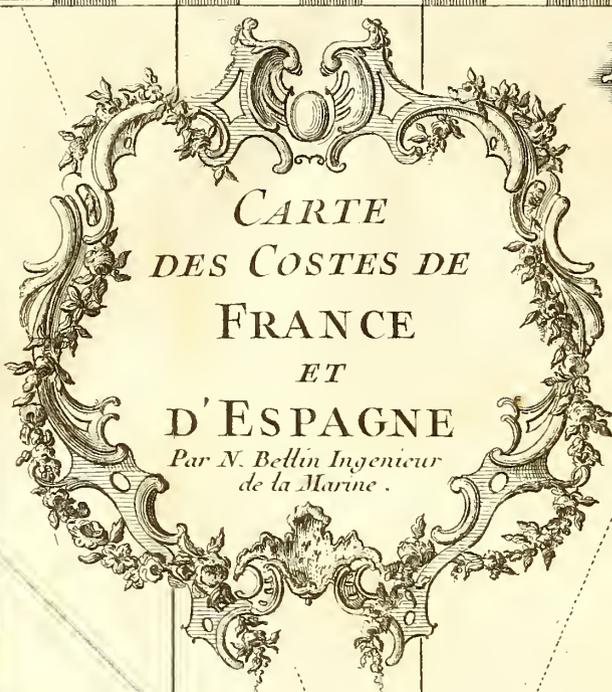
10

50

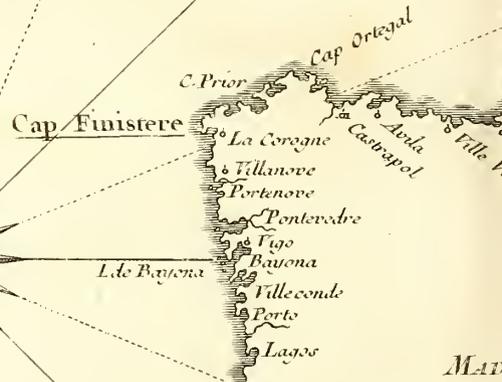
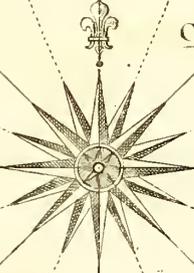
45

40

35



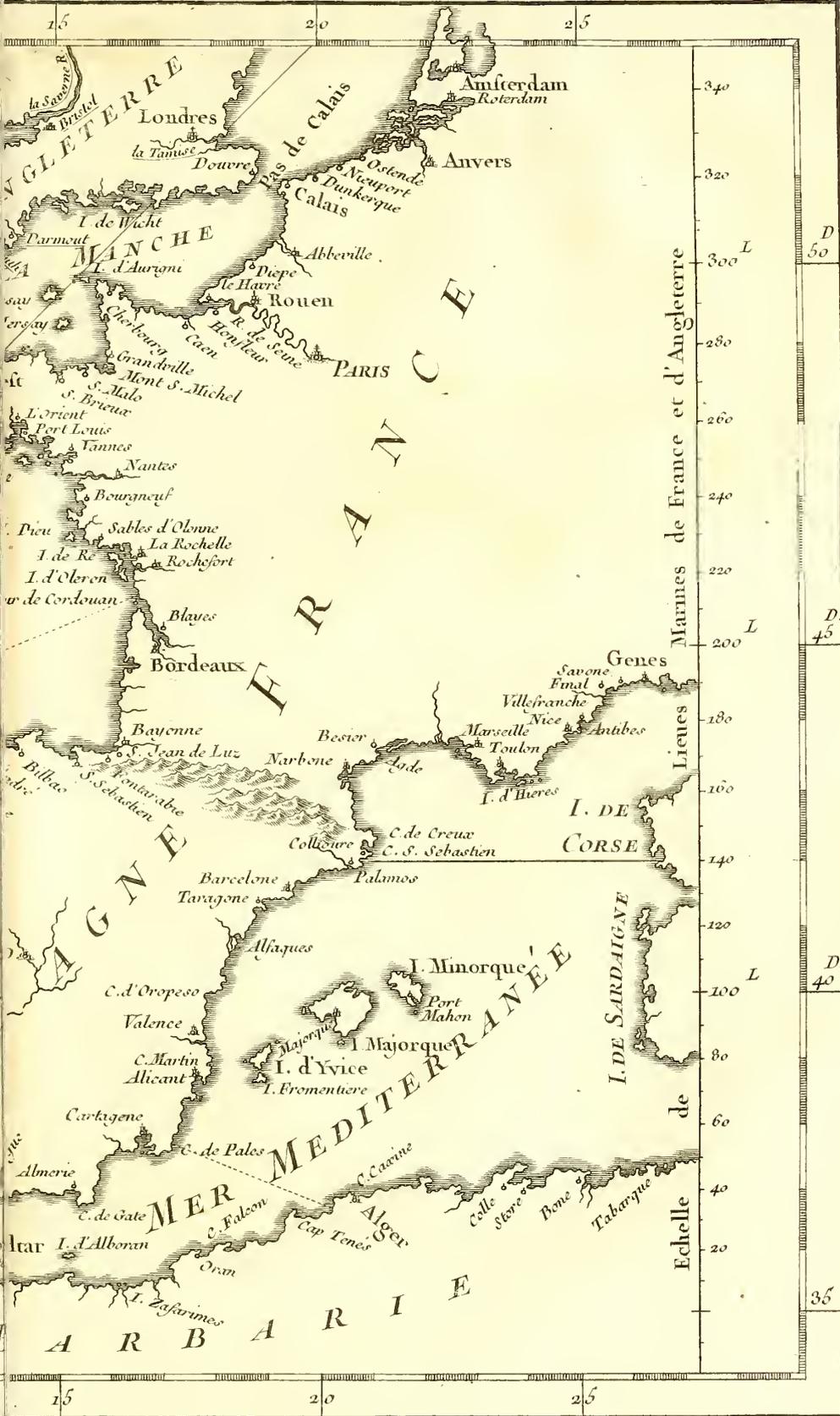
Premier Meridien porté a l'Isle de Fer.



Longitude de l'Isle de Fer.

5

10



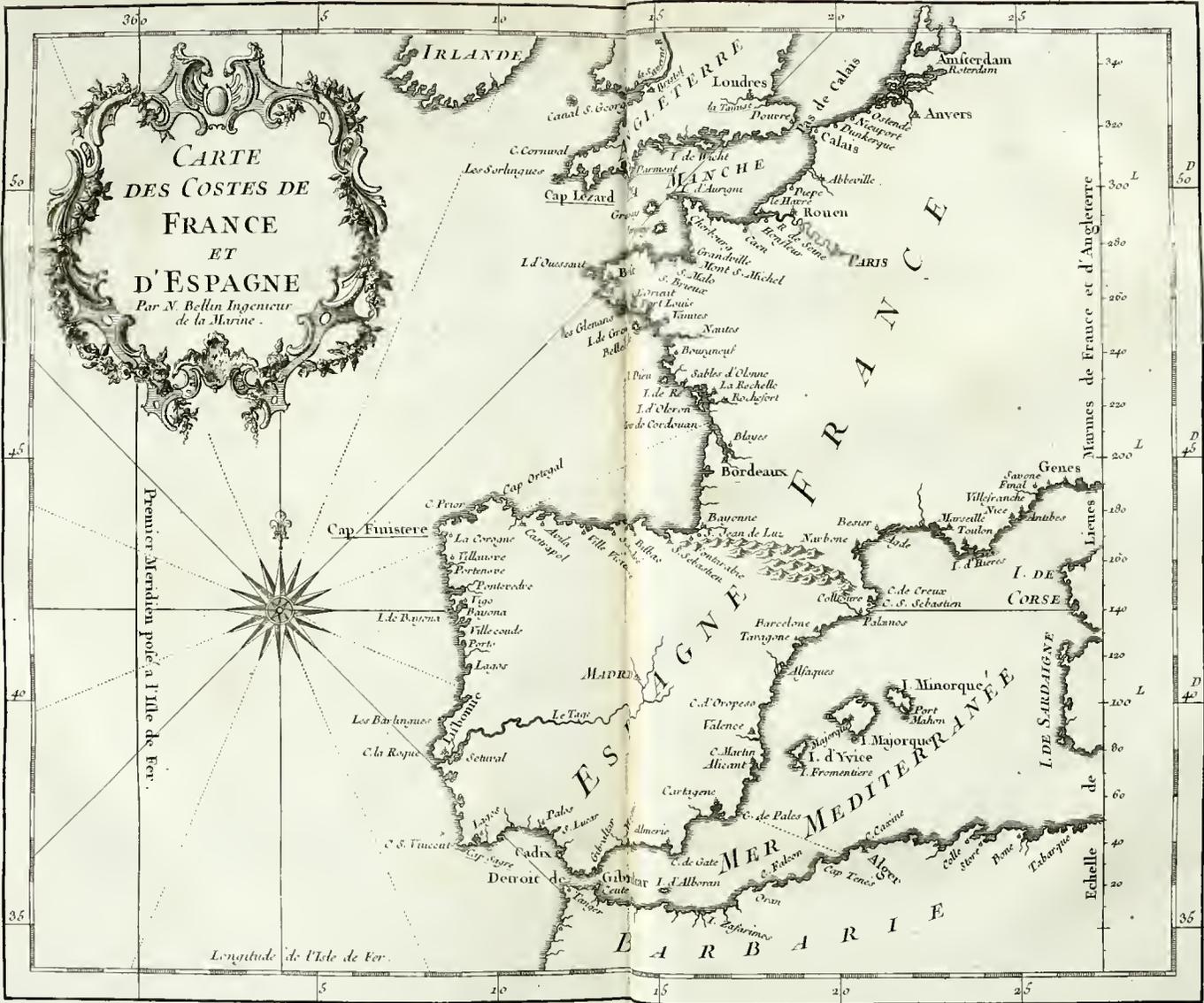
D 50

D 45

D 40

35





**CARTE**  
**DES COSTES DE**  
**FRANCE**  
**ET**  
**D'ESPAGNE**  
 Par N. Bellin Ingenieur  
 de la Marine.

Premier Meridien passe a l'Isle de Fer.

Longitude de l'Isle de Fer.

Mannes de France et d'Angleterre

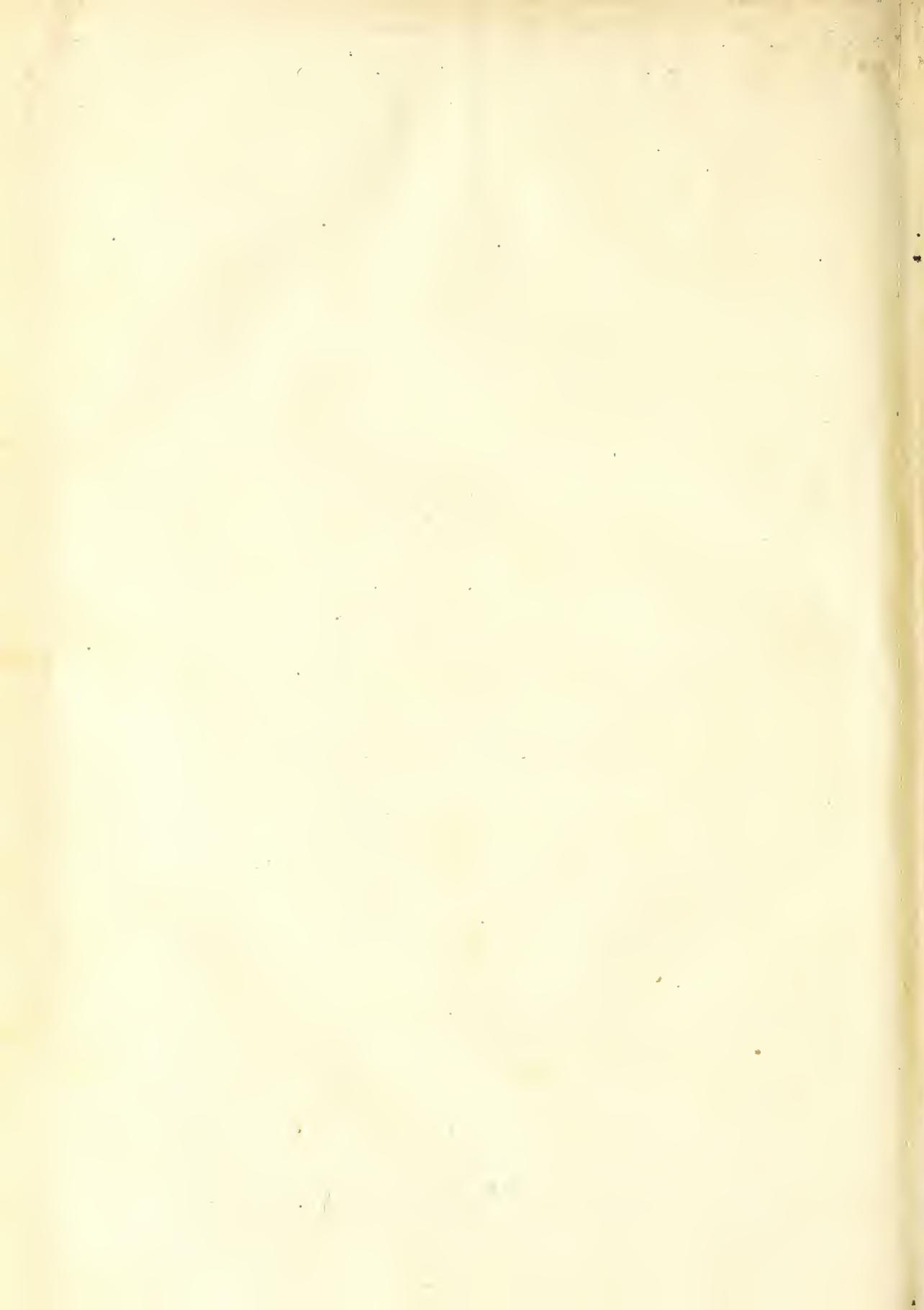
Echelle

D  
50

D  
45

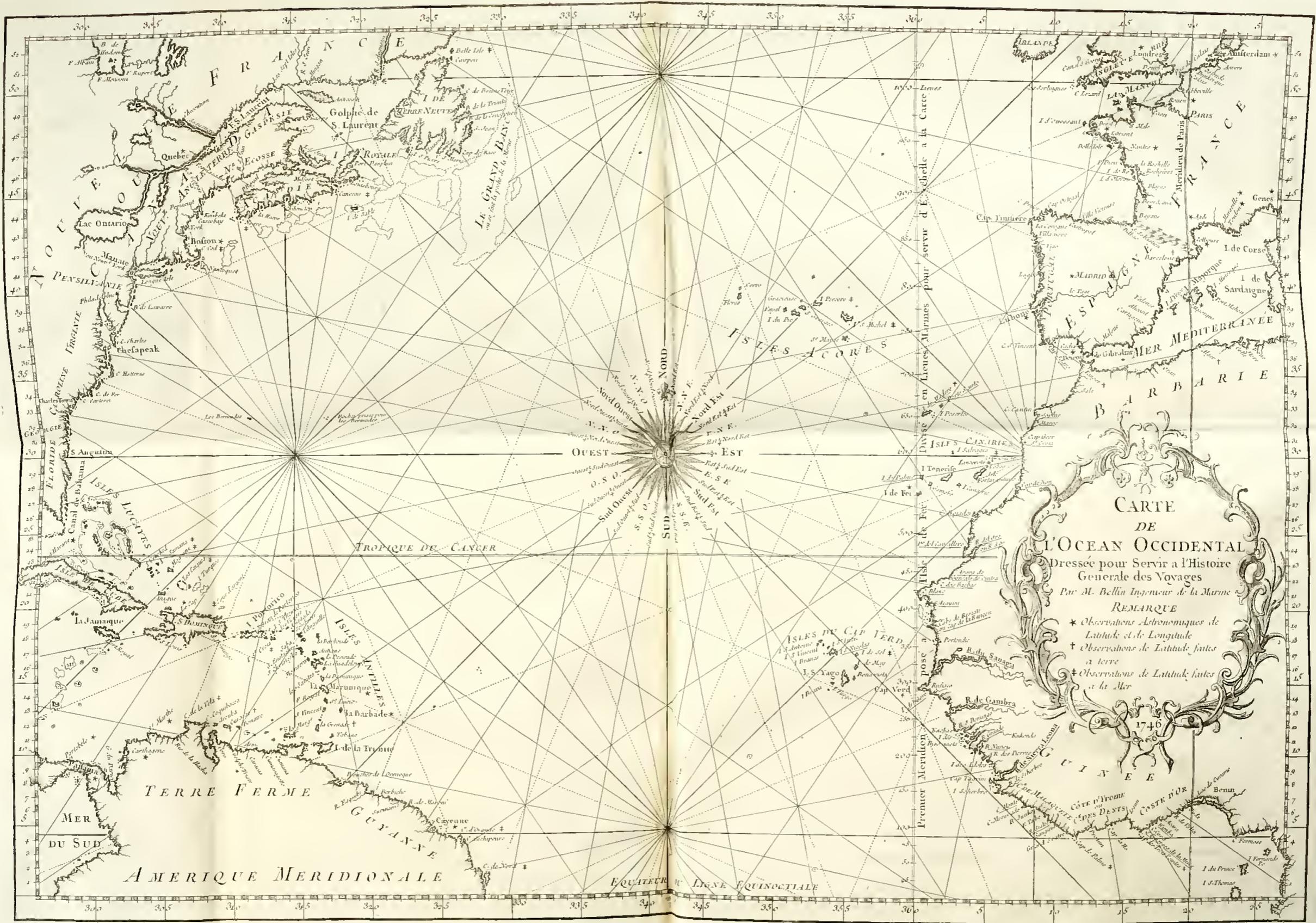
D  
40

35









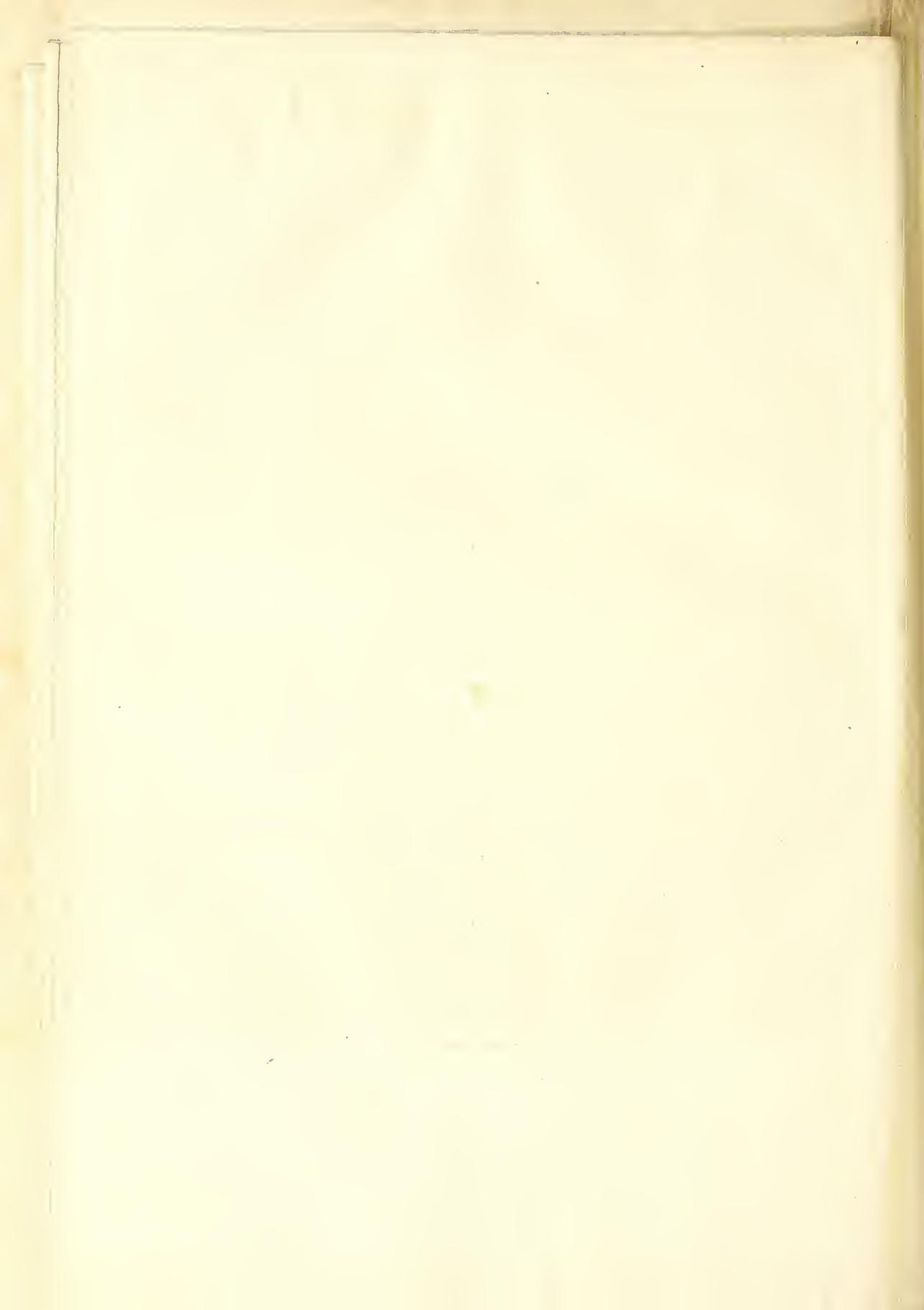
**CARTE**  
**DE**  
**L'OCEAN OCCIDENTAL**  
 Dressée pour Servir à l'Histoire  
 Générale des Voyages  
 Par M. Bellin Ingénieur de la Marine  
**REMARQUE**  
 \* Observations Astronomiques de  
 Latitude et de Longitude  
 † Observations de Latitude faites  
 à terre  
 ‡ Observations de Latitude faites  
 à la Mer













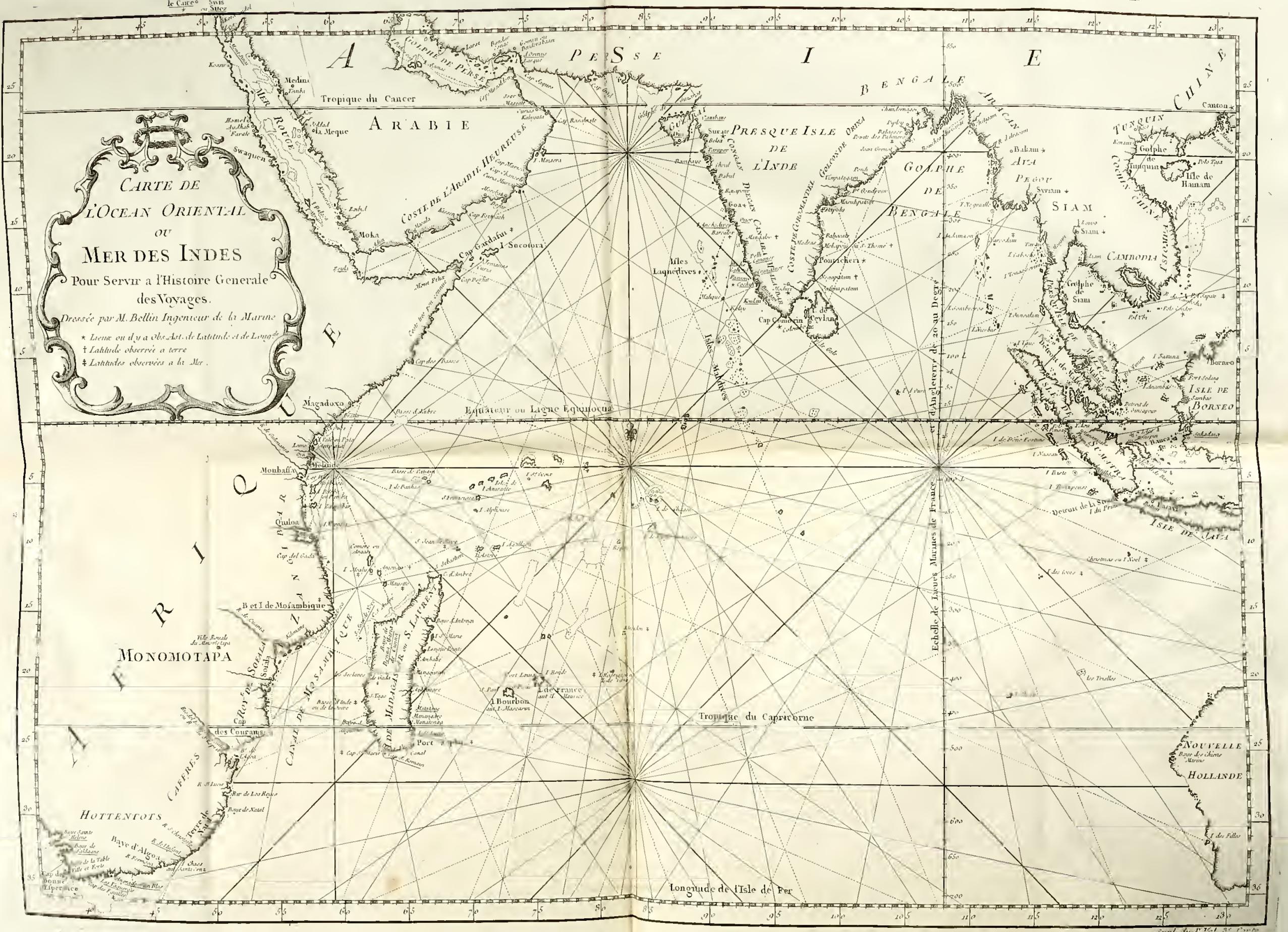


CARTE DE  
L'OCEAN ORIENTAL  
OU  
MER DES INDES

Pour Servir a l'Histoire Generale  
des Voyages.

Dressée par M. Bellin Ingenieur de la Marine

- \* Liens ou il y a Obs. Ast. de Latitude et de Longitude
- † Latitude observée a terre
- ‡ Latitudes observées a la Mer.











18 3255 (19)











